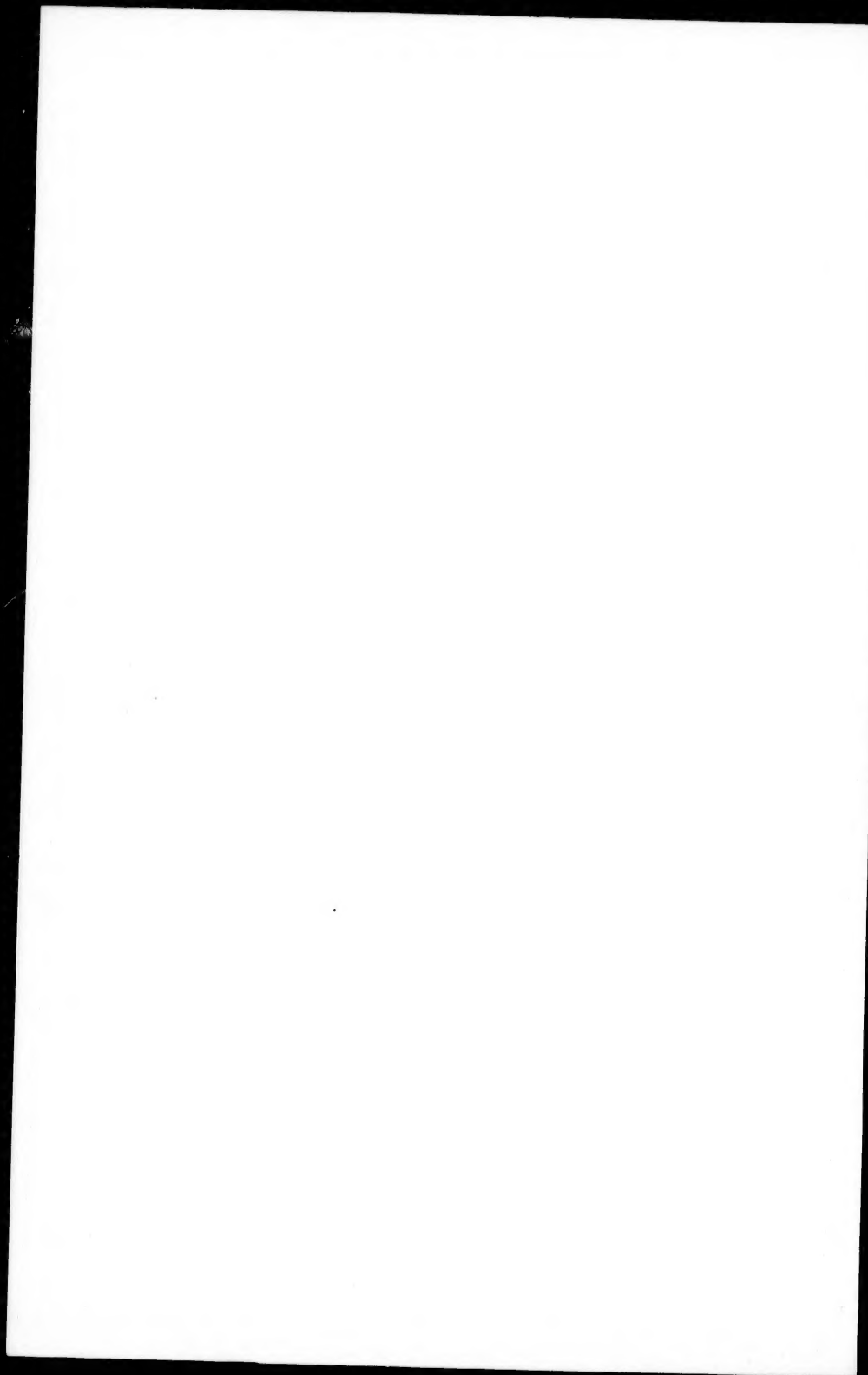




M

L. J. Papineau

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
MISSIONS CATHOLIQUES.



*Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits
et poursuivis comme tels.*

Jaumes





*Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous sont réputés contrefaits
et poursuivis comme tels.*

Jaumeja



MI

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
MISSIONS CATHOLIQUES

DEPUIS LE XIII^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

M. LE BARON HENRION,

de l'Académie de la Religion catholique,
des Académie et Société royales de Metz et de Nancy,
Chevalier de l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare,
Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

TOME SECOND.

Première partie.



**BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE**

PARIS.

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4.

1847

MISSIONS CATHOLIQUES

Figure 1 is a scatter plot illustrating the relationship between the number of children in the household (X-axis) and the number of children in the neighborhood (Y-axis). The X-axis ranges from 0 to 10, and the Y-axis ranges from 0 to 10. The data points are represented by black dots. A positive linear trend is visible, with a regression line drawn through the points. The correlation coefficient is 0.72.

so
co
de
La
m
sta
av
th
da
ch

dè
de
en
mi
me
ave
de
tion
de
des
com

(1)

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES.

SUITE DU LIVRE DEUXIÈME.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS JUSQU'A CELUI
DE LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

CHAPITRE XI.

Missions des Franciscains au Mexique et au Nouveau
Mexique.

La famille de Saint-François, si prodigue de son sang, ne l'était pas moins de ses sueurs. Elles continuaient de féconder les nouvelles Églises de l'Amérique. Depuis Jean de Zumarraga, Louis de Fuenzalida, Alfonse Rengel, derniers missionnaires de cet ordre dont nous ayons constaté la mort au Mexique, beaucoup d'autres avaient successivement disparu de ce vaste théâtre de l'apostolat, pour revivre toutefois dans de dignes héritiers de leur zèle et de leur charité.

Les premiers propagateurs de la foi, élevés dès l'enfance dans la province ou Congrégation de Saint-Gabriel, la plus réformée de leur ordre en Espagne, s'étaient pénétrés de son esprit primitif; et, l'amour de la croix, qui semblait former leur caractère, croissant toujours en eux avec l'ardeur apostolique, les mit à l'épreuve de toutes les fatigues, ainsi que des contradictions qui sont l'apanage ordinaire des ministres de l'Évangile.

Frère Antoine Suarez de Ciudad-Rodrigo, l'un des compagnons de Martin de Valence (1), ne connaissait pas d'autre repos que le travail. Il

prêchait ordinairement trois fois par jour en trois langues différentes, pour être entendu de tous ses auditeurs, qui accouraient à lui de contrées diverses. Après avoir chanté la messe, il donnait le baptême aux petits enfants, entendait les confessions des malades, enterrait les morts. Sa nourriture se bornait à quelques herbes ou à des racines; l'eau était toute sa boisson; et il ne se relâchait pas de ce régime, même à la table de l'évêque de Mexico. Pendant qu'il gouvernait la province du Saint-Évangile, il s'était joint au provincial des Dominicains et à celui des Augustins pour réclamer, auprès de l'empereur, en faveur des indigènes, opprimés à tel point que, non-seulement on les dépouillait de leur liberté et de leurs biens, mais qu'on les privait encore de la consolation de se faire instruire des vérités du christianisme. Le P. Antoine, nommé évêque de la Nouvelle-Galice, refusa cet honneur, et termina ses jours si pleins par une sainte mort, en 1553.

François Ximenez, qui fut aussi l'un des compagnons de Martin de Valence (1), n'était ni moins humble ni moins pénitent que Antoine Suarez de Ciudad-Rodrigo. La sainteté du sacerdoce lui paraissant trop au-dessus des dispositions qu'il trouvait en lui, il n'avait pu se résoudre à se laisser ordonner prêtre tant qu'il vécut dans un des monastères d'Espagne. Une

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 368, col. 2.

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 360, col. 1.

fois au Mexique, le zèle du salut des âmes fit fléchir sa modestie ; car la moisson était grande et le nombre des ouvriers bien petit, comparé à celui de tant de peuples dont il fallait dissiper les ténèbres, combattre les criminelles superstitions et régler les mœurs. Cette œuvre de conversion absorba tout le reste de la vie de François Ximenez, sans que, au plus fort d'un travail si assidu, il diminuât rien de la rigueur de ses jeûnes, de ses longues veilles et de ses autres mortifications ; moyens tout puissants avec lesquels il confondait la délicatesse voluptueuse des riches Espagnols, gagnait la confiance des pauvres indigènes, attirait sur eux et sur lui-même ces grâces qui touchent et changent les cœurs, comme le prouvait la multitude des idolâtres conquis à la foi. La réputation de cet homme apostolique ayant fixé l'attention de Charles-Quint à l'époque où il s'occupait de faire ériger Tabasco en ville épiscopale, l'empereur demanda des bulles pour François Ximenez. Cette nouvelle remplit l'humble Franciscain de frayeur, et abrégéa peut-être ses jours. Du moins, un annaliste le donne à entendre, quand il dit que François Ximenez n'accepta point la dignité épiscopale, et que, attaqué de sa dernière maladie, il s'endormit dans le Seigneur.

La vie, les vertus et les courses évangéliques de Jean de Saint-François (1), natif de Veasco au royaume de Murcie, retracent ce que nous venons de dire des deux précédents missionnaires du même ordre. Arrivé depuis peu de jours dans la province du Saint-Évangile, ce religieux croyait perdre son temps parce qu'il ne pouvait encore se faire entendre de la foule d'idolâtres qui l'environnait. Son plus vif désir était de connaître et de parler avec facilité la langue mexicaine ; mais il ne recourut ni à l'étude ni aux interprètes : s'adressant à Dieu seul, il priait sans relâche, et ajoutait ses larmes à ses supplications. On rapporte qu'une nuit, étant tout absorbé dans une profonde méditation, il se vit environné d'une éclatante lumière, qui le fit s'écrier : *Dominus illuminatio mea et salus mea* ; et le lendemain il prêcha en mexicain,

en présence d'un nombreux auditoire, au grand étonnement de tous. Dès lors, il parcourut plusieurs provinces, faisant main basse sur les idoles. Le peuple de Teocan en adorait une multitude : chaque famille, chaque indigène, avait ses dieux particuliers. Le missionnaire fait annoncer son arrivée et le grand sacrifice qu'il veut offrir au Seigneur. Tous les habitants de la contrée ne manquent pas de se réunir au jour marqué. Après une longue et pathétique allocution sur le pitoyable aveuglement de ces infidèles qu'abusent la malice du démon et les impostures intéressées des sacrificateurs, il parle de l'unité et de la sainteté du vrai Dieu, de l'impiété de l'idolâtrie et des châtiments réservés aux idolâtres. Au moment où cette multitude, confuse et étonnée, prête la plus grande attention à ses paroles, il commande à quelques nouveaux convertis, notamment aux jeunes indigènes baptisés et bien instruits, de purger la terre de tous ces simulacres qui la souillent ; l'exécution suit de près le commandement ; le missionnaire lui-même donne l'exemple ; les autels sacrilèges, sont renversés, les idoles mises en pièces ou consumées par le feu ; et, ce qui est le plus digne d'admiration, pas une plainte, pas un murmure ne s'élève de la part des idolâtres ni de leurs prêtres confondus. Cependant, la conversion de tous n'était pas entière. Peu de jours après, le démon suggéra à un de ses sectateurs de le venger de cet affront. L'indigène se glisse dans le monastère des Franciscains, attend Jean de Saint-François au passage, et lui décharge sur la tête un coup de massue qui l'étend sur le carreau. Mais le meurtrier est arrêté, et le ciel fait un double miracle : le missionnaire, subitement guéri, obtient la conversion de l'assassin, qui se fait instruire et baptiser. Jean de Saint-François, déjà si célèbre, fut moins honoré pour le modeste refus qu'il fit de l'évêché de la Nouvelle-Galice que pour avoir été l'instrument dont il plut à Dieu de se servir afin de rendre l'existence à un mort. Une femme indigène, trouvant son petit enfant sans vie, le porta en toute hâte au serviteur de Dieu, qui, après une courte prière, le remit vivant et sain à sa mère. En rendant à la divine bonté la gloire qui lui était due, il attribua toujours à la foi de cette mère chrétienne le miracle dont beaucoup de spectateurs pouvaient témoigner. Il termina sa carrière par

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 302. Férot, *Abrégé de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. iii, p. 230.

toire, au grand
parcourut plu-
basse sur les
en adorait une
aque indigène,
missionnaire fait
nd sacrifice qu'il
habitants de la
réunir au jour
athétique allocu-
ment de ces infi-
démon et les im-
tateurs, il parle de
i Dieu, de l'im-
timents réservés
cette multitude,
grande attention
quelques nouveaux
es indigènes bap-
la terre de tous
; l'exécution suit
missionnaire lui-
autels sacrilèges,
en pièces ou con-
est le plus digne
pas un murmure
âtres ni de leurs
la conversion de
e jours après, le
ateurs de la ven-
e glisse dans le
attend Jean de
lui décharge sur
étend sur le car-
té, et le ciel fait
aire, subitement
l'assassin, qui se
Saint-François,
oré pour le mo-
de la Nouvelle-
rument dont il
e rendre l'exi-
gène, trouvant
a en toute hâte
rés une courte
a mère. En ren-
ui lui était due,
ette mère chré-
de spectateurs
sa carrière par

la mort des justes, dans la ville de Mexico, l'an 1556.

Les Chroniques des Frères-Mineurs parlent de frère Bernard Cosin, martyrisé par les Chichimèques, l'an 1555, dans le val de Guadiana (1); de frère Jean de Tapia, qui subit aussi le martyre (2), et dont l'indigène Luc seconda avec dévouement l'apostolat (3); de frère Jean Serrado, que les Chichimèques tuèrent à coups de flèches (4); de frère Jean de Gaone, né à Burgos d'une noble et riche famille (5). Après qu'il eut fait profession, on lui permit d'aller étudier la théologie à Paris, sous un illustre religieux de son ordre, nommé maître de Cornibus. A son retour, il professa lui-même la théologie. Mais, l'an 1538, il partit pour le Mexique, qu'il édifica par son humilité comme il s'y fit admirer par sa science, et il mourut, en 1559, à Mexico. *Les Chroniques des Frères-Mineurs* (6) s'étendent avec complaisance sur les travaux de frère François Laurens, né à Grenade, Franciscain à dix-sept ans, et dès lors miracle d'austérité: il n'est rien, en effet, de plus admirable que les courses de ce hardi missionnaire parmi les idolâtres de la Nouvelle-Espagne, dont il affrontait la barbarie, accompagné du seul frère Michel Stivalezze. Il évangélisa notamment plusieurs de ceux qui avaient massacré frère Jean Calère (7), et qui, n'ayant pas restitué à Antoine Collaris tous les vêtements du martyr, couvraient d'un habit de ce religieux une statue qu'ils promenaient, à certains jours, en souvenir de leur odieux triomphe. François Laurens convertit ces barbares, qui lui rendirent l'habit dont ils faisaient trophée. Devenu gardien du couvent d'Exetlan, il continua de développer par de fréquentes missions la semence qu'il avait répandue parmi les indigènes. Une nuit, un parti d'infidèles attaqua la chrétienté dans laquelle il se trouvait, et il fut immolé, avec frère Jean, alors son compagnon, au pied même de l'autel, où il était allé attendre la mort un crucifix à la main.

En 1560, moururent les bienheureux Jean Fucher et Turribius de Bénavente. Le premier (1), né en Guyenne, versé profondément dans la théologie et le droit canon, mais encore plus distingué par son humilité, son amour de la pauvreté et son zèle que par sa science, avait rendu de tels services aux Églises de la Nouvelle-Espagne, qu'un religieux de saint Augustin disait que les Mexicains retomberaient dans l'idolâtrie s'ils venaient à perdre Jean Fucher, qui était leur lumière: cet apôtre, en mourant à Mexico le 30 septembre 1560, laissa plusieurs écrits, monuments de son érudition et de sa piété. Turribius, né à Bénavente en Espagne, d'abord Franciscain dans la province de Saint-Jacques, puis Récollet dans celle de Saint-Gabriel, enfin l'un des compagnons de Martin de Valence, et surnommé Motolinia, comme nous l'avons expliqué (2), se vit tellement comblé des grâces du Seigneur, pendant une mission de trente-sept ans, que plus de quatre cent mille conversions, obtenues jusque dans les contrées les plus éloignées de Mexico, récompensèrent son ardeur pour la propagation de la foi. Jean de Ribes, dont l'apostolat se prolongea jusqu'au 25 juin 1562, fut celui des douze compagnons de Martin de Valence qui mourut le dernier.

Hyacinthe de Saint-François, compagnon d'armes de Cortez, devenu, sous l'humble livrée du patriarche de l'ordre séraphique, le serviteur et l'apôtre des indigènes qu'il venait de vaincre, alla, en 1560, évangéliser les Chichimèques, au milieu desquels il passa six années (3). Mort en 1566, on l'inhuma au couvent de la custodie de Zacatecas; mais, au lieu de subir la corruption du tombeau, son corps, visité douze mois après, fut trouvé intact et exhala une odeur suave, ce que l'on interpréta comme un signe de sainteté.

Une contrée de la Nouvelle-Espagne, pauvre et peu fertile, quoique abondante en bétail, reçut par ironie le nom de Costa Ricca, Côte riche: Carthago en devint le chef-lieu. Le Franciscain Alfonso de Betanços y annonça le premier l'É-

(1) T. iv, p. 307.

(2) *Ibid.*, p. 308.

(3) *Ibid.*, p. 309.

(4) *Ibid.*, et p. 763.

(5) *Ibid.*, p. 313.

(6) *Ibid.*, p. 323.

(7) Voyez ci-dessus, t. i, p. 443, col. 2.

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 411. Férot, *Abrégé de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. iii, p. 226.

(2) Voyez ci-dessus, t. i, p. 389, col. 2.

(3) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 373.

vangile, et ce fut aussi ce missionnaire qui forma la province franciscaine de Saint-Georges de Nicaragua (1). Aimant mieux céder que de résister à quelques persécutions qu'on lui suscita, il se retira l'an 1660, dans la custodie d'Ouatemalica. Là, deux Franciscains et un licencié espagnols se joignirent à lui, et ils évangélisèrent de concert les indigènes, que l'humilité et les procédés bienveillants d'Alfonse attiraient à l'Évangile. Après de longs et rudes travaux, Alfonse de Betanços mourut en 1666, auprès d'un village nommé Chomet, dont l'église reçut son corps en dépôt. Peu de temps après, on le releva, pour le transporter à Carthago, et l'inhumier dans l'église des Franciscains. Il y devint l'objet de la vénération des indigènes de Costa Ricca et des Espagnols.

De l'année suivante date la mort du bienheureux Pierre de Castello, qui avait pris l'habit de Saint-François dans la province de la Conception en Espagne (2). Aussitôt qu'il fut prêtre, il forma le généreux dessein d'aller prêcher l'Évangile aux idolâtres de l'Amérique, et passa à Mexico en 1534. Dès qu'il put s'énoncer facilement en langue mexicaine, et en langue othomite, qui était encore plus difficile, il commença sa mission. Sa douceur, sa modestie, et surtout son désintéressement, en lui méritant la confiance des indigènes, lui procurèrent d'étonnants succès. Il était d'une mauvaïse santé : mais son zèle pour la gloire de Dieu et sa patience à toute épreuve lui firent endurer les plus rudes fatigues. La faim, la soif, la difficulté des chemins, l'imminence des dangers, rien ne l'arrêtait lorsqu'il s'agissait d'aller ravir au démon les âmes des indigènes, qu'il regardait comme ses frères. Les annalistes l'ont comparé à Tobie, parce que, comme lui, il devint aveugle ; et à Job, parce qu'en effet il se vit plusieurs fois dans la situation déplorable de ce saint homme, accablé tout à la fois par la misère et par la maladie. Plein de résignation, Pierre ne laissa jamais échapper une seule parole d'impatience ni un murmure. Au milieu des plus violentes tribulations, et quand même toute espérance de

secours lui était ravie, il louait Dieu avec ferveur, et répétait, en parlant de ses afflictions ou de ses maux : « Le Seigneur me les a envoyés, il le veut : que son saint nom soit béni ! » A peine sa situation changeait-elle, ou ses douleurs un moment suspendues lui donnaient-elles quelque relâche, il reprenait avec ardeur ses fonctions apostoliques. S'il ne pouvait aller chercher les tribus idolâtres, du moins il s'occupait à entendre les confessions des indigènes convertis à la foi, à leur expliquer nos divins mystères, et à les affermir dans leur nouvelle croyance par la flatteuse peinture de la béatitude promise à ceux qui pratiquent l'Évangile. Il employait le reste de son temps à enseigner aux autres religieux les principes de l'idiome local, afin de les mettre en état de lui succéder dans la carrière laborieuse de la prédication et de l'enseignement. Les annalistes nous présentent encore Pierre de Castello observant avec scrupule, au milieu des travaux de la plus difficile mission, tous les points de sa règle ; pratiquant avec la plus grande exactitude la pauvreté, la chasteté, l'humilité, la parfaite obéissance ; donnant à l'oraison tout le temps que lui laissait le ministère extérieur. Cet excellent religieux mourut dans des sentiments admirables d'amour et d'espérance, le 5 novembre 1567, au couvent de Saint-Joseph de Tula. Ses frères, le considérant comme un bienheureux, déposèrent son corps au pied des degrés du grand autel de leur église, afin de pouvoir le retrouver plus facilement, lorsqu'on poursuivrait sa béatification.

L'année 1571, marquée par la mort du Franciscain François de Toral, premier évêque d'Yucatan (1), fut la dernière du bienheureux André, né à Olmos ou plutôt à Olmedo dans la vieille Castille, d'une famille honorable (2). Il avait étudié avec succès, non-seulement les belles-lettres, mais le droit civil et canonique. Embrassant la règle de Saint-François à Valladolid, dans la province franciscaine de la Conception, où il fit son noviciat, il approfondit la philosophie et la théologie. Ses progrès remarquables, sa facilité à apprendre les langues, déterminèrent

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 342. Férot, *Abrégé de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. iii, p. 231.

(2) *Ibid.*, p. 235. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 392.

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 416. Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 221.

(2) *Ibid.*, p. 418. Férot, *Abrégé de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. iii, p. 247.

eu avec fer-
 mictions ou
 a envoyés,
 nil. A peine
 douleurs un
 elles quel-
 sur ses fonc-
 aller cher-
 il s'occupait
 nes conver-
 ns mystères,
 le croyance
 tude promise
 employait le
 autres reli-
 al, afin de les
 is la carrière
 e l'enseigne-
 tent encore
 scrupule, au
 cile mission,
 quant avec la
 la chasteté,
 ; donnant à
 issait le mi-
 eligieux mou-
 es d'amour et
 , au couvent
 e, le considé-
 rposèrent son
 autel de leur
 r plus facile-
 éatification.
 mort du Fran-
 évêque d'Yu-
 ureux André,
 ans la vieille
 (2). Il avait
 nt les belles-
 onique. Em-
 à Valladolid,
 a Conception,
 it la philoso-
 remarquables,
 déterminèrent

rs, t. iv, p. 416.
 s, t. vi, p. 221.
 vie des saints
 s, p. 247.

Jean de Zumarraga, nommé évêque de Mexico, à l'emmener avec lui; et il parla bientôt l'idiome des indigènes. Il ne serait guère possible d'évaluer le nombre des conversions qu'il opéra pendant quarante-trois ans : il s'avancait de peuplade en peuplade, restant dans chacune jusqu'à ce qu'il se fût assez familiarisé avec son dialecte particulier pour être compris, et alors il y plantait l'étendard de Jésus-Christ. André d'Olmos était d'une stature moyenne, mais d'une complexion robuste et à l'épreuve des plus grandes fatigues. Ses travaux incroyables ne lui firent jamais rien diminuer de ses austérités. Il portait sur sa chair un cilice de crin, marchait toujours nu-pieds, ne mangeait guère que des racines, ne buvait que de l'eau. Son humilité, sa douceur, son parfait désintéressement, lui gagnaient la confiance de ceux que ces saintes rigueurs frappaient, d'ailleurs, d'admiration. Son ardeur était telle, qu'il pénétra sans balancer dans les lieux du plus difficile accès, où les Espagnols armés n'eussent osé s'aventurer, afin de catéchiser et de régénérer par le baptême des peuplades ignorées même des indigènes de la plaine. Les Chichimèques recueillirent surtout les fruits de son zèle. Sa patience et sa sagacité l'élevaient au-dessus de tous les obstacles. Plusieurs Américains, obstinés dans leurs superstitions, ou qui cherchaient à se venger de la cruauté des Espagnols, lui tendirent des pièges, dont il fut toujours heureusement préservé. S'il lui restait quelque temps, après avoir catéchisé les néophytes, entendu les confessions, administré les sacrements, l'in-fatigable missionnaire l'employait, soit à lire l'Écriture sainte où il puisait sans cesse de nouvelles lumières, soit à composer ou à traduire en langue mexicaine des livres utiles aux nouveaux convertis. Dieu honora ce grand serviteur du don des miracles, et le remplit de l'esprit prophétique; car André prédit à un neveu, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, ce qui devait lui advenir, et il annonça à un indigène malade, aux prières duquel il se recommandait, que ce dernier mourrait une heure seulement avant lui, prédiction vérifiée par l'événement. André d'Olmos s'endormit, en 1571, dans le Seigneur, au village de Tampico, où on le révéra comme un saint.

En 1572, le bienheureux Pierre de Gaud ter-

mina son utile et humble carrière. En vain, on l'avait sollicité de se mettre en état de recevoir la prêtrise, ce qui l'eût conduit à s'asseoir sur le siège de Mexico : sa modestie ne lui permit pas de consentir à l'honneur qu'on voulait lui faire. Faisant allusion à l'autorité morale dont il jouissait sur les indigènes, le Dominicain Alfonso de Montufar, successeur du Franciscain Jean de Zumarraga, aimait à répéter que ce n'était pas lui qui était archevêque de Mexico, mais Pierre de Gand, frère-lai de l'ordre de Saint-François. Après avoir travaillé pendant cinquante ans à la conversion des idolâtres, cet apôtre vénérable mourut en odeur de sainteté à Mexico, et fut inhumé dans la chapelle de Saint-Joseph du couvent des Franciscains.

Nous devons faire entrer dans cette longue galerie de missionnaires franciscains, dont nous disons les noms sans rapporter avec détail leur vie de sacrifices, frère François Colmenarie, qui évangélisa les idolâtres pendant trente-cinq ans, et mourut saintement dans la province du Nom de Jésus de Guatemala (1); frère François de Torres, l'un des premiers fondateurs de la province de Saint-Joseph d'Yucatan, mort au couvent de la Mère de Dieu à Mérida (2); frère Diégo d'Olarte, d'abord compagnon de Cortez, échangeant ensuite le glaive du soldat contre le glaive de la parole sainte, refusant plus tard un évêché qui lui était offert comme récompense de son actif apostolat, obligé à soixante-dix ans de venir se justifier en Espagne des calomnies de ses envieux, et retournant avec un nouvel essaim de missionnaires au Mexique, où il mourut dans la ville des Anges (3); frère Roderic Benvenuto, religieux de la province franciscaine de Saint-Jacques, et l'un des missionnaires de l'Amérique septentrionale qui firent le plus de conquêtes spirituelles (4); Michel de Torreconsillo, Jean de Beiar, François de Villalbar, Jean d'Almeda, Melchior de Bénavente, tous grands propagateurs de la foi, et dont les corps reposent au couvent de Saint-François de la ville des Anges (5); frère François Marquina, né au diocèse de Calahorra, accouru l'an 1550

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 341.

(2) *Ibid.*, p. 342.

(3) *Ibid.*, p. 351.

(4) *Ibid.*, p. 352.

(5) *Ibid.*, p. 354.

d'Espagne en Amérique pour y disputer au démon les âmes des indigènes, et mort au couvent de la Nativité de Xalapa (1); frère Bernardin de la Conception, qui termina sa vie dans la province franciscaine de Saint-Pierre et Saint-Paul (2); frère Jacques du Mont, de la province de Saint-Gabriel, qui alla prêcher la foi dans celle du Saint-Évangile, et mourir au couvent de Saint-François à Mexico (3); frère Alfonse de Nuete, d'abord Hiéronymite, puis Franciscain, venu avec François de Testera en Amérique (4); Ferdinand Bassaccio, né en Guyenne, André de Bruges, Jérôme de Mandieta (5); frère Diégo de Landa, né en Castille, mort évêque d'Yucatan en 1579 (6); frère Alfonse de Molina, apôtre dès l'enfance (7), et qui mourut à Mexico l'an 1580; frère François de Ledesma, mort la même année et dans le même couvent de Mexico (8).

Frère Jean Pizarre, religieux de la province franciscaine de Saint-Michel, successivement missionnaire au Yucatan et dans le pays de Costaricca, premier gardien du couvent de Turrialva dans la province de Saint-Georges, y fut martyrisé cette même année 1580 (9). Les indigènes, excités par une boisson enivrante, et conspirant contre les Espagnols, envahirent le couvent, trouvèrent Pizarre en prières dans sa cellule, l'attachèrent avec la corde même qui lui ceignait les reins, le traînèrent ainsi dans toute la ville en le frappant de leurs bâtons, puis, l'appuyant à demi mort contre un tronc de bois, lui arrachèrent tout à coup la vie de la manière la plus cruelle. Ils mirent ensuite le feu à l'église, dont les ornements sacrés furent appliqués à des usages profanes. Mais une année ne s'écoula pas, sans que les Espagnols punissent ces affreux sacrilèges.

Jean Pizarre ne fut pas, à cette époque, le seul martyr de l'ordre de saint François. Nous en citerons trois autres, qui allèrent teindre de leur sang le vaste pays situé au nord de la Nou-

velle-Espagne (1). Augustin Rodriguez (Charles-voix (2) dit Ruya), né à Niebla près Séville, avait embrassé la règle séraphique dans la province du Saint-Évangile. Après avoir prêché la foi aux Zacatéques et aux Chichimeques, il s'informa s'il n'y avait pas vers le septentrion d'autres peuples qu'il pût faire entrer dans le bercail de Jésus-Christ. Dès qu'il eut la certitude que ces régions étaient fort peuplées, il se rendit à Mexico pour y recruter des auxiliaires de son apostolat. En 1580, Jean de Sainte-Marie, originaire de la Catalogne, religieux prêtre, qui avait pris l'habit dans la province du Saint-Évangile; et François Lopetio, d'une illustre famille de Séville, qui l'avait reçu à dix-sept ans dans la province de Grenade, tous deux hommes de science et de vertu, se joignirent à frère Augustin. Escortés de douze soldats espagnols, ils traversèrent les montagnes de Zacatecas, et firent environ cinq cents milles en se dirigeant au nord. *Les Chroniques des Frères-Mineurs* disent qu'ils arrivèrent dans une contrée, où quarante et peut-être cinquante peuplades habitaient environ six mille maisons. Ils donnèrent à tout ce grand pays le nom de Nouveau-Mexique. On les y reçut avec humanité; on se réjouit même de les voir. Frère Jean de Sainte-Marie, enchanté de cet accueil, résolut de revenir sur ses pas pour chercher des missionnaires; mais il prit un chemin autre que celui par lequel il était arrivé. Ce religieux avait déjà marché trois jours, et se reposait dans la campagne de ses fatigues, lorsqu'il vit accourir une troupe d'idolâtres qui lui jetèrent un quartier de rocher sous lequel il périt écrasé. Les soldats de son escorte réussirent à gagner Mexico, et instruisirent le vice-roi des découvertes que les religieux venaient de faire. Cependant frère Augustin Rodriguez et frère François Lopetio continuaient d'édifier au Nouveau-Mexique la cité spirituelle dans laquelle ils auraient voulu que tous les indigènes pussent entrer. Un jour qu'ils leur rompaient le pain de la parole, frère François aperçut quelques Américains, animés de colère, qui engageaient une rixe. Il les engagea à se reconcilier; mais ces furieux, tournant alors

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 355.

(2) *Ibid.*, p. 356.

(3) *Ibid.*, p. 370.

(4) *Ibid.*, p. 371.

(5) *Ibid.*, p. 412.

(6) *Ibid.*, p. 575. Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 223.

(7) Voyez ci-dessus, t. i, p. 392, col. 1.

(8) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 593.

(9) *Ibid.*, p. 595.

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 595.

(2) *Histoire et description générale du Japon*, t. 1, p. xxxiv.

es (Charles-
à Séville,
dans la pro-
r prêché la
ques, il s'in-
ntrion d'au-
le bercail
ortitude que
se rendit à
ires de son
-Marie, ori-
prêtre, qui
e du Saint-
une illustre
u à dix-sept
, tous deux
e joignirent
des soldats
cimes de Zac-
milles en se
des Frères-
ans une con-
quante peu-
maisons. Ils
nom de Nou-
c humanité ;
rère Jean de
ueil, résolu
cher des mis-
autre que ce-
ligieux avait
osait dans la
vit accourir
ent un quar-
écrasé. Les
gner Mexico,
ouvertes que
pendant frère
çois Lopetio
-Mexique la
raient voulu
er. Un jour
parole, frère
s, animés de
les engages
ournant alors

leur rage contre le missionnaire, se précipitèrent sur lui. François se mit aussitôt à genoux, et expira percé de flèches. La mort des deux religieux, au lieu d'intimider frère Augustin, anima son courage. Il continua de reprendre avec liberté les vices et les excès des indigènes, qu'il voulait incliner sous le joug de la morale évangélique. A son tour, il succomba. Ces hommes violents l'immolèrent, ou plutôt ouvrirent à son âme, par le martyre, le chemin de la céleste patrie, où il alla prier pour eux. En 1582, l'Espagnol Antoine de Espejo, poursuivant les découvertes dont les trois Franciscains avaient eu l'initiative, reconnut plus de quinze provinces, et la civilisation commença à s'y épanouir.

L'an 1582, frère Louis de Villalobos, qui appartenait à la custodie de Zacatecas dans la province du Saint-Evangile, ayant reçu une mission de son supérieur, des Chichimeques l'assaillirent en chemin, et le tuèrent à coups de flèches (1). Cette même année, mourut aussi frère Gonsalve Mendez, religieux de la province franciscaine de Saint-Jacques, qui, par la pratique de l'humilité, de la pauvreté et de la pénitence, s'était préparé de bonne heure aux fonctions apostoliques, qu'il exerça pendant quarante ans (2). Nous omettons volontiers le détail des saintes rigueurs auxquelles il soumettait son corps, épuisé par des courses évangéliques dans les plus rudes saisons : elles lui étaient communes avec beaucoup d'autres missionnaires dans ces heureux temps de l'Eglise naissante en Amérique. Le nombre des conversions, dans tout le pays de Guatemala, répondit à l'ardeur de son zèle. Mendez eut révélation du jour de sa mort, arrivée le 5 mai 1582. Ses funérailles furent telles qu'on a coutume de les faire pour les amis de Dieu, décédés dans une haute opinion de sainteté. L'évêque de Guatemala voulut chanter la messe, le corps présent, et l'évêque de Vera-Paz y assista avec l'audience royale, tout le clergé, et un concours immense d'Espagnols et d'indigènes.

Deux années après, l'Amérique du Nord perdit frère Alfonse d'Escalona, l'un des Franciscains qui portèrent le plus longtemps le poids des tra-

vaux apostoliques, auquel se joignit celui des charges de son ordre (1). Né à Escalona près Tolède, il avait pris l'habit de Saint-François dans la province de Carthagène, et s'était rendu, dès l'an 1531, au Mexique. Il dirigea d'abord l'école de Tlascala, où il n'avait pas moins de six cents petits indigènes auxquels il expliquait la doctrine chrétienne, leur apprenant en même temps à lire, à écrire, et à chanter les offices de l'Eglise. Comme maître des novices, il forma de bons religieux et plusieurs excellents ministres de la parole. L'obéissance ne lui permit pas de refuser les emplois de gardien, de définiteur et de provincial. Mais, au milieu de ces différentes occupations, il fut toujours missionnaire et pénitent : il n'y eut pas d'occasion d'instruire les indigènes qu'Alfonse ne mit à profit pour gagner des âmes à Jésus-Christ, comme il n'y eut aucun genre de mortification que le saint homme ne fit souffrir à son corps. Octogénaire, il faisait encore les visites de sa vaste province, en marchant nu-pieds parmi les boues et les glaces de l'hiver. Souvent, quoique pressé par la faim ou épuisé de fatigue, s'il rencontrait un indigène qu'il pût instruire, il oubliait ses propres besoins, parce que, disait-il, le salut de ses frères importait plus que sa santé. Malgré le soin qu'il prenait de cacher ses pénitences extraordinaires et ses autres bonnes œuvres, la réputation de sa sainteté était grande dans ce pays ; et un Espagnol, l'ayant rencontré un jour dans la vallée de Toluca réduit à l'état le plus pitoyable, ne put s'empêcher de dire : « Du temps d'Abraham, Dieu aurait pardonné à cinq villes coupables, s'il s'y était trouvé cinq hommes de bien : je crois à présent que le Seigneur pardonnerait au monde entier, à la prière d'un si saint religieux. » La suite de ses missions l'ayant conduit dans la province de Guatemala, il se joignit d'abord aux Dominicains qui y avaient opéré de grandes conversions. Frère Alfonse était dans l'âge de la décrépitude, et il ignorait l'idiome local. Il ne laissa pas, néanmoins, que de se rendre utile, et il se familiarisa assez avec la langue du pays pour y exercer le saint ministère pendant six années. Rappelé ensuite dans sa province, il mit tous

, t. iv, p. 595.
u Japon, t. 1,

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 600.
(2) *Ibid.*, p. 341. Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 325.

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 755.

ses moments à profit : on eût dit que la vigueur de son esprit et l'ardeur de son zèle s'accroissaient avec la faiblesse de son corps. Enfin, encore plus chargé de mérites que d'années, bien qu'il fût dans sa quatre-vingt-huitième, il ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre le 10 mars 1584. Toute la ville de Mexico pleura sa mort, et les deux communautés de Saint-Dominique et de Saint-Augustin donnèrent des marques publiques de leur vénération pour cet ami de Dieu.

Nous ne passerons sous silence, ni frère Alfonso Ordonez, missionnaire dont la vie fut celle d'un ange plutôt que d'un homme, et qui mourut aussi l'an 1584 au couvent de Mexico (1); ni Jean et François de la Croix, tous deux Français, nés en Guyenne; ni François Turigiano, martyrisé par les Chichimèques; ni Simon de Bruxelles, simple frère-lai, mais utile auxiliaire des religieux prêtres; ni Ferdinand de Segura, Michel de Bologne, Étienne de Fuentes Ossegiuna, dont les vertus furent encore plus éloquentes que leurs paroles.

Mais nous parlerons avec plus de détails de plusieurs martyres, qui eurent lieu, l'an 1585, dans la Nouvelle-Galice (2). On rencontre, dans cette contrée, des montagnes abruptes, couvertes de pins et de chênes élevés. Leurs grottes servaient d'asile à des hommes farouches, dont la conversion fut entreprise avec ardeur par les Franciscains. Frère André d'Ayala, qui réussit à parler leur idiome, acquit sur eux un tel ascendant, qu'il les détermina à quitter leurs cavernes pour habiter la plaine. On vit alors le pays se peupler de maisons et se dorer de moissons abondantes. L'église était le centre vers lequel rayonnaient les habitations de ces barbares, à demi civilisés sous l'influence vivifiante du christianisme. Ainsi s'écoulèrent six années, au bout desquelles, la récolte étant venue à manquer, la foi défailloit dans ces cœurs mal affermis, qui se prirent à regretter leurs idoles. Un indigène instruit frère André que les ingrats avaient formé le projet de le massacrer, ainsi

que frère François Egidius, son compagnon. Le missionnaire ne manqua pas, à la messe du lendemain, d'exhorter avec chaleur ces malheureux à persévérer dans la foi, de les détourner de toute pensée homicide, et de leur dire les châtimens réservés aux meurtriers. S'il ne changea pas leurs cœurs, du moins la présence de plusieurs Espagnols les intimida pour le moment. Mais, lorsque après la messe les deux religieux, demeurés seuls, prenaient leur repas, ces hommes, altérés de sang, accoururent. Les Franciscains se retirèrent dans la sacristie pour s'y purifier par la confession. Au même instant, on livrait aux flammes le couvent et l'église. Frère André, un crucifix à la main, s'avança d'un air intrépide vers les assaillants, auxquels il reprocha leur crime. Ils ne lui répondirent que par des coups de hache et de massue, lui tranchèrent la tête, et, la saisissant aux cheveux, promènèrent avec une joie barbare ce sanglant trophée, en disant : « Ouvre les yeux : nous forcera-tu maintenant d'aller à l'église pour écouter tes menteuses paroles ? » Frère François, le sacristain, et deux indigènes fidèles s'étaient réfugiés dans le jardin, où ils trouvèrent, à leur tour, une mort glorieuse. Les Espagnols voisins du couvent vinrent en toute hâte au secours des religieux : mais la fureur des barbares, bien supérieurs en nombre, en fit autant de victimes. En vain les magistrats de la Nouvelle-Galice tentèrent de faire justice de ce forfait et de ramener ses coupables auteurs au christianisme : les cavernes inaccessibles des montagnes avaient reçu les déserteurs de la plaine, qui s'y déroberent à leur action. *Les Chroniques des Frères-Mineurs* (1) mentionnent encore d'autres martyrs : frère Paul Azzivedo, de Ferrare, percé de flèches par les indigènes de la province de Culiacan, sur le bord oriental de la mer Vermelle, ainsi que le frère-lai Jean de Ferrare, son compagnon fidèle; frère François Douzeli, de Grenade, et frère Pierre de Burgos, qui, en se rendant à Saint-Michel, périrent sous les traits des Chichimèques.

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 701.

(2) *Ibid.*, p. 765.

(1) T. IV, p. 768.

CHAPITRE XII.

Missions des Dominicains, des Jésuites, des Hiéronymites, des Carmes et des Augustins, au Mexique et dans la Floride.

Parallèlement à cette galerie de missionnaires franciscains, dont les sereines images viennent de passer tour à tour sous nos yeux, se développe la série des missionnaires dominicains, non moins dignes de fixer l'attention.

En 1553, les Pères Thomas de Cardenas, François de la Croix, Alfonse Vayllo, Sébastien d'Oviédo, Pierre d'Avila, Fernandez Serrano, avec quelques autres compagnons qu'enflammait un saint zèle, partirent pour l'Amérique, afin de venir en aide à leurs prédécesseurs, et abordèrent dans une baie près Coban (1). Thomas de Cardenas, profès du couvent de Cordoue, s'était déjà rendu illustre dans l'Andalousie par le talent de la parole et par la direction des âmes, lorsque l'esprit de Dieu le fit ainsi passer au Mexique. Quand on assigna des destinations spéciales aux nouveaux missionnaires, il accompagna, à Guatemala, le P. Thomas de la Tour, qui l'envoya ensuite dans les montagnes et les marais de Zacatula, dont les habitants donnaient bien de l'exercice à son zèle. Ces indigènes portaient déjà le nom de chrétiens et voulaient passer pour tels, sans avoir reçu le baptême ni abandonné le culte des idoles, qu'ils adoraient toujours en secret. Leur dispersion au milieu des montagnes et leur isolement des autres peuplades, dont ils étaient peu connus, favorisaient leur hypocrisie. Le serviteur de Dieu surmonta avec une patience héroïque toutes les difficultés que le climat, le terrain et le caractère féroce des naturels opposaient à ses efforts. Étudiant d'abord le génie et les mœurs de ces peuples, il gagna par sa douceur leur confiance et leur attachement, à tel point qu'ils lui apportèrent eux-mêmes leurs idoles, ou bien que, le conduisant dans les secrètes retraites qui leur servaient de sanctuaires, ils les y brisèrent en sa présence. Ils ne se montrèrent pas moins traitables au sujet de la polygamie : chacun, se con-

tentant de sa première épouse, renvoya toutes les autres, et la plupart de ces femmes, touchées de la grâce, se disposèrent, par une conduite conforme à l'Evangile, au bienfait du baptême. Le missionnaire, dédommagé de ses fatigues par leur docilité, exigea et obtint des indigènes qu'ils renoncassent à leur vie errante pour vivre désormais en société dans des bourgs. Ils bâtirent alors quelques chapelles ou petites églises, dans lesquelles on les rassemblait pour les instruire, et pour baptiser ceux qui avaient le mieux profité des instructions. Thomas de Cardenas fut aidé, en tout cela, par le P. Dominique de Vic et par quelques autres de ses frères. Il en laissa plusieurs pour cultiver cette nouvelle chrétienté, lorsque l'obéissance l'appela ailleurs.

En 1554, d'autres missionnaires furent envoyés de la mère-patrie dans la Nouvelle-Espagne sous la conduite du P. Jérôme de Saint-Vincent, savoir : Pierre de Variables, Jean Luco, Antoine de Pampelune, Antoine de Vilalva, Jean Cepeda, Pierre de Variantos, Jean Bertran, Antoine de Vivanco, Thomas de Vittoria, Blaise de Sainte-Marie, François de Villanova, Barthélemi Gualvez, Antoine Sanchez, Procope de Sainte-Marguerite, Alfonse de Nieva, Mancius, et d'autres encore, dont plusieurs annoncèrent la parole de Dieu aux Zoques, indigènes qui habitaient la partie septentrionale du pays de Chiapa (1). L'année d'après, le P. Dominique de Azona conduisait, en qualité de vicaire, une troupe d'élite, composée notamment des Pères Jacques Martinez, François de Areo, Gaspard des Rois, Jean de Saint-Étienne, François de Viane, Sébastien Morrellez, Jérôme Peralta, Jean du Saint-Esprit, Dominique Morgnoz, Dominique de Angelis, Jean de Bivero, Jean-Baptiste, Italien, Pierre de Spinosa, Pierre d'Escalante, Alfonse Lopez, François Quesada, Pierre de Sainte-Madeleine. Ces apôtres, en posant le pied sur le sol de l'Amérique, respirèrent un air tout embaumé de la sainteté de leurs zélés prédécesseurs, tels que Vincent Ferrier, qui se montra digne d'appartenir à la famille de l'homme apostolique dont le nom est si glorieusement inscrit dans les Annales de l'Eglise (2). Ayant, comme lui, pris

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an 1553; Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 303.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1554 et 1555.

(2) Voyez ci-dessus, t. i, p. 248, col. 2.

l'habit de Saint-Dominique au couvent de Valence, et étudia la théologie avec succès à l'université de Salamanque, il mérita, par son esprit de pauvreté, d'humilité, de détachement de lui-même et de zèle pour le salut des âmes, que Las Casas l'admit au nombre des missionnaires de son ordre qui s'embarquèrent, en 1554, avec Thomas de Casillas, pour le Mexique (1). Las Casas sembla même lui avoir infusé tout son zèle pour la conversion et pour la défense des indigènes. Aussi Vincent fut-il souvent exposé aux plus vives contradictions. Elles ne ralentirent pas son ardeur; et le généreux missionnaire aima les pauvres Américains avec d'autant plus de tendresse, qu'il les vit plus indignement traités. Sa charité parut avec un nouvel éclat à une époque de contagion. Les indigènes n'étant pas accoutumés au travail qu'on les forçait de faire au profit des Espagnols, il n'était pas surprenant de voir parmi eux une multitude d'infirmes et d'estropiés, qui périssaient misérablement, lorsque les religieux ou les ecclésiastiques séculiers ne se trouvaient pas à portée de les secourir. Pour remédier à tant de misères, les Dominicains de Guatemala bâtirent, sous le vocable de Saint-Alexis, un hôpital qu'ils s'obligèrent à entretenir (2). Quelque grand qu'il fût, il ne cessa pas d'être rempli, et on ne peut que bénir la divine Providence de ce qu'une communauté, qui n'avait elle-même ni fonds ni rentes, continuât cependant de pourvoir aux besoins de tant de pauvres affligés. Du reste, dès que le roi d'Espagne connut le dévouement des Dominicains, il affecta une somme annuelle à l'entretien de l'hospice. Nous ne taïrons pas ici une circonstance aussi triste que curieuse. François Marroquin, évêque de Guatemala, destinant un second hôpital aux Espagnols malades, voulait qu'il fût contigu au premier, afin que les religieux pussent plus aisément partager leurs soins entre les Européens et les indigènes. Mais ceux-ci, soit antipathie, soit crainte réelle, déclarèrent qu'ils aimeraient mieux périr isolés dans leurs cabanes ou au milieu des champs, que de se trouver sous le même toit que les Espagnols, qui ne manqueraient pas, malgré leur état de maladie, de sortir de leur lit

pour les achever et les faire mourir. Aussi fallut-il séparer les deux hôpitaux. Lorsque la contagion peupla celui de Saint-Alexis d'une manière telle que les infirmiers se trouvèrent insuffisants, le P. Vincent Ferrier ajouta à ses autres occupations celle du service des malades. Apôtre, défenseur et serviteur des indigènes, il consacra son sacrifice le 15 août 1555.

La même année mourut le P. Louis de Saavdra, qui l'avait précédé de dix ans en Amérique (1). Né à Benalcazar, dans l'Estramadure, Saavdra étudia avec le célèbre Dominique Soto, à Alcalá et à Paris. Il était pour la seconde fois recteur de l'université d'Alcalá, lorsqu'il embrassa la règle des Frères-Prêcheurs, à l'exemple de son ami. Vers l'an 1534, il passa au Mexique, dont il catéchisa de préférence les indigènes isolés des villes et des colonies espagnoles. Il eut moins de temps à consacrer à cet apostolat, en 1539; parce qu'on l'élut prieur du couvent de Mexico. En 1541 on le chargea de gouverner la province de Saint-Jacques, qui embrassait alors toute la Nouvelle-Espagne. Parcourant à pied les diverses contrées que sa charge l'obligeait de visiter, non-seulement il instruisait lui-même les Américains, mais il regardait comme son premier devoir d'appliquer ses religieux à leur instruction; il se faisait rendre un compte exact des missions, proportionnait le nombre des ouvriers évangéliques à l'étendue des besoins, et les animait par ses exemples comme par ses discours. On le vit refuser plusieurs évêchés du Mexique, et décliner même, par humilité, le titre de protecteur général des indigènes de la Nouvelle-Galice: mais, en repoussant ce titre et les avantages qui y étaient attachés, il continua de protéger d'une manière efficace les naturels du pays. La sollicitude du digne provincial pour ses chers indigènes lui fit accepter d'aller, avec les provinciaux de Saint-Augustin et de Saint-François, réclamer en leur faveur auprès de Charles-Quint à Ratisbonne. Les religieux d'Espagne, touchés de ses infirmités et de sa vieillesse, auraient voulu qu'il ne s'exposât plus aux dangers du retour en Amérique. « Mais, disait-il, lorsqu'on l'enchaînait en vertu du vœu d'obéissance, avec quel plaisir ne m'exposerais-je

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 490. Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 34.

(2) *Ibid.*, p. 291.

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 16.

Aussi fallut-
que la conta-
t une manière
t insuffisante,
autres occu-
des. Apôtre,
ènes, il con-
55.

uis de Saava-
ans en Amé-
Estramadure,
re Dominique
it pour la so-
d'Alcala, lors-
es-Prêcheurs,
1634, il passa
de préférence
les colonies es-
à consacrer à
on l'élut prior
on le chargea
nt-Jacques, qui
-Espagne. Par-
que sa charge
nt il instruisait
gardait comme
es religieux à
dre un compte
le nombre des
e des besoins,
comme par ses
urs évêchés du
r humilité, le
indigènes de la
sant ce titre et
de, il continua
les naturels du
provincial pour
r d'aller, avec
n et de Saint-
eur auprès des
religieux d'Es-
et de sa vieil-
posât plus aux
Mais, disait-
du vœu d'o-
'exposerais-je

pas aux plus longues et aux plus périlleuses na-
vigations pour pouvoir seulement instruire et
baptiser un petit Américain? Comment ne dési-
rerais-je pas avec ardeur de retourner dans un
pays où il y a des millions d'âmes qu'on peut
gagner à Jésus-Christ et faire participer aux tré-
sors de sa grâce? Le maître général Étienne
Usumaris lui ayant rendu la liberté de suivre sa
vocation, il regagna Mexico avec une joie qui
fut égalée par celle de la ville entière. De ses
mains tremblantes, il écrivit alors au P. Domi-
nique de l'Assomption, missionnaire dans la
Floride, pour l'encourager au milieu des fatigues
et des dangers de sa mission; lettre dictée par le
même esprit que les Épîtres de saint Paul à son
disciple Timothée. Louis de Saavdra avait plus
de soixante-quinze ans, lorsque la Nouvelle-
Espagne pleura sa mort en 1656.

Ce serviteur de Dieu avait une sainte intimité
avec Pierre Delgado, l'un des élèves les plus
distingués du couvent des Dominicains de Sala-
manque et du célèbre collège de Saint-Grégoire
de Valladolid (1). A peine honoré du caractère
sacerdotal, Delgado fut choisi par ses supérieurs
pour fonder un couvent de la plus étroite obser-
vance à Oagna dans la Nouvelle-Castille. Il y
reçut Louis de Saavdra peu de temps après sa
profession, la divine Providence réunissant ainsi
deux apôtres qu'elle destinait à évangéliser en
même temps le Mexique. Delgado et Saavdra
s'embarquèrent ensemble, et remplirent à leur
arrivée les mêmes charges dans leur ordre. Provincial du Mexique avant Saavdra, Delgado
le redevint après le départ de son ami pour l'Eu-
rope; et ses secondes visites dans une province
si étendue lui permirent de confirmer tout le
bien qu'il avait fait dans les premières. Comme
la destruction de l'idolâtrie et la propagation de
la foi le préoccupaient avant tout, il ordonna
que, entre les chapitres d'élection qu'on n'as-
semblait que tous les quatre ans, on en tint d'in-
termédiaires dans lesquels on examinerait les
mesures à prendre pour hâter les progrès de l'é-
vangile. Il prescrivit à certains religieux d'é-
tudier les langues mixtèque et zapotèque, afin
de pouvoir annoncer Jésus-Christ aux peuplades
qui parlaient ces idiomes. Les Pères Pierre de

Angulo, Jean de Torrès, Mathias de la Paix,
furent chargés par lui d'aller fonder la nouvelle
province dominicaine de Saint-Vincent dans le
pays de Guatemala. Outre ces religieux, nous
devons citer André de Moguer, Diégo de la Croix
et François d'Aguilar parmi ceux qui secondèrent
avec le plus de zèle le sage provincial. Une des
choses que Delgado recommandait le plus ex-
pressément à ses religieux, c'était d'agir tou-
jours de concert avec les évêques des lieux où
ils se trouvaient, et de donner aux peuples
l'exemple de l'obéissance due aux règlements
qu'ils jugeaient à propos de publier chacun dans
son diocèse. Élu provincial pour la troisième
fois, il résista à toutes les instances des défini-
teurs. « Si je ne me rends pas à vos désirs, leur
dit-il avec modestie, c'est pour le bien même de
la province. Je ne vous alléguerai pas mon in-
capacité, quelque grande que je la connaisse.
Mais vous devez considérer que, tant que j'ai
été en charge, le devoir des visites m'a obligé
de faire plusieurs milliers de lieues. Je les ai
toujours faites à pied, pour suivre l'exemple de
mes saints prédécesseurs, et pour transmettre ce
même exemple à ceux qui viendront après moi.
Or, mes forces ne me permettent plus de sou-
tenir cette fatigue, et il importe de ne pas intro-
duire dans la province un usage contraire : du
moins, je ne veux pas en être l'auteur. J'ai,
d'ailleurs, observé que, dans les divers pays
qu'il faut parcourir en cours de visite, il y a
plusieurs langues différentes dont quelques-unes
me sont inconnues : aussi n'ai-je pas fait parmi
ces peuples le fruit qu'un autre sera en état de
faire. Puisque vous avez parmi vous de bons
sujets, pleins de zèle, de charité et de force
physique, choisissez-en un pour gouverner la
province, et disposez de moi pour tout autre
office plus proportionné à ma faiblesse. » Édifiés
de ces beaux sentiments, les religieux ne le fu-
rent pas moins de la soumission avec laquelle il
accepta la charge de maître des novices. Sur ces
entrefaites, Delgado fut nommé au siège de la
Plata dans le Pérou : mais personne ne s'é-
tonna de le voir refuser ce riche évêché, comme
il avait décliné le titre de provincial. Quand
il mourut, le 23 avril 1660, toute la ville
de Mexico, pleine d'admiration pour sa so-
lide vertu, lui donna des témoignages publics
de vénération. Lopez de Zarate, évêque de

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi,
p. 37.

Guaxacé, se trouvant peu de temps après au lit de mort, dans la capitale du Mexique, où ses affaires l'avaient conduit, demanda d'être inhumé dans l'église des Frères-Prêcheurs et dans la tombe même du vénérable Pierre Delgado.

Le deuil ne fut pas moins général, cette même année, à la mort du bienheureux Thomas de Saint-Jean, Dominicain espagnol, qui avait converti une foule d'infidèles, brisé leurs idoles, prêché et établi la dévotion du Rosaire dans les principaux centres de population du Mexique (1). Homme à miracles, il avait rendu la santé aux malades; son esprit prophétique le faisait vénérer des indigènes, et le ciel le favorisait de révélations. Plusieurs fois, priant au pied du crucifix, il entendit une voix lui adresser ces paroles : « Fuis, pleure, tais, repose, espère, » qui lui furent ensuite divinement expliquées en ce sens : « Fuis-toi, pleure tes fautes, tais tes vertus, repose dans la conformité à la volonté divine, espère en Dieu dispensateur de tous les biens. » Il prédit le jour de sa mort, et expira, l'an 1560, à Mexico.

Thomas de Casillas, successeur de Las Casas sur le siège de Chiapa (2), ne mourut que sept ans après ces deux vénérables serviteurs de Dieu. Chaque année, le prélat consacrait quatre mois à visiter les peuplades éparses sur son territoire, et il remplissait également, dans ces courses, les devoirs d'évêque et de missionnaire. Dès le commencement de son épiscopat, son troupeau avait été cruellement maltraité par suite d'une incursion d'idolâtres (3). Les indigènes du pays de Puchutla, aussi superstitieux que guerriers, ne voyaient qu'avec peine leurs voisins de l'ancienne *Terre de guerre* renoncer au culte des idoles pour embrasser le christianisme. Les progrès continuels de l'Évangile irritant leur fanatisme, ils se crurent obligés de venger leurs dieux en exterminant ceux qui refusaient de les reconnaître et de leur sacrifier. En conséquence, ils se réunirent en 1555, formèrent une armée nombreuse sous les ordres de leurs caciques, et envahirent la nouvelle *Terre de paix*, résolus

de n'épargner ni indigènes ni Espagnols, s'ils ne consentaient pas à adorer les idoles. Deux missionnaires, Dominicain de Vic (1) et André Lopez, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, furent au nombre des premières victimes que les barbares immolèrent à leur haine contre le christianisme. Beaucoup de fidèles reçurent aussi la couronne du martyre. Comme, dans une irruption si imprévue, on ne se trouvait pas en état d'opposer la force à la force, les idolâtres, qui avançaient toujours, pénétrèrent dans la province même de Chiapa, brûlant partout les églises des chrétiens, brisant les images, renversant les croix, et sacrifiant des enfants au soleil ou à leurs idoles sur les autels où l'Agneau de Dieu s'offrait la veille à son Père. Aprêtant de ravages, les idolâtres ne se retiraient en certaines saisons que pour recommencer leurs hostilités au moment où l'on s'y attendait le moins. L'évêque de Chiapa, voyant que les gouverneurs étonnés restaient dans l'inaction, au lieu de combattre le fléau, s'adressa directement au roi d'Espagne, qui leur prescrivit, le 22 janvier 1556, de marcher contre les infidèles. Les nouveaux chrétiens ne montrèrent pas dans cette occasion moins de zèle que les anciens. Cette ferme attitude tint, pendant plusieurs années, en respect les idolâtres de Puchutla. Ils se contentèrent de faire de temps en temps de légères incursions dans la province de Vera-Paz; mais les caciques chrétiens qui se trouvaient sur les lieux les repoussèrent presque toujours avec succès. En 1559, les infidèles, reprenant leur premier dessein, s'avancèrent de nouveau avec de grandes forces jusque dans la province de Chiapa. L'armée chrétienne, qui avait eu le temps de se réunir, les passa presque tous au fil de l'épée : ceux qu'on épargna furent conduits en servitude à Guatemala. Thomas de Casillas laissa son peuple en paix, lorsque Dieu l'appela à lui le 29 octobre 1567.

Prélat non moins recommandable, Alfonso de Montufar, né à Loja, d'une illustre famille, avait reçu l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Sainte-Croix à Grenade (2), qui l'eut deux

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1560.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 495, col. 2.

(3) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 120.

(1) Fontana (*Monumenta dominicana*) mentionne son martyre sous l'an 1552.

(2) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 170.

Espagnols. s'ils
des idoles. Deux
le (1) et André
cheurs, furent
es que les bar-
contre le chris-
surent aussi la
dans une irrup-
vait pas en état
des idolâtres, qui
nt dans la pro-
ant partout les
es images, ren-
des enfants au
tels où l'Agneau
Père. Après tant
stiraient en cer-
encer leurs hos-
endait le moins.
ue les gouver-
nation, au lieu
directement au
it, le 22 janvier
dèles. Les nou-
pas dans cette
anciens. Cette
usieurs années,
utla. Ils se con-
emps de légères
Vera-Paz; mais
puaient sur les
tousjours avec
reprenant leur
e nouveau avec
la province de
ui avait eu le
aque tous au fil
furent conduits
mas de Casillas
e Dieu l'appela

ble, Alfonso de
re famille, avait
dans le couvent
qui l'eut deux

(1) mentionne son
Amérique, t. vi,

fois pour supérieur. Les lumières qu'il puisa, moins dans les livres des philosophes et des théologiens que dans l'exercice de l'oraison, le firent aussi honorer du titre de qualificateur du saint Office. La mort de Jean de Zumarraga ayant rendu vacant le siège de Mexico, le marquis de Mondexar persuada à Charles-Quint qu'il ne pouvait être rempli que par Alfonso de Montufar. A la demande de l'empereur, Jules III expédia les bulles: Alfonso fut sacré en Espagne, l'an 1553; puis il s'embarqua avec dix missionnaires de son ordre et dix de l'ordre séraphique. Son exemple, encore plus que sa présence, donna une nouvelle vigueur à toute la mission. Les indigènes, consolés par les témoignages de sa bienveillance, soulagés par ses aumônes, furent touchés de son zèle pour leur instruction. En cours de visite, les interprètes qui accompagnaient le prélat examinaient la capacité des néophytes: les missionnaires de la localité répondaient, de leur côté, de la sagesse et des mœurs de ceux qu'ils avaient préparés à la réception des premiers sacrements; ensuite, l'archevêque donnait de sa main le baptême aux uns et la confirmation aux autres. Quand il eut ainsi visité tout le diocèse, il réunit, l'an 1555, à Mexico son concile provincial, où se trouvèrent, soit en personne, soit par procureurs, ses six suffragants de Tlascala, Guaxaca, Mechoacan, Guadaluara, Yucatan et Durango. Le nombre des nouveaux chrétiens était déjà grand au Mexique; mais il n'y avait pas une moindre multitude d'idolâtres dans les pays montagneux ou reculés. Les premiers avaient besoin d'un enseignement plus approfondi: il fallait appeler les derniers à la foi par la prédication. Alfonso de Montufar résolut donc d'établir de nouvelles maisons d'instruction ou de nouveaux couvents, et il en fonda quelques-uns dans la vaste étendue de son diocèse. Vers le même temps, le Dominicain Barthélemy de Ledesma, dont nous parlerons plus loin, fut chargé d'écrire en langue mexicaine une Somme des cas de conscience à l'usage des indigènes convertis et de leurs conducteurs, qui virent leur travail bien allégé par ces décisions claires et solides. Echard nomme Barthélemy de Ledesma parmi les professeurs qu'on plaça dans les chaires de l'Université de Mexico; mais Gilles Gonzales ne fait mention que du Dominicain Pierre de Peña et de l'Au-

gustin Alfonso de la Vera-Cruz (1). Toujours est-il que Ledesma peut être regardé comme le bras droit de Montufar, qui, retenu dans sa ville métropolitaine pendant les deux dernières années de sa vie, fit alors par le ministère de ce religieux ce qu'il ne pouvait plus faire par lui-même. Après dix-sept années d'épiscopat, Montufar mourut le 7 mars 1569. Il voulut être enterré parmi ses frères, dans l'église de Saint-Dominique de Mexico.

L'un des plus illustres était Christophe de Lugo, né à Séville d'une pauvre famille, et disciple du docteur François Tello Sandoval (2). Il tomba dans de tristes égarements avant de recevoir les ordres sacrés; mais la grâce du sacerdoce produisit en lui les plus beaux fruits de justice. Sandoval ayant été nommé par Charles-Quint visiteur de la Nouvelle-Espagne, il l'y suivit en qualité de chapelain, et habita le couvent de Saint-Dominique à Mexico. Quand son protecteur fut retourné en Europe, il voulut recevoir l'habit des Frères-Prêcheurs le 1^{er} juillet 1547, se forma à la vie apostolique sous la conduite des Pères Alfonso Lucero et Pierre Delgado, puis exerça le saint ministère dans plusieurs parties du diocèse. Successivement maître des novices, prieur et provincial, sa sainteté était telle qu'on le regarda comme envoyé du ciel pour servir de modèle aux habitants du Nouveau Monde. « Hélas! Seigneur, disait-il dans son humilité, quand dissiperez-vous cet aveuglement? Faites connaître qui je suis, et ne permettez plus que l'on conserve tant d'estime pour un si grand pécheur. » Pour obtenir la conversion d'une femme coupable résolue de mourir sans espérance, il s'engagea, au mois de mars 1557, à subir personnellement les peines dues en cette vie à ses péchés. La malade, dont les désordres procédaient de sa mollesse et d'une vive préoccupation de sa beauté, dut sa guérison morale au vœu du médecin spirituel: mais ce dernier fut couvert d'une lèpre qui exerça pendant treize ans sa patience héroïque. A peine eut-il expiré le 25 octobre 1569, que la lèpre disparut.

Nous parlerons ici avec quelque détail du cé-

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 198.

(2) *Ibid.*, p. 151.

lèbre Jean de Ecija (1). Né l'an 1510 à Fuente d'Ovejuna, à quatorze lieues de Cordoue, il était le second des six fils de don Ferdinand de Ecija, qui avait d'ailleurs trois filles. Élevé dans la piété par sa mère, demeurée veuve, il sollicita à treize ans l'habit de Saint-François; mais le gardien, qui le vit si jeune et trop faible pour supporter les austérités de la règle, lui conseilla d'attendre encore quelques années. Son frère aîné, Fernand-Alfonse, ayant été nommé secrétaire du grand auditeur à Mexico, Jean l'accompagna outre-mer. Les désordres de Fernand entraînèrent sa ruine. Jean, dont le mauvais exemple n'avait pas gâté les mœurs, fit en 1531 profession chez les Dominicains de Mexico, dans toute la ferveur de cette communauté naissante. La première conquête spirituelle de Dominique de l'Annonciation (ainsi se nomma le nouveau religieux) fut son frère égaré, qui prit l'habit des Frères-Prêcheurs sous le nom de Fernand de la Paix. Versé dans les langues du pays, au point de composer un catéchisme à l'usage des indigènes et un volume de morale en idiome mexicain, Dominique de l'Annonciation porta la bonne nouvelle sur divers points, car l'esprit de Dieu le faisait passer d'une contrée dans une autre; et il les traversait en thaumaturge, non moins qu'en prédicateur, délivrant les possédés et guérissant les malades. Revenant un jour vers une province qui avait été le théâtre de ses missions, il vit accourir une foule d'indigènes, qui, en signe de joie et de vénération, jonchaient de fleurs le chemin par où il devait passer. Ces témoignages de respect, qu'il essaya en vain d'arrêter, lui arrachèrent de si profonds gémissements, que le religieux, son compagnon, lui demanda le motif de cette grande tristesse. « Mon affliction, répondit l'humble disciple de Jésus-Christ, vient de la fausse opinion que ces peuples grossiers ont de ma vertu. — A la bonne heure, reprit le religieux, humiliez-vous devant Dieu; mais retenez vos larmes et vos soupirs, pour ne pas contrister les indigènes, qui n'agissent ainsi que parce qu'ils adorent déjà notre bon Maître, et qu'ils veulent vous montrer leur empressement à profiter encore de vos instructions. » Si

le zélé missionnaire craignait les applaudissements des hommes, il ne redoutait pas de même leur colère quand il s'agissait de leur ôter les occasions de péché. Quelques nombreuses que fussent les conversions opérées par son entremise, il y avait, dans le voisinage et au milieu même des indigènes convertis, d'obstinés idolâtres qui sacrifiaient au démon. Fontana (1) dit, sous l'an 1551, qu'il renversa entre autres deux idoles très-célèbres, l'une à Teputzlan, l'autre à Texcucingo, pour lesquelles les idolâtres avaient une telle vénération, qu'ils venaient de plus de trois cents lieues leur offrir des prières et de riches présents. Suivant Tournon, sur une montagne près la ville de Tabuzabam, existait une idole que l'on accourait adorer des provinces de Chiapa, de Guatemala, et de pays plus reculés. Elle était un obstacle de plus à la conversion de ces aveugles; et l'obstacle pour les idolâtres pouvait même devenir une pierre de scandale pour ceux d'entre les nouveaux chrétiens qui étaient encore faibles dans la foi. Dominique de l'Annonciation n'hésita point. Préparé par la prière et par le jeûne, animé d'une sainte confiance en Dieu, suivi seulement de quelques chrétiens, il entre dans le temple, renverse lui-même l'idole qui se brise dans sa chute, en fait jeter les débris du haut de la montagne dans un précipice, et pas un contradicteur ne se récrie. Bientôt, il est vrai, des idolâtres s'avancent comme une nuée menaçante, plus troublés que si une armée ennemie avait envahi tout à coup leur territoire: mais la vertu secrète du Tout-Puissant semble paralyser leurs bras; ils n'ont de libre que la langue pour gémir. Prévenus en faveur de la sainteté connue du missionnaire, les uns s'arrêtent, les autres, voyant l'idole détruite sans que le Dieu méprisé fasse éclater sa colère sur le destructeur, sont déconcertés, et concluent que ce Dieu est trop faible pour les protéger, puisqu'il n'a pas été assez puissant pour se défendre et pour se venger lui-même. C'est le moment de rendre plus sensible à ces infortunés l'impiété du culte qu'ils vouent ou à des pierres inanimées, ou à des esprits réprouvés. Alors on leur fait connaître, avec succès, combien sont horribles les cruels sacrifices que les démons

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 103.

(1) *Monumenta dominicana*.

es applaudisse-
ait pas de même
le leur ôter les
nombreuses que
par son entre-
ge et au milieu
d'obstinés ido-
n. Fontana (1)
ra entre autres
ne à Teputzlan,
quelles les ido-
n, qu'ils ve-
neux leur offrir
s. Suivant Tou-
ville de Tabuza-
n accourait ado-
le Guatemala, et
t un obstacle de
veugles; et l'ob-
t même devenir
eux d'entre les
t encore faibles
nnonciation n'hé-
e et par le jéne.
Dieu, suivi seu-
il, entre dans le
dole qui se brise
débris du haut
cipice, et pas un
entôt, il est vrai,
e une nuée me-
une armée enne-
leur territoire :
Puissant semble
de libre que la
en faveur de la
e, les uns s'arrê-
te détruite sans
er sa colère sur
s, et concluent
ur les protéger,
ant pour se dé-
me. C'est le mo-
ces infortunés
ou à des pierres
ouvés. Alors on
, combien sont
que les démons

exigeaient d'eux, et combien sont grandes à leur égard les miséricordes du Seigneur, qui daigne faire en leur faveur ce qu'il n'a pas fait pour leurs ancêtres, morts sans avoir connu l'Auteur de leur vie, seul capable de rendre justes et heureux ses véritables adorateurs. Pendant que la sincère conversion des uns réjouit le missionnaire, d'autres s'agitent sous le poids de la terreur. Aux environs de la montagne, disent-ils, on entend, la nuit, tantôt des voix plaintives, tantôt des hurlements effroyables. Soit que le démon reproche, en effet, à ces esclaves émancipés d'avoir secoué son joug, et les menaces de sa vengeance; soit que de fourbes sacrificateurs, dont la conversion des indigènes trompe les calculs cupides, agissent sur l'imagination des indigènes, on voit ces derniers recourir dans leur frayeur au ministre de Jésus-Christ. Pour les rassurer, il les rassemble sur la montagne, leur parle de la vertu de la croix, érige à leurs yeux l'étendard de la rédemption sur les ruines de l'idolâtrie, et leur déclare que ce signe auguste et redoutable mettra en fuite les légions infernales. Depuis lors, il ne fut plus parlé ni d'apparitions des démons, ni de voix menaçantes. La paix régna dans ce pays, dont les habitants embrassèrent pour la plupart le christianisme. L'esprit de ténèbres se vengea de Dominique, en lui suscitant des calomnieux; une femme, entre autres, principal agent de la calomnie, se plaignit d'une séduction criminelle; mais le missionnaire laissa à Dieu le soin de défendre l'honneur de son ministre. Sa confiance ne fut pas vaine; car cette femme se rétracta spontanément, et Dominique de l'Annonciation intervint auprès du vice-roi pour que ceux qui l'avaient mise en œuvre ne fussent point punis. Cette charité du missionnaire n'est pas moins admirable que le plus éclatant de ses miracles. A Tapetlaoxtoc, un indigène, gravement malade, qui l'avait demandé pour faire sa confession, venait d'expirer avant son arrivée : la toute-puissante intercession de la Reine des vierges, invoquée par Dominique, obtint de la miséricorde de Dieu la résurrection de ce mort. Plus l'apôtre avait été calomnié, plus son innocence reconnue et les miracles dont il était l'instrument lui valurent d'applaudissements. Il s'y déroba, en passant du Mexique dans la Floride.

Nous avons indiqué ailleurs (1) que don Pedro Menendez de Avilez, chargé, l'an 1565, de conquérir ce pays, avait voulu que des Jésuites lui fussent adjoints. Le 8 octobre 1566, le vaisseau qui portait les Pères Pierre Martinez (2), Jean Roger, et le coadjuteur François de Villaréal, se trouvant séparé de la flotte, arriva plus au nord en vue de la Floride. Il fallut reconnaître le point de débarquement : mais plusieurs Belges, qu'on voulait envoyer à terre dans ce but, refusèrent de s'y rendre, à moins que le P. Martinez ne les y accompagnât, soit comme sauvegarde, soit au besoin comme consolateur. Le religieux descendit aussitôt dans la chaloupe, suivi de neuf Belges et de quelques Espagnols. A peine touchaient-ils le rivage, que le navire qu'ils venaient de quitter fut porté par une tempête jusqu'à Cuba. Abandonnés sur une côte où ils ne découvriraient aucune trace des Espagnols, aucun vestige humain, ils attendirent vainement pendant quatre jours le retour du vaisseau. La nécessité de se procurer des aliments les força de remonter un fleuve à une certaine distance. Tandis que les uns gardaient la chaloupe, les autres pénétrèrent dans les terres, à la suite du P. Martin, qui portait au bout d'une lance l'image du Sauveur. Ils aperçurent plusieurs cabanes, et un homme qui à leur approche s'enfuit dans la forêt voisine. Étant entrés dans une des cabanes, ils y trouvèrent un grand poisson dont ils prirent la moitié, laissant quelques verroteries en paiement : puis ils retournèrent à la chaloupe. Le lendemain, cinq indigènes parurent sur le rivage et les invitèrent par signes à y descendre. Le P. Martinez, mettant la main à sa bouche, les invita à son tour à apporter des vivres. Après un échange de bons procédés, les voyageurs poursuivirent leur route jusqu'à l'île de Tacatura. Là, de quatre jeunes gens occupés à la pêche, trois leur offrirent une grande quantité de poisson, tandis que le quatrième courait prévenir les insulaires. Il s'en présenta bientôt quarante, dont douze s'élancèrent dans la chaloupe. Leur attitude menaçante faisait aux voyageurs une loi de s'éloigner; mais le P. Martinez voulut

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 541, col. 2.

(2) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 443.

donner à quelques Belges qui venaient de descendre le temps de regagner la barque. Cet acte de charité entraîna sa mort. Au moment où les matelots remontent, les indigènes, qui à l'habit du missionnaire ont reconnu un prédicateur de la religion que la cruauté des Espagnols leur fait détester, saisissent Martinez et deux Belges par derrière, se précipitent avec eux dans les flots, et les portent sur le rivage. Le Jésuite martyr s'agenouille, lève les mains au ciel, et, à la vue des navigateurs de la chaloupe, expire sous un coup de massue qui lui fracasse la tête. Les deux Belges périssent à ses côtés. Cet événement se passa le 28 septembre 1566. La chaloupe, qui s'était éloignée sous une grêle de flèches, pour regagner la mer, y rencontra le lendemain la flotte de Menendez. A l'égard du Père Roger et du coadjuteur Villaréal, ces missionnaires, heureusement arrivés à la Floride, travaillèrent à habituer les indigènes à ne plus confondre dans un même sentiment de répulsion les apôtres et les conquérants. Menendez, étant retourné en Espagne, obtint que six membres de la Compagnie de Jésus et huit jeunes catéchistes fussent envoyés à la Floride sous la conduite du P. Jean-Baptiste Segura. Ils s'embarquèrent le 12 mars 1568, au port de San-Lucar, emmenant avec eux cinq Floridiens baptisés à Séville : mais, à leur arrivée, la colonie se trouvait dans le plus triste état. La citadelle de Sainte-Lucie, notamment, avait été réduite à une telle extrémité, que les soldats affamés s'étaient mangés les uns les autres. Le P. Segura, accueilli avec joie à Saint-Augustin, dernier fort espagnol qui restait debout, y laissa Dominique Vaez pour les besoins spirituels de la garnison, et se retira avec ses autres compagnons à la Havane, où il établit un collège de la Société et un gymnase destiné aux enfants des principaux Floridiens. Le P. Roger fut préposé à ce gymnase. Les autres missionnaires, retournant à la Floride, y furent distribués en différentes missions. L'an 1570, un nouveau renfort leur arriva d'Espagne : c'était le P. Louis de Quiros, avec deux compagnons (1). Mais on eut beau multiplier les ouvriers évangéliques : les indigènes, plus durs que la pierre, se montrèrent

insensibles à la parole sainte. Un frère du paracouti ou chef d'Axaca, baptisé en Espagne sous le nom de Louis, ayant affirmé que l'Évangile trouverait un plus facile accès dans cette contrée, Segura ordonna aux missionnaires de son ordre qui travaillaient en vain dans la Floride espagnole de se retirer à la Havane, et d'y conduire avec eux autant de jeunes indigènes qu'ils pourraient, tandis que, accompagné de Louis de Quiros et de sept autres compagnons, il se rendrait à Axaca, où il arriva, en effet, au mois de septembre 1570. Louis, interprète des missionnaires, partagea d'abord leur asile ; mais bientôt il retourna aux usages barbares de sa nation, et s'isola des Jésuites. En vain Segura lui envoya tour à tour plusieurs religieux pour le ramener : il demeura sourd à toutes les prières, à toutes les raisons. Dès lors, les apôtres, qui n'avaient aucun secours à attendre du côté de la mer, aucune ressource à espérer dans le pays, n'eurent en perspective que la mort. Quatre mois se passèrent dans ces angoisses, augmentées par toutes les horreurs de la faim et de la maladie. Segura voulut tenter un dernier effort auprès de l'apostat. Le P. Louis de Quiros, accompagné de Gabriel de Solis et de Jean Mendez, qui n'étaient pas prêtres, alla le trouver de sa part. Il leur promit de revenir : mais, à peine les religieux s'éloignaient-ils rassurés par sa promesse, que le traître fondit sur eux avec une troupe d'indigènes, et perça lui-même d'une flèche le cœur de Louis de Quiros, dont les deux compagnons éprouvèrent le même sort, le 4 février 1571. Cinq jours après ce triple homicide, Louis se présenta avec deux de ses frères et un assez grand nombre de Floridiens devant le P. Segura (1). Sous prétexte d'aller abattre des arbres, il lui demanda les haches et les autres instruments de fer que les Jésuites avaient apportés de la Havane. Ce grossier artifice ne pouvait tromper les religieux, qu'on voulait désarmer, et qui ne songeaient pas à défendre leur vie. Le meurtrier, loup furieux couvert de la peau de l'agneau, portait, d'ailleurs, les habits teints de sang du P. Louis de Quiros. Les instruments furent à peine livrés, qu'on s'en servit pour arracher la vie à ces

(1) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 447.

(1) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 446.

n frère du para-
en Espagne sous
que l'Evangile
dans cette con-
missionnaires de son
dans la Floride
rane, et d'y con-
indigènes qu'ils
gné de Louis de
gnons, il se ren-
effet, au mois de
ette des mission-
sile; mais bien-
bares de sa na-
vain Segura lui
eligieux pour le
outes les prières,
les apôtres, qui
ndre du côté de
espérer dans le
re que la mort.
ces angoisses,
reurs de la faim
t tenter un der-
t. Le P. Louis de
riel de Solis et de
s prêtres, alla le
mit de revenir :
oignaient-ils ras-
traire fondit sur
es, et perça lui-
Louis de Quiros,
uvèrent le même
q jours après ce
nta avec deux de
ombre de Flori-
). Sous prétexte
lui demanda les
s de fer que les
avane. Ce gros-
er les religieux,
i ne songeaient
urtrier, loup fu-
agneau, portait,
ang du P. Louis
rent à peine li-
cher la vie à ces

nis et vita profu-

victimes douces et résignées. On n'épargna qu'un jeune homme, nommé Alfonso, qui ne faisait pas encore partie de la Société : un frère du renégat lui sauva la vie; et, pour le soustraire ensuite aux embûches de Louis, il le donna à un paraousti éloigné, par lequel on connut ces détails tragiques. Le massacre terminé, les indigènes pillèrent la pauvre cabane que les Jésuites s'étaient bâtie. Les vases et les ornements sacrés servirent à des usages sacrilèges : l'un des Floridiens suspendit la patène à son cou; un autre se revêtit par dérision de la chasuble; tous burent dans le calice. Au lieu de trésors, on ne trouva dans la cabane qu'un crucifix, des chapelets, des livres liturgiques. Alfonso rapporta que trois d'entre les Floridiens, au milieu de ce désordre, tombèrent frappés de mort, et que Louis, craignant d'éprouver lui-même les effets de la vengeance céleste, fit inhumer les cadavres, après leur avoir mis à chacun une croix dans la main. Ceux qui souffrirent ainsi le martyr, le 8 février 1571, avec le P. Jean-Baptiste Segura, furent Gabriel Gomez, Pierre de Linarez, Sanchez Savelli, Christophe Rotundo. L'année suivante 1572, Menendez, ayant entrepris une expédition à Axaca, délivra Alfonso, et s'empara de la plupart des meurtriers, qui durent sans doute aux prières de leurs victimes la grâce de solliciter et d'obtenir le baptême, avant de subir le dernier supplice. Le renégat Louis se déroba par la fuite à la mort; mais il expia par ses regrets et par une longue pénitence dans des lieux déserts et abruptes le crime dont il s'était souillé.

La mission du P. Dominique de l'Annonciation dans la Floride n'eut pas de plus grands résultats que celle des Jésuites. Cet apôtre n'y convertit qu'une femme indigène, qui crut de tout son cœur en Jésus-Christ, et qui eut le bonheur de mourir deux heures après avoir reçu le baptême. On doit presque regarder comme un miracle que le P. Dominique ait eu la liberté de quitter une terre teinte du sang de tant d'Espagnols.

Il retourna au Mexique, où, à la demande des évêques, les Jésuites s'établirent vers ce temps. Borgia, auquel Philippe II avait écrit à ce sujet, enjoignit au P. Pierre Sanchez, recteur du collège d'Alcala, de partir avec douze compagnons pour la Nouvelle-Espagne. Au mois

II.

de juin 1572, les missionnaires touchèrent à la Vera-Cruz. Cette cité et la ville des Anges voulurent les retenir; mais Mexico les attendait; ils s'y rendirent. Avant même d'être remis des fatigues de la traversée, ils se dispersèrent dans la capitale et dans les campagnes, prodiguant leurs soins aux régnicoles, évangélisant les nègres importés des plages de l'Afrique, s'élançant vers les côtes occidentales et les frontières septentrionales du Mexique, et organisant leurs missions de préférence dans les lieux où aucun apôtre ne les avait encore précédés, dans ceux du moins où leurs prédécesseurs n'avaient obtenu presque aucun fruit. Les derniers dans l'ordre des temps, ils ne devaient pas l'être dans l'ordre des succès. Les Pères Pierre Sanchez et Jean de Plaza, fondateurs de la mission du Mexique, moururent à quelques années d'intervalle.

Les Jésuites se dévouèrent, comme les autres ordres religieux, pendant l'horrible peste qui décima les indigènes en 1576 et 1577. Ce fléau fit éclater, en particulier, la charité du Frère-Prêcheur Dominique de l'Annonciation. Il courut d'abord dans les provinces partout où le feu de la contagion dévorait le plus de victimes; puis il s'attacha, dans Mexico, au quartier habité par les indigènes. Non loin du couvent de Saint-Dominique demeurait un vieillard, chef de famille, dont on avait en vain combattu le fanatique attachement à l'idolâtrie, et l'opposition invincible au christianisme. Lorsque, frappé de la peste, il se vit abandonné de sa femme, de ses enfants, de ses amis, il se consolait en pensant qu'il ne l'était pas de ses dieux, auxquels, disait-il, il allait se réunir. Cet indigène ne manquait, d'ailleurs, ni d'esprit, ni de bon sens, et il n'y eut peut-être jamais d'idolâtre de meilleure foi. Dominique, après avoir perdu son temps à l'exhorter et à l'instruire, se borna à prier pour son salut. La charité le pressait de demander cette âme à Dieu. La vertu toute-puissante qui animait les prières de l'un commença enfin à éclairer l'esprit et à toucher le cœur de l'autre. Malgré la fièvre dont le vieillard est brûlé, il se lève, se traîne au couvent des Frères-Prêcheurs, et, se jetant aux pieds de Dominique, déclare qu'il renonce aux idoles et qu'il veut être chrétien. Il reçoit le baptême, puis il meurt en prononçant le nom de Jésus-Christ, son Dieu et son Rédempteur. Cette seule

2

conversion fit peut-être plus d'impression qu'un millier d'autres.

Pendant que la contagion enlevait les naturels par centaines, des pluies continuelles, en empêchant qu'on ne cultivât les terres ou en pourrissant les semences, avaient engendré la disette. Les indigènes, frappés d'un double fléau, auraient péri sans le zèle des religieux de différents ordres et des ecclésiastiques séculiers (1). Pour ne parler que des Dominicains, le provincial du Mexique ayant fait connaître à ses communautés les besoins spirituels des pestiférés, vingt-quatre Frères-Prêcheurs, dont dix-neuf prêtres, deux diacres, un acolyte et deux frères convers, s'offrirent aussitôt pour ce dangereux service; et ils s'en acquittèrent avec une charité si persévérante, qu'ils furent récompensés de leurs travaux par une sainte mort. Cependant, la peste, qui gagnait de proche en proche les bourgs et les cabanes des indigènes, sembla respecter les colonies des Espagnols. A l'exception de ceux qui servaient les pestiférés, ils conservaient leur santé ordinaire. Le démon se prévalut de ce contraste pour réveiller l'antipathie des naturels contre les étrangers. Le souvenir de tout ce que les Européens leur avaient fait souffrir, et la folle supposition que les fléaux actuels étaient un nouveau résultat de la malice de leurs maîtres, en portèrent plusieurs à une espèce de rage. Quelques-uns allèrent jusqu'à infecter les fruits et à pétrir le pain qu'ils vendaient au marché avec le sang des pestiférés, afin d'inoculer la mort à ceux en qui ils voyaient des ennemis irréconciliables. La vigilance des missionnaires découvrit bientôt la tentation si générale de vengeance à laquelle succombaient les indigènes. Ils ne négligèrent rien pour les faire rentrer en eux-mêmes, ni la vertu de la parole, ni la sainteté de l'exemple, ni les charitables assiduités, ni le jeûne et la prière. Aussi eurent-ils la consolation de voir la plupart de ces infortunés mourir avec des dispositions chrétiennes. Dans ces tristes conjonctures, d'excellents chrétiens rivalisèrent de charité avec les religieux et les ecclésiastiques. Ainsi Bernardin Alvarez, touché de la misère des indigènes, entreprit de fonder des hôpitaux

sur divers points de la Nouvelle-Espagne (1). Il en fit commencer un pour les convalescents à Mexico, et un autre pour tous ceux qui s'y présenteraient, quelle que fût leur infirmité, à Guastepec. Les fonds lui manquaient pour de telles entreprises; mais sa confiance en la Providence y suppléa, et le courage de son ami Étienne de Herrera soutenait d'ailleurs le sien. François Losa, curé de l'église métropolitaine de Mexico, dit dans la Vie d'un solitaire, nommé Grégoire Lopez (2), qu'il fit admettre dans l'hospice de Guastepec: « Il me souvient qu'ayant demandé à Bernardin Alvarez, ce charitable serviteur de Dieu, s'il voulait bien recevoir Lopez dans cet hôpital, il me répondit: « Plût à Dieu, mon Père, qu'il y eût dans mes hôpitaux tous les pauvres qui sont dans le monde! car j'ai tant de confiance en la bonté de Jésus-Christ, que je ne doute point qu'il ne pourvût aux besoins de tous. Ainsi je vous accorde de tout mon cœur ce que vous me demandez. » Arrivé peu après à Guastepec, le pieux solitaire y fut reçu avec la même effusion de cœur par Étienne de Herrera, qui le logea dans sa chambre, et le traita le mieux qu'il put, eu égard à la pauvreté dans laquelle cet hôpital se trouvait. Il en usait de même envers tous les pauvres qui y venaient pour recouvrer la santé dans un si bon air, quoiqu'il n'y eût alors ni revenus pour les nourrir, ni bâtiments pour les loger, ni argent pour en construire. L'on connut dans la suite combien la charité de ces véritables chrétiens était agréable à Dieu: car, moins de deux ans après que l'hôpital de Guastepec eut été fondé, on y donnait chaque jour soixante-quinze rations de pain; et cela s'est tellement augmenté, que l'on n'y refuse point à manger à toute sorte de pauvres, tant hommes que femmes, Espagnols ou Indiens, qui viennent de quelque province de la Nouvelle-Espagne ou du royaume du Pérou; et ils sont si bien reçus, si bien nourris, et traités avec tant de soin, que presque tous ces malades s'en retournent bientôt en parfaite santé. »

On vit mourir victime d'un noble dévouement le Dominicain André de Moguer (3). Profès du

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 123.

(2) *Ibid.*, p. 245.

(3) *Ibid.*, p. 184. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1576.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 190 et 238.

Espagne (1). Il convalescent à ceux qui s'y pré-hermité, à Guaxaca pour de telles la Providence ami Étienne de sien, François mine de Mexico, nommé Grégoire ns l'hospice de ayant demandé ole serviteur de Lopez dans cet t à Dieu, mon pitaux tous les de l car j'ai tant sus-Christ, que vût aux besoins le de tout mon ez. » Arrivé peu taire y fut reçu par Étienne de chambre, et le rd à la pauvreté vait. Il en usait s qui y venaient un si bon air, s pour les nour- ni argent pour s la suite com- chrétiens était deux ans après té fondé, on y nize rations de enté, que l'on te sorte de pau- , Espagnols ou e province de la e du Pérou; et urris, et traités ous ces malades te santé. » le dévouement (3). Profès du

couvent de Saint-Étienne de Salamanque, il avait fait le premier essai de son apostolat sur les montagnes d'Andalousie. Passant ensuite en Amérique, il évangélisa Mexico, la ville des Anges, celle de Guaxaca, et consacra à écrire l'Histoire de la Nouvelle-Espagne tous les moments que n'absorbait pas le ministère. Son attrait le portait de préférence vers les pauvres indigènes : il conversait avec eux, les catéchisait, supportait avec une bonté paternelle les inégalités de leur caractère, s'intéressait en leur faveur ; et, lorsqu'il en trouvait d'un esprit plus solide et plus ouvert, il s'attachait à développer leurs dispositions. La peste ayant décimé les indigènes dans la ville des Anges, il exposa sa vie pour les aider à bien mourir, passant le jour entier dans des lieux infects, et respirant un air corrompu, sans prendre aucune nourriture avant le soir. Quand il avait secouru les uns dans le faubourg Saint-Paul, il allait rendre le même service à ceux qui gémissaient dans la campagne. Un jeune profès, qui l'accompagnait, accablé de fatigue et pressé par la faim, lui dit un jour, vers quatre heures du soir : « Mon Père, je succombe de faiblesse ; retournons, s'il vous plaît, au couvent ; quand nous aurons réparé nos forces, nous supporterons mieux le travail. — Souvenez-vous, mon fils, répondit André, que l'homme ne vit pas seulement de pain. Le Seigneur, qui nous fait la grâce de pouvoir secourir ces pauvres affligés, nous fortifiera nous-mêmes si nous l'aimons. Gardons-nous donc bien d'exposer un indigène à mourir sans sacrements, en allant prendre quelque nourriture. » Lorsque la contagion, éteinte à Angelopolis, commença à sévir dans Acapulco sur la mer du Sud, le missionnaire y vola pour rendre les mêmes services, non-seulement aux nouveaux chrétiens qui étaient le premier objet de sa charité, mais aux idolâtres. Atteint lui-même de la peste, il expira le 18 avril 1576.

Parmi les Dominicains qui terminèrent saintement leur carrière, l'an 1577, la plupart dans l'exercice de la charité, on doit citer André Martinez (1), Diégo de Carranza (2), François de

Berrio (1), Mathieu Galindo (2), Jean d'Alcazar (3), Jacques de Saint-Dominique. Nous dirons en particulier de Diégo de Carranza que, après avoir évangélisé les Zapotèques, dans la province de Guaxaca, le long du golfe du Mexique, il laissa la suite de cette mission à un autre, pour se consacrer à des peuplades qu'on avait négligées jusque-là. Les Chontales, renfermés entre des montagnes, vers la source du Guazacualco, semblaient devoir, par leur férocité, leur nourriture rebutante, et la difficulté de leur territoire, repousser toute tentative de civilisation. Rien ne put décourager le ministre de Jésus-Christ, qui brûlait de régénérer ces âmes. Quoique l'idiome des Chontales fût vraiment barbare, il l'apprit si bien en peu de temps, qu'il fut en état de le parler et de l'enseigner aux missionnaires qui voudraient s'associer à ses travaux ; il composa même en cette langue un Catéchisme à l'usage des néophytes. Diégo de Carranza, dont la douceur et la charité s'insinuèrent dans le cœur de ces grossiers indigènes, bâtit les premières églises sur leurs terres, y organisa une sorte de gouvernement, y fit apparaître, en un mot, la dignité du chrétien et celle du citoyen. Quand une maladie, conséquence d'un travail incessant, d'une nourriture malsaine et de la difficulté des lieux, força ses supérieurs de le faire transporter à Guaxaca, les Chontales pleurèrent son départ comme celui d'un père. Ils eurent bientôt à déplorer sa mort.

La mission des Zapotèques, abandonnée par Diégo de Carranza pour celle des Chontales, occupa longtemps Bernard d'Albuquerque, dont nous avons parlé (4), et qui était venu au Mexique avec Las Casas, en 1546. L'étroite observance dans laquelle vivaient les Frères-Prêcheurs de la Nouvelle-Espagne, le soin qu'avaient les prédicateurs de faire respecter leurs prédications par la sainteté de leurs exemples, réjouirent Bernard d'Albuquerque à son arrivée, parce qu'il trouvait tout à la fois de grands moyens de travailler à sa propre perfection et des guides qu'il pouvait suivre pour

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1576. Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 231.

(2) *Ibid.*, p. 233.

(3) *Ibid.*, p. 234.

(4) Voyez ci-dessus, t. i, p. 400, col. 2.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 194.

(2) *Ibid.*, p. 229.

procurer le salut des infidèles (1). On lui assigna pour sa mission le territoire situé le long du golfe du Mexique, dans la province de Guaxaca. Les Zapotèques, habitants de ce pays, étaient guerriers, fiers et farouches, et leur langue offrait de graves difficultés. Le serviteur de Dieu l'étudia avec soin. Il ne s'appliqua pas moins à connaître les mœurs, les coutumes et le génie de ces peuples, afin de leur rendre son ministère utile. En assez peu de temps, il acquit cette double connaissance. Il fit donc ses instructions familières en langue zapotèque; et, comme il aimait tendrement les indigènes, qu'il les enseignait avec patience, qu'il leur parlait toujours avec douceur, et qu'il les défendait généreusement contre tous ceux qui leur faisaient tort, il obtint un tel ascendant sur leur esprit, qu'il en disposait presque absolument. Il profita de son influence pour adoucir et corriger insensiblement leurs mœurs, ainsi que pour leur faire connaître mieux Jésus-Christ; car, bien que l'Évangile eût déjà été prêché en ce pays, un très-grand nombre de ses habitants demeuraient encore dans l'idolâtrie ou n'avaient aucune religion. Augustin Davila, cité par Touron, représente ce saint missionnaire comme un homme vraiment apostolique, zélé, pénitent, infatigable, puissant en œuvres et en paroles, toujours prêt à courir après la brebis égarée à travers les rochers, les précipices, les forêts ou les montagnes, et plus avide de gagner une âme à Jésus-Christ que les avarés ne le sont d'acquérir ou de conserver les plus grands trésors. Après avoir marché tout le jour, par des chemins rudes et difficiles, pour aller catéchiser les pauvres indigènes et les préparer à la grâce du baptême, il n'avait souvent pour nourriture que quelques légumes et de l'eau. La foi le soutenait; la charité, dont il était embrasé, lui rendait les plus grandes fatigues supportables; et ses forces, à l'épreuve de ce dur travail, vérifiaient ce qu'a dit le Sauveur : que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Il avait toujours fait ses délices de la prière, et les travaux de l'apostolat ne l'empêchaient pas de passer une partie de la nuit en oraison. Mais, quelque grand

que fût son attrait pour ce saint exercice, le zèle qui le consumait pour la conversion des idolâtres lui faisait tout quitter, afin de remplir cette partie de son ministère. Les religieux du couvent de Guaxaca, qui fut depuis le chef de tous ceux de la province de Saint-Hippolyte, élurent unanimement le P. Bernard pour leur supérieur, certains que, ayant à leur tête un homme si rempli de l'esprit de Dieu, ils continueraient avec plus de fruit et étendraient leurs missions. La vigilance qu'il apporta dans le gouvernement de cette communauté, sa prudence, sa discrétion, son application au travail, son exactitude surtout à faire toujours le premier ce qu'il conseillait aux autres, donnant un nouvel éclat à son rare mérite, il fut élu provincial de la même province l'an 1553 : on dut faire violence à sa modestie pour qu'il acceptât cet emploi. Il est vrai que Bernard avait alors sous sa conduite bien des religieux d'une vertu consommée, dont plusieurs étaient entrés avant lui dans la vigne du Seigneur, et dont quelques-uns furent depuis élevés sur différents sièges : mais le zèle et les talents du nouveau provincial ne le firent point paraître inférieur aux plus distingués. Également attentif à procurer l'avancement spirituel des missionnaires et la propagation de la foi par l'instruction des peuples évangélisés, il donna aux uns et aux autres les plus beaux exemples de sollicitude pastorale et de piété chrétienne. En partageant le travail entre les ouvriers apostoliques, il les distribua de telle sorte qu'il n'y eût aucune division de cette vaste province où le peuple fût privé d'entendre la parole de Dieu et de recevoir les sacrements. Il ne recommanda rien tant aux missionnaires, que le désintéressement, le zèle, la douceur, la patience, la charité, moyens efficaces pour opérer les conversions; car, lorsque la parole sainte était annoncée aux Américains par des hommes qui se conduisaient eux-mêmes selon les règles de l'Évangile, les plus féroces et les plus superstitieux ne résistaient pas longtemps à sa vertu. Comme le P. Bernard n'était allé chercher si loin le travail que par le seul désir d'appeler les idolâtres à la foi, il souhaitait avec ardeur d'être libre de toute autre occupation, afin de se livrer exclusivement à celle-là, et il comptait bien qu'en cessant d'être provincial, il recouvrerait cette heureuse liberté. La Providence en disposa autrement : à

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 460. *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 272.

exercice, le zèle
des idolâtres
sur cette partie
du couvent de
tous ceux de
élurent un su-
périeur, cer-
me si rempli
ient avec plus
ions. La vigi-
ement de cette
discretion, son
tude surtout à
conseillait aux
son rare mé-
même province
à sa modestie
t vrai que Ber-
des religieux
sieurs étaient
u Seigneur, et
élevés sur dif-
talents du nou-
paraître infé-
ment attentif à
des mission-
ar l'instruction
aux uns et aux
de sollicitude
En partageant
oliques, il les
nt aucune divi-
euple fût privé
de recevoir les
tant aux mis-
nt, le zèle, la
e, moyens effi-
; car, lorsque
ux Américains
ent eux-mêmes
s plus féroces
ient pas long-
Bernard n'é-
il que par le
la foi, il sou-
e toute autre
clusivement à
cessant d'être
heureuse li-
antrement : à

peine fut-il déchargé de son emploi, qu'on lui remit une seconde fois la conduite de la communauté de Guaxaca; et, pendant qu'il remplissait les devoirs de prieur sans négliger ceux de missionnaire, on le nomma à l'évêché de la même ville, ou plutôt de la même province. C'était Las Casas, un de ses plus intimes amis, qui, en faisant connaître à la cour d'Espagne son mérite et ses services, lui avait attiré ce qu'il appela un orage et une tempête. L'an 1559, Bernard d'Albuquerque reçut les bulles de Pie IV et les lettres de ses supérieurs qui ne lui permettaient pas de se refuser aux ordres du Pape. Ce fut pour cet homme modeste le plus rude coup qui l'eût frappé jusque-là. Tout ce que les saints ont coutume de faire pour décliner les dignités, l'évêque élu de Guaxaca le fit pour ne point accepter ce siège. Il prétendit que, par suite de la trop bonne opinion qu'on avait de lui, on avait surpris la religion du Pape et du roi, et il demanda qu'on lui accordât au moins le temps de recevoir une réponse aux lettres qu'il se proposait d'écrire à Rome et en Espagne. En s'humiliant ainsi, il confirma la haute estime que tout le monde avait de son mérite. On s'était attendu à cette résistance, et Pierre de la Penna, alors provincial, qui mourut évêque de Quito au Pérou, crut pouvoir trancher la difficulté, en lui faisant une loi de se soumettre; mais Bernard, sans s'étonner, répondit respectueusement que le pouvoir du provincial ne s'étendait point jusque-là : « Je dois vous obéir, dit-il, en tout ce qui a pour objet les devoirs religieux, mais non en acceptant un évêché qui me mettrait hors de l'obéissance de l'ordre. » Le sage supérieur sentit combien cette réponse était solide; et, afin de ne pas compromettre son autorité, il se borna à la prière. Plusieurs personnages se joignirent à lui. On représenta au prélat qu'il attendrait en vain que sa nomination fût révoquée, et que, si l'obéissance qu'il devait au provincial ne l'obligeait pas à se faire sacrer, la charité, qui est la première des vertus et la règle de toutes, exigeait qu'il reçût la consécration épiscopale; d'autant plus que, sachant très-bien la langue du pays, et y étant généralement aimé, il pouvait être beaucoup plus utile à ces peuples que ne le serait un autre, qui, avec plus de mérite, n'aurait pas les mêmes avantages. On ajouta que, s'il aimait son ordre, il ne devait pas refuser une dignité qui l'honorait et qui met-

trait le titulaire en état de protéger et de défendre son institut. Ces considérations ne déterminèrent pas le P. Bernard; mais il se rendit à cette réflexion, que, ne sachant pas d'ailleurs avec certitude si Dieu demandait ou ne demandait pas de lui qu'il acceptât l'épiscopat, il ne pouvait connaître mieux que par la voix de ses supérieurs quelle était la volonté divine. Alfonso de Montufar sacra le nouvel évêque, et fut témoin des larmes que ce sacrifice lui faisait répandre. La suite répondit à de si beaux commencements. Si l'entrée du P. Bernard dans l'épiscopat fut si pure, son gouvernement fut tout apostolique, et sa vie toujours sainte. Persuadé qu'il ne pouvait mieux se disposer à remplir les fonctions de son divin ministère, qu'en pratiquant les exercices auxquels il était assujéti dans son institut, il se considéra moins comme un prince de l'Eglise que comme un pauvre de Jésus-Christ, et continua à observer tous les points de sa règle qui n'étaient pas incompatibles avec la sollicitude pastorale. Il avait prié les supérieurs de l'ordre de lui donner un compagnon fidèle qui s'occupât du temporel, dirigeât sa conscience, et soutint sa ferveur par de pieux exemples : le P. Pierre de Castillo remplit parfaitement tous ces devoirs; et l'évêque, uniquement occupé du salut de ses diocésains, ne se réserva que le droit de distribuer ses aumônes, d'autant plus abondantes que la dépense de sa maison était très-petite. Il aimait tendrement les pauvres, visitait les indigents et les malades dans leurs demeures, et marchait avec tant de simplicité qu'il n'avait ordinairement avec lui que son compagnon religieux, ou, en l'absence de ce dernier, un jeune indigène. Ses clercs, admirant cette humilité, offraient quelquefois de l'accompagner; mais il leur répondait avec douceur, que, pour ce qu'il avait à faire, ce seul compagnon lui suffisait, et qu'il valait mieux que ses prêtres employassent, de leur côté, leur temps à quelque bonne œuvre. Les vertus du prélat étaient trop connues pour que la simplicité de son extérieur avilit son caractère; sa réputation de piété commandait plus le respect des populations que n'aurait pu faire le train le plus magnifique; et, si quelques ecclésiastiques, murmurant de ce qu'ils appelaient un excès d'humilité, disaient : « Le P. Bernard sait bien être saint, mais il ne sait pas être évêque, » on pouvait répliquer, ajoute Davila, que

ceux qui tenaient ce langage pouvaient bien savoir être bacheliers, mais ne savaient pas être humbles. L'humilité de l'évêque de Guaxaca, si convenable dans un successeur des apôtres, ne le fit jamais mollir quand il fallut agir avec vigueur. A la vérité, dans ces occasions, il était obligé de sortir en quelque manière de son caractère naturellement doux et pacifique. Il cherchait moins à se faire craindre des méchants par les punitions et la verge, qu'à les gagner par les saintes adresses de la charité pastorale. Quelque étroite que fût l'union formée par le Saint-Esprit entre le P. Bernard et Las Casas, ils n'arrivèrent point par les mêmes voies à la même fin, et leurs caractères différaient autant que leur vertu était semblable. Le zèle de l'évêque de Chiapa, vif, ardent, toujours armé contre l'iniquité, incapable de dissimuler ce qui paraissait contraire à la justice, lui fit entreprendre de longs et fréquents voyages et essuyer mille fatigues, en l'exposant aux plus grands dangers. Un esprit d'extrême douceur et de modération régla toujours le zèle de l'évêque de Guaxaca. Sans jamais approuver ce qu'il y avait de répréhensible dans la conduite de certains gouverneurs, ni les excès d'autres officiers espagnols, il ménageait prudemment leur susceptibilité, prenait son temps pour leur faire ses représentations, leur montrait de la confiance en leur communiquant quelquefois ses vues sur ce qui pouvait intéresser la religion ou l'État; et souvent il gagnait sur leur esprit, par ces manières douces et insinuantes, ce qu'il n'aurait obtenu ni par les menaces ni par les plaintes qu'il était en droit de porter à la cour d'Espagne. C'est ce qu'il eut occasion de vérifier, principalement dans le cours de ses visites pastorales. Reçu avec respect par les officiers du roi, le prélat ne profita de la déférence qu'ils lui témoignaient que pour les engager à donner de bons exemples aux indigènes, et à les traiter avec humanité afin de ne pas mettre obstacle à leur conversion. Au reste, ces visites étaient une mission continuelle. Il annonçait lui-même la parole de Dieu dans tous les centres de population, et ne dédaignait pas d'aller évangéliser sur les montagnes les plus reculées les indigènes qui y faisaient leur demeure. Il s'informait avec soin de quelle manière les missionnaires, les catéchistes et les curés s'acquittaient de leurs devoirs; en corrigeant les négligents, il aimait

par de justes louanges les ministres de l'Évangile qui remplissaient bien leurs fonctions; et sa vie était un modèle que les plus vertueux pouvaient imiter. Quoiqu'il fit presque toujours ses voyages à pied, il ne relâchait rien de ses abstinences et de ses jeûnes ordinaires; il ne manquait jamais de se lever la nuit pour consacrer un certain temps à la prière. On ne doit pas s'étonner que ses prédications, soutenues par une vie si exemplaire, produisissent de grands fruits et parmi les Espagnols et parmi les indigènes. Ceux-là respectaient en lui un prélat qui faisait la gloire de leur nation : ceux-ci l'aimaient comme leur apôtre et leur père. Les uns et les autres favorisèrent à l'envi une fondation qu'il entreprit dans sa ville épiscopale. Elle ne possédait pas encore de monastère de filles, quoique plusieurs, embrasées du désir de la perfection chrétienne, songeassent à consacrer leur virginité à Jésus-Christ dans une sainte retraite. Le P. Bernard résolut de bâtir un monastère de Dominicaines; et, le Pape ayant approuvé son dessein, il mit la main à l'œuvre. Dès que les lieux réguliers furent en état d'être habités, il y reçut les premières servantes de Jésus-Christ, dont le nombre s'éleva bientôt jusqu'à soixante-dix, et dont la régularité fit l'admiration de tout le pays. C'est la dernière action qu'on remarque dans la vie de ce prélat, qui, après avoir saintement gouverné son Église pendant vingt ans, mourut le 23 juillet 1579. On ne lui attribue qu'un Traité de la doctrine chrétienne en forme de catéchisme, et très-utile aux missionnaires qui évangélisèrent les Zapotèques.

On peut dire que l'année 1579 vit s'éteindre l'un des plus brillants flambeaux de la charité, quand on jette un coup d'œil sur la vie du Père Mathias de la Paix (1). Né à Mexico de parents nobles et anciens chrétiens, on l'appliqua d'abord aux affaires, et on lui choisit même une épouse : mais, le jour de ses noces, se sentant appelé à un autre genre de vie, il se retira au couvent de Saint-Dominique. Le jeune profès suivit plus tard Pierre de Angulo dans le pays de Guatemala; et sa tendre charité envers les pauvres indigènes l'y rendit ingénieux à les servir. Il allait les chercher avec un zèle que rien

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 200.

[1684]

de l'Évangile
tions; et sa vie
eux pouvaient
urs ses voyages
s abstinences et
manquait jamais
crer un certain
s s'étonner que
me vie si exem-
uits et parmi les
s. Ceux-là res-
aisait la gloire
ent comme leur
s autres favori-
il entreprit dans
édait pas encore
plusieurs, em-
chrétienne, sou-
é à Jésus-Christ
Bernard résolut
inicaïnes; et, le
n, il mit la main
uliers furent en
s premières ser-
nombre s'éleva
ont la régularité
C'est la dernière
ie de ce prélat,
verné son Église
23 juillet 1679.
de la doctrine
ne, et très-utile
èrent les Zapo-

9 vit s'éteindre
x de la charité,
la vie du Père
xico de parents
l'appliqua d'a-
voisit même une
oces, se sentant
il se retira au
e jeune profes
o dans le pays
rité envers les
ieux à les ser-
a zèle que rien



Mattina de la Pace

Mattina della Pace

Mattina de la Paz



Mattina

Mattina

Mattina



ne rebutait, gagnait leur confiance par le bien qu'il ne se lassait pas de leur faire ou de leur procurer, les protégeait contre les exigences des Espagnols; non content de partager avec eux sa propre nourriture, il sollicitait continuellement les libéralités des riches en leur faveur; et, la bonne odeur de sa vie laborieuse et pénitente triomphant de toutes les résistances, les plus avares ouvraient la main pour l'aider à secourir les indigènes. Mathias bâtit à Guatemala un petit sanctuaire, en l'honneur de la sainte Vierge, dans un lieu qu'on appela depuis la *Place du comte*, parce que le comte de Gomara, touché de son zèle, établit au même endroit une fontaine, puis agrandit et orna la pauvre chapelle. C'était là que l'apôtre assemblait ordinairement les Américains, pour les catéchiser, leur apprendre à prier Dieu, et leur administrer les sacrements. Comme il arrivait quelquefois que, parmi les malades qui s'étaient fait conduire à l'instruction, plusieurs manquaient de forces ou de secours pour retourner chez eux, Mathias les recueillait dans une sorte de cabane qu'il s'était bâtie auprès de la chapelle, et qu'il avait couverte, selon son esprit de pauvreté, de paille ou de branches d'arbres. On le vit plus d'une fois aller chercher dans les rues ou dans les chaumes les indigènes les plus abandonnés, pour les conduire ou les porter sur ses épaules (Pl. LXXXVI, n° 1) dans son humble réduit, où il leur servait de médecin spirituel et temporel. Telle fut l'origine de l'hôpital de Saint-Alexis, dont il a été question plus haut (1), et au service duquel Mathias se consacra tout entier, sans être découragé ni par l'excès de la fatigue, ni par la vue ou l'infection des plaies, ni par le caractère souvent difficile des indigènes. Dès qu'il voyait quelques-uns des malades dans les saintes dispositions où il les souhaitait, cette consolation lui faisait oublier toutes ses peines, ou plutôt les lui rendait agréables. Or, il eut souvent occasion de bénir les miséricordes du Seigneur, qui mettait dans le cœur de ces hommes naguère idolâtres de tels sentiments de foi et de gratitude, qu'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la Providence n'avait permis leur asservissement tem-

porel que pour leur assurer les biens de l'éternité. Pendant un horrible tremblement de terre, dont les violentes secousses, répétées coup sur coup, ébranlaient ou renversaient même les plus solides bâtiments, tout le monde se hâta d'en sortir, afin de n'être pas enseveli sous les ruines. On s'élança notamment hors d'une église pour se retirer en plein champ, où il y avait moins à craindre, quoique la terre s'y ouvrit quelquefois sous les pieds. Au moment de ces secousses terribles, le P. Mathias, en sortant du cloître, vit venir un indigène qu'il avait baptisé depuis peu. « Où allez-vous? lui demanda-t-il. — Mon Père, répondit le nouveau chrétien, je vais à l'église, pour trouver auprès du très-saint sacrement quelque protection contre ce tremblement de terre, qui semble devoir tout abîmer. » La foi du néophyte excita celle du religieux. Ils entrèrent dans l'église avec ceux qui osèrent les suivre; et, pendant qu'ils priaient avec ferveur, le tremblement de terre cessa. Si cette église ne fut pas le seul édifice qui demeura sur pied, peut-être fut-ce le seul qui ne se trouva pas endommagé par les secousses. La Providence fit encore servir cet événement à la conversion de plusieurs, et les dommages qu'il avait causés fournirent au Père Mathias une nouvelle occasion de montrer tout ce que Dieu lui avait donné de tendresse pour ses chers indigènes. On ne met point ce religieux au rang des savants; mais il en tient un fort distingué parmi les missionnaires les plus zélés, les plus laborieux, et les plus utilement appliqués au salut des âmes. Cet homme droit, doux, pacifique et si plein de charité, finit sa carrière dans le couvent de Guatemala le 22 août 1579.

Mathias avait vu la paix de ce diocèse troublée par celui qui aurait dû l'y faire régner. François Marroquin, évêque de Guatemala, étant mort au mois d'avril 1563, son successeur Bernardin de Villapando, natif de Talavera en Espagne, ne montra ni les mêmes talents ni les mêmes vertus (1). Quoique, dans ces commencements surtout, la présence du premier pasteur fût nécessaire aux peuples, il ne mit pas au nombre de ses devoirs la visite de son diocèse,

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 10, col. 1.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 307.

dont il ne parcourut qu'une partie : encore ne voyagea-t-il qu'en exigeant des fidèles des présents onéreux. Après avoir indisposé contre lui les indigènes et les Espagnols, et s'être brouillé avec le gouverneur, il s'avisait de troubler les Frères-Mineurs et Prêcheurs qui cultivaient sur son territoire la foi qu'ils y avaient plantée. Il ôta aux missionnaires franciscains la conduite de plusieurs peuplades dont ils étaient chargés, et défendit à d'autres indigènes d'aller entendre la messe chez les Dominicains. Les vexations allèrent si loin, que les religieux qui avaient formé le peuple fidèle sur lequel ce prélat dominait, résolurent de se retirer pour aller évangéliser une autre contrée. Ils lui auraient abandonné leurs maisons et leurs églises, si les larmes des indigènes et la fermeté du P. Thomas de Cardenas, alors provincial des Dominicains, ne s'étaient pas opposés à cette résolution. Pie V et Philippe II, informés de ce qui se passait dans la province de Guatemala, prirent aussitôt des mesures énergiques. Le Bref du Pape, publié dans tout le pays avec les lettres du roi, blâma l'évêque de mettre des obstacles à la prédication de l'Évangile, le menaça du retrait de la charge pastorale s'il ne venait à résipiscence, et accorda des privilèges aux religieux apôtres de la foi (1). Fontana, parlant de la sollicitude de Pie V pour le salut des Américains, rapporte (2) que ce Pontife écrivit à Philippe II, qu'il fallait faire le catéchisme aux indigènes et de salutaires instructions à ceux qui devaient embrasser le christianisme; qu'en outre les idolâtres, introduits par le baptême dans l'Église, devaient être forcés de se grouper dans des villes où il y eût des sanctuaires, au lieu de rester épars dans les montagnes et les cavernes, parce qu'ils seraient ainsi maintenus avec plus de facilité et de fruit au sein du christianisme. Quant à l'Église de Guatemala, troublée par la conduite peu épiscopale de Bernardin de Villapando, elle eut encore à souffrir, après la mort de ce prélat, d'une trop longue vacance : mais le mérite éminent de son nouveau pasteur la dédommagea de ces épreuves. Gomez Fernandez, né à Cordoue, d'une noble et pieuse famille,

avait embrassé à Grenade la règle des Hiéronymites (1). Nommé évêque de Nicaragua, malgré ses humbles refus, il reçut la consécration en Espagne et s'embarqua pour l'Amérique. Les besoins sans doute plus pressants de l'Église de Guatemala forcèrent de le transférer dans cette ville, où il arriva le 9 mars 1574. Il s'appliqua immédiatement à corriger les abus, résultat de la précédente administration, mais avec une telle prudence qu'on n'entendit aucun murmure. Par exemple, le luxe de certains bénéficiers semblait insulter à la misère des pauvres, et ne pouvait que scandaliser les nouveaux convertis, qui ne remarquaient pas, sans une tentation d'incrédulité, un contraste si frappant entre l'Évangile qu'on leur annonçait et le faste de ceux qui vivaient de l'autel comme ministres de cet Évangile. Gomez, ayant fait appeler un des bénéficiers, lui parla en évêque. Le Seigneur donna tant d'efficacité à la parole du prélat, que le coupable, confus et contrit, ne répondit d'abord que par ses larmes : mais son changement fut tel, que, quittant pour toujours ses habits de soie, et travaillant sérieusement à réformer son cœur, il devint un des ecclésiastiques les plus édifiants. La sollicitude pastorale de Gomez Fernandez avait déjà porté beaucoup de fruits semblables, lorsqu'il fut appelé au concile provincial de Mexico que venait de convoquer Pierre de Moya, successeur d'Alfonse de Montufar.

Cet illustre personnage était né à Cordoue, comme l'évêque de Guatemala (2). Licencié de Salamanque, inquisiteur de Murcie, il fut envoyé par Philippe II au Mexique, l'an 1572, avec la qualité de visiteur et de président de l'audience royale. Nommé l'année suivante archevêque de Mexico, il reçut les bulles de Grégoire XIII, la consécration et le *pallium*, des mains d'Antoine de Morales, évêque de Tlascala ou d'Angelopolis, son suffragant. Les visites pastorales qu'il fit dans son vaste diocèse et les charités qu'il répandit sur les indigènes favorisèrent les progrès de la foi. Sous son gouvernement, onze Carmes réformés se rendirent en 1585 au Mexique, où les conduisit Jean de la Mère-de-Dieu :

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1567.

(2) *Ibid.*, an. 1568.

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 311.

(2) *Ibid.*, p. 193.

le des Hiérony-
maragua, malgré
consécration en
Amérique. Les
s de l'Eglise de
férer dans cette
4. Il s'appliqua
ous, résultat de
mais avec une
cun murmure.
ains bénéficiers
pauvres, et ne
eux convertis,
s une tentation
ppant entre l'E-
le faste de ceux
ministres de cet
peler un des bé-
. Le Seigneur
role du prélat,
rit, ne répondit
ais son change-
toujours ses ha-
sement à réfor-
ecclésiastiques
le pastorale de
té beaucoup de
appelé au concile
de convoquer
Alfonse de Mon-

né à Cordoue,
(1). Licencié de
e, il fut envoyé
1572, avec la
et de l'audience
archevêque de
égoire XIII, la
ains d'Antoine
u d'Angelopo-
pastorales qu'il
charités qu'il
èrent les pro-
ement, onze
1585 au Mexi-
ère-de-Dieu :

Amérique, t. VI,

on leur donna l'ermitage de Saint-Sébastien, et dès le mois de janvier suivant on y jeta les fondements d'un couvent plus spacieux. Philippe II, à la demande duquel ces Carmes étaient partis, ne tarda pas à fonder encore à Mexico le monastère de *Jesus-Maria*, destiné à quatre-vingt-quatre pauvres filles, issues des conquérants ou premiers colons de la Nouvelle-Espagne, qui n'avaient pas laissé à leurs descendants les moyens de se soutenir avec honneur. Mais les beaux exemples donnés par les religieux de l'un et de l'autre sexe, déjà établis au Mexique, n'empêchaient pas les abus de s'y perpétuer parmi les anciens et les nouveaux chrétiens. La cupidité et l'injustice des premiers, les persécutions et l'esprit de vengeance des seconds, fomentaient entre les deux peuples une guerre sourde, que les sueurs des meilleurs missionnaires ne parvenaient pas à éteindre. Dans le premier concile provincial de Mexico, célébré par Alfonso de Montufar, on avait essayé de couper ces racines amères par tous les moyens que suggère la douceur évangélique : mais trente ans s'étaient écoulés depuis la célébration de ce concile, et on sentait la nécessité d'en renouveler les décrets ou de prendre des mesures nouvelles. Pierre de Moya assembla donc, vers la fin de septembre 1586, un second concile provincial, qui s'occupa notamment de cimenter l'union et la paix entre les Espagnols et les indigènes déjà soumis. Les prélats furent unanimes en faveur de la liberté des Américains, et l'exécution de leur décret sur ce point semblait devoir rencontrer d'autant moins d'obstacles au Mexique, qu'après la mort du comte de Corona, vice-roi, ce fut l'archevêque qui gouverna la Nouvelle-Espagne depuis le mois de janvier 1587 jusqu'en 1591. En cette année, Pierre de Moya, quoique avancé en âge, eut le courage de traverser la mer, pour aller rendre compte à son souverain de l'état des choses : mais il mourut à Madrid au mois de décembre, ne laissant pas même de quoi faire honneur aux frais de ses funérailles.

Gomez Fernandez, digne émule de son métropolitain, et non moins occupé que lui de soulager les indigènes qui formaient la plus nombreuse partie de son troupeau, ne manqua pas d'exécuter avec zèle les décrets du concile. Enfin, épuisé par le travail, et se voyant dans

l'impossibilité de remplir désormais les fonctions pastorales avec la même régularité qu'autrefois, il se crut autorisé à demander un coadjuteur et à proposer comme tel un sujet dont il connaissait le mérite. Mais la cour d'Espagne ne voulait pas introduire l'usage de donner des coadjuteurs aux évêques de l'Amérique ; elle était encore plus éloignée de leur permettre de proposer eux-mêmes le sujet : Gomez Fernandez s'étant alors borné à demander un successeur, on le satisfit. Il se retira dans un pauvre ermitage qu'il avait fait bâtir, et où les indigènes, comme ses plus chers enfants, ne cessèrent de le visiter et de lui apporter leurs fruits, heureux de profiter de ses avis et de recevoir sa bénédiction. Le concours des nouveaux chrétiens devint encore plus grand, quand ils furent menacés de le perdre. Leur tendre empressement et leur ferveur édifièrent les fidèles et consolèrent le vénérable vieillard. Son petit lit, toujours environné d'une foule d'indigènes, était comme une école ou une chaire, d'où il les instruisait et les exhortait à la persévérance, sans que ces enfants désolés pussent lui répondre autrement que par leurs larmes ou par les prières qu'ils adressaient à Dieu pour sa conservation. Lorsque les accidents d'une fièvre opiniâtre annoncèrent les approches de la mort, les bons indigènes portèrent en toute hâte le malade à la ville la plus voisine, celle de Saint-Jacques. Gomez Fernandez s'y endormit dans le Seigneur, l'an 1598, et fut inhumé dans la chapelle du Rosaire de l'église de Saint-Dominique, où la piété des fidèles et la reconnaissance des indigènes lui élevèrent un beau monument.

L'Augustin François-Jean de Medina (1) avait siégé, comme le Dominicain Gomez Fernandez, au concile provincial de Mexico, en qualité d'évêque de Mechoacan. Né, vers l'an 1530, à Ségovie, dans la Nouvelle-Castille, d'Antoine Ruiz de Medina et de Catherine de Vega, il passa dès sa première jeunesse en Amérique, et reçut l'habit dans le couvent de Saint-Augustin à Mexico, l'an 1542, c'est-à-dire dans sa douzième année, le concile de Trente n'ayant pas encore réglé le temps de la profession religieuse (2).

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 513, col. 1.

(2) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 88.

Le jeune novice se pénétra profondément de toutes les grandes vérités qu'il devait annoncer un jour; en même temps, il se familiarisa avec les idiomes mexicain et otomite; bientôt, prédicateur éloquent, il brilla au premier rang des ministres de l'Évangile. On le força plus d'une fois d'interrompre le cours de ses missions pour gouverner, tantôt une communauté particulière, tantôt toute la province. Dans le chapitre assemblé, l'an 1566, au couvent d'Atotonilco, quand il vit que tous les vocaux se réunissaient pour le mettre à leur tête, il demanda qu'on suspendit l'élection et qu'on l'écoutât un moment. Après avoir témoigné sa surprise et sa douleur de ce qu'on songeait à un sujet si médiocre, il tira de sa poche et lut à haute voix une longue liste de ses défauts personnels; concluant qu'un homme dépourvu des bonnes qualités requises dans un supérieur, entaché au contraire de toute sorte de vices, ne pouvait être élu canoniquement pour diriger une province. Cette humiliation volontaire lui en attira une beaucoup plus sensible, celle de se voir déclaré provincial par un suffrage unanime. Rendu enfin à lui-même, Jean de Medina profita de cette heureuse liberté pour courir partout où le salut des âmes réclamait sa présence. Il aimait tendrement les indigènes; mais l'aveuglement de ceux qui sacrifiaient encore aux idoles ne déchirait pas moins ses entrailles que l'état d'oppression dans lequel il voyait gémir ceux qui appartenaient déjà à l'Église par le baptême. En 1573, il apprit que Pie V l'avait institué évêque de Mechoacan. Obligé de se soumettre, il fut sacré à Mexico par Pierre de Moya, son métropolitain, assisté d'Antoine de Moralès, évêque d'Angelopolis, et d'un chanoine dignitaire; le saint Siège ayant autorisé cet usage pour les consécérations qui avaient lieu en Amérique, où il n'était pas toujours facile de réunir trois évêques. En prenant possession de son Église, son premier soin fut de faire dresser la liste des pauvres du diocèse, auxquels il fit annoncer que tous les biens et revenus de l'évêché étaient à eux et à leur disposition dans le besoin. Ses visites pastorales furent marquées par ses libéralités; et, afin d'avoir toujours de quoi donner, il borna sa dépense personnelle à ce qui était rigoureusement nécessaire à un religieux renfermé dans sa modeste cellule. Il ne voulut jamais avoir de voiture, croyant

qu'il est indigne d'un évêque de nourrir des chevaux tant qu'il y a des indigents dans son diocèse. Jamais il ne ferma sa porte à un indigène; jamais il ne fit attendre une audience à des malheureux qui venaient chercher, auprès de leur père commun, le conseil ou le secours dont ils avaient besoin. Dans le concile de Mexico, l'an 1585, il eut beaucoup de part au décret qui fut porté contre le luxe des ecclésiastiques, et il le fit exécuter avec rigueur. Sa réputation de sévérité retint chacun dans le devoir. Un seul, qui était chargé du soin des écoles, crut que le décret ne le regardait point, parce qu'il n'était pas employé dans les ordres, quoiqu'il portât l'habit ecclésiastique. S'étant un jour présenté au sévère prélat avec ses plus riches vêtements, il se retira confus et couvert d'un simple drap que l'évêque lui avait jeté en lui ôtant la soie de ses propres mains. La sévérité de Jean de Medina ne l'empêcha point d'être regretté à sa mort, l'an 1588, comme un pasteur rempli de l'esprit de Jésus-Christ, comme un père plein de tendresse pour les pauvres et les affligés. Sa charité inépuisable à l'égard des indigènes les avait appelés en grand nombre à la foi.

L'année 1588 fut aussi la dernière d'un autre prélat, non moins célèbre. Pierre, appelé de Ferria, du lieu de sa naissance dans le diocèse de Badajoz, eut pour père Gonzale Martinez et pour mère Jeanne Fernandez, qui développèrent en lui les premiers germes de la piété (1). Avant que la contagion du siècle eût entamé l'innocence de ses mœurs, le sage jeune homme alla demander l'habit des Frères-Prêcheurs dans le couvent de Saint-Étienne de Salamanque: il le reçut des mains du célèbre Dominique Soto, et fit depuis sa profession solennelle au mois de février 1545. Il remplissait l'emploi de prédicateur général dans sa province, lorsque la mission d'Amérique sollicita, par la voix de ses supérieurs, les efforts de son zèle. Quelque grand qu'y fût déjà le nombre des nouveaux chrétiens, celui des idolâtres était encore plus considérable. L'obstacle que rencontraient les apôtres voués à leur conversion consistait moins dans la difficulté des courses apostoliques au travers des forêts et des montagnes, des torrents et des

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 333.

de nourrir des
dignités dans son
porte à un indi-
une audience à
chercher, auprès
seil ou le secours
concile de Mexico,
part au décret qui
clésiastiques, et il
réputation de sé-
devoir. Un seul,
coles, crut que le
parce qu'il n'était
quoiqu'il portât
un jour présenté
riches vêtements,
l'un simple drap
étant la soie de
de Jean de Me-
regretté à sa
pasteur rempli de
un père plein
et les affligés. Sa
des indigènes les
à la foi.

nière d'un autre
re, appelé de Fe-
as le diocèse de
le Martinez et
si développèrent
piété (1). Avant
entamé l'inno-
ne homme alla
cheurs dans le
amanque : il le
inique Soto, et
au mois de fé-
loi de prédica-
que la mission
x de ses supé-
Quelque grand
aux chrétiens,
us considéra-
et les apôtres
it moins dans
es au travers
orrents et des

marais, que dans l'infinie variété des idiomes ; car c'est par l'intermédiaire de la parole que la foi est transmise aux infidèles. Mais la vérité du christianisme et la miséricorde de Jésus-Christ se manifestaient d'une manière sensible par le don des langues, accordé aux missionnaires, soit qu'ils le reçussent tout à coup, soit que, joignant l'étude à la prière, la grâce abrégât seulement leur travail. En peu de temps, Pierre de Feria fut en état d'exercer avec succès son ministère parmi les Américains les plus dégénérés ; et, tout en poursuivant, à l'exemple du bon Pasteur, ces brebis errantes, dont il parlait les dialectes avec une facilité si merveilleuse, il composa quelques écrits propres à initier les Espagnols à la connaissance de leurs idiomes. Lorsque son mérite le fit nommer successivement prieur du couvent de Mexico, supérieur de la province de Saint-Jacques et procureur général de la mission, il ne se consola d'être arraché au bonheur de catéchiser les idolâtres, que par la pensée que ses nouvelles occupations tournaient encore, quoique moins directement, à leur avantage. Les intérêts de la mission l'ayant conduit en Espagne, il n'eut pas plus tôt exposé les cas dont on demandait la solution au conseil des Indes, qu'il alla se renfermer modestement dans son couvent de Salamanque, où il remplit l'emploi de maître des novices. Mais le siège de Chiapa, vacant depuis la mort de Thomas de Casillas, en 1567, le réclamait. Il alléqua en vain ses infirmités corporelles pour décliner le fardeau : tout en compatissant à ses maux, on le lui imposa. Le Dominicain Alfonse de Norena (1), qui administrait l'Eglise vacante comme vicaire général capitulaire, lui en remit les rênes l'an 1574 ; heureux de retourner à ses missions, commencées dans le pays des Zoques, continuées dans la vallée de Copanabastla, reprises alors pour être interrompues par les emplois qu'il dut remplir dans la province dominicaine de Saint-Vincent, dont il fut élu provincial le 16 janvier 1580. Alfonse de Norena, qui composa d'ailleurs plusieurs ouvrages utiles, tels qu'un traité du Gouvernement des fidèles dans les Indes, mourut, après quarante-six ans

de travaux apostoliques, le 24 juillet 1590. L'administration provisoire de ce sage Dominicain avait heureusement préparé les voies à Pierre de Feria, dont la dignité épiscopale sembla renouveler les forces épuisées ; car il visita plusieurs fois son vaste diocèse. Le prélat s'appliqua surtout à y multiplier les missionnaires, soit séculiers, soit religieux, persuadé qu'il n'y en aurait jamais trop, tant qu'il se trouverait des idolâtres sur son territoire. Son épiscopat de quatorze années fut consommé par une sainte mort en 1593.

Nous ne devons pas séparer de la vie de Pierre de Feria celle de Jean de Castro, né à Burgos en Espagne, de parents nobles et vertueux. Il était encore enfant lorsqu'il perdit sa mère, et il ne demeura pas longtemps sous la conduite de son père, qui, dégagé des liens du mariage, confia Jean à des mains sûres, puis alla prendre l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Burgos. Jean le rejoignit dans la retraite, dès que son âge lui permit de recevoir, à son tour, l'habit religieux. La grâce réunit ainsi deux personnes, déjà si étroitement unies par la nature. Mais, Dieu ayant appelé Jean à évangéliser les Américains, le père dut se résigner à une séparation nouvelle. Le missionnaire avait travaillé avec fruit sur plusieurs points du Mexique, lorsqu'en 1572, un chapitre, célébré à Guatemala, l'élit pour la première fois provincial de la province de Saint-Vincent. La manière dont il s'acquitta de cette charge, dans l'intérêt spirituel des indigènes comme dans celui des religieux, le fit réélire, en 1584, dans un chapitre tenu à Chiapa, dont Pierre de Feria occupa le siège depuis dix ans. Ce prélat, ayant demandé un jour d'entrer dans le définitoire pour une affaire qu'il désirait proposer aux supérieurs assemblés, commença par louer le zèle des Dominicains qui avaient acquis un si grand peuple à Jésus-Christ dans les vastes provinces de Guatemala et de Chiapa. « Je reconnais avec plaisir, dit-il, que c'est par leurs travaux immenses, et quelquefois par leur sang, que nos Pères ont aboli l'idolâtrie, extirpé les criminelles superstitions, et arboré la croix de Jésus-Christ dans ce grand pays. Dieu a bien voulu se servir de leur ministère, de leurs prédications et de la sainteté de leurs exemples, pour appeler tant de peuples à la profession sincère et publique du christianisme. Ce qu'il au-

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 60.

rait peut-être refusé à l'énergie de leurs discours et à la fréquence de leurs instructions, il l'a accordé à leurs prières, à leurs pénitences et à leurs larmes. Je reconnais encore, avec une nouvelle satisfaction, que ce que nos prédécesseurs ont planté avec tant de peines, vous continuez à l'arroser de vos sueurs. Je ne dois compter pour rien la part que je puis avoir prise au résultat des missions, tant que j'ai travaillé parmi vous et avec vous : mais je porte toujours le même habit, et vous ne pouvez douter que je ne conserve les mêmes sentiments à votre égard. Je vous prie donc de ne pas trouver mauvais ce que je dois vous proposer : je n'ai en vue que la gloire de Dieu et le plus grand bien de l'Eglise. Vous voyez que les évêques, dont il devient nécessaire de multiplier les sièges dans ce Nouveau Monde, et les ecclésiastiques qu'ils prennent pour être les coopérateurs de leur ministère, trouvent toutes les places déjà remplies. Il est vrai qu'elles le sont dignement, et qu'elles ne le sont que par les religieux qui ont fondé ces chrétientés, qui ont élevé les églises et bâti les chapelles. Le seul inconvénient est que les évêques se trouvent presque sans aucune juridiction dans leurs diocèses, et hors d'état d'occuper leurs ecclésiastiques ou de les faire subsister. Quelques prélats ont fait là-dessus leurs représentations au roi notre souverain ; et Sa Majesté Catholique a donné ses lettres pour ordonner que les religieux, contents désormais de leurs couvents et monastères, qui seront toujours autant de séminaires de bons missionnaires, cèdent leurs chapelles et leurs églises de la campagne aux ecclésiastiques, qui auront ainsi de quoi s'occuper et subsister selon leur état. Je ne doute pas qu'il ne vous paraisse dur d'abandonner un troupeau que vous avez rassemblé : peut-être serait-il encore plus dur à ces nouveaux chrétiens de se voir privés de leurs pères, à qui ils ont donné si justement leur confiance. J'entrevois un autre inconvénient dans l'exécution littérale des ordres de la cour d'Espagne. Je ne serai jamais le premier à presser cette exécution : j'aurais peut-être même à me reprocher de l'avoir fait. Ce que je vous demande aujourd'hui, mes chers frères, et je vous le demande comme une grâce, c'est que vous veuillez bien me céder quelques bourgs ou habitations pour mes prêtres, afin que, en les des-

servant, ils puissent s'entretenir des revenus qu'ils en tireront. Par là, les ministres se multiplieront dans le pays. Un clergé plus nombreux pourra faire de plus grands fruits. Au reste, les religieux ne manqueront jamais de travail. Dans notre voisinage, et dans les contrées plus reculées, il reste encore bien des peuples plongés dans les ténèbres du paganisme. Ce sera toujours un digne objet du zèle de quelques-uns, pendant que les autres continueront à servir l'Eglise et le public dans les villes et les gros bourgs où ils ont leurs monastères. » Après ce discours, l'évêque embrassa les définiteurs, et se retira chez lui pour leur laisser la liberté de délibérer. La conclusion fut telle qu'on devait l'attendre de personnes qui cherchaient véritablement les intérêts de Jésus-Christ, l'honneur et la paix de l'Eglise. On résolut deux choses : la première, de répondre aux vœux du pieux évêque ; et la seconde, d'envoyer un religieux, en qualité de procureur de la province, à la cour d'Espagne, pour la mettre en état de peser les avantages et les inconvénients de la mesure qu'elle voulait généraliser. Il y avait, dans la province de Chiapa, trois gros bourgs d'indigènes, que le P. Antoine de Pampelune, l'un des définiteurs du chapitre, avait su réunir de plusieurs endroits, et dont il avait fait autant de chrétientés très-florissantes : le P. Pierre Fernandez, alors pasteur du principal de ces villages, y édifiait une belle église. L'évêque, n'ayant en ce moment que trois ecclésiastiques à pourvoir, ne choisit que ces trois bourgs. Il mit pour bénéficier dans le principal lieu un prêtre nommé Jérôme de Ribera, trésorier de sa cathédrale : mais le nouveau curé, trouvant trop à faire dans cette cure, s'en démit après six mois de résidence. Son successeur ne se rebuta pas sitôt du travail : néanmoins il l'abandonna, laissant la construction de l'église, commencée par le P. Pierre Fernandez, dans l'état où il l'avait trouvée. La même chose arriva dans plusieurs bourgs où l'on avait changé de même les ministres. Peut-être n'était-ce que le moindre des inconvénients entrevus par l'évêque de Chiapa. En effet, si, à l'époque où les lettres du roi d'Espagne étaient arrivées en Amérique, tous les religieux de différents ordres s'étaient retirés de toutes les églises, chapelles et maisons de Doctrine qu'ils avaient bâties dans l'espace de plu-

des revenus
nistres se multi-
plus nombreux
s. Au reste, les
de travail. Dans
trées plus recu-
peuples plongés
Ce sera tou-
quelques-uns,
eront à servir
illes et les gros
ères. » Après ce
s définiteurs, et
ner la liberté de
lle qu'on devait
rchaient vérita-
hrist, l'honneur
ut deux choses :
désirs du pieux
er un religieux,
province, à la
en état de peser
nts de la mesure
y avait, dans la
s bourgs d'indi-
apelune, l'un des
u réunir de plu-
ait fait autant de
P. Pierre Fer-
cipal de ces vil-
lise. L'évêque,
ecclésiastiques à
is bourgs. Il mit
al lieu un prêtre
rier de sa cathé-
trouvant trop à
t après six mois
se rebuta pas
abandonna, lais-
commencée par
tat où il l'avait
dans plusieurs
même les minis-
moindre des in-
que de Chiapa.
res du roi d'Es-
que, tous les re-
aient retirés de
aisons de Doc-
l'espace de plu

sieurs milliers de lieues, la plupart des peuples nouvellement appelés à la foi se seraient trouvés sans ministres et sans aucun secours spirituel. Les évêques ne pouvaient être de longtemps en état de fournir le nombre nécessaire d'ecclésiastiques, et surtout de prêtres, non-seulement vertueux et capables, mais versés dans la connaissance de la langue, des coutumes et du caractère des indigènes, tels, en un mot, qu'étaient les religieux, que leurs supérieurs ne chargeaient jamais de la conduite d'une peuplade qu'après un long exercice des missions et une longue étude du troupeau qu'ils avaient rassemblé eux-mêmes et qu'on voulait leur confier. Ces considérations méritaient d'être exposées à la cour d'Espagne. Aussi, quoique le chapitre de Chiapa vint de réélire Jean de Castro en qualité de provincial, le pria-t-on d'aller traiter lui-même une affaire si importante en Europe. Suppléé par un vicaire général pour l'administration de la province, il partit, et obtint à son arrivée qu'on révoquât les premiers ordres. Mais cette révocation laissait subsister les justes plaintes des évêques, dont la juridiction se trouvait presque entièrement bornée à leur cathédrale et à quelques hôpitaux. Pour remédier à cet inconvénient, le conseil des Indes, revenant à un projet qui n'avait pu être réalisé précédemment, aurait voulu que les religieux, en continuant de desservir ce grand nombre d'églises dont ils étaient les fondateurs, les administrassent désormais, non par pure dévotion (1), mais en qualité de curés, comme autant de paroisses soumises à la visite des évêques. Sur les observations de Jean de Castro, on donna le choix aux religieux, ou de retenir leurs églises avec le titre de curés, ou de continuer à les desservir pour la gloire de Dieu et sans autre engagement, mais à condition d'en céder successivement quelques-unes, selon le bon plaisir des évêques, lorsque les prélats auraient à placer des ecclésiastiques, qui recevraient ces églises à titre de cures. L'alternative fut exprimée dans les secondes lettres que le roi d'Espagne fit expédier aux évêques de l'Amérique, et Jean de Castro conseilla aux Dominicains de la province de Saint-Vincent de s'en tenir au second parti, comme le

(1) *Ex voto charitatis.*

plus propre à conserver la paix et à éviter les inconvénients : on adopta à l'unanimité le sentiment du sage provincial dans le chapitre assemblé, l'an 1587, pour lui donner un successeur. On voit ici quelle a été l'origine du plus grand nombre des cures et des autres bénéfices ecclésiastiques en Amérique. Les Frères-Prêcheurs n'étaient pas les seuls qui eussent édifié des églises et des maisons d'instruction : les Frères-Mineurs, les Ermites de Saint-Augustin, les Pères de la Merci, les Carmes, etc., avaient fait également des fondations semblables dans les Antilles, au Mexique et au Pérou. Ils retinrent tous, et plusieurs possèdent encore, un certain nombre des églises dont il s'agit ; mais ils en cédèrent successivement beaucoup qui sont aujourd'hui à la nomination des évêques, et que desservent des prêtres séculiers. Ceux-ci, qui avaient, du reste, figuré avec honneur, mais en petit nombre, parmi les missionnaires de l'Amérique, se multiplièrent par la suite ; plusieurs arrivant chaque année d'Espagne, plusieurs aussi se formant dans les collèges, les universités et les séminaires du Nouveau Monde : ils entrèrent avec zèle dans les travaux de leurs devanciers et les continuèrent avec fruit. Mais, en rendant justice aux prêtres séculiers, il faut reconnaître que ce sont les corps religieux qui ont fourni le très-grand nombre des hommes apostoliques auxquels l'Amérique est redevable de sa foi et de sa civilisation ; et que c'est encore dans les ordres religieux que les Papes ont pris la plupart des sujets qu'ils préposaient, en qualité d'évêques, aux Églises naissantes d'outremer. Le P. Jean de Castro fut, à son tour, jugé digne de l'épiscopat, et destiné au siège de Vera-Paz, dont les titulaires, depuis 1556, époque de sa fondation, avaient imité la vie des apôtres. Le serviteur de Dieu refusa avec une humble fermeté cet évêché de Vera-Paz, que Jean Fernandez Roxillo accepta, au contraire, pour le malheur du diocèse. En effet, non-seulement il s'empara de l'église des Dominicains, la première qui eût été élevée dans cette province à la gloire de Dieu et dont il fit sa cathédrale ; mais il chassa les religieux de leur couvent, appelé de Coban, pour en faire le palais de l'évêque. Les indigènes, habitués à être traités avec plus de douceur, s'élevèrent contre l'imprudent prélat : il fallut que les Dominicains, qui les

avaient convertis et civilisés, oubliant l'injure qu'ils ressentaient les premiers, modérassent l'élan de ces nouveaux chrétiens. Sur l'ordre du roi d'Espagne, le couvent de Coban fut restitué à ses propriétaires; quelque temps après, on transféra Rozillo sur un autre siège, et, l'évêché de Vera-Paz ayant été réuni à celui de Guatemala, les Dominicains recouvrèrent leur église. A l'égard du P. Jean de Castro, dont le refus devint l'occasion de ces événements, il n'avait reculé devant l'épiscopat que parce qu'il voulait courir au-devant du martyre, et il espérait en cueillir la palme dans l'archipel des Philippines ou dans la Chine.

CHAPITRE XIII.

Missions des Augustins, des Franciscains, des Jésuites et des Dominicains aux Philippines et en Chine.

Le P. André de Urdaneta, qui avait été un habile navigateur avant d'embrasser l'état religieux dans l'ordre des Augustins, persuada à Philippe II de réaliser la conquête des Philippines, où avait fini le cours des voyages et de la vie du célèbre Magellan (1). Ce prince ordonna au vice-roi de la Nouvelle-Espagne d'y envoyer une expédition sous le commandement de Michel Lopez de Legaspi, né au Mexique, et voulut qu'André de Urdaneta s'y rendit en même temps avec quatre autres Augustins : Jacques de Herrera, Martin de Errada, Pierre de Gomboa, et André de Aguirre (2). La flotte arriva, en 1565, à l'île Zebu. Le 1^{er} juin de la même année, le P. André de Urdaneta retourna à la Nouvelle-Espagne. En 1566, Legaspi bâtit la ville de Zebu, et les Augustins y eurent un monastère, point de départ de leurs missions parmi les indigènes. Les Espagnols, poursuivant leurs conquêtes, arrivèrent en 1571 à l'île de Luçon, la plus septentrionale et la plus grande de cet archipel : Legaspi y fonda Manille, capitale dont le nom devint celui de l'île même.

L'œuvre de conversion et de civilisation était à peine ébauchée, que l'île se vit compromise

par les attaques des Malais de Bornéo et de Mindanao. Ces forbans, trop adroits pour s'aventurer dans une lutte ouverte, débarquaient à l'improviste sur un point du littoral; égorgeaient ou rançonnaient les missionnaires, et emmenaient les naturels qu'ils vendaient ensuite comme esclaves. En 1574, une agression plus sérieuse fit diversion aux descentes des forbans : devant Manille, parut un pirate chinois qu'on nommait le roi Limahon. Longtemps il avait tenu tête aux escadres de son empereur; mais à la fin, vaincu par le nombre et forcé de fuir, il rêva de conquérir Luçon avec soixante-douze champants qui portaient deux mille soldats aventuriers, non compris les matelots et quinze cents femmes. Le débarquement s'opéra le 29 novembre 1574, au moment où Lopez de Legaspi venait d'être reconnu comme gouverneur général des Philippines. Les corsaires marchèrent vers la ville espagnole qu'ils comptaient surprendre; mais, un petit corps d'avant-garde, aux ordres du capitaine Velasquez, ayant donné à la garnison le temps de se rallier, une bataille générale s'engagea et finit par la déroute des Chinois. Limahon essaya vainement de renouveler l'attaque : repoussé de nouveau, il se réfugia à l'embouchure de la rivière de Lingayen, dans le Pangasinan, province au nord de Luçon. Au moment de sa tentative, il avait été suivi de près par un capitaine chinois, chargé de l'observer, et qui s'aboucha avec le gouverneur espagnol. Ce dernier crut l'occasion favorable pour faire pénétrer l'Évangile dans la Chine. Ayant mandé Alfonso d'Alvarado, provincial des Augustins, vénérable et saint vieillard, l'un de ceux que Charles-Quint avait envoyés à la découverte de la Nouvelle-Guinée (1), il l'invita à désigner quelques missionnaires pour le Céleste empire. Le provincial, dans sa joie, offrit de s'y rendre lui-même, tout vieux qu'il était; mais le gouverneur n'agréa point cette offre. Le choix tomba sur Martin de Errada, né à Pampelune en Navarre, qui venait de remplir les fonctions de provincial, et qui brûlait d'un tel désir de convertir les Chinois, qu'après avoir étudié leur langue, il avait proposé à des marchands de cette nation venus aux Philip-

(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 371, col. 2.

(2) *Chronica ordinis Fratrum Eremitarum sancti Augustini*, etc., p. 124.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 601.

ornéo et de Min-
its pour s'aven-
débarquaient à
littoral, égor-
missionnaires, et
ils vendaient en-
4, une agression
descentes des for-
in pirate chinois
on. Longtemps il
le son empereur;
mbre et forcé de
on avec soixante-
deux mille sol-
s les matelots et
rquement s'opéra
ment où Lopes de
a comme gouver-
s. Les corsaires
gnole qu'ils com-
tit corps d'avant-
Velasquez, ayant
de se rallier, une
et finit par la dé-
essaya vainement
ussé de nouveau,
de la rivière de
province au nord
tentative, il avait
apitaine chinois,
l'aboucha avec le
ter crut l'occasion
l'Évangile dans la
Alvarado, provin-
et saint vieillard,
et avait envoyés à
Guinée (1), il l'in-
onnaires pour le
dans sa joie, offrit
vieux qu'il était;
point cette offre.
de Errada, né à
enait de remplir
qui brûlait d'un
inois, qu'après
ait proposé à des
nus aux Philip-

pires de l'emmener comme esclave dans leur patrie, dont il croyait s'ouvrir ainsi l'entrée (1). On choisit encore frère Jérôme Marin, né à Mexico, religieux également pieux et instruit. Aux deux missionnaires qu'on supposait devoir rester en Chine pour l'évangéliser, on joignit deux hommes d'épée, qui devaient rapporter des nouvelles de cette ambassade. Indépendamment d'autres présents, le gouverneur remit au capitaine chinois tous les esclaves de sa nation que les Espagnols avaient pris à Limahon qu'on tenait alors bloqué, pour qu'il les ramenât libres dans leur patrie. Le 5 juillet 1575, les religieux abordèrent à Tansue en Chine. Le mandarin de Chinchéo, duquel le capitaine qui les conduisait tenait sa mission, leur fit un bon accueil; mais, comme les ambassadeurs étaient envoyés par un simple lieutenant du roi d'Espagne, et non par ce monarque directement, on exigea qu'ils lui parlassent à genoux. Ce mandarin, après les avoir fêtés dans un banquet, les adressa sous bonne escorte au tatan ou vice-roi de la province. Ils firent alors un trajet de trente lieues portés dans des palanquins. L'accueil qu'ils reçurent à Auchéo fut honorable. On donna à chacun des religieux six pièces de tissu de soie, que l'on croisa sur leur poitrine en manière d'étole, et deux bouquets d'argent : les autres membres de l'ambassade eurent aussi des présents. Quant à l'alliance proposée entre l'Espagne et la Chine, et à l'autorisation demandée par les missionnaires d'exercer le ministère apostolique, le vice-roi en référa à l'empereur. En attendant la réponse de Péking, les religieux achetèrent beaucoup de livres en langue chinoise, et visitèrent les pagodes. La principale renfermait cent onze idoles, toutes taillées en bosse et dorées. Trois, en particulier, attirèrent leur attention. La première était un corps à trois têtes qui se regardaient l'une l'autre : ils crurent y voir un symbole confus du mystère de la Trinité. La seconde était une femme qui tenait un petit enfant dans ses bras : elle leur rappela la Vierge mère et le divin Enfant. La troisième leur représenta un apôtre. Les religieux ayant été examiner les portes de la ville, cette demande éveilla la défiance du vice-roi, qui ne leur per-

mit plus de sortir que rarement. Sur son désir de voir quelque pièce d'écriture de leur main, ils lui copièrent l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et les dix commandements de Dieu, en mettant la traduction chinoise en regard du texte espagnol; et le vice-roi prit grand plaisir à les lire. Il n'avait retardé leur départ que jusqu'à l'arrivée du visiteur de la province, qui désirait les voir. La curiosité de ce fonctionnaire une fois satisfaite, on leur remit de riches présents pour le gouverneur espagnol des Philippines, en disant qu'ils pourraient revenir quand ils amèneraient Limahon mort ou vif. Ils quittèrent donc Auchéo pour retourner à Chinchéo, où ils ne s'arrêtèrent pas, le mandarin de cette ville les attendant au port de Tansue. Après de nouvelles fêtes, le capitaine chinois qui les avait amenés fut chargé de les reconduire à Manille, et ils s'embarquèrent le 14 septembre 1575. En route, ils apprirent que Limahon, bloqué par les Espagnols, était parvenu à s'évader avec une partie de ses troupes, et à gagner l'île de Formose. Les autres Chinois de son expédition s'enfuirent alors vers les montagnes, où depuis, mêlés aux indigènes indépendants, ils formèrent une race que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de métiis *sang-layés*, race facile à reconnaître à ses yeux bridés et à son teint plus blanc que celui des Tagals et des Ilocos. La fuite de Limahon déconcerta le capitaine chinois qui ramenait les missionnaires, et qui craignit d'être disgracié à cette occasion lorsqu'il retournerait en Chine. Ce capitaine, auquel on expliqua les principaux points de notre foi, l'aurait embrassée, s'il n'avait redouté le châtement infligé dans sa patrie à ceux qui abandonnaient la religion nationale. Il dit même que l'on réussirait aisément à convertir les Chinois, si l'on gagnait d'abord l'empereur, au moyen d'un ambassade que lui enverrait le roi d'Espagne. D'après ces données, Philippe II, à qui la Relation du P. Martin de Errada fut transmise l'an 1576, nomma pour ambassadeur le P. Jean Gonzalez de Mendoza, religieux augustin; mais le vice-roi du Mexique, au lieu de favoriser son départ immédiat pour la Chine, le renvoya en Espagne, et cet ajournement empêcha de donner suite à sa mission.

En 1575, Alfonse Gutierrez de Vera-Cruz, Augustin dont la sainteté égalait la science, et

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 505.

vingt-quatre autres religieux choisis en Espagne, s'étaient rendus, sur l'invitation du roi et du conseil royal des Indes, aux îles Philippines pour y annoncer le vrai Dieu, car ce fut dans l'ordre des Augustins qu'on choisit d'abord les missionnaires destinés à cet archipel. Alfonso Gutierrez, honoré de l'affection et de l'estime de Jean de Zumarraga, mort archevêque de Mexico, et qui le citait souvent dans ses discours publics, n'avait pas été moins estimé par Antoine de Mendoza et Louis de Velasco, vice-rois du Mexique, qui, toutes les fois qu'ils avaient une contrée nouvelle en vue, consultaient le sage religieux sur les moyens d'en convertir et d'en gouverner les habitants (1).

Du reste, les Augustins n'évangélisèrent pas seuls cet archipel. On envoya à leur aide des Franciscains de la province de Saint-Joseph en Espagne, entre autres le bienheureux Pierre d'Alfaro. On ignore le lieu et la date de sa naissance, ainsi que l'époque de sa profession religieuse (2). On sait seulement qu'il arriva d'Espagne à Manille le 2 juillet 1578 (3) avec quatorze religieux de son ordre dont il était supérieur, qu'il fut le premier custode de la custodie de Saint-Grégoire, et qu'il construisit aussitôt une église dans la capitale des Philippines. A peine établis dans l'archipel, les Franciscains s'appliquèrent à apprendre l'idiome local, afin de prêcher la foi aux idolâtres, dont deux cent cinquante-cinq mille devaient recevoir, en neuf années, le baptême de leur main. Pierre d'Alfaro ne manqua point, à son arrivée, d'entendre parler de la mission de l'Augustin Martin de Errada en Chine, et il conçut un vif désir de pénétrer dans cet immobile et presque inaccessible empire. Un Chinois, jadis bonze, qui venait d'être converti au christianisme par les religieux de saint François, chez lesquels il reçut le baptême à la joie de tout Manille, stimula les saints desirs du custode. Frère Pierre sollicita donc de François de Sande, alcade de l'audience royale du Mexique, et gouverneur des Philippines depuis le mois d'août 1575, la per-

mission de passer à la Chine. Le peu de succès de la première mission et la crainte qu'on avait de compromettre les relations si récemment ouvertes avec les Chinois expliquent le refus du gouverneur. Le zèle de l'apôtre le porte alors à s'embarquer sans autorisation. Il prend avec lui Jean-Baptiste de Pisaro, Augustin de Tordesilla, et Sébastien de Becotia, tous trois prêtres de son ordre; trois soldats espagnols se joignent à eux, ainsi que quatre naturels des Philippines et un jeune Chinois, pris sur Limahon, qui leur servira d'interprète. Quoique sans connaissances nautiques, ils se confient à un petit navire, traversent la flotte nombreuse qui garde la côte, et entrent dans le port de Canton. L'habit de ces étrangers, débarqués tout à coup, fixe enfin l'attention; mais d'abord on les confond avec les Portugais, dont une colonie, nommée Lampacao (1) ou plutôt Macao (Pl. LXXXVI, n° 2), occupe, en vertu d'une concession de l'empereur Khang-Hi, un lambeau de sol ingrat, dont on peut faire le tour en deux heures, à la pointe orientale de l'île de Negao-Men, longue de dix lieues, et la plus grande de l'archipel situé dans le golfe où se jette le Tchu-Kiang, fleuve de Canton. Lorsque, pour reconnaître les services des Portugais contre les pirates qui infestaient cette mer, l'empereur avait consenti à leur donner un pied à terre sur le territoire chinois, il avait combiné les choses de telle sorte, que sa concession fût sans danger pour le continent. S'il eût accordé une île entière, quelque étroite et quelque aride qu'elle fût, elle devenait une espèce de camp retranché pour le Portugal: avec des forts sur les points culminants et une petite escadre, les Européens eussent commandé les passes du Tchu-Kiang, rançonné les armateurs de Canton, et le canon de Macao eût imposé un tribut à la Chine. Aussi, au lieu d'une île, on ne céda aux Portugais qu'une fraction d'île, en se réservant de tenir dans l'autre fraction assez d'yeux ouverts pour surveiller leur politique. Une ligne de démarcation fut tracée dans une sorte d'isthme fort étroit, et tout Européen qui franchissait la limite, maltraité par la population chinoise et conduit devant les mandarins, ne s'en tirait qu'à

(1) *Chronica ordinis Fratrum Eremitarum sancti Augustini*, etc., p. 130.

(2) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 281.

(3) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 610.

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 684, col. 2.

ne. Le peu de succès
la crainte qu'on avait
ons si récemment ou-
mpliquent le refus du
pôtre le porte alors à
on. Il prend avec lui
gustin de Tordesilla,
ous trois prêtres de
pagnols se joignent à
els des Philippines et
Limahon, qui leur
que sans connaissan-
nt à un petit navire,
se qui garde la côte,
anton. L'habit de ces
coup, fixe enfin l'at-
les confond avec les
le, nommée Lampa-
Pl. LXXXVI, n° 2),
oncession de l'empe-
de sol ingrat, dont
deux heures, à la
Negao-Men, longue
grande de l'archipel
ette le Tchu-Kiang,
, pour reconnaître
ontre les pirates qui
ereur avait consenti
rre sur le territoire
les choses de telle
t sans danger pour
dé une île entière,
aride qu'elle fût,
de camp retranché
forts sur les points
udre, les Européens
du Tchu-Kiang, ran-
on, et le canon de
la Chine. Aussi, au
x Portugais qu'une
rant de tenir dans
t ouverts pour sur-
gne de démarcation
isthme fort étroit,
chissait la limite,
chinoise et con-
ne s'en tirait qu'à



Pena della forca

Pena della forca

Pena della forca



Flagellazione d'un Cristiano cinese

Flagellazione d'un Cristiano cinese

Flagellazione d'un Cristiano cinese



forces d'argent, ou bien subissait le cachot ou la cangue. Pour le dire en passant, l'instrument de torture que les Chinois appellent tcha, et que les Européens ont nommé cangue, consiste en deux pièces de bois, ayant chacune au milieu une échancreuse demi-circulaire. Le cou du patient, une fois engagé dans cette lunette, on en réunit fortement les deux parties; et le sceau du mandarin, appuyé sur la jointure et sur une large bande de papier collé, où la sentence se trouve écrite, sert à tenir en garde l'exécuteur contre des velléités de pitié ou des tentatives de corruption. Deux autres trous, pratiqués de la même manière aux angles de la machine, servent à loger les mains. Le poids de ces tchas varie de soixante à deux cents livres, suivant la gravité du délit et la teneur de la sentence. Le juge désigne de quelle manière l'instrument sera porté, et combien de temps il pèsera sur les épaules des coupables. Cela dure un, deux, trois, et jusqu'à quatre mois, sans interruption. Chaque matin, des agents de la police viennent chercher ceux des patients qui veulent sortir de prison pour se distraire de leurs souffrances. Ils les conduisent avec une chaîne sur les places publiques ou aux portes de la ville. Là, quelquefois, ils leur permettent de se soulager en partie, en appuyant le fardeau, soit contre une muraille, soit contre un arbre. Quand le gardien juge que le malheureux s'est assez reposé, il le réveille à coups de lanières, et le force à promener de nouveau le fardeau pénal. Sur tout le chemin, le patient implore la charité publique; mourant de soif et de faim, il se nourrit de ce qu'on lui met dans la bouche (Pl. LXXXVII, n° 1); et c'est à peine si, sur mille personnes qui le couvrent de huées, il en est une qui lui fasse l'aumône de quelques poignées de riz. Si la Chine, où le supplice de la cangue est usité, demeurerait fermée aux Européens de Macao, au contraire, le territoire portugais demeurerait accessible aux Chinois, le droit de surveillance n'étant pas réciproque. Malgré ces entraves, Macao, fondé à une époque où le génie portugais avait pris un immense essor, devint bientôt riche et florissant. En couronnant les hauteurs de couvents crénelés, en garnissant de canons le palais épiscopal, on n'en fit pas sans doute un poste militaire; mais on tira le meilleur parti possible d'une position précaire. Les flottes,

II.

venues de Malaca, de Goa et de Lisbonne, transformèrent Macao en une belle colonie marchande; d'opulentes maisons couvrirent ces rochers concédés; on fit un quai sur ces sables, des magasins de cette grève naguère déserte; et, tant que le commerce du Japon fleurit, Macao fut si riche, qu'on aurait pu paver ses rues avec de l'argent (1). La proximité de la colonie portugaise explique comment il se trouvait à Canton des Chinois chrétiens et parlant le portugais. L'un d'eux ayant demandé aux Français ce qu'ils voulaient, les religieux répondirent qu'ils étaient venus pour montrer le chemin du ciel aux habitants de la Chine. D'après le conseil qu'on leur donna, ils retournèrent attendre dans leur navire que le gouverneur leur permit de descendre à terre. Invités bientôt à paraître devant un mandarin, on leur ordonna de se mettre à genoux; puis le Chinois chrétien qui leur avait d'abord parlé leur servit d'interprète. Ils déclarèrent qu'ils étaient Espagnols, qu'ils venaient dans l'intention de faire connaître le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, enfin que Dieu seul les avait conduits jusqu'à ce port dont ils ignoraient encore le nom. La première et la troisième réponse furent rendues fidèlement; mais l'interprète, craignant que, s'il traduisait de même la seconde, le mandarin ne renvoyât aussitôt des hommes qui venaient prêcher une religion nouvelle, et ne le frustrât ainsi de ce qu'il espérait gagner avec les missionnaires, modifia leur déclaration en ce sens que les voyageurs étaient voués au service de Dieu, à la manière des bonzes chinois; qu'en se rendant de l'île de Luçon à une autre, une tempête les avait surpris; et que, après avoir perdu leur grand vaisseau avec la plupart de leurs compagnons, ils s'étaient réfugiés sur le petit navire, qui voguait de conserve, et qui les avait amenés dans ce port. Le mandarin ayant demandé aux missionnaires où ils avaient pris le Chinois qui les accompagnait, ils répondirent l'avoir acheté esclave d'un Espagnol de Manille, et lui avoir donné la liberté, afin que cet affranchi les suivît dans sa patrie où il devait être pour eux un utile intermédiaire. Cette réponse fut encore falsifiée par l'interprète. Les reli-

(1) Bruzen de la Martinière, *le Grand Dictionnaire géographique*, art. MACAO.

gieux, interrogés sur ce que renfermait leur navire, dirent n'avoir emporté que quelques livres et des ornements pour célébrer la messe : l'interprète, sachant bien qu'une vérification immédiate contrôlerait sa traduction sur ce point, rendit fidèlement la déclaration. En effet, le mandarin s'assura par lui-même de ce qu'apportaient les Franciscains. Voyant qu'ils n'avaient ni or ni argent, ni armes offensives ou défensives, il rendit un compte favorable au gouverneur, qui les autorisa à séjourner dans Canton. Ils allèrent loger dans la maison du chrétien chinois, y disposèrent une chambre en chapelle, et, le jour de saint Jean-Baptiste, l'un d'eux y célébra la messe, à laquelle les autres communierent. Un autre mandarin, qui les fit venir, ayant touché leur habit, s'étonna de le trouver d'une étoffe si grossière. L'interprète ayant dit à ce magistrat que les Frères-Mineurs voulaient rester en Chine pour y servir les malades et enterrer les morts, il frappa de la main sur la table placée devant lui, et dit avec admiration à ses collègues : « Voilà des hommes de bien, et je serais heureux de leur accorder ce qu'ils demandent si cela dépendait de moi : mais la loi s'y oppose formellement. » Pendant qu'on en référait au vice-roi, qui commit cette affaire au hay-tao ou gouverneur de Canton (1), le Chinois chrétien, voyant que ses hôtes manquaient d'argent, leur dit de se pourvoir ailleurs. Ils allèrent, chaque jour, deux à deux, demander l'aumône de porte en porte ; chose inusitée à la Chine. Le gouverneur, qui en fut instruit, alloua aussitôt aux religieux une somme plus que suffisante pour les défrayer, ainsi que les soldats qui les accompagnaient. Les Portugais de Macao vinrent d'ailleurs à leur aide. Cependant, l'interprète leur annonça que le hay-tao avait ordonné qu'ils quittassent l'empire, et leur conseilla d'exposer dans une requête que, la saison n'étant pas favorable pour se mettre en mer, ils sollicitaient un répit de quatre mois et un asile pendant ce temps. Le mandarin, devant lequel ils comparurent à la suite de leur requête, leur demandant ce qu'ils comptaient faire dans cet intervalle, ils dirent qu'ils apprendraient la

langue du pays, afin de pouvoir prêcher la foi de Jésus-Christ ; mais l'interprète s'abstint encore de traduire ces derniers mots. Comme on refusait d'accorder le délai de quatre mois, le Chinois chrétien se retrancha à demander qu'on tolérât du moins leur séjour jusqu'à la prochaine arrivée des négociants portugais, avec lesquels ils s'en retourneraient. Le mandarin s'enquit alors si les Portugais et les Espagnols étaient une même nation, et Pierre d'Alfaro expliqua qu'ils en formaient deux, mais unies par la même religion. Le vice-roi, auquel on transmit la dernière requête des Franciscains, voulut leur parler. En conséquence, ils montèrent sur des barques de mandarins, et firent un trajet de trente lieues en quatre jours, pendant lesquels ils virent des choses fort remarquables, entre autres des buffles qui labouraient la terre : un seul buffle traînait la charrue, et portait en même temps son conducteur, qui le dirigeait au moyen d'une corde attachée à un anneau passant à travers les naseaux. Le vice-roi prit grand plaisir à voir les religieux et ce qu'ils avaient apporté, notamment une pierre de jaspé noir, servant de pierre d'autel, et si luisante qu'on pouvait s'y mirer, ainsi que plusieurs images faites de plumes de diverses nuances, si habilement entrelacées que chaque image paraissait peinte avec les plus vives couleurs : ce jaspé et ces petits tableaux, faits avec des plumes, venaient du Mexique. Le vice-roi ne prit pas moins de plaisir à feuilleter les livres imprimés qu'avaient les Franciscains. Charmé de ce qu'il voyait, il n'hésita pas à accorder le délai de quatre mois et l'asile demandés ; grâce que le Chinois chrétien exagéra au point de dire aux religieux qu'on les autorisait à résider en Chine aussi longtemps qu'ils voudraient, parce qu'on les regardait comme des hommes exemplaires et utiles. Dans cette persuasion, ils retournèrent à Canton, où on leur assigna pour demeure une maison de l'un des faubourgs, en leur défendant d'en sortir et d'entrer en ville sans une permission expresse. Ils s'étonnèrent d'abord que, autorisés à résider dans l'empire, on gênât ainsi leur liberté, et qu'on ne leur laissât point bâtir un monastère. Enfin, ils découvrirent le mensonge de l'interprète. Ils voulurent alors faire connaître leurs véritables intentions au gouverneur ; mais personne n'osa leur servir d'organe auprès de lui. Voyant donc

(1) Le hay-tao est plutôt un commissaire général de port, ou préfet maritime, investi en même temps de hautes fonctions judiciaires.

pour prêcher la foi
rète s'abstint en-
mots. Comme on
e quatre mois, le
demander qu'on
qu'à la prochaine
is, avec lesquels
mandarin s'enquit
Espagnols étaient
d'Alfaro expliqua
unies par la même
on transmet la der-
voulut leur par-
èrent sur des bar-
un trajet de trente
nt lesquels ils vi-
bles, entre autres
a terre : un seul
portait en même
dirigeait au moyen
eau passant à tra-
prit grand plaisir
s avaient apporté,
e noir, servant de
qu'on pouvait s'y
es faites de plumes
ement entrelacées
einte avec les plus
es petites tableaux,
nt du Mexique. Le
plaisir à feuilleter
les Franciscains.
n'hésita pas à ac-
et l'asile deman-
rétien exagéra au
on les autorisait
temps qu'ils vou-
ardait comme des
e. Dans cette per-
nton, où on leur
aison de l'un des
l'en sortir et d'en-
sion expresse. Ils
isés à résider dans
liberté, et qu'on
monastère. Enfin,
le l'interprète. Ils
e leurs véritables
is personne n'osa
lui. Voyant donc

que le délai de quatre mois allait expirer, ils durent prendre un parti. Pierre d'Alfaro et un des religieux furent d'avis de se retirer à Macao, situé à vingt lieues de Canton, où l'on pourrait apprendre aisément la langue chinoise et guetter l'occasion de s'introduire en Chine. Les soldats aimèrent mieux retourner aux Philippines, qu'ils avaient quittées sans la permission du gouverneur espagnol, que d'aggraver leur tort en se rendant dans une colonie portugaise, le Portugal n'étant pas alors réuni à l'Espagne; et deux religieux partagèrent cette opinion, dans la pensée que Dieu ne voulait pas encore ouvrir les portes de la Chine aux prédicateurs de la foi. Mais l'un des deux mourut à Canton. Celui qui survécut arriva à Manille, avec les soldats, le 2 février 1580. Au contraire, Pierre d'Alfaro et son compagnon, étant allés à Macao, y bâtirent aussitôt un couvent de leur ordre, du consentement de Melchior Ariès, qui en était évêque, et des magistrats portugais. L'église des Franciscains fut même consacrée dès le mois de novembre 1579. La vie édifiante et le désintéressement de ces missionnaires leur concilia la vénération d'un grand nombre de Chinois. Plusieurs abandonnèrent l'idolâtrie pour embrasser le christianisme. Mais, ces conversions, dues aux soins et aux prières du bienheureux Pierre d'Alfaro, ne suffisaient pas à son zèle, il quitta Macao pour porter l'Évangile dans l'intérieur de la Chine. Bientôt, il tomba malade de fatigue et rendit son âme à Dieu, un 2 avril, dans un lieu dont on ne nous a pas conservé le nom. Les Annales franciscaines ne mentionnent pas non plus l'année de sa mort; mais nous voyons que, peu après, la custodie de Saint-Grégoire des Philippines fut érigée en province: or, cette érection ayant eu lieu le 15 novembre 1586, on peut présumer que le bienheureux Pierre d'Alfaro mourut, soit au commencement de cette année, soit à la fin de la précédente. Parmi les premiers missionnaires franciscains des Philippines, Férot (1) nommé aussi le bienheureux François de Montille. Issu d'une famille noble d'Espagne, il prit l'habit chez les Réformés de la province de Saint-Joseph; et dès lors on vit en lui les germes de la perfection à la-

quelle il parvint dans la suite. L'oraison, la lecture et la transcription des livres de piété l'occupaient sans relâche : la tâche qu'il s'était imposée une fois remplie, il se livrait, dans la solitude et le silence, à des méditations qui ornèrent son esprit des connaissances les plus sublimes sur nos divins mystères. Sa persévérance dans cet état lui mérita diverses consolations intérieures, que son humilité lui fit regarder d'abord comme des illusions de l'Esprit des ténèbres; mais son confesseur, homme prudent, rassura sa conscience alarmée. Les principales vertus de François de Montille furent un parfait détachement des biens de la terre, une patience à toute épreuve dans les adversités, une ardente charité pour les pauvres. Son obéissance allait à ce point, qu'il n'achevait pas une lettre qu'il avait commencé à former, quand il fallait satisfaire à l'ordre d'un supérieur. Pour conserver sa pureté, il employa les jeûnes, les cilices, en un mot tous les genres de mortifications, surtout celles qui pouvaient affliger sa vue. Doué de la plus heureuse physionomie, mais craignant qu'elle ne devint pour lui une occasion de chute, il pria Dieu de la rendre disgracieuse, en même temps que, de son côté, il ne négligeait rien pour atténuer ses forces physiques. Affermi dans le sentier de la vertu, il crut pouvoir entreprendre de travailler au salut des autres, sollicita l'emploi de missionnaire, et fit partie de trente religieux réformés de Saint-François que Philippe II, roi d'Espagne, envoya aux Philippines. Arrivé à Manille, il pratiqua, dans le couvent de son ordre où il logea, les austérités et les vertus auxquelles il s'était formé en Europe. Enfin il commença à instruire les idolâtres. S'il eut des fatigues à essuyer et des obstacles à surmonter, il en fut dédommagé par le succès; car, à sa voix, plus de cinq mille esclaves du démon conquièrent, dans la source baptismale, la liberté des enfants de Dieu. Après avoir ainsi concouru à jeter les fondements de la foi dans l'archipel des Philippines, il se dirigea vers le continent de l'Asie. Débarqué dans une île située sur la côte de la Cochinchine, il fut arrêté au moment d'annoncer l'Évangile, et envoyé au souverain, qui, après l'avoir entendu, condamna à l'exil cet ennemi des idoles. François de Montille, se rembarquant, réussit à pénétrer dans la Chine, Férot dit même dans le Japon. Quoi qu'il

(1) *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 301.

en soit, ses courses apostoliques lui firent moissonner les opprobres, les coups, la captivité, les dangers de toute espèce. De retour à Manille, on l'y élit custode pour assister au chapitre général qui devait se tenir à Rome l'an 1587. Ce chapitre terminé, il se rendit à Madrid, et de là dans son ancienne province de Saint-Joseph. Des affaires l'ayant conduit à Almodovar del Campo, il revenait de cette ville lorsqu'il tomba malade dans le diocèse de Tolède. Il se prépara à paraître devant Dieu, reçut les sacrements, et expira, le 31 décembre 1590, en prononçant ces paroles du Psaume xxx : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Jean de Sainte-Marie, religieux de son ordre, a écrit le détail de ses vertus et de ses actions.

Jusqu'à présent, nous n'avons parlé que des Augustins et des Franciscains, comme missionnaires des Philippines. Fontana (1) nous apprend que le Dominicain Dominique de Salazar fut institué, en 1579, premier évêque de Manille. Il conduisit aux Philippines, outre cinq Frères-Mineurs, trois Frères-Prêcheurs et trois Jésuites. Or, les enfants de saint Ignace et de saint Dominique envoyés dans cet archipel se proposèrent, comme ceux de saint Augustin et de saint François, d'abaisser devant la croix la barrière du Céleste empire. Ce fut même à l'occasion du voyage d'un Jésuite des Philippines à la Chine, qu'un Jésuite de Macao obtint d'ouvrir aux missionnaires de sa Compagnie les portes de cette vaste région.

Depuis que saint François Xavier avait pris possession de la Chine par sa mort dans l'île chinoise de Sancian (2); depuis que Melchior Carnero, évêque de Nicée, avait renouvelé cette prise de possession solennelle en expirant sur le territoire chinois de Macao (3); et que Melchior Nugnez Barreto avait discuté, en 1556, avec les mandarins de Canton (4), trois Jésuites s'étaient joints, en 1563, à une ambassade portugaise, chargée de riches présents pour le chef de cet empire inaccessible. Les Chinois reçurent les dons du roi de Portugal; mais les relations diplomatiques ne furent pas poussées plus avant,

et les missionnaires de la Compagnie se résignèrent encore. Leur patience eut enfin sa récompense. Macao possédait une église et une maison à l'usage des Jésuites qui venaient de temps en temps aider les Portugais dans leurs besoins spirituels. Le P. Alexandre Valignani, visiteur général de la Compagnie dans l'Inde, fit venir de Goa dans cette maison trois Pères, qui devaient non plus y séjourner en passant comme leurs prédécesseurs, mais y rester à poste fixe, afin de se familiariser avec la langue chinoise, tout en exerçant leur ministère auprès des Portugais (1). Le premier des trois fut le P. Michel Ruggieri ou Roger, né à Naples, docteur en droit avant d'entrer dans la Société, et qui avait même occupé des emplois importants. Homme d'expérience, de sagesse et d'intelligence, il arriva à Macao au mois de juillet 1579. Comme il était déjà assez avancé en âge, il n'apprit le Chinois qu'avec difficulté. Il vint à bout de parler couramment l'idiome du peuple; mais, pour apprendre la langue mandarine, différente de cet idiome, il songea à se rendre de Macao à Canton avec les Portugais qui allaient y vendre chaque année leurs marchandises durant un intervalle de trois ou quatre mois. Un fait récent semblait devoir empêcher qu'aucun Jésuite ne réalisât ce périlleux voyage; car, un religieux du même ordre ayant accompagné l'année précédente les Portugais à Canton, ses entretiens avec un jeune bonze avaient déterminé ce dernier à venir le trouver quelque temps après à Macao. Les Jésuites l'envoyèrent au Japon pour qu'on l'y instruisit avec plus de secret; puis le catéchumène revint dans la colonie portugaise où il reçut le baptême. Son père, instruit de cette conversion, se plaignit aux mandarins de Canton de ce que les Portugais lui avaient ravi son fils, qu'on avait forcé de se faire chrétien. Les magistrats chinois firent aussitôt saisir les marchandises que les Européens avaient transportées dans la ville, leur notifiant que, s'ils ne rendaient pas le jeune homme, leur ruine serait consommée. Ils écrivirent de Canton, en

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1579.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 483 bis, col. 1.

(3) *Ibid.*, p. 562, col. 1.

(4) *Ibid.*, p. 584, col. 2.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 619. Alvarez Sernedo, *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, trad. par Louis Coulon, p. 240. Nicolas Trigault, *le Voyage fait au royaume de la Chine par les Pères de la Compagnie de Jésus*, p. 218.

compagnie se ré-
e eut enfin sa ré-
ne église et une
qui venaient de
tugais dans leurs
andre Valignani,
gnie dans l'Inde,
aison trois Pères,
urner en passant
mais y rester à
er avec la langue
ministère auprès
des trois fut le
né à Naples, doc-
ans la Société, et
plois importants.
gesse et d'intelli-
ois de juillet 1579.
vancé en âge, il
difficulté. Il vint à
idiome du peuple;
ne mandarine, dif-
rea à se rendre de
tugais qui allaient
marchandises du-
a quatre mois. Un
mpêcher qu'aucun
x voyage; car, un
accompagné l'an-
à Canton, ses en-
vaient déterminé
er quelque temps
envoyèrent au Ja-
ec plus de secret;
ns la colonie por-
Son père, instruit
it aux mandarins
ugais lui avaient
de se faire chré-
ent aussitôt saisir
uropéens avaient
ur notifiant que,
omme, leur ruine
nt de Canton, en

plus mémorables,
pire universelle du
par Louis Coulon,
ait au royaume de
mpagne de Jésus,

conséquence, au commandant de Macao de renvoyer le bonze converti. Mais les Jésuites, craignant que le néophyte ne fût pas encore assez affermi dans la foi pour endurer le martyre, ne furent pas d'avis qu'il se livrât, et le remirent entre les mains de l'évêque de Macao, afin que ce prélat disposât de lui. L'évêque déclara au commandant qu'il ne pouvait en conscience mettre une brebis dans la gueule des loups, et qu'obligé de rendre compte de cette âme à Dieu il n'exposerait pas le nouveau chrétien au danger de l'apostasie. Mais le jeune homme, informé du débat dont il était l'objet, se présenta au pontife, et lui dit qu'il ne demandait pas mieux que de paraître devant les mandarins, dans l'espoir que Dieu lui donnerait la grâce et le courage de confesser son saint nom, bien qu'il y allât de sa vie. Le prélat, entraîné par ses instances, lui permit de retourner à Canton, mais voulut l'y accompagner. A peine le courageux néophyte parut-il devant les mandarins, qu'il fut saisi et fustigé (Pl. LXXXVII, n° 2). L'évêque fut éprouvé le même traitement, si les Portugais ne l'eussent éloigné au plus vite. Pendant qu'on appliquait vingt-quatre coups de baguette de bambou au confesseur de la foi, il baisait avec dévotion la croix de son chapelet, invoquait le doux nom de Jésus, et émerveillait les mandarins par sa patience. On le mena ensuite en prison; mais il ne cessa de protester qu'il n'abandonnerait jamais le christianisme, dût-il lui en coûter la vie. Pendant sa captivité, il reçut en diverses fois quatre-vingts coups de fouet, sans que sa fermeté se démentit. L'évêque, qui était resté pour voir l'issue de cette épreuve, allait le visiter en prison aussi souvent qu'il le pouvait, et l'encourageait à supporter ces tourments avec constance pour l'amour du Sauveur. Enfin les mandarins, voyant qu'ils ne gagnaient rien sur le captif, prononcèrent une sentence de bannissement perpétuel. Le confesseur de la foi retourna donc à Macao avec le prélat, joyeux d'avoir été trouvé digne de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. La consolation qu'un si heureux résultat fit éprouver aux Jésuites fut tempérée par l'ordre qu'intima, à cette occasion, le hay-tao de ne laisser aucun Père de la Compagnie séjourner désormais dans la ville. Mais, ce gouverneur ayant accompli le temps de sa charge, le P. Ruggieri se hasarda, l'année suivante, à suivre les marchands

portugais à Canton. Après avoir soigneusement recommandé l'affaire à Dieu, il présenta au nouveau hay-tao une requête, dans laquelle il lui disait que, appelé à offrir chaque jour le saint sacrifice, il ne pouvait s'acquitter de son ministère sur le navire, et qu'il sollicitait en conséquence l'autorisation d'avoir une demeure dans la ville tant que durerait le séjour des Portugais. Le gouverneur, jugeant cette demande raisonnable, assigna au religieux une petite maison près la ville, dans laquelle il disposa une chapelle et dressa un autel, qu'il décora avec goût. La nouvelle n'en fut pas plus tôt répandue, que les Chinois, et parmi eux des mandarins, mais d'un moindre rang, accoururent par curiosité chez le P. Ruggieri, qui les accueillit avec autant de grâce que d'empressement. Le missionnaire gagna si bien leur affection, qu'ils ne virent arriver qu'avec peine l'époque à laquelle il devait retourner avec les Portugais à Macao. Aussi, l'année suivante, une requête semblable de sa part fut agréée avec la même bienveillance. Quelques jaloux ayant semé le bruit que la complaisance du hay-tao était achetée à prix d'argent, ce gouverneur fit venir le P. Ruggieri, et lui remit un papier qu'il lui demanda de lire à haute voix. Il y énonçait que, puisque le missionnaire se disait serviteur du Dieu de vérité, il n'hésiterait pas à déclarer franchement si la permission obtenue avait été motivée par quelque présent. Le religieux protesta énergiquement contre cette accusation calomnieuse. Le hay-tao, satisfait du témoignage rendu à son innocence, alla quelques jours après, avec le gan-cha-fou, ou mandarin de justice, visiter la demeure et la chapelle du Père Ruggieri. A partir de cette démarche, les principaux mandarins commencèrent à s'y rendre, et se montrèrent jaloux de l'amitié du missionnaire. Pendant que Ruggieri se trouvait ainsi à Canton, le gouverneur espagnol des Philippines et l'évêque de Manille, voulant disposer la colonie portugaise de Macao à accepter sans difficulté le fait de la réunion des deux couronnes de Portugal et d'Espagne sur la tête de Philippe II, envoyèrent à la Chine le P. Alfonso Sanchez, Jésuite, qu'ils munirent de lettres pour le hay-tao de Canton, qui était invité à favoriser le voyage de leur ambassadeur. La frégate du P. Sanchez, partie de Manille le

14 mars 1682, tomba dans les eaux de la Chine au milieu d'une de ces flottilles nombreuses qu'on entretient pour garder les côtes. A la vue du vaisseau étranger, on commença, sur toutes les jonques chinoises, à battre le tambour et à sonner les cloches, dont le bruit retentit au loin. Deux coups de canon, tirés d'une grande jonque, firent arrêter la frégate. Le religieux descendit aussitôt dans un esquif, qui le conduisit vers le supi ou amiral, auquel il exhiba ce passeport écrit en caractères chinois : « Capitaines et gardes de la Chine, si vous rencontrez ce Père, laissez-le passer sans lui causer aucun dommage ; car il est envoyé par le grand mandarin de l'île de Luçon en ambassade au hay-tao de Canton. C'est un personnage qui fait profession d'enseigner la loi divine. Tous ceux qui l'accompagnent sont d'honnêtes gens, ne portent point d'armes, et ne veulent faire aucun mal. » Le supi, s'étant rendu à sa jonque, toute brillante d'un vernis noir, ornée par des lignes dorées, y revêtit ses habits de mandarin, c'est-à-dire une robe de soie rouge, ornée de lions brodés sur la poitrine ; puis il s'assit gravement sur un siège, devant une table, couverte d'un drap de soie bordé de franges ; les chefs des navires entrèrent dans la salle d'audience et se mirent à genoux, exemple auquel le P. Sanchez se conforma. Il subit alors un interrogatoire, à la suite duquel on le reconduisit avec égards à sa frégate. Une heure après, trois capitaines de jonque se présentèrent pour inventorier ce qu'il avait apporté. Cette mesure a pour but qu'on ne puisse rien dérober aux étrangers ; et l'inventaire est dressé avec une telle exactitude, qu'on y mentionne jusqu'à un morceau de papier. L'état est envoyé au mandarin avec lequel l'étranger doit traiter ; et, si le moindre objet a disparu, le capitaine qui a été chargé de conduire le plaignant est puni avec rigueur. Le dimanche des Rameaux, tous les vaisseaux de la flotte se pavoièrent dès la pointe du jour, et les soldats chinois, uniformément vêtus de tuniques de soie jaune, descendirent à terre pour passer une revue et faire l'exercice à feu, soit que l'amiral eût voulu donner par là une haute idée de son armée aux étrangers, soit que ce jour fût en effet celui de la revue ordinaire. Le P. Sanchez ayant été conduit au port de Chinchéo, on le mena à la résidence du tchang-pan ou grand

amiral de la Chine. Depuis le rivage jusqu'à cette forteresse, il y avait une double haie de soldats armés, les uns de piques et de coutelas, les autres d'arquebuses, que l'on déchargea à mesure que le Père et ses compagnons s'avançaient. Dès que le cortège pénétra dans la première cour, les upis, ou exécuteurs de la justice, se mirent à jeter de grands cris, ce qu'ils font surtout lorsque des étrangers viennent parler aux principaux mandarins. Les soldats rangés dans la seconde cour étaient mieux équipés que ceux de la première, et dans la troisième se trouvaient des mandarins de guerre, portant des coutelats à la ceinture et des morions en tête. Soixante-dix pas plus loin, au fond d'une salle garnie de sièges à droite et à gauche, et sous un baldaquin qui soutenait quatre colonnes noires d'un brillant vernis, était assis le grand amiral. A l'entrée de la salle, ceux qui conduisaient les Européens se prosternèrent le front contre terre, et dirent au tchang-pan que ces étrangers désiraient lui parler. Il ordonna qu'on les fit approcher ; puis, quand ils furent à vingt pas de lui, on les avertit de se mettre à genoux. L'ignorance de l'interprète fut cause de plusieurs malentendus ; mais la présence d'esprit du P. Sanchez prévint toute conséquence fâcheuse. Le grand amiral lui envoya même du riz, un porc frais, un panier de pâtisseries, un panier d'oranges. De Chinchéo, le P. Sanchez fut conduit à Auchéo. Il y laissa les matelots qu'il avait amenés de Manille, pour continuer son voyage avec trois compagnons seulement. Non loin de Canton, il apprit que le hay-tao se trouvait à Tang-Kouen, chantier où l'on construisait beaucoup de jonques, et où l'on emmagasinait les avirons et le gouvernail de celles qui n'étaient point à la mer. Le hay-tao se promenait sur la rivière dans une jonque élégante, et au son de la musique, quand on l'avertit de l'approche du P. Sanchez. Un rideau de soie rouge lui permettait de voir sans être vu. Le religieux, s'étant mis à genoux selon l'usage, lui adressa la parole. Aussitôt, le rideau, brusquement tiré, lui laissa apercevoir le hay-tao, vêtu d'une robe couleur de pourpre, assis dans une chambre fort riche. Il présenta la lettre du gouverneur espagnol des Philippines, qui fut reçue avec bienveillance ; et le hay-tao, l'envoyant au gan-chafou, ou chef de la justice de Canton, chargea

le rivage jusqu'à double haie de et de coutelas, on déchargea les compagnons s'avancèrent dans la prétoire de la justice, mais, ce qu'ils font viennent parler les soldats rangés en files, équipés que la troisième se levait, portant des morions en tête. Au fond d'une salle, à gauche, et sous quatre colonnes, assis le grand ceux qui conduisaient le front, le pang-pan que ces. Il ordonna qu'ils se mirent à genoux. La cause de la présence d'esprit eut pour conséquence fâcheuse même du de pâtisseries, un bo. Le P. Sanchez passa les matelots, pour continuer, ignora seulement, que le hay-tao se trouva l'on construisait l'on emmagasinait de celles qui le hay-tao se promenait élégante, et au l'avertit de l'ap- eau de soie rouge vu. Le religieux, age, lui adressa brusquement tiré, vêtu d'une robe une chambre fort gouverneur es- reçue avec bien- vant au gan-cha- Canton, chargée

un mandarin de l'y accompagner. Lorsque les voyageurs y arrivèrent le 2 mai, le mandarin dit au P. Sanchez que des Portugais se trouvaient dans le port, et que dans un des faubourgs de la ville habitait même un religieux comme lui, vers lequel il le mènerait moyennant une rétribution. Les deux Jésuites Ruggieri et Sanchez, providentiellement réunis à Canton, s'embrassèrent bientôt. Le tcha-uyen, ou visiteur de la province, étant arrivé sur ces entrefaites, ils eurent tout le temps de s'entretenir de la mission de Sanchez; car, lorsque le visiteur se présente dans une ville, tous les mandarins vont à sa rencontre, et, dès qu'il est entré, les portes de la ville restent fermées pendant trois jours. Le gan-cha-fou, qui n'avait fait qu'entrevoir Sanchez, s'occupa de lui et de ses compagnons de voyage après que les portes de Canton furent rouvertes; puis il rendit sa sentence en ces termes : « Ces hommes sont des Pères qui vont à Macao pour visiter des religieux de leur ordre. Ils ne portent point d'armes et ne font de mal à personne : en conséquence, ils peuvent librement passer. Seulement, ils mériteraient une punition pour avoir apporté au hay-tao une lettre écrite sur un papier trop court, et pour ne lui avoir pas exposé ce qu'ils voulaient sous forme de requête, comme à leur supérieur : mais, attendu qu'ils sont étrangers et qu'ils ignorent nos lois, ils doivent être pardonnés. » Le hay-tao confirma cette sentence, qui fut ensuite transmise au tutan (1) ou vice-roi de la province de Canton, lequel résidait à Tchao-Khing. Ce vice-roi, récemment investi de sa dignité, voulut entamer, à cette occasion, une enquête sur la colonie portugaise. Il cita devant lui l'évêque et le commandant de Macao, qui en étaient les chefs spirituel et temporel, mais qui n'eurent garde d'obtempérer à ses ordres. Le commandant se fit remplacer par l'auditeur ou juge, et l'évêque par le P. Ruggieri. Comme les délégués se présentèrent avec de riches présents, et qu'ils déclarèrent reconnaître la suzeraineté de l'empereur, le missionnaire obtint du vice-roi l'autorisation d'entrer en Chine et d'en sortir, quand bon lui semblerait, d'avoir dans la ville

même de Canton une maison dont la chapelle serait ouverte au public, enfin de se rendre de Canton à Tchao-Khing toutes les fois qu'il voudrait. Le P. Ruggieri, se portant caution de Sanchez, obtint en outre que le vice-roi signât la sentence du gan-cha-fou, en sorte que les deux Jésuites purent aller ensemble à Macao, où ils arrivèrent à la fin du mois de mai 1582. Le Père Valignani, qui était alors de retour du Japon (1), et qui remplissait toujours les fonctions de visiteur de la Compagnie de Jésus dans l'Inde, vit ainsi le plus ardent de ses desirs accompli. Naguère, placé à une fenêtre du collège de Macao, il jetait un regard douloureux sur le continent de la Chine, en s'écriant : « Ah ! rocher, rocher, quand t'ouvriras-tu, rocher ! » La charité du P. Ruggieri venait de percer cette pierre, d'où allait jaillir une source d'eau vive. Le P. Sanchez, dont le voyage fut l'occasion de concessions si importantes, n'eut pas plutôt rempli la mission politique qui lui avait été confiée, qu'il retourna aux Philippines. Le P. Ruggieri, au contraire, étant tombé malade, ne put accompagner, à Tchao-Khing, l'auditeur de Macao, qu'on renvoyait offrir, au nom de cette ville, un présent au vice-roi, en reconnaissance des faveurs obtenues : mais il chargea l'auditeur de lui remettre de sa part des lunettes, dont on fait grand cas à la Chine, et de lui annoncer qu'il se réservait de lui porter une horloge. Le vice-roi, touché de ce souvenir, lui transmit un sauf-conduit ou passe-port, écrit sur une lame d'argent; bientôt même, il envoya à Macao une jonque chinoise pour recevoir le missionnaire, qui s'y embarqua le 18 décembre 1582, avec le Père François Pasio, un autre Père qui n'était pas encore prêtre, et quelques jeunes Chinois. Le secrétaire du vice-roi s'étonnant de le voir ainsi accompagné, tandis qu'on n'avait mandé que lui, il répondit que, comme religieux, il n'avait pas l'habitude d'aller seul, et qu'il avait dû amener deux membres de son ordre, l'un qui l'accompagnerait quand il irait voir le vice-roi, l'autre qui, en son absence, garderait la maison. Cette réponse fut acceptée, et l'accueil du vice-roi répondit à ses prévenances pour Ruggieri. L'horloge que lui offrit le missionnaire le sur-

(1) Tutan est le mot employé par Du Jarric. La véritable expression est *tsong-to*, qui signifie gouverneur général plutôt que vice-roi.

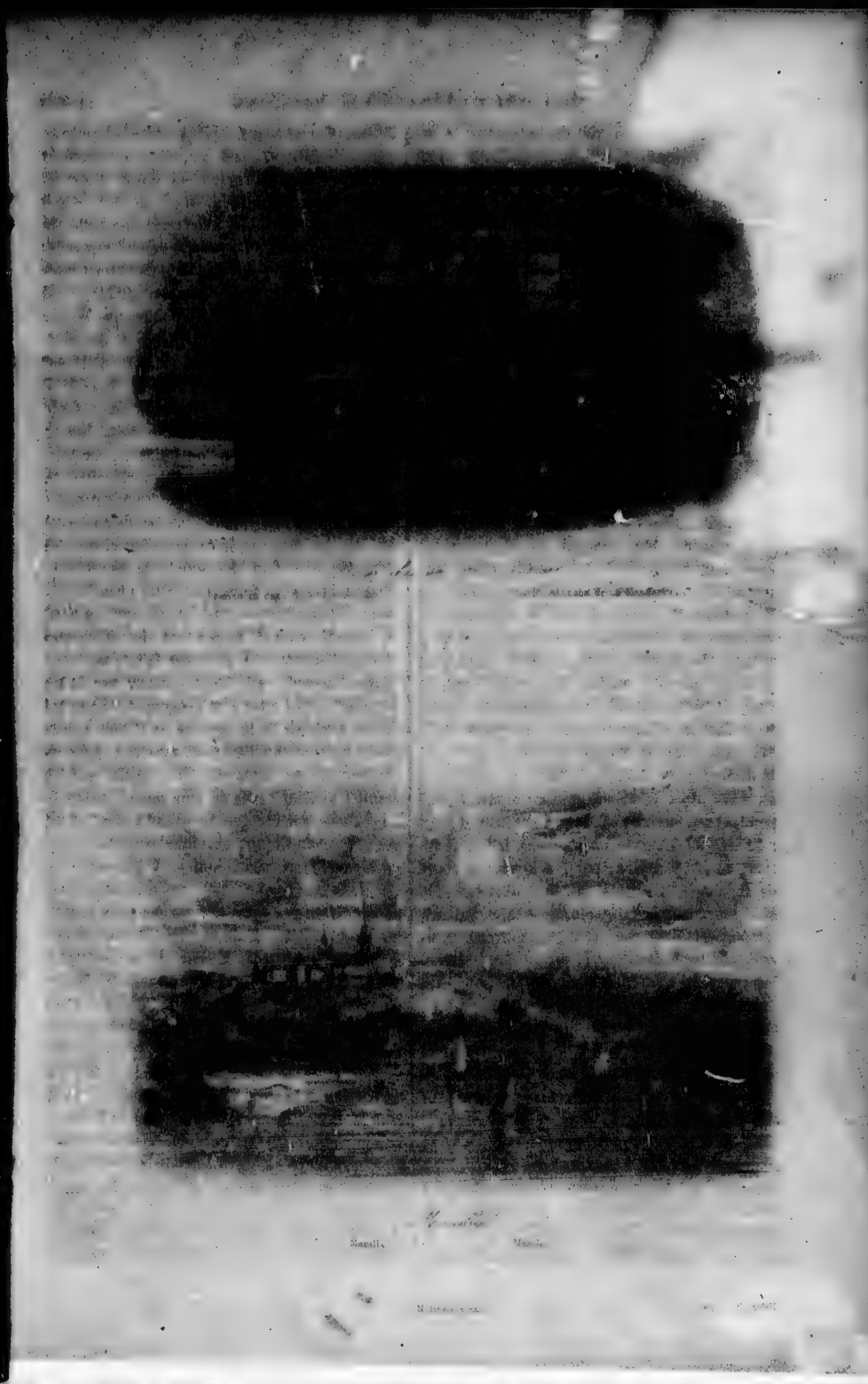
(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 602, col. 2.

prit et l'enchanté. Il voulut reconnaître ce cadeau : mais les Pères refusèrent ses dons, en lui exposant, dans une requête, que leur seule ambition était d'être autorisés à fixer leur séjour dans l'empire, attendu que, faisant profession de servir Dieu et de cultiver les sciences, ils avaient entendu parler de l'intelligence, des lois, des coutumes et du savoir des Chinois ; qu'ils n'avaient point hésité à quitter leur patrie et à faire un long voyage de trois ans pour venir les étudier ; mais que cette étude leur serait beaucoup moins facile à Macao que dans l'intérieur de la Chine. Le vice-roi regarda comme un grand honneur pour les Chinois que de tels hommes fussent venus de si loin pour habiter parmi eux ; et, comme il se piquait d'ailleurs de cultiver la philosophie et les mathématiques, dans lesquelles les missionnaires étaient versés, il souscrivit à leur requête, leur assigna une demeure encore plus commode à Tchao-Khing, et leur permit d'y faire venir deux autres religieux. Le P. Mathieu Ricci arriva alors de Macao, avec un autre qui n'était pas prêtre, en sorte qu'il y eut à Tchao-Khing cinq Jésuites, dont trois prêtres, savoir, Michel Ruggieri, François Pasio et Mathieu Ricci, formés ensemble tous les trois dans le collège de Rome. Le dernier, né à Macerata, dans la Marche d'Ancone, en 1552, et destiné d'abord à l'étude du droit, était entré en 1571 dans la Compagnie de Jésus. Dirigé pendant son noviciat par le P. Valignani, il avait eu l'idée de le suivre un jour aux Indes. Il arriva, en 1578, à Goa, où il acheva son cours de théologie. « Le zèle, dit le P. d'Orléans, le zèle courageux, infatigable, mais sage, patient, circonspect, lent pour être plus efficace, et timide pour oser davantage, devait être le caractère de celui que Dieu avait destiné pour être l'apôtre d'une nation délicate, soupçonneuse, et naturellement ennemie de tout ce qui ne naît pas dans son pays. Il fallait un cœur vraiment magnanime pour recommencer tant de fois un ouvrage si souvent ruiné, et savoir si bien profiter des moindres ressources. Il fallait ce génie supérieur, ce rare et profond savoir, pour se rendre respectable à des gens accoutumés à ne respecter qu'eux, et pour enseigner une loi nouvelle à ceux qui n'avaient pas cru jusque-là que personne pût leur rien apprendre. Mais il fallait aussi une humilité et une modestie pareille à la

sienne, pour adoucir à ce peuple superbe le joug de cette supériorité d'esprit, auquel on ne se soumet volontiers que quand on le reçoit sans s'en apercevoir. Il fallait enfin une aussi grande vertu et une aussi continuelle union avec Dieu que celle de l'homme apostolique, pour se rendre supportable, à soi-même, par l'onction de l'esprit intérieur, les travaux d'une vie aussi pénible, aussi pleine de dangers, où l'on peut dire que le plus long martyre lui aurait épargné bien des souffrances. » Peu de jours après que le P. Ricci eut rejoint les religieux qui l'avaient précédé à Tchao-Khing, le vice-roi fit publier dans toute la ville qu'il déclarait les Jésuites domiciliés en Chine et qu'il voulait qu'on les tint pour tels. Par une faveur encore plus extraordinaire, eu égard au rang des vice-rois, qui semblent occuper en Chine une sphère plus élevée que celle des rois de l'Europe, il daigna aller visiter les étrangers dans leur demeure, à la grande surprise de tout le peuple. Dans cette visite solennelle, il portait une robe de soie rouge, au bord de laquelle étaient suspendues des clochettes d'or et d'argent, et il avait sur la tête une couronne d'argent doré. Son secrétaire avertit les Pères de ne pas aller à sa rencontre, afin de lui laisser le plaisir de la surprise qu'il leur ménageait. Il causa familièrement avec eux, parcourut leur maison, entra dans la chapelle que les Jésuites avaient ornée de leur mieux ; puis s'éloigna avec son cortège. Le grand amiral, étant venu à Tchao-Khing, témoigna aussi beaucoup de bienveillance aux Jésuites. A l'exemple de ces chefs du premier rang, les mandarins leur prodiguèrent des égards. L'un des principaux, les ayant invités à dîner, les fit asseoir sur des sièges semblables à ceux de ses collègues (Pl. LXXXVIII, n° 1), et à la fin on remit à chacun d'eux un éventail doré ; car, en Chine, il n'est personne qui ne tienne un éventail à la main. Un autre mandarin des plus distingués, ayant envoyé son jeune fils les visiter, fut si reconnaissant des caresses dont le comblèrent les religieux, qu'il leur fit dire qu'on apprendrait comment il savait honorer et servir ceux qui honoraient et appréciaient ainsi ce qui lui appartenait. Cependant, les Jésuites s'appliquèrent à étudier la langue mandarine, à l'usage des grands, qu'ils tâchèrent en même temps d'édifier par leur conduite et de se concilier de plus en plus par leurs

[1604]

superbe joug de
l'on ne se soumet
sans s'en aperce-
re la vertu et une
bien que celle de
rendre supporta-
n de l'esprit inté-
aussi pénible, aussi
dire que le plus
né bien des souf-
ne le P. Ricci eut
raient précédé à
oublier dans toute
ites domiciliés en
es tint pour tels.
extraordinaire, eu
ui semblent occu-
élevée que celle
a aller visiter les
à la grande sur-
cette visite solen-
ie rouge, au bord
es des clochettes
r la tête une cou-
rétaire avertit les
contre, afin de lui
qu'il leur mena-
vec eux, parcou-
chapelle que les
mieux, puis s'é-
and amiral, étant
a aussi beaucoup
A l'exemple de
s mandarins leur
des principaux,
s fit asseoir sur
de ses collègues
n remit à chacun
o Chine, il n'est
ail à la main. Un
és, ayant envoyé
eonnaissant des
religieux, qu'il
omment il savait
raient et appré-
nit. Cependant,
udier la langue
nds, qu'ils tâ-
r par leur con-
n plus par leurs



[1000]



Pranzo chez un Mandarin

Pranzo in casa d'un Mandarino

Comida en casa de un Mandarin



Manila

Manila

Manila

P

égards. Le P. Ruggieri composa un Catéchisme en langue chinoise. Afin de bien faire comprendre l'excellence pratique du christianisme à ce peuple, il traduisit les *Vies des Saints*. Mais, au moment où les Jésuites allaient commencer à prêcher publiquement la foi dans Tchao-Khing, le vice-roi, dont la faveur les y avait introduits et qui était sur le point de sortir de charge, fut d'avis que, dans leur intérêt même, ils retournassent pour un temps à Macao. En effet, c'est une coutume des vice-rois de la Chine, qu'avant de quitter leurs fonctions, ils fassent consigner dans les annales de la province tous les faits remarquables qui ont eu lieu pendant leur administration; et le premier soin du successeur est de lire ce qui est arrivé sous son prédécesseur, pour se mettre au courant des affaires. Le protecteur des Jésuites, sachant bien que son successeur s'étonnerait de trouver ces étrangers à Tchao-Khing, d'où il ne manquerait pas de les chasser par esprit de contradiction, usa de ruse, et fit écrire dans les annales que quelques personnages de sainte vie, d'une profonde sagesse, très-versés dans les sciences divines et humaines, étaient arrivés de l'Occident tout exprès afin d'étudier les lois et les coutumes de la Chine; qu'il les avait tolérés pendant un temps à Tchao-Khing; mais que bientôt après il les avait renvoyés, pour ne pas laisser des étrangers dans l'empire contre la défense des lois. Le stratagème réussit. Les Pères venaient de retourner à Macao, fort tristes de s'éloigner d'une vigne dont ils avaient franchi la haie, lorsque le nouveau vice-roi, que la lecture des annales et les éloges des principaux mandarins éclairèrent sur leur mérite, voulut à son tour les connaître. Il envoya une jonque les prendre à Macao, en leur faisant dire que, si son prédécesseur les avait méconnus en les congédiant, il saurait les dédommager en leur donnant une maison et une église. Les Pères Michel Ruggieri et Mathieu Ricci s'embarquèrent aussitôt pleins de joie. A leur arrivée, ils reçurent le plus gracieux accueil. Le vice-roi leur assigna une demeure, leur donna un terrain pour bâtir une église, leur délivra enfin des lettres-patentes qui les autorisaient à circuler comme régnicoles dans toute la Chine. Quand ce fonctionnaire sortit de charge à son tour, son successeur confirma ces lettres-patentes,

à la sollicitation du mandarin, dont les Jésuites avaient traité le fils avec une si paternelle bienveillance, et qui, de gan-cha-fou, c'est-à-dire chef de la justice à Tchao-Khing, était devenu lan-si-tao, dignité plus élevée de deux degrés. Non-seulement ce mandarin tint les religieux de son crédit, mais il leur fit bâtir, à ses frais, une église et une maison où ils allèrent loger, tout près de la ville, dans un lieu planté d'arbres et que plusieurs nappes d'eau rendaient fort agréable. La maison, construite à la chaux et couverte en tuiles, avait deux étages. L'église formait un bâtiment à part. Au-dessus de la porte s'élevait une tour avec des galeries qui dominaient la rivière. Quand les deux bâtiments furent terminés, le lan-si-tao y fit mettre ces inscriptions en langue chinoise, sur l'un : *Ici demeurent de saints personnages qui sont venus de l'Occident*; sur l'autre : *Ici on prêche la vérité, la loi de Dieu des cieux*. Couverts par la protection du vice-roi et du lan-si-tao, les Jésuites reçurent de fréquentes visites, notamment celle d'un lettré, réputé très-instruit, et gradué au troisième degré à Peking. Il avait un singulier plaisir à parler des choses de la foi avec les religieux, affectionnait surtout le P. Ruggieri, auteur d'un Catéchisme en langue chinoise, et entreprit de traduire ce livre en un style plus élégant, afin de le faire accepter par les classes élevées. Pendant qu'il se livrait à ce travail, Dieu lui communiqua une si grande grâce et éclaira tellement son intelligence, qu'il saisit toutes les vérités exposées dans le catéchisme. Homme d'un sens droit et d'une facile éloquence, il les développait avec une exactitude et un feu qui étonnaient les Pères, apportant à l'appui des mystères de la foi des arguments qu'on ne lui avait jamais suggérés. Il ne tarda point à demander le baptême; mais, comme il devait être le premier à le recevoir, on jugea à propos de l'ajourner. On voulait d'abord qu'il fût assez solidement instruit pour pouvoir rendre raison de sa foi à quiconque l'interrogerait. Comme la conversion d'un homme si connu devait avoir un très-grand éclat, on voulait aussi y préparer doucement les mandarins, en imprimant et distribuant la traduction du Catéchisme que ce lettré venait de préparer. On en offrit des exemplaires aux principaux mandarins, et on répandit à profusion les Commandements de Dieu que l'on avait tirés sur une feuille à

part. En les lisant, les mandarins les trouvèrent si conformes à la raison, qu'ils les proclamèrent une loi qui ne pouvait être l'œuvre des hommes, mais qui était descendue du ciel. Après avoir ainsi disposé les esprits, les Pères recommencèrent à exposer publiquement les vérités du christianisme dans leur église, avec l'approbation du lan-si-tao, premier magistrat en l'absence du vice-roi; et, comme le lettré s'exprimait nécessairement avec plus de facilité qu'eux dans sa langue naturelle, ils le chargèrent de faire quelques exhortations, ce dont il s'acquitta avec le plus heureux succès. Plusieurs de ses auditeurs se réunirent aux catéchumènes que l'on préparait sans bruit au baptême. Les Chinois encore idolâtres, apercevant la croix placée au faite de la maison des Jésuites, s'inclinaient en passant. D'autres entraient dans l'église, et y prenaient de l'eau bénite; car une tradition, qu'il faut évidemment rattacher aux travaux apostoliques des anciens missionnaires dont nous avons parlé, perpétuait le souvenir d'un pieux personnage qui, en parcourant la Chine, donnait une eau sainte, avec laquelle il guérissait les malades et opérait beaucoup d'autres miracles. Quelque sécurité que la protection du vice-roi assurât aux Jésuites, le P. Ruggieri, comprenant que l'autorisation de prêcher dans tout l'empire ne pouvait émaner que de l'empereur, avait écrit au gouverneur espagnol des Philippines et à l'évêque de Manille de presser le roi d'Espagne, d'envoyer dans ce but une ambassade à Péking. Le gouverneur des Philippines, ayant eu occasion d'expédier un navire à Macao pour se faire livrer des coupables qui venaient de s'y réfugier, y fit embarquer le P. Alfonse Sanchez, qu'il chargea d'aller à Tchao-Khing se concerter avec les Jésuites sur les moyens de propager la foi en Chine. Le P. Ruggieri, averti de l'arrivée de ce religieux dans la colonie portugaise, demanda pour lui au vice-roi l'autorisation de se rendre à Tchao-Khing; mais le mandarin, qui représentait à Macao l'empereur de la Chine, suzerain de la colonie, ayant été consulté à cet égard, répondit que les Espagnols n'étaient venus que pour se faire livrer des coupables, et que, leur but étant rempli, il n'y avait pas lieu de permettre l'entrée en Chine du P. Sanchez. Du moins, le P. Ruggieri obtint la faculté d'aller à Macao, d'où on l'autorisa

même à ramener à Tchao-Khing le P. François Cabral, provincial de l'Inde. En lui accordant cette permission, « Vois, Père, lui dit le lan-si-tao, quoique tu aies déclaré au commencement que tu venais pour apprendre la langue et les coutumes de la Chine, et que je l'aie dit à mon tour aux autres mandarins, je sais bien que tu n'as pas d'autre dessein que de publier la loi divine; mais, j'en suis bien aise, et tu n'as pas besoin de te cacher de moi pour cela. Au contraire, je te permets de baptiser le lettré que tu as à la maison, et tous les autres qui voudront se faire chrétiens. Je permets aussi au Père dont tu parles de venir ici, et je souhaite que tu divulgues ta loi dans toute la Chine; car, je l'ai vue et montrée à d'autres: elle nous plaît fort, et ne contrarie ni notre police ni notre manière de gouverner. » Le P. Ruggieri conféra à Macao avec le P. Alfonse Sanchez, qui reprit ensuite la route des Philippines. Mais une tempête le porta jusqu'à Malaca, où il dut séjourner près de quatre mois pendant qu'on réparait son vaisseau; enfin il arriva sain et sauf à Manille. Le P. François Cabral, provincial de l'Inde, étant arrivé de son côté à Tchao-Khing, y baptisa, le 18 décembre 1584, avec autant de magnificence qu'on put en déployer, le Chinois lettré qui attendait cette grâce, et qui la reçut avec le nom de Paul. Un autre Chinois, chez lequel les Pères avaient d'abord logé en mettant le pied dans cette ville, fut associé à son bonheur. Le provincial, après avoir terminé sa visite, retourna à Macao, tandis que Paul regagnait sa ville natale, jaloux de gagner à la foi, sa femme, ses enfants et ses compatriotes. Les Pères Édouard de Sande et Antoine d'Almeida étant venus de la colonie portugaise à Tchao-Khing, le premier y demeura avec le Père Mathieu Ricci; le second accompagna le P. Michel Ruggieri, auquel le lan-si-tao facilita le moyen de parcourir la province de Tche-Kiang, dont ce mandarin était originaire. Les deux missionnaires partirent de Canton, avec le frère du lan-si-tao, le 20 novembre 1585, et ils arrivèrent, le 23 janvier 1586, à Hang-Tcheou, l'ancien Quinsay de Marco-Polo (1), ville située sur le Thsian-Thang et le lac Sihou. Vaste, fortifiée, commerçante

(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 39, col. 1.

le P. François lui accordant la langue et les commencement l'aie dît à mon mais bien que tu e publier la loi , et tu n'as pas r cela. Au con- ter le lettré que autres qui vou- ets aussi au Père souhaite que tu chine ; car, je l'ai nous plait fort, i notre manière conféra à Macao i reprit ensuite une tempête le séjourner près éparait son vais- f à Manille. Le de l'Inde, étant g, y baptisa, le nt de magnifi- e Chinois lettré la reçut avec le chez lequel les mettant le pied n bonheur. Le s sa visite, re- ul regagnait sa a foi, sa femme, Pères Édouard étant venus de ing, le premier Ricci ; le se- ggieri, auquel e parcourir e mandarin était es partirent de tao, le 20 no- le 23 janvier n Quinsay de Thsian-Thang commerçante

et industrieuse, elle a des rues larges et pavées, que parcourt une population de six cent mille habitants. Parmi les monuments, on remarque quatre grandes tours à neuf étages, et plusieurs arcs de triomphe. Ruggieri la compara à Venise, qu'il connaissait ; Alméida la trouva plus grande qu'aucune ville de Portugal, à l'exception de Lisbonne. Le père du lan-si-tao donna l'hospitalité aux deux missionnaires, qui disposèrent une de leurs chambres en chapelle. Les plus grands mandarins les invitèrent à leur table. L'un d'eux pria même le P. Ruggieri d'assister aux funérailles de sa mère ; démarche dont il s'excusa, en disant que les prières des chrétiens ne servaient de rien à ceux qui n'avaient pas adoré pendant leur vie le Créateur et le Seigneur du monde. Il prit occasion de là pour expliquer que la loi de Dieu est nécessaire au salut, et qu'elle surpasse toutes les autres en sainteté. Les bonzes eux-mêmes témoignèrent des égards aux religieux, à qui ils demandaient de l'eau bénite, sous l'influence de la tradition dont nous avons parlé ; mais, les missionnaires, craignant de profaner une chose sainte, s'abstinrent de leur en donner. Comme leur intention n'était pas de s'arrêter à Hang-Tcheou, ils n'osèrent conférer le baptême à tous ceux qui le sollicitaient, et qu'ils avaient passé la nuit même à instruire. Ils régénérèrent seulement dans l'eau baptismale le père du lan-si-tao, vieillard de soixante-dix ans, orné de plusieurs vertus morales et d'une assez grande science relative, qu'ils avaient catéchisé avec soin durant quatre mois : la cérémonie eut lieu le jour de Pâques. Le P. Ruggieri ne crut pas non plus devoir refuser le baptême au fils d'un lettré, que les superstitions et les prières des bonzes n'avaient pu guérir d'une maladie mortelle, et dont le père recourut enfin au missionnaire. Ce dernier croyait que l'enfant, alors aux portes du tombeau, ne survivrait pas ; mais, à peine baptisé, il se trouva mieux et guérit en peu de jours, comme le P. Ruggieri l'écrivait, le 8 novembre 1586. De Hang-Tcheou, les deux Jésuites revinrent à Tchao-Khing, où ils trouvèrent quarante nouveaux chrétiens. Le visiteur et le provincial de la Compagnie de Jésus dans l'Inde espérèrent, à la nouvelle de ces succès, que la Chine allait se convertir à l'Évangile. Il leur parut urgent de ne plus laisser

dépendre l'admission des missionnaires dans cet empire de la simple volonté de vice-rois ou d'autres mandarins, changés de trois ans en trois ans, mais de faire en sorte que le Pontife romain et le roi d'Espagne obtinssent de l'empereur même qu'il leur ouvrît ses États. Le P. Ruggieri, mieux instruit que les autres Pères des mœurs de la Chine où il avait demeuré plus longtemps qu'eux, leur parut l'homme le plus propre à plaider cette grande cause à Rome et à Madrid, où l'on savait que le P. Alfonse Sanchez allait, de son côté, se rendre des Philippines. Les efforts de ces deux Jésuites semblèrent devoir aboutir à un heureux résultat. L'affection des mandarins pour le P. Ruggieri, dont ils ne voulaient pas se séparer, ne lui permit pas de sortir de si tôt de la Chine. Il finit cependant par retourner à Macao avec le P. Emmanuel de Sande, laissant Mathieu Ricci et Antoine d'Alméida à Tchao-Khing. Il s'embarqua en 1588, n'arriva en Espagne qu'un an après le P. Sanchez, et s'acquitta de sa mission auprès de Philippe II et de Sixte V.

Nous interrompons ici l'histoire des missionnaires jésuites dans l'archipel des Philippines et en Chine, pour parler des services qu'y rendirent les Frères-Prêcheurs.

Le saint Siège et la cour d'Espagne, favorisant le zèle des religieux de saint Dominique pour la conversion des infidèles, le P. Jean-Chrysostôme de Séville, qui avait déjà exercé le ministère apostolique avec de grands fruits dans le Mexique, et que ses supérieurs avaient rappelé en Espagne pour qu'il se disposât à une autre mission, entreprit de réunir des ouvriers évangéliques qui se dévouassent à l'œuvre des Philippines. Muni des pouvoirs du Pape Grégoire XIII, et avec l'agrément de Philippe II, il écrivit à tous les couvents de son ordre de la province d'Espagne, pour inviter les religieux à se joindre à lui (1). Indépendamment de Jean-Chrysostôme, Fontana (2) nomme dans cet essaim de missionnaires Jean de Castro, institué vicaire général de la mission, François de Toro, André Almaguer, Antoine de Arcedian, Pierre Bolagnos, Albert Ximenès, Jean de Luperdi, Jean Cobo,

(1) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 771.

(2) *Monumenta dominicana*, an 1576.

Barthélemi Lopez, Michel de Barriaca, Grégoire de Oxoá, Jean Maldonat, Ambroise Rodriguez, Jean Ogeda, Jacques de Soria, Michel Benavidès, Louis de Gargia, Pierre de Soto, Joseph Mondana, François Navarro, Jean de Vrieta, Dominique de Nieva, Pierre Flores, Louis Gandulto, et Dominique de Salazar, qu'il faut distinguer du premier évêque de Manille. Les missionnaires seraient arrivés dans l'archipel en 1576, suivant Fontana, sur ce point moins exact que Tournon, qui retarde avec raison leur départ d'Espagne jusqu'en 1586. En effet, Jean de Castro était encore en Amérique l'an 1584, et il passa assez longtemps en Europe avant de faire voile pour les Philippines (1).

Michel Benavidès, l'un des missionnaires, né à Carrion des Comtes dans le royaume de Léon, n'était âgé que de quinze ans quand il embrassa l'institut des Frères-Prêcheurs au couvent de Saint-Paul à Valladolid en 1567. Le célèbre Bannès, sous lequel il étudia la théologie à Valladolid, charmé de la vivacité de son esprit et de ses talents, se flattait de l'avoir pour successeur dans les universités d'Espagne; mais la Providence, comme on l'a vu, destinait le jeune professeur à un autre ministère (2). Les obstacles que rencontrèrent les Dominicains venus, sous la conduite de Jean de Castro, pour évangéliser les Philippines, ne les découragèrent point. Soumis à l'épreuve de la faim et de la soif, réduits à se nourrir de racines, trouvant à peine de l'eau potable, persécutés par les prêtres des idoles, ils triomphèrent de toutes ces difficultés par la patience, amenèrent à la foi des peuplades entières, et vécut sous une observance si régulière qu'on crut voir reparaître toute la ferveur du temps de saint Dominique (3). L'évêque de Manille appliqua Michel Benavidès à l'instruction des négociants chinois qui se trouvaient toujours en grand nombre dans la ville épiscopale. Ce travail, dont personne n'avait encore voulu se charger, était d'autant plus ingrat qu'il fallait commencer par apprendre la langue chinoise, la plus difficile de toutes les langues. Le zèle du serviteur de Dieu lui fit accepter la commission, et il

n'épargna rien pour se mettre en état de la bien remplir. Dès qu'il put comprendre les marchands chinois et en être compris, il leur parla de Jésus-Christ et de sa religion. Mais, pour les rendre plus dociles à ses instructions, il engagea l'évêque et la ville à faire bâtir un grand hôpital, où les malades de cette nation fussent reçus avec charité. Michel Benavidès les servait de ses propres mains, sans jamais se rebuter, les disposant, par ses bons offices, à recevoir les vérités du salut qu'il voulait leur persuader, et il en gagna plusieurs à Jésus-Christ. En même temps qu'il travaillait à leur conversion, il s'occupait de faciliter aux autres missionnaires les moyens d'y travailler eux-mêmes. « Remarquable, dit Fontana (1), que la complication des caractères de la langue chinoise, qui s'élevaient au delà de trente mille et qui différaient tous considérablement entre eux, en rendait l'étude extrêmement difficile aux Européens, et serait par conséquent un obstacle sérieux à la propagation de la foi, il réduisit ingénieusement ces difficultés à quatre principales, divisant les caractères en particuliers, spécifiques, généraux et généralissimes. » Cette méthode réussit aux Dominicains, en sorte que Michel Benavidès, songeant à continuer ses travaux apostoliques au sein même du Céleste empire, put ne pas entreprendre seul ce voyage.

Depuis la retraite involontaire du P. Gaspard de la Croix (2), plusieurs Dominicains avaient essayé successivement d'appeler les peuples de la Chine à la foi. Barthélemi Lopez, Antoine de Arcedian et Alfonse de Saint-Dominique, vers 1587, suivant Tournon (3), en 1596 seulement, selon Fontana (4), bâtirent un couvent à Macao, pour porter de là le flambeau de la vraie religion dans cet empire. Ce fut au mois de mai 1589, que Michel Benavidès y fut introduit, Fontana dit avec Jean Cobo, Jean de Saint-Pierre (5) et Jean de Castro (6); Tournon dit avec Jean de Castro seulement (7), par deux Chinois qu'ils avaient convertis et baptisés

(1) An 1575.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 564, col. 1.

(3) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. VI, p. 730.

(4) *Monumenta dominicana*, an. 1596.

(5) *Ibid.*, an. 1575.

(6) *Ibid.*, an. 1609.

(7) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. VI, p. 730.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 27, col. 2.

(2) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 771.

(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1587.

en état de la bien
re les marchands
r parla de Jésus-
pour les rendre
il engagea l'évé-
rand hôpital, où
essent reçus avec
rvaient de ses pro-
er, les disposant,
s vérités du salut
il en gagna plu-
temps qu'il tra-
occupait de faci-
les moyens d'y
quant, dit Fon-
caractères de la
au delà de trente
onsidérablement
trêmement diffi-
r conséquent un
on de la foi, il
cultés à quatre
ères en particu-
énéralissimes. »
nicains, en sorte
à continuer ses
ême du Céleste
seul ce voyage.
re du P. Gas-
rs Dominicains
appeler les peu-
thélemi Lopez,
de Saint-Domi-
n (3), en 1596
âtirent un cou-
le flambeau de
re. Ce fut au
enavides y fut
n Cobo, Jean
astro (6); Tou-
ement (7), par
rtis et baptisés

L'ordre de saint

L'ordre de saint

à Manilla. L'un des deux se nommait Thomas Seiguan. Fontana prétend que, familiarisés avec la langue chinoise, les Dominicains annoncèrent Jésus-Christ avec succès, établirent une église paroissiale sous le vocable de saint Gabriel, et même formèrent un collège pour y élever les enfants dans la religion chrétienne. Il n'est pas certain, au rapport de Tournon (1), que Michel Benavides ait fait de grandes conversions en Chine, quoiqu'on pût en espérer beaucoup si on eût laissé aux missionnaires le loisir de travailler à l'œuvre du Seigneur. Mais, bientôt dénoncés et arrêtés, ils souffrirent une rude prison à Hay-teng, confessèrent le nom de Jésus-Christ devant les tribunaux, et ne recouvrèrent la liberté qu'à la condition de sortir immédiatement de la Chine (2).

Le P. Jean de Castro, après mille glorieux travaux, mourut, en odeur de sainteté, le 9 juin 1592, suivant Tournon (3), mais bien plus tard suivant Fontana (4), qui s'exprime ainsi sous l'an 1609 : « Aux Philippines mourut le P. Jean de Castro, premier fondateur de la province du Saint-Rosaire des Philippines, homme plein de l'esprit de charité, qui, après beaucoup de fatigues supportées pour la propagation de la foi, surtout en Chine, après avoir souffert les fers et la prison, et refusé l'épiscopat que lui offrait le roi d'Espagne, s'enveloppant dans la pauvreté, se contentant du plus misérable grabat, et riche d'une vie pure, s'envola au ciel. » A l'égard de Michel Benavides, de retour à Manille, il fut, pendant quelques années, comme le bras droit et le conseil de l'évêque. Cependant, il fit toujours de la prédication son objet principal. Sa vie était très-austère, et son travail continuel. Jamais les plus grandes fatigues ni les dangers ne le rebutèrent. Aussi opéra-t-il de nombreuses conversions. Les Pères Jean Maldonat et Michel Benavides, ayant reçu d'un chef qu'ils avaient converti l'offre de beaucoup de présents, ne voulurent accepter que les aumônes nécessaires pour la construction d'une église et d'une

petite maison destinée aux missionnaires (1).

Les Dominicains des Philippines rendirent compte au maître général Hippolyte-Marie Beccaria des résultats et des espérances de leur mission, du nombre et de l'état de leurs couvents, séminaires d'ouvriers évangéliques toujours prêts à cultiver et à étendre ce que leurs prédécesseurs avaient planté et arrosé de leurs sueurs ou de leur sang (2). Le maître général, consolé par ces nouvelles, répondit avec une grande effusion de charité aux hommes apostoliques qui les lui transmettaient, et qu'il aimait comme de véritables enfants de saint Dominique, imitateurs de son zèle et de sa pénitence. Après leur avoir marqué que, dans le chapitre général de Venise, tous leurs couvents avaient été acceptés pour former la nouvelle province du Saint-Rosaire, il les félicitait de ce que, par leurs travaux, ils réparaient dans l'Océanie les pertes que l'Église faisait tous les jours en Europe par le venin des nouvelles hérésies. Enfin, il les encourageait à persévérer, puisque leur récompense devait être la couronne du martyre que plusieurs avaient déjà reçue, ou du moins celle d'une glorieuse confession à laquelle tous avaient droit. Cette lettre de Beccaria est écrite de Milan le 3 novembre 1592 (3).

L'intérêt des Églises déjà établies aux Philippines ayant appelé Michel Benavides en Espagne, en qualité de procureur général des Dominicains de l'archipel, Philippe II remarqua son zèle, son habileté et sa prudence (4). Non-seulement ce prince lui accorda tout ce qu'il venait lui demander; mais, sans l'avertir, il le proposa pour premier évêque de Ségovie-la-Neuve. Clément VIII envoya les bulles, datées du 31 août 1596. En les remettant à Benavides, le roi lui déclara qu'il n'admettrait pas ses excuses, qu'un refus l'offenserait, et qu'un missionnaire, après s'être généreusement dévoué à la conversion des infidèles par le seul motif de la gloire de Dieu, devait se laisser placer dans le poste où l'on croyait que son ministère serait le plus avantageux à la religion. Ce fut une nécessité pour le disciple de Jésus-Christ de se sou-

(1) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 772.

(2) *Ibid.*, et t. VI, p. 730.

(3) *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 151.

(4) *Monumenta dominicana*, an. 1609.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1591.

(2) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 730.

(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1595.

(4) *Ibid.*, p. 772.

mettre. Il ne pensa plus qu'à réunir des apôtres en état de travailler utilement avec lui à former un peuple nouveau. Suivi de vingt religieux de son ordre, il s'embarqua, passa par le Mexique, et arrivé à Manille, après avoir rendu compte à l'évêque de cette ville des résultats de son voyage en Europe, il alla droit à Ségovie-la-Neuve.

Ce pays était encore rempli d'idolâtres ; et, à l'exception des Espagnols, à peine y comptait-on deux cents personnes que les Dominicains eussent fait entrer dans l'Eglise par le baptême. Les historiens ont cru nous donner une assez haute idée du zèle apostolique et de la sollicitude pastorale de Michel Benavides en nous disant que, quoique son diocèse fût fort étendu, puisqu'il comprenait trois grandes provinces, il le rendit presque tout chrétien. Deux provinces à peu près entières renoncèrent à leurs anciennes superstitions pour embrasser la foi, et les conversions que le prélat fit dans la troisième ne furent pas en petit nombre. Il avança l'œuvre du Seigneur autant par la ferveur de ses prières et la sainteté de sa vie, que par ses continuelles prédications. Et ce qui lui gagna principalement la confiance de ces peuples fut la fermeté avec laquelle il les défendit toujours contre les vexations et la tyrannie des gouverneurs espagnols, dont il ne craignit ni la puissance ni le mécontentement. Il méprisa également leurs injures et leurs menaces, et ne combattit pas les mœurs corrompues des Européens avec moins de vigueur que les grossières superstitions des indigènes. Suivant l'avertissement de l'apôtre, il ne se lassa pas d'annoncer aux uns et aux autres la parole de Dieu, de les presser à temps et à contre-temps, de les reprendre, de les supplier, de les menacer, de les tolérer et de les instruire. La conversion de plusieurs milliers d'idolâtres, et l'amendement d'un grand nombre d'Espagnols, furent les fruits d'un zèle si pur et si ardent.

Dominique de Salazar, évêque de Manille, étant mort, et cette Eglise ayant été érigée en métropole, Michel Benavides en fut établi premier archevêque (1). Philippe III obtint ses bul-

les de Clément VIII le 15 avril 1602. Ce prince, n'ignorant pas que la charité sans bornes du saint prélat l'avait toujours fait vivre dans une grande pauvreté, se chargea lui-même de tous les frais et de toutes les dépenses nécessaires. En lui envoyant ses provisions, le roi ne lui souhaila autre chose, pour la gloire de l'Eglise et du nom espagnol, sinon qu'il vécut assez longtemps pour faire dans la capitale des Philippines ce qu'il avait déjà fait dans le diocèse de Ségovie-la-Neuve. L'archevêque n'était alors que dans sa cinquantième année : mais ses grandes mortifications et ses travaux continuels avaient bien affaibli sa santé, sans affaiblir toutefois le zèle qui le dévorait. Il en donna de nouvelles preuves par son application à cultiver ou à perfectionner tout le bien que son prédécesseur avait commencé, et à déraciner un reste de superstition dont on n'avait pu encore débarrasser entièrement les indigènes. Le ciel répandit de nouvelles bénédictions sur un prélat qui ne cherchait, en toutes choses, que les intérêts de Jésus-Christ, et qui était toujours prêt à donner sa vie pour le salut de son troupeau. Lopez, cité par Fontana (1), dit que Michel Benavides brillait de l'éclat des miracles, et que, le jour d'une fête solennisée dans l'église des Frères-Prêcheurs, les indigènes aperçurent une grande lumière qui descendait d'en haut sur le couvent et sur l'église ; et, au milieu de ces rayons lumineux, une échelle éclatante conduisait au ciel les nouveaux baptisés. Attirés par cette vision, ils accoururent tous vers l'archevêque, en lui disant : « Hâtez-vous de nous donner le baptême, afin qu'entrant au nom de Dieu dans cette lumière nous montions à notre tour au ciel. »

Michel Benavides mourut à Manille, le 26 juin 1607, en grande opinion de sainteté.

Ce que nous venons de dire des Philippines fait assez apprécier l'importance de leur situation, comme station des missionnaires entre la Chine et l'Amérique. Manille (Pl. LXXXVIII, n° 2) communiquait régulièrement avec Acapulco, port de Mexico, à l'ouest du continent américain, comme Vera-Cruz était le port de cette capitale d'un autre côté.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1602.

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1603.

02. Ce prince, dans les bornes du monde, vivait dans une simplicité même de tous les besoins nécessaires. Le roi ne lui permit de l'Église qu'il vécut assez simple dans la capitale des Philippines dans le diocèse que n'était alors : mais ses travaux continus affaiblirent tout en donna de l'attention à cultiver que son prédécesseur avait raciné un reste qui encore désolait. Le ciel répandit sur un prélat qui que les intérêts toujours prêt à se consacrer. Le ciel répandit sur un prélat qui que les intérêts toujours prêt à se consacrer. Le ciel répandit sur un prélat qui que les intérêts toujours prêt à se consacrer.

CHAPITRE XIV.

Suite des Missions des Dominicains et des Jésuites au Mexique et à Haïti.

En reportant nos regards de l'archipel des Philippines vers le Mexique, nous devons constater, en 1589, la mort de Pierre de Pravia (1). Originaire des Asturies dans le diocèse d'Oviédo, il avait embrassé fort jeune la règle de Saint-Dominique. De brillantes études à Salamance le firent nommer professeur au collège de Saint-Thomas à Avila ; mais il se sentit plus d'attrait pour la prédication, dont les fruits lui paraissaient plus sensibles et plus importants pour le salut. Il passa au Mexique, afin de se consacrer au service des indigènes. A son arrivée, on le retint chez les Dominicains de Mexico, pour qu'il enseignât la philosophie et la théologie aux jeunes religieux ; occupation à laquelle il aurait bien préféré celle d'évangéliser les idolâtres. Après avoir donné des leçons dans le cloître, on l'obligea d'en faire publiquement dans l'université de Mexico. Il y remplit une chaire de philosophie, et y eut pour collègue Barthélemy de Ledesma, auquel il succéda dans la première chaire de théologie, lorsque ce dernier quitta l'université de Mexico. Après avoir formé des disciples, dont les uns composèrent des ouvrages estimés, dont les autres remplirent les principales dignités ecclésiastiques de la Nouvelle-Espagne, il abandonna volontairement sa chaire, pour se livrer aux fonctions de l'apostolat. Dans cette carrière, il obtint, en quelques années, des résultats immenses. Obligé d'accepter diverses charges dans le cloître et dans l'Église, alors qu'il eût voulu travailler toujours en simple missionnaire, il sut faire concourir ces emplois, comme de nouveaux moyens, à son grand objet, qui était l'instruction et la conversion des idolâtres, ou la réforme des mœurs des anciens et des nouveaux chrétiens. D'abord la charge de prieur du couvent de Mexico et ensuite celle de provincial, sans lui ôter la liberté de prêcher, le mirent en état de pourvoir plus facilement aux besoins des peu-

ples, en leur procurant des ministres de la parole. L'archevêque lui ayant fait accepter depuis les fonctions de vicaire général et d'administrateur du diocèse, il put imprimer en cette qualité une impulsion plus forte aux efforts, déjà si généreux, des ouvriers apostoliques des divers ordres. Sur ces entrefaites, on le nomma à l'évêché de Panama. « Hélas, dit-il, il y a quarante ans que je travaille bien ou mal dans l'intérêt général, et que je tâche de régler les affaires de mon âme avec Dieu, sans oser me répondre que tout ce que j'ai voulu faire pour sa gloire ait toujours été trouvé pur à ses yeux. Convient-il, dans la vieillesse, de multiplier les embarras ? Et n'est-il pas plus sage de se débarrasser de tout le reste, pour n'être désormais qu'à Dieu et à soi-même sans distraction ? » La persévérance de ses refus lui permit de passer ses dernières années dans la méditation des vérités qui n'avaient pas cessé d'être l'objet de ses prédications et de ses leçons. Il lia alors une sainte amitié avec le pieux solitaire Grégoire Lopez, et il s'endormit dans le Seigneur le 6 janvier 1589.

Jean de Saint-Étienne, mort la même année, était profès du couvent de ce nom à Salamance (1). Son père, aussi généreux que riche, ne doutant pas qu'on ne lui laissât l'usage d'une bibliothèque, lui envoya, peu de jours après sa profession, pour plus de mille ducats de livres : mais le religieux, mieux instruit de ses engagements, avertit le supérieur. « Que pensez-vous faire de tous ces livres ? demanda celui-ci. — Mon Père, répondit le jeune profès, je n'ai plus de volonté, j'en ai fait le sacrifice à Dieu. C'est à vous de disposer de ce qui appartient à l'ordre. Ces livres, dont la plupart me seraient assez inutiles aujourd'hui, ne trouveront-ils pas une place dans la bibliothèque commune ? » On connut les talents de Jean de Saint-Étienne, dès qu'il parut dans les chaires d'Espagne ; mais ses prédications portèrent encore plus de fruit au Mexique, où il arriva vers le milieu du xvi^e siècle. Envoyé avec quelques autres missionnaires vers la côte de la mer du Sud, dans le pays de Zacatula, il apprit l'idiome local avec une promptitude qui était l'effet de la grâce plutôt que de la mémoire,

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 255.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vii, p. 82.

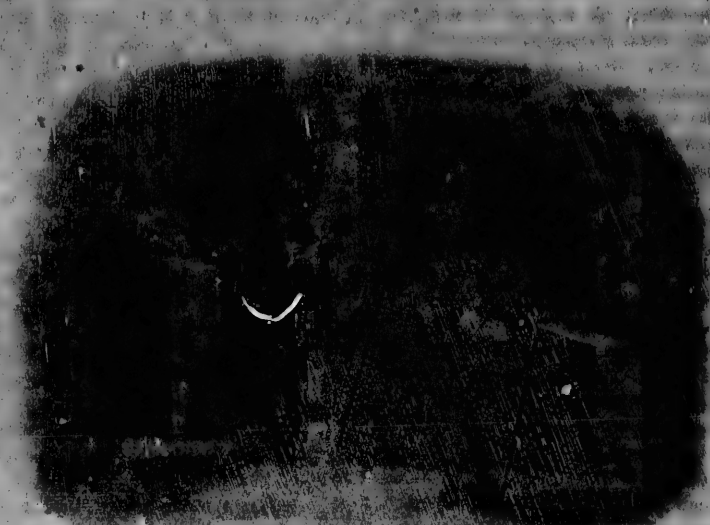
gagna non moins vite le cœur des indigènes, brûla leurs idoles, les groupa en peuplades civilisées; et cette mission, qu'on regardait comme l'écueil de la patience des ouvriers évangéliques, devint ses délices, au point qu'il l'appelait *son paradis*. Il n'aurait jamais demandé à changer de station : mais l'obéissance lui fit accepter le gouvernement de plusieurs couvents et la charge de vicaire général de la province de Saint-Vincent. Ce qu'il avait fait dans le pays de Zacatula, il continua de le faire dans la contrée de Vera-Paz et dans la province de Guatemala, jusqu'à sa mort, arrivée le 24 juillet 1590.

L'ordre des temps nous ramène au P. Dominique de l'Annonciation, vive lumière qui s'éteignit l'année suivante. Nous ne savons à quelle année on doit rattacher un trait fort remarquable de sa vie. Le missionnaire évangélisait alors une contrée du Mexique, désignée par Davila sous le nom de royaume de Coccin, et dont le gouverneur avait, par l'injustice de ses soupçons et par ses violences, provoqué une irritation qui menaçait d'être fatale à la colonie. N'ayant pu réussir à le calmer, Dominique, par une inspiration de l'Esprit de Dieu, renouela à son égard ce que saint Bernard avait fait jadis à Guillaume, duc d'Aquitaine. Le dimanche des Rameaux, pendant la messe, et après l'*Agnus Dei*, le prêtre de Jésus-Christ, tenant le corps de Notre-Seigneur entre ses mains, se tourna vers le gouverneur et l'invita à s'approcher. Il vint, en effet, s'agenouiller aux pieds du célébrant, qui, à haute voix, lui demande (Pl. LXXXIX, n° 1) : « Croyez-vous que l'hostie consacrée que je tiens entre mes mains soit le corps de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme? — Oui, mon Père, je la crois. — Croyez-vous que ce même Dieu viendra un jour juger les vivants et les morts, récompenser les justes, et punir les impénitents de peines éternelles? — Je le crois fermement, dit encore le gouverneur effrayé. — Si vous le croyez, reprend le prêtre, pourquoi ne craignez-vous pas le compte terrible qu'il vous faudra rendre pour tant de crimes et tant de malheurs qu'on peut justement vous imputer? Pourquoi refusez-vous de vous réconcilier avec vos officiers, qui seraient fâchés de vous avoir offensé? Pourquoi ne faites-vous pas cesser une infinité de désordres que vos divisions fomentent à la honte de la religion et pour la ruine du

peuple qui meurt de faim? Vous ne direz point que vous ignorez ces maux : je vous les ai souvent représentés; plusieurs saints religieux vous en ont averti avant et après moi. Si vous avez refusé d'écouter les hommes, écoutez du moins à présent la voix de Dieu, qui doit vous juger un jour. C'est en son nom que je vous ordonne de vous réconcilier en ce moment avec vos officiers, de rétablir la paix, et de travailler sérieusement à soulager le pauvre peuple que la famine dévore. Si vous obéissez à Dieu qui vous parle par ma bouche, je vous promets, de sa part, que dans trois jours vous verrez aborder des vaisseaux chargés de vivres, qui feront oublier une partie de nos maux : mais, si vous vous montrez rebelle au Seigneur, attendez-vous à un châtiment terrible qui n'est plus éloigné. » A ces paroles, le ministre de Jésus-Christ remonte à l'autel, et achève la messe, tandis que le peuple, rempli d'une sainte frayeur, fond en larmes. La messe terminée, le gouverneur, par un signe de main, arrête les assistants : « Vous avez entendu, leur dit-il, les ordres et les menaces du P. Dominique. S'il est vrai que je sois la cause de tous les malheurs qui affligent ce pays, il est juste que je les fasse cesser : je pardonne donc de tout mon cœur à ceux qui m'ont offensé; je les prie d'oublier, à leur tour, le passé, et je déplore les misères dont souffre le peuple : il ne tiendra plus à moi qu'il ne soit soulagé. Joignez vos prières aux miennes pour fléchir la colère de Dieu, qui nous châtie selon nos péchés. » Ce changement, qu'on regarde comme miraculeux, attendrit toute l'assemblée. Les capitaines et les autres officiers viennent embrasser le gouverneur, qui les accueille avec les témoignages d'une sincère réconciliation; puis les fidèles se retirent en bénissant le Seigneur. Trois jours après, les vaisseaux annoncés mettent le comble à la joie publique, en apportant des provisions de toute espèce. L'instrument de toutes ces grandes choses fut éprouvé, comme Tobie, par la perte de la vue; mais il ne cessa d'instruire et de servir le prochain, que lorsque les infirmités et la vieillesse le forcèrent de se retirer dans le couvent de Mexico. L'oraison et la pénitence sanctifièrent sa retraite. Pour mortifier sa chair, le vieillard se servait d'une chaîne de fer et d'un rude cilice. Ayant quitté ces instruments de pénitence un jour de Noël, il les cacha sous le chevet de son

[1607]

us ne direz point
e vous les ai sou-
nts religieux vous
moi. Si vous avez
écoutez du moins
i doit vous juger
je vous ordonne
ent avec vos offi-
travailler sérieu-
peuple que la fa-
à Dieu qui vous
s promets, de sa
s verrez aborder
es, qui feront ou-
mais, si vous vous
attendez-vous à
plus éloigné. » A
us-Christ remonte
tandis que le peu-
r, fond en larmes.
neur, par un signe
: « Vous avez en-
et les menaces du
ne je sois la cause
gent ce pays, il est
je pardonne donc
m'ont offensé; je
le passé, et je dé-
peuple: il ne tien-
lagé. Joignez vos
chir la colère de
nos péchés. » Ce
comme miraculeux,
s capitaines et les
rasser le gouver-
émoignages d'une
fidèles se retirent
jours après, les
comble à la joie
visions de toute
es grandes choses
ar la perte de la
re et de servir le
mités et la vieil-
ans le couvent de
e sanctifièrent sa
r, le vieillard se
d'un rude cilice.
le pénitence un
le chevet de son



[illegible]

Dominique de L'Innocence

Domenico dell' Annunziata

Donatxo de la Anunciacion

*Amorpha canescens*

Açortino d. Carolina

Agosto de Carenco

lit; mais, comme il était aveugle, il ne s'aperçut pas qu'on en voyait une partie. Quelques religieux, étant venus s'édifier de son entretien, lui demandèrent ce qu'il faisait de cette chaîne meurtrière. « Je m'en sers, répondit-il, pour attacher un chien furieux et désobéissant; mais il a fallu lui donner aujourd'hui un peu de liberté, à cause de la fête. » Dominique de l'Annonciation finit sa pénitence avec sa vie, le 14 mars 1591 (1). Il avait composé une *Histoire des premiers fondateurs de la province du Mexique*, et traduit de l'espagnol en latin un opuscule de Las Casas en faveur des indigènes.

Ce grand missionnaire, naguère témoin des efforts des Jésuites pour féconder la Floride, arrosée de leur sang généreux, avait pu suivre les progrès de leurs missions naissantes sur les frontières du Mexique. Parmi leurs plus courageux apôtres, nous devons nommer Gonsalve de Tapia, né à Léon, d'une noble famille, admis dans la Société de Jésus en 1576, et arrivé en 1585 dans la Nouvelle-Espagne (2). Déjà prêtre, il professa d'abord la philosophie et la théologie; mais il soupirait après le bonheur d'évangéliser les idolâtres. Sur ces entrefaites, trois des quatre prêtres dont se composait un collège des Jésuites, situé à proximité de peuplades chrétiennes, étant tombés malades, on le chargea de les suppléer. En quinze jours, il se familiarisa avec l'idiome des Tarasques, peuples de la province de Méchoacan, dont il parcourut les montagnes et les demeures, en leur annonçant la bonne nouvelle, et en s'attachant leurs cœurs. Dix-sept jours lui suffirent pour posséder la langue des Chichimèques. Il pénétra ensuite dans la province de Topia, comprise dans la Nouvelle-Biscaye, et qui s'étend l'espace de plus de trente lieues entre des montagnes très-hautes et très-difficiles, où l'excès du froid est inouï pendant l'hiver. Les habitants y prostituaient leur adoration même aux animaux. Cette nation barbare, que Gonsalve de Tapia entreprit le premier de civiliser, se transforma, grâce à lui et aux Jésuites qui complétèrent son ouvrage, au point que cinq cents idoles furent réduites en cendres, que cinq mille âmes se

régénérèrent dans le baptême, et qu'à la vie errante succédèrent les habitudes d'une nation policée. Gonsalve de Tapia passa, l'an 1591, dans la province de Cinaloa, accompagné du P. Martin Perez, qui la décrit ainsi : « Elle est à trois cents lieues de la ville de Mexico, vers le nord. Les hautes montagnes appelées Tepecsuan la couvrent du côté droit; à gauche, elle est lavée par le golfe de Californie. La province de ce nom et celle de Cibola la bornent vers l'ouest, et le Nouveau-Mexique vers le nord. Elle est traversée par des rivières, sur le bord desquelles demeurent par bourgades les naturels du pays, à cause de la commodité de la pêche. L'air y est clair et fort sain; la terre grasse et fertile, rapportant des fruits de toute espèce. Il y a une grande abondance de maïs, de fèves de Turquie et autres légumes; beaucoup de coton, dont les hommes et les femmes se vêtissent, presque à la façon des Mexicains. Les hommes, ainsi que les femmes, nouent leurs cheveux, qu'ils se plaisent à entretenir. Ils surpassent les Espagnols de beaucoup en grandeur de corps; ils sont robustes et aiment la guerre; ils se servent de flèches empoisonnées, et ont des massues et des boucliers de bois rouge. » La défiance que les violences des Européens avaient inspirée à ces indigènes fit bientôt place à un sentiment d'affection et de respect pour les missionnaires, qui ne prétendaient ni leur enlever rien, ni leur rien imposer par la force. Plus de deux mille idolâtres embrassèrent le christianisme; une vingtaine de chapelles furent construites; des croix s'élevèrent de tous côtés, comme autant de professions de foi de la part des naturels. A cette nouvelle, le provincial des Jésuites du Mexique envoya un renfort de deux missionnaires au P. Gonsalve de Tapia, qui s'enfonça dans les montagnes pour y faire de nouvelles conquêtes. Sollicité par plusieurs peuplades de leur apporter la lumière, il prit le parti de se rendre à Mexico, afin de s'y procurer encore d'autres auxiliaires. Lorsqu'il revint, les chefs des tribus éparses dans un rayon de trente lieues allèrent joyeux et pleins d'espérance à sa rencontre. Mais l'apôtre devait leur être enlevé. Gonsalve visitait souvent les fidèles de Deboropa, où il s'était construit une cabane à côté de la chapelle. Le missionnaire avait surtout à cœur d'y ramener à une vie plus chrétienne un vieil-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1591.

(2) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 401.

l'ard nommé Nacabeba, qui protestait contre son baptême par ses dérégléments. Le malheureux, également insensible à la perspective du ciel et à celle de l'enfer, résolut la mort de l'homme apostolique. Pendant que le missionnaire, retiré dans son humble abri, y récitait le chapelet, Nacabeba s'y introduit, le 10 juillet 1694 ; il s'incline, comme par vénération, pour baiser la main du Père, et, au même moment, un de ses complices assène un coup de massue sur la tête de Gonsalve, qui, étourdi et d'un pas chancelant, sort de la cabane afin de gagner l'église ; mais d'autres conjurés, placés à l'entrée de la hutte, le renversent, lui coupent la tête et le bras gauche à coups de hache, puis s'enfuient, emportant ces sanglantes dépouilles avec les ornements sacrés. On essaya, mais vainement, de couper le bras droit, qui avait si souvent béni les meurtriers. Deux enfants, attachés au missionnaire, allèrent la même nuit porter la nouvelle de son martyre à la ville espagnole de Saint-Philippe et de Saint-Jacques. On accourut à Doboropa, on y trouva le cadavre mutilé, et on lui donna une sépulture honorable. Les assassins, réfugiés parmi les idolâtres, avec leur horrible trophée, essayèrent de faire cuire la tête et le bras de Gonsalve, destinés à un sauvage repas ; mais ces chairs, après avoir été présentées trois fois à un feu ardent, demeurèrent fraîches et sanglantes, sans qu'un tel miracle fit rentrer les impies en eux-mêmes. Au contraire, ils profanèrent les ornements sacrés, dépouillèrent le crâne, dont ils se servirent comme d'une coupe, et disséquèrent le bras et la main, qu'ils gardèrent en mémoire de leur odieux triomphe. Un juste châtimement ne tarda pas à les atteindre. On en tua plusieurs dans des rencontres ; mais Nacabeba et un de ses neveux furent faits prisonniers. Ils eurent le bonheur de détester leur crime, avant de recevoir la mort.

A l'époque où le Jésuite Gonsalve de Tapia cueillait la palme du martyr, le Dominicain Lopez de Montoya venait d'achever sa laborieuse carrière (1). Depuis l'entrée des Espagnols en Amérique, on avait à cœur de former des ministres capables d'opérer la conversion de

ses habitants idolâtres. La scolastique n'était plus l'unique étude des théologiens espagnols : ceux, en particulier, que l'on destinait aux missions, s'appliquaient d'une manière spéciale à la théologie dogmatique et morale ; car il leur importait de se familiariser avec des matières qu'ils devaient toujours avoir présentes pour combattre avec succès l'athéisme et le polythéisme, pour démontrer l'existence et l'unité d'un premier Être, pour développer enfin toute l'économie de la religion chrétienne. Le soin que l'on avait, dans les écoles d'Espagne, de former de bons ministres de la parole sainte, on l'avait, à plus forte raison, dans celles du Nouveau Monde, où l'on en sentait mieux la nécessité. Lopez de Montoya, arrivé d'Espagne au Mexique, enseigna pendant près de quarante ans la théologie dans les couvents de la province dominicaine de Saint-Vincent ; mais il était à la fois professeur et missionnaire. On le vit, dans les contrées de Guatemala, de Chiapa, de Mechoacan, sur les bords de la rivière de Zacatula, chercher avec une infatigable sollicitude les indigènes, les rassembler en aussi grand nombre qu'il pouvait pour les guérir de leurs superstitions et les arracher aux pratiques de l'idolâtrie ; enfin, leur apprendre à connaître le vrai Dieu et à le prier. Il entra dans leurs pauvres cabanes ; sans se rebuter ni de leur grossièreté ni de la légèreté de leur caractère, mais en s'accommodant à la portée de leur esprit, il leur faisait des catéchismes familiers ; doux et patient, il leur répétait sans relâche les mêmes vérités, les leur faisait répéter à eux-mêmes, et ne paraissait ni surpris ni fâché des réponses parfois étranges qui suivaient ses questions. Il demanda un jour à une vieille indigène si elle savait qui a créé le ciel et la terre. Ce n'était pas la première fois qu'il avait fait la même demande en présence de cette femme ; mais elle n'avait pas compris la réponse, ou ne s'en souvenait plus. Croyant, néanmoins, cacher son ignorance, elle réfléchit un peu, et répondit : « Mon Père, le ciel et la terre étaient faits quand je vins au monde ; comme je ne les ai pas vu faire, je ne saurais vous dire qui les a créés. » Ce n'était pas malice, c'était simplicité de sa part. Cette réponse confirma Lopez de Montoya dans l'habitude où il était d'insister sur les premiers points de notre croyance, et de mettre l'explication des vérités

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 154.

olastique n'était
iens espagnols :
estinaient aux mi-
nière spéciale à la
; car il leur im-
es matières qu'ils
pour combattre
lythéisme, pour
é d'un premier
te l'économie de
que l'on avait,
rmer de bons mi-
l'avait, à plus
ouveau Monde,
essité. Lopez de
u Mexique, en-
ans la théologie
dominicaine de
a fois professeur
les contrées de
choacan, sur les
, chercher avec
indigènes, les ras-
re qu'il pouvait
tions et les arra-
rie; enfin, leur
eu et à le prier.
abanes; sans se
i de la légèreté
ommodant à la
faisait des caté-
nt, il leur répé-
rités, les leur
ne paraissait ni
arfois étranges
emanda un jour
it qui a créé le
première fois
en présence de
pas compris la
plus. Croyant,
, elle réfléchit
e, le ciel et la
s au monde;
je ne saurais
nit pas malice,
e réponse con-
habitude où il
oints de notre
on des vérités

de la religion à la portée des plus faibles intelligences. Lorsque ses néophytes étaient un peu plus instruits, il leur donnait dans le Rosaire un moyen facile de se rappeler les principaux mystères du christianisme, tels que ceux de notre rédemption, des actions, des souffrances et de la gloire de Jésus-Christ. Le Rosaire était le meilleur livre qu'il pût mettre entre les mains de ceux qui ne savaient pas lire; à force de l'entendre expliquer, les plus attentifs ou les plus intelligents retenaient les uns une partie de l'explication, les autres une autre; elle devenait ensuite le sujet ordinaire de leurs entretiens dans leurs réunions et pendant leur travail. Afin de les accoutumer à pratiquer cette religion qu'on leur exposait, on leur expliquait avec le même soin les principales vertus qui répondent à chacun des mystères, la foi, la charité, l'humilité, la patience et la soumission dans les souffrances. Enfin, on leur apprenait à réciter le Rosaire, et à occuper leur esprit de quelque mystère, pendant qu'ils récitaient l'oraison dominicale ou la salutation angélique. Ce moyen, dont tous les missionnaires dominicains s'étaient servi, produisit le meilleur effet parmi les néophytes, et l'utilité qu'on lui reconnut déterminait tous les ouvriers évangéliques, soit séculiers, soit religieux de divers instituts, à y recourir. Aussi devint-il rare, dans toutes les parties de l'Amérique où le christianisme était prêché, de voir de nouveaux chrétiens, hommes et femmes, qui n'eussent le rosaire ou le chapelet à la main, non-seulement dans les églises, mais dans leurs maisons et même au-dehors dans la campagne. La compassion de Lopez envers les pauvres et les affligés contribua aussi beaucoup à perpétuer l'effet de ses prédications. Il ne pouvait voir un indigène souffrir, sans que ses entrailles ne s'émussent : il le secourait aussitôt, soit personnellement, soit par ses amis, heureux de répandre dans le sein des pauvres tout ce qu'il se retranchait à lui-même, ou ce qu'obtenaient ses pieuses importunités. Quand il n'avait rien à donner, il offrait au moins ses services aux malades, et ses paroles portaient la consolation dans leur cœur. Cet homme de lumière et de miséricorde alla recevoir la récompense promise aux justes, le 12 mars 1593.

Les travaux des simples missionnaires ne pouvaient qu'être féconds, quand, sur tous les

points de l'Amérique septentrionale, les évêques leur imprimaient une impulsion puissante. Nous mentionnerons quelques-uns de ces prélats, suivant l'ordre chronologique de leur mort.

Dominique de Ulloa, issu de la famille des marquis de La Mota, était né au château de la Penna de Francia, dans le royaume de Léon (1). Il embrassa jeune l'institut des Frères-Prêcheurs, étudia avec succès dans le collège de Saint-Grégoire de Valladolid, brilla ensuite dans les chaires de théologie, et remplit les premiers emplois de son ordre dans la province de Castille. Aussi, dès que la mort d'Antoine de Zaya, évêque de Nicaragua, fut connue en Espagne, des bulles du 4 février 1586 l'instituèrent son successeur. Chaque année, il visita, ordinairement à pied, quelque partie de son diocèse, s'attachant surtout à convertir les indigènes, dont il avait appris la langue, et qui, à sa voix, entrèrent en assez grand nombre dans le sein de l'Eglise. Les translations étaient alors fréquentes en Amérique, les succès d'un prélat sur un point déterminant à l'envoyer sur un autre, pour renouveler la face d'un diocèse difficile ou éprouvé. Or, tel était celui de Popayan, que le P. Augustin de Caronio (2) avait gouverné avec une fermeté et une charité qui l'ont fait comparer aux plus généreux évêques de la primitive Eglise (3). Des maîtres sans humanité comme sans religion accablaient les indigènes de nouveaux subsides à l'insu du souverain, ou les surchargeaient tellement de travaux qu'ils périssaient épuisés, ainsi que l'attestaient les dénombrements. La seule ville de Popayan comptait plus de cinquante mille Américains au moment de la conquête : alors il ne lui en restait que dix mille; et il en était de même, à proportion, partout où les pères spirituels des nouveaux convertis étaient forcés de se taire et de plier sous la violence. Le courageux Augustin de Caronio ne manqua point de protéger son troupeau contre les oppresseurs. Il représenta au gouverneur de Popayan et à l'audience de Quito que la manière dont on agissait envers les indigènes était

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 231.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 513, col. 2, et p. 524, col. 1.

(3) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VIII, p. 388.

non-seulement injurieuse à l'Église et à l'humanité, mais contraire aux intérêts et aux intentions connues du roi d'Espagne. Il démontra, par les faits, que les nouveaux chrétiens ne pouvaient acquitter les impôts arbitraires dont on les surchargeait, et que l'humidité des mines où on les forçait de travailler sans relâche enlevait chaque jour un certain nombre. Il supplia donc le gouverneur et l'audience de mettre enfin des bornes aux exactions, et de diminuer un travail qui semblait s'accroître à mesure que la mort décimait les travailleurs. Au lieu de déférer à ses demandes si mesurées et si respectueuses, le gouverneur accusa l'évêque d'entraver la perception des impôts, et invita l'audience à commettre un magistrat pour instruire cette affaire. Les avides auditeurs ayant mis à prix leur intervention, le gouverneur résolut de puiser par surprise dans les coffres du prélat l'or destiné à payer le service qu'il réclamait de l'audience. La nuit même de Noël, tandis que l'évêque offrait les divins mystères dans sa cathédrale, il force les portes du palais épiscopal, fait ouvrir les coffres, et en tire l'argent mis en réserve pour la subsistance des pauvres. Le scandale est bientôt public. L'évêque excommunique le coupable, qui demande aussitôt que l'on lève l'excommunication; mais le prélat exige qu'avant tout il rende l'argent volé aux pauvres. Le gouverneur intéresse à sa querelle l'audience de Quito, dont une sentence, empiétant sur le domaine spirituel, déclare la censure nulle et injurieuse au roi; en même temps, le prélat est cité à comparaître en personne à Quito, sous peine de rébellion. Augustin de Caronio demande seulement qu'on ne l'éloigne pas de son peuple avant les fêtes de Pâques; et le juge commis va consentir à un délai, lorsque les menaces du gouverneur le portent à faire arrêter le prélat le samedi avant le dimanche de la Passion. Le saint évêque, prévenu de l'attentat, s'était rendu de grand matin à l'église, revêtu de ses habits pontificaux. Prostré au pied de l'autel, il avait recommandé son troupeau à Jésus-Christ, le souverain Pasteur, et demandé la force de souffrir non-seulement la prison, mais la mort même, pour la défense des indigènes opprimés. Il était encore en prières, lorsque le juge, avec ses satellites, pénétra dans le temple, et arracha de l'autel le pontife, qui, à

l'exemple de son divin Maître, se laissa conduire en prison, sans proférer ni plaintes ni menaces contre ses persécuteurs. (Pl. LXXXIX, n° 2.) Mais les cris du peuple portent au loin le bruit de ce sacrilège. Chrétiens et idolâtres, tous fondent en larmes : ces derniers demandent si ceux qui traitent ainsi un homme juste croient en Jésus-Christ. Quelques indigènes, qu'on veut obliger de porter le captif dans une chaise, s'enfuient dans la crainte de participer ainsi à l'iniquité; et les soldats enlèvent précipitamment l'évêque hors de la ville, de peur d'un soulèvement général. Les habitants les plus distingués suivent leur pasteur, en lui offrant leur bourse; mais il les remercie, les invite à reporter cette libéralité sur les pauvres qu'on a dépouillés, remet la conduite du diocèse à Sébastien de Saint-Estevan, doyen du chapitre, et lui ordonne de lever l'interdit, parce qu'il n'est pas juste qu'une ville entière souffre pour le crime du seul gouverneur et de quelques complices. La détention du prélat fut d'autant plus pénible, qu'un isolement absolu le priva de toute consolation humaine, et qu'il n'eut aucune connaissance de ce qui se passait dans son diocèse. Enfin le roi, instruit de ces violences, envoya l'ordre d'élargir l'évêque captif, et d'infliger un châtiment exemplaire à ses persécuteurs. Augustin de Caronio se hâta de regagner sa ville épiscopale, lorsque, arrivé à Timiama, sur la route de Quito à Popayan, il y termina, l'an 1590, une vie illustrée par des miracles, et dont des prodiges nouveaux marquèrent encore la fin (1). Dominique de Ulloa, transféré de Nicaragua à Popayan, vint donc à propos pour essuyer les larmes et relever les espérances d'un troupeau, consterné de cette perte. Ce qu'il avait fait dans son ancien diocèse, il le fit avec non moins de succès dans le nouveau, avec cette différence toutefois qu'il avait dressé lui-même les règlements à suivre pour la conduite du premier, et qu'il adopta les règles émanées d'Augustin de Caronio pour la conduite du second. Mais il ne devait pas mourir éloigné du Mexique. Au mois de février 1599, on le transféra de Popayan à Mechoacan. Bien qu'il ne fût encore que sexagénaire, il ne gouverna ce troisième diocèse que

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 240.

alassa conduire
es ni menaces
XXIX, n° 2.)
u loin le bruit
tres, tous fon-
dant si ceux
te croient en
, qu'on veut
e chaise, s'en-
or ainsi à l'ini-
répécitamment
d'un soulève-
plus distingués
t leur bourse ;
reporter cette
a dépouillés.
Sébastien de
re, et lui or-
qu'il n'est pas
pour le crime
ues complices.
t plus pénible,
de toute conso-
aucune connais-
son diocèse.
ences, envoya
et d'infliger un
écuteurs. Au-
gagner sa ville
mama, sur la
ina, l'an 1590,
es, et dont des
core la fin (1).
e Nicaragua à
r essayer les
un troupeau,
avait fait dans
non moins de
ette différence
me les règle-
du premier, et
l'Augustin de
d. Mais il ne
que. Au mois
le Popayan à
re que sexa-
e diocèse que

pendant quatre années, bien remplies, il est vrai, à raison du grand nombre d'idolâtres que le prélat fit entrer dans le bercail. Les intérêts de son Église l'ayant appelé à Mexico, il y mourut l'an 1602, et voulut être inhumé dans le couvent de son ordre.

Le second évêque que nous devons mentionner est Barthélemi de Ledesma, dont il a été plusieurs fois question. Ce célèbre Dominicain, fils de Bernard de Ledesma et de Jeanne Martin, était né dans le bourg de Niéva, au royaume de Léon, et avait fait profession en 1543 dans le couvent de Saint-Étienne de Salamanque (1). Après avoir prêché avec fruit dans plusieurs provinces d'Espagne, il s'embarqua pour l'Amérique avec don Martin Henriquez, vice-roi du Mexique, dont il était le confesseur. A son arrivée dans la Nouvelle-Espagne, on l'obligea de remplir la première chaire de théologie dans l'université de Mexico. Le vice-roi joignit ses prières aux ordres des supérieurs pour lui faire accepter cet emploi, qui le fixait pour quelque temps dans une ville où ce gouverneur croyait avoir besoin de ses conseils. En professant la théologie, Barthélemi de Ledesma ne négligea pas le ministère de la prédication. Il rendit, en même temps, un service au clergé et aux missionnaires, en composant, comme nous l'avons dit, sur l'invitation d'Alfonse de Montufar, alors archevêque de Mexico, un Traité des sacrements ou une Somme des cas de conscience, ouvrage imprimé à Mexico en 1560, et réimprimé à Salamanque en 1585. Nommé à l'évêché de Panama, il refusa cette dignité, et aima mieux aller professer dans l'université de Lima. Les précautions que le roi d'Espagne prit auprès de Grégoire XIII et du maître général des Dominicains ne permirent pas à Barthélemi de Ledesma de refuser une seconde fois l'épiscopat. Il fut sacré dans la cathédrale de Lima l'an 1583, et s'embarqua pour aller prendre possession de l'Église de Guaxaca. Une violente tempête, qui l'accueillit sur mer, lui fit perdre, avec ses autres papiers, plusieurs Traités théologiques qu'il avait composés : mais il arriva sain et sauf au milieu de son troupeau. Quelque vigilance qu'eût apportée Bernard d'Albuquer-

que pour former un peuple saint et agréable au Seigneur, il y avait encore beaucoup d'ivraie mêlée au bon grain. Les indigènes conservaient, en assez grand nombre, quelque penchant pour l'idolâtrie ; les Espagnols venus d'Europe ne menaient pas une vie édifiante ; ceux enfin qui étaient nés de leurs mariages avec des Américaines ne reproduisaient que trop les vices de leurs pères et de leurs mères. Le zélé prélat remédia à tous ces maux, par le moyen de la prédication et du bon exemple pendant un épiscopat de vingt et un ans. Prêtre, il s'était exercé dans le ministère de la parole ; évêque, il en fit son occupation principale. Comme le travail d'un seul homme ne pouvait suffire aux besoins d'un diocèse qui embrassait toute la province de Guaxaca, il y appela des missionnaires de différents ordres. Ceux en qui il reconnut plus de talents et de vertus furent chargés d'évangéliser les territoires les plus éloignés de la ville épiscopale. Du reste, quelque certitude qu'il eût des lumières et de la probité de ces ouvriers apostoliques, il les réunit de temps en temps, pour s'assurer de la manière dont ils s'acquittaient de leurs fonctions, des progrès de l'Évangile, de l'état des peuples, de ce qui pouvait réclamer sa présence ou l'intervention de son autorité. Par là, le diocèse prit en peu d'années une nouvelle face. Les revenus de l'évêque, dans un pays riche et fertile, lui permettaient de faire de grandes dépenses : mais, comme Barthélemi de Ledesma restreignait celles de sa maison, il se vit en état de commencer d'utiles établissements. Il érigea, dans la capitale de la province, un collège pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse, affectant un revenu annuel de deux mille écus d'or à l'entretien de douze professeurs, qui devaient être choisis parmi les habitants. Il fonda dans sa cathédrale une chaire de théologie morale, qu'il destina pour toujours à un docteur de son ordre. Il se montra le père des religieuses de saint Dominique, fondées par Bernard d'Albuquerque, et qui répandirent la bonne odeur de Jésus-Christ dans la province. Il fit part de ses pieuses largesses aux hôpitaux et aux pauvres familles. C'est dans ces pratiques de charité, et dans l'exercice de l'oraison et de la pénitence, qu'il vit arriver la mort sur la fin de février 1604.

La même année mourut, sur le siège le plus

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. iv, p. 767.

important de l'Amérique, le Dominicain Augustin, appelé communément Davila y Padilla, parce qu'il était fils de Pierre Davila et d'Isabelle Padilla. Originaire d'Espagne, il naquit au Mexique, où ses ancêtres, que l'on compte parmi les premiers conquérants de cette contrée, s'étaient établis. Les richesses de sa maison, résultat de la destruction de tant de familles indigènes, n'amollirent point son cœur, parce qu'il n'y mit pas son affection. Comme s'il avait craint de participer, par l'usage qu'il en ferait, aux fautes de ceux qui les lui avaient laissées, il se hâta d'y renoncer pour se consacrer au Seigneur dans l'ordre de saint Dominique, dont il reçut l'habit à Mexico, le 19 novembre 1579. Ses progrès dans la piété et dans les sciences le mirent en état d'enseigner avec honneur la théologie, de prendre ensuite le bonnet de docteur, et d'être élu prieur du couvent de Tlascala. A l'exemple des Frères-Prêcheurs, qui étaient accourus d'Espagne pour annoncer la bonne nouvelle aux Américains, il voulut exercer le ministère apostolique, et ses prédications ne furent pas sans fruit. Il avait même sur les autres missionnaires l'avantage de connaître mieux les mœurs et l'esprit des indigènes, et de parler parfaitement leur idiome. Il n'ignorait pas d'ailleurs la langue espagnole, la première qu'il eût apprise de ses parents. Il se servit de l'une et de l'autre, soit pour l'instruction et la conversion des peuples, soit pour la composition du seul ouvrage qu'il ait publié, afin de transmettre à la postérité les événements qui s'étaient passés dans les pays conquis par les Espagnols. Le P. André de Moguer, Dominicain espagnol, missionnaire en Amérique, et mort en odeur de sainteté à Mexico, l'an 1576, avait commencé l'Histoire de la Nouvelle-Espagne et de ce qu'il avait pu connaître en particulier de la Floride. Vincent de Las Casas, religieux du même ordre, premier profès du couvent de Mexico, qui mourut vers l'an 1586, dans sa quatre-vingt-sixième année (1), avait continué cet ouvrage, et le P. Thomas de Castellar l'avait traduit en latin. Augustin Davila, dans le chapitre de sa province tenu à Mexico l'an 1589, fut chargé de revoir tout le travail et d'y mettre la dernière main. Il s'y appliqua, et

augmenta beaucoup cette Histoire, en y ajoutant des faits qu'il avait appris de ses parents ou dont il avait été témoin. Lorsqu'il vint en Espagne, l'an 1596, il fit imprimer son livre à Madrid, et le dédia à l'infant don Philippe sous le titre d'*Histoire de la province de Saint-Jacques, de l'ordre des Frères-Prêcheurs*. La plus grande partie de l'ouvrage ayant pour objet les actions des missionnaires dominicains, les conversions et les établissements qu'ils avaient faits dans ces vastes contrées, il avait cru devoir l'intituler ainsi; la seconde édition, publiée à Bruxelles, conserva ce titre; mais l'édition de Valladolid, de 1634, porte celui d'*Histoire de la Nouvelle-Espagne et de la Floride*. Ce ne fut pas seulement par cet écrit qu'Augustin se fit connaître et estimer à la cour d'Espagne: ses talents étaient relevés par de plus grandes vertus. Philippe III, charmé de la douceur et de l'innocence de ses mœurs, aimait à l'entretenir familièrement; et, dès qu'il l'eut entendu prêcher une fois à la cour, il voulut que ce Dominicain, d'une éloquence si naturelle et d'un zèle si fervent, continuât d'y remplir les fonctions de prédicateur ordinaire du roi. Cependant, convaincu qu'Augustin Davila produirait un plus grand bien en Amérique, il le nomma au siège de San-Domingo à Haiti. Paul III ayant érigé, l'an 1547, la cathédrale de San-Domingo en métropole, à la demande de Charles-Quint, l'archevêque avait été déclaré primat de toutes les Indes espagnoles, et tous les évêques de la dépendance de l'audience royale relevaient immédiatement de lui. Clément VIII fit expédier les bulles d'Augustin Davila le 28 août 1599, mais on ne les reçut en Espagne qu'au mois de janvier suivant. Dans cet intervalle, le nouvel archevêque s'associa plusieurs Dominicains, résolus d'aller annoncer Jésus-Christ aux indigènes de l'Amérique. Aussitôt après son sacre, il s'embarqua avec un grand nombre de missionnaires qui l'accompagnèrent à San-Domingo. Il en distribua une partie dans différentes provinces, selon les besoins des peuples, et il occupa utilement les autres. Mettant le premier la main à l'œuvre, il aimait à annoncer la parole de Dieu. Les indigènes et les Espagnols, les esclaves et les maîtres lui étaient également chers. Presque tous ses revenus servaient à entretenir les hôpitaux ou à soulager les pauvres. Il employait l'instruction

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vi, p. 333.

et l'exemple pour attirer les infidèles à la foi, les pécheurs à la pénitence ; et il ne faisait usage de son autorité que pour empêcher l'oppression des faibles par les forts. Le bon ordre qu'il avait rétabli dans son clergé et la paix qu'il assurait aux fidèles leur faisaient souhaiter de vivre longtemps sous un gouvernement si doux : mais le serviteur de Dieu avait mérité par ses travaux de jouir lui-même du repos, dans lequel il entra l'an 1604, la cinquième année de son épiscopat.

Au Mexique, Diego Romano, natif de Valladolid, brillant élève de l'université de Salamanque, et dignitaire du chapitre de Grenade, occupa le siège épiscopal, transféré de Tlascala à Angelopolis ou ville des Anges, récemment bâtie par les Espagnols (1). Bernard de Villagomez, premier évêque de cette Église, en avait pris possession au mois de février 1559 ; et quoique après sa mort, arrivée le 3 décembre 1570, Angelopolis eût demandé pour premier pasteur le Franciscain Jean de Léon, qui travaillait avec honneur depuis vingt-six ans dans ce pays, et qui était archidiacre de la cathédrale, on nomma de préférence Antoine Ruiz de Morales, d'abord chantre de l'Église de Cordoue, sa patrie, religieux de l'ordre militaire de Saint-Jacques, visiteur de l'université d'Osuna, puis évêque de Pascuaro au Mexique, d'où il fut transféré, l'an 1566, à Mechoacan. En 1571, une translation nouvelle le préposa à l'Église d'Angelopolis, dont il prit possession au mois d'octobre 1573. Grand prélat, il eut, en 1577, un digne successeur en Romano. Ce dernier, sacré en Europe par le cardinal Diego d'Espinosa, fut nommé en même temps visiteur du vice-roi du Mexique, de l'audience de Guadalajara et des officiers royaux de la Nouvelle-Espagne. Mais il ne se montra d'abord à son peuple que dans l'exercice des fonctions pastorales, distribuant de préférence aux indigènes, portion principale de son troupeau, le pain de la parole sainte et tous les secours matériels qu'ils pouvaient attendre de sa libéralité. Romano donna des statuts à son chapitre, enrichit sa cathédrale, établit un collège de demoiselles nobles, concourut à fonder plusieurs monastères, et permit aux Carmes réformés d'en

bâtir deux, l'un dans la ville sous le nom de Notre-Dame-des-Remèdes, et l'autre à Altisco. Déployant alors son caractère politique, il s'acquitta de sa commission avec prudence et fermeté, heureux de se renfermer ensuite dans son diocèse, où la sainte simplicité des indigènes convertis, la vivacité de leur foi, la délicatesse de leur conscience, lui procurèrent de douces consolations. Il n'était pas nécessaire, par exemple, de prouver aux nouveaux chrétiens que le vol est un crime, et qu'on blesse la conscience en ne payant pas promptement ses dettes : ils en étaient tellement persuadés, que, si l'un d'eux venait à mourir avant d'avoir satisfait à cette obligation, tous ses parents s'offraient à l'envi au créancier, se considérant comme héritiers de la dette, et jaloux de l'acquitter, pour que la porte du ciel ne demeurât pas fermée au débiteur défunt. Tandis que les Dominicains faisaient bâtir leur collège de Saint-Louis, un indigène, baptisé depuis peu et habile tailleur de pierre, fut reçu parmi les ouvriers employés à cet édifice. On lui avança le salaire de plusieurs journées ; mais la mort le surprit avant qu'il eût pu le gagner. Ses parents se présentèrent aussitôt, offrant de travailler à son acquit. On leur répondit avec bonté qu'ils ne s'inquiétassent de rien, qu'on regretta sincèrement le mort, et qu'on se tenait pour payé ; mais ils insistèrent avec tant d'importunité, que, pour ne point les contrarier, on fut obligé d'agréer que l'un d'eux vint travailler au jardin lorsqu'il le voudrait. De ce moment, on le vit à l'ouvrage ; son exactitude et son activité ne se démentirent pas ; dès l'aurore, il reprenait son travail ; et, un religieux lui ayant demandé le motif de cet empressement : « C'est, répondit-il, afin que l'âme de mon parent soit au plus tôt délivrée du petit enfer, » c'est-à-dire du purgatoire. La naïveté de ce nouveau chrétien ne lui était point propre : on la retrouvait dans des peuplades entières ; et Romano ne pouvait utiliser plus saintement son ministère qu'en cultivant par des instructions assidues ces belles dispositions, ou en cherchant à augmenter le nombre des néophytes par la conversion de ce qu'il restait encore d'idolâtres sur les montagnes reculées de Tlascala et aux extrémités de son diocèse. Il y avait cinquante ans révolus que Julien Garcés avait commencé à défricher cette partie de la

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 9.

vigne du Seigneur; Martin de Sarmiento et ses successeurs, jusqu'à Bernard de Villagomez, avaient continué ce travail; peut-être Romano les surpassa-t-il par son zèle à chercher les barbares errants sur leurs montagnes ou dans l'obscurité des forêts. Il transforma leur vie toute matérielle et presque animale en une vie intellectuelle, les réunit en groupes permanents, les catéchisa avec la sollicitude d'un pasteur, et les polica avec la patiente tendresse d'un père. Quatre des principaux indigènes de la ville des Anges lui ayant exprimé le désir de se rendre en Europe pour y traiter des intérêts civils de la cité, l'évêque ne fut pas fâché que la cour d'Espagne eût cette occasion de connaître la portée d'esprit et les beaux sentiments des nouveaux chrétiens. Le roi, en effet, les écouta avec plaisir et ne leur refusa rien. Les pieux indigènes le prièrent, entre autres, de solliciter de Grégoire XIII quelques indulgences particulières pour la cathédrale, pour un hôpital et pour une confrérie; il écrivit dans ce sens au Pape, le 15 février 1585, et le Pontife romain accéda volontiers au vœu des bons Américains. Nous n'avons pas besoin de dire que Romano, appelé dans le cours de cette même année au second concile provincial de Mexico, s'y prononça avec vigueur pour l'exécution du décret porté trente ans auparavant en faveur de ses chers indigènes. Devenu aveugle et chargé d'infirmités dans sa vieillesse, il demanda un coadjuteur, ce qui ne s'accordait point avec les vues du conseil des Indes. Mais il eut la consolation de voir donner à son Église un digne pasteur en 1606, et il s'endormit l'année suivante dans le Seigneur.

La vie de Jean Ramirez n'est pas moins belle que celle de Romano. Issu d'une noble famille de la Vieille-Castille, il naquit au bourg de Morillo, prit l'habit de Saint-Dominique dans la ville de Logrono, et étudia au collège de Saint-Étienne de Salamanque (1). A peine honoré du sacerdoce, il échangea les douceurs de la patrie contre les rudes travaux des missions dans l'Amérique du Nord. Le supérieur des Dominicains de Mexico l'ayant destiné à instruire les Mistèques, dans le district de Guaxaca, il se familiarisa promptement avec les dialectes de ces peuples,

et marcha heureusement sur les traces de Benoit Fernandez (1). Sans renoncer au ministère de la parole, il remplit pendant vingt-quatre ans une chaire de théologie morale à Mexico. L'abandon dans lequel végétaient les noirs et les mulâtres, employés au travail manuel des esclaves, fut ce qui le toucha le plus. A cette époque, personne n'était chargé de veiller à leur instruction, et ils s'en inquiétaient eux-mêmes si peu, qu'ils ne songeaient pas à profiter des jours de fête pour se rendre au catéchisme. La charité de Ramirez le porta à s'occuper de ces pauvres délaissés. Chaque jour, après la première messe, il assemblait les noirs et les mulâtres dans un même lieu, pour leur expliquer ce qu'un chrétien doit croire, ce qu'il doit faire, ce qu'il doit demander et espérer pour obtenir le salut. L'heureux talent avec lequel Ramirez mettait son enseignement sur le dogme et sur la morale à la portée des plus faibles intelligences, sa patience et sa douceur, firent accourir à ses instructions tous ces malheureux. Ils profitèrent si bien des efforts de sa charité prévenante, que leurs maîtres ne regrettaient pas le temps qu'ils employaient à s'instruire. Les chefs de famille, loin de les détourner du catéchisme ou de s'opposer à ce qu'ils le fréquentassent, veillaient à ce qu'ils s'y rendissent avec exactitude. L'état déplorable des indigènes, spoliés de leurs biens et privés de leur liberté même par la cupidité des vainqueurs espagnols, au mépris de la loi de Dieu et des ordonnances du prince, ne fit pas moins d'impression sur le P. Ramirez, qui jugeait les violateurs de cette double loi indignes de recevoir l'absolution. Il écrivit et prêcha avec vigueur contre de si criantes injustices; il présenta même un des ouvrages qu'il venait de composer sur ce sujet au concile provincial de Mexico en 1585; et, pendant la tenue du concile, il déclara, du haut de la chaire de l'église métropolitaine, en présence d'un nombreux auditoire, que quiconque continuerait à s'approprier les biens des indigènes ou à les retenir en servitude, vivant dans l'habitude du péché mortel, ne pouvait en cet état s'approcher des sacrements, sans boire et manger sa propre condamnation. Les coupables irrités se plaigni-

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 248.

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 562, col. 2.

traces de Benoît
au ministère de la
et quatre ans une
Mexico. L'aban-
des noirs et les
rail manuel des
le plus. A cette
chargé de veiller
inquiétaient eux-
ient pas à profiter
re au catéchisme.
à s'occuper de
e jour, après la
les noirs et les
pour leur expli-
ire, ce qu'il doit
et espérer pour
lent avec lequel
ent sur le dogme
plus faibles intel-
eur, firent accom-
malheureux. Ils
sa charité préve-
grettaient pas le
struire. Les chefs
er du catéchisme
fréquentassent,
gent avec exacti-
indigènes, spoliés
liberté même par
gnols, au mépris
ances du prince,
er le P. Ramirez,
te double loi in-
il écrivit et pré-
criantes injus-
ouvrages qu'il
au concile pro-
pendant la tenue
de la chaire de
nce d'un nom-
continuerait à
nes ou à les res-
l'habitude du
tat s'approcher
nger sa propre
ités se plaigni-

rent aux Pères du concile provincial. Par ce que nous avons dit de plusieurs d'entre eux, on comprend qu'ils ne blâmèrent pas la doctrine de Ramirez; mais ils n'approuvèrent point l'éclat avec lequel le prédicateur l'avait produite. En conséquence, le supérieur du convent de Saint-Dominique fut chargé de lui interdire la prédication. Le silence du P. Ramirez causa une telle émotion dans la ville, que, pour en prévenir les suites, on dut prier le serviteur de Dieu de remonter en chaire; preuve éclatante de l'ascendant qu'il exerçait, non-seulement sur les indigènes, qui formaient le très-grand nombre, mais sur les Espagnols, qui savaient bien, après tout, que ce censeur rigide, épargnant les personnes, n'attaquait que des erreurs pratiques et capitales. Du reste, l'homme apostolique, ayant une fois détruit tous les faux prétextes par ses écrits et par ses prédications, s'abstint prudemment de parler en public de ce qui ne pouvait qu'affliger les coupables sans les convertir. Seulement il répondait sans ménagement à ceux qui le consultaient en particulier. Ainsi, un pieux chevalier de Saint-Jacques, son pénitent, qu'il n'avait point questionné sur ce point parce qu'il le supposait sans reproche, lui dit un jour posséder, à proximité de Mexico, quelques mines où travaillaient des indigènes, et le pria de s'y rendre avec lui, pour vérifier si tout était en règle. L'examen terminé, le bon chevalier demanda à son père spirituel s'il trouvait quelque chose à corriger dans ce qu'il venait de voir. « Je pense, répliqua nettement Ramirez, que tout ceci ne peut être qu'un sujet de condamnation pour vous, pour vos enfants, et pour vos héritiers. » Le serviteur de Dieu, voyant le mal croître de jour en jour, prit le parti de porter aux pieds du trône la cause de tant de peuples opprimés. Il quitta Mexico vers l'an 1595, et s'embarqua; mais des corsaires anglais, s'emparant du navire, conduisirent Ramirez à Londres. Le roi d'Angleterre, informé de son mérite, lui rendit la liberté, en le chargeant de demander au roi d'Espagne de délivrer en échange un chevalier anglais, alors détenu à Séville. Philippe II accorda cette grâce, et reçut avec bonté un mémoire que le missionnaire lui présenta sur l'état des indigènes au Mexique. Ramirez soumit au conseil des Indes un second mémoire plus développé que le premier, et sous-

crit par les treize plus célèbres théologiens des universités d'Espagne. La cause des indigènes et la justice de leurs plaintes ayant été mises dans tout leur jour, le conseil reconnut la nécessité de remédier enfin à un si grand mal. Néanmoins, on écouta avec patience tout ce que les avocats des Espagnols voulurent alléguer dans leur intérêt. Cet examen, qui dura quatre années entières, aboutit à confirmer tous les privilèges antérieurement accordés aux indigènes, et à renouveler toutes les ordonnances émanées du trône en leur faveur; privilèges et ordonnances dont la résistance des gouverneurs à la volonté du souverain paralysait l'effet. Le triomphe ne fut pas complet, parce qu'on laissa subsister les départements; mais on en réforma les abus, et on condamna l'injustice de ceux qui faisaient travailler les indigènes sans vouloir payer le salaire de leurs services. La joie que ce résultat causa au P. Ramirez fit place à la tristesse, lorsque, à la veille de partir pour le Mexique, il apprit que Philippe III l'avait nommé, le 18 janvier 1600, à l'évêché de Guatemala. C'était au commencement de l'année sainte. Le prélat partit à pied de Madrid, avec son compagnon, pour aller, en priant et en jeûnant, faire à Rome les stations du jubilé, et se préparer ainsi à remplir les devoirs de l'épiscopat. Le Pontife romain lui fit un accueil d'autant plus gracieux, qu'il crut voir dans l'humilité et la pauvreté de Ramirez une vive image de la vie apostolique des évêques de la primitive Église. Après avoir été sacré à Madrid, le nouveau prélat alla s'asseoir dans sa chaire épiscopale. Un de ses premiers soins fut de faire observer exactement ce qui avait été prescrit par le roi dans le conseil des Indes. « Pendant neuf années de gouvernement, dit le P. Échard, on ne le vit jamais oisif. Toujours occupé à prier, à lire, ou à nourrir ses brebis de la parole de Dieu, c'était surtout à catéchiser les Indiens les plus grossiers qu'il s'appliquait avec un cœur de père, plein de tendresse et d'amour. » Tandis que Ramirez faisait sa dernière visite dans la ville de Saint-Sauveur, il fut attaqué d'une maladie qui annonça sa mort prochaine. Voulant mourir aussi pauvre qu'il avait vécu, il donna aux indigènes son anneau et sa croix pastorale. Son intendant distribua de même en aumônes tout ce qui se trouvait dans la maison épiscopale à Guatemala. Une défaillance

soudaine ayant fait croire que le prélat venait de rendre le dernier soupir, « Non, dit-il, je ne mourrai qu'aux premières vêpres de Notre-Dame de mars. » Il expira, en effet, le 24 mars 1609, à l'heure prédite, et son corps fut enterré dans l'église de Saint-Sauveur. Échard mentionne les ouvrages qu'il avait publiés avant son épiscopat, les uns pour la défense des indigènes, les autres pour les instruire de la religion et régler leurs mœurs.

Entre les célèbres évêques contemporains de Ramirez, nous ne mentionnerons qu'Alfonse de la Mota, né à Mexico de parents chrétiens, successivement doyen des Églises de Mechoacan, de Tlascala et de Mexico, et qui, dans tous les lieux où il occupa quelque bénéfice, fonda et dota un hôpital, comme monument de son tendre amour pour les pauvres (1) : aussi Philippe II ne put-il présenter au Vicaire de Jésus-Christ un sujet plus digne pour le siège de Guadalajara, capitale de la Nouvelle-Galice. La prudence de l'évêque se manifesta bientôt avec éclat. Au commencement de l'an 1601, les indigènes de la montagne de Topia, poussés à bout par l'excès des travaux que des maîtres avides leur imposaient dans les mines, se soulevèrent et voulurent faire main-basse sur toutes les familles espagnoles des environs. Ils ne pouvaient être arrêtés, ni par la religion, puisque la plupart, et les caciques en particulier, étaient encore idolâtres; ni par la crainte, puisqu'ils se trouvaient les plus forts; ni par la raison, car ils n'ignoraient pas que leurs oppresseurs agissaient eux-mêmes au mépris des lois portées par le roi d'Espagne en faveur des Américains. Alfonse de la Mota, instruit du soulèvement et des préparatifs de résistance qu'organisaient les commandants espagnols, voulut prévenir l'effusion du sang. Il fit dire aux indigènes que, s'ils consentaient à poser les armes, tout tournerait à leur avantage; et, pour garant de sa parole, il leur envoya un de ses anneaux avec sa mitre. A la vue de ces gages d'une tendresse paternelle, les révoltés suspendirent leurs courses; puis ils répondirent qu'ils feraient connaître le parti auquel ils se seraient arrêtés à la prochaine lune; car, dans les affaires importantes,

ils mettaient toujours un mois d'intervalle entre le projet et son exécution. Pendant qu'ils se tenaient en repos sur la parole du prélat, la soudaine apparition de deux compagnies espagnoles les émut. « Ne vous inquiétez point, dit aux autres un des plus avisés : n'avons-nous pas la mitre de l'évêque ? Faisons-en notre étendard, et sous cette enseigne allons au-devant de nos ennemis. S'ils respectent, comme nous, leur pasteur et le nôtre, ils n'auront garde de nous attaquer. » Les indigènes s'avancèrent donc, sans annoncer ni crainte ni pensée d'agression. Aussitôt que le commandant espagnol aperçut la mitre élevée, il descendit de cheval; le genou en terre, il la baisa avec respect (Pl. XC, n° 1); toute sa troupe suivit son exemple, sans proférer aucune menace contre les indigènes. Les deux partis se confondirent en ce moment, et s'en rapportèrent à l'arbitrage du prélat, qui fit promettre aux indigènes de ne pas refuser l'obéissance légitime; et aux Espagnols, de les traiter, non en esclaves, mais en frères, selon les intentions du roi leur maître commun. Le conseil royal de Topia, appelé l'audience de la Nouvelle-Galice, confirma cet accord, dont l'évêque de Guadalajara rendit de publiques actions de grâces à Dieu, en célébrant une procession solennelle, en offrant les divins mystères, et en prêchant aux indigènes en langue mexicaine. Animé d'un nouveau zèle pour la conversion des idolâtres, il s'appliqua surtout à gagner les caciques, parce que leur exemple devait entraîner les masses. Cinq des plus influents entrèrent à sa voix dans l'Église, reçurent le baptême de sa main, et, habillés à la façon des Espagnols par le généreux prélat, s'assirent à sa table. Alfonse de la Mota, auquel ils promirent de pratiquer exactement la religion et de conserver la paix, eut la consolation de les voir fidèles à ce double engagement. La Nouvelle-Galice, qu'il avait pacifiée, perdit ce sage pasteur, que réclamait l'Église d'Angelopolis, dont Diego Romano venait d'abandonner la direction. Alfonse de la Mota, entré en 1606 dans son nouveau diocèse, fonda un collège pour la Compagnie de Jésus, et ne mourut que le 16 mars 1625. On l'honora dans le collège dû à son intelligente libéralité.

Les Jésuites méritaient ces encouragements des évêques par leur zèle à préserver, dans

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 270.

[1600]

intervalle entre
endant qu'ils se
e du prélat, la
ompagnies espa-
niétez point . dit
: n'avons-nous
s-en notre éten-
llons au-devant
, comme nous,
auront garde de
avançèrent donc,
sée d'agression.
espagnol aperçut
e cheval; le ge-
respect (Pl. XC,
n exemple, sans
e les indigènes.
t en ce moment,
ge du prélat, qui
e ne pas refuser
espagnols, de les
en frères, selon
tre commun. Le
l'audience de la
accord, dont l'é-
de publiques ac-
prant une proces-
divins mystères,
en langue mexi-
le pour la con-
pliqua surtout à
e leur exemple
Cinq des plus in-
s l'Eglise, reçu-
et, habillés à la
eux prélat, s'as-
Mota, auquel ils
ment la religion
onsolation de les
ement. La Nou-
e, perdit ce sage
d'Angelopolis,
andonner la di-
ré en 1606 dans
collège pour la
t que le 16 mars
ollège dû à son

encouragements
préservé, dans

...ville, et
 ...ndant qu'ils en
 ... du profit, le
 ...mpagnie espa-
 ...ides point, à dis-
 ...t, j'avoue, nous
 ...si d'être atten-
 ...lours au devant
 ...y connaissons
 ...vront grande de-
 ...vront d'augmen-
 ...s d'agression,
 ...pagnol aperçu
 ...tival, le po-
 ...pment (P. 10),
 ...-multiples, sur-
 ...des indigènes
 ...s, nous nous pla-
 ... du profit, qui
 ... ne pas refuser
 ...apendice, de la
 ...en frères, sekar-
 ...tre communs, la
 ...l'andouze de la
 ...ceur, dont l'é-
 ...de publique ac-
 ...out une proce-
 ...divine mystère,
 ...re langue man-
 ... pour la con-
 ...tinue savante
 ...e leur exemple
 ...nt des plus in-
 ...e l'effacement, l'op-
 ...e, haine de la
 ...vont profit, d'au-
 ...trien, auquel il
 ...ent la religion
 ...on antique de l'or-
 ...romes, la révo-
 ...e. (A. 1000)
 ...L'adaptation,
 ...ndonner la dis-
 ...e en 1800 dans
 ...collège pour la
 ...es à la mar-
 ...titude de la



[10]
leur
rati
dai
pro
dég
lère
Die
ligie
à le
celle
la m
La p
fren
rava
Lore
les p
Mais
pays
des J
Plusie
au mo
Fen
et d'le
mère
liacan
sionna
daient
par Cu
la fam
leur c
et se d
une m
ne per
neur c
il eut
ligieux
la tête
à Culie
voulut
ses par
dit Fe
grande
mienn
voya à
Sa piét
sept an

(1) Ta
profusio
(2) Vo

leurs maisons d'éducation du Mexique, la génération naissante des vices de celle qui la précédait dans la vie, et à civiliser, dans les missions proprement dites, la nature sauvage de l'homme dégénéré jusqu'à l'idolâtrie. En 1604, ils appelèrent au Mexique les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, afin de partager avec ces charitables religieux le vaste champ qu'ils défrichaient. Grâce à leur activité étonnante, qui concourait avec celle des missionnaires des ordres plus anciens, la moitié du Mexique fut chrétienne en 1608. La peste ayant sévi cette année, les habitants firent vœu à Notre-Dame : le fléau cessa ses ravages, et ils adressèrent, comme ex-voto, à Lorette, le portrait de la Sainte-Vierge fait avec les plus belles plumes des oiseaux les plus rares. Mais, si l'arbre du christianisme grandit dans les pays de mission, c'est qu'il y fut arrosé du sang des Jésuites, véritable semence de chrétiens. Plusieurs martyrs consommèrent leur sacrifice au mois de novembre 1616.

Ferdinand, fils unique de Louis de los Rios et d'Isabelle de Gusman et Tovar, allié par sa mère au cardinal duc de Lerme, était né à Culiacan, dans la Nouvelle-Espagne (1). Les missionnaires de la Compagnie de Jésus, qui se rendaient à Cinaloa ou qui en revenaient, passant par Culiacan, où ils recevaient l'hospitalité dans la famille de Ferdinand, cet enfant béni goûta leur conversation, s'édifia de leurs exemples, et se dévoua à les servir, au point que, dans une maladie du Père Ferdinand de Santaren, il ne permit à personne de partager avec lui l'honneur de donner des soins au malade. Dès lors, il eut le pressentiment du martyr ; car un religieux de la Compagnie, qui portait à Mexico la tête de Gonsalve de Tapia (1), s'étant arrêté à Culiacan, Isabelle, mère du pieux enfant, voulut orner cette précieuse relique d'une de ses parures, qui se trouva trop petite. « Ma mère, dit Ferdinand, votre parure n'est pas assez grande pour cette tête ; réservez-la pour la mienne, car je mourrai aussi martyr. » On l'envoya à Mexico pour y faire son cours d'études. Sa piété s'y vivifia, et l'an 1598 il entra à dix-sept ans dans la Société. Ses talents remarqua-

bles et la protection du cardinal duc de Lerme lui auraient ouvert la carrière des dignités ecclésiastiques ; mais sa seule ambition fut de travailler obscurément à la conversion des indigènes idolâtres. On l'envoya au Grand-Maraïs, situé au delà de la Nouvelle-Biscaye, dont la ville principale est Guadiana ou Durango, de laquelle ressort la contrée montueuse de Topia, peuplée de tribus aussi connues pour la férocité que pour l'inconstance de leur caractère. Plusieurs Jésuites travaillaient déjà avec succès dans ce pays, où plus de cinquante mille indigènes avaient reçu le baptême, et où des centres de population s'étaient formés. Le premier, situé sur le bord d'une grande rivière, à trente lieues de Durango, s'appelait Saint-Jacques ; un autre se nommait Saint-Ignace ; parmi les localités d'une moindre importance, on distinguait Tene-rapa et Sainte-Catherine. La religion se propageait heureusement dans cette contrée, lorsqu'un imposteur en arrêta tout à coup les progrès. Il s'annonça comme fils du Soleil le dieu du ciel, et se dit le dieu de la Terre, duquel procédaient tous les biens. Agissant, par ses promesses comme par ses menaces, sur les esprits mobiles des indigènes, il les amena à secouer le joug aimable de l'Evangile, à prendre la résolution de tuer tous les missionnaires, et à concerter avec beaucoup d'autres peuplades une révolte générale contre les Espagnols, promettant que quiconque viendrait à perdre la vie dans cette guerre nationale ressusciterait aussitôt par l'effet de ses prestiges. Le massacre des Jésuites fut fixé au 21 novembre 1616, fête de la Présentation de la Sainte-Vierge, parce que les Pères, qui ne se doutaient pas de la conspiration, préparaient pour ce jour, dans le bourg de Saint-Ignace, une procession solennelle, à laquelle on devait porter en triomphe et proposer à la vénération publique une belle statue de Marie, envoyée de Mexico. Cependant Isabelle, mère du P. Ferdinand, devenue veuve, s'était retirée de Culiacan dans un couvent de Mexico ; et, désirant voir une dernière fois son fils, dont la vie pouvait être d'un moment à l'autre menacée en pays de mission, elle avait obtenu que le provincial lui ordonnât de venir dans la capitale du Mexique. Elle était bien loin de penser qu'elle hâtait ainsi sa mort. Le P. Ferdinand accourut à l'ordre de son supérieur,

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 407.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 49, col. 1.

Après avoir préparé sa mère, dans de pieux entretiens, à l'épreuve de son départ, il reprit le chemin du Grand-Maraïs, en traversant le territoire des Tepeguans, dans la Nouvelle-Biscaye. Le 16 novembre, il arriva au bourg de Sainte-Catherine. Quoique ce jour ne fût pas celui qu'on avait fixé pour le massacre des Jésuites et pour la prise d'armes; quoique le P. Ferdinand ne fût pas, d'ailleurs, l'un des missionnaires de la Nouvelle-Biscaye, cependant, comme il professait la même foi que ces religieux et qu'il la prêchait aux habitants du Grand-Maraïs, on décida qu'il mourrait. L'apôtre, qui venait de prendre un repos nécessaire à Sainte-Catherine, s'éloignait au pas de sa mule, lorsque le palefrenier dont il était accompagné, voyant un groupe d'indigènes s'approcher en tumulte et en armes, devina leur intention, et cria au Père de se soustraire par une course rapide à leurs violences. Ferdinand se retourne, aperçoit les furieux qui se précipitent vers lui, et d'un ton calme : « Ce n'est pas le moment de fuir, dit-il, mais de recevoir courageusement la mort pour l'amour de Dieu, qui nous fait la grâce de nous l'envoyer. » Il marche avec intrépidité au-devant des barbares, sans se laisser arrêter par leurs flèches. Arrivé à la portée de la voix, il leur parle avec feu de leurs engagements envers Dieu, les avertit, les exhorte, jusqu'à ce que l'un d'eux, le renversant de sa mule, lui perce la poitrine d'un coup de lance, tandis que les autres s'écrient en blasphémant : « Croyez-vous donc, sacrificateurs, que vous nous enseignerez toujours à réciter votre *Pater* et votre *Ave Maria*? Nous allons voir si Dieu ressuscitera son ministre. » Implorant le Père des miséricordes en faveur de ces bourreaux, et invoquant les doux noms de Jésus et de Marie, Ferdinand rendit son âme au Créateur le 16 novembre 1616. Presque aussitôt, dit Tanner, il apparut au P. François Arista, supérieur de la mission du Grand-Maraïs. Étonné de cette apparition : « Qu'est-ce à dire, Père Ferdinand? » demanda le supérieur, en le voyant avec la pâleur de la mort. Un éclair de joie transfigura aussitôt ce visage livide : « Mon bonheur est complet, répondit Ferdinand, je surabonde de joie dans le ciel; » et la vision s'évanouit. Sa mère apprit aussi, mais par l'apparition d'un religieux vénérable, qu'il était mort glorieusement pour

Jésus-Christ : personne n'en était encore instruit à Mexico.

Dès que le bruit de la mort donnée avant le temps fixé au P. Ferdinand, dans le bourg de Sainte-Catherine, se fut répandu parmi les Tepeguans, ils coururent aux armes, et se disposèrent à tuer tous les Jésuites. Les Pères Bernard de Cisneros et Didace de Orosco dirigeaient la chrétienté de Saint-Jacques (1). Le premier, né en Espagne, y était entré dans la Compagnie l'an 1599, à dix-sept ans; après avoir terminé sa philosophie, il se rendit à Mexico, et, devenu prêtre, il alla évangéliser les Tepeguans, dont l'ingrate mission exerça sa patience. Ainsi, un indigène obstiné dans sa superstition ayant élevé un temple d'idoles, le missionnaire le renversa; mais l'idolâtre en éleva immédiatement un autre à Otinapa. Le Père n'hésita point à le détruire encore, au péril de sa vie. En effet, l'idolâtre furieux se jeta sur lui, et ne s'enfuit qu'après lui avoir fait à la poitrine trois blessures qu'on crut mortelles. Cependant Bernard guérit, mais on ne put obtenir qu'il dénonçât le meurtrier. Didace de Orosco, son compagnon, né à Placencia, en Espagne, avait ambitionné dès son enfance l'honneur du sacerdoce et du martyre. Il entra en 1602 dans la Compagnie, à l'âge de quinze ans; à peine eut-il achevé son noviciat, en 1605, qu'il sollicita la mission d'Amérique, malgré l'opposition de sa famille, notamment de Rodrigue de Orosco, marquis de Mortara. Il arriva avec Bernard de Cisneros et Jérôme de Moranta à Mexico, où il fit avec succès ses cours de philosophie et de théologie. Ne voyant aucune chance prochaine de martyre en Amérique, il sollicitait d'être envoyé au Japon, lorsque ses supérieurs le chargèrent d'évangéliser les Tepeguans. Didace de Orosco et Bernard de Cisneros, frappés du mouvement extraordinaire qui avait lieu parmi les naturels, firent entrer tous les Espagnols et les indigènes fidèles qu'ils rencontrèrent dans leur église et dans leur maison de Saint-Jacques, quoiqu'on eût à peine assez de vivres et assez d'armes pour pouvoir résister au premier effort des barbares : mais on comptait sur la mobilité de leur esprit et sur leur repentir. Au lieu d'a-

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 470.

onnée avant le dans le bourg répandu parmi x armes, et se ites. Les Pères de Oroco diri- Jacques (1). Le it entré dans la ans; après avoir ndit à Mexico, éliser les Tepe- exerça sa pa- iné dans sa su- ole d'idoles, le is l'idolâtre en à Otinapa. Le encore, au péril ieux se jeta sur nt mortelles. Ce- n ne put obtenir ace de Oroco, a, en Espagne, ce l'honneur du ra en 1602 dans ze ans; à peine 605, qu'il solli- gré l'opposition gne de Oroco, ec Bernard de à Mexico, où il ilosophie et de ance prochaine citait d'être en- érieurs le char- ans. Didace de rappés du mou- lieu parmi les Espagnols et les érent dans leur Saint-Jacques, vivres et assez premier effort sur la mobilité r. Au lieu d'a-

bandonner leur dessein, ils entassèrent des matières inflammables autour de l'édifice assiégé, auquel ils livrèrent à trois reprises de tels assauts, qu'on dut songer à se rendre. Avant de recourir à cette extrémité, le P. Bernard voulut essayer de les ramener par une paternelle allocution. Les portes de l'église s'ouvrent; l'intrépide missionnaire s'avance: il rappelle à ces infidèles la foi qu'ils professaient naguère; mais une pluie de flèches fond sur lui, et, si les Espagnols ne l'avaient brusquement retiré, il serait mort sur la place. Il rentre donc dans l'église, les bras percés de traits, qu'il arrache d'un air impassible, comme s'il avait à les extraire du corps d'un autre. Quelque temps s'écoule encore, sans espérance de secours. Les assiégés ne stipulent que la faculté de s'éloigner librement, déposent les armes, et s'avancent avec le P. Didace, qui porte le saint sacrement, et le P. Bernard, qui porte l'image de Marie. Lorsque cette troupe de suppliants arrive au milieu du cimetière, les barbares, fléchissant les genoux, semblent vouloir adorer Dieu. A cette vue, le P. Didace s'arrête, exhorte les infidèles à revenir à la foi, qu'ils ont reçue de lui, s'ils veulent obtenir pour récompense Dieu, présent dans l'eucharistie; mais les menace, en cas de résistance, des supplices éternels. Leur rage, hypocritement comprimée, éclate alors. Ils crient au missionnaire qu'il ment, et que le Dieu des chrétiens est un dieu muet. Ces furieux s'élançant sur les saintes espèces, qu'ils foulent aux pieds; ils brisent l'image de la sainte Vierge; ils massacrent de la manière la plus cruelle les malheureux qui s'étaient réfugiés dans l'église. Mais les Pères sont réservés à un supplice plus lent: il faut que ces confesseurs de la foi se sentent mourir avant de mourir en effet. Le P. Didace, qui tenait le saint ciboire, a été renversé d'un coup de javelot en pleine poitrine. Huit des barbares le relèvent; les uns font exécuter à ce corps vivant les gestes qui accompagnent les paroles solennelles du prêtre aux fidèles: *Le Seigneur soit avec vous*, tandis que les autres, dans leur jeu sacrilège, répondent: *Et avec votre esprit*; après de longs tourments, le religieux est déposé à terre, les bras maintenus en forme de croix; et l'un des bourreaux, armé de sa hache, sépare en deux parties, depuis la tête jusqu'aux pieds, le corps

du martyr, qui leur adresse ces douces paroles: «Faites de moi ce que vous voudrez; je sais que je meurs pour Dieu, et c'est là tout mon bonheur.» En achevant cette aspiration sainte, il exhale son dernier soupir le 18 novembre 1616. Bernard consomme au même instant son glorieux sacrifice.

Pendant que ces événements se passaient à la colonie de Saint-Jacques, une autre troupe de rebelles s'était dirigée vers le bourg de Saint-Ignace, où beaucoup d'Espagnols venaient déjà de se réunir avec leurs serviteurs et leurs esclaves noirs, transportés d'Afrique en Amérique. Deux prêtres de la Compagnie étaient les pasteurs de cette chrétienté. Le premier, Jean de Valle, né l'an 1576 à Vittoria, en Espagne, admis l'an 1594 dans la Société, avait ardemment désiré la pénible mission d'Amérique dès son noviciat, à la suite duquel on l'envoya à Mexico. Appelé à évangéliser les Tepeguans, on le vit se constituer leur serviteur en même temps que leur apôtre. Il labourait leurs terres, fendait et façonnait leur bois, bâtissait leurs églises, préparait la nourriture des ouvriers, et, leur abandonnant la modeste pension assignée à chaque missionnaire, se nourrissait de maïs ou d'herbes cueillies au hasard. Leur maître non-seulement dans la foi, mais dans les arts et métiers, il se montrait d'ailleurs pour eux un tendre père, et les traitait en frères chéris. Son zèle et sa charité ne lui valurent souvent que les plus grossiers traitements. Il descendait un jour de l'autel, lorsqu'un indigène lui donna un soufflet. Comme il demandait quelle était la cause de cette violence: «Il n'y en a pas d'autre que le sacrifice que tu viens de faire,» lui fut-il répondu. «En ce cas, reprit le Père, voici mon autre joue; frappe!» Ses efforts pour détourner les Tepeguans, soit du vol, soit de l'adultère, eurent souvent pour lui les mêmes résultats. Mais la divine Providence le protégea contre ceux qui avaient juré sa mort. Un indigène, auquel il voulait ôter la complice de ses désordres, entra trois fois, les armes à la main, dans la cabane où il savait que se trouvait le Père; trois fois Dieu déroba le religieux aux regards de cet homme, qui, troublé d'un tel prodige, résolut de confesser son crime, et aperçut seulement alors Jean de Valle. Les violences dont le saint religieux était l'objet ne lui suffisaient pas: il y



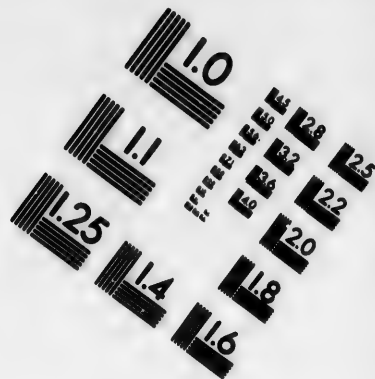
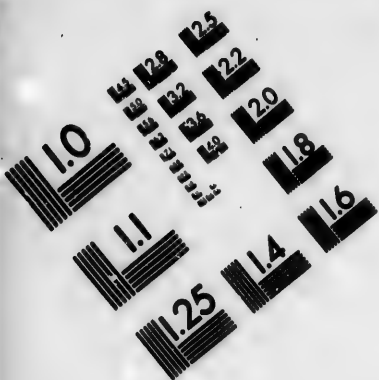
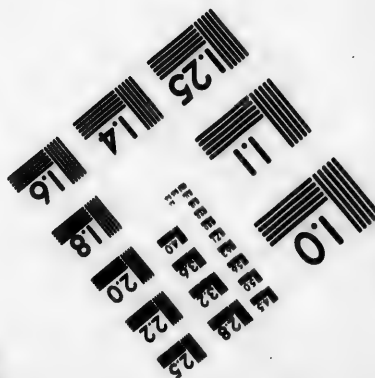
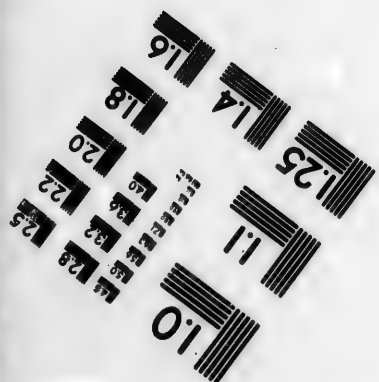
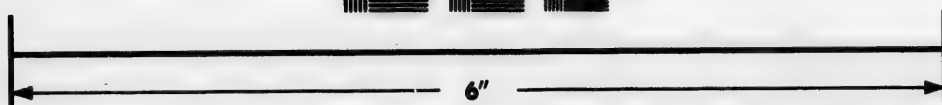
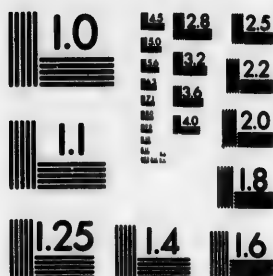


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 128
16 132
18 125
20 22
22 20
24 18

10
01
01
01

ajoutait toutes les rigueurs de la pénitence, couchant sur la terre nue ou tout au plus sur une peau de bœuf, ne portant qu'une soutane usée, déchirée même, au point qu'elle laissait ses membres exposés à la rigueur du froid. Il s'enfonçait, pendant huit mois de l'année, à une profondeur de cinquante lieues dans les forêts, afin d'y chercher les indigènes, qu'il voulait gagner à la civilisation et à la foi : alors même, il ne quittait pas son cilice, et s'administrail de fréquentes disciplines, au point de provoquer l'effusion du sang, mais la nuit et à l'écart de ses compagnons, pour ne pas les troubler. Il passa ainsi douze années parmi les Tepeguans, dont il détruisait les idoles, notamment une en pierre, qui était l'indigne objet d'une grande vénération. Homme de conciliation, il s'attacha à calmer les haines, en sorte que sa mansuétude le fit surnommer Jean de la Paix. Serviteur fidèle de Marie, il reçut d'elle l'assurance que le martyre couronnerait enfin sa vie; et, averti par cette révélation, il écrivit à des amis absents qu'avant trois mois il mourrait de la main des Tepeguans. Le P. Louis de Alabes, son compagnon, né à Guaxaca, dans la Nouvelle-Espagne, entra l'an 1607 au noviciat des Jésuites de Mexico. Promu au sacerdoce, il alla continuer sa vie angélique dans la Nouvelle-Biscaye, bien digne par sa charité et son amour des souffrances d'être associé à Jean de Valle. Son martyre lui fut également révélé; car, quinze jours avant l'événement, on l'entendit à l'autel prononcer ces mots : « C'est donc de ce genre de mort que nous mourrons, Seigneur ? Et nous en mourrons tous ? Que votre volonté s'accomplisse ! » On l'entendit ensuite demander à un jeune enfant s'il aurait le courage de partager son martyre ; question à laquelle cet enfant répondit affirmativement : il eut, en effet, ce bonheur. Louis de Alabes annonça d'ailleurs au Dominicain Sébastien du Mont qu'ils mourraient l'un et l'autre pour la foi ; et la prédiction eut lieu d'une manière si formelle, que ce Dominicain écrivit à ses supérieurs une lettre d'adieu. Tels étaient les deux Jésuites de la colonie de Saint-Ignace, sur laquelle les Tepeguans se jetèrent inopinément le 18 novembre 1616. Les barbares immolèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent sans distinction, entre autres ces deux prêtres au moment où ils se préparaient,

dans l'église, à offrir les divins mystères.

Le lendemain du jour où les quatre religieux étaient tombés victimes d'un cruel parricide, deux autres, qui de leurs chrétientés se rendaient au bourg de Saint-Ignace pour assister à la fête du 21 novembre, furent attaqués à une lieue environ de cette colonie (1). Jean de Fonte, l'un des deux, né en Espagne, où il fut admis dans la Société de Jésus et élevé au sacerdoce, était passé au Mexique et chez les Tepeguans sous la conduite du P. Jérôme Ramirez, auquel il devait un jour succéder. Arrivé sur le théâtre de ses travaux apostoliques, il le parcourut, dans un rayon de cinquante lieues et dans ses parties les plus sauvages, sans tenir compte des périls, soutenu par sa confiance en Dieu. Il se nourrissait de maïs, et à son défaut d'herbes arrachées dans la campagne, étanchait sa soif avec l'eau pluviale, couchait sur le sol nu : aussi l'extérieur de cet homme apostolique annonçait-il toute la rigueur de ses austérités. Lorsqu'il avait gagné quelques-uns des indigènes, qui, à l'instar des bêtes sauvages, vivaient retirés dans les cavernes des montagnes, il les conduisait dans des lieux plus accessibles, leur construisait des cabanes de sa main, ou leur montrait à se servir des instruments convenables pour les édifier, leur indiquait l'usage des fours pour cuire le pain, leur fabriquait des charrues, faisait venir des bœufs pour le labourage, puis ouvrait le sein de la terre, d'où les moissons s'élançaient, à l'appel de son industrie. Si une maladie venait à se manifester, le missionnaire, d'agriculteur devenu médecin, enseignait aux indigènes à soigner le malade, à préparer et à administrer les médicaments nécessaires. Après avoir ainsi dégrossi et adouci ces rudes intelligences, il leur inculquait les éléments du christianisme et les préparait au baptême. On comprend assez quel ensemble d'héroïques vertus supposait l'éducation de tels sauvages dans celui qui se dévouait à les civiliser, et à quels dangers l'apôtre de la civilisation fut exposé parmi eux. La dernière tribu dont il s'occupa, et qu'il finit par soumettre à Jésus-Christ par le baptême, était encore plus inculte et plus féroce que les autres : on y ré-

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 472.

ns mystères.
ntre religieux
el parricide,
entés se ren-
our assister à
ttaqués à une
(1). Jean de
gne, où il fut
élevé au sa-
et chez les
P. Jérôme Ra-
succéder. Ar-
postoliques, il
quante lieues
es, sans tenir
sa confiance
, et à son dé-
mpagne, étan-
ouchait sur le
omme aposto-
de ses austé-
lques-uns des
des sauvages,
es des monta-
ux plus acces-
es de sa main,
s instruments
indiquait l'u-
, leur fabri-
es bœufs pour
in de la terre,
l'appel de son
se manifester,
enu médecin,
r le malade,
médicaments
rossi et adouci
incolquait les
préparait au
uel ensemble
cation de tels
ait à les civi-
de la civili-
dernière tribu
soumettre à
encore plus
es : on y ré-

solut plus d'une fois la mort du missionnaire, et à deux reprises on l'enferma sans lui donner aucune nourriture, pour le faire mourir de faim. Ces épreuves cruelles ne refroidirent pas son zèle. Le P. Jean de Fonte, supérieur de tous les Jésuites de la mission des Tepeguans, qu'il civilisait et évangélisait depuis seize années, avait pour collaborateur Jérôme de Moranta, né l'an 1675 à Majorque. Le vénérable Frère coadjuteur, Alfonso Rodriguez, avait conseillé à Jérôme d'entrer dans la Compagnie, puis de passer en Amérique, où il lui prédisait la couronne du martyr. Animé par cette promesse, le religieux obtint, en effet, d'aller, l'an 1695, au Mexique. Dès son arrivée, on l'envoya sur le champ que défrichait avec tant de peine Jean de Fonte, dont il devait partager les travaux apostoliques. Il s'associa à ses privations comme à ses généreux efforts, et dépassa même par ses austérités celles des ermites des premiers siècles. Telle était l'ardeur dont il brûlait pour le salut des indigènes, qu'on le trouva un jour dans l'épais fourré d'une forêt, tenant d'une main le crucifix, s'appliquant, de l'autre, une sanglante discipline, et suppliant Dieu avec larmes de donner à sa prédication la force de toucher les cœurs des Tepeguans. Le Seigneur exauça ses vœux ; car il gagna d'une seule fois cinq cents indigènes au christianisme, et opéra sur d'autres points des conversions si nombreuses, qu'il réussit à établir plusieurs nouvelles colonies, où l'agriculture et les arts mécaniques, enseignés par les Jésuites, furent la source du bien-être matériel. Parmi les missionnaires consacrés aux Tepeguans, aucun n'avait chez les Espagnols une plus haute réputation de sainteté que Jérôme de Moranta. Tanner dit que, célébrant les divins mystères dans le bourg de Saint-Joseph, il fut de nouveau prévenu de son prochain martyre. Quoi qu'il en soit, tandis que ce religieux et le P. Jean de Fonte, son supérieur, s'avançaient vers la colonie de Saint-Ignace, les indigènes révoltés leur lancèrent de loin des flèches. Arrivés à portée de la lance et du casse-tête, ils les massacrèrent ensuite de la manière la plus cruelle.

Gaspard de Alvear, gouverneur de la Nouvelle-Biscaye, ayant parcouru, à la tête d'une petite armée, le territoire où ces meurtres avaient été commis, afin d'y rétablir l'ordre, trouva

les corps des quatre derniers Jésuites dont nous venons de parler, aussi frais, après trois mois, que si la vie venait seulement de les abandonner. Le P. Jean de Valle, entre autres, semblait encore respirer. Son corps et celui de Louis de Alabas furent trouvés dans l'intérieur du bourg de Saint-Jacques, à côté de l'église. Après des corps de Jean de Fonte et de Jérôme de Moranta étaient placés deux chiens, comme pour en écarter les bêtes fauves, et ce furent les aboiements de ces sentinelles vigilantes qui attirèrent l'attention des Espagnols. Le gouverneur leva les précieuses reliques, qu'il transporta à Durango, dont les habitants allèrent au-devant des martyrs, au son des cloches et des instruments de musique. Le vicaire de l'évêque, assisté du clergé séculier et des Franciscains, les déposa dans l'église des Jésuites, où on les inhuma auprès du maître-autel, du côté de l'Évangile. Le tombeau ayant été ouvert quelques années après, on les retrouva sans corruption : ils exhalaient, au contraire, un doux parfum.

Le nombre de huit martyrs fut complété par le P. Ferdinand de Santaren, né d'une illustre famille, à Hueta, en Espagne, entré dès l'âge de quinze ans dans la Compagnie de Jésus, et envoyé, sur ses instantes prières, en Amérique, dès que son cours de philosophie avait été terminé (1). Sa piété angélique et ses vertus aimables enchantèrent tous les passagers pendant la traversée, en sorte que, devenu, pour ainsi dire, l'arbitre du navire, il y exerça plus d'influence sur les esprits que les Jésuites d'un âge déjà avancé. Pendant qu'il faisait sa théologie à Mexico, il allait catéchiser les indigènes, au salut desquels il se dévoua tout entier lorsqu'il fut prêtre. Envoyé à Cinaloe, il partagea pendant deux ans les fatigues et les dangers du P. Gonsalve de Tapia. Appelé ensuite à la plus pénible mission, il passa le reste de sa vie à évangéliser les peuples de Topia. Seul pendant les premières années, il prêchait trois fois chaque dimanche dans le bourg de Saint-André, pour les Espagnols, pour les esclaves noirs, et pour les indigènes idolâtres. Après avoir renouvelé sa prédication le mercredi, il se rendait

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 476.

dans les montagnes à la ville espagnole de Topia, obligé, dans ce trajet de plusieurs milles, de franchir très-souvent, au péril de sa vie, un cours d'eau qui multipliait ses détours, et que les pluies enflaient d'une manière effrayante. Le vendredi, après une triple prédication, il quittait Topia pour se retrouver le dimanche à Saint-André. Pendant le carême, ses excursions étaient encore plus fréquentes : il parcourait incessamment la contrée dans tous les sens, pour y annoncer l'Évangile. Ce ne furent là que les préludes de son apostolat; car sa charité embrassa ensuite un tel espace, que quatorze auxiliaires, associés à ses travaux, suffirent à peine à cultiver la vigne qu'il avait plantée seul. Il forma plus de quarante colonies avec les indigènes qu'il avait civilisés, administra de sa main le baptême à plus de cinquante mille idolâtres, brisa un nombre infini d'idoles, détruisit les plus grossières superstitions; et cela, en se condamnant pendant de longues années aux privations les plus incroyables. Le P. André Tutin, qui alla le visiter, pendant une maladie, chez les Xiximes, dit que, lorsqu'il arriva à l'endroit où se trouvait le P. Ferdinand de Santaren, le chemin lui parut si rude, l'aspect des lieux si sauvage, l'accès de ces hauteurs si difficile, le peuple si horrible, que, s'il avait dû mourir sur ces rochers escarpés, il aurait ordonné, par son testament, qu'on transportât son corps hors de cette épouvantable retraite, dont l'air repoussant et la sombre nudité étaient comme une image de l'enfer. Cependant, le P. Ferdinand de Santaren y vivait aussi gaiement que s'il avait habité Tolède ou Madrid. Il avait coutume de dire que c'était là son Mexico, son lieu de délices. Les indigènes de Topia, révoltés contre les Espagnols en 1601 (1), s'étant soulevés de nouveau en 1603, brûlèrent et renversèrent, outre les bourgs et les ateliers des mines, plus de quarante églises. Le P. de Santaren court au-devant de ces furieux, qui ne respirent que la menace et le sang; il se jette au milieu de leurs rangs pressés, sans s'inquiéter du danger; il leur offre la paix; mais les barbares ont oublié sa tendresse paternelle. « Retire-toi, lui crient-ils, nous ne te reconnaissons plus

pour notre père. » Le doux attrait de sa voix les incline cependant vers lui; l'invincible patience avec laquelle il supporte leurs injures et leurs outrages les subjugué; il les amène à des résolutions moins hostiles, et bientôt la paix est faite avec les Espagnols et avec l'Église. Peu de temps après, au milieu d'un peuple voisin de Topia, s'élève un vieillard qui excite ses compatriotes à l'insurrection, en leur disant, qu'évêque et prince des apôtres, il saura, d'ailleurs, aussi bien que les Espagnols, leur prêcher la loi de Jésus-Christ : sous ses ordres, deux prétendus apôtres, qu'il a nommés Jean et Jacques, administrent les sacrements. Le P. de Santaren, sans s'embarrasser des hostilités et des obstacles, va droit à ce peuple abusé, et il fait accepter si heureusement sa parole, que les indigènes descendent de leurs rocs escarpés pour venir avec lui cultiver la plaine. L'imposteur et ses complices, prisonniers des Espagnols et condamnés à mort, écoutent sa voix, et s'ouvrent par le repentir le chemin du ciel. Il y avait en effet, dans le P. Ferdinand, une douceur si suave, des manières si attrayantes, une charité si tendre et si maternelle, qu'on se sentait désarmé à sa vue. Lorsqu'après une absence les indigènes venaient au-devant de lui, il courait les embrasser, les pressait étroitement dans ses bras, approchait son visage radieux de joie de leurs fronts d'une malpropreté souvent révoltante, et répondait à leurs questions qu'il était avide de les revoir, après avoir été retenu loin d'eux par de graves intérêts. Ses procédés étaient encore plus affectueux à l'égard des malades et des malheureux, dont il soulageait les misères, non-seulement en leur appliquant la petite somme affectée à son entretien, mais en recueillant plus de quarante mille livres d'argent en aumônes, et en se privant des vêtements les plus indispensables, pour couvrir leur nudité. Cela ne suffisait pas encore pour éteindre sa soif ardente des souffrances : chaque jour il inventait de nouvelles mortifications. Les disciplines qu'il s'infligeait et les cilices lui paraissant trop supportables, il se faisait quelquefois lier à un arbre par deux indigènes attachés à sa personne, et il voulait que, sur son dos mis à nu, ces hommes vigoureux frappassent sans pitié et de toutes leurs forces. Les rigueurs lui étaient douces, à cause de sa continuelle et intime union avec Dieu,

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 58, col. 1.

de sa voix
vincible pa-
rs injures et
amène à des
Et la paix est
glise. Peu de
le voisin de
cite ses com-
disant, qu'é-
a, d'ailleurs,
chercher la loi
deux préten-
et Jacques,
de Santaren,
des obstacles,
ait accepter si
indigènes des-
ar venir avec
et ses com-
et condamnés
vrent par le
vait en effet,
eur si suave,
harité si ten-
ait désarmé à
les indigènes
uraient les em-
ans ses bras,
joie de leurs
t révoltante,
était avide de
loin d'eux par
étaient encore
alades et des
misères, non-
petite somme
cueillant plus
en aumônes,
plus indispen-
Cela ne suffi-
f ardente des
ntait de nou-
es qu'il s'infir-
supportables,
bre par deux
et il voulait
ommes vigou-
toutes leurs
nces, à cause
n avec Dieu,

qu'il adorait la nuit et le jour, et dont l'amour l'enflammait à tel point, que, lorsqu'il exhortait les indigènes à la vertu, le feu de la charité semblait jaillir de ses yeux. En vain ses supérieurs lui écrivirent-ils, de Mexico, de prendre enfin du repos : « Vous n'avez pas expérimenté, répondit-il, quelle suave onction, quelle intime allégresse, Dieu répand dans l'âme de ceux qui entreprennent ces missions. » Il poursuivait donc ses travaux, quand les Jésuites du bourg de Saint-Ignace, sachant qu'il était mandé à Durango, le prièrent de se détourner de sa route pour venir assister à la cérémonie du 11 novembre 1616. Déférant aux vœux de ses frères bien-aimés, il s'achemina par le territoire des Tepeguans, et arriva le 30 novembre, sans soupçonner aucun péril, à Tenerapa, où il résolut de célébrer les saints mystères. Après avoir vainement appelé le portier, par le son de la cloche, il pénétra dans l'église, voit l'autel renversé et les saintes images profanées. Se doutant alors de l'événement, il reprend sa mule, et veut gagner Durango. Mais les indigènes, qui l'ont aperçu, le suivent, le rejoignent au bord d'une rivière, et le précipitent à terre. Il leur demande avec douceur ce qu'il leur a fait pour qu'on veuille le tuer ainsi. Ces furieux répondent que son caractère de prêtre suffit pour motiver sa mort. En même temps, un violent coup de massue brise sa tête, sa cervelle est répandue à terre, et son corps est jeté dans la rivière. Ferdinand de Santaren avait alors cinquante-un ans, dont vingt-trois passés dans la difficile mission de Topia, où il était supérieur depuis quatorze ans. Huets, sa ville natale, obtint une partie de ses reliques, qu'on avait pu recueillir ; car les femmes des Tepeguans pleurèrent la mort de cet homme innocent, et elles eurent horreur des cruautés exercées par les indigènes contre les Jésuites.

CHAPITRE XV.

Mission des Jésuites dans l'Acadie (Nouvelle-Écosse) et des Récollets au Canada (Nouvelle-France).

Indépendamment des missions sur les frontières du Mexique, la Compagnie de Jésus en

établit au Canada, contrée de l'Amérique septentrionale, dont nous avons déjà parlé (1).

La France, après cinquante ans de troubles intérieurs, ayant enfin recouvré sa tranquillité, grâce à la valeur et à la sagesse de Henri IV, se trouva en état de former des entreprises au dehors. Le marquis de La Roche obtint, par lettres-patentes du mois de janvier 1598, les pouvoirs dont Roberval avait été investi sous François I^{er}, à la condition de procurer avant tout l'établissement de la foi catholique. Le commandeur de Chates, gouverneur de Dieppe, qui lui succéda dans la vice-royauté et lieutenance générale du Canada, s'attacha Samuel de Champlain, officier de marine distingué, qui devait être le véritable fondateur de la colonie et le père de la Nouvelle-France. De Monts, gentilhomme de Saintonge, auquel la lieutenance générale fut ensuite accordée, s'assura aussi le concours de Champlain, et en outre celui de Jean de Biencourt, sieur de Poutrincourt, gentilhomme picard. Il était calviniste, et on peut s'étonner qu'un protestant ait été chargé d'établir la religion catholique parmi les idolâtres. En 1607, le roi, ayant confirmé la concession que de Monts avait faite à Poutrincourt de Port-Royal, dans l'Acadie (Nouvelle-Écosse), l'avertit qu'il était tenu de travailler à la conversion des indigènes, et lui ordonna d'y conduire des Jésuites (2). Sur l'appel des supérieurs de la Compagnie, que le P. Cotton, confesseur du roi, instruisait des intentions de ce prince, plusieurs sujets se présentèrent ; mais on n'en accepta que deux : le P. Pierre Biard, qui professait la théologie à Lyon (3), et le P. Enemond Massé, compagnon du P. Cotton. Poutrincourt, prévenu contre leur ordre par les calomnies des calvinistes, s'embarqua sans eux, et, afin de persuader à la cour que le ministère des Jésuites n'était pas nécessaire pour la conversion des infidèles, à peine fut-il arrivé dans la Nouvelle-Écosse, qu'il envoya au roi une liste de vingt-cinq indigènes, qu'un prêtre, appelé messire Josué Flesche,

(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 538, col. 1.

(2) Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, t. 1, p. 168.

(3) *Relation de la Nouvelle-France*, de ses terres, naturel du pays et de ses habitants. Item du voyage des Pères Jésuites audictes contrées, et de ce qu'ils y ont fait jusqu'à leur prise par les Anglois. Faicte par le P. Pierre Biard, Grenoblois, de la Compagnie de Jésus, p. 123.

surnommé le patriarche, avait baptisé à la hâte (1). Sur les plaintes du P. Cotton, appuyées par la marquise de Guercheville, qui s'était déclarée la protectrice des missions françaises de l'Amérique, Biencourt, fils de Poutraincourt, se détermina à embarquer les deux Jésuites. La reine-mère, veuve de Henri IV, donna à ces religieux cinq cents écus; madame de Verneuil fit leur chapelle, madame de Sourdis leur fournit le linge, et madame de Guercheville se chargea du reste. Deux calvinistes, associés de Biencourt, ayant refusé, dans le port de Dieppe, de recevoir les Pères, qui se retirèrent alors à leur collège de la ville d'Eu, la sœur protectrice fit à la cour une quête dont le produit servit à désintéresser ces négociants. Elle acheta tous les droits que de Monts avait obtenus de Henri IV; puis elle signa avec Biencourt un acte de société, en vertu duquel les fonds nécessaires à l'entretien des missionnaires devaient être pris sur ce que rapporteraient la pêche et le commerce des pelleteries. Les Pères Biard et Massé arrivèrent à Port-Royal le 12 juin 1611, et voulurent apprendre aussitôt la langue du pays; mais aucun de leurs compatriotes ne se prêta à leur en faciliter l'étude.

Heureusement, le sagamo (chef de bourgade) Membertou, qui avait appris un peu de français, rechercha leur amitié. Ce chef, fort respecté dans sa nation, avait voulu savoir en quoi consistait le christianisme, avant de recevoir le baptême; et, ce qu'il avait compris alors de la vraie religion lui donnait un vif désir de la connaître à fond. L'entretien de Membertou, nommé Henri au baptême, fut d'autant plus agréable et utile aux missionnaires, qu'il avait été autrefois (jongleur). Le P. Biard lui demanda un jour si le démon, qu'il avait, disait-il, invoqué fort souvent, s'était jamais fait voir à lui. Il répondit que cela était arrivé quelquefois. « Mais, ajouta-t-il, ce qui m'a engagé à renoncer à cette profession, c'est que l'Esprit de ténèbres ne me commandait jamais que du mal (2). » Membertou, étant tombé malade, fut recueilli à Port-Royal par le P. Enemond Massé, et le P. Biard, alors absent, accourut à la nouvelle du danger; mais aucun remède

ne put sauver l'indigène. Après avoir demandé et reçu avec piété les derniers sacrements de l'Église, le chef mourant exprima à Biencourt le désir d'être inhumé avec ses parents dans sa bourgade (1). Le P. Biard représenta au commandant français que ce projet, auquel il donnait son assentiment, ne pouvait se réaliser qu'autant qu'on exhumerait d'abord tous les corps des infidèles enterrés dans le même lieu; ce que les indigènes ne souffriraient jamais, et ce qui était directement contre l'intention du malade. Biencourt s'obstinant, les Jésuites déclarèrent qu'ils ne se chargeraient pas des obsèques. Mais la fermeté et la charité du P. Biard ouvrirent les yeux à Membertou, qui demanda pardon de son indocilité, dit qu'il ne voulait pas être privé des suffrages de l'Église, et laissa les Jésuites maîtres de lui donner la sépulture où ils le jugeraient à propos. Le sagamo mourut peu après dans des sentiments de foi et de confiance en Dieu qui auraient fait honneur à un ancien chrétien.

Quelques jours après, le P. Biard partit avec Biencourt pour visiter toute la côte jusqu'au Kinibeki, qu'ils remonteront assez loin. Ils furent bien reçus des Canibas, peuplade abnakise, à laquelle le missionnaire, aidé d'un interprète, annonça Jésus-Christ. Ce peuple docile l'écouta avec respect, et ne lui parut pas éloigné du royaume des cieux. Le P. Enemond Massé, de son côté, avait voulu reconnaître le pays et pressentir les dispositions de ses habitants en faveur de la religion. Un fils de Membertou, qui était chrétien et qui se nommait Louis, lui servait de guide. Le Père étant tombé dangereusement malade, ce contre-temps jeta l'indigène dans une inquiétude que Massé interpréta d'abord comme un effet de son affection; mais il en sut bientôt la véritable cause, car Louis vint le prier d'écrire à Biencourt qu'il mourait de maladie: « Sans cela, ajouta le guide, on croira que je t'ai tué. — Je me garderai bien de l'écrire, répondit le malade: tu serais peut-être homme à me tuer en effet, et à te servir de ma lettre pour cacher ton crime. » Louis comprit à merveille: honteux de sa fausse démarche, il pria le Père de demander à Dieu sa guérison, afin qu'on n'eût aucun soupçon sur lui (2). Cependant le triste

(1) *Relation de la Nouvelle-France*, etc., p. 120.

(2) *Ibid.*, p. 96.

(1) *Relation de la Nouvelle-France*, etc., p. 100.

(2) *Ibid.*, p. 202.

état de Port-Royal, attirant aux Français le mépris des indigènes, nuisait aux progrès de l'évangile, et les missionnaires se virent réduits à ne baptiser que les enfants moribonds. Les indigènes s'apercevaient d'ailleurs de la méintelligence qui existait entre les chefs de la colonie et les Jésuites; méintelligence telle, que madame de Guercheville songea à transporter ces religieux dans un autre endroit, où ils pussent exercer leur ministère sans obstacle.

Un vaisseau, équipé aux frais de la marquise et de la reine-mère, et commandé par La Sausaye, sortit de Honfleur le 12 mars 1613, prit les Pères Biard et Massé à Port-Royal, et alla les débarquer sur le bord septentrional de la rivière de Pentagoët, où se forma la colonie de Saint-Sauveur. Accompagné de La Motte le Vilin, lieutenant de La Sausaye, le P. Biard fit aussitôt une excursion dans le pays. En passant auprès d'un village, il entendit des cris affreux, et supposa qu'on pleurait quelque mort (1); mais un indigène lui dit que c'était un enfant qui se mourait. Le missionnaire vole aussitôt vers le village, dont il trouve les habitants rangés en haie des deux côtés: au milieu, le père du petit malade le tient dans ses bras, et, à chaque soupir du moribond, il jette des cris plus propres à effrayer qu'à exciter la compassion. Les autres indigènes lui répondent sur le même ton: de là le bruit, dont retentissent les forêts voisines. Touché de ce spectacle, le prêtre s'approche du père, et lui demande s'il veut lui permettre de baptiser son fils. Ce pauvre homme lui remet l'enfant, que Biard dépose sur les bras de La Motte; puis le missionnaire se fait apporter de l'eau, et baptise cette innocente créature. Le plus profond silence règne pendant la cérémonie; il semble que les indigènes s'attendent à un événement extraordinaire. Le serviteur de Dieu s'en aperçoit, et, rempli d'une confiance vraiment apostolique, il conjure à haute voix le Seigneur de tirer du sein de sa miséricorde quelque trait de toute-puissance en faveur de ce peuple aveugle, mais docile. Sa prière finie, il reprend l'enfant, et le met entre les bras de sa mère, en lui disant de présenter sa mamelle. Elle obéit; l'enfant aspire le lait, et paraît ensuite aussi sain

que s'il n'avait jamais été malade. A la vue de cette guérison subite, les indigènes restèrent quelque temps immobiles d'étonnement. Le missionnaire, regardé comme un homme descendu du ciel, tira tout le fruit qu'il pouvait alors espérer de cet événement merveilleux; et la suite eût donné bien d'autres résultats, si les Anglais, partis de la Virginie, ne fussent venus détruire la colonie de Saint-Sauveur. Un frère Jésuite, nommé Gilbert du Thet, tomba sous le feu de leur mousqueterie. Le dit Gilbert, dit le P. Biard (1), eut le moyen de se confesser, et de bénir et louer Dieu juste et miséricordieux en la compagnie de ses frères, mourant entre leurs mains: ce qu'il fit avec grande constance, résignation et dévotion. Vingt-quatre heures après sa blessure, il eut son souhait; car, au départ de Honfleur, en présence de tout l'équipage, il avait haussé les mains et les yeux vers le ciel, priant Dieu qu'il ne revint jamais plus en France, ains qu'il mourût travaillant à la conquête des âmes et au salut des sauvages. Le premier acte des hérétiques, une fois maîtres du fort, fut d'abattre la croix que les missionnaires avaient plantée pour y assembler les fidèles aux heures des prières publiques, en attendant qu'ils eussent une église. Le P. Enemond Massé et une partie des colons gagnèrent, sur un navire français, le port de Saint-Malo (2), tandis que le P. Biard et deux autres Jésuites, arrivés de France avec La Sausaye, étaient forcés d'assister, avec les autres colons, sur l'escadre anglaise, à la ruine de tous les établissements de la France dans la Nouvelle-Écosse. Au moment où le commandant anglais quitta Port-Royal, un Français l'avertit de se défier d'un Jésuite espagnol, nommé Biard (3). Ce religieux était de Grenoble; mais un des moyens dont on se servait alors en France pour rendre les Jésuites odieux consistait à les faire passer pour des partisans secrets de la maison d'Autriche. Le commandant, impressionné par la calomnie, se fût défait des trois missionnaires à son retour en Virginie, si une tempête n'eût éloigné du reste de l'escadre le navire qui les portait. Le vent poussa ce vaisseau jusqu'aux Açores, où

(1) *Relation de la Nouvelle-France*, etc., p. 236.

(2) *Ibid.*, p. 238.

(3) *Ibid.*, p. 272.

(1) *Relation de la Nouvelle-France*, etc., p. 315.

les Jésuites n'avaient qu'à se faire connaître pour être vengés. Quoique le capitaine du navire eût fort maltraité ces religieux, il eut assez de confiance en leur vertu pour leur proposer de souffrir qu'il les tint cachés lorsqu'on viendrait visiter son bâtiment, et ils y consentirent de bonne grâce (1). En Angleterre, ils lui rendirent un autre service. Bien que le capitaine alléguât la tempête qui l'avait séparé de son commandant, on le réputa déserteur de la Virginie, et il ne sortit de prison que sur le témoignage des Jésuites (2), qui furent ainsi deux fois ses libérateurs. Enfin l'ambassadeur de France à Londres ayant réclamé les religieux, ils purent se rendre à Calais (3). Le P. Biard mourut à Avignon le 10 novembre 1622.

Dans le Canada proprement dit, Samuel de Champlain avait, dès l'an 1608, fondé Québec sur l'emplacement d'un village d'indigènes nommé Stadaconé et sur le sommet du cap Diamant, qui s'élève à plus de trois cents pieds au-dessus du niveau du Saint-Laurent. En cet endroit où le fleuve se développe et se partage pour étreindre l'île d'Orléans, ses eaux, violemment refoulées par la marée, qui remonte jusqu'à Trois-Rivières, se trouvent souvent dans un état de turbulence qui leur donne l'aspect d'une mer. Cette agitation s'harmonise avec la physionomie sévère de la capitale du Bas-Canada, dont les maisons, confusément entassées sur la falaise, dominent le bassin du fleuve et les mâts des navires mouillés comme à leur pied. (Pl. XC, n° 2.) Québec, devenu si grand, ne compta d'abord que cinquante habitants.

Afin d'asseoir la colonie sur de solides fondements, Samuel de Champlain se proposa deux choses : d'abord de former une compagnie, approuvée par le roi, qui la soutînt et la développât sous le rapport temporel ; ensuite, d'obtenir des missionnaires qui lui procurassent les secours spirituels dont elle avait été jusque-là entièrement dépourvue. La considération des immenses services rendus par les Franciscains, apôtres de l'Amérique, le détermina à s'adresser au P. Jacques Garnier de Chapouin, premier provincial de la province de Saint-Denis. Les

lettres-patentes que Louis XIII donna, le 20 mars 1615, en faveur de ces religieux, méritent d'être citées. « Les feu roys nos prédécesseurs se sont acquis le titre et qualité de Très-Christiens en procurant l'exaltation de la sainte foi catholique, apostolique, romaine, et en la défendant de toutes oppressions ; maintenant les ecclésiastiques dans leurs droits, et recevant en leur royaume tous les ordres des religieux, qui, avec une pureté de vie, se mettoient à enseigner les peuples et les endoctriner tant de vive voix que par exemple. Et soit ainsi que nous soyons remplis d'un extrême désir de nous maintenir et conserver ledit titre de Très-Christien, comme le plus riche fleuron de nostre couronne, et avec lequel nous espérons que toutes nos actions prospéreront ; voulant non-seulement imiter en tout ce qui nous sera possible nos prédécesseurs, mais même les surpasser en désir d'établir ladite foi catholique, et icelle faire annoncer es terres lointaines, barbares et étrangères, où le saint nom de Dieu n'est point invoqué, nostre cher et dévot orateur, le Père provincial de la province de Saint-Denis en France, des religieux de Saint-François de l'étrainte observance, vulgairement appelez Récollets, se soit cy-devant, et en secondant nos desirs, offert d'envoyer es pays du Canada, pour y prescher le saint Évangile et amener à la sainte foy les âmes des habitants dudit pays, qui sont errantes et vagabondes dans leurs phantaisies, n'ayant aucune connaissance du vray Dieu, et à cet effet y en ayant envoyé nombre, leur labeur, par la grâce de Dieu, n'auroit point esté inutile : au contraire, quelques-uns desdits habitants du Canada, reconnoissant leur vieille erreur, ont embrassé la sainte foi et y ont reçu le saint baptême, nouvelle qui nous a esté aussi agréable qu'aucune qui nous peut arriver ; et ne reste à présent qu'à affermir ce qui a esté commencé par lesdits religieux, ce qui ne peut mieux estre qu'en permettant auxdits religieux de continuer ensemble de s'habituer (résider) audit pays, et y bâtir autant de couvents qu'ils jugeront estre nécessaires selon les tems et lieux, tous lesquels couvents, monastères et religieux seront sous l'obédience dudit Père provincial de la province de Saint-Denis en France, et non d'autre ; et ce pour empêcher toute confusion qui pourroit survenir, si chaque religieux, à son premier mou-

(1) *Relation de la Nouvelle-France*, etc., p. 285.

(2) *Ibid.*, p. 293.

(3) *Ibid.*, p. 298.

vement, se portoit de passer audit pays de Canada. A quoy désirant remédier pour l'avenir, nous avons dit et déclaré, disons et déclarons par ces présentes, signées de nostre main, nostre intention et volonté estre que le Père provincial de ladite province de Saint-Denis en France seul puisse, et lui soit loisible, d'envoyer audit pays de Canada autant de ses religieux Récollets qu'il jugera estre nécessaire, et quand bon lui semblera; auxquels religieux Récollets nous avons permis et permettons, par cesdites présentes, de habiter (résider) audit pays de Canada, et y faire construire et bâtir un ou plusieurs couvents et monastères, ainsi qu'ils jugeront estre à faire, etc. » Il résulte de ces lettres-patentes qu'antérieurement au 20 mars 1615, jour de leur date, des Récollets avaient déjà été envoyés au Canada, et y avaient même opéré des conversions. Cependant le P. Chrestien Le Clercq qualifié de premiers missionnaires de ce pays quatre Récollets, qui s'embarquèrent à Honfleur le 24 avril 1615 seulement, et qui arrivèrent à Tadoussac le 25 mai suivant, jour consacré à la fête de la translation de saint François d'Assise. « C'est dans l'année 1615, dit Le Clercq (1), que nous devons reconnoître le premier établissement de la foi dans le Canada, et que le Père provincial des Récollets de Paris choisit le P. Denis Jamay pour premier commissaire de la mission, le P. Jean d'Olbeau pour successeur en cas de mort, le P. Joseph Le Caron, et le frère Pacifique du Plessis, pour être les premiers fondements du christianisme dans la Nouvelle-France. » Le 20 juillet 1615, le P. Jean d'Olbeau écrit de Quebec au P. Didace David : « L'affection que vous avez au salut des âmes de ce pays de la Nouvelle-France, qui nous a fait désirer et même rechercher les moyens de les assister en personne, m'oblige à vous mander des nouvelles de notre mission. Nous partîmes d'Honfleur le 24 avril au soir, et arrivâmes, le 25 may, à un port où s'arrestent les navires

qui navigent icy. Ce port s'appelle Tadoussac, et est bien quatre-vingts lieues dans la grande rivière du Canada. Trente-cinq lieues au-dessus est l'habitation des François, où j'arrivai seul de religieux, le second de juin. Les autres y vinrent après, selon la commodité. Le Père commissaire et le P. Joseph n'y arrestèrent pas : ains ils voguèrent le long de la rivière quarante ou cinquante lieues, afin de reconnoître la bonté du pays, et pour voir les sauvages, qui arrivent là en grand nombre pour traiter avec les François. Le 25 de juin, en l'absence du R. P. commissaire, j'ai célébré la sainte messe, la première qui ait esté dite en ce pays, dont les habitants sont véritablement sauvages de nom et d'effet. Ils n'ont point de demeure arrestée : ainsi ils cabanent çà et là où ils savent trouver du gibier et du poisson, qui est leur nourriture ordinaire. Les hommes et les femmes sont vêtus de peaux et vont toujours teste nue, portent les cheveux longs, se peignent le visage de noir et de rouge, sont ordinairement d'une belle taille. Quant à l'esprit, je n'en saurois assurément parler, n'ayant conféré jusques icy qu'avec quelques particuliers. La température de l'air m'a semblé jusqu'à cette heure la même que celle de France. Le terroir paroît bon; mais, pour en bien juger, il est besoin d'y avoir hyverné. » Cette lettre, qui rend compte des premières impressions du missionnaire, ne dit pas que la maison et la petite chapelle des Récollets avaient été bâties avec une simplicité et une pauvreté tout évangélique dans l'endroit où est à présent la basse ville de Quebec. Le P. Joseph Le Caron, que le P. Denis Jamay, commissaire, laissa à Trois-Rivières, pour y administrer les sacrements aux François et s'initier à l'idiome des indigènes, y bâtit aussi une maison et une chapelle, afin de commencer la mission sédentaire, et il y célébra la messe le 26 juillet. Les Récollets s'étant ensuite réunis à Quebec en une sorte d'assemblée capitulaire, dans le but de partager entre eux le vaste territoire qu'ils voulaient conquérir à Jésus-Christ, on arrêta que le commissaire demeurerait dans cette ville, comme au centre du pays, pour subvenir aux besoins spirituels des François de la colonie, y former une mission pour les indigènes, étendre ses soins jusqu'à Trois-Rivières, et établir plus bas dans le fleuve d'autres chrétientés, sur lesquelles il pourrait veiller.

(1) Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France, contenant la publication de l'Evangile, l'histoire des colonies françaises, et les fameuses découvertes depuis le fleuve Saint-Laurent, la Louisiane et le fleuve Colbert jusqu'au golfe Mexique, achevées sous la conduite de feu M. de La Salle. Par ordre du roi. Avec les victoires remportées par les armes de Sa Majesté et les Iroquois en 1690; t. 1, p. 63.

Le P. Jean d'Olbeau, appelé à convertir les Montagnais, dut s'établir à Tadoussac, et se diriger de là jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent. Le P. Joseph Le Caron, qui eut en partage les Hurons et les autres nations du couchant, en remontant le fleuve, parle ainsi de son pénible voyage. « Il seroit impossible de vous dire la lassitude que j'ai soufferte, ayant été obligé d'avoir tout le long du jour l'aviron à la main, et de ramer de toute ma force avec les sauvages. J'ay marché plus de cent fois dans les rivières sur des rochers aigus qui me coupoient les pieds, dans la fange, dans les bois, où je portois le canot et mon petit équipage, afin d'éviter des rapides et des chûtes d'eau épouvantables. Je ne vous dis rien du jeûne pénible qui nous désola, n'ayant qu'un peu de sagement, qui est une espèce de pulment (*pulmentum*), composé d'eau et de farine de bled d'Inde, que l'on nous donnoit matin et soir en très-petite quantité. Cependant, il faut que je vous avoue que je ressentais au milieu de mes peines beaucoup de consolation; car, hélas! quand on voit un si grand nombre d'infidèles, et qu'il ne tient qu'à une goutte d'eau pour les rendre enfants de Dieu, on ressent je ne sais quelle ardeur de travailler à leur conversion, et d'y sacrifier son repos et sa vie. » Les Hurons accueillirent le missionnaire avec cordialité dans leur principale bourgade nommée Carragouba, et entourée d'une triple palissade haute de trente-six pieds, qui la protégeait contre l'ennemi. Ils lui bâtirent, avec des perches et des écorces, une cabane séparée du village, dans laquelle le religieux éleva un autel, et où ils allaient se faire instruire du christianisme. L'apôtre des Hurons, ayant pénétré chez les Peroneux et sept autres peuplades voisines, y fut maltraité à l'instigation des jongleurs; mais il eut la consolation de baptiser quelques enfants et plusieurs vieillards moribonds. De retour à Carragouba, il s'appliqua à former un Dictionnaire de la langue huronne, et à civiliser les indigènes. Du reste, ces premières courses des missionnaires n'eurent guère pour objet que de reconnaître les chances de conversation que présentaient les divers points du Canada. Les Récollets, réunis à Québec au mois de juillet 1616, s'y communiquèrent leurs observations. Ensuite, le P. Jean d'Olbeau et le frère Pacifique demeurant parmi les indigènes, les Pères Denis

Jamay et Joseph Le Caron allèrent plaider en France la cause de la mission. L'année suivante, ce dernier retourna au Canada, en qualité de commissaire, avec le P. Paul Huet, qu'il plaça à Tadoussac; mais le P. Jean d'Olbeau se rendit à son tour en Europe. Frère Pacifique, qui évangélisait Trois-Rivières, rendit, en 1617, un service essentiel à la Nouvelle-France. Les indigènes, dans la crainte que Samuel de Champlain ne voulût tirer une vengeance éclatante de la mort de deux Français qu'ils avaient assassinés pour profiter de leurs dépouilles, s'assemblèrent au nombre de huit cents auprès de Trois-Rivières, et résolurent d'aller égorger tous les colons à Québec. Averti de leur dessein par un d'entre eux, frère Pacifique en gagna plusieurs autres, et peu à peu il amena le reste à faire des avances pour une réconciliation, qu'il se chargea de négocier avec le commandant. Cependant Champlain voulut avoir les meurtriers: on lui en envoya un, qui n'était pas le plus coupable, avec beaucoup de pelletteries, *pour couvrir les morts*; ce que le P. Le Clercq explique de cette manière (1): « Ils présentèrent le criminel aux Français, avec une quantité de robes de castor qu'ils donnèrent *pour essuyer leurs larmes*, selon la coutume ordinaire de ces barbares, qui traitent ainsi les affaires importantes. En effet, ils essuyent les larmes par les présents; ils apaisent la colère, engagent les nations à la guerre, concluent leurs traités de paix, délivrent les prisonniers, ressuscitent les morts, ne parlent enfin, et ne répondent, que par des présents. Et c'est pour cela que, dans les harangues, les présents passent pour des paroles. Ceux qu'on fait pour la mort d'un homme, qui auroit été massacré, sont en grand nombre; mais ce n'est pas ordinairement l'assassin ou le meurtrier qui les offre: l'usage veut que ce soient ses parents, sa bourgade, ou même toute la nation, selon la qualité et la condition de celui qui a été mis à mort. En sorte que, si le coupable est rencontré par les parents du défunt avant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur-le-champ. Suivant donc cette coutume, avant que les anciens et les capitaines de nos sauvages eussent commencé de parler, ils firent un présent de douze

(1) *Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France*, t. I, p. 117.

plaider en
la suivante,
qualité de
qu'il plaça
beau sa ren-
tifique, qui
, en 1617,
France. Les
el de Cham-
solatants de
aient assés-
, s'assem-
de Trois-
ger tous les
sein par un
na plusieurs
este à faire
on, qu'il se
mandant. Co-
meurtriers :
de plus cou-
, pour cou-
erq explique
ent le crimi-
de robes de
r leurs lar-
es barbares,
rtantes. En
présents;
nations à la
paix, déli-
s morts, ne
par des pré-
les haran-
roles. Ceux
qui auroit
; mais ce
meurtrier
ent ses pa-
la nation,
eluy qui a
oupable est
avant qu'il
hamp. Sui-
les anciens
sent com-
t de douze

peaux d'élans pour adoucir les François, afin qu'on reçût agréablement ce qu'ils avoient à dire. Ils en firent un second, et le jetèrent aux pieds des François, disant que c'étoit pour nétoyer la place toute sanglante où ces deux meurtres avoient été commis, protestant qu'ils n'en avoient eu aucune connoissance qu'après le coup fait, et que tous les capitaines de la nation avoient condamné cet attentat. Le troisième étoit pour fortifier les bras de ceux qui, ayant trouvé ces cadavres à la côte, les avoient portés dans les bois : les sauvages y ajoutèrent deux robes de castor, sur lesquelles ils devoient se reposer pour se délasser du travail (de la fatigue) qu'ils avoient souffert en les enterrant. Le quatrième étoit pour laver et nétoyer ceux qui s'étoient souillés par ce massacre, et pour leur rendre l'esprit qu'ils avoient perdu quand ils firent ce malheureux coup. Le cinquième, pour effacer tout le ressentiment du cœur des François. Le sixième, pour lier une paix inviolable, publiant que leur hache d'armes seroit suspendue en l'air sans ramener son coup, et qu'ils la jeteroient si loin qu'homme du monde ne la pourroit jamais retrouver ; c'est-à-dire que, leur nation étant en paix avec les François, les sauvages n'auroient plus d'armes que pour la chasse. Le septième étoit pour témoigner le désir qu'ils avoient que les François eussent les oreilles percées, c'est-à-dire ouvertes à la douceur de la paix et au pardon des deux meurtriers. Ils offrirent ensuite quantité de colliers de porcelaines, pour allumer un feu de conseil à Trois-Rivières et un autre à Quebec. Ils ajoutèrent, en même temps, un autre présent de deux mille grains de porcelaines, pour servir de bois et d'aliments à ces deux feux. Remarquez, s'il vous plaît, que les sauvages ne font quasi aucune assemblée que le calumet à la bouche ; et, comme le feu est nécessaire pour prendre (fumer) le tabac, ils en allument presque toujours en tous leurs conseils : si bien que c'est une même chose, chez eux, allumer un feu de conseil, ou s'assembler comme les parents et les amis qui veulent parler et décider de leurs affaires. Le huitième étoit pour demander la protection des François, et ils ajoutèrent un grand collier, avec dix robes de castor et d'originaux (élans), afin de confirmer tout ce qu'ils venoient de dire. » Il fallut se contenter de cette espèce de satisfac-

tion ; l'accommodement eut lieu, et les indigènes donnèrent deux étages, que le P. Joseph Le Caron se chargea d'instruire. Cependant, le P. Jean d'Olbeau, ayant obtenu du Pape un jubilé pendant son séjour en France, d'où il ramena frère Modeste Guines, en fit l'ouverture dans la chapelle de Quebec le 29 juillet 1618 : c'est le premier qui ait été publié au Canada. Une sainte dispute s'éleva alors entre les Pères Le Caron et d'Olbeau, le premier suppliant le second de le décharger des fonctions de supérieur, qui l'enchaînaient presque toujours à Quebec, tandis qu'il brûlait d'aller évangéliser les indigènes. Le P. d'Olbeau, auquel on représenta que ses yeux ne supporteraient pas la continuelle fumée des cabanes, dut laisser l'ardent apôtre, non pas retourner à Carragouha, dans le pays des Hurons, mais se rendre à Tadoussac. Le P. Joseph Le Caron étant arrivé dans sa mission, le chef des Montagnais l'adopta pour son frère, ce qui l'accrédita auprès des naturels. « Tel est, dit le P. Le Clercq (1), le saint artifice dont se servent les missionnaires qui vont hyverner chez les nations sauvages : ils recherchent celui de tous les chefs qui est le plus considéré et le plus affectionné pour les François ; ce sauvage l'enfante (c'est ainsi que parlent ces peuples) au milieu d'un festin qui se fait exprès ; ce capitaine l'adopte pour son fils ou pour son frère, selon l'âge et la qualité des personnes, en sorte que toute la nation le considère comme s'il étoit en effet naturel de leur pais et parent de leur chef, entrant par cette cérémonie dans l'alliance de toute sa famille au même degré, soit frère, sœur, oncle, tante, neveu, cousin, et ainsi du reste. » Le chef qui avait adopté Le Caron pour son frère s'appelait Choumin, c'est-à-dire Raisin, parce qu'il en aimait la liqueur ; et il avait une telle affection pour le missionnaire, que, sa compagne lui ayant donné un fils, il voulut que l'enfant fût baptisé et nommé Père Joseph. Le bon religieux tâchant de lui persuader de donner plutôt à son fils le nom de Samuel de Champlain, « Je veux absolument, répondit Choumin, qu'on l'appelle Père Joseph comme toi ; et, quand il sera grand, je te le donnerai pour l'instruire, car je désire de tout mon cœur qu'il vive sans

(1) Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France, t. 1, p. 128.

femme, et qu'il soit vêtu comme tu l'es. » Il fallut satisfaire le chef, dont l'enfant, nommé Père Joseph, mourut à l'âge de cinq ans. Chouma prouva encore son amitié au missionnaire, en travaillant de ses propres mains à reconstruire, d'une manière plus solide, la maison que les Récollets avaient à Tadoussac, et dans laquelle Le Caron tint une école. Ce religieux, rendant compte de ses travaux au provincial de Paris, « Nous sommes entre en quelques discours, écrit-il, savoir : qui avoit fait le ciel et la terre, avec deux ou trois des plus anciens et des plus suffisants. « Si nous y avions été, nous dirent-ils. « nous en pourrions savoir quelque chose ». Pour la terre, ils me nommèrent un certain Michaboché, et commencèrent à me raconter mille fables qui ressembloient quelque chose du déluge. Enfin, après leur avoir fait entendre la véritable histoire du déluge, ils dirent qu'il pourroit bien estre comme je le disois. Ils croyent qu'il y a certains esprits dans l'air qui ont la puissance de dire les choses futures, et d'autres qui sont des médecins propres à guérir toutes sortes de maladies. C'est ce qui fait que ces peuples sont fort superstitieux, et consultent ces oracles avec beaucoup d'attention. J'ai vu un maistre jongleur, qui fit dresser une cabane avec dix gros pieux, qu'il planta bien avant dans la terre. Il y fit un tintamarre effroyable pour consulter les esprits, afin de savoir s'il y auroit bientôt de la neige en grande quantité pour faire une bonne chasse d'orignaux et de castors. Il répondit qu'il voyoit beaucoup d'orignaux qui étoient encore éloignés, mais qui s'approcheroient à sept ou huit lieues de leurs cabanes; ce qui causa bien de la joie à ces pauvres aveugles. Je leur dis que Dieu estoit le maître de toutes choses, et que c'est à luy que nous devons demander ce dont nous avons besoin. Ils me répondirent qu'ils ne le connoissoient point, et qu'ils seroient bien aises de savoir s'il avoit le pouvoir de donner des orignaux et des castors. Je leur fis concevoir que nous avions de l'intelligence pour sçavoir comment tout avoit esté fait, et par qui. Ils me témoignèrent, pour toute réponse, que, si l'on venoit habiter icy, ils me donneroient bien volontiers leurs enfants pour estre instruits. » Le P. Joseph Le Caron avait disposé cent quarante néophytes au baptême, lorsqu'il retourna, le 15 juillet 1618, dans la capitale du Bas-Canada. A

cette époque, des missions séculaires se trouvaient établies à Québec, à Trois-Rivières, chez les Hurons, à Tadoussac, et les religieux avaient laissé, dans les deux dernières, de pieux jeunes gens, qui, s'étant offerts en France pour courir avec eux toutes les chances du ministère apostolique, travaillaient sous leurs auspices à la civilisation et à la conversion des indigènes. Les Récollets auroient voulu fonder, dans chacune des quatre missions, un collège pour recevoir les enfants que leurs pères présentaient spontanément; mais la compagnie de marchands qui exploitait le Canada, absorbée dans les calculs de son commerce, ne songeait pas à pourvoir aux frais de ces établissements. Il fallait que les missionnaires pussent dans d'autres bourses, pour réaliser leur projet; aussi avait-on député le P. Paul Huet en France. Ce religieux étoit chargé en même temps de consulter les meilleurs théologiens de sa province et les docteurs de l'université de Paris sur les inconvénients qu'il y avait à conférer le sacrement du baptême aux indigènes, doute que le P. Le Clercq (1) expose ainsi : « Telle est encore aujourd'hui la disposition de ces nations, qui, ne professant aucune religion, paroissent incapables des raisonnements les plus communs, qui conduisent les autres hommes à la connoissance d'une divinité, vraie ou fausse. Ces pauvres aveugles écoutent comme des chansons ce qu'on leur dit de nos mystères; ils n'en prennent que ce qui est matériel et sensible; ils ont leurs vices naturels et des superstitions qui ne signifient rien, des manières et des coutumes sauvages, brutales et barbares; ils consentiroient à se faire baptiser dix fois le jour pour un verre d'eau-de-vie ou pour une pipe de tabac; ils nous offrent leurs enfants, et veulent bien qu'on les baptise, mais tout cela sans le moindre sentiment de religion; ceux même qu'on aura instruits durant l'hiver entier ne témoignent pas plus de discernement de foi. On en trouve très-peu qui ne soient ensevelis dans cette profonde insensibilité; ce qui cause à nos Pères de terribles alarmes de conscience, connoissant que le peu d'adultes à qui ils avoient administré le sacrement, après même leur avoir donné les instructions, estoient aussi-

(1) Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France, t. I, p. 145.

le Brésil (1). Nous avons constaté (2) l'arrivée des Franciscains de l'observance régulière sur les bords du Rio de la Plata, formé des eaux du Parana et du Paraguay réunis, en y joignant celles de leurs innombrables affluents. Un fort, construit en 1538, avait été l'origine de la ville de l'Assomption, située sur la rive orientale du Paraguay, et d'abord seule capitale de tous les établissements espagnols de ces contrées. Le capitaine général, don Alvare Nunez de Vera Cabeça de Vaca, persuadé qu'on ne retiendrait les indigènes dans l'alliance des Espagnols qu'en unissant les deux peuples par les liens d'une même religion, assembla, en 1541, tous les ecclésiastiques et les religieux qui se trouvaient à l'Assomption, leur déclara, au nom de Charles-Quint, que ce prince chargeait leur conscience de tout ce qui regardait la propagation de la foi dans ces terres infidèles, leur distribua des ornements d'autel et des vases sacrés, et promit de les soutenir de toute son autorité dans l'exercice de leur ministère (3). L'action des missionnaires s'exerçait principalement sur les Guaranis. Ces peuples, trouvés depuis le sud, aux environs de Buenos-Ayres, jusqu'au 30° degré de latitude nord, chez les Chiquitos, et sur les versants de la grande cordillère des Andes, semblaient constituer une nation unique, mais fractionnée en hordes indépendantes; et ils prenaient différents noms, ce qui explique la confusion qui existe sur leur compte dans les premiers historiens de l'Amérique. Les Guaranis libres, dit M. d'Orbigny, vivaient généralement dans les bois, où ils se nourrissaient de miel, de fruits sauvages, d'oiseaux, de singes, et d'autres animaux, de maïs, de haricots, de patates, de mandiocca ou manioc; différant des autres nations en ce que, au lieu d'être nomades comme elles, ils formaient, dans leurs retraites, des campements permanents. Leur langage, très-distinct de celui des autres nations américaines, mais néanmoins le même pour toutes leurs branches, est entendu dans tout le Brésil, au Paraguay, au Pérou, et dans beaucoup d'autres contrées, ce qui est la meilleure preuve de la presque universalité de leur empire sur le continent de

l'Amérique méridionale. Comparés aux autres indigènes, sous le rapport physique, ils leur paraissent inférieurs pour la taille; plus carrés, plus charnus, plus laids; distingués d'eux en ce qu'ils ont un peu de poil et de barbe; mais souvent sombres, taciturnes, abattus: manière d'être qui tient chez eux moins à des habitudes de caractère qu'à la manière dont on les traite, car il en est beaucoup de fort gais, qui même poussent l'enjouement jusqu'à la bouffonnerie. Quoique armés d'arcs de six pieds de long et de flèches de quatre et demi, de la *macana*, espèce de massue, et de la *bodoqui*, espèce de fronde, ils avaient peur des autres nations, et les fuyaient, passant généralement pour peu belliqueux, presque aussitôt vaincus qu'attaqués par leurs voisins plus turbulents: mais ils devaient montrer bientôt, sous l'influence des missionnaires, ce que peuvent, sur les hommes les plus dégradés, la religion, principe du véritable honneur, et la discipline, mère des mâles habitudes. Le capitaine général, ayant convoqué les caciques des Guaranis à une assemblée de notables, où ils vinrent avec leurs maîtres spirituels, leur déclara que Charles-Quint exigeait que les indigènes portassent un grand respect à ceux qui avaient bien voulu renoncer à leur patrie et se réduire à vivre parmi eux pour leur apprendre le chemin du ciel; qu'on les traiterait avec douceur, mais qu'ils devaient en user de même à l'égard des Espagnols, et surtout renoncer à l'horrible usage où ils étaient de se nourrir de chair humaine. Les indigènes répondirent à don Alvare qu'il serait obéi, et se retirèrent charmés de ses promesses. Le zèle du capitaine général éclata encore dans une expédition qu'il tenta au nord de l'Assomption, pour se rapprocher le plus possible du Pérou. Arrivé au fort des Rois, sur la rive occidentale du lac des Xarayés, en face de l'île des Orejones, il apprit qu'on y adorait des idoles. Non-seulement il recommanda aux ecclésiastiques et aux religieux qui l'accompagnaient d'instruire les infidèles; mais il leur parla lui-même de l'impuissance de ces divinités sourdes et aveugles, et les détermina à les brûler: parti que les idolâtres n'adoptèrent pas sans peine, parce qu'ils craignaient que les démons ne les maltraitassent. Cela fait, don Alvare érigea une croix, et bâtit une chapelle, dans laquelle la messe fut chantée

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 7.

(2) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 434, col. 2.

(3) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 61.

rés aux autres
que, ils leur
; plus carrés,
gués d'eux en
e barbe; mais
attus: manière
à des habi-
re dont on les
fort gais, qui
à la bouffon-
pieds de long
de la *macana*,
us, espèce de
es nations, et
ent pour peu
us qu'attaqués
: mais ils de-
nuence des mis-
es hommes les
cipe du véri-
ère des mâles
ayant convo-
une assemblée
leurs maîtres
les-Quint exi-
un grand res-
a renoncer à
rmi eux pour
el; qu'on les
s devaient en
gnols, et sur-
où ils étaient
Les indigènes
ait obéi, et se
es. Le zèle du
ns une expé-
mption, pour
érou. Arrivé
entale du lac
Orejones, il
on-seulement
et aux reli-
uire les infi-
de l'impuis-
aveugles, et
que les ido-
parce qu'ils
altraitaient.
roix, et bâti-
e fut chantée

avec un grand appareil, ce qui rassura beau-
coup les indigènes (1). Appuyant vers l'occi-
dent, il rencontra, non loin des frontières du
Pérou, une bourgade où l'on comptait huit mille
cabanes, au milieu desquelles s'élevait une tour
construite avec de grandes pièces de bois, et
terminée en pyramide, le tout recouvert d'é-
corces de palmier. « C'était, dit le P. de Charle-
voix (2), la demeure et le temple d'un serpent
monstrueux, dont les habitants avaient fait leur
divinité, et qu'ils nourrissaient de chair humaine.
Il était de la grosseur d'un bœuf, et avait vingt-
sept pieds de long, la tête extrêmement grosse,
de petits yeux fort étincelants, et, quand il ou-
vrait la gueule, on lui voyait deux rangées de
dents toutes crochues. La peau de sa queue était
lisse; de grandes écailles rondes couvraient le
reste du corps; et les Indiens voulurent per-
suader aux Espagnols qu'il rendait des oracles.
Il est vrai que, à la première vue de ce monstre,
ceux-ci furent saisis de frayeur. Elle redoubla
même lorsque, l'un d'eux lui ayant tiré un coup
d'arquebuse, il jeta un cri semblable au rugis-
sement du lion, et, d'un coup de queue qu'il
donna, fit trembler la tour. On l'acheva néan-
moins sans peine. » De là, les Espagnols retour-
nèrent à leur point de départ, d'où le pieux
capitaine général, victime d'une rébellion, fut
renvoyé, l'an 1545, en Europe. Le P. Jean de
Salazar, religieux de la Merci, y retourna en
même temps: par où l'on voit que des apôtres
de cet ordre évangélisaient dès lors le Para-
guay (3). Ce fut même dans l'église du monas-
tère de Notre-Dame de la Merci, à l'Assomp-
tion, qu'on dressa la Relation d'une expédition
entreprise par le capitaine Fernand de Ribera,
au nord-ouest (4).

« Cependant, dit le P. de Charlevoix (5),
l'empereur travaillait depuis longtemps à pro-
curer à la province de la Plata un avantage
plus nécessaire que bien des gens ne croient
dans les colonies; et cette affaire fut enfin ter-
minée dans un consistoire que tint à Rome, le
1^{er} juillet 1547, le pape Paul III. La ville de

l'Assomption y fut érigée en évêché, sous le
titre d'*Oppidum seu pagus de Rio de la Plata*.
L'acte de l'érection et les provisions de l'évêque
sont datés du même jour, et le premier évêque
fut le P. Jean de Barros (de los Barrios), reli-
gieux de l'ordre de Saint-François. Je n'ai pu
savoir ce qui l'empêcha d'aller gouverner son
Église: ce qui est certain, c'est qu'il n'y a
jamais mis le pied, et que, dans un consistoire
du 27 août 1554, le P. Pierre de La Torre, re-
ligieux de l'Observance du même ordre, fut
préconisé pour l'évêché de l'Assomption, vacant
par la translation de dom Jean de Barros à l'é-
vêché de Sainte-Marie (Sainte-Marthe) dans le
nouveau royaume de Grenade (1). Il partit
l'année suivante pour le Paraguay, et il y a
bien de l'apparence qu'il y apporta la première
nouvelle de sa promotion. On apprit d'abord
à l'Assomption qu'il paraissait des vaisseaux à
l'entrée du Rio de la Plata, et le premier avis
qu'on en eut fut par des feux que les Indiens
avaient coutume d'allumer de proche en proche
pour avertir de leur arrivée. C'était un signal
dont on était convenu, quand il en paraissait
quelqu'un dans la baie. Le prélat fit son entrée
dans la capitale, le dimanche des Rameaux 1555,
aux acclamations de toute la ville, qui espérait
de lui un grand soulagement aux maux que
souffraient la plupart de ses habitants. Le clergé
séculier, qui n'était pas nombreux, les religieux
de Saint-François, et deux Pères de la Merci,
à la première nouvelle qu'ils avaient eue de son
approche, étaient allés au devant de lui: et ils
le rencontrèrent avec une assez belle suite de
prêtres et de domestiques, l'empereur ayant
voulu qu'il parût, en entrant dans son diocèse,
avec un train convenable à sa dignité. Le gou-
verneur, qui était absent lorsqu'on eut le pre-
mier avis qu'il était proche, était accouru pour
le recevoir, et en l'abordant lui demanda à
genoux sa bénédiction. » Le prélat, accompagné
de quatorze prêtres tant séculiers que réguliers,
se rendit de sa ville épiscopale au Pérou, d'où
il revint au Paraguay, en passant par Santa-
Cruz, qu'on venait de fonder. Les Espagnols,
attaqués dans ce trajet par les Itatines, l'an 1568,
allaient être accablés, malgré les exhortations

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 82.

(2) *Ibid.*, p. 88.

(3) *Ibid.*, p. 101.

(4) *Ibid.*, p. 105 et l.

(5) *Ibid.*, p. 121.

(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 523, col. 2.

de l'évêque, qui leur disait de mettre leur confiance en Dieu, lorsque les indigènes prirent précipitamment la fuite. « On assure, dit Charlevoix (1), qu'ils ont eux-mêmes publié depuis qu'ils y avaient été forcés par un cavalier tout resplendissant de lumière, qui les avait chargés et dont ils n'avaient pu soutenir la vue. Les histoires d'Espagne sont remplies de semblables merveilles; et la piété de cette nation, qu'on ne saurait accuser d'avoir l'esprit faible, piété qui la porte à attribuer au secours du ciel des victoires qu'elle pouvait regarder comme les fruits de sa valeur, doit, ce semble, former un préjugé plus fort en faveur de ce qu'elle publie des grâces qu'elle croit avoir reçues d'en haut, et dont elle témoigne toujours sa reconnaissance par des monuments qui font honneur à sa religion, que contre sa trop grande crédulité : à quoi il faut ajouter que, dans toutes ces occasions, elle combattait contre des infidèles, et que le ciel était intéressé, ce semble, à soutenir sa querelle. Quant au libérateur, qui dans cette rencontre délivra les Espagnols d'un si grand danger, c'est sur quoi on n'a pu avoir que des conjectures, parce qu'il n'a été vu que des seuls Itatines. Aussi les sentiments furent-ils partagés : les uns ont cru que c'était l'apôtre saint Jacques, et les autres saint Blaise, un des protecteurs du Paraguay, auquel ils se croyaient déjà redevables d'une faveur toute semblable à celle-ci. » Quoi qu'il en soit, au retour des Espagnols à l'Assomption, il s'éleva une telle mésintelligence entre le commandant et l'évêque, que celui-ci crut devoir conduire son adversaire prisonnier en Espagne : ils ne retournèrent ni l'un ni l'autre au Paraguay.

Jusqu'ici nous n'avons pas encore parlé du Tucuman, pays borné au nord-est par la province de Santa-Cruz de la Sierra, au nord et au nord-ouest par celle de los Charcas; à l'ouest par celle de Cuyo, qui dépend du Chili, et par les montagnes du Pérou; à l'est par le Chaco, vaste contrée aujourd'hui encore fort mal connue, et que rend difficile à explorer le peu de sociabilité de ses nombreuses nations indigènes, assez généralement désignées sous le nom de Guaycurus. Les Pères Alfonse Trueno et Gas-

pard de Caravaca, de l'ordre de la Merci, allèrent, en 1649, annoncer l'Évangile au Tucuman (1), secondés par le gouverneur Jean Nunez de Prado, qui, faisant planter des croix, y attachait le droit d'asile : d'où les indigènes concurent une telle vénération pour le signe du salut, qu'ils élevèrent des croix semblables dans toutes leurs bourgades. Parmi les missionnaires de l'ordre de la Merci, Touron (2) nomme Diego de Porras, Jean de Salazar, et François Ruiz, né à Rioxa, dans la vieille Castille. Salazar fit abandonner le culte des idoles à un grand nombre d'indigènes, et le principal cacique, en recevant le baptême de sa main, voulut porter son nom : en conséquence, il se fit appeler depuis don Juan de Salazar Zupirata. Ruiz arrosa le théâtre de son apostolat non-seulement de ses sueurs, mais de son sang : prêchant un jour à Santa-Cruz de la Sierra, il fut renversé avec violence, et, pendant qu'il priait pour ses meurtriers, ceux-ci mirent son corps en pièces et le dévorèrent. Ce religieux de la Merci souffrit ainsi le même martyre que le Dominicain Valverde, premier évêque de Cuzco. Si les hommes féroces qui, après l'avoir assommé, s'étaient nourris de sa chair furent emportés par une mort prompte et honteuse, d'un autre côté le sang de François Ruiz produisit une foule de chrétiens, et l'ordre de la Merci eut en peu de temps neuf maisons dans ce pays.

Les Dominicains évangélisèrent aussi le Tucuman, entre autres le P. Gaspard, de l'illustre famille des Carvajal, envoyé aux missions du Pérou (3). Ce religieux avait accompagné Gonzale Pizarre dans l'expédition pénible et hardie qui le conduisit jusqu'à la rivière des Amazones. Il fit de nombreuses conquêtes spirituelles dans cette mission ambulante; et, lorsqu'il se fut séparé de Pizarre devenu rebelle, les Dominicains de Lima le mirent à la tête du couvent. Employé comme médiateur pendant la guerre civile, il reprit ensuite les travaux de l'apostolat. Pierre de la Gasca (4) l'envoya au Tucuman avec le titre de *Protecteur royal des Indiens*, qu'il fut

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 141.

(2) *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 129 et 330.

(3) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 416, col. 2. Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 140.

(4) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 508, col. 2.

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 132.

de la Merci, l'évangile au Tucumán. L'administrateur Jean de la Cruz, sous l'impulsion des croix, et les indigènes pour le signe du croix, semblables dans les missions, nommé Diego de la Cruz, François Ruiz, Salazar fit un grand nom, l'apôtre, en voulant porter son nom, appelé depuis Ruiz arrosa le peuple de ses sermons un jour à renverser avec pour ses meurtriers pièces et le nom de la Merci souffrit dominicain Val- Si les hommes nommés, s'étaient portés par une autre côté le et une foule de eut en peu de

et aussi le Tucumán, de l'illustre des missions du compagné Gonzalo et hardie des Amazones. spirituelles dans qu'il se fut sé- les Dominicains. Em- guerre civile, l'apôtre. Pierre man avec le gens, qu'il fut

chargé de défendre en les évangélisant. Dieu lui fit la grâce d'amener plusieurs milliers de ces idolâtres dans le sein de l'Église. Afin d'affermir les premiers résultats de sa mission, il bâtit dans la capitale, nommée Saint-Michel, le couvent de Saint-Dominique. Les actes d'un chapitre de 1553 le qualifient de fondateur de cette maison, et l'appellent en même temps vicaire national de toutes les autres maisons de l'ordre dans le Tucumán. La nouvelle chrétienté ne cessa pas d'être l'objet de sa sollicitude. Les religieux qu'il y fit venir secondant son zèle, on vit bientôt dans ce pays trois villes remplies de chrétiens, Saint-Michel, San-Jago, Cordoue la Neuve, et six autres colonies espagnoles. Gaspard de Carvajal, nommé provincial des Dominicains du Pérou en 1557, n'accepta cette charge que pour être plus à même de subvenir aux besoins spirituels des indigènes, et en particulier de ceux du Tucumán, dont on le regardait comme l'apôtre. Dans ce but, il enjoignit à tous les supérieurs des maisons d'envoyer leurs novices à l'un des trois couvents de Cuzco, de Lima ou d'Arequipa, parce que la régularité s'y maintenait avec plus de vigueur, et qu'il en devait sortir par conséquent des missionnaires plus édifiants et plus zélés. Cet apôtre dominicain du Tucumán parvint à l'âge le plus avancé, car il ne mourut à Lima que le 12 juin 1584. Tournon (1) parle aussi d'Augustin de Formisado, Dominicain de la province de Sainte-Croix, à Haiti, envoyé au Pérou, et chargé aussitôt d'évangéliser un territoire nommé Chacuytu, à proximité du Chaco, dont il faisait peut-être partie. Les naturels, moins féroces que leurs voisins, sans avoir des superstitions moins grossières ni des mœurs moins corrompues, furent attirés vers le missionnaire par sa douceur, et aussi par la curiosité d'entendre ce qu'il annonçait d'une autre vie. Augustin de Formisado rassembla ces familles errantes, admit plusieurs indigènes au baptême, et commença à voir l'honnêteté des mœurs prévaloir sur l'ancienne corruption. Des chapelles, que la main du missionnaire concourait à bâtir, s'élevèrent en l'honneur du vrai Dieu, portant dans les airs le signe glorieux de la croix. Un des indigènes,

qui semblait aider l'apôtre avec le plus de zèle à construire ces saints édifices, fut l'instrument dont l'Esprit de ténèbres se servit pour attaquer la chrétienté naissante, en déshonorant à ses yeux son fondateur. Pendant que le missionnaire se reposait la nuit de ses fatigues, ce malheureux prit sa robe, son chapeau et son bourdon, puis alla compromettre l'habit religieux dans des cabanes décriées. En l'apercevant de loin, plusieurs indigènes se félicitèrent de pouvoir surprendre le Dominicain dans le délit contre lequel il tonnait avec tant de force. Ils se rapprochèrent, en rappelant avec insulte et d'un ton moqueur les discours de l'apôtre contre les écarts dont il semblait en ce moment donner l'exemple. Mais, lorsqu'ils eurent reconnu le faux missionnaire, leur maligne joie se changea en indignation; et ils conduisirent l'imposteur en présence d'Augustin de Formisado, auquel ils demandèrent pardon de leurs jugements téméraires. Ils le prièrent, en même temps, de permettre qu'ils fissent subir au coupable un châtimement mérité. La douceur de l'apôtre sauva par la vie à ce malheureux, qu'il crut assez puni la confusion dont il le voyait couvert. Augustin de Formisado n'avait, d'ailleurs, garde de laisser échapper l'occasion de prêcher d'exemple le pardon des injures à ces hommes vindicatifs. Sa charité ne fut point perdue. L'indigène répara sa faute par une pénitence volontaire, et par l'humble aveu qu'il en faisait dans toutes les occasions. D'un autre côté, la réputation du ministre de Jésus-Christ, affermie par la calomnie même qui n'avait pu l'entamer, donna une nouvelle fécondité à sa parole. Augustin de Formisado, devenu octogénaire, se retira au couvent du Rosaire, à Lima, où il mourut au mois de juin 1590.

A cette époque, la ville de Saint-Michel se trouvait transférée depuis 1564 dans une terre qu'on aurait pu dire de promission, si les tigres n'en avaient pas infesté les environs. Avant l'arrivée des Espagnols, les indigènes se piquaient de leur donner la chasse (1). Ils s'armaient à cet effet d'un long bâton qu'ils tenaient des deux mains par les deux bouts, et qu'ils présentaient par le travers au tigre qui s'élançait

t. I, p. 141.
x, p. 129 et 330.
Tournon, His-
toire.

(1) *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 330.

(1) Charlevoix, t. I, p. 222.

sur eux. Cet animal ouvrait la gueule pour l'arracher, et quand il l'avait saisi, tandis qu'avec ses dents et ses griffes il tâchait de le briser, le chasseur, en tournant de la droite à la gauche, renversait le tigre, et, sans lui donner le temps de se relever, lui enfonçait son couteau dans le ventre qu'il lui fendait jusqu'à la gorge. (Pl. XCI, n° 1.) Cet exercice demandait autant d'adresse que de présence d'esprit; et, comme l'estime parmi les indigènes était proportionnée au nombre de tigres qu'on avait tués, l'envie de se distinguer faisait fermer les yeux sur les risques qu'il y avait à courir dans cette chasse. La nouvelle ville de Saint-Michel possédait un siège épiscopal, et une cathédrale bâtie sous l'invocation des saints apôtres Pierre et Paul (1). Jérôme de Loaysa, archevêque de Lima, avait été chargé, dès 1670, par le Pape, de nommer le premier évêque qui remplît ce siège: ce fut le P. Jérôme de Villa Carillo, de l'ordre de Saint-François, commissaire général du Pérou. Il eut pour successeur Jérôme de Alborno, religieux du même ordre. Mais, le P. de Techo disant du Dominicain François Victoria, quatrième évêque de Saint-Michel, préconisé à Rome le 13 janvier 1678, qu'il a été le premier titulaire de ce siège, on est fondé à croire que ses trois prédécesseurs n'en prirent pas possession (2).

L'ordre séraphique, auquel on demanda les premiers évêques de Saint-Michel, fournit d'illustres apôtres au Tucuman. Le plus grand de tous est saint François Solano, dont la mission ne fut cependant que comme une de ces nuées passagères qui fertilisent pour quelque temps les campagnes sur lesquelles elles se déchargent, et qui les laissent ensuite retomber dans leur première stérilité (3). Né dans un bourg du diocèse de Cordoue, en 1549, il étudia chez les Jésuites. A l'âge de vingt-un ans, il fit sa profession religieuse dans le couvent des Franciscains de Montilia en Andalousie. Son humilité, son obéissance, sa douceur, son recueillement, son amour pour le silence, la prière et la mortifi-

cation, lui attirèrent l'admiration de ses frères. Souvent il passait les nuits entières en contemplation devant le saint sacrement. Dès qu'il eut été ordonné prêtre, il partagea son temps entre la retraite et le ministère de la prédication. Ses discours, quoique dépourvus de tous les ornements d'une éloquence étudiée, avaient une force singulière pour retirer les hommes du vice et les porter à l'amour de la vertu. Son mérite l'appela à remplir les différentes charges de l'ordre, il fut maître des novices, d'abord dans le couvent d'Arizava, à deux lieues de Cordoue, puis dans celui de Monte. On l'élut ensuite gardien. Il se proposait d'aller continuer au delà des mers le ministère apostolique, lorsque la peste ravagea l'Andalousie. On le vit accourir partout où les malades étaient abandonnés. Tel était le bourg de Montoro, à dix lieues de Cordoue, théâtre de mort où il n'obtint qu'à grand'peine la permission de se rendre avec un compagnon; mais il exposa avec tant de force l'obligation contractée par tout prêtre d'exposer sa vie pour le salut de ses frères, qu'on dut céder à ses pieux desirs. Chargé de l'hôpital, le serviteur de Dieu faisait lui-même le lit des malades, préparait de ses mains leur nourriture et les médicaments, inspirait à tous une parfaite soumission à la volonté de Dieu. «C'est sa Providence, disait-il, qui, pour vous sauver, vous envoie ce jubilé;» car il appelait jubilé le fléau qui arrêtait le cours des péchés. La mort de son compagnon, enlevé dans l'exercice de la charité, ne le découragea point: il redoubla, au contraire, d'activité à mesure que le travail devint plus grand. Frappé lui-même de la peste, il continua d'exhorter les pestiférés à mettre leur confiance en Dieu, dont la toute-puissance lui rendit la santé, parce que sa miséricorde le réservait à d'autres travaux. L'ange exterminateur ayant suspendu ses coups, le saint se retira au monastère de Saint-Louis, à une lieue de Grenade. Les prisons publiques et l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu furent alors témoins de son dévouement; mais, comme les captifs et les malades ne manquaient pas d'ailleurs de secours spirituels et corporels, il sollicita la permission d'aller porter la lumière de l'Évangile aux nations infidèles. Le désir du martyre lui faisait préférer la mission d'Afrique au milieu des mahom-

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 131.

(2) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. I, p. 171.

(3) *Ibid.* Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 54. Férot, *Abrégé de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. I, p. 269. Alban Butler, *Vies des Pères*, etc., 24 juillet.

[1691]

de ses frères.
é en contem-
Des qu'il eut
n temps entre
dication. Ses
ous les orne-
avaient une
hommes du
a vertu. Son
érentes char-
novices, d'a-
deux lieues
Monte. On
posait d'aller
istère aposto-
l'Andalousie.
malades étaient
e Montoro, à
e mort où il
mission de se
ais il exposa
contractée par
le salut de
pieux désirs.
de Dieu fai-
préparait de
médicaments,
mission à la
oce, disait-il,
e ce jubilé ;
ni arrêtait le
compagnon,
é, ne le dé-
ntraire, d'ac-
t plus grand.
ontinna d'ex-
confiance en
ndit la santé,
vait à d'au-
r ayant sus-
au monas-
de Grenade.
Saint-Jean-
on dévoue-
malades ne
rs spirituels
sion d'aller
ux nations
faisait pré-
des maho-



Chasse aux tigrés

Caccia della tigre

Caza de tigres.



Fontaine de S^{te} Francis Solano

Fontana di San Francesco Solano.

Fuente de San Francisco Solano

[
n
P
é
n
ll
S
pe
qu
qu
pe
da
où
Po
cu
sa
Po
au
con
he
ren
dev
pét
à p
dan
n'y
noir
à fa
tion
l'ab
le p
un p
car
loup
avec
le s
tena
moit
nour
dura
préc
vent
côte
une
res
tirer
sur
Vier
racu
à so
miss

métans ou des idolâtres : on ne l'auto
passer en Amérique, où, du reste, la moisson
était toujours grande et le nombre des mission-
naires peu proportionné à l'étendue du pays.
Il s'embarqua donc, en 1589, dans le port de
Séville, avec plusieurs religieux de son ordre,
pour l'Amérique méridionale. Durant le trajet,
qui fut long et quelquefois très-orageux, il va-
qua à ses exercices spirituels, sur un vaisseau
peuplé de soldats, avec la même exactitude que
dans le silence du cloître. Chacun des endroits
où toucha le navire, tels que Haiti, Carthagène,
Porto-Bello, fut marqué par quelque trait parti-
culier de zèle, de charité ou de pénitence du
saint religieux. Il voulut aller pieds nus de
Porto-Bello à Panama : à son arrivée, il se mit
au service des hôpitaux, et, pendant que ses
compagnons se délassaient, il consola les mal-
heureux ou édifica le prochain. Quand il se fut
rembarqué pour se rendre au Pérou, dont il
devait être appelé le *nouveau Soleil*, une tem-
pête fit échouer le vaisseau sur un banc de sable,
à proximité de l'île Gorgone. Pressé d'entrer
dans une chaloupe, afin de gagner la terre, il
n'y consentit qu'après avoir baptisé quelques
noirs qu'il avait instruits, et disposé les autres
à faire à Dieu le sacrifice de leur vie en expia-
tion de leurs péchés. Dès que tous eurent reçu
l'absolution sacramentelle, François Solano mit
le pied dans l'esquif : mais on ne s'arrachait à
un péril que pour tomber dans un plus grand ;
car un coup de vent terrible partagea la cha-
loupe en deux pièces, dont l'une coula à fond
avec une partie de ces malheureux, tandis que
le serviteur de Dieu et quelques autres, se sou-
tenant, au milieu des vagues irritées, sur l'autre
moitié de la barque, luttèrent, sans repos et sans
nourriture, entre la vie et la mort. Ce combat
dura trois jours, au bout desquels, suivant la
prédiction du religieux, Dieu, qui commande aux
vents et à la mer, fit arriver les naufragés à la
côte. Le premier soin de Solano fut d'y construire
une sorte d'oratoire, qu'il consacra par ses pri-
ères et par le sang que d'effrayantes macérations
tirèrent de son corps. Il y éleva un petit autel,
sur lequel il plaça une image de la Sainte-
Vierge, comme un monument du secours mi-
raculeux qu'on reconnaissait avoir reçu, grâce
à son intercession. De là Solano et les autres
missionnaires se rendirent par terre à Lima, où

ils s'arrêtèrent peu : ils avaient hâte d'arriver
au Tucuman, que François Solano parcourut
d'un bout à l'autre. Il pénétra même dans le
Chaco, semant partout le grain de la parole
avec le succès qu'on devait naturellement at-
tendre d'un saint qui ne mettait pas de bornes à
son zèle, que Dieu avait honoré du don des mi-
racles, et que l'éminence de ses vertus, autant
que les merveilles qu'il opérait, faisait regarder
comme au-dessus de l'humanité. Plus d'une fois,
alors que François Solano s'exprimait en espa-
gnol, les indigènes le comprirent parfaitement.
La facilité avec laquelle il parlait sans inter-
prète à diverses peuplades, qui, bien que voi-
sines, différaient de langage et ne s'entendaient
pas toujours, frappa les uns d'admiration, mais
en porta d'autres à le considérer comme un ma-
gicien. La sainteté de sa vie les convainquit
qu'il était envoyé de Dieu pour les retirer de
leurs anciennes superstitions, et pour leur ap-
prendre à connaître le Créateur. Un fait parti-
culier acheva de lui gagner toute leur confiance.
Un indigène obstiné dans l'idolâtrie touchait à
sa dernière heure : averti de son état, le mi-
nistre de Jésus-Christ va le trouver ; il lui parle
d'une chose que ce moribond tient secrète au
fond de son cœur et qui le tourmente ; aussitôt
le malade, recouvrant la parole, demande avec
humilité qu'on l'instruise et qu'on lui administre
le baptême. Solano lui explique en peu de mots
nos principaux mystères, et le prix du sang de
Jésus-Christ répandu pour le salut de ceux qui
croiront en lui ; il fait faire à l'agonisant des
actes de foi, de contrition, d'amour de Dieu,
le régénère dans l'eau baptismale, et le voit ex-
pirer en paix. Le changement subit de cet homme,
si obstinément attaché à l'idolâtrie, et dont la
position éminente rendait l'exemple d'autant plus
frappant, produisit une telle impression, que
l'on accourut en foule aux instructions de l'apôtre.
Les ministres du démon, dont les conquêtes spi-
rituelles du missionnaire trompaient les calculs
avides, ne manquèrent pas d'ameuter contre lui
et contre les nouveaux chrétiens les idolâtres
des contrées voisines. S'assemblant en grand
nombre, ils fondent tout à coup, un jeudi-saint,
sur les néophytes qui se préparent, pieusement
recueillis, à la réception des sacrements. Mais
les prières de François Solano, les paroles que
l'Esprit de Dieu met dans sa bouche, la croix

qu'il tient à la main, arrêtent la première impétuosité des agresseurs. Leurs armes, qui allaient lancer la mort, demeurent immobiles. Ils écoutent le missionnaire, ils sont touchés; neuf mille d'entr'eux demandent avec larmes le baptême, et, quand la sincérité de leur conversion a été manifestée par des épreuves suffisantes, l'eau sainte descend sur leurs têtes marquées au sceau de Jésus-Christ. Ce n'est pas tout : François Solano, dans le cours de ses missions, réconcilie des tribus qui ne savent terminer leurs différends que par la violence; il rend subitement la santé à des malades désespérés; il marche sur les eaux; il transforme en obéissance l'indomptable férocité des bêtes fauves. Quelques taureaux sauvages répandaient la terreur dans une contrée : au seul signe de la croix, ils viennent lécher les mains ou les habits du serviteur de Dieu, et s'enfuient sur les montagnes. Une longue sécheresse a tari les sources d'un vaste territoire, dont la soif dévore les habitants : le missionnaire attendri élève son âme vers Dieu, enfonce son bâton dans le sol aride, et il en jaillit à l'instant une source d'eau vive et salutaire, qu'on appelle encore aujourd'hui la *Fontaine de saint Solano*. (Pl. XCI, n° 2.) En continuant de parcourir le Chaco et le Tucuman, l'apôtre eût encore appelé à la foi une multitude d'indigènes; mais ses supérieurs voulurent qu'il revint au Pérou, pour donner à ses frères, dans les charges de son ordre, un modèle parfait des vertus chrétiennes et religieuses. On l'arrachait ainsi à sa véritable vocation : il le représenta, mais en vain. Cependant, après qu'il eut été supérieur pendant quelques mois, on le rendit à son ministère, dont il exerça les fonctions dans la ville même de Lima.

Frère Louis de Bolanos, un de ses disciples, fonda parmi les Guaranis du Paraguay une chrétienté fervente, qu'il gouverna longtemps; il traduisait même un Catéchisme dans leur langue, et, lorsque son grand âge et ses infirmités eurent déterminé ses supérieurs à le rappeler, son petit troupeau, auquel il ne put apparemment laisser aucun pasteur de l'ordre de Saint-François, finit par tomber entre les mains des Jésuites. La nouvelle qu'il en reçut peu de temps avant sa mort tempéra les regrets que lui avait causés sa séparation d'avec les chers enfants

qu'il venait d'engendrer à Jésus-Christ (1).

L'influence passagère exercée par ces illustres enfants de Saint-François prépara le terrain que les enfants de Saint-Ignace devaient féconder par leurs constants travaux.

Avant l'arrivée du Franciscain saint François Solano au Tucuman, le Dominicain François Victoria, évêque de Saint-Michel, n'ayant à sa disposition aucun prêtre séculier, ni presque aucun religieux qui pût se faire comprendre des indigènes, avait appelé les Jésuites à son aide.

Depuis quelque temps ils se trouvaient au Pérou. En 1567, François de Borgia avait accordé à Philippe II huit Pères qui étaient disponibles, et dont Jérôme Portillo fut déclaré le supérieur. Le vaisseau sur lequel cette mission s'embarqua échappa aux croiseurs calvinistes, et arriva, à la fin de mars 1568, dans la rade de Callao, à six lieues de Lima. Les Jésuites, d'abord reçus avec charité et logés chez les Dominicains (2), durent à la libéralité du roi d'Espagne et des habitants de Lima une église et un collège, construits sur des proportions magnifiques. Le P. Jacques Bracamonte en devint le premier recteur. Ces religieux s'adressèrent à toutes les classes de la société. L'administration des sacrements, la visite des hospices, l'enseignement, occupèrent leur prodigieuse activité. Le P. Portillo remua les masses par son éloquence, qui avait le don d'attirer à Lima la foule des villes voisines. Le P. Louis Lopez évangélisa les noirs; d'autres catéchisèrent les indigènes. Enfin les Jésuites, préparant l'avenir par l'éducation de l'enfance, fondèrent une congrégation de jeunes nobles, afin que la religion, inculquée de bonne heure aux maîtres futurs de la contrée, planât toujours au sommet de l'arbre social. Douze nouveaux Pères destinés par Borgia à la mission du Pérou arrivèrent en 1569. Ils avaient utilisé la longue durée du voyage en apprenant l'idiome de ceux qu'ils devaient évangéliser. Ils débarquent, et le lendemain Alfonso Barsena annonce aux indigènes, étonnés de le comprendre, la parole du salut. De même que de Mexico les Jésuites s'élancent à la frontière de la Nouvelle-Espagne,

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 171.

(2) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. 1, p. 267.

us-Christ (1).
ar ces illustres
le terrain que
ient féconder

saint François
Jean François
, n'ayant à sa
r, ni presque
comprendre des
es à son aide.
trouvaient au
rgia avait ac-
étaient dispo-
fut déclaré le
d cette mission
re calvinistes,
dans la rade
Les Jésuites,
is chez les Do-
té du roi d'Es-
ne église et un
ortions magni-
en devint le
'adressèrent à
administration
pices, l'ensei-
guese activité.
par son élo-
er à Lima la
Louis Lopez
catéchisèrent
préparant l'a-
ce, fondèrent
t, afin que la
e aux maîtres
rs au sommet
x Pères des-
Pérou arrivè-
longue durée
de ceux qu'ils
quent, et le
ce aux indi-
la parole du
Jésuites s'é-
lle-Espagne,

de même, dès que Lima leur fut acquise, ils coururent de la capitale aux extrémités du Pérou, plaçant ainsi comme entre deux feux les terres du centre. En 1671, Cuzco leur offre un palais nommé Amarocanaa, c'est-à-dire la maison des serpents, et un collège s'y établit. En même temps, la Paz veut en posséder un; ou plutôt tous les diocèses, par l'organe de leurs évêques, appellent ces religieux, instituteurs aussi sages que prédicateurs éloquents. Le P. Portillo, afin de n'être pas pris au dépourvu, admit dans la Compagnie de nouveaux membres qu'il envoia sans études suffisantes au combat; et, au risque de voir raviver sous le nom des Jésuites les dissidences qui ont eu lieu entre les évêques et d'autres religieux, parce que, investis des fonctions curiales, ils déclinaient l'autorité de l'ordinaire, le provincial permit qu'on nomme curés des profès de l'ordre: l'imprudent supérieur est révoqué; mais le mouvement imprimé par les premiers Jésuites du Pérou s'y soutient et s'y propage.

Le P. Jean Atienza était provincial, lorsque l'évêque du Tucuman exprima le désir que ce mouvement s'étendît à son diocèse (1). Atienza manda aussitôt aux Pères Alfonso Barsena et François Angulo, qui travaillaient dans la province de los Charcas, d'aller avec le Frère Jean Villegas au secours du prélat. Les missionnaires arrivèrent en 1686 à Salta, où l'on n'avait pas encore vu un seul prêtre depuis quatre ans que cette ville était bâtie: en la traversant, ils arrachèrent les Espagnols à l'indifférence, et parlèrent de Jésus-Christ aux indigènes, dont les cœurs semblèrent s'ouvrir aux douces influences de la religion. Ceux d'Esteco montrèrent les mêmes dispositions: François Solano avait baptisé plusieurs d'entre eux, et les traces du saint étaient reconnaissables. L'entrée des Jésuites à San-Jago eut lieu avec éclat: les fleurs semées dans les rues, les arcs de triomphe élevés de distance en distance, l'empressement du gouverneur à se porter au-devant des missionnaires, la joie de l'évêque, qui, en les voyant prosternés à ses pieds, les releva, les embrassa avec tendresse, et les conduisit processionnellement à l'église, où il entonna le *Te Deum*, toutes ces circonstances présagèrent une mission heu-

reuse et féconde. Lorsque les Pères eurent successivement évangélisé les Espagnols et les naturels, François Angulo, retournant à Esteco avec un prêtre qui s'y rendait en qualité de curé, se chargea des indigènes du district, divisés en cinquante hameaux, séparés par des montagnes et des marais qui rendaient les communications très-difficiles. Un moine apostat et vagabond les avait naguère parcourus, baptisant au hasard les idolâtres, qui se trouvaient chrétiens sans savoir ce que c'était que le christianisme. François Angulo, assisté du Frère Villegas, visitant à son tour ces hameaux pendant neuf mois, non-seulement fit de leurs habitants de véritables fidèles, mais augmenta leur nombre d'environ sept mille néophytes instruits et fervents. Il eût poussé ses conquêtes plus loin, si l'évêque ne l'eût pas rappelé pour l'envoyer avec François Angulo à Cordoue la Neuve.

Cependant l'évêque de Saint-Michel ne s'était pas borné à demander des Jésuites au provincial du Pérou: il en avait sollicité aussi du P. Joseph Anchietà, qui remplissait le Brésil du parfum de sa sainteté et de l'éclat de ses miracles. Anchietà gouverna jusqu'en 1676 la maison de Saint-Vincent; mais, nommé provincial en 1678, il remplit pendant sept ans, avec autant de prudence que d'intégrité, cette charge, dans laquelle il eut le P. Michel Beliarès pour successeur (1). Ce grand homme, mort à Reritiba le 5 juin 1697, justifia l'éloge que faisait de lui Pierre Leitan, premier évêque du Brésil, lorsque, comparant la Compagnie de Jésus à un anneau précieux, il disait qu'Anchietà en était le diamant. Le P. Léonard Arminio, Italien, fut le supérieur de la troupe apostolique envoyée du Brésil au Tucuman, et composée des Pères Jean Salonio, né à Valence en Espagne; Thomas Filds, Écossais; Étienne de Græo et Emmanuel de Ortega, Portugais. Ce dernier venait de faire son apprentissage sous l'illustre Anchietà (2). Comme ces missionnaires, qui voyageaient par mer, arrivaient à la baie de Rio de la Plata, un navire anglais se rendit maître de leur vaisseau. Le capitaine débarqua d'abord les cinq Jésuites dans une île déserte pour les y laisser mourir de faim; puis, changeant de pensée, il

t. 1, p. 171.
Amérique, t. 2,

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 172.
II.

(1) *La vie miraculeuse du P. Joseph Anchietà*, p. 419.
(2) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 175.

les fit remonter à son bord pour les faire pendre à la grande vergue. En ce moment, un Anglais répandait sur le pont des *Agnus Dei*, pillés dans leur bagage. Le P. de Ortega écarta le pied de l'hérétique qui allait les écraser. L'Anglais trébucha, et, furieux d'une légère contusion qu'il venait de recevoir, l'équipage jeta le Jésuite à la mer; mais Ortega, bon nageur, regagna aisément le navire, où on le reçut, afin, disait-on, de lui infliger une punition plus cruelle. Tandis qu'on délibérait sur son supplice, le pied que le sacrilège avait posé sur les *Agnus Dei* se gangrena tout à coup; en vain on coupa la jambe: le malade expira le même jour. Dès lors on ne parla plus de supplice. Le capitaine fit descendre les Jésuites dans un bateau, mais sans provisions et sans rames. Conduite par la main invisible de la Providence, cette barque alla surgir au port de Buenos-Ayres, où les Jésuites trouvèrent le Dominicain Alfonso de Guerra, évêque de l'Assomption (1), qui y faisait sa visite. Alfonso avait fait ses vœux le 16 avril 1647 au couvent de Lima, dont il devint supérieur: le travail ayant épuisé ses forces, on l'envoya à celui de Sainte-Anne de Guamanga, où l'on respirait l'air le plus pur et le plus tempéré du Pérou; sa réputation l'y suivit, et il y reçut, en 1677, les bulles qui l'instituaient évêque du Paraguay. L'état dans lequel cette Église se trouvait, pour le spirituel et le temporel, ne lui laissa la liberté ni de refuser l'épiscopat, ni de différer son départ. Dès qu'il eut été sacré à Lima, il se rendit dans son diocèse, où le clergé et le peuple avaient un égal besoin de réforme. Un trait montrera quels obstacles son zèle eut à surmonter. Le gouverneur de l'Assomption, au lieu de seconder le prélat réformateur, courut à sa maison suivi d'indigènes armés, et au cri de : *Meurs, meurs l'évêque !* Un chapelain, voyant approcher cette troupe, avertit Alfonso de Guerra, qui, sans se troubler, revêtit ses habits pontificaux, fit ouvrir la porte, se présente aux assaillans, et leur demande avec une calme intrépidité : « Que cherchez-vous ? » Sa ferme contenance les étonne, mais ne les arrête qu'un moment. Le plus audacieux porte la main sur sa mitre; un autre lui arrache le

bâton pastoral; d'autres encore déchirent ses ornemens sacrés, l'enlèvent et le déposent dans une barque qui se dirige aussitôt par le Parana vers Buenos-Ayres. Le gouverneur y était entré avec l'évêque, sous prétexte de protéger sa personne et de le conduire en Espagne, mais en réalité pour avancer ses jours par la faim. Un serviteur de cet officier conserva la vie d'Alfonse de Guerra, en lui donnant en secret quelques morceaux de pain. Ce voyage dura plusieurs mois. Enfin on arriva à Buenos-Ayres, d'où le prélat septuagénaire adressa au Pape la démission de son siège, car il ne soupirait qu'après le repos de sa cellule dans le couvent de Lima; mais Clément VIII le donna pour successeur à l'Augustin Jean de Medina, mort évêque de Mechoacan en 1688. Le saint vieillard gouverna pendant six ans ce nouveau diocèse, où il mourut le 28 juillet 1698. Ce que nous venons de dire du siège d'Alfonse de Guerra fait comprendre qu'à l'arrivée des cinq Jésuites il insista pour que ces missionnaires le suivissent de Buenos-Ayres à l'Assomption; d'autant plus que, la langue guaranie qu'ils avaient apprise au Brésil étant communément parlée au Paraguay, ils se trouvaient en état d'y travailler avec fruit. Mais les ordres de leur provincial les destinaient au Tucuman. Ils partirent donc pour Cordoue la Neuve; voyage de cent vingt lieues à travers des plaines alors désertes, que l'on parcourait sur des chariots couverts, traînés par des bœufs, et chargés de toutes les provisions nécessaires, surtout de l'eau, car on n'en rencontrait point de potable sur la route. En arrivant à Cordoue, le P. Arminio apprit qu'il y avait déjà au Tucuman des religieux de sa Compagnie, et que ce pays pouvait en recevoir plus aisément du Pérou que du Brésil. Craignant que le mélange de Jésuites espagnols et portugais ne fût point agréé à Madrid et à Lisbonne, quoique les deux royaumes obéissent alors au même souverain, il résolut de retourner au Brésil, en laissant toutefois à ses compagnons la liberté de le suivre ou de rester au Tucuman. Le P. de Grao seul se voulut pas se séparer de lui. Les trois autres Pères crurent devoir attendre un ordre de leur provincial pour retourner à leur ancienne mission. François Angulo en conduisit deux avec lui à San-Jago, et le P. de Ortega resta avec Alfonso

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. 2, p. 315 et 363.

déchirent ses
lèvent dans
par le Parana
y était entré
protéger sa
Espagne, mais
par la faim.
serva la vie
ant en secret
voyage dura
Ayres, au Pape la
ne soupçonnait
ns le couvent
na pour succe-
a, mort évé-
aint vieillard
eau diocèse.
Ce que nous
de Guerra
cinq Jésuites
res le suivis-
ion; d'autant
u'ils avaient
iment parlée
état d'y tran-
de leur pro-
Ils partirent
age de cent
ors désertes,
ts couverts,
de toutes les
eau, car on
sur la route.
minio apprit
religieux de
ait en rece-
du Brésil.
es espagnols
Madrid et à
es obéissent
le retourner
es compa-
e rester au
oulut pas se
res crurent
provincial
ion. Fran-
lui à San-
ec Alfonse

Barsena à Cordoue (1). Un seul hiver suffit à ces deux missionnaires pour changer la face de la ville et de la contrée voisine, en sorte qu'ils résolurent de pousser plus loin leurs conquêtes, sans tenir compte de la stérilité des pays ni de la férocity des peuples qu'ils devaient rencontrer. Le ciel même autorisa leur mission par des prodiges. Cependant, l'évêque du Tucuman, instruit de ce qu'ils avaient déjà souffert, craignit de les perdre s'il les abandonnait à l'ardeur de leur zèle, et il les rappela à San-Jago. Le P. de Ortega et les deux autres Jésuites venus du Brésil furent envoyés aussitôt à des indigènes des environs de la rivière Rouge. Le P. Barsena, nommé vicaire général de l'évêque, obtint la permission de les y conduire. A la vue de la multitude des idolâtres qu'il vit réunis, l'esprit apostolique le saisit au point qu'il tomba dans une défaillance dont on craignit les suites, et on le transporta à San-Jago. Les trois Jésuites de la rivière Rouge, qui avaient compté sur lui pour apprendre l'idiome de ces naturels, se voyant privés de son secours, se firent alors autoriser à utiliser les connaissances qu'ils avaient de la langue guaranie au profit des idolâtres du Paraguay.

Un Dominicain, vicaire général d'Alfonse de Guerra, les reçut avec joie et reconnaissance à l'Assomption, où resta le P. Salonio, tandis que les Pères Filds et de Ortega s'acheminaient vers les Guaranis orientaux. Après avoir remonté le fleuve pendant quelque temps, ils débarquèrent sur la droite, et firent à pied cent cinquante lieues avant d'arriver aux premières bourgades des Guaranis de la province de Guayra, à laquelle ces indigènes, souvent nommés Guayranis, ont apparemment donné leur nom. Charlevoix (2) dit de leur religion : « Ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu; et, s'ils témoignaient quelque vénération pour les ossements de leurs jongleurs, auxquels ils avaient vu faire pendant leur vie des choses qui leur paraissaient surpasser les forces de la nature, ils ne les regardaient pas comme des divinités, quoique l'espace de culte qu'ils leur rendaient ne fût pas fort différent de celui que les autres nations rendent aux idoles. Au reste, ils n'offraient au-

cun sacrifices à Dieu, et on n'a remarqué parmi eux aucun culte réglé de religion. La province de Guayra, où demeuraient les Guaranis dont il s'agit ici, était bornée au nord par un pays couvert et aquatique; au midi, par l'Uruguay; à l'occident, par le Paraguay, bien qu'entre ce fleuve et le Guayra errassent plusieurs peuplades; à l'orient, par le Brésil. Son terroir est humide, son climat inégal, l'air généralement malsain : aussi y est-on sujet à la fièvre. Tout ce pays est rempli de serpents, de vipères et de caïmans. Les terres, excepté sur les montagnes, sont assez fertiles en légumes, racines, manioc, maïs, et autres plantes qui demandent peu de culture. On y trouve quantité de fruits, tels que le guembé, la grenadille et des dattes fort amères. Les cèdres y sont communs, ainsi que toutes les variétés de pins, dans le creux desquels on recueille beaucoup de miel et de cire. D'un grand nombre d'arbres distille une gomme balsamique, propre aux préparations médicales. Tel était le pays où les Pères de Ortega et Filds entreprirent de prêcher Jésus-Christ. Ils parcoururent les bourgades, suivirent les Guaranis errants dans leurs forêts et sur leurs montagnes, et revinrent à l'Assomption dire au P. Salonio, leur supérieur, qu'ils avaient vu deux cent mille indigènes qu'on pouvait évangéliser avec succès. La peste faisait alors de grands ravages : les trois Jésuites suivirent pas à pas le fléau, pour confesser ou baptiser les moribonds, qu'ils arrachèrent par milliers à l'Esprit des ténèbres. A la suite de ces nouvelles courses, la reconnaissance des Espagnols et des indigènes leur éleva une maison et une chapelle à Villarrica.

Cependant, les Jésuites du Tucuman ne contribuaient pas moins à la sûreté de cette province qu'à la propagation de la foi. Des Calcaquis, transportés d'une vallée des montagnes du Pérou sur les frontières du Chaco et donnés en commande, s'étant soulevés contre les Européens, le P. Barsena, plus fort à lui seul que l'armée qui les poursuit, gravit les pics élevés d'où ils vont écraser les Espagnols, les étonne par sa hardiesse, les charme par sa douceur, promet qu'on ne les troublera plus dans leurs retraites, et tire ainsi les troupes du mauvais pas où elles sont engagées. Ces peuples féroces, que l'ivrognerie surtout rend intractables, écou-

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 177.

(2) *Ibid.*, p. 181.

teut avec respect la parole du missionnaire, qui s'éloigne après avoir jeté dans leurs cœurs des germes que le temps développera. Saint François Solano, l'apôtre du Chaco, en avait tiré les Lulles : convertis à la foi par sa parole irrésistible. Ceux qui se trouvaient dans le voisinage d'Esteco, s'étant soumis aux Espagnols depuis leur baptême, avaient été donnés en commande ; mais, surchargés de travail par les commandeurs, ils venaient de retourner dans les bois, leur première patrie. Le P. Barsena ne veut pas que ces fugitifs soient perdus pour l'Église ; il court à la poursuite de leurs âmes ; mais, sur le bruit que les Lulles menacent sa vie, il est, à son vif regret, rappelé du Chaco dans le Tucuman. L'ordre de revenir lui avait été transmis, l'an 1590, par le P. Jean Fonte, arrivé du Pérou, en qualité de supérieur de toute la mission, avec le P. Jean-Baptiste Agnasco. Le nouveau supérieur, accompagné du P. Angulo, son prédécesseur, choisit un poste vers la rivière Rouge, dans le district de la Conception, à proximité de laquelle on se proposait de réunir le plus qu'il serait possible d'indigènes du Chaco, pour en former des bourgades qu'on évangéliserait avec plus de facilité. Les naturels les plus voisins de la Conception étaient les Frontones, ainsi nommés parce qu'ils s'arrachaient les cheveux au-dessus du front, qui paraissait dès lors de moitié plus grand. Les Mataras, subdivision des Frontones, ayant été déjà baptisés par saint François Solano ou par l'un des compagnons de son apostolat, devaient servir de lien entre le reste de la nation et les Espagnols. Les Pères Fonte et Angulo s'étant adjoint les Pères Agnasco et Barsena, en moins d'une année, dont une partie fut employée à apprendre la langue de ces peuples, les quatre missionnaires firent une abondante moisson d'âmes. Encouragés par le succès, ils voulurent se porter en avant. Les Pères Agnasco et Barsena partirent avec une escorte ; mais les Mogosnas, tribu la plus sauvage des Frontones, ayant massacré tous les soldats, la guerre qui s'alluma à cette occasion força les deux missionnaires d'aller chercher un aliment à leur zèle aux environs de Saint-Jean-de-Corrientes, ville récemment fondée au-dessous du confluent du Paraguay et du Parana.

Sur ces entrefaites, le P. Fonte ayant été

rappelé à Lima, le provincial lui donna pour successeur le P. Jean Romero, avec lequel vinrent les Pères Gaspard de Monroy, Jean Viana et Marcel Lorençana. Romero manda aux Pères Filds et de Ortega de rester parmi les Guaranis, envoya les Pères Barsena et Lorençana à l'Assomption, destina les Pères Angulo et Viana pour San-Jago, et chargea les Pères Agnasco et de Monroy d'une mission chez les Omaguacas, sur les frontières du Tucuman et du Pérou ; mais ces peuples, qui avaient renoncé à Jésus-Christ, massacrèrent leurs missionnaires, et secourut le joug des Espagnols, n'étaient pas encore assez intimidés par le gouverneur du Tucuman, pour qu'on livrât les deux Jésuites à leur discrétion. Quant à Romero, il ne se fixa nulle part, voulant toujours être prêt à courir partout où sa présence serait plus nécessaire. Du Tucuman, il passa dans la province de Rio de la Plata ; il y fit cesser, par sa pacifique intervention, une division qui existait entre le clergé du diocèse de l'Assomption et le vicaire général qui administrait le siège vacant ; enfin, sur les instances de la ville épiscopale pour obtenir un collège de Jésuites, il dut accepter à l'Assomption un emplacement où l'on éleva une maison et une église. Les femmes elles-mêmes mirent la main à l'œuvre ; et, comme Romero insistait pour qu'on modérât la dépense : « C'est pour Jésus-Christ que nous travaillons, lui fut-il répondu ; aussi ne pouvons-nous craindre d'en faire trop. » La maison se trouva terminée en 1595 ; et, quoique l'église ne le fût pas encore, on put néanmoins y déposer l'hostie de propitiation.

Nous avons dit que le P. Barsena avait été envoyé, avec le P. Lorençana, à l'Assomption. Son grand âge et ses infirmités déterminèrent le provincial du Pérou à lui enjoindre de se rendre à Cuzco, où l'attendait une conquête qui devait couronner sa vie apostolique. Le dernier Inca qui survécût alors se trouvait malade dans l'ancienne capitale, lorsque le missionnaire y arriva. L'apôtre lui parla du Dieu des chrétiens avec une onction irrésistible, répandit sur son front l'eau du baptême, et recueillit le dernier soupir de ce prince, déshérité suivant le monde, mais appelé à occuper dans le ciel un trône bien autrement glorieux que celui de ses pères. Barsena, qui l'avait converti, le suivit bientôt au

[1621]

lui donna pour
avec lequel vin-
roy, Jean Viana
manda aux Pères
armi les Guara-
et Lorençana à
Angulo et Viana
ères Agnasco et
es Omaguacas ;
et du Pérou ;
enoncé à Jésus-
aires, et secoué
ent pas encore
r du Tucuman,
ites à leur dia-
se fixa nulle
courir partout
aire. Du Tuc-
de Rio de la
fique interven-
entre le clergé
vicaire général
enfin, sur les
pour obtenir un
ter à l'Assom-
va une maison
mêmes mirent
mero insistait
: « C'est pour
lui fut-il ré-
craindre d'en
terminée en
t pas encore,
tie de propi-
na avait été
Assomption.
éterminèrent
bindre de se
conquête qui
. Le dernier
malade dans
sionnaire y
es chrétiens
dit sur son
t le dernier
t le monde,
trône bien
pères. Bar-
bientôt au



Ortega
Ortega Ortega



Ortega
Ortega Ortega

[illegible][illegible]



séjour de gloire, et, deux ans après, le P. Salonio mourut victime de la charité à l'Assomption, où le P. Lorençana resta seul, surchargé de travail.

Cependant, le P. de Monroy était enfin entré dans le pays des Omaguaras, avec un Frère Jésuite nommé Jean de Tolède. A sa voix, les brebis égarées commencèrent à rentrer dans le bercail qu'elles avaient fui; mais Piltipicon, l'un des principaux chefs, que le désir de se venger sur les Espagnols d'une dure oppression avait conduit à détester la religion même des oppresseurs, à tuer les prêtres, à détruire les églises, continuait de souiller son baptême par de nouveaux crimes. Affrontant une mort presque certaine, le P. de Monroy se présente au cruel apostat : « Tu n'acquerras pas beaucoup de gloire en ôtant la vie à un homme désarmé, lui dit-il. Si, contre mon attente, tu consens à m'écouter, tout le fruit de notre entretien sera pour toi; et, si je meurs de ta main, une couronne immortelle m'est réservée dans le ciel. » Piltipicon est d'abord plus étonné que touché de ces paroles; mais la surprise suspend en lui la cruauté. Il présente même au missionnaire une coupe d'un breuvage que les femmes de sa tribu font avec du maïs, après l'avoir maché entre les dents. Quelque repoussante que soit cette boisson, le P. de Monroy la porte à ses lèvres; il obtient ensuite la permission de pénétrer plus avant dans le pays, qu'il évangélise; puis, retournant vers le cacique, il convient avec lui d'un traité de paix, qu'il va faire sanctionner par le gouverneur du Tucuman. Piltipicon avait ruiné deux fois la ville de Jujuy : le commandant de ce poste, appréhendant une troisième catastrophe malgré la paix convenue, attire le cacique, qu'il retient prisonnier avec un autre chef, également apostat. Mais le P. de Monroy accourt, à la nouvelle d'un procédé qui peut aliéner de nouveau les Omaguacas; secondé par le P. Agnasco, il fait élargir les deux captifs, dont la conversion sincère récompense son zèle; puis les deux missionnaires, éloignant la peuplade redevenue chrétienne de voisins idolâtres qui eussent été pour elle une occasion de chute, la rapprochent du Tucuman, où elle est mise sous la direction d'un prêtre familiarisé avec son idiome.

La mission des Pères Filds et de Ortega dans

le Guayra présente des incidents encore plus extraordinaires. Un trait fera juger des dangers que couraient ces grands veneurs d'âmes, pour nous servir d'une expression qui peint à la fois la sainte ardeur, la nature périlleuse et le succès de leurs excursions. Le P. de Ortega traversait, avec une troupe de néophytes, une plaine qui séparait deux rivières, dont l'une se décharge dans le Paraguay, et l'autre dans le Parana. Ces deux cours d'eau s'enflèrent tout à coup d'une manière telle, que la plaine ressembla à une vaste mer. Le missionnaire, que ne pouvait surprendre une de ces inondations subites dont les exemples sont fréquents dans le pays, crut d'abord qu'il en serait quitte pour marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture. Cependant il perdit bientôt terre, et fut contraint, pour sauver sa vie, de monter sur un arbre. Les néophytes qui l'accompagnaient en firent autant; mais, comme ils n'avaient pas eu la précaution de choisir les plus grands arbres, l'eau les gagna en très-peu de temps, et les cris de ces malheureux, épuisés de fatigue, poursuivis jusqu'aux plus hautes branches, allèrent percer le cœur du P. de Ortega, qui se trouvait en sûreté avec son catéchiste. Au danger de la submersion se joignait celui de mourir de faim, car les voyageurs n'avaient aucunes provisions. Une pluie, accompagnée de tonnerre et d'un vent impétueux, ajoutait à l'horreur de cette situation, d'autant plus effrayante que les tigres, les lions et une foule d'autres bêtes fauves, surprises par le débordement; les serpents mêmes et les vipères, entraînés par les eaux, en couvraient la surface. Un de ces reptiles, d'une grandeur énorme, s'attacha à une des branches de l'arbre sur lequel était le P. de Ortega, qui s'attendait à être dévoré, lorsque, le poids de l'animal ayant fait casser les branches, il retomba dans l'eau et se dirigea d'un autre côté. (Pl. XCII, n° 1.) Depuis deux jours, les voyageurs se trouvaient entre la vie et la mort; la tempête ne se calmait point; l'eau croissait même toujours, quand, au milieu de la nuit, le missionnaire aperçut, à la lueur des éclairs, un des indigènes qui venait à lui à la nage. Dès que cet homme fut à portée de la voix, il cria au Père que trois catéchumènes et trois chrétiens sur le point d'expirer demandaient, les uns le baptême, les autres l'absolution. L'homme apostolique n'hésite pas. Il com-

mence par assujettir de son mieux à l'arbre le catéchiste, qui n'a plus la force de se soutenir, et il le confesse. Ensuite, il se jette dans l'eau pour suivre l'indigène qui l'appelle, et, malgré les vagues, malgré les branches d'arbres, la plupart hérissées d'épines, dont une lui perce la cuisse de part en part, il arrive auprès des catéchumènes qui ne se soutiennent plus que par les bras; il les baptise, et un moment après il les voit tomber dans l'eau où il ne peut empêcher que ces malheureux ne se noient. Il se dirige alors vers les trois néophytes, auxquels il fait faire les actes nécessaires et donne l'absolution : deux périssent aussitôt. Retournant à son arbre, il y arrive à propos pour le catéchiste, qui a déjà de l'eau jusqu'au cou : il le délie, et l'aide à monter sur une branche plus haute. Le soir du même jour, l'eau commence à baisser, et, dès que le P. de Ortega peut poser le pied à terre, il veut visiter les indigènes qu'il a laissés en vie; mais sa cuisse, où l'épine est restée, se trouve tellement enflée, qu'au bout de quelques pas il est contraint de s'arrêter. Il fallut le porter jusqu'à Villarrica, afin de l'y faire panser, démarche trop tardive pour qu'il pût être bien guéri. Pendant vingt-deux ans qu'il vécut encore, sa plaie, qu'on ne put fermer entièrement, lui causa de grandes douleurs. Néanmoins, il reprit presque aussitôt ses fonctions, et ne tarda point à être rappelé, avec le P. Filds, à l'Assomption, où le P. Lorenzana avait besoin de collaborateurs.

Heureusement, des renforts arrivèrent du Pérou au P. Romero, qui venait d'évangéliser Santa-Fé. Accompagné du P. Jean Dario, Italien, et du Frère Jean Rodriguez, il commença une mission à Cordoue, où l'on bâtit une grande église à l'usage des Jésuites. Jean de Abreu, Espagnol établi dans cette ville, offrit aux Pères Romero et de Monroy de les conduire à l'extrémité méridionale du Tucuman chez les Diaguites, favorablement disposés à l'égard des enfants de saint Ignace, parce qu'on leur avait dit que ces religieux s'opposaient de tout leur pouvoir à ce que les Européens maltraitassent les indigènes. Les Diaguites adoraient le Soleil, et lui consacraient des plumes d'oiseaux, qu'ils rapportaient ensuite dans leurs cabanes, et qu'ils arrosaient de temps en temps avec le sang des animaux. Ils croyaient que les âmes de leurs

caciques étaient, au sortir du corps, changées en planètes, et celles des particuliers en étoiles. Ils avaient des temples dédiés à l'astre du jour. Les missionnaires furent d'abord écoutés avec attention par ces peuples; mais une bourgade dont les habitants les avaient reçus à bras ouverts faillit être leur tombeau. Le jour même de cette réception, une troupe de barbares se présente dans l'appareil usité pour les exécutions sanglantes. Romero va au-devant d'eux, sans tenir compte de leur air farouche et menaçant. Avec cette assurance que donne le mépris de la mort, il leur commande de rendre au vrai Dieu qu'il vient leur faire connaître l'hommage que lui doivent tous les hommes, qui sont ses créatures. A ces mots, un des indigènes, l'interrompant, lui dit qu'il ne souffrira pas que les Diaguites se déshonorent en se découvrant la tête, comme le font les Espagnols quand ils prient leur Dieu; mais que lui et les siens continueront de vivre selon leurs anciennes coutumes. Le fier indigène se retire alors, laissant les missionnaires et Jean de Abreu dans la crainte d'un soulèvement général, dont ils seront infailliblement les victimes. Ils passent la plus grande partie de la nuit en prières; et le lendemain ils voient avec une agréable surprise le menaçant orateur de la veille venir leur présenter des excuses, et déclarer qu'on rachètera la faute commise par une respectueuse docilité. En effet, plus de mille Diaguites se convertirent dans cette bourgade. La récolte fut encore plus abondante dans quatre autres plus éloignées. Au premier ordre que donna le P. Romero, les néophytes démolirent les temples du Soleil et plantèrent des croix sur leurs ruines. Une imprudence du commandant de Salta manqua de faire évanouir ces belles espérances. Ayant appris ce qui se passait chez les Diaguites, il s'imagina que, par cela seul que ces idolâtres se faisaient chrétiens, ils se soumettraient à ses exigences. Surpris et irrités des ordres qu'ils reçurent, « La religion qu'on vient de nous prêcher, s'écrièrent-ils, n'est donc qu'un piège tendu à notre liberté, et les Espagnols n'ont accompagné leurs docteurs que pour reconnaître notre pays et s'en emparer. Ne souffrons pas qu'on nous soumette ainsi à un dur esclavage, et faisons main-basse sur tous ces étrangers, dans lesquels nous ne pouvons plus voir que

des séducteurs et des traîtres. » Cette résolution eût été réalisée, sans les représentations d'un vieillard. Elles donnèrent aux missionnaires le temps de faire entendre raison aux Diaguites, et le P. Romero leur promit de ne pas souffrir qu'on abusât de la religion pour les réduire en servitude. L'évêque du Tucuman n'ayant pu envoyer un pasteur à ces nouveaux chrétiens, l'Eglise naissante ne se soutint pas longtemps dans l'état où les Jésuites l'avaient laissée.

Cependant, le général de la Compagnie de Jésus venait de nommer le P. Étienne Paez visiteur de toutes les maisons qu'elle possédait au Pérou et de toutes celles qui en dépendaient dans les provinces voisines. Le P. Paez, après s'être acquitté de sa commission au Pérou, se rendit à Salta, où il manda tous les missionnaires de son ordre qui se trouvaient dans la province de Tucuman et dans celle de Rio de la Plata, dont le Paraguay faisait alors partie. Il leur dit qu'il désapprouvait les missions ambulantes et les courses continuelles d'une extrémité de ces provinces à l'autre; qu'il y avait peu de fonds à faire sur des conversions rapides, résultat d'un premier mouvement, et qu'on ne pouvait qu'ébaucher en passant; que saint François Solano lui-même, qui vivait encore, après avoir parcouru tout le Tucuman et une grande partie du Chaco, où il avait converti un grand nombre d'infidèles, n'ayant formé aucun établissement fixe, n'avait laissé que de faibles traces de son apostolat; qu'il en est du grain de la parole comme de celui qu'on jette en terre, qu'il ne suffit pas de le semer, mais qu'il faut se donner beaucoup de soins pour le faire germer et continuer ces soins jusqu'à la moisson. Les missionnaires répondirent au P. Paez qu'ils n'avaient pu se dispenser d'aller où les évêques et les vicaires généraux qui administraient le siège vacant avaient voulu qu'ils se rendissent; que ces courses, loin d'être inutiles, leur avaient permis d'acquérir la connaissance si nécessaire du pays et du caractère des différentes peuplades auxquelles ils devaient annoncer l'Évangile; que Dieu a d'ailleurs ses desseins dans ces expéditions passagères; que les hommes apostoliques sont quelquefois inspirés de passer rapidement d'une province à l'autre, comme ces nuées volantes

auxquelles le prophète laisse les comparer (1); que de telles excursions sont dans l'ordre de la Providence pour le salut de plusieurs peuplades qui y sont attachés, et que celles de saint François Solano, autorisées par un grand nombre de miracles, ont eu cette utilité spirituelle; qu'au surplus, sans y renoncer absolument, il convenait de préparer des établissements plus durables, et qu'on s'était même déjà fixé en plusieurs endroits.

Parmi les missionnaires réunis à Salta, on comptait le P. de Ortega, qu'une dénonciation calomnieuse d'un habitant de Villarioca fit citer alors au tribunal de l'inquisition du Pérou. Quoiqu'un voyage de trois cents lieues qu'il venait de faire eût extrêmement augmenté ses douleurs, et qu'il dût parcourir encore cinq cents lieues pour arriver à Lima, il partit sans délai. Ni sa prompte obéissance, ni la considération de ses travaux apostoliques au Brésil et au Paraguay, n'empêchèrent qu'on ne renfermât dans les prisons du Saint-Office cet homme auquel on avait vu faire des actions si héroïques dans l'exercice de son ministère, et en faveur duquel le ciel s'était déclaré par plus d'un miracle. Il ne fut remis qu'au bout de cinq mois de captivité entre les mains de ses supérieurs. Deux années après, le dénonciateur, qui l'avait accusé d'avoir révélé sa confession, se trouvant au lit de mort, rétracta sa calomnie devant témoins, et avoua que la fermeté du saint homme à ne pas vouloir l'absoudre l'avait porté à se venger par une accusation si atroce. L'innocence du P. de Ortega ayant été proclamée, le comte de Monterey, vice-roi du Pérou, songea à utiliser son zèle pour la conversion des Chiriguanes, colonie de Guaranis, qui, des montagnes qu'elle habitait, allait ravager le Tucuman. Les Chiriguanes n'avaient ordinairement qu'une femme; mais souvent, parmi les captives, ils choisissaient les plus jeunes filles qu'ils associaient à leur compagne. Raisonnable et d'un commerce facile, ils passaient tout à coup à la férocité du tigre. En les prenant par l'intérêt, on obtenait tout de ces hommes avides, qui regardaient comme leurs ennemis ceux de qui ils n'avaient rien à espérer. L'ivrognerie

(1) *Qui sunt isti, qui ut nubes volant.* (Isaïas, 60, 7.)

était portée, chez eux, aussi loin que la dissolution des mœurs. Telle était, en un mot, leur dégradation, que, lorsque, en leur exposant les grandes vérités du christianisme, on parlait du feu de l'enfer, ils répondaient froidement qu'ils trouveraient bien le moyen de l'éteindre. Jamais ils ne faisaient semblant de se réconcilier avec les Espagnols, en leur demandant des missionnaires, que quand la guerre leur devenait onéreuse. Les apôtres ne s'y trompaient pas; mais, comme il y a des moments marqués par la Providence pour triompher des cœurs les plus rebelles à la grâce, et qu'on ne doit pas s'exposer à les manquer, le P. de Ortega n'eut garde de décliner l'invitation que lui adressait le vice-roi. Il partit, en 1601, avec le P. Jérôme de Villanao, pour la Cordillère Chiriguano. Les deux Jésuites, d'abord bien accueillis, ne tardèrent pas à s'apercevoir que ces indigènes ne songeaient pas à embrasser le christianisme. Après avoir mis en œuvre, pendant deux années, tout ce que le zèle le plus ardent et la plus industrieuse charité leur suggérèrent pour amollir ces cœurs endurcis, ils reconnurent enfin que le jour du salut n'était pas encore venu pour eux. La santé du P. de Ortega se trouvant tout à fait ruinée, son compagnon reçut l'ordre de le conduire à la Plata, où il mourut, en 1622, dans une extrême vieillesse. Des Franciscains voulurent éprouver s'ils n'auraient pas plus de succès que les deux Jésuites. Augustin Fabio, accompagné d'un frère convers, entra par la vallée de Tarija dans la Cordillère, y opéra quelques conversions, et y bâtit même une église.

Le grand âge du F. Filds ne lui avait pas permis d'aller à Salta. Il était temps que des religieux de son ordre le rejoignissent à l'Assomption, où le bruit s'était répandu que les Jésuites n'y reviendraient point, parce qu'ils ne se plaisaient pas dans les colonies pauvres. Le nouvel évêque de l'Assomption, Martin Ignace de Loyola, qui était neveu du fondateur de la Compagnie, écrivit au P. Romero que, s'il avait su que les Jésuites avaient abandonné son diocèse, il n'en aurait pas accepté le gouvernement. Le bruit calomnieusement propagé n'était pas fondé. Seulement, le visiteur Paez avait songé à laisser aux Jésuites de la province du Brésil le soin de desservir le pays situé à l'est du Paraguay et du Rio de la Plata, par la raison

que cette province était plus à portée et plus en état que celle du Pérou d'y envoyer des missionnaires, qui y arriveraient déjà instruits de la langue qu'on y parle plus communément. Paez ne réfléchissait pas que la cour de Lisbonne ne se chargerait pas de fournir des apôtres à une contrée qui n'appartenait pas à la couronne du Portugal, et que le conseil royal des Indes refuserait, d'un autre côté, d'introduire dans les colonies espagnoles des missionnaires qui ne seraient pas les sujets naturels du roi d'Espagne. Quoique les couronnes d'Espagne et de Portugal reposassent alors sur la même tête, les deux monarchies se trouvaient toujours opposées de mœurs et d'intérêts. Le P. Romero, qui ne goûtait point le système du visiteur, reçut avec plaisir de Rome et du provincial du Pérou l'ordre de renvoyer à l'Assomption le P. Lorenzana, auquel fut adjoint le P. Joseph Cataldino. Les deux Jésuites, s'étant embarqués à Buenos-Ayres ou à Santa-Fé, firent naufrage dans le fleuve. Échappés aux flots, ils seraient morts de faim, si l'évêque de l'Assomption, qui se rendait à Buenos-Ayres, n'avait paru tout à coup, et ne les avait mis à même de gagner sa ville épiscopale. La présence des Jésuites y dissipa les préventions; mais le zèle avec lequel ils embrassèrent la cause des indigènes opprimés leur suscita des ennemis. Des Guaranis sans défense ayant été pris et vendus comme esclaves, le P. Lorenzana avertit ceux qui les avaient achetés qu'ils ne pouvaient en conscience les retenir comme tels. Lorsqu'il vit ses remontrances inutiles, il menaça du haut de la chaire les détenteurs injustes de la colère du ciel. Le trésorier de la cathédrale lui enjoignit de se taire et de sortir. Lorenzana obéit, sans qu'il parût aucune altération sur son visage; modération dont l'auditoire fut tellement frappé, qu'un murmure d'indignation s'éleva contre le trésorier. Cet ecclésiastique ne se remit de son trouble que pour déclarer à haute voix qu'il avait eu tort d'insulter un homme de bien qui remplissait son devoir; mais cet aveu, arraché peut-être par la crainte, ne le préserva pas d'un châtiment mérité. Il mourut bientôt dans d'affreuses convulsions, et sa mort fut plus efficace pour la délivrance des captifs, que les exhortations pathétiques des Jésuites. De là, dans quelques âmes, une rancune qui s'envenima.

Les Jésuites du Paraguay ayant été réunis avec ceux du Chili en une seule province, le P. Diego de Torres, d'abord chargé de gouverner la vice-province de Quito, devint provincial du Chili et du Paraguay. Se trouvant à Quito l'an 1605, il avait appris qu'on débarquait chaque année à Carthagène plusieurs milliers d'esclaves noirs, transportés la plupart du royaume d'Angola dans l'Amérique espagnole, pour être distribués dans les colonies. Torrez chargea le P. Alfonse de Sandoval de l'instruction de ceux qu'on amènerait dans cette partie du Pérou. Ce religieux s'en occupa avec zèle, et nous avons deux bons ouvrages qu'il composa à ce sujet (1). Il commença par examiner si les esclaves avaient reçu le baptême avant de partir d'Angola. Ses recherches l'ayant conduit à penser qu'on devait les baptiser sous condition, il exposa par écrit, à l'archevêque de Séville, les raisons qu'il avait de douter de la validité du baptême de ceux qu'on disait avoir reçu ce sacrement. L'archevêque communiqua son mémoire à plusieurs théologiens, qui exprimèrent la même opinion : en conséquence, il enjoignit par un mandement que, dans tous les lieux où s'étendait sa juridiction (et l'Amérique y était alors soumise), il y eût des personnes préposées pour examiner les noirs, et qu'on baptisât sous condition tous ceux qui se trouveraient dans le cas dont le P. de Sandoval parlait dans son écrit. Les évêques du Mexique, du Pérou, et du nouveau royaume de Grenade, se conformèrent à cette disposition, que le P. de Torres finit aussi par faire prévaloir dans la nouvelle province qu'il allait gouverner. L'an 1607, il partit de Lima avec quinze religieux, dont il envoya une partie au Chili, et il conduisit l'autre au Tucuman. Arrivé à San-Jago, il présenta ses compagnons à l'évêque François Treco (quelques Mémoires le nomment Ferdinand de Trejo), en lui disant que le général de la Compagnie voulait que les Jésuites qui demeuraient dans son diocèse fussent entre ses mains de dociles ouvriers. Le prélat, attendri en les voyant à ses genoux, les releva, les embrassa, et les conduisit à sa cathédrale, remplie d'Espagnols et d'indigènes. Il y protesta, du haut de son trône, sur le ca-

ractère sacré dont il était revêtu, qu'il ne croyait pas pouvoir remplir sans leur secours les obligations que lui imposait l'épiscopat, et que, si les Jésuites avaient dû quitter le diocèse, il aurait renoncé à son évêché, pour n'avoir pas le chagrin de voir périr une infinité d'âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ. Après avoir établi un noviciat à Cordoue, le provincial passa au Chili, que le sang de martyrs dominicains venait d'arroser.

Depuis que le Chili avait été découvert par Almagro et conquis en partie par Pierre de Valdivia (1), les religieux de Saint-Dominique, de Saint-François et de Notre-Dame de la Merci ne cessaient de l'évangéliser. Ceux de la Compagnie de Jésus venaient d'ailleurs d'entrer en partage de leurs travaux. En 1593, Philippe II avait obtenu que huit Jésuites partissent pour le Chili, sous la direction du P. Louis Valdivia; et ce renfort ajouta aux espérances des évêques de San-Jago et de la Conception, qui se trouvaient à deux points opposés de cette laborieuse mission. Par les soins du P. Louis Valdivia, un collège de la Compagnie fut fondé dans la ville de la Conception. Il établit encore, dans chacune des principales forteresses qu'occupaient les Espagnols, deux Pères de la Société, qui de là se répandaient dans les stations voisines et dans tous les pays d'alentour. La férocité des Araucanos, et l'opinion où ils étaient que l'eau versée sur la tête dans le baptême rendait la mort inévitable, multipliaient les dangers des missionnaires, qui étaient plus odieux à ces peuples que les Espagnols eux-mêmes. Aussi le Dominicain Christophe Ruiza, courageusement appliqué à cultiver cette vigne ingrate, fut-il victime de son zèle : au moment où il prêchait, les indigènes se jetèrent sur lui, pour venger leurs dieux, dirent-ils, par la mort de celui qui s'en déclarait l'ennemi. Tournon (2) assigne à cet événement l'année 1600, et parle sous la même date d'autres martyrs, qui sont évidemment les mêmes que ceux dont l'auteur des *Monuments dominicains* fait mention sous une date postérieure. Fontana (3) dit que, une multitude d'indigènes ayant pris les armes en 1605, cinq villes espa-

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 321.

(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 523, col. 1.

(2) *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 425.

(3) *Monumenta dominicana*, an. 1605.

gnoles furent saccagées, et cinq couvents de Dominicains, avec leurs églises, entièrement rasés. Les religieux qui les habitaient, appliqués à la conversion des idolâtres et à l'instruction des néophytes, furent en partie égorgés par les indigènes, en partie emmenés captifs. Dans la ville de Valdivia, Pierre Pezoa, prieur du couvent, adressait des reproches aux barbares, qui voulaient faire violence à une vierge chrétienne, lorsqu'ils le frappèrent à coups de hache. Ses exhortations et ses prières, pendant que son sang coulait, la soutinrent dans la lutte pour conserver sa virginité, et elle s'éleva pure au ciel avec le généreux confesseur. Le convers Jean de Vega périt glorieusement, dans la même ville, pour la défense des saintes images. Un indigène mutilant et mettant en morceaux, avec sa lance, les images de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge, le pieux convers, dans l'ardeur de son amour pour Dieu, lui reprocha ce crime : frappé aussitôt de la même lance, il mourut en bénissant miséricordieusement son meurtrier. Les Dominicains continuèrent, en 1606, de verser leur sang pour la propagation de la foi (1). Ils possédaient un petit couvent et une église à Villaricca du Chili, dont les habitants indigènes, excités par les prêtres des idoles, les égorgèrent tous, savoir : le P. Paul de Bustamante, supérieur du couvent, le P. Ferdinand Ovando, un novice convers et quatre autres missionnaires. L'arrivée des nouveaux Jésuites, qu'envoya Diego de Torrez, fortifia la milice apostolique décimée par le martyre de ces Dominicains, au sang desquels allait se mêler, en 1612, celui de trois enfants de saint Ignace (2). Il semblait pourtant que la chaleur avec laquelle les Jésuites épousaient la cause des indigènes dût les garantir de leur fureur. Les Araucanos se plaignaient d'être réduits en servitude ; et ces religieux affranchissaient les esclaves donnés à leur collège, montrant ainsi que le christianisme, au lieu de forger les fers de l'homme, est venu les briser. Les indigènes, avant de se soumettre, voulurent des garanties pour leur indépendance : les Jésuites en promirent, au risque de se faire des ennemis irréconciliables

des hommes cupides qui s'enrichissaient en enlevant les naturels, qu'ils condamnaient à l'esclavage. Le P. Louis Valdivia alla même porter aux pieds du trône la question de la liberté des indigènes, et il revint avec un édit favorable. Dès que les peuples virent dans la croix un gage de sécurité, ils n'hésitèrent plus à l'embrasser. Trois femmes d'un cacique nommé Anganomon, s'étant évadées de sa demeure avec les enfants auxquels elles donnaient encore leur lait, allèrent demander le baptême aux Espagnols. Après les avoir instruites, on le leur accorda. Anganomon les réclama avec menaces ; mais elles refusèrent de rentrer sous le joug, et le P. Louis Valdivia n'eut garde de les renvoyer malgré elles dans un lieu où leur foi et leurs mœurs se seraient trouvées également exposées. Tous les autres chefs observant la paix conclue, le cacique dissimula sa colère, et attendit l'occasion de se venger. Sur ces entrefaites, le P. Louis Valdivia chargea son parent Martin d'Aranda Valdivia et Horace de Vecchi d'aller, avec le coadjuteur Diego de Montalvan, né au Mexique, évangéliser la peuplade des Élicuriens. D'Aranda, né à Villaricca du Chili, de colons espagnols, en 1561, avait servi comme officier de cavalerie ; nommé gouverneur d'une province, il fit les exercices spirituels pour se préparer à exercer dignement ces fonctions importantes ; mais, dans la retraite, Dieu parla à son cœur et l'appela à la Compagnie, dans laquelle il entra aussitôt, malgré les efforts du vice-roi pour l'en dissuader : il avait à cette époque trente-un ans. Vecchi était né à Sienne, en Italie, et il avait coutume de dire que les Élicuriens ne se convertiraient que par le sang des martyrs. Anganomon, apprenant que les missionnaires étaient en marche, suivit leur trace avec deux cents cavaliers, et fonda sur eux au moment où ils rompaient pour la première fois le pain de vie aux Élicuriens. Les trois Jésuites furent assommés à coups de massue et percés de flèches : enfin, on leur trancha la tête le 14 décembre 1612. D'autres auteurs rapportent qu'ils furent attachés à un arbre pour être écorchés, qu'on leur arracha le cœur de la poitrine, qu'après ce supplice les deux Pères parlèrent encore pendant une heure, et qu'on les acheva à coups de massue. En 1656, on grava à Paris le portrait du P. Horace de Vecchi, et on le dédia au

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1606.

(2) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 161.

Pape Alexandre VII, à cause des liens de parenté qui existaient entre la famille de ce Pontife et celle du martyr.

Diego de Torrez, auquel il est temps de revenir, sympathisa avec le généreux P. Louis Valdivia. Il vit bien que l'oppression exercée par les Espagnols susciterait toujours de nouvelles révoltes et de nouveaux obstacles à la prédication de l'Évangile. Il prit donc en main la cause des indigènes au Chili; et, lorsqu'il revint au Tucuman, il ne congédia pas ceux qui avaient bâti la maison du noviciat à Cordoue sans reconnaître leurs services. Les Espagnols ne lui pardonnèrent point de se montrer juste envers les naturels. La douceur ne gagnant rien sur ces hommes durs et cupides, il les menaça de la colère de Dieu et du roi. Les féroces semblèrent répondre à l'appel du saint religieux; car une crue d'eau subite inonda la ville et ruina par la base une partie de ses édifices; un vent impétueux, accompagné d'un violent orage, désola les campagnes; la peste joncha le sol de morts et de mourants. Sous ce triple coup, les uns se reconnurent; les autres, au contraire, irrités contre les Jésuites, leur retranchèrent même les vivres, sans que la fermeté des missionnaires faiblît. D'ailleurs, la Providence ne les abandonna pas: Charlevoix (1) rapporte que le provincial, ayant quitté Cordoue pour aller visiter les autres maisons de sa Compagnie, ne laissa que cent quatre-vingts écus au procureur pour nourrir une nombreuse communauté, et qu'au bout de huit mois ce dernier en avait dépensé huit cents, quoiqu'il n'eût rien emprunté et qu'il ne pût dire d'où l'excédant était venu. La persécution suivit Torrez de Cordoue à San-Jago, que les Jésuites prirent le parti d'abandonner pour accepter un collège à Saint-Michel, d'où ils firent de fructueuses expéditions chez les Diaguites, les Lulles et les Calca-guis.

Ces religieux, en s'opposant à ce qu'on tyrannisât les indigènes, entraient dans les intentions du roi d'Espagne, qui écrivit à Fernand Arias de Saavedra, gouverneur du Paraguay, qu'il voulait qu'on ne subjuguât les naturels de

ce pays que par le glaive de la parole, à moins que, sans qu'on leur en eût donné aucun sujet, ils ne fissent la guerre aux Espagnols. En conséquence de ces ordres, le gouverneur et l'évêque de l'Assomption invitèrent Diego de Torrez à se charger tant des Guaranis, voisins de la ville épiscopale, naguère évangélisés par le Franciscain Louis de Bolanos, que de ceux qui avaient été gagnés à Jésus-Christ par les Jésuites Filda et de Ortega dans le Guayra. Il s'en fallait bien, en effet, que l'évêque fût en état de donner des pasteurs aux paroisses de la ville épiscopale, et à plus forte raison aux populations du dehors. Le P. Lorenzana, recteur du collège de l'Assomption, suppléait selon ses forces, dans la capitale, au défaut de curés, et envoyait quelque un de ses religieux partout où le besoin était le plus pressant. Il résultait de cette pénurie d'ouvriers évangéliques une ignorance profonde de la religion, un grand désordre dans les mariages qui se bornaient à peu près au contrat civil, une corruption de mœurs presque égale chez les anciens et les nouveaux chrétiens, et en bien des endroits la cessation de tout culte extérieur. Le Guayra ne possédait que deux prêtres, l'un curé à Ciudad-Real, l'autre à Villarricca. Le premier était si ignorant, qu'on doutait qu'il sût même ce qui était nécessaire pour la validité des sacrements. Le second était un religieux qui ne portait plus l'habit de son ordre, disant que des voleurs l'en avaient dépouillé, et on lui avait donné une soutane à laquelle il ne faisait pas honneur. Le soin de sa paroisse était ce qui l'occupait le moins; il parcourait les bourgades des indigènes, baptisant tous ceux qu'il déterminait à recevoir l'eau sainte sans prendre la peine de les instruire; et peut-être ne savait-il pas assez bien leur langue pour s'acquitter de ce devoir. Diego de Torrez ayant destiné à cette mission le P. Joseph Cataldino et le P. Simon Maceta, autre Jésuite italien, ces deux apôtres ne s'en chargèrent qu'après que l'évêque et le gouverneur leur eurent conféré un ample pouvoir de réunir tous leurs chrétiens dans des bourgades, de les gouverner sans aucune dépendance des villes et des forteresses voisines des lieux où ils les établiraient, de bâtir partout des églises, et de s'opposer, au nom du roi, à quiconque voudrait assujettir ces nouveaux chrétiens au service personnel des

(1) *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 220.

Espagnols, sous quelque prétexte que ce fût (1). Ils partirent de l'Assomption au mois de septembre 1609, s'arrêtèrent à Ciudad-Real au mois de février 1610, puis tombèrent malades de fatigue à Villarricca. Le bruit s'étant répandu qu'un ordre du roi défendait de donner en commande les Guaranis dont ils allaient prendre la conduite, les sentiments d'estime et de confiance avec lesquels on les avait d'abord accueillis s'évanouirent : « Nous ne prétendons point, dirent-ils aux colons espagnols, vous frustrer des profits que vous pouvez faire avec les indigènes par des moyens légitimes ; mais vous savez que l'intention du roi n'a jamais été que vous les regardiez comme des esclaves, et que la loi de Dieu vous défend de les traiter ainsi. Quant à ceux que nous sommes chargés de gagner à Jésus-Christ, et sur lesquels vous n'avez aucun droit, puisqu'ils n'ont jamais été soumis par la force des armes, nous allons travailler à en faire des hommes pour en faire ensuite des chrétiens ; puis nous tâcherons de les engager, par la considération de leurs propres intérêts, à se soumettre de leur plein gré au roi notre souverain, et nous avons l'espoir d'y réussir avec la grâce de Dieu. Nous ne croyons pas qu'il soit permis d'attenter à leur liberté, à laquelle ils ont un droit naturel que rien n'autorise à leur contester : mais nous leur ferons comprendre que, par l'abus qu'ils en font, elle leur devient préjudiciable, et nous leur apprendrons à la contenir dans de justes bornes. Nous nous flattons de leur faire envisager de si grands avantages dans la dépendance où vivent tous les peuples policés, et dans l'obéissance qu'ils rendront à un prince qui ne veut être que leur protecteur et leur père, en leur procurant la connaissance du vrai Dieu, qu'ils subiront le joug avec joie et qu'ils béniront l'heureux moment où ils seront devenus ses sujets. » Les deux missionnaires, ne pouvant s'attendre à obtenir des guides à Villarricca, en avaient demandé au cacique du lieu où ils voulaient former leur premier établissement. Ce cacique, étant venu lui-même pour les conduire chez lui, fut mis en prison à son arrivée : mais les Jésuites menacèrent de porter plainte de cette violence, et

on le relâcha. Les Pères allèrent ensuite s'embarquer sur le Paranapand (*Rivière de malheur*), qu'ils remontèrent jusqu'à l'endroit où le Pirapand s'y décharge. Ils y rencontrèrent deux cents familles guaranies baptisées par les Pères Filds et de Ortega, en formèrent une bourgade, et l'appelèrent *Lorette*. On a donné depuis à ces Églises indigènes le nom de *Réductions*, et celle-ci est la première qui l'ait porté (1). Le nom de Lorette convenait parfaitement à la bourgade qui a été le berceau de la république chrétienne des Guaranis, depuis si florissante. Les Pères ayant parcouru quatre-vingts lieues de pays, trouvèrent encore vingt-trois petits villages, dont les habitants, en partie chrétiens, en pa-
 raient disposés à le devenir par le zèle que les Jésuites montraient pour la liberté des indigènes, se laissèrent persuader que, dans l'intérêt même de cette liberté, ils feraient mieux de se grouper, d'autant plus qu'on les instruirait plus aisément réunis que dispersés. Un incident faillit faire avorter ce projet. Les Jésuites étaient accompagnés d'un interprète de Ciudad-Real, qui affectait un grand désintéressement. On ne le voyait jamais revenir sans qu'il lui manquât quelque chose de son petit bagage ou de ses vêtements ; il finit même par reparaitre avec un simple pagne, et, les religieux lui demandant ce qu'il avait fait de ses habits : « Vous prêchez, mes Pères, à votre façon, répondit-il ; et moi je prêche à la mienne : vous avez le don de la parole ; je tâche d'y suppléer par mes œuvres. J'ai distribué ce que je possédais entre les principaux indigènes de ce canton, persuadé que, quand j'aurai gagné les chefs par mes libéralités, il sera plus facile de gagner les autres, et je crois que l'œuvre est bien avancée. » Les Pères, convaincus qu'il avait fait des aumônes de ses habits, regrettaient que leur pauvreté les mit hors d'état de l'imiter. Leur erreur ne dura pas longtemps. L'Espagnol prit congé d'eux, en disant que, puisqu'ils s'expliquaient facilement dans la langue du pays, son concours ne leur était plus nécessaire. A peine l'eurent-ils vu s'éloigner, qu'ils découvrirent que, au moyen de tout ce que ce malheureux prétendait avoir donné, il avait acheté des femmes et des enfants

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 226.

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 229.

et ensuite s'em-
bra de malheur),
oit où le Pirapé
deux cents fa-
Pères Filda et
rgade, et l'ap-
ous à ces Egli-
ans, et celle-ci
). Le nom de
à la bourgade
que chrétienne
nte. Les Pères
eues de pays,
etits villages,
iens, en par-
ue les Jésuites
indigènes, se
l'intérêt même
de se grouper,
plus aisément
t faillit faire
ent accompa-
éal, qui af-
t. On ne le
lui manqua-
e ou de ses
nre avec un
demandant
ous prêchez,
it-il; et moi
de don de la
es œuvres.
re les prin-
uadé que,
libéralités,
tres, et je
Les Pères,
nes de ses
té les mit
dura pas
d'eux, en
facilement
rs ne leur
ent-ils vu
moyen de
ait avoir
es enfants

qui le suivaient comme esclaves. Les Jésuites, instruits que les indigènes supposaient qu'ils avaient participé à ce trafic, eurent beaucoup de peine à les désabuser : cependant, ils y réussirent, au point que la plupart se rendirent à Lorette. Cette Réduction se trouvant alors trop peuplée, un cacique, nommé Aticaya, proposa d'en former une seconde une lieue et demie plus loin : on la nomma *Saint-Ignace*. Bientôt il fallut en fonder deux autres, mais qui ne furent d'abord que comme des succursales pour recevoir les prosélytes. Ce progrès rapide suggéra aux deux Jésuites le projet d'une République chrétienne qui fit naître, au milieu de cette barbarie, les plus beaux jours du christianisme naissant. Les premières mesures des missionnaires reçurent, dès l'an 1610, l'approbation d'un visiteur envoyé par le roi d'Espagne, et qui publia dans le Guayra des ordonnances, grâce auxquelles les nouveaux chrétiens furent pour quelque temps à l'abri des vexations (1).

Cependant, d'autres Guaranis, établis entre l'Assomption et le Parana, venaient de demander un missionnaire au gouverneur du Paraguay, qui se fit aussitôt leur interprète auprès du Dominicain Réginald de Lizarraga, évêque de l'Assomption. Le prélat répondit qu'aucun de ses prêtres ne voudrait se mettre à la merci de ces anthropophages, et que, d'ailleurs, dans la diocèse où il était d'ouvriers évangéliques, il n'avait garde d'en priver les fidèles pour les donner à des barbares sur lesquels on ne pouvait compter. Le P. de Torrez, provincial des Jésuites, se joignant au gouverneur, étonné de ce refus, représenta à l'évêque qu'il importait de saisir une occasion, qui ne se retrouverait peut-être jamais, de délivrer la province des hostilités de ces Guaranis, et que la considération d'un tel résultat pouvait bien le déterminer à se priver d'un ou de deux prêtres ; d'autant plus que le roi d'Espagne voulait qu'on tentât de civiliser ou de convertir les indigènes avant de les réprimer par les armes. Le prélat écouta tranquillement ces observations ; puis il demanda au gouverneur s'il avait une bonne escorte à fournir à ses prêtres, parce qu'il ne lui en donnerait qu'à cette condition. Le gou-

verneur, trouvant l'évêque inflexible, dit au provincial qu'il n'avait plus de ressource que dans le zèle de ses religieux. Torrez répliqua qu'il ne pouvait compter que sur le recteur du collège de l'Assomption, dont il ne tarderait pas à lui faire connaître la réponse. En effet, de ce pas il se rend au collège, y réunit tous les prêtres, dont il sait qu'aucun, sauf le recteur, ne peut s'absenter, expose en peu de mots ce qui s'est passé chez l'évêque, et, regardant le P. Lorenzana : « Mon Père, lui dit-il, comme autrefois le Seigneur à Isale, qui enverrai-je et qui ira ? » Alors le recteur, se jetant à ses pieds, lui fait la réponse du prophète : « Me voici, envoyez-moi » (1). Le provincial le relève, l'embrasse, et va sur-le-champ porter cette nouvelle au gouverneur, qui la reçoit avec des transports de joie. Toute la ville exalte le dévouement de ce vieillard, auquel le provincial trouve enfin un compagnon, jeune missionnaire arrivé depuis peu à l'Assomption, et nommé François de Saint-Martin. Les deux apôtres partent pour leur périlleuse mission, où ils bâtissent une chapelle qu'ils couvrent de feuillage, et ils s'attachent à reconnaître tout le territoire occupé par ces Guaranis qu'on dit si bien disposés, mais qui, superstitieux et adonnés à l'ivrognerie, arrêtent plus d'une fois leur mort. La première année demeure stérile. L'exemple de deux caciques, devenus chrétiens, ébranle cependant la population. Au milieu de ce mouvement, une femme, dont le mari refuse le baptême, se réfugie avec sa fille dans la bourgade qu'habitent les Jésuites. L'époux irrité engage d'autres idolâtres dans sa querelle ; mais, n'osant attaquer la bourgade, il surprend les Mahomas, alliés des Espagnols, et leur fait des prisonniers. Les caciques convertis, qui, à la prière du P. Lorenzana, réclament ces captifs, reçoivent pour réponse qu'on ne se tiendra satisfait qu'après avoir bu le sang du dernier Mahoma dans le crâne du plus vieux des deux missionnaires. Ainsi il faut combattre, et les Mahomas sont délivrés. Les Jésuites, voyant alors leur troupeau s'accroître, le transportent dans un lieu plus commode ; ils y bâtissent une église, et cette Réduction, appelée *Saint-Ignace Gazu*, devient la première

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 270.(1) *Id.*, 60, 8.

de celles du Parana. Mais l'ennemi, plutôt dispersé qu'abattu, réparait tout à coup. Dieu permet, pour l'instruction des missionnaires, que la terreur égare la raison du jeune P. de Saint-Martin, qui est renvoyé à l'Assomption, puis éloigné de la Compagnie. Au contraire, le P. Lorençana, par sa présence d'esprit, sa fermeté, sa patience, sauve la Réduction, qu'on voit se développer chaque jour.

Tandis que l'œuvre de la civilisation se poursuivait dans le Guayra et sur le Parana, à l'est du Paraguay, les Guaycurus, placés à l'ouest de ce fleuve, occupaient le provincial des Jésuites. Il venait d'agréger à sa Compagnie Roch Gonzalez de Santa-Cruz, né à l'Assomption et parent du gouverneur ; il lui associa le P. Vincent Griffi ; et les deux missionnaires allèrent hardiment s'établir dans une bourgade des Guaycurus, dont ils s'appliquèrent à étudier la langue. Ceux-ci, les voyant sans cesse questionner leur interprète et mettre ses réponses par écrit, s'imaginèrent qu'ils levaient le plan de leur pays au profit des Espagnols. La mort des prétendus espions était résolue, lorsque le P. Gonzalez, qui pressentait une catastrophe, s'avisa de lire publiquement ce qu'il venait d'écrire, c'est-à-dire les éléments de la doctrine chrétienne traduits dans l'idiome local. Cette lecture calma les plus irrités. Du reste, la mission des deux Jésuites n'eut d'autre résultat que d'ouvrir le ciel à un certain nombre de petits enfants, qu'ils baptisèrent à l'article de la mort.

François Alfaro, qui vint dans ces contrées en qualité de visiteur, y déclara au nom du roi d'Espagne que les Guaranis et les Guaycurus ne pourraient jamais, sous aucun prétexte, être donnés en commande ; que les Pères de la Compagnie de Jésus seraient seuls chargés de les instruire, de les civiliser, et de les disposer à reconnaître la suzeraineté du roi ; qu'enfin les missionnaires recevraient pour leur entretien les mêmes honoraires que les curés des indigènes du Pérou. Mais le provincial pria le visiteur de réduire cette somme au quart, assurant qu'il suffirait à des religieux dont les besoins étaient limités. Le désintéressement du P. de Torrez édifica l'Assomption, où l'on nourrit néanmoins des sentiments hostiles contre les Jésuites, parce qu'on les regardait comme les auteurs des nouveaux réglemens si favorables aux indi-

gènes. L'intervention du même visiteur fit rappeler la Compagnie de Jésus à San-Iago, dans le Tucuman.

Le P. de Torrez envoya le P. Antoine Ruiz de Montoya dans le Guayra, pour aider les Pères Maceta et Cataldino, qui ne s'appliquaient pas seulement à affermir la foi des Guaranis des quatre Réductions déjà formées, mais qui allaient chercher les indigènes dans leurs retraites inaccessibles. Après avoir marché tout le jour sous un soleil brûlant, ils voyaient le repos de la nuit troublé par une multitude infinie de mouches qui leur mettaient le visage en feu ; et lorsque, épuisés par la chaleur, les insomnies, la faim et la soif, ils tombaient malades, ils se trouvaient absolument sans secours. L'accident survenu au P. de Ortega se renouvelait quelquefois pour eux : dans la saison des pluies, l'eau, résultat du débordement de rivières, les atteignait à la ceinture, montait bientôt jusqu'aux épaules, aurait même dépassé de beaucoup leur tête, s'ils ne l'avaient fuie en gagnant la cime d'un arbre. Presque jamais, ils ne rencontraient un terrain assez élevé pour pouvoir y passer la nuit sans être couchés dans la boue. A part ces inconvénients, ils ne s'avançaient guère qu'en se frayant, la hache à la main, un passage dans les bois. Abandonnés souvent par les indigènes au milieu d'une forêt, à la merci des bêtes féroces ou des barbares, ils n'avaient d'autre ressource que de rebrousser chemin. Du reste, ces contradictions n'étaient rien pour ces hommes apostoliques, en comparaison des peines que leur causaient les Espagnols, qui de leur côté cherchaient partout des indigènes, afin de les réduire en esclavage. Des habitants de Villarricca allèrent jusqu'à répandre le bruit que les travaux des missionnaires étaient stériles, afin de déterminer leurs supérieurs à les rappeler d'un pays qu'on croirait rebelle aux efforts de leur zèle : cette fable s'accrédita au point que le P. de Montoya dut faire le voyage de l'Assomption pour désabuser le provincial. Ce ne fut pas la seule épreuve imposée aux Jésuites du Guayra.

La Réduction de Guaranis, fondée, sous le titre de Saint-Ignace Guazu, à proximité du Parana, avait perdu le P. Lorençana, qui venait de reprendre la direction du collège de l'Assomption : mais le P. Gonzalez succéda à cet apôtre véné-

isiteur fit rap-
an-lago, dans

Antoine Ruiz
pour aider les
s'appliquaient
Guaranis des
ais qui allaient
ra traites in-
tout le jour
ont le repos de
de infinie de
visage en feu ;
ur, les insom-
ment malades,
secours. L'ac-
se renouvelait
son des pluies,
e rivières, les
it bientôt jus-
passé de beau-
uie en gagnant
ais, ils ne ren-
s pour pouvoir
s dans la boue.
e s'avancèrent
à la main, un
és souvent par
ét, à la merci
p, ils n'avaient
usser chemin.
aient rien pour
mparaison des
agnols, qui de
indigènes, afin
s habitants de
re le bruit que
aient stériles,
s à les rappeler
aux efforts de
au point que le
ge de l'Assom-
ial. Ce ne fut
x Jésuites du
e, sous le titre
té du Parana,
venait de re-
l'Assomption :
apôtre véné-

nable. Ce religieux alla semer la parole sainte jusqu'à la rivière de Xejuy, qui se décharge dans le Parana. Comme les indigènes errants de ces contrées, où aucun Espagnol n'avait encore pénétré, s'étonnaient de sa hardiesse à s'engager si avant sans escorte, il répondit qu'il n'ignorait pas combien les peuplades au milieu desquelles il se trouvait s'étaient rendues formidables aux Européens. « Mais le temps est venu, ajouta-t-il, de vous incliner sous l'aimable joug du vrai Dieu, qui est celui des chrétiens. Cette croix, que vous voyez dans mes mains, plus puissante que les armes des Espagnols, est ma défense, et me suffit pour vous soumettre à son empire. Plein de confiance en sa vertu, je viens vous exhorter à reconnaître le Dieu, créateur du ciel et de la terre. Écoutez-moi ; j'ai à vous intimer les ordres de celui qui, sans effusion de sang, a subjugué les nations les plus redoutables ; je suis son envoyé, et je n'ai que des paroles de paix à vous porter de sa part. » Les barbares écoutèrent l'homme de Dieu, et l'admirent ; ils lui servirent même de guides. Le P. Gonzalez, après avoir parcouru plus de cent lieues, revint à Saint-Ignace Guazu, dont il accrut la population.

Sept ans auparavant, le P. de Torrez fondait cette province avec sept religieux : il en laissa cent dix-neuf, en 1615, à son successeur Pierre de Onaté, homme de mérite, qui avait professé la théologie à l'Université de Lima, puis travaillé dans les plus pénibles missions du Pérou. Le nouveau provincial était malheureusement trop peu en garde contre les plaintes portées devant lui, comme l'éprouva, au Chili, le P. Louis Valdivia. Les hommes qui, dans ce mandataire royal, ne voyaient que l'ennemi de leurs intérêts, crurent qu'ils parviendraient à l'éloigner, s'ils l'accusaient d'avoir entretenu des amitiés périlleuses pour la chasteté. Pierre de Onaté n'ajouta pas foi à la calomnie ; mais, par une timide concession, il priva Valdivia de la liberté d'agir. Le religieux ne put supporter ce blâme apparent. Alléguant donc que les entraves mises à son action l'empêchaient d'exécuter les ordres du roi, il s'embarqua pour l'Espagne, afin d'exposer à Philippe III et au conseil royal des Indes toute sa conduite. On le combla d'éloges à Madrid. Néanmoins, comme des membres de l'ordre avaient écrit à Rome

qu'il importait à la Compagnie qu'aucun Père ne fût chargé désormais d'un mandat de cette nature, le général fit retenir en Espagne le P. Valdivia, dont les accusateurs avaient, du reste, rétracté leurs fausses imputations. Ce religieux refusa avec une rare modestie une place qu'on lui offrit dans le conseil royal des Indes : il aimait mieux se retirer à Valladolid, où il s'employa à la direction des âmes, et composa plusieurs ouvrages. Il possédait si bien trois des langues parlées au Chili, qu'il en retraça les règles élémentaires. Valdivia ne mourut qu'en 1644.

L'un des plus illustres missionnaires que le nouveau provincial eût sous sa direction au Paraguay était le P. Gonzalez, dont nous venons de parler. Continuant ses courses apostoliques, il inspira une telle affection aux indigènes qui habitaient le marais de Sainte-Anne, lequel se décharge dans le Parana, que ces infidèles le prièrent de les réunir dans une Réduction ; mais, comme des Franciscains avaient déjà évangélisé la contrée, le missionnaire alla à Corrientes s'entendre à ce sujet avec les religieux de Saint-François, qui l'autorisèrent à cultiver cette vigne si aucun des leurs n'y paraissait dans six mois. Bientôt le P. Gonzalez, en côtoyant le Parana, rencontra des indigènes armés de flèches et de macanas, et dont le corps était entièrement peint. Leur chef, qui se faisait passer pour un Dieu, lui demanda comment il osait pénétrer dans un pays, jusque-là inaccessible aux Espagnols : « Apprends, ajouta-t-il, qu'aucun Européen n'a encore mis le pied sur ce rivage, sans y trouver la mort. Si tu prétends nous annoncer un nouveau Dieu, tu t'en prends à moi, qu'on doit seul adorer ici. » Les applaudissements qui accueillirent ces paroles n'intimidèrent pas le missionnaire. « Ne crois point m'effrayer par tes menaces, répondit-il. Je suis l'envoyé du seul vrai Dieu, à qui tous les mortels doivent leurs hommages. Ce Dieu a pris un corps passible, et il est mort pour sauver tous les hommes ; il s'est ensuite ressuscité lui-même, et il règne dans le ciel. Ses ministres sont persuadés que le plus grand bonheur qui puisse leur arriver est de répandre leur sang pour lui. Si j'étais venu ici pour vous faire du mal, vous me verriez bien armé et bien accompagné ; mais je n'ai d'autre dessein que de vous apprendre à vivre en hommes, et de vous engager sous les

lois d'un Dieu qui vous fera jouir d'un bonheur sans fin, si vous lui rendez l'obéissance que vous lui devez comme ses créatures. » Cette fermeté étonna les indigènes. Ils entrèrent en conversation avec le missionnaire, qui les étonna par sa douceur. Plusieurs même s'attachèrent à lui, et personne ne s'opposa plus à ce qu'il passât. Après avoir prolongé son excursion, il retourna sur ses pas. Quatre caciques, réunis avec leurs tribus dans un lieu nommé Itapua, et qui d'abord l'accueillirent mal, s'étant abandonnés à sa conduite, il alla demander des auxiliaires à l'Assomption. Pendant son absence, ces indigènes, attaqués par des voisins mécontents de ce qu'ils acceptaient la direction du missionnaire, invoquèrent Dieu, que le P. Gonzalez leur avait fait connaître, et remportèrent une victoire qui les confirma dans leur foi. A l'égard de l'homme apostolique, son arrivée à l'Assomption remplit cette ville d'admiration et de joie. On ne pouvait comprendre que, seul, sans autres armes que son crucifix, il eût forcé des barrières qu'on avait cru insurmontables; et on ne douta point que la religion n'eût, par son entremise, ouvert tout le cours du Parana aux Espagnols. De retour à Itapua, situé à soixante lieues de l'Assomption, le P. Gonzalez y eut bientôt formé une bourgade nombreuse. Passant ensuite au marais de Sainte-Anne, où les Franciscains n'avaient point reparu dans le délai de six mois, il y fonda une troisième Réduction; mais, les enfants de Saint-François l'ayant revendiquée tardivement, il la leur céda de bonne grâce : sa seule crainte était que ce changement de pasteurs n'exposât les indigènes à être donnés en commande, danger qu'ils ne couraient pas en restant sous la conduite des Jésuites. Cependant, le gouverneur du Paraguay, beau-frère du P. Gonzalez, s'avisait de visiter les nouvelles Réductions et d'y faire acte d'autorité, malgré les représentations du zélé religieux. L'attitude hostile que prirent aussitôt les indigènes l'avertit de son imprudence. Il se retira sain et sauf, grâce à l'intervention du serviteur de Dieu, en avouant que les missionnaires étaient plus propres que les soldats à réduire les peuples du Nouveau Monde. Le P. Gonzalez réussit à fonder encore une Réduction à quatre lieues d'Itapua; mais l'apostasie d'un cacique faillit entraîner la ruine de celle de Saint-Ignace Guazu. Le

P. Jean Salas, chargé de cette Église, ne donna point au mal le temps de devenir incurable. Dès le lendemain de la désertion du cacique, il se sentit inspiré, au sortir de l'autel, d'aller trouver le fugitif, auquel il parla avec tant de force, que l'apostat lui demanda pardon de son infidélité, et le suivit à la Réduction avec tous ceux qu'il avait entraînés.

La vie des missionnaires se passait ainsi dans de continuelles alternatives. Elles n'étaient nulle part plus fréquentes que chez les Guaycurus. Les Pères Romero et Antoine Moranta, quoique protégés par deux caciques qui goûtaient le christianisme, furent plus d'une fois en danger d'être massacrés. On les rappela; puis, à la prière du cacique Martin, on les renvoya dans la bourgade de ce chef. Moranta y fixa son séjour, pour y vaquer à l'instruction des enfants et des prosélytes, s'il s'en présentait. Romero pénétra assez avant dans le pays, où il se concilia tellement l'affection d'un grand nombre d'habitants, qu'ils proposèrent de l'adopter, en lui donnant le nom d'un ancien cacique dont la mémoire était vénérée. Le missionnaire se prêta à cette adoption, qui le mit en état d'assurer le salut de plusieurs indigènes. Les miracles dont le ciel autorisait sa mission concoururent d'ailleurs à son succès. Ces indigènes s'étaient fortement persuadés que le baptême exposait ceux qui le recevaient à mourir; opinion fondée parmi eux, comme en plusieurs autres contrées de l'Amérique, sur ce que, dans les commencements, les missionnaires ne baptisaient que les moribonds : on avait beau leur objecter plusieurs expériences contraires, elles n'agissaient point sur leur esprit; mais le P. Romero obtint du ciel la guérison de quelques malades qu'il baptisa. Une autre erreur, plus ancienne et plus générale encore, était que les âmes de ceux qui avaient mal vécu passaient, après la mort, dans le corps d'un animal venimeux et malfaisant : en conséquence, une femme, réputée sorcière, ayant été touchée de Dieu et demandant le baptême, plusieurs s'opposèrent à ce que le P. Romero le lui conférât, sous prétexte que, si elle mourait chrétienne et si on l'enterrait avec les autres, son âme passerait peut-être dans le corps d'un tigre qui désolerait la bourgade; prévention dont le missionnaire eut beaucoup de peine à les guérir.

Cependant, le besoin pressant que le Paraguay avait d'apôtres venait d'être exposé à Rome par le P. Viana, qui empruntait son nom à Viana, petite ville de Navarre, où il était né. Le P. Mutio Vittelleschi, général de la Compagnie, envoya partout des lettres circulaires, pour inviter les Jésuites à aller partager avec leurs frères du Paraguay les travaux de cette mission. Il s'en présenta beaucoup plus qu'on n'en pouvait accepter. Le général en choisit trente-sept, qui se joignirent au P. Viana, soit en Italie, soit en Espagne. Le conducteur de cette troupe apostolique passant à proximité de sa ville natale, le magistrat l'envoya prier d'y entrer. Il répondit qu'il était confus de l'honneur qu'on lui faisait, mais que l'apôtre des Indes, son compatriote, lui avait donné dans une occasion toute semblable une leçon trop belle pour qu'il n'en profitât point. Le député du magistrat crut assurer le succès de ses instances en ajoutant que, si l'illustre missionnaire visitait Viana, sa démarche, honorable pour sa ville natale, aurait pour résultat de faire rendre à la liberté un de ses neveux en ce moment impliqué dans une affaire criminelle. L'homme de Dieu répondit que son neveu, s'il était innocent, ne devait attendre sa liberté que de l'équité de ses juges, et que, coupable, il devait subir un châtiment pour satisfaire à la justice divine. Viana suivit donc l'exemple de saint François Xavier, qui, en partant pour les Indes, avait refusé de rendre une visite à sa mère. Dès qu'il fut arrivé avec ses compagnons au port de Buenos-Ayres, où huit Jésuites avaient déjà pris terre en 1608 (1), le P. de Onaté utilisa les nouveaux ouvriers, en donnant entre autres des professeurs aux collèges de Buenos-Ayres, de Santa-Fé et de Saint-Michel; en destinant deux prêtres à la ville d'Esteco, commodément située pour la communication du Chaco avec le Tucuman; en chargeant quatre missionnaires d'évangéliser les Calcaquis, que la crainte des Espagnols porta à bien recevoir les apôtres, mais dont le cœur resta fermé à la rosée céleste (2).

Les Jésuites du Guayra trouvaient moins de résistance de la part des indigènes; mais ils avaient à lutter contre trois sortes d'ennemis.

Le moins terrible était une maladie épidémique, qui décimait de temps en temps les Réductions: si elle tuait les corps, en revanche elle donnait lieu aux âmes de se convertir. On courait un danger plus sérieux de la part des habitants de Villarricca, qui ne manquaient aucune occasion de surprendre et d'enlever les indigènes des Réductions, parce qu'ils traitaient leurs victimes de manière à leur faire perdre la foi avec la liberté. On avait cru se soustraire à cette persécution, en s'établissant au delà du Parana-pané et du Pirapé: mais on ne s'était éloigné des cupides Espagnols de Villarricca que pour se rapprocher des Mamelucos, plus redoutables encore, de Saint-Paul de Piratiningua. La colonie portugaise de Saint-Paul (1), sur laquelle les Jésuites du Brésil avaient d'abord fondé leur plus grande espérance, ayant été influencée par l'exemple d'une colonie voisine où le sang européen s'était mêlé avec celui des naturels, le désordre des mœurs y avait enfanté tous les autres désordres. Aux *mesticos* ou *mets-indiens*, qu'on nomma *Mamelucos* (2) par allusion aux anciens esclaves des soudans d'Égypte, se joignirent des malfaiteurs, rebut de diverses nations, Portugais, Espagnols, Italiens et Hollandais, qui trouvèrent un abri contre la justice des hommes dans une ville située, comme l'aire de l'aigle, sur la cime d'un rocher, et que la famine seule aurait pu réduire. Les couronnes de Portugal et d'Espagne, alors réunies sur la même tête, étaient également intéressées à détruire ce nid de brigands: mais le Brésil et le Paraguay se trouvaient pas en état de fournir les troupes nécessaires pour le blocus. Les Mamelucos, sans s'éloigner de leur retraite, avaient à leur portée toutes les commodités de la vie. On respire à Saint-Paul un air très-pur, sous un ciel toujours serein et un climat tempéré. Toutes les terres sont fertiles, et produisent de très-beau froment. Les cannes à sucre y réussissent, et on y rencontre d'excellents pâturages. L'esprit de libertinage et l'appât du brigandage furent donc les seuls mobiles qui poussèrent les Mamelucos à parcourir, en fléaux dévastateurs, avec d'incroyables fatigues et de continuel

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. 1, p. 218.

(2) *Ibid.*, p. 305.

(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 535, col. 1.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 317 et 319.

dangers, une immense étendue de pays qu'ils dépeuplèrent de deux millions d'hommes. Un très-grand nombre d'entre eux périrent dans ces courses, qui se prolongeaient quelquefois pendant plusieurs années, et à la suite desquelles les survivants trouvaient souvent leurs compagnes unies à d'autres époux : mais, à ceux qui ne revenaient pas au point de départ, on substituait les captifs qu'on avait faits dans ces excursions lointaines, ou les indigènes qui s'agrégeaient volontairement à cette étrange république. Les Réductions du Guayra, placées entre les Mamelucos et les Espagnols du Paraguay, auraient protégé ceux-ci, si à leur tour elles en avaient été soutenues : mais l'intérêt aveugla les Européens, qui ne virent dans les nouvelles Églises qu'une digue opposée à leur cupidité, et qui ne reconnurent les avantages qu'ils auraient pu tirer des Réductions que lorsque toute cette frontière eut été dépeuplée. Les aventuriers de Saint-Paul, rencontrant de la part des nouveaux chrétiens une résistance inattendue, et ne voulant point s'affaiblir à force de vaincre, recouraient aux ruses les plus bizarres. Ainsi, dans les endroits où ils savaient que les Jésuites cherchaient à faire des prosélytes, ils parurent pendant quelque temps par petites troupes, dont les commandants étaient habillés comme ces religieux. Ils y plantaient des croix, faisaient de petits présents aux indigènes qu'ils rencontraient, donnaient des médicaments aux malades ; et, comme ils parlaient avec facilité la langue guaranie, ils les exhortaient à embrasser le christianisme, dont ils leur expliquaient en peu de mots les principaux articles. Lorsque, par ces artifices, ils avaient réuni un assez grand nombre d'indigènes, ils leur proposaient de venir s'établir dans un lieu commode où ils ne manqueraient de rien. La plupart suivaient sans défiance ces loups revêtus de la peau de brebis, jusqu'à ce que les ravisseurs jugeassent à propos de lever le masque. Les Mamelucos liaient alors leurs victimes, égorgeaient ceux qui cherchaient à s'échapper, et emmenaient les autres. Les prisonniers, qui de temps en temps se dérobaient par la fuite à l'esclavage, répandaient sans doute l'alarme. Mais, avant qu'on n'eût constaté quels étaient les vrais coupables, beaucoup d'indigènes ne doutaient point que les ravisseurs ne fussent des Jésuites, en sorte que ces Pères

courageaient de grands risques dans leurs courses, et qu'ils demeuraient assez longtemps sans pouvoir se faire suivre d'aucun naturel. Au nombre des ennemis dont les fondateurs de cette république chrétienne eurent à se défendre, il faut placer encore les imposteurs qui abusaient de la simplicité d'un peuple donné aux plus extravagantes superstitions, pour le séduire et le dominer. Tel fut un indigène de la frontière du Brésil, qui, accompagné d'un jeune garçon, son serviteur, et d'une femme qu'il s'était attachée, se dirigea vers le Guayra, en vendant sur sa route des objets de peu de valeur, auxquels il attribuait de grandes vertus. Arrivé à Lorette, où le P. Cataldino se trouvait alors, il commença par réunir sur le bord de la rivière une foule d'indigènes de la bourgade ; ensuite, il se revêtit d'une espèce de manteau fait d'un tissu de plumes, et, tenant à la main le crâne d'une chèvre plein de petits cailloux, qu'il remuait sans cesse, il se mit à chanter au son de cet instrument. De temps en temps il paraissait agité de mouvements convulsifs, et criait, d'un ton d'enthousiaste, qu'il était l'arbitre souverain de la vie et de la mort ; qu'il présidait aux semences et aux récoltes ; que, d'un souffle de sa bouche, il pouvait détruire cet univers et en créer un autre ; qu'il était un seul Dieu en trois personnes ; que, par l'éclat de son visage, il avait engendré le jeune homme qu'on voyait à sa suite, et que la femme qui les accompagnait devait son être à l'un et à l'autre. Sa figure, le ton de sa voix, ses gestes, épouvantèrent les néophytes. Il s'en aperçut ; et, pour les amener au point où il les voulait, il leur enjoignit, avec les plus terribles menaces, de le suivre. Le P. Cataldino ayant paru en ce moment, il éleva la voix, déclarant que, si quelqu'un osait mettre la main sur lui, il ferait périr toute la bourgade. (Pl. XCH, n° 2.) Le missionnaire, sans s'étonner, ordonna qu'on le saisisse. Aussitôt quelques chrétiens le prirent au collet, le dépouillèrent, et lui appliquèrent jusqu'à cent coups de fouet, quoique, dès les premiers coups, il criât qu'il n'était point Dieu. Les deux jours suivants, on lui administra la même correction, pour l'obliger à abjurer sa prétendue trinité ; on enferma la femme et le jeune garçon séparément ; puis on relégua l'imposteur dans un lieu où il fut gardé à vue. Lorsqu'il parut revenu de toutes ses folles idées,

[1881]

à leurs courses,
temps sans pour-
sueur. Au nombre
de cette répu-
tation, il faut
abuser de la
aux plus extra-
ordinaire et le do-
la frontière du
une garçon, son
était attachée,
venant sur sa
ur, auxquels il
rivé à Lorette,
alors, il com-
la rivière une
; ensuite, il se
fait d'un tissu
le crâne d'une
qu'il remuait
au son de cet
il paraissait
et criait, d'un
arbitre souve-
il présidait aux
d'un souffle de
univers et en
Dieu en trois
visage, il avait
voyait à sa
accompagnait
Sa figure, le
vantèrent les
ur les amener
njoignit, avec
e suivre. Le
ment, il éleva
n osait mettre
la bourgade.
ns s'étonner,
quelques chré-
lèrent, et lui
fouet, quoi-
qu'il n'était
on lui admi-
bliger à ab-
na la femme
on relégua
ardé à vue.
folles idées,



Gonzalez de Santa Cruz

Gonzalez de Santa Cruz

Gonzalez de Santa Cruz



San de Varoa

San de Varoa

San de Varoa

[illegible][illegible]



Capriccio di Santa Lucia
Disegnato da G. B. Piranesi



Capriccio di Santa Lucia
Disegnato da G. B. Piranesi

on le ramena à Lorette, et on l'y instruisit. A la suite de longues épreuves, le baptême, qu'il sollicitait avec instances, lui fut accordé. Il s'en montra digne jusqu'à sa mort par sa régularité et sa ferveur. Des imposteurs semblables à celui dont nous venons de rapporter la conversion exerçaient aisément de l'empire sur l'esprit grossier d'indigènes, tels que la nation farouche qui fut rencontrée au milieu d'épaisses forêts par les néophytes des Pères de Montoya et Diego de Salazar. Ces hommes se perçaient les lèvres, pour y introduire de petites pierres, qu'ils croyaient leur donner beaucoup de grâce; leurs cabanes étaient si basses, qu'ils ne pouvaient s'y tenir debout; ils n'avaient aucun mot pour exprimer la Divinité, et ils n'adoraient que le tonnerre. Les chrétiens en gagnèrent soixante-treize, qui les suivirent dans leurs bourgades: mais le changement de nourriture leur causa des maladies auxquelles ils succombèrent, à l'exception de quatre, en moins d'une année, louant Dieu de la grâce qu'ils en avaient reçue. Jusqu'alors, dans l'Eglise du Guayra, on n'admettait pas les néophytes à la sainte table, hors le cas de mort. Ceux qui avaient subi sept années d'épreuves depuis leur baptême obtinrent enfin de s'y asseoir. On jugea ce long intervalle nécessaire, afin de s'assurer de leur constance, de les mettre à même de se former une grande idée de la dignité de l'auguste sacrement, et de leur inspirer une véritable faim de cette nourriture céleste. Plusieurs firent des actions héroïques pour cesser d'en être privés. Comme rien ne coûtait plus à ces peuples que les humiliations, ce fut par là qu'on les éprouva davantage, et ils soutinrent l'épreuve avec un courage qu'on n'avait presque pas osé se promettre. Dès qu'on les eut avertis de se préparer à manger le pain de vie, ils s'y disposèrent par tous les exercices de piété et de pénitence qu'ils purent imaginer, notamment par des jeûnes, que quelques-uns portèrent au point de passer deux jours sans rien prendre. D'après ce qu'on sait de leur voracité et de la facilité avec laquelle ils digéraient, rien n'annonçait mieux la faim qu'ils avaient de la manne eucharistique. Aussi les fruits qu'ils en tirèrent les rendirent-ils méconnaissables à leurs pasteurs mêmes.

Dans les Réductions du Parana, on avait vu le P. Romero, que les Guaycurus méconnaissent :

plus, venir au secours du P. Gonzales de Santa-Cruz. Il alla fonder la Réduction d'Yaguapua, qu'il laissa aux soins du P. Thomas de Urvenia, pendant qu'il évangélisait les indigènes de cent lieues à la ronde. Gonzalez, de son côté, entreprit une mission nouvelle. Quelques naturels, voisins de l'Uruguay, attirés par ce qu'ils entendaient dire du bonheur dont on jouissait dans les Réductions du Parana, avaient voulu s'en assurer de leurs propres yeux et s'étaient rendus à Itapua. Gonzalez, dont l'accueil les émut, se persuada que, s'il se montrait dans leur pays, il y serait bien reçu. Le P. de Onaté, auquel il demanda la permission nécessaire, se transporta à Itapua, et autorisa le départ du missionnaire, qui s'avança, avec une troupe de néophytes choisis, jusqu'à la rivière d'Aracana. Un grand nombre d'indigènes, nus depuis les pieds jusqu'à la tête, vinrent à sa rencontre, lui criant de loin de ne point passer outre, sans quoi il lui en coûterait la vie. L'apôtre répliqua, en marchant toujours, qu'il n'avait pas fait tant de chemin pour s'en retourner ainsi; qu'il venait de la part du Créateur du ciel et de la terre, et qu'il serait indigne du titre de son ambassadeur si la crainte de la mort l'empêchait d'exécuter les ordres qu'il en avait reçus. (Pl. XCIII, n° 1.) Ce peu de mots et l'air intrépide de Gonzalez interdirent les barbares, qui demeurèrent immobiles. Il s'approcha d'eux, leur exposa les principaux points du christianisme, et, s'il ne les persuada pas, il calma du moins leur fureur. Les barbares se retirèrent, en proférant seulement quelques menaces. Quand ils eurent disparu, les néophytes représentèrent au missionnaire qu'en allant plus loin il s'exposerait sans utilité à une mort certaine, et le conjurèrent de ne pas attendre pour se retirer qu'on lui eût rendu la retraite impossible. Gonzalez ne leur répondit qu'en les congédiant tous, à la réserve de deux enfants, qui refusèrent de le quitter. Il passa la nuit avec eux dans un petit bois, où le lendemain il offrit les divins mystères pour le salut des infidèles dont il entreprenait la conversion. Ce jour-là même, il reçut la visite d'un cacique, qui promit de le protéger contre quiconque voudrait l'insulter. Ce chef, étant allé en trouver d'autres, les engagea à venir avec lui écouter un homme extraordinaire, dont les vues paraissaient toutes pacifiques. Le serviteur de Dieu,

auquel il les amena, leur expliqua le sujet de son voyage; et le plus puissant de ces chefs, nommé Nieu, l'invita à le suivre dans sa bourgade, située à deux lieues de l'Uruguay. Gonzales, qu'on y écouta avec respect, y planta une croix, au pied de laquelle tous se prosternèrent à son exemple. Il s'avança ensuite jusqu'à un lieu nommé Ibitaragua, où, le 8 décembre 1620, il jeta les fondements d'une Réduction, qu'il appela la *Conception*. Apprenant que Nieu était menacé à cause de lui, et que la croix plantée dans sa bourgade venait d'être brûlée, il alla trouver l'auteur de ce mouvement, qui, dominé par son ascendant, promit de rester tranquille. D'autres indigènes marchant encore sur Nieu, il courut au-devant d'eux; mais une terreur panique les dissipa. Il revint alors à la *Conception*, et consolida cet établissement.

Vers ce temps, eut lieu la division des deux provinces du Paraguay et de Rio de la Plata, séparées par le Tebiquari, et l'érection en ville épiscopale de Buenos-Ayres, capitale de la seconde. Le roi d'Espagne présenta, pour remplir le nouveau siège, Pierre de Carranza, né à Séville, religieux de l'ordre des Carmes, docteur de l'Université d'Ossona, et prédicateur célèbre: mais ce prélat, préconisé le 6 avril 1620, ne put prendre de sitôt possession de son évêché. On régla dans la suite que les Réductions de l'Uruguay dépendraient pour le spirituel de l'évêque de Buenos-Ayres, tandis que celles du Guayra et du Parana appartiendraient au diocèse de l'Assomption.

Cette dernière ville, inquiétée par les Guaycurus, ne voyait que dans la religion le moyen d'adoucir ces barbares: aussi obtint-elle du provincial des Jésuites que, au défaut du P. Romero, utilement occupé ailleurs, il leur envoyât le P. Joseph Orighi. La seule consolation du missionnaire fut de baptiser à l'article de la mort le cacique don Martin, qui avait différé à recevoir ce sacrement. Le fils de Martin, chrétien depuis longtemps, lui succéda; mais, l'endurcissement des Guaycurus résistant aux bons exemples de leur chef, le P. Orighi finit par aller chercher des cœurs mieux disposés. Les Calcaguis continuaient à se montrer également rebelles à la grâce.

CHAPITRE XVII.

Missions des religieux de Saint-Dominique, de la Merci, de Saint-François, de Saint-Augustin et de Saint-Ignace au Pérou. — Saint Turibe et sainte Rose de Lima.

Le vaste théâtre où l'on vient de voir le zèle des missionnaires de différents ordres s'exercer d'une manière si active appartenait à l'Amérique espagnole. Pour compléter le tableau de la propagation de la foi parmi les indigènes que l'Espagne prétendait soumettre à son autorité, il nous reste à parler du Pérou et du nouveau royaume de Grenade.

D'après de sages réglemens du saint Pape Pie V en faveur des Péruviens, ces indigènes, chrétiens ou encore infidèles, devaient être maintenus dans leur liberté naturelle; et c'était, pour les ministres de l'Évangile, une obligation de les protéger contre les violences qui les eussent éloignés du christianisme (1). Pie V enjoignait aux missionnaires de travailler à réunir en peuplades les familles errantes ou dispersées dans les forêts ou sur les montagnes, afin qu'il fût moins difficile de les policer et de les instruire du dogme, ainsi que de la règle des mœurs. Mais le Pontife défendait d'employer les menaces ou la contrainte pour atteindre ce résultat, auquel il ne fallait arriver que par les prières, la prédication et la patience, qui attend les moments de Dieu. A l'égard de ceux qui, plus endurcis dans les anciennes superstitions, persisteraient à repousser la parole du salut, le Pape prescrivait aux évêques et aux autres dépositaires de l'autorité de les obliger à vivre au moins selon la loi naturelle, en évitant tout ce qui dégrade l'humanité et déshonore la raison, comme les sacrifices sanglants de victimes humaines, qu'on voyait se perpétuer dans les contrées les plus reculées et les moins connues, au delà de la ligne équinoxiale. Philippe II, pour faire observer ces réglemens de Pie V, et les siens propres, en faveur des indigènes, renouvela d'une part, aux gouverneurs, la défense

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 133.

de molester et de souffrir qu'on molestât les Péruviens, et choisit, d'autre part, quelques missionnaires, auxquels il conféra le titre et les pouvoirs de *protecteurs royaux des Indiens*. Tel fut, outre Gaspard de Carvajal (1), le Dominicain François de Saint-Michel, missionnaire à Haïti et au Mexique, avant d'être appelé au Pérou (2), où il seconda heureusement Pierre de La Gasca. Il lui arriva à cette époque une aventure qui mérite d'échapper à l'oubli. Porteur des dépêches du président, il fut arrêté au port de Piura; mais il échappa à la vigilance des rebelles, et se réfugia dans la vallée des Ormes, située à proximité. Il ne fuyait ainsi la mort d'un côté qu'au risque de la recevoir de l'autre, la férocité des naturels n'étant pas moins dangereuse que l'animosité des Européens. Mais Dieu veilla sur son serviteur. Un indigène qui chassait dans la vallée aperçut l'étranger, dont il s'approcha. La vue d'un Espagnol n'était guère propre à lui inspirer des sentiments d'humanité: il en conçut néanmoins, présenta à l'inconnu de l'eau et du maïs, et l'invita à venir s'abriter sous son toit. Ce bon accueil détermina le P. François de Saint-Michel à avouer à son hôte qu'il était contraint de se cacher. Le charitable indigène s'engagea à le garder aussi longtemps que la retraite lui serait nécessaire. En récompense de cette hospitalité, qui ne dura pas moins d'une année, il eut le bonheur d'être arraché au culte du Soleil et conquis à Jésus-Christ. Tous les membres de sa famille, instruits des vérités de la foi, reçurent le baptême de la main du religieux. Après la pacification, la reconnaissance de François de Saint-Michel fit d'ailleurs accorder, par le président de La Gasca, à l'indigène et à ses enfants, l'exemption de certains impôts qu'on levait sur les autres Péruviens. Déclaré *protecteur royal des Indiens* dans le Pérou, le zélé Dominicain ne vit pas toujours ses efforts pour les défendre couronnés de succès; mais son dévouement lui mérita la confiance des naturels, et il la fit servir à la propagation de la foi. Les Frères-Prêcheurs du couvent de Lima, témoins des grands fruits de ses prédications, l'ayant affilié à leur maison en 1548, afin de le

fixer dans le pays, il remplit successivement toutes les charges de la province dominicaine de Saint-Jean-Baptiste, qu'il proposa, dans un chapitre, de partager en trois provinces, dont les supérieurs seraient plus à même d'apprécier les besoins du peuple. On démembra, en effet, les deux tiers des couvents; et de l'un on forma la province de Quito, de l'autre celle du Chili. Le même chapitre, sur la proposition du P. François de Saint-Michel, cimentait l'union déjà établie entre les religieux de Saint-Dominique et ceux de Saint-François et de Saint-Augustin; la conversion des indigènes dépendant beaucoup de la concorde qu'ils voyaient régner entre les ministres chargés de leur instruction. François de Saint-Michel termina sa vie au mois de juin 1577.

Les universités, les monastères, les écoles, une fois établis dans le Pérou, on y préparait des missionnaires, qui, mieux initiés que ceux d'Europe au génie, à la langue, aux mœurs de leurs compatriotes, devaient par là même être plus utiles. Le Dominicain Antoine de Figueroa (1), Péruvien de naissance, contribua beaucoup à la propagation de la foi par les excellents sujets qu'il forma, en qualité de prieur ou de maître des novices du couvent du Rosaire, à Lima. Un évêque de la Conception, au Chili, disait de ce religieux, mort à Carthagène en 1569, qu'il lui était plus obligé, pour l'éducation qu'il en avait reçue, qu'à ses parents mêmes, auxquels il devait la vie. Alfonso de La Cerda (2), né à Cáceres, dans l'Estramadure, amené au Pérou par le désir des voyages, et revêtu par le célèbre Thomas de Saint-Martin de l'habit de Saint-Dominique dans le couvent du Rosaire, au mois de juillet 1545, devait parcourir une carrière plus longue. Après avoir exercé son zèle à Nombre de Dios (Nom de Dieu), non loin de Panama, et à Arequipa, où il se trouvait en 1557 et 1561, il gouverna le couvent du Rosaire, dans lequel il s'était consacré le premier au Seigneur par la profession religieuse, et où la plupart des missionnaires, épuisés par les fatigues de l'apostolat, venaient finir leurs jours: il y fit une fondation pour subvenir aux besoins

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 76, col. 2.

(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. I, p. 137.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. I, p. 177.

(2) *Ibid.*, p. 339.

de ces vétérans des missions. On l'élut provincial dans le chapitre de l'an 1609, célèbre non-seulement parce qu'on y décida que les monastères, Doctrines ou maisons d'instruction, situés dans le nouveau royaume de Grenade, formeraient, sous le nom de Saint-Antonin, une province indépendante de celle de Saint-Jean-Baptiste⁽¹⁾, mais parce qu'on y dressa des réglemens très-sages pour le choix des missionnaires. On ordonna que tous les Dominicains qui voudraient entrer dans cette carrière subiraient des examens rigoureux, semblables à ceux que plusieurs prélats du Pérou avaient déjà prescrits dans leurs diocèses, quand il s'agissait de donner un curé aux indigènes. Comme la plupart des nouveaux convertis, se trouvant éloignés de toute église, ne pouvaient recevoir ni la parole sainte, ni les sacrements, Jérôme de Loyasa, archevêque de Lima, érigea neuf nouvelles maisons d'instruction, que le P. Alfonse de La Cerda accepta, et confia à des ministres d'une capacité éprouvée. Il visita lui-même jusqu'aux plus petites maisons de doctrine, où il remplissait les fonctions de catéchiste, pour s'assurer du degré d'instruction des néophytes. En même temps qu'il ranima ainsi le zèle des missionnaires, il renouela l'amour de la simplicité évangélique, aimant à voir les maisons de son ordre sans superflu et sans rentes, mais voulant trouver les églises convenablement ornées. Nommé, en 1573, définitif général au chapitre de l'ordre convoqué à Rome, et procureur de sa province, il agit également en faveur des indigènes auprès du Pape et du roi d'Espagne. Philippe II, qui l'apprécia, le proposa alors pour le siège de Honduras, établi en 1539, et qui avait eu pour titulaires Jean de Talavera, Christophe de Pedraza et Jérôme de Corella, le premier et le dernier religieux de Saint-Jérôme. Les succès d'Alfonse de La Cerda dans ce diocèse déterminèrent à le transférer sur le siège de la Plata de los Charcas, comme on le verra plus loin. Thomas Garcias de Tolède, né à Oropesa, dans la Nouvelle-Castille, arrivé au Mexique en 1535 avec le vice-roi Antoine de Mendoza, avait pris à Mexico l'habit de Saint-Dominique, qu'il devait, comme Alfonse de La Cerda, honorer au

Pérou⁽¹⁾. Les instances de sa famille obtinrent d'abord qu'on le renvoyât en Espagne, où il fut le directeur de sainte Thérèse. Les fréquentes conversations qu'il eut avec la servante de Dieu jusqu'en 1569, et la vie pénitente qu'il menait dans le couvent de Talavera, chef d'une réforme naissante, le disposèrent à recevoir de nouvelles grâces pour le salut des indigènes de l'Amérique. François de Tolède, son cousin germain, ayant été nommé vice-roi du Pérou, l'y conduisit, et voulut qu'il l'accompagnât dans la visite des diverses provinces de cet empire. Le P. Garcias, aidé de quelques missionnaires, réunit alors des indigènes nouvellement convertis, à quarante lieues de Lima, dans un lieu où le vice-roi bâtit une ville, qu'il nomma Oropesa, en mémoire de celle qui avait donné le jour au serviteur de Dieu. La province de Saint-Jean-Baptiste ayant élu le P. Garcias provincial en 1577, ces fonctions le mirent dans la nécessité de continuer ses voyages, et il en profita pour maintenir l'esprit des missions parmi ses frères. Afin de leur ôter toute tentation de cupidité, il fit lire, dans le chapitre même qui l'avait élu, un bref de Pie V, enjoignant que les religieux qui retourneraient du Pérou en Espagne ne pourraient emporter d'autre argent que la somme fixée pour le voyage par le provincial, conformément à l'esprit de pauvreté religieuse. Sa principale occupation fut de subvenir aux besoins spirituels des indigènes. Le seul couvent du Rosaire, à Lima, fournissait, indépendamment des professeurs de l'université, un grand nombre d'ouvriers évangéliques à tous les peuples du diocèse. Sans parler de ceux qui, dans différentes localités, continuaient leurs instructions aux nouveaux convertis, on en comptait deux cents autres plus ordinairement appliqués à combattre l'idolâtrie. Le désir de multiplier les missionnaires porta le P. Garcias à fonder quelques nouveaux couvents et à réparer plusieurs des anciens. Grâce à son intervention, l'université de Lima, qui occupait une partie de celui du Rosaire, dont le concours des étudiants troublait le silence, fut transférée dans un autre édifice, sans que le supérieur du couvent perdit les prérogatives qu'on lui avait ac-

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 536, col. 1.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 230.

millie obtinrent
paigne, où il fut
Les fréquentes
servante de Dieu
de qu'il menait
d'une réforme
de nouvelles
es de l'Améri-
ousin germain,
ou, l'y condui-
t dans la visite
aire. Le P. Gar-
naires, réunis
et convertis, à
Dieu où le vice-
Oropesa, en
le jour au ser-
saint-Jean-Bap-
tiste en 1577,
cessité de con-
ta pour main-
es frères. Afin
upidité, il fit
avait élu, un
religieux qui
que ne pour-
que la somme
vincial, con-
né religieuse.
subvenir aux
seul couvent
indépendam-
é, un grand
ous les peu-
x qui, dans
eurs instruc-
en comptait
nt appliqués
e multiplier
as à fonder
réparer plu-
ervention,
une partie
rs des étu-
siférée dans
ur du cou-
avait ac-

cordées dès la fondation de l'université ; et le P. Garcias établit des professeurs spéciaux pour les jeunes religieux. En 1581, époque à laquelle finissait son provincialat, il retourna avec François de Tolède en Espagne, où il alla attendre, dans le couvent de Talavera, la mort qui devait couronner son utile carrière. François de Sanabria (1), du même ordre, l'un des compagnons de saint Louis Bertrand, d'abord missionnaire dans le nouveau royaume de Grenade, où il évangélisa les idolâtres de la province de Tunja (2), étant passé au Pérou l'an 1569 ou 1570, multiplia les conversions à Lima par l'onction de son éloquence : mais sa liberté apostolique indisposa le vice-roi, qui le fit éloigner ; en sorte que les dernières années du serviteur de Dieu furent consacrées au diocèse de Panama, où il mourut le 21 août 1588. Cette année finit aussi la carrière de Jean de Villalobos, que Charles-Quint avait nommé évêque de Carthagène, mais dont la nomination n'eut pas de suite (3). Il entra alors dans l'ordre de Saint-François, d'où il passa dans celui de Saint-Dominique. Envoyé aux missions du Pérou, il fut destiné, vers l'an 1553, à la ville de Guamangua, territoire dans les limites duquel il exerça, pendant trente-trois années, son apostolat. Des lumières prophétiques honorèrent quelquefois son ministère. Un jour qu'il prêchait dans l'église de Sainte-Anne sur la nécessité de la charité fraternelle, voyant ses auditeurs rebelles au Saint-Esprit, « Votre crime est grand, dit-il ; il ne restera pas sans châtiment ; faites du moins servir à votre pénitence le fléau que Dieu vous enverra. Ce soir même, à cinq heures après midi, vous esauiez une tempête si violente, qu'on n'en a peut-être jamais éprouvé de semblable. » A l'heure prédite, le feu du ciel descendit sur la ville ; un déluge d'eau se précipita sur ses maisons, bientôt inondées ; les églises, celle de Sainte-Anne surtout, se remplirent de suppliants : catastrophe épouvantable, mais efficace, qui accrédita la parole du prédicateur, dont la mort, arrivée le 22 juillet 1586, fut regardée par les habitants de Guamangua comme

un second fléau que leurs péchés avaient attiré. La province de Guamangua fut le théâtre ordinaire des missions de Dominique de Montenegro (1), né en Espagne, arrivé fort jeune au Pérou, et admis à la profession religieuse dans le couvent du Rosaire à Lima. Les naturels de ce pays, d'un esprit lourd et paresseux, étaient bien propres à décourager les ministres de Jésus-Christ. Montenegro soutint par l'exemple de sa patience le courage de ceux qui les évangélisaient avec lui. A dix lieues de Guamangua, est la petite ville de Guancavilca, où les Dominicains possédaient un couvent, mais sans église. On chargea le missionnaire d'en bâtir une. Bien que courbé sous le poids de la vieillesse et des infirmités, il alla recueillir les aumônes nécessaires, et mit ensuite le premier la main à l'œuvre ; car il avait hâte, disait-il, de préparer un tabernacle au sacrement de nos autels, et de disposer pour lui-même un lieu de sépulture. En effet, le lendemain même du jour où le pain eucharistique reposa dans la nouvelle église, une maladie mortellesait Montenegro, qui expira le 8 juin 1596. Le Dominicain Barthélemi de Vargas (2), né en Espagne comme ce pieux missionnaire, exerça longtemps le ministère apostolique dans la partie septentrionale du Pérou, en particulier dans la ville de Truxillo et dans la vallée de Chicama. La tendre sollicitude avec laquelle il protégeait les indigènes contre les mauvais traitements des Espagnols lui gagnant tous les cœurs, il eut le bonheur de régénérer un grand nombre d'infidèles dans les eaux du baptême. Barthélemi de Vargas vit un jour un Espagnol qui, ayant étendu par terre un indigène, ne cessait de le frapper à coups de pieds. Il accourt aussitôt, se met à genoux, prie cet homme emporté de s'apaiser et de ne pas traiter ainsi son frère qui ne se défend que par des plaintes. « Si cet indigène a eu le malheur de vous offenser, ajoute-t-il, c'est à moi de vous satisfaire pour lui : le pasteur doit répondre des fautes de ses ouailles. » L'agresseur, aussi confus de l'humilité du missionnaire que de son propre emportement, s'excuse en disant qu'il arrivait fort pressé par la faim, et que l'indigène ne lui avait point offert à

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 182.

(2) *Ibid.*, t. xiii, p. 331.

(3) *Ibid.*, t. x, p. 194.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 387.

(2) *Ibid.*, p. 415.

manger. Le charitable religieux le conduisit dans sa chambre, lui présente de la nourriture, et le renvoie satisfait, après lui avoir fait promettre d'être à l'avenir plus modéré. On peut juger par ce fait de ce que les serviteurs indigènes avaient à souffrir de la part de leurs maîtres, puisqu'un passant se croyait en droit de traiter ainsi un homme qui ne le connaissait pas, et qui n'avait peut-être manqué à l'hospitalité que par impuissance de l'exercer. Barthélemi de Vargas évangélisait encore Truxillo, lorsqu'une grave maladie l'avertit que sa fin approchait. Quoique souffrant de vives douleurs, il fit cinq lieues à pied pour se rendre au couvent de Chicama. A l'exemple de son bienheureux patriarche, et par l'ordre du supérieur, qui venait d'entendre sa confession générale, l'humble disciple de Jésus-Christ, presque expirant, déclara, en présence de ses frères, que, par une miséricorde spéciale du Seigneur, il lui avait été donné de conserver le trésor de sa virginité jusqu'à ce dernier moment. Il en remercia de nouveau l'Auteur de tous les dons, et s'endormit du sommeil des justes le 28 juillet 1598.

Barthélemi de Vargas eut pour émule, dans un canton voisin, Jean Ocampo, né de nobles Espagnols, à Truxillo, chef-lieu de la vallée, et religieux de Notre-Dame de la Merci. Ce missionnaire n'avait point le zèle impétueux qui effraye les pécheurs, mais qui les entraîne quelquefois au désespoir; l'onction de ses discours les gagnait, en les touchant. Il pleurait amèrement sur les plus endurcis dans le crime, que sa douceur attirait à ses pieds, et se chargeait de satisfaire pour eux par de sanglantes mortifications. Cette charité amollissait les cœurs les plus durs, et, avec la grâce, qui seule peut les changer, Ocampo opérait des conversions admirables. L'Esprit de ténèbres suscita contre lui la calomnie : il n'y opposa que la patience. Les supérieurs, prévenus ou intimidés, ayant défendu au serviteur de Dieu de prêcher et de sortir du couvent, il se réjouit d'avoir été trouvé digne de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Mais le ciel prit sa défense; son innocence fut reconnue, et on lui permit d'aller, avec son compagnon, annoncer l'Évangile aux indigènes dans toute la province. Ce fut dans le couvent de Cuzco qu'il termina saintement sa carrière en 1599. Un autre religieux de la

Merci, Jean de Vargas, né à Xerez dans l'Andalousie, avait été destiné par le provincial de Castille à évangéliser la Terre-Ferme. Dès sa première navigation, son courage fut mis à une rude épreuve. A la vue d'une île qui paraissait proche de Panama, un coup de vent dispersa la flottille; le vaisseau où se trouvait Jean de Vargas eut ses mâts rompus, ses voiles déchirées, ses cordages brisés; les matelots et les passagers, au moment du naufrage, se saisirent chacun de tout ce qu'ils crurent pouvoir les empêcher de couler à fond, conseillant au missionnaire de prendre une planche à leur exemple, et de quitter ses habits dont le poids embarrassant contribuerait à sa perte : mais il aima mieux se confier à la Providence. Le vaisseau fut submergé avec ceux qui n'avaient pris aucune précaution. Un autre navire, étant venu au secours, recueillit les naufragés qui surnageaient soutenus par des coffres, des planches ou des pièces de bois. Comme Jean de Vargas ne paraissait point, on le crut englouti, et on blâma comme frivole le scrupule qui l'avait empêché de quitter ses habits. Bientôt on changea de langage; car, lorsqu'on approcha de terre, on l'aperçut agenouillé sur le bord de la mer, les yeux au ciel, et tenant en main le crucifix dont il s'était armé au moment du danger. L'équipage ne douta point que le Tout-Puissant, pour récompenser sa foi, n'eût affermi les eaux sous ses pieds. L'écrivain du vaisseau dressa un procès-verbal du miracle, et tous les passagers se firent un devoir de le signer. Ce prodige éclatant, opéré sous les yeux des indigènes encore infidèles, prépara les voies au missionnaire. Sa modestie s'alarma des honneurs avec lesquels on l'accueillit à Panama et dans les pays voisins; mais il profita de son ascendant pour opérer des conversions. Dieu lui réservait une mission toute spéciale. Les Espagnols avaient fait venir des noirs en grand nombre du cap Vert et du reste de l'Afrique, pour les employer aux mines ou à d'autres travaux aussi rudes. Secouant un joug si pesant, les esclaves s'enfuirent, avec leurs femmes et leurs enfants, dans les bois ou sur les montagnes. Plusieurs renoncèrent à la foi qu'ils venaient d'embrasser. L'esprit de vengeance, qui les animait tous, les porta de plus à se joindre aux corsaires anglais et hollandais,

rez dans l'An-
provincial de
rme. Dès sa
fut mis à une
qui paraissait
nt dispersa la
Jean de Var-
es déchirées,
et les passa-
se saisirent
avoir les em-
lant au mis-
à leur exem-
ont le poids
erte : mais il
vidence. Le
qui n'avaient
navire, étant
aufragés qui
es, des plan-
me Jean de
rut englouti,
pule qui l'a-
Bientôt on
on approcha
ar le bord de
t en main le
moment du
point que le
sa foi, n'eût
l'écrivain du
du miracle.
devoir de
ré sous les
prépara les
te s'alarma
accueillit à
is il profita
onversions.
de spéciale.
es noirs en
ste de l'A-
ou à d'au-
un joug si
leurs fem-
ou sur les
a foi qu'ils
vengeance,
plus à se
ollandais,

déjà accoutumés à ravager les côtes des possessions espagnoles. En vain on leur offrit, avec l'oubli du passé, leur liberté pleine et entière : ils continuèrent leurs pillages et leurs massacres. On jugea alors, en Espagne et à Panama, que le missionnaire Jean de Vargas était seul capable de faire rentrer dans le devoir des rebelles qui connaissaient sa sainteté et qui avaient éprouvé plus d'une fois sa tendre charité. Muni d'amples pouvoirs, et accompagné d'un seul Espagnol, il alla les trouver sur la montagne de Vallano. Le jour même de son arrivée, il célébra les divins mystères. Au son de la cloche, quelques noirs, fidèles au christianisme, se rendirent à la chapelle, et furent agréablement surpris de revoir un homme qu'ils avaient toujours respecté. Après la messe, ils l'environnèrent, sans autre intention que de lui renouveler les témoignages de leur vénération pour sa personne. Jean de Vargas, de son côté, agit avec prudence : sans parler de leur révolte, il se borna à dire qu'il n'aurait jamais de plus grand plaisir que celui de pouvoir contribuer à leur salut. Les jours suivants, les noirs revinrent en plus grand nombre. Ils entendirent ses prédications et en furent touchés ; de sorte qu'en peu de semaines il les disposa tous, non-seulement à reprendre les exercices de piété qu'ils avaient pratiqués depuis leur baptême, mais à se remettre au service de leurs maîtres, dont le missionnaire leur garantit les bons traitements. Il ne s'agissait plus que de déterminer le jour et la manière dont on réaliserait cette sage résolution, lorsque, pendant la célébration des saints mystères, des troupes espagnoles, qui ignoraient sans doute ou la commission du religieux, ou les dispositions actuelles des fugitifs, firent feu sur eux, en tuèrent quelques-uns, en blessèrent d'autres, et se retirèrent avec précipitation, pour n'être pas enveloppés par la multitude des noirs du voisinage que le bruit des armes pouvait faire accourir au secours de leurs compagnons attaqués. Il en coûta la vie au charitable conciliateur. Les noirs, persuadés que celui qu'ils vénéraient comme un ami de Dieu et leur apôtre était un emissaire des Espagnols, chargé de les attirer par ses prédications pour les faire tomber dans un piège, se jetèrent furieux sur lui, l'attachèrent à un tronc d'arbre, et le firent servir de but à leurs flèches empoisonnées.

(Pl. XCIII, n° 2.) Comme si ce supplice n'eût pas été assez prompt pour satisfaire leur vengeance, ils le pendirent, et ne s'éloignèrent qu'après l'avoir vu expirer. Trente jours après cette cruelle exécution, le conseil de Panama, impatient d'apprendre le résultat de la commission donnée au P. Jean de Vargas, envoya une compagnie à la découverte. Les soldats, s'avancant avec précaution par la montagne de Vallano, trouvèrent le corps du martyr attaché à l'arbre, sans aucune marque de corruption, aussi souple et aussi vermeil que s'il ne venait que d'expirer. Il fut porté à la ville de Panama, où on le reçut avec pompe, et en invoquant Jean de Vargas comme un martyr de Jésus-Christ. On assure qu'il se fit plusieurs miracles à son tombeau et par l'attouchement de ses habits, qui furent distribués ou enlevés comme des reliques précieuses. Mais le fait le plus extraordinaire est le retour des esclaves fugitifs, qui, instruits que le missionnaire était innocent de la trahison pour laquelle ils l'avaient fait mourir, et témoins des prodiges qui s'opéraient par son intercession, vinrent de leur propre mouvement se soumettre à leurs maîtres, qu'ils servirent depuis avec fidélité. Touron place ce touchant épisode à la fin du xvi^e siècle.

Férot (1) rappelle sous l'an 1599 la mort du bienheureux Jean Bernard, qui avait embrassé l'ordre de saint François en qualité de frère-lai, et que son zèle pour la foi avait fait destiner par ses supérieurs à la mission du Pérou. Comme il accompagnait des prêtres de son institut qui parcouraient le territoire de los Charcas, des indigènes idolâtres se saisirent de lui, et lui firent souffrir un martyre que le ciel a rendu à jamais mémorable par le prodige qui le suivit. Irrités contre les Espagnols, dont les exigences pesaient sur les Américains d'une manière presque intolérable, les meurtriers, au lieu d'avoir égard au ministère pacifique qu'exerçait frère Jean Bernard, ne virent en lui qu'un complice des vainqueurs, d'autant plus odieux que Jean combattait leurs superstitions. Ils le pendirent ; mais, du gibet auquel ils venaient de l'attacher, le religieux continua de leur prêcher le christianisme pendant trois jours et trois nuits.

(1) *Abbrégé de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 331.

Cet étonnant spectacle aurait dû ouvrir les yeux des indigènes. Leur fureur s'accrut, au contraire, en l'entendant, du haut de cette nouvelle chaire de vérité, faire ressortir leurs erreurs grossières, et indiquer les moyens de profiter de la rédemption. Pour réduire l'apôtre de Jésus-Christ au silence, ils le détachèrent du gibet, et arrachèrent le cœur du martyr, dont le corps fut laissé sur la place. Férot admit que ces précieuses reliques, pieusement recueillies, furent déposées dans la custodie de la Plata.

Au milieu de tous les missionnaires dont nous indiquons rapidement les travaux, l'homme apostolique par excellence nous apparaît sur le siège même de la capitale du Pérou. Une vacance de six années avait ralenti les progrès de la foi dans le diocèse, favorisé le développement des abus, encouragé la rigueur des Européens à l'égard des indigènes, permis aux idolâtres de s'endurcir dans leurs superstitions. Enfin, l'Église de Lima, veuve depuis le 25 octobre 1575 de son premier archevêque, fut dédommée de celong veuvage par la sainteté éminente du successeur de Jérôme de Loaysa. Saint Turibe-Alfonse de Mogrobojo (1), né le 16 novembre 1538, dans un bourg du diocèse de Léon, montra, dès son enfance, un goût décidé pour la vertu et une extrême horreur du péché. Ayant un jour rencontré une pauvre femme, transportée de colère à l'occasion d'une perte qu'elle venait de faire, il lui parla de la manière la plus touchante de la faute qu'elle commettait, et lui donna, pour l'apaiser, la valeur de la chose perdue. Il avait une tendre dévotion à la sainte Vierge, récitait chaque jour son office avec le rosaire, et jeûnait tous les samedis en son honneur. Pendant qu'il fréquentait les écoles publiques, il se privait d'une partie de son dîner, quoique très-frugal, pour en assister les pauvres, et portait si loin la mortification qu'on dut modérer ses austerités. Il commença ses hautes études à Valladolid, et alla les achever à Salamanque. Philippe II, qui le connut de bonne heure, en faisait un cas particulier. Il le nomma premier magistrat de Grenade, charge que Turibe remplit pendant cinq ans avec une intégrité, une prudence et une vertu qui lui acqui-

rent l'estime générale. Dieu prépara ainsi les voies à son élévation dans l'Église. Le Pérou demandait un premier pasteur véritablement animé de l'esprit des apôtres. Voyant que la grâce l'avait formé dans la personne de Turibe, seul capable de remédier aux scandales qui empêchaient la conversion des infidèles, le roi nomma le saint à l'archevêché de Lima. Consterné à cette nouvelle, Turibe se jeta au pied de son crucifix, et là, fondant en larmes, il pria Dieu de ne pas permettre qu'on lui imposât un fardeau qui ne pouvait manquer de l'écraser. Il écrivit au conseil du roi pour représenter son incapacité avec les couleurs les plus fortes, et pour rappeler les canons de l'Église qui défendent expressément d'élever des laïques à l'épiscopat. Mais on n'eut point égard à sa lettre : il fallut que son humilité se laissât arracher un consentement. Turibe voulut recevoir les quatre ordres mineurs en quatre dimanches différents, afin d'avoir le temps d'en faire les fonctions. Il reçut ensuite les autres ordres, puis fut sacré évêque à Séville au mois d'août 1580. S'embarquant sans délai pour le Pérou, il entra à Lima en 1581. Il était alors dans sa quarante-troisième année. Un diocèse qui avait cent trente lieues d'étendue le long des côtes, et qui comprenait, outre plusieurs villes, une multitude innombrable de villages et de hameaux dispersés sur la double chaîne des Andes, offrait une ample matière à son zèle. Il en commença immédiatement la visite. On le vit gravir des montagnes escarpées, couvertes de glaces ou de neiges, afin d'aller porter des paroles de vie dans les pauvres cabanes des indigènes. Souvent il voyageait à pied ; et, comme les travaux apostoliques ne fructifient qu'autant que Dieu les seconde, il priait et jeûnait sans cesse pour attirer la miséricorde divine sur les âmes confiées à ses soins. La ferveur de ses prédications était soutenue par l'éclat des miracles et le don des langues ; car, bien qu'il ne parlât ordinairement qu'espagnol en s'adressant à tant de peuples divers, chacun l'entendait aussi distinctement que s'il s'était exprimé dans l'idiome propre à l'auditeur. Il mettait partout des pasteurs savants et zélés, et procurait le secours de l'instruction et des sacrements à ceux qui habitaient les roches les plus inaccessibles. Persuadé que le maintien de la discipline influe beaucoup

(1) Alban Butler, *Vies des Pères*, etc., 23 mars. Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 245.

prépara ainsi les
Église. Le Pérou
véritablement
Voyant que la
personne de Tu-
er aux scandales
on des infidèles,
évêché de Lima.
Turibe se jeta au
ndant en larmes,
mettre qu'on lui
vait manquer de
du roi pour re-
les couleurs les
canons de l'É-
ent d'élever des
eût point égard
umilité se laissât
ibe voulut rece-
en quatre diman-
temps d'en faire
es autres ordres,
au mois d'août
pour le Pérou,
ait alors dans sa
diocèse qui avait
long des côtes,
urs villes, une
ages et de ha-
aine des Andes,
zèle. Il en com-
On le vit gravir
ertes de glaces
des paroles de
des indigènes.
comme les tra-
qu'autant que
nait sans cesse
e sur les âmes
de ses prédica-
les miracles et
qu'il ne parlât
dressant à tant
dait aussi dis-
dans l'idiome
rtout des pas-
le secours de
eux qui habi-
les. Persuadé
que beaucoup

sur les mœurs, il en fit un des principaux objets de sa sollicitude, réglant qu'à l'avenir on tiendrait tous les deux ans des synodes diocésains, et des synodes provinciaux tous les sept ans. En effet, si la célébration des conciles provinciaux dont les Pères de Trente ont fait un devoir à tous les métropolitains est toujours utile dans l'Église catholique, la nécessité en est évidente dans les pays où la religion jette ses premières racines. C'est surtout dans ces Églises naissantes que les premiers pasteurs doivent mettre en commun leur sagesse et leur autorité pour extirper ce qu'il reste des superstitions et des usages payens; pour supprimer les scandales et corriger les abus tolérés ou autorisés par les ministres de l'erreur; pour établir l'uniformité dans l'administration des sacrements aux chrétiens. Les diocèses, dans ces immenses contrées, étant fort étendus, les sièges épiscopaux se trouvaient très-éloignés les uns des autres, et la distance mettait les évêques dans l'impossibilité de se consulter au besoin : nouveau motif pour que les suffragants se rendissent volontiers à Lima, sur l'invitation de leur métropolitain, afin de résoudre des cas rares ou peu ordinaires ailleurs, et d'arrêter des règles communes d'instruction et de pratique. Saint Turibe ne put réunir ses suffragants que trois fois, en 1582, 1591 et 1601; mais il rassembla quatorze fois les ministres du second ordre dans autant de synodes diocésains. Les décrets portés par les trois conciles provinciaux sont regardés comme des oracles, non-seulement dans le Nouveau Monde, mais en Europe et à Rome même. Turibe, pour perpétuer son zèle et sa charité, fonda des séminaires, des églises, des hôpitaux, sans permettre néanmoins que son nom fût inséré dans les actes de fondation. Lorsqu'il était à Lima, il visitait chaque jour les pauvres malades dans les hôpitaux, et leur administrait lui-même les sacrements. La peste ayant attaqué une partie de son diocèse, il se priva du nécessaire afin de pourvoir aux besoins des malheureux, recommanda la pénitence comme le seul moyen d'apaiser le ciel irrité, assista aux processions fondant en larmes, et les yeux fixés sur un crucifix il s'offrit à Dieu pour la conservation de son troupeau. A ces actes de religion, il joignit des prières, des veilles et des jeûnes extraordinaires, qu'il continua tant que

la peste exerça ses ravages. Il affrontait les plus grands périls, quand il était question de procurer à une âme le plus petit avantage spirituel. On le voyait alors parcourir sans crainte les plus affreuses solitudes, habitées par les lions et les tigres. Si on lui représentait les dangers auxquels il exposait sa vie, il répondait que, Jésus-Christ étant descendu du ciel pour le salut des hommes, un pasteur devait être disposé à tout souffrir pour sa gloire. Il fit trois fois la visite de son diocèse. La première de ces visites dura sept ans, la seconde cinq, et la troisième un peu moins. On assure qu'il conféra le sacrement de confirmation à plus d'un million de néophytes; mais le nombre des infidèles qu'il appela à la foi par son ministère ou par celui de ses missionnaires fut encore plus considérable. En route, il s'occupait ou à prier ou à s'entretenir de choses spirituelles. Son premier soin, en arrivant quelque part, était d'aller à l'église répandre son cœur au pied des autels. L'instruction des pauvres le retenait quelquefois deux ou trois jours dans le même endroit, quoiqu'il y manquât des choses les plus nécessaires à la vie. Il disait tous les jours la messe avec une piété angélique, faisant une longue méditation avant et après cette sainte action. Il se confessait ordinairement tous les matins, pour se purifier plus parfaitement des moindres souillures. La gloire de Dieu était la fin de toutes ses paroles et de tous ses actes, ce qui rendait sa prière continuelle. Néanmoins, il avait encore des heures marquées pour prier : alors il se retirait en particulier, et traitait avec Dieu de ses besoins ainsi que de ceux de son troupeau. Dans ces moments, un certain éclat extérieur brillait sur son visage. Son humilité ne le cédait point à ses autres vertus : de là, un soin extrême à cacher ses mortifications et ses autres bonnes œuvres. Sa charité était telle, que, dans le cours de ses visites pastorales, il distribua plus de deux cent mille pesos; sa libéralité embrassait tous les pauvres indistinctement; il s'intéressait pourtant d'une manière spéciale aux besoins des pauvres honteux. Saint Turibe eut la gloire de renouveler la face de l'Église du Pérou; et, s'il n'en fut pas le premier apôtre, il fut au moins le restaurateur de la piété, qui y était généralement éteinte. Étant tombé malade, en cours de visite, à Santa, ville qui est à cent dix lieues

de Lima, il prédit sa mort, et promit une récompense à celui qui lui apprendrait le premier que les médecins désespéraient de sa vie. Il donna à ses domestiques tout ce qui servait à son usage : le reste fut légué aux pauvres. Il voulut être porté à l'église pour y recevoir le saint viatique, mais on dut lui administrer l'extrême-onction dans son lit. Il répétait continuellement ces paroles de saint Paul : « Je désire être affranchi des liens du corps, pour me réunir à Jésus-Christ. » Dans ses derniers moments, il fit chanter par ceux qui environnaient son lit ces autres paroles : « Je me suis réjoui à cause de ce qu'il m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. » Il mourut le 23 mars 1606, en disant avec le Prophète : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » L'année suivante, on transporta son corps à Lima, et il fut trouvé sans aucune marque de corruption. Les actes de sa canonisation rapportent que de son vivant il avait ressuscité un mort et guéri plusieurs malades. Après son décès, il s'opéra plusieurs miracles par la vertu de son intercession. Turibe, béatifié en 1679 par Innocent XI, fut canonisé en 1726 par Benoît XIII.

Nous nommerons, d'après Tournon, les prélats qui siégèrent avec ce saint archevêque dans le premier concile de Lima. Le Dominicain Pierre de La Penna (1), transféré de l'Eglise de Vera-Paz, alors réunie à celle de Guatemala, sur le siège de Quito, y déploya une sollicitude vraiment épiscopale depuis l'an 1563 jusqu'en 1583, date de sa mort. Sébastien de Lartaun (2), troisième évêque de Cuzco, mourut la même année. Le Dominicain François de Victoria (3), évêque de Saint-Michel du Tucuman, appelé à Madrid par les intérêts de son Eglise, y termina sa vie en 1592. Le Franciscain Antoine de Saint-Michel (4), évêque de la Conception, au Chili, était transféré à Quito, siège vacant depuis la mort de Pierre de La Penna, lorsqu'il mourut aussi en 1592. Diego de Medellin (5), comme lui religieux de Saint-François, évêque de San-Iago du Chili, cessa de vivre vers le même temps.

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 295.

(2) *Ibid.*, p. 304.

(3) *Ibid.*, p. 300.

(4) *Ibid.*, p. 306.

(5) *Ibid.*, p. 313.

Nous avons parlé ailleurs du Dominicain Alfonso de Guerra (1), évêque de l'Assomption, au Paraguay, qui mourut sur le siège de Mechoacan en 1598. Alfonso Granero d'Avalos (2) était évêque de la Plata de los Charcas; siège sur lequel fut transféré, en 1588, le Dominicain Alfonso de La Cerda, évêque de Honduras (3), dont le retour au Pérou y causa une grande joie. En passant à Lima, il refusa d'habiter le palais qu'on lui avait préparé, pour aller s'établir avec délices dans la petite cellule qu'il occupait autrefois. Il y reçut la visite du vice-roi, et celle de saint Turibe, heureux de voir dans un de ses suffragants le modèle de toutes les vertus pastorales. Arrivé à la Plata, où les Dominicains ne possédaient encore qu'un hospice, il leur bâtit un couvent. Pendant qu'il était provincial de la province de Saint-Jean-Baptiste, François de Tolède, vice-roi du Pérou, ayant modifié les circonscriptions administratives, il en était résulté des changements dans la répartition, entre les différents missionnaires, des Doctrines ou maisons d'instruction. Alfonso de La Cerda, au lieu de s'y opposer, avait écrit aux Dominicains qui évangélisaient le territoire de Chacuytu, de se retirer au premier ordre du vice-roi pour se rendre à de nouvelles destinations. Devenu évêque de la Plata, il rappela, d'accord avec le nouveau vice-roi, Louis Velasco, les religieux de son ordre dans les lieux qu'ils avaient quittés, notamment dans le district nommé Pomata, et la possession des Doctrines leur fut assurée par des lettres royales. Ce prélat gouvernait à peine le diocèse de la Plata depuis quatre ans, lorsqu'il mourut le 25 juin 1592.

Tournon, parlant du second concile de Lima, dit que le Dominicain Grégoire de Montalvo (4), successivement évêque d'Yucatan, de Nicaragua et de Popayan, y assista comme évêque de Cuzco; et il fait observer que Montalvo, mort en 1593, protégea singulièrement les missionnaires de la Compagnie de Jésus. Avant l'arrivée d'Antoine de La Raya, son successeur, cette Compagnie eut des martyrs au Pérou : le P. An-

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 315 et 393.

(2) *Ibid.*, p. 316.

(3) Voyez ci-dessus, t. II, p. 101. Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 373.

(4) *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 317.

minicain Alfonso
omption, au Pa-
de Mechoacan
alos (2) était évé-
siège sur lequel
minicain Alfonso
aras (3), dont le
grande joie. En
habiter le palais
ter s'établir avec
n'il occupait au-
e-roi, et celle de
dans un de ses
des vertus pasto-
Dominicains ne
ce, il leur bâtit
provincial de la
e, François de
tant modifié les
, il en était ré-
épartition, entre
Doctrines ou mai-
a Cerda, au lieu
Dominicains qui
Chacucyru, de se
ice-roi pour se
ns. Devenu évé-
accord avec le
p, les religieux
avaient quittés,
mé Pomata, et
fut assurée par
vernait à peine
atre ans, lors-

ncile de Lima,
e Montalvo (4),
n, de Nicara-
me évêque de
Montalvo, mort
nt les mission-
Avant l'arrivée
cesseur, cette
rou : le P. An-

Amérique, t. x,

, Histoire géné-
t. x, p. 317.

toine Lopez mourut empoisonné en 1696 (1), et le P. Michel de Urrea fut massacré le 28 août 1597 (2). Antoine Lopez, né à Ségovie, avait sollicité, aussitôt après son admission dans la Société, l'autorisation de se rendre au Pérou. Au lieu de s'y appliquer aux missions, comme il le désirait, il fut chargé d'abord d'enseigner la théologie morale. Bientôt, on le préposa, en qualité de recteur, à la conduite de ses frères : mais il ne cessa de supplier les anciens d'agréer sa démission, afin qu'il pût travailler, dans des courses aussi pénibles que périlleuses, au salut des indigènes. La ville de Cuzco, où il avait fait, en 1585, sa profession solennelle, fut le théâtre de ses travaux apostoliques : il s'y occupa de l'instruction des indigènes les plus grossiers et des enfants, animé par les exemples de miséricorde que la divine Providence multipliait pour le salut des idolâtres et l'encouragement des missionnaires. Tanner en rapporte un qui est fort remarquable. Un indigène chrétien, abandonnant, on ne sait pour quelle raison, le territoire occupé par les Espagnols, parvint, après quinze jours de marche, dans une contrée fort peuplée. Comme il montra son crucifix, le bruit courut parmi les habitants, et arriva jusqu'à l'oreille du cacique, que cet étranger avait apporté avec lui le Dieu des chrétiens célèbre par tant de victoires. Le prince, l'ayant fait venir, lui demanda, en présence d'environ trois cents notables de sa tribu, de faire voir le Christ. Quand le cacique eut l'image sacrée, « Est-ce là, dit-il, le Dieu avec le secours duquel les Espagnols ont renversé l'empire des Incas et soumis le Pérou à leur empire ? » Sur la réponse affirmative du chrétien, « Mais, répliqua-t-il, c'est la figure d'un homme infirme et misérable. » En même temps, crachant sur le crucifix, il le jeta avec mépris à l'étranger, qui le reçut respectueusement dans ses mains. Tous les yeux, fixés sur le Christ, virent alors sa tête, penchée à droite, se tourner à gauche, d'un air menaçant, vers le cacique et les idolâtres, que la terreur fit tomber à terre comme frappés de mort. Un violent tumulte éclata dans la bourgade, et le cacique, revenant à lui trois heures après,

s'écria : « En vérité, le Dieu des chrétiens est grand ! » Il défendit, sous peine de mort, d'insulter ce Dieu puissant, et fit disposer, à côté de sa demeure, une chapelle dans laquelle le crucifix, honorablement placé, reçut son adoration et les hommages de toute sa peuplade. Il s'informa ensuite, auprès de l'étranger et des autres transfuges du Pérou, qui vinrent sur ses terres, de tout ce qu'ils savaient du Dieu des chrétiens, et de quelle manière on devait l'honorer. On lui répondit qu'il y avait à Cuzco des prêtres européens, pleins de bienveillance, qui pourraient l'instruire à cet égard. Pressé par la grâce, le cacique partit à l'instant même, sous la conduite de deux transfuges, avec son fils unique âgé de seize ans et six notables de la tribu, en prenant les précautions nécessaires pour n'être pas reconnu dans le trajet. A son arrivée, il pria le recteur du collège, auquel il se confia en secret, de lui donner quelques Jésuites qui établissent le christianisme parmi ses sujets. Le recteur s'excusa sur le petit nombre des religieux et sur l'éloignement du provincial, qui, se trouvant à une distance de quatre cents milles, ne transmettrait pas sa réponse avant deux mois. Comme le prince ne pouvait prolonger son séjour à Cuzco, de peur qu'en son absence des troubles ne s'élevassent dans sa peuplade, il laissa son fils au collège des Jésuites, pour qu'on l'y instruisît et qu'on l'y baptisât. Instruit lui-même, autant qu'il avait pu l'être en si peu de temps, il regagna son pays. La réponse du provincial, arrivée deux mois après, ne répondit pas à son espérance : le nombre des missionnaires était tellement disproportionné à celui des peuples à convertir, qu'on ne put disposer d'un seul en faveur de sa tribu. Le cacique prit en conséquence le parti de faire revenir son fils, déjà baptisé, et de retourner à Cuzco, pour y chercher à la fois la santé de l'âme et celle du corps, car il se trouvait dangereusement malade. Pendant qu'il se fortifiait, chez les Jésuites, dans la connaissance du christianisme, sa maladie s'aggrava au point qu'on lui administra le baptême au lit de mort, l'an 1582. Ces traits de miséricorde, fréquemment répétés, stimulèrent l'ardeur d'Antoine Lopez pour le ministère apostolique. Il alla enfin l'exercer, au péril de sa vie, dans les régions les plus incultes, où il rencontra une peuplade

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem millians*, p. 455.

(2) *Ibid.*, p. 458.

adonnée notamment à deux vices qui témoignaient de la plus profonde dégradation. On n'y reconnaissait pas le lien conjugal, en sorte que les unions, brisées aussitôt que formées, s'y renouvelaient au caprice des passions. D'un autre côté, les indigènes, en fumant avec avidité les feuilles desséchées d'une certaine plante, s'y procuraient une ivresse qui troublait et égarait leur intelligence. L'apôtre combattit ces vices hideux, et excita contre lui l'animosité de ceux dont il voulait régler les mœurs; en sorte qu'on l'empoisonna en 1596, à l'âge de cinquante-trois ans, dont trente-deux passés dans la Compagnie. Le regret que les coupables éprouvèrent de leur crime, après l'avoir commis, les porta à honorer Antoine Lopez comme un martyr. Des prêtres du voisinage, que la réputation de sainteté dont jouissait le missionnaire fit accourir à la nouvelle de sa mort, attestèrent qu'il s'exhalait de son corps un parfum agréable, et les funérailles de cet ami de Dieu furent un véritable triomphe. Michel de Urrea, dont il nous reste à parler, né à Fuentes en Espagne, était prêtre et docteur en philosophie, à l'époque de son arrivée à Lima, en 1585. Il s'appliqua aussitôt à apprendre la langue des Quicivanes et des Aymaranes, afin de pouvoir prêcher dans ces idiomes. Employé aux missions, il s'avança successivement parmi des peuplades de plus en plus barbares, sans se laisser arrêter par les privations ni par les difficultés. Son ardeur pour les mortifications était telle, qu'au collège de Paz, où les Jésuites avaient un certain nombre de chambres commodas, il se confina pendant une année dans un réduit, si étroit qu'un homme pouvait à peine s'y tenir, et si bas qu'il était impossible d'y rester debout. Informé qu'il s'agissait de le nommer recteur de ce collège, il obtint, par ses prières et par ses larmes, d'être envoyé de préférence à la difficile mission des Ciunciens; peuples isolés par leurs montagnes inaccessibles et leurs cours d'eaux, à tel point qu'on ne pouvait pénétrer chez eux à cheval, et que les sentiers étaient à peine praticables pour les piétons. La difficulté des lieux et les mœurs guerrières de la nation avaient empêché les Espagnols d'arriver jusqu'à eux: le zèle des Jésuites força l'obstacle. Le P. Michel de Urrea, arrivé à Camata, dernière ville du Pérou, à proximité des Ciunciens, s'y prépara

par une dure pénitence à évangéliser les peuples dont il étudiait l'idiome: il ne se nourrissait que d'herbes ou de racines, couchait sur des sarments, s'infligeait chaque jour une sanglante flagellation. Le jour de Saint-Jacques, il sortit de Camata, sous la conduite de deux caciques des Ciunciens. Après avoir gravi des rochers escarpés, traversé des rivières à la nage, frayé son chemin dans l'épaisseur des forêts, il mit enfin le pied sur le territoire auquel il apportait l'Évangile. Il renvoya alors à Lima le frère Benavides, qui l'avait accompagné, pour donner la nouvelle de cette prise de possession, et resta seul à la merci d'un peuple indompté. Il commença sa mission par instruire les enfants, par visiter tous les caciques, et par prêcher Jésus crucifié pour le salut du genre humain aux diverses peuplades. La morale du christianisme, qui exclut la pluralité des femmes, sembla dure à ces hommes tout matériels. Michel de Urrea, ayant retiré d'un temple une idole en forme d'oiseau au plumage varié, un cacique menaça le missionnaire à cette occasion. Mais ses principaux ennemis étaient les prêtres des faux dieux: ils cherchèrent avidement et trouvèrent l'occasion de le perdre. Le fils d'un cacique ayant été pris d'une fièvre maligne, on pria le P. Michel de Urrea de lui administrer quelque remède. Il se borna à lui donner comme rafraîchissement un peu d'eau sucrée. La mort du jeune indigène, qui succomba sous la violence de la fièvre, fut aussitôt imputée à l'apôtre, qu'on traita d'empoisonneur. Deux frères du mort, armés d'arcs et de massues, vinrent, avec une troupe d'indigènes, surprendre le religieux sans défiance, et lui firent à la tête deux plaies mortelles. Le cacique de Torapo, où il périt ainsi le 28 août 1597, à l'âge de quarante-deux ans, en priant Dieu de pardonner à ses bourreaux, fut très-douloureusement affecté de sa mort. Il revêtit le saint corps des habits sacerdotaux, et l'inhuma avec respect. La vengeance divine ne tarda pas à frapper les meurtriers, en même temps que Dieu honora son serviteur par des miracles. Le provincial des Jésuites du Pérou, informé de ces faits, obtint, par l'entremise du commandant espagnol de Camata, que les reliques y fussent transférées. Les Dominicains les reçurent dans leur église, d'où on les transporta, l'année suivante, au col-

liser les peuples
e se nourrissait
ouchait sur des
ur une sanglante
acques, il sortit
e deux caciques
avi des rochers
à la nage, frayé
es forêts, il mit
quel il apportait
Lima le frère
né, pour donner
ession, et resta
dompté. Il com-
les enfants, par
r prêcher Jésus
humain aux di-
christianisme,
es, sembla dure
ichel de Urrea,
idole en forme
cacique menaça
e. Mais ses prin-
êtres des faux
nt et trouvèrent
s d'un cacique
gne, on pria le
nistrer quelque
comme rafraî-
e. La mort du
ous la violence
ée à l'apôtre,
eux frères du
vinrent, avec
re le religieux
de deux plaies
o, où il périt
de quarante-
rdonner à ses
ent affecté de
des habits sa-
pect. La ven-
per les meur-
o honora son
provincial des
faits, obtint,
espagnol de
et transférées.
leur église,
vante, au col-

lège que la Compagnie possédait dans la ville de Paz. Le génie des Jésuites n'était pas moins admirable que leur dévouement. A Cuzco, ils transformèrent en catéchistes les aveugles et les muets, très-nombreux dans cette cité. Ils apprirent aux aveugles les dogmes et les préceptes du christianisme; ils gravèrent dans leur mémoire les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament; puis ils les envoyèrent dans les maisons, répéter aux ouvriers les enseignements de la foi. On entoura ces maîtres, qui ne voyaient pas leurs auditeurs, mais qui, par les yeux de l'âme, contemplaient toutes les beautés du christianisme; on reçut avec avidité les leçons de ces nouveaux interprètes; puis la semence, jetée par les aveugles dans les âmes, germa et produisit des fruits sous l'action plus directe des missionnaires. Aux muets (problème plus difficile à résoudre), les enfants de saint Ignace révélèrent l'intelligence du geste; et les muets, à leur tour, devinrent les apôtres de la vérité. La Compagnie prit racine à Cuzco, où le Jésuite Fernand de Mendoza (1), né à Salamanque, succéda à Antoine de La Raya sur le siège épiscopal. En entrant dans sa cathédrale, il déclara publiquement qu'il faisait présent à cette église de tout ce qui, parmi les meubles qu'il avait apportés d'Espagne, pouvait servir à la décorer, parce qu'il serait indécent que la maison de l'évêque parût richement ornée, tandis qu'on verrait les murailles de la maison du Seigneur sans aucun ornement. La suite répondit à ce beau commencement. Fernand de Mendoza mourut le 23 janvier 1612, moins d'une année après que le martyr du P. Raphael Ferrer (2) eut donné un nouveau lustre à la Compagnie de Jésus. Né en Catalogne, ce dernier avait vingt ans lorsqu'il enrichit, en 1587, la Société du trésor de ses vertus. Il passa, en 1597, au Pérou, résolu de sacrifier sa vie pour la propagation de la foi. Raphael Ferrer méditait sans cesse la Passion du Sauveur: aussi ne célébrait-il jamais les saints mystères sans que des larmes abondantes n'attestassent combien il était pénétré d'amour pour l'Homme-Dieu qui a accepté

la mort de la croix afin de nous sauver. Ses missions embrassèrent divers peuples du Pérou, dont il s'attacha à guérir les vices, sachant bien que, si la corruption du cœur d'où procède l'incrédulité se trouvait guérie, les idoles tomberaient d'elles-mêmes du piédestal que leur formaient les passions. Ce missionnaire donna une éclatante preuve de zèle à Cali, ville de la province de Popayan. On y représentait un drame, dans une circonstance solennelle; et, par une coutume irréfléchie plutôt que par mauvaise intention, on avait dressé le théâtre dans l'église, comme dans le lieu le plus spacieux. Le P. Raphael Ferrer, n'ayant pu obtenir par ses remontrances qu'on renoncât à cet abus, s'arma d'un crucifix, monta à l'improviste sur le théâtre, et de là adresse à l'auditoire une allocution si pathétique, que les spectateurs se séparent profondément émus: dès lors l'usage abusif fut aboli. Quito était ordinairement le point central autour duquel rayonnait le zélé missionnaire. A soixante lieues de cette ville, existait au milieu des montagnes la barbare peuplade des Cofanes, qu'il commença à évangéliser l'an 1609. Cette année et la suivante, il baptisa quatre cents indigènes, et réunit des familles errantes dans trois bourgades. Cette mission naissante promettait beaucoup, lorsque plusieurs indigènes, regrettant les grossiers désordres qu'autorisait l'idolâtrie, attendirent au passage d'un pont le missionnaire qui se rendait seul et fatigué d'une bourgade à l'autre. En les apercevant, il crut que, par une prévenance amicale, on venait au-devant de lui: mais les meurtriers se saisirent de Raphael Ferrer, le précipitèrent dans le torrent, et l'y noyèrent, au mois de mars 1611.

Au troisième concile de Lima, on vit siéger l'Augustin Louis Lopez de Solis (1), qui, après avoir été sacré, en 1591, par saint Turibe, évêque de l'Assomption, gouvernait depuis l'an 1593 le diocèse de Quito, où il compléta le bien opéré par le Dominicain Pierre de La Penna et par le Franciscain Antoine de Saint-Michel, ses prédécesseurs immédiats. Il réunit notamment deux synodes diocésains. Lorsqu'il alla, l'an 1601, au troisième concile de Lima, il chercha à ren-

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XI, p. 29.

(2) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 462.

(1) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 321.

dre son voyage utile aux peuples parmi lesquels il devait passer ; la trop grande étendue des diocèses du Pérou ayant introduit cet usage, que les évêques se prêtaient mutuellement secours, et que, si l'un passait sur les terres de la juridiction de l'autre, il était prié d'y remplir les fonctions épiscopales du propre évêque. Voilà comment Louis Lopez de Solis consacra deux cent trois autels, et administra la confirmation à une multitude de néophytes, tant dans son diocèse de Quito que dans ceux de Truxillo et de Lima. Transféré plus tard sur le siège de la Plata de los Charcas, il mourut dans le voyage. Avec ce prélat, on vit siéger au troisième concile de Lima Antoine Calderon (1), d'abord doyen de l'Eglise de Sainte-Foi, dans le nouveau royaume de Grenade, promu en 1592 à l'évêché de Porto-Ricco, et transféré en 1599 à celui de Panama, qu'il devait quitter pour devenir le premier évêque de Santa-Cruz de la Sierra, siège érigé en 1605. Ce prélat était plus que centenaire lorsqu'il mourut en cours de visites à Salinas, où son corps fut inhumé dans le couvent des Augustins.

La meilleure preuve des succès obtenus par les missionnaires est la nécessité où se vit le Pontife romain de donner de nouveaux suffragants à l'archevêque de Lima, par l'érection des sièges de Guamanga (2), de Truxillo (3) et d'Arequipa (4). Ces dernières filles de l'Eglise de Lima admirèrent, comme leurs aînées, le rare privilège qu'eut la métropole de posséder en même temps trois illustres amis de Dieu, trois thaumaturges, qui méritèrent les honneurs de la canonisation : saint Turibe, dont nous avons résumé la vie, saint François Solano, et sainte Rose de Lima.

Quelque grande que pût être la sollicitude pastorale de Turibe et la vigilance de ses coopérateurs, il régnait encore des scandales à Lima (5). Les églises y étaient fréquentées ; mais les spectacles ne l'étaient pas moins, et l'abondance des riches ne diminuait pas à pro-

portion des besoins des pauvres. Le zèle de François Solano remédia au désordre. Prières ferventes, pénitences rigoureuses, prédications continuelles dans les églises ou sur les places publiques, miracles même, il mit tout en œuvre pour l'amendement du peuple auquel, depuis son retour du Chaco et du Tucuman (1), il dévoua le reste de ses jours et de ses forces. En 1604, on vit se reproduire à Lima tout ce que la menace du prophète Jonas avait autrefois causé de terreur dans Ninive pénitente. L'apôtre franciscain, ayant prié longtemps dans sa cellule et réfléchi sur ces paroles de saint Jean : « Tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, » sort tout à coup vers le soir comme un homme saisi de l'Esprit de Dieu, et s'avance dans une des grandes rues de la ville le crucifix à la main. En présence d'une immense multitude, il tonne contre les plaisirs des sens, l'amour déréglé des richesses et celui des honneurs. Dieu permet que ce qu'il dit, dans la chaleur du discours, de la perte des âmes par le péché, soit entendu de la ruine prochaine de Lima par un fléau terrible, tel qu'un tremblement de terre, calamité trop ordinaire dans le Nouveau Monde. De l'auditoire abattu et consterné, l'annonce prétendue se répand, grossie et plus menaçante, dans les divers quartiers ; la crainte de se voir englouti avec les églises et les maisons fait désertir la ville en partie ; les grands sont aussi épouvantés que le peuple. Informé du trouble qui agite la capitale, le vice-roi réunit cette nuit même son conseil, prend l'avis de saint Turibe, et mande en conséquence le prédicateur qui, se présentant sans crainte, répète fidèlement ce qu'il a dit. On le prie d'écrire et de signer sa déclaration, puis d'aller la lire au peuple qui, toujours en mouvement, remplit les rues. Le saint homme obéit ; mais les esprits sont si frappés, qu'il ne peut les rassurer. Cette terreur fut salutaire. Jamais on ne vit tant de marques publiques de conversion : les ennemis se réconciliaient ; on restituait le bien mal acquis ; on ouvrait les prisons à ceux des créanciers impitoyables retenaient dans les fers ; les aumô-

(1) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 325.

(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. xi, p. 41.

(3) *Ibid.*, p. 42.

(4) *Ibid.*, p. 49.

(5) *Ibid.*, p. 75.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 80, col. 1.

es. Le zèle de
d'ordre. Prières
es, prédications
u sur les places
it tout en œuvre
auquel, depuis
aman (1), il dé-
ses forces. En
Lima tout ce que
avait autrefois
énitente. L'apô-
gtemps dans sa
es de saint Jean :
est ou concupis-
sance des yeux,
à coup vers le
l'Esprit de Dieu,
des rues de la
présence d'une
ontre les plaisirs
richesses et celui
ne ce qu'il dit,
de la perte des
de la ruine
au terrible, tel
amitié trop ordi-
De l'auditoire
e prétendue se
pante, dans les
se voir englouti
fait désertier la
nt aussi épou-
du trouble qui
éunit cette nuit
de saint Turibe,
dicateur qui, se
e fidèlement ce
et de signer sa
au peuple qui,
it les rues. Le
esprits sont si
r. Cette terreur
ant de marques
nemis se récon-
nal acquis; on
des créanciers
fers; les aumô-

nes étaient abondantes; le peuple, réuni dans de fréquentes processions, montrait la douleur la plus amère de ses péchés, par la profonde humiliation empreinte sur les visages; on assiégeait les confessionnaux le jour et la nuit; ceux qui n'en pouvaient approcher confessaient tout haut leurs fautes les plus secrètes et les plus énormes, sans craindre la confusion, quelquefois même avec beaucoup d'indiscrétion. Cette ferveur se soutint longtemps, ainsi que la crainte; ce qui donna occasion au vice-roi de dire à ses conseillers : « C'est ici l'œuvre de Dieu. La divine majesté, depuis longtemps offensée par tant de crimes, n'a permis nos alarmes que pour briser ou amollir la dureté des cœurs, et les porter à la pénitence. » Saint François Solano vécut encore six années, se regardant comme le dernier des hommes, et ne paraissant en public que quand l'intérêt de la gloire de Dieu l'y appelait. Le feu sacré qui consumait son cœur éclatait au dehors malgré lui, et se manifestait d'une manière toute merveilleuse. Voyant un jour bouillir un vase plein d'eau, il s'écria transporté : « Qui peut empêcher nos âmes de brûler du feu de la divine charité? Pourquoi sa flamme ne s'allume-t-elle pas en nous? » S'il voyait quelqu'un d'une grande ferveur, il lui disait : « Essayons qui de nous deux peut aimer avec plus d'ardeur Jésus-Christ, l'époux de nos âmes, et qui lui donnera, cette semaine, les plus fortes preuves de son amour. » Dieu acheva de purifier son âme par une maladie de langueur. Dans ses derniers moments, on l'entendait souvent répéter, comme naguère saint Turibe : « Je me réjouis dans les choses qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur. » Il mourut à Lima le 14 juillet 1610, en prononçant cette aspiration qui lui était familière : « Dieu soit loué ! » On lui fit des funérailles magnifiques, auxquelles assistèrent le vice-roi et le nouvel archevêque de Lima. Béatifié par Clément X, saint François Solano fut canonisé en 1726 par Benoît XIII, en même temps que saint Turibe, qui avait été le témoin des vertus héroïques de cet apôtre de l'Amérique méridionale. Sa fête fut fixée au 24 juillet.

Les Églises de l'Amérique, en perdant un de leurs plus saints prédicateurs, ne restèrent pas sans consolation. Elles conservaient un ange tu-

télaire dans la personne d'une vierge déjà illustrée par sa sainteté et ses miracles. Cette vierge, d'extraction espagnole, née à Lima en 1586, reçut au baptême le nom d'Isabelle; mais les couleurs délicates de son visage lui firent donner celui de Rose (1). Elle montra, dès ses premières années, une grande patience dans les souffrances, et un amour extraordinaire pour la mortification. Étant encore enfant, elle jeûnait trois jours de la semaine au pain et à l'eau, et ne vivait les autres jours que d'herbes ou de racines mal assaisonnées. Sainte Catherine de Sienne fut le modèle qu'elle se proposa dans ses exercices. Elle avait en horreur tout ce qui était capable de la porter à l'orgueil et à la sensualité, et se faisait un instrument de pénitence des choses qui auraient pu communiquer à son âme le poison de ces vices. Les éloges que l'on adressait continuellement à sa beauté lui donnaient lieu de craindre d'être pour les autres une occasion de chute : aussi, lorsqu'elle devait paraître en public, elle se frottait le visage et les mains avec l'écorce et la poudre de poivre des Indes, qui, par son action corrosive, altérait la fraîcheur de la peau. Non contente de se prémunir contre les ennemis du dehors et contre la révolte des sens, elle mourut à elle-même, en crucifiant l'amour-propre, qui est la source de toutes les autres passions. Elle en triompha par une humilité profonde et par un renoncement parfait à sa propre volonté. Elle obéissait à ses parents dans les plus petites choses, étonnant tout le monde par sa docilité. Comme ils étaient tombés de l'aisance dans une grande misère, elle entra dans la maison du trésorier Gonsalvo, et pourvut à leurs besoins par un travail qu'elle continuait presque nuit et jour, sans interrompre néanmoins son commerce intime avec Dieu. Peut-être n'eût-elle point pensé à changer d'état, si on ne l'eût pressée vivement de se marier. Pour se délivrer de ces sollicitations, et pour accomplir le vœu qu'elle avait fait de rester vierge, elle embrassa l'institut des religieuses du tiers-ordre de Saint-Dominique. Son amour pour la solitude lui fit choisir une petite cellule écartée. Elle y pratiqua tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Elle portait

(1) Alban Butler, *Vies des Pères*, etc., 30 août. Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XI, p. 69.

sur sa tête un corol garni en dedans de pointes aiguës, à l'imitation de la couronne d'épines : cet instrument de pénitence lui rappelait le mystère de la Passion, qu'elle ne voulait jamais perdre de vue. A l'entendre parler d'elle-même, elle n'était qu'une misérable pécheresse, qui ne méritait pas de respirer l'air, de voir la lumière du jour, et de marcher sur la terre : de là ce zèle à louer la divine miséricorde, dont elle éprouvait si particulièrement les effets. Lorsqu'elle parlait de Dieu, elle était comme hors d'elle-même, et le feu qui la brûlait intérieurement rejaillissait jusque sur son visage. En pensant à cette multitude d'idolâtres qui ne connaissaient pas encore Jésus-Christ, à ces peuples infidèles de l'Amérique méridionale séparés des Péruviens civilisés par des montagnes presque inaccessibles, son cœur était pénétré de compassion et ses entrailles déchirées. Peu satisfaite d'offrir pour eux ses prières, ses larmes et ses pénitences, elle sollicitait les hommes apostoliques de ranimer leur zèle, de s'armer de courage pour braver les périls, d'avoir une ferme confiance que Jésus-Christ serait avec eux, et que, grâce à ce puissant secours, ils auraient la gloire de lui acquérir un grand peuple. Elle osait ajouter à ces vives exhortations la promesse de joindre ses prières à leurs travaux pour le succès de la mission ; promesse qui encouragea plusieurs ministres de la parole sainte à s'élever au-dessus de la crainte et des difficultés, en s'abandonnant à la Providence. Rose fut éprouvée pendant quinze ans par de violentes persécutions de la part de personnes du dehors, ainsi que par des aridités et beaucoup d'autres peines intérieures. Mais Dieu, qui ne permettait ces épreuves que pour perfectionner sa vertu, la soutenait et la consolait par l'onction de sa grâce. Une maladie longue et douloureuse lui fournit une nouvelle occasion de pratiquer la patience. « Seigneur, disait-elle souvent alors, augmentez mes souffrances, pourvu qu'en même temps vous augmentiez votre amour dans mon cœur. » Enfin elle entra dans l'éternité le 24 août 1617, dans la trente-unième année de son âge. L'archevêque de Lima assista à ses funérailles. Le chapitre, l'audience royale et les compagnies de la ville les plus distinguées s'honorèrent de porter tour à tour son corps au tombeau. Si les fruits des beaux exemples de la

sainte parurent ne pas s'étendre au delà de la ville ou du diocèse de Lima pendant sa vie, il n'en fut pas de même aussitôt après sa mort. Les miracles sans nombre qu'il plut au Seigneur d'opérer sur les âmes et sur les corps, par l'intercession de sa servante, eurent tant d'éclat dans les deux Amériques, que tout sembla s'y renouveler. L'amendement des mœurs et le nombre des conversions fut dès lors prodigieux, et presque incroyable à ceux mêmes qui en étaient témoins. Plusieurs miracles qu'obtint l'intercession de Rose ayant été examinés juridiquement par les commissaires apostoliques, et attestés par plus de cent témoins, Clément X la canonisa en 1671, et fixa au 30 août la fête de cette protectrice et patronne principale de toutes les églises du Nouveau Monde.

Sainte Rose avait eu pour directeur et pour guide le Dominicain Jean de Lorenzana, né en Espagne, profès du couvent de Saint-Étienne de Salamanque, arrivé vers la fin du xvi^e siècle à Lima, et dès lors affilié à la province de Saint-Jean-Baptiste (1). Il fut régent des études dans le couvent du Rosaire et professeur de théologie à l'Université, depuis 1590 jusqu'en 1602, époque à laquelle on l'élut provincial. Investi de ces fonctions, qui l'obligeaient de parcourir toutes les contrées du Pérou, il joignit à la sollicitude d'un vigilant supérieur le zèle d'un missionnaire. Dans le chapitre même de 1602, il fit accepter de sages réglemens, qui avaient pour but de donner plus de suite et de consistance aux missions. Persuadé qu'on ne formerait de vrais apôtres qu'en formant de parfaits religieux, il entreprit, en 1606, de fonder à Lima une nouvelle communauté, où l'on s'exercât d'une manière exceptionnelle à la pratique de la pénitence, de la pauvreté et de la prière, en sorte que ses membres fassent une règle vivante, sur laquelle pussent se modeler tous ceux qui voudraient devenir des hommes vraiment apostoliques. Le couvent du Rosaire, première maison religieuse qui eût été établie à Lima, se déclara patron de cette nouvelle communauté, dédiée à sainte Madeleine, et composée de sujets d'élite. Après cette fondation, Jean de Lorenzana vécut

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. xi, p. 290.

tre au delà de la
endant sa vie, il
t après sa mort.
i plut au Seigneur
r les corps, par
eurent tant d'é-
e, que tout sem-
ement des mœurs
fut dès lors pro-
le à ceux mêmes
rs miracles qu'ob-
ant été examinés
issaires apostoli-
le cent témoins,
'1, et fixa au 30
atrice et patronne
ises du Nouveau

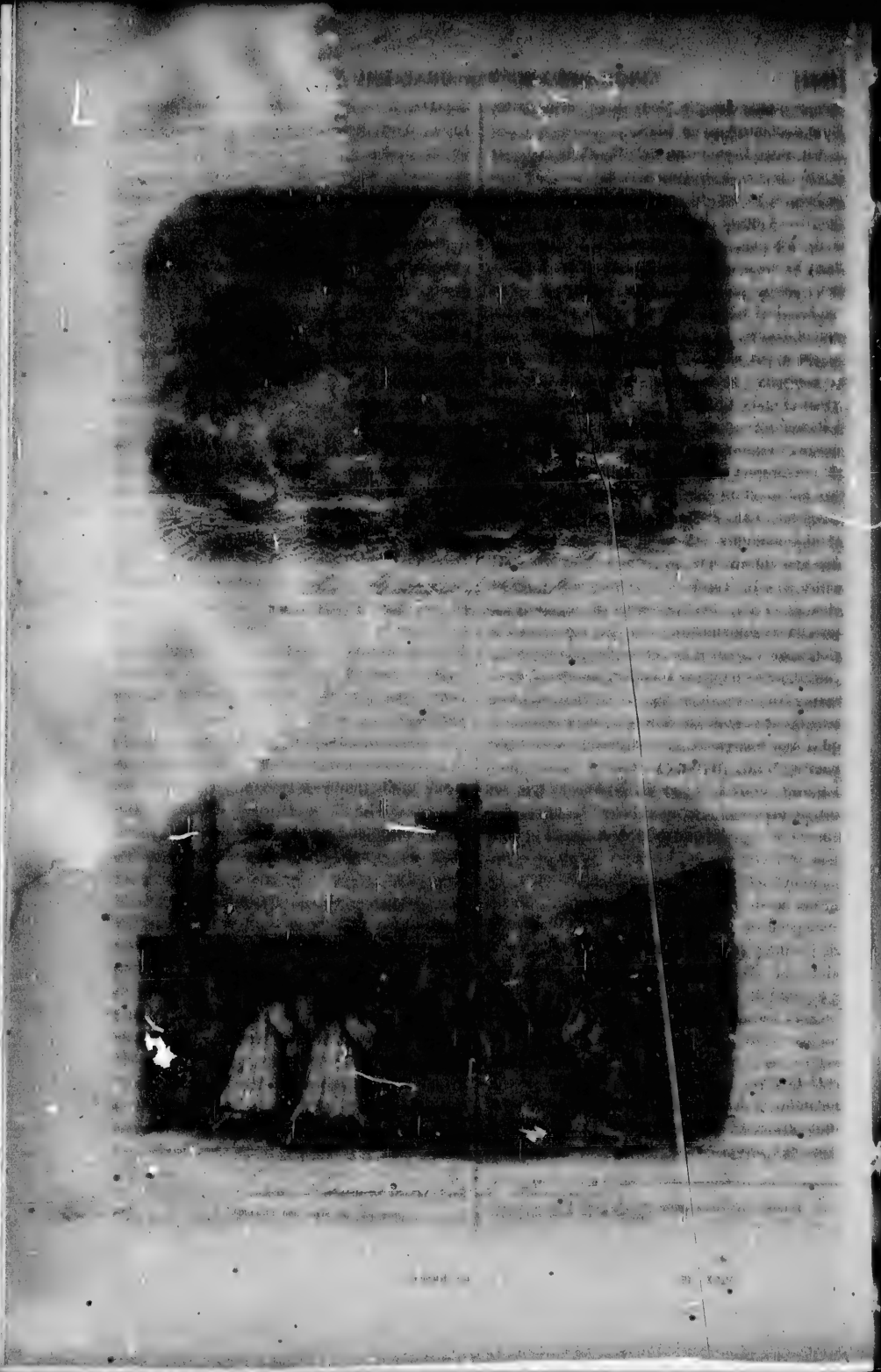
directeur et pour
Lorenzana, né en
Saint-Étienne de
du xvi^e siècle à
rovince de Saint-
t des études dans
seur de théologie
jusqu'en 1602.
provincial. Investi
ient de parcourir
il joignit à la sol-
le zèle d'un mis-
me de 1602, il fit
qui avaient pour
e consistance aux
rmerait de vrais
mits religieux, il
à Lima une nou-
erçât d'une ma-
que de la pén-
prière, en sorte
gle vivante, sur
a ceux qui vou-
aient apostoli-
première maison
Lima, se déclara
nauté, dédiée à
le sujets d'élite.
Lorenzana vécut



Le Montagne de Potosí
 Il Monte Cerro di Potosí El Cerro de Potosí



Les Capucins dans l'île de Maricao
 I Capuccini nell'isola di Maricao Los Capuchinos en la isla de Maricao



[
e
P

t
s
d
à
J
n
S
v
g
se
g
à
m
de
pa
en
sa
an
sic
co
pr
s'o
cap
épu
teu
qu'
me
l'a
mé
sim
nor
che
for
tiv
de
alo
à S
nic
lop
écl
çoi
au
des
dar

encore quinze ans : le pieux directeur de sainte Rose ne mourut qu'en 1619.

Un autre Dominicain éclaira, dans ce même temps, le Pérou de trop vifs rayons, pour que sa biographie ne soit pas exposée avec quelques détails. Vincent Vernedo (1), né l'an 1562, à la Puente, au royaume de Navarre, de Jean Vernedo et d'Isabelle d'Alvistur, fit honneur par sa piété et par ses progrès à l'abbé Saula, de Pampelune, auquel ses parents l'avaient confié. Dès l'âge de douze ans, il s'engagea à garder la chasteté toute sa vie, et à se consacrer au Seigneur dans un ordre religieux. Pendant les six années qu'il passa encore à Pampelune ou aux écoles d'Alcala, cette promesse, toujours présente à son esprit, l'avertit de veiller avec scrupule sur lui-même. Il n'avait pas accompli sa dix-huitième année, lorsqu'il embrassa, dans le couvent d'Alcala, la règle de saint Dominique. Son ardeur pour le salut des âmes inclinait déjà sa pensée vers les missions de l'Amérique, à l'époque où le P. François de Toro, visiteur général de quelques provinces dominicaines du Nouveau Monde, s'occupait à Madrid de réunir des missionnaires capables de remplacer ceux dont le travail avait épuisé les forces ou abrégé la carrière. Ce visiteur favorisa donc les désirs du jeune religieux, qu'il fit même partir sans attendre l'embarquement général. Arrivé l'an 1594 à Carthagène, l'apôtre, confus des applaudissements que son mérite précoce lui avait valus en Espagne, dissimula ses titres pour ne prendre que l'humble nom de frère Vincent Vernedo. Il alla d'abord chercher les idolâtres dans la profondeur des forêts ou sur le sommet des montagnes, et cultiva pendant quatre ans cette partie du diocèse de Carthagène. Le P. Albert Pedredo, l'ayant alors fait remplacer dans sa mission, l'envoya à Sainte-Foi, où on l'affilia à la province dominicaine de Saint-Antonin : il professa la théologie au collège de Saint-Thomas, et parut avec éclat dans la chaire de vérité. Mais le P. François de Toro, qui l'avait dans l'origine destiné au Pérou, exigea qu'il suivit cette première destination, en sorte que Vincent Vernedo passa dans la province dominicaine de Saint-Jean-

Baptiste. Il se rendit à pied de Carthagène à Lima, d'où on le dirigea sur la plus délicate de toutes les missions, celle de Potosi, ville impériale, située au pied du fameux Cerro argentifère, qui peut avoir environ trois lieues de circonférence à sa base, et dont le sommet domine la cité de plus de deux mille pieds. (Pl. XCIV, n° 1.) Suivant la chronique locale, l'indigène Diego Gualca, poursuivant, l'an 1545, un llama sur un sentier escarpé, s'accrocha à un petit buisson pour monter plus facilement, déracina l'arbrisseau, et mit à nu une masse d'argent de la plus grande richesse. Après les mines de Guanaxuato au Mexique, celles de Potosi étaient autrefois les premières en importance ; et plus de cinq mille bures ou puits ont été ouverts dans le Cerro, plusieurs mines ayant chacune deux ou trois entrées. Pour l'exploitation, dit M. d'Orbigny, on emploie autant d'indigènes que la mine en peut contenir à extraire le minerai des filons. Les mineurs joignent à la force de leurs bras celles des machines et de la poudre à canon. Les pièces ainsi détachées se transportent à l'entrée de la mine, où on les brise en plus petits morceaux ; puis on les porte à dos d'ânes ou de llamas au laboratoire pour l'amalgame. La charge d'un âne est de cent vingt-cinq livres, celle d'un llama de la moitié. Quarante charges d'âne font un cajon, qui est de cinq mille livres. Le minerai va alors au moule qui le réduit en poudre ; puis on le passe par des cribles en fil d'archal, opération très-dangereuse que les ouvriers font la figure couverte d'une espèce de masque, les narines et les oreilles bouchées avec du coton. Ensuite, à lieu l'amalgame du minerai pulvérisé avec une certaine quantité d'eau et de sel. Les peones l'amènent, en le foulant aux pieds, à la consistance d'une boue épaisse, à laquelle on ajoute, suivant les circonstances, du vitriol, du plomb, de l'étain, du mercure. L'amalgamation dure quinze jours ou environ. Elle est suivie du lavage, qui a lieu dans une sorte de puits. Le lavage fini, il en résulte des masses, qui, après avoir été passées au four, s'appellent *pinas*, et qu'on porte à la banque nationale, où elles sont achetées pour le compte du gouvernement. En 1611, Potosi comptait cent cinquante mille habitants, consistant en *mitayos* de toutes les tribus qui existaient entre cette ville et Cuzco

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. xiv, p. 318.

dans un espace de plus de trois cents lieues. Ces malheureux étaient, en général, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, venus avec eux plutôt pour les soulager dans le pénible travail de l'exploitation des mines, que pour s'établir sur les montagnes arides du Potosi. Un grand nombre de familles indigènes habitaient des huttes et des grottes près du Cerro, ne descendant à la ville que le samedi soir, pour recevoir leur paye et acheter les provisions de la semaine; mais beaucoup restaient à boire et à jouer leur gain, et passaient une partie de la nuit à pincer de la guitare et à chanter à la porte des cabarets. On voit, d'après ces détails, que nulle part les indigènes, considérés comme de simples instruments, ne pouvaient être plus impitoyablement exploités par la cupidité des conquérants. Venedo comprit qu'il prêcherait des hommes enfouis dans la matière, plus efficacement par l'exemple que par les paroles. Sa pénitence fixa bientôt les regards des chrétiens et des idolâtres. Il n'avait ni chambre ni lit à son usage; un morceau de pain et de l'eau froide composaient le repas unique qu'il prenait toutes les vingt-quatre heures. Après le travail du jour, c'était dans l'église, au pied de l'autel, qu'il passait les nuits, lorsqu'il se trouvait à la ville; et au milieu des champs, lorsqu'il courait après la brebis égarée dans les vallées ou sur les montagnes des Charcas. En hiver, on le trouva plus d'une fois à genoux sur la glace, tout absorbé en Dieu. Après avoir opéré des conversions sur les rives d'Oroncota et sur les frontières de Tomina, il aurait affronté la férocité des Chiriguanes (1), si on n'avait pas circonscrit son action dans le gouvernement de Potosi et la vaste province de Charcas. Dieu, accréditant sa mission par des prodiges, lui accorda de prédire l'avenir, de pénétrer dans les plus secrètes pensées, de guérir les malades, de rappeler même deux morts à la vie. Le fait le plus extraordinaire est la transformation morale des mineurs de Potosi et de Porco, où on immolait littéralement à l'idole de l'or et de l'argent des victimes humaines, frappées non-seulement dans leur corps, mais dans leur âme. Vincent Venedo obtint

des maîtres, jusqu'alors si impitoyables, qu'ils laissassent aux ouvriers le temps de rendre à Dieu le culte qui lui est dû : les premiers devinrent humains, et les seconds patients à supporter un joug adouci par la religion. Le missionnaire, succombant enfin à ses austérités, semblait avoir un pied dans la tombe, lorsqu'en présence de la peste, qui commença l'an 1615 à décimer Potosi, il se releva pour préparer le peuple à recevoir le fléau avec résignation. Quand le feu de la contagion se fut éteint, sur la fin de 1617, dans le diocèse de la Plata, l'apôtre, malgré son épuisement, continua sa mission jusqu'au 19 août 1619, date de sa mort. A peine eut-il expiré, que toutes les bouches s'ouvrirent pour publier ses louanges. Antoine de Castro, depuis évêque de Chuquinabo, fit agréer au supérieur du monastère qu'on mît une palme dans la main de Venedo, et qu'on l'enterrât avec ce signe des victoires que la grâce lui avait fait remporter sur les ennemis du salut. Bernardin de Cardenas, alors gardien des Franciscains de Potosi, et depuis évêque du Paraguay, prononça son oraison funèbre. Comme on portait en terre le saint corps, auquel la foule prodiguait des témoignages de vénération, quelques-uns, en baissant une main, essayèrent d'en couper un doigt avec les dents : le sang en jaillit avec abondance, aussi vermeil que celui d'un homme vivant. Cette effusion d'un sang vermeil se réitéra en 1624 et 1629, lors des translations du saint corps ordonnées pour satisfaire la dévotion des fidèles.

CHAPITRE XVIII.

Missions des Dominicains, des Franciscains, des Augustins et des Jésuites, dans le nouveau royaume de Grenade.

Avant que saint Louis Bertrand n'arrivât dans le nouveau royaume de Grenade, le Dominicain André de Saint-Thomas (1) s'y était fait connaître par ses travaux apostoliques. Les mis-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 87, col. 2.

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 329 et 366.

ables, qu'ils
de rendre à
emiers devin-
ts à supporter
Le mission-
térités, sem-
de, lorsqu'en
ça l'an 1615
r préparer le
résignation.
nt éteint, sur
de la Plata,
continua sa
de sa mort.
les bouches
nges. Antoine
quinabo, fit
re qu'on mit
edo, et qu'on
loires que la
les ennemis
alors gardien
uis évêque du
nèbre. Comme
s, auquel la
vénération,
a, essayèrent
s : le sang en
heil que celui
on d'un sang
1629, lors des
es pour satis-

, des Augustins
de Grenade.

arrivât dans
Dominicain
ait fait con-
es. Les mis-

rique, t. xiii,

aions les plus périlleuses n'effrayèrent pas cet apôtre. Bien qu'on ne pût sans les plus grands dangers évangéliser les Moxes, peuple aussi féroce que superstitieux, il s'offrit pour cette difficile entreprise. La parole divine triompha, par son organe et par celui des missionnaires d'élite qui l'accompagnaient, de l'impiété d'une partie de ces peuples abusés. André de Saint-Thomas annonça le royaume de Dieu aux Panchas, aux Yalcones, aux Paex, à toutes les nations qui habitaient dans la vallée des Lances jusqu'à celle de Neyba, soutenu par une assistance particulière de Dieu, dont la main allégeait le poids de ses fatigues, ou s'interposait entre le missionnaire et les barbares qui menaçaient sa vie. Lorsqu'il mourut en 1569, une petite Église était déjà formée au milieu de ces idolâtres. Les Dominicains Antoine de La Penna et Lopez de Acuna, arrivés avec Alfonse-Louis de Lugo (1), et qui accompagnèrent ce capitaine à la découverte du pays et à la fondation de la ville de Tocayma, avaient entrepris les premiers d'évangéliser les Panchas et les Utagaos (2). Indépendamment du couvent de leur ordre établi à Tocayma (3), ils en érigèrent un à Pampelune la Neuve, ville fondée dès l'an 1549, à laquelle l'évêque de Sainte-Marthe voulut donner un établissement de Frères-Prêcheurs en 1555, mais où Antoine de La Penna ne put prendre possession d'un monastère qu'en 1563 (4). Le nombre et le choix des ouvriers évangéliques dont on le rempliit dédommagèrent la contrée de ces délais. On assigna à chaque religieux, avec le titre de curé, le soin de trois ou quatre peuplades; et les maisons d'instruction qui dépendaient de la nouvelle communauté furent placées de telle sorte qu'elles fournirent en même temps des missionnaires aux vallées de Surata, de Camora, de Capueho, des Locos, des Arboledas, des Guacamayas, des Suzacon, et aux peuples qui habitaient sur la rivière de Chicamocha; indigènes si dociles, qu'on n'eut que la peine de les instruire pour déterminer leur conversion. Les armées espagnoles n'avaient

point paru dans leur pays, et la seule prédication, en les faisant entrer dans l'Église, les soumit au sceptre de Philippe II. Les missionnaires ne trouvèrent pas la même docilité dans deux autres nations, dont les mœurs et les coutumes rappelaient la brute plutôt que l'homme. Leur ignorance était si profonde, qu'elles paraissaient n'avoir aucun culte religieux, ni aucune connaissance de l'immortalité de l'âme. La fertilité des terres tenait ces indigènes comme ensevelis dans l'inaction et dans une espèce d'assoupissement, en sorte qu'ils mouraient sans avoir réellement vécu. Quoique leurs mines fussent remplies de l'or le plus pur qu'on trouvât en Amérique, ils en faisaient si peu de cas, que les uns ne le connaissaient point, et les autres ne le regardaient que comme une terre jaune. S'il était difficile d'éveiller ces intelligences engourdies, il était pénible d'aller évangéliser les Cahiras, les Vehemas, les Camias, les Bocalenas : en effet, il fallait tantôt parcourir des pays extrêmement chauds, tantôt traverser de longues landes pour gravir ensuite des montagnes où régnait un froid excessif; indépendamment des fatigues du divin ministère, il fallait supporter la soif et la faim; mais on était dédommagé de tant de peines par l'abondance des fruits spirituels que l'on recueillait. Les enfants de saint Dominique, qui venaient de prendre possession d'un couvent à Pampelune la Neuve en 1563, en occupèrent un à Mariquita en 1565. Les Pères Jean de Chaves, Gonçales, Mendez et Jean de Ossio (1) habitèrent les premiers ce monastère, où mourut centenaire le P. Barthélemy de Ojéda, qui, durant soixante-dix années d'apostolat, baptisa plus de deux cent mille indigènes (2). Les Pères Jean de La Penna, né à Mariquita, et Diego Verdugo, né à Tunja, y finirent encore leur vie (3), ainsi qu'André Xadraque, frère lai, arrivé en Amérique en 1550, et dont la carrière laborieuse se prolongea au-delà de cent ans (4). Nous ne devons pas omettre que, l'année même 1565, où le couvent de Mariquita fut établi, l'évêque

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 433, col. 1.

(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 360.

(3) Voyez ci-dessus, t. I, p. 523, col. 2.

(4) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 350.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 355.

(2) *Ibid.*, p. 357.

(3) *Ibid.*, p. 358.

(4) *Ibid.*, p. 359.

de Sainte-Marthe sacra dans cette ville le Dominicain Pierre d'Agreda, nommé à l'évêché de Venezuela (1). Les Franciscains s'étant fixés à leur tour à Mariquita vingt ans après, ce nouveau secours contribua beaucoup à la conversion des diverses peuplades qui habitaient les deux rives du Magdalena, tels que les Pantagores, les Camanées, les Guarinoes, les Gualies, etc. Avant la fin de 1565, les Dominicains Jean de Tordecillas, André de l'Assomption, Gaspard Coronel et Luc de Ossuna, fondèrent à Hagua une maison de leur ordre, que les Picaos, indigènes très-guerriers du voisinage, tentèrent de ruiner presque aussitôt, et où l'on forma au ministère apostolique les Pères Balthasar de Bocca-Negra, Alfonso de Menesses, Gabriel Tellez, morts centennaires après soixante-dix ans de travaux, et Bernardin de Luna dont la charité fut le caractère distinctif (2). Des lettres royales du 5 décembre 1565 ordonnèrent de multiplier de plus en plus les monastères. La province dominicaine de Saint-Antonin, érigée, comme nous l'avons dit (3), en 1569, ayant tenu un chapitre à Tocayma, on y résolut d'établir des couvents dans les vallées de Guatavita, d'Ubaque, de Tocarema; dans les villes de Tolu, de Muro, etc. : le P. François Venegas, élu provincial dans ce chapitre, s'appliqua à remplir les nouveaux monastères et toute la mission en général de sujets aussi instruits que vertueux. Des lettres royales de l'an 1571 étendirent aux religieux de Saint-François et de Saint-Augustin ce qui avait été prescrit en faveur de ceux de Saint-Dominique : aussi, grâce à la multiplicité des couvents, le christianisme se propagea-t-il chez presque toutes les nations connues de ces contrées. Don Flores d'Ocaris, secrétaire d'État, qui avait entre ses mains les registres du gouvernement, assure que, de son temps, on avait déjà élevé dans le seul royaume de Grenade trois cents églises pour différentes peuplades indigènes, et qu'en ajoutant aux églises paroissiales celles des couvents érigés en plusieurs villes, le nombre montait à quatre cents (4).

La biographie d'Antoine de La Penna (1) nous apprend qu'après avoir évangélisé les peuples de Chia et de Coxica, il devint prieur du couvent du Rosaire à Sainte-Foi, et qu'il envoya dans la province de Choco les Pères Martin Medrano et Jean Blasquez, qui fondèrent, l'an 1573, dans la nouvelle ville de Toro un couvent sous l'invocation de saint Pierre-Martyr. La conduite du commandant espagnol à l'égard des indigènes ayant provoqué une révolte, les Dominicains durent quitter ce poste pour se retirer à Pasto; mais les Franciscains continuèrent d'évangéliser la belliqueuse nation des Choques. Les chefs subalternes avaient cessé d'être contenus en 1576, parce que, après un gouvernement de douze années aussi avantageux à la religion qu'à la patrie, le président André Venero de Leyba (2) venait de retourner en Espagne, emmenant avec lui le P. Antoine de la Penna, son ami, dont trente-quatre ans de travaux apostoliques rendirent le souvenir impérissable en Amérique.

Au mois d'août 1578, Louis Zapata de Cardenas, religieux de Saint-François, monta sur le siège métropolitain de Sainte-Foi (3), et il eut presque aussitôt à lutter pour la défense de ses droits. Les deux auditeurs Messa et Ancibay, en l'absence d'un président, enjoignirent aux missionnaires de citer devant l'audience royale ceux des indigènes qui, après avoir reçu le baptême, seraient retombés dans l'idolâtrie, et de faire porter aux pieds des auditeurs les idoles d'or qu'on pourrait leur enlever. La cupidité encore plus que l'ambition avait dicté cette ordonnance, à laquelle l'archevêque forma opposition : le conseil royal de Castille décida qu'il appartenait au prélat plutôt qu'à un tribunal laïque de juger les cas d'apostasie. Louis Zapata de Cardenas, voulant perfectionner ou rétablir la discipline ecclésiastique, qui recevait chaque jour de dangereuses atteintes, convoqua en synode provincial les évêques de Sainte-Marthe, de Carthagène et de Popayan. En 1575, le Dominicain Jean Mendez (4), auquel la Nouvelle-

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 361.

(2) *Ibid.*, p. 364.

(3) Voyez ci-dessus, t. I, p. 532, col. 1.

(4) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 368.

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 369.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 531, col. 2.

(3) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 372.

(4) Voyez ci-dessus, t. I, p. 424, col. 1, et 432 col. 1.

Penna (1) nous
 é les peuples de
 eur du couvent
 envoya dans la
 tin Medrano et
 an 1673, dans
 ument sous l'in-
 r. La conduite
 gard des indi-
 e, les Domini-
 se retirer à
 ntinuerent d'é-
 des Choques.
 ssé d'être con-
 un gouverne-
 antageux à la
 ent André Ve-
 ourner en Es-
 Antoine de la
 tre ans de tra-
 ouvenir impé-

Capata de Car-
 ois, monta sur
 eci (3), et il
 la défense de
 a et Ancibay,
 oignirent aux
 idience royale
 avoir reçu le
 s l'idolâtrie,
 and'eurs les
 lever. La cu-
 n avait dicté
 évêque forma
 astille décida
 qu'à un tri-
 astasie. Louis
 ectionner ou
 , qui recevait
 es, convoqua
 e Sainte-Mar-
 En 1675, le
 la Nouvelle-

Grenade était redevable de quarante mission-
 naires de différents ordres qu'il était allé cher-
 cher en Europe, avait été sacré évêque de
 Sainte-Marthe (1); mais il porta peu de temps
 la charge pastorale : après cinquante années
 d'apostolat, pendant lesquels il fit le premier
 connaître Jésus-Christ à plusieurs nations du
 nouveau royaume de Grenade, il mourut en
 1580, laissant son siège au Franciscain Sébastien
 de Ocando (2). En 1579, Carthagène avait reçu
 pour évêque le Dominicain Jean de Montalvo (3),
 qui se trouva, avec Sébastien de Ocando, au
 concile provincial de 1582. La persécution di-
 rigée contre Augustin de Caronio, évêque de
 Popayan (4), ne lui permit pas de se réunir à
 ces prélats. Michel d'Espejo, assesseur de l'ar-
 chevêque, l'aïda à raffermir la discipline dans
 son diocèse, et seconda, pendant une maladie
 épidémique, l'admirable charité du serviteur
 de Dieu, qui, consacrant plus de vingt mille
 pièces d'or aux indigènes attaqués par le fléau,
 sauva la vie à un très-grand nombre d'entre
 eux. Les missionnaires, distributeurs de ses
 pieuses largesses, s'en servirent pour gagner la
 confiance des nouveaux chrétiens et des idolâ-
 tres, qu'ils rendaient plus attentifs à leurs in-
 structions : le fruit de leurs travaux fut la
 destruction de plus de huit mille idoles, que
 l'on porta à Sainte-Foi, et que l'on brûla pu-
 bliquement en présence du prélat. Comme la
 peste avait enlevé la plus grande partie des
 sacrificateurs des idoles, dont la cupidité entre-
 tenait le peuple dans l'erreur, les indigènes
 qu'épargna la maladie écoutèrent plus docile-
 ment la parole divine; on vit quelquefois des
 peuplades entières demander qu'on les reçût
 dans le sein de l'Eglise; les couvents, les tem-
 ples, les maisons d'instruction et les hôpitaux,
 que les infidèles avaient brûlés dans leurs sou-
 lèvements, furent rétablis, quelques-uns même
 avec le concours des barbares qui venaient de
 les détruire. L'archevêque, sachant qu'il res-
 tait néanmoins, dans les gorges ou sur la cime
 des montagnes, un grand nombre d'idolâtres

obstinés, ordonna des prières publiques, pour
 fléchir la justice de Dieu, et attirer un regard
 de miséricorde sur ces infortunés. En même
 temps, il fit composer par Michel d'Espejo un
 catéchisme à la portée des esprits les plus sim-
 ples, dans lequel ils pussent apprendre les pre-
 miers éléments du christianisme. Rédigé d'a-
 bord en espagnol, ce catéchisme fut aussitôt
 traduit, par les plus anciens missionnaires de
 l'ordre de Saint-Dominique, dans tous les idi-
 omes parlés en ce pays, de telle sorte que la
 lumière se répandit avec rapidité. Enfin l'ar-
 chevêque s'occupa de multiplier les ministres
 de la parole sainte, afin qu'il n'y eût aucun
 canton où l'Evangile ne fût annoncé; et, grâce
 à l'émulation qu'il fit régner dans les collèges
 déjà établis, les indigènes et les Espagnols
 s'empressèrent d'y placer leurs enfants, que l'on
 y éleva pour l'Eglise comme pour l'Etat. Le
 P. Diego de Godoi, ancien missionnaire dans la
 Nouvelle-Grenade, ayant été élu en 1585 chef
 de la province dominicaine de Saint-Antonin,
 entra dans les vues du prélat. Après avoir mis
 à la tête de ses communautés les religieux les
 plus expérimentés, et placé dans chaque maison
 d'instruction quelques jeunes missionnaires avec
 les anciens qui y exerçaient le ministère apostolique,
 afin qu'ils s'y formassent par l'exemple et
 la pratique, le sage provincial choisit les pro-
 fesseurs parmi les anciens les plus doctes et les
 plus pieux, fixa les matières qui seraient traitées
 en fait de dogme et de morale, exclut
 toutes les questions plus propres à satisfaire la
 curiosité qu'à édifier, institua des maîtres de
 langues indigènes, et voulut que l'on apprît
 les idiomes parlés même dans les autres gou-
 vernements, afin de lever l'obstacle que la mul-
 tiplicité de ces idiomes, et quelquefois l'igno-
 rance ou la malice des interprètes, mettaient à
 la prédication de l'Evangile. Quoiqu'il y eût
 dans l'ordre des religieux américains de nais-
 sance, comme on ne s'était guère avisé jusque-
 là de réduire les divers idiomes à des règles et
 d'en former une grammaire, on ne trouva pas
 aisément des maîtres de langues locales. On
 dut, au moyen de conférences entre les Domi-
 nicains indigènes les plus habiles, que l'on ap-
 pela des différents cantons, systématiser d'a-
 bord ces idiomes; cette opération faite, on eut
 bientôt des professeurs, qui formèrent un grand

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 437.

(2) *Ibid.*, p. 440.

(3) *Ibid.*, p. 440.

(4) Voyez ci-dessus, t. II, p. 52.

nombre de disciples; et ceux-ci furent appliqués, non-seulement à la prédication, mais aux fonctions d'examineurs synodaux et d'interprètes, lorsque les indigènes portaient leurs affaires aux tribunaux des évêques ou des gouverneurs. Indépendamment des collèges où l'on s'occupait principalement de l'étude des sciences, l'archevêque désira posséder d'autres maisons où l'on développât plus spécialement les vertus chrétiennes et ecclésiastiques : en conséquence, il fonda dans sa ville métropolitaine le séminaire de Saint-Louis, qui prit, sous son successeur, le nom de saint Barthélemi.

Le zèle des réguliers pour la conversion des idolâtres leur mérita, dans la Nouvelle-Grenade, le nom de *conquérants spirituels*, qui ne peut être mieux appliqué qu'au Dominicain Louis Vero. Il parut, en effet, marcher sur la même ligne que saint Louis Bertrand, autant par l'éclat de ses vertus que par celui des miracles, comme Piedrahita, cité par Touron (1), le témoigne : « Pour comble de la félicité dont jouissaient alors les Indes, dit cet auteur, on vit arriver dans le nouveau royaume de Grenade ces deux missionnaires apostoliques, saint Louis Bertrand et frère Louis Vero, dont la sainteté est si connue et les travaux sont si glorieux. » Les vastes contrées du gouvernement de Sainte-Marthe, jusqu'au lac Maracaybo, furent le théâtre ordinaire de son zèle (2). La peuplade guerrière des Coxinas, les différentes nations qui habitaient le long de la Hacha et du Magdalena, les indigènes qui, plus avancés dans les terres, étaient répandus sur les bords du lac Zapotoza, sur les pentes des rivières de Cesare, de Zulia ou sur les montagnes d'Aconna, entendirent souvent la voix de l'infatigable ministre de Jésus-Christ et furent témoins de ses prodiges. Soit que, pour annoncer la parole du salut à tant de peuples divers, il ne parlât que sa langue maternelle, soit qu'il se servit d'un idiome propre à l'un d'entre eux, tous le comprenaient distinctement. Un mot de saint Louis Bertrand suffit pour faire connaître Louis Vero. Le saint, pressé par un de ses enfants spirituels de recommander à Dieu une affaire qu'il avait à cœur, lui répondit : « Recommandez-la à mon compa-

gnon Louis Vero; car il a plus d'accès et plus de crédit que moi auprès de la divine majesté. » Alfonso de Zamora résume ainsi l'apostolat de ce grand missionnaire : « Une mission pénible, soutenue sans interruption l'espace de vingt-six années, depuis 1562 jusqu'en 1588, ne put ni diminuer les austérités ordinaires, ni ralentir la ferveur d'esprit de ce saint religieux, pénitent et zélé : aussi ses travaux furent-ils toujours accompagnés et suivis de grâces et de bénédictions. Il éclaira par ses prédications les peuples les plus féroces de ce nouveau royaume, et il fit entrer dans le sein de l'Église une multitude d'Indiens, qui reçurent le baptême de sa main, après avoir abjuré leurs vieilles superstitions et quitté leurs criminelles pratiques. Les uns, à l'exemple de leurs ancêtres, se nourrissaient encore de chair humaine, et les autres ne se cachaient point pour se livrer au péché infâme qui avait attiré le feu du ciel sur la ville de Sodome. La divine bonté voulut bien jeter un regard de miséricorde sur ces âmes égarées, et se servir du ministère de notre saint missionnaire pour les amener à la connaissance de l'Évangile, ainsi qu'à l'amour et à la pratique de la vertu. » Lorsque Louis Vero se fut endormi de la mort du juste l'an 1588, on inhuma son corps dans le couvent d'Upar, dont il avait été l'un des fondateurs et le premier supérieur. Dieu rendit son tombeau célèbre par divers miracles. Ce serviteur de Dieu avait eu pour auxiliaire Pierre de Palencia (1), Espagnol, arrivé de la Vieille-Castille avec le capitaine Garcia de Lerma, qu'il aida à soumettre plusieurs provinces. Un département lui fut assigné dans la fertile vallée d'Upar, en récompense de ses services; mais l'amour des biens célestes l'emporta dans son cœur sur l'attachement aux richesses périssables. Il se retira chez les Dominicains de Sainte-Marthe, reçut les ordres sacrés, et rentra dans la vallée d'Upar pour y faire, par la vertu de la parole divine, des conquêtes plus solides que celles qu'il y avait faites naguère par l'épée. Les Espagnols et les indigènes convertis ayant voulu avoir dans la principale colonie, qu'ils appelaient *des Rois*, une communauté de religieux de qui ils pussent

(1) *Histoire générale de l'Amérique*, t. xiii, p. 234

(2) *Ibid.*, p. 341.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. xiii, p. 333.

accès et plus
ine majesté,
l'apostolat de
ion pénible,
de vingt-six
88, ne put ni
a, ni ralentir
ieux, pénitent
-ils toujours
et de bénédic-
me les peuples
aume, et il fit
ne multitude
de sa main,
superstitious
es. Les uns,
nourrissaient
autres ne se
péché infâme
la ville de So-
bien jeter un
s égarées, et
saint mission-
naissance de l'É-
a pratique de
fut endormi
inhuma son
nt il avait été
er supérieur.
e par divers
vait eu pour
e, Espagnol,
le capitaine
mettre plu-
lui fut assi-
en récom-
ur des biens
ur l'attache-
re tira chez
reçut les or-
d'Upur pour
divine, des
qu'il y avait
agnols et les
oir dans la
des Rois,
ils pussent

recevoir les secours spirituels, et l'évêque de Sainte-Marthe, ainsi que l'audience royale, ayant envoyé les autorisations nécessaires pour cette fondation au P. Louis Vero, Pierre de Palencia concourut de sa fortune et de son crédit à consolider l'établissement. Tandis que Louis Vero, son père spirituel, allait porter plus loin le flambeau de la foi jusqu'au lac de Zapotoxa, il ne demeura pas oisif dans la retraite au milieu de ses frères : le nouveau couvent et la ville même des Rois lui durent leur conservation dans les circonstances que nous allons dire. Une Espagnole avait à son service une indigène nommée Françoise, de la nation des Tupes : dans un accès de jalousie, elle battit cruellement cette esclave chrétienne, et lui coupa les cheveux. Françoise, irritée de ce traitement, s'enfuit avec son mari, nommé Grégoire, et esclave comme sa femme. Le cacique des Tupes, auprès duquel ils se réfugièrent, regardant l'affront qu'ils avaient reçu comme fait à la nation entière, alla saccager de nuit la ville des Rois, sans y respecter les églises. Le P. de Palencia, réveillé par le tumulte, ne crut pas que sa profession religieuse lui interdit de ressaisir l'épée pour sauver les lieux saints de l'embrasement, et pour conserver la vie à plusieurs milliers d'innocents : son courage et son adresse, en amortissant le premier feu de l'ennemi, donnèrent le temps aux Dominicains de transporter le saint sacrement dans un lieu moins exposé. Dans le même moment, un Espagnol nommé Antoine Florès, s'avisait de monter à cheval, muni d'un certain nombre de petites sonnettes, et courut partout en appelant à haute voix ses cavaliers, quoiqu'il fût tout seul ; en sorte que les assaillants, croyant voir toute la cavalerie espagnole fondre sur eux, se retirèrent en désordre de la ville ensanglantée. Ralliés par d'autres indigènes appelés Chimilas, ils retournèrent avec assurance sur leurs pas ; mais Pierre de Palencia et Antoine Florès, qui avaient eu le loisir de se mettre en défense, les repoussèrent avec perte. Le gouverneur de Sainte-Marthe entra alors dans le district de Chimila, dont le cacique fut tué ; celui des Tupes tomba entre les mains des Espagnols, qui s'emparèrent aussi de Françoise et de Grégoire, premiers auteurs de tous ces désordres. Le P. Denis de Castro, prieur des Dominicains dans la ville des Rois, les disposa à

subir en chrétiens la peine de mort ; et l'on rapporte que le mari demanda comme une grâce d'être pendu avant sa femme. Pierre de Palencia, déposant les armes dès qu'il avait vu la ville en sûreté, ne songeait plus qu'à manier le glaive de la parole. Il s'en servit avec succès pour convertir les indigènes pendant plusieurs années, mais précéda de cinq ans dans la tombe le thaumaturge Louis Vero. Une fraction des Tupes ayant embrassé la foi, on établit, à leur demande, sur leurs terres, une maison d'instruction pour continuer de les catéchiser et pour attirer au christianisme le reste de leur nation encore idolâtre. Elle disparut au milieu d'une insurrection de ces peuples, ligues avec les Chimilas, et le missionnaire n'eut que le temps d'enfouir les vases sacrés pour les soustraire à la profanation. Cette révolte, qu'on négligea de réprimer par les armes, durait encore, lorsque le Dominicain Christophe Franco (1) entreprit une mission chez les Tupes. Il en rappela un grand nombre, et baptisa des familles entières, mais en multipliant les épreuves pour s'assurer de la sincérité de leur conversion : les indigènes, comprenant qu'il fallait fixer leur inconstance afin de prévenir les rechutes, s'y soumièrent avec patience. Comme ils s'étaient engagés à rebâtir une église, ils trouvèrent, en creusant la terre, les vases sacrés que le précédent missionnaire avait enfouis, et ils les portèrent à l'évêque de Sainte-Marthe, qui les fit remettre à son successeur. Le P. Christophe Franco évangélisa, outre les Tupes, les indigènes d'Omoco et d'Orecones, établit chez ces derniers deux maisons d'instruction, et leur procura un ecclésiastique nommé Jean Blasco, avec le titre de curé : après quoi, il alla exercer ailleurs son ministère. Mais ces peuples, dont les flèches empoisonnées avaient déjà fait périr plusieurs saints missionnaires, et qui ne persévéraient pas plus dans le christianisme que dans leur soumission au roi d'Espagne, prirent occasion du départ de Christophe Franco pour s'insurger de nouveau.

Touron (2) nomme aussi parmi les *conquérants spirituels* l'Augustin François Romero.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 347.

(2) *Ibid.*, p. 426.

Cet homme apostolique entra dans la province de Timana, encore remplie d'idolâtres, parcourut la vallée d'Upar, évangélisa les montagnes de Sainte-Marthe, et opéra partout des conversions. Le résultat de sa mission lui ayant fait connaître quels fruits ne manqueraient pas de produire de bons missionnaires en nombre suffisant, il se rendit à Madrid et de là à Rome, engagea plusieurs religieux de Saint-Augustin à le suivre, et les mena au secours des indigènes de l'Amérique, au salut desquels il voulait sacrifier son repos et sa vie.

Les fléaux que Dieu continua de verser sur la Nouvelle-Grenade, tenant les peuples dans des alarmes continuelles, favorisèrent les conversions. Des volcans sortait un bruit affreux et jaillissaient au loin des flammes et des nuées de cendres; du sein des tempêtes, éclataient les éclairs; la foudre; les fleuves et les rivières s'élevaient hors de leur lit; les neiges, qui couronnaient les montagnes, se fondant tout à coup, descendaient en torrents dévastateurs dans les plaines ravagées; le Guali, le Guarino, le Sabandija, se précipitant dans le Magdalena, y faisaient mourir une multitude prodigieuse de poissons, qui, jetés sur la terre, viciaient l'air et engendraient la mortalité. Les indigènes, reconnaissant à cette série de calamités le bras du Tout-Puissant, se montrèrent plus assidus à la prédication et à la prière, plus réglés dans leurs mœurs. D'ailleurs, l'année même où mourut Louis Zapata de Cardenas, enlevé le 24 janvier 1590 au diocèse de Sainte-Foi, l'idolâtrie fut forcée dans un de ses principaux retranchements (1). La tribu de Ramiriqui, dans la province de Tunja, naguère évangélisée par le Dominicain Pierre Duran (2), était alors confiée aux soins du P. Diego Mancera. Le missionnaire se flattait d'avoir désabusé ce peuple des fables de l'idolâtrie, lorsqu'il reconnut sa méprise. On l'informa qu'aux environs de la ville de Ramiriqui existait un lieu secret, dans lequel les principaux indigènes s'assemblaient avec beaucoup de précautions, continuant d'y honorer leurs idoles par de riches offrandes d'or, d'éméraudes, et d'autres objets de prix, leur immo-

lant même des victimes humaines. Le lieu où ces abominations se pratiquaient était la concavité d'un grand rocher, dont l'étroite entrée, fermée avec précision par une pierre plate et carrée, défiait tous les regards. Au fond d'une salle très-spacieuse on avait placé la grande idole, morceau de bois taillé en forme d'oiseau d'une grandeur démesurée et couvert de plumes d'une variété admirable. Depuis des siècles, les esclaves du démon adoraient ce simulacre, sans élever le moindre doute sur sa divinité, ni sur la vérité des choses que l'Esprit de ténèbres énonçait par son organe. On lui sacrifiait des enfants; et de jeunes vierges, consacrées à son culte, habitaient jour et nuit la caverne ténébreuse. Chrétiens de nom, mais idolâtres de fait, une foule d'indigènes, qui assistaient le matin aux assemblées des fidèles dans les églises, accouraient le soir prendre part à de sanglants sacrifices dans cette grotte écartée, sans que ceux qui étaient franchement convertis osassent dénoncer l'apostasie secrète des hypocrites. En 1590, seulement, une vieille indigène, courageuse servante de Jésus-Christ, instruisait, au péril de sa vie, le P. Diego Mancera, du lieu, de l'heure des assemblées, des abominations qui s'y passaient, et même du nom des principaux coupables. Le missionnaire alla consulter à Tunja son provincial. Celui-ci lui recommanda de vérifier par lui-même le mystère d'iniquité, et mit toute la communauté en prières pour le succès de l'entreprise, pendant que le P. Diego Mancera retournait à Ramiriqui sous un habit laïque, précédé d'un jeune indigène qui le servait et de la chrétienne dont les révélations l'avaient instruit. Il se rendit une nuit à l'assemblée, comptant avec raison qu'à la faveur de l'obscurité et de la foule il pourrait se retirer sans être reconnu. Il avait déjà été témoin des cérémonies, des sacrifices profanes, et de quelques autres abominations qui outrageaient les mœurs, quand Dieu permit que le démon, par la bouche de l'idole, fit entendre ces paroles : « Chassez d'ici ce Frère ! » Les indigènes, surpris, transportés de colère, jetèrent aussitôt de grands cris, se demandant où est le religieux, afin de l'immoler sur-le-champ. Mais le trouble même de l'assemblée facilita au P. Diego Mancera, adroitement secondé par son jeune serviteur, le moyen de s'esquiver. Dès le lendemain,

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 411.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 431, col. 2.

. Le lieu où
ait la conca-
roite entrée,
erre plate et
u fond d'une
é la grande
orme d'oiseau
sacrificait des
siècles, les
mulacre, sans
vinité, ni sur
de ténèbres
sacrificait des
sacrées à son
caverne téné-
lâtres de fait,
ent le matin
égliès, ac-
de sanglants
é, sans que
ertis osassent
ypocrites. En
gène, coura-
onstruisit, au
era, du lieu,
minations qui
s principaux
ultier à Tunja
manda de vé-
iniquité, et
ères pour le
le P. Diego
pus un habit
e qui le ser-
vélations l'a-
it à l'assem-
la faveur de
it se retirer
é témoin des
et de quel-
ageaient les
démon, par
ces paroles :
gènes, sur-
aussitôt de
e religieux,
s le trouble
Diego Man-
eune servi-
lendemain,

accompagné d'autres missionnaires et d'une escorte armée, il retourne au fatal rocher. Après de longues recherches, on trouve la pierre qui masque l'entrée de la caverne, et on la retire. Les soldats s'emparent du grand oiseau et d'une partie des petites idoles rangées autour de lui. Le P. Diego Mancera fait transporter ces simulacres sur la place publique de Ramiriqui, où un grand feu les consume aussitôt. En ce moment, la politique et l'hypocrisie qui contenaient les apostats cèdent à leur fureur ; les uns éclatent en menaces, les autres courent aux armes : mais l'aspect imposant des troupes espagnoles retient le plus grand nombre. Les rebelles intimidés se réservent de surprendre le P. Diego Mancera, et de venger en secret dans son sang l'injure faite à leurs dieux. Le ministre de Jésus-Christ, loin de se cacher, se présente à eux avec intrépidité. L'Esprit saint met dans sa bouche des paroles si touchantes, si persuasives, que les plus aveugles, convaincus maintenant de l'extravagance et de l'impiété de l'idolâtrie, de l'existence et de la justice sévère du vrai Dieu, seul digne d'adoration et jaloux de sa gloire, déplorent avec larmes leur erreur, courent d'eux-mêmes à la grotte, enlèvent avec indignation le reste des petites idoles que les soldats y ont laissées, et les jettent dans le feu qui a consumé les premières. Ils font plus : ils indiquent au missionnaire d'autres cavernes où existent encore des idoles, et où de semblables horreurs se renouvellent. La vie du P. Diego Mancera présente encore un épisode, analogue à celui que nous venons de raconter. Ce Dominicain se réjouissait des conquêtes spirituelles qu'il avait faites chez le peuple de Guacheta, lorsqu'un ecclésiastique lui apprit qu'à certaines époques de l'année les Guachetans et une tribu voisine se rendaient par groupes dans un même lieu pour s'y livrer à un prétendu jeu appelé *Moma*, et qui était un combat véritable dans lequel les vaincus et les vainqueurs répandaient beaucoup de sang (1). On le terminait par un sacrifice abominable, dont la Providence rendit l'apôtre témoin oculaire. Prié d'aller conférer le baptême à un petit enfant en danger de mort, il s'y rendit en toute hâte, accompagné du même ecclé-

siastique. Après le baptême, les deux missionnaires se promènèrent sur une éminence, d'où ils aperçurent les deux peuplades alors aux mains dans une vaste plaine. En prenant le chemin qui conduisait au champ de bataille, ils rencontrèrent un simulacre gigantesque et monstrueux, placé sur un piédestal, qui était tout ensanglanté : ils comprirent que les aveugles idolâtres immolaient encore, sur cet autel, des victimes humaines au démon. Au lieu de se jeter inutilement au milieu des combattants acharnés, Diego Mancera, le cœur percé de douleur, va droit à Guacheta. Dès qu'on s'est réuni, comme d'habitude, autour de lui, il parle avec énergie de l'impiété de l'idolâtrie, et expose d'un ton pathétique ce qu'il vient de voir. Ses auditeurs, profondément remués, non-seulement conviennent de la réalité de ces crimes, mais ajoutent que chaque semaine on égorge sur le piédestal un garçon de quatorze ans, réputé encore innocent et sans tache. Le missionnaire, profitant des dispositions où il voit son auditoire, ordonne que ceux qui veulent être reconnus pour chrétiens le suivent à l'instant même, et exécutent ce qu'il leur prescrira. Il les conduit vers l'idole, qu'il fait renverser et transporter sur la place de Guacheta. Cependant les combattants de la plaine, informés de l'enlèvement de leur dieu, accourent pour le reprendre et le venger. En les voyant s'approcher les yeux étincelants de colère, le P. Diego Mancera n'éprouve pas la moindre émotion ; mais il commence un discours contre l'idolâtrie encore plus énergique et plus touchant que celui qu'il vient de faire. Dieu range, pour ainsi dire, ces furieux autour du prédicateur, à mesure qu'ils arrivent, et ouvre leurs oreilles à la parole de son ministre. Le missionnaire produit sur eux une telle impression de terreur, que, sans dire un mot, ils le voient cracher sur l'idole, la fouler aux pieds, y mettre le feu et la réduire en cendres. Confus de l'impuissance de leur prétendue divinité, ils avouent hautement qu'ils ont été trompés, ainsi que leurs pères, renoncent à leurs pratiques détestables, et embrassent sincèrement le christianisme. Les sacrificateurs, instruments du démon si cruellement humilié, ne manquèrent pas de traverser l'œuvre de Dieu. Ils se vantèrent d'entretenir un commerce familier avec les génies tutélaires

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. xiv, p. 303.

du pays, et publièrent que, si l'on abolissait le culte rendu aux idoles depuis plus de dix siècles, la ruine de la nation serait la juste vengeance des divinités méconnues. La multitude, d'autant plus facile à émuouvoir qu'elle était moins capable de raisonnement, parut hésiter entre la vérité et le mensonge : mais le P. Diego Mancera, dévoilant la fourberie des cupides imposteurs, affermit les indigènes dans la foi. Il en arriva de même au Dominicain Raynald Galindez, qui évangélisait avec un succès apparent la province de Tunja (1). Les indigènes, en renonçant publiquement à l'idolâtrie, avaient caché une partie de leurs idoles, qu'ils allaient adorer en secret. De l'aveu de toute la nation, le chef des sacrificateurs continuait de posséder, comme par héritage, le droit et les honneurs de la sacrificature, prenait le soin de conserver les faux dieux, et facilitait aux apostats le moyen de pratiquer clandestinement les anciennes superstitions. Mais celui qui veillait avec lui à la garde du dépôt, revenant à des sentiments meilleurs, vint confesser son crime aux pieds du P. Galindez. Il lui remit même des idoles, que le missionnaire fit brûler publiquement. Lorsqu'on vit qu'afin d'ôter aux indigènes chrétiens toute occasion de chute, Galindez tâchait de découvrir les sanctuaires de l'idolâtrie, de nouveaux convertis les lui indiquèrent d'eux-mêmes, ou lui apportèrent les idoles qu'ils rencontraient. La plupart de ces simulacres étaient de bois ou de pierre; cependant, il s'en trouva aussi d'or et d'argent. Le missionnaire, les jetant tous au feu sans distinction, dit au peuple de se partager les lingots d'or et d'argent qui en résulteraient, pour payer le tribut au roi d'Espagne; mais pas un indigène ne voulut toucher à ce métal, qu'on pria Galindez d'employer à l'entretien ou à la décoration des églises. Les pièces de toile et de coton qui couvraient les statues et les murs des sanctuaires où elles étaient placées furent données aux pauvres par le missionnaire, qui leur ordonna de s'en vêtir. Les riches ayant fait des distributions pareilles, la nudité disparut insensiblement, au grand profit des mœurs. D'un autre côté, la transformation de ces voiles et de ces tentures en habits

pour les indigènes acheva de débâiser le peuple; car les sacrificateurs avaient souvent menacé de mort subite le profane qui oserait toucher à ces toiles consacrées aux dieux, et, en voyant que les pauvres en étaient impunément vêtus, on méprisa des divinités vaines et impuissantes. Les plus obstinés, après avoir vécu en idolâtres, voulurent mourir chrétiens. Le Dominicain Gonzale Mendez, né à Ténériffe dans l'archipel des Canaries, missionnaire à la Nouvelle-Grenade depuis l'an 1655, remporta en 1699 une victoire encore plus éclatante sur la superstition (1). Dans la province d'Ubate, où le Frère-Prêcheur Dominique de Saint-Ange avait porté le premier le flambeau de la foi (2), Mendez évangélisait les Fuquenes, répandus sur les hautes montagnes qui dominaient sur le lac et sur l'île de Tinxaca. Cette île était devenue célèbre, à raison d'un superbe temple, dédié à l'astre du jour, desservi par cent prêtres ou sacrificateurs, et fréquenté par tous les peuples voisins. Outre le simulacre du Soleil, on y trouvait plusieurs autres idoles, représentant des ours, des tigres, des couleuvres, des oiseaux et d'autres animaux. Depuis plusieurs siècles, les indigènes y couraient en foule, pour offrir une partie de leurs richesses au démon, qu'ils honoraient par des sacrifices. En vain les premiers apôtres chrétiens de la contrée avaient-ils voulu détruire ce monument sacrilège : les auditeurs, gagnés par les présents des idolâtres, favorisaient leur superstition. Le P. Gonzale Mendez, qui prêchait tantôt sur les montagnes, tantôt dans l'île même de Tinxaca, où résidaient les principaux sacrificateurs, s'appliqua à leur démontrer qu'il ne pouvait y avoir qu'un Dieu. La sainteté de ses exemples et la ferveur de ses prières ajoutant à la force de ses prédications, les prêtres des idoles, présents à un discours du missionnaire, furent tellement frappés des vérités qu'ils venaient d'entendre, qu'ils mirent d'eux-mêmes le feu au temple et aux simulacres dont il était rempli. Une action si glorieuse pour le christianisme attira pourtant de vives persécutions au serviteur de Dieu de la part des Espagnols, idolâtres de l'or de cette

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIV, p. 309.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIV, p. 6.

(2) *Ibid.*, p. 68.

ousser le peu-
souvent me-
osait tou-
eux, et, en
impunément
aines et im-
avoir vécu
chrétiens. Le
à Ténériffe
onnaire à la
S, remporta
atante sur la
Ubate, où le
t-Ange avait
foi (2), Men-
indus sur les
sur le lac et
devenue cé-
le, dédié à
rêtres ou sa-
les peuples
Soleil, on y
représentant
des oiseaux
eurs siècles,
pour offrir
mon, qu'ils
ain les pre-
rée avaient-
rilège : les
es idolâtres,
P. Gonzale
montagnes,
a, où rési-
s'appliqua
avoir qu'un
t la ferveur
e ses prédi-
éments à un
tellement
l'entendre,
le temple et
Une action
ra pourtant
Dieu de la
or de cette

contrée, auquel ils sacrifiaient les intérêts de Jésus-Christ. On osa accuser le P. Gonzale Mendez de s'être approprié, ou du moins d'avoir caché les trésors du temple ; mais le temps le vengea de cette calomnie. Tandis qu'il poursuivait ailleurs l'œuvre de Dieu, il fut prouvé que, sans sa participation, les indigènes avaient enfoui ces trésors en divers endroits, et que les Espagnols en avaient découvert et saisi une grande partie. Le mensonge dévoilé ajouta un nouvel éclat à la réputation du P. Gonzale Mendez, qui, après avoir gouverné, en qualité de provincial, la province dominicaine de Saint-Antonin, termina dans le couvent de Tunja un apostolat de cinquante-trois ans, pendant lequel il avait converti notamment un nombre considérable de prêtres des idoles. Zamora, cité par Tournon (1), parle d'une autre conquête faite sur la superstition chez les peuples de Suezca. Un mulâtre, nommé Martin Cavallero, parla au Dominicain Pierre-Martyr de Cardenas, d'une large caverne où les indigènes encore idolâtres enterraient secrètement leurs morts, avec toutes les cérémonies superstitieuses de l'idolâtrie. Le missionnaire et son guide, qui s'y rendirent seuls, y trouvèrent plus de cent cinquante cadavres, assis de manière à former un cercle. Le cacique, placé au milieu, était distingué par une sorte de turban qui couvrait sa tête, par les ornements qu'il portait au bras et au cou, et par plusieurs petites pièces de toile de coton, qu'on avait mises à ses côtés, pour lui servir dans l'autre vie, ou pour apaiser les dieux en sa faveur : le P. de Cardenas fit transporter ces corps sur la place publique, où on les brûla en présence de tout le peuple. Les indigènes chrétiens virent cette mesure avec plaisir ; mais les idolâtres secrets commençaient à murmurer, lorsque le missionnaire, par un discours pathétique, apaisa les esprits, et les changea tellement, que les contradicteurs attisèrent eux-mêmes le feu jusqu'à ce que les cadavres fussent réduits en cendres. Le peuple de Suezca fut ainsi désabusé pour toujours de cette superstition. Lorsque le Dominicain Jean de Ladrada, après avoir exercé son zèle chez les indigènes de Bogota et de Guatavita, eut pris, l'an 1596,

possession du siège de Carthagène (1), on fit une découverte non moins importante. Le prélat ayant permis, non-seulement aux religieux réformés de Saint-François, mais aux Augustins déchaussés, d'établir des couvents, le P. Alfonse de la Croix, Ermite de Saint-Augustin, désira que le sien fût bâti en forme d'ermitage sur une haute colline couverte d'arbres. En creusant pour jeter les fondements de l'édifice, on rencontra un souterrain rempli d'idoles, où quelques indigènes tenaient encore des assemblées clandestines et offraient d'abominables sacrifices aux démons. Ces idoles furent brûlées ou mises en pièces, et la chapelle que le P. Alfonse de la Croix éleva sur le lieu même qu'elles avaient si longtemps profané devint célèbre par le concours et la dévotion des fidèles.

Tournon (2) prétend qu'un frère de Jean de Ladrada, évêque de Carthagène, fut le premier apôtre des Mussois ; mais il confond Rodrigue de Ladrada (3), frère du prélat, et l'un des premiers missionnaires dominicains du Pérou, avec Rodrigue de Andrada (4), également religieux de Saint-Dominique, et l'un des compagnons de Thomas Ortiz, évêque de Sainte-Marthe dans la Nouvelle-Grenade. Quoi qu'il en soit, dès l'apparition des Espagnols dans le pays qui forma le gouvernement de Sainte-Marthe, on connut les Mussos, peuples aussi féroces que corrompus, qui se nourrissaient de chair humaine toute crue, souvent coupée sur un homme encore vivant (5). Ces êtres si profondément dégradés habitaient les forêts et quelques montagnes entre le pays de Venezuela, le grand lac de Maracybo, et l'extrême frontière du nouveau royaume de Grenade. Il en vint aussi dans le gouvernement de Mérida. On ne voyait chez ces antropophages ni temples, ni autels, ni idoles (6). Ils n'adoraient pas, comme leurs voisins, le soleil ni la lune, parce que ces astres, disaient-ils, étaient moins anciens que leur race, qui remontait à la première origine

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 463.

(2) *Ibid.*, t. XIV, p. 250.

(3) Voyez ci-dessus, t. I, p. 416, col. 2.

(4) *Ibid.*, p. 424, col. 1.

(5) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIV, p. 241.

(6) *Ibid.*, p. 236.

(1) *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIV, p. 21.

des Américains. Deux pyramides, fort éloignées l'une de l'autre, étaient l'unique objet de leur culte ; pyramides si hautes, que leur sommet disparaissait dans les nues, et dont la base occupait au moins un quart de lieue. L'une subsistait encore en entier au *xvii^e* siècle, mais le sommet de l'autre avait été emporté par un coup de foudre. Ce que nous lisons dans la *Génèse* de la tour de Babel semble avoir quelque rapport avec les lourdes masses des Mussos. Ces peuples donnaient à l'une le nom de *Déssu-mère*, et à l'autre celui de *Déssu-ille*. Aux pieds de ces ridicules divinités, ils égorgaient des victimes humaines, dont ils répandaient le sang et dévoraient les morceaux les plus délicats à leur goût, avant que ces victimes eussent rendu le dernier soupir. Leur jalousie pour les divinités qu'ils prétendaient posséder seuls, n'était pas moindre que la confiance qu'ils mettaient en elles. A la différence des autres idolâtres, qui aimaient à voir les peuples voisins venir dans leurs temples sacrifier aux dieux, les Mussos traitaient en ennemis tous les étrangers qui osaient s'associer aux hommages rendus aux pyramides qu'ils appelaient leurs divinités tutélaires. Cependant les plus superstitieux d'entre les *Muyscas* hasardaient quelquefois ce dangereux pèlerinage, en s'entourant de mystère et de minutieuses précautions ; car ils savaient que, surpris dans leur tentative, ils seraient mangés tout vifs. L'orgueil des Mussos égalait leur ignorance et leur dépravation ; descendus au dernier échelon de l'humanité, ils se croyaient les plus sages, les plus nobles, et les plus heureux des hommes : de là, le mépris qu'ils faisaient de toute instruction et de quiconque voulait les instruire. Cette folle présomption, jointe à la plus brutale férocité, eût fait désespérer de leur conversion, sans la certitude consolante qu'il n'est rien qui ne cède à la grâce de Jésus-Christ, et que ce qui semble impossible dans un temps se réalise dès que les moments de Dieu sont arrivés. Au P. Rodrigue de Andrada, qui osa, le premier, parcourir les montagnes et pénétrer dans les forêts des Mussos, succédèrent les Dominicains Louis de Maldonado, Pierre de Castro, Fernand de Angulo, dont les mortifications et les prières fécondèrent l'apostolat. Le P. Jean de Sainte-Marie, d'abord missionnaire dans la province de Velez, où les Chauchones, les Opo-

nes, les Guanos, les Chalalacs, se montraient dociles à sa voix, évangélisait les Indiens de Fuquene, de Sussa et de Simaza, quand on le destina à prêcher le christianisme aux Mussos. Il connaissait ces peuples, pour avoir accompagné le capitaine Pierre de Urua, qui avait bâti sur leur territoire la ville, aussitôt ruinée, de Tudela : le Dominicain Pierre de Gusman, étant tombé alors entre les mains des Nauras, leurs alliés, fut mangé vif. Cette fois, Jean de Sainte-Marie accompagnait le capitaine Perez de Quesada, chargé de refouler les Mussos, qui, enflés de leurs succès antérieurs, voulaient conquérir le district d'Ubate. Les Espagnols vainqueurs bâtirent, auprès des ruines de Tudela, la ville de la Trinité des Mussos, où Jean de Sainte-Marie dit la première messe qui fut célébrée dans le pays de ces barbares. Jean de los Barrios, alors évêque de Sainte-Marthe, y érigea une paroisse, dont il confia le soin au missionnaire ; et Jean de Sainte-Marie, après avoir fait entrer un grand nombre d'infidèles dans le bercail de Jésus-Christ, mourut au milieu de ce troupeau. Les Pères Jean de Ortega, Antoine Ramirez et Gaspard d'Orellana venaient de l'aider à fonder un couvent de l'ordre et la paroisse de la Trinité des Mussos ; et ils méritèrent également bien de l'audience royale et de l'évêque de Sainte-Marthe, lequel voulut que le religieux, curé de cette paroisse, fût en même temps son vicaire général pour tout le territoire des Mussos. On établit successivement des maisons d'éducation dans les pays de Toco, d'Ibama, de Maripi, de Sarbe, sans se laisser arrêter dans cette œuvre de civilisation par les difficultés du terrain, par la faim, la soif, la fatigue, l'excès tantôt du froid, tantôt de la chaleur ; ni par les dangers encore plus redoutables que multipliait la férocité des barbares, dont les armes offensives étaient toujours empoisonnées avec le venin mortel de l'aspic. Ils trempaient dans ce poison sans remède non-seulement leurs flèches, mais les épines, qu'ils répandaient partout où ils attiraient leurs adversaires ; et quiconque se trouvait blessé, quelque légère que fût la blessure, ne tardait pas à voir ses chairs tomber en lambeaux. Les traits empoisonnés des Mussos abrégèrent la vie de la plupart des missionnaires chargés de leur conversion ; mais les ouvriers apostoliques finirent par rassembler en douze

ne montèrent
indigènes de
quand on le
aux Muscos.
avoir accom-
ua, qui avait
aitôt ruinée,
de Guzman,
des Nauras,
fois, Jean de
aine Perez de
Muscos, qui,
roulaient con-
pagnols vain-
de Tudela, la
ean de Sainte-
célébrée dans
los Barrios,
y érigea une
missionnaire;
oir fait entrer
le bercail de
ce troupeau.
ne Ramirez et
aider à fonder
asse de la Tri-
n également
l'évêque de
le religieux,
ne temps son-
re des Muscos.
sons d'éduca-
de Maripi, de
cette œuvre
terrain, par
és tantôt du
r les dangers
plait la féro-
es offensives
le venin mor-
poison sans
es, mais les
où ils atti-
que se trou-
la blessure,
aber en lam-
Muscos abré-
missionnaires
les ouvriers
er en douze

peuplades ces hommes rappelés des limites extrêmes de la barbarie à la dignité de la condition humaine, et élevés jusqu'au caractère du chrétien. Le nombre des Muscos ayant diminué, les douze peuplades furent réduites à neuf, vers l'an 1610. On en confia quatre aux soins de quelques ecclésiastiques; les Ermites de Saint-Augustin se chargèrent d'en conduire deux, et les trois autres, plus voisines de Mérida, où les Dominicains avaient un couvent sous le vocable de saint Vincent Ferrier, demeurèrent à la charge de ces religieux. Le P. Joseph Solis, l'un d'eux, instruisait le peuple d'Aricagua, lorsqu'en 1619 les indigènes nommés Gyriaros, et plus communément Gyros, s'insurgèrent tout à coup. Le missionnaire se retira précipitamment sur la rivière de Chama, dans un lieu appelé les Guriries, et continua d'y diriger le petit troupeau qui l'avait suivi. Les conquêtes qu'il fit sur les idolâtres du voisinage augmentèrent cette petite Église, à laquelle le P. François d'Achuri entreprit, dix-neuf ans après, de donner plus de consistance et de développement.

Sous le rapport des mœurs, il y avait beaucoup d'analogie entre les Muscos et les Picaos, accoutumés comme eux à vivre en animaux carnassiers et à se nourrir de chair humaine, dont ils tenaient des boucheries publiques (1). Leurs flèches aussi étaient empoisonnées. Ils en avaient d'autres qui mettaient le feu à tout ce qu'elles touchaient de combustible; armes funestes, avec lesquelles ces idolâtres portaient la terreur tantôt dans la vallée des Lances, tantôt dans les villes d'Ibagué et de Leyba, ou sur le territoire de Popayan. Lorsque, pour mettre fin à une guerre de vingt-deux ans, le président Jean de Borgia, arrivé à Sainte-Foi le 2 octobre 1605, alla attaquer les Picaos sur leur propre territoire, les flèches de l'ennemi vinrent jusque dans le camp des Espagnols brûler leurs tentes, leurs bagages et leurs vivres, les forçant de demeurer exposés au froid de la nuit ou à toute la chaleur du jour, trop heureux de trouver des arbres sur lesquels ils pussent se réfugier. Les chrétiens espagnols et leurs alliés indigènes n'en comptèrent pas moins, sur le champ de bataille, ces féroces adversaires.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. xiv, p. 23.

Nous nous bornons à mentionner plusieurs missionnaires dominicains, tels que Thomas de Acuna (1); Ange Séraphin (2), qui ressuscita un mort chez les indigènes de Chipazaque; Louis Colmeranès (3), le Chrysostôme de la Nouvelle-Grenade; Alfonse Ronquillo (4), Jean-Martinez Melo (5), Pierre Bedon (6), Bernardin Ulloa (7), et Joseph Perez de Ugarte (8).

Depuis qu'on avait réuni sous un même gouvernement les riches provinces de la Nouvelle-Grenade, pour en former un royaume, et érigé une audience royale à Sainte-Foi, sa capitale, les galions d'Espagne n'abordaient dans les ports de Carthagène et de Sainte-Marthe qu'avec un nombre plus ou moins considérable de missionnaires, qui se partageaient entre les quatre diocèses. D'un autre côté, les évêques et les supérieurs réguliers s'étant assurés qu'ils pouvaient admettre des indigènes dans le clergé séculier et dans les instituts religieux, ces prémices de la gentilité étaient devenus comme les seconds apôtres de leur patrie. Barthélemi Lobo Guerrero, qui prit possession du siège métropolitain de Sainte-Foi le 28 mars 1599 (9), considérant que les Dominicains étaient entrés les premiers dans le nouveau royaume de Grenade, où les Franciscains et les Augustins les avaient ensuite aidés à combattre l'idolâtrie, institua, dès le 28 juillet 1601, dans son diocèse, les trois fêtes de saint Augustin, de saint Dominique et de saint François, pour honorer dans ces patriarches le zèle si efficace de leurs enfants (10).

A l'égard des Jésuites, il s'en était présenté quatre, en 1590, dans la capitale de la Nouvelle-Grenade, à la suite du président Antoine Gonzalez, dont la protection ne suffit pas pour leur assurer un établissement : aussi deux d'entre eux retournèrent en Espagne, tandis que les Pères François de Victoria et Antoine Martinez

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. xiv, p. 30.

(2) *Ibid.*, p. 32.

(3) *Ibid.*, p. 37.

(4) *Ibid.*, p. 61.

(5) *Ibid.*, p. 58.

(6) *Ibid.*, p. 65.

(7) *Ibid.*, p. 71.

(8) *Ibid.*, p. 73.

(9) *Ibid.*, p. 11.

(10) *Ibid.*, p. 14.

se rendaient à Lima (1). En 1598, les Pères Alfonso de Medrano et François de Figueroa, après avoir prêché la réforme des mœurs et la charité aux Espagnols de Sainte-Foi, la confiance en Dieu et la patience aux indigènes, coururent au milieu des déserts à la poursuite des naturels, dont les Jésuites réduisirent les divers idiomes à une langue, qui dut son dictionnaire au P. Joseph Dadey. En 1604, sous l'épiscopat de Barthélemi Lobo Guerrero, ces religieux, alors gouvernés par le P. Gonzalez de Lyra, vice-provincial, fondèrent un collège à Sainte-Foi. Jean de Ladrada, non moins favorable que son métropolitain à leur institut, les accueillait avec joie à Carthagène, que le P. Alfonso de Sandoval (2) vivifia par son admirable charité. Il était né d'une famille distinguée par sa piété comme par sa noblesse (3). Ses parents, après l'avoir amené à Lima pour y exercer des fonctions publiques, le firent élever dans le séminaire des Jésuites, qui, à la fin de ses études, le reçurent dans leur Compagnie. Dès le noviciat, on vit éclater en lui les vertus les plus éminentes, surtout un désir insatiable de souffrir pour la gloire de Jésus-Christ. Quelques années après, ayant été élevé à la dignité du sacerdoce, malgré toutes les répugnances de son humilité qui le portait à servir dans le degré de simple frère coadjuteur, on le destina aux missions de Carthagène, où les Jésuites venaient de s'établir. En conséquence, il partit de Cuzco où il avait fait sa troisième année de noviciat, pour revenir à Lima. Il y travailla pendant le carême au salut des âmes, s'attachant à confesser les pauvres, surtout les noirs, qui venaient le trouver en foule, et pour qui Dieu lui avait donné un goût et des talents particuliers. Il entreprit ensuite le voyage de Lima à Carthagène, si long, si difficile et si périlleux, à pied, dénué de tout, sans avoir d'autres provisions que son bréviaire, avec quelques écrits de dévotion. En arrivant, il fut charmé de trouver une maison où tout manquait, excepté l'occasion de

travailler et de souffrir beaucoup. Il ne s'y trouvait alors que trois prêtres, qui, pour avoir de quoi subsister, étaient obligés d'aller tour à tour quêter dans la ville. Le P. de Sandoval, chargé de cet emploi aussi humiliant que laborieux, alla tous les jours, pendant trois années, de porte en porte, avec une besace sur le dos, jusqu'à ce qu'on eût enfin un frère instruit à son école de la modestie et de la conduite édifiante que demande une pareille fonction. Libre de cet emploi, il se chargea de celui de portier, et du soin de servir tous les religieux de la maison avec une humilité d'esclave et une tendresse de mère. Il allait acheter lui-même et préparait les provisions. Tout le temps que lui laissaient ces occupations domestiques, il l'employait à confesser, à faire le catéchisme, à secourir le prochain; en sorte qu'il ne se délassait d'un travail que par un autre. L'arrivée de quelques caciques, qui à cette époque vinrent de Darien et d'Uraba, avec des présents pour le gouverneur et pour l'évêque de Carthagène, fit naître au provincial la pensée d'envoyer un de ses religieux pour évangéliser les idolâtres de ces pays. Sur les instances du P. de Sandoval, on le choisit; mais, comme il ne cueillit d'autre fruit que beaucoup de souffrances, au point qu'il se trouvait continuellement exposé à être dévoré par ces barbares, on l'employa à d'autres missions. Les succès y furent égaux à son travail. Frappé, sur ces entrefaites, d'une maladie mortelle, il était près d'expirer, lorsqu'il guérit miraculeusement par l'intercession de saint Ignace, à qui Dieu avait fait connaître qu'il destinait cet excellent ouvrier à travailler au salut des noirs. Le P. de Sandoval n'oublia jamais que la santé lui avait été rendue pour une fin si sainte; et il conçut dès lors l'amour le plus tendre pour ces malheureux, qui furent toujours le principal objet de ses missions aux environs de Carthagène. Il les traitait avec douceur, les instruisait avec zèle, les consolait avec charité dans leurs travaux, les assistait dans leurs maladies: mais l'expérience lui apprit que tout cela ne suffisait pas, et que c'était surtout au moment de leur débarquement à Carthagène qu'il fallait en avoir un soin plus particulier. Comme on les envoyait, presque aussitôt, ou dans les mines ou dans les habitations éloignées, sans qu'on sût bien s'ils

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. xiv, p. 76.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 69, col. 1.

(3) *La vie du vénérable Père Pierre Claver, de la Compagnie de Jésus, apôtre de Carthagène et des Indes occidentales*, par le P. Bertrand-Gabriel Fleuriat, de la même Compagnie, t. I, p. 77, édit. in-18.

p. Il ne s'y
, pour avoir
l'aller tour à
de Sandoval,
ant que labo-
trois années,
e sur le dos,
re instruit à
conduite édi-
ction. Libre
i de portier,
igieux de la
e et une ten-
lui-même et
emps que lui
ues, il l'em-
chisme, à se-
ne se délas-
e. L'arrivée
époque vin-
des présents
de Cartha-
pensée d'en-
angéliser les
nces du P. de
comme il ne
de souffran-
tinuellement
res, on l'em-
cités y furent
s entrefaites,
s d'expirer,
ar l'interces-
vait fait con-
ouvrier à
de Sando-
ui avait été
conçut des
es malheu-
pal objet de
gène. Il les
avec zèle,
s travaux,
mais l'expé-
ffisait pas,
leur débar-
n avoir un
envoyait,
ou dans les
t bien s'ils

avaient été baptisés ou non ; ceux-ci , sans avoir été baptisés , recevaient les autres sacrements ; ceux-là , sans être instruits , recevaient le baptême , et la plupart se trouvaient être chrétiens sans le savoir. Aussi , dès qu'il arrivait un navire prêt à débarquer , le P. Alfonse de Sandoval y courait avec empressement , accompagné d'un interprète. Ses premiers soins étaient pour les malades , mais il pensait d'abord à sauver leurs âmes : il baptisait les uns , confessait les autres , et , selon que le temps le lui permettait , les disposait tous à une mort chrétienne : il sembla même que plusieurs de ces malheureux n'attendaient que ce moment de grâce pour mourir en paix. Si le mal ne pressait pas , le missionnaire les consolait , les soulageait , leur donnait lui-même de la nourriture à leur goût , et mille petits rafraîchissements qu'il avait apportés avec lui : après quoi , il prenait soin de leur conscience. A l'égard de ceux qui étaient pleins de santé , il les préparait à loisir à recevoir le saint baptême. Occupé jour et nuit de ses chers esclaves , ni la rigueur des saisons , ni les fatigues , ni les maladies n'enchaînaient son zèle : il se croyait obligé de prodiguer par charité une vie qui lui avait été rendue par un miracle. Après avoir soigneusement rassemblé des interprètes de différentes langues , selon les différentes nations des noirs , il notait exactement dans un petit livre tous leurs noms et ceux de leurs maîtres , ainsi que le lieu de leurs habitations : tous les ans , il avait la précaution d'offrir un modeste repas , non-seulement aux interprètes pour en être bien servi dans l'occasion , mais encore aux principaux maîtres , pour en obtenir la liberté d'assembler leurs esclaves à certains moments , et d'exercer auprès d'eux toutes les fonctions de son ministère. Il avait , en outre , préparé deux autres registres , où chaque nation était marquée par ordre ; et , à mesure qu'il baptisait quelque noir , il écrivait son nom sous le titre de sa nation , en y ajoutant un signe qui servit à le distinguer des autres. Dès qu'il rencontrait des noirs , ou dans leurs cases ou même en chemin , il consultait son livre : si ces esclaves n'étaient pas encore baptisés , il achevait de les instruire ; et , comme il portait toujours sur lui un flacon rempli d'eau pour cet usage , il leur conférait le baptême. On rapporte qu'en sept ans il en régénéra plus de trente mille.

Tant de travaux et de succès lui attirèrent des lettres de félicitation de la part des personnages les plus distingués dans l'Eglise et dans l'Etat , et engagèrent plusieurs grands missionnaires à demander qu'on les associât à son ministère. Le P. Claver , dont nous allons parler , ayant eu ce bonheur , s'acquitta si bien de tout le travail pendant un voyage que le P. de Sandoval dut faire à Lima , que l'apôtre des noirs jugea , au retour , que son disciple suffisait à Carthagène. Il parcourut plus de quatre cents lieues le long des côtes et dans le continent , ne passant devant aucune habitation sans y donner des marques éclatantes de son zèle , sans y recueillir des fruits proportionnés à son incroyable activité. Revenu à la maison de Carthagène , on l'y chargea successivement de différents emplois. Enfin , épuisé de fatigues , couvert d'ulcères , accablé de douleurs , il passa les deux dernières années de sa vie étendu sur un pauvre lit , et presque abandonné de tout le monde ; parce que le petit nombre des Jésuites du collège et la multiplicité de leurs occupations ne permettaient pas de lui donner autant de secours qu'on aurait voulu. Quand on allait le visiter , on le trouvait presque toujours couché sur le dos , les yeux élevés vers le ciel et les mains jointes sur la poitrine , offrant sans cesse à Dieu le double sacrifice de ses louanges et de sa vie. Dans cet état si désolant pour la nature , il ne prononçait que ces mots : « Dieu soit loué , Dieu soit béni ! » et sa seule consolation était de pouvoir encore se traîner à l'autel pour dire la messe. Il mourut à l'âge de soixante-seize ans , le matin du jour de Noël. Tel fut le grand maître , à l'école duquel se trouva Pierre Claver , né l'an 1581 à Verdu , d'une illustre famille de Catalogne , et qui était entré le 7 août 1602 au noviciat des Jésuites de Tarragone (1). Au collège de Majorque , où Claver continua ses études , il se lia avec le bienheureux Alfonse Rodriguez , que l'on entendit un jour dire de lui et de l'un de ses compagnons : « Voyez-vous ces deux jeunes religieux qui viennent ? Ils iront aux Indes , où ils feront de grands fruits pour le salut des âmes. » Instruit des desseins de Dieu sur Claver , Rodriguez , dans un de ces entretiens

(1) *La vie du vénérable Père Pierre Claver*, t. 1, p. 2.

spirituels où il lui dévoilait toute son âme, lui tint ce langage : « Mon cher frère, je ne puis assez vous exprimer quelle est la douleur de mon cœur, en voyant que Dieu est ignoré dans la plus grande partie de la terre, faute de ministres qui aillent le faire connaître. Que de larmes ne fait pas couler le spectacle de tant de peuples, qui ne s'égarent que parce qu'on ne leur présente aucune lumière pour les conduire ; qui périssent, non pas tant parce qu'ils veulent se perdre, que parce qu'on ne fait aucun effort pour les sauver ! On voit beaucoup d'ouvriers inutiles où il y a peu de moisson ; et où la moisson est abondante, il y a peu d'ouvriers. Combien d'âmes n'enverraient pas au ciel, en Amérique, tant de ministres oisifs en Europe ! On craint la peine qu'il y aurait à les chercher, et on ne craint pas le péril et le crime qu'il y a à les abandonner. On prise les richesses de ces contrées, et on en méprise les hommes. La charité ne peut-elle donc aller sur ces mers, que la cupidité a depuis si longtemps ouvertes ? Il arrive dans les ports d'Espagne des flottes entières chargées des trésors du Nouveau Monde : quelle multitude d'âmes n'y pourrait-on pas conduire au port de la félicité éternelle ? Pourquoi faut-il que l'amour du monde soit plus ardent pour acquérir les uns, que ne l'est l'amour de Jésus-Christ pour conquérir les autres ? Tout barbares que paraissent ces hommes, ce sont des diamants, encore bruts à la vérité, mais dont la beauté dédommage assez de la peine qu'il en coûte pour les polir. O saint frère de mon âme ! quel vaste champ pour votre zèle ! Si la gloire de la maison de Dieu vous touche, allez aux Indes gagner tant de millions d'âmes qui s'y perdent : si vous aimez Jésus-Christ, allez recueillir son sang répandu sur des nations qui n'en connaissent pas le prix. Travaillez avec lui jusqu'à la mort pour le salut des hommes, puisque vous êtes de sa Compagnie. C'est beaucoup, il est vrai, que d'être disposé à partir pour les Indes, au premier ordre des supérieurs ; mais ce n'est pas assez pour un Jésuite : comme c'est là sa première et sa plus noble vocation, il faut qu'il leur marque lui-même son empressement, et qu'il sollicite vivement une pareille fonction. Représentez-leur donc incessamment vos desirs ; priez, sollicitez, pressez : les instances répétées ne sont pas contre l'obéissance, quand on

a lieu de croire que le supérieur ne diffère de se rendre que pour mieux éprouver notre constance. » Avant d'envoyer le P. Claver en Amérique, comme il le demandait, on l'appliqua dans Barcelonne à l'étude de la théologie. Enfin, le général Aquaviva ayant ordonné, en 1609, à chaque province d'Espagne d'envoyer un sujet d'élite à celle qu'on avait établie sept années auparavant dans le nouveau royaume de Grenade, il fut le missionnaire que la province d'Aragon choisit. A l'exemple de saint François-Xavier, il partit en se privant de prendre congé de ses parents. Il refusa par humilité de recevoir les ordres sacrés à Séville, et s'embarqua au mois d'avril 1610, sous la conduite du Père Mexia, supérieur de toute la troupe apostolique (1), oubliant dès lors si parfaitement ce qu'il laissait en Europe, que, durant quarante-quatre années qu'il vécut en Amérique, on ne l'entendit jamais parler de ce qui se passait en Espagne. Lorsqu'il débarqua à Carthagène, il baisa tendrement la terre qui devait être arrosée de ses sueurs, et fut envoyé au collège de Sainte-Foi pour y compléter ses études théologiques. Après qu'il eut fait à Tunja la troisième année de noviciat usitée parmi les Jésuites, avant qu'on les admette à prononcer leurs derniers vœux, il retourna au mois de novembre 1615 à Carthagène, dont l'évêque l'ordonna prêtre : il fut le premier Jésuite qui y célébra sa première messe. Quoique sa charité s'étendit à tous les malheureux, il se donna surtout au service des noirs ; et, pendant une année qu'il fut sous la conduite du P. de Sandoval, non-seulement il reçut avec plénitude son esprit de zèle, mais il arriva même à le surpasser. Aucune des difficultés du ministère apostolique ne devait effrayer le missionnaire, qu'on voyait traiter son corps avec une rigueur dont les plus courageux auraient frémi (2). Son lit ordinaire était une peau de bœuf, ou une simple natte, sans autre oreiller qu'une grosse pièce de bois : encore, pendant plusieurs années, n'eut-il point d'autre lit que la terre. Il y était si accoutumé, que malade il sortait de son lit pour se coucher sur le plancher, sans que la

(1) *La vie du vénérable Père Pierre Claver*, t. 1, p. 22.

(2) *Ibid.*, p. 122.

se diffère de se
notre con-
laver en Amé-
on l'appliqua
ologie. Enfin,
né, en 1609,
voyer un sujet
sept années
aume de Gre-
la province
saint François-
prendre congé
ilité de rece-
et s'embarqua
duite du Père
roupe aposto-
rairement ce
durant qua-
en Amérique,
de ce qui se
parqua à Car-
terre qui de-
et fut envoyé
compléter ses
ut fait à Tunja
tée parmi les
à prononcer
au mois de no-
l'évêque l'or-
Jésuite qui y
ue sa charité
il se dévoua
pendant une
P. de Sando-
plénitude son-
ne à le sur-
ministère apos-
naire, qu'on
rigueur dont
i (2). Son lit
ou une simple
grosse pièce
urs années,
re. Il y était
it de son lit
sans que la

plupart du temps on s'en aperçût; et, quand par hasard quelqu'un le reprenait de son indiscretion, il s'excusait en disant qu'il reposait ainsi beaucoup plus commodément. Trois fois par nuit, il se donnait une sanglante discipline, l'une avant de prendre un léger sommeil, l'autre vers minuit, et la troisième au signal du lever pour toute la communauté : ses disciplines étaient faites, ou de cordes goudronnées pleines de nœuds piquants, ou de chainettes de fer armées de pointes. Les voisins mêmes entendaient le bruit des coups; et ceux qu'on chargeait de faire la nuit la ronde dans le collège, s'arrêtant pour l'écouter, s'éloignaient saisis d'une frayeur mêlée de compassion qui les empêchait de proférer une parole. Pour tout appareil aux plaies qu'il s'était faites par ces pieuses cruautés, il y appliquait un rude cilice dont il se couvrait tout le corps. D'abord il entrelaçait les doigts de ses pieds avec de petites cordes de crins remplies de nœuds; tout le long des jambes et des cuisses, il en ajoutait d'autres, plus dures et plus grosses parce qu'il pouvait les cacher plus facilement; il portait ensuite deux croix faites d'un bois rude et grossier, l'une sur le dos, l'autre sur la poitrine, et celle-ci était toute hérissée de pointes du côté de la chair : pour les attacher plus fortement, il se garottait encore tout le corps de cordons de crins, dont les bouts coulaient le long des bras jusqu'aux poignets. De six d'entre eux, il avait fait une large bande parsemée de pointes de fer, qui lui descendait en forme d'étole croisée sur l'estomac, et dont les deux bouts lui formaient une ceinture autour des reins. Pour qu'il n'y eût pas une seule partie de son corps exempte de douleur, quand il était renfermé dans sa chambre, il se mettait sur la tête une couronne d'épines très-piquante, une grosse corde au cou, et aux mains des espèces de gants faits de cordes de crin : mais, afin de mieux cacher ces austérités effrayantes, il mettait en même temps à sa porte une pierre qui tombait dès qu'on voulait ouvrir, et le signal lui donnait le temps de se dépoiller au moins d'une partie de cet attirail de pénitence. Malgré la chaleur du climat, il portait sur tout cela une chemise de grosse laine, dont le collet seulement était de toile, comme celui des autres. Ce qu'il y a de prodigieux, c'est que, bien qu'il fût ainsi lié et pour ainsi dire crucifié,

dès qu'il s'agissait d'aller quelque part au service du prochain, nul n'était plus alerte que lui : mais souvent il se trouvait si serré, si accablé de chaud et de douleur, qu'il en perdait la respiration jusqu'à tomber évanoui. Un jour qu'il fut attaqué d'une fièvre violente, le médecin lui dit de se mettre au lit : comme il hésitait, parce que, ayant besoin du secours de quelqu'un pour se déshabiller, on allait apercevoir les instruments de pénitence dont il était couvert, le provincial vint lui ordonner d'obéir au médecin, et chargea en même temps le P. de Sandoval de l'aider à se coucher. A la vue des cilices dont il était comme garrotté, le médecin se jeta à genoux, et s'écria les larmes aux yeux : « Ah ! mon cher Père, comment voulez-vous n'être pas malade, en vous traitant de la sorte ? N'est-ce pas là être homicide de soi-même ? » La manière dont le saint homme supportait les mousquites et les autres insectes volants si communs dans ces climats est peut-être une de ses mortifications les plus étonnantes. Il s'est trouvé des tyrans qui, après avoir essayé les plus cruels supplices contre les martyrs sans les ébranler, ont cru pouvoir abattre leur courage en les exposant tout nus aux piqûres des mouches et des guêpes : aussi faut-il un véritable héroïsme pour endurer un pareil tourment pendant un grand nombre d'années, et pour ne pas faire le moindre mouvement, même indélébile, afin de chasser ces animaux importuns et de se délivrer de leurs persécutions. Or, tant que le P. Claver vécut à Carthagène, il demeura exposé aux piqûres des mousquites et des taons, dont un seul renfermé dans une chambre suffit pour interrompre le sommeil; et, loin de prendre aucune précaution pour s'en garantir, il souffrit avec une tranquillité incroyable qu'ils lui missent les mains et le visage tout en sang. Lorsque ceux qui voyaient le missionnaire en ce pitoyable état le conjuraient de chasser ces insectes, Claver répondait en souriant qu'ils lui étaient fort utiles, et qu'ils le saignaient sans lancette; mais, si quelqu'un touché de compassion se mettait en devoir de les tuer, il soufflait doucement pour les faire envoler. Pendant près de quarante ans, ce furent toujours de nouvelles souffrances, toujours aussi de nouveaux travaux : Carthagène étant le rendez-vous de toutes les nations, son apôtre était celui d'un monde

entier (1). Dès qu'il arrivait au port un navire chargé de noirs, on courait l'avertir, et à ce moment il paraissait revivre; ses yeux s'animaient; son visage, pâle et défail, prenait une couleur de santé qui ne lui était pas ordinaire. Après s'être mis à genoux pour remercier Dieu de cette faveur, il s'informait de la langue que parlaient les nouveaux esclaves, cherchait des interprètes, et partait muni de biscuits, de conserves, d'eau-de-vie, de tabac, de limons, et d'autres provisions semblables dont ces Africains font leurs délices. Comme la plupart étaient persuadés qu'on ne les amenait que pour faire servir leur graisse à caréner les vaisseaux, et leur sang à teindre les pavillons, il ne négligeait rien afin de les rassurer. D'abord il leur faisait entendre que cette persuasion n'était qu'un artifice employé par le démon pour les perdre; qu'on les faisait venir, au contraire, pour les délivrer de leur esclavage moral et les conduire à une félicité éternelle; que, sous le rapport temporel comme sous le rapport spirituel, ils trouveraient en lui un avocat et un père. Son air affectueux, plus éloquent que ses paroles, lui gagnait aussitôt leurs cœurs. Il leur distribuait ensuite les rafraîchissements qu'il avait apportés, et achevait par là de les captiver. Aussi avait-il coutume de dire qu'on devait leur parler avec la main avant de leur parler de bouche, et allait-il d'ordinaire chez un de ses amis, homme très-charitable, auquel il disait en souriant : « Il vient d'arriver un vaisseau chargé de nègres; il faut un hameçon pour les prendre. » On l'entendait, et sur-le-champ on mettait à sa disposition toutes les provisions nécessaires. Après que le P. Claver s'était ainsi attaché les noirs, il s'occupait de les gagner à Dieu, s'informant avant tout des enfants nés durant le voyage pour leur conférer le baptême, et de ceux qui se trouvaient dangereusement malades pour les disposer soit à ce sacrement, soit à celui de pénitence s'ils étaient déjà chrétiens. Comme plusieurs mouraient immédiatement après cette grâce, la Providence semblait ne les avoir conservés jusque-là, que pour donner à son serviteur la consolation de les sauver. Il caressait les malades l'un après

l'autre, nettoyait leurs plaies et leurs ordures, portait la nourriture à leur bouche, les embrassait avec tendresse en les quittant, et les laissait aussi charmés que surpris d'une charité à laquelle ils ne s'attendaient pas. Le jour du débarquement général, on le voyait reparaitre ponctuellement, muni de provisions, et accompagné d'esclaves de la même nation. Il donnait la main aux uns pour les aider à mettre pied à terre, recevait entre ses bras les malades qu'il plaçait sur des charrettes que sa sollicitude avait fait préparer, prodiguait à tous de telles marques de bonté, que tous les spectateurs en étaient ravis d'admiration, conduisait enfin ces noirs comme en triomphe à leurs logements, plus honoré de leur compagnie, en entrant à Carthagène, que les triomphateurs romains ne l'étaient jadis de leur imposant cortège. Quand les Africains étaient logés, il allait encore les visiter l'un après l'autre, promettant de revenir bientôt, et les recommandait avec instance à leurs maîtres. Il lui en coûtait beaucoup pour former et solder des interprètes : mais de pieuses libéralités le mirent en état d'acquitter cette dépense, et de racheter même des esclaves réduits au désespoir. La méthode qu'il observait dans l'instruction des noirs demande quelques détails. Aux heures convenues avec les interprètes, il se rendait dans les cases, espèces de longues prisons, humides, obscures, et qui n'offraient que les quatre murailles. Quoiqu'elles pussent contenir plusieurs centaines de noirs, la multitude des esclaves les condamnait à être entassés les uns sur les autres, sans autre lit que la terre. L'air chaud et empesté qui s'exhalait de tant de corps, déjà si infects par eux-mêmes, en rendait le séjour insupportable, et les étrangers n'y restaient pas longtemps sans s'évanouir; si la petite vérole ou quelque autre maladie épidémique venait à s'y déclarer, les esclaves eux-mêmes ne pouvaient résister. Le missionnaire, fortifié par de ferventes prières faites devant le saint sacrement et par de rigoureuses mortifications, partait pour ces tristes demeures, ayant à la main un bâton terminé en forme de croix, un crucifix de bronze sur la poitrine, et sur l'épaule un sac dans lequel il renfermait un surplis, une étole, les saintes huiles, des biscuits, quelques flacons remplis d'eau-de-vie et d'eau de senteur, avec tout ce qui était nécessaire,

(1) *La vie du vénérable Père Pierre Claver*, t. 1, p. 85.

urs ordures ,
les embras-
et les laissait
charité à la-
jour du dé-
t reparaître
s, et accom-
n. Il donnait
mettre pied à
malades qu'il
icitude avait
telles mar-
rs en étaient
in ces noirs
huts, plus ho-
t à Cartha-
ne l'étaient
and les Afri-
les visiter
evenir bien-
nce à leurs
pour former
ieuses libé-
r cette dé-
aves réduits
servait dans
ques détails.
rprètes, il
de longues
n'offraient
les pussent
e, la multi-
tre entassés
ue la terre.
ait de tant
es, en ren-
étrangers
évanouir ;
aladie épi-
aves eux-
missionnaire,
devant le
mortifica-
res, ayant
de croix,
ne, et sur
ait un sur-
s biscuits,
et d'eau
écessaire,

soit pour dresser un autel, soit pour soulager les infirmes. Quoique chargé de la sorte, il marchait avec tant de courage et d'agilité, que son compagnon avait de la peine à le suivre. A son arrivée, il entrait dans le quartier des malades : là, il commençait par leur laver le visage avec des eaux odoriférantes, pour diminuer l'infection qui les incommodait ; il les fortifiait avec un peu de vin ou d'eau-de-vie, les régalaient avec les biscuits et les conserves dont il s'était précautionné ; il leur conférait ensuite les sacrements qu'il les trouvait en état de recevoir. Passant au quartier des noirs valides, il les réunissait dans une cour ou dans un autre endroit spacieux, où il élevait un autel, au-dessus duquel il plaçait des tableaux propres à donner à ces esprits grossiers quelque idée de nos mystères. Le plus frappant représentait Jésus-Christ en croix. On y voyait sortir de toutes ses plaies des ruisseaux de sang, qui coulaient dans un vase précieux ; un prêtre les recueillait avec respect, pour en baptiser un noir qui attendait cette grâce à genoux ; des cardinaux, le Pape et des rois assistaient à cette cérémonie, adorant avec joie la miséricorde d'un Dieu sauveur qui prodiguait ainsi son sang pour tout le monde. D'un côté du tableau, on apercevait quelques noirs richement parés et comme brillants de gloire : c'étaient ceux qui avaient déjà reçu le baptême. Ceux, au contraire, qui l'avaient refusé, paraissaient de l'autre côté tout difformes et environnés de monstres hideux, qui avaient la bouche ouverte pour les dévorer. Ces sortes de peintures, si naturelles, soutenues de quelques sentences courtes, vives et animées par le zèle, ont quelquefois plus de force pour persuader que les discours les plus éloquentes. L'autel ainsi préparé, le missionnaire disposait des sièges pour ses interprètes ; et, afin que les noirs eux-mêmes pussent entendre plus commodément la parole divine, il allait chercher des bancs et des nattes, qu'il rangeait avec soin et d'un air si content, que les pauvres esclaves ne savaient comment lui témoigner leur reconnaissance. Il plaçait les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. S'il apercevait quelque noir dont les ulcères pouvaient affecter trop péniblement la vue ou l'odorat de ses compagnons, il le couvrait de son manteau, sur lequel aussi il faisait de temps

en temps asseoir les infirmes. Souvent il le retirait rempli d'ordures, et si infect, qu'il fallait le laver jusqu'à sept ou huit fois. Avant de commencer le catéchisme, le P. Claver interrogeait chaque noir en particulier, pour s'assurer s'il avait été baptisé ; rangeant à part ceux qui avaient donné des preuves suffisantes de leur baptême, et suspendant à leur cou une médaille de plomb où étaient gravés les saints noms de Jésus et de Marie. Les autres recevaient un signe différent. Ensuite, prenant en main son bâton qui représentait une croix, le missionnaire s'agenouillait au milieu des noirs ; il priait quelque temps avec un visage enflammé du feu de l'Esprit saint ; puis, d'un ton éclatant et d'un air tendre, capable de tirer des larmes des cœurs les plus durs, il faisait le signe de la croix, répétant deux ou trois fois chaque parole et chaque action, afin que tous pussent le suivre. S'approchant alors, avec ses interprètes, de chaque noir, pour lui faire répéter en particulier le signe de la croix, il louait ceux qui l'avaient bien retenu, blâmait les autres avec douceur, et ne passait jamais aux suivants que les premiers n'eussent parfaitement appris ce premier point. Il adoptait la même méthode dans l'explication des principaux mystères, se servant, d'ailleurs, pour les faire mieux entendre, de comparaisons proportionnées à la grossièreté de ses auditeurs. L'explication de chaque mystère était suivie d'un acte de foi, qu'il avait soin d'imprimer fortement dans leur esprit ; il excitait leur espérance par la considération du bonheur que le sang même de l'Homme-Dieu a ménagé aux chrétiens ; et de cette vue naissaient naturellement des actes d'amour pour le bon Maître qui voulait tirer ces infidèles des ténèbres, et les appeler par le baptême à la lumière. Afin que l'on saisis mieux l'efficacité de la régénération baptismale, « Il faut, mes enfants, disait-il, faire ici comme le serpent, qui se dépouille de son ancienne peau pour en prendre une plus belle et plus brillante : » en prononçant ces paroles, il appliquait ses ongles sur sa main, comme s'il eût voulu la déchirer. Les pauvres esclaves, attentifs à ses moindres gestes, imitaient cette démonstration, pour lui prouver qu'ils l'avaient compris, et qu'ils voulaient se dépouiller de toutes leurs anciennes superstitions afin d'être entièrement renouvelés dans

les eaux du baptême. Pendant ces instructions, le missionnaire était tantôt debout, tantôt à genoux, tantôt appuyé contre un méchant tonneau, tandis que les interprètes et les noirs se trouvaient commodément assis sur les sièges qu'il leur avait lui-même préparés. Il arrivait souvent que quelques-uns des maîtres, qui venaient assister à ces exercices, surpris de l'humilité du saint homme, et indignés du peu de respect de leurs noirs, se mettaient en devoir de les châtier; mais le Père accourait aussitôt à leur aide, s'efforçant de persuader sérieusement aux maîtres que cette place leur était due, que tout se faisait là pour eux, et que lui-même n'y était rien. Quand il jugeait les noirs suffisamment instruits, il fixait le jour de leur baptême, les distribuait par groupes de dix, et donnait le même nom à chaque dizaine pour que les néophytes s'en souvinssent mieux. Il baptisait d'abord les enfants, puis les hommes et les garçons, et finissait par les femmes et les filles. Accompagné de l'interprète, ainsi que d'un nègre et d'une négresse déjà chrétiens, qui devaient servir de parrain et de marraine, il s'approchait du catéchumène, agenouillé les mains jointes sur la poitrine; et, lui montrant dans un vase d'argent l'eau destinée à lui procurer la grâce attendue, «Voilà, lui disait-il par l'interprète, cette eau salutaire, qui, en vertu des mérites de Jésus-Christ, lave, purifie l'âme, et la rend brillante comme le soleil; voilà la source de la grâce qui fait les vrais enfants de Dieu, et leur donne droit au royaume de sa gloire: mais, pour obtenir une telle faveur, il faut se repentir de ses ~~pechés~~, renoncer au démon et aux maximes du monde. Ne le faites-vous pas de tout votre cœur? Ne croyez-vous pas en Jésus-Christ? Ne voulez-vous pas entrer dans son Église et recevoir le baptême?» Il répétait ces paroles jusqu'à deux et trois fois; et, dès que le noir avait répondu à propos, il le baptisait à l'instant; puis il suspendait à son cou une médaille frappée aux noms de Jésus et de Marie. Si ~~ce~~ l'avertissait, pendant la cérémonie, que quelqu'un de ceux que la maladie empêchait d'assister à l'instruction se trouvait en danger, il quittait tout pour venir auprès de lui, et revenait ensuite reprendre le travail interrompu. Plusieurs esclaves mouraient immédiatement après avoir reçu le baptême: aussitôt

il se mettait en prières, afin de remercier Dieu d'avoir daigné se servir de lui pour sauver ces malheureux, qui sans cette grâce auraient été perdus sans ressources. La cérémonie terminée, il adressait aux nouveaux baptisés une exhortation pathétique; et, les regardant comme purifiés dans le sang de l'Agneau, il les embrassait tous dans un tel transport de joie, que les pauvres esclaves, animés du nouvel esprit que donne le baptême, ne savaient comment répondre à tant d'amour. Ils levaient les yeux au ciel, battaient des mains, se jetaient à genoux aux pieds du missionnaire pour baiser du moins le bas de sa robe, poussaient des cris d'allégresse mille fois répétés, et chacun, en son langage et à sa manière, le comblait de bénédictions. Partout où ils le retrouvaient plus tard, c'étaient les mêmes démonstrations d'amour et de respect: ils couraient en foule au-devant de lui, l'appelaient leur maître, leur protecteur, leur père, et ne se lassaient jamais de lui témoigner leur reconnaissance. Les noirs qui donnèrent le plus de peine au P. Claver furent ceux des côtes de Guinée, naturellement fiers, indomptables, attachés d'ailleurs à mille superstitions dérivées de l'islamisme: en se prêtant à leurs caprices, en supportant tout de leur part, il les vit accorder à sa patience, à sa douceur, à ses prières, ce que ni les menaces ni les châtiments de leurs maîtres ne pouvaient obtenir. Indépendamment des noirs régulièrement inscrits, les navires en débarquaient d'autres, par contrebande et en fraude des droits, sur les côtes voisines, d'où on les faisait entrer secrètement à Carthagène, pour être vendus, et envoyés ensuite aux sucreries du dehors, dans lesquelles ils passaient pour chrétiens sans avoir été baptisés. Le P. Claver, surmontant les obstacles qu'opposait la cupidité, fit parcourir les habitations par des interprètes fidèles, qui, sous prétexte d'amitié ou de parenté, demandaient à parler aux noirs nouvellement arrivés, s'informaient d'eux s'ils avaient reçu le baptême, les disposaient par leurs instructions à cette grâce, puis prévenaient le missionnaire qui venait en toute hâte la conférer: mais, pour ne point inquiéter les maîtres, il leur promettait un secret inviolable, en sorte qu'on le laissait exercer librement son ministère auprès des esclaves. Après avoir converti les noirs, le P.

mercier Dieu pour sauver grâce auraient émonie terminés baptisés une ardant comme u, il les em- de joie, que nouvel esprit nient les yeux étaient à ge- pour baiser du nient des cris t chacun, en ombait de bé- pouvaient plus trations d'a- en foule au- maître, leur saient jamais ce. Les noirs au P. Claver naturellement leurs à mille me : en se rtant tout de atience, à sa les menaces ne pouvaient régulière- uaient d'au- des droits, nisait entrer e vendus, et e hors, dans s sans avoir nt les obsta- rcourir les e, qui, sous emandaient ivés, s'in- bapême, s à cette naire qui e, pour ne promettait le laissait es des es- rs, le P.

Claver veillait à ce qu'ils persévérassent. Les jours de fête, le serviteur de Dieu allait lui-même les chercher pour les conduire à l'église du collège, où il avait préparé des bancs et des nattes. Si les confessions l'empêchaient de sortir, il chargeait les plus influents d'entre eux de les amener en foule. A la vue de ces nombreuses troupes d'esclaves, les dames espagnoles, qu'incommodait la mauvaise odeur exhalée par les noirs ainsi assemblés, murmurèrent contre un zèle excessif qui tendait à faire désertir l'église : mais le missionnaire répondit avec modestie que ces pauvres esclaves étaient chrétiens, et qu'en qualité de leur pasteur il devait leur faire entendre et leur dire la messe. Après l'office, il distribuait des rafraîchissements aux vieillards et aux infirmes, que des guides sûrs et charitables reconduisaient à leurs habitations. Les noirs ont une véritable passion pour les danses, accompagnées du son des flûtes ou des tambourins. Quand elles ne choquaient pas la bienséance, le missionnaire ne s'y opposait pas, pourvu que d'ailleurs elles n'allassent pas jusqu'à l'excès ; persuadé que des hommes presque toujours accablés de travaux ont besoin de récréations innocentes : mais, dès que la moindre indécence s'y glissait, il accourait le visage en feu, tenant un crucifix d'une main, et de l'autre une discipline dont il frappait les danseurs et les joueurs d'instruments, qui les abandonnaient pour fuir au plus vite ; il s'en enparait comme d'une dépouille enlevée au démon, et les déposait chez quelque chrétien zélé, avec ordre de ne les rendre qu'à la condition d'une aumône en faveur des pauvres de l'hôpital de Saint-Lazare. Il ne pouvait souffrir une négresse seule avec un nègre, même au milieu de la rue, et ne se contentait pas de l'excuse de parenté : « Tout le monde, disait-il, ne sait pas cette parenté ; mais tout le monde voit le scandale. » Son zèle s'animait contre ceux qui s'adonnaient à l'ivresse, et surtout contre les blasphémateurs. Après avoir sévèrement repris le coupable de sa faute, il lui faisait lécher la terre avec la langue ; et, lui mettant légèrement le pied sur le cou pour l'humilier davantage devant tous les autres, « Hé ! qui es-tu, malheureux, s'écriait-il, pour oser attaquer le ciel, et outrager la divine majesté ? » Un des abus qu'il éprouva le plus de difficulté à retrancher fut une espèce

de fête que les noirs appelaient les *Pleurs des morts*. A un temps marqué, les hommes et les femmes s'assemblaient la nuit pour pleurer tous leurs morts, avec beaucoup de cérémonies superstitieuses et toutes payennes : la plupart s'enivraient dans ces réunions, et il s'y commettait d'autres désordres. Aussi le P. Claver n'eut-il point de repos, qu'il n'eût, avec le concours de l'autorité ecclésiastique et civile, aboli ces excès. Autant il réprimait les écarts des noirs, autant il se dévouait à les protéger. S'il apprenait qu'on en traitait quelques-uns avec barbarie, aussitôt, les entrailles déchirées de douleur, il allait trouver leurs maîtres, qu'il excitait à la compassion ; s'il entendait, en passant, les cris d'un esclave puni, il accourait, le cœur serré et les bras étendus, pour faire cesser les coups ; si la crainte d'un châtement avait déterminé un noir à s'enfuir, il sollicitait son pardon, et se chargeait de le ramener, en le cautionnant pour l'avenir. Il visitait en prison ceux que leurs fautes avaient fait charger de chaînes, suppléait à leur dénuement en leur apportant du tabac et d'autres secours, passait avec eux des heures entières occupé à adoucir leurs peines, et de là se rendait chez les maîtres, qu'il engageait à proportionner la punition à la faute et à ne pas jeter des malheureux dans le désespoir. Au milieu de la pénible carrière que le zèle et la charité du P. Claver lui avaient ouverte, il reçut l'ordre de se préparer à faire les derniers vœux de profès sur la fin de l'an 1622. Comme ce degré suppose de la science et de la vertu dans les sujets que la Compagnie en juge dignes, et qu'en lui il ne reconnaissait rien de pareil, il ne s'y disposa qu'avec douleur. Il ne l'accepta même qu'à la condition qu'on lui permettrait de faire un autre vœu signé de sa propre main : c'était celui de se consacrer pour toujours au service des noirs. Voici de quelle manière il voulut commencer sa profession : « Amour, Jésus, Marie, Ignace, Pierre, et vous qui êtes le patron de mes chers nègres, écoutez-moi. » Il prononça ensuite la formule ordinaire des vœux de profès, qu'il signa ainsi : « Pierre, esclave des nègres pour toujours. » Après ses premiers vœux, il s'était regardé comme l'esclave de son Dieu : mais, après les seconds, il voulut devenir pour lui l'esclave des esclaves mêmes. Nous dirons ici,

avec le P. Fleuriau (1), historien des vertus et des miracles de ce missionnaire : « Ce n'est que dans le sein de l'Église catholique, romaine, à qui seule il appartient de former les saints, qu'on trouve des hommes pareils. C'est du sein de l'Église romaine qu'est sortie la lumière de l'Asie et des Indes orientales, un Xavier ; et c'est du sein de la même Église qu'est sortie depuis, la lumière des Indes occidentales et de l'Amérique, un Claver. Dans quelque religion que ce puisse être, on trouvera des hommes attachés aux devoirs de leur état, généreux envers les misérables, modestes dans la prospérité, patients dans la disgrâce, réglés dans leurs mœurs et dans leur conduite ; en un mot, bons parents, bons amis, bons citoyens. Est-il même une nation idolâtre un peu policée, où il n'en ait paru quelqu'un ? Il ne faut pour cela que de la raison et du courage, ou même de la vanité et de l'intérêt. Mais où trouvera-t-on, même dans les sectes et les sociétés qui affectent le plus un certain air de probité ou de réforme, un homme toujours inviolablement uni à Dieu, jusque dans la dissipation des devoirs de son emploi, parce qu'il ne les remplit que pour lui plaire ; un homme pauvre, humble et mortifié, jusqu'à trouver sa richesse dans l'indigence, sa gloire dans les humiliations, son plaisir dans les afflictions et dans les croix ; un homme charitable, jusqu'à se dépouiller de tout pour enrichir des étrangers ; généreux, jusqu'à sacrifier son propre bonheur pour les délivrer de leurs misères ; patient, jusqu'à chérir ses peines et ceux qui les lui font souffrir ; détaché de lui-même, jusqu'à ne s'occuper que de la félicité des autres hommes, qu'il regarde tous comme ses concitoyens, comme ses frères ? où trouvera-t-on, dis-je, un tel homme ? où l'a-t-on jamais trouvé, si ce n'est dans l'Église romaine ? »

(1) *La vie du vénérable P. Pierre Claver*, p. xvij.

CHAPITRE XIX.

Missions des Jésuites et des Capucins au Brésil. — de l'ordre de la Merci sur le fleuve des Amazones.

Si nous suivons les missionnaires de la Compagnie de Jésus au Brésil, nous y retrouvons les mêmes exemples de zèle et de charité ; nous y voyons les Jésuites s'employer avec une égale ardeur au salut des colons portugais, de leurs esclaves noirs, originaires d'Angola ou de la Guinée, et enfin des indigènes, les uns déjà réunis dans des bourgades, les autres encore dispersés dans les forêts et sur les montagnes (1).

Sébastien, roi de Portugal, dota les trois collèges de Bahia, de Rio-Janeiro et de Pernambuco (2), centres principaux auxquels se rattachaient les simples résidences et les stations des missionnaires.

Le collège de Bahia subvenait aux besoins spirituels de trois bourgades d'indigènes, établies à proximité de la ville, et dans chacune desquelles il entretenait deux religieux. De ce collège partirent aussi des essaims de missionnaires qui allèrent au loin conquérir des âmes, ainsi qu'il arriva, l'an 1581, à deux Jésuites envoyés à cent vingt lieues de Bahia chez les Rariens, montagnards auxquels le provincial adressa, en 1590, trois nouveaux apôtres, et en 1594 quatre autres Jésuites (3). Du collège de Bahia dépendaient les résidences des Ilheos et de Porto-Seguro, que les cruels Aymores ne cessèrent d'inquiéter jusqu'à la pacification obtenue par le dévouement des missionnaires de la Compagnie (4). Du reste, indépendamment de ce collège des Jésuites, Bahia possédait dès lors un couvent de Capucins (5).

Cinquante Jésuites peuplaient le collège de Rio-Janeiro et les résidences qui s'y rattachaient (6). Quatre religieux prenaient soin,

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 312.

(2) *Ibid.*, p. 307.

(3) *Ibid.*, p. 316.

(4) *Ibid.*, t. III, p. 467.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 331.

(6) *Ibid.*, p. 332.

notamment, de deux bourgs d'indigènes près Rio-Janeiro, et y entretenaient une ferveur admirable, comme l'atteste ce fait rapporté par Du Jarric (1) : « Il fallut une fois, dit-il, faire changer de place à une grande multitude d'iceux pour les loger en un lieu plus propre. Le Père qui les gouvernoit leur dict qu'ils bâtissent premièrement leurs loges, et que par après ils édifieroyent une église, pour y faire leurs dévotions. Jà, à Dieu ne plaise, répondirent-ils, que nous bastissions plus tost des maisons pour nostre demeure, que le temple où Dieu doit habiter ne soit édifié : nous faisons, avec le congé du P. recteur, l'église avant toute autre chose, et par après nous bastirons des loges pour nous. Le Père, voyant leur zèle, ne voulut pas y contredire ; de façon qu'ils commencèrent de mettre la main à la besogne, et bastirent l'église avec une telle promptitude qu'on en fust grandement esmerveillé. Il y eust, entr'autres, un bon vieillard, des principaux d'entr'eux, qui menoit un sien petit-fils, asgé seulement de trois ans, auquel il faisoit porter dans sa petite main une poignée de terre pour ayder au bastiment de l'église selon ses petites forces, et s'adressant à luy : « Apporte, luy disoit-il, mon fils, cette poignée de terre, et la mets en la paroy : car c'est pour toi que ceste église se bastit, puisque Dieu t'a fait la grâce de naistre en ce tems-cy, afin que tu ne veisses pas les mœurs sauvages et barbares de tes ancestres. » La résidence de Saint-Vincent, qui dépendait du collège de Rio-Janeiro, envoyait fréquemment des missionnaires chez les Carijos, au milieu desquels avaient péri naguère Pierre Correa et Jean Souza (2). Un navire portugais ayant enlevé environ soixante-dix Carijos sur la côte, entre autres Cayobig, frère du chef Farancaha, le commandant de Saint-Vincent ordonna que les captifs fussent reconduits au lieu où on les avait pris ; et le supérieur de la résidence chargea le P. Augustin de Matos et le P. custode Pirez de se joindre à l'escorte, afin de lui ménager un accueil favorable de la part des indigènes offensés (3). Les religieux quittèrent Saint-Vin-

cent le 4 décembre 1598. Arrivés au port de Patos, ils plantèrent une grande croix sur le rivage ; et, pendant qu'on allait prévenir Farancaha, ils disposèrent, avec des branches d'arbres et des feuillages, une petite chapelle pour y offrir les saints mystères. Les Portugais s'inquiétaient des sentiments de vengeance dont les Carijos pouvaient être animés : mais la rancune des indigènes s'évanouit en la présence des Jésuites. Farancaha, suivi d'une troupe nombreuse, parut bientôt, vêtu d'une longue robe bleue, une croix rouge marquée sur la poitrine, et l'épée au côté. Les Pères le reçurent avec honneur, et le conduisirent à leur chapelle. S'étant assis au milieu d'eux, et les tenant tous deux embrassés, il commença à pleurer, en signe de tendre affection ; il énuméra ensuite ses griefs contre les Portugais, finit par dire qu'il oubliait tout pour l'amour des Jésuites, « Et même, ajouta-t-il, je veux me faire chrétien avec toute ma famille. » Son frère Cayobig et les autres captifs ayant été débarqués, la paix fut conclue. Les Jésuites, auxquels Farancaha remit son neveu pour qu'ils l'élevassent à Saint-Vincent, annoncèrent qu'ils reviendraient cultiver une vigne si bien préparée : mais l'insuffisance de leur nombre ne leur permit pas de tenir immédiatement cette promesse. Le désir que les Carijos avaient de recevoir le baptême continua de se manifester. L'un d'eux, étant allé à Saint-Vincent, entra dans l'église des Jésuites, dédiée à saint Paul, au moment où l'on y régénérât quelques néophytes. De retour dans sa tribu, il parla de ce qu'il avait vu, et plusieurs s'adressèrent à lui pour être baptisés : mais, comme il se bornait à répandre de l'eau sur leur tête, sans prononcer les paroles sacramentelles qu'il ignorait, cette action demeurait sans effet spirituel. Frappés de l'ardeur des Carijos pour le christianisme, les Jésuites leur envoyèrent enfin le P. Sébastien Gomez. Plus tard, tandis que le P. Ferdinand Cardin était provincial, les Pères Jean Lobat et Jérôme Rodriguez firent, à leur tour, chez ces peuples une mission, dont Rodriguez rendit compte dans deux lettres du 26 novembre 1605 et du 11 août 1606 (1). La seconde résidence,

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 336.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 536, col. 1.

(3) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 336.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. III, p. 481.

dépendante du collège de Rio-Janeiro, était Piratiningua, d'où un Jésuite alla, l'an 1587, faire une mission chez les Miramonins, sorte de Bohémiens de l'Amérique méridionale, dont l'exemple corrompit leurs voisins : mais Piratiningua n'était pas encore devenu le repaire des Mamelucos (1), lorsque le P. Emmanuel de Chaves y mourut octogénaire en 1590 ; missionnaire d'une charité infatigable, car ni son grand âge ni sa faible complexion ne l'empêchaient de visiter pieds nus deux bourgades d'indigènes, assez voisines de la ville, et qui comportaient huit mille âmes (2). Dieu sembla l'enlever tout exprès, afin qu'il ne vit pas la désolation qui ne tarda point à couvrir ce pays. La troisième résidence était la ville des Saints, et la quatrième Espirito-Santo, où huit Jésuites desservaient six bourgades d'indigènes, renfermant plus de dix mille chrétiens. Le provincial s'étant rendu, l'an 1589, à Espirito-Santo, un chef idolâtre, nommé Tujupaluco, vint lui demander des missionnaires : on lui persuada de conduire à la résidence ceux des siens qui voulaient être instruits, et il y en eut bientôt trois cents de baptisés. Les principaux chrétiens du bourg des Trois Rois, voisin de Espirito-Santo, obtinrent du même provincial la permission de faire un voyage dans l'intérieur des terres, pour en ramener leurs parents et amis. Le P. Dominique Gracia s'embarqua avec eux, car ils voyageaient par eau en remontant une rivière ; et, lorsqu'après les avoir accompagnés quelque temps le Père dut les quitter, ces bons indigènes voulurent recevoir de lui les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Les Tapoyas ayant attaqué leurs canots au passage, un des chrétiens, blessé à mort, rendit l'âme, en disant : « Jésus, ayez pitié de moi ! » Enfin, les voyageurs arrivèrent à leur destination, où ils apprirent que l'indigène Jaguabara avait déjà provoqué une transmigration, mais que les Apiapetanguas avaient barré le chemin aux émigrants, dont plusieurs étaient tombés morts. On prit alors le parti de s'aboucher avec les Apiapetanguas, pour qu'ils laissassent le passage libre : mais ceux-ci, enorgueillis de leur pre-

mière victoire, accueillirent les députés à coups de flèches. Emmanuel Mascarenhas, l'un d'eux, blessé auprès du cœur, mourut bientôt après, dit Du Jarric (1), « exhortant ses compagnons d'être toujours bons chrétiens, de poursuivre cette sainte entreprise, et d'amener auprès des Pères leurs parents et amis. « Quant à moi, disait-il, je suis bien aise de mourir pour cette cause ; et partant je ne veux point que personne se contriste à l'occasion de ma mort, ni mes enfans mêmes, lesquels j'ay laissés auprès des Pères : et suffit qu'ils soient là, car je sçay qu'ils ne seront point délaissez et abandonnez d'iceux. » Or, après qu'il eust demandé pardon à Dieu de ses péchés, il rendit l'âme, invoquant le nom de Jésus ; et ses compagnons enterrèrent le corps en un lieu secret et caché, de peur que les ennemis ne le trouvassent et le mangeassent, selon leur coutume. » Cet échec ne découragea point les zélés chrétiens. Antoine Diaz, que les Jésuites avaient instruits à conférer le baptême, eut la consolation de baptiser Jaguabara, qu'une maladie enleva sur ces entrefaites ; puis il réunit aux environs un assez grand nombre d'émigrants pour pouvoir forcer le passage obstinément défendu par les Apiapetanguas. Piraguasu, l'un de ces émigrants, accompagné de ses quatre fils, fit son entrée dans le bourg des Trois Rois, en prononçant, selon l'usage des indigènes, une harangue où il exprimait sa joie d'être arrivé. Il se rendit ensuite avec ses quatre enfans à l'église, puis chez les Jésuites, qu'il embrassa avec des transports d'allégresse. Après Piraguasu, se présenta la veuve de Jaguabara, suivie de sa nombreuse famille et d'un long cortège. Elle portait un chapelet suspendu à son cou ; et, en entrant dans le bourg, « Qu'on ne s'étonne pas, dit-elle, si je prends la parole, quoique simple femme : car, puisque mon mari est mort, je dois tenir sa place. » Quand elle se fut retirée dans sa demeure, tous les habitants du bourg vinrent pleurer en sa présence ; les femmes lui apportèrent ensuite des présents, et les Jésuites lui envoyèrent aussi le leur. Le lendemain, elle vint les visiter, accompagnée de toute sa famille, dont la vue réjouit les Pè-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 97, col. 2.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables, etc.*, t. II, p. 343.

(1) *Histoire des choses plus mémorables, etc.*, t. II, p. 348.

éprouvés à coups
as, l'un d'eux,
plentôt après,
compagnons
pour s'occuper
auprès des
nt à moi, di-
vir pour ceste
point que per-
ma mort, ni
laissés auprès
à, car je scay
t abandonnez
mandé pardon
l'âme, invo-
mpagnons en-
et et caché,
rassent et le
Cet échec
uréliens. An-
nt instruits à
molation de
e enleva sur
environs un
pour pouvoir
endu par les
de ces émi-
fils, fit son
bis, en pro-
es, une ha-
être arrivé.
re enfants à
il embrassa
Après Pira-
Jaguabara,
d'un long
pendu à son
« Qu'on ne
la parole,
e mon mari
and elle se
s habitants
ésence; les
résents, et
e leur. Le
compagnée
uit les Pè-

, etc., t. II,

rea, qui remercièrent Dieu de ce que sa bergerie se remplissait. Quatre jours après, la veuve tomba malade. Se sentant près de sa fin, elle demanda le baptême, qu'on avait différé de lui donner jusqu'à ce qu'elle fût mieux instruite. Comme son état ne lui permettait pas d'aller à l'église, on lui proposa de la baptiser à la maison. « Non, répondit-elle; je suis venue de si loin pour être baptisée à l'église et en la présence de Dieu. Je ne veux pas l'être ailleurs. » Le religieux répliqua que Dieu est partout. « Sans doute, dit-elle; mais je veux être baptisée dans sa maison, et non dans celle des hommes. » Pour la satisfaire, on dut la porter à l'église, où elle fut régénérée à sa grande joie et à celle de toute la bourgade. Après le baptême, elle exhala un grand soupir, en disant : « Maintenant, mon âme est contente; je ne crains pas de mourir, car j'ai obtenu ce que je désirais tant, d'être fille de Dieu. » Elle survécut encore deux mois, et, sa maladie s'étant aggravée, elle demanda l'extrême-onction. Le Jésuite lui dit, pour l'éprouver, que, puisqu'elle avait reçu le baptême peu de temps auparavant, il n'était pas nécessaire de lui appliquer l'huile sainte : mais elle ne fut tranquille qu'après qu'aux sacrements de pénitence et d'eucharistie on eut ajouté celui des mourants. Elle recommanda à sa famille de ne pas s'attrister de sa mort, parce qu'elle allait en paradis régner avec Jésus-Christ, et exhala son âme avec le doux nom du Sauveur.

Le collège de Rio-Janeiro se trouvait au midi de celui de Bahia : mais le collège de Pernambuco était au nord. Il renfermait vingt-cinq Jésuites, qui faisaient des missions ou voyages pour le salut des âmes dans le Parahyba et chez les Petiguaires. Les Français, après avoir quitté le Rio de Janeiro où les Portugais venaient de prévaloir, s'étaient retirés dans le Parahyba, dont les habitants trafiquèrent avec eux : mais, calvinistes pour la plupart, ils provoquèrent à un double titre les armes portugaises. Les expéditions se succédèrent depuis l'an 1585, jusqu'à ce que les calvinistes fussent repoussés et les Parahybas soumis. On répartit alors ces derniers dans des bourgades, que les Jésuites, naguères aumôniers des corps d'armée, évangélisèrent, si bien que, dès l'an 1591, on baptisa

onze cents indigènes (1). Le zèle généreux avec lequel les enfants de saint Ignace défendirent les Parahybas vaincus contre l'oppression des conquérants, détermina ces derniers à les remplacer par des missionnaires des ordres de Saint-François et de Saint-Benoît (2), qui, n'étant pas familiarisés avec l'idiome local, ne purent avancer beaucoup l'instruction des naturels. Voisins des Parahybas, les Petiguaires étaient au nombre d'environ seize mille, distribués en seize bourgades. On nommait Arbre-sec le chef d'un de ces bourgs, composé de trois mille âmes, et où s'éleva la première église, à l'instar de laquelle on en bâtit dans les autres villages : car, dit Du Jarrie, « j'ajoutai que les Petiguaires ne fussent pas baptisés, ils avoient néanmoins des églises, et en icelles des cloches, des ornements pour les autels, voire des images. Si grand estoit le désir qu'ils avoient d'estre chrétiens, que, même avant de l'estre, ils en prenoient les marques, et faisoient le même que ceux qui déjà le sont de longtemps : voire sembloient-ils les surpasser; car, n'ayant point d'argent pour acheter des cloches ny d'ornements d'église, afin d'en recouvrer pour cet effect, ils s'alloient louer aux Portugais pour travailler à leurs métairies ou engins de sucre (sucreries), et après acheptoient des mêmes Portugais ces choses, leur rendant l'argent qu'ils avoient gagné au travail. Brief, les Pères disent qu'ils n'ont encore trouvé aucun peuple au Brasil plus désireux de son salut que cestuy-cy, ni plus enclin à la piété. » Au reste, ajoute Du Jarrie, « l'accueil que les Petiguaires leur faisoient, quand ils arrivoient en quelque village, estoit plaisant. Car, premièrement, les jeunes hommes alloient au-devant d'eux, sortant en plusieurs bandes des bois où ils s'étoient cachés comme en embuscade, et sonnant de leurs fifres et tambours fort gayement. Après cela, les hommes faits venoient aussi au-devant d'eux assez loing du village; et, quand ils en estoient prez, les plus anciens et les principaux de tous sortoient du bourg pour les accueillir et les bien-veigner. Et, lorsqu'ils y entroient, les femmes sortoient de leurs maisons, et les

(1) Du Jarrie, *Histoire des choses plus mémorables, etc.*, t. II, p. 354.

(2) *Ibid.*, p. 355 et 318.



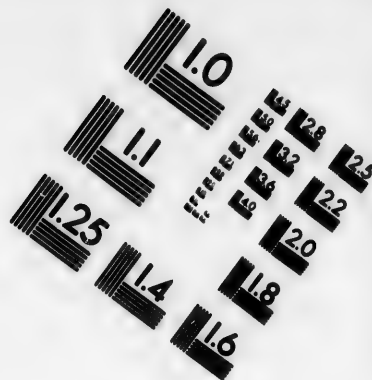
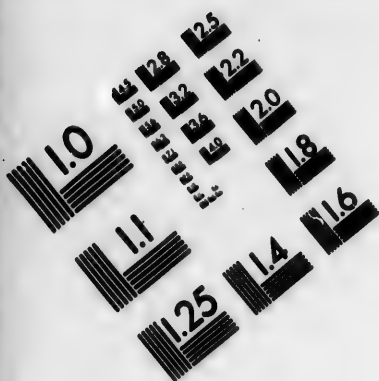
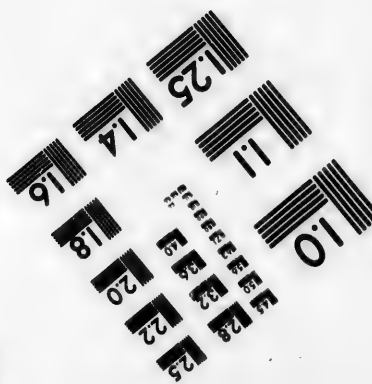
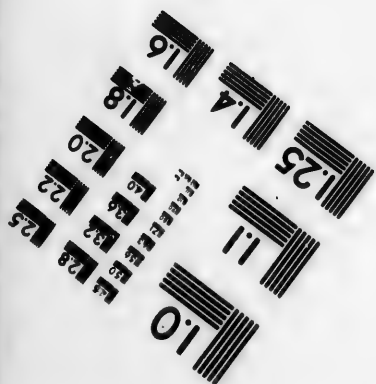
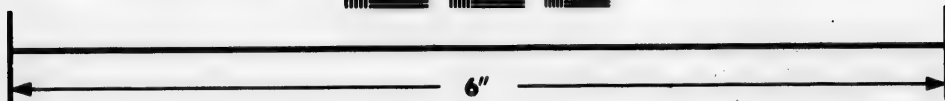
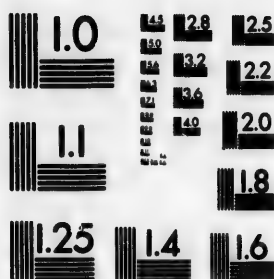


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4303

18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100

10
01
02
03
04
05
06
07
08
09
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

saluoient à leur façon accoutumée, montrant tous une grande joie et allégresse. Si tost qu'ils avoient mis le pied dans le village, l'on sonnoit les cloches, et le peuple s'assembloit dedans l'église... Après avoir prié Dieu quelque peu de tems, l'un d'iceux faisoit un petit mot d'exhortation à ces bonnes gens, les louant de ce qu'ils avoient déjà basti une église, et du désir qu'ils avoient de se rendre chrétiens, adjoustant qu'ils estoient venus là tout exprez pour leur prescher la foy de Jésus-Christ. » D'autres religieux ayant été chargés du soin des Petiguaires, dont ils ne parlaient pas l'idiome, trois ans se passèrent sans qu'on instruisit ces peuples et qu'on administrât le baptême sur leur territoire. Pierre Rodrigues, alors provincial, se hasarda, avec quelques autres Pères, à y faire une excursion. Les indigènes, dans leur joie, allèrent au-devant d'eux à deux lieues de distance. Le chef Metarouba, qui reconnut l'un des religieux, lui dit, selon Du Jarric : « Je me souviens bien que vous me vinistes voir en mon pays ; et dès-lors je mis vos paroles en mes oreilles et dans mon cœur pour m'en souvenir, en ma langue pour les dire, en mes mains et en mes doigts, brief en tous mes membres et sentiments, pour les exécuter. » Afin de ne pas donner aux Franciscains occasion de se plaindre, les Jésuites se bornèrent à baptiser soixante-quatre indigènes, tous en danger de mort. Ne pouvant s'arrêter en ce pays, ni entretenir les Petiguaires dans la foi, ils trouvaient dans cette impossibilité un nouveau motif de ne point baptiser les autres.

Depuis Pernambuco, qui est à huit degrés d'élévation australe, jusqu'au fleuve des Amazones dont l'embouchure tombe sur la ligne équinoxiale, s'étend une côte d'environ deux cents lieues, habitée par des peuples que le christianisme n'éclairait pas encore. Le P. François Pinto (1), né l'an 1552, naguère miraculeusement guéri par l'entremise d'Anchieta, et missionnaire d'une charité si ardente que le Brésil lui sembla trop petit en égard au désir qu'il avait de gagner le monde entier à Jésus-Christ, se familiarisa, dans quatre ou cinq excursions, avec la langue de ces peuplades, puis obtint de ses supérieurs

l'autorisation de fonder, au milieu d'elles, des Églises. On lui adjoignit le P. Louis Figueira, beaucoup plus jeune, mais non moins vertueux. Ils partirent, au mois de janvier 1607, de Pernambuco, firent d'abord cent vingt lieues par mer, continuèrent ensuite leur route par terre, à travers les marais et d'épaisses forêts, où ils ne trouvaient que quelques herbes pour apaiser leur faim. Ils arrivèrent ainsi à une montagne appelée Ibigapaba, éloignée de cent lieues du fleuve des Amazones, et firent demander aux Tapoyas la permission de passer outre. Ces barbares reçurent les présents qu'ils leur faisaient offrir, mais massacrèrent les indigènes chrétiens qui les avaient apportés. Les religieux, voyant que la réponse tardait à venir, se doutèrent de la catastrophe. Cependant, ils ne s'éloignèrent pas de la cabane qu'ils occupaient sur le bord d'une forêt. Tout à coup, les Tapoyas se précipitèrent, le 11 janvier 1608, sur le reste de leur escorte. Au tumulte que cause cette attaque inopinée, le P. François Pinto, qui disait ses heures dans la cabane, s'élança dehors. Les chrétiens s'efforcèrent de le défendre, en criant aux Tapoyas de s'arrêter, et que c'est un Père qui vient leur montrer le chemin du ciel. Les barbares n'en tiennent pas compte ; ils mettent en fuite, par la supériorité du nombre, cette faible escorte, à l'exception d'un seul homme, qui se laisse hacher en pièces plutôt que d'abandonner le Père ; enfin ils se ruent sur Pinto et lui appliquent tant de coups de bâton sur la tête qu'ils l'écrasent, brisent la mâchoire, et font sortir les yeux de leur orbite. Dieu permit que le P. Louis Figueira ne se trouvât pas en ce moment avec le martyr. Il était à quelque distance, lorsqu'un enfant, prenant les devants sur les meurtriers, courut à lui en criant : « Père, hâte-toi ! » Averti, il se jeta dans la forêt, où il se tint caché, tant que dura le désordre. Les Tapoyas s'étant éloignées après avoir pillé la cabane des religieux, il rejoignit les indigènes de l'escorte, avec laquelle il alla recueillir tout en pleurs les restes sanglants de Pinto, qu'il enveloppa dans un filet. Prévenu en ce moment qu'un catéchumène se mourait, il le baptisa, et aussitôt le nouveau chrétien rendit son âme à Dieu. Figueira réunit son corps et celui du généreux défenseur de Pinto aux reliques du martyr, et il les inhuma au pied de la montagne d'Ibigapaba.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables, etc.*, t. III, p. 489. Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 490.

Une colonisation tentée sur l'île Maranhao par les Français, qui voulurent se dédommager ainsi de l'échec essuyé sur le Rio de Janeiro et dans le Parahyba, donna lieu à une mission, malheureusement éphémère, dont les Capucins Claude d'Abbeville et Yves d'Évreux ont été les historiens.

Sous le règne de Henri IV, le capitaine Riffault partit le 15 mai 1694 avec trois navires pour le Brésil, où il voulait conquérir un établissement. Le succès ne répondit pas à ses espérances. Comme il ne lui restait qu'un vaisseau, il dut, en abandonnant l'Amérique, y laisser un certain nombre de Français, notamment un gentilhomme, nommé Des Vaux, né à Sainte-Maure en Touraine, qui se fit estimer des indigènes pour sa valeur, se familiarisa avec leur langue, et reçut d'eux la promesse qu'ils se soumettraient au christianisme et au patronage de la France. De retour dans sa patrie, il exposa les favorables dispositions des indigènes à Henri IV, qui chargea M. de La Ravardière, marin expérimenté, d'aller vérifier au Brésil et dans l'île Maranhao si l'on pourrait y établir une colonie. Mais le roi ne laissa repartir Des Vaux, qui était calviniste, qu'après avoir obtenu qu'il embrassât la foi catholique. La Ravardière ramena ce gentilhomme à Maranhao, s'assura dans l'île de ce nom et sur le continent de l'exactitude des renseignements que Des Vaux avait donnés, puis fit voile pour la France. La mort de Henri IV ne permit pas de faire sanctionner le plan de colonisation avant l'année 1611. Pendant ce délai, La Ravardière s'associa avec le baron de Sancy et M. de Rasilly, dont le désir de propager la foi était le principal mobile. Aussi pria-t-il la reine régente de lui accorder des missionnaires Capucins, religieux qu'il affectionnait depuis son enfance ; et la reine, aussi désireuse de procurer la conversion des idolâtres que de faire réussir une entreprise goûtée par Henri IV, non-seulement établit Rasilly et La Ravardière, lieutenants généraux du roi au Maranhao, mais trouva bon qu'ils y conduisissent des Capucins pour y planter la foi (1). Le 26 avril 1611, elle écrivit de

Fontainebleau au P. Léonard de Paris, leur provincial : « Père Léonard, le sieur de Rasilly, lieutenant général pour le Roy Monsieur mon fils aux Indes occidentales, m'a fait entendre l'espérance qu'il y a d'introduire la foy chrestienne en ces pays-là, et que, pour y parvenir, il seroit à propos d'y envoyer quelques religieux de vostre ordre pour y demeurer, et vaquer autant qu'ils pourront à l'establissement de ladite foy chrestienne. C'est pourquoy je vous fais celle-cy, pour vous prier d'y envoyer jusque à quatre desdicts religieux que vous en estimerez plus dignes et capables, ausquels vous ordonnerez de s'y acheminer avec celui qu'on vous enverra pour les recevoir et conduire ; m'assurant que, comme ils sont personnes de grande suffisance, piété et dévotion, ils y feront aussi beaucoup de fruit, et augmenteront tousjours davantage, à la gloire de Dieu, la réputation de vostre dict ordre. Et n'estant celle-cy pour autre subject, je prie Dieu, Père Léonard, qu'il vous ait en sa sainte garde. » Les Capucins acceptèrent cette mission, avec le consentement du P. Jérôme de Castelleretti, ministre général de l'ordre, et le choix tomba sur les Pères Claude d'Abbeville, Yves d'Évreux, Arsène de Paris, et Ambroise d'Amiens, qui s'embarquèrent le 19 mars 1612 au port de Cancale en Bretagne. La flottille étant arrivée le 26 juillet à un îlot situé à l'embouchure du fleuve, et éloigné de douze lieues de la grande île Maranhao, les lieutenants généraux députèrent Des Vaux vers les indigènes de cette île, pour s'assurer s'ils étaient toujours disposés à embrasser le christianisme et à recevoir les Français. Pendant son absence, une croix fut plantée, le dimanche 29 juillet, dans l'îlot, dont on prit ainsi possession au nom de Jésus-Christ. Rasilly, que Des Vaux vint chercher, se rendit à son tour dans l'île Maranhao, d'où il manda aux missionnaires de venir le rejoindre ; et le 6 août, dit Claude d'Abbeville (1), « jour de la glorieuse Transfiguration de notre Sauveur Jésus-Christ, nous arrivâmes, avec l'aide de

diens habitants de ce pays, avec les missives et avis qui ont été envoyés de nouveau, par le P. Claude d'Abbeville, prédicateur retourné du susdit voyage, p. 1.

(1) *Histoire de la mission des Pères Capucins en l'île de Maraganan*, p. 61.

(1) *Histoire de la mission des Pères Capucins en l'île de Maraganan et terres circonvoisines*, où est traité des singularités admirables et des mœurs merveilleuses des In-

Dieu, à Jeviré, qui est en la grande île de Maragnan, habitée des Indiens et sauvages Tupinamba (Tupinambas), qui sont les trésors et pierres précieuses que nous cherchions, et pour lesquelles nous avions tant fait de chemin et couru de hazards... Etant tous quatre revestus de surplis blancs, portans nos bâtons à la main avec les croix et crucifix au-dessus, nous descendîmes de notre barque, entrans dans l'un des canots... Sitôt que ceux qui nous conduisoient eurent commencé à ramer, tirans vers la terre, ce fut une merveille à nos yeux de voir plusieurs de ces Indiens et sauvages se jeter à nage, pour nous prévenir de caresses et venir au-devant de nous ; et ainsi accompagnés, enfin, par la faveur divine, nous arrivâmes au lieu tant désiré. Au sortir de notre canot, mettant pied à terre, le sieur Rasilly se prosterna à genoux avec tous les François ; et, après nous estre entre-salues et embrassés, je commençay à entonner le *Te Deum laudamus*, allans en procession avec cette belle compagnie française qui marchoit en ordre, suivie d'une grande troupe d'Indiens. Chacun versoit des larmes en abondance, qui découloient le long de nostre face, pour la joie et allégresse que nous ressentions en nous-mêmes de nous voir les premiers jouissans de ce bonheur, que d'entrer en assurance en cette terre infidèle, d'autant que nous prenions possession de ce nouveau royaume au nom du Roy des Roys, le Rédempteur du monde, nostre Sauveur Jésus-Christ. » Un autel portatif ayant été disposé sous une tente, au sommet d'une colline, les quatre religieux y célébrèrent la messe le dimanche 12 août, fête de sainte Claire. « Il ne faut pas demander, ajoute Claude d'Abbeville (1), si ces pauvres gens estoient consolés de voir les belles cérémonies qui se font en ce divin mystère, et particulièrement les beaux ornemens dont nous estions revestus à l'autel ; jugeans bien que là-dessous estoient compris des mystères qu'ils n'entendoient pas : le temps qu'ils employoient en l'admiration de ces belles cérémonies ne leur tarديوit nullement. Quand ce vint à l'offertoire, on ferma le devant du pavillon, suivant les ordonnances de l'Eglise, laquelle n'admet à ce divin mystère que les fidèles

chrétiens, dont ils demeurèrent fort estonnés et marris, tant pour se voir privés du contentement qu'ils prenoient à nous voir, que pour l'affront qu'ils croyoient leur estre fait. Quelques-uns même des catholiques en furent scandalisés, estans assez peu instruits de cette séparation des catécumènes et infidèles, selon que l'Eglise ordonne, lorsqu'on vient à l'offertoire, et durant ce divin mystère, non sans grandes raisons. » Enfin, nous les rendîmes capables ; et, les Indiens entendans que nous n'y pouvions admettre que ceux qui sont baptisés et reçus au nombre des enfans de ce grand Toupan, il ne leur resta plus qu'un désir seulement de se faire bientôt instruire et baptiser, pour, à leur contentement, jouir des grâces et participer aux fruits admirables qu'on leur faisoit entendre estre conférés par le Sauveur du monde, qui est présent réellement et de fait en ce très saint sacrement. De là en avant, se trouvant en la messe, au même temps que l'on abaissoit les extrémités du pavillon, ils s'en alloient aussitôt fort librement, se contentans de contempler en leurs esprits ce qu'ils ne pouvoient voir des yeux ; excepté les baptisés, qui y assistoient continuellement jusques à la fin, comme les autres François. » Une conférence eut lieu entre Rasilly et Japy Ouasson, principal chef de l'île Maragnan, auquel Claude d'Abbeville (1) fait tenir ce discours, reflet évident des lumières répandues par d'anciens missionnaires chez les Tupinambas, avant que ces peuples n'abandonnassent le littoral du Brésil central (2) pour se retirer au nord-ouest devant les conquérans portugais : « Je suis grandement content de ce que vous a amené les Pay (pajés) et prophètes. » Quand les maudits Pero (Portugais) nous ont tant fait de cruautés, ils ne nous reprochoient autre chose que nous n'adorions point Dieu. Malheureux qu'ils sont ! Hé ! comment l'adorations-nous, si l'on ne nous enseigne premièrement à le connoître, le prier et l'adorer ? Nous savons aussi bien qu'eux qu'il y en a un, qui a créé toutes choses, qui est tout bon ; et que c'est luy qui nous a donné l'ame, laquelle est immortelle. Nous croyons encor que, pour

(1) Histoire de la mission des Pères Capucins en l'île de Maragnan, p. 64 bis

(1) Histoire de la mission des Pères Capucins en l'île de Maragnan, p. 60.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 367, col. 2.

nt fort estonnez
es du contente-
r, que pour l'af-
fait. Quelques-
ent scandalises,
séparation des
que l'Eglise or-
toire, et durant
grandes raisons.
bles; et, les In-
uvions admettre
ceux au nombre
il ne leur resta
se faire bientôt
r contentement,
aux fruits admi-
estre confères
est présent réel-
naint sacrement.
n la messe, au
t les extrémités
sistait fort libre-
voir en leurs oc-
voir des yeux;
loient continel-
les autres Fran-
entre Rasilly et
de l'île Maran-
le (1) fait tenir
lumières répan-
chez les Tupi-
n'abandonna-
ral (2) pour se
les conquérants
t content de ce
ajés) et prophé-
pero (Portugais)
ile ne nous re-
adorions point
Hé! comment
a enseigne pre-
ier et l'adorer?
qu'il y en a un,
t tout bon; et
l'ame, laquelle
cor que, pour

la méchanceté des hommes, Dieu envoya le déluge par toute la terre pour les châtier, et réserva seulement un bon père et une bonne mère, dont nous sommes tous sortis; et n'estions qu'un, vous et nous. Mais Dieu, quelque tems après le déluge, envoya ses prophètes, portans barbes, pour nous venir instruire en la loy de Dieu. Ces dicts prophètes présentèrent à notre père, dont nous sommes descendus, deux espèces, l'une de bois et l'autre de fer, et lui en baillèrent le choix. Il trouva l'espée de fer trop pesante, et esleut celle de bois. A son refus, le père dont vous estes sorti, qui fut plus avisé, prit celle de fer. Et du depuis nous fuimes misérables: car les prophètes, voyant que ceux de notre nation ne les vouloient pas croire, s'envolèrent au ciel, laissant les marques de leurs personnes et de leurs pieds gravées avec des croix dans la roche qui est auprès de Potyion. Après cela, la diversité des langues se mit parmi nous, qui n'en avions qu'une auparavant: si bien que, ne nous entendans plus, nous nous sommes toujours massacrez et entremangez les uns les autres, le diable Jeropary se jouant de nous. Et après tant de misères, pour nous combler de malheurs, cette maudite race de Pero sont venus prendre nostre pays, et ont espuisé cette grande et ancienne nation, et l'ont réduite au petit nombre comme tu peux sçavoir que nous sommes à cette heure. Sur l'invitation de Rasilly, le P. Yves d'Évreux répondit à Japy Ouassou: « Tout ce que tu as raconté de Dieu, de ce qu'il a créé toutes choses, l'air, la terre, la mer, et tout ce qui est ici-bas est véritable. Sa juste colère contre les pécheurs, ingrats de ses bienfaits; sa vengeance par le déluge; l'envoi qu'il fit de ses prophètes parmi vous autres; les marques mêmes que tu as venues, et beaucoup de François aussi, sur les roches de Potyion; la division des langues entre vous autres; les guerres, les meurtres et persécutions des Pero, tout cela est véritable. Ces malheurs et châtimens arrivent à tous ceux qui ne veulent entendre la parole de Dieu par la bouche de ses prophètes, et qui ayment mieux adhérer à la maudite persuasion de Jeropary, ennemi mortel de l'homme. Mais, lorsque Dieu, qui est tout bon, a longtems puny les pécheurs; les voyant humiliés et comme réduits à néant, quand ils ont recours à lui, il les relève de misère, les ren-

dant plus heureux que jamais. L'exemple de vos pères vous doit servir à ne faire pas maintenant comme ils firent autrefois: car, Dieu nous ayant envoyés ici pour la dernière fois voir si vous désiriez d'être mis au nombre de ses enfans, si vous estiez si imprudens et misérables que de ne nous écouter pas, vous vous trouveriez encor en plus grande misère que jamais, et vostre nation seroit entièrement ruinée. Mais, si vous voulez vous remettre à la volonté de Dieu, écouter sa parole, et ensuivre ses commandemens, vous ne serez jamais abandonnés de nous autres qui mourrons pour votre conservation, ny des bons François aussi qui ne quitteront jamais vostre terre tant que nous y serons. » Japy Ouassou s'étonnait beaucoup de ce que les missionnaires n'avaient pas de compagnes. « Étes-vous descendus du ciel? leur demanda-t-il. Étes-vous nés de père et de mère? Hé quoi! n'êtes-vous pas mortels comme nous? » Ce chef s'étonnait encore, et s'offensait même de ce que les Français ne contractaient pas, comme les Portugais, d'unions passagères avec les filles indigènes, qui tenaient à honneur la maternité puisée à cette source. Le P. Yves d'Évreux rectifia sur ces divers points les idées de Japy Ouassou, que la chasteté des ministres de Jésus-Christ pénétra surtout d'admiration. On fit comprendre aux naturels qu'en signe de leur réconciliation avec Dieu et de leur alliance avec les Français, ils devaient commencer par arborer l'étendard de la croix. Ce glorieux symbole fut inauguré dès le 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, et Claude d'Abbeville parle de l'empressement des indigènes à le vénérer. « Les principaux, dit-il (1), vinrent avec une particulière dévotion, servant de bon exemple à tous les autres. Ils estoient revestus de belles casaques d'un bleu céleste, sur lesquelles il y avoit des croix blanches devant et derrière, que les sieurs lieutenans généraux leur avoient données pour s'en servir en cete action et autres semblables solennités. Ils firent aussitôt suivis des vieillards et anciens, et puis de tout le reste des Indiens qui y estoient présents. Ils venoient tous par ordre et sans confusion, les uns après les autres, les mains jointes, se pro-

(1) Histoire de la mission des Pères Capucins en l'île de Maragnan, p. 88.

sterner les deux genoux en terre devant la ditte croix, ainsi qu'ils nous avoient vu faire, l'adorant et baisant avec autant de révérence, d'humilité et de dévotion, que s'ils eussent été nourris toutes leurs vies au christianisme : si qu'en leur extérieur on ne pouvait juger autre chose qu'un effet de cet Esprit divin qui prévenoit ces pauvres âmes sauvages, et les disposoit par l'influence de ses grâces à embrasser la vraie religion. A peine croiriez-vous l'abondance des larmes qui couloient de nos yeux, pour la joye que nous avions de voir de vénérables vieillards et de jeunes enfants ainsi prosterner au pied de cette croix. Mais qui pourroit exprimer la ferveur de ce peuple, aidant à nos Français à planter ce glorieux standard au milieu de leur terre ? Vous les voyez tous se mettre en devoir pour l'élever eux-mêmes avec un zèle indicible, et un courage, non pas payen, mais vraiment chrétien ; triomphant ainsi victorieusement de ce cruel et maudit Jeropary, auquel d'alors ils renonçoient publiquement par cette action héroïque et chrétienne, le déposant et chassant de son royaume, pour recevoir et y établir le souverain monarque du ciel et de la terre Jésus-Christ. » (Pl. XCIV, n° 2.)

Le 28 septembre, les Pères Claude et Arsène partirent avec Rasilly pour parcourir les différents villages de l'île, pendant que les Pères Yves et Ambroise restaient au fort Saint-Louis, dans lequel les Français s'étaient retranchés. Ce fut à Juniparan, résidence de Japy Ouassou, que les deux missionnaires commencèrent à enseigner publiquement la doctrine chrétienne aux Tupinambas, tous assis à terre, suivant leur coutume. Le discours, écouté en silence et avec une profonde attention, dura deux heures et demie. A peine était-il fini, que les indigènes, se levant tout à coup, comme si le Saint-Esprit les eût enflammés de ses célestes ardeurs, s'écrièrent : « Je crois en Dieu, mon Père ! » Toucan Ouassou, fils aîné de Japy, courant aux deux apôtres, les embrassa tendrement, les yeux baignés de larmes, et disant avec force : « Ah ! prophète, je crois en Dieu le Père, je crois en Dieu le Fils, je crois en Dieu le Saint-Esprit. Baptisez-moi, mon Père, baptisez-moi. » Après les délais que réclamait l'instruction des néophytes, Toucan reçut au baptême le nom de Louis, en l'honneur de Louis XIII. La nouvelle

de la mort du P. Ambroise, arrivée le 9 octobre, tempéra seule la joye que la conversion d'une foule d'indigènes causait aux missionnaires ; joye que les lois fondamentales établies par les lieutenants généraux, sous la date du 30 novembre 1612, étaient bien propres à augmenter. En effet, on lisait en tête de ces lois : « Reconnaissans la grâce, bonté et miséricorde que Dieu nous a faicte de nous avoir si heureusement conduits et amenez à bon port, nous commencerons par les ordonnances qui regardent principalement son honneur et gloire. Ordonnons donc très expressément à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, qu'ils aient à craindre, servir et honorer Dieu, en observant ses saints commandemens ; protestans de n'estimer jamais ny de donner charge aucune qu'à ceux que nous connoistrions avoir cette intention sainte et droite. Ordonnons que son saint nom ne soit point juré, sur peine d'amende pécuniaire pour les pauvres en France, qui sera par nous en nostre conseil arbitrée selon la qualité des personnes jusques à la troisieme fois, voulans et entendans que la quatrieme fois ils soyent punis corporellement selon la qualité du blasphème. Ordonnons à toutes personnes, de quelque qualité qu'ils soient, d'honorer et respecter les Révérends Pères Capucins que Sa Majesté nous a mis entre les mains pour planter entre les Indiens la religion catholique, apostolique, romaine, sur peine d'estre tenus pour infracteurs de nos ordonnances, et d'estre punis selon l'exigence du cas, pour le mespris qu'on pourroit avoir faict à leurs personnes. Ordonnons qu'aucun, de quelque qualité ou condition qu'il soit, n'aye à donner aucun trouble ny empeschement ausdicts Révérends Pères Capucins touchant l'exercice de la religion, ny de leur mission et conversion des âmes des indiens, sur peine de la vie. » Cependant, la colonie ayant besoin des secours de la mère patrie pour se maintenir, Rasilly fut prié d'aller les solliciter en France ; « et d'autant que le temporel n'estoit qu'accessoire du spirituel, dit Claude d'Abbeville (1), l'on détermina, bien à mon grand regret, que je l'accompagnerois, pour représenter à Sa Majesté tout ce qui s'es-

(1) *Histoire de la mission des Pères Capucins en l'île de Maragnan*, p. 330.

le 9 octobre, conversion d'une missionnaires; établies par les arts du 30 novembre à augmenter. lois : « Reconcorde que Dieu reussent connus commencegardent principes. Ordonnons personnes, de soient, qu'ils orer Dieu, en mens; protedonner charge noistrans avoir Ordonnons que, sur peine d'arres en France, conseil arbitré ques à la troi- que la qua- rellement selon nmons à toutes qu'ils soient, ande Pères Ca- entre les mains religion catho- r peine d'estre rdonnances, et a cas, pour le et à leurs per- quelque qua- ye à donner audicts Révé- exercice de la conversion des vie. » Cepen- secours de la ailly fut prié t d'autant que du spirituel, termina, bien ompagnerois, et ce qui s'es-

capucins on l'ist

toit passé, et à nos Pères tout le bien qui se présentait là pour l'accroissement de l'Eglise, à ce qui leur pleust y adviser. » En même temps, les principaux indigènes chargèrent six des leurs d'aller faire hommage au roi Très-Christien, et réclamer sa protection en faveur de ses sujets de cette nouvelle France équinoxiale. Le P. Claude d'Abbeville fit voile pour le Havre au commencement de décembre, et y arriva au mois de mars 1613. Le 12 avril, les Capucins du couvent de Paris et ceux du couvent de Meudon, conduits par le P. Archange de Pembroch, alors commissaire de la province de Paris, allèrent processionnellement au-devant du missionnaire et des six indigènes de Maranhao, qu'ils amenèrent à l'église des religieux, où se pressaient les fidèles, « tous bien aises, rapporte Claude d'Abbeville, de voir ces pauvres sauvages revestus de leurs plus beaux plumages, tenant leur maraca en la main; mais bien plus joyeux de les voir en chemin et en volonté de se revestir du nouvel homme et de la robe nuptiale, je veux dire de l'innocence des enfants de Dieu, par le moyen du saint baptême qu'ils venoient chercher... Après plusieurs oraisons que l'on dit devant le grand autel en action de grâce, je fis dire tout haut aux Indiens qui estoient là le *Pater noster* et l'*Ave Maria* en leur langue, selon qu'on leur avoit appris. La foule du peuple estoit si grande, que nous fumes forcez de nous retirer avec les Indiens dedans notre couvent, et là donner quelque loisir à nos Pères de les voir, caresser et instruire. Ce remède fut plus propre pour altérer que pour désaltérer le désir que le peuple avoit de voir ces Indiens : car notre couvent estoit tellement visité, que, pour résister à la foule et à l'importunité du peuple, il falut que Sa Majesté envoyât des gardes... Incontinent après notre arrivée, le R. P. commissaire susdit, accompagné du sieur de Rasilly et de moy, conduisit les susdits Indiens au Louvre, où, selon les anciennes cérémonies de France, ils firent hommage à notre roy Très-chrestien..., l'un d'entr'eux lui faisant cette harangue : « Grand monarque, tu as eu agréable de nous envoyer de grande personnages avec des prophètes pour nous enseigner la loy de Dieu et nous maintenir contre nos ennemis. A jamais nous t'en serons redevables : d'autant que jusques à présent nous

avons mené une vie misérable, sans loy et sans foy, nous entremangeans les uns les autres. J'admire la grandeur, te voyant le monarque d'une telle nation et d'un si grand pais. Et suis honteux de me présenter icy devant toy, reconnaissant la différence qu'il y a entre les enfans de Dieu, que vous estes, et les enfans de Jero-pary, tels que nous avons toujours esté. Tu as bien de l'honneur de nous avoir envoyé de tels prophètes et de si braves hommes; et tu as fort bien fait, car ils n'ont pas esté inutiles. En reconnaissance de quoy, les principaux de nostre pais nous ont ici envoyés, au nom de toute nostre nation, pour faire hommage à ta grandeur tel que nous devons, et te supplier de nous donner nombre desdicts prophètes pour nous faire enfans de Dieu, et de grands guerriers pour nous maintenir, protestans qu'à jamais nous demeurerons tes subjects et tes serviteurs très humbles et très fidèles, et fidèles amis de tous les François. » Le Pape Paul V ne se réjouit pas moins que Louis XIII et Marie de Médicis de ces premiers résultats de la mission des Capucins dans l'île Maranhao, où l'on se disposa à envoyer douze religieux du même ordre. Trois des Tupinambas ne devoient pas y retourner : Carypyra, Patoua et Manen, après avoir reçu le baptême au lit de mort, avec les noms de François, de Jacques et d'Antoine, expirèrent à Paris. Itapoucou, Ovaroyio et Japouay, qui leur survécurent, furent baptisés, le 24 juin, avec éclat, dans l'église des Capucins du faubourg Saint-Honoré, par l'évêque de Paris, en présence du roi et de la reine, leurs parrain et marraine. « Sur l'imposition des noms, dit Claude d'Abbeville (1), la reine trouva bon qu'on leur baillât Henry, Louys et Jean : mais, monseigneur l'évesque de Paris ayant demandé à Sa Majesté si elle avoit agréable de faire porter à tous trois ce grand nom de Louys, pour rendre le nom du roy leur parrain plus recommandable parmy les barbares, elle donna librement son consentement, et ainsi furent tous trois appelez Louys. Le roy fit voir sur sa face un singulier plaisir de cette rencontre... Huit jours après, pour faire porter à ces néophytes la foy de leur maistre, non *in occulto* comme les Juifs, mais

(1) Histoire de la mission des Pères Capucins en l'isle de Maragnan, p. 308 bis.

sur le front, monseigneur l'évêque de Paris, occupé en d'autres affaires d'importance, pria monseigneur l'évêque d'Auxerre de leur administrer le sacrement de confirmation; où l'on trouva bon, tant pour les distinguer l'un de l'autre, que pour porter le nom de la reine à Maraguan, de leur bailler à tous trois de nouveaux noms. Ainsi le premier fut appelé Louys-Marie, le second Louys-Henry, et le troisième Louys de saint Jean, en mémoire d'un si grand bénéfice qu'ils avoient reçu au jour de ce glorieux Précurseur. Un indigène de douze ans, nommé Pyravava, de la nation des Tapouys, esclave dans l'île Maranhãô à l'arrivée des Capucins, fut baptisé le 15 septembre par Claude d'Abbeville, puis confirmé par l'évêque de Rennes. Dès le 15 juillet précédent, le P. Yves d'Évreux avait écrit de la colonie, au provincial des Capucins de la province de Paris, que, s'il n'y avait qu'à baptiser ceux qui demandoient avec instance le sacrement de la régénération, plus de cent mille indigènes auraient déjà reçu le baptême tant dans l'île que sur le continent voisin (1). Ce religieux ne pouvait guère quitter le fort Saint-Louis; mais le P. Arsène, son compagnon, évangélisait les campagnes (2).

Nous venons d'analyser la Relation du P. Claude d'Abbeville. Celle du P. Yves d'Évreux est encore plus importante; car le premier ne resta que quatre mois dans la mission, et le second y demeura deux ans entiers. Il se trouva ainsi dans une admirable position pour observer les indigènes, et pour recueillir des traditions qu'on chercherait vainement ailleurs. Mais, avant tout, le P. Yves est missionnaire: s'il a quitté son couvent, c'est afin de convertir les infidèles, et de leur exposer les mystères du christianisme. Il a tout le génie de son apostolat; et, pour se faire merveilleusement comprendre des néophytes, qu'il saisira par d'ingénieuses comparaisons, il n'a qu'un regard à jeter sur les petites forêts verdoyantes qui bordent l'Océan. «Entre ces arbres, j'en trouve dignes d'être remarqués, dit-il, premièrement les aparituriers, qui sont arbres croissans le long de la

mer, et jectent de leurs rameaux de petits filets sur le sable ou entre les pierres que couvre la vase, qui tost prennent racine, et fortifient et grossissent, et ayans eu leur stature parfaite commencent eux-mêmes de jeter d'autres filets, qui font comme ils ont fait, en sorte que ces arbres se multiplient infiniment, chacun produisant son semblable de main en main, non de la racine comme les autres arbres, ains de leurs rameaux; en quoy je ne sçay lequel des deux plus admirer, ou la succession perpétuelle de père en fils, ou la génération toute diverse d'avec le commun des végétaux. Je me servois de cette comparaison pour faire comprendre aux sauvages le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, en leur disant que Jésus avoit deux naissances, une d'en haut, éternelle et divine, sortant de son Père sans en sortir, distingué de son Père par hypostase, comme le rameau de l'apariturier avec le fils engendré de luy, un toutefois en essence et substance avec son Géniteur comme le filet avec son rameau, vivant d'une meisme nourriture divine et céleste, sçavoir: l'amour du Saint-Esprit, qui fait la troisième personne; l'autre d'en bas, temporelle et humaine, sorti du sein de la Vierge Marie et nourri de son lait... Ce que les sauvages concevoient extrêmement bien, et n'y trouvoient, à ce qu'ils me disoient, aucune difficulté; argumens ainsi: «Si Dieu a donné cette puissance aux arbres, qui n'ont point de sentiment, pourquoy lui-mesme n'auroit-il pas le moyen de le faire?» Le bon religieux, qui a su trouver de semblables comparaisons pour rendre sensibles à des sauvages les mystères les plus sublimes du christianisme, comprenait mieux les Brésiliens qu'aucun des voyageurs de son époque, dit M. Ferdinand Denis (1). En général, il leur est indulgent, et il se plaît à tracer de leur vie intérieure des tableaux pleins d'une grâce fidèle. Tantôt, après avoir expliqué la vie active de ses chers Tupinambas, il vous peindra la paresse voluptueuse qui succède chez eux à l'agitation; il vous montrera un de leurs guerriers se balançant dans son hamac sous les rameaux fleuris, et aimant mieux endurer la faim plusieurs heures que de changer un seul instant

(1) *Histoire de la mission des Pères Capucins en l'île de Maragnan*, p. 382 bis.

(2) *Ibid.*, p. 382.

(1) *Ces voyageurs français, dans la Revue de Paris*,

de petits filets
que couvre le
et fortifient et
ture parfaite
d'autres filets.
rte que ces ar-
macun produi-
ain, non de la
ains de leurs
quel des deux
perpétuelle de
toute diversité
Je me servois
comprendre aux
ion du Fils de
roit deux nais-
lle et divine,
et distingué de
le rameau de
ré de luy, un
avec son Gén-
meau, vivant
et céleste, sca-
qui fait la troi-
temporelle et
erge Marie et
sauvages conce-
voient, à ce
lité; argumen-
puissance aux
ent, pourquoy
n de le faire?»,
uver de sem-
re sensibles à
s sublimes du
les Brésiliens
époque, dit
néral, il leur
racer de leur
s d'une grâce
qué la vie ac-
vous peindra
de chez eux à
de leurs guer-
c sous les ra-
ndurer la faim
un seul instant

de position. A quelques pas de lui, des pièces de venaison cuites à point demeuraient sur le brasier, raconte le P. Yves: «Nos François affamés et délibérés de faire feste à cette table préparée, lui demandèrent d'une voix douce et amoureuse: «Estes-vous malade, mon compère?» Il répond qu'ouy. Les François répliquèrent: «Qu'avez-vous donc? Qu'est-ce qui vous fait mal?» — Ma femme, dict-il, est dès le matin au jardin, et je n'ay encore mangé.» Ses hôtes ont beau lui représenter qu'il n'a qu'à descendre pour satisfaire son appétit: il leur avoue qu'il ne se sent pas le courage de se lever; et, pour commencer un joyeux festin, il faut que les François se décident à le servir. «La peine qu'ils eurent d'apporter les viandes de dessus le boucan (gril), qui n'estoit qu'à trois pieds de là, fut le payement de leur écot.» Comme si le P. Yves craignait d'avoir calomnié ses chers catéchumènes, il s'écrie aussitôt: «Non-obstant ces perverses inclinations, ils en ont d'autres très bonnes et très louables à la vertu. La libéralité est très grande chez eux, et l'avarice en est fort éloignée... Ils gardent équité ensemble, ne se fraudent et ne se trompent... Ils sont fort compassionnans, et se respectent l'un l'autre, spécialement les vieillards. Ils sont fort patients en leurs misères et famines, jusques à manger de la terre, à quoy ils habituent leurs enfans: chose que j'ai vüe plusieurs fois, que les petits enfans tenoient en leurs mains une pelotte de terre, qu'ils ont en leur pays, quasi comme terre sigillée, laquelle ils succoient et mangeoient, ainsi que les enfans de France les poires, les pommes, et autres fruits qu'on leur donne.» On voit par là que, à l'imitation des Ottomans, les Tupinambas se nourrisaient quelquefois de terre. Si le P. Yves, qui aime à peindre les tribus par les détails de la vie privée, veut prouver qu'on ne pouvoit sans injustice désespérer des Tupinambas pour l'amélioration future de la colonie, il résume toute sa preuve dans une anecdote, contre-partie de celle que nous avons transcrite plus haut. «Je raconteray icy une jolie histoire. Un jour, je m'en allois visiter le grand Thion, principal des pierres vertes tabaières. Comme je fus dans sa loge, et que je l'eus demandé, une de ses femmes me conduisit sous un bel arbre, qui estoit au bout de sa loge, qui le

couvroit de l'ardeur du soleil. Là-dessous, il avoit dressé son mestier pour tisser des lits de coton, et travailloit après fort soigneusement. Je m'estonnay beaucoup de voir ce grand capitaine, vieux colonel de sa nation, ennobly de plusieurs coups de mousquet, s'amuser à faire ce mestier, et je ne peus me faire que je n'en secusse la raison, espérant apprendre quelque chose de nouveau en ce spectacle si particulier. Je lui fis demander, par le truchement qui estoit avec moy, à quelle fin il s'amusoit à cela? Il me fit response: «Les jeunes gens considèrent mes actions, et selon que je fais ils font. Si je demeuroid sur mon lit à humer le petun, ils ne voudroient faire autre chose; mais, quand ils me voient aller au bois, la hache sur l'espaule et la serpe en main, ou qu'ils me voient travailler à faire des lits, ils sont honteux de ne rien faire.» Quand le P. Yves a bien discours de toutes ces choses, continue M. Ferdinand Denis, sa pensée s'élève, son langage devient plus grave, il comprend toute la poésie traditionnelle de ce peuple, et il la rappelle avec d'admirables paroles: «Ce qui m'estonna davantage, est qu'ils réciteront ce qui s'est passé d'un tems immémorial, et ce seulement par la tradition: car les vieillards ont cette coutume de souvent raconter devant les jeunes gens quels furent leurs grands-pères et ayeux... Il font cecy dans leurs carbets (assemblées) et quelquefois en leurs loges, s'éveillans de bon matin et excitans les leurs à écouter les harangues. Aussi font-ils, quand ils se visitent: car, s'embrassant l'un l'autre en pleurant tendrement, ils répètent, l'un après l'autre, parole pour parole, leurs grands-pères et ayeux, et tout ce qui s'est passé en leurs siècles.» Si l'on compare la Relation d'Yves d'Évreux avec celle de Léry, qui l'a précédée de près de quatre-vingts ans, on y trouve, avec un développement remarquable, toutes les habitudes bizarres, toutes les pompes sauvages qui frappaient les François parmi les tribus du Rio de Janeiro. Cette Relation explique, d'ailleurs, avec une naïve simplicité, certains faits que le scepticisme du XVIII^e siècle s'est bäté de rejeter, et qui, selon M. Ferdinand Denis, méritoient au moins un examen sévère. Tout le monde connoit la tradition poétique qui a imposé au fleuve des Amazones le nom qu'il a conservé; vingt Relations,

moitié réelles, moitié fantastiques, parlèrent de ces femmes guerrières; le génie des Espagnols se plut à reproduire le mythe de l'antiquité sous toutes les formes; les récits merveilleux s'accumulèrent, et il parut plus simple, même à notre époque, de rejeter le fait parmi les fables que de le discuter le moment. Cependant, M. Alexandre de Humboldt admet que les Indiennes, lassées du joug, avaient bien pu lui échapper, pour former une tribu à part, comme ces noirs qui fuient dans les montagnes ou qui se cachent dans les forêts. L'auteur des *Vieux voyageurs français*, voyageur lui-même, et homme de sévère observation, ajoute qu'il suffit d'avoir campé au milieu d'un village américain, et d'y avoir observé les misères de la femme, pour comprendre cette opinion, à laquelle l'exagération a ôté sa probabilité, mais que le P. Yves rétablit. « Il sera bon, dit-il, que j'allègue ce que j'ai appris des sauvages touchant la vérité des Amazones, parce que c'est une demande ordinaire : s'il y a des Amazones en ces quartiers-là, et si elles sont semblables à celles dont les historiographes font tant mention. Pour le premier chef, vous devez savoir que c'est un bruit général et commun parmi tous les sauvages qu'il y en a, et qu'elles habitent en une île assez grande, ceinte de ce fleuve de Maragnan, autrement les Amazones, qui a, en son embouchure dans la mer, cinquante lieues de large, et que ces Amazones furent jadis femmes et filles de Tapinambos (Tupinambas), lesquelles se retirèrent, à la persuasion et sous la conduite d'une d'entr'elles, de la société et maîtrise des Tapinambos : et gagnans pays le long de cette rivière, enfin apercevant une belle île, elles s'y retirèrent, et admirèrent, en certaines saisons de l'année, savoir des acajous (1), les hommes des prochaines habitations pour avoir leur compagnie; que, si elles accouchent d'un fils, c'est pour le père, et l'emmène avec lui après qu'il est complètement allaité; si c'est une fille, la mère la retient pour demeurer à toujours avec elle. Voilà le bruit commun et général. » A l'appui de cette tradition, le P. Yves allègue ensuite le témoignage d'un chef qui demeurait fort avant dans l'intérieur, et qui lui affirmait

avoir rangé, dans son canot de guerre, l'île où les femmes guerrières s'étaient retirées. « Quant au second chef, ajoute le religieux, ce mot d'*Amazons* leur est imposé par les Portugais et Français, pour l'approche qu'elles ont avec les Amazones anciennes, à cause de la séparation des hommes : mais elles ne se coupent pas la mamelle droite, ny ne suivent le courage de ces grandes guerrières; ains, vivans comme les autres femmes sauvages, habiles et aptes néanmoins à tirer de l'arc, sont nues, et se défendent comme elles peuvent de leurs ennemis. » M. Ferdinand Denis conclut : « Rien de si probable et surtout de si simple n'avait été dit, que je sache, sur cette étrange peuplade, qui a imposé son nom, non-seulement au fleuve, mais à un des plus vastes pays de l'Amérique méridionale. On a peut-être attaché trop d'importance à la tradition que résume d'une manière si positive le récit du vieux missionnaire; mais, la discussion une fois admise, il est curieux de voir comment le P. Yves d'Évreux l'éclaircit en quelques mots, et combien son opinion naïve se rapproche de celle du voyageur qui a épuisé tous les doutes de la science. » Un autre fait, l'un des plus singuliers qui nous aient été transmis sur les indigènes de ces régions, un de ceux qui ont le plus contribué à faire révoquer en doute la véracité des anciens voyageurs anglais, parce qu'ils nous l'ont rapporté en l'entourant d'un certain merveilleux, c'est l'existence de tribus antropophages, vivant, au sein des terres noyées, dans des cabanes qui baignent la mer, et qui s'élèvent sur les nombreuses arcades du manglier. Vers le commencement du xix^e siècle, une de ces curieuses tribus qui demeurent à l'embouchure de l'Orénoque, sous le nom de Guarraons ou Waraons, fut visitée par un voyageur français qu'émerveillèrent ses habitations et l'heureuse abondance qui y régnait, grâce au palmier murichi, lequel peut croître au sein des eaux. Or, en 1615, une nation semblable existait aux bouches de l'Amazone; et ce que M. Leblond raconte des Guarraons de l'Orénoque peut être sans doute appliqué à ces Camarapins du Para, contre lesquels La Ravardière dirigea une expédition. « Cette armée donc des François et des Tapinambos, au nombre de plus de mille deux cents, sortit de Para, et entra en la rivière

(1) C'est le fruit de l'anacardium, dont les Brésiliens faisaient un vin enivrant.

guerre, l'île
ient retirées.
religieux, ce
par les Portu-
ment qu'elles
à cause de la
ne se cou-
ne suivent le
es; ains, vi-
sauvages, ha-
le arc, sont
es peuvent
enis conclut :
si simple n'a-
cette étrange
non-seulement
astes pays de
t-être attaché
que résumé
du vieux mis-
fois admise,
P. Yves d'E-
, et combien
de celle du
doutes de la
lus singuliers
indigènes de
plus contribué
té des anciens
pus l'ont rap-
merveilleux,
ophages, vi-
ans des caba-
lèvent sur les
Vers le com-
ces curieuses
ure de l'Oré-
ou Waraons,
ais qu'émé-
reux abon-
ier murichi,
eaux. Or, en
ait aux bou-
Leblond ra-
peut être
ins du Para,
ea une expé-
ançois et des
e mille deux
la rivière

des Pacalares, et de là en la rivière de Parisop, où ils trouvèrent Vuac-Ouassou, qui fit offre de mille deux cents des siens pour renforcer l'armée, dont il fut remercié. Il en fut pris seulement quelque nombre, qu'il accompagna luy-mesme. et les mena au lieu des ennemis, lesquels demeuroient dans des *touras*, qui sont des maisons faictes à la forme des ponts au Change et de Saint-Michel de Paris, assises sur le haut de gros arbres plantés en l'eau. Incontinent, ils furent assiégés de nos gens et salués de mille ou douze cents mousquets en trois heures; et se défendirent valeureusement, en sorte que les flèches tombaient sur les nostres comme la ploye ou la greale, et blessèrent quelques François et plusieurs Tapinambos : pas un toutefois n'en mourust. On leur tira quelques coups de fauconneau et de *despoire*, et mit-on le feu à trois de leurs iouras dont soixante des leurs furent tués, ce qui leur accreut davantage le désespoir, ayant mieux passer par le feu que de tomber es mains des Tapinambos; ce qui fut cause qu'on les laissa là, pour les avoir une autre fois avec douceur, beaucoup meilleure pour gagner les sauvages. Durant le combat furieux des mousquetaires, ils usèrent d'une ruse nompareille : c'est qu'ils pendirent leurs morts contre le parapet de leurs iouras, et, leur ayant attaché une corde de coton aux pieds, les faisoient branler le long des fentes; ce que voyans les François croyoient que ce fussent des sauvages qui passassent et repassassent. Au milieu du bruit des mousquets et des flammes qui dévorent la ville aérienne, une Indienne fait signe qu'elle veut parler; et, à l'énergie terrible de sa hurangue, dit M. Ferdinand Denis, on comprend que des femmes guerrières ont pu peupler les forêts. « Tous cessèrent de tirer, puis cette femme cria : « Vuac-Ouassou, Vuac-Ouassou, pourquoy nous as-tu amené ces bouches de feu (elle désignait ainsi les Français) pour nous ruiner et effacer de la terre? Penses-tu nous avoir au nombre de tes esclaves? Voilà les os de tes amis. » On lui fit dire par les truchemens qu'elle eust à se rendre, afin de sauver le reste du feu. « Non, dit-elle, jamais nous ne nous rendrons aux Tapinambos : ils sont traîtres; voilà nos chefs qui sont morts et tués de ces bouches de feu, gens que nous ne vîmes jamais. S'il faut mourir,

« nous mourrons volontiers avec nos grands guerriers : notre nation est grande... » Missionnaire zélé, voyageur plein d'originalité et de grâce, historien intéressant, le P. Yves d'Évreux précède d'ailleurs nos naturalistes. Il s'en va sur les bords de l'Océan, dit M. Ferdinand Denis, et contemple d'un œil curieux tous ces fruits de la mer qui brillent après la marée; il pénètre dans les grandes forêts, et y demeure des heures entières. Entre l'idée d'un sermon et son bréviaire, un insecte l'occupera; il sera tout ému du chant d'un oiseau; les ailes chatoyantes du laerte, le parfum du faux vanillier, le mettront en émoi; il aura des extases d'admiration, des prévisions de science; il décrira le bruit sonore de la cigale d'Amérique, comme le pourrait faire un entomologiste de nos jours; il interrompra ses prières pour discerner une loi de la nature et pour l'expliquer avec une sainte effusion. D'ordinaire, ses tableaux sont complets, quoique restreints; ce sont des peintures dont le cadre est resserré, mais où la nature est prise sur le fait. Laissons-lui raconter la vie furtive du singe, et les ruses du jaguar, qu'il appelle l'once d'Amérique : « Généralement, le naturel des *monnes* de ce pays est agréable. Premièrement elles s'entresuivent queue à queue, la première donnant la cadence au pas, en sorte que les suivantes mettent les pieds et les mains où la première a mis les siens. Elles font quelquefois une si grande procession, que l'on en a vu telle fois deux ou trois cens sauter les unes après les autres. Je ne veux pas dire davantage, encore que ce soit la vérité, pour n'estonner point le lecteur. Je sçay que je me suis trouvé plusieurs fois dans les bois, esquels elles avoient coutume d'habiter plus souvent; et vous diray, sans taxer le nombre, que j'en ai vu une très grande quantité, faisant en la mesme manière que je viens de dire. Chose qui est autant agréable que l'on puisse imaginer; car ces animaux se jetteront à corps perdu d'arbre en arbre, de branche en branche, comme pourroit faire un oyseau bien volant. » Le missionnaire ne raconte pas avec moins de grâce les ruses qu'emploie l'animal pour aller boire dans la forêt : « Sçavez-vous avec quelle industrie? Le gros de l'armée s'arreste à trois cents pas de la fontaine, et envoie des espies, lesquelles la viennent visiter et les advenues d'icelle, regardant soigneuse-

ment de ça de là s'il n'y a rien qui braille, et si quelques ennemis ne sont pas aux aguets. Si elles aperçoivent quelqu'un, elles crient d'une voix effrayée, et gagnent au pied au lieu où est l'armée. Puis, quelque temps après, elles retournent et font comme devant, et, au cas que la place soit sûre, elles crient et jappent pour faire venir leur troupe; laquelle, étant arrivée, garde cette autre ruse : c'est qu'elles boivent toutes une à une, et, à mesure qu'une a bu, elle passe outre et monte aux arbres, et ainsi file à file jusqu'à la dernière. Elles boivent et s'échappent d'un autre côté qu'elles n'étoient venues, afin d'achever leur processon... N'ayez pas peur que ces guenons s'éloignent des arbres, c'est leur refuge... Si elles voient passer un canot assez loing d'elles, elles le saluent de quelque risée à leur mode. Que si le canot approche du lieu où elles sont, haut le pied, vous ne les tenez pas, l'armée déloge. Mais la ruse vaincra cette agilité. Guettons, avec le P. Yves, les onces d'Amérique ou jaguars, au milieu de ces bonds joyeux : « Tantôt, elles battent les bois en circuit où les monnes se retirent, et, après les avoir aculées en une pointe, se jettent après à corps perdu sur les branches. D'autres fois, elles les attendent, bien cachées sous les feuilles, au lieu où elles reconnaissent que ces monnes viennent boire. Davantage, elles se musent dans la vase où elles ont remarqué que les guenons viennent pecher des moules et des crabes... Elles font encore plus. Quand elles voient que les guenons sont en quelque lieu assemblées, elles vont bellement le ventre contre terre, et lors elles s'étendent feignant estre mortes. La première guenon qui passe en ce lieu s'arreste, et appelle les autres qui viennent incontinent, et descendent le plus bas qu'elles peuvent, se desflant toujours pourtant, afin de contempler et considérer assurément si leur ennemie est morte, grinçant les dents et marmotant un ramage de congratulations à sa mort; mais elles sont bien estonnées que la trespassée ressuscite à leur voix, montant plus vite qu'elles au faite des arbres, où elles changent leur vie en mort non simulée, mais véritable. » Ces citations, dirons-nous avec M. Ferdinand Denis, suffisent pour prouver que le P. Yves d'Evreux est de cette famille d'admirables écrivains, dont les épanchements furent

trop faciles et les admirations trop naïves, pour que la pompe un peu glorieuse du grand siècle ne les étouffât pas. Ce désordre des vieilles forêts, ce pêle-mêle d'observations, ces enthousiasmes sans fin et quelquefois sans motif apparent bien réel, devaient être souverainement dédaignés par les hommes qui songeaient au Traité du sublime de Longin entre les îles émonnées du parc de Versailles. Le livre du missionnaire (1) a disparu complètement; l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi, le seul peut-être qui existe, et qui a évidemment appartenu à Louis XIII, est même imparfait; mais tout s'explique par cette phrase de Rasilly qu'on trouve en tête du volume : « Sire, voicy ce que j'ai peu par subtile moyens recouvrir du Révérend Père Yves d'Evreux, supprimé par fraude et impiété, moyennant certaine somme de deniers entre les mains de François Huby, imprimeur, que j'offre maintenant à Vostre Majesté, deux ans après sa première naissance, aussitôt estouffée qu'elle avoit veu le jour... On a détruit cette Relation, ajoute-t-il. Cela s'est fait à dessein, pour faire perdre insensiblement à Vostre Majesté le titre de roi Très-Christien, lui faisant abandonner les sacrifices et sacrements exercés sur les Indiens, la réputation de ses armes et bandières, l'utilité qui pouvoit lui arriver et à ses subjects d'un si riche et fertile pays, et la retraicte du tout importante d'un port favorable pour la navigation au long cours, aujourd'huy ruinée, faute d'avoir su conserver ce que j'avois avec tant de soins et de despenses acquis. »

En effet, les Portugais, ayant réuni toutes leurs forces sur ce point, pressèrent avec tant d'opiniâtreté la petite garnison française, qui n'était pas secourue, qu'elle fut obligée d'évacuer l'île Maranhao en 1614, et d'abandonner le Brésil à ses premiers possesseurs. Il n'est resté de tant d'efforts que la ville de San-Luiz, fondée par les Français sur la côte occidentale de l'île, entre deux golfes, nommés le Rio de

(1) Suite de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnan, es années 1613 et 1614. Paris, de l'imprimerie de François Huby, 1615; 2 tomes in-8° en 1 vol. Le nom du P. Yves n'est attaché qu'à l'épître dédicatoire, adressée à Louis XIII, et on a ajouté au titre du deuxième tome : *Second traité des fruits de l'Évangile, qui tost parurent par le baptême de plusieurs enfants.*

salves, pour grand siècle des vieilles fous enthousiasme motif apparemment on geaient au les lfs émon- du mission- l'exempleire oul peut-être apparteni à mais tout s'ex- qu'on trouve ce que j'ai du Révérend ar fraude et ne de deuiem, imprimeur, ajesté, deux aussitoat es- On a détruit et fait à des- ent à Votre ion, lui fai- sacrementa tion de ses uvoit lui ar- he et fertile ortante d'un on au long d'avoir au de soins et

réuni toutes it avec tant nçaise, qui ligée d'éva- abandonner rs. Il n'est San-Luiz, occidentale e Rio de

mémorables 1614. Paris, mes in-8° en l'épître dedi- é au titre du e l'Évangile, urs enfants.

San-Francisco du nord, et le Rio de Bacanga du sud. Elle est, pour sa population et sa richesse, au quatrième rang des villes du Brésil.

Avec l'extension de la puissance portugaise de ce côté, coïncida celle de la puissance espagnole parmi les peuplades répandues sur les bords du fleuve des Amazones, qui, descendu des montagnes péruviennes, s, dans toute son étendue, un cours rapide, dont une foule de petites îles augmentent la vitesse. Ces îles font du lit du fleuve une sorte d'archipel prolongé pendant quatre ou cinq cents lieues, laissant à peine, à de rares intervalles, apercevoir l'une et l'autre rive. Barthélemy Lobo Guerrero, navigateur archévêque de Sainte-Foi de Bogota, occupait depuis l'an 1609 le siège de Lima (1), lorsque François de Borgia, vice-roi du Pérou, chargea en 1618 Diego Vaca de Vega d'une expédition, qui fut moins une guerre qu'une mission. Le P. François Ponce de Léon, religieux de la Merci, fut nommé aumônier de la petite armée (2). Elle se mit en marche au commencement de l'année 1619, franchit le fleuve des Amazones le 21 septembre; et de ce jour commença la conquête, si promptement réalisée sous le double rapport spirituel et temporel, qu'elle parut l'effet d'un secours spécial de la Providence. Moins de trois mois après l'arrivée de l'armée, une église fut bâtie, et il y en eut bientôt vingt au milieu d'autant de peuplades différentes.

CHAPITRE XX.

Missions des Jésuites dans les royaumes d'Angola, de Congo, de Loango, en Guinée et au Congo, et des Carmines en Guinée.

Du Nouveau Monde, dont le christianisme va successivement éclairer toutes les contrées, l'ordre des faits nous ramène à cette partie du Monde Ancien, déjà tributaire de l'Amérique, à laquelle il fournit les noirs, objet de la tendresse du P. Claver.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. xiv, p. 74.

(2) *Ibid.*, t. xi, p. 233.

Paul Diaz de Novais (1) revint du Portugal au royaume d'Angola en 1574, amenant avec lui trois Jésuites, dont le P. Balthazar Barreira était le supérieur, et qui, réunis aux missionnaires restés en étage dans le pays, en évangélisèrent les habitants. Diaz, pour avoir désormais une garantie sûre contre la perfidie des indigènes, fonda, en 1575, sous le règne de Angola-Quilloanga, la ville de Saint-Paul de Loanda, devenue la capitale des possessions portugaises dans cette partie de l'Afrique. Située près l'embouchure du Zenza, nommé Bengo par les Portugais, cette ville s'étend d'un côté jusqu'à la mer, et de l'autre jusqu'au sommet d'une colline, au nord de laquelle s'élève une montagne nommée Morro de San Paolo; si escarpée qu'on n'y monte qu'avec une extrême difficulté, mais où les Jésuites bâtirent cependant une maison (2). Les habitations des blancs sont de pierre et couvertes de tuiles; celles des noirs ne sont que de bois et de paille. De notables conversions récompensèrent les efforts des Jésuites. La plus remarquable fut celle du sôva de Banzan; le premier de tous les sôvas d'Angola qui ait embrassé le christianisme: il reçut au baptême le nom de Paul, que lui donna Diaz de Novais son parrain, et on lui accorda le privilège de s'asseoir sur une chaise couverte d'un tapis en présence des lieutenants du roi de Portugal. Cette conversion ouvrit les yeux de plusieurs autres chefs, à l'exemple desquels beaucoup de noirs demandèrent le baptême. La protection dont le ciel couvrit les Portugais devait, d'ailleurs, frapper les idolâtres. Le jour de la Purification de l'an 1583, après que tous les soldats, du côté des chrétiens, se furent approchés des sacrements et eurent pris pour cri de ralliement le nom de Marie, reine de la Victoire, on engagea un combat mémorable, pendant lequel le P. Barthélemy Barreira demeura en prières, les mains élevées vers le ciel; et, selon qu'il pria avec plus ou moins d'ardeur, l'avantage des Portugais devenait plus ou moins probable. Pour expliquer comment trois cents Européens, qui composaient l'armée de Diaz, assistés de quinze mille indigènes au plus, furent

(1) Voyez ci-dessus, t. i, p. 554, col. 2.

(2) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. xiv, p. 81 et 107.

capables de se défendre contre un million de noirs, il ne suffit pas de dire que l'armée d'Angola était nue, sans autres armes que des arcs et des poignards : au lieu que les Portugais portaient des vestes de coton, doublées et piquées, qui leur mettaient le corps à l'abri jusqu'aux genoux, avec des bonnets de la même matière, qui ne leur garantissaient pas moins la tête; qu'ils avaient pour armes des piques, de longues épées et des fusils, qui faisaient encore la terreur des nègres; qu'enfin la plupart d'entre eux étaient à cheval, autre sujet d'effroi pour leurs adversaires. En admettant qu'un seul Portugais à cheval, et le pistolet à la main, fit partie égale contre cent nègres, toujours est-il que l'extrême disproportion numérique aurait décidé la question, si Dieu ne s'était pas déclaré pour les chrétiens contre les idolâtres. Aussi Du Jarric (1) met-il ces paroles dans la bouche du chef de l'armée vaincue : « Nous n'avions pas grande peur des armes des Portugais, lesquels en un petit souffle nous eussions peu desfaire : mais ce qui nous donna l'effroy, ce fut la vue d'une femme d'admirable beauté, qui estoit environnée d'une grande lumière, et d'un vieillard qui l'accompagnait, tenant en main une espée flamboyante, lesquels marchaient en l'air devant vos troupes; et ce furent ceux-là qui nous mirent la peur dans l'ame, tellement que, estans hors de nous pour raison de la crainte qui nous avoit saisis, nous nous mîmes tous en fuite. » « Que s'il faut adjoûter foi au dire de ce barbare ou à celui qui l'a rapporté, conclut Du Jarric, les Portugais ont grande occasion de reconnoître ce bénéfice reçu de Dieu par l'intercession de la sacrée Vierge, qu'ils croient probablement estre ceste dame reluysante à merveilles, et le vieillard l'apostre saint Jacques, qu'ils réclament en leurs batailles. » Une croix, qui avait paru au milieu des airs au coucher du soleil, était le gage de cette victoire, qui ne coûta que sept hommes aux Portugais, et en mémoire de laquelle on éleva un monument religieux sur le théâtre même du combat. Le roi d'Espagne, alors maître du Portugal, fut si content de la prudence et des services du P. Barreira, qu'il ordonna de ne rien entrepren-

dre de considérable à l'avenir, sans consulter le pauvre missionnaire. Le P. Alfonse Balthasar, du même ordre que Barreira, ne fut pas moins utile dans le camp que Diaz de Novaes avait laissé à Loanda : les ravages de la peste y ayant causé une révolte, il réussit à l'apaiser; et il sauva les malheureux échappés au fléau d'une destruction totale, en prévenant par son habileté une invasion des barbares qui les eussent anéantis. Sous l'impression de ces événements, on régénéra plusieurs milliers d'idolâtres en 1584, et l'on compta plus de vingt mille âmes soumises à Jésus-Christ en 1590. Les indigènes venaient alors d'être témoins de l'impuissance de leurs fétiches et de leurs gangas. En 1587, une sécheresse désolante ayant frappé de stérilité les champs ensemencés, un ganga, qui prétendait commander au ciel, se fit fort de faire tomber de la pluie. La foule s'assembla dans une plaine à proximité du camp des Portugais. L'imposteur, couvert de fétiches et de petites clochettes, se mit à chanter et à danser. Cet exercice durait depuis une demi-heure, quand une nuée se forma. Il en jaillit des éclairs; la pluie semble sur le point de s'épancher à flots. Les Portugais attendent en silence, tandis que les noirs, dans leur joie bruyante, exaltent leur ganga, qui, enorgueilli des torrents d'eau qu'annoncent les coups de tonnerre, parle avec mépris des chrétiens. Mais la chance tourne. Au moment où les éclairs plus pressés sillonnent les nues, où le tonnerre roule avec plus de fracas au-dessus des spectateurs attentifs, la foudre se dégage, se précipite, à la profonde terreur des assistants, étourdis de son éclat, sur ce misérable, et enlève sa tête de dessus ses épaules, comme si le glaive l'eût tranchée, laissant le reste du corps couché roide mort à terre : par où les indigènes virent qu'il n'est pas en la puissance des hommes d'ouvrir ni de fermer ces réservoirs, dont la main seule de Dieu tient la clef. Paul Diaz de Novaes vivait encore, lors de ce remarquable événement. Le pieux capitaine, en mourant l'an 1589, laissa des témoignages de son attachement aux Jésuites, établis à Saint-Paul de Loanda et à Massangano, entre les rivières de Coanza et de Luçala. Sa mort fut un signal de révolte : mais, en 1599, le roi d'Angola envoya demander la paix au lieutenant du roi de Portugal, en déclarant,

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 97.

ne consulter le
se Balthasar,
fut pas moins
Navaes avait
peste y ayant
apaiser; et il
du fléau d'une
ar son habileté
eussent anéan-
nemens, on
itres en 1584,
lle âmes sou-
indigènes ve-
puissance de
En 1587, une
é de stérilité
, qui préten-
fort de faire
assembla dans
es Portugais.
et de petites
à danser. Cet
neure, quand
es éclairs; la
ncher à flots.
e, tandis que
exaltent leur
s d'eau qu'an-
arle avec mé-
e tourne.
és sillonnent
avec plus de
attentifs, la
la profonde
on éclat, sur
e dessus ses
t tranchée,
roide mort à
qu'il n'est pas
ir ni de fer-
eule de Dieu
vait encore,
t. Le pieux
aissa des té-
ux Jésuites,
Massangano.
Lucala. Sa
s, en 1599,
la paix au
n déclarant.

qu'il voulait embrasser le christianisme; il li-
vra même, à titre d'otages, plusieurs enfants
d'illustre naissance, que l'on catéchisa à Saint-
Paul de Loanda, où il y avait trois Jésuites
prêtres, et deux ou trois frères. Les autres mis-
sionnaires étaient morts sous le poids des fati-
gues. Au mois de mai 1602, mourut encore le
P. Jacques Ferreira (1); perte d'autant plus sen-
sible, qu'il parlait parfaitement l'idiome des in-
digènes, et qu'il exerçait un grand ascendant
sur leur esprit. Pour renouveler la mission, on
envoya du Portugal, en 1606, les Pères Fran-
çois Goiz et Édouard Vaz, avec le frère Antoine
Barros. Ils étaient déjà en vue du port de Loanda,
quand parurent deux vaisseaux hollandais plus
forts que le leur. Impossible de fuir, impossible
de combattre: on se livre. Les Hollandais pillent
cette facile capture, et entassent les malheureux
passagers, dépouillés de tout, dans une petite
chaloupe. Le poids trop grand, les vents, les
baleines qui plongent jusque sous la frêle em-
barcation, les mettent cent fois à deux doigts
de leur perte, et ils ne se croient redevables de
leur vie qu'à la prière. Leur arrivée à Saint-Paul
de Loanda permet enfin de faire quelques voyages
apostoliques dans l'intérieur des terres auprès
des sôvas chrétiens. Le P. Gaspard d'Azevedo et
le frère Antoine de Sequeira, partis de Saint-Paul
le 19 août 1606, obtiennent des membres d'une
peuplade chrétienne qu'ils livrent aux flammes
leurs vieilles idoles, dont, par ignorance, ils
alliaient le culte aux pratiques du christianisme,
et le sôva leur donne un de ses enfants à in-
struire. Un autre sôva, suzerain de quatre chefs
inférieurs, homme plongé dans les plaisirs, se
disait chrétien, tout en retenant trois cents
femmes, preuve non équivoque de gloire et de
puissance aux yeux de ces pauvres peuples:
les missionnaires ne peuvent en obtenir que la
promesse de ne jamais relever les temples ren-
versés des faux dieux, et l'érection d'une croix,
signe d'espérance pour d'autres temps. Dès lors,
il y avait un évêque à Saint-Paul de Loanda:
les rois de Cacongo et de Loango, au nord du
fleuve Zaïre, lui envoient demander des apô-
tres; et le recteur du collège des Jésuites dési-

gne pour le Cacongo les Pères François Goiz et
Gaspard d'Azevedo.

Au nord des royaumes de Cacongo et de
Loango s'étend au loin dans les terres la haute
Guinée, où une mission, commencée en 1491
par les Portugais, avait été depuis longtemps
perdue de vue, les Indes ayant absorbé leur
sollicitude et leurs moyens d'action. Comme
sainte Thérèse, animée de zèle pour le salut des
âmes, portait ses enfants à entreprendre des
voyages apostoliques, les Carmes déchaussés,
à la demande de Philippe II, à la fois roi d'Es-
pagne et de Portugal, résolurent de commencer
en Guinée l'œuvre de conversion à laquelle leur
profession spéciale de pauvreté et de ferveur les
rendait éminemment propres. Le premier apôtre
choisi pour ce pays fut le P. Antoine de Sainte-
Marie, d'abord Hiéronymite, puis Carme dé-
chaussé. Il eut pour compagnons les Pères Fran-
çois de la Croix, Jean des Anges, et François
de l'Ascension. Ces religieux s'embarquèrent le
20 mars 1582, mais ils périrent en mer. Le P.
François de Sainte-Marie (1) dit à cette occa-
sion: « Si les eaux ne sont pas moins fertiles à
produire les poissons et les oyseaux, que la terre
à engendrer la diversité des animaux qu'elle
nourrit, nous devons pieusement croire que ce
précieux sang, qui fut mêlé en cette rencontre
avec les eaux de la mer, a été une divine se-
mence qui a depuis produit, et ne cesse encore
de produire continuellement, ce grand nombre
de missionnaires que nous avons dans l'Irlande,
dans l'Angleterre, dans la Pologne, en Perse,
aux Indes orientales et occidentales, où les re-
ligieux de notre réforme sont multipliés, et où,
avec un travail infatigable et un rare exemple,
ils éclairent les hérétiques et les gentils à l'hon-
neur et gloire de Nostre Seigneur. Ce fâcheux
accident ne rallentit en aucune façon le zèle du
roy, non plus que celui de notre provincial:
au contraire, cela les anima davantage à pour-
suivre leur bon dessein. » En effet, dès la même
année 1582, selon Du Jarric (2), quelques
Carmes déchaussés séjournèrent pendant six mois

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*,
t. III, p. 352.

(1) *Histoire générale des Carmes déchaussés et des
Carmélites déchaussés*, composée en espagnol par le R.
P. François de Sainte-Marie, et traduite en français par le R.
P. Gabriel de la Croix, du même ordre, t. II, p. 587.

(2) *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. III,
p. 367.

Dans le pays des Beafares, et prouvèrent, par le succès de leur prédication, que, si l'Évangile était annoncé d'une manière suivie en Guinée, les populations ne manqueraient pas de se rallier à l'étendard du salut. Philippe II, s'inquiétant de ces âmes abandonnées, pria en 1604 le P. Claude Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus, de leur envoyer des apôtres (1). A cette époque, le P. Balthasar Barreira, naguère supérieur de la mission de la Compagnie dans le royaume d'Angola où il avait passé quatorze ans, réparait peu à peu, dans la maison d'Évora, ses forces épuisées par les travaux et par le grand âge. Le P. Antoine Mascarenhas, provincial du Portugal, réfléchissant sur le choix des religieux pour la mission de Guinée, n'osa pas imposer ce fardeau au vénérable septuagénaire : il se contenta de lui demander par lettres quels sujets lui semblaient les plus propres à cette difficile expédition. Barreira répondit qu'il était prêt lui-même, que les forces ne lui manquaient pas encore, et qu'il allait se rendre à pied à Lisbonne, pour passer de là en Guinée. Ce qu'il avait dit, il l'exécuta à l'admiration de tout le monde. Les Pères Balthasar Barreira, Emmanuel de Barros, Emmanuel Fernandez, et un frère coadjuteur, s'embarquèrent, en 1604, et arrivèrent bientôt à l'île San-lago, la principale de l'archipel du Cap-Vert, qui était comme l'entrepôt des esclaves noirs qu'on y amenait de l'intérieur de la Guinée pour les exporter au loin. Le premier bienfait des missionnaires fut d'ouvrir les yeux de ces pauvres nègres sur les dangereux prestiges de leurs devins, qui, sous prétexte de rendre la santé aux malades, nuisaient également à leurs corps et à leurs âmes. Un mal non moins déplorable, c'est que les agents de la traite, impatientes du lucire, baptisaient les esclaves à la hâte par troupes quelquefois de six cents hommes, afin de les transporter au plus vite en diverses contrées du monde. Les Pères obtinrent la liberté pour un grand nombre de ces malheureux, qu'on arrachait par violence à leur patrie; pour tous, ils obtinrent les délais que réclamait l'enseignement de la loi divine qu'on leur faisait embrasser. Au milieu de ces travaux, le P. Emmanuel Fer-

nandez mourut à la fleur de l'âge. Barreira, laissant le P. de Barros seul dans l'île, gagna le continent. Sur la côte, le vieux roi de Bissau lui donna des espérances de conversion. Arrivé à Quinala le 7 janvier 1605, il n'en put aborder le souverain, mortellement malade; mais il obtint du premier ministre et des grands protection pour le christianisme, et la promesse de ne point souiller de sang humain les funérailles de leur roi; car c'était l'usage de ces peuples d'égorger sur la tombe de leur prince ses femmes, ses principaux serviteurs, son cheval, afin que, dans l'autre monde, il pût se présenter avec un cortège royal. Bientôt, le P. Barreira se trouva à Biguba, pays des Beafares, où il consacra le premier mois de cette année au soin des indigènes ainsi que des Portugais; et la moisson répondit à sa culture. Le 13 juillet, il partit pour cette contrée de la Guinée qu'on appelle Montagnes des Lions, du nom d'une chaîne qui l'entoure. Chemin faisant, une tempête l'ayant poussé dans un port du royaume de Pagono, il y procura les secours de la religion aux Portugais, qui en étaient privés depuis plusieurs années, et instruisit le roi. Ce prince, enflammé d'amour pour le christianisme, contruisit une chapelle au vrai Dieu, et eût été baptisé si, plus courageux, il eût su être chrétien sans consulter un autre roi, son suzerain. Le missionnaire fut consolé de cette faiblesse par les excellentes dispositions dans lesquelles il trouva le roi des Montagnes des Lions. Dès l'arrivée de Barreira, ordre est donné à tous les ouvriers de la ville de bâtir et d'orner une église; le vrai sacrifice y est offert, le jour de saint Michel; tin discours de l'apôtre anime de plus en plus les desirs du prince; il ne craint pas de promettre solennellement de renoncer à la polygamie; faible capital de ces peuples : « Il est, dit-il, depuis longtemps disposé à congédier toutes ses femmes, pour s'attacher indissolublement à la fille d'un roi voisin qui lui a été promise. » En effet, il devait la connaissance du christianisme et de ses lois à la plus chère de ses compagnes, chrétienne inconnue, élevée autrefois parmi les Portugais, et qui, bourrelée de remords, tempérait sa douleur par les exhortations les plus persuasives que sans cesse elle adressait au roi sur la beauté et la nécessité de la religion chrétienne, ainsi que par l'espoir de rompre quelque

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 379.

gé. Barreira, s l'île, gagna t roi de Bissau version. Arrivé put aborder le mais il obtint nds protection sse de ne point railles de leur ples d'égorger femmes, ses al, afin que, rprésenter avec P. Barreira se res, où il con- année au soin rtugais; et la e 13 juillet, il inée qu'on ap- n d'une chaîne une tempête yyaume de Pa- la religion aux eplus plusieurs nce, enflammé contruisit une baptisé si, plus sans consulter missionnaire les excellentes urv le roi des e de Barreira, ers de la ville vrai sacrifice chiel; un dis- en plus les dé- de promettre a polygamie; Il est, dit-il, hier toutes ses nblement à la promise. » En christianisme s compagnes, efois parmi les emords, tem- tions les plus ressait au roi religion chré- mpre quelque

jour ses chaînes et de vivre de nouveau en servante de Jésus-Christ. Cependant; la sincérité du roi est mise à l'épreuve : la princesse promise arrive avec une suite nombreuse; mais ses parents, et surtout sa mère, s'opposent à ce qu'elle soit chrétienne. Le royal catéchumène ordonne alors son départ; et bientôt il est baptisé dans la nouvelle église, ornée magnifiquement, avec toutes les solennités usitées pour le baptême des rois. Le prince marchait entre deux de ses frères et quatre de ses enfants, qui tous partagèrent son bonheur. La condition du changement de religion n'empêcha pas un autre roi de donner sa fille en mariage à Philippe (c'est le nom qu'il avait reçu au baptême). Le converti agit désormais en digne chrétien : son père étant mort, il défendit d'ensanglanter son tombeau, et il pardonna au fils d'un roi voisin contre lequel il avait de l'inimitié; tant le christianisme transforme les hommes! La conversion d'un prince si puissant excita l'admiration. Elle fut approuvée par le roi de Tora, que tous les autres chefs de la Guinée consultaient comme leur oracle à cause de sa prudence. Informé de la vie de Barreira, il l'appelle à sa cour. Le missionnaire promet de s'y rendre après les fêtes de Noël, qu'il célèbre dans un port portugais du voisinage; mais le roi, impatient de voir de ses yeux ce qu'il n'avait qu'entendu raconter, offre de venir avec une nombreuse suite au lieu qu'habitent les Européens : on accepte. Les décorations de l'église, les tableaux, le nombre et la disposition des torches allumées, la modestie des assistants, les ornements, la démarche, la piété des prêtres, tout étonne, enchante le prince; il déclare que la réalité de la religion chrétienne est au-dessus de sa renommée; et il demande instamment le baptême. Pour le lui conférer avec plus de solennité et de fruit, on assigne l'emplacement d'une église dans une île de son royaume, agréable, sûre, dont il faisait son séjour ordinaire. Le roi met ses ouvriers à l'œuvre, et construit l'édifice sacré à la hâte, bien qu'avec toute la magnificence que comporte le pays. D'énormes pieux sont enfoncés profondément dans la terre, serrés les uns contre les autres, recouverts et affermis encore par des planches fixées transversalement, et enduites d'abord d'argile, puis d'un brillant vernis. Le toit est formé de poutres unies à grands angles par un de leurs bouts ou

convexes dans leur longueur, et couverts de feuilles de palmier. C'est là que le roi de Tora jure fidélité à Jésus-Christ, reçoit le nom de Pierre, et épouse ensuite la sœur aidée du roi Philippe. Ce dernier prince, aux exemples et aux conseils duquel étaient dues, après Dieu, toutes ces merveilles, écrivit, le 25 février 1606, au roi d'Espagne et de Portugal : « Je rends grâces immortelles au Dieu tout-puissant, créateur de l'univers, de ce que, éclairant mon ignorance, il m'a montré la lumière de sa sainte loi. Je dois aussi vous remercier, Prince, de ce que vous m'avez envoyé un homme si capable de m'instruire de la vanité des idoles, et de me mettre au nombre des enfants de Dieu : honneur et bonheur que j'ai partagés avec mes frères, mes enfants, tout mon peuple, naguère comme moi enfants et vils esclaves du démon. J'estime tant le P. Barreira, que, lorsqu'il me quitte pour aller éclairer d'autres rois, je me crois dans la position du voyageur que le soleil couchant laisse dans une épaisse forêt. Un seul docteur ne peut pas suffire à tant de royaumes : je vous conjure donc d'envoyer d'autres hommes de la même Société, qui l'aident à propager ce feu divin qu'il a su allumer en mon cœur, afin que tous connaissent et adorent le vrai Dieu. Mon royaume est très-étendu; l'air en est sain, le sol fertile. A tous ceux qui nous viendront du Portugal, rien ne manquera. Je promets de bâtir sur mon port un fort qui les mette à l'abri des pirates. Ces ennemis de Dieu et des hommes abordent souvent sur ces côtes, et de là fondent sur vos vaisseaux. Je prie le Dieu unique et véritable, que j'ai enfin le bonheur de connaître, d'accorder à Votre Majesté des années aussi nombreuses que les grains de sable du rivage des mers, et que les étoiles du ciel. » Peu de temps après, le roi de Tora chargea le missionnaire d'instruire et de baptiser ses deux enfants, dont le plus jeune avait dix ans : Barreira s'attacha à imprimer dans ces esprits tendres encore une haute estime pour le christianisme, persuadé que l'estime d'une chose est la mesure de l'ardeur avec laquelle les enfants surtout la saisissent et la retiennent. En 1607, sur les instances du roi d'Espagne, que la lettre de Philippe avait charmé et ému, le général envoya, comme auxiliaires, à Barreira les Pères Emmanuel Almeida, Pierre Netto et Emmanuel Al

varez, dont les deux premiers moururent après quelques mois d'apostolat dans l'île San-Iago. Alvarez s'enfonça dans les terres. Son premier soin fut d'adoucir les mœurs des habitants. Il en obtint d'abord la suppression de ces sacrifices humains, accompagnés de circonstances atroces, par lesquels les noirs prétendaient honorer les princes défunts. Le roi de Quinala abolit cet usage barbare et demanda le baptême; les grands de sa cour et plusieurs rois voisins suivirent cet exemple; mais Alvarez jugea à propos de différer l'accomplissement de leurs désirs, pour préparer leur conversion d'une manière d'autant plus solide que l'épreuve aurait été plus longue. Cependant le roi de Bena, prince puissant auquel obéissaient sept ou huit autres petits rois, avait envoyé au P. Barreira un de ses fils, qui conduisit le missionnaire, à travers de grands dangers, dans sa patrie. Le fils aîné du roi, accompagné d'un nombreux cortège de noirs, alla au-devant de l'apôtre, avec un superbe cheval qu'il lui destinait : à sa vue, il l'embrassa étroitement, et pleura longtemps de joie. Le jour de l'Ascension, Barreira célébra la messe, après laquelle il dit aux noirs de Bena qu'il n'avait été amené que par le désir de sauver leurs âmes, dont en même temps il montra la dignité et signala les ennemis. Le dégoût de l'islamisme et le penchant vers la religion de Jésus-Christ s'étaient fortifiés dans l'âme du roi et des grands, quand un imposteur musulman, qui flattait le prince, l'amusait par ses tours, et l'éblouissait par ses paroles, changea ses dispositions : il lui fit craindre surtout les Bexerins, espèce de prêtres musulmans, qui, à de longues prédications sur la loi de Mahomet, mêlaient la magie, et que le crédit dont ils jouissaient auprès de plusieurs peuplades rendait redoutables. Aussi le roi, tout en continuant de respecter Barreira, persévéra dans l'erreur : il permit seulement au missionnaire d'emmener son fils puîné, qui consentit avec joie à être le disciple du docteur chrétien. Cette conduite du souverain de Bena contrasta avec celle de Pierre, roi de Tora, qui, dans les États même des princes voisins, faisait hautement profession du christianisme; il observait publiquement la loi du jeûne et les autres lois de l'Eglise; il montrait son horreur pour tout ce que les cérémonies funèbres présentaient de superstitieux et de cruel;

il livrait aux flammes les débris des idoles et de leurs temples, n'épargnant pas même les autels élevés sur les côtes des îles à Tamassou, le plus vénéré et le plus redouté des faux dieux; et plusieurs rois, qui assistaient à cette exécution, la voyant rester sans vengeance, s'en retournèrent avec des sentiments plus favorables à la religion chrétienne. Philippe, roi des Montagnes des Lions, entré avec Pierre dans le bercail de Jésus-Christ, rivalisait de zèle avec lui. Par ses ordres, une magnifique et vaste église est construite sur le port de Saint-Sauveur, le premier de son royaume; à côté, il bâtit une maison pour les Jésuites, et pour lui-même un palais qu'il veut habiter avec toute sa cour, afin d'être plus près de Jésus-Christ et des Pères. Nouvel Héraclius, il unit ses épaules royales à celles des missionnaires qui transportent solennellement une grande croix dans un lieu élevé, d'où elle dominera le port; et il illustre l'érection de ce trophée en abattant à ses pieds les restes des temples anciens où le démon se faisait adorer. De si beaux exemples sont récompensés par la conversion du reste de sa famille, car il a le bonheur d'assister au baptême d'une sœur, princesse renommée pour sa prudence; de son frère, son héritier présomptif, qui reçoit le nom de Jean; de deux autres frères, jusque-là restés opiniâtres, dont l'un est appelé Barthélemi et l'autre Sébastien : le premier avait la réputation d'une grande perspicacité dans les affaires et d'une éloquence capable de tourner les esprits à son gré. Le baptême du prince Jean fut le coup de la grâce pour le fils aîné du bon roi de Tora, sujet presque unique des douleurs de ce souverain depuis sa conversion : blasphémateur furieux, il demande qu'on l'instruise; instruit, il sollicite le baptême, et le reçoit avec le nom de Michel, qui remplace le nom barbare de Yata. A ce spectacle, le roi Fatima, principal boulevard de l'infidélité, paraît chanceler lui-même. Les infidèles se regardent étonnés : « Yata, disent-ils, Yata aussi est chrétien ! » Mais déjà la piété de Michel avait obtenu une récompense : idolâtre, il était dévoré par un ulcère infect et dégoûtant, qui, en le menaçant d'une mort prochaine, lui rendait même la vie ennuyeuse, puisqu'il le condamnait à l'isolement; mais, nouveau Constantin, il reçut des eaux baptismales la santé du corps avec la vie

des idoles et de même les autels massous, le plus des dieux ; et plus l'exécution, la s'en retourné-
favorables à la roi des Monta-
re dans le ber-
zèle avec lui.
et vaste église
nt-Sauveur, le
é, il bâtit une
r lui-même un
te sa cour, afin
t et des Pères.
aules royales à
sportent solen-
un lieu élevé,
illustre l'érec-
à ses pieds les
lémon se faisait
nt récompensés
famille, car il
ne d'une sœur,
ndence ; de son
qui reçoit le
ères, jusque-là
appelé Barthé-
remier avait la
facilité dans le
de tourner
du prince Jean
ls aîné du bon
e des douleurs
sion : blasphé-
on l'instruise ;
t le reçoit avec
le nom barbare
Fatima, prin-
rait chanceler
dent étonnés :
est chrétien !
ait obtenu une
dévoré par un
en le menaçant
it même la vie
nait à l'isole-
e, il reçut des
ps avec la vie

de l'âme. Le roi de Tora, son père, étant tombé gravement malade, le prêtre récita sur lui le saint Évangile, et la santé lui revint : aussi pressa-t-il vivement, par l'espérance d'une pareille faveur, un prince infidèle, son voisin, dangereusement malade comme lui ; il réussit à le persuader, et la guérison suivit, en effet, subitement le baptême. Un médecin, qui faisait profession de magie, convaincu par ce miracle que le seul vrai Dieu habite dans l'Église, y vint à son tour chercher le salut. Cependant Michel, envoyé par le roi de Tora au roi Fatima pour traiter avec lui de graves intérêts, en fut accueilli avec un empressement qui montrait quelle haute opinion ce prince avait conçue des chrétiens : il laissa baptiser un de ses jeunes enfants, promit de se faire régénérer lui-même, et offrit à Barreira, comme gage de ses dispositions, un grand bracelet d'or ; mais le missionnaire refusa ce don, protestant qu'il ne voulait que le salut du roi. Cet exemple de désintéressement prévint de plus en plus les infidèles en faveur du christianisme. La conversion d'un magicien fameux ne contribua pas moins à ce résultat. Par sa science et par son habileté dans son art impie, il était l'oracle de ces contrées, dont les rois eux-mêmes recouraient à lui. Plus heureux qu'Élymas le magicien du proconsul Paulus, et vaincu par les armes de la vérité, il se soumit à Jésus-Christ. Cette conquête en amena beaucoup d'autres. Barreira, en regagnant l'île San-Iago, fut repoussé par la tempête sur la côte d'Afrique, où la Providence l'appela à porter les secours de la religion dans deux ports, alors très-fréquentés par les Européens, et dont l'un était Cachéo : on ne l'en laissa partir que sur sa promesse d'envoyer d'autres ouvriers qui achèveraient l'œuvre de rénovation heureusement commencée. Arrivé à San-Iago, il tint parole, en hâtant le départ de quatre missionnaires. Pour lui, restant dans l'île qui avait été son point de départ, et où il répondit à tous les besoins, il se chargea, par un surcroît de travail, d'enseigner la langue latine aux enfants. En vain, on l'invitait à ménager son âge et ses forces : à soixante-dix-sept ans, il trouvait des forces pour tout, quand il s'agissait du salut des âmes. Près de s'éteindre, il redoubla de sollicitude pour sa chère mission de Guinée. Persuadé que, plus

les communications deviendraient fréquentes entre le Portugal et l'Afrique, plus il arriverait de missionnaires, il représenta aux marchands portugais qu'il suffisait de vingt jours pour arriver à ces contrées ; que le sol y était fertile, le climat salubre ; qu'au dire des indigènes eux-mêmes, les vents étaient plus calmes et les tempêtes plus rares, depuis qu'on offrait le saint sacrifice sur ces côtes ; que le sein de la terre était fécond en or, en argent, en fer ; la superficie, en cannes à sucre ; le rivage, en ambre jaune, en perles ; les forêts, en bois de haute futaie pour la construction des vaisseaux, en résine, en étoupes propres à joindre les pièces, en bois rouge pour la teinture. A ses confrères il écrivit que le champ était large et tout prêt à recevoir la semence évangélique. « Serions-nous, dit-il, moins courageux que les marchands qui affluent dans ces contrées ? » Il ajouta que beaucoup d'esclaves étaient exportés de ces côtes, sans que les missionnaires pussent suffire à leur donner la liberté des enfants de Dieu, pour adoucir cette servitude perpétuelle à laquelle les hommes les destinaient ; que les mahométans étaient ardents à faire des prosélytes, et qu'ils y réussissaient, faute d'ouvriers qui s'opposassent aux progrès de l'islamisme. Il alléguait beaucoup d'autres motifs ; mais son exemple était le plus efficace, et il ne cessa de l'être jusqu'en 1612, année où le Seigneur appela Barreira à recevoir le prix de ses travaux. Les obèques du missionnaire furent magnifiques : les magistrats, le gouverneur, y parurent en habits de deuil, et baisèrent le cercueil avec respect. On raconte de Barreira beaucoup de faits miraculeux, arrivés avant et après sa mort. Nous n'en citerons qu'un. Dans une tempête affreuse, pendant laquelle on venait d'épuiser toutes les ressources humaines, les matelots, qui avaient conservé un vieil habit du missionnaire, l'étendirent sur la proue, en invoquant son intercession, et aussitôt la mer se calma. Emmanuel Alvarez, digne émule de Barreira, évangélisait la Guinée depuis neuf ans, lorsqu'il mourut à son tour, dans un bourg appelé le Saut de la lionne. Les sœurs des Jésuites portugais continuèrent d'arroser cette partie de l'Afrique, qui répondit à leurs peines par des fruits abondants. Les îles voisines, disséminées dans l'Océan, renfermaient beaucoup de chrétiens, naguère in-

struits par Barreira, mais que leur commerce journalier avec les idolâtres et les musulmans avait rendu trop semblables à ces infidèles : les religieux firent revivre la foi presque éteinte dans leurs cœurs.

Entre le royaume d'Angola, où le zèle de Barreira s'exerça d'abord, et la Guinée, théâtre de ses dernières missions, se trouve le Congo, dont nous reprenons l'histoire (1). Alvare 1^{er}, en apprenant l'avènement du cardinal Henri au trône de Portugal, avait écrit à ce prince pour obtenir des missionnaires : la mort de Henri prévint sa réponse (2) ; mais Philippe, qui réunissait les deux couronnes de Portugal et d'Espagne, promit au roi de Congo les secours spirituels qu'il réclamait. Alvare fit partir aussitôt, en qualité d'ambassadeur, Sébastien da Costa, qui périt sur les côtes du Portugal. Le fidèle Alvare envoya alors Édouard Lopez, avec le même titre d'ambassadeur, au roi et au Pape. Les démarches de Lopez eurent peu de succès à Madrid. Quittant l'épée et se revêtant d'un habit grossier, qui était apparemment celui de quelque ordre religieux, il ne pensa plus qu'à se rendre à Rome (3). Ses vues n'étaient pas moins chrétiennes que celles d'Alvare, puisqu'il s'engagea par un vœu à consacrer toutes les richesses qu'il avait en Afrique à bâtir une maison pour l'entretien des prêtres qui se destineraient à l'instruction de la jeunesse du Congo, ainsi qu'un hôpital pour le soulagement et la guérison de tous les pauvres malades chrétiens. Sixte-Quint lui fit un accueil fort gracieux ; mais, le Congo relevant du Portugal, il renvoya cette affaire au roi d'Espagne. Lopez, après avoir fait rédiger la Relation de son voyage, retourna l'an 1589 au Congo, où il paraît qu'il a péri. Dans les dernières années d'Alvare 1^{er}, mort en 1587, les Congois, privés de missionnaires, puisqu'ils avaient au plus douze prêtres pour desservir trente mille localités plus ou moins peuplées, ne recurent de secours que des Jésuites établis à Saint-Paul de Loanda. Un de ces religieux rendit les plus grands services à Al-

vare II, au moment du changement de règne : quasi, par un édit du 7 juillet 1587, le nouveau monarque facilita autant qu'il était en lui l'exercice de leur ministère dans ses États. Sous Alvare II, qui vécut jusqu'en 1614, le Congo obtint un évêque particulier, qu'accompagnèrent plusieurs prêtres séculiers, et un assez grand nombre de missionnaires réguliers, dont le zèle fit fleurir la religion (1). Alvare III, couronné en 1615, envoya une ambassade d'obédience à Paul V. Non-seulement le Pape défraya l'ambassadeur ; mais, ce dernier étant tombé malade, il l'alla voir plusieurs fois, lui présenta de la nourriture de ses propres mains ; et, quand la mort l'eut enlevé, il le fit inhumer avec pompe à Sainte-Marie-Majeure. Cet ambassadeur était chargé de demander des Capucins pour le Congo. On organisa, en effet, l'an 1618, une mission de cet ordre ; le Pape donna le 12 janvier 1621 un bref à cette occasion ; mais les Capucins ne partirent point. En revanche, une seconde mission de Jésuites, arrivée au Congo sous Alvare III, y fit des fruits extraordinaires, grâce au zèle du roi, dont la mort abrégée le règne le 4 mai 1622.

CHAPITRE XXI.

Missions des Jésuites dans l'empire Moughol, en Chine ; des Jésuites et des Dominicains dans l'Afrique orientale.

Comme la côte orientale de l'Afrique reçut ses missionnaires de l'Inde, Goa, foyer d'où partaient les rayons lumineux qui allaient éclairer les royaumes voisins, doit fixer dès à présent notre attention.

Nous avons dit (2) qu'un descendant de Tamerlan avait fondé dans l'Inde l'empire Moughol. Akbar en était le chef, lorsque deux Jésuites, envoyés l'an 1578 au Bengale, y commencèrent leurs travaux apostoliques (3).

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 554, col. 2.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 63. Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. XIV, p. 192.

(3) *Ibid.*, t. XIII, p. 41.

(1) Labet, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, t. II, p. 402.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 246, col. 2.

(3) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 440.

[1621]

gement de règne :
 1647, le nouveau
 qu'il était en lui
 dans ses États. Sous
 en 1614, le Congo
 , qu'accompagné-
 jers, et un assez
 es réguliers, dont
 on (1). Alvare III,
 ne ambassade d'o-
 nement le Pape dé-
 ce dernier étant
 ir plusieurs fois,
 re de ses propres
 et enlevé, il le fit
 le-Marie-Majeure.
 i de demander des
 organisa, en effet,
 et ordre; le Pape
 bref à cette occa-
 artirent point. En
 on de Jésuites, ar-
 ll, y fit des fruits
 e du roi, dont la
 ai 1622.

XXI.

oughol, en Chine; des
 Afrique orientale.

e l'Afrique reçut
 Goa, foyer d'où
 qui allaient éclai-
 t fixer dès à pré-

descendant de Ta-
 de l'empire Mon-
 d, lorsque deux
 au Bengale, y
 apostoliques (3).

l'Éthiopie occiden-

2.
 e plus mémorables,



Les Jésuites devant Akbar

J. Gessuiti dinanzi ad Akbar

Los Jesuitas delante de Akbar



Temple d'Akbar

Templo de Akbar

Templo de Akbar



Handwritten signature
George J. Arley

Ce prince entendit parler d'eux. Antoine Cabral, que le vice-roi de Goa avait accrédité en qualité d'ambassadeur à la cour du grand Monghol, et le Portugais Pierre Taverro, ayant stimulé le désir qu'il manifestait de connaître le christianisme, il fit venir du Bengale un missionnaire. On croit, mais sans en être sûr, que ce fut un Jésuite (1). Afin de l'entretenir plus souvent et en secret, Akbar apprit la langue portugaise avec une étonnante facilité. Enfin, à la persuasion de ce prêtre, qui le portait à mépriser l'Alcoran et à estimer l'Évangile, il résolut de faire venir dans ses États autant de Jésuites qu'il pourrait. Voici la lettre qu'il écrivit à Goa : « Akbar, le grand empereur du monde, aux vénérables Pères de Saint-Paul. Je vous adresse Ebadola, avec un interprète, pour vous témoigner l'affection que j'ai pour vous. Il vous priera en mon nom d'envoyer à ma cour quelques-uns de vos Pères, versés dans la connaissance des Livres saints, et capables de m'expliquer les profonds mystères de votre religion. J'ai un égal désir de m'en instruire et de l'embrasser. Vous pouvez juger par là que vos Pères seront reçus ici avec plaisir et avec honneur. Qu'ils viennent donc, et qu'ils soient assurés que je leur permettrai de retourner librement à Goa. Du reste, qu'ils comptent sur ma protection. » Cette lettre causa beaucoup de joie aux Jésuites. Le provincial choisit pour la mission de l'empire Monghol les Pères Rodolphe Aquaviva, Antoine Montserrat et François Henriques. Le premier, qui fut déclaré le supérieur, était fils du duc d'Atri et neveu du P. Claude Aquaviva, célèbre général de la Compagnie de Jésus. Akbar, qui attendait les missionnaires à Fetipour, les reçut avec autant de bonté qu'il les avait souhaités avec ardeur. Il passa toute la nuit à les entretenir; et, sous prétexte de pourvoir à leurs besoins, il leur offrit une assez forte somme : mais les apôtres lui représentèrent leur vœu de pauvreté, barrière que la libéralité du prince ne put jamais franchir. Un désintéressement si peu commun parmi les ministres de la religion mahométane donna beaucoup d'avantages à la religion chrétienne. Les Pères firent leurs présents à l'empereur :

c'étaient une Bible en quatre langues, d'une belle impression, et deux tableaux, dont l'un représentait Jésus-Christ et l'autre la sainte Vierge. Akbar prit la Bible, la mit sur sa tête en signe de respect, baisa les images et les fit baiser à ses enfants. (Pl. XCV, n° 1.) Dans les autres visites que lui rendirent les missionnaires, il voulut être instruit à fond de la fausseté de l'Alcoran et des principes qui rendent l'Évangile croyable. On commença donc au palais, tous les samedis, des disputes réglées avec les docteurs mahométans. Les Jésuites avaient apporté de Goa un Alcoran, et le P. Henriques, Persan de nation, servait d'interprète à ses compagnons. On insista principalement sur le genre de béatitude que Mahomet établit en l'autre vie pour les musulmans, en montrant l'infamie des promesses que le séducteur a faites aux hommes charnels, afin de les attirer à son parti par l'ignoble satisfaction des passions. Akbar convint sur ce point de l'imperfection de l'Alcoran. Il compara l'esprit d'orgueil et de sensualité qu'on y aperçoit, avec l'esprit d'humilité et de mortification dont l'Évangile est rempli. « Les chrétiens, dit-il, se sont propagés par toute la terre en répandant leur sang; et c'est en versant le sang d'autrui que l'islamisme a prévalu en Orient. » Ces préjugés généraux semblaient avoir ébranlé l'empereur. Les Pères étaient reçus au palais avec les plus grandes démonstrations d'amitié; mais ils connaissaient l'esprit des Orientaux, chez lesquels les protestations ne répondent pas toujours aux véritables sentiments du cœur. Le P. Aquaviva, pour s'assurer de la bonne foi d'Akbar, osa lui dire : « Prince, vous n'ignorez pas à quelles conditions nous avons abandonné une moisson abondante, pour venir vous annoncer Jésus-Christ. Nous avons la promesse qu'on ne s'opposera point à notre départ, si la semence de la parole reste stérile dans votre cœur. J'ose donc vous prier de fixer un délai dans lequel vous voudrez bien vous prononcer pour Jésus-Christ ou pour Mahomet. » L'empereur ne fut point choqué de la liberté du missionnaire. « Un changement si sérieux, répondit-il, est entre les mains de Dieu : pour moi, je ne cesserai pas d'explorer ses lumières et son secours. » Ayant eu que la maison des Pères était incommode et exposée au bruit des passants, il les fit loger

(1) *Histoire générale de l'empire du Mogol*, par le P. François Catrou, de la Compagnie de Jésus, p. 90.

dans l'enceinte de son palais : alors on vit pour la première fois un autel érigé à Jésus-Christ au milieu d'une cour mahométane. Les Jésuites eurent même des disciples de la famille impériale ; car l'éducation de Pahari, second fils d'Akbar, âgé de treize ans, fut confiée au P. Monserrat, qui l'instruisit également dans les sciences de l'Europe et dans la science plus sublime de la religion. L'empereur visitait souvent les Jésuites à l'heure des leçons. Le jeune prince ayant, une fois, en sa présence, commencé à réciter la leçon du jour par ces paroles : « En l'honneur du Dieu tout-puissant, » — « Ajoutez, mon fils, dit Akbar, et de Jésus-Christ le vrai prophète. » Il entra ensuite dans la chapelle des religieux, s'y prosterna avec respect ; puis, s'asseyant sur des carreaux suivant l'usage du pays, il commença avec les missionnaires une conversation qui leur découvrit le fond de son cœur. « Vous savez, dit-il, quels sentiments de vénération j'ai conçus pour la religion que vous m'avez enseignée. Tout me parle en sa faveur : les miracles du Messie, attestés même par l'Alcoran, la morale saine de l'Évangile, son établissement par la voie des souffrances, sont des motifs qui me conduisent jusqu'à reconnaître Jésus-Christ comme un prophète envoyé de Dieu. Mais, lorsque vous élevez mon esprit au delà de ce qui paraît sensible dans la personne du Messie, je me perds dans la sublimité de vos mystères. Démontrez-moi, ajouta-t-il, la génération éternelle du Verbe dans le sein de son Père, et son incarnation miraculeuse dans le temps ; je souscrirai sans hésiter à tous les articles que vous me proposez à croire. » Les missionnaires, partant des principes dont Akbar semblait convaincu, en tirèrent des conséquences favorables à nos mystères les plus incompréhensibles. « Jésus-Christ, lui dirent-ils, vous paraît avoir suffisamment prouvé sa mission par des miracles, que l'Alcoran atteste lui-même ; la sainteté de sa morale rend témoignage à la vérité de sa religion : c'est un prophète autorisé. Il faut donc le croire sur sa parole. Or, Jésus-Christ nous assure qu'il était avant Abraham. Tous les monuments qui nous restent de lui confirment la trinité des personnes en Dieu. Évidemment les miracles que vous croyez donnent de la certitude aux mystères qu'il nous a révélés et que vous ne comprenez

pas. » Akbar, pénétré de la force de ce raisonnement, abandonna la conversation les larmes aux yeux, et répéta plusieurs fois : « Devenir chrétien ! changer la religion de mes pères ! quel péril pour un empereur ! quel poids pour un homme élevé dans la mollesse et dans la liberté de l'Alcoran ! » Cependant, bien convaincu de la fausseté de Mahomet, il se plaisait à confondre les docteurs de l'islamisme. « Si les livres de Moïse, aussi bien que le livre des Psaumes, sont inspirés, comme Mahomet en convient, pourquoi nous défend-il de les lire ? demandait Akbar. Il est dit dans l'Alcoran, que les Évangiles de Jésus-Christ sont des Écritures véritables. Néanmoins, quelle différence pour le fond de la doctrine ne trouve-t-on pas entre l'un et les autres ? L'Éternel est-il donc dissemblable à lui-même, lorsqu'il parle par l'organe de Jésus ? Pour sortir de l'embarras où me jettent les contradictions que j'aperçois entre des livres que je dois également regarder comme la parole de Dieu, ne faut-il pas raisonner ainsi ? On convient dans les deux partis que les Évangiles sont saints ; mais on ne convient pas parmi les chrétiens que l'Alcoran soit l'ouvrage de Dieu : la sagesse me prescrit donc de me ranger au sentiment le plus sûr, et d'abandonner l'Alcoran que les chrétiens réprouvent, pour l'Évangile que les mahométans adoptent. » Akbar, ainsi disposé en faveur du christianisme, permit de le prêcher dans tout son empire ; il souffrit que nos cérémonies se déployassent au dehors dans toute leur majesté ; il voulut qu'on enterrât un Portugais avec toute la pompe de la religion, et la croix fut portée pour la première fois dans les rues de Fetipour : mais l'incontinence avait endurci le cœur sur lequel tombait la semence évangélique, et qui s'applaudissait de ces triomphes procurés à Jésus-Christ. Toutefois, l'ambition d'un docteur musulman faillit réaliser ce que le zèle des Jésuites ne pouvait obtenir. Aboul-Fazl ne faisait acception d'aucune religion, et il ne voyait dans l'unité de croyance qu'un nouveau lien politique. Il représenta à l'empereur que l'islamisme, religion des vainqueurs, ne serait jamais accepté des Hindous, lui conseilla d'essayer si le christianisme ne réussirait pas à prendre seul dans l'Hindoustan la place du mahométisme et de l'idolâtrie, lui parla sans cesse de Jésus-

de ce raiso-
on les larmes
is : « Devenir
mes pères !
el poids pour
e et dans la
nt, bien con-
il se plaisait
nisme. « Si les
le livre des
Mahomet en
il de les lire ?
l'Alcoran, que
ont des Écri-
elle différence
ouve-t-on pas
el est-il donc
il parle par
le l'embaras
que l'aperçois
nent regarder
ut-il pas rai-
es deux partis
is on ne con-
l'Alcoran soit
prescrit donc
s sûr, et d'a-
tiens reprou-
mahométans
en faveur du
her dans tout
érémonies se
leur majesté ;
is avec toute
ix fut portée
de Fétipour :
le cœur sur
lique, et qui
procurés à
d'un docteur
zèle des Jé-
azi ne faisait
voyait dans
u lien poli-
l'islamisme,
je jamais ac-
essayer si le
prendre seul
ométisme et
e de Jésus-

Christ dans ce but, et fit ressortir à ses yeux toutes les absurdités de l'Alcoran, qu'il avait étudié dès l'enfance. Akbar ébranlé faisait espérer aux missionnaires une démarche décisive, lorsque sa foi naissante fut tentée par l'adversité. Les Patans se soulevèrent, un frère de l'empereur seconda leur révolte, et les docteurs musulmans présentèrent ces événements comme une conséquence providentielle de l'abandon qu'Akbar semblait faire de l'islamisme. Dès lors, il se sentit refroidi pour la religion chrétienne. Bien que, en permettant à ses sujets d'embrasser l'Évangile, il eût ouvert aux Jésuites une carrière où leur zèle, devenu inutile à la cour, semblait devoir s'exercer avec fruit, les missionnaires n'ignoraient pas combien il est difficile de convertir des mahométans : il n'y a guère que l'autorité du prince ou une révolution dans l'État qui puisse les détacher d'une religion imposée par la violence. Voyant donc le ministère apostolique paralysé, les apôtres songaient à partir pour Goa, quand Aboul-Fazl les retint. « L'empereur, leur dit-il, vous voit avec plaisir dans son palais. Des raisons d'État l'empêchent seules de se déclarer publiquement en faveur de la religion que vous lui avez prêchée. Je l'ai vu hier mettre l'Évangile sur sa tête avec respect, honneur qu'il n'a pas fait à l'Alcoran lorsqu'on le lui a présenté. Persévérez donc, et laissez le temps mûrir une conversion que votre zèle a si fort avancée. » Averti par Aboul-Fazl, Akbar traita les Jésuites avec plus de bienveillance, leur parla encore de religion, et les chargea d'apprendre aussi à son fils aîné les sciences européennes. Cependant le P. Aquaviva, ne croyant pas pouvoir laisser dans l'inaction des ouvriers évangéliques dont le reste des Indes était si dépourvu, avait écrit à ses supérieurs qu'un seul missionnaire suffirait pour prendre soin des chrétiens étrangers, et pour surveiller les bons moments de l'empereur, qui déclara bientôt aux Pères que sa conversion était très-éloignée. « Je me sens attaché à l'islamisme par des liens que je ne puis rompre, leur dit-il. Les mollahs du palais et la sultane ma mère ne cessent d'invectiver contre la nouvelle religion que je protège. J'ai encore de plus violents combats à soutenir contre les femmes de mon sérail ; et, dans la crainte d'être toutes renvoyées dès que le chris-

tianisme m'aurait limité à une seule, elles n'épargnent aucune caresse pour m'arracher Jésus-Christ du cœur. En un mot, l'Évangile est trop saint, et mes mœurs sont trop corrompues. » Le P. Aquaviva ayant pris occasion de cet aveu pour obtenir la liberté de retourner à Goa, Akbar se repentit de sa franchise. « Ignorez-vous, mon Père, dit-il, combien votre présence m'est nécessaire ? Plus ma chaîne est difficile à dénouer, plus j'ai besoin d'une main habile qui en démele tous les nœuds. M'abandonneriez-vous dans cette extrémité ? » Vaincu par des protestations si touchantes, Aquaviva laissa partir ses deux compagnons, le P. Henriques pour Goa, et le P. Montserrat pour Agra, avec le prince son disciple ; mais il resta auprès d'Akbar à Fétipour. La considération que lui témoignait l'empereur lui suscita de tels envieux, qu'on attenta souvent à sa vie. Akbar ayant voulu lui faire accepter des gardes, « Non, prince, répondit le Père, un homme apostolique est assez défendu par la confiance qu'il doit avoir en Dieu. Il vaudrait mieux pour lui périr que d'en manquer. » Tant que l'empereur demeura à Fétipour, les études que nécessitait la controverse avec les mollahs occupèrent le missionnaire. Quand la guerre eut éloigné Akbar, il mit à profit cet intervalle de repos pour travailler à sa perfection. Il employait presque tout le jour et une grande partie de la nuit à la prière. Il ne prenait un peu de sommeil que couché sur la terre ou étendu sur une natte. Sa nourriture était du riz cuit à l'eau. La charité réglait ses visites, et ses austérités semblaient surpasser les forces de la nature. Souvent on le trouvait, au lever de l'aurore, priant dans la position où il s'était mis au coucher du soleil. Cependant les distractions de la guerre, et l'orgueil né de la victoire, rendirent Akbar méconnaissable à son retour, en admettant qu'il eût été animé jusqu'alors par un mobile autre que le désir de cimenter, au moyen des Jésuites, ses relations avec les Portugais, et de s'initier aux sciences de l'Europe. Chef d'un empire peuplé d'idolâtres, de mahométans et de chrétiens, il voulut fondre en un seul culte le brahmanisme, l'islamisme et le christianisme ; et cet inventeur d'une nouvelle religion, s'élevant en dieu, prit le nom de Cha-Geladin, c'est-à-dire le puissant roi de la loi souveraine. A cette nouvelle, le

P. Aquaviva alla trouver Akber à Lahore. « Prince, lui dit-il les larmes aux yeux, le moment de mon départ est arrivé; il ne vous convient plus de me retenir auprès de vous, et il ne m'est plus permis de demeurer dans votre cour. Vous ne vous êtes servi de la connaissance que nous vous avons donnée du christianisme, que pour le profaner, en le mêlant avec l'idolâtrie et l'impiété mahométane. Le scandale de cette innovation retombe en partie sur moi, qui en suis regardé comme l'auteur. Mon devoir est de protester par un désaveu public; et mon départ volontaire apprendra à tout l'empire Monghol que mes enseignements n'ont pas préparé la révolution que vous commencez. Non, mes yeux ne vous verront pas plus longtemps occuper la place de Dieu, et recevoir un culte qui n'appartient qu'à l'Éternel. Je le prierai cependant de suspendre ses vengeances, et de vous laisser le temps de rentrer en vous-même. » Akbar, dans la première ivresse que lui causait l'encens des peuples, ne fut ni touché ni irrité de ces paroles. Comme il aimait le P. Aquaviva, il s'efforça de le retenir; mais le missionnaire fut inébranlable. L'empereur lui donna, à son départ, une preuve touchante d'affection. La sultane, mère d'Akbar, avait à son service une esclave polonaise, mariée à un esclave russe. La Polonaise, surtout, jouissait de la confiance de la princesse, qui ne semblait pas pouvoir s'en passer. Néanmoins, à la prière du P. Aquaviva, l'empereur obtint de sa mère la liberté du mari et de la femme esclaves, ainsi que de leurs deux enfants. Ce furent les seules richesses que le missionnaire emporta du pays le plus opulent du monde. Il reprit la route de Goa avec ces dépouilles enlevées à l'infidélité; et à son arrivée, le provincial le nomma recteur du collège que les Jésuites avaient dans l'île de Salcette. C'était placer, en quelque sorte, entre ses mains la palme du martyre; car il la cueillit dès le 15 juillet 1583, peu de mois après son retour de l'empire Monghol. Les Pères Alfonse Pacheco, Antoine François, Pierre Berna, prêtres, et le frère coadjuteur François Aragna, furent associés par les idolâtres à ses souffrances et à sa gloire (1).

Le P. Montserrat, compagnon d'Aquaviva dans l'empire Monghol, avait su persuader à Akbar qu'il était à propos de le députer en Espagne, auprès du roi Philippe, que la mort du cardinal Henri, roi de Portugal, venait de rendre maître de toutes les possessions portugaises en Asie. On le vit plus tard désigné, avec le P. Pierre Paez, pour la mission d'Abyssinie, par le provincial de Goa (1). Les deux missionnaires quittèrent cette ville le 2 février 1589. Pendant qu'ils faisaient voile vers Zela, lieu situé sur le golfe Arabique, des pirates les prirent, et les amenèrent à Omar, gouverneur de la contrée, qui les retint captifs pendant quatre mois. Hassan, gouverneur de toute l'Arabie othomane, voulut alors qu'on les lui présentât. Interrogés, ils avouèrent leur patrie, furent traités d'espions, et mis au nombre de cette troupe misérable d'esclaves que Hassan faisait travailler dans ses jardins. Au milieu des travaux dont on les accabla, ils employèrent les courts moments qu'on leur laissait à procurer les secours de la religion à vingt-six Portugais et à quelques Hindous catholiques, leurs compagnons de captivité. Deux ans s'étaient ainsi écoulés, quand la première femme de Hassan, née d'une famille chrétienne, et qui favorisait secrètement les chrétiens, se sentit touchée de compassion pour les deux Jésuites. Elle leur fit dire un jour par un eunuque, chrétien aussi, que Hassan ira l'après-midi dans le jardin, où elle se trouvera avec son fils, âgé de six ans; et qu'ils présentent à l'enfant des fruits, des fleurs, ou quelque chose de semblable, qui puisse être offert par lui à son père. Les missionnaires tressaillent aussitôt une couronne de fleurs et de fruits, la donnent à l'enfant, et celui-ci, plein de joie, l'apporte au farouche Hassan. Le lendemain, le gracieux avocat présente à son père, en faveur des deux captifs, une supplique composée par sa mère. Hassan comprend les insinuations délicates de sa compagne, et, pour lui complaire, déclare les religieux libres. Mais la cupidité devait paralyser ce premier mouvement. Un marchand turk, ayant aperçu,

des hommes illustres de la Compagnie de Jésus, p. 457. Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. 1, p. 352.

(1) *Ibid.*, t. II, p. 231.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 247. Le P. d'Outreman, *Recueil*

acquiesçait dans
ader à Akbar
en Espagne,
mort du cardin-
ait de rendre
portugaises
igné, avec le
d'Abyssinie,
deux mission-
février 1589,
ers Zela, lieu
pirates les pri-
gouverneur de
endant quatre
oute l'Arabie
lui présentât.
patrie, furent
mbre de cette
Hassan faisait
milieu des tra-
employèrent les
à procurer les
Portugais et
leurs compa-
s'étaient ainsi
e de Hassan,
qui favorisait
tit touchée de
Elle leur fait
hrétien aussi,
le jardin, où
é de six ans;
es fruits, des
emblable, qui
ère. Les mis-
couronne de
enfant, et ce-
farouche Has-
vocat présente
tifs, une sup-
can comprend
mpagne, et,
igieux livres.
ce premier
yant aperçu,

parmi les pauvres hardes de Montserrat, des ornements sacerdotaux, représente au gouverneur que probablement ce Portugais est évêque, et qu'on a bien tort de relâcher ainsi un prisonnier pour lequel on pourra obtenir une riche rançon. Cet espoir détermine à ramener les Jésuites aux travaux des esclaves, mais avec un surcroît de rigueur, afin qu'ils prennent plus tôt des mesures pour se racheter. On les envoie à un marché public. On les occupe ensuite à ramener, sous un maître des galères très-cruel, et bien aise, disait-il, de rendre la pareille aux chrétiens, qui lui avaient fait subir autrefois le même traitement. Montserrat, épuisé par ces épreuves, touchait à sa dernière heure, lorsqu'un marchand mahométan, agent secret de Mathias d'Albuquerque, vice-roi des Indes, arrive avec ordre de racheter les deux prêtres à tout prix. Il cache sa mission aux exacteurs turks, et d'un air d'indifférence offre mille écus pour ces esclaves, qui présentent peu de chances de vie et de services, tant leurs corps sont exténués par la faim et usés par les coups. L'offre est acceptée : aussi bien la mort des captifs allait ôter à l'avidé Hassan toute espérance de gain. Antoine Montserrat, remis en liberté avec Pierre Paex, regagne Goa au mois de décembre 1596, moins heureux qu'Abraham George, qui venait de teindre de son sang l'entrée de l'Abyssinie (1). Originaire d'une famille maronite du mont Liban, et né à Alep, ce dernier avait été élevé à Rome, dans le collège des Maronites, que les Jésuites y dirigeaient. Il embrassa l'institut de Saint-Ignace en 1582, à l'âge de vingt ans, fut élevé au sacerdoce, et partit en 1592 pour les Indes, où il exerça pendant quelque temps un pénible mais utile ministère parmi les chrétiens de Saint-Thomas. Au mois de janvier 1595, il s'embarqua pour l'Abyssinie, déguisé en marchand turk avec tant d'art, que, dans sa visite de congé, il causa une douce surprise au vice-roi, qui ne le reconnut que lorsque après une longue conversation il se nomma lui-même. A la suite d'une longue tempête, il aborda à l'île de Massaouah. Un jeune Abyssin, qui l'accompagnait, après l'avoir

fait soupçonner par son imprudence, acheva de le trahir par sa faiblesse : une bastonnade suffit, non-seulement pour qu'il s'avouât chrétien ainsi que son maître, mais encore pour qu'il apostasiât. Le P. Abraham George, interrogé, déclara qu'il était Syrien, chrétien, prêtre et missionnaire. « Comment as-tu osé nous tromper ainsi par ton déguisement ? lui demanda le gouverneur turk ; tu mérites la mort. Ainsi, la mort ou la loi de Mahomet : que choisis-tu ? — La mort : la plus cruelle me semble un bien. » Le Turk, étonné, se contente de faire charger de chaînes ce prêtre intrépide. Quelques jours après, le P. George, ramené devant son juge, va lutter contre les promesses et les caresses du séducteur. « Adore dans ton cœur, si tu veux, le Christ, que j'ai moi-même autrefois adoré ; mais confesse Mahomet, au moins de bouche. Demain, je convoquerai une assemblée religieuse ; nous y chanterons un hymne en son honneur ; joins ta voix aux nôtres. — Quoi ! je trahirais ce divin et bon Maître, qui fut toujours le mien et qui a été le vôtre ? Quel motif aurais-je d'abandonner une religion si sainte, confirmée par tant des miracles, appuyée sur tant de preuves ? Quelle serait ma folie de me priver des biens de l'éternelle vie, que la religion chrétienne assure à ceux qui lui sont fidèles ! Pourquoi ne pensez-vous pas plutôt à vous-même, et par un sincère retour... » Le renégat l'interrompt par un rire dédaigneux et cruel, puis le fait ramener en prison. Dans un dernier interrogatoire, devant tous les juges assemblés, le confesseur s'écrie : « Sachez-le bien ; je crois, j'adore Jésus-Christ, Fils de Dieu et Dieu lui-même. Ce Mahomet, que vous appelez prophète et grand homme, je le regarde, je l'abhorre comme un imposteur... » A ces mots, le gouverneur furieux s'élance, le cimeterre à la main. Retenu par une force secrète, il appelle le bourreau. Mais, dans la main de cet homme, deux cimeterres s'émeussent et se brisent, sans que le confesseur ait été blessé, et ce n'est que sous le troisième qu'on voit tomber la tête, présentée avec calme par la généreuse victime. C'était au mois d'avril 1595. Le Père Abraham George n'avait que trente-deux ans. Le ciel, bientôt après, témoigne en sa faveur. Son cadavre, jeté à la voirie, est pendant quarante jours éclairé par des lumières miraculeuses, rangées en forme de cou,

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 184. Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 239.

ronne, et défendu contre les animaux carnassiers par des oiseaux inconnus et d'une éclatante blancheur. Le gouverneur, poursuivi par la pensée du crime, le rejette sur d'autres, et se prétend innocent du sang du juste. Enfin, les auteurs de cette mort, digne fin d'une vie pleine de rares vertus, périssent misérablement dans un court intervalle.

La première mission dans l'empire Monghol nous a conduit à compléter la biographie des Pères Aquaviva et Montserrat, à laquelle s'est rattachée celle du P. Abraham George. Nous reprenons maintenant notre récit.

Akbar, renonçant à son nouveau culte, avait reçu d'Aboul-Fazl le conseil d'appeler d'autres missionnaires (1). Un diacre arménien, qui se trouvait à la cour du Monghol, fut chargé de cette négociation auprès du vice-roi des Indes, et il apporta au provincial des Jésuites la lettre suivante. « Au nom du Seigneur. Le très-puissant et très-invincible empereur Akbar salue les Pères de Saint-Paul, qui ont été admis à la grâce de Dieu, qui ont goûté le don du Saint-Esprit, qui obéissent aux lois du Messie, et qui amènent les hommes à la connaissance de la vérité. C'est à vous que je parle, vénérables Pères, qui avez quitté le siècle et qui méprisez les honneurs et les richesses; J'ai étudié avec soin toutes les religions du monde. Il me paraît, néanmoins, que je ne suis pas encore suffisamment instruit des mystères de la religion chrétienne. C'est par le moyen de vos Pères, que j'aime, et dont la conversation me fait plaisir, que je souhaite recevoir une instruction plus parfaite. L'Arménien Grimon, qui vous remettra ma lettre, m'a assuré que je trouverais parmi vous des hommes habiles et capables de résoudre tous mes doutes. Venez confondre ici tous les docteurs de la loi mahométane, et soyez sûrs que j'applaudirai à vos victoires. Si les missionnaires que vous m'enverrez veulent se former un établissement fixe dans ma capitale, je leur donnerai une maison, et des privilèges encore plus grands qu'à ceux qui les ont précédés. S'ils aiment mieux retourner à Goa, je leur en accorderai la permission, et je les renverrai avec honneur. » A cette lettre

était jointe une somme considérable, que le diacre arménien devait distribuer aux pauvres de Goa. A juger du cœur d'Akbar par les dehors, sa conversion paraissait sûre. Toutes les femmes du sérail avaient été mariées, et l'empereur ne s'en réservait qu'une. La vénération de ce prince pour la sainte Vierge était devenue publique : car, le jour de l'Assomption de Marie, il avait fait ériger un trône où l'on avait placé l'image de la Mère de Dieu ; le Monghol et ses enfants s'étaient prosternés devant elle, et les grands qui avaient imité leur exemple avaient reçu des présents du souverain, en faveur duquel criait peut-être le sang du P. Aquaviva. Les Pères Édouard Leiton et Christophe de Vega, successeur de cet apôtre, partirent de Goa. Akbar les reçut avec honneur à Lahore, en 1591. Il leur permit d'ouvrir une école, pour apprendre aux Hindous à lire et à écrire en portugais. Il leur proposa, dans d'intimes entretiens, les objections les plus spécieuses contre le christianisme, et parut satisfait de leurs réponses. Mais il admirait la religion chrétienne sans l'embrasser, en sorte que les missionnaires, dominés par l'impatience que le zèle ardent traîne souvent à sa suite, retournèrent à Goa. Leur précipitation à s'éloigner fut désapprouvée à Rome, et le général des Jésuites ordonna d'en envoyer deux autres à l'empereur. On choisit le P. Jérôme Xavier, neveu du grand apôtre des Indes et supérieur de la maison professe de Goa. Il partit le 3 décembre 1594 avec le P. Emmanuel Pineiro. Quand les missionnaires arrivèrent à Lahore, le 5 mai suivant, on leur assigna une habitation voisine du palais, sur les bords du fleuve, dans un lieu dont la garde de l'empereur empêchait le peuple d'approcher. Dès la première audience, Akbar montra aux Pères les images de Jésus-Christ et de Marie, qu'il serra contre son cœur et baisa avec tendresse. Les religieux se prosternèrent devant celle du Sauveur. Comme les enfants imitent naturellement ce qu'ils voient faire, un jeune Monghol, petit-fils d'Akbar, et fils de l'héritier présomptif de la couronne, fléchit les genoux et joignit les mains à l'exemple des missionnaires. L'empereur, ravi de le voir entrer de si bonne heure dans ses sentiments, lui dit : « Mon fils, ces prêtres européens vous serviront dans la suite de pères. Imitiez-les, profitez de leurs instructions, et

(1) Catrou, *Histoire générale de l'empire du Mogol*, p. 106. Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 457.

le, que le dia-
ux pauvres de
ar les dehors,
es les femmes
l'empereur ne
on de ce prince
ue publique :
Marie, il avait
placé l'image
et ses enfants
et les grands
aient reçu des
duquel criait
va. Les Pères
Vega, succes-
Goa. Akbar les
1591. Il leur
apprendre aux
lugaïs. Il leur
ms, les objec-
christianisme,
Mais il admie-
embrasser, en
inés par l'im-
souvent à sa
précipitation à
me, et le gé-
envoyer deux
le P. Jérôme
es Indes et su-
Goa. Il partit
Immanuel Pin-
rivèrent à La-
r assigna une
les bords du
de l'empereur
Dès la pre-
aux Pères les
te, qu'il serra
endresse. Les
celle du Sau-
naturellement
onghol, petit-
ésomptif de la
gnit les mains
mpereur, ravi
eure dans ses
prêtres euro-
ite de pères.
structions, et

rendez-vous digne par là de gouverner un jour les grands royaumes que je vous ai conquis. » Jamais les missionnaires n'approchaient du trône d'Akbar, qu'il ne les saluât par une inclination de tête, et qu'il ne les fit asseoir à l'euro péenne, distinction que ce prince n'accorda ni aux ambassadeurs, ni aux rois mêmes qui vinrent quel- quefois à sa cour. Il se trouvait souvent aux fêtes que les Pères célébraient dans leur cha- pelle, assistait à leurs prières, et les récitait à genoux avec eux. En outre, il assigna une place pour bâtir une église, et promit de subvenir à tous les frais de la construction. Alors qu'il sem- blait n'avoir plus que le baptême à recevoir, il lui arrivait de soutenir par orgueil en public les égarements en matière de religion qu'il désa- vouait en secret. Dieu l'en punit par des coups d'éclat. Le jour de Pâques 1597, Akbar célé- braait avec ses fils une fête en l'honneur du So- leil, au milieu d'une terrasse où il avait fait dresser des tentes. Sur un autel, en forme de trône, l'Astre du jour, figuré avec des pierres précieuses, éblouissait les regards. Le jour était serein, lorsque tout à coup la foudre, tombant du ciel, renversa l'autel, communiqua le feu aux tentes, et de là à la ville. Les trésors immenses qu'Akbar y avait réunis furent consumés par l'incendie. Forcé de quitter un lieu où tout lui reprochait son impiété, il se retira dans le royaume de Kachemire, accompagné du P. Jérôme Xavier, qui avait alors pour compagnon le P. Benoît de Goes (1); mais le P. Pinneiro resta à Lahore, occupé à convertir les mahométans et les idolâtres. Comme Akbar, afin d'accréditer sa nouvelle religion, avait avili l'islamisme, Pinneiro en profita pour attirer les déserteurs des mosquées dans l'église des Jésuites. L'in- constance naturelle aux Hindous ne permit d'a- bord de conférer le baptême qu'aux moribonds : quelquefois ce sacrement, en donnant le salut de l'âme, rendit aux malades la santé du corps. Les martyrs ne manquèrent pas à cette jeune chrétienté. Une mère mahométane, ayant ob- tenu par ses instances qu'on baptisât son enfant, encore à la mamelle, devint l'objet des raille- ries et des persécutions de ses voisines. La mère rougit de l'Évangile, et n'eut pas le courage de

confesser Jésus-Christ pour son fils. Honteuse de lui avoir fait porter le caractère du chrétien, elle empoisonna son lait, qui fit passer la mort dans le sein de l'enfant. Mais l'intercession du petit martyr ne fut pas inutile à l'Église nais- sante. Le nombre des catéchumènes augmenta ; on prit assez de confiance en leur vertu pour leur accorder le baptême, et on choisit le jour de la Pentecôte 1599 pour la cérémonie, qui fut imposante et magnifique. Les catéchumènes marchèrent en procession dans les rues de La- hore, qu'on avait couvertes de branchages, afin de se garantir des ardeurs du soleil. Des tambours, des trompettes, et d'autres in- struments précédaient les néophytes. Le P. Pin- neiro les reçut à la porte de l'église, et les fit enfants de Jésus-Christ, à la vue d'un grand peu- ple, que la nouveauté de ce spectacle avait attiré. Tandis qu'on versait l'eau sur la tête des convertis, une fille de seize ans fit éclater sa foi d'une manière qui surprit l'assemblée. « Le baptême ! s'écria-t-elle, le baptême ! » Elle réitéra si souvent ce cri, qu'on la distingua aisément dans la foule. Le missionnaire lui re- présenta qu'on n'admettait au sacrement que les personnes parfaitement instruites des mystères du christianisme. « Je le suis, dit-elle, et j'ai toujours assisté aux instructions publiques sans me déclarer. » Interrogée, elle fut trouvée ca- pable, et, eu égard à sa ferveur, on la baptisa. La grâce qu'elle reçut alors la rendit coura- geuse. La jeune chrétienne résista aux pour- suites d'un musulman, qui voulait la mettre au nombre de ses femmes. Il accusa le missionnaire de l'avoir baptisée par force ; mais elle rendit compte de sa foi, et justifia son père spirituel. On lui laissa la liberté de se choisir un époux, elle s'unit à un chrétien, et sa fermeté fut un triomphe pour l'Église. C'est ainsi que le P. Pin- neiro, dont le P. François Corsi vint partager les travaux, recueillit les fruits de la semence évangélique, répandue par ses prédécesseurs. Pour Akbar, le ciel lui réserva une épreuve nouvelle : son fils Pahari périt dans une bataille. Reconnaissant à ce trait la main du Tout-Puis- sant, il n'adora plus le Soleil, ni ne détourna plus sur lui-même le culte qui n'était dû qu'à Dieu. Le P. Jérôme Xavier, qui aida par ses discours les impressions que la grâce faisait sur son cœur, était encore auprès de lui, quand il

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 27.

mourut à Agra le 13 octobre 1605. On inhuma ce prince dans un tombeau qu'il s'était préparé (Pl. XCV, n° 2) à Skandery, sur la route de Dehli (Pl. XCVI, n° 1), à une lieue et demie d'Agra. (Pl. XCVI, n° 2.) Cet édifice, assez grand, est bâti en marbre, et surmonté d'un dôme. Un des successeurs d'Akbar couvrit les murailles d'une pièce de brocard d'or, afin de cacher aux yeux des mahométans un crucifix, que Manouchi aperçut en levant la tapisserie. Il y vit aussi une belle statue de la sainte Vierge, et une autre de saint Ignace. C'est un préjugé qu'Akbar est mort chrétien, dit le Jésuite Catrou. Mais ces statues peuvent n'avoir été placées là qu'à titre de curiosités de l'Europe pour servir d'ornements au tombeau impérial, sans qu'on tint compte des personnes qu'elles représentaient, sans qu'on voulût manifester par des symboles la religion que le monarque avait professée.

Pendant le règne d'Akbar, le P. Jérôme Xavier avait entendu un marchand mahométan dire, l'an 1598, à la cour du Monghol, qu'il venait de Kan-Balikh, capitale du pays que Marco Polo désignait sous le nom de Kathai⁽¹⁾, et dans lequel vivaient des chrétiens. Le missionnaire informa de ce fait le provincial, qui chargea le P. Benoît de Goes, arrivé sur ces entrefaites de l'empire Monghol à Goa, d'aller vérifier le récit du marchand. Au mois de février 1602, Goes se rendit à Agra, avec le P. Antoine Machado, qu'il y laissa⁽²⁾. Akbar, approuvant son dessein, lui donna non-seulement des lettres pour divers petits rois, ses amis ou ses tributaires, mais encore une somme d'argent pour les frais du voyage⁽³⁾. Ce religieux était d'autant plus propre à cette mission, qu'il entendait parfaitement la langue persane, et connaissait les usages des mahométans. A Lahore, où il arriva le 8 décembre, il se réunit à une caravane de marchands persans, qui partaient tous les cinq ans pour la Chine, en prenant la qualité d'ambassadeurs de leur souverain, afin d'avoir plus de facilité pour leur commerce. Avec le costume arménien, il avait adopté le nom

de Branda-Abedula (Serviteur de Dieu), qui lui fut imposé par le P. Jérôme Xavier. Ce déguisement lui assurait la liberté du passage, qu'on ne lui eût pas accordée s'il eût été reconnu pour Portugais. Il avait, d'ailleurs, acheté diverses marchandises de l'Inde, pour se procurer, par des échanges, tout ce qui lui serait nécessaire dans sa route. Il laissa quatre mahométans convertis, qu'on avait déterminés à le suivre, prit à leur place un Arménien nommé Isaac, et partit de Lahore en 1603. Ayant, après cinq mois de marche, rencontré à Caboul une princesse, sœur du roi de Kaschgar, qui revenait du pèlerinage de la Mekke, et qui commençait à manquer d'argent, il ne fit pas difficulté de lui en prêter, mais refusa d'en tirer le moindre intérêt. Cette princesse, reconnaissante, l'appuya plusieurs fois de sa recommandation, et le remboursa en pièces de marbre, marchandise la plus précieuse que l'on pût porter au Kathai. Les deux Grecs le quittèrent; la caravane fut attaquée par des brigands; Isaac manqua de se noyer; Goes perdit six chevaux dans un chemin périlleux; enfin on entra dans Hiarkan, capitale du Kaschgar, au mois de novembre 1603. Goes fut présenté au roi, qui lui donna des lettres de protection; et, après un séjour de près d'un an dans cette ville, il en sortit avec une nouvelle caravane, composée d'habitants du pays, dont on lui avait bien recommandé de se défier. A Chalis, ville dépendante du khan de Kaschgar, et gouvernée par un de ses fils, il vit arriver une caravane qui revenait du Kathai. Les marchands lui racontèrent que, s'étant, suivant leur usage, attribué la qualité d'ambassadeurs, ils avaient pénétré jusqu'à la capitale, et habité pendant trois mois avec des étrangers chrétiens, récemment arrivés à Kan-Balikh, et que le P. Benoît de Goes reconnut être des religieux de sa Compagnie. En effet, s'avancant jusqu'à la muraille de la Chine, il demeura convaincu que le Kathai n'était autre que la partie septentrionale du Céleste empire, dans lequel les enfants de saint Ignace venaient de s'établir. Les gouverneurs de la province de Canton ayant été renouvelés, Tchao-King, où le P. Ruggieri laissa les Pères Matthieu Ricci et Antoine d'Almeida en 1583⁽¹⁾, avait été privé de la présence

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 494.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 62.

(3) *Ibid.*, p. 146.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 43, col. 2.

[1621]

ieu), qui lui
r. Ce dégui-
ssage, qu'on
reconnu pour
neté diverses
procurer, par
it nécessaire
ométans con-
suivre, prit
saac, et par-
ès cinq mois
e princesse,
nait du péle-
nçait à man-
lté de lui en
ndre intérêt.
appuya plu-
, et le rem-
andise la plus
Kathai. Les
ane fut atta-
nqua de se
ns un chemin
kan, capitale
e 1603. Goes
des lettres de
près d'un an
une nouvelle
pays, dont on
fier. A Cha-
Kaschgar, et
arriver une
s marchands
leur usage,
, ils avaient
ité pendant
ens, récem-
le P. Benoît
de sa Com-
la muraille
ue le Kathai
nale du Cé-
ts de saint
ouverneurs
été renou-
gieri laissa
d'Alméida
a présence



Delhi

Delhi

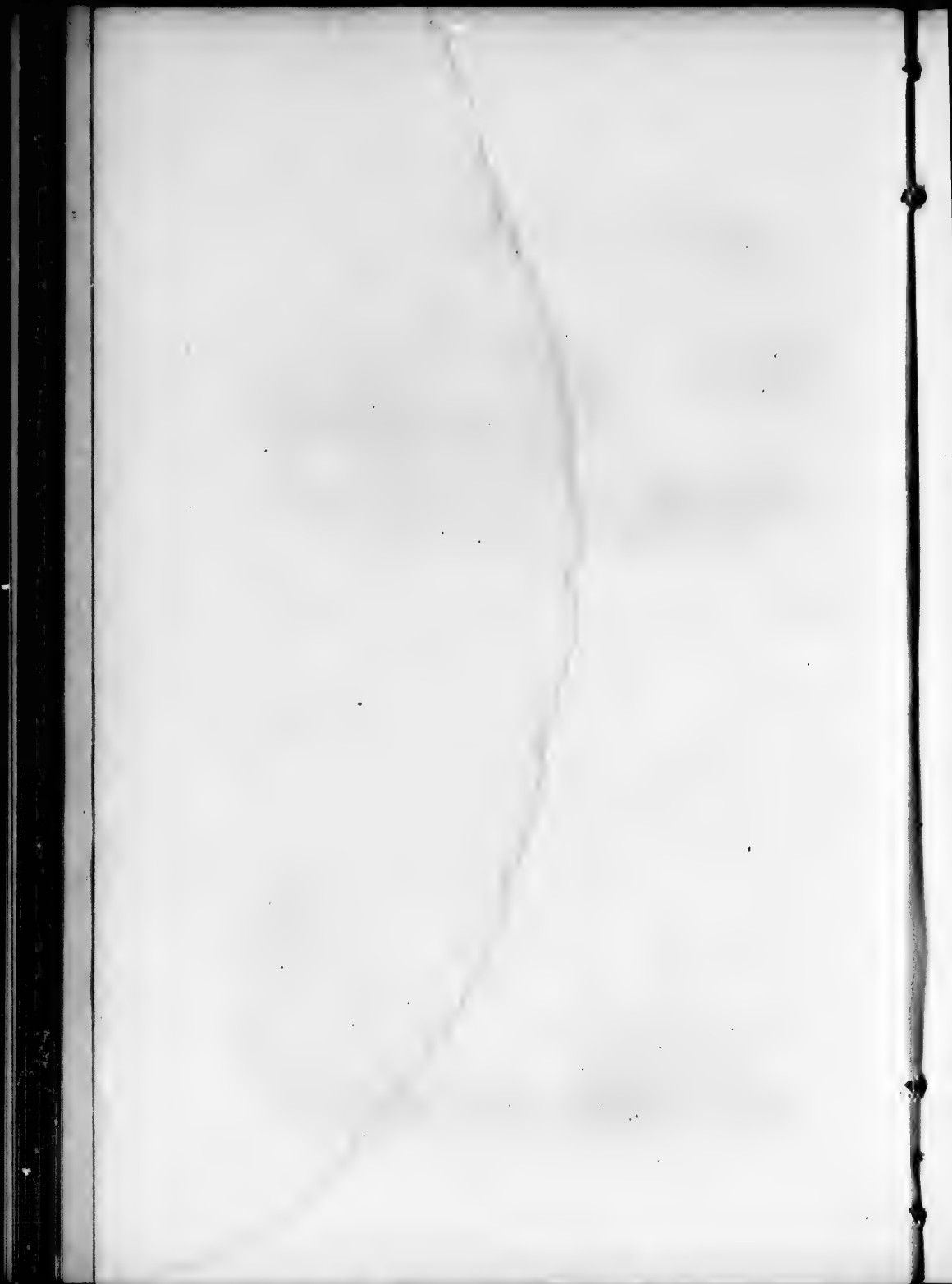
Delhi

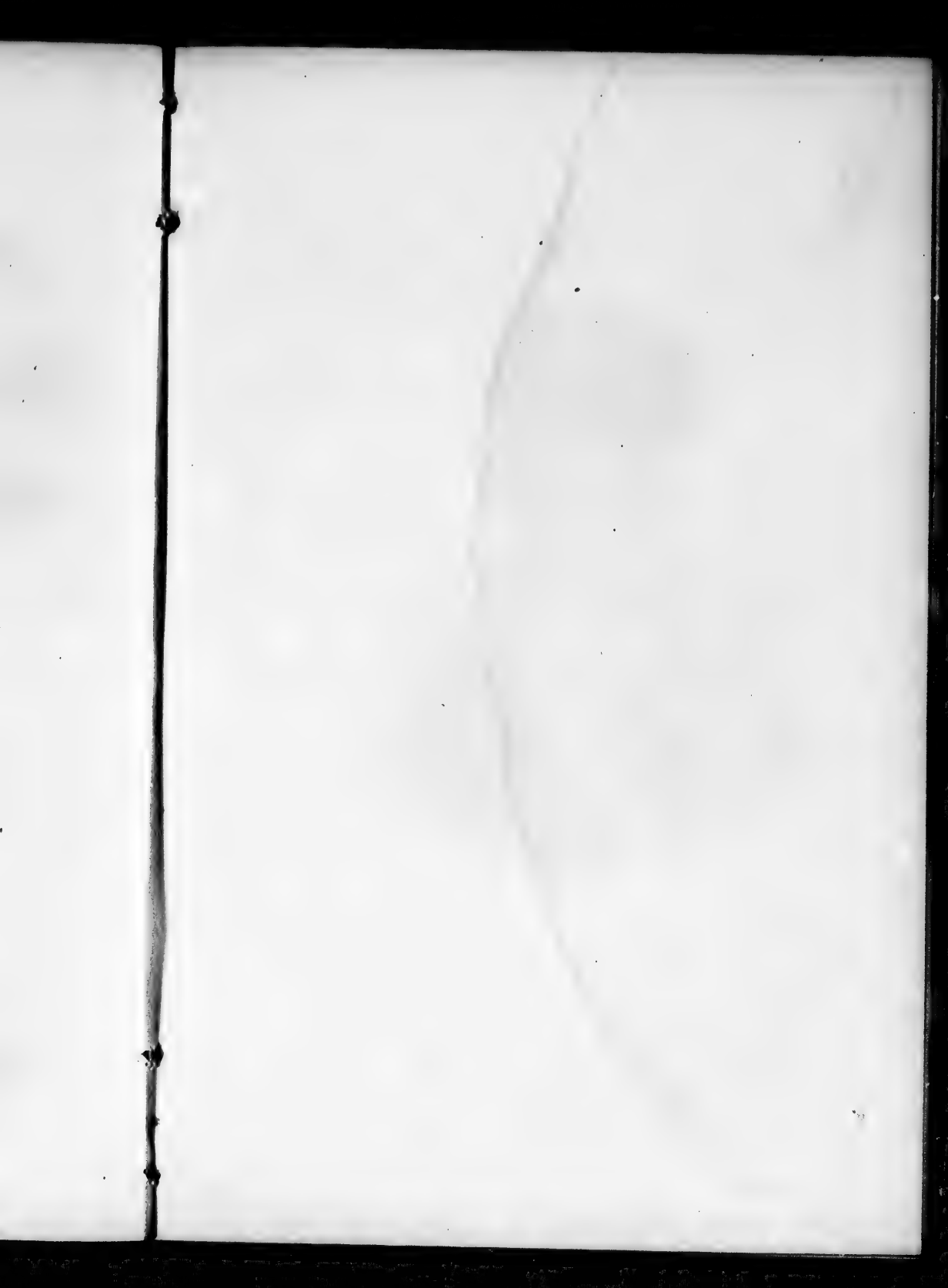


Agra

Agra

Agra







M. de la Roche

1771

R.



[
de
à
pe
m
à
pl
se
da
fi
da
ki
au
ma
tel
cu
su
po
da
la
afi
ce
P.
d'A
pé
Ma
au
lui
con
con
mé
va
s'y
che
mi
où
Le
un
qu
lie
tel
ra
ba
av
tel
tre
sic
gi
—
t.

des Jésuites (1). Ricci obtint alors de résider à Tchao-tcheou. Le Chinois Tchén-tai-so l'y pria de lui apprendre la chimie et les mathématiques; le missionnaire se prêta volontiers à ce désir; et son disciple, devenu l'un des plus zélés catéchumènes, fut baptisé au mois de septembre 1594. L'apôtre, persuadé que le moindre succès qu'il pourrait obtenir à la cour profiterait plus au christianisme que les efforts tentés dans les provinces, méditait de se rendre à Peking. L'occasion de réaliser ce voyage s'offrit au mois d'avril 1595; car, un des principaux mandarins de l'empire, qui traversait Tchao-tcheou pour aller dans la capitale, ayant eu la curiosité de voir les Jésuites, et de les consulter sur la santé de son fils, le P. Matthieu Ricci répondit qu'il ne pourrait guérir cet enfant pendant le court séjour que le mandarin faisait dans la ville, mais qu'il l'accompagnerait volontiers afin de lui continuer ses soins. L'offre fut acceptée. Le religieux laissa à Tchao-tcheou le P. Lazare Cataneo, qui remplaçait les Pères d'Alméida et Pelvi, enlevés par la mort au supérieur de la mission, et l'on se mit en route. Mais un accident survenu dans le trajet persuada au mandarin que la présence du prêtre étranger lui portait malheur. Il le congédia, en le faisant conduire jusqu'à Nanking ou Kiang-ning, seconde capitale de l'empire, située sur la rive méridionale du Kiang, et dont l'enceinte est plus vaste que celle même de Peking. Ricci ne put s'y arrêter. Il se retira alors à Nan-tchang-fou, chef-lieu de la province de Kiang-si. Trois cent mille âmes forment la population de cette ville, où l'on fabrique une immense quantité d'idoles. Le vice-roi, les mandarins et les lettrés firent un accueil honorable au missionnaire, en sorte que les Jésuites eurent, dès l'an 1597, deux lieux de résidence en Chine: l'un, à Tchao-tcheou, dans la province de Canton, où demeuraient les Pères Lazare Cataneo, Nicolas Lombard, et un troisième, qui n'était pas prêtre, avec deux postulants chinois; l'autre, à Nan-tchang-fou, dans la province de Kiang-si, où se trouvaient avec Ricci, supérieur de toute la mission de la Chine, le P. Jean Soërio, un religieux qui n'était pas prêtre, et deux élèves in-

digènes du collège de Macao. Jusque-là les missionnaires avaient porté l'habit des bucciers, mais, de l'avis du Père visiteur et de Louis de queyra, évêque de Macao, ils renoncèrent, en 1597, à ce costume, qui n'était propre qu'à les faire mépriser des Chinois, pour adopter celui des lettrés: changement indispensable dans un empire où la considération n'est accordée qu'à la culture des lettres. Cette estime s'attachait particulièrement au P. Matthieu Ricci, qui composa à Nan-tchang-fou un Traité de la mémoire artificielle, et un Dialogue sur l'amitié, à l'imitation de celui de Cicéron; livre regardé par les Chinois comme un modèle que les plus habiles lettrés auraient peine à surpasser. Afin de propager le christianisme, il fit, d'ailleurs, imprimer un Abrégé de la doctrine chrétienne en langue chinoise, et s'occupa d'une Exposition plus développée, dont il appropria la forme aux mœurs et aux habitudes d'esprit des indigènes. Cependant le Seigneur appelait ses apôtres à Peking, où il leur prépara les voies. De même que le feu du ciel tomba sur la terrasse où Akbar célébrait une fête en l'honneur du Soleil, et se communiqua des tentes au palais et à toute la ville, de même, au mois de mai 1597, un violent incendie consuma pendant deux jours le palais de Chin-tsong. «Dieu, dit Du Jarric (1), voulant, ce semble, adviser ces grands monarques, quasi en même temps, qu'ils n'avoient pas icy de cité permanente, ny demeure stable et assurée, à celle fin qu'ils n'y attachassent pas leur cœur; et par mesme moyen leur faire cognoistre qu'il y a un plus grand seigneur qu'eux, qui commande au ciel et en la terre, pouvant chastier et humilier les plus grands princes du monde, quand bon luy semble... (Chin-tsong) cogneust que Dieu lui envoyait cela pour la punition de ses pechez; tellement qu'il commanda au prince son fils, qui devoit luy succéder à la couronne, encore jeune enfant, de se prosterner à terre, et adorer le Ciel, implorant son ayde et sa miséricorde: car les Chinois, pour la plupart, croyent que le ciel est Dieu. Or, le roy fist ainsi prier le prince, à ce qu'on disoit, d'autant qu'il se recognoissoit par trop méchant pour impêtrer quelque grâce de la

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 364.

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 363.

divine majesté. Peut-être que Notre Seigneur vouloit, par ce moyen, engendrer en lui la crainte de ses divins jugemens, afin qu'il ne se monstret pas difficile à permettre qu'on prêchât son saint Évangile, quand on l'en requerrait, comme il ne s'est pas monstéré, ainsi que nous dirons cy-après. » En 1698, un grand mandarin de l'ordre judiciaire, ami des Jésuites, ayant traversé Tchao-tcheou pour se rendre à Peking, le P. Lazare Cataneo alla à Nan-tchang-fou, prévenir le P. Matthieu Ricci de l'occasion qui s'offrait. Au passage du mandarin, le supérieur de la mission sollicita l'autorisation de l'accompagner ; mais, durant ce premier séjour à Peking, il ne put avoir accès auprès de l'empereur. Le seul avantage que produisit cette course fut la certitude acquise par Ricci que Peking était bien le célèbre Kan-Balikh de Marco Polo, et la Chine ce royaume de Kathai, dont on parlait tant en Europe, sans en connaître la véritable situation. Le P. Matthieu Ricci, s'étant éloigné, s'arrêta alors avec fruit à Nanking, où les Jésuites achetèrent une maison, qu'on leur accorda de pouvoir posséder à perpétuité. Ce fut leur troisième résidence dans l'intérieur du Céleste empire, en ne comptant pas leur collège de Macao, bien qu'établi sur le sol chinois, et qui était la pépinière d'où l'on transplantait les missionnaires soit en Chine, soit au Japon (1). Comme les Chinois, très-soupçonneux à l'égard des étrangers, n'admettaient pas, en général, que les Jésuites eussent pénétré dans l'empire avec la simple intention d'y annoncer la loi divine, mais leur supposaient une arrière-pensée voilée sous ce prétexte, le P. Matthieu Ricci comprit plus que jamais que l'autorisation donnée par l'empereur aux religieux dissiperait seule ces défiances, et il résolut de retourner à Peking afin de la solliciter. Laissant à Nanking le P. Lazare Cataneo, il partit le 20 mai 1600, avec le P. Jacques Pantoja, né en 1571, à Valdemora, diocèse de Tolède, et le frère coadjuteur Sébastien Fernandez, Chinois élevé à Macao. Pour être accueilli dans la capitale, il fallait n'y paraître qu'avec des présents qui donnassent une haute idée des sciences et des arts de l'Europe : aussi le P. Matthieu

Ricci emportait-il de rares curiosités, qu'il s'était procurées de longue main dans ce but. Cependant, son plus sûr moyen de succès était cette vie de prière et de pénitence qui fait la force de l'homme apostolique. Des traverses, devant lesquelles tout autre qu'un missionnaire plein de foi et de confiance en Dieu eût reculé, éprouvèrent sa patience. Enfin, il arriva à Peking le 4 janvier 1601, fut admis dans le palais de l'empereur, et Chin-tsong vit avec intérêt plusieurs de ses présents, notamment une horloge et une montre à sonnerie, deux objets encore nouveaux en Chine à cette époque. Non-seulement on toléra que lui se fixât dans la ville, mais on l'autorisa à entrer quatre fois l'année, avec ses compagnons, dans un enclos du palais dont l'accès n'était ouvert qu'aux officiers de l'empereur. A la faveur impériale, se joignit l'estime des mandarins pour le savant de premier ordre, à l'école duquel ils réformaient leurs fausses idées en matière de sciences. Les physiciens chinois admettaient cinq éléments, et l'air en était exclu : ils ne regardaient l'espace que l'air occupe que comme un grand vide. En revanche, ils comptaient au nombre des éléments le bois et le métal. Leurs systèmes d'astrologie, dont ils faisaient une étude opiniâtre et continuelle, ne leur avaient point appris que les éclipses de lune arrivent par l'interposition de la terre entre cette planète et le soleil. Le peuple pensait, sur ce phénomène si simple à expliquer, des choses bizarres, qu'on aurait eu peine à pardonner aux indigènes les plus dégradés de l'Amérique. Les plus habiles géographes chinois tenaient comme principe indubitable que la terre était carrée, et ils ne concevaient pas qu'il pût y avoir des antipodes. Ricci, réfutant toutes ces erreurs grossières, fut écouté comme un oracle, et on reçut très-bien à Peking sa carte de l'univers, quoiqu'il donnât à la Chine beaucoup moins d'étendue que les Chinois ne lui en attribuent ordinairement. On a avancé, sans en rapporter la preuve, qu'il disposa sa carte de la Chine de telle sorte que cet empire se trouvait placé au milieu du monde, afin de flatter l'amour-propre de l'empereur et de ses sujets. Il est vrai que les Chinois plaçaient leur pays au centre de leurs cartes, prétendant que le reste du monde n'était qu'un amas de petites îles : en conséquence, ils appelaient la

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 951.

ité, qu'il s'é-
 us ce but. Ce-
 le succès était
 ace qui fait la
 Des traverses,
 n missionnaire
 ieu eût reculé,
 l arriva à Pe-
 dans le palais
 t avec intérêt
 nt une horloge
 objets encore
 e. Non-seule-
 dans la ville,
 tre fois l'an-
 un enclos du
 u'aux officiers
 ale, se joignit
 avant de pro-
 rmaient leurs
 ces. Les phy-
 éléments, et
 aient l'espace
 and vide. En
 mbre des élé-
 systèmes d'as-
 ude opiniâtre
 nt appris que
 l'interposition
 le soleil. Le
 e si simple à
 on aurait eu
 les plus dé-
 biles géogra-
 cipe indubi-
 la ne conce-
 podes. Ricci,
 s, fut écouté
 -bien à Pe-
 il donnât à
 que les Chi-
 ment. On a
 e, qu'il dis-
 orte que cet
 du monde,
 empereur et
 is plaçaient
 prétendant
 mas de pe-
 pelaient la



Ricci

Ricc

Passo 17

Palace 11

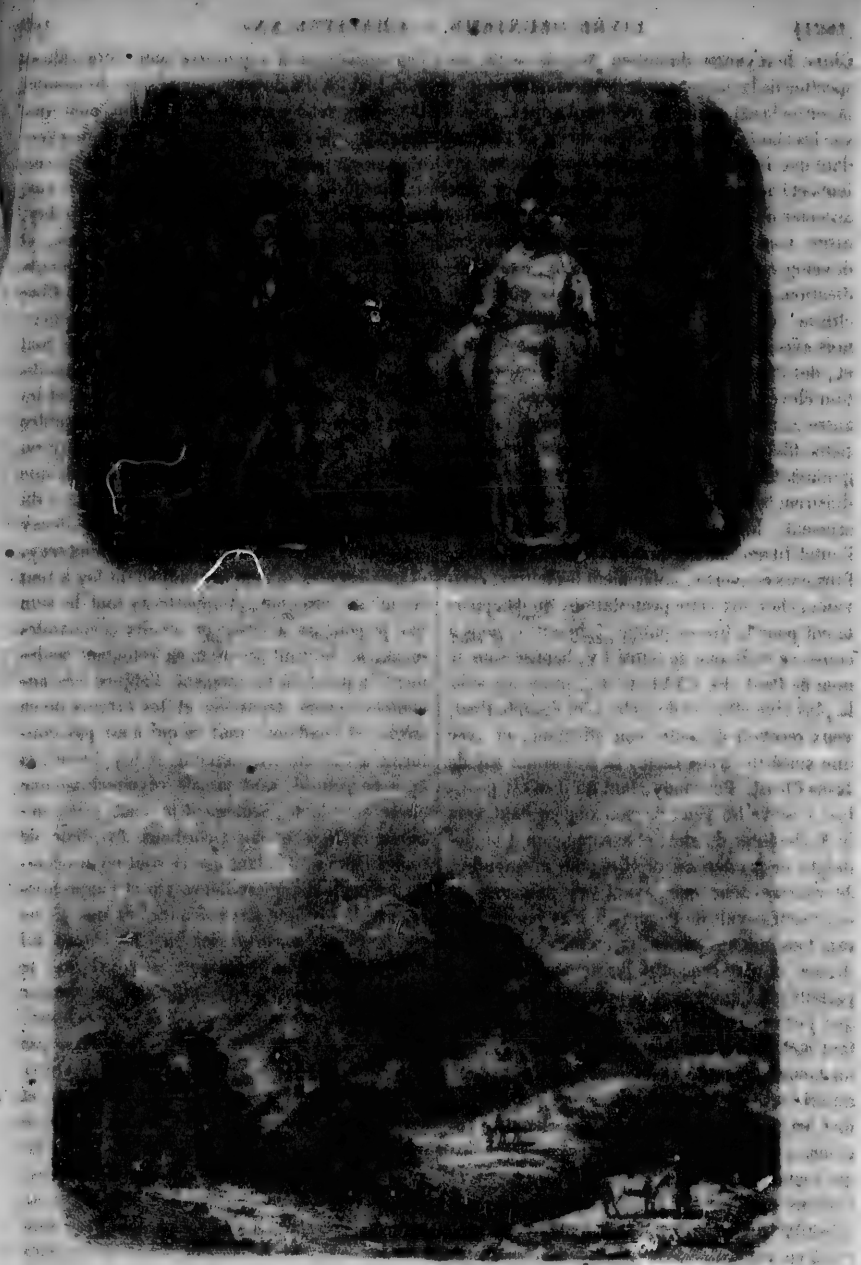


Giardini di la Cina

Mirafra della Cina

Mirafra della Cina

[illegible][illegible]



Marathon, N. H.
Marathon, N. H. No. 1000

Chine le royaume du milieu. Mais la seule inspection de la mappemonde de Ricci suffit pour le laver de la calomnie. En rectifiant ainsi les idées sur les choses naturelles, il se servit de l'ascendant que lui donnaient la supériorité de ses talents et l'admiration de ses auditeurs, pour faire accepter les choses surnaturelles que le christianisme nous enseigne, et que les missionnaires développèrent dans leurs entretiens, leurs prédications et leurs livres. Ricci composa un Catéchisme, qu'un mandarin lettré traduisit en chinois avec autant d'élégance que d'exactitude; et, dès l'an 1602, six personnages d'une condition élevée, dont l'un était juge impérial, un autre mari d'une sœur de l'impératrice, un troisième fils du médecin de l'empereur, furent régénérés dans l'eau du baptême. Les Jésuites introduisirent la coutume, qu'avant de recevoir le sacrement, chaque catéchumène, à genoux devant l'autel, fit une amende honorable de sa vie passée. Plusieurs convertis, notamment les lettrés, écrivaient chez eux cette protestation, qu'ils apportaient pour la lire en public. Trigault (1) nous a conservé celle que le lettré Ly, baptisé sous le nom de Paul (Pl. LXVI, n° 1), prononça avec la plus vive effusion de piété. « Je, disciple Paul, veux recevoir de toute mon affection, et avec une sincérité très-exacte, la très-sainte loy de Jésus-Christ. Pourquoi, tant qu'il m'est possible, j'eslève les yeux de mon ame en haut vers le Modérateur du ciel, et le supplie qu'il ne dédaigne de prêter ses oreilles pour m'entendre. Je confesse donc que, ayant pris naissance en ceste cour royale de Pequin, je n'ay jamais, durant tous mes ans passez, rien entendu de la loy divine, et n'ay rencontré les hommes saints et parfaits qui l'annoncent et publient : d'où vient que j'errois en toutes mes œuvres et paroles, tant aux heures du jour que de nuit, comme un homme aveugle et insensé. Naguère, par la miséricorde et bonté divine, j'ay rencontré, fort heureusement pour moy, des hommes renommez et éminents en perfection très-absolue qui sont d'Europe : à sçavoir, Mathieu Ricius et Didacus Pantoya. J'ai reçu et appris d'iceux la très-sainte loy de Jésus-Christ, et ay esté admis à en voir et vénérer l'image divine. De là

j'ay commencé à cognoistre mon Père céleste et sa loy, qu'il a donnée pour le salut du monde. Pourquoi donc n'oserais-je de toute mon ame approcher de ceste loy, et la suyvre et observer? Mais je considère que, depuis le tems que je suis nay jusques à ce mien âge de quarante-trois ans, j'ay toujours vescu en l'ignorance de ceste loy. D'où je n'ay peu éviter plusieurs cheutes, et suis tombé en diverses offenses et erreurs. Pourquoi je supplie le souverain Père qu'il use libéralement envers moy de sa piété et clémence, et efface et me pardonne tout; les choses mal acquises, les fraudes et les erreurs, l'impudicité et les ordures, les paroles téméraires et les desirs pervers de nuire à autrui, et tout autre péché, soit grand ou petit, commis par moy ou à dessein ou sans y penser. Car je promets que doresnavant, après avoir reçu l'eau sacrée du baptême avec une grande révérence, j'éviteray les péchés, amenderay ma vie, et l'adoreray, et garderay sa sainte loy, adjoutant foy à tout ce qu'elle enseigne, et apporteray tout le soin que je pourray à observer ses dix commandemens, ne désirant pas de m'en esloigner seulement un point ou un moment. J'abjure mes anciennes mœurs dépravées et les erreurs de ce siècle, et condamne tout ce qui n'est pas conforme à l'institution sacrée de la loy divine, et ce à perpétuité, sans jamais révoquer aucune chose semblable. Seulement je vous prie, débonnaire Père et miséricordieux Créateur de toutes choses, d'autant que ce sont icy les commencements d'une meilleure vie et l'apprentissage de la loy que j'ai entendue, et que je ne comprends pas encore assez bien les choses qui sont plus subtiles et parfaites en vostre loy; je vous prie, dy-je, qu'il vous plaise me donner un entendement capable de pénétrer ces choses, auxquelles les forces des hommes ne peuvent pas atteindre, afin qu'en après, par l'ayde de vostre faveur et grâce, je puisse courageusement, et sans aucune intermission, mettre en œuvre ce que vous m'aurez fait entendre, et afin que, vivant et mourant exempt de fraudes et d'erreurs, je m'en aille en bref jouyr de vostre heureuse présence dedans le ciel. Cependant je vous supplie que, ayant reçu ceste loy, vous me donniez le pouvoir de la publier, comme font vos serviteurs par tout le rond de la terre, et de persuader à tous les hommes qu'ils l'embrassent. Je

(1) *Le voyage fait au royaume de la Chine par les Pères de la Compagnie de Jésus*, p. 731.

vous requiers, avec une grande vénération, que vous jettiez l'œil sur ce mien vœu, lequel je vous offre avec des paroles conçues dans le plus profond de mon cœur, afin qu'il soit ouy de votre majesté divine. Au royaume de Tamin, l'an trentiesme du règne de Van-lie (Chin-tsong), le sixiesme jour de la huitiesme lune. » Paul Ly, devenu de néophyte apôtre, attira à Jésus-Christ sa mère, sa femme, ses enfants, ses serviteurs. Un de ceux-ci, sollicité de se faire chrétien, jura qu'il n'y consentirait jamais, et il confirma ce serment en se coupant un doigt, qu'il jeta dans le feu : mais la charité de son maître triompha de son obstination. Le zèle de Paul Ly ne se borna pas à sa maison : il fit des conquêtes parmi ses amis. Les Jésuites, forcés de se plier aux mœurs et aux usages de l'empire, ne parvinrent à faire connaître la religion aux femmes chinoises qu'avec beaucoup de précautions. Elles ne reçurent d'abord les notions de la foi que de leurs maris ou de leurs frères, convertis au christianisme. Les premières qui l'embrassèrent devinrent les catéchistes de leurs parentes, et les apôtres se firent une loi de respecter, autant qu'il fut possible, cette séparation des deux sexes qu'ils trouvaient établie ; ménageant ainsi les faiblesses et les préjugés d'un peuple ombrageux, et d'une vive susceptibilité à l'endroit des bien-séances, dont le joug rigoureux pesait sur les femmes de toutes les classes, même de la plus humble. Quand la catéchumène était suffisamment instruite, le missionnaire venait à la maison, l'interrogeait en présence du mari ou des plus proches parents sur la doctrine chrétienne, puis lui conférait le baptême. La facilité avec laquelle les Chinoises surmontèrent la honte d'être vues par des hommes, surtout par des étrangers, était un signe évident de la coopération divine. Dieu imprima dans le cœur des indigènes une telle opinion de la vertu des Pères, qu'enfin ils permirent aux femmes d'aller à l'église entendre la messe, se confesser, ou prendre l'avis des religieux sur ce qui intéressait leur salut. Une circonstance favorisa, en 1604, la propagation du Catéchisme, publié par le P. Matthieu Ricci. Plus de trente mille lettrés se rendirent des quinze provinces de la Chine à Peking pour le concours triennal, à la suite duquel devait avoir lieu la répartition des emplois

publics. Plusieurs de ces lettrés visitèrent les missionnaires, qui gagnèrent leur estime, et la plupart ne quittèrent la capitale qu'en emportant le Catéchisme, et d'autres livres composés par les Pères. Ricci seul écrivit en chinois quinze ouvrages, les premiers de ce genre que l'on doive à des Européens. Nous citerons le *Thien-tchu-chi-ly*, ou la véritable Doctrine de Dieu, dont le ko-lao (ministre d'État) Siou retoucha le style, et qui se distingua tellement par sa forme littéraire, qu'on le comprit dans la grande collection des meilleurs ouvrages chinois, en cent soixante mille volumes, que Khien-long avait fait rédiger. Un si grand honneur (qui ne fut accordé qu'à deux autres ouvrages composés en chinois par des Européens, l'un du P. Jacques Pantoja, l'autre du P. Ferdinand Verbiest) est la preuve d'estime la plus éclatante que les lettrés de la Chine aient pu donner à un écrivain étranger. On ne conçoit pas, d'un côté, qu'un Européen soit parvenu, en peu d'années, à connaître les secrets d'une langue aussi difficile que le chinois, de manière à mériter les éloges des lettrés eux-mêmes, qui lisaient son livre pour se former le style ; et, de l'autre, qu'un homme, qui n'avait fait sa théologie qu'en voyageant, dit le P. Bourgeois, ait pu mettre dans son livre tant de force de raisonnement et tant de clarté. Jusque-là, les Jésuites de Peking occupaient une maison à loyer ; mais, une fois réputés régnicoles, grâce à la bienveillance de l'empereur, ils purent en acheter une, dans laquelle ils s'installèrent le 27 août 1605, et dont la vaste chapelle réunit les plus grands personnages, avides d'entendre la parole de Dieu. Tel était l'état de la mission de la Chine, lorsque le P. Benoît de Goes arriva de l'empire du Monghol à la grande muraille. Après avoir attendu vingt-cinq jours la permission du vice-roi de la province de Chen-si pour entrer dans l'empire, il gagna So-cheo vers la fin de 1605, et annonça son arrivée au P. Ricci. Les indigènes qui se chargèrent de sa lettre, dont l'adresse était en caractères européens, ne purent la remettre, parce qu'ils ne connaissaient pas les noms chinois des Jésuites. Nous dirons, à cette occasion, que le P. Ricci avait pris en chinois le nom de *Li*, représentant la première syllabe de son nom de famille, de la seule manière dont ces peuples puissent l'articuler, et le surnom de *Ma-teou*

visiterent les
estime, et la
qu'en empor-
vres composés
chinois quinze
entre que l'on
ons le *Thien-*
rine de Dieu,
ou retoucha le
t par sa forme
la grande col-
inois, en cent
ien-long avait
r (qui ne fut
s composés en
du P. Jacques
l Verbiest) est
te que les let-
à un écrivain
un côté, qu'un
années, à con-
ssi difficile que
les éloges des
on livre pour
qu'un homme,
en voyageant,
dans son livre
tant de clarté.
ng occupaient
ois réputés ré-
ce de l'empê-
dans laquelle
s, et dont la
nds personna-
de Dieu. Tel
ne, lorsque le
pire du Mon-
avoir attendu
vice-roi de la
dans l'empire;
s, et annonça
igènes qui se
dresse était en
la remettre,
les noms chi-
ette occasion,
ois le nom de
de son nom
nt ces peuples
de *Ma-teou*

(Matthieu), en sorte qu'il est appelé *Li-ma-teou* dans les Annales de l'empire. Il avait aussi reçu le nom de *Si-thai*. A son exemple, les autres missionnaires prenaient tous des noms chinois, formés généralement de la même manière. L'année suivante, Goes écrivit encore : cette fois, sa lettre, confiée à un mahométan, parvint à Peking au mois de novembre. Ricci lui envoya Jean-Ferdinand, jeune Chinois, qui n'avait pas encore commencé son noviciat. Ce dernier, volé en route et abandonné par son valet, atteignit So-cheo au mois de mars 1607. Il trouva Goes mourant. Le bon missionnaire, en recevant les lettres de ses confrères, les baisa avec une pieuse joie, et entonna le cantique du saint vieillard Simeon. Onze jours après, le 18 mars, ou le 11 avril, selon Du Jarric (1), il succomba à ses fatigues. On soupçonna les mahométans de l'avoir empoisonné, surtout quand on les vit, aussitôt après sa mort, mettre la main sur tout ce qu'il avait laissé. Ils firent même emprisonner l'Arménien Isaac, qui l'accompagnait. Jean-Ferdinand vendit jusqu'à ses habits pour soutenir un procès qui dura six mois; enfin, on lui restitua les effets de Goes; mais il ne s'en retrouva qu'une partie, la plupart des papiers furent perdus. Isaac et Jean-Ferdinand arrivèrent heureusement à Peking. Ce que le premier raconta du voyage de Goes, suppléant à peu près aux papiers perdus, permit au P. Ricci d'écrire la Relation d'un voyage d'autant plus intéressant, qu'aucun voyageur européen n'avait visité les pays traversés par le courageux missionnaire. Les détails informes de sa pérégrination, si longue et si périlleuse, sont d'une singularité attachante; ils fournissent des notions curieuses sur plusieurs peuplades et sur divers lieux de la grande Tartarie; ils font surtout estimer le caractère de Goes. Après qu'Isaac eut séjourné un mois à Peking, on l'envoya à Macao, où il s'embarqua pour l'Inde. Pris et dépouillé par les Hollandais, les Portugais de Macao le rachetèrent. La nouvelle de la mort de sa femme le fit renoncer à retourner dans l'empire Monghol, où régnait, depuis le 22 octobre 1605, Djihan-Guyr, fils d'Akbar.

Ce prince n'avait aucune des dispositions né-

cessaires pour embrasser le christianisme (1). Il n'aimait dans la religion des chrétiens que la liberté qu'elle laisse de boire du vin et de manger de toutes sortes d'animaux, sans approfondir que l'esprit d'humilité, de charité, de mortification et de tempérance en est l'âme. La politique le rendit favorable à l'islamisme dans les premiers jours de son règne, au point de faire circoncrire par force deux enfants chrétiens, et de les contraindre à coups de fouet de reconnaître la mission du faux prophète (2); mais son antipathie contre le mahométisme ne tarda pas à prévaloir. A Agra et à Lahore, les missionnaires poursuivirent leur œuvre de conversion, comme s'ils eussent habité les cités tranquilles de l'Europe. Quoique les musulmans aient en horreur les images, même celles qui représentent les personnages qu'ils regardent comme saints, Djihan-Guyr, tout en professant à l'extérieur la loi de Mahomet, avait rempli d'images son palais d'Agra. Dans une galerie où il donnait audience à la vue du peuple, on voyait celle de Notre-Seigneur, entourée d'anges, ainsi que les portraits de saint Jean-Baptiste, de saint Antoine, de saint Bernardin de Sienne, de saint Paul, de saint Grégoire, de saint Ambroise. Une tapisserie représentait la flagellation de l'Homme-Dieu, et un tableau, envoyé de Rome par le P. Jean Alvarez, assistant de Portugal, l'Adoration des mages. Indépendamment du sceau impérial, Djihan-Guyr avait un cachet qui offrait à une de ses extrémités la figure du Sauveur, et à l'autre celle de la sainte Vierge. Ce prince, dans les conférences que les Jésuites avaient avec les mollahs, donnait toujours l'avantage à l'Évangile. Un jour, il ordonna au P. Joseph d'Acosta, alors supérieur de sa Compagnie dans Agra, de proposer aux docteurs de l'islamisme les difficultés les plus fortes contre l'Alcoran. Le Jésuite satisfait le prince, et jeta la confusion parmi les mollahs. Cependant un d'entre eux, plus hardi, alléguait que les livres de la Bible étaient falsifiés. «Qu'on allume un grand feu, répondit d'Acosta avec sang-froid, et que le chef des mahométans y entre d'un côté, l'Alcoran

(1) Catrou, *Histoire générale de l'empire du Mogol*, p. 117.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 104.

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 150.

sous le bras, tandis que je m'y élancerai de l'autre, l'Évangile à la main. On verra alors en faveur de qui le ciel se prononcera, de Jésus-Christ ou de Mahomet. » A ces mots, Djihan-Guyr tourna les yeux vers le musulman, déjà consterné; mais il eut pitié de lui, et ne le soumit pas à une épreuve si dangereuse. A l'égard du Jésuite, il ne l'appela plus que le P. Ataxe, c'est-à-dire le *Père du feu*. Le protestant Thomas Bhoë rapporte un événement dont nous ne parlons que sous la responsabilité de l'auteur, qui n'a passé jusqu'ici ni pour crédule, ni pour visionnaire. « Un charlatan, dit Bhoë, cité par Catrou (1), avait un singe d'une sagacité surprenante à découvrir les choses les plus secrètes. L'empereur, qui fit paraître le singe en sa présence, cacha son anneau dans la veste d'un de ses pages. Le singe démêla le page dans la foule, et lui arracha l'anneau. Il y eut plus. Djihan-Guyr fit écrire sur douze papiers séparés le nom des douze principaux législateurs, de Moïse, de Jésus-Christ, de Mahomet, de Brahma, enfin tous ceux qu'on honore aux Indes. On mêla les billets dans un vase, et on commanda au singe de tirer le nom de celui dont la religion était la véritable. Le singe adressa juste, et tira le nom de Jésus-Christ. L'empereur fut étonné, mais il ne fut pas convaincu. On attribua l'aventure au hasard ou à l'adresse du charlatan. Djihan-Guyr ordonna qu'on écrivit une seconde fois les noms des législateurs en ces caractères de chiffre dont il usait pour donner des ordres à ses ambassadeurs. Le singe choisit encore le nom du Dieu de chrétiens, le tira du vase, et le baisa. La surprise devint plus grande après ce second accident; mais elle se changea en admiration après le troisième prodige. Le roi mit en cachette le nom de Jésus-Christ entre les mains d'un de ses courtisans, et n'en mêla que onze dans le vase. Le singe les mania tous, et n'en tira aucun; puis, s'avançant près du courtisan à qui l'on avait mis en main le nom de Jésus-Christ, il lui desserra les doigts, et lui arracha le billet. On peut croire ce que l'on voudra du miracle: mais, pour le fait, dit l'auteur protestant de qui je l'ai emprunté, il est incontestable. » La connaissance que Djihan-Guyr eut du christianisme ne servit qu'à le rendre plus

coupable. S'il permit à deux de ses neveux d'embrasser la foi, ce fut, ou parce que leur conversion élevait une barrière entre eux et le trône, ou dans le honteux espoir qu'on remplirait son sérail de Portugaises, dès qu'on le croirait à Goa bien disposé pour les chrétiens. Du reste, aussitôt qu'il se fut asservi à la seule Nour, la pluralité des femmes, qui attache les autres mahométans à leur secte, cessa d'être un obstacle à sa conversion: mais la crainte d'une révolution dans son empire le retint, quoiqu'il eût fini par être persuadé de la vérité de nos mystères. Soit qu'il obéît à cette conviction, soit que son goût pour les sciences de l'Europe l'inclinât seul vers les Jésuites, il leur fit bâtir une église et une maison à Lahore.

Akbar et Djihan-Guyr se servirent plusieurs fois de ces religieux, en qualité d'ambassadeurs, pour entretenir leurs relations avec les vice-rois portugais de Goa.

L'un des Jésuites dont nous avons déjà parlé, Pierre Paez, que l'on a vu soutenir pendant six ans le plus dur esclavage, avait porté son zèle à Cambaye, à Bacaim (1), à Diu, sans perdre de vue l'Abyssinie. Grâce aux indications obtenues par le moyen de Melchior de Sylva (2), cette contrée s'ouvrit de nouveau devant les enfants de saint Ignace (3). Paez fit voile de Diu, vêtu en Arménien, le 22 mars 1603. Il était le seul chrétien à bord du navire. Cette fois, il atterrit sans accident à Massauah, et pénétra en Abyssinie au mois de mai. Arrivé à Fremone, ville où les Portugais possédaient une église, il se montra aux fidèles revêtu des ornements sacerdotaux, et les félicita de leur constance dans la foi au milieu d'une nation livrée au schisme et à l'hérésie. Étudiant sans relâche le ghéez, il acquit bientôt une connaissance si profonde de cette langue, qu'il l'emportait même sur les indigènes. Il instruisit alors la jeunesse, et admit dans son école les enfants des Abyssins comme ceux des Portugais. Les progrès des disciples étendirent au loin la réputation du maître. Pour que Paez produisît un bien plus solide et géné-

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 205.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 561, col. 2.

(3) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 337. Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 464.

ral, le concours du Négous était indispensable. Un officier portugais parla du missionnaire à Jacob, qui régnait alors, et ce prince fit ordonner à Paéz de venir le joindre après la saison des pluies. Au mois de juin 1604, l'apôtre, accompagné de deux de ses jeunes élèves, se présenta à Za-Denghel, successeur de Jacob, dans la ville de Dancas. Il fut reçu avec tous les honneurs accordés aux personnages du premier rang. Le Négous le fit asseoir auprès de son trône d'or, au grand dépit des moines schismatiques, qui se tenaient debout à l'entour. Après une longue et familière conversation sur le roi de Portugal, sur les mœurs des Européens, sur les prêtres et la religion catholique, on fixa l'heure pour une conférence publique à soutenir, dans trois jours, avec les moines du pays. Les cérémonies de l'ancienne loi, dont ces religieux reprochaient l'abolition à l'Église catholique, et les deux natures en Jésus-Christ, furent les matières de la discussion. L'Écriture, les saints Pères, les raisons théologiques, se présentèrent si à propos à la mémoire et à l'esprit de Paéz, il les exposa avec tant de lucidité, que les moines, saisis d'admiration et couverts de honte, posèrent les armes : ils étaient convaincus, mais non persuadés. Le beau-frère du Négous, prince très-instruit et d'une grande pénétration, demanda par écrit au Père ce qu'il venait de dire de vive voix. Le monarque ayant entendu les élèves du missionnaire réciter le catéchisme, « Pourquoi des disputes avec le docteur européen ? dit-il ; nos moines ne répondraient pas même à ce que disent ces enfants. Il faut l'avouer : jusqu'ici nous n'avons eu de chrétien que le nom. Avez-vous par écrit ce qu'ont récité ces enfants ? » Le Père lui remit un bel exemplaire du Catéchisme, qu'il avait apporté exprès, et rappela en même temps à Za-Denghel les grandes faveurs accordées à Josaphat, en récompense du soin qu'il avait eu de faire instruire le peuple dans la loi de Dieu. Plusieurs fois, il parla des heures entières devant le Négous, qui, charmé de l'entendre, l'engageait souvent à prolonger son discours. Le jour des saints apôtres Pierre et Paul, la reine, désireuse aussi de s'instruire, assistait à la prédication. Le Père commença à parler en se tenant debout : mais bientôt Za-Denghel, descendant de son siège élevé, au grand étonnement de la

cour, y fit asseoir l'orateur. A la fin, il le félicita, et témoigna hautement à l'évêque schismatique que tout ce qu'avait prouvé le prédicateur lui paraissait conforme à la vérité. A ces nouvelles, transmises par le missionnaire à Goa, les Pères Antoine Fernandez, Portugais, et François-Antoine de Angelis, Italien, eurent le bonheur d'être désignés pour l'Abyssinie. Préparés par la retraite et par la mortification, ils se déguisèrent en Arméniens, se prosternèrent devant le saint sacrement, et quittèrent leurs frères, dont les larmes de joie se mêlaient aux leurs. Quand on connut à Goa leur heureuse arrivée, les Pères Louis de Azevedo, Portugais, et Louis Romano, Italien, s'embarquèrent à leur tour. Ils rencontrèrent, comme leurs devanciers, des gouverneurs turks plus humains qu'autrefois. Quarante soldats infidèles les escortèrent jusqu'aux frontières de l'Abyssinie ; et à Frémone les catholiques, empressés autour d'eux, baisèrent avec transport ces mains qui devaient leur administrer les sacrements. Une révolution sanglante sembla un instant détruire ces belles espérances. Za-Sélassé, exploitant dans l'intérêt de son ambition les rancunes des moines abyssins contre Za-Denghel, si favorable à la foi catholique, et secondé d'une partie des grands, livra, le 13 octobre 1604, dans la province de Gojam, une bataille au Négous, qui y trouva la défaite et la mort. Paéz, qui avait conseillé à ce prince de traîner la guerre en longueur, au lieu d'en hasarder ainsi le résultat, était alors dans le Tigré. L'avènement de Socinios ou Melec Segued, dont le règne, commencé en 1605, ne devait finir qu'en 1632, ranima l'espoir des Jésuites ; car, dès les premiers jours, Paéz fut rappelé à la cour. « Sur le côté méridional du lac de Dembea, dit Bruce (1), s'élève, mais non pas très-haut, un rocher formant une espèce de promontoire, et s'avancant fort loin dans le lac. Il n'y a peut-être rien au monde de plus beau, de plus pittoresque que ce site, que les eaux environnent de toutes parts, excepté du côté du sud. Le climat y est délicieux ; la fièvre n'y fait jamais sentir sa rage. La perspective qu'offre le lac, ainsi que les montagnes qui bornent au loin la plaine, est d'une magnificence que ne

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. IV, p. 26.

peut concevoir l'imagination européenne; et la nature semble avoir créé ce séjour pour la santé, la solitude et le bonheur. Paéz demanda ce promontoire, et le roi, dit-on, lui en accorda la jouissance à perpétuité. Les Abyssins furent frappés du plus grand étonnement à la vue d'un couvent bâti avec des pierres et de la chaux, dont jusqu'à ce moment ils n'avaient pas eu la moindre idée. Mais ils furent encore bien plus surpris, lorsque Paéz entreprit de construire, de la même manière, un palais que le roi lui avait demandé. Ce palais est à l'extrémité la plus méridionale de la péninsule, dans un endroit appelé *Gorgora*. Les Abyssins éprouvaient une admiration mêlée de terreur, en voyant une maison s'élever sur une maison, car c'est ainsi qu'ils appellent un bâtiment qui a plus d'un étage. Paéz déploya en cette occasion toute son industrie et l'étendue de ses talents. Il fut à la fois architecte, maçon, charpentier, serrurier, et il se servit avec beaucoup d'adresse des divers outils qu'on emploie dans ces divers métiers. Le palais fut lambrissé en cèdre, divisé en appartements de cérémonie et en chambres particulières pour le roi, la reine, et les personnes attachées à la cour. On y mit, en outre, des logements pour les gardes et pour les domestiques. Melec Segued vit avec une extrême satisfaction un édifice commode, placé dans la partie de ses États où il comptait faire son principal séjour. En affectant aux Jésuites la nouvelle résidence de *Gorgora*, il augmenta le territoire qu'ils possédaient déjà à *Frémone*. Puis il déclara à Paéz qu'il avait résolu d'embrasser la religion catholique, et écrivit au Pape ainsi qu'au roi de Portugal, les 14 octobre et 10 décembre 1607. Il se plaignait dans ces lettres des troubles de son empire, des invasions des Gallas, et demandait un certain nombre de soldats portugais pour affranchir l'Abyssinie du joug de ses nouveaux oppresseurs, comme les guerriers venus avec Christophe de Gama l'avaient délivrée du joug des Maures. Déjà, un frère du Négous, *Sela Christos* (Image du Christ), aussi versé dans la science des saintes lettres que dans l'art de la guerre, avait voulu, à la veille de combattre les Gallas, abjurer l'erreur entre les mains du P. de Angelis. Revenu vainqueur, il donna aux Jésuites un terrain pour bâtir à *Coliela* une maison, qui fut la troisième

que ces religieux possédèrent en Abyssinie (1). La joie que la conversion de plusieurs illustres personnages causa au Négous fut redoublée par la réception des lettres de Philippe III et de Paul V, datées de Madrid le 15 mars 1609 et de Rome l'an 1611. Il ne tint pas à Melec Segued que le Pape et le roi ne reçussent une prompte et honorable réponse; car il fit partir en ambassade *Fecur Egzié* (le Bien-aimé du Seigneur), l'un des premiers Abyssins convertis à la foi catholique, dans laquelle il persévéra jusqu'à sa mort, et on lui adjoignit le P. Antoine Fernandez. Ces deux envoyés, prenant, en 1613, la route la plus longue, parce qu'on la croyait la plus sûre, devaient passer par le *Naréa* et les contrées méridionales, habitées tant par des idolâtres que par des mahométans, et se rendre à *Mélinde*, sur les bords de l'Océan indien, afin de s'y embarquer pour Goa; mais, après deux années de marche et d'avaries de toute espèce, ils se virent contraints de rentrer en Abyssinie, où la vraie foi venait de multiplier ses conquêtes. Le Négous présida plusieurs conférences dans lesquelles les schismatiques furent manifestement battus, et il fit proclamer le dogme catholique des deux natures en Jésus-Christ. Aux plaintes de l'abouna, Melec Segued répondit par l'ordre de venir lui-même soutenir la dispute. Il se présenta escorté d'une troupe nombreuse de prêtres schismatiques. Convaincu, il recourut aux injures, et voulut se retirer; mais le Négous le força d'entendre jusqu'au bout la réfutation de ses erreurs. L'abouna ayant confessé le dogme catholique, Melec Segued le fit reconnaître de nouveau. Bientôt le pasteur mercenaire tint un autre langage; et, soutenu par *Emana Christos*, frère le plus âgé du Négous, décoré de la dignité de ras, il employa les terreurs de l'excommunication pour déterminer plus d'une apostasie dans la province de *Gojam*. Cette conduite d'*Emana Christos* contrastait avec celle de *Sela Christos*, jeune et fervent champion du catholicisme, qui faisait imprimer, sous la direction des Jésuites, plusieurs ouvrages des interprètes et docteurs catholiques, traduits en abyssin. C'étaient les *Commentaires* du cardinal Tolet sur l'Épître aux Romains, de *Ribéra*

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 107.

byssinie (1).
eurs illustres
redoublée par
pe III et de
ars 1609 et
à Melec Se-
eussent une
r il fit partir
aimé du Sei-
convertis à
servé à jus-
P. Antoine
prenant, en
rce qu'on la
er par le Na-
habités tant
métans, et se
l'Océan in-
; mais, après
ies de toute
e rentrer en
e multiplier
lusieurs con-
tiques furent
mer le dogme
Jésus-Christ.
segued répon-
e soutenir la
troupe nom-
onvaincu, il
retirer; mais
u'au bout la
a ayant con-
segued le fit
le pasteur
et, soutenu
agé du Né-
employa les
déterminer
e de Gojam.
trastait avec
vent cham-
primer, sous
s ouvrages
es, traduits
res du car-
e de Ribéra

sur l'Épître aux Hébreux, de Maldonat sur les Évangiles, et autres écrits de ce genre, propres à prémunir contre les fausses interprétations de l'erreur. Melec Segued, irrité de l'obstination d'Emana Christos, le dépouilla de la dignité de ras pour en revêtir le fidèle Sela Christoc, dont les succès sur le champ d' bataille l'encouragèrent à professer ouvertement la foi catholique, que le P. Paéz ne cessait de répandre. Du reste, ce savant missionnaire mettait ses moindres loisirs à profit, en visitant les curiosités du pays, et il crut avoir découvert, en 1618, les sources du Nil, reconnues dans ces dernières années par M. d'Abbadie (1). Il employait les autres moments dont le ministère apostolique lui permettait de disposer, soit à traduire en amharique un Traité de la doctrine chrétienne, soit à composer dans cette langue un *Traité des mœurs des Abyssins*, soit à exposer les affaires de l'Abyssinie dans un ouvrage inédit, qui va de 1555 à 1622. Il avait vu les Pères Diégo de Matos et Antoine Bruni de Sicile, lui apporter leur concours en 1613; mais le P. Laurent Romano lui fut enlevé par la mort au mois de janvier 1621. Pendant l'année qu'il lui survécut, Paéz eut la consolation de recevoir l'abjuration de Melec Segued, de lui administrer le sacrement de pénitence; et, comme si par ce dernier acte il avait complété son apostolat, il rendit son âme en paix le 22 mai 1622. Le P. de Angelis mourut le 24 novembre suivant. Pour réparer les pertes de la mission d'Abyssinie, la Providence y conduisit, en 1622, les Pères Lameira d'Estremos, Thomas Barretto d'Évora, Hyacinthe Franco de Florence. Les Pères Antoine d'Almeida de Viseu, nommé visiteur par le P. général Vitelleschi, Emmanuel Baradas de Montfort, Louis Gardeira et Gaspard Paéz, n'arrivèrent qu'en 1623. Bruce (2) dit de Pierre Paéz : « Il avait été sept ans captif chez les Maures d'Arabie, et dix-neuf ans missionnaire en Abyssinie, dans les temps les plus difficiles; mais il s'était toujours tiré des situations les plus périlleuses à son honneur et à l'avantage de sa religion. Il était d'une haute taille et d'une forte constitution, mais extrêmement maigre à cause de son abstinence et de ses travaux continuels. Il avait le

teint fort animé, et Telles fait observer que cela provenait du zèle pieux qui embrasait son cœur. Paéz était surtout doué d'un bon esprit, qu'il avait sans cesse perfectionné par l'étude et par la pratique. Indépendamment de ce qu'il connaissait parfaitement la théologie scolastique et tous les livres qui avaient rapport à sa profession, Paéz entendait très-bien le latin, le grec, l'arabe; il était bon géomètre, excellent mécanicien; il travaillait toujours de ses mains, et, en bâtissant, il se montrait aussi bon ouvrier qu'architecte plein de jugement et de goût. Il s'était rendu de lui-même peintre, sculpteur, maçon, serrurier, maréchal, carrier; et il était en état d'élever des couvents et des palais, de les orner, de les meubler, sans avoir besoin d'appeler un seul homme à son secours. C'est ainsi qu'il fit le monastère de Collela, ainsi que le couvent et le palais de Gorgora. A tant de talents, Paéz joignait une affabilité, une douceur, une sensibilité, qui ne lui permit jamais de converser, même avec les hérétiques, sans s'en faire des amis. Il était toujours de bonne humeur, et disposé à exciter le premier la joie par ces propos innocents et puérils que nous appelons des *attrapes*, et qu'aiment beaucoup les jeunes Abyssins, qui y emploient la plus grande partie de leur temps, soit dans les camps, soit dans les cités. Mais le trait le plus distinctif du caractère de Paéz, c'était la patience et le zèle qu'il avait pour l'instruction de la jeunesse; aussi la plupart de ses disciples moururent dans la persécution qui suivit bientôt, ardents à maintenir la vérité de cette religion que leur précepteur leur avait enseignée. En un mot, il était en Abyssinie le grand pivot du catholicisme. A son arrivée, il y avait cent ans que les semences en étaient répandues dans le pays; mais elles n'avaient encore produit que bien peu de fruits, qui commençaient même à disparaître. Dix-neuf ans de travail de ce vigilant missionnaire changèrent tellement les choses, que la religion romaine fut embrassée publiquement par le monarque. » Ce témoignage émané d'un auteur anglican, en faveur d'un Jésuite, méritait d'être recueilli.

Le sud-est de l'Afrique, où les ambassadeurs de Melec Segued comptaient s'embarquer pour Goa, n'avait pas cessé d'exercer le zèle des missionnaires. Des Dominicains travaillaient acti-

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 201, col. 1.

(2) *Voyage aux sources du Nil*, t. IV, p. 180.

vement à évangéliser la côte et les îles voisines, où ils élevèrent des églises. Fontana (1) nomme, sous l'année 1584, les Pères Jérôme Couto, Pierre Uusemaris, Emmanuel Pantoja, Jean Madeira, et Jean de Sanctis, qui, dans son Histoire d'Éthiopie, rapporte ces faits comme témoin oculaire. Fontana parle, sous l'année suivante, du P. Jean de Saint-Thomas, missionnaire à Madagascar, dont les habitants l'empoisonnèrent. Nous ne nous arrêterons pas à raconter le naufrage que fit, en 1585, sur les bancs de la Juive, un navire qui transportait de Lisbonne aux Indes orientales deux Dominicains et six Jésuites (2). Le P. Jean dos Santos, religieux de Saint-Dominique, parti de Lisbonne, au mois d'avril 1586, avec treize missionnaires de son ordre, pour Mozambique, eut une navigation plus heureuse (3). Dès qu'il arriva, au mois d'août, ses supérieurs l'envoyèrent à Sofala, point de départ des excursions évangéliques, qu'il continua pendant onze années. Dans cet intervalle, il se rendit plusieurs fois de Sofala à Mozambique, villes situées à cent soixante lieues de distance, et il pénétra à deux cents lieues dans les terres, en remontant le Zambèze jusqu'à Teté, où les Dominicains avaient une résidence. Jean dos Santos fit imprimer à Évora, en 1609, ce qu'il avait appris dans ses missions, et il donna à son ouvrage, divisé en cinq livres, le titre d'*Éthiopie orientale*. Trois années après l'arrivée du Dominicain Jean dos Santos dans le sud-est de l'Afrique, des Jésuites y reparurent, mais seulement comme chapelains d'une expédition dirigée, en 1589, par les Portugais contre les mahométans (4). Les enfants de saint Dominique y avaient seuls une mission permanente, souvent arrosée de leur sang. Ainsi Fontana (5) rapporte, sous l'an 1592, que le P. Jean de la Piété, du couvent de Mozambique, s'efforçant, sur les bords du Zambèze, de gagner à la foi un chef infidèle, fut saisi, jeté dans les fers, et inhumainement massacré. Le P. Nicolas du Rosaire, de Coïmbre, profès du cou-

vent de Lisbonne, évangélisa le Monomotapa : on le saisit ensuite aux environs de Sena, on le lia à un arbre, on le perça de flèches, et les meurtriers, après avoir mis en pièces et fait cuire son corps, le dévorèrent, cette même année 1592. En 1604, les chrétiens du Monomotapa, se rappelant l'apostolat si doux et si fécond des Jésuites, demandèrent au provincial de Goa des missionnaires de la Compagnie ; mais les courses maritimes des Hollandais, et le siège qu'ils mirent devant Mozambique, ne permirent pas de réaliser ce vœu (1). En 1608, l'empereur du Monomotapa implora le secours des Portugais, ses alliés, contre une partie de ses sujets révoltés : on répondit à son appel, l'empire fut pacifié, et le monarque reconnaissant donna à ceux qui venaient de protéger sa vie et son trône de riches mines d'argent, que les Portugais allèrent exploiter. Une troupe choisie de missionnaires se joignit à eux dans des vues bien différentes. Les mahométans étant abattus par la guerre et devenus odieux à l'empereur, ces apôtres espéraient que rien ne s'opposerait plus aux progrès du christianisme. En 1610, le commerce amena aux mêmes régions une nouvelle flotte portugaise, sur laquelle se trouvaient six prêtres Jésuites, entre autres le P. Alexis. Encore bien jeune, et déjà décidé à quitter le monde pour entrer dans la Compagnie, Alexis s'en était vu fermer l'accès par ses parents, que rien ne pouvait déterminer à se séparer de l'unique espoir de leur noble famille. Mais un jour il prend par la main, sur la place publique, un enfant couvert de boue et de lambeaux misérables ; il le conduit à la maison paternelle, puis, s'agenouillant devant son père et sa mère, « Voyez, leur dit-il, Jésus-Christ m'appelle dans sa Compagnie ; recevez ce petit enfant à ma place, il sera votre fils. » Étonnés, frappés de cette prière, le père et la mère y souscrivent ; ils adoptent l'étranger, et donnent avec joie à Dieu leur propre fils. De tels commencements promettaient un religieux parfait. Sur le visage d'Alexis, dans sa démarche, dans ses discours, éclatait l'angélique pureté dont le parfum embaumait tous ceux qui s'approchaient de lui. Il cultivait cette belle vertu par la contemplation

(1) *Monumenta dominicana.*

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 126.

(3) *Relation historique d'Abyssinie*, p. 259.

(4) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 158.

(5) *Monumenta dominicana.*

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 343.

Monomotapa :
de Sena, on le
rêches, et les
pièces et fait
ette même an-
s du Monomo-
ux et si fécond
vvincial de Goa
nie ; mais les
, et le siège
, ne permirent
18, l'empereur
ars des Portu-
de ses sujets
1, l'empire fut
issant donna à
rie et son trône
les Portugais
moisie de mis-
des vues bien
tabattus par la
reur, ces apô-
erait plus aux
, le commerce
ouvelle flotte
aient six pré-
Alexis. Encore
tter le monde
Alexis s'en était
, que rien ne
de l'unique
is un jour il
publique, un
beaux miséra-
ernelle, puis,
et sa mère,
l'appelle dans
enfant à ma-
s, frappés de
souscrivent ;
t avec joie à
mmencements
Sur le visage
ses discours,
e parfum em-
ent de lui. Il
contemplation

s mémorables,

des choses divines, ayant coutume de passer en oraison des nuits entières, surtout celles qui précédaient les grandes fêtes ; et, comme il savait que cette belle fleur ne grandit bien qu'au milieu des épines, les cilices, les disciplines, les jeûnes, tous les moyens de mater la chair lui étaient familiers. A Goa, du consentement de ses supérieurs, il fit avec deux amis, également désireux de leur perfection, le pacte généreux que, chaque semaine, l'un des trois remplirait, au gré des deux autres, ce qui serait le plus propre à le mortifier et à l'humilier, soit en public, soit en secret. Le P. Alexis, afin de se rendre vraiment utile dans ces missions, avait appris quatre langues très-difficiles, l'arabe, le persan, le chaldéen et l'abyssin. Parti avec une sainte ardeur, il ne cessa, durant la traversée, d'exciter l'admiration des passagers. Un jeune homme étant tombé dans la mer, le généreux Jésuite, comme un autre saint Maur, allait l'y suivre pour l'en tirer, si son supérieur n'avait pas donné un ordre contraire à celui de saint Benoît. Tout à coup, par l'incurie du pilote, le vaisseau amiral touche à un banc de sable ; les marchandises sont jetées à la mer ; le désespoir est si grand, que toute manœuvre a cessé ; on n'a plus de recours qu'au ciel. Cependant le reflux donne quelque leur d'espérances. On se jette à l'eau, on oublie tout, quelques-uns seulement emportent des armes pour se défendre, l'énergie des volontés se concentre dans la conservation de la vie propre. Mais, pour qui connaît le prix d'une âme, la sauver aux dépens même de sa vie est l'objet du plus ardent désir. Aussi, pendant que chacun songe à soi, le P. Alexis charge sur ses épaules un pauvre et jeune esclave cafre, auquel la maladie était tout espoir d'aborder. Il le porte ainsi l'espace de dix-huit mille pas, le plus souvent enfermé dans la vase jusqu'à la poitrine, heurtant contre les écueils et les bancs de corail, dont les branches déliées lui déchirent les pieds et les jambes. Les Cafres, à la nouvelle du naufrage, accourent sur la côte ; les Jésuites les gagnent par un petit présent, et en obtiennent une barque, dans laquelle une partie des passagers, encore enfoncés dans la vase, trouvent leur salut. Le P. Alexis, épuisé par son action héroïque, a cependant assez de forces pour arriver jusqu'à la capitale du Monomotapa, d'où le

II.

Seigneur l'appelle bientôt à lui dans l'éternelle cité. Le P. Suarez, arrivé peu de jours après la mort du saint prêtre avec quatre compagnons, raffermi la religion dans ces contrées, bâtit des églises en divers lieux, et peut écrire, dès l'année suivante, que trois cent cinquante indigènes ont reçu le baptême, que beaucoup de chrétiens ont réformé leurs mœurs, que l'Évangile a été prêché souvent et au loin. Ce missionnaire parle avec attendrissement d'un vieillard âgé de cent vingt ans, qui, baptisé par le P. Gonsalve Sylveira, racontait d'un ton pieusement ému le martyre qu'on avait fait subir à l'apôtre (1).

CHAPITRE XXII.

Missions des Dominicains, des Jésuites, des Franciscains, des Augustins, dans l'Hindoustan, à Ceylan, au Bengale, au Pégu, au Camboge, à Siam, à Solor, aux Moluques.
— Diégo Advarte.

Prédécesseurs des Jésuites dans l'Hindoustan, les Dominicains y rendaient des services moins éclatants peut-être, mais toujours utiles. Il suffira de parler de quelques-uns de leurs missionnaires, pour montrer leur persévérance et leur dévouement. Pierre de la Madelaine était entré comme convers dans la congrégation dominicaine des Indes orientales, avec le P. Didace Belmax, son fondateur, en 1548 (2). Le vicaire général le plaça dans le couvent de la ville de Daman, où ses vertus exercèrent une telle influence sur les habitants, qu'ils obéissaient à son moindre signe. Les mahométans s'approchant de cette ville pour en faire le siège, avec une forte armée, et le gouverneur hésitant à aller combattre l'ennemi, Pierre l'avertit de sortir avec la certitude de remporter la victoire au nom de Dieu. Ayant fixé un crucifix au bout d'une lance, le Dominicain marcha devant l'armée, et anima les soldats au point qu'ils remportèrent une victoire complète. Pierre, percé de flèches, fut enseveli dans ce triomphe le 16

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 676, col. 1.

(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1560.

février 1680. Le P. Jean Lopez de Aguerro, Portugais, compris dans la seconde mission faite par les Dominicains dans l'Hindoustan, avait, comme Joseph, les grâces extérieures qui produiraient de l'impression sur la femme de Puthphar (1); et celle dont il fixa les coupables regards ne négligea aucun moyen de le faire déchoir de sa pureté. Ayant simulé une maladie, elle appela l'homme apostolique pour se confesser à lui, récita la formule ordinaire d'une voix affaiblie, puis, s'animant tout à coup, le provoqua au crime. Le religieux, frappé de stupeur, s'enfuit, en laissant de ses cheveux entre les mains de cette femme, qui se vengea quelques jours après de ses refus: Lopez de Aguerro, martyr de la chasteté, mourut empoisonné, en 1590. Fontana (2) ne dit pas les noms de quatre Frères-Prêcheurs de la congrégation des Indes orientales, qui entrèrent vers l'an 1605 dans le royaume de Cambaye, pour y évangéliser les idolâtres. La semence qu'ils répandirent leva dans les cœurs. Le roi lui-même assista à leurs prédications, et ne s'opposa point à ce qu'ils élevassent des temples au vrai Dieu. Enfin, la fatigue les brisa; et, comme ils n'avaient pas reçu d'auxiliaires, après leur mort cette vigne demeura inculte. Le P. Antoine de la Visitation, Portugais, chargé des fonctions d'inquisiteur à Goa, baptisa beaucoup d'idolâtres, dit Fontana, et mourut le 16 février 1605. A ces apôtres, il faut ajouter ceux que fournissaient les ordres de saint François, de saint Augustin, de saint Ignace, et le clergé séculier, pour se former, d'après le nombre des ouvriers évangéliques, une idée juste de l'importance des résultats obtenus.

Goa, centre des possessions portugaises et métropole catholique des Indes, continuait d'être édifié par d'éclatantes conversions. Un prince, neveu de Méale, dont la fille avait embrassé le christianisme dès l'an 1557 (3), reçut le baptême en 1587, et l'année suivante, Méale vit sa bru suivre le même exemple (4). La moisson fut de plus en plus abondante, parce que le

P. Albert Laertio, Jésuite italien, s'étant rendu des Indes à Rome, en qualité de procureur de la province de Goa, ramena, en 1602, soixante-deux missionnaires de sa Compagnie, et qu'en 1603 il en arriva quinze autres (1). Apôtres intrépides, ces dignes enfants de saint Ignace auraient tous ambitionné le sort du P. Vincent Alvarez, Portugais, qui, en se rendant l'an 1606 de Baçaim à Goa, fut pris par des corsaires mahométans de la côte de Malabar, décapité sur le tillac du navire, puis précipité dans les flots (2).

Du collège des Jésuites de Cochîn, dépendaient trois résidences (3): celle de Saint-Jacques, située à une lieue de la ville, et où deux religieux avaient la charge de trois églises; celle de Mutertre, à cinq lieues de Cochîn, où une église ne put être bâtie qu'en 1581; enfin celle de Vaipicota, également à cinq lieues de Cochîn et à une lieue de Cranganor, au milieu des chrétiens de Saint-Thomas (4), que Michel Carnero, évêque de Nicée, voulut soustraire aux séductions d'un évêque nestorien (5). L'obstination des chrétiens dans le schisme ayant sa source dans les prélats qui les gouvernaient, on jugea nécessaire de supprimer ces faux pasteurs pour leur en substituer d'orthodoxes; mais, dans la crainte que les nouveaux conducteurs n'agréassent point à ces peuples s'ils étaient étrangers, on aima mieux s'emparer de Mar-Joseph, qui les dirigeait alors, pour lui inculquer la véritable règle de la foi et des mœurs (6). Mar-Joseph, retenu quelque temps parmi les Portugais, et soigneusement instruit, retourna au milieu de son troupeau, et opéra quelques réformes: néanmoins il continua de professer, comme ses devanciers, les erreurs de Nestorius. En conséquence, il fut arrêté à Cochîn, envoyé à Goa pour rendre compte de sa foi, puis embarqué pour Rome; mais, sur les promesses qu'il fit en Portugal, on le renvoya aux Indes, avec l'ordre de le laisser vivre en paix dans son Église.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 12.

(2) *Ibid.*, p. 20. Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 267.

(3) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 441.

(4) *Ibid.*, p. 522.

(5) Voyez ci-dessus, t. I, p. 562, col. 1.

(6) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 564.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1590.

(2) *Ibid.*, an. 1605.

(3) Voyez ci-dessus, t. I, p. 566, col. 1.

(4) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 332.

s'étant rendu
procureur de
302, soixante-
neuf, et qu'en
(1). Apôtre
saint Ignace
du P. Vincent
l'an 1606
corsaires ma-
décapité sur le
les flots (2).
Chin, dépen-
de Saint-Jac-
e, et où deux
trois églises ;
le Cochin, où
1681 ; enfin
vingt lieues de
or, au milieu
que Michel
ut soustraire
ien (5). L'ob-
schisme ayant
rouvernaient,
ces faux pas-
orthodoxes ;
eaux condues
s'ils étaient
er de Mar-Jo-
lui inculquer
s mœurs (6).
s parmi les
t, retourna au
quelques réfor-
esser, comme
estorius. En
in, envoyé à
puis embar-
messes qu'il
Indes, avec
s son Église.

des mémorables,

usque ad san-
267.

des mémorables,

des mémorables,

Durant son absence, les schismatiques avaient obtenu du patriarche nestorien de Babylone, un certain Mar-Abraham, qui exerçait les fonctions épiscopales, lorsque Mar-Joseph revint de Portugal. Ce dernier, pressé par l'archevêque de Goa de prendre avec lui quelques missionnaires qui instruisissent son peuple dans la foi catholique, demanda le temps de la réflexion. Le lendemain, il prétendit avoir eu pendant la nuit une révélation de Dieu, qui lui défendait de le faire. « Et moi, répondit l'archevêque, j'ai une autre révélation de l'Écriture sainte, qui m'apprend que vous n'êtes point le pasteur que Dieu veut pour son troupeau, mais un loup sous une peau de brebis. On reconnaîtra avec le temps, à Lisbonne, qu'on s'est trompé sur votre compte. » Les chrétiens de Saint-Thomas se partagèrent alors entre Mar-Joseph et Mar-Abraham, dont les Portugais finirent par s'emparer. Embarqué à son tour pour l'Europe, il s'évada à Mozambique ; mais, sachant bien qu'il ne jouirait en paix de la dignité qu'il ambitionnait que s'il tenait sa mission du Pape, il se rendit par la Méditerranée à Rome. Là, il abjura le nestorianisme, et ayant avoué qu'il n'avait pas reçu les ordres, il obtint qu'on les lui conférât tous, depuis la tonsure jusqu'à la prêtrise : il fut ensuite sacré évêque, avec le titre d'Angamale (1), ville de la côte de Malabar, située sur une montagne près la rivière Aicotta, à dix lieues de Cranganor et à quinze de Cochin. Cependant, sur le rapport de l'archevêque de Goa, et en vertu d'un bref du 15 janvier 1567, Mar-Joseph, arrêté de nouveau, fut envoyé à Rome, où il mourut. Ce faux pasteur était déjà parti, lorsque Mar-Abraham arriva par la voie d'Ormus à Goa, avec les bulles qui le constituaient archevêque d'Angamale. Comme on trouva qu'il avait donné des informations inexactes au saint Siège, et dans la crainte qu'il ne retournât ainsi que Mar-Joseph au nestorianisme, on le délint provisoirement chez les Dominicains de Goa ; mais il s'échappa de nouveau, gagna le Malabar, et y prêcha les erreurs de Nestorius aux chrétiens de Saint-Thomas, tout en protestant de son orthodoxie dans ses lettres aux prélats catholiques de l'Inde et au vice-roi. Un bref du

28 novembre 1578 lui ayant enjoint d'assister aux conciles provinciaux qui se tiendraient à Goa, il se rendit, muni d'un sauf-conduit, au troisième concile, abjura encore une fois le nestorianisme, et promit d'exécuter les décrets adoptés pour la réforme de son troupeau. L'extinction durable du schisme était subordonnée à la création d'un clergé indigène : aussi les Jésuites venaient d'établir en 1587, à Valpicota, un séminaire dans lequel on enseignait, avec le latin, les langues syriaque et chaldaïque, afin que les prêtres, imbus de la pure doctrine dans ce collège, fussent admis plus facilement dans les églises du pays, et amenassent les populations, par leurs discours, du rit syrien schismatique au rit syrien orthodoxe (1). Pour le dire en passant, un des élèves du séminaire de Valpicota, nommé Jacques, et originaire du royaume de Porca, qui s'étendait sur la côte de Malabar au midi du royaume de Cochin (2), fut l'instrument dont la Providence se servit, en 1590, pour planter le christianisme dans son pays natal. Les autres élèves de ce collège, non moins zélés que Jacques, eussent été des auxiliaires puissants pour Mar-Abraham, en le supposant sincère ; mais, alors qu'il se déclarait orthodoxe, il correspondait secrètement avec le patriarche nestorien de Babylone (3). Ses sympathies pour le schisme n'empêchèrent pas qu'il n'eût un rival dans un certain Mar-Siméon, qui établit son siège à Caturté, tandis que Mar-Abraham avait le sien à Angamale. Comme, nonobstant ses dispositions équivoques, ce dernier, promu par le Pape à sa dignité, était le légitime pasteur, les Portugais s'attachèrent à s'emparer de son compétiteur, nestorien avoué et évêque intrus. Les Franciscains, que Mar-Siméon affectait de consulter, lui représentèrent qu'il ne pourrait rester en paisible possession de sa dignité sans la suprême sanction du Pape : en conséquence, il se rendit à Goa, d'où on l'envoya à Rome, et l'on y reconnut qu'il n'était pas même prêtre. Il fut ensuite enfermé chez les Franciscains de Lisbonne, et de là il correspondait avec le prêtre Jacob, qu'il avait nommé

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 553.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 440 ; t. III, p. 691.

(3) *Ibid.*, p. 500.

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 71, col. 1.

son vicaire général. Mar-Abraham, qui refusa d'assister en 1590 au quatrième concile de Goa, finit par afficher non moins ouvertement son attachement au schisme. Aussi un bref du 27 janvier 1595 enjoignit à Alexis de Meneses, Ermite de Saint-Augustin et archevêque de Goa, d'informer sur les erreurs de l'archevêque syrien d'Angamalé, de le détenir captif à Goa s'il le trouvait coupable, de pourvoir en attendant son Église d'un vicaire apostolique du rit latin, et, en cas de mort de Mar-Abraham, de ne permettre à aucun Chaldéen ni Arménien de s'asseoir, sans la mission du Pape, sur le siège d'Angamalé. Telle fut la vigilance d'Alexis de Meneses, que, malgré les déguisements auxquels les faux pasteurs avaient recours, aucun d'eux ne réussit à s'introduire du dehors parmi les chrétiens de Saint-Thomas. Le prêtre Jacob mourut obstiné dans le schisme; Mar-Abraham, archevêque d'Angamalé, mourut à son tour, mais en déclarant à l'archidiacre George, et au supérieur du collège de Vaipicota, qu'il laissait ses brebis entre les mains du Pape; enfin, le 16 février 1597, Alexis de Meneses constitua administrateur et vicaire apostolique de l'Église d'Angamalé le P. François Ros, Jésuite, né à Gironne en Espagne, très-versé dans la langue chaldaïque, familiarisé avec l'idiome du Malabar, et bien connu des chrétiens de Saint-Thomas.

Le P. Ros venait de rendre d'utiles services dans le royaume de Calicut, dans des circonstances que nous devons préciser. Le Samorin, placé entre la crainte des Portugais et la révolte d'un corsaire mahométan, établi sur la rivière Cunahal, d'où il empruntait son nom, pria le Jésuite François Acosta, alors captif à Calicut, de lui ménager la paix avec Matthias d'Albuquerque, vice-roi de Goa (1). Ce dernier renvoya au Samorin, outre François Acosta, le P. François Ros, qui évangélisait en ce moment les chrétiens de Saint-Thomas dans la montagne. Les deux missionnaires, non-seulement reçurent le meilleur accueil, mais obtinrent les conditions les plus favorables pour la prédication évangélique. Ils ramenèrent à Goa des ambassadeurs du Samorin, qui demandèrent au pro-

vincial qu'une colonie de Jésuites s'établît à Calicut. Ce vœu fut réalisé; l'emplacement d'une église fut désigné à proximité de la ville; on y dressa une croix; et le Samorin, se prosternant le premier de tous, l'adora. Tous ces faits sont antérieurs à l'année 1597, date de l'arrivée de François de Gama, nouveau vice-roi de Goa. Ce dernier, suspectant à tort la bonne foi du Samorin, fit dire aux Jésuites de se retirer du royaume de Calicut, avant que les Portugais ne l'attaquassent. La nuit même de leur départ, ils baptisèrent un parent du Samorin. François de Gama ayant reconnu son erreur, ils retournèrent bientôt à cette vigne, dont les rois de Tanor et de Chale désiraient que les rameaux s'étendissent jusque dans leurs domaines. Les Portugais, réunis aux troupes du Samorin, donnèrent d'abord, en 1598, un assaut malheureux à la forteresse de Cunahal; mais, assiégée de nouveau l'an 1600 (1), elle se rendit, et Cunahal, conduit à Goa, y eut la tête tranchée. Depuis lors, le P. Jacques Fenicio résida habituellement à la cour du Samorin (2), et il se servit de la connaissance qu'il acquit des fables absurdes de l'idolâtrie pour confondre les gentils. En même temps, il concourut, par ses excursions évangéliques chez les chrétiens de Saint-Thomas, à les ramener ou à les maintenir dans la voie de l'orthodoxie. L'an 1606, ce Jésuite, avec l'aide d'un autre Père envoyé de Cochinchine, donna naissance à une nouvelle mission dans le royaume de Tanor (3). Mais revenons au P. Ros, qui, au sortir de celle de Calicut, avait été désigné par Alexis de Meneses pour gouverner l'Église vacante d'Angamalé.

L'archidiacre George, auquel Mar-Abraham avait laissé l'administration en mourant, s'étant mis en possession, les Jésuites représentèrent à l'archevêque de Goa qu'il était plus à propos de ne pas l'en priver (4). Ainsi maintenu, George, au lieu de s'en montrer reconnaissant, ajourna la profession de foi orthodoxe, qui lui était demandée comme ayant charge d'âmes. Il convoqua même à Angamalé un synode dans lequel

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 506.

(2) *Ibid.*, p. 533.

(3) *Ibid.*, p. 543.

(4) *Ibid.*, p. 566.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 463.

es s'établit à
emplacement
é de la ville ;
rin, se pro-
ra. Tous ces
97, date de
nouveau vice-
à tort la
Jésuites de
avant que
nuit même
parent du
reconnu son
cette vigne,
le désiraient
ne dans leurs
x troupes du
598, un as-
le Cunahal :
0 (1), elle se
a, y eut la
ques Fenicio
Samorin (2),
il acquit des
confondre les
rut, par ses
chrétiens de
es maintenir
606, ce Jé-
envoyé de
ouvelle mis-
Mais reve-
elle de Ca-
de Meneses
ngamalé.
ar-Abraham
tant, s'étant
ésentèrent à
à propos de
u, George,
nt, ajourna
ui était de-
s. Il convo-
dans lequel

mémorables,

on protesta contre l'abolition de la loi de Saint-Thomas (c'est ainsi qu'on qualifiait le nestorianisme) et contre l'acceptation de tout prélat qui ne serait pas envoyé par le patriarche nestorien de Babylone. Les églises du pays furent fermées aux prêtres latins, et, deux missionnaires s'étant rendus à Caturté, on jeta dans leur chambre deux serpens venimeux pour qu'ils les mordissent. En un mot, l'Église d'Angamalé se trouva dans un état pire qu'autrefois. Les Franciscains obtinrent seulement que George se rendit dans l'église de Vaypin, ile voisine de Cochin; et là, on lui lut en portugais, langue qu'il ne comprenait pas, une profession de foi, à la suite de laquelle il ne se regarda pas comme plus engagé qu'auparavant. Alexis de Meneses, informé de ces tristes nouvelles, partit de Goa le 28 décembre 1598 pour visiter les chrétiens de Saint-Thomas : voyage périlleux, dans lequel ce pontife déploya le plus ferme courage et la plus tendre charité. Dieu récompensa son zèle, en touchant les cœurs des prêtres schismatiques, qui reconurent qu'il n'y avait pas deux lois, une de saint Pierre et une autre de saint Thomas, mais une seule de Jésus-Christ prêchée par ses apôtres dans l'univers; l'archidiacre George lui-même se jeta aux pieds de l'archevêque de Goa dans l'église des Jésuites à Vaipicota; un synode fut convoqué à Diamper pour le 20 juin 1599, et l'œuvre de la réunion s'y accomplit. Le dernier jour, après le *Te Deum*, lorsque la procession, chantant les louanges de Dieu en trois langues, le latin, le chaldéen et le malabare, organes divers d'une même foi, s'apprêtait à sortir de l'église, un déluge de pluie sembla s'opposer à ce qu'elle franchit le seuil. Déjà le bruit circule que saint Thomas envoie cette tempête, pour montrer qu'il désapprouve la substitution de la loi de saint Pierre à la sienne; mais l'archevêque, d'une voix forte, ordonne que la croix sorte, jugeant qu'il y a moins d'inconvénient à faire mouiller les ornements sacrés qu'à procurer une satisfaction aux mécontents. Au commandement du prélat, réitéré pour la troisième fois avec énergie, le porte-croix sort du temple, et à l'instant la pluie cesse, le ciel reprend sa sérénité, des larmes de joie coulent de tous les yeux, et ceux qui murmuraient voient dans ce fait extraordinaire la consécration des mesures que le synode vient d'adopter.

Après avoir déclaré l'archidiacre George administrateur de l'Église d'Angamalé, en lui adjoignant les deux Jésuites François Ros, et Étienne Brito, recteur du collège de Vaipicota, Alexis de Meneses demanda aux prêtres et aux notables quel évêque ils désiraient obtenir. On répondit que, tant qu'Alexis vivrait, on n'en voulait pas d'autre : il fit aussitôt dresser l'acte de sa renonciation à l'archevêché de Goa et de son acceptation du siège d'Angamalé, sous le bon plaisir du Pape. Mais on ajouta, qu'à son défaut on s'estimerait heureux de voir choisir le P. François Ros; désignation qui répondait à la pensée du sage prélat. Clément VIII institua, en effet, ce Jésuite premier pasteur des chrétiens de Saint-Thomas, non pas avec le titre d'archevêque, parce qu'il n'avait point de suffragants, mais avec celui de simple évêque, soumis au métropolitain de Goa. Cependant, la prudence ayant ensuite fait juger convenable de transférer son siège dans une ville où la présence des Portugais pût le protéger, et Cranganor, détaché à cet effet du diocèse de Cochin, ayant été choisi, Paul V voulut, en 1607, que ce fût un siège archiepiscopal comme naguère celui d'Angamalé (1); mais ce n'était néanmoins qu'un archevêque *ad honorem*, suffragant de Goa (2). Les chrétiens de Saint-Thomas avaient à cœur cette restitution de titre, afin de ne pas sembler être de pire condition après leur soumission au Pape qu'ils ne l'étaient auparavant. Alexis de Meneses, sorti de Goa le 27 décembre 1598, y rentra le 6 novembre 1599. Comme dernier bienfait, il avait envoyé des missionnaires annoncer la foi aux Malléans, peuples idolâtres qui occupaient la cime des montagnes du Malabar, où ils ne se livraient guère qu'à la chasse des éléphants (3), que nous décrirons en quelques mots. Les chasseurs, montés sur des éléphants privés, exercés à ce manège, s'étendent sur le dos de ces animaux, et s'introduisent ainsi, sans être aperçus, au milieu d'un troupeau sauvage. Alors ils guettent l'occasion de jeter une corde avec un nœud coulant sur le passage de l'élé-

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 667.

(2) *Annales de la propagation de la foi*, t. XI, p. 592.

(3) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 673.

phant dont ils veulent s'emparer. L'autre bout de la corde est attaché au corps de l'éléphant privé, qui renverse aussitôt le sauvage. Il s'ensuit un rude combat, dans lequel le premier, aidé par ses camarades, ne tarde pas à vaincre l'habitant des bois, qui, abandonné de tous les siens (Pl. XCVII, n° 1), est emmené prisonnier, fortement attaché entre deux de ses vainqueurs, tandis qu'un autre marche devant lui, et qu'un quatrième le pousse par derrière. On emploie, pour le dompter, des moyens si efficaces, qu'en peu de semaines l'animal devient docile et se résigne à son sort. D'ordinaire le cri de femmes, dressées à cette manœuvre, attire les éléphants mâles dans un enclos d'où ils ne peuvent sortir, et où on les prend aisément.

Les rois de Cochin, quoique les plus anciens alliés des Portugais, n'avaient pu être gagnés au christianisme. Celui qui régnait l'an 1600 persécuta même avec rigueur ceux de ses sujets qui venaient à adorer Jésus-Christ (1). Depuis sa capitale jusqu'à Colam, et de Colam jusqu'au cap Comorin, il existait sur la côte plusieurs églises, qui dépendaient de l'évêque de Cochin : elles étaient desservies par des Franciscains ou par des Jésuites, suivant que ces chrétientés avaient été conquises par les uns ou par les autres sur l'idolâtrie ou sur l'islamisme (2). Le P. Emmanuel de Veiga, que nous nommerons encore plus loin parmi les Jésuites qui évangélisaient ces contrées méridionales, et le P. André Bucerio, se signalèrent par leur zèle, notamment dans le royaume de Travancore, dont le souverain, d'abord favorable aux missionnaires, ne laissa pas, en 1604, que de persécuter cruellement les chrétiens, qui se dispersèrent, au nombre de plus de vingt mille (3). En 1607, le P. Nicolas Spinola, recteur du collège de Colam, ayant ramené ce prince à de meilleurs sentiments, les églises abattues se relevèrent, grâce à ses dons, et même on les multiplia.

Sur la côte de la Pêcherie, la piété des bons Paravas attestait le zèle aussi heureux que per-

sévérant des successeurs de saint François-Xavier. Tutucurin, principale ville de cette côte, et Punical étaient dotées chacune d'un hôpital, ouvert aux infidèles comme aux chrétiens (1). Presque toute la population professait le christianisme, en sorte que les missionnaires ne convertissaient à la foi que les étrangers venus du dehors : du reste, le nombre en était assez considérable, puisqu'en la seule année 1696 il y eut dix-sept cents baptêmes. Dix-huit Jésuites, appelés à desservir vingt-sept églises, étaient répartis entre les six résidences de Tutucurin, Punical, Manapar, Bembar, Trecandur et l'île de Manar. La première, habitée par le supérieur de la mission, avait un collège où l'on enseignait le latin et les cas de conscience. Du Jarric rapporte que cette ville était « si adonnée à la dévotion, qu'on eût dit que c'était plutôt une maison religieuse qu'une communauté politique. » Les merveilles de la côte de la Pêcherie, commencées par le grand apôtre des Indes, avaient été continuées par le P. Henri Henriques, qui évangélisa les Paravas pendant cinquante-trois ans, et qui mourut à Punical le 6 février 1600 (2). A sa mort, les idolâtres et les musulmans interrompirent leurs travaux, en signe de deuil, comme les chrétiens. Le corps ayant été transporté par mer à Tutucurin dans l'église du collège, les Paravas se précipitèrent en foule sur la barque où étaient les reliques pour leur faire toucher des chapelets, et ils s'avancèrent même assez loin dans la mer. Cette chrétienté ne fut pas à l'abri de la persécution ; en sorte que les chrétiens abandonnèrent Tutucurin pour se retirer tout auprès dans l'île des Rois, où ils se fortifièrent, et où l'on transféra le collège (3). Comme on y trouvait un refuge assuré contre les vexations des petits chefs du continent, beaucoup d'idolâtres, que Dieu conduisait ainsi à la lumière de la foi, y cherchèrent un asile, au moins momentanément. Il en résulta que le nombre des chrétiens de la côte de la Pêcherie et de ses dépendances s'élevait, en 1607, à cent trente-cinq mille (4).

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 497.

(2) *Ibid.*, p. 702.

(3) *Ibid.*, p. 712.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 410.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 726.

(3) *Ibid.*, p. 378.

(4) *Ibid.*, p. 744.

[1623]

saint François-Xa-
ville de cette côte,
cune d'un hôpital,
aux chrétiens (1).
professait le chris-
tionnaires ne con-
trangers venus du
en était assez con-
année 1596 il y
Dix-huit Jésuites,
pt églises, étaient
ces de Tutucurin,
Trecandur et l'île
bitée par le supé-
n collège où l'on
le conscience. Du
était « si adonnée
que c'était plutôt
mmunauté politi-
le de la Pêcherie,
pôtre des Indes,
Henri Henriquez,
ndant cinquante-
mical le 6 février
tres et les musul-
vaux, en signe de
e corps ayant été
n dans l'église du
pitèrent en foule
eliques pour leur
ils s'avancèrent
Cette chrétienté
cution; en sorte
t Tutucurin pour
des Rois, où ils
ra le collège (3).
ge assuré contre
s du continent,
conduisait ainsi
hèrent un asile,
ta que le nombre
êcherie et de ses
, à cent trente-

plus mémorables,

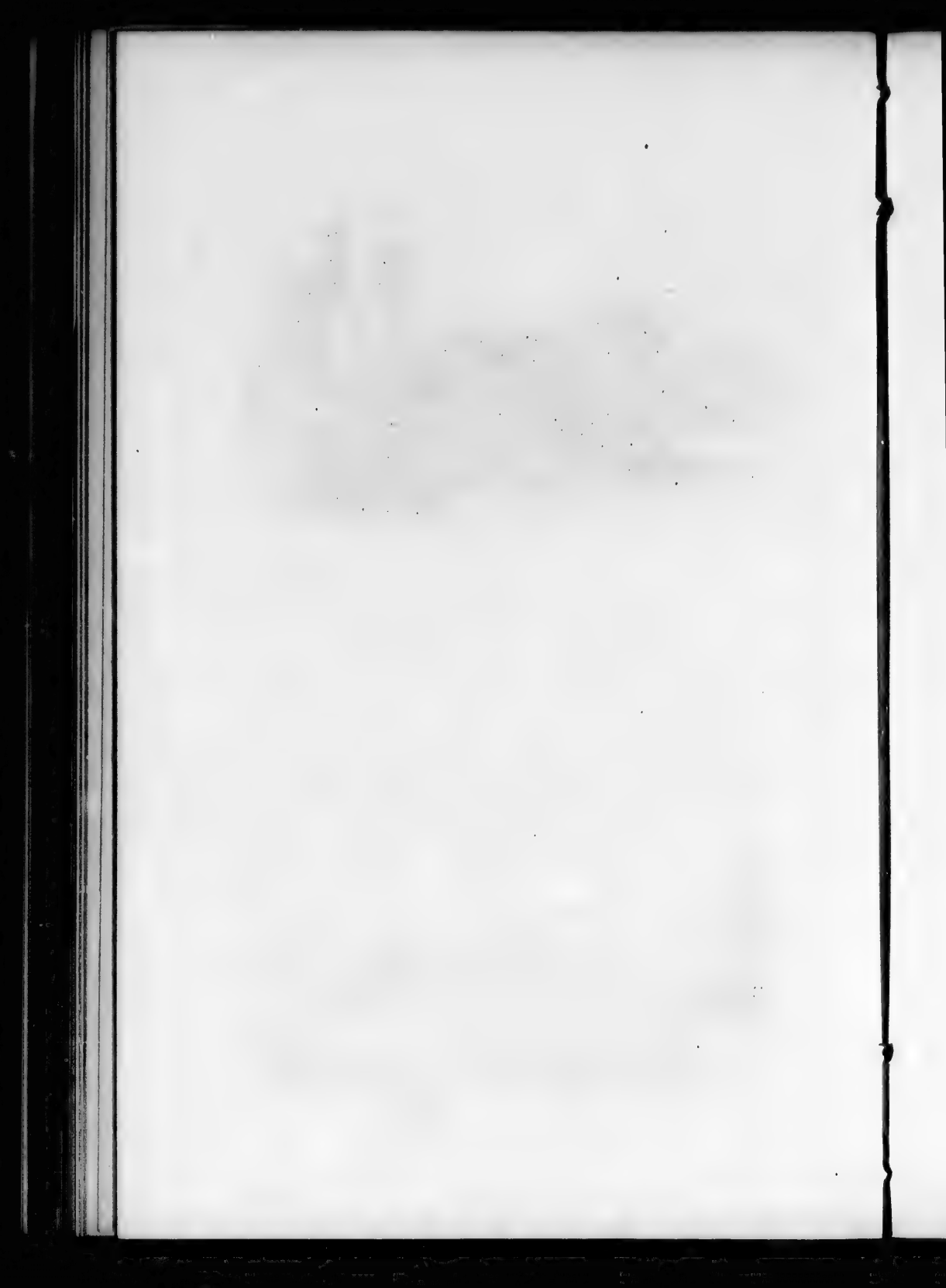
(1808)
 Saint François La
 ville de cette cité
 une d'un hôpital,
 aux chrétiens (1)
 professait la chris-
 tianisme accon-
 rangere venue de
 en était passé con-
 grande (1808) il y
 six-huit églises
 églises, étaient
 de Tulucurui
 d'indur et l'île
 par la supé-
 collège de l'on-
 comensé. On
 était, et adonné
 était plutôt
 habitants politi-
 de la Pacheria
 de des Indes
 Henri Henriquez
 étant cinquante
 l'année 16 février
 et les musé-
 sur, en signe de
 excepté ayant été
 dans l'église de
 interent en foute
 liques pour leur
 ils s'avancèrent
 Cette abréviatio
 nation; en cette
 Tulucurui pour
 des Rois, on dis
 la collége (2)
 assuré contre
 de continent,
 condition il s'ins
 trent un asile
 a que le nombre
 d'indes et de ses
 A cent trente
 plus mémorables,

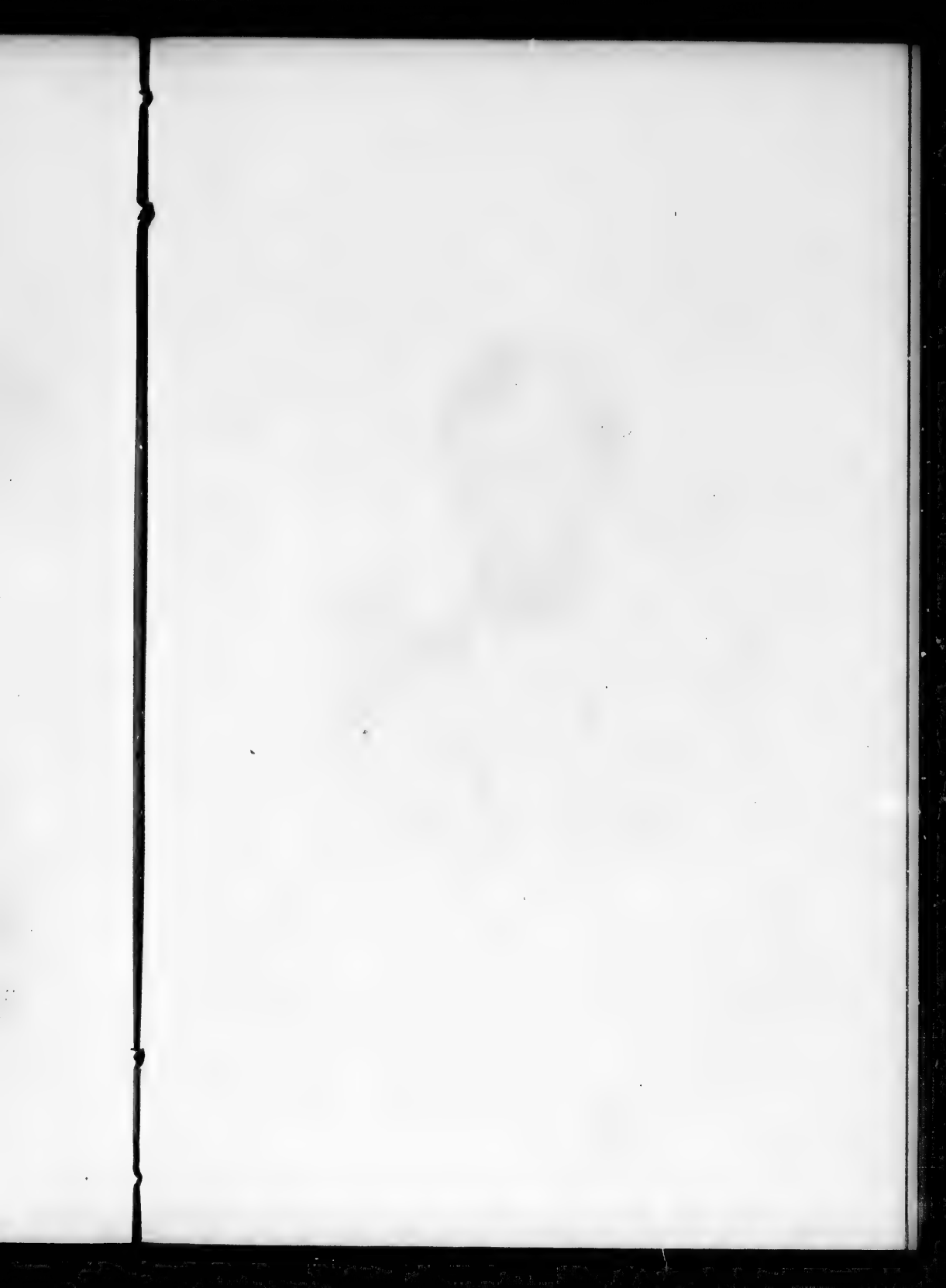


Chasse aux Elephants.
 Caccia degli Elefanti. Casa de Elefantos.



Vue de l'Aramendi, in Madure.
 Veduta dell'Aramendi in Madure. Vista del Aramendi en Madure.







E. Manon ss

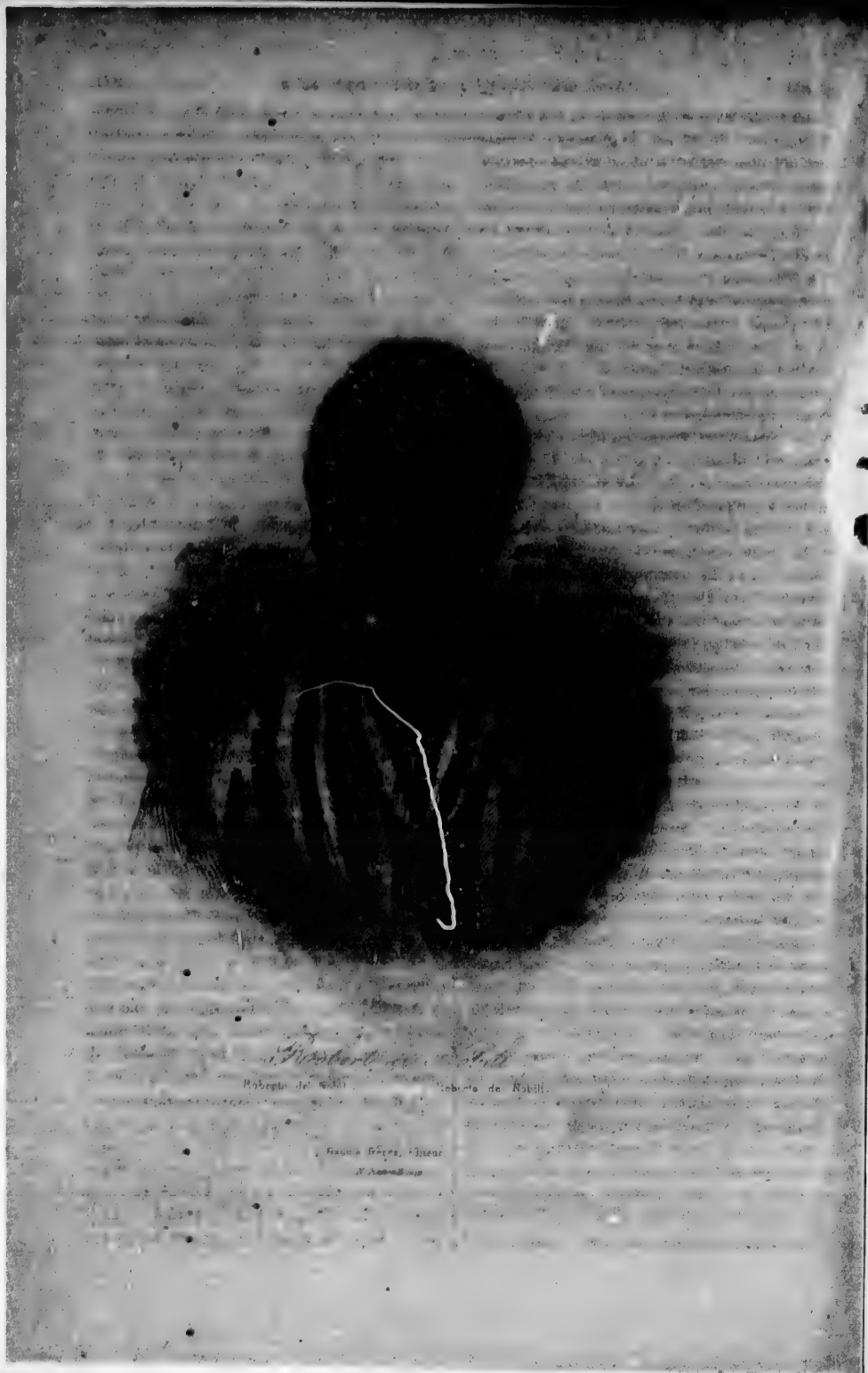
Portrait of a Man

Portrait of Man

Portrait of Man

Portrait of Man

Portrait of Man



Roberto de Kobil

Francisco Gómez, Mayor
J. A. Gómez

(1) D
par
con
La
Par
spir
159
nan
hab
gile
qu'i
mai
une
écri
de
com
reli
qu'il
ces
dont
rich
voy
man
les p
Auss
ces p
sion
infra
adjo
Pulc
de M
larmi
tique
ses p
sent
en 1
fut fo
novi
lumiè
l'Inde
Ses é
missi
rents
obsta
trop

(1) D
t. III, p.
(2) A

La suzeraineté de la côte de la Pêcherie appartenait au souverain du Maduré, royaume contigu qui s'étendait dans l'intérieur des terres. La nécessité de s'entendre avec lui au sujet des Paravas, dont les Jésuites avaient la conduite spirituelle, fut le prétexte dont on colora, en 1595, l'arrivée à sa cour du P. Gonzale Fernandez, qui se proposait d'éclairer les Badages, habitants de ce royaume, des rayons de l'Évangile (1). Le missionnaire, secondé par un brame qu'il avait gagné à Jésus-Christ, bâtit une maison, une église, fonda un hôpital, ouvrit une école où il enseigna aux enfants à lire et à écrire en tamoul. Les Badages, quoique frappés de sa sainteté et de sa chasteté, tenaient peu compte de la loi qu'il prêchait, la réputant une religion de personnes viles et abjectes, parce qu'ils la voyaient suivie par les Paravas, que ces peuples méprisaient, et par les Portugais, dont ils admiraient sans doute les conquêtes, les richesses, et l'imposant extérieur, mais qu'ils voyaient avec horreur ou dédain boire du vin, manger de la chair de bœuf, s'entretenir avec les parias ou se faire porter sur leurs épaules. Aussi le P. Gonzale Fernandez, se brisant contre ces préjugés, avait opéré bien peu de conversions en 1606, lorsque son grand âge et ses infirmités déterminèrent les supérieurs à lui adjoindre le P. Robert de Nobilis, né à Montepulciano en Toscane, l'an 1577, petit-neveu de Marcel II, et neveu du célèbre cardinal Belarmin (2). La carrière des honneurs ecclésiastiques s'ouvrit devant lui de bonne heure, et ses parents voulaient l'y faire entrer : mais il se sentit appelé à Dieu dans une autre voie. Reçu, en 1597, au noviciat des Jésuites de Naples, il fut formé par l'historien Orlandini, maître des novices à cette époque, et qui, éclairé d'une lumière céleste, lui prédit qu'il ferait dans l'Inde de grandes choses pour la gloire de Dieu. Ses études terminées, il demanda en effet cette mission, qu'on accorda à ses instances. Ses parents, aveuglés par leur tendresse, mirent des obstacles à son départ ; mais il avait des preuves trop manifestes de la volonté de Dieu, pour

s'arrêter à l'entrée de la carrière. Il se rendit donc à Goa, et fut d'abord envoyé sur la côte de Malabar, d'où il passa dans le royaume de Maduré, dont il devait, pendant plus de quarante ans, évangéliser les habitants idolâtres. La croix, c'est l'égalité devant Dieu. Or, en voyant que l'orgueil des brames les éloignait d'une religion adoptée par les parias, Robert comprit qu'on devait essayer d'un nouveau moyen d'action. Il était beau, sans doute, de présenter le bois du Calvaire à la classe prosaïque, qui l'embrassait à la fois comme l'emblème de sa proscription et comme le gage d'espérances nouvelles ; il fallait relever ces multitudes, courbées depuis des siècles sous le poids d'un anathème universel, et réveiller en elles le sentiment de la dignité humaine : mais, dans leur intérêt même, et afin de rendre la condition des parias convertis plus supportable, il fallait aussi faire pénétrer la foi jusqu'au cœur des classes privilégiées. Robert crut qu'en s'engageant dans une voie moins suspecte à l'orgueil des brames, c'est-à-dire en adaptant la forme de la mission, autant que cela pouvait se faire licitement, aux goûts et aux idées des Hindous, il déterminerait les classes supérieures à accepter le christianisme. D'abord il s'annonce comme d'une race illustre, égale à celle des khatris ou rajahs ; il s'abstient de chair, de poisson, de toute liqueur ; il évite de se laisser toucher par qui que ce soit de la caste inférieure, et se sert d'un brame pour apprêter son repas ; sachant que les sanniâs ou brames pénitents sont les personnages les plus honorés dans l'Hindoustan, il prend leur costume, à l'exemple des Jésuites de la Chine qui ont adopté avec succès celui des lettrés : des soques à chevilles de bois forment sa chaussure ; sa tête rasée n'a plus qu'une touffe de cheveux au sommet ; il la couvre d'un bonnet cylindrique en soie couleur de feu, surmonté d'un long voile qui se drape sur ses épaules ; il porte une robe de mousseline ; de riches boucles d'oreille tombent sur son cou, et une marque jaune, qu'a faite la pâte du bois de sandal, est imprimée sur son front. De même que les brames portent à leur cou certains filets qui indiquent la loi qu'ils professent, de même à son cou pend un cordon composé de cinq filets, trois d'or, et deux de fil blanc, avec une croix qui descend sur la poi-

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables, etc.*, t. III, p. 750.

(2) *Recherches inédites sur l'Inde*, p. lxxix.

trine : les trois filets d'or réunis symbolisent à la fois les trois personnes divines et l'unité de Dieu. Les deux filets blancs représentent l'âme et le corps de Jésus-Christ, dont la croix rappelle la Passion et la mort. Robert professe ainsi extérieurement les trois principaux mystères du christianisme, ceux de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. La demeure du P. Gonzale Fernandez ne convient pas à son dessein : il se fixe dans le quartier de la ville de Maduré, habité par les plus nobles, et stimule leur curiosité en s'y tenant à l'écart, tandis qu'il se familiarise de plus en plus avec la langue, les habitudes et les cérémonies du pays. Le souverain veut le voir ; mais on lui dit que le sanniaï du nord est un homme si chaste, que, pour ne pas rencontrer de femmes, il ne sort point de sa retraite : réponse qui frappe le prince d'admiration, car ces peuples estiment d'autant plus la chasteté qu'ils la pratiquent moins. Non-seulement Robert ne rend pas de visites, à tel point qu'une année s'écoule sans qu'il quitte sa demeure ; mais il en reçoit le moins possible, et fait souvent répondre aux visiteurs qu'il est en contemplation, ce qui ajoute à sa réputation de savoir et de sainteté. Suivant l'usage local, les étrangers ne sont admis qu'après beaucoup de cérémonies en présence du missionnaire, qu'ils trouvent assis sur une estrade couverte d'un drap rouge, et au devant de laquelle s'étend un drap de même couleur, précédé d'une natte. Les personnages les plus élevés, en s'approchant du sanniaï du nord, le saluent avec respect, en élevant les mains qu'ils placent sur la tête, puis en s'inclinant profondément. Ceux qui veulent être ses disciples répètent trois fois ce salut, et se prosternent ensuite à terre. Le nom qu'on lui donne, *Tatva Podagar Swami*, exprime la haute idée qu'on a de son mérite (1). Les Hindous le nomment encore *Iromei Biramaner*, le brame de Rome. Malgré quelques contradictions, le troupeau formé par le P. Robert de Nobilis

s'augmente. Le missionnaire envoie deux de ses néophytes au collège des Jésuites de Cochin, pour que l'archevêque de Cranganor les confirme dans la foi, et pour que leur présence excite d'autres ouvriers évangéliques à venir cultiver avec lui la vigne naissante du Maduré. A leur retour, en effet, le P. Emmanuel Leytan les accompagne, et le 26 août 1609 Robert a la consolation d'embrasser ce futur compagnon de son apostolat. Nous ne pouvons énumérer les conversions qui récompensèrent le zèle du P. Robert de Nobilis ; mais nous citerons un trait remarquable qui se rapporte à Bangara Tiroumali Naiakken, souverain du Maduré, auquel sa capitale fut redevable en partie du Maal ou Aramanei (Pl. XCVII, n°2), palais dont les ruines étonnent l'imagination. Il était entouré d'une muraille de cinquante pieds d'élévation. L'entrée était un portique soutenu sur dix colonnes, qui existent encore ; mais les corniches et les voûtes sont détruites. On voit aussi, parmi les ruines, un portique bien conservé, bâti par Tiroumali, et nommé Poudoumandoga, ou portique neuf. Plus loin, vers le sud, on trouve une cour immense, environnée de colonnes de trente-cinq à quarante pieds de haut, qui supportent des voûtes plates et des voûtes à quatre points : le travail et la décoration sont superbes. Dans le fond de la cour est la salle de justice. Les arceaux, qui soutiennent encore cinq ou six dômes bien conservés, sont très-hardis, et ils s'appuient sur des colonnes placées à cinquante pieds d'intervalle. L'architecture, sans être du gothique, s'en rapproche ; elle tient beaucoup du mauresque. Les injures du temps ont détruit les peintures des voûtes, mais il subsiste toujours des couleurs fort vives. L'intérieur de la salle de spectacle, dit Nataga, n'est pas moins digne de remarque. En un mot, il n'y a rien de comparable à cet édifice dans tout l'ancien royaume de Maduré. Les palais de Trichinopoli, de Tanjaour et de Poudoucottey, sont bien loin d'être aussi magnifiques que l'Aramanei de Bangara Tiroumali Naiakken. La grande pagode de Maduré mérite aussi de fixer l'attention. C'est un immense carré, entouré de hautes murailles, et dont les quatre portes, qui regardent les quatre points cardinaux, sont surmontées de tours élevées en forme pyramidale, d'un travail très-soigné. Toute cette masse est bâtie en pier-

(1) *Tatva* signifie réunion des qualités propres au vrai sage : or, quelques-uns portent ces qualités à vingt-cinq, et d'autres à quatre-vingt seize. *Podagar* veut dire passé maître ou instruit ; en sorte que *Tatva Podagar* peut se traduire par instruit des qualités propres au vrai sage. Quant au titre de *Swami* (seigneur), il appartient de droit à tout homme supérieur dans l'Hindoustan.

res à la hauteur de vingt-cinq pieds ; le reste est en briques. L'intérieur de la pagode est orné d'un portique qui règne tout autour. Les colonnes qui supportent la plate-forme de ce portique sont en granit, et chargées de figures : le travail en est assez curieux. Au milieu de ce grand carré est un vaste étang, encaissé dans des pierres de taille disposées en gradins, par lesquels on descend dans l'eau. Le temple de Minatchi proprement dit, le lieu où est la statue de la déesse, est d'une architecture très-curieuse. Les profanes ne peuvent pas pénétrer bien avant : les brames seuls et les Hindous de bonne caste s'approchent de la statue, afin de lui présenter leurs offrandes, et de lui faire le namascara ou adoration. A un mille à l'est de Maduré, se trouve une petite pagode construite au milieu d'un étang superbe, en tamoul Tepakola, c'est-à-dire l'étang de la promenade ou du bateau, à cause d'une promenade que l'on fait faire tous les ans sur ce lac à la déesse Minatchi et à son époux Sokalinga : le tour du temple est planté d'arbres fruitiers. Après avoir décrit les monuments de Maduré, nous revenons à Bangara Tiroumali Naiakken, dont on dit qu'il fut cruellement tourmenté par le démon. Le malin esprit se présentait toutes les nuits à ce prince sous les formes les plus terribles. Il le transportait ordinairement d'un coin de son palais à l'autre. Tiroumali ne pouvait plus goûter de repos. Ayant appris que le P. Robert de Nobilis était dans les environs de Maduré, il le fit venir, afin de savoir de lui le moyen de se délivrer des importunes vexations de l'Esprit de ténébres. Le Père se rendit au palais, où le monarque était environné de ses brames. Tiroumali consulte le missionnaire, qui lui répond de chasser le démon, pourvu qu'on lui permette de célébrer la messe dans l'Aramanei. Le prince y consent, et ordonne à tous ceux qui l'entourent de se retirer. « Cela n'est pas nécessaire, dit Robert ; il n'y a rien de secret dans ma messe. » L'apôtre se fait apporter de l'eau, la bénit, en lave le pavé de la salle, étend sa peau de cerf, répand encore par-dessus de l'eau bénite, s'y accroupit selon l'usage du pays, et fait sa prière, tandis que ses catéchistes dressent l'autel. Il célèbre alors les divins mystères, auxquels assistent tous les brames et le roi ; puis il va faire une aspersion générale dans tout le palais. Ti-

roumali trouva superbes toutes ces cérémonies, remercia le Père, le renvoya chargé de présents et comblé d'honneurs. Quelques jours après, il le fit revenir, lui déclara qu'il n'était plus tourmenté comme autrefois, et annonça l'intention d'embrasser le christianisme. Robert lui répondit qu'il fallait d'abord renvoyer les femmes qu'il nourrissait dans son palais, n'en conserver qu'une, et se faire instruire. Tiroumali consentit à tout ; mais les brames, effrayés de ses dispositions, l'invitèrent à venir offrir un sacrifice à Minatchi. Comme il était occupé de cette offrande, on le fit entrer dans un appartement retiré. Il n'en sortit plus. On présume que les brames lui tranchèrent la tête. Ils firent ensuite croire au peuple que la déesse Minatchi, satisfaite des vertus de Tiroumali, l'avait appelé au séjour du bonheur. Cependant, des Européens, se préoccupant sur la conduite du P. Robert de Nobilis, expliquèrent ses succès par des encouragements donnés à l'idolâtrie, tandis qu'il se bornait à adapter la forme extérieure de la mission aux mœurs locales, pour amener plus aisément les indigènes de la superstition au christianisme. Cette fausse interprétation déterminait un vif débat en 1618. Les supérieurs du missionnaire l'ayant appelé à Goa, le P. Palmerio, visiteur des Indes, et les autres Jésuites, ne virent d'abord qu'avec indignation son nouveau costume : il eut bientôt rectifié leur appréciation. Du tribunal de l'archevêque de Goa, qui n'accueillit pas aussi favorablement sa défense, la question fut portée au saint Siège. Le cardinal Bellarmin, oncle de Robert, entendant dire que son neveu s'était fait idolâtre, lui adressa une lettre raisonnée pour le détourner de son dessein ; mais l'apôtre, fort de ses droites intentions, écrivit pour sa justification. L'archevêque de Cranganor, de qui la mission du Maduré dépendait, le Dominicain Almeyda, inquisiteur de Goa, et l'archevêque de cette ville, demeurèrent convaincus que le P. Robert de Nobilis avait pris le vrai moyen d'implanter le christianisme chez les brames. Le 31 janvier 1623, Grégoire XV l'autorisa à poursuivre l'exécution de son projet, jusqu'à nouvel examen de la part du saint Siège, et permit aux brames convertis de retenir certaines distinctions et certains usages, où l'on avait craint qu'il n'y eût de la superstition, mais que les nou-

yeaux chrétiens conservaient simplement comme insignes de leur caste et marque de noblesse. Après cinq années de débats, le missionnaire reprit, en sûreté de conscience, l'œuvre si heureusement commencée.

L'île de Manar, desservie par les Jésuites de la côte de la Pêcherie, touchait presque à la grande île de Ceylan, où ces religieux avaient évité de s'établir, malgré les instances des Portugais de Colombo, afin de ne pas donner ombrage aux missionnaires franciscains (1). En 1602, frère André, de l'ordre de Saint-François, évêque de Cochîn, étant allé visiter Ceylan qui dépendait de son siège, vit que les Franciscains ne pouvaient suffire au travail de cette importante mission, et se crut obligé en conscience de leur donner des Jésuites pour coopérateurs. Il s'entendit à cet effet avec le vice-roi et l'archevêque de Goa. Le visiteur et le provincial de l'Inde envoyèrent alors à Ceylan les Pères Alexandre Hunner, Jacques de Guzman, Antoine de Mendoza, et Pierre Euticio, que le gouverneur, Jérôme d'Azevedo, frère du glorieux martyr de ce nom (2), reçut avec joie. Il leur bâtit à ses dépens une maison à Colombo, leur prépara un collège, et les missionnaires, s'appliquant à l'étude de la langue shingalaïse, furent bientôt en état d'évangéliser les indigènes. Afin de prévenir tout froissement entre les Franciscains et les Jésuites, l'évêque de Cochîn divisa l'île par le milieu, de l'est à l'ouest, en deux parties, attribuant le nord aux enfants de saint Ignace et le midi à ceux de saint François. Dès que cette division fut faite, les Jésuites construisirent des églises dans les lieux les plus importants : en 1603, il y en avait déjà trois à Caymel, à Mandapé, et à Chilao. En ce dernier lieu, où les missionnaires avaient trouvé sept chrétiens, on en compta bientôt cinq mille. En 1606, les Jésuites, alors au nombre de dix, plantèrent la foi dans la petite île Carediva. Puis d'année en année la mission s'augmenta, arrosée par le sang; car, au mois de décembre 1616, le P. Jean Metella, Portugais, et le P. Louis Pelingotti, Italien,

furent tués à coups de lances par les indigènes (1).

Au-dessus de la côte de la Pêcherie, Chandegry, capitale du royaume de Narsinga, appelé aussi Bisnagar, était situé entre Paliakate, qui est à l'orient sur la côte de Coromandel, et Mangalor, qui est au couchant sur la côte de Malabar. Le P. Nicolas Pimenta, visiteur des maisons de la Compagnie de Jésus dans l'Inde, ayant ordonné à Simon Sa, recteur du collège de Méliapour, d'essayer d'y planter la foi (2), ce dernier recourut à un marchand de Méliapour, originaire de Chandegry, et baptisé sous le nom de Chrysostôme. Le marchand, qui avait un parent au service du prince Obo, beau-père du roi de Narsinga, obtint, par son entremise, que ce prince demandât des missionnaires. En conséquence, Simon Sa partit, le 10 octobre 1598, de Méliapour, avec le P. François Ricci, assez versé dans la langue tamoule, et le marchand Chrysostôme. A une lieue de Chandegry, ils virent Tripetti, regardé comme le temple indien le plus célèbre au sud de la Krichna, et fréquenté annuellement par un grand nombre de pèlerins. Obo fit un accueil honorable aux Jésuites, et les présenta au roi. Le monarque les questionna avec curiosité sur le christianisme, dit aux brames que cette religion lui paraissait être la vraie, autorisa les missionnaires à bâtir une église dans sa capitale, donna même au P. Simon Sa une chaire dorée dans laquelle il devait se faire porter; car c'était un déshonneur pour les gourous de parcourir les rues à pied. Le prince Obo promit, de son côté, de bâtir à ses dépens une église dans la ville de Condur, où le P. Simon Sa, de retour à Méliapour, envoya le Jésuite Antoine Gonzalve pour commencer la chrétienté. Nicolas Pimenta, instruit des chances favorables qui se présentaient dans le royaume de Narsinga, destina à cette mission les Pères Emmanuel de Veiga, alors supérieur de la maison professe de Goa, Gaspard Estienne, Jean de Costa, Melchior Cotigno, et François Ricci, que Gonzalve Monteiro devait rempla-

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 792.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 547, col. 1.

(1) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 277.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 667, et t. III, p. 805.

ances par les indi-

la Pêcherie, Chan-
de Narsinga, appelé
entre Paliakato, qui
doromandel, et Man-
sur la côte de Ma-
a, visiteur des mai-
Jésus dans l'Inde,
recteur du collège
y planter la foi (2),
marchand de Mélia-
ry, et baptisé sous
Le marchand, qui
du prince Obo,
a, obtint, par son
demandât des mis-
Simon Sa partit, le
pour, avec le P.
dans la langue ta-
rysostôme. A une
t Tripetti, regardé
lus célèbre au sud
annuellement par
Obo fit un accueil
s présenta au roi.
avec curiosité sur le
es que cette reli-
raie, autorisa les
ise dans sa capi-
on Sa une chaire
faire porter; car
s gourous de par-
nce Obo promet,
épens une église
le P. Simon Sa,
a le Jésuite An-
er la chrétienté.
chances favo-
le royaume de
sion les Pères
supérieur de la
pard Estienne,
mo, et François
devait rempla-

nis et vita profu-

plus mémorables,



View of the Lake of Geneva
View of the Lake of Geneva



View of the Town of Geneva
View of the Town of Geneva



[10
ce
co
gr
éte
gu
La
le
fo
le
ga
an
re
vo
sie
un
sit
de
gu
la
ég
pi
si
da
aj
P.
de
la
va
de
Pe

év
l'i
de
le
pu
pe
l'i
re
l'i
à
le
e
c
l'i

cer à Méliapour. Emmanuel de Veiga et François Ricci construisirent, en 1599, à Chandegry, une église, dont l'emplacement leur avait été donné par la reine; et en 1601 le roi assigna une rente pour l'entretien des religieux. La présence des Jésuites eut pour résultat, sous le rapport temporel, de resserrer l'alliance formée naguère par le Franciscain Louis entre le roi de Narsinga et la couronne de Portugal (1). Les Pères accompagnèrent à Goa les ambassadeurs du roi, qui depuis témoigna aux religieux une affection encore plus vive; il voulut que l'un d'eux le suivit, en 1609, au siège de Vellur, où la Compagnie eut dès lors une résidence; le provincial de l'Inde, qui visitait les établissements dépendant du collège de Méliapour, étant venu le voir, il lui témoigna plus d'égards qu'au grand prêtre des idoles; la reine, à son tour, fit bâtir aux Jésuites une église à Paliakate, et, sous de si heureux auspices, les conversions se multiplièrent. Aux résidences que les enfants de saint Ignace possédaient dans le royaume de Narsinga, il faut ajouter celle de Negapatan, port de mer où le P. François Perez était mort l'an 1583 en odeur de sainteté lorsqu'il se rendait de Méliapour à la côte de la Pêcherie (2): les Pères Nicolas Levanto et Jean de Costa, ayant fondé la résidence, transportèrent, en 1602, le corps de Perez dans leur église.

On a vu que, dès l'an 1576, deux Jésuites évangélisaient le Bengale (3), pays situé, dans l'Hindoustan, au sud-est de l'empire Monghol et des deux côtés du Gange, dont il renferme toutes les bouches. Le Gange (Pl. XCVIII, n° 1), fleuve principal de l'Inde, est formé dans le Gherwal par l'union de deux branches: le Bhagirathy, à l'ouest, et l'Alaknanda, à l'est. Le Bhagirathy, regardé comme le vrai Gange, sort du flanc de l'Himalaya au-dessus de Gangotri, à la hauteur de 13,800 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer: mais le Lauhi, étant plus considérable et venant de plus loin, devrait être considéré comme la source principale. Le Bhagirathy et l'Alaknanda se réunissent dans un lieu nommé

Devaprayaga, où s'élève un temple, qui est un des sanctuaires les plus célèbres parmi les Hindous. Après Hardwar, le Gange entre dans la vaste plaine de l'Hindoustan, et dans le Bengale il forme un Delta immense, composé d'un grand nombre de branches. Les Portugais établis dans cette contrée, réclamant des secours spirituels, qu'on pouvait étendre utilement aux idolâtres, le visiteur Nicolas Pimenta y envoya de Cochîn, en 1598, les Pères François Fernandez et Dominique Sosa (1), qui exercèrent leur zèle à Goli, à Chandekan, à Siripour, et à Chattigang ou Islamabad (*Séjour de la foi*). La facilité qu'ils trouvèrent à propager l'Évangile détermina Pimenta à leur adjoindre, l'an 1599, les Pères Melchior de Fonseca et Jean-André Boves (2). Ce fut dans le royaume de Chandekan que fut bâtie la première église, possédée par les Jésuites au Bengale, et ils l'étrénnèrent le 1^{er} janvier 1600. Chattigang était leur seconde résidence. Les amertumes si désirées de la persécution n'y manquèrent pas aux missionnaires (3). L'église et la maison des Jésuites furent saccagées; le P. François Fernandez, cruellement maltraité, mourut en prison, le 14 novembre 1602, dans les bras du P. Boves, qui avait obtenu d'être conduit la chaîne au cou auprès de son compagnon expirant; Boves, ayant été élargi après de cruels tourments, se retira dans le royaume de Chandekan, d'où les Jésuites durent encore s'éloigner. Deux d'entre eux furent alors dirigés sur le Pégou.

En 1598, le visiteur Nicolas Pimenta avait désigné pour ce royaume, autrefois rebelle au zèle du Franciscain Bonfer (4), les Jésuites Balthazar de Sequeyra et Jean Acosta (5): mais ce qu'on apprit des troubles qui agitaient le Pégou ne leur permit pas de s'embarquer. Philippe de Brito, le plus zélé des Portugais établis au Bengale, intervint dans ces guerres comme auxiliaire du roi d'Arrakan, et le christianisme sembla prendre racine à Syriam, port principal du Pégou, où il se fortifia (6). Au retour de

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 605.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 827.

(3) *Ibid.*, p. 851.

(4) Voyez ci-dessus, t. I, p. 663, col. 1.

(5) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 615.

(6) *Ibid.*, t. III, p. 853.

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 346, col. 1.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 547, et t. III, p. 803.

(3) Voyez ci-dessus, t. II, p. 158, col. 2.

Goa, où Brito était allé rendre compte au vice-roi de la situation du pays conquis, ce commandant obtint du provincial des Jésuites, qui se trouvait à Cochîn, l'autorisation d'emmener les deux religieux dont nous avons parlé (1). La colonie portugaise les reçut au mois de février 1604 comme des anges descendus du ciel, et une église fut aussitôt bâtie. Le P. Emmanuel Pirez resta dans la forteresse : mais le P. Noël Salerno, Sicilien, accompagna au dehors les expéditions et mourut sur mer. On envoya de l'Hindoustan le P. Jean de Maria pour le remplacer.

Le Bengale, ouvert aux Jésuites, était d'ailleurs évangélisé par les Dominicains. Fontana (2), nommé parmi les missionnaires de cet ordre le P. Gaspard de l'Assomption, qui, en se rendant du Bengale à Goa, fut massacré dans le Malabar en 1597 ; année pendant laquelle les Frères Simon de la Piété et Pierre Ususmaris, comme lui enfants de saint Dominique, virent couronner leur fécond apostolat par une mort violente dans le même pays. C'était sans doute le royaume d'Arrakan, dont les habitants se nommaient Arrakanis ou Moghs, qu'évangélisait le frère Paul, convers, alors que, exhortant plusieurs Portugais à subir la mort avec courage pour le nom de Jésus-Christ, il reçut avec eux le coup mortel de la main des idolâtres en 1598 (3). Le P. Gaspard de Sa, Portugais, annonça Jésus-Christ dans le Bengale, et nous trouvons dans Fontana deux versions sur sa mort. Ou bien, naviguant du Bengale vers Goa où il allait demander un renfort de missionnaires, et ayant entrepris de convertir des idolâtres qui faisaient route avec lui, il reçut d'un de ces hommes qu'aveuglait la superstition un coup de lance qui mit fin à sa vie en 1603 ; ou bien, après avoir quitté le Bengale pour l'île Solor, se rendant de cette dernière mission à Goa, il fut fait prisonnier par des mahométans du royaume d'Achem dans l'île Sumatra, qui le tuèrent, avec le P. Emmanuel de Lambuano, dès l'an 1601, en haine de la vérité chrétienne : toujours est-il qu'il cueillit la palme glorieuse du martyre.

Dès l'an 1598, le Portugais Jacques Velose, établi dans le royaume de Camboge, y avait appelé les Jésuites (1). Le P. Emmanuel Carvalho, recteur du collège de Malaca, auquel il écrivit, en référé aussitôt au visiteur Nicolas Pimenta : mais, comme cette contrée était une conquête spirituelle des religieux de Saint-Dominique et de Saint-François, on leur laissa le soin de l'évangéliser.

Les Dominicains continuaient, en outre, de prêcher Jésus crucifié dans le royaume de Siam, avec des alternatives de succès et de persécution (2). Ainsi, l'an 1600, le P. Louis de Fonseca, qui avait converti plusieurs idolâtres, célébrait les saints mystères, lorsque, égaré à l'autel, il unit son sacrifice à celui de la céleste Victime (3). La même année, les Pères Jean Maldonat et Alfonse Ximenes, Espagnols, se rendaient des îles Philippines dans le Camboge pour y répandre la foi, quand ils furent saisis en chemin par l'ordre du roi de Siam, et tués en haine du christianisme qu'ils prêchaient : le P. Alfonse périt d'un coup de hache, et le P. Jean d'un coup de bombe, ancienne machine de guerre avec laquelle on lançait des pierres. En 1606, une circonstance heureuse facilita l'établissement de la Compagnie de Jésus à Siam (4). Le nouveau roi, envoyant une ambassade au vice-roi de l'Inde, écrivit à plusieurs marchands portugais qu'il avait connus lorsqu'il était simple prince, pour les inviter à trafiquer dans ses ports. Tristan Golayo, marchand à Méliapour, proposa au provincial des Jésuites d'amener avec lui un missionnaire, que son intimité avec le roi ferait bien accueillir. Balthazar de Sequeyra, désigné en 1598 pour le Pégou, s'embarqua alors pour le royaume de Siam, et arriva à la cour pendant la semaine Sainte, à la grande joie des chrétiens que le commerce avait attirés en ce pays. L'évêque de Malaca, dont la juridiction s'étendait sur Siam, et qui était très-favorable à la Compagnie de Jésus, écrivit au P. Balthazar de Sequeyra, pour le remercier de la charité qui l'animait,

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. 1, p. 630, et t. III, p. 932.

(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1599.

(3) *Ibid.*, an. 1600.

(4) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 687.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 880.

(2) *Monumenta dominicana*.

(3) *Ibid.*

ques Velose,
oge, y avait
manuel Car-
ca, auquel il
iteur Nicolas
rée était une
de Saint-Do-
leur laissa le

en outre, de
me de Siam,
de persécu-
ouis de Fon-
dolâtres, cé-
e. égorgé à
lui de la cé-
Pères Jean
spagnols, se
le Camboge
furent saisis
iam, et tués
échaient : le
ache, et le
ancienne ma-
lançant des
ce heureuse
gnyie de Jésus
ant une am-
vité à plu-
avait connus
les inviter à
playo, mar-
provincial des
onnaire, que
accueillir.
1698 pour
le royaume
et la semaine
iens que le
L'évêque de
t sur Siam,
mpagnie de
Sequeyra,
l'animait,

mémorables,
n. 1599.

mémorables,

et pour lui communiquer tous ses pouvoirs.

Du Jarric (1) parle de la grande et florissante chrétienté que les Dominicains avaient alors dans l'île Solor. Le P. Antoine de la Croix et le frère Alexis, convers, arrivés dans l'Inde avec le P. Grégoire de Sainte-Lucie, évêque de Malaca, et envoyés à Solor par le prélat, doivent être signalés parmi les promoteurs de cette prospérité si consolante. Antoine prêchait et administrait les sacrements, tandis qu'Alexis enseignait aux convertis à réciter le Rosaire et d'autres prières, ainsi qu'à régler leur conduite. Après avoir amené une foule d'idolâtres au christianisme, et bâti vingt-sept églises qui subsistèrent jusqu'à l'invasion des Hollandais hérétiques, ils tombèrent tous deux malades la même année, et se dégagèrent des liens du corps le 17 février 1590, réunis dans la mort de même qu'ils avaient été unis pendant la vie (2). Comme pour les remplacer, le P. François Galasse ou Calassa, de Goa, arriva dans l'île : il baptisa de sa main les indigènes de Trapobella; mais, au bout de huit ans, plusieurs, accoutumés à l'anthropophagie, ne pouvant supporter le joug des lois chrétiennes, percèrent de flèches le serviteur de Dieu, et l'ensevelirent dans son sang (3). La cruauté des indigènes ne s'exerça pas avec moins d'acharnement, l'année suivante, sur le P. Jean Travazos, Portugais, et le convers Melchior, que les prêtres des idoles, dont leurs succès trompaient la cupidité, firent inhumainement massacrer (4). Le même jour, deux jeunes gens du séminaire des Frères Prêcheurs, où ils recevaient, avec l'instruction littéraire, les enseignements de la foi, ayant refusé de renoncer au christianisme, les idolâtres leur arrachèrent les yeux, leur coupèrent la langue, et leur scièrent les bras en morceaux : atrocités horribles, qu'imitaient trop souvent les hérétiques. Ainsi, en 1601, le P. Paul de Mesquita, naviguant de l'île Solor vers Malaca, fut pris par des pirates hollandais, qui, l'ayant reconnu pour Dominicain, l'égorèrent en haine de la foi catholique et de l'ordre de Saint-Dominique, si redoutable à l'hérésie; et cela en présence

des autres catholiques qui se trouvaient sur le même vaisseau, mais que l'on épargna (1). L'île Pagua, voisine de Solor, récompensa, comme elle, le zèle de ses apôtres par le martyre : les idolâtres y égorgèrent, en 1602, le P. Jérôme Mascarenhas (2). Les habitants de Florès n'honoraient ni Dieu, ni le soleil, ni aucune idole; ils n'avaient même aucun culte superstitieux. Les Pères Louis de Andrada et Jean de l'Annonciation ouvrirent, avec le glaive de la parole, le cœur de ces hommes étranges. Se conciliant la bienveillance de leur chef, qui habitait Larentouka, à l'extrémité orientale de l'île, ils l'attirèrent lui-même au christianisme. Ces apôtres bâtirent à Florès deux églises, et des maisons pour abriter les missionnaires (3). Dans les derniers mois de l'an 1620, le P. Gaspard du Saint-Esprit fut chargé, à son tour, d'évangéliser cette île, et le P. Jean de l'Annonciation, alors préfet des missions, lui envoya comme auxiliaires les Pères Simon de la Mère de Dieu, de Cochîn, et Jean-Baptiste Delafortezza, de Malaca. Les deux religieux, s'étant embarqués, furent poussés par les vents sur une côte qu'occupaient des mahométans. Ces barbares, les ayant reconnus pour des Dominicains, les saisirent, les tourmentèrent de différentes manières, leur enfoncèrent des clous dans la tête, leur coupèrent les bras et les jambes, et leur arrachèrent le cœur, qu'ils firent griller avec un foie de chèvre et qu'ils mangèrent. Ainsi se termina, le 20 janvier 1621, la carrière apostolique de ces glorieux athlètes de Jésus-Christ. Mais, circonstance plus étonnante, dit Fontana (4), peu de jours après le sanglant sacrifice, pendant que le peuple remplissait la place publique, Simon de la Mère de Dieu, Jean-Baptiste Delafortezza, et avec eux Augustin de la Madelaine, mis à mort en 1618, apparurent tout à coup revêtus de l'habit de leur ordre et le visage éclatant de lumière. Les mahométans se précipitèrent en foule pour les voir; ils contemplaient vivants et entiers ceux qu'ils avaient, peu auparavant, égorgés de leurs propres mains; mais aucun d'eux n'osa leur adresser la parole.

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 898.

(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1590.

(3) *Ibid.*, an. 1598.

(4) *Ibid.*, an. 1599.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1601.

(2) *Ibid.*, an. 1602.

(3) *Ibid.*, an. 1610.

(4) *Ibid.*, an. 1620 et 1621.

Après quelques instants, les trois religieux disparurent.

Aux Moluques, la foi catholique, plantée avec tant de peine, fut violemment déracinée. La réputation des célèbres îles aux épicerie stimulant la cupidité des Anglais et des Hollandais, qui s'y rendaient, les premiers par le détroit de Magellan, les seconds au contraire en doublant le cap de Bonne-Espérance (1), la rivalité commerciale et l'antagonisme en matière de religion hâtèrent la ruine des établissements portugais, contre lesquels on suscitait et on armait même les indigènes idolâtres ou mahométans. Les Jésuites possédaient à Ternate un collège, duquel dépendaient toutes les résidences qu'ils avaient en divers endroits de ces îles, dont ils maintenaient les habitants chrétiens dans la foi et cherchaient à convertir les habitants encore infidèles : en 1580, Bab-Ulla, roi de Ternate, parvint à expulser les Portugais, qui conservèrent deux forteresses, l'une à Amboine, où demeura le supérieur des Moluques (2), l'autre à Tidor. Du Jarric dit que les Hollandais et les Anglais « avaient fort haussé le menton aux barbares, » et que, dans les seules îles soumises au roi de Ternate, il y eut, au commencement de la révolte, plus de soixante mille martyrs, tués parce qu'ils étaient chrétiens. « Les Pères, qui estoient parmi eux durant telles bourrasques, ajoute Du Jarric, ne furent pas exempts de ces persécutions, endurant eux aussi leur part de ces martyres, non seulement quant au corps, mais beaucoup plus en leur esprit; marrys extrêmement de veoir la perte de tant d'âmes qu'ils avaient instruit avec si grande peine et travail... Ce sont les fruits du nouvel Évangile de Luther, Calvin, et autres hérétiques de ce temps : lesquels, au lieu d'aller planter la foi parmi les nations barbares, sont cause qu'elle y soit quasi du tout esteinte. » Le vice-roi des Indes envoya de Goa une flotte aux Moluques : quand elle se fut retirée à Malaca, les Hollandais s'emparèrent des forteresses d'Amboine et de Tidor. Mais le gouverneur des Philippines, tentant, en 1606, un effort dans l'intérêt des couronnes réunies d'Espagne et de

Portugal, reprit Ternate, où les Jésuites rentrèrent en possession de leur collège. Les Moluques, replacées sous le sceptre du roi catholique, devaient lui être disputées de nouveau ; et la foi romaine, contrariée dans son expansion par les vicissitudes de la guerre, était à la veille de s'éclipser devant l'hérésie, dont le sang des martyrs sert trop souvent à reconnaître les progrès.

Celui d'un Jésuite rougit, en quelque sorte, les fondations de Batavia (Pl. XCVIII, n° 2), bâtie, l'an 1616, dans l'île de Java, sur le terrain qu'occupait la ville indienne de Jaccatra, et au bord de la rivière Tjiliwang : le P. Égide de Abreu, Portugais, pris sur mer par les sectaires, auxquels il servit de jouet, inaugura, l'an 1622, en succombant à ses blessures dans les cachots de Batavia, l'établissement de cette métropole, devenue le centre du commerce que les Hollandais font avec la Chine, le Japon, l'Inde et les autres îles de la Malaisie (1).

Le fanatisme des musulmans rivalisait avec la haine des hérétiques, comme le prouve le martyre du bienheureux Sébastien de Saint-Joseph (2). Né d'une noble famille à Medina del Campo, en Espagne, sur les limites de la province de Saint-Joseph, il prit l'habit de saint François. Sa vie édifiante et son zèle apostolique le firent placer par ses supérieurs dans la province franciscaine de Saint-Georges des Philippines, destinée à fournir des missionnaires à cet archipel. Étant passé aux îles Moluques, frère Sébastien y baptisa cinq des plus puissants chefs, et procura la connaissance du vrai Dieu à une foule d'infidèles. Capturé par un corsaire hollandais, au moment où il allait poursuivre ailleurs sa mission, il subit de mauvais traitements, fut débarqué dans une île ignorée, puis transporté de là miraculeusement dans celle de Togolande, où il trouva des musulmans, auxquels il entreprit de montrer l'extravagance de l'Alcoran et l'excellence du christianisme. Les infidèles le déférèrent à leur juge, qui ordonna que l'apôtre eût la tête tranchée, et que son corps fût jeté à la mer. Ce fut le 28 juin 1610,

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 696.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 384.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vita profusionem militans*, p. 296.

(2) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 334.

Jésuites rentrés. Les Moluques, catholique, de nouveau ; et la foi expansion par les t à la veille de ont le sang des reconnaître les

quelque sorte , XCVIII, n° 2), Java, sur le terme de Jaccatra , ng : le P. Égide mer par les secout , inaugura , s blessures dans ssement de cette u commerce que aine, le Japon , alaisie (1).

rivalisait avec ne le prouve le stien de Saint- le à Medina del mites de la pro- l'habit de saint zèle apostolique ars dans la prop- ges des Philip- missionnaires à îles Moluques , s plus puissants e du vrai Dieu par un corsaire lait poursuivre mauvais traite- e ignorée , puis t dans celle de sulmans , aux- extravagance de istianisme. Les e, qui ordonna ée, et que son 28 juin 1610,

anguins et villa

ie des saints des p. 334.

que Sébastien remporta ainsi la palme de confesseur. Deux prodiges éclatèrent aussitôt après son martyre ; car le corps du bienheureux ne put être enfoncé dans les flots, et une croix miraculeuse parut à l'endroit où il avait souffert. Le procès de sa canonisation a été commencé à Rome.

Les Moluques formaient, sous la domination portugaise-espagnole, un gouvernement subordonné à celui des Philippines ; archipel où vit encore le souvenir de Diégo Advarte, qui, après un long apostolat, brilla sur le siège que Benavides avait d'abord rempli.

Ce noble Aragonais, né à Saragosse vers l'an 1566, fut envoyé très-jeune dans l'Université d'Alcala, où il montra sa capacité par ses progrès dans l'étude, et sa rare prudence par le choix qu'il fit de ses amis (1). Éloigné de sa famille, plus il était maître de lui-même, plus il crut devoir veiller avec soin à la garde de son cœur : sage précaution qui, en le préservant des premiers écueils auxquels la vertu des étudiants est souvent exposée, lui attira de nouvelles grâces du ciel. Il eut le bonheur de se lier d'une sainte amitié avec un jeune religieux dont la tendre piété et les mœurs douces firent ses plus chères délices. Il ne trouvait de joie ou de consolation que dans ses entretiens, et il y répondait avec d'autant plus d'effusion que la Providence semblait les avoir formés sur le même modèle : elle leur avait également départi ses faveurs, mêmes talents, même candeur, même inclination à la vertu. L'un, par sa fidélité à la grâce de la vocation, éprouvait déjà la vérité de ce qu'a dit Jésus-Christ, que son joug est doux et léger ; l'autre ne désirait rien avec plus d'ardeur que de connaître la volonté de Dieu pour la suivre. Il faisait pour cela des vœux sincères et des prières ferventes. Il fut exaucé, et, quand il prit l'habit de saint Dominique dans le couvent d'Alcala le 29 avril 1586, il témoigna plus de satisfaction à renoncer pour toujours aux plaisirs et aux espérances du siècle, que les mondains n'en peuvent ressentir dans la possession des biens et des honneurs de cette vie.

La ville d'Alcala, édifiée de sa piété, commençait à profiter de ses premières prédications,

(1) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 181.

lorsque le désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ le porta à aller continuer son ministère parmi les insulaires de l'Amérique. La Providence se servit encore ici de l'exemple d'un homme apostolique, pour déterminer Diégo Advarte. Le P. Alfonse Delgado, l'un des premiers fondateurs de la province du Rosaire aux Philippines, étant venu de cet archipel en Espagne recruter de nouveaux ouvriers évangéliques, en trouva plusieurs disposés à le suivre dans les Philippines, et à passer de là, selon les besoins des missions, dans la Chine ou dans le Japon. Le P. François Blancas s'offrit avec empressement : mais, comme il évangélisait avec succès depuis plusieurs années les provinces d'Espagne, les Dominicains d'Alcala s'opposèrent à son départ, et chargèrent Diégo Advarte, son ami, de lui parler et d'agir en ce sens. La communauté espérait ou qu'Advarte gagnerait le P. Blancas, ou qu'il persuaderait au P. Delgado de ne pas priver l'Espagne des avantages que ses habitants tiraient du ministère et de l'exemple de cet homme apostolique. Cependant, les ministres de l'Évangile ne manquaient pas dans un pays où on en formait un si grand nombre, et on ne pouvait y en recruter trop pour l'Amérique et pour l'Asie ; car, à côté des peuples qui, dans ces deux parties du monde, obéissaient à la couronne d'Espagne, plusieurs royaumes voisins, soumis à des princes infidèles, offraient une riche moisson à qui aurait assez de zèle et de courage pour entreprendre de l'aller cueillir. Le P. Delgado exposa d'une manière si pathétique les grands fruits que la parole de Dieu avait déjà faits et ceux qu'on pouvait encore espérer de faire dans ces vastes contrées où le démon avait été adoré pendant tant de siècles, et où le nom de Jésus-Christ commençait à être connu et invoqué, que Diégo Advarte se sentit tout embrasé du désir de contribuer, au risque de sa vie, à la conversion des infidèles. Baigné de larmes de joie, et embrassant tendrement le P. Blancas : « Allons, lui dit-il, allons où la voix de Dieu nous appelle. En m'opposant à votre résolution, je m'opposais sans le savoir aux desseins de la Providence ; et, si j'avais eu le malheur de réussir, je me serais rendu coupable de la perte de toutes les âmes que Dieu veut sauver par votre ministère. Je m'offre à présent pour être le compagnon de vos travaux, et, par cette démarche,

je ne fais que réaliser le volonté qui m'avait été déjà inspirée lorsque je demandai l'habit de saint Dominique. » Diégo Advarte et François Blancas se rendirent à Tolède, puis à Séville, où ils s'embarquèrent le 1^{er} juillet 1594.

Le P. Alfonse Delgado, vicaire général de la mission, à la tête de quinze religieux choisis et pleins de bonne volonté, se proposait d'aller d'abord au Mexique, où il devait en laisser quelques-uns, et de continuer sa route avec les autres jusqu'aux Philippines. Les missionnaires, ne perdant jamais de vue le saint ministère qu'ils allaient remplir sur une terre étrangère, voulurent que tout leur servît de préparation à l'apostolat. Leur vaisseau devint pour eux un lieu d'oraison et de pénitence. Ils chantaient souvent les louanges du Seigneur, récitaient ensemble l'office divin, et pratiquaient le jour et la nuit tous les exercices du cloître avec autant d'exactitude que dans le monastère le plus régulier. Les fidèles qui se trouvaient dans le même bâtiment, déjà édifiés par une conduite si sainte, écoutaient avec plus de respect et de fruit l'instruction qu'on leur faisait régulièrement une fois le jour lorsque le temps le permettait. Mais les orages furent si affreux et si fréquents, qu'on fut contraint de relâcher aux îles Canaries. Ce trajet, qui n'est pas de deux cents lieues, avait extrêmement fatigué la plupart des religieux : les trois plus jeunes ne parurent pas en état de continuer sitôt le voyage, et Diégo Advarte, indisposé lui-même, s'arrêta avec eux dans une de ces îles pour avoir soin de leur santé et les conduire ensuite à Mexico. Le désir de rejoindre leurs frères et d'aller travailler à la vigne du Seigneur les porta bientôt à se remettre en mer, et, pendant toute la navigation, ils se traitèrent moins en malades qu'en pénitents : aussi ne tardèrent-ils pas à achever leur sacrifice. Arrivés à Tlascala, les trois jeunes religieux, dont deux étaient frères germains, moururent saintement au mois de septembre. Diégo Advarte, après les avoir servis jusqu'au dernier soupir avec la tendresse d'un frère, se rendit à Mexico, où une nouvelle perte éprouva sa constance ; car le P. Alfonse Delgado y termina, le 25 décembre, sa glorieuse carrière, heureux en mourant de voir les missionnaires qu'il avait amenés d'Espagne et qui entouraient son lit ne souhaiter rien avec plus d'ardeur que d'appeler, comme lui, beaucoup d'infidèles à la

foi et de pécheurs à la pénitence. Le P. Michel de Saint-Hyacinthe, nommé supérieur de la mission à la place d'Alfonse Delgado, se prépara à conduire dans l'Océanie le renfort qu'on y attendait depuis longtemps. Il s'embarqua, le 23 mars 1595, dans le golfe du Mexique, et les missionnaires reprirent le genre de vie qu'ils s'étaient prescrit en partant de Séville. Ils séjournèrent à Acapulco, ville de la Nouvelle-Espagne sur la mer du Sud ; puis, dirigeant leur route par la mer Pacifique, ils arrivèrent le 12 juin à Manille.

Dans la distribution que le provincial des Dominicains fit des nouveaux missionnaires, Diégo Advarte fut chargé de l'instruction et de la conduite des Chinois, connus sous le nom de *Sangleyes*, et dont les conversions, aussi bien que celles des insulaires, étaient devenues très-fréquentes depuis l'établissement du collège de Saint-Thomas dans la ville de Manille. Les relations que Diégo Advarte eut avec eux lui servirent encore plus que l'étude pour apprendre leur langue : bientôt il fut en état de les catéchiser, d'entendre leurs confessions, et de leur prêcher. En travaillant au salut de ce petit troupeau, il se proposait d'étendre un jour sa mission dans le Céleste empire, et il mettait tout à profit pour le faire avec succès : aussi n'était-ce pas seulement la langue des Chinois, mais leurs inclinations, leur caractère et leurs mœurs, qu'il étudiait.

Sur ces entrefaites, le roi de Camboge, en faisant demander à don Louis Perez de Marinas, gouverneur des Philippines, du secours contre le roi de Siam, qui l'attaquait, demanda aussi des missionnaires qui enseignassent à ces peuples les vérités du salut. Le gouverneur avait peu de troupes à sa disposition, et Alfonse Ximenès, provincial des Dominicains, se trouvait médiocrement pourvu d'ouvriers apostoliques, après la distribution qu'il en avait faite en diverses contrées. Cependant, il ne fallait pas rejeter, ni même négliger, la demande du roi de Camboge, parce qu'il avait toujours paru affectionné aux Espagnols, et qu'il favorisait assez ouvertement le christianisme depuis plusieurs années. Les trois Dominicains portugais Silvestre d'Azevedo, Lopez Cardoso et Jean Madeyra prêchaient alors la foi dans ses États, et y opéraient des conversions. D'Azevedo, surtout, aimé du roi et de ses sujets,

Le P. Michel
eur de la mis-
se prépara à
et qu'on y at-
barqua, le 23
exique, et les
vie qu'ils s'é-
e. Ils séjourné-
ouvelle-Espagne
ant leur route
nt le 12 juin à

incial des Do-
nnaires, Diégo
n et de la con-
nom de San-
aussi bien que
eues très-fré-
ollège de Saint-
Les relations
lui servient
endre leur lan-
es catéchiser,
leur prêcher.
it troupeau, il
a mission dans
t à profit pour
-ce pas seule-
is leurs incli-
mœurs, qu'il

mboge, en fai-
z de Marinas,
secours contre
banda aussi des
ces peuples les
avait peu de
Ximenès, pro-
vait médiocre-
ques, après la
diverses com-
pas rejeter, ni
i de Camboge,
fectionné aux
ez ouvertement
nnées. Les trois
Azevedo, Lo-
chaient alors la
ses conversions.
t de ses sujets,

en avait déjà retiré un grand nombre des téné-
bres du paganisme ; il avait bâti des églises ; et,
parmi les conquêtes de ce missionnaire, on avait
vu un prêtre des idoles qui, pour ne pas renoncer
à la foi qu'il venait d'embrasser, s'était laissé
égorger par les autres ministres des faux dieux.
Afin de soutenir une mission si heureusement
commencée, les Dominicains des Philippines ré-
solurent d'y envoyer de nouveaux apôtres, et de
suppléer au nombre par le mérite des sujets.
Alfonse Ximenès, qui quittait la charge de pro-
vincial, et Diégo Advarte furent destinés à cet
apostolat.

Ils partirent de Manille le 18 janvier 1596,
et s'embarquèrent avec quelques officiers et sol-
dats que le gouverneur des Philippines envoyait
au roi de Camboge sous la conduite de Jean Sua-
rez Gallinato. Après avoir essuyé plusieurs rudes
tempêtes, ils arrivaient presque à la vue du port,
lorsqu'ils furent battus et presque submergés par
un ouragan qui les rejeta bien loin des côtes du
Camboge. Le vaisseau se trouva sans mâts, sans
voiles, sans cordages ; et les flots, continuel-
lement irrités par des vents contraires, le remplis-
saient d'un si grande quantité d'eau, que les ma-
telots et les passagers, ne pouvant suffire à le
vider, se voyaient à tout moment sur le point
d'être engloutis. Les deux missionnaires étaient
l'unique consolation qui leur restait dans des cir-
constances si critiques ; et eux-mêmes n'atten-
daient leur salut que de la seule miséricorde de
celui qui commande aux vents et à la mer. La
vivacité de leur foi les soutenait ; ils redoublaient
leurs prières avec confiance, et comme ils ne
s'étaient exposés à tant de périls que par le désir
de gagner des âmes à Jésus-Christ, ils espéraient
ou que le ciel les soustrairait à la mort, qui pa-
raissait imminente, ou qu'il accepterait cette mort
comme un sacrifice de bonne odeur. Pendant le
trajet, ils avaient travaillé à régler les mœurs
des Espagnols, et expliqué aux idolâtres qui se
trouvaient sur le vaisseau les vérités du chris-
tianisme : les premiers voulurent être purifiés
par la pénitence, et les derniers par le baptême.
Il y en eut vingt-deux qui reçurent la grâce de la
régénération par le ministère de Diégo Advarte.
Après ce furieux ouragan et une seconde tempête
qui dura dix jours, on remit comme on put de
nouveaux mâts, des voiles, des cordages ; mais
les provisions de bouche étaient bien diminuées

ou gâtées, et l'eau douce commençait à manquer.
Quoique les vents fussent moins violents, ils
éloignaient toujours le vaisseau de son but. Les
passagers, vaincus dans leurs efforts, transportés
sous la zone torride, brûlés par les ardeurs du
soleil, accablés de faim et de soif, mesuraient
goutte à goutte le peu d'eau qui leur restait, et
attendaient avec résignation la fin de leur vie ou
quelque coup favorable de la Providence. Plus-
ieurs jours s'écoulèrent de la sorte ; puis ils aper-
çurent, sur le rivage d'un bras de mer où la tem-
pête les avait jetés, deux ou trois petites cabanes.
Ils prirent terre, et ne rencontrèrent que quelques
esclaves que leur maître retenait dans ces lieux
pour les y faire travailler. Ces malheureux, sur-
pris de l'arrivée des Espagnols, les recueillirent
avec humanité, et partagèrent avec eux une eau
à demi corrompue, qu'ils gardaient depuis deux
ans dans des citernes. Les charitables mission-
naires se seraient cru bien dédommagés de leurs
fatigues, s'ils avaient pu communiquer à ces in-
fidèles les richesses du salut : mais on ne leur
donna pas le temps de le leur instruire. Il fallut re-
monter dans le vaisseau et côtoyer le rivage, afin
de chercher de l'eau douce et potable. Quelques
jours après, on découvrit Pulo-Ubi, île des Indes
dans le golfe de Siam, assez près et au midi de
la pointe la plus méridionale du royaume de
Camboge. On s'y pourvut d'eau, et un port du
Camboge s'ouvrit enfin au navire. La joie des
passagers fut grande, mais courte. La navigation
des Espagnols, auxiliaires d'ailleurs insuffisants
à cause de leur nombre, avait été si longue, que
le roi de Siam s'était déjà rendu maître du pays.
Dans cette fâcheuse situation, l'un d'eux, député
vers le conquérant, lui déclara qu'ils arrivaient
en qualité de simples ambassadeurs du gouver-
neur de Manille. Le roi de Siam, dissimulant avec
des hommes dont il voulait s'assurer pour les
faire périr, parut recevoir le député avec bien-
veillance, et mit des moyens de transport à la
disposition des Espagnols afin qu'ils se rendissent
auprès de lui. Mais quelques nouveaux chrétiens
du Camboge les prévinrent que ce prince, zélé
pour le culte des idoles, ne permettrait ni la pré-
dication de l'évangile, ni l'exercice du christia-
nisme dans ses États. Sans perdre de temps, les
Espagnols se retirèrent, et les missionnaires du-
rent se rembarquer avec eux. Le vaisseau n'était
pas très-éloigné du port, quand il se vit investi

de tous côtés par des barques envoyées à sa poursuite. Les Espagnols, bien inférieurs en nombre, mais adroits et agueris, tuèrent plusieurs de leurs agresseurs et continuèrent leur route.

L'occasion d'évangéliser le Camboge étant manquée, Diégo Advarte tourna du côté du royaume de Ciampa, qui n'en est pas éloigné, et pénétra dans la Cochinchine. La vue d'une croix plantée sur une hauteur et l'accueil que lui fit d'abord le vice-roi de la Cochinchine le remplirent d'espérance. Il se disposait à exercer son apostolat parmi ces idolâtres, lorsque la présence des officiers et soldats espagnols qui suivirent de près les missionnaires gâta tout. Le vice-roi eut des soupçons, ne voulut plus entendre parler de christianisme ni de chrétiens, et tous les étrangers eussent été massacrés par ses ordres s'ils n'eussent regagné promptement leur navire. Attaqués dans leur route par quatre corsaires cochinchinois, les Espagnols se défendirent avec valeur, mais perdirent quelques soldats. Diégo lui-même, occupé à confesser les malades et à exhorter les mourants, reçut deux coups de flèche, l'un au visage, l'autre dans la poitrine : cependant, aucune de ces blessures ne parut dangereuse.

Après avoir passé, non sans quelque risque, le détroit de Singapour, les deux missionnaires arrivèrent enfin à Malaca, où les religieux portugais leur prodiguèrent les consolations. Pendant deux mois qu'ils s'arrêtèrent chez les Dominicains de cette ville, Diégo Advarte édifia toute la communauté par sa modestie, sa régularité et son esprit de pénitence. Lorsqu'il se crut guéri de ses blessures, il se mit en mer pour retourner à Manille, et y arriva vers la fin de juin 1597.

Le gouverneur espagnol de l'archipel des Philippines étant tombé entre les mains des Portugais, ils l'avaient conduit à Macao, ville de la Chine qu'ils possédaient sous la suzeraineté de l'empereur. Le conseil de Manille et les supérieurs de Diégo Advarte chargèrent ce religieux d'aller travailler à sa délivrance. Quelque difficile que fût cette commission, il ne la refusa point. Sa patience, son adresse et son courage luttèrent contre les obstacles que lui opposèrent la politique des Portugais et la cupidité des mandarins chinois. Du reste, ces difficultés lui furent bien moins pénibles que la mort du P. Alfonse Xime-

nés, qui partageait encore ses sollicitudes, et qui mourut à Macao le 25 décembre 1597. Il se résigna toutefois à cette perte, comme il avait consenti sans se plaindre à être privé de la douceur de la conversation de son saint ami le P. François Blancas, dès que l'obéissance l'avait destiné à travailler dans différentes contrées à la vigne du Seigneur.

Au sortir de la Chine, il prit la route de Malaca, d'où il passa à Goa. Trois religieux portugais s'y joignirent à lui, et ils se rendirent ensemble dans l'île de Ceylan. Quelque affaibli que dût être le serviteur de Dieu par cette série de voyages et par ses austérités, il s'occupait avec ardeur de la conversion des insulaires. La charité de Jésus-Christ qui le pressait lui rendit supportable le plus rude travail dans un pays fort chaud, et au milieu d'infidèles adonnés à toutes sortes de vices qu'il fallait combattre sans relâche.

Dans l'intérêt de la propagation de la foi, il partit de Ceylan pour l'Espagne, où il comptait réunir des ministres de la parole de Dieu qui l'accompagneraient dans les pays de mission. Le vent favorable dont il jouit d'abord ne se soutint pas longtemps. Pendant huit mois de navigation, il essuya plusieurs tempêtes, et la dernière faillit faire périr le vaisseau sur les côtes de Portugal. Le missionnaire arriva à Vigo le 16 septembre 1603. Philippe III, qui réunissait les deux monarchies d'Espagne et de Portugal tant dans les Indes orientales et occidentales qu'en Europe, aimait à apprendre de sa bouche ce qu'on pourrait faire pour l'avantage des missions, et le chargea de rédiger un Mémoire. Durant les deux années qu'Advarte passa en Europe, il ne négligea aucune occasion de s'associer les religieux qui lui parurent propres à soutenir les travaux de l'apostolat, et il se disposa à partir avec eux au mois de juillet 1605, pour chercher un travail dont la couronne du martyre était quelquefois la récompense. C'est ce qui était arrivé, les années précédentes, aux Pères Gaspard de Sá et Paul de Mesquita, dont nous avons parlé (1). Le P. Silvestre Figuereto (2) avait eu le même sort, et cette considération enflammait le zèle des compagnons d'Advarte. Philippe III fit vo-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 188, col. 1, et 189, col. 2.

(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1602.

itudes, et qui
1687. Il se ré-
il avait con-
la douceur
P. François
ait destiné à
à la vigne

route de Ma-
gieux portu-
rendirent en-
eaffaibli que
ette série de
occupa avec
res. La cha-
i rendit sup-
un pays fort
nées à toutes
tre sans re-

de la foi, il
ù il comptait
de Dieu qui
mission. Le
ne se soutint
navigation,
ernière faillit
de Portugal.
16 septem-
ait les deux
tant dans
qu'en Eu-
che ce qu'on
missions, et
r. Durant les
urope, il ne
cier les reli-
tenir les tra-
à partir avec
chercher un
re était quel-
était arrivé,
aspard de Sé-
ns parlé (1).
eu le même
mait le zèle
pe III fit vo-

lontiers toutes les dépenses nécessaires, et vou-
lut qu'on se rendit d'abord aux Philippines,
dont la province dominicaine du Rosaire, la
plus régulière peut-être de tout l'ordre des
Frères-Prêcheurs, était comme une école dans
laquelle les ouvriers évangéliques apprenaient
la langue et les mœurs des différents peuples
d'Asie, avant d'être envoyés à ces nations in-
fidèles en deçà et au delà du Gange. Plusieurs
des religieux qui s'embarquèrent avec Diégo
Advarte souffrirent beaucoup pendant la tra-
versée, qui fut longue et pénible. Quelques-
uns même succombèrent avant d'arriver. Ceux
qui atteignirent le port réjouirent par leur pré-
sence la province du saint Rosaire, car elle avait
peine à fournir des missionnaires à tous les lieux
où ils étaient nécessaires. Tandis que les religieux
qui s'exerçaient depuis quelque temps dans la
même province allaient, selon leur destination,
dans des pays plus éloignés, ceux qui arrivaient
d'Espagne prenaient leur place, chacun dans le
territoire que lui assignait le provincial. Les plus
jeunes étaient retenus pendant un certain inter-
valle à Manille, pour y être formés dans le col-
lège de Saint-Thomas.

Diégo Advarte, élu supérieur de ce collège et
de la communauté, fut forcé de s'arrêter aussi
dans la capitale des Philippines. Aux fonctions
de l'apostolat, il lui fallut ajouter les sollicitudes
du gouvernement. Par son exemple et par sa
vigilance, il maintint l'esprit de régularité et de
ferveur dans la communauté; il fit fleurir les
études dans le collège; en même temps, il four-
nit aux fidèles les secours spirituels réclamés de
sa charité.

Il n'avait pas encore accompli les trois années
de cet emploi, lorsqu'à la nouvelle de la mort
du P. Dominique de Niéva, procureur de la pro-
vince dominicaine du Rosaire à la cour d'Es-
pagne, on choisit Advarte pour le remplacer.
Exposé déjà à tous les risques de la mer, il fut
à l'épreuve de nouveaux dangers, qui lui four-
nirent l'occasion de pratiquer la charité et de
montrer son parfait désintéressement. Pendant
les horreurs d'une tempête aussi longue que vio-
lente, puisqu'elle se soutint avec la même fureur
l'espace de vingt jours, le vaisseau, extrême-
ment maltraité, faillit plus d'une fois être en-
glouti sous les flots ou brisé par l'impétuosité
des vagues et des vents contraires. Les mate-

lots, ainsi que les passagers, avaient presque
perdu toute espérance d'échapper au péril. On
abandonnait la manœuvre, ou par décourage-
ment, ou faute de matelots en état de servir.
Pendant que l'obscurité et un déluge de pluie
augmentaient la frayeur avec l'embarras, aucun
de ces malheureux, pourtant épuisés de fatigues,
ne songeait à réparer ses forces par une nourri-
ture indispensable. Le charitable religieux fit
alors ce que saint Paul avait fait autrefois dans
un cas semblable. Son courage et sa confiance
en inspirèrent à tous ceux qui étaient dans le
vaisseau. Ses prières et ses tendres exhortations
obtinrent qu'on réparât les forces épuisées et
qu'on se remit au travail. L'orage ayant diminué,
on continua le voyage; mais on resta en butte
aux traits d'une maladie qui multiplia les vic-
times, et qui enleva notamment le capitaine, le
maître du navire et un riche marchand portu-
gais, dont Diégo Advarte fut l'ange consolateur.
Ce marchand, avant de mourir, lui remit tout
son argent, avec prière d'en distribuer une par-
tie à quelques parents et d'employer le reste en
bonnes œuvres. La somme montait à soixante
mille écus. Diégo ne s'en chargea qu'en pré-
sence de plusieurs Dominicains, qu'il voulut
rendre témoins de la distribution qu'il en ferait.
Arrivé en Portugal, il convoqua la famille du
marchand, et partagea la somme entière entre
ses membres, sans réserver la moindre chose
ni pour lui-même ni pour sa communauté. Il
avertit seulement les parents que la piété et la
reconnaissance les obligeaient de prier et de
faire des aumônes, selon l'intention de leur
bienfaiteur.

Après s'être entendu avec le provincial d'Es-
pagne pour un nouvel envoi de missionnaires,
Diégo Advarte se rendit à Paris, où le P. Au-
gustin Galamini, alors maître général des Frè-
res-Prêcheurs, avait indiqué son chapitre pour
le mois de mai 1611. Plusieurs membres de ce
chapitre général, ayant travaillé eux-mêmes
avec honneur dans les Indes-Orientales, purent
rendre un compte exact des progrès de la pré-
dication évangélique parmi les nations infidè-
les (1). Diégo Advarte, qui siégeait en qualité

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1611. Tour-
ron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint*
Dominique, t. v, p. 201.

de définitiveur de la province du Saint-Rosaire, rendit témoignage au zèle des Dominicains des Philippines, et fit lire en outre une lettre que les Pères Alfonse de Ména et Thomas du Saint-Esprit lui avaient écrite du Japon le 10 mars 1608.

CHAPITRE XXIII.

Missions des Jésuites, des Franciscains, des Dominicains, et des Augustins, au Japon et en Corée.

La présence de missionnaires autres que les Jésuites dans l'archipel du Japon est un fait trop remarquable, pour que nous ne remontions pas, afin de l'éclaircir, même au delà du point où nous avons laissé l'histoire de cette mission (1).

En 1579, le P. Alexandre Valignani, étant allé au Japon en qualité de visiteur, n'avait vu qu'avec un extrême déplaisir un grand nombre de chrétiens sans pasteurs (2). Comme remède à un si grand mal, il proposa aux supérieurs locaux de la mission et aux plus anciens ouvriers d'appeler à leur secours quelques religieux des autres ordres. Les sentiments furent partagés, et l'on renvoya la solution de cette question délicate au P. Aquaviva, général de la Compagnie. Ce dernier crut que le plus sage était de s'en référer au jugement du Pape Grégoire XIII et du cardinal Henri, roi de Portugal. Le cardinal étant mort sur ces entrefaites, Philippe II, roi d'Espagne, qui réunit les deux couronnes, mit l'affaire en délibération dans son conseil. On l'y discuta longtemps, et l'on conclut tout d'une voix, non-seulement que les Jésuites du Japon ne devaient point appeler d'autres religieux pour s'associer à leurs travaux apostoliques dans cet empire, mais qu'il ne fallait pas même permettre qu'il y allât d'autres prêtres ni d'autres religieux que les Jésuites. Ce fut aussi l'avis de Grégoire XIII, qui avait sans doute

devant les yeux cette maxime de saint Paul : « qu'il avait toujours pris à tâche de ne point prêcher l'Évangile dans les lieux où le nom de Jésus-Christ était déjà connu, de peur de bâtir sur le fondement d'autrui, et afin que le Sauveur du monde fût annoncé à un plus grand nombre de nations. » Bien que les Jésuites, par la démarche qu'ils avaient faite de demander des auxiliaires, eussent renoncé au droit que semblait leur attribuer la première de ces deux règles, le Pontife romain, touché de la seconde, agit sans doute en Père commun lorsqu'il ferma la porte du Japon à un très-grand nombre d'excellents ouvriers, pour les obliger à se répandre dans d'autres régions qui leur offraient des moissons mûres et abondantes. Le 28 janvier 1585, Grégoire XIII expédia une Bulle dont nous transcrivons ce passage : « Quoique ce pays soit fort étendu, et qu'on y ait besoin d'un grand nombre, ou, pour parler plus juste, d'un très-grand nombre d'ouvriers, néanmoins, comme le bien qu'on y peut faire dépend beaucoup moins de la multitude des ministres de l'Évangile que de la manière d'agir avec ces peuples, de la façon de les instruire, et de la connaissance du génie de la nation, il faut apporter un très-grand soin à ne pas permettre que des personnes, auxquelles ces insulaires ne seraient pas accoutumés, s'introduisent parmi eux, parce que cette nouveauté et cette variété, qui les surprendraient, pourraient produire dans leur esprit un mauvais effet, et empêcher peut-être, ou du moins troubler, l'œuvre de Dieu. Faisant donc réflexion que jusqu'à présent aucun prêtre, si ce n'est ceux de la Compagnie de Jésus, n'a pénétré dans les îles et royaumes du Japon; que ces religieux seuls ont instruit les Japonais de nos sacrés mystères, et les ont engagés à faire profession du christianisme; qu'ils sont les maîtres, et en quelque sorte les pères de ces nouveaux fidèles, qui, de leur côté, ont beaucoup d'attachement, de respect et d'amour pour la Société et pour tous ceux qui en sont les membres : Nous, qui désirons que cette bonne intelligence, ce lien d'amour et de charité, soit durable et ne reçoive aucune atteinte, n'ayant en vue que le salut éternel de cette nation; de notre propre mouvement et de notre science certaine, défendons à tous patriarches, archevêques et évêques, même à ceux des provinces

(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 605, col. 2.

(2) Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, t. 1, p. 591.

saint Paul :
de ne point
où le nom de
leur de bâtir
que le Sau-
plus grand
Jésuites, par
le demander
au droit que
de ces deux
la seconde,
rsqu'il ferma
nombre d'ex-
à se répandre
ent des mois-
anvier 1585,
e dont nous
ce pays soit
d'un grand
e, d'un très-
oins, comme
nd beaucoup
es de l'Évan-
ces peuples,
connaissance
orter un très-
es personnes,
nt pas accou-
, parce que
qui les sur-
dans leur es-
der peut-être,
Dieu. Faisant
aucun prêtre,
de Jésus, n'a
es du Japon ;
les Japonais
nt engagés à
; qu'ils sont
pères de ces
é, ont beau-
d'amour pour
t en sont les
cette bonne
charité, soit
inte, n'ayant
e nation ; de
notre science
ches, arche-
les provinces

de la Chine et du Japon (1), sous peine d'interdit ecclésiastique, de suspension de l'entrée de l'église et de l'exercice des fonctions pontificales, et aux autres prêtres, clercs et ministres ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, excepté aux religieux de la Compagnie de Jésus, sous peine d'excommunication majeure (censure dont on ne pourra être absous que par le saint Siège, si ce n'est à l'article de mort, et le tout encouru par le seul fait), d'oser se transporter aux îles et royaumes du Japon, pour y prêcher l'Évangile, ou pour y enseigner la doctrine chrétienne, y administrer les sacrements, ou y exercer aucune fonction ecclésiastique, sans une permission expresse de Nous ou du saint Siège apostolique, etc.»

Cette bulle est antérieure de deux mois à l'arrivée des ambassadeurs japonais dans la capitale du monde chrétien, où Grégoire XIII et son successeur Sixte-Quint les comblèrent de témoignages d'affection et d'honneur. Au couronnement du nouveau Pape, ils figurèrent parmi les ambassadeurs (2) ; Sixte-Quint les fit chevaliers, en présence de toute la noblesse romaine ; le sénateur et les conservateurs de Rome les reçurent en qualité de patrices. Enfin ils partirent le 3 juillet 1585, passèrent par Venise et Mantoue, s'embarquèrent à Gênes pour l'Espagne, puis à Lisbonne pour leur patrie, avec dix-sept Jésuites. Mais, en leur absence, tout avait changé de face au Japon.

Nobunanga, qui se moquait des honneurs divins que l'on rendait aux kamis, fut entraîné par son ambition à se faire adorer lui-même comme un dieu (3). Il bâtit un superbe temple sur une colline voisine d'Anzuquama, y réunit les plus belles idoles qu'on put trouver au Japon, plaça dans le lieu le plus apparent une pierre où ses armes étaient gravées avec plusieurs devises, et enjoignit sous les peines les

plus graves aux Japonais de venir adorer cette pierre ou Xantai, suspendant à cet effet tout autre culte religieux dans l'empire. Le fils aîné de Nobunanga fut son premier adorateur ; la crainte amena d'ailleurs un concours extraordinaire le 6 février 1582 ; mais les chrétiens s'abstinrent. Dieu ne laissa pas cette impiété longtemps impunie : Nobunanga fut trahi et tué dans son palais, avec son fils aîné, par un rebelle, le 20 juin suivant. Le meurtrier ménagea les missionnaires, dans la pensée qu'ils lui serviraient à gagner les Japonais chrétiens : mais le P. Gnechi écrivit à Juste Ucondono de n'écouter que son devoir. Cette guerre, défavorable au rebelle, fraya le chemin du trône à Faxiba, qui, sous prétexte d'exercer la tutelle d'un petit-fils de Nobunanga, s'empara du pouvoir. Comme il venait de s'attacher Juste Ucondono et quelques autres qui étaient les colonnes de l'Église du Japon, persuadé du dévouement des chrétiens, il favorisa le christianisme, autant qu'il méprisait les bonzes, dont il ruina en grande partie les temples et les maisons. Les provinces du domaine impérial, quoique directement assujetties à un prince idolâtre, ne fournirent pas moins de consolations aux ouvriers évangéliques que celles qui étaient gouvernées par des dai-mio chrétiens. La conversion du médecin Dosam, disciple des plus célèbres écoles de la Chine et du Japon, accéléra surtout ce mouvement. Le P. de Figheredo, étant allé le consulter à Miyako, et lui ayant dit qu'après tout le mal dont il voulait guérir l'inquiétait peu, parce que la mort le mettrait en possession d'une autre vie incomparablement plus heureuse, Dosam, qui n'admettait pas l'immortalité de l'âme, amena par ses objections le missionnaire à lui prouver que cette âme, dont les opérations, telles que nos pensées et nos désirs, sont purement spirituelles, est nécessairement un pur esprit ; que, n'ayant en elle aucun principe de corruption, elle est immortelle de sa nature ; que, s'il en est ainsi, l'âme est créée pour une fin qui lui est propre, et à laquelle la vie présente n'est qu'une préparation et un passage. L'apôtre conduisit alors Dosam par degrés à la connaissance d'un Dieu créateur et sauveur des hommes, rémunérateur libéral de la vertu et sévère vengeur du crime. Comme le savant Japonais, au lieu de se roidir

(1) Melchior Carnero, qui avait porté le titre d'évêque du Japon (voyez ci-dessus, t. 1, p. 562, col. 1), étant mort, il n'y avait pas encore d'évêque qui en fût revêtu ; mais Grégoire XIII s'exprimait ainsi, parce que les archevêques de Goa et de Manille prétendaient exercer leur juridiction sur cet archipel, et parce que ces prélats, et l'évêque de la Chine résidant à Macao, auraient pu supposer que la bulle ne les regardait pas.

(2) Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, t. 1, p. 452.

(3) *Ibid.*, p. 461.

contre la grâce, s'humilia et s'instruisit à fond des mystères du christianisme, la vérité, qu'il aimait sincèrement, se dévoila enfin à ses yeux, et le baptême lui fut conféré au mois de décembre 1584. Huit cents jeunes gens, assidus à ses leçons, suivirent cet exemple, qui eut des imitateurs dans toutes les conditions. « Le sage, disait-on, a embrassé la religion des Européens ; il faut qu'elle soit la seule véritable. » Faxiba, très-frappé de cet événement, voyait d'ailleurs des chrétiens autour de lui dans les postes les plus élevés. Le chef de ses gardes était Juste Ucondono ; Tsumamidono, chef de la flotte, était fils de Joachim Riua, gouverneur chrétien de Sakai, et il avait reçu le nom d'Augustin ; Condera, chef de la cavalerie, venait d'être baptisé sous le nom de Simon. Le régent, intéressé plus que jamais à ménager les disciples de Jésus-Christ, fit transporter alors à Osaka le séminaire d'abord établi à Anzuquama, et les missionnaires en établirent un autre à Sakai. Ces pépinières ne pouvaient être trop multipliées, afin de remplacer par de jeunes plants ceux qui venaient à disparaître : ainsi le P. Louis Almeyda, trois ans après qu'il eut été recevoir les ordres sacrés à Macao, avait fini sa laborieuse carrière au mois d'octobre 1583 dans l'île d'Amakousa. Vingt-huit années de fatigues incroyables dans les îles du Japon abrégeaient sa vie, qu'il termina à cinquante-neuf ans. Vers ce temps, le régent Faxiba, affermi par la victoire, obligea le daïri de lui donner le titre de cambacu (*Arche du trésor*) ou cambacundono, dénomination d'un fonctionnaire qui avait le pas sur le koubo ou séougoun, avant que ce commandant de l'armée n'eût commencé à régner de fait. Sa bienveillance à l'égard des missionnaires sembla croître en proportion de sa puissance ; car il fit le plus magnifique accueil au P. Gaspard Cuello, vice-provincial des Jésuites, qui alla de Nanga-saki à Osaka, devenu le siège de l'empire, pour solliciter trois choses : la première, que le cambacundono permit aux missionnaires de prêcher librement l'Évangile dans toutes les terres de son obéissance, et que tous ses sujets pussent l'embrasser sans obstacle ; la seconde, que les maisons des prédicateurs de l'Évangile ne fussent pas assujetties à loger des soldats, comme l'étaient celles des bonzes ; la troisième, que

ces religieux, étant étrangers pour la plupart, fussent exempts de certaines corvées imposées par les chefs particuliers à leurs inférieurs réguliers. Le cambacundono, agréant cette requête que l'impératrice lui présenta, voulut en signer deux copies, l'une pour le Japon, l'autre qui devait être envoyée en Europe, afin que les princes de cette partie du monde connussent l'estime qu'il faisait de leur religion et de ceux qui l'enseignaient dans son empire. Le P. Cuello et le P. Gnechchi dînèrent au palais, et, pendant qu'ils étaient à table, l'impératrice leur envoya les fruits les plus exquis qu'on put trouver dans Osaka. Les honneurs dont on combla le supérieur général des religieux européens eurent les conséquences les plus avantageuses pour la religion chrétienne. Augustin Tsumamidono en profita pour engager le daï-mio de Bouzen à lui donner entrée dans sa province ; et Simon Condera obtint de Morindono, daï-mio de Naugato, le rétablissement des missionnaires dans Amanguchi. Enfin, la satisfaction des ouvriers de l'Évangile eût été complète, si l'île de Kioussiou n'eût été troublée par des guerres qui y compromettaient le sort de la religion. Après avoir affermi le pouvoir de Joscimon, daï-mio de Boungo, François, son père, ne songeait plus qu'à se sanctifier dans la retraite ; mais, le fils ingrat ayant alors persécuté les fidèles, et réduit son frère Sébastien à mourir de misère, si ce n'est de poison, Dieu permit que le daï-mio de Satsouma conquît sa province. Simon Condera, envoyé à son secours par le cambacundono, ne rétablit le prince dépossédé qu'en lui ouvrant les yeux sur les fautes qui venaient de lui attirer la colère du ciel. Le P. Pierre Gomez rappela à Joscimon les instructions qu'il avait reçues, et le baptême lui fut donné, avec le nom de Constantin, le 27 avril 1587. Toute la famille du jeune daï-mio, que la crainte de lui déplaire avait empêchée de se déclarer plus tôt, partagea son bonheur. Sur ces entrefaites, le cambacundono, à la tête d'une armée que commandait Juste Ucondono, et d'une flotte que dirigeait Augustin Tsumamidono, intervint personnellement dans l'île de Kioussiou, dont il réduisit les daï-mio à un état d'étroite dépendance qui devait devenir funeste au christianisme ; car, sur le pied où étaient les choses avant cette conquête, les séougouns auraient eu beau pu-

blier des édits contre la religion, la grande île de Kiouiou aurait toujours été un refuge assuré pour les missionnaires, et un pays de liberté pour les chrétiens. L'Église du Japon, ainsi menacée dans un prochain avenir, perdit dès lors deux de ses plus solides et de ses plus brillantes colonnes : Barthélemi Sumitanda, prince d'Omoura, qui mourut le 24 mai 1587 entre les bras du P. Alfonse Lucena, et François, ancien dai-mio de Boungo, mort le 6 juin suivant, en édifiant le P. François Laguna par les sentiments qui caractérisent les héros du christianisme. Les merveilles qui rendirent son tombeau glorieux firent penser à sa canonisation ; mais l'état où le Boungo ne cessa guère de se trouver ne permit pas de donner suite à ce dessein. Quoique le cambacundono parût vouloir enchérir sur la faveur que son prédécesseur Nobunanga accordait aux missionnaires, et qu'il confiât à des chrétiens le gouvernement de presque toutes les provinces successivement conquises, en sorte que tout le Japon semblait à la veille d'adorer Jésus-Christ, les Jésuites ne se dissimulaient pas ce qu'ils avaient à craindre de ce prince ombrageux, auquel il échappa de dire un jour qu'il craignait bien que la vertu des religieux d'Europe ne fût un masque qui cachât d'ambitieux projets contre l'empire. La chasteté des chrétiennes d'Arima, qui refusèrent de se laisser conduire par l'ancien bonze Jacuin Tocun au port de Fakata, où les attendait le cambacundono, irrita une autre passion dans ce prince débauché. Jacuin Tocun, sachant, d'ailleurs, que la folie de son maître était de vouloir être mis après sa mort au rang des dieux, lui représenta que cette apothéose était incompatible avec les progrès d'une religion qui dégradait les kamis, dont elle était sur le point d'abolir le culte. Sous la triple influence d'une ambition inquiète, d'une débauche contrariée et de l'orgueil offensé, le cambacundono signa, dans la nuit du 24 au 25 juillet 1587, le bannissement des missionnaires, et le fit signifier au P. Cuello, leur vice-provincial, qui se trouvait à Fakata. En même temps, Juste Ucondono, placé dans l'alternative de l'apostasie ou de l'exil, choisit sans hésiter ce dernier parti ; résolution d'autant plus noble, que, le bannissement d'un chef de famille entraînant la confiscation de tous les biens de ceux à qui il appartient ou qui dépendent de lui,

le banni est réduit tout à coup à la plus affreuse indigence et ne sait où se retirer, car personne n'ose lui donner même un abri, sans l'agrément du souverain. Toutefois, nonobstant cette coutume du pays, les parents et les serviteurs ne furent compris dans les sentences de bannissement ou de mort portées contre les chrétiens, que lorsqu'ils ne voulurent pas renoncer au christianisme, les séougons n'ayant garde d'agir autrement, afin de ramener leurs sujets au culte des idoles. Juste alla annoncer lui-même la disgrâce commune à Darie Tacayama, qui fut plus charmé de voir son fils confesseur de Jésus-Christ, que de le voir empereur. Toute la famille, y compris les serviteurs et les amis, s'associant à cette heureuse infortune, ne demanda qu'une chose à Dieu, la grâce d'attester sa foi par l'effusion du sang. Cependant, le P. Cuello manda aux Jésuites qui étaient établis dans les cinq provinces intérieures de la cour, ou Gokinai, de livrer leurs maisons et leurs églises aux officiers du cambacundono, après avoir retiré et mis en lieu sûr les vases sacrés et les ornements. L'ordre ayant été donné que tous les missionnaires se réunissent dans un court délai dans le port de Firando, sous peine d'être décapités, ils y arrivèrent, avant la fin d'août, au nombre de cent vingt, à l'exception du P. Gneccchi, qui demeura caché à Osaka, et d'un frère, qui resta dans le Boungo. Les Jésuites d'Osaka amenèrent même avec eux tous les séminaristes, sur leur refus de retourner dans leurs familles, auxquelles ils avaient renoncé par un écrit signé de leur main. Il s'en fallait bien, du reste, que les idolâtres applaudissent à la disgrâce de Juste Ucondono et à l'exil des apôtres : on revendiquait au contraire publiquement, pour chacun, l'ancienne et entière liberté de professer telle religion qu'il jugerait la meilleure, et on ne reconnaissait pas au cambacundono le droit de compromettre l'honneur national aux yeux des peuples étrangers, qui apprendraient avec surprise qu'on chassait du Japon des hommes de vertu et de mérite, uniquement parce qu'ils y prêchaient une doctrine à laquelle on n'avait encore pu opposer rien de raisonnable. De sang-froid, le cambacundono s'avouait la justesse de ces réflexions ; mais, l'amour-propre l'empêchant de revenir sur une résolution adoptée, il pressa l'exécution de son

édit; et, comme la province d'Arima et le district d'Omoura étaient les territoires où il y avait le plus de chrétiens, il y envoya des troupes pour abattre les églises, supprimer les signes publics du christianisme, ruiner les forteresses. Ces rigueurs n'empêchèrent pas les princes chrétiens de l'île de Kiousiou, d'offrir une retraite dans leurs domaines aux Jésuites, qui, voyant que leur empressement à se réunir à Firando n'avait point désarmé le cambacundono, comme ils l'espéraient, venaient de se résoudre à ne pas désertir la mission du Japon, mais à braver tous les périls pour veiller sur leur troupeau. Un navire portugais, alors en partance à Firando, reçut seulement quelques missionnaires, que le vice-provincial envoyait à la Chine. Les autres Jésuites se répandirent déguisés dans les États des princes qui les avaient invités. Quatre restèrent dans la province de Firando, sur les terres de Jérôme et de Balthasar, héritiers de toute la vertu du prince Antoine, leur père; le prince d'Omoura en obtint douze; cinq passèrent dans le Boungo; Maxence, sœur de Constantin Joscimon, mariée au dai-mio de Chicungo, voulut en avoir deux; neuf allèrent dans l'île d'Amakousa; les autres, au nombre de plus de soixante-dix, demeurèrent dans la province d'Arima, dont le dai-mio leur fit bâtir deux maisons, l'une pour eux, l'autre pour les jeunes séminaristes. Les princes de la grande île de Kiousiou, qui protégèrent ainsi les missionnaires, avaient pour soutiens l'amiral Augustin Tsucamidono, et le chef de la cavalerie Simon Condera, auxquels le cambacundono n'avait pas osé faire partager la disgrâce de Juste, alors retiré, avec le P. Gnechi, dans l'île de Junogima, propriété d'Augustin. Cette petite île, où l'amiral ne permettait à aucun idolâtre de pénétrer, devint célèbre par le concours des plus illustres personnages; et plusieurs furent si charmés de la paix qu'y goûtaient les bannis, qu'ils renoncèrent à leurs emplois pour s'y établir avec eux. Jamais on n'avait vu autant de conversions: il s'en fit jusque dans Osaka, qu'on aurait à peine osé espérer avant l'édit du cambacundono. Mais aucune ne étonna plus que celle de la fille du meurtrier de Nobunanga, mariée à Jecundono, dai-mio de Tango, qui, appréhendant l'écueil du monde pour sa rare beauté, la tenait toujours enfermée dans un de ses palais, soit à Tango,

soit à Osaka. Peu sensible à la jalousie de son époux, quelque extraordinaire que fût cette passion parmi les Japonais, elle occupait sa retraite par l'étude. A vingt-quatre ans, elle possédait toute la théologie japonaise, mieux que la plupart des maîtres. Après avoir essayé les sectes qui avaient le plus de vogue, elle s'était arrêtée à celle des athées, qui croient que tout est sorti du chaos et y retourne, et que notre âme n'est qu'un souffle qui se dissipe. Quoi qu'elle eût fait pour rassurer son esprit sur ce qui peut arriver après la mort, ses craintes se réveillèrent lorsque son mari, ami de Juste Ucondono, lui parla du christianisme. Sa pénétration lui faisait comprendre beaucoup plus de choses que le prince ne lui en disait; et, l'innocence de sa vie ayant disposé son cœur aux impressions de la grâce, elle se sentit portée par une force inconnue, irrésistible, vers la vérité qu'elle commençait à entrevoir. Une jeune parente de son mari, qu'on lui avait donnée pour compagne dans sa solitude, lui facilita le moyen de sortir sans être vue de son palais d'Osaka, ville où le P. de Cespedez cultivait avant la persécution une chrétienté florissante; elles se rendirent à l'église des chrétiens; et, sur leur demande, le missionnaire chargea un religieux japonais, nommé Vincent, de résoudre toutes les difficultés que la femme de Jecundono proposa. La jeune parente, plus libre de ses démarches, servit d'intermédiaire entre son amie et le P. de Cespedez: mais, en travaillant ainsi pour une autre, elle se convertit, demanda le baptême, et reçut le nom de Marie. Les femmes de la princesse, qui allèrent successivement conférer avec les missionnaires, revinrent chrétiennes à leur tour. Déterminée par leur exemple, celle qui avait procuré la liberté des enfants de Dieu à tant d'âmes déclara qu'elle ne pouvait plus rester esclave du démon, et résolut de retourner à tout prix dans l'église des chrétiens. Telles étaient ses dispositions, lorsque le bannissement des Jésuites fut décrété. Le P. de Cespedez, avant de partir pour Firando, instruisit Marie de la manière de lui administrer le baptême; la néophyte fut nommée Grâce, et sa conversion fut le premier fruit de la persécution. Pour Marie, se regardant, après avoir exercé ce saint ministère, comme une personne commacrée au Seigneur, elle alla trouver

le P. de Cespedez, fit vœu de chasteté perpétuelle entre ses mains, et parut le même jour dans Osaka avec des vêtements qui montraient qu'elle avait renoncé au siècle. Le dai-mio de Tango, en l'absence duquel ces prodiges de la grâce s'étaient accomplis, comprit qu'il n'en fallait pas davantage pour le perdre dans l'esprit du cambacundono, et il recourut à tous les genres de violence afin d'obtenir une apostasie. Lorsqu'il saisissait le poignard, Grâce le désarmait par la joie qui éclatait sur son visage ; s'il changeait ses femmes, elle transformait les idolâtres en servantes de Jésus-Christ. Disposée à la colère et à la mélancolie avant son baptême, elle témoignait maintenant, par l'égalité de son caractère et la sérénité de ses traits, que l'Esprit consolateur était descendu en elle. Enfin elle baptisa elle-même ses enfants, et, pendant les treize années qu'elle vécut encore, elle leur donna une sainte éducation. Cette conversion si remarquable adoucit la peine que devait faire éprouver aux Jésuites la chute de Constantin Joscimon, que la faiblesse et l'inconstance ramenèrent à l'idolâtrie. Non-seulement il força les missionnaires du Boungo de se retirer dans la province d'Arima ; mais il condamna ou permit de condamner à mort quelques Japonais : en sorte que Joram Macama et Joachim, premiers martyrs que la persécution du Japon ait donnés à l'Église, furent décapités par l'ordre d'un roi chrétien. Dieu frappa le délateur dont on s'était servi pour perdre Macama d'un ulcère à la langue, qui, après l'avoir rongée et pourrie jusqu'à la racine, fit expirer ce malheureux dans les douleurs les plus aiguës. Le sort d'un autre idolâtre, auquel la confiscation des biens du martyr avait profité, fut tout différent : à peine en possession de la demeure qu'occupait Macama, il se fit instruire, reçut le baptême, et transforma la maison du saint en oratoire. Constantin Joscimon s'aperçut bientôt qu'il ne réussirait pas à supprimer le christianisme dans sa province ; car une Japonaise de haut rang n'hésita point à paraître devant lui le chapelet au cou. Le prince s'étonnant de sa hardiesse, « Ce chapelet, répondit-elle, est un présent dont vous m'avez honorée, et je ne pensais pas commettre une faute en me parant de cette marque de votre ancienne bienveillance. » Lorsqu'on vit les chrétiens disposés à tout risquer pour leur foi, on

cessa d'animer le faible prince contre eux. Ces événements signalèrent les derniers jours du P. Gaspard Cuello, supérieur général des missions du Japon, mort à Conzusa le 7 mai 1590 : homme pieux et éloquent, mais supérieur trop prévenu de ses propres idées pour admettre des conseils, ce qui l'entraîna à de fausses démarches. Le P. Pierre Gomez, son successeur, eut toutes ses qualités sans avoir ses défauts.

Les ambassadeurs japonais, embarqués à Lisbonne le 13 avril 1586, apprirent à Goa que le christianisme était pros crit dans leur patrie. Le P. Valignani, provincial des Jésuites, qui devait retourner au Japon en qualité de visiteur, y joignit alors celle d'ambassadeur d'Édouard de Menesez, vice-roi des Indes : le diplomate sauegardait l'apôtre. De Macao, il fit pressentir le cambacundono, par l'entremise de l'idolâtre Asonadario, ami des dai-mio chrétiens de l'île de Kioussiou et de l'amiral Augustin Tsucamidonno. Sur la réponse que l'envoyé du vice-roi des Indes serait le bienvenu, le P. Valignani et les quatre ambassadeurs japonais entrèrent le 20 juillet 1590 dans le port de Nanga-saki. Le visiteur amenait avec lui une recrue considérable d'ouvriers apostoliques, et on en compta alors au Japon cent quarante, répartis en vingt-trois maisons, dont les plus considérables étaient le noviciat, transféré depuis peu dans le district d'Omoura, le collège, placé à Conzusa dans la province d'Arima, et le séminaire, situé fort près du collège. Là où les Jésuites n'avaient pas d'établissements fixes, ils y suppléaient par des courses fréquentes, qu'ils faisaient en secret, sous un déguisement ; et ils avaient partout des catéchistes, aussi habiles que zélés, qui entretenaient une grande ferveur parmi les chrétiens. Le cambacundono n'avait pas disposé des maisons que les religieux occupaient naguère à Miyako, à Osaka, à Sakai. Joachim Riusa, gouverneur de Sakai, auquel il parlait du départ des docteurs étrangers, lui ayant demandé s'il exigeait l'exil du Japonais Laurent, le premier de sa nation qui eût embrassé la règle de saint Ignace, il répondit que ce Jésuite ne pouvait, dans un âge si avancé, quitter le sol natal. Il lui arriva même de dire, au sujet du bannissement des missionnaires : « Il est vrai que j'ai été un peu vite. » Mais, comme ce prince n'avait pas assez de grandeur d'âme pour souffrir

qu'on désapprouvait sa conduite, il ajouta brusquement : « Après tout, j'ai fait ce que je devais. » Le faste avec lequel il reçut à Miyako, le 3 mars 1691, le P. Valignani, ambassadeur du vice-roi des Indes, montra combien ses dispositions changeaient d'un moment à l'autre. Il permit à Valignani de résider partout où ce missionnaire voudrait, en attendant qu'on eût préparé la réponse à faire au vice-roi ; et il attachait à sa cour, en qualité d'interprète, le P. Rodriguez, fonctions qui lui donnèrent lieu de rendre de grands services à la religion. Le visiteur, protégé par son caractère diplomatique, exerça le ministère avec une liberté qu'on n'avait plus vue depuis le commencement de la persécution. A Miyako, où Constantin Joscion s'était rendu en pénitent, il réconcilia ce prince à l'Eglise. Il alla ensuite à Arima, à Omoura et dans le Boungo, remettre des brefs et des présents du saint Père aux souverains dont les envoyés venaient de visiter Rome. Ceux-ci, après avoir été les ambassadeurs des princes de la terre auprès du Vicaire de Jésus-Christ, n'ambitionnaient plus que d'être les envoyés du Sauveur auprès des princes et des peuples qui ne le connaissaient point, et de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour lui procurer des adorateurs. Réalisant un vœu qu'ils avaient exprimé, à Rome même, au P. général Aquaviva, Valignani les admit au noviciat, transféré depuis peu, ainsi que le collège, dans l'île d'Amakousa ; mais Michel de Gingiva, l'un d'eux, devait secouer un jour le joug du Seigneur, dont il se chargeait avec tant de courage.

Dur ces entrefaites, les ennemis du christianisme s'avisèrent d'insinuer au cambacundono, par l'entremise de l'ancien bonze Jacuin Tocua, son médecin, que l'ambassade portugaise était supposée, et que Valignani ne s'annonçait comme le représentant du vice-roi des Indes, que pour le forcer de rendre ses bonnes grâces aux missionnaires, en vertu de la coutume japonaise suivant laquelle tout homme condamné à la mort ou à l'exil, qui a le bonheur de paraître devant le séougon, est dès lors déchargé de toute condamnation. Ces insinuations furent confirmées par le témoignage mensonger de deux Espagnols. En effet, d'après le concordat intervenu entre les Espagnols et les

Portugais depuis la réunion des deux monarchies, le commerce du Japon n'était permis qu'aux derniers, et une pensée jalouse de cupidité déterminait les deux Européens dont nous parlons à dénier le caractère diplomatique du P. Valignani, ainsi qu'à dénoncer les princes japonais qui recueillaient les missionnaires. Mais le P. Rodriguez, attaché à la personne du cambacundono, demanda où un simple religieux aurait pu prendre de quoi subvenir aux frais d'un si long voyage, acheter de si rares présents, et entretenir une si nombreuse suite, au risque d'être découvert dans tous les ports où il serait obligé d'entrer, et d'encourir la disgrâce du vice-roi, dont il aurait compromis le nom. Il ajouta qu'en attendant qu'on prit de nouvelles informations, on pouvait ordonner que les Jésuites de la suite de l'ambassadeur restassent en otage à Nanga-saki. Le cambacundono agréa cette mesure ; en sorte que, par une disposition admirable de la Providence, les défiances de ce prince ne servirent qu'à mettre un plus grand nombre d'ouvriers apostoliques en état d'exercer librement leurs fonctions. Toutefois, la réponse qu'il fit remettre au P. Valignani, pour le vice-roi des Indes, contenait cette déclaration à l'égard du christianisme : « Quant à ce qui regarde la religion, le Japon est le royaume des kamis, c'est-à-dire du Zi, qui est le principe de toutes choses. Le bon ordre du gouvernement qui y a été établi dès le commencement, dépend de l'exacte observation des lois sur lesquelles il est fondé, et qui ont les kamis mêmes pour auteurs. On ne peut s'en écarter, sans voir disparaître la différence qui doit exister entre le souverain et les sujets, ainsi que la subordination entre les maris et leurs femmes, les pères et leurs enfants, les chefs et leurs sujets, les maîtres et leurs serviteurs. En un mot, ces lois sont nécessaires pour maintenir le bon ordre au dedans, et pour assurer la tranquillité au dehors. Les Pères, qu'on appelle de la Compagnie, sont venus dans ces îles pour y enseigner une autre religion ; mais, comme celle des kamis est trop bien fondée pour être abolie, cette nouvelle loi ne pouvait servir qu'à introduire dans le Japon une diversité de culte préjudiciable au bien de l'État. C'est pourquoi j'ai défendu par un édit impérial à ces docteurs étrangers de continuer à prêcher leur doctrine. Je leur ai même or-

[1623]
don
ne p
velli
D
au v
de
que
sais
relig
son
de v
soit
éloit
loin
part
à l'
séra
lui
prin
pou
toir
leur
Ce
com
son
pou
lui
cun
(Th
don
don
gin
pre
ces
ces
Jés
le
fré
Co
« p
ex
va
dis
il
ch
ce
co
—
p.

deux monar-
n'était permis
louse de cupi-
ns dont nous
plomatique du
er les princes
missionnaires.
a personne du
mple religieux
enir aux frais
si rares pré-
euse suite, au
les ports où il
ir la disgrâce
mis le nom. Il
de nouvelles
er que les Jé-
restassent en
undono agréa
ne disposition
éances de ce
un plus grand
n état d'exer-
utefois, la ré-
lignani, pour
te déclaration
nt à ce qui re-
royaume des
nt le principe
gouvernement
ncement, dé-
lois sur les-
kamis mêmes
ter, sans voir
xister entre le
subordination
pères et leurs
les maitres et
is sont néces-
au dedans,
dehors. Les
pagnie, sont
per une autre
amis est trop
nouvelle loi
dans le Japon
de au bien de
par un édit
de continuer
ai même or-

donné de sortir du Japon, et je suis résolu de ne plus souffrir qu'on y vienne propager de nouvelles opinions.»

Dans cette lettre, le cambacundono parlait au vice-roi des Indes du projet qu'il avait formé de conquérir la Chine. La profession ouverte que plusieurs d'entre les grands seigneurs faisaient du christianisme, accréditait trop cette religion à son gré; et, comme il n'était ni dans son intérêt, ni même dans son caractère, d'user de violence, soit pour les forcer d'apostasier, soit pour les perdre, il prenait le parti de les éloigner sous le prétexte spécieux d'une guerre lointaine. En donnant aux princes chrétiens la part principale dans l'expédition, il s'attendait à l'une de ces deux choses : ou bien l'entreprise serait malheureuse, et en ce cas tous ceux qui lui faisaient ombrage y périraient; ou bien ces princes réaliseraient des conquêtes, et alors il pourrait leur abandonner le fruit de leurs victoires, en échange des provinces du Japon qu'il leur retirerait, pour les donner à des idolâtres. Ce fut parce qu'il se proposa un moment de commander lui-même l'expédition, qu'il associa son neveu Dainangandono au pouvoir suprême, pour qu'en son absence l'empire eût un chef. Il lui fit attribuer par le daïri le titre de cambacundono, et adopta alors le nom de Tayco-sama (*Très-haut et souverain seigneur*), que nous lui donnerons désormais. Le rappel de Juste Ucondono, depuis quelque temps sorti de l'île Junogima, dont Tayco-sama s'était emparé, fut le premier résultat des succès obtenus par les princes chrétiens du Japon en Corée. A la prière de ces princes, le P. Gomez, vice-provincial des Jésuites, envoya bientôt dans le pays conquis le P. de Cespedez, que plusieurs de ses confrères ne tardèrent pas à suivre. Beaucoup de Coréens embrassèrent alors le christianisme, « plus touchés encore, dit Charlevoix (1), des exemples de vertu que leur donnaient leurs vainqueurs, qu'ils n'étaient persuadés par les discours des ministres de l'Évangile. Aussi faut-il convenir que toute la fleur de la noblesse chrétienne du Japon se trouvait réunie dans cette grande péninsule, où, n'ayant plus de conquêtes à faire pour son souverain, elle en-

treprit d'en faire pour son Dieu, et y réussit.»

En même temps que Tayco-sama s'occupait de pénétrer en Chine, trompé par Faranda, mauvais chrétien qui lui fit illusion sur les dispositions de Gomez Perez de Marinas, gouverneur espagnol des Philippines, il prétendit soumettre cet archipel à son empire. Faranda, chargé d'aller requérir l'hommage du gouverneur, invita le P. Valignani à lui écrire, ainsi qu'aux Jésuites de Manille, qu'il importait au bien de la religion de ne pas refuser de faire ce que demandait Tayco-sama. Le visiteur répondit que les Jésuites de ces îles ne lui étaient point soumis : néanmoins, il les prévint en secret, et leur suggéra les moyens de ménager l'honneur de la couronne d'Espagne, sans donner occasion à Tayco-sama de recommencer la persécution contre les chrétiens. Malheureusement, les Espagnols des Philippines, qui cherchaient à partager avec les Portugais de Macao les profits du commerce du Japon, croyaient devoir se défier des Jésuites de cet empire, qu'ils regardaient comme Portugais, parce qu'ils n'étaient allés jusque-là au Japon que sur des navires du Portugal et par la voie de Macao. Sous l'impression de cette défiance, Gomez Perez de Marinas n'écoula pas les conseils que le P. Valignani lui donnait par la bouche des Jésuites de Manille; mais il députa à Tayco-sama un agent, auquel il adjoignit le Dominicain Jean Cobo (1). Les deux envoyés du gouverneur, s'étant laissés prévenir au Japon contre les Jésuites par l'un des Espagnols dont nous avons déjà parlé (2), les accusèrent devant Tayco-sama d'avoir persuadé aux Portugais d'exclure les Espagnols du commerce avec le Japon, ce qui privait cet empire du bénéfice de la concurrence. « Hé quoi ! s'écria le prince, des étrangers que j'ai proscrits veulent s'ériger en maîtres dans mes États ? Je les en empêcherai bien. » Aussitôt il ordonna de détruire à Nangasaki l'église et la maison des Jésuites, qui se réfugièrent dans l'hôpital de la Miséricorde. L'église était magnifique, et dédiée à la sainte Vierge sous le titre de son Assomption. Les fidèles publièrent, avec une assurance qui sem-

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. 1, p. 600.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 43, col. 2. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1502.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 202, col. 1.

blait divinement inspirée, que le Sauveur des hommes ne tarderait pas à venger l'honneur de sa Mère, et on apprit qu'en effet la mère de Tayco-sama était morte à Miyako le jour même que l'ordre de destruction avait été donné. Cette coïncidence fit une telle impression sur le daimio d'Iga, que le P. Valignani catéchisait en ce moment, qu'il voulut recevoir sans retard le baptême. Lorsque l'agent du gouverneur des Philippines et le Dominicain Jean Cobo retournèrent à Manille, le vaisseau qui les portait fit naufrage, et ils périrent. On dit pourtant que, le navire espagnol ayant abordé à l'île Formose, le P. Cobo y fut tué par les insulaires (1). A l'égard des Jésuites de Nanga-saki, le gouverneur de cette ville, frappé de la résignation avec laquelle ils avaient souffert, représenta à Tayco-sama que, si l'on voulait maintenir le commerce avec les Portugais, il fallait leur laisser quelques religieux, et qu'il n'y avait aucun inconvénient à ce que les missionnaires rebâtissent leur maison et leur église; ce qui eut lieu aussitôt. On ne se bornait pas toujours à éprouver la patience des enfants de saint Ignace par des contradictions : dans la province de Firando, les idolâtres recoururent plus d'une fois au poison pour éteindre leur zèle avec leur vie. Ainsi périt le P. François Carrion, Espagnol, au mois d'août 1590 (2). Le P. George Caravajal, Portugais, et le P. Joseph Furnalletti, Vénitien, eurent le même sort en 1592 (3). On reconnut que les trois martyrs avaient été empoisonnés, parce qu'après leur mort ils jetèrent quantité de sang; effet ordinaire d'une sorte de poison qui est en usage dans le pays. Le P. Théodore Mantels, né à Liège, compagnon du P. Carrion (4), mais plus robuste que lui, ne succomba point aussitôt : il tomba dans une langueur accompagnée de douleurs très-aiguës, dont il mourut au bout de trois années seulement à Malaca.

Le P. Valignani s'était embarqué au mois d'octobre 1592, avec le P. Louis Froes, qu'il conduisit à Macao, et le P. Gilles de la Mata, qu'il envoyait à Rome, quand Faranda renou-

vela sa tentative auprès du gouverneur des Philippines. Ayant su que les agents de Gomez Perez de Marinas venaient de périr en chemin, il se présenta à lui comme ambassadeur de Tayco-sama, au nom duquel il l'invitait simplement à nouer des relations commerciales avec le Japon, tandis qu'il flattait le monarque japonais de l'espoir que sa suzeraineté allait être reconnue à Manille : double intrigue, qui promettait des résultats à la cupidité et à l'ambition de son auteur. Cette fois, Faranda chercha un point d'appui chez les Franciscains de la Réforme de saint Pierre d'Alcantara, qu'il prétendit être vivement désirés par Tayco-sama, qui avait, dit-il, entendu parler de leur sainteté et du mépris qu'ils faisaient des choses de la terre. D'un côté, les bons religieux brûlaient du désir d'aller prêcher l'Évangile aux Japonais; de l'autre, Gomez Perez de Marinas n'espérait parvenir à nouer des relations commerciales avec le Japon qu'autant qu'on introduirait dans cet archipel des missionnaires autres que les Jésuites, trop favorables selon lui au monopole commercial des Portugais. Le bref de Grégoire XIII, notifié par ordre du roi d'Espagne au gouverneur des Philippines, s'opposait à ce projet : mais on consulta un grand nombre de théologiens, qui répondirent que l'intérêt général du Japon, dans les circonstances actuelles, réclamait l'accession de nouveaux missionnaires; que la loi positive perd la force d'obliger quand la loi naturelle et divine oblige; que d'ailleurs l'ordre de Saint-François avait reçu depuis peu un autre bref de Sixte V, postérieur à celui de Grégoire, et en vertu duquel tous les Franciscains pouvaient aller librement prêcher l'Évangile dans toutes les Indes (1), dénomination sous laquelle on comprenait ordinairement tout ce qui est à l'orient et au midi du fleuve Indus. Cette réponse leva les scrupules de frère Pierre Baptiste, commissaire des religieux de Saint-François. Il s'embarqua, le 20 mai 1593, avec Barthélemi Ruiz, François de Saint-Michel ou de la Piraglia, et Gonzalez Garcia. Un agent du gouverneur et Faranda accompagnèrent les quatre religieux, auxquels le P. Gomez, vice-provincial des Jésuites, donna une cordiale hos-

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 1126.

(2) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ professionem militans*, p. 251.

(3) *Ibid.*, p. 255.

(4) *Ibid.*, p. 257.

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. iv, p. 1126 bis.

gouverneur des
nts de Gomes
ir en chemin,
bassadeur de
avait simple-
merciales avec
onarque japo-
été allait être
gue, qui pro-
et à l'ambi-
anda chercha
ciscains de la
ra, qu'il pré-
Tayco-sama,
de leur sain-
des choses de
eux brûlaient
le aux Japo-
Marinas n'es-
ions commer-
n introduirait
es autres que
n lui au mo-
. Le bref de
roi d'Espagne
opposait à ce
d nombre de
l'intérêt gé-
ces actuelles,
missionnaires;
obliger quand
que d'ailleurs
du depuis peu
ur à celui de
les Francis-
cher l'Évan-
mination sous
ment tout ce
leuve Indus.
Le frère Pierre
ux de Saint-
i 1593, avec
nt-Michel ou
ia. Un agent
agnèrent les
Gomez, vice-
cordiale hos-

pitalité à Nanga-saki. Admis en présence de Tayco-sama, les Franciscains lui parlèrent à Nangoya, comme naguère le Dominicain Jean Cobo, dans le sens de la concurrence commerciale des Espagnols avec les Portugais, pendant que l'empereur s'attachait à réclamer la soumission des Philippines. Frère Gonzalez Garcia, qui avait été autrefois marchand, et qui, ayant trafiqué au Japon, entendait assez la langue de ce pays, eut bientôt deviné le double rôle que jouait Faranda. Celui-ci ne vit pas, d'ailleurs, sans inquiétude les autres Franciscains s'appliquer à l'étude de l'idiome local, ce qui allait faire cesser tout malentendu, et il ne songea plus qu'au moyen de s'en défaire. Tayco-sama venait de permettre qu'avant de quitter le Japon les Franciscains visitassent ses magnifiques palais de Miyako, d'Osaka et de Fucimi; mais il avait expressément interdit qu'on les laissât prêcher aux Japonais. Ces religieux, rassurés par le caractère diplomatique d'envoyés du gouverneur des Philippines dont ils étaient revêtus, exercèrent, au contraire, d'une manière ostensible les fonctions du ministère apostolique. Ainsi ils bâtirent à Miyako une église, qui fut achevée, en 1594, pour la fête de la Portioncule, dont ils lui donnèrent le nom; ils célébrèrent cette fête avec autant d'appareil que s'ils eussent été en Espagne ou en Italie; et ils continuèrent depuis ce jour à chanter au chœur et à prêcher publiquement dans leur église. Vers la fin de l'année, trois autres Franciscains, Augustin Rodriguez, Manco de Ribadeneira, et Jérôme de Jésus, arrivèrent à Miyako: ils étaient partis quatre de Manille, mais il en était mort un en chemin. Frère Pierre Baptiste profita de ce renfort pour acheter à Osaka une maison, dont il fit un couvent sous le nom de Bethléem. Il s'enhardit même à établir une colonie à Nanga-saki. Depuis l'édit de Tayco-sama, on ne faisait plus aucun exercice public de religion dans une petite église bâtie hors la ville sous le titre de Saint-Lazare, et jointe à deux hôpitaux, quoique les fidèles continuassent de visiter ce lieu de dévotion autant qu'ils pouvaient, sans donner ombrage aux officiers impériaux. Deux Franciscains, négligeant de consulter les directeurs de la confrérie de la Miséricorde à qui l'église appartenait, et dont la prudence eût dirigé leur zèle, y exercèrent le culte aussi publiquement qu'à Miyako et à Osaka. Presque aussitôt le gou-

verneur fit fermer le sanctuaire, et défendit même, sous peine de la vie, à qui que ce fût, d'approcher d'une croix, érigée tout auprès, pour y faire ses prières. Les deux Franciscains retournèrent alors à Miyako, où l'on n'avait pas inquiété les religieux de Saint-François, parce que toute l'attention de Tayco-sama se concentrait sur le cambacundono, son neveu, qu'il ne tarda pas à faire périr. A cette époque, il fut aussi défendu, sous peine de la vie, de fréquenter l'église et la maison des Franciscains de Miyako, qui, au lieu d'attribuer ces mécomptes à l'excès de leur zèle, en rendirent responsables les Jésuites, dont ils auraient dû imiter la réserve, pour obtenir les mêmes succès. En effet, des conversions récompensaient sur tous les points la sagesse des enfants de saint Ignace; et, pour nous borner à deux exemples, Terazaba, gouverneur de Nanga-saki, reçut secrètement le baptême du P. Gomez en 1595, époque à laquelle Samburandono, dai-mio de Mino et petit-fils de Nobunanga, embrassa lui-même la croix. Le P. Gnechchi, qui prenait un soin particulier de la chrétienté de Miyako, sans paraître en public, gémissait de ne pas voir les Franciscains approuver une conduite que Dieu bénissait si visiblement. En cet état, les Jésuites crurent devoir leur signifier la bulle de Grégoire XIII: mais nous avons dit que, dans l'opinion des Frères-Mineurs, cette bulle ne les liait pas.

La présence d'un évêque n'avait jamais été plus nécessaire au Japon. Ni André Oviédo, ni Michel Carnero, désignés par le saint Siège (1), n'étaient venus déployer le caractère épiscopal dans cet archipel. Sixte V, auquel les ambassadeurs japonais demandèrent avec instance un premier pasteur, avait laissé au roi d'Espagne, Philippe II, en sa qualité de roi de Portugal, le soin de le lui proposer. Ce prince nomma, en 1587, le P. Sébastien de Moralez, alors provincial des Jésuites de Portugal, que le Pape inattua, mais qui mourut en chemin à Mozambique. Le P. Pierre Martinez, né à Coïmbre, habile théologien et grand prédicateur, qui avait accompagné Sébastien dans la malheureuse expédition d'Afrique, où il fut fait esclave (2), fixa d'autant plus naturellement le choix du roi,

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 561, col. 1, et p. 562, col. 1.

(2) Voyez ci-dessus, t. I, p. 609, col. 1.

qu'après son rachat il s'était embarqué en 1585 pour les Indes, où il était provincial. On le nomma évêque du Japon en 1591, et le P. Louis Serqueyra, natif d'Alvito, professeur de théologie à l'université d'Évora, fut institué son coadjuteur. Ce dernier, sacré à Lisbonne, partit pour l'Inde en 1594. Pierre Martinez ne fut sacré à Goa que l'année suivante, et arriva au mois d'août 1596 à Nanga-saki. Le P. Jean Rodriguez, auquel il conféra la prêtrise, et l'amiral Augustin Tsucamidono, obtinrent que Tayco-sama lui fit un bon accueil à Fucimi.

Ce prince, qui fit alors donner par le daïri à son fils Fide Jori, âgé de trois ans, le titre de cambacundono, se trouvait au comble de la prospérité; mais Dieu ne semblait l'avoir élevé si haut que pour lui faire plus vivement sentir, en déchainant plusieurs fléaux, qu'il avait un maître, dont la toute-puissance se jouait de ses projets. Au milieu de tant de malheurs, la protection du ciel sur les chrétiens, qui furent tous préservés dans leurs biens et dans leurs personnes, aurait dû ouvrir les yeux de Tayco-sama : malheureusement, il s'endurcit comme Pharaon. Déjà mécontent de la publicité avec laquelle les Franciscains exerçaient un ministère proscrit, il fut animé contre les prédicateurs de l'Évangile par les paroles imprudentes du pilote d'un galion espagnol, qui s'était échoué sur la côte. Ce pilote, voyant qu'un commissaire impérial procédait à la saisie de la cargaison, crut intimider les Japonais, en parlant de la puissance et des immenses possessions du roi d'Espagne dans les deux mondes. Le commissaire lui ayant demandé de quels moyens on s'était servi pour former une si vaste monarchie, « Rien de plus aisé, répondit-il. Nos rois commencent par envoyer dans les pays qu'ils veulent conquérir des religieux qui engagent les peuples à embrasser notre religion ; le christianisme ouvre la voie à nos armes ; et, avec l'aide des nouveaux chrétiens, la conquête n'est plus qu'un jeu pour nous. » Tayco-sama, instruit de cette réponse, qui présageait à ses yeux le sort réservé au Japon, jura d'abord de ne pas laisser un seul missionnaire en vie, mais se borna ensuite à faire donner des gardes à ceux qui se trouvaient dans le couvent des Franciscains d'Osaka, où la cour séjournait alors. Il y avait sur le galion, outre deux Franciscains, que

leurs confrères retinrent au Japon, quatre Augustins et un Dominicain, dont le P. Gomez, vice-provincial des Jésuites, facilita le retour aux Philippines. Les Augustins y rapportèrent ce qui s'était passé avec une loyale exactitude, et leur récit protesta contre une Relation mensongère dans laquelle un autre religieux incriminait les enfants de saint Ignace. Cependant le gouverneur d'Osaka, chargé de donner des gardes aux Franciscains, en avait donné également aux Jésuites. Il ne se rencontra qu'un seul religieux, Paul Miki, avec deux prosélytes, Jean Soan et Jacques Kisai, tous trois Japonais (1). A Miyako, où l'on adopta la même mesure à l'égard des religieux des deux ordres, les Jésuites se trouvèrent absents de leur maison, à l'exception du P. Gneccchi, que les fidèles réussirent à enlever. Au contraire, six Franciscains furent arrêtés dans les deux villes : trois prêtres, Pierre Baptiste, Martin d'Aguire ou de l'Ascension, et François Blanco ; un clerc, Philippe de Las Casas ou de Jésus ; deux laïcs, François de la Piraglia ou de Saint-Michel, et Gonzalez Garcia. Comme Tayco-sama avait ordonné, en outre, qu'on dressât une liste de tous les chrétiens qui fréquentaient les églises de Miyako et d'Osaka, l'espérance du martyre excita la plus admirable émulation parmi les disciples de Jésus-Christ. Juste Ucondono en aurait été réclamer la palme, si le daï-mio de Kanga, dont il habitait la province, ne l'avait retenu. On trouva Grâce, cette illustre compagne du daï-mio de Tango, qui travaillait avec ses filles à se faire des vêtements magnifiques, pour paraître avec plus de pompe le jour de leur triomphe, ainsi qu'elles s'exprimaient. Les moyens de se procurer l'honneur du martyre préoccupaient les fidèles de tout âge, de tout sexe, de toute condition. Souvent la joie et la tranquillité avec lesquelles ils se disposaient à la mort, inspiraient les mêmes sentiments à ceux en qui la grâce n'avait pas opéré d'abord aussi puissamment. Ainsi un octogénaire, naguère l'un des guerriers les plus braves du Japon, et qui, baptisé depuis six mois, ne savait pas encore que, quand on meurt pour son Dieu, il faut recevoir la mort sans se défendre, s'appretait à disputer

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 258.

bon, quatre An-
t le P. Gomez,
facilita le retour
y rapporèrent
ale exactitude,
e Relation men-
religieux incri-
ace. Cependant
de donner des
ait donné égale-
ontra qu'un seul
prosélytes, Jean
Japonais (1). A
ue mesure à l'é-
res, les Jésuites
maison, à l'ex-
idéles réussirent
nciscains furent
trois prêtres,
e ou de l'Ascen-
clerc, Philippe
laïcs, François
e), et Gonzalez
ait ordonné, en
e tous les chré-
de Miyako et
re excita la plus
disciples de Jé-
aurait été récla-
Kanga, dont il
tenu. On trouva
du dai-mio de
filles à se faire
ar paraître avec
triomphe, ainsi
yens de se pro-
occupaient les
e, de toute con-
ranquillité avec
la mort, inspi-
ceux en qui la
aussi puissam-
aguère l'un des
on, et qui, hap-
pas encore que,
il faut recevoir
était à disputer

chèrement sa vie, lorsque, pénétrant chez sa bru, il voit les serviteurs et jusqu'aux enfants, préparer l'un son reliquaire, l'autre son chapelet ou son crucifix. Il demande la cause de ce mouvement : on lui répond qu'on se dispose au combat. « Quelles armes et quelle espèce de combat ! » s'écrie-t-il. S'approchant de sa bru : « Que faites-vous là, ma fille ? — J'ajuste ma robe, pour être plus déceimment lorsqu'on me mettra en croix ; car on assure que tous les chrétiens vont être crucifiés. » La douceur et le calme avec lesquels elle prononce ces paroles déconcertent le vieillard ; il la regarde quelque temps en silence ; puis, comme s'il sortait d'une profonde léthargie, il quitte ses armes, le chapelet, et le tenant entre ses mains, « C'est fait, dit-il, je veux aussi me laisser crucifier avec vous. » A l'approche de l'orage qui menace les disciples de Jésus-Christ, un idolâtre conduit sa femme et son esclave chrétienne dans la solitude d'une forêt, pour les contraindre d'apostasier. En vain il fait briller son sabre à leurs yeux : feignant alors de vouloir fendre la tête de sa femme, d'un revers il abat à ses pieds celle de l'esclave. La généreuse chrétienne se jette alors à ses genoux, et présente sa tête au glaive : mais l'amour conjugal l'emporte dans le cœur de l'idolâtre ; il relève sa compagne, et prend le parti de dissimuler ce qu'il ne peut empêcher. Cependant les nouvelles obsessions réduisent cette femme à se réfugier dans Naga-saki, hors de la portée de l'idolâtre, qui, furieux de n'avoir pas obtenu l'apostasie, se fend le ventre. Le père d'un enfant de dix ans, après avoir lâchement abjuré la foi, insiste pour que son fils l'imité. « Un homme d'honneur, répond ce dernier, n'a rien de plus à cœur que de porter ses enfants à la pratique de la vertu ; aussi je m'efforcerai qu'après avoir eu la déplorable faiblesse de renoncer au culte du vrai Dieu, vous cherchiez à me rendre complice de votre infidélité. Vous devriez songer à rentrer dans le sein de l'Eglise, plutôt qu'à m'en faire sortir. Quoi que vous fassiez à cet égard, aucune loi n'ordonne à un enfant d'imiter la perfidie de son père, et j'espère que Dieu m'accordera la grâce d'être fidèle jusqu'au bout, malgré tous vos efforts. » L'enfant, chassé de la maison paternelle, trouva un nouveau père dans un missionnaire, qui se chargea de lui. Une foule d'autres montrèrent la

même fermeté, et une ardeur à se faire inscrire sur les listes qui jeta tout le monde dans l'admiration. Mais la nouvelle se répandit tout à coup qu'on ne ferait mourir que les religieux alors détenus à Osaka et à Miyako, avec quelques chrétiens qu'on avait trouvés chez eux ; encore, dans la pensée de Tayco-sama, ne s'agissait-il que des missionnaires de l'ordre de saint François. « J'entends ceux qui sont venus des Philippines, dit-il. Ne savez-vous pas que ces religieux ont déjà rangé sous l'obéissance de leur roi ces îles et le Mexique ? Ils prétendaient en faire autant du Japon ; mais ils ont compté sans moi. Si je trouvais leur religion bonne, je permettrais au P. Rodriguez, mon interprète, et à ses compagnons, de la prêcher dans l'empire, mais non plutôt qu'à ces nouveaux venus, qui ne se sont introduits au Japon que pour révolter mes sujets contre moi... Envoyez donc un bateau léger au P. Rodriguez, qui doit être dans l'affliction, pour lui dire de ma part qu'il ne s'inquiète point ; faites aussi avertir l'évêque que je fais grâce à ceux qui sont avec lui, et ne différez pas à donner le même avis au bon vieillard Gneccchi. » Les victimes désignées devaient avoir le nez et les oreilles coupés, puis être promenées dans les rues de Miyako, d'Osaka et de Sakai, sur des charrettes devant lesquelles on porterait la sentence de mort, ainsi conçue : « Tayco-sama. J'ai ordonné qu'on traitât ainsi ces étrangers, parce qu'ils sont venus des Philippines au Japon se disant ambassadeurs, quoiqu'ils ne le fussent pas ; qu'ils y sont restés longtemps sans ma permission ; et que, contre ma défense, ils y ont bâti des églises, prêché leur religion, et commis de grands désordres. Je veux qu'après avoir été exposés à la risée du peuple, ils soient crucifiés à Nanga-saki. » A Miyako, il y avait dix-sept noms sur la liste : cinq Franciscains, et douze séculiers, la plupart leurs serviteurs ou catéchistes. Quand on fit l'appel, l'un d'eux manqua ; car on ne les tenait pas tous renfermés dans le convent des Franciscains, et, prisonniers sur parole, ils allaient vaquer à leurs affaires. L'absent, pourvoyeur de la maison et sorti pour emplettes, se nommait Mathias. Un artisan du voisinage, qui portait le même nom, entendant crier : « Où est donc Mathias ? » s'approcha et dit : « Je me nomme Mathias. Je ne suis pas apparemment celui que



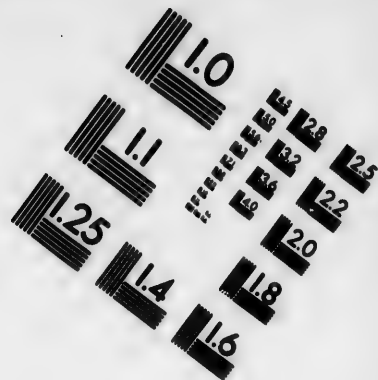
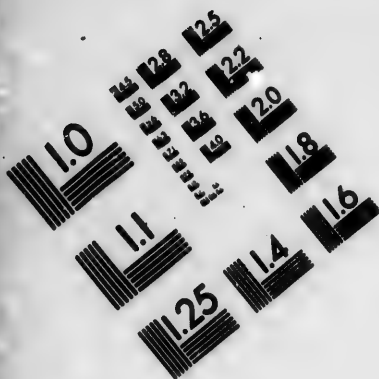
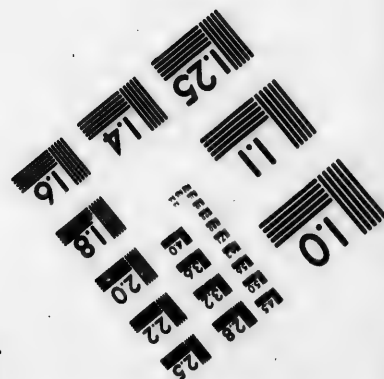
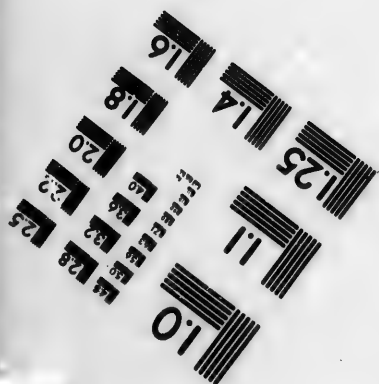
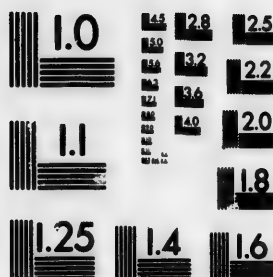


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

24
23
22
21
20
19
18

11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

vous demandez; mais je suis chrétien comme lui, et très-disposé à mourir pour le Dieu que j'adore. — Cela suffit, lui répondit-on; peu importe, pourvu que la liste soit remplie. » L'artisan, ravi de joie, se joignit donc à la troupe des confesseurs, se félicitant de ce que, par un trait particulier de la Providence, il se trouvait en possession d'un sort après lequel tant de milliers de chrétiens avaient vainement soupiré, et de ce que, à l'exemple de son saint patron, il avait été ajouté aux onze. A Osaka, la liste comprenait sept noms : trois séculiers, un Franciscain, et trois Jésuites (Paul Miki et ses deux compagnons), que le gouverneur aurait pu renvoyer libres, mais qu'on refusa d'élargir, sous prétexte que, leurs noms ayant été portés sur une liste lue par Tayco-sama, on ne pouvait les éliminer à titre de Jésuites, sans faire connaître à l'empereur qu'il était resté des religieux de cet ordre à Osaka nonobstant sa défense. Aux réclamations du P. Gneccchi, on répondit qu'il fallait sacrifier quelques individus pour sauver le corps. Dans le nombre des chrétiens condamnés à mourir, il y avait trois enfants : Antoine et Thomas, âgés de quinze ans, qui servaient à l'autel chez les Franciscains, et Louis, âgé de douze ans, qui avait obtenu par ses larmes et ses prières d'être porté sur la liste, et qui refusa ensuite de s'évader. Ils montrèrent tous trois jusqu'au bout de la carrière le grand courage qui les y avait fait entrer. Les vingt-quatre prisonniers ayant été réunis à Miyako, on les conduisit à pied, le 3 janvier 1597, sur une place de la haute ville, où Xibunojo, chargé de l'exécution, se borna à leur faire couper à chacun un bout de l'oreille gauche, au lieu de les défigurer comme le portait l'arrêt. Ils montèrent ensuite trois à trois dans des charrettes, et on les promena de rue en rue, suivant la coutume adoptée à l'égard des grands criminels qu'on expose aux opprobres de la multitude; tourment souvent plus sensible que la mort même. Cette fois, les sympathies des passants remplacèrent les injures. La joie des trois enfants, dont le sang inondait les joues, attendrissait les idolâtres, qui, se récriant contre tant d'injustice et de cruauté, demandaient quel crime avaient commis ces enfants et ces hommes de bien pour être punis comme des malfaiteurs. Des chrétiens suivaient les gardes, qu'ils suppliaient de les

faire monter aussi sur les charrettes. Les martyrs, de leur côté, priaient avec ferveur, tandis que frère Baptiste, digne chef de leur glorieuse troupe, les exhortait à la persévérance, et prêchait à la multitude Jésus crucifié. Après que les confesseurs eurent parcouru presque toute la ville; on les ramena en prison. Le lendemain, ils partirent pour Sakai, où ils subirent le même traitement. Le 9 janvier, ils quittèrent cette ville, et, dans le trajet, le chef de l'escorte leur adjoignit de sa propre autorité François Dauto et Pierre Cosaqui, qu'il voyait suivre le convoi pour subvenir aux besoins des captifs, et qui, interrogés s'ils étaient chrétiens, avaient répondu qu'ils détestaient les dieux du Japon. Informé de cet incident, Tayco-sama ne put s'empêcher de dire : « Il faut avouer que les chrétiens ont véritablement du courage, et que rien ne leur coûte pour se soulager les uns les autres. » Le zèle des martyrs égalait leur intrépidité; car ils annonçaient l'Évangile sur toute leur route, surtout Paul Miki, Jésuite japonais, et frère de l'Ascension, Franciscain, familiarisé avec la langue du Japon. L'évêque ayant envoyé au devant des confesseurs les Jésuites Pasio et Rodriguez, frère Baptiste, commissaire des Franciscains, dont un rayon de la céleste lumière au sein de laquelle son âme allait s'élancer dissipait les préventions, dit avec une noble simplicité à Rodriguez : « Mon cher Père, il pourra bien arriver qu'on nous exécute si promptement que nous n'ayons pas le loisir de faire tout ce que nous souhaiterions. En ce cas, je vous supplie de présenter mes très-humbles respects au digne prélat qui gouverne cette Église, et d'assurer le R. P. vice-provincial, et tous les Pères de la Compagnie, que je suis infiniment mortifié de tous les chagrins que nous leur avons causés, et que je les prie instamment de vouloir bien nous les pardonner. » Rodriguez répondit qu'aucun Jésuite n'avait jamais révoqué en doute la droiture des intentions des Franciscains, qu'il priait, au nom de la Compagnie, d'oublier de leur côté les sujets de peine qu'on avait pu leur donner. En achevant cette explication, les religieux s'embrassèrent avec beaucoup de larmes. Cependant, vingt-six croix s'élevaient, en regard de la mer, sur une des collines dont Nanga-saki est presque environnée; et, comme beaucoup d'autres missionnaires et fidèles l'arrosèrent ensuite

s. Les mar-
 veur, tandis
 ur glorieuse
 ce, et pré-
 Après que
 que toute la
 lendemain,
 ent le même
 érent cette
 escorte leur
 acquis Dauto
 re le convoi
 ifs, et qui,
 avaient ré-
 Japon. In-
 ne put s'em-
 es chrétiens
 que rien ne
 les autres.»
 intrépidité ;
 leur route,
 et frère de
 sé avec la
 voyé au de-
 io et Rodri-
 es Francis-
 lumière au
 ancer disai-
 ble simpli-
 , il pourra
 romptement
 aire tout ce
 e vous sup-
 respects au
 se, et d'as-
 les Pères de
 mortifié de
 s causés, et
 r bien nous
 t qu'aucun
 ute la droi-
 qu'il priait,
 le leur côté
 ur donner.
 religieux
 nes. Cepen-
 regard de
 ga-saki est
 acoup d'au-
 rent ensuite



Martyrs de Nanga-Saki

Martiri di Nanga-Saki.

Mártires de Nanga-Saqui.



Martyre de Martha et de ses petits fils.

Martirio di Marta e de' suoi nipoti.

Mártirio de Marta y de sus nietos

[1023]

de lous
ou la
tyrs a
le P.
Miki,
pagnon
Rodrig
comba
uns au
attend
d'une
sterna
daient
Arrive
aperçu
ce qui
Les cr
bois e
les pie
lequel
cordes
les cu
écartés
qui les
tients
place
une e
telle s
tir par
côtés
encore
guise
l'exéc
qui ét
«Vous
vice,
pour a
répond
de la g
mon co
sentim
suadé
posés à
nous e
On att
de laq
y reçu
et ne
faisant
visage

de leur sang, on l'appela le *Mont des Martyrs* ou la *sainte Montagne*. Le 5 février, les martyrs arrivèrent à l'ermitage de Saint-Lazare, où le P. Pasio reçut la confession générale de Paul Miki, et les vœux de dévotion de ses deux compagnons, honorés du titre de novices. Le P. Rodriguez s'occupa de préparer les séculiers au combat, et les Franciscains se confessèrent les uns aux autres. Les martyrs, avertis qu'on les attendait sur la colline, s'avancèrent suivis d'une multitude immense: les chrétiens se prosternaient sur leur passage, et se recommandaient, les larmes aux yeux, à leurs prières. Arrivés au pied du monticule, du plus loin qu'ils aperçurent les croix ils coururent les embrasser, ce qui causa un nouvel étonnement aux infidèles. Les croix du Japon ont vers le bas une pièce de bois en travers, sur laquelle les patients posent les pieds, et au milieu une espèce de billot sur lequel ils sont assis. On les attache avec des cordes par les bras, par le milieu du corps, par les cuisses et par les pieds, qui sont un peu écartés. A ceux-ci on ajouta un collier de fer, qui leur tenait le cou fort roide. Quand les patients sont ainsi liés, on élève la croix, et on la place dans son trou. Ensuite le bourreau prend une espèce de lance, et en perce le crucifié de telle sorte, qu'il la fait entrer par le côté et sortir par l'épaule. Quelquefois on le perce des deux côtés en même temps; et, si le patient respire encore, on redouble aussitôt, afin qu'il ne languisse pas dans ce supplice. On allait commencer l'exécution, lorsque Jean Soan aperçut son père, qui était venu pour lui dire un dernier adieu. «Vous voyez, mon cher père, dit le saint novice, qu'il n'y a rien qu'on ne doive sacrifier pour assurer son salut. — Je le sais, mon fils, répondit le vertueux Japonais; je remercie Dieu de la grâce qu'il vous a faite, et je le prie de tout mon cœur de vous accorder jusqu'au bout des sentiments si dignes de votre état. Soyez persuadé que votre mère et moi sommes très-disposés à imiter un tel exemple; et plutôt au ciel que nous eussions eu l'occasion de vous le donner!» On attachait ensuite le martyr à la croix, au pied de laquelle le père eut le courage de se tenir. Il y reçut une partie du sang de son fils sur lui, et ne se retira que quand il l'eut vu expirer, faisant connaître, par la joie qui éclatait sur son visage, qu'il était plus charmé d'avoir vu son

enfant martyr, qu'il ne l'eût été de le voir élevé à la plus brillante fortune. Presque tous étaient attachés à leur croix et prêts à recevoir le coup mortel, lorsque le P. Baptiste, qui se trouva placé au milieu de la troupe rangée sur une même ligne, entonna le cantique de Zacharie, que tous achevèrent avec un courage et une piété qui électrisèrent les spectateurs chrétiens et attendrirent les infidèles. Quand le P. Baptiste eut fini, le petit Antoine, crucifié à côté du commissaire des Franciscains, l'invita à chanter avec lui le psaume *Laudate pueri Dominum*. Le religieux, absorbé dans une profonde contemplation, ne répondant rien, l'enfant le commença seul; mais, frappé quelques moments après, il alla l'achever dans le ciel avec les anges. Le premier qui mourut fut Philippe de Jésus; le P. Baptiste fut le dernier. Paul Miki prêcha du haut de sa croix avec une éloquence toute divine, et finit par une fervente prière pour ses bourreaux. (Pl. XCIX, n° 1.) Tous les confesseurs firent éclater leur zèle et leur joie; et ces grands exemples excitèrent, dans le cœur des fidèles qui en furent les témoins, une merveilleuse ardeur pour le martyr. Dès que les confesseurs eurent expiré, les gardes durent céder à l'effort de la multitude, avide de recueillir le sang dont la terre était teinte. Vers le soir, l'évêque, auquel on n'avait pas permis d'assister les martyrs à la mort, mais qui les avait vus mourir de sa fenêtre, vint, avec tous les Jésuites de Nangasaki, se prosterner au pied de leurs croix. Le ciel fit connaître par des signes sensibles la gloire dont il avait récompensé ces invincibles soldats de Jésus-Christ. Le vendredi qui suivit leur triomphe, on aperçut, au-dessus de la sainte montagne, comme trois colonnes de feu, qui brillaient en l'air et rendaient la nuit presque aussi claire que le jour. Ce phénomène dura deux heures: ensuite la colonne du milieu s'avança sur l'église du collège, et disparut. Plusieurs vendredis suivants, on vit encore au-dessus des croix quantité de lumières, ce qui peut faire juger que le martyr arriva un vendredi. Le troisième jour après la mort du P. Baptiste, quelqu'un lui ayant coupé un doigt du pied, il en sortit du sang. Au bout de deux mois, le corps du même saint, détaché de la croix, fut trouvé aussi blanc que s'il n'eût fait que d'expirer; on le vit même trembler jusqu'à trois

fois, et il sortit de la plaie de son côté une si grande abondance de sang, qu'on y trempa plusieurs mouchoirs. Un soldat italien, arrivé sur un navire portugais au Japon, et qui assista à ce martyre, ayant reçu dans son chapeau du sang du même P. Baptiste, du P. de l'Ascension, de Paul Miki, et d'un quatrième confesseur, et l'ayant mis ensuite dans un vase de porcelaine, le porta à Macao, où il fut visité par le vicaire général, en présence de six Franciscains, d'un Dominicain, de deux Jésuites, d'un médecin, et de plusieurs autres témoins, qui le trouvèrent liquide, sans odeur, et aussi vermeil que s'il eût encore coulé des plaies. Nous omettons d'autres merveilles, pour ajouter seulement qu'Urban VIII, trente ans après, décerna aux vingt-six confesseurs de Jésus-Christ, les honneurs des saints martyrs que l'Eglise vénère, et qu'il permit d'en faire l'office dans toutes les églises de la Compagnie de Jésus pour les trois Jésuites, et dans celles de l'ordre de saint François pour les vingt-trois autres, parce que les séculiers étaient du tiers ordre.

Au mois de mars 1597, Tayco-sama, instruit que l'île de Kiouiou était encore remplie de missionnaires, prescrivit de les embarquer, à l'exception du P. Rodrigue, son interprète, et de deux ou trois Jésuites, dont l'intérêt spirituel des Portugais réclamait la présence à Nangasacki. L'évêque du Japon, Pierre Martinez, qui avait besoin d'aller conférer avec le vice-roi des Indes, fit alors voile pour Goa, mais il mourut en route; et, au mois d'octobre, des Portugais, déguisés en Jésuites, affectèrent de se montrer sur un vaisseau à la veille d'appareiller, pour donner le change aux autorités japonaises, tandis que la plupart des cent vingt-cinq véritables apôtres, répandus dans l'archipel, y continuaient leurs travaux. Cet innocent stratagème du P. Gomez sauva sa mission, que l'arrivée des Franciscains Jérôme de Jésus et Gomez de Saint-Louis exposa à un danger nouveau en 1598. Gomez de Saint-Louis, saisi bientôt, fut embarqué pour Manille; mais Jérôme de Jésus, qui connaissait le Japon, où il avait fait un premier voyage, échappa aux recherches.

La nouvelle de la mort de Tayco-sama, arrivée le 16 septembre 1598, sans que le P. Rodrigue, qui entretenait ce prince à ses derniers moments, eût obtenu sa conversion, détourna

d'abord l'attention loin des missionnaires et des chrétiens, que consolait la présence de Louis Serquerra, conducteur de l'évêque, et celle du P. Valignani. Ensuite, la guerre de Corée, ayant pris fin, en 1599, le retour de troupes dévouées aux princes chrétiens, qui les avaient conduites à la victoire, fut un nouveau motif de sécurité pour les disciples de Jésus-Christ. On rétablit peu à peu les églises, les collèges, les séminaires, et les choses furent remises presque sur le même pied qu'avant le premier édit de Tayco-sama contre le christianisme. Cette heureuse réaction, à laquelle une persécution dans le Firando fit seule exception, répandit beaucoup de douceur sur les derniers moments du P. Pierre Gomez, dont le P. François Paolo de Bologne fut le successeur en qualité de vice-provincial. Enfin l'apothéose de Tayco-sama, célébrée avec une pompe extraordinaire, appelant un nouveau mépris sur les sectes du Japon, affermit et propagea, au contraire, l'estime pour la religion chrétienne, à tel point qu'il s'opéra, en 1599, soixante-dix mille conversions, dont vingt-cinq mille dans la seule province de Figo. L'année 1600 ne fut pas moins féconde; mais les Jésuites ne recueillirent pas avec une joie sans mélange ce qu'ils avaient semé avec tant de peine: ils avaient le pressentiment que la tranquillité ne leur était passagèrement donnée qu'afin de se préparer à de nouveaux combats.

Dayfu-sama (grand Gouverneur), chef de la régence pendant la minorité du fils de Tayco-sama, aspirant à s'emparer du pouvoir suprême, une ligue, dans laquelle entra Augustin Taucamidono, alors daï-mio de Figo, se forma contre lui. Jecuridono, daï-mio de Tango, attaché au parti du régent, prévint le cas où ses adversaires forceraient la ville d'Osaka, dans laquelle il laissait Grâce, et ordonna à son intendant de soustraire cette princesse à l'ennemi, en lui tranchant la tête et en mettant le feu au palais. La prévision de Jecuridono se réalisa en effet. Aussitôt l'intendant va se jeter aux pieds de Grâce, lui communique l'ordre de son époux, et lui proteste qu'aucun de ses serviteurs ne lui survivra. La princesse l'écoute avec sang-froid. « Vous savez que je suis chrétienne, lui dit-elle, et que la mort n'a rien qui effraye les disciples de la véritable religion. Cette loi sainte m'ordonne d'obéir à celui que nos mœurs

ont rendu le maître de ma vie; mais je ne puis penser sans frémir à ce que vous deviendrez pour toute l'éternité, si vous persistez dans votre aveugle idolâtrie. Ne me refusez pas la grâce que je vous demande, et qui sera la dernière que je vous demanderai jamais : c'est de vous contenter d'exécuter les ordres du prince en ce qui me concerne, et de ne point attendre à vos jours. En prescrivant le suicide, les lois du Japon sont injustes, et elles ne vous excuseraient pas au tribunal du Maître de la vie et de la mort. Elle entre alors dans son oratoire, où, prosternée devant son crucifix, elle s'offre en sacrifice à la majesté divine, et accepte la mort en expiation de ses péchés. Puis elle appelle ses femmes, les embrasse avec tendresse, et leur dit que, puis qu'il n'y a point d'ordre de les faire mourir, et qu'elles sont toutes chrétiennes, leur conscience les oblige à sortir du palais avant qu'on n'y mette le feu. Au milieu de la désolation générale, elle a seule l'air serein, se disposant à la mort comme si elle réglait les préparatifs d'un voyage de plaisir. Elle entre encore dans son oratoire, et bientôt avertit l'intendant qu'il peut, quand il voudra, exécuter les ordres de son maître. Le serviteur répond qu'il n'attend plus que les siens, se jette à ses pieds, et la prie de nouveau de lui pardonner. Aussitôt Grâce se met à genoux, baise elle sa robe, et, en prononçant les noms sacrés de Jésus et de Marie, reçoit le coup qui lui tranche la tête. Ainsi mourut la princesse. Les accomplis, et peut-être la plus fervente chrétienne, du Japon. On couvrit son corps d'un drap d'or; les serviteurs qui n'étaient pas chrétiens s'enfermèrent dans une chambre voisine, s'y fondirent tous le ventre, et, l'un d'eux ayant mis le feu à une trainée de poudre, le palais, rempli de matières combustibles, fut bientôt réduit en cendres; mais les chrétiens distinguèrent les ossements de Grâce, qu'ils portèrent au P. Gneschi, alors en résidence à Osaka. Il fit à la princesse un service solennel, dont le dai-mio de Tango lui sut gré. Ce prince, ramené à Osaka par les chances de la guerre, subvint même aux frais d'un second service, auquel il assista. Ayant appris que les obsèques avaient été suivies d'abondantes aumônes, « il faut convenir, dit-il, que ces religieux étrangers sont des hommes tout autres que nos bonzes. » Augustin

Tucamidono, tombé au pouvoir de Dayfu-sama, ne termina point par une mort moins chrétienne une vie illustrée par la conquête de la Corée : on trouva dans la fourrure de sa robe une lettre adressée à sa famille, qu'il exhortait à se soumettre aux ordres du ciel et à demeurer fidèle au service de Dieu, dont les rigueurs mêmes ont des charmes inexprimables.

Dayfu-sama, bien qu'il n'aimât point les chrétiens, se montra d'abord par politique favorable à leurs pères spirituels : un édit permit aux Jésuites de s'établir à Osaka, à Miyako et à Nanga-saki. Dans ces conjonctures, rien ne pouvait venir plus à propos qu'un renfort d'ouvriers évangéliques, si tous eussent agi de concert. Or, des Franciscains, des Augustins et des Dominicains arrivèrent ensemble des Philippines, l'an 1601 (1). Les premiers allèrent reprendre leur ancien établissement à Miyako; les seconds passèrent dans le Boungo, et s'établirent à Ousouki; les troisièmes, c'est-à-dire le P. François Morales, vice-provincial, avec les Pères Thomas Hernandez, Alfonso de Mena, Thomas de Zumarraga, et le convers Jean, s'arrêtèrent dans la petite île de Coxiqui, dépendante du Satsouma (2). Ce fut aux Quatre-Temps de septembre de cet même année 1601, que Serqueyra promut au sacerdoce les premiers prêtres séculiers du Japon, commençant ainsi à organiser un clergé indigène, que l'impossibilité d'établir des séminaires ne permit pas de constituer sur des bases assez larges. L'année suivante, 1602, fut remarquable par l'arrivée d'une troupe d'illustres missionnaires jésuites : à la tête desquels étaient les Pères Charles Spinola, Génois, et Jérôme des Angelis, Sicilien.

Ils trouvèrent le christianisme florissant sous le sceptre du chef de la régence, qui s'était fait donner par le daira le titre de koubo-sama ou adougoun. Seulement, une persécution locale désolait le Figo. Cinq Jésuites avaient expié par une dure captivité le courage avec lequel ils venaient de prodiguer les secours spirituels dans la ville d'Oudo, qu'assiégeait Canzugedono, nouveau dai-mio de la province; et le P. Alfonso Gonzalez, leur supérieur, auquel

(1) Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, t. II, p. 82.

(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1602.

plus de la moitié du Figo devait sa conversion, était mort, épuisé de souffrances, au mois de mars 1601. Canrugedono, sectateur de Fo, s'avisa d'obliger tous les notables d'Yatsou-siro à embrasser sa secte. Il commença par Jean Minami Gorosaimon et Simon Gifoye Taquenda, dont les amis ne négligèrent rien pour obtenir d'eux au moins un signe équivoque de soumission à la volonté du dai-mio. Ce qui les choqua le plus, ce fut de voir les femmes des deux chrétiens et la mère de Simon les exhorter avec chaleur à persévérer dans la foi. Ils en informèrent le prince, qui ordonna aussitôt de conduire Jean et Simon dans une bourgade voisine, nommée Cumamoto, où ils seraient décapités, et de mettre les trois femmes en croix. A peine Jean Minami connut-il cet ordre, que, sans attendre qu'on le lui notifiât, il partit pour Cumamoto, et alla trouver le gouverneur, qui était son ami. Ce dernier essaya, mais en vain, d'ébranler sa constance. Il le fit asseoir à sa table, et, à l'issue du repas, lui montra l'arrêt de mort signé de la main du dai-mio. Le confesseur ayant dit qu'il aurait voulu que le prince, pour qui il était prêt à sacrifier ses biens et sa vie, eût mis sa fidélité à une autre épreuve, mais que son premier maître était Dieu, et qu'il s'estimait heureux de répandre son sang en témoignage de sa foi, le gouverneur le fit conduire dans une autre chambre où on lui trancha la tête, le 8 décembre 1602. Le martyr avait trente-cinq ans. Le même jour, le gouverneur, après avoir fait prévenir Simon Taquenda qu'il désirait l'entretenir en présence de sa mère et de sa femme, partit pour Yatsou-siro. En entrant chez son ami, les larmes lui vinrent aux yeux, et Taquenda attendri ne put retenir les siennes. Jeanne, mère du chrétien, étant survenue, « Je dois, lui dit-il, aller rendre compte au dai-mio des dispositions dans lesquelles j'aurai laissé votre fils, et j'attends de votre prudence les avis salutaires dont il a besoin pour ne pas s'obstiner dans des sentiments que le prince réprouve. — Je n'ai rien à dire à mon fils, répondit la vertueuse mère, sinon qu'on ne saurait acheter trop cher un bonheur éternel. — Mais, s'il n'obéit pas au dai-mio, vous aurez la douleur de lui voir trancher la tête. — Plût à Jésus-Christ, que j'adore, qu'il me fût donné de mêler mon sang avec le sien ! si vous consentez à me procurer cette grâce, vous

me rendrez le plus grand service que je puisse attendre du meilleur de mes amis. » Le gouverneur, persuadé qu'il viendrait plus aisément à bout de Taquenda s'il le séparait de cette généreuse chrétienne, le fit conduire chez un idole, où on lui livra les plus vifs combats, mais sans succès. Enfin le gouverneur lui envoya, dans la soirée, un de ses parents pour lui signifier, et pour exécuter en même temps, l'arrêt de mort. Taquenda le reçut comme une grâce attendue avec impatience ; il se retira un moment pour prier, et alla ensuite faire part de l'heureuse nouvelle à sa mère Jeanne et à sa femme Agnès. Les deux héroïnes, qui reposaient en ce moment, se levèrent aussitôt, sans manifester la moindre émotion, et firent elles-mêmes les préparatifs de l'exécution, dont elles devaient être témoins, d'après l'arrêt. Taquenda, de son côté, mettait ordre, avec la même tranquillité, à ses affaires domestiques. Tout étant prêt, Agnès se jeta aux pieds de son époux, qu'elle conjura de lui couper les cheveux, parce qu'elle voulait renoncer au monde, si on ne la faisait pas mourir. Taquenda hésitait : mais, sa mère l'ayant prié de donner cette dernière satisfaction à sa compagne, il le fit. Sur ces entrefaites, un apostat, nommé Figida, attiré par la nouvelle de la condamnation chez Taquenda, s'étonna qu'une maison, où il s'attendait à trouver le deuil et les larmes, fût remplie d'une si douce joie. Il ne put voir sans être ému des femmes en prières, des serviteurs saintement occupés, des chrétiens consolant ceux qui croyaient avoir perdu l'espérance de mourir pour Jésus-Christ, et félicitant Taquenda de son triomphe. Figida court embrasser le confesseur, loue son courage, se reproche sa propre infidélité, et promet de la réparer, quoi qu'il doive lui en coûter. Le martyr, après avoir béni Dieu de cette dernière consolation, embrasse sa mère et sa femme, récompense et congédie ses serviteurs, se recueille un moment au pied d'un crucifix, et présente sa tête à l'exécuteur, qui la tranche d'un seul coup, le 9 décembre, deux heures avant le jour. Les deux chrétiennes prennent alors la tête du confesseur, l'embrassent à l'envi, et, en l'offrant au ciel, conjurent le Seigneur, par les mérites d'une mort si précieuse, d'agréer aussi le sacrifice de leur vie. Elles passent ensuite tout le jour en prières, pour obtenir de Dieu la grâce

je puisse
gouverner
cette grande
un idéal
combats,
sur lui en-
se pour lui
mps, l'ar-
sine grâce
n moment
de l'hon-
ne femme
ent on ce
nifester la
s les pré-
aient être
son côté,
été, à ses
Agnès se
conjura de
e voulait
iait pas
sa mère
satisfac-
trefaites,
r la nou-
nda, s'é-
à trouver
si douce
mmes en
épée, des
ent avoir
e-Christ,
p. Fligida
ourage,
romet de
éter. Le
dernière
me, ré-
recueille
écoute sa
cul coup,
our. Les
du con-
l'offrant
mérites
le sacri-
tout le
la grâce

du martyre. Vers le soir, elles sont agréablement surprises de voir entrer Madeleine, veuve de Jean Minami, avec son neveu Louis, âgé de huit ans. Madeleine, en leur annonçant qu'elles seront toutes trois crucifiées cette nuit-là même avec l'enfant, les jette dans des transports de joie si extraordinaires, qu'elles demeurent quelque temps comme hors d'elles-mêmes. Revenues de cette espèce de ravissement, elles éclatent en actions de grâces : c'est à qui relèvera le plus la gloire du martyre. Le petit Louis, dont le bonheur rejaillit sur son visage, et chez qui la grâce supplée à la raison, parle avec délices de l'honneur de verser son sang pour Jésus-Christ. On attendit, pour les mener au supplice, que le jour eût entièrement disparu. Afin de leur épargner la fatigue du trajet et la honte d'être exposés aux insultes de la populace, on les transporta en litière. C'était peut-être la première fois qu'on infligeait ce genre de supplice à des personnes de ce rang : mais les servantes de Jésus-Christ ne se plaignirent que des ménagements qu'on avait pour elles. La mère de Simon Taquenda demanda même avec instance qu'on la clouât à sa croix, pour être, disait-elle, plus semblable à son divin Sauveur. Les bourreaux répondirent qu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre ; ils se contentèrent de la lier, selon la coutume, et l'élevèrent ensuite. L'illustre Japonaise, voyant devant elle une assez grande multitude accourue à ce spectacle malgré l'obscurité de la nuit, parla avec beaucoup de force de la fausseté des sectes du Japon. Elle n'avait pas encore fini, lorsqu'on lui porta un grand coup de lance qui la blessa, mais légèrement : le bourreau redoubla sur-le-champ, et lui perça le cœur. Louis et sa tante furent alors liés, et élevés vis-à-vis l'un de l'autre. Tandis que Madeleine exhortait son fils adoptif, en qui on ne remarquait que les élans d'une piété angélique, un bourreau, qui le voulait percer, le manqua aussi, le fer n'ayant fait que glisser. Dans la crainte qu'il ne s'effrayât, Madeleine lui cria d'invoquer Jésus et Marie. Louis, aussi tranquillement que si rien ne fût arrivé, fit ce que la voix maternelle lui suggérait. Aussitôt, il reçut un second coup, sous lequel il expira ; et le soldat n'eut pas plus tôt retiré le fer de la plaie du fils, qu'il alla le plonger dans le sein de la mère. Agnès restait seule. Sa jeunesse, sa beauté ravissante,

sa douceur et son innocence, attendrirent jusqu'aux exécuteurs. Elle pria agenouillée au pied de sa croix, et personne ne se présentait pour l'y attacher. Elle s'en aperçut ; et, afin d'engager les soldats à lui rendre ce service, elle s'ajusta elle-même sur le bois fatal le mieux qu'il lui fut possible. La grâce et la modestie de ses mouvements achevèrent de percer les cœurs les plus insensibles. Enfin quelques misérables, poussés par l'espoir du gain, lui servirent de bourreaux. Comme ils ne savaient pas bien manier la lance, ils lui portèrent quantité de coups avant de la blesser à mort. Tout le monde souffrait à la vue de cette boucherie, et peu s'en fallut qu'on ne se jetât sur ces malheureux pour les mettre en pièces. Agnès seule paraissait insensible : elle ne cessa de bénir le ciel, et de prononcer les noms salutaires de Jésus et de Marie, qu'au moment où elle fut atteinte au cœur. Ces sanglantes exécutions, au lieu de disposer les chrétiens du Figo à l'apostasie, les confirmèrent dans la foi. Canzugedono apprit surtout avec dépit que le parent de Simon Taquenda, qui avait décollé ce martyr, touché de ce qu'il avait vu, venait de demander et de recevoir le baptême : il porta ensuite à l'évêque du Japon le sabre teint du sang du confesseur, protestant que son unique désir était de subir un pareil sort. On demanda au dai-mio la permission d'enterrer les quatre corps qui étaient restés sur les croix ; mais il la refusa, en sorte qu'on fut réduit à recueillir les ossements à mesure qu'ils tombaient. On les mit dans des caisses séparées, et on les envoya à Nanga-saki, où ils reçurent, par ordre de l'évêque, tous les honneurs qui leur étaient dus. Le prélat fit aussi dresser des actes juridiques de ce martyre, et il les expédia à Rome. La persécution, continuée dans le Figo, ne paraissait pas devoir s'étendre dans les provinces voisines, dont les dai-mio étaient ou chrétiens ou favorables au christianisme. Canzugedono s'étonnant que Jecundono, alors dai-mio de Bouzen, n'omit jamais, au jour anniversaire de la mort de Grâce, de faire célébrer un service pour le repos de son âme, et de prendre ensuite son repas avec les Jésuites, Jecundono, indigné de ses invectives contre la religion chrétienne, lui donna un démenti, et mit le sabre à la main : heureusement, on s'interposa entre eux. Terazaba, apostat du chris-

tiens, et maître de l'île d'Amakusa, y abattit toutes les églises, mais se brisa contre l'invincible fidélité des chrétiens à leur foi. Le daimio de Satsuma, dont les Portugais et les Espagnols fréquentaient les ports, n'avait garde d'en venir à des violences. Celui de Nagato fut plus emporté. Melchior Bugondono ayant refusé d'abjurer le christianisme, il le condamna à avoir la tête tranchée. A cette nouvelle, le confesseur sollicita la faveur d'être traîné auparavant dans toutes les rues d'Amanguchi, afin de participer ainsi aux ignominies du Sauveur des hommes; mais le prince, au lieu de donner de la publicité à l'exécution, voulut, par crainte, qu'elle eût lieu chez Melchior, dont la femme, les enfants, le gendre et les neveux obtinrent la même palme. Un aveugle, nommé Damien, réduit à mendier de porte en porte, et qui, en l'absence des missionnaires, opérait des conversions admirables, fut, à l'instigation des bonses dont il confondait la mauvaise foi, condamné aussi à perdre la tête. Ces faux prêtres exercèrent leur fureur jusque sur son cadavre, qui fut coupé en morceaux et jeté dans la rivière; mais les chrétiens sauvèrent la tête et le bras gauche, qu'ils donnèrent à l'évêque du Japon. Contrariée sur quelques points, la religion florissait dans la plupart des grandes villes qui obéissaient immédiatement au séougoun, lequel, sur ces entrefaites, fit donner par le daimi à son fils le titre de xogun-sama: preuve assez évidente de l'intention où il était de perpétuer le pouvoir suprême dans sa famille, au préjudice de son pupille Fide-Jori. Seulement, l'imprudence d'un Espagnol indisposa le séougoun contre les religieux venus des Philippines. Il lui arriva de parler de la conquête des Moluques, pour laquelle on accumulait alors les armes et les munitions à Manille (1): aussi le monarque japonais, confirmé dans la pensée qu'il ne pouvait trop se prémunir contre des voisins si entreprenants, ordonna d'expulser du Japon tous les religieux espagnols, réputés leurs émissaires. Nonobstant les mesures prises en conséquence de cet ordre, on n'en découvrit aucun. Du reste, autant le séougoun montrait de défiance à l'égard des missionnaires venus des Philippines,

autant il semblait bienveillant pour ceux que les navires portugais amenaient de Macao; et le séminaire des nobles fut alors rétabli par les Jésuites dans tout son lustre à Nanga-aki. On comptait au Japon, à la fin de 1668, dix-huit cent mille chrétiens, et ce nombre augmentait tous les jours.

Si le christianisme se maintenait dans l'île de Kionsiou, la gloire, après Dieu, n'en était due à personne plus qu'à Sanche, prince d'Omoura. La défection de ce prince, causée par une injuste prévention contre les Jésuites François Pasio et Jean Rodriguez, qu'il crut avoir été contraires à ses intérêts auprès du séougoun, ternit l'éclat de sa vie antérieure. Au contraire, Constantin Josicmon, celui peut-être de tous les Japonais qui avait le plus déshonoré le caractère de chrétien, fit oublier sa double apostasie et ses persécutions, en acceptant avec une résignation admirable les épreuves qui marquèrent la fin de sa vie; épreuves telles, que, dépouillé de tout, il aurait souvent manqué du nécessaire sans le secours du P. Gnocchi. Dès lors, bien que le christianisme se propageât dans les classes inférieures, on vit rarement les princes du Japon embrasser la loi de Jésus-Christ, et ce fut surtout à cela qu'on reconnut qu'au fond le séougoun ne lui était pas favorable. Après avoir accueilli avec distinction Louis Serqueyra, évêque du Japon, que cette réception encouragea à visiter les provinces, il accorda aux instances de la mère de Fide-Jori, son pupille, un édit qui défendait d'embrasser la religion des Européens, et ordonnait à tous les Japonais convertis d'y renoncer. Il est vrai que cet édit ne fut publié qu'à Osaka, résidence de Fide-Jori, dont la mère revint d'ailleurs à d'autres sentiments. Il est vrai encore que le séougoun voulut que le P. Pasio, vice-provincial des Jésuites, vint le voir à Sourouga, et qu'il visitât le xogun-sama, son fils, à Yedo. Mais les Jésuites, ne s'aveuglant pas sur l'état réel de l'Église du Japon, comprenaient que le séougoun ne ménageait les chrétiens que parce que leur nombre était assez considérable pour secourir efficacement ou pour faire échouer le dessein qu'il avait de se rendre maître absolu de l'empire. Ils ne gottèrent qu'à demi la douceur de ces jours d'automne, à la veille d'un triste hiver. Cependant l'évêque profitait du

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 190, col. 1.

salua pour visiter les chrétiens de l'île de Kionia.

Indépendamment des Jésuites, les Dominicains évangélisaient les îles qui dépendent du Satsouma, et la partie du Fizen où est la principauté d'Isafy. Le P. Moreno, du couvent de Ségovie, et cinq autres Frères-Prêcheurs, faisaient voile pour leur venir en aide, lorsque, auprès de la Guadeloupe, atteints par les flèches des idolâtres, ils succombèrent glorieusement en 1604 (1). Quoique privés de ce renfort, les apôtres dominicains opérèrent beaucoup de conversions. Le prince Tono, dans l'île Coxiqui, affecta deux cents sacs de riz par an pour leur nourriture ; mais le P. Morales et ses compagnons, fidèles au vœu de pauvreté, refusèrent cette allocation (2). Fontana (3) dit qu'en 1607, un officier d'une haute naissance, que le daimio de Satsouma estimait beaucoup, vint les trouver, et qu'ayant été instruit dans la foi, il demanda le baptême. Les religieux refusèrent de le lui conférer, parce qu'un édit du prince déclarait que tout militaire qui abandonnerait sa loi encourrait la peine de mort ; cependant, ils finirent par acquiescer à ses prières, et le régénérèrent dans l'eau baptismale, en lui imposant sur les fonts sacrés le nom de Léon. Le daimio donna au nouveau chrétien l'option ou d'abjurer le baptême qu'il venait de recevoir, ou de subir la peine de mort dans trois jours. Cet officier, que l'on n'avait point emprisonné, parcourut alors les villes voisines, cherchant un ministre de l'Évangile. Il rencontra un frère convers dominicain, qui le fortifia dans la foi, lui apprit à ne pas craindre la mort, et lui donna le rosaire de la sainte Vierge et l'image du crucifix. Après avoir reçu la bénédiction du frère, Léon retourna auprès du daimio, auquel il dit qu'il ne pouvait abjurer la foi chrétienne, qu'en conséquence il était prêt à mourir. Le prince ayant ordonné qu'on le décapitât, il s'agenouilla, tira de son sein le rosaire et l'image, et pria en baisant fréquemment ces pieux symboles ; puis, il replia l'image qu'il remit dans son sein, entoura son bras gauche du rosaire, et, se tournant vers l'exécuteur : « Donne-moi la mort temporelle, lui

dit-il, afin que je revoie la vie éternelle. » Sa tête fut tranchée le 1^{er} novembre 1607, et son sang recueilli avec vénération par les catholiques présents à son supplice. Les Dominicains possédèrent bientôt jusqu'à trois églises dans le Fizen, d'où les Pères Alfonso de Mena et Thomas du Saint-Esprit écrivirent, le 10 mars 1608, la lettre que l'illustre Diégo Advarte fit lire au chapitre général de son ordre en 1610 (1). Comme elle donne une idée de l'état de cette mission, nous la consignons ici. « Depuis notre départ de ce pays, le roi (daimio) du Fizen a toujours continué de nous favoriser. L'année dernière, il nous accorda une place dans ses terres pour y bâtir une église, que nous avons dédiée sous l'invocation de Notre-Dame du Rosaire. Depuis ce temps, nous concevons de nouvelles espérances pour l'avancement de la religion ; car les Japonais, sensibles à la tendresse que nous avons pour eux, demandent tous les jours de se faire chrétiens. Le roi ne s'oppose point à leurs désirs : il les seconde, au contraire, puisque, cette année encore, il nous a donné des emplacements considérables dans les deux plus grandes villes de son royaume. Ce prince fait sa résidence ordinaire dans l'une de ces villes, et un de ses oncles demeure dans l'autre. Ce dernier, ayant séjourné quelques jours à Fizen, est venu avec la reine dans notre maison, et s'est entretenu familièrement avec les religieux sur les moyens d'établir d'une manière solide la foi dans le pays. Le christianisme fait déjà beaucoup de progrès par la protection de ce prince. Au moment où j'écris, on nous apporte du bois pour bâtir notre maison, et je suis extrêmement pressé, parce qu'il y a plusieurs personnes qui demandent le baptême. Vous savez, mon R. P., que ce pays est bon : l'air y est plus sain que dans le reste du Japon. Les habitants, affables et honnêtes, ont beaucoup de jugement ; ce qui nous fait espérer qu'on pourra aisément les instruire des vérités de notre foi, et qu'avec la grâce du Seigneur nous ferons tous les jours de nouvelles conversions, sans être exposés aux contradictions que nous avons essayées dans le royaume de Satsouma. Au reste, comme V. R.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*.

(2) *Ibid.*, an. 1605.

(3) An 1607.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 196, col. 1. Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. V, p. 201.

n'ignore pas quelle est la vie pénitente de nos religieux de la province du Saint-Rosaire, tant pour les vêtements et la nourriture que pour la suite du chœur, les prédications et les courses continuelles qu'on est obligé de faire, afin de visiter et d'encourager les chrétiens dispersés dans divers territoires, il me suffit de vous dire que nous suivons ici les mêmes pratiques; et, quoiqu'il n'y ait que deux religieux dans chaque maison du Japon, ils se lèvent exactement à minuit pour réciter matines et vaquer à l'oraison. Nous nous appliquons avec d'autant plus de soin à apprendre la langue du pays, que nous espérons y faire de plus grands fruits. Je ne dois pas vous dissimuler que l'estime que les grands de ce royaume font de la science et de la sainteté de nos religieux, et le motif qui a porté le roi à nous donner une maison dans sa capitale, sont principalement fondés sur l'idée qu'ils ont de notre désintéressement. Le prince a cru avoir achevé notre éloge en nous appelant *Xazinofin*, c'est-à-dire des hommes qui méprisent les choses de ce monde et qui n'ont d'autre désir que de travailler au salut des âmes. Tant que les missionnaires se comporteront de manière à convaincre ceux à qui ils annoncent l'Évangile qu'ils n'ont que du mépris pour les biens de la terre, ils feront du fruit; car c'est le moyen le plus efficace pour mériter la confiance des Japonais. C'est par ce moyen que les religieux de saint François ont obtenu de l'empereur du Japon la permission de bâtir un couvent dans la ville de Nanga-saki, où un habitant de Manille leur a acheté une maison. Nous espérons que nous aurons bientôt la même permission, parce que les Portugais et les Japonais, même dans cette ville, témoignent une égale affection à nos religieux. »

Le maître général et tout le chapitre, animés d'un même zèle, prirent de nouveaux arrangements pour l'accroissement des missions parmi les Gentils; et il fut ordonné que, dans chaque province de l'ordre, surtout dans les États du roi d'Espagne, on établit incessamment l'étude des langues orientales. Les provinciaux, chargés de l'exécution de ce décret, furent invités en même temps à redoubler d'attention pour le choix des missionnaires qui devaient passer dans les Indes, afin de ne destiner à cet emploi que les religieux dont la capacité et les mœurs pouvaient faire espérer

les succès qu'on se proposait d'obtenir. A peine Diégo Advarte fut-il de retour en Espagne, qu'il en fit partir la même année plusieurs missionnaires (1). De ce nombre, fut le P. Alfonse Navarette, dont Diégo Advarte, qui l'avait enrôlé dans cette sainte milice, a retracé la vie et le martyre.

CHAPITRE XXIV.

Mesures prises par Siccus pour la propagation de la foi. — Missions des divers ordres au Japon.

Le chapitre célébré à Paris en 1611, et présidé par Galamini, fut suivi en 1612 d'un autre chapitre, tenu à Rome et présidé par le nouveau maître général Séraphin Siccus (2). La présence des supérieurs des provinces dominicaines récemment établies, soit dans l'Amérique, soit dans les Philippines, et dans les autres parties des Indes, permit à Siccus d'être exactement instruit de l'état de ces missions lointaines, et de ce qu'il y avait à faire pour l'accroissement de la foi parmi les peuples du Japon, où la parole de Dieu était annoncée avec fruit, quoique souvent au prix des persécutions. Après avoir loué le zèle des missionnaires présents et les avoir exhortés à la persévérance, le sage maître général leur donna plusieurs avis qu'ils devaient communiquer à leurs collaborateurs actuels et futurs. Ses recommandations eurent principalement pour objet la manière d'établir le christianisme, et la conduite à tenir avec les missionnaires des autres ordres religieux. Parmi les nouveaux chrétiens qui vivaient sous la domination des princes infidèles, il n'était pas rare d'en trouver qui, peu instruits ou peu réglés dans leurs mœurs, succombaient dès la première persécution; en sorte qu'on les voyait, successivement idolâtres, chrétiens et apostats, déshonorer, par la tache de leur désertion, la sainteté

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 191.

(2) *Ibid.*, p. 90.

ir. A peine
Espagne,
sieurs mis-
P. Alfonse
'avait en-
acé la vie

de la foi. —

et présidé
autre cha-
veau mai-
sance des
écemment
es Philip-
, permit à
tat de ces
ait à faire
peuples
annoncée
des per-
des mis-
tés à la
ral leur
commu-
t futurs.
palement
ristianis-
mission-
armi les
a domi-
pas rare
à réglés
première
uccessi-
desho-
sainteté

e l'ordre

du christianisme. Ce fut afin de prévenir ces scandales, que Siccus enjoignit aux Dominicains de ne point se hâter d'admettre au baptême tous les infidèles qui le demanderaient; mais d'éprouver les néophytes autant que les circonstances le permettraient, de les instruire également des mystères de la foi et des maximes de l'Évangile, de s'assurer de la sincérité de leur volonté et de leur conversion, et de ne jamais tolérer le mélange honteux des superstitions païennes avec la religion de Jésus-Christ. Ce fut dans le même esprit de zèle et de sollicitude, que Siccus exhorta les missionnaires de son ordre à conserver toujours la paix et la charité avec les autres ministres de la parole, à quelque institut qu'ils appartenissent. Il était persuadé que, si les hommes apostoliques ne combattaient pas de concert, et avec les mêmes armes, l'idolâtrie et le péché, ils ne réussiraient pas à établir d'une manière solide le règne du Sauveur; parce qu'ils ne pourraient ni édifier les peuples, ni leur faire respecter les maximes de la religion, qu'on ne leur verrait pas mettre en pratique dans leur conduite. Avant de congédier les provinciaux du Pérou et des Philippines, Siccus déclara qu'il ne tarderait point à leur envoyer de nouveaux ouvriers évangéliques, et il en choisit, en effet, un certain nombre qui partirent pour les missions étrangères avec les pouvoirs et les privilèges que Paul V leur avait accordés par sa Bulle : *Cælestium munerum thesauros*.

Dans le chapitre réuni l'an 1615 à Bologne, le P. Siccus porta un décret pour établir, dans la ville de Manille, capitale des îles Philippines, un collège qui fût comme un séminaire de théologiens et de missionnaires, appliqués à l'étude des langues étrangères, et toujours prêts à aller annoncer Jésus-Christ dans tous les lieux où l'on voudrait les envoyer; c'est-à-dire, sans doute, que le collège de Saint-Thomas, qui existait déjà, reçut ainsi une sanction nouvelle et un grand développement : mesure d'autant plus opportune, que le provincial des Philippines était chargé du soin de faire passer des missionnaires de son ordre dans les royaumes voisins encore idolâtres. Le premier soin du maître général, dans le chapitre célébré à Lisbonne au mois de juin 1618, fut de s'assurer de l'exécution de ce décret et de l'état où se trouvait le collège de Manille.

L'Espagne et le Portugal, depuis leurs conquêtes dans les Indes occidentales et orientales, étaient en possession d'y envoyer des ministres de l'Évangile; et il faut leur rendre cette justice, que seuls ils ont fourni un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques pour la conversion des Américains, des Asiatiques, des Chinois, des Japonais, que tous les autres royaumes chrétiens ensemble. A Lisbonne, le P. Siccus voulut que les provinciaux d'Espagne, d'Aragon et de Portugal lui rendissent compte du nombre, de l'âge, des mœurs, de la capacité et des autres qualités des sujets sur lesquels on pouvait compter pour secourir les missions. Ce secours était nécessaire, et devait être d'autant plus prompt qu'on venait d'apprendre que la persécution, dans les terres des infidèles, avait été fort violente les dernières années, et que la plupart des anciens missionnaires en avaient été les victimes avec presque tous leurs catéchistes et plusieurs de leurs nouveaux chrétiens. Mais il convient de parler avec détail du Japon.

Le feu de la persécution avait consumé, dans la province de Figo, d'illustres victimes. Joachim Girozayemon, Faciemon, Michel Mizuisi, et Jean Tingoro, directeurs d'une confrérie de la Miséricorde, formée sur le modèle de celle de Nanga-saki, furent jetés dans une prison, où Joachim périt de misère. Canzugedono ayant ordonné de trancher la tête aux survivants et à leurs enfants, on conduisit les trois confesseurs, la corde au cou, hors de la ville de Yatsou-siro, tandis que les soldats allaient chercher leurs trois fils. Thomas, âgé de douze ans, fils de Faciemon, courut paré de ses plus beaux habits au-devant des gardes; puis, ayant rencontré son père à la porte de la ville, il s'élança dans ses bras et l'embrassa avec des transports de joie. Pierre, fils de Jean Tingoro, n'avait que sept ans. Les confesseurs, arrivés au lieu du supplice, attendirent longtemps le troisième enfant : comme il tardait trop, on les décapita. Cet enfant, qui arriva un moment après, avait été trouvé chez son aïeul, où il dormait encore. On l'éveilla, pour lui dire qu'il fallait aller mourir avec son père, auquel on allait trancher la tête pour le nom de Jésus-Christ. Cette nouvelle lui causa la plus vive allégresse. On l'habilla avec soin, et on le livra au soldat qui, le prenant par la main, le mena au lieu de l'exé-

ention. Le peuple les suivait en foule, et la plupart ne pouvaient retenir leurs larmes. Il arrive sans paraître étonné du sanglant spectacle qui s'offre à ses yeux, se met à genoux auprès du corps de son père, abaisse lui-même sa robe, joint ses petites mains, et attend tranquillement le coup de la mort. A cette vue, il s'élève un bruit confus, mêlé de soupirs et de sanglots; le bourreau, saisi, jette son sabre, et se retire en pleurant; deux autres s'avancent successivement pour le remplacer, et se retirent de même. Il fallut avoir recours à un esclave coréen, qui, après avoir déchargé plusieurs coups sur la tête et sur les épaules de ce petit agneau, qui ne proféra pas un seul cri, le hacha en pièces, avant de lui abattre la tête. Il y eut aussi des martyrs dans la province de Firando : mais ces orages n'empêchèrent pas que l'Église ne jouît d'un assez grand calme dans tout le reste de l'empire. A Osaka, résidence de Fide-Jori, les Jésuites menaient les Japonais par la science à la religion. Ils y avaient dressé un observatoire; et les indigènes, peu versés dans l'astronomie, s'étonnaient de les voir prédire les éclipses et rendre raison de plusieurs phénomènes qu'ils regardaient comme des secrets réservés au seul Auteur de la nature : on allait en foule chez les missionnaires, pour entendre dissertar sur les astres, et pour apprendre l'usage de beaucoup d'instruments jusqu'alors inconnus au Japon. Les Jésuites, sans abuser de leurs connaissances en donnant une apparence de merveilleux à leurs opérations astronomiques, ce qu'ils ne croyaient pas permis, même afin d'accréditer le christianisme, profitaient néanmoins de la surprise et de la curiosité des Japonais pour le but de leur mission; et l'on entendait les plus sages d'entre les indigènes se dire entre eux qu'il n'était pas vraisemblable qu'avec tant de lumières et d'humilité, des mœurs si pures et un si rare désintéressement, on fût dans l'erreur sur le fait de la religion. Deux enfants au-dessous de douze ans entrèrent un jour dans l'église des Jésuites d'Osaka, où ils demandèrent le baptême. On s'assura qu'ils étaient suffisamment instruits : ils affirmèrent que leurs familles consentaient à ce qu'ils se fissent chrétiens, et, se jetant à genoux, protestèrent qu'ils ne se relèveraient point que leurs vœux n'eussent été exaucés. Le missionnaire, attendri et char-

mé, les régénéra. Le père d'un de ces enfants, ayant aperçu dans la chambre où il couchait une image de dévotion, lui demanda tout en colère s'il était chrétien. « Je le suis, répondit-il, et, si je ne me trompe, vous m'avez permis de le devenir. — Quoi! reprit cet homme, je t'aurai permis d'abandonner nos dieux? Si tu ne les adores pas à l'instant, je te fends la tête. » Sur le refus inébranlable de l'enfant, il lui arrache ses habits, le suspend tout nu par-dessous les bras, et le met tout en sang à coups de fouet, sans ébranler sa constance. Enfin, le petit corps n'étant plus qu'une plaie, le barbare détacha son fils, et le laissa, avec une simple tunique, exposé à un froid piquant, aux reproches de ses parents, et aux insultes des serviteurs. La douceur angélique et l'invincible patience du martyr achevèrent d'exaspérer son père, qui s'en prit à un chrétien du voisinage de ce que son fils s'était fait baptiser. Il ne fallut rien moins que l'intervention du gouverneur d'Osaka, réclamée par les Jésuites, pour enchaîner son bras. Le goût que la cour d'Osaka avait pris aux mathématiques fit juger aux Jésuites de Miyako, et surtout au P. Spinola, qui avait enseigné cette science avec honneur en Italie, qu'ils ne s'en occuperaient pas dans leur résidence sans profit pour la religion. Ils formèrent donc une espèce d'académie, composée de tout ce qu'il y avait à Miyako de personnes distinguées par leur mérite et par leurs emplois; ils les réunirent souvent; et, en leur expliquant le cours des astres, en leur livrant les plus beaux secrets de la nature, ils eurent soin d'élever leurs esprits jusqu'à l'Être invisible qui a créé le ciel et la terre, et qui en conserve l'admirable harmonie. On ne tarda pas à dire à Miyako, comme on le disait déjà à Osaka, que des hommes aussi éclairés sur ce que la nature a de plus merveilleux, ne pouvaient être accusés, que par la plus déraisonnable prévention, d'ignorance ou d'erreur en matière de religion. Pendant le peu de temps que dura cette académie, beaucoup de grands reçurent le baptême; le peuple suivit leur exemple, et l'on compta jusqu'à huit mille adultes baptisés en une seule année à Miyako.

Le Jésuite Organtin Gneccchi, fondateur d'un grand nombre de léproseries, où l'on guérissait les âmes en soulageant la misère corporelle,

venait
époque
Hollar
Manc
ponais
destin
tombé
qui le
on re
deman
Portug
que on
indiffé
de Ma
lemen
plus p
permis
suites
institu
de per
sa per
désobe
An
du Jap
naires
non-se
time q
lui fit
gion,
pas au
pernic
faisait
vercer
l'emp
que P
à une
dai-m
tianis
Mich
l'apoc
en ces
réhal
mort
une
séou
vérité
Angl
quer
cette
les m

venait d'achever son long voyage en 1600, époque mémorable du premier établissement des Hollandais au Japon. En 1605, mourut le P. Manele Ito, l'un des quatre ambassadeurs japonais qui étaient allés à Rome. Sept Jésuites, destinés à combler les vides creusés par la mort, tombèrent entre les mains de corsaires chinois qui les massacrèrent. Cette même année 1610, on reçut au Japon un Bref de Paul V, qui, à la demande des couronnes unies d'Espagne et de Portugal, autorisait tous les religieux, de quelque ordre qu'ils fussent, à se rendre au Japon indifféremment par les deux voies de Macao et de Manille. Depuis que le commerce était également libre des deux côtés, et qu'on veillait de plus près sur les démarches des Portugais, cette permission était devenue nécessaire pour les Jésuites mêmes; et, en ce qui touche les autres instituts, il était de la sagesse du Pontife romain de permettre ce qu'on l'on continuait à faire sans sa permission, afin de lever le scandale de la désobéissance.

Au moment où le saint Siège ouvrait la porte du Japon à un plus grand nombre de missionnaires, la conduite de Protais, daf-mio d'Arima, non-seulement fit perdre au séougoun toute l'estime qu'il avait eue pour le christianisme, mais lui fit concevoir une telle horreur de cette religion, qu'on l'entendit déclarer qu'il n'y avait pas au monde une secte plus méchante ni plus pernicieuse que celle des chrétiens; qu'elle ne faisait que des scélérats, qu'elle tendait au renversement des États, et qu'il voulait en purger l'empire. Avec plus de logique, il eût compris que Protais ne s'était perdu qu'en s'abandonnant à une ambition, que sa religion condamnait. Le daf-mio d'Arima viola manifestement le christianisme, en permettant par intérêt à son fils Michel un adultère, qui conduisit ce dernier à l'apostasie et au parricide. Du reste, s'il s'égarait en cessant d'être chrétien dans la pratique, il se réhabilita par l'héroïsme et la résignation de sa mort toute chrétienne. En même temps que, par une injustice aussi ancienne que le monde, le séougoun rendait le parti de la justice et de la vérité responsable de fautes individuelles, les Anglais, ayant obtenu la permission de trafiquer au Japon, Guillaume Adams, pilote de cette nation, aigrit l'esprit du monarque contre les missionnaires, en confirmant, vers l'an 1613,

le propos inconsideré du pilote espagnol (1). Il représenta ces religieux comme des émissaires, qui, sous une apparence de zèle pour le salut des peuples, les détachaient de l'obéissance due au souverain indigène, afin de les courber sous un joug étranger; ajouta qu'on les avait bannis pour cette raison de l'Angleterre, de la Suède, du Danemarck et de la Hollande; et fit observer que, les Portugais et les Espagnols étant alors soumis au même prince, il fallait se défier également des uns et des autres. « Puisqu'il en est ainsi, s'écria le séougoun, on ne s'étonnera pas si moi, qui suis d'une autre religion que les Européens, je chasse de l'empire des brouillons qu'on ne tolère pas en Europe, et que ceux qui adorent le même Dieu qu'eux regardent comme des hommes dangereux. » Résolu de ne plus souffrir l'exercice de la religion chrétienne, il commença par exiger de quatorze nobles japonais qu'ils retournassent à l'idolâtrie: sur leur refus, il les bannit. Trois des plus illustres Japonaises préférèrent, comme eux, le plus rude exil à l'apostasie.

Cent trente Jésuites, dont la moitié étaient prêtres, trente religieux de saint François, de saint Dominique et de saint Augustin, et quelques ecclésiastiques séculiers, militaient alors sur le champ de bataille du Japon. De toutes les provinces de l'île de Kiousiou, celle d'Arima, où régnait Michel, fils adultère et parricide de Protais, en était le mieux fournie; circonstance d'autant plus heureuse, que ce prince, dont le trône n'était appuyé que sur des crimes, et dont Safoye, gouverneur de Nanga-saki, dirigeait la volonté, fit beaucoup de martyrs. Nous citerons, entre autres, les deux frères Thomas Ferboye et Matthias Xocuro. Des amis de Thomas lui conseillant de se cacher, « Je m'en garderais bien, répondit-il; nous ne saurions, mes enfants et moi, être mieux nulle part que sous le glaive qui nous immolera au Seigneur. » Averti que le gouverneur d'Arima voulait lui parler, il alla recevoir la bénédiction de Marthe, sa mère, bénit ses enfants, et se rendit chez le gouverneur, qui l'invita à dîner. Tandis qu'on semblait préparer le repas, ce dernier se fit apporter un sabre, le tira du

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 206, col. 1.

fourreau, et, le montrant à son hôte, lui demanda ce qu'il en pensait. Thomas le prit, l'examina, et, le rendant au gouverneur, «Voilà, dit-il, un glaive très-propre à trancher la tête d'un homme qui s'attend bien que ce sera l'unique mets que vous lui servirez.» Le gouverneur ne répondit rien; mais, saisissant un instant où Thomas avait détourné la vue, il lui déchargea sur la tête un si grand coup de son sabre, qu'il le renversa mort à ses pieds. Matthias, mandé presque en même temps chez un autre officier, y alla béni par sa mère, et y trouva ce que son frère aîné avait rencontré chez le gouverneur d'Arima. Marthe, prévenue qu'elle périrait à son tour, ainsi que ses petits-fils Jacques et Juste, leur annonça avec ravissement qu'ils allaient rejoindre leur père et leur oncle. «Nous mourrons donc aussi comme eux? demandèrent ces petits innocents. — Oui, dit leur aïeule. — O quelle joie, s'écrièrent-ils, de mourir martyrs!» Cependant la sentence, qu'on notifia à Marthe sur ces entrefaites, ne faisait pas mention d'elle. Trompée dans son attente, elle pleura amèrement; mais, lorsqu'elle vit à ses pieds ses deux petits enfants, qui, revêtus de robes blanches qu'ils allaient teindre de leur sang, demandaient sa bénédiction et le secours de ses prières, elle arrêta ses larmes pour leur inspirer tout le courage dont elle était animée. On l'admit, vêtue de blanc comme eux, dans la litière qui les emporta, au milieu de tout le peuple avide de les voir. Au sortir de la litière, les enfants aperçurent un soldat, le sabre nu à la main : ils coururent s'agenouiller auprès de lui; puis, joignant les mains, et prononçant à haute voix les noms de Jésus et de Marie, ils attendirent avec une tranquillité charmante le coup de la mort. (Pl. XCIX, n° 2.) Le soldat commença par l'aîné, dont la tête, après avoir fait plusieurs bonds, alla tomber auprès du plus jeune. Cet enfant, loin d'en être effrayé, parut éprouver une joie plus vive, et se mit à prier avec une nouvelle ferveur : aussi le soldat, craignant de ne plus maîtriser son émotion s'il différerait davantage, se hâta d'immoler cette seconde victime. Marthe, à genoux au milieu de la place publique, conservait toute sa dignité, et paraissait plus heureuse de voir sa famille éteinte sur la terre, qu'elle ne l'eût été en la voyant élevée aux plus grands honneurs de ce monde. Elle pré-

senta sa tête au bourreau avec une fermeté digne de sa vertu et de la cause pour laquelle elle souffrait. Elle était âgée de soixante et un ans; Thomas en avait quarante et un, Matthias vingt-huit, Jacques douze, et Juste dix. Leur martyre fut consommé le 28 janvier 1613. Michel, d'ai-mio d'Arima, avait deux frères, François, âgé de huit ans, et Matthieu, âgé de six ans, fils d'un second lit de Protas. A l'instigation de Saffoye, le parricide devint fraticide. Le gouverneur d'Arima ayant, par l'ordre du dai-mio, séquestré les deux petits princes dans un appartement retiré, où le chrétien Ignace pouvait seul pénétrer, ils ne doutèrent point que leur mort ne fût résolue, et ils s'y préparèrent avec autant de soin qu'auraient pu le faire des hommes consommés dans la vertu. Le 27 avril 1613, Ignace fut averti que la nuit suivante on viendrait les égorger. Le soir, il leur dit comme à l'ordinaire de prendre leur repas; mais François répondit qu'ayant, sans y penser, donné un sujet de mécontentement à l'un de ses gardes, il expierait cette faute involontaire par l'abstinence, et il fallut toutes les instances d'Ignace pour qu'il assistât au repas de son frère. Pendant que l'on couchait ce dernier, il entra dans son oratoire, où Ignace fut obligé d'aller le prévenir qu'il se faisait tard. «Ah! mon cher Ignace, répondit le saint enfant, je pensais à la Passion de notre adorable Rédempteur, et je ne pouvais retenir mes larmes. Quelle bonté, de la part d'un Dieu, de mourir pour de misérables esclaves! Que j'ai pitié de ceux qui ne connaissent pas un si aimable Sauveur!» Ses actes de dévotion édifièrent Ignace, qui, après lui avoir jeté de l'eau bénite sur son lit, se retira dans une chambre voisine pour prier. A minuit, un soldat pénétra dans celle où dormaient les petits princes : il enfonce son poignard dans le sein du plus jeune, puis dans la gorge de l'aîné, et les laissa nageant dans leur sang. Le fraticide Michel, voyant les chrétiens consternés, chargea le bonze Ban-zui de les ramener à l'idolâtrie : mais leur fermeté résista à tous ses efforts. On en jugera par ce trait. Le dai-mio ayant voulu donner lui-même à un enfant de neuf ans une sorte de chapelet que le bonze distribuait, «Prince, lui dit l'enfant, vous feriez bien mieux de reprendre celui des chrétiens dont vous vous êtes si longtemps servi, que de chercher à nous rendre

compl
jamais
dans la
nir des
leur re
d'être
hypocr
lui con
tres en
et leur
mio de
disciple
vorable
suite de
Alfonse
Orfane
persécut
le ciel
maient
sous l'h
qui les
confes
pour q
fidèles
plus n
aussi,
gieux,
l'abri d
le mini
dans le
provinc
Tacaf
et Léo
Mondo
son fil
de Fai
niemou
Par é
lieu de
conseil
femme
Lorsq
se fut
accour
sans a
d'être
mena

complices de votre apostasie. » Pressé plus que jamais par Saffoye de détruire le christianisme dans la province d'Arima, Michel chercha à obtenir des principaux chrétiens qu'ils dissimulassent leur religion, protestant qu'il n'avait pas cessé d'être chrétien lui-même au fond du cœur. Son hypocrisie fit illusion à plusieurs, et Saffoye lui conseilla de vaincre la persévérance des autres en les condamnant au feu avec leurs femmes et leurs enfants ; genre de supplice que le daimio de Fizen venait d'appliquer le premier aux disciples de Jésus-Christ. Ce prince, d'abord favorable aux Frères-Prêcheurs, était entré ensuite dans les vues du séougon. Les Dominicains Alfonso de Mena, Jean de Rueda, et Hyacinthe Orfanelli (1), accourus au secours des fidèles persécutés, eurent le bonheur de les voir bénir le ciel au milieu des flammes qui les consumaient. Comme ils se montraient à découvert sous l'habit de leur ordre, on les punit de l'exil, qui les honora sans doute du titre glorieux de confesseurs de Jésus-Christ, mais qui leur ôta pour quelque temps les moyens de soulager les fidèles au moment où ils leur auraient été le plus nécessaires. C'est ce qu'ils comprirent : aussi, déposant comme les Jésuites l'habit religieux, prirent-ils des vêtements japonais, à l'abri desquels on exerçait avec plus de sécurité le ministère apostolique. La peine du feu, usitée dans le Fizen, fut d'abord prononcée, dans la province d'Arima, contre les chrétiens Adrien Tacafati Mondo, Léon Faluxida Luguayemon, et Léon Taquendomi Caniemon. La femme de Mondo se nommait Jeanne, sa fille Madeleine, son fils, âgé de douze ans, Jacques. La femme de Faluxida s'appelait Marthe, et le fils de Caniemon, âgé de vingt ans, se nommait Paul. Par égard pour le rang élevé des captifs, au lieu de les conduire à la prison publique, on les consigna dans une maison particulière, où la femme de Caniemon tenta de se réunir à eux. Lorsque la nouvelle de leur prochain martyre se fut répandue, environ vingt mille chrétiens accoururent de toutes parts à l'entrée d'Arima, sans armes, et ne demandant pas mieux que d'être égorgés : spectacle si touchant, qu'il ramena de l'apostasie à la profession ouverte du

christianisme, presque tous ceux qui, pour plaire au daimio, avaient cru pouvoir dissimuler leur religion. Le 7 octobre 1613, jour de l'exécution, deux Jésuites s'introduisirent auprès des martyrs, qu'ils confessèrent et communierent ; puis, à un signal donné, les vingt mille chrétiens de la campagne pénétrèrent en ordre dans la ville, la tête couronnée de guirlandes, et leur chapelet à la main. Ceux d'Arima, en nombre égal, couronnés aussi de guirlandes, et portant des cierges, les attendaient. Quand les huit confesseurs parurent, le cortège se forma. Les martyrs, placés au milieu, n'étaient point liés : seulement, les bourreaux les suivaient avec une compagnie de soldats ; faible défense contre quarante mille hommes, et inutile précaution contre quarante mille chrétiens, dont l'unique regret était de ne pas mourir avec ceux qu'ils accompagnaient jusqu'au bûcher. Là, chacun prit sa place sans confusion, et avec une promptitude qu'on eût admirée dans les troupes les mieux disciplinées. Pour les martyrs, on apercevant leurs poteaux, ils coururent les embrasser. C'étaient huit colonnes qui soutenaient un toit de charpente, sorte d'édifice dressé au milieu d'une grande esplanade, sous les fenêtres du palais. Tandis que tout se disposait pour le dernier acte de cette sanglante tragédie, Caniemon monta sur le toit que supportaient les colonnes, et qui n'était pas fort élevé. Ayant réclamé le silence de la main, « Mes frères, dit-il, admirez la force de la foi dans de faibles créatures ; les préparatifs d'un supplice affreux ne nous inspirent que de la joie, et j'espère que cette joie redoublera au milieu des flammes : je laisse aux infidèles à en conclure quelle doit être la sainteté et la supériorité d'une religion qui nous élève si fort au-dessus de l'humanité. Pour vous, mes frères en Jésus-Christ, que ces feux ne vous effrayent point ; leur activité ne fera qu'accélérer notre victoire, ou plutôt celle de la grâce qui nous fait combattre, et quelques moments de douleur nous produiront un poids immense de gloire pour toute l'éternité. » Interrompu par les applaudissements des fidèles, il descendit, et regagna sa colonne, où il fut lié. Les autres l'étaient déjà. A l'instant, on mit le feu au bois, qui se trouvait à trois pieds de distance des martyrs. Un chrétien, placé tout exprès à proximité du bûcher, leur adressa alors

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1609, 1611, 1613.

une courte mais pathétique exhortation ; puis, élevant une bannière qui représentait le Sauveur des hommes attaché comme eux à la colonne, il les engagea à lever souvent les yeux sur ce divin Modèle, et à se souvenir que Jésus-Christ avait fait le premier pour eux ce qu'ils allaient faire pour lui. Une fumée épaisse enveloppa d'abord le bûcher. Quand elle se dissipa, on admira, dans le plus profond silence, la constance héroïque des martyrs. Aucun ne donna la moindre marque de faiblesse. La plupart étaient morts ou sur le point d'expirer, lorsque deux incidents excitèrent une admiration générale. Le feu avait consumé les liens de Jacques, fils d'Adrien Mondo, et semblait respecter encore cet enfant, qui s'élança à travers les flammes et les brasiers. On crut d'abord que, ne pouvant plus supporter l'ardeur de cette horrible fournaise, il cherchait à s'échapper, et on lui cria d'avoir bon courage ; mais on cessa de craindre en le voyant tourner du côté de sa mère, et, après l'avoir jointe, la tenir droitement serrée, comme pour mourir entre ses bras. La pieuse Jeanne, qui ne donnait plus aucun signe de vie, parut revivre en ce moment ; elle oublia ses propres douleurs pour exhorter son fils à consommer son sacrifice avec la même fermeté qu'il avait montrée jusque-là ; l'enfant tombant enfin à ses pieds, elle s'affaissa elle-même sur lui et confondit son dernier soupir avec le sien. Madeleine, fille de cette héroïne, restait seule debout, et, quoique tout embrasée, elle paraissait encore pleine de vie et de force. A la voir immobile et les yeux doucement élevés vers le ciel, on eût dit qu'elle était tout à fait insensible, ou dans une extase qui l'isolait de ses sens, lorsque tout à coup on l'aperçut qui ramassait des charbons allumés, les plaçait sur sa tête, et s'en formait une couronne, comme si, sentant approcher sa fin, elle voulait se parer pour aller au-devant de son céleste Époux. Cependant elle se consumait peu à peu ; mais, à mesure que son corps s'affaiblissait, sa ferveur semblait se ranimer, et l'on ne cessa de l'entendre louer les miséricordes du Seigneur que quand on la vit s'incliner doucement le long de sa colonne, se coucher sur les charbons ardents aussi tranquillement qu'elle l'eût fait sur son lit, et exhaler le dernier soupir. Alors les soldats, qui gardaient une espèce de barrière autour du bûcher, n'en furent plus

les maîtres. Les chrétiens emportèrent sans résistance les corps des martyrs, qui furent trouvés entiers et sans odeur. On enleva jusqu'aux charbons sur lesquels ces reliques étaient étendues, jusqu'aux colonnes où elles avaient été attachées. Les corps furent mis dans des caisses d'un bois précieux, intérieurement garnies de velours, et transportés à Nanga-saki, où l'évêque du Japon leur fit rendre tous les honneurs qui leur étaient dus. Thomas Cavacami, décapité dans sa propre maison le 29 octobre 1613, suivit de près à la gloire ces illustres confesseurs.

Les missionnaires n'avaient guère eu jusque-là que des établissements passagers dans le nord du Japon, et beaucoup de provinces septentrionales n'avaient pas encore reçu la semence de la parole divine. Frère Louis Sotelo, né à Séville, de sang royal, Franciscain de l'ancienne Observance, mais venu au Japon sous les auspices des Réformés, dont il avait pris l'habit, engagea Date Masamoney, le plus puissant des princes qui possédaient la région d'Ozu, dans l'île Nippon, à envoyer une ambassade au Pape et au roi d'Espagne, pour obtenir du premier des missionnaires, et du second, l'ouverture du commerce entre le Mexique et sa province. Ce religieux, étant allé à Yedo, entreprit même de faire entrer le xogun-sama dans des négociations commerciales, qui devaient être le passe-port du christianisme et de la civilisation européenne. Les Franciscains réformés, auxquels il s'était soumis en entrant dans la mission du Japon, et qui l'avaient nommé commissaire dans ces régions éloignées, n'apprirent qu'avec peine qu'il voulait y appeler des Observantins, et le rapplèrent à Nanga-saki. Frère Louis Sotelo, persuadé que le succès des négociations aurait pour résultat la conversion de la plus grande partie de l'empire japonais, se crut en droit de supposer que les supérieurs, mieux instruits de l'état des choses, ne l'auraient pas rappelé. Non-seulement il continua d'exercer son ministère à Yedo, mais il bâtit tout auprès une petite église à Osakousa. Ce site faillit le perdre, et avec lui toute la chrétienté de la ville impériale. Plusieurs Japonais payèrent de leur tête leur fidélité à la loi de Jésus-Christ : mais la peine de mort, portée contre frère Louis Sotelo, fut commuée en celle du bannissement ;

[1633]
en so
sadeu
des l'
queyr
troupe
En
cent C
main
contes
l'arche
firmée
en 16
provin
admin
siège a
Un
orage
tien,
voir é
portait
dammé
de son
accom
heure
bourre
deman
mort.
publier
adorait
forfait
dans l
mois d
tous le
Portug
de son
les Jap
d'y ren
tes les
chréti
on pul
ligion
le crie
que les
poteau
toutes
fallait
pauvre
femme
La fer
sécuti

en sorte qu'il put s'embarquer avec l'ambassadeur que Masamoney envoyait en Europe, dès l'année 1614, date à laquelle Louis Serqueyra, évêque du Japon, fut enlevé à son troupeau.

En vertu d'un Bref apostolique, le P. Vincent Carvaglio, provincial des Jésuites, prit en main l'administration du diocèse, qu'on lui contesta vainement. Une sentence, rendue par l'archevêque de Goa, en qualité de primat, confirmée par Paul V en 1618, et par Urbain VIII en 1632, déclara, contre les dissidents, le provincial des Jésuites et ses successeurs seuls administrateurs du Japon, toutes les fois que le siège serait vacant.

Un malentendu venait d'attirer un affreux orage sur la jeune Église du Japon. Un chrétien, habitant de Nanga-saki, convaincu d'avoir émis dans l'île de Kiouciou de l'argent qui ne portait pas la marque du prince, avait été condamné au supplice de la croix à Miyako, lieu de son arrestation. D'autres chrétiens, l'ayant accompagné pour l'encourager à sa dernière heure, se mirent à genoux au moment où le bourreau allait le percer de sa lance, afin de demander pour lui à Dieu la grâce d'une bonne mort. Quelques idolâtres en prirent occasion de publier que les chrétiens, au mépris des lois, adoraient des scélérats condamnés pour leurs forfaits. Saffoye, accréditant cette calomnie dans l'esprit du séougoun, lui fit rendre, au mois de janvier 1614, un édit qui enjoignait à tous les prêtres et religieux de la croyance des Portugais, à quelque nation qu'ils appartenissent, de sortir immédiatement du Japon; et à tous les Japonais qui avaient embrassé leur doctrine d'y renoncer au plus tôt, sous peine de mort: toutes les maisons des premiers et toutes les églises chrétiennes devaient être démolies. A Miyako, on publia que ceux qui n'abjureraient pas la religion des Européens seraient brûlés vifs; et le crieur ayant ajouté, sans doute par moquerie, que les réfractaires n'avaient qu'à préparer leurs poteaux, il s'en trouva le lendemain devant toutes les portes des chrétiens, autant qu'il en fallait pour les habitants de chaque maison: un pauvre homme vendit même son habit, et une femme sa ceinture, pour acheter leurs poteaux. La fermeté des fidèles porta un agent de la persécution à choisir vingt-sept des principaux

hommes, femmes et enfants, qu'on dépouilla les uns tout à fait nus, les autres à moitié, et qu'on enferma dans des sacs faits d'un tissu de paille, dont tous les bouts étaient en dedans; on les frotta contre ces piquants avec beaucoup de violence; on entassa ensuite les sacs les uns sur les autres, comme s'il se fût agi de sacs de blé. Dans la crainte que ceux qui y étaient enfermés n'étouffassent, d'autant plus que quelques-uns n'avaient pas même la tête dehors, on ne les laissa pas longtemps dans cette situation. On les rangea tous sur une ligne, et ils y demeurèrent vingt-cinq heures sans rien prendre, exposés à toute la rigueur de la saison, qui était très-froide. Durant cet intervalle, des bonzes, accompagnés des parents et des amis des confesseurs, ne cessèrent de les exhorter à se soumettre aux ordres du séougoun, tandis que, par un constate touchant, une troupe d'enfants, accourus pour participer à leurs souffrances, pleuraient amèrement de se voir refuser cette grâce. L'inébranlable constance des martyrs, qui furent livrés à des idolâtres fanatiques, n'empêcha point qu'on ne répandît le faux bruit qu'ils avaient obéi à l'ordre impérial. Des Japonaises, associées à une princesse du nom de Julie, dans le but de catéchiser les femmes chez qui les missionnaires ne pouvaient avoir accès, se virent également saisies, dépouillées, et mises jusqu'au cou dans des sacs que l'on suspendit à des pontres. Après qu'elles eurent resté pendant quelque temps en cet état, on détacha les sacs; des soldats les chargèrent sur leurs épaules, et les promenèrent dans les principales rues de Miyako, au milieu des huées des infidèles. Quelqu'un obtint qu'on lui remit une de ces chrétiennes si éprouvées, qu'il ramena chez son père, idolâtre. On conduisit les autres à la place où l'on exécutait les criminels; on les y rangea; et elles y demeurèrent jusqu'au lendemain soir, bénissant le ciel de cette ignominie. Ce qui mit le comble à leur consolation, c'est que la compagne qu'on avait séparée de leur glorieuse cohorte vint les rejoindre, portant son sac, où on la remit. Le séougoun, au lieu de répandre le sang, se borna à ordonner qu'un grand nombre des plus notables familles chrétiennes de Miyako, de Sakai et d'Osaka, fussent transportées dans les provinces du Nord, avec soixante-treize d'entre les plus illustres Japo-

naïs. Le nombre des bannis augmenta tellement dans la suite, que le canton de Tuguru, affreux désert jusqu'alors, en fut tout rempli. Juste Ucondono, qui résidait dans la province de Kanga; Jean Naytandono, ancien dai-mio de Tanba, son fils Thomas, sa sœur Julie, dont nous avons dit les épreuves, et beaucoup d'autres chrétiens, condamnés à la déportation, furent conduits à Nanga-saki, pour y être embarqués. En voyant le séougoun adopter de telles mesures, les princes idolâtres conclurent que le christianisme n'avait à attendre de lui aucun retour favorable, et ils suivirent, par flatterie encore plus que par fanatisme, son impulsion contre les chrétiens. Si ce monarque reculait devant l'effusion du sang, persuadé que des exécutions de cette nature raviveraient la foi loin de l'éteindre, et qu'après le départ de tous les missionnaires la ferveur de leurs disciples se refroidirait bientôt, on mettait les fidèles à des épreuves réellement plus dangereuses que celles du glaive. Ainsi, à Miyako, l'on choisit parmi leurs femmes douze des plus jeunes et des plus belles, qu'on envoya dans les lieux publics de débauche. A peine ces ferventes chrétiennes s'y virent-elles renfermées, que, sous prétexte de se couper les cheveux, elles demandèrent des ciseaux, et elles se défigurèrent au point que ceux qui auraient attenté à leur vertu se retirèrent épouvantés. On les rendit alors à leurs maris, en qui leur difformité ne fit qu'augmenter l'affection qu'ils leur portaient, et dont les soins hâtèrent leur guérison, aux cicatrices près, témoignages glorieux de leur chasteté. A Koura, capitale du Bouzen, ce moyen diabolique eut plus de succès : les hommes que la vue d'horribles supplices n'aurait pu ébranler, tombèrent devant la crainte de voir leurs mères, leurs femmes et leurs filles exposées nues et livrées aux outrages du public : chute déplorable, avec laquelle contraste la consécration de pauvres lépreux; car, menacés d'être brûlés vifs dans leur hôpital, s'ils n'abjuraient pas le christianisme, ils protestèrent qu'ils n'en sortiraient pas, de peur qu'on ne prit leur fuite pour un acte d'apostasie. Dans la province d'Arima, Michel, acharné à extirper le christianisme, résolut de ne plus attaquer les chrétiens que par la prostitution de leurs femmes et de leurs filles. Ils lui adressèrent une députation, pour le prier

de s'en tenir aux édits du séougoun; d'ajouter même à la peine du bannissement et de la confiscation, la croix, le feu, tous les autres supplices; mais de ne pas se couvrir d'un opprobre éternel, en persistant à satisfaire la passion brutale de ceux qui lui suggéraient l'infâme dessein dont on parlait. L'apostat eut honte de lui-même. Du reste, il reçut alors la petite province de Fiouga, en échange de celle d'Arima, qui fut donnée à Saksioye, gouverneur de Nanga-saki, alors très-occupé du prochain départ des bannis. Deux jonques chinoises conduisirent à Macao soixante-treize Jésuites, et une foule de Japonais de toute condition. Une troisième jonque transporta aux Philippines vingt-trois Jésuites, ainsi que les religieux de saint François, de saint Dominique, de saint Augustin, Juste Ucondono, le dai-mio et le prince de Tanba, avec leurs familles. Jean de Sylva, gouverneur de Manille, accueillit avec respect ces illustres confesseurs, qui, regardant la pauvreté à laquelle ils se trouvaient réduits comme infiniment plus précieuse que tout ce qu'ils avaient sacrifié, voulurent passer le reste de leurs jours en bannis. « Je ne recommande les miens à personne, dit Juste Ucondono à son lit de mort; ils ont, comme moi, l'honneur d'être proscrits pour la religion; cela doit tenir lieu de tout. » Quand ce héros eut rendu sa belle âme à Dieu, le 5 février 1815, on n'entendit dans les rues de Manille que ce cri : « Le saint est donc mort ! Ah ! nous n'étions pas dignes de le posséder. »

Cependant un bon nombre de missionnaires étaient restés au Japon; il y en arrivait de temps en temps de nouveaux, soit d'Europe, soit des Indes; et ceux qui venaient d'en sortir avec l'habit de leur ordre ne tardèrent pas à y retourner déguisés en marchands, en soldats, en matelots ou en esclaves : aussi cet archipel ne fut-il jamais moins dépourvu de secours spirituels que durant les six premières années qui suivirent le bannissement de ses ministres. La province d'Arima, alors soumise à Saksioye, et dans laquelle dix mille hommes, divisés en trois corps, pénétrèrent par trois endroits différents, réclamait surtout les consolations des missionnaires. Dès que la force armée arrivait dans une localité, les commissaires nommés par le dai-mio faisaient dresser le tribunal sur la place publique, en l'entourant d'une palissade; on y citait

les chrétiens les plus connus; et, à mesure qu'ils entraient dans l'enclos, on les saisissait par les oreilles avec des crochets de fer, on les traînait par les cheveux, on les jetait à terre et on les foulait aux pieds; on les accablait de tels coups de bâtons qu'ils restaient longtemps comme morts, ou on leur fracassait les jambes entre deux pièces de bois. On fit mourir quelques-uns des plus intrépides, dont les têtes furent exposées sur les palissades; et les corps, hachés en pièces, furent laissés sur la place pour servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes carnassières. On s'avisa d'en baillonner d'autres, qu'on dit avoir abjuré la foi et qu'on renvoya; mais ils protestèrent contre la calomnie, et furent décapités. A Cochintou, soixante chrétiens, sans avoir été appelés, se rendirent, le 22 novembre 1614, sur la place présumée de l'exécution; plusieurs d'entre eux se munirent de cordes, dans la crainte que les bourreaux n'en eussent pas assez pour les lier tous; et ils attendirent avec impatience qu'on vînt pour les tourmenter. Saffoye, outré de colère à cette nouvelle, environna la place d'un triple rang de soldats; puis les bourreaux se présentèrent, armés de toutes sortes d'instruments de torture. Lorsque le commissaire Goxaimon parut sur un tribunal fort élevé, la sanglante scène commença. On fit venir les chrétiens cinq à cinq, on leur lia les bras derrière le dos, et, après les avoir élevés en l'air, on les rejeta à terre si rudement, que les uns en furent dangereusement blessés, et que d'autres eurent tous les os brisés. A plusieurs, le sang coulait par les yeux, les oreilles et la bouche. On ne comprenait pas comment un seul pouvait survivre à de si terribles secousses. Après quelque relâche, on les reprit, on les dépouilla tout nus, on leur lia de nouveau les bras, les mains et le cou, on les piqua par tout le corps, on les lança encore contre terre, on piétina sur leur visage; et on vit alors les martyrs, rappelant tout ce qu'il leur restait de forces, baiser les pieds de ceux qui les traitaient avec tant d'ignominie et d'inhumanité. Quand on les eut relevés, le commissaire, affectant une tendre compassion, chercha à leur persuader de renoncer à un Dieu qui les abandonnait, disait-il, au pouvoir de leurs ennemis. Furieux de n'avoir rien gagné, il les soumit à de nouvelles tortures. On les étendit sur le

ventre; on leur mit sur les reins une grosse pierre que quatre hommes pouvaient à peine porter; puis, au moyen d'une poulie, on les éleva en l'air avec des cordes qui, les prenant par les pieds et par les mains, les repliaient en arrière, de telle sorte, qu'ils ne pouvaient manquer d'avoir en un moment tous les membres disloqués et le corps fracassé. La douleur les ayant fait évanouir, on les détacha. Dès qu'ils eurent repris leurs sens, on leur fracassa les jambes entre deux poutres octogones armées de pointes, qui leur entraient bien avant dans la chair; on leur coupa les doigts des pieds, les uns après les autres; on leur imprima sur le front une croix avec un fer tout rouge. Ainsi marqués du sceau des élus, ils témoignèrent une joie qui mit leurs bourreaux hors d'eux-mêmes de dépit et de rage. A mesure qu'on les marquait, on leur demandait s'ils persistaient dans leur obstination. Comme ils répondirent qu'ils perdraient plutôt mille vies que de commettre la moindre lâcheté, on leur fit, à grands coups de cailloux, sauter toutes les dents hors de la bouche. Il y en eut auxquels on creva les yeux, et d'autres qui perdirent la vue, parce que leurs yeux étaient sortis des orbites dans l'horrible posture dont nous avons parlé. Enfin, on trancha la tête à dix-huit; quatre autres expirèrent sur la place; on coupa les jarrets aux derniers, qui furent renvoyés, mais qui sans doute ne vécurent pas longtemps. Ce qui eut lieu à Cochintou, où le dai-mio se trouvait en personne, ses lieutenants le firent à Aria, à Obama, à Sima-bara, à Soucoute, et dans la capitale, sans qu'aucun de ceux qui parurent devant les tribunaux témoignât la moindre faiblesse. La persécution ne s'arrêta que parce que Saffoye, créature du séougoun, alla le rejoindre au moment de la guerre qu'il fit au cambacundono Fide-Jori, dont la mort laissa le trône sans contestation à la postérité de son vainqueur. Le séougoun victorieux ayant décrété que quiconque aurait donné asile aux docteurs chrétiens serait mis à mort sans rémission avec toute sa famille, les missionnaires, pour ne pas exposer les fidèles, se retirèrent un moment dans les forêts et dans les cavernes des montagnes les plus inaccessibles. En mourant, au mois de juin 1616, l'empereur recommanda au xogun-sama, son fils, d'arracher du Japon jusqu'à la racine du christianisme, et de veiller

surtout à ce qu'il n'y restât aucun docteur européen.

Les précautions prises par les missionnaires leur permirent, non-seulement de conserver le bien qui était fait, mais d'avancer l'œuvre de Dieu. En ce moment, il se trouvait au Japon trente-trois Jésuites, seize religieux des trois ordres de saint François, de saint Dominique et de saint Augustin, et sept prêtres séculiers, que secondaient de nombreux et excellents catéchistes. Les prêtres séculiers, sept Jésuites, et tous les autres religieux, excepté le Franciscain de Sainte-Marthe, demeuraient à Nanga-saki ou aux environs; quelques Jésuites résidaient dans les autres villes impériales; les autres parcouraient les provinces. Vêtus à la portugaise dans Nanga-saki, les missionnaires ne pouvaient être distingués sous ce déguisement des marchands, qui avaient toute liberté d'habiter la ville. Dans le centre de l'empire, ils avaient adopté l'habit que les Japonais portent quand ils ont renoncé au monde, c'est-à-dire une robe longue, sans armes, et la tête rasée. Dans le nord, et aux autres extrémités de l'empire, ils étaient vêtus à la japonaise, de différentes manières, suivant qu'ils voulaient communiquer avec les grands ou avec le peuple. La confiance avec laquelle plusieurs missionnaires reprirent l'habit de leur ordre et recommencèrent à prêcher en public, donna lieu au xogun-sama de troubler le calme qui semblait renaitre. Il chargea Barthélemy, fils de Sauche, et prince d'Omoura, de faire arrêter tous les prêtres qu'on découvrirait dans le Figen. Aussitôt ce prince, qui adorait en secret Jésus-Christ, dont il persécutait ouvertement les ministres, fit décapiter, le 9 avril 1617, Pierre de l'Ascension, Franciscain espagnol, et Jean-Baptiste de Tavora Machado, Jésuite portugais (1). Le Dominicain Alfonse Navarrette (2) et l'Augustin Ferdinand d'Avala, dit de Saint-Joseph, n'eurent pas plus tôt appris ce double martyre, que, saisis d'une sainte émulation, ils échangèrent l'habit japonais contre le vêtement de leurs ordres, parcoururent le pays en l'évangélisant, allèrent même se présenter aux

gardes du prince d'Omoura, qui les cherchaient, et, conduits enfin dans les îles de Tacaxima ou îles des Épines, y furent décapités, avec l'indigène Léon Tonaca, le 1^{er} juin 1617. Frère Apollinaire, commissaire général des Franciscains, arrêté à Arima, eut la tête tranchée, au mois d'octobre, dans l'île Tacabuco. Frère Jean de Sainte-Marthe, du même ordre, que Saïfyo fit saisir, survécut à ce terrible persécuteur, et ne fut décapité à Miyako que le 14 août 1618. Gonzoco, nouveau gouverneur de Nanga-saki, s'étant avisé de faire dresser la liste de tous les chrétiens, un de ses agents, à son entrée dans une maison, demanda qu'on lui apportât du papier pour écrire les noms de ceux qui ne voulaient pas obéir aux édits. Une petite fille de huit ans lui en présenta aussitôt, avec de l'encre et un pinceau, en le priant de l'inscrire la première. Sa mère, qui l'entendit, sollicita la même faveur. Comme l'agent s'éloignait, elle courut après lui, portant son fils entre ses bras. « J'avais oublié cet enfant, lui dit-elle; de grâce prenez aussi son nom. » Gonzoco fit ensuite brûler vifs les fidèles qui se trouvèrent dans les prisons de Nanga-saki, sans épargner cet horrible supplice ni à plusieurs petits enfants, ni à une femme qui allait devenir mère. Le concours des chrétiens autour des prisons de Nanga-saki fut tel, que le Jésuite Spinola (1) ayant été arrêté avec le frère Ambroise Fernandez, son compagnon, on les dirigea, ainsi que deux Dominicains, sur Sumata, près Omoura, où se trouvaient déjà captifs un Franciscain, un Dominicain et quelques séculiers. L'apostasie de Thomas Araqui, Japonais, qui avait été recevoir à Rome les ordres sacrés, ajouta aux dangers des apôtres; car ce renégat fit connaître à Gonzoco les noms de tous les missionnaires qu'il connaissait et des fidèles qui leur donnaient habituellement l'hospitalité. Au contraire, Antoine Iscida Pinto et Léonard Kimura (2), Japonais aussi, firent honneur par leur fermeté à la Compagnie de Jésus, dont ils avaient adopté la règle. Ils venaient d'être arrêtés dans le Boumgo, où le P. Iscida demeura prisonnier, tandis que le P. Kimura fut transféré à Nanga-saki, sa ville natale.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 278.

(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1611, 1616, 1617.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 280.

(2) *Ibid.*, p. 282.

chaient,
xima ou
de l'indi-
Apol-
cisme,
au mois
Jean de
ssoy fit
ur, et ne
1618.
ga-saki,
tous les
rée dans
lt du pa-
ne vou-
file de
e l'encre
re la pre-
la même
e court
as. « J'a-
de grâce
nie brû-
dans les
cet hor-
nte, ni à
concours
a-akifut
té arrêté
a compa-
Domini-
se trou-
Domini-
Thomas
à Rome
des apô-
proco les
nnaissait
ellement
da Pinto
si, firent
agnie de
p. Ils ve-
où le P.
le P. Ki-
e natale.

als et vité

La seule pensée du martyre ravivait ce serviteur de Dieu. « Voici, disait-il en prenant avec ses mains des charbons ardents, voici ce qui doit réduire mon corps en cendres pour la confession du nom de Jésus-Christ. Est-il au monde un plus grand bonheur que le mien ? » Le zèle de Kimura eut une première récompense : il baptisa dans sa prison jusqu'à quatre-vingts idolâtres. Quatre Japonais qui partageaient sa captivité ayant été condamnés à être brûlés vifs, il les animait à la constance, lorsqu'on vint dire que cinq bûchers étaient dressés sur la place, et qu'on en remarquait un plus élevé que les autres. « C'est à moi, mes frères, s'écria-t-il, c'est à moi que ce bûcher est destiné. Dieu de mon âme, ne souffrez pas que cette espérance soit vaine ! » En effet, on l'amena, avec les quatre condamnés, devant Gonzoco, qui lui annonça qu'il serait brûlé le jour même comme prédicateur du christianisme. A ces mots, le saint religieux, se tournant vers l'auditoire avec un visage épanoui, « Vous m'êtes tous témoins, dit-il, que je suis condamné à mort en qualité de ministre du Dieu vivant. » Sur le bûcher, le feu sacré qui embrassait son cœur lui fit regarder celui qui consumait son corps comme une douce rosée, et il protesta jusqu'à la fin qu'il ne sentait aucune douleur. Ses liens s'étant rompus, on le vit, à l'exemple de Madeleine Mondo, se couronner de charbons ardents. Ses compagnons consommèrent leur martyre avec lui, le 18 novembre 1619, sans avoir donné la moindre marque de faiblesse. Neuf jours après, onze chrétiens, parmi lesquels Vincent Kimura, de la même famille que Léonard, furent décapités à Nangasacki. Du reste, la flamme de la persécution s'étendit dans l'île de Kioussou, où l'on ne voyait que des troupes de vingt et de trente chrétiens conduits au supplice. La surprise des idolâtres, en présence du courage surnaturel des martyrs, croissait en même temps que la ferveur des fidèles, qui multipliaient les prières et les austérités pour désarmer le ciel. Les mères n'allaitaient leurs enfants qu'une fois le jour, dans l'espoir que Dieu, se laissant fléchir par l'abstinence et les larmes de ces innocentes créatures, rendrait enfin la paix à son Église. Mais l'exemple du xogun-sama, qui condamna cinquante chrétiens au feu à Miyako, ne pouvait que stimuler la persécution. Le jour de l'exé-

cution, après avoir lié les confesseurs, on les fit monter dans neuf charrettes, les hommes dans la première et la dernière, les femmes et les enfants, dont quelques-uns encore à la mamelle, dans celles du milieu. Un trompette les précédait, proclamant à l'issue de chaque rue que l'empereur les faisait brûler vifs parce qu'ils étaient chrétiens. « Il est vrai, disaient alors les martyrs; nous allons mourir pour celui qui a lui-même donné sa vie pour nous, » et, de temps en temps, ils criaient tous ensemble : « Vive Jésus ! » En arrivant à la place où l'on avait planté des croix, autour desquelles du bois était entassé, leur promptitude à s'élancer des charrettes témoignait de leur joie. On les lia deux à deux à chaque croix par le milieu du corps, et la face tournée l'un contre l'autre. Les hommes étaient ensemble, les femmes de même; les petits enfants furent placés à côté de leurs mères. On approcha le bois; mais, par l'ordre du gouverneur de Miyako, homme très-humain, on le disposa de telle sorte que les patients fussent étouffés au plus tôt par la fumée. Pendant cette opération, quelques chrétiens eurent le courage de porter un peu d'eau aux confesseurs, et le gouverneur fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Enfin, on mit le feu au bois. Quand la fumée qui précédait la flamme se dissipa, on vit les martyrs, les yeux levés vers le ciel, le corps immobile, gisant au milieu de cette fournaise ardente toutes les joies du paradis; puis on les entendit chanter ensemble les louanges du Seigneur; et leur chant, joint aux cris des assistants et aux hurlements des bourreaux, forma, au milieu de la nuit éclairée par les bûchers, un bruit confus, qui inspirait tantôt la terreur, tantôt la compassion. Ce qui attendrit les plus insensibles, ce fut de voir les pauvres mères, occupées de leurs enfants, oublier leurs propres douleurs pour soulager les souffrances de ces petits innocents, passer continuellement la main sur leur visage pour qu'ils sentissent moins l'ardeur du feu, les caresser, les baiser, essuyer leurs larmes, étouffer leurs cris, les encourager par les paroles les plus tendres à supporter encore quelques moments un supplice qui allait finir, et qui leur procurerait un bonheur sans bornes et sans fin. Ils expirèrent tous les uns après les autres; et, à mesure qu'ils rendaient l'âme, les soupirs et les sanglots redoublaient

dans la foule, témoin de ce martyre. Sainte mort, mille fois préférable à celle de l'apostat Sanche, prince d'Omoura, ou de son fils Barthélemi, en qui s'éteignit, l'an 1620, la race dégénérée de Barthélemi Sumitanda, premier prince chrétien du Japon.

Il sembla que la foi, persécutée dans l'île de Kioussiou, et au midi de l'île de Nippon, se fût réfugiée dans les provinces du Nord, qu'évangélisaient les Jésuites de Angelis, Matthieu Adami et Diégo Carvailho. Ce dernier, exilé du Japon en 1614, avait accompagné le P. François Buzoni, de Macao en Cochinchine, où ces deux grands ouvriers jetèrent les fondements d'une des plus belles chrétientés de l'Orient. Le P. Buzoni, que les Pères François Barret, François de Pina et Emmanuel Porgez, allèrent seconder, travailla pendant plus de vingt ans en Cochinchine, dont il fut le véritable apôtre (1). Mais le P. Diégo Carvailho retourna au Japon dès l'an 1618, gouverna pendant une année l'Église d'Omoura, et fut ensuite employé dans les provinces du Nord. On se rappelle que Mazamoney, prince d'Oxu, avait envoyé en Europe un ambassadeur. Il reçut le baptême à Madrid, avec le nom de Philippe. Le Franciscain Louis Sotelo, qui l'accompagnait, fut institué par le Pape évêque de la partie septentrionale et orientale du Japon, et légat apostolique dans ces provinces; mais le roi d'Espagne, prétextant que cette nomination avait été faite au préjudice de son droit de patronage, s'opposa au sacre du prélat. D'un autre côté, Mazamoney, craignant d'encourir la disgrâce du xogun-sama, s'il continuait de favoriser les chrétiens, commença à les persécuter; il ne permit à son ambassadeur Philippe de pénétrer dans sa province qu'à la condition d'abjurer le christianisme; enfin, il intima à ses sujets l'ordre de retourner à l'idolâtrie, de dénoncer les disciples de Jésus-Christ, et décréta l'expulsion des missionnaires. Sur ces entrefaites, l'île de Jesso, visitée dès l'an 1613 par le Jésuite Camille de Constanzo, fut redevable, en 1620, au P. de Angelis, de l'organisation d'une chrétienté,

que le P. Carvailho développa ensuite avec succès.

Cependant le Vicaire de Jésus-Christ, informé de la situation critique de l'Église du Japon, ne manqua pas de fournir aux fidèles persécutés les armes spirituelles dont ils avaient un si pressant besoin. Une bulle de Paul V, datée de l'an 1617, et arrivée au Japon le 30 août 1620, avança de trois ans, en faveur des Japonais, le jubilé de l'année sainte 1625. Quelques Jésuites indigènes, auxquels il était moins difficile de se déguiser, le publièrent dans les parties de l'empire où la persécution sévissait le plus. Le P. Sébastien Kimura (1), l'un d'eux, ayant été saisi le 3 juin 1621, fut envoyé par Gonzoco, gouverneur de Nanga-saki, dans la prison de Suzuta, qui ne consistait qu'en quatre murailles fort épaisses, sans toit qui défendit les captifs contre les injures de l'air. Elle était entourée d'un préau palissadé, où les confesseurs eurent d'abord la liberté de se promener; mais la dureté des gardes alla bientôt jusqu'à les empêcher de sortir pour les plus pressants besoins. Ils se trouvèrent à la fin en si grand nombre, qu'ils n'avaient pas assez d'espace pour être couchés. A tant de souffrances, ils ajoutaient les macérations volontaires. Le P. Spinola ne quitta point le cilice, même pendant de grandes maladies qui l'éprouvèrent en prison. Les prêtres étaient tour à tour supérieurs pendant une semaine; chaque jour, ils offraient les saints mystères; et l'office se récitait à deux chœurs. Dieu récompensa tant de vertus d'une si grande abondance de délices spirituelles, que le temps s'enfuyait inaperçu pour les prisonniers. Néanmoins, tous ne purent soutenir jusqu'au bout un genre de vie si terrible. Le P. Jean de Saint-Dominique, Frère-Prêcheur, était mort en 1619 (2), et le frère Ambroise Fernandez, compagnon du Jésuite Spinola, l'avait suivi. Le P. Spinola ne sortit un moment de l'affreuse prison qu'à l'occasion dont nous allons parler. Joachim Firayama, Japonais, établi à Manille, ayant voulu se rendre au Japon, reçut sur sa jonque, où il n'admettait que des chrétiens, l'Espagnol Pierre de Zugnica, Au-

(1) Divers voyages et missions du P. Alexandre de Rhodes en Chine et autres royaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse et l'Arménie, p. 67.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 298.

(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1618, 1619.

gustin, et le Flamand Louis Florez, Dominicain, tous deux déguisés en marchands. Un navire, hollandais ou anglais, captura l. jonque, où l'on trouva les habits et les patentes des deux religieux. Les hérétiques conduisirent leur prise à Firando, et y déclarèrent que, sachant deux missionnaires à bord, ils avaient cru le navire armé contre les intérêts du xogun-sama, et s'en étaient emparés. Afin de discerner, parmi les hommes de l'équipage capturé, les religieux, que leur déguisement protégeait, on fit venir, le 3 novembre 1621, de la prison de Suzuta à Firando, un membre de chaque ordre, c'est-à-dire frère Pierre d'Avila, Franciscain, le P. François de Moralez, Dominicain, et le P. Charles Spinola, Jésuite, avec le Japonais Pierre Antoine, prêtre apostat, qui avait accepté le rôle honteux d'espion. Le triste état auquel Spinola et ses deux compagnons étaient réduits, toucha jusqu'aux ennemis de la religion. « Ce fut surtout pour les hérétiques d'Europe un spectacle bien frappant, dit Charlevoix (1), que la vue d'un homme de ce nom, fils unique d'un des premiers officiers de l'empereur d'Allemagne (2), et le sang de tant héros, dans la posture d'un criminel, avec une peau livide collée sur les os, les fers aux pieds et aux mains, couvert d'une soutane toute percée, et qui pourrissait depuis si longtemps dans une prison dont on n'aurait pas voulu faire une écurie pour des chevaux. » Le P. de Zugnica, s'étant ouvert imprudemment à des Anglais, cessa, par les conseils du P. Spinola, de taire sa qualité de religieux. Pendant qu'on poursuivait son procès, le P. Florez, remis entre les mains des Hollandais, parce qu'on n'avait trouvé aucune preuve contre lui, leur échappa; mais on le reprit bientôt, et, quand il fut ramené à Firando, les Hollandais firent éclater leur joie par une décharge de toute leur artillerie : il déclara alors, à son tour, qu'il était missionnaire. Le xogun-sama eut cette affaire d'autant plus à cœur, qu'on lui avait persuadé que le P. de Zugnica était un fils naturel du roi d'Espagne, et qu'il venait se mettre à la tête des chrétiens indigènes pour soumettre le Japon aux Espagnols.

Il condamna les deux religieux ainsi que Firayama au feu, et l'équipage à la décapitation; sentence exécutée le 10 août 1622, à Nangasaki. Quelque temps après, Gonzoco, gouverneur de cette ville, condamna trente chrétiens, hommes, femmes et enfants, à avoir la tête tranchée. A voir leur joie, lorsqu'ils sortirent du tribunal, on eût dit qu'ils venaient d'être absous. Les femmes, dont plusieurs portaient des enfants au-dessous de quatre ans, ayant formé un groupe à part, l'une d'elles ouvrit la marche un crucifix en main, et entonna un cantique, auquel ses compagnes répondirent. Elles reprirent ainsi, avec les autres condamnés, le chemin de la prison, où toute cette troupe demeura jusqu'à l'arrivée de trente-deux confesseurs, presque tous religieux, qui venaient de Suzuta pour être brûlés vifs. Parmi ces derniers, on voyait deux prêtres de la Compagnie de Jésus, Charles Spinola et Sébastien Kimura, avec sept novices; six prêtres de l'ordre de saint Dominique, François de Moralez, Alfonse de Mena, Ange Oraucci, Joseph de Saint-Hyacinthe, Hyacinthe Orfanelli, Thomas du Rosaire, un frère nommé Alexis, et Jean, du tiers-ordre; enfin deux prêtres de l'ordre de saint François, Pierre d'Avila et Richard de Sainte-Anne, et deux frères du même institut, nommés Léon et Vincent. Une jonque transporta les trente-deux captifs de Suzuta à Nankoya, où ils montèrent à cheval, ayant chacun au cou une corde dont un bourreau tenait le bout. Le P. Spinola vit à Voracam son catéchiste, auquel il remit des lettres, dont plusieurs étaient signées : « Charles, condamné à mort pour le nom de Jésus-Christ. » Il avait prédit à cet homme qu'il ne lui arriverait aucun mal, et, quoiqu'on ne pût s'approcher des captifs sans danger, la prophétie fut accomplie. Les confesseurs, en continuant leur voyage, trouvèrent les chemins bordés d'une multitude de chrétiens, qui se jetaient à genoux pour recevoir leur bénédiction. On ne les laissa point entrer dans Nangasaki; mais ils attendirent les condamnés de cette ville au lieu du supplice, petite colline sur le bord de la mer, éloignée de cinquante pas de celle où, vingt-cinq ans auparavant, les vingt-six martyrs canonisés par Urbain VIII avaient été crucifiés. Dès que, en présence de trente mille chrétiens au moins, outre les idolâtres, les deux troupes

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. II, p. 200.

(2) Le P. Spinola était fils d'Octave Spinola, comte de Tassarolo, grand écuyer et favori de l'empereur Rodolphe II.

de Suzuta et de Nanga-saki furent réunies, l'officier chargé de présider ce drame sanglant s'assit sur une espèce de tribunal couvert de beaux tapis de la Chine, et donna le signal de l'exécution. Ceux qui devaient avoir la tête tranchée furent décapités, pendant qu'on liait les autres aux poteaux du bûcher. Le P. Spinola, s'adressant à quelques Européens placés à portée de sa voix, leur dit alors de ne pas s'attendre à voir cesser la persécution, qui ne ferait que croître de jour en jour; il les exhorta à donner de bons exemples aux Japonais, et leur conseilla de retourner en Europe, parce qu'on ne serait bientôt plus libre de sortir du Japon. Ayant aperçu Isabelle Fernandez, veuve de l'hôte chez lequel il avait été arrêté, et dont la veille même de son arrestation il avait baptisé le fils, nommé Ignace, il s'inquiéta de ne pas voir cet enfant, dont on rapporte des traits merveilleux. Au moment de sa naissance, ses parents l'avaient offert au Seigneur, pour le servir dans la Compagnie de Jésus. A la nouvelle de la mort de Dominique George, son père, il s'écria qu'il serait lui-même martyr. « Oui, je serai martyr, reprit-il d'un ton assuré, et vous aussi, ma mère; ma sœur ne le sera point. » Prédiction que l'événement vérifia. Il ne pouvait voir un cimetière sans tressaillir de joie; et, quand il faisait un présent à quelqu'un, « Gardez bien cela, disait-il, car je serai martyr. » Cependant le P. Spinola craignait qu'on ne l'eût caché pour le soustraire à la mort, « Où est mon petit Ignace? demanda-t-il à la mère; qu'en avez-vous fait? — Le voici, répondit Isabelle en le prenant entre ses bras; je n'ai eu garde de le priver du seul bonheur que je sois en état de lui procurer. Mon fils, dit-elle ensuite à l'enfant, voilà votre Père; priez-le qu'il vous bénisse. » Aussitôt, le petit innocent, s'agenouillant, joignit ses mains, et demanda au Père sa bénédiction. Il le fit d'un air si touchant, que du côté des spectateurs, dont l'action de la mère avait attiré l'attention, il s'éleva tout à coup un bruit confus de cris et de gémissements. (Pl. LXIII, n° 1.) Comme on en appréhenda les suites, on se hâta de mettre fin à la première partie de l'exécution. A l'instant, on vit voler deux ou trois têtes, qui allèrent tomber aux pieds du petit Ignace, sans qu'il en parût étonné. On vint à sa mère, dont la tête tomba sans qu'il changeât de couleur.

Enfin, il reçut avec la même intrépidité le coup de la mort. Le premier groupe ayant consommé son sacrifice par le glaive, on plaça les têtes vis-à-vis de ceux qui devaient être brûlés, et on alluma le feu. Il était éloigné de vingt-cinq pieds des poteaux, et le bois tellement disposé, que la flamme ne pouvait que gagner lentement: on eut même soin de l'éteindre, toutes les fois que l'on s'aperçut qu'elle s'étendait trop vite. Le P. Spinola, après avoir donné une dernière absolution à une femme nommée Lucie Fraitez, qui avait désiré d'être attachée à côté de lui, dit d'une voix assez forte au président, qu'il voyait ce que les religieux d'Europe venaient chercher au Japon, et que leur joie au milieu d'un si affreux supplice devait dissiper pour toujours les soupçons dont on s'était laissé prévenir contre eux. Enfin le feu s'approcha, surtout du côté du P. Spinola, où le vent soufflait assez fort. Bientôt la flamme eut consumé les vêtements de Lucie Fraitez, qui, à demi rôtie, comptait pour rien sa douleur, mais que sa nudité mettait presque au désespoir. Le P. Spinola l'en réprimanda, et l'exhorta à souffrir cette confusion pour l'amour de celui à qui elle avait offert de si bon cœur ses souffrances et sa mort. (Pl. LXIII, n° 2.) Au bout d'une demi-heure, les liens du P. Spinola furent brûlés: mais on éteignit sans doute le feu dont il paraissait tout embrasé; car, ainsi que le P. Kimura et quelques autres, placés à l'extrémité opposée, il mourut de la seule ardeur de la flamme. Après sa mort, on le trouva tout entier avec sa soutane, que le feu, avec l'eau qu'on y avait jetée, avait collée sur son corps. Il était âgé de cinquante-huit ans, dont trente-huit passés dans la milice chrétienne, où il parvint aux premiers honneurs, qui sont l'apostolat et le martyre. Rien n'eût manqué à la gloire du christianisme, si deux jeunes Japonais, qui avaient été revêtus dans la prison d'un habit religieux, n'eussent eu un moment de faiblesse. Paul Nangaxi, les voyant dominés par la violence de la douleur, n'omit rien pour relever leur courage, et, lorsqu'ils quittèrent leurs places, le confesseur les suivit pour les y ramener; mais, comme ils couraient beaucoup plus vite que lui, Paul retourna à la sienne, où il mourut avec une héroïque constance. Les jeunes religieux étaient allés se jeter aux pieds des soldats, pour les conjurer

[1623]

le coup
somme
des vis-
, et on
ngt-cinq
disposé.
tement :
les fois
op vite.
dernière
Fraillez,
de lui,
nt, qu'il
venaient
milieu
er pour
ssé pré-
na, sur-
soufflait
umé les
ai rôtie,
e sa nu-
Spinola
ir cette
le avait
a mort.
-heure,
e: mais
raissait
mura et
posée,
lamme.
avec sa
y avait
agé de
és dans
remiers
artyre.
nismej,
revétus
eussent
xi, les
uleur,
, lors-
eur les
s cou-
ourna
roïque
lés se
ajurer



(1823)

la cour
sommé
les vic
et on
et cinq
disposé
ement
les fois
p vite
maison
ralter,
de lui,
qu'il
naient
million
pour
pré-
cur-
oufflait
mé les
rôtie,
sa nu-
spinola
r cette
e avait
mort.
neure,
t mais
raissait
ura et
osée,
anne.
vec sa
avait
gé de
dans
miers
tyre.
isme,
vêtu
assent
a, les
leur,
lors-
or les
cou-
urna
bique
es se
urer



Un bonfire à un enfant martyr
Un bonfire à un enfant martyr Kapuola bendice à un niño martyr



Un bonfire à un enfant martyr
Un bonfire à un enfant martyr Kapuola bendice à un niño martyr

[1623]

de le
une
vaie
rent
qu'on
dèren
appel
10 se
posés
inspi
vue
cuzay
nuit
arrê
vif. A
corpe
cend
de s
plein
ne pu
des c
fut r
est p
sidé
tout
secou
l'ava
qui n
sémen
des p
deur
qui n
vint
septe
linaia
le P.
tif d
naire
suite
bre,
tend
fure
Le E
saint
bara

(1)
profit
(2)
(3)

de leur trancher la tête, et de mettre fin par une prompte mort à un supplice qu'ils ne pouvaient plus soutenir. Toutefois, ils ne voulaient donner aucun signe d'apostasie, en sorte qu'on les rejeta dans le brasier, où ils ne tardèrent pas à expirer. Cette exécution, qui fut appelée le grand martyre, eut lieu le samedi 10 septembre 1622. Les corps demeurèrent exposés pendant trois jours sur la place, pour inspirer de la terreur aux fidèles, dont cette vue ranima au contraire la ferveur. Léon Fracuzayemon, ayant tenté dans l'obscurité de la nuit de couper la main d'un des martyrs, fut arrêté, puis, sur son refus d'apostasier, brûlé vif. Au bout de trois jours, on consuma tous les corps dans un grand feu ; on entassa ensuite les cendres et la terre même qui avait été arrosée de sang dans des sacs, qu'on envoya vider en pleine mer par des soldats tout nus, afin qu'ils ne pussent cacher aucune relique. Mais la gloire des confesseurs, dont on anéantissait les restes, fut relevée par des prodiges. Le plus éclatant est peut-être la mort de l'officier qui avait présidé l'exécution : un jour, à table, il tomba tout à coup sans vie, et, quand on voulut le secourir, son corps parut grillé, comme si on l'avait tiré du feu. Dès lors les persécuteurs, qui n'auraient pu inquiéter les chrétiens précisément à cause de leur religion, sans dépeupler des provinces entières, s'appliquèrent avec ardeur à exterminer les ouvriers évangéliques qui restaient au Japon, et à empêcher qu'il n'en vint d'autres pour prendre leur place. Le 12 septembre, on brûla vifs à Omoura frère Apollinaire Franco, commissaire des Franciscains ; le P. Thomas de Zumarraga, Dominicain, captif depuis quatre ou cinq ans, et le P. Apollinaire, Augustin. Le P. de Constanzo (1), Jésuite, souffrit le même martyre, le 15 septembre, à Firando : ses catéchistes, Gaspard Cotenda et Augustin Ota (2), arrêtés avec lui, furent décapités, et le dernier mourut Jésuite. Le P. Pierre-Paul Navarro (3), autre enfant de saint Ignace, prisonnier depuis un an à Simabara, avait appris, par révélation, qu'il célé-

brerait dans le ciel la fête de tous les Saints : il fut, en effet, brûlé le 1^{er} novembre. L'Eglise du Japon n'obtint un moment de relâche, que parce que l'empereur, prenant alors pour lui le titre de koubo-sama ou séougoun, obligea le dairi à donner celui de xogun-sama à son fils, sur lequel il se déchargea du soin des affaires. Mais le nouveau xogun-sama ne tarda pas à prouver qu'il était encore plus hostile que son prédécesseur à la religion de Jésus-Christ.

Si le martyre faisait des vides dans l'ordre de saint Dominique, de même que dans ceux de saint François, de saint Augustin et de saint Ignace, le maître général, Séraphin Siccus, considérait ces pertes comme un gain qui enrichissait son ordre, sachant que, selon la pensée d'un Père, le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Il n'omit rien pour que les ouvriers apostoliques qui avaient déjà reçu la récompense fussent remplacés par d'autres qu'une même vocation appelait au même travail. Ses visites dans les provinces d'Espagne, auxquelles il employa deux années entières, lui donnèrent occasion d'examiner lui-même les dispositions des Dominicains, qui, avec l'agrément des provinciaux, se destinaient aux missions étrangères. Il fit différer le départ de quelques-uns, trop jeunes peut-être ou trop peu avancés, et pressa celui de quelques autres plus exercés dans les travaux de la pénitence et du saint ministère.

Le chapitre général des Dominicains ayant été réuni à Milan, en 1622, le P. Siccus y fit lire les Relations qu'on lui avait adressées des Philippines pour annoncer la mort de plusieurs religieux, couronnés du martyre par les mains des infidèles, les uns dans quelques provinces du Japon, les autres dans différentes îles, surtout dans celles de Java, de Timor et de Flores, appelée plus communément Ende. Il serait difficile d'exprimer l'effet que produisit la lecture de ces Relations sur l'esprit de tous les supérieurs de provinces qui se trouvaient au chapitre de Milan. Le zèle apostolique parut se ranimer dans les cœurs de ceux qui étaient encore en état de porter au loin la lumière de la foi. Le récit pathétique et circonstancié des travaux et des combats de tant de saints missionnaires, et leur fin glorieuse, firent plus d'impression sur les esprits, que n'auraient pu faire les vives exhortations du maître général.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 301.

(2) *Ibid.*, p. 287.

(3) *Ibid.*, p. 305.

On comprend aisément que les dignes successeurs de saint Dominique, tels que le P. Siccus, n'auraient pas, malgré l'activité de leur zèle pour la propagation de la foi, réussi à avancer l'œuvre du Seigneur, si les supérieurs des provinces ne les avaient pas secondés d'une manière efficace. Le provincial d'Espagne, surtout, était le coopérateur le plus désirable, tant à cause du grand nombre de maisons et de sujets qui se trouvaient sous sa juridiction, qu'à raison de la facilité qu'il avait toujours de faire passer des missionnaires dans les Philippines, et de là dans l'empire du Japon, dans celui de la Chine, et dans l'Hindoustan, la plus grande des trois parties de l'Inde, sujette au grand Mogol. Depuis plus d'un demi-siècle, tous les provinciaux d'Espagne s'étaient fait un devoir de fournir des ouvriers évangéliques à ces différents pays : le P. Dominique Pimentel, alors en charge, ne céda point en cela à ses prédécesseurs. Toutes les années de son gouvernement furent marquées par quelque secours considérable qu'il donna aux missions dominicaines de l'Asie ou de l'Amérique. En 1621 (1) ou 1623 (2), notamment, il fit partir à la fois trente missionnaires, sous la conduite du célèbre Diégo Advarte, qui, pendant dix années qu'il venait de passer en Europe, en qualité de procureur général de la province du Saint-Rosaire, avait fourni lui-même des moyens de salut à un grand nombre de peuples. La province des Philippines n'avait pas profité seule de son zèle : celle de Mexico, qui lui témoignait la même confiance, recevait de lui les mêmes services. D'ailleurs Diégo Advarte, tout en s'occupant sans relâche de l'envoi des missionnaires, prépara pour la postérité un précieux document. Les observations qu'il avait faites dans ses différents voyages et les relations exactes qu'on lui adressait, presque d'année en année, sur ce qui se passait dans les missions dominicaines d'Orient, lui suggérèrent la pensée de perpétuer la mémoire d'une foule de faits qui ne pouvaient qu'édifier l'Église et honorer la religion. Il commença donc une *Histoire de la province du Saint-Rosaire*, et de tout ce que les Frères-Prêcheurs avaient fait

jusqu'alors pour la conversion des idolâtres, tant dans les îles Philippines qu'au Japon et en Chine ; mais il ne se pressa pas de mettre l'ouvrage sous presse, dans l'espoir de l'enrichir un jour et de le perfectionner, après avoir éclairci davantage certains faits qu'il voulait examiner sur les lieux. La Providence le mit en état de réaliser son dessein. Ayant demandé et obtenu qu'on le remplaçât en qualité de procureur général des Philippines, il eut le P. Mathieu de la Ville pour successeur, et conduisit un essaim de religieux espagnols au Mexique, puis à Manille. Grâce à son expérience, il distribua si à propos ces nouveaux ministres de la parole, que plusieurs contrées en retirèrent un grand avantage. Cela parut par la multitude des infidèles qu'ils attirèrent à la foi, et par le louable empressement que montrèrent ces néophytes à abattre eux-mêmes leurs idoles, à dresser des autels au vrai Dieu, à bâtir des couvents pour abriter leurs pères spirituels. A l'égard de Diégo Advarte, ses moments furent d'abord partagés entre la prière, le ministère de la prédication, et la continuation de son *Histoire*. Ensuite, les Dominicains de Manille l'é lurent une seconde fois pour supérieur. Nous ajouterons, dès à présent, que, pendant qu'il remplissait ces fonctions, le roi d'Espagne le nomma à l'évêché de Ségovie la Neuve. Il s'efforça inutilement de faire retomber sur un autre le fardeau dont il redoutait le poids : la cour d'Espagne n'écoula ni ses raisons ni ses prières, et Urbain VIII fit expédier les bulles en 1632 ; mais elles ne furent reçues aux Philippines que sur la fin de 1635. La veille du sacre, une personne fort riche, et très-affectionnée au serviteur de Dieu, lui présenta une belle croix d'or, enrichie de diamants : comme il voulait vivre aussi pauvre dans l'épiscopat qu'il l'avait été dans le cloître, on ne put la lui faire accepter. Dans le peu de temps qu'il gouverna le diocèse confié à ses soins, il augmenta son troupeau par un grand nombre de conversions. La première partie de son *Histoire de la province du Saint-Rosaire* avait paru à Rome en 1632 ; il publia la seconde à Manille en 1633, et il promettait le reste pour 1635. Les soins de l'épiscopat lui firent interrompre cet ouvrage, qui fut depuis continué et publié par le P. Dominique González, supérieur de la même province et du collège de Saint-Thomas de Manille. On est in-

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 195.

(2) *Ibid*, p. 310.

certain sur la date de la mort de Diégo Advarte; mais on sait que Ségovie la Neuve, ou plutôt toute l'île de Manille, et en particulier la capitale, regretta ce grand évêque. Les Chinois et les Japonais répandus aux Philippines, ceux même qui n'avaient pas encore embrassé le christianisme, mêlèrent leurs larmes avec celles des chrétiens. Le corps du serviteur de Dieu, d'abord inhumé dans la cathédrale, fut transféré un an après dans l'église de son ordre. Le chapitre général des Frères-Prêcheurs, tenu à Rome en 1644, parla avec éloge de Diégo Advarte, parmi les religieux morts en odeur de sainteté dans la province du Saint-Rosaire.

CHAPITRE XXV.

Mission des Jésuites en Chine. — Tentative des Dominicains pour y pénétrer.

En Chine, quoique le christianisme ne rencontra pas la même persécution qu'au Japon, des confesseurs cueillirent aussi la palme du martyre. Le P. Alexandre Valignani, qu'on a vu exercer les fonctions de visiteur dans l'archipel japonais, ayant voulu remplir les devoirs de sa charge dans le Céleste empire, y envoya un frère de la Compagnie, Chinois de naissance, nommé François Mix, par Du Jarric (1), et François Martinez, par Tanner (2). Sur ces entrefaites, des Européens, ennemis de la Compagnie, s'efforcèrent de ruiner la mission naissante. Ils eurent l'air de s'ouvrir confidemment à quelques Chinois de Macao et de Canton, auxquels ils peignirent les Jésuites comme des ambitieux, qui, sous prétexte d'annoncer la religion chrétienne, ne tendaient à rien moins qu'à s'emparer de l'empire. Ils leur firent malignement observer la situation géographique des résidences établies depuis Macao jusqu'à Peking. Ils assurèrent qu'une flotte hollandaise, qui paraissait depuis quelque temps sur les côtes de la Chine, n'y était arrivée que pour favoriser leur

entreprise; que le gouverneur de Macao devait les appuyer de toutes les troupes portugaises; que les chrétiens du Japon viendraient augmenter le nombre des assaillants; que le P. Lazare Cattaneo, en ce moment à Macao sous le costume des lettrés chinois, était celui sur la tête duquel ces religieux conquérants se proposaient de placer la couronne impériale. Ceux qui reçurent ces perfides insinuations se hâtèrent de prévenir les mandarins de Canton, où l'on prit autant de mesures de sûreté que si les flottes hollandaise et japonaise avaient déjà menacé la ville. Les mêmes bruits, propagés dans les provinces voisines, y excitèrent une égale fermentation. Déjà on y annonçait que le P. Ricci avait été exécuté à Peking. Malheureusement, François Martinez revenait, dans cette circonstance, annoncer le résultat de son voyage au P. Valignani, et il apprit à Canton que cet illustre apôtre de l'Orient était mort à Macao, le 20 janvier 1606, à l'âge de soixante-neuf ans. Bien que Martinez se cachât avec soin, il fut découvert, et jeté en prison comme complice du P. Cattaneo. On lui enfonça des pointes de roseau fort aiguës entre les ongles et la chair des pieds et des mains; puis on le soumit à une bastonnade si violente, qu'il en mourut le 31 mars. La conspiration des missionnaires était un roman trop absurde pour qu'il pût se maintenir; l'imposture se dissipant bientôt d'elle-même, les Chinois furent les premiers à rougir de leurs ridicules terreurs, et le christianisme continua ses progrès dans le Céleste empire. Les travaux scientifiques ou littéraires que le P. Matthieu Ricci était forcé de faire marcher de front avec ses travaux apostoliques, les peines qu'il lui fallait prendre pour entretenir avec un grand nombre de personnages de distinction des relations que les usages de la Chine rendaient fort assujétissantes, épuisèrent promptement ses forces: il mourut, âgé de cinquante-huit ans, le 11 mai 1610. Les principaux lettrés qui se trouvaient à Peking se firent un devoir de contribuer, au moins par leur présence, à la pompe de ses obsèques. Les chrétiens le portèrent ensuite processionnellement, et la croix levée, au travers de la capitale, dans une métairie des faubourgs, abusivement transformée en temple par un favori disgracié, et que l'empereur venait d'accorder pour servir de sépulture à l'humble religieux.

(1) *Histoire des choses plus mémorables, etc.*, t. III, p. 1051.

(2) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite professionem militans*, p. 269.

Cet édifice fut consacré au vrai Dieu, et l'on y établit, pour les Jésuites, une habitation dont le P. Doriéans disait, en 1693, qu'elle était encore à la Chine le sanctuaire de la religion. Le P. Nicolas Longobardi, né en 1585, à Calatagirone, en Sicile, d'une famille patricienne, admis à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus, et embarqué l'an 1596 pour la Chine, avait été envoyé par Ricci dans la province de Kiangsi, où il demeura plusieurs années, n'ayant pour compagnon qu'un frère coadjuteur, chargé de pourvoir à sa nourriture, tandis qu'il parcourait en apôtre les villes et les campagnes. Les conversions nombreuses dont il fut l'instrument excitèrent la jalousie des bonzes, qui, afin de décréditer sa parole, le dénoncèrent comme coupable d'adultère. Le P. Longobardi insista pour que le mandarin du lieu éclaircît une accusation aussi grave, et, après avoir convaincu les bonzes de calomnie, il leur pardonna. Tel était le missionnaire que le P. Matthieu Ricci désigna comme son successeur en qualité de supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus à la Chine; charge importante, que le P. Longobardi remplit avec zèle pendant douze années.

Ce successeur, du choix même de Ricci, n'acceptait cependant pas toutes ses appréciations; car, à la différence du fondateur de la mission, il affirma, d'après l'examen des livres classiques de la Chine, que les Chinois n'avaient jamais connu de substance spirituelle distincte de la matière, et que leurs lettrés étaient athées. Le contraste des deux opinions est plus fortement caractérisé par un écrivain, dont nous citerons quelques lignes (1). « Le P. Ricci, arrivé à la Chine en 1580, s'imagina que le moyen le plus sûr d'attaquer les préjugés, et d'amener les Chinois à la vérité, était de se joindre en partie aux éloges que la nation et le gouvernement ne cessent de donner à Confucius, qu'ils regardent comme le sage par excellence, le maître de la grande science, et le législateur de l'empire. Il crut avoir découvert que la doctrine de ce philosophe sur la nature de Dieu se rapprochait

beaucoup et ne différait pas essentiellement de celle du christianisme; que ce n'était point le ciel matériel et visible, mais le vrai Dieu, le Seigneur du ciel, l'Être suprême invisible et spirituel dans son essence, infini dans ses perfection, créateur et conservateur de toutes choses, le seul Dieu enfin, dont Confucius prescrivait l'adoration et le culte à ses disciples. Quant aux honneurs rendus aux ancêtres, les prosternations, les sacrifices mêmes qu'on offrait pour honorer leur mémoire (Pl. C, n° 1), le P. Ricci se persuada, et s'efforça de persuader aux autres, que, dans la doctrine de Confucius bien entendue, ces hommages étaient des cérémonies purement civiles, où ce philosophe enseignait qu'on ne devait voir rien de religieux et de sacré; que le motif en était uniquement fondé sur les sentiments de vénération, de piété filiale, de reconnaissance et d'amour, que les Chinois ont eus dans tous les siècles, à remonter jusqu'au berceau de leur empire, pour les auteurs de leurs jours, et pour les sages qui les ont éclairés des rayons de la vraie science; qu'ainsi ces fêtes nationales et ces cérémonies, ramenées à leur source et aux vrais principes du philosophe chinois, n'étaient pas un culte de superstition et d'idolâtrie, mais un culte civil et politique, qui pouvait être permis, à l'égard de Confucius et des ancêtres, à des Chinois convertis au christianisme. Telle a été, jusqu'à sa mort arrivée en 1610, l'opinion du P. Ricci; telle a été celle du plus grand nombre des missionnaires. Le P. Longobardi, qui lui succéda, vit ces usages sous un aspect bien différent. L'estime qu'il portait aux talents et aux vertus du P. Ricci avait suspendu son jugement et ses scrupules sur le système et la pratique de cet homme apostolique; mais, se voyant à la tête de la mission, et responsable de tous les abus qui pourraient s'y commettre, il crut de son devoir d'examiner de plus près ces questions importantes. Il y fut encore excité par l'avis que lui donna le P. Pasio, visiteur général, que les missionnaires du Japon n'approuvaient pas le système de son prédécesseur. Il se mit à lire les ouvrages de Confucius et de ses plus célèbres commentateurs, et il consulta les lettrés qui pouvaient lui fournir des lumières et lui inspirer le plus de confiance. Plusieurs autres missionnaires jésuites agitèrent entre eux ce sujet de

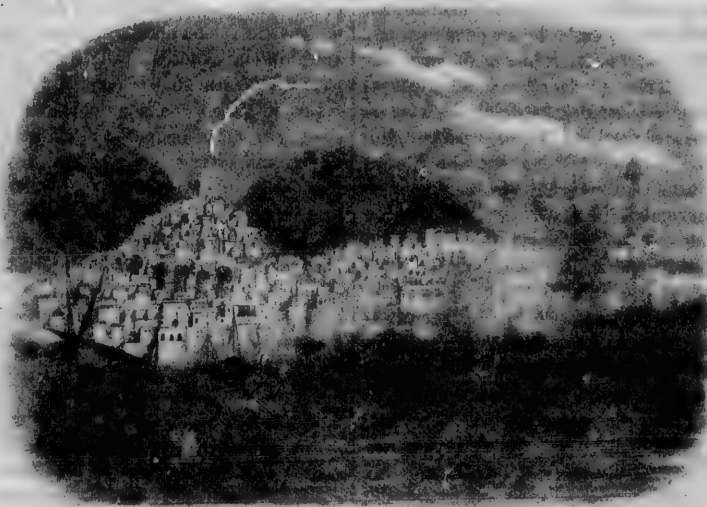
(1) *Choix des Lettres édifiantes écrites des missions étrangères, précédé de tableaux géographiques, historiques, politiques, religieux et littéraires des pays de mission*, t. 1, p. 326.

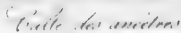
[1823]

lement de
t point le
i Dieu, le
ible et spi-
es perfec-
es choses,
rescrivait
Quant aux
prosterna-
frait pour
le P. Ricci
r aux au-
ucius bien
rémonies
enseignait
c et de sa-
fondé sur
té filiale,
es Chinois
monter jus-
es auteurs
ui les ont
; qu'ainsi
es, rame-
ncipes du
culte de
culte civil
à l'égard
inois con-
usqu'à sa
P. Ricci;
e des mis-
succéda,
différent.
ux vertus
ent et ses
ue de cet
la tête de
abus qui
on devoir
ns impor-
is que lui
, que les
nt pas le
à lire les
célebres
ttrés qui
i inspirer
mission-
sujet de



Culte des ancêtres
Culte des ancêtres. Culte des ancêtres.



[illegible]

Culto de los antiguos



Syré

controverse : les P. Longobardi ce ouvrage où la ma conclusions en éta cius et celle de suspects de maté Chinois ne reconn d'autre divinité q répandue dans to l'âme n'était, dan stance subtile et a nion sur l'immorta coup au système qui leur était venu sidérés sous ce po Chine parurent à déclarèrent pour le ractérisées, et par abominable, qui ne teté du christianism dont il fallait faire que la grâce de D l'Évangile, et qu'il ment à tous les cl leur condition et dans l'empire. Les n'en restaient pas veaux chrétiens de *Tien*, de *Xam-ti* faient pas le Seign Chinois qui pronon lement le ciel emper matériel, la seule d lettrés eux-mêmes, culte. » Il nous suffi gonisme sur ces gra même de la Société Chine de missionna instituts. Nous repr faits.

Au commencement Longobardi, dont ho-min, c'est-à-dire Piété, Dominicain e depuis 1604 (1), et les Pères Thomas M religieux de saint L

(1) Fontana, *Monumenc*

controverse : les sentiments furent partagés. Le P. Longobardi composa, à cette occasion, un ouvrage où la matière fut traitée à fond. Les conclusions en étaient que la doctrine de Confucius et celle de ses disciples étaient plus que suspectes de matérialisme et d'athéisme ; que les Chinois ne reconnaissaient, à le bien considérer, d'autre divinité que le ciel et sa vertu naturelle répandue dans tous les êtres de l'univers ; que l'âme n'était, dans leur système, qu'une substance subtile et aérienne ; et qu'enfin leur opinion sur l'immortalité de l'âme ressemblait beaucoup au système absurde de la métempsychose, qui leur était venu des philosophes indiens. Considérés sous ce point de vue, les usages de la Chine parurent à Longobardi, et à ceux qui se déclarèrent pour lui, une idolâtrie des plus caractérisées, et par conséquent une superstition abominable, qui ne pouvait s'allier avec la sainteté du christianisme ; une pratique criminelle, dont il fallait faire sentir l'impiété aux Chinois que la grâce de Dieu appelait à la lumière de l'Évangile, et qu'il fallait interdire rigoureusement à tous les chrétiens, quelles que fussent leur condition et les places qu'ils occupaient dans l'empire. Les partisans de cette opinion n'en restaient pas là : ils défendaient aux nouveaux chrétiens de se servir des termes de *King*, de *Tien*, de *Xam-ti*, prétendant qu'ils ne signifiaient pas le Seigneur du ciel dans l'esprit des Chinois qui prononçaient ces paroles, mais seulement le ciel empereur, entendant par là le ciel matériel, la seule divinité que reconnaissent les lettrés eux-mêmes, et l'unique objet de leur culte. » Il nous suffit d'avoir constaté que l'antagonisme sur ces graves questions naquit au sein même de la Société de Jésus, avant l'arrivée en Chine de missionnaires appartenant à d'autres instituts. Nous reprenons maintenant la suite des faits.

Au commencement de la supériorité du P. Longobardi, dont le nom chinois était Loung-hoa-min, c'est-à-dire en 1612, le P. Jean de la Piété, Dominicain espagnol, évêque de Macao depuis 1604 (1), et vicaire apostolique, envoya les Pères Thomas Mayor et Bathélemi Martinez, religieux de saint Dominique, dans le Céleste

empire ; mais ils ne trouvèrent pas plus de facilité à s'y établir que Diégo Advarte, qui les y avait précédés sur la fin du xvi^e siècle (1). Les Jésuites continuèrent donc d'évangéliser seuls ce vaste pays. Nous citerons, entre autres, Nicolas Trigaut, né à Douai, en 1577, et qui, ayant embrassé à dix-sept ans la règle de saint Ignace, professa les humanités à Gand, puis se disposa, par l'étude des sciences et des langues orientales, à la carrière des missions. L'an 1606, il se rendit à Lisbonne, où, en attendant le départ du vaisseau qui devait le transporter aux Indes, il traça le portrait du parfait missionnaire dans la Vie du P. Gaspard Barzée, l'un des compagnons de saint François Xavier (2). S'étant embarqué le 5 février 1607, il arriva le 10 octobre à Goa. Sa santé, affaiblie par la mer, ne lui permit de partir qu'en 1610 pour Macao. Après s'être associé à l'apostolat des missionnaires de la Chine, il fut chargé d'aller en Europe rendre compte de l'état et des besoins de cette vigne spirituelle. Arrivé dans l'Inde, il poursuivit son voyage par terre ; et, muni d'un sac de cuir qui renfermait ses provisions, il traversa, non sans courir de grands dangers, la Perse, l'Arabie déserte, et une partie de l'Égypte. Un navire marchand le transporta du Caire à Otrante, d'où il gagna Rome. Ses supérieurs le présentèrent à Paul V, qui accepta la dédicace de son livre intitulé : *Le voyage fait au royaume de la Chine, par les Pères de la Compagnie de Jésus*. Cet ouvrage est à la fois une description de la Chine, des mœurs et des arts de ses habitants, une histoire de l'établissement des Jésuites dans cet empire, et une excellente biographie du P. Ricci. Trigaut repartit de Lisbonne en 1618, avec quarante-quatre missionnaires de son ordre, qui tous avaient sollicité comme une faveur la permission de le suivre. Plusieurs moururent dans la traversée. Il tomba malade lui-même à Goa, et sa vie fut longtemps en péril ; enfin il se rétablit, et, s'embarquant le 20 mai 1620, il atteignit Macao, d'où il rentra dans la Chine, sept ans après en être sorti. Pendant l'absence de Trigaut, une persécution, qui remontait à l'an 1615, avait pris de fâcheux

(1) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. vi, p. 730.

(2) Voyez ci-dessus, t. i, p. 484, col. 1.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*.

développements (1). Le mandarin Kio-tchin, envoyé cette année de Peking à Nanking, fut excité par les bonzes, qu'inquiétaient les progrès du christianisme, à se déclarer contre ses apôtres. Le président du tribunal de Lipu, à Peking, qui connaît des coutumes, des sectes, des étrangers, etc., entrant dans ses vues, représenta que l'expulsion des Jésuites importait à la sécurité de l'empire. Enfin, le 20 août 1616, des courriers portèrent dans toutes les provinces l'ordre de mettre ces religieux en prison. Ce fut dans la nuit du 30 qu'il parvint à Nanking. Les missionnaires allèrent aussitôt à l'église s'offrir à Jésus-Christ en qualité de victimes; puis ils en retirèrent les images et les vases sacrés, que l'on cacha dans la maison d'un indigène chrétien. Les Pères Nicolas Longobardi, supérieur de la mission, et Jules Leni partirent pour Peking, afin de remédier par leurs démarches à ce malheur : les Pères Alfonse Vagnon et Alvarez Semedo attendirent dans la maison que les gardes se présentassent. Semedo, alors malade, fut laissé dans une chambre bien fermée; mais on porta le P. Vagnon en litière devant le tchin, et ensuite dans la prison, au milieu des cris de la foule idolâtre. Les chrétiens firent éclater, en ce moment, leur ferveur. Jean Yao, entre autres, courut à la maison des Jésuites, tenant à la main une pancarte qui résumait les points principaux du christianisme; interpellé par les gardes, « Je veux mourir en chrétien, leur dit-il, et verser mon sang avec les Pères pour la foi de Jésus-Christ. » Dès le lendemain, le P. Semedo, le frère Sébastien Fernandez, et quelques chrétiens qui demeureraient avec eux, allèrent, par l'ordre du tchin, rejoindre le P. Vagnon en prison, où on ne tarda pas à les isoler les uns des autres. Pendant que le P. Longobardi, arrivé à Peking, et secondé par les Pères Jacques Pantoja et Sébastien d'Orsi, s'efforçait en vain de faire parvenir un mémoire à l'empereur, la persécution s'envenima à Nanking. « Je ne m'arrêterai point, dit Semedo (2), à raconter par le menu les indignités, les affronts et les outrages que nous souffrîmes en ces passages d'un tribunal

à l'autre. Les uns nous chargeoient de coups de pieds, les autres de coups de poing : ici, les soufflets volaient sur nos joues comme des tempestes, là nous étions poussés comme des ondes; on nous couvrait le visage de fange et de crachats; ceux-ci nous arrachoient la barbe, ceux-là nous tiroient par le poil, avec mille autres insolences qui sont inévitables aux criminels, s'ils n'ont la bourse bien ferrée pour se rédimier de ces vexations, et accepter un peu d'humanité des ministres de justice : ce que les chrétiens ne purent faire, à cause de leur pauvreté. » Le P. Vagnon avait déjà été soumis à la bastonnade, lorsque, le tchin lui demandant comment il prétendait faire adorer comme un Dieu un criminel judiciairement condamné à mort, le missionnaire saisit cette occasion d'expliquer le mystère de l'incarnation. « Le tyran, rapporte Semedo, ne put souffrir cette généreuse liberté, et commanda qu'on luy deschargeast encore vingt coups de baston, pour amortir ce feu qui l'animoit. Comme ses playes n'étoient pas bien fermées, elles se renouvelèrent toutes avec des douleurs incroyables, et le sang qui en sortit, comme l'eau des tuyaux, rejaillist jusques aux pieds du tchin. » L'état de santé du P. Semedo lui épargna la bastonnade. Cependant, l'ordre de bannissement, au bas duquel on avait fait apposer par surprise la signature de l'empereur, reçut partout son exécution, mais nulle part avec autant de rigueur qu'à Nanking. Là, les Pères furent conduits, le 6 mars 1616, la corde au cou devant le tchin : comme Semedo ne pouvait marcher, on l'y porta sur une table. Le persécuteur prononça que, bien qu'ils eussent encouru la peine capitale pour avoir prêché une religion nouvelle à la Chine, néanmoins l'empereur dans sa bonté leur accordait la vie, se contentant de leur faire appliquer à chacun dix coups de bâton, et de les renvoyer dans leur pays. « La maladie extrême du P. Semedo l'exempta de ces coups, dit cet historien; mais le P. Vagnon les reçut si rudement, qu'il en fut plus d'un mois incommodé sans pouvoir guérir ses playes. Ensuite de la même sentence, on exécuta notre maison, nos meubles, et particulièrement nos livres, les exécuteurs criant que nous étions indignes de porter le nom de lettrés. Puis on nous mit dans une cage de bois fort étroite, dont on se sert

(1) Alvarez Semedo, *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, p. 201.

(2) *Ibid.*, p. 314.

de coups de
ong : ici ; les
me des tem-
ame des on-
fange et de
t la barbe
e avec mille
les, aux cri-
rrée pour se
epter un peu
: ce que les
de leur pau-
été soumis à
i demandant
r comme un
condamné à
ccasion d'ex-
« Le tyran,
r cette gêné-
luy deschar-
pour amor-
ses playes
se renouvel-
croyables, et
des tuyaux,
n. » L'état de
bastonnade.
ent, au bas
surprise la si-
ut son exécut
de rigueur
conduits, le
ant le tchin :
on l'y porta
nonça que,
eine capitale
ouvelle à la
ns sa bonté
tant de leur
de bâton, et
« La maladie
e ces coups,
on les receut
mois incom-
a. Ensuite de
etre maison,
os livres, les
indignes de
ous mit dans
t on se sert

pour transporter les criminels condamnés à mort d'un lieu à l'autre, avec une chaîne au col, les fers aux mains, les cheveux longs, les habits mal ajustés, en témoignage que nous étions des étrangers et des barbares ; et, ainsi renfermés comme des bestes, on nous porta le trentième d'avril de la prison à un tribunal, pour faire sceller nos cages du sceau du roy... Je ne saurais dire le bruit que faisoient avec leurs chaînes de fer les sergens et les autres officiers qui nous conduisoient. Il me suffit de vous représenter qu'on portoit devant nous trois grandes tables, avec la sentence du roy, écrite en grosses lettres, qui défendoit à tous les Chinois d'avoir aucun commerce avec nous ; et qu'en cet équipage nous sortîmes de Nanking, renfermés dans nos cages l'espace de trente jours jusqu'à ce que, estans arrivés à la première ville de la province de Canton, nous fûmes présentés au tatan, qui, après nous avoir aigrement repris de ce que nous avions été si osez que de prêcher une nouvelle loi à la Chine, nous mit entre les mains des mandarins, lesquels nous traînèrent par tous les tribunaux avec un concours de peuple qui à peine est croyable, et nous jetèrent hors de leur ville pour prendre la route de Macao, où nous arrivâmes, après quelques journées de chemin. » Le persécuteur, qui venait d'obtenir la proscription générale des missionnaires, fut cependant trompé dans son attente, parce que, excepté à Nanking et à Peking, les Jésuites trouvèrent chez les indigènes convertis asile et secours. A Peking même, deux frères coadjuteurs, Chinois de naissance, et à ce titre non compris dans la sentence de bannissement, continuèrent d'habiter le local assigné par l'empereur pour la sépulture des missionnaires : cette pieuse destination de la maison et du jardin les protégea contre toutes les tentatives de la cupidité. La résidence de Ham-cheu, la dernière que les Jésuites eussent fondée jusque-là, fut pour eux le port le plus sûr au milieu de cette tempête : afin de montrer qu'ils obéissaient à la sentence de bannissement, ils sortirent en plein jour accompagnés des principaux chrétiens ; mais ils rentrèrent aussitôt en secret, et retrouvèrent, dans la maison du lettré Michel, une habitation et une église disposée dans la prévision d'une persécution. La dispersion des

Jésuites les amena à établir des résidences nouvelles ; et ce fut à Kia-tin, dans la province même de Nanking, qu'ils organisèrent, chez le lettré Ignace, leur académie ou collège, composé d'environ douze jeunes Chinois, nombre considérable à raison du temps et des lieux. A peine trois ans s'étaient-ils écoulés, que le P. Semedo rentra en Chine sous un déguisement : deux années après, le P. Vagnon l'y suivit. L'Église sembla avoir recouvré sa liberté, lorsqu'en 1622 la persécution se ranima. On affecta de confondre les chrétiens avec certains sectaires qui venaient d'occasionner des troubles dans la province de Chan-toung, et on s'appuya, pour accréditer cette assimilation, sur le mépris que les Jésuites faisoient, disaient, des ordres de l'empereur, puisque, condamnés à sortir de la Chine, ils y demeuraient malgré lui. La prudence obligea les missionnaires de se cacher avec le plus grand soin, jusqu'au moment où, le tchin, leur persécuteur acharné, étant tombé en disgrâce, ils purent enfin respirer. Durant cette persécution, dit Semedo (1) les indigènes ne manquèrent point au martyre ; mais le martyre leur manqua : Dieu l'accorda néanmoins à André, vieillard qui succomba à la violence des coups dont on punit sa constance héroïque. Les premières insurrections des Tartares manchoux, que Chin-tsong, mort en 1620, avait négligé de comprimer, inquiétèrent assez son successeur, pour que les mandarins amis du christianisme missent cette circonstance à profit dans l'intérêt de la mission. Ils représentèrent qu'on avait eu le plus grand tort de proscrire les Jésuites, mathématiciens habiles, dont la science eût été consultée avec avantage dans cette situation critique ; que ces religieux n'avaient sans doute pu quitter tous le territoire de l'empire ; qu'il serait donc expédient de les rechercher et de les rappeler à la cour, pour utiliser leurs profondes connaissances. Avertis de ces démarches, les Jésuites objectèrent à leurs amis qu'ils n'étaient point des hommes de guerre ; mais on leur répondit qu'ils ne s'inquiétassent point du moyen employé pour obtenir leur rappel, et que, une fois rétablis dans leur première position, ils n'auraient d'autre

(1) *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, p. 342.

rôle à remplir que celui de civilisateurs et d'apôtres. Le nouvel empereur, sur le rapport favorable du conseil de guerre, autorisa le retour des Jésuites; en sorte que les Pères Nicolas Longobardi et Emmanuel Diaz, accourus à Peking, s'installèrent de nouveau dans leur maison, où ils reprirent leurs anciens exercices. L'autorisation impériale protégea de même les diverses résidences des provinces.

CHAPITRE XXVI.

Missions des Jésuites, des Franciscains, des Capucins, des Dominicains et des Carmes, en Turquie, en Arménie et en Perse.

Au lit de mort, le P. Matthier Ricci disait à ses frères (1) : « J'aime singulièrement en Notre Seigneur le P. Pierre Cotton, qui réside auprès du roy de France. J'avois délibéré de luy escrire ceste année, encor que je ne le cognoisse point, et de me conjourer avec luy de ce qu'il a avancé la gloire de Dieu, et le rendre particulièrement certain de l'estat de nostre mission. Maintenant, je requiers de vous, à cause qu'il ne m'est aucunement permis de ce faire, que vous m'excusiez envers luy. » L'illustre Jésuite, qui fixait ainsi les dernières pensées de Ricci, n'avait pas seulement ouvert l'Acadie aux enfants de saint Ignace (2) : il venait d'affermir leur mission de Constantinople, dont nous allons dire l'origine. Les catholiques de Péra, qui formaient autrefois cinq ou six grandes paroisses, se voyant réduits à dix-sept familles, s'adressèrent au baron de Germiny, ambassadeur de Henri III à la Porte, et le prièrent d'employer son crédit à leur procurer une mission de Jésuites (3). L'ambassadeur obtint de Grégoire XIII cinq religieux de cet ordre, qu'il établit dans l'église de Saint-Benoit dont le sultan lui avait fait don. Le P. Jules Mancinelli, chef de la mission, était un homme plein de Dieu, et à qui le Saint-Esprit révélait les choses cachées, comme aux pro-

phètes (1). Les succès de ces hommes apostoliques furent extraordinaires. Mais, quelques affaires ayant obligé leur supérieur de retourner en Italie, et la guerre étant survenue entre les Vénitiens et les Turks, la mission commença à souffrir beaucoup. Sur ces entrefaites, la peste ravagea Constantinople : les Jésuites, qui s'y exposèrent tous, couronnèrent leur apostolat par le martyre de la charité, sans qu'il en restât un seul pour écrire à Rome. Dès lors, leur maison fut abandonnée, et ce qu'ils y avaient dissipé. Les choses demeurèrent en cet état pendant plus de vingt ans, jusqu'à ce que le P. Cotton suggérât à Henri IV la pensée de rétablir cette mission, si propre à faire revivre la foi catholique parmi les schismatiques du Levant. Le baron de Germiny avait eu pour successeur M. de Brèves, auquel succéda à son tour le baron de Salignac, qui aimait la Compagnie de Jésus et le P. Cotton en particulier. Il regardait comme une grande consolation pour lui d'avoir les Jésuites auprès de sa personne dans un pays étranger et infidèle. Aussi, chargé par le roi de ménager leur retour à Constantinople, négocia-t-il cette affaire avec tant de zèle, que le sultan écrivit à Henri IV pour lui annoncer son consentement. Le P. Cotton, ne voulant pas ajourner l'exécution d'une entreprise si utile à la religion, commença à prendre des mesures : mais le roi crut que M. de Brèves, qui avait été vingt-deux ans ambassadeur à Constantinople, serait à même de donner de grandes lumières ; et, comme il était dans le Levant, on attendit son retour. Dans cet intervalle, les hérétiques de France s'efforcèrent d'entraver le rétablissement de la Compagnie de Jésus en Turquie : ils subornèrent le moine grec Joasaph, qui se trouvait à Paris, et lui persuadèrent d'écrire au patriarche de Constantinople que les Jésuites n'allaient en Grèce qu'à dessein d'enlever tous les anciens manuscrits des Pères grecs, pour les corrompre ensuite et les tourner contre les dogmes de l'Eglise grecque. Le patriarche, ayant montré la lettre du moine au baron de Salignac, fut si pleinement détrompé par l'ambassadeur, qu'il la laissa entre ses mains. Comme Joasaph, afin d'accréditer ses paroles, y nom-

(1) Trigaut, *Le voyage fait au royaume de la Chine*, par les Pères de la Compagnie de Jésus, p. 943.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 66, col. 2.

(3) Le P. Doriens, *Vie de Pierre Cotton*, p. 136.

(1) Le P. Doriens, *Vie de Pierre Cotton*, p. 174.

mais ceux dont il était l'écho, le roi les aurait punis, si les auteurs de la calomnie n'avaient pas désavoué leur agent, qui fut chassé du royaume. Dès que M. de Brèves fut revenu à Paris, le P. Cotton choisit cinq Jésuites pour aller commencer le nouvel établissement sous la conduite du P. François de Canillac. Le P. Guillaume Levesque, l'un d'eux, est cité dans le Ménologe de sa Compagnie comme un religieux d'une perfection consommée, et le P. Dorléans lui attribue même des miracles. En arrivant à Constantinople, l'an 1609, les apôtres s'appliquèrent à apprendre le grec vulgaire. Ils y réussirent si bien, qu'en moins de six mois le P. de Canillac se trouva en état de prêcher en grec et d'entendre les confessions des chrétiens de cette nation, dont le concours fut considérable dès les fêtes de Pâques de l'année 1610; car, on ne sut pas plus tôt que les missionnaires commençaient à parler la langue du pays, qu'ils virent chez eux une telle affluence de peuple, de prêtres, d'évêques et de métropoles, que leurs forces ne pouvaient suffire au travail. Il n'y eut pas jusqu'au patriarche qui ne leur donnât des marques de son estime, et qui ne leur témoignât du penchant à se réunir au Pontife romain. Le patriarche de Jérusalem, ayant passé par Constantinople, fut si charmé de leurs discours, qu'à son retour dans son Eglise il leur envoya son propre frère pour s'instruire de leur doctrine. Recherchés ainsi par les schismatiques, les Jésuites avaient la douleur de voir le baile ou ambassadeur de Venise, bien différent de l'illustre Morosini, son prédécesseur, chercher à les décrier et à les faire exclure, dans la pensée qu'il plairait ainsi à sa République, alors irritée contre les Jésuites à l'occasion de l'interdit dont l'histoire a tant parlé. Le zèle et le crédit du baron de Salignac apaisèrent cette tempête, et leur rendirent le séjour de Constantinople assez paisible pour qu'ils rétablissent toutes les fonctions de la mission dans leur ancienne église de Saint-Benoît. Cependant une peste dissipa la seconde colonie, comme la première. Grâce aux nouveaux ouvriers que l'ardeur, allumée en France par le P. Cotton pour les missions apostoliques, fournit à celle de Constantinople, elle s'était rétablie dans son premier état, lorsqu'en 1616 le baile résolut de pousser les Jésuites à bout.

Il doutait d'autant moins de la rigueur avec laquelle on traiterait les missionnaires, qu'il connaissait les cruautés exercées à une époque récente sur saint Joseph de Léonissa (1). Ce saint, né en 1556, dans la petite ville de Léonissa, près Otricoli, qui est de l'État ecclésiastique, avait fait profession à dix-huit ans dans le couvent qu'y possédaient les Capucins, et changé son nom d'Eufrañius en celui de Joseph. Il fut toujours un modèle accompli de douceur, d'humilité, de patience, d'obéissance et de chasteté. La vivacité de sa ferveur rendait très-méritoires toutes ses actions, même celles qui paraissent le plus indifférentes aux yeux du monde. Trois jours de la semaine, il ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture; il passa aussi plusieurs carêmes de la sorte. Il couchait sur des planches, n'ayant qu'un tronc d'arbre pour chevet. Sa joie n'était jamais plus grande que lorsqu'il avait l'occasion de souffrir des injures et des mépris. Il se regardait comme le dernier des pécheurs, et avait coutume de dire : « Il est vrai que, par la miséricorde de Dieu, je ne suis pas tombé dans des crimes énormes; mais j'ai si mal répondu à la grâce, que j'aurais mérité d'être abandonné plus qu'aucune autre créature. » Son zèle à crucifier le *vieil homme* avec tous ses désirs avait préparé son âme à recevoir les faveurs extraordinaires que le Saint-Esprit communique aux saints dans l'exercice de la prière et de la contemplation. Il avait une dévotion singulière à Jésus crucifié; et les souffrances du Sauveur étaient le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Il prêchait habituellement un crucifix à la main, avec des paroles de feu qui embrasaient de l'amour sacré les cœurs de son auditoire. En 1587, ses supérieurs l'envoyèrent en Turquie, pour travailler, en qualité de missionnaire, à l'instruction des chrétiens de Péra, faubourg de Constantinople dont nous avons parlé. Il se dévoua, avec une charité vraiment héroïque, au service des galériens, surtout pendant les ravages de la peste. Cette cruelle maladie l'attaqua lui-même; mais Dieu lui rendit la santé pour le bien d'une multitude d'âmes. Non content d'affermir les chré-

(1) Alban Butler, *Vies des Pères*, etc., 1^{er} février. *Vérol*, *Abbrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. I, p. 94.

tions dans la foi, il voulut ramener au sein de la religion ceux qui, par crainte ou par l'espoir d'avantages matériels, l'avaient lâchement abandonnée : il convertit plusieurs apostats, dont un était pacha. Les musulmans, furieux du succès de ses prédications, le mirent en prison par deux fois, et le condamnèrent à mort. Ils l'élevèrent au haut d'un gibet, où des crochets de fer, qui lui perçaient la main droite et le pied droit, le tenaient suspendu. Un feu étouffé, allumé au-dessous du martyr, semblait devoir, par son épaisse fumée, le suffoquer bientôt. Cependant Dieu permit qu'il supportât cet horrible supplice pendant trois jours, au bout desquels on le détacha. Le sultan commua la sentence de mort en exil. Alors Joseph s'embarqua pour l'Italie, prit terre à Venise, et arriva à son couvent après une absence de deux ans. De retour dans sa patrie, avec le mérite du martyre qu'il n'avait pas tenu à lui de consommer, il recommença ses travaux apostoliques, que Dieu continua de bénir. Affligé, vers la fin de sa vie, d'un horrible cancer, il subit deux fois les opérations des chirurgiens, sans pousser le moindre soupir. Quelqu'un lui ayant proposé de le lier pendant l'opération, il dit, en montrant le crucifix : « Voilà le plus fort de tous les liens. Il me tiendra immobile plus sûrement que les cordes. » Il le serra avec amour dans ses mains, et ne fit entendre que ces mots : « Sainte Marie, priez pour nous, misérables pécheurs. » Il mourut le 4 février 1612, ainsi qu'il l'avait prédit. Son visage, que ses travaux et ses mortifications avaient défiguré, reprit, après son trépas, une beauté merveilleuse ; et son cœur, qui fut conservé sans aucune flétrissure, et rendant une odeur suave, est le symbole de la pureté dans laquelle il a vécu. Béatifié par Clément XIII en 1737, Joseph de Léonissa a été canonisé par Benoît XIV en 1746.

Le baile, pour perdre les Jésuites « plus sûrement, dit le P. Dordéans (1), et pour s'épargner devant le monde la honte d'une action si horrible, traita secrètement l'affaire avec le caïmacan, et quelques autres officiers de la Porte. Afin même de couvrir mieux son jeu, il enveloppa dans la cause des Jésuites le P. Jean

de Saint-Gal, de l'ordre de Saint-François, vicair apostolique. Il estoit né sujet de la république : mais le baile crut qu'il ne luy seroit pas difficile de l'arrester sur le bord du précipice, quand il l'y auroit conduit avec ceux qu'il avoit dessein de faire périr. Ces mesures prises sans qu'on en sceust rien, les officiers du caïmacan se vinrent saisir en même temps du vicair et de tous les Jésuites, dont le P. Jean-Baptiste Joubert estoit alors supérieur. Par malheur pour les desseins du baile, les officiers avoient surpris le vicair apostolique, lorsqu'il alloit brusler des lettres-patentes qu'il alloit signer de sa main pour des renégats convertis : ce qui fit qu'on ne le traita pas plus favorablement que les autres, et que, ayant été conduit à Constantinople avec eux, ils furent tous mis dans un même cachot. Le baron de Sancy estoit en ce temps-là ambassadeur du roy à la Porte. Ce seigneur n'eut pas plus tôt été averti de la disgrâce des missionnaires, qu'il se mit en devoir de travailler à leur délivrance. Il n'en seroit pas venu à bout, si la Providence n'eust secondé son zèle par un de ces moyens inespérés qui font connoître sa main et sa conduite. Les Jésuites, aussi bien que le vicair du saint Siège, avoient esté saisis avec des papiers concernant la religion, qui pouvoient donner matière de les condamner, surtout à des gens qui en cherchoient ; le caïmacan avoit fait venir un interprète pour les traduire, ne doutant pas qu'il n'y deust trouver de quoy faire périr les Pères, et contenter celui qui l'avoit mis en besogne : mais Dieu voulut que l'interprète dont il se servit fust un homme affectionné aux Jésuites, pour avoir autrefois esté écolier du P. Maldonat à Paris. C'estoit un juif, nommé Jacob, frère de l'intendant du caïmacan ; ce qui, le rendant moins suspect, luy donna occasion de servir ses amis en interprétant favorablement les écrits dont ils s'estoient trouvés saisis. Ces papiers ayant esté ainsi juridiquement examinés et les Pères déclarés innocents, l'ambassadeur du roy poussa si vivement l'affaire de leur liberté, qu'il l'emporta. Le seul vicair apostolique périt en ceste persécution ; car, les lettres qu'on lui avoit prises n'ayant pu recevoir aucune interprétation favorable, il fut estranglé : plus heureux, par une si belle mort, que les autres par leur délivrance ; si l'on peut ap-

(1) *Vie de Pierre Coton*, p. 175.

peier délivrance ce qui ne fut qu'un plus long martyre. Car le baile, beaucoup plus irrité qu'auparavant par la perte de celui qu'il vouloit sauver et par la justification de ceux qu'il avoit voulu perdre, offrit de nouvelles sommes au caïmacan pour l'obliger à recommencer leur procès. Ce magistrat les avoit déjà fait remettre en prison, lorsqu'un de ses officiers, indigné de la méchanceté du baile, la découvrit aux missionnaires : ce qui excita tellement le zèle et l'indignation de M. de Sancy, qu'il épousa cette affaire comme un intérêt public de l'Eglise et de la nation. Sans cela, ces innocentes victimes auroient enfin été sacrifiées à l'implacable fureur de leur ennemi, qui, ne gardant plus de mesure depuis qu'il se vit découvert, tint ferme contre l'ambassadeur de France, et fîtsi bien, par ses intrigues, que le caïmacan fut obligé de partager le Jifférend. Après que les missionnaires eurent passé quatre mois entiers dans les prisons des Dardanelles, où ils furent d'abord envoyés, il fut dit que, de six qu'ils estoient, il en resteroit deux auprès de l'ambassadeur, et que les quatre autres seroient rembarquez pour être ramenez en leur pais. Les aventures de ces derniers furent extraordinaires. Leur vaisseau ayant été poursuivi par un corsaire, ils se réfugièrent vers la Calabre, où ils firent naufrage assez près du bord. Ils se sauvèrent : mais, à peine avoient-ils paru sur le rivage, que les gardes-costes tirèrent sur eux, craignant que ce ne fussent des pirates turcs. Enfin, les signes et les cris de ces malheureux ayant fait concevoir aux soldats qu'ils n'estoient pas ce qu'on les croyoit, ils eurent permission d'approcher. Ils se firent connoître, et furent menez dans un hospital, d'où, ayant esté saluer le prince de Rochette de la maison Caraffe, ils en furent fort bien receus, et conduits par ses soins au plus prochain collège de la Compagnie. De là, enfin, ils revinrent en France confirmer les nouvelles qu'on y avoit déjà reçues de la décadence de leur mission. Le P. Cotton n'avoit pas attendu leur retour pour penser à réparer leurs pertes, et à chercher les moyens d'envoyer de nouveaux ouvriers à Constantinople. Dans le traité de trêve que l'empereur Mathias venoit de conclure avec la Porte, il y avoit un article qui portoit que les Jésuites pourroient demeurer et exercer leurs fonctions dans les villes de la domination

ottomane. L'homme de Dieu, profitant de ces conjonctures et des bonnes intentions de M. de Sancy, fit tant, par soi et par ses amis, qu'il se trouva bientôt en estat d'envoyer à Constantinople de nouveaux secours d'ouvriers et d'aumônes. Depuis ce temps-là, cette mission non-seulement a esté très-stable, mais elle s'est estendue en plusieurs autres lieux de l'empire othoman et du royaume de Perse.

Après que le duc de Mercœur, l'un des principaux chefs de la ligue, se fut soumis à Henri IV, en 1598, l'empereur Rodolphe II, attaqué par les Turks, lui ayant offert le commandement de son armée en 1601, cette circonstance fa' orisa l'apostolat des Jésuites, car il se fit précéder par eux en Hongrie ; et les enfants de saint Ignace continuèrent depuis lors, dans ces contrées, de sauvegarder les âmes contre l'islamisme. Le P. François Zgoda, l'un d'eux, montra d'une manière éclatante qu'aucun sacrifice n'étoit au-dessus de leur zèle. Son but étoit de pénétrer en Crimée : mais un ambassadeur envoyé par le khan de la petite Tartarie au roi de Pologne lui apprend qu'on ne peut s'y introduire qu'avec un firman ou à titre d'esclave. Zgoda n'hésite point, il se laisse prendre par les Tartares. L'ambassadeur, de retour dans sa patrie, le rachète, le présente à ses compatriotes comme un docteur de la loi catholique ; et l'apôtre, s'établissant, non loin de Caïffa, sur une baie de la mer Noire, préche l'Evangile aux indigènes, dont plusieurs, gagnés à Jésus-Christ, forment une chrétienté nouvelle.

Les Dominicains, prédécesseurs des Jésuites dans le Levant, y étoient réservés aux mêmes succès et aux mêmes périls. L'île de Syra (Pl. C, n° 2), située presque au centre de l'archipel grec, reçut, en 1607, le P. André Garge, Vénitien, revêtu du caractère épiscopal, que le Pontife romain chargeoit de confirmer les catholiques dans la foi : en récompense de son dévouement, les schismatiques devoient le pendre en 1632 (1). En Valachie, le P. André Bobbio, Lombard, du couvent de Faenza, accompagné du P. Mathieu de Ulonis, Morave, du couvent de Léopol, établit quelques églises du rit romain, et ramena plusieurs schismatiques à l'unité. Des sol-

(1) Fontana, *Monumenta domini?ana*, an. 1607, 1632.

date hérétiques, ennemis de la foi catholique et de l'ordre des Dominicains, si zélé pour sa propagation, se saisirent de lui, l'an 1610 (1), et lui firent subir la mort la plus cruelle. Son compagnon, qui s'enfuit à travers d'épaisses forêts, s'échappa de leurs mains et disparut à leurs yeux, Dieu le permettant ainsi, pour que le martyre du missionnaire ne fût pas enseveli dans les ténèbres de l'oubli. Enfin l'Arménie, grâce aux Frères-Prêcheurs, conservait encore le dépôt de la foi. A la mort d'Asarias Fridonis, Paul V avait proposé à l'Église catholique de ce pays le P. Marc, Arménien, qui mourut à Rome en 1607. Le même Pape, afin de ne pas prolonger la vacance au détriment des fidèles, institua aussitôt archevêque de Nakchivan le P. Matthieu Érasme, Arménien, qui se trouvait en Italie, et dont le zèle devait s'exercer pour le salut des schismatiques (2). Ce prélat, qu'accompagnerent les Dominicains Augustin et Paul-Marie, fut chargé, l'an 1616, avec plusieurs religieux du Carmel et de Saint-Augustin, d'entreprendre en Perse une mission, à la suite de laquelle Melchisédech, patriarche schismatique des Arméniens, reconnut la vérité. On alla même jusqu'à disposer le roi de Perse, qui laissait toute liberté aux ouvriers évangéliques, à envoyer une ambassade d'honneur au Pontife romain. Le Dominicain Paul-Marie vint rendre compte de cette mission au Pape à Paul V, qui l'accueillit avec bienveillance (3). Comme il fut alors question, pour utiliser ses talents, de l'envoyer en qualité d'évêque dans les pays occupés par les Turcs, il quitta Rome, se retira à Naples sans consulter ses supérieurs, et, se fixant chez les Chartreux, prit leur habit. Dès que le maître général des Dominicains en fut informé, il se plaignit au Pape de ce que les Chartreux, à son insu, avaient revêtu Paul-Marie de leur habit, et le Pontife ordonna qu'on le rendit à l'ordre de saint Dominique. De retour à Rome, Paul-Marie demeura quelques mois dans le couvent de Saint-Sixte. Un an ne s'était pas écoulé, que le souverain Pontife, sachant qu'il parlait parfaitement l'arménien, le nomma archevêque de Myre, et suffragant de l'Église arménienne

de Nakchivan, avec future succession. Le prélat se rendit à son Église de Myre, où il résida, remplissant tous les devoirs d'un bon pasteur envers son troupeau. Matthieu Érasme étant mort sur ces entrefaites, en 1620, il se hâta d'aller trouver en Arménie les brebis qui lui étaient confiées, et il y mena une vie apostolique jusqu'en 1627, époque de sa mort. Nous ajouterons ici que, vers l'an 1622, Grégoire XV, à la sollicitation du maître général Séraphin Siccus, entreprit d'établir un collège dans la province de Nakchivan, pour l'instruction des chrétiens d'Arménie. Le P. Grégoire Ursin, profès du couvent de la Minerve, avait été chargé de la fondation et de la direction de ce collège; mais, comme il fut pris sur mer et dépouillé par les infidèles, le P. Jean-Dominique Nazarius, Arménien de nation, mis à sa place, fonda heureusement le collège, pour l'entretien duquel la sacrée congrégation, appelée de *Propaganda Fide*, accorda une pension annuelle de cinq cents écus romains.

On a vu que l'esprit des missions animait la congrégation des Carmes-Déchaussés d'Espagne (1). Le P. Thomas de Jésus, dit l'auteur du *Voyage d'Orient* (2), ayant quitté l'Espagne, où ce fervent esprit des missions étoit très-resserré, et étant venu à Rome..., composa ce livre d'or de la conversion de toutes les nations, où il décrit merveilleusement bien toutes les erreurs des infidèles et leurs souverains remèdes, et dans lequel il a inséré un petit traité qui porte pour titre *Aiguillon des missions*, par lequel les plus insensibles sont puissamment excités à secourir les âmes de tant d'infidèles qui périssent misérablement tous les jours. Le premier de nos Pères qui donna commencement aux missions orientales fut N. V. P. Pierre de la Mère de Dieu, Arragonois de nation, et natif de la ville de Daraca, qui établit notre congrégation en Italie, et fut le prédicateur ordinaire des Papes Clément VIII, Léon XI et Paul V. Dès l'an 1604, on commença la mission de Perse (3).

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 163, col. 2.

(2) *Voyage d'Orient*, du R. P. Philippe de la Très-Sainte Trinité, Carme-Déchaussé, p. 406.

(3) *Ibid.*, p. 413. *Annales des Carmes-Déchaussés de France*, par le R. P. Louis de Sainte-Thérèse, Carme-Déchaussé, visiteur général, t. I, p. 332.

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1607, 1632.

(2) *Ibid.*, an. 1616, 1632.

(3) *Ibid.*, an. 1631.

n. Le prélat à il résida, bon pasteur rasme étant, il se hâta obis qui lui rie apostoli- mort. Nous 1692, Gré- tre général un collège ur l'instruc- P. Grégoire ervice, avait direction de sur mer et b-Dominique à sa place, r l'entretien élée de Pro- annuelle de

s animait la usés d'Espa- dit l'auteur é l'Espagne, toit très-reu- imposa ce li- les nations, n toutes les ins remèdes, ité qui porte par lequel nt excitez à ui périissent mier de nos ux missions la Mère de f de la ville régation en re des Papes . Des l'an e Perse (3).

la Très-Sainte Déchaussés de e, Carme-Dé-

Clément VIII donna, le 12 juillet, un Bref à cet effet, ainsi qu'une lettre adressée au roi de Perse. Les missionnaires étaient déjà en chemin, lorsque Paul V, successeur de ce Pontife, leur envoya à son tour, le 20 juillet 1605, un Bref qui leur conférait plusieurs grâces. Ces religieux se nommaient Paul de Jésus-Marie, Gênois, de la famille de Rivarola, qui fut élevé trois fois à l'office de général, et Jean de Saint-Élisée, né à Calahorra, en Espagne, qui devint archevêque d'Ispahan et primat de toute la Perse. Le Pape, au moment de leur départ, avait voulu qu'ils prissent pour leurs patrons les saints apôtres de ce pays, en sorte qu'on les nommait Paul-Simon et Jean-Thaddée. Ils se trouvaient accompagnés du P. Vincent de Saint-François, né au royaume de Valence. Arrivés en Perse, ils fondèrent à Ispahan, capitale de l'empire, un hospice, devenu un couvent formé, dans lequel on fit tous les exercices de communauté pratiqués dans les monastères de la chrétienté. Le son des cloches, la célébration des grand-messes et des autres offices, furent tolérés par Schah-Abbas, qui recommandait aux Carmes de l'avertir, si on leur faisait quelque tort. Ils avaient toute liberté de prêcher en langue persane dans leur église, dont la porte restait ouverte du matin au soir; et ils maintenaient ainsi dans la foi les anciens catholiques, ou y affermissaient les nouveaux convertis. On souffrait même qu'ils annonçassent Jésus-Christ au dehors, sur les places publiques, et qu'ils signalassent aux musulmans abusés les désordres de Mahomet. Mais les aveugles sectateurs de l'islamisme répondaient aux missionnaires, qu'alors même que sa conduite aurait été mauvaise, il n'en n'était pas moins prophète, l'ange Gabriel lui ayant apporté la loi, en sorte qu'il faut faire ce qu'il a écrit, sans s'arrêter à ce qu'il a fait. Les religieux pénétraient dans les maisons particulières, où on leur proposait des doutes qu'ils s'attachaient à résoudre. Comme les Persans sont curieux, ces conférences, auxquelles on les voyait souvent assister en grand nombre, donnaient occasion de développer toute l'économie de la religion catholique, et produisaient d'heureux résultats. Plusieurs musulmans reçurent le baptême en secret : par prudence, on les envoyait en pays chrétien, parce que, s'ils avaient été découverts, ils au-

raient été contraints de renier la foi ou de subir le martyre, comme il arriva au mois de février 1622. Dès le 28 novembre de l'année précédente, les Carmes avaient baptisé quatre Persans. Ils les firent conduire au supérieur de leur couvent d'Ormuz par un autre Persan, également baptisé. Découverts dans le trajet, les nouveaux chrétiens furent ramenés à Ispahan, condamnés à être lapidés et brûlés, puis soumis en effet à ce cruel martyre, qu'ils endurèrent avec constance. On inquiéta les religieux à cette occasion, mais le roi ne consentit point à ce qu'on les fit mourir. Les Carmes étaient surtout utiles aux enfants; car, en cas de maladie grave, leurs parents les portaient au couvent, ou faisaient venir chez eux les missionnaires pour qu'ils récitassent des prières sur les jeunes malades, qu'on baptisait aussitôt. Ces religieux travaillaient, d'ailleurs, à la conversion des schismatiques arméniens, jacobites et nestoriens, qui habitaient Ispahan et ses environs. Les Arméniens, comparant le désintéressement des Carmes à la cupidité de leurs prêtres, professaient pour eux une haute estime. Non contents de fonder un couvent à Ispahan et un hospice à Chiraz, sur le Roknâbâd (1), les Carmes-Déchaussés s'étaient ménagé, par l'établissement de leur maison d'Ormuz, un lieu sûr où ils pouvaient, sous la protection portugaise, recueillir des aumônes pour la mission de Perse, envoyer les musulmans convertis, et se retirer eux-mêmes en cas d'exil (2) : cette mission fut détruite l'an 1622, quand l'île d'Ormuz tomba au pouvoir des Persans, qui en chassèrent les chrétiens (3). Mais Dieu avait inspiré aux Carmes de s'assurer un refuge plus stable et un centre d'action plus important, lorsque, en 1620, le P. Léandre de l'Annonciation, fondateur du couvent d'Ormuz, obtint du vice-roi des Indes et de Christophe de Lisbonne, archevêque de Goa, l'autorisation d'édifier dans cette ville un des plus beaux établissements que l'ordre ait possédés. L'église en fut dédiée sous le vocable de

(1) Philippe de la Très-Sainte Trinité, *Voyage d'Orient*, p. 428.

(2) *Ibid.*, p. 430. Louis de Sainte-Thérèse, *Annales des Carmes-Déchaussés de France*, t. 1, p. 348.

(3) *Ibid.*, p. 798.

Notre-Dame du mont Carmel. Plusieurs autres couvents en tiraient leur origine : celui de Sainte-Thérèse, près Goa ; celui de Saint-Joseph, à Diu, et un troisième, à Mozambique. Le collège et le noviciat furent rattachés au monastère de Goa, destiné à alimenter de sujets les missions orientales de l'institut, telles que celle de Tâtta, sur les bords de l'Indus, capitale

du Sindhy (1), établie par le P. Louis-François, Espagnol ; celle de Bassorah, sur la rive droite du Chat-el-Arab (2), fondée, vers 1623, par le P. Basile de Saint-François, Portugais.

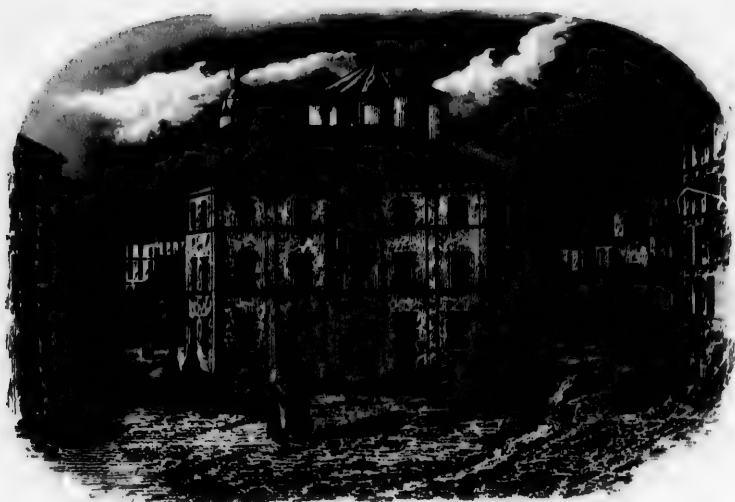
(1) Philippe de la Très-Sainte Trinité, *Voyage d'Orient*, p. 457.

(2) *Ibid.*, p. 462.

[1623]

P. Louis-François,
, sur la rive droite
, vers 1623, par le
Portugais.

llé, *Voyage d'Orient*,



Collegio urbano de la Propaganda à Rome
 Collegio Urbano della Propaganda in Roma. Colegio Urbano de la Propaganda en Roma



Malta
 Malta Malta



Orig
la
84
se

L
nité
« Ce
à fo
la f
nati
de t
et p
avan
gré
seul
trav
blé,
tité
miss
gré
M
Con
surt
insti
« l
gré
tant
tien
Saint
la di
secon

(1)
(2)
partie
par m
de Pro

LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE,
JUSQU'À LA SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

CHAPITRE I^{er}.

Origine et objet de la Congrégation de la Propagation de la Foi. — La France, auxiliaire et instrument du saint Siège pour l'œuvre des missions : le P. Cotton, le P. Joseph, saint Vincent de Paul.

Le Carme Philippe de la Très-Sainte Trinité (1), dit du P. Pierre de la Mère de Dieu : « Ce grand homme voulut induire Clément VIII à fonder la Congrégation de la Propagation de la foi... N. V. P. Dominique de Jésus-Marie, natif de Calatayud, autrefois Bilbilis, et connu de tout le monde pour la rare sainteté de sa vie et pour les choses miraculeuses qu'il a faites, avança grandement l'établissement de cette Congrégation envers le Pape Grégoire XV, non-seulement par son conseil, mais aussi par ses travaux et par ses œuvres ; puisque, ayant assemblé, des aumônes des personnes pieuses, quantité de mille escus pour fonder les rentes des missions, il les donna tous à cette sainte congrégation. »

Mais c'est à Urbain Cerri (2), secrétaire de la Congrégation de la Propagande, qu'il convient surtout d'expliquer l'origine et le but de cette institution :

« Il y a, dit Cerri à Innocent XI, quatre Congrégations de cardinaux, qui sont comme autant de pivots qui soutiennent le monde chrétien, gouverné par la haute sagesse de Votre Sainteté. La première est celle des *Rites*, qui a la direction du service de Dieu et des saints. La seconde est celle des *Evêques et réguliers*, qui a

soin des ministres sacrez. La troisième est la Congrégation du *Saint-Office*, qui retranche et qui guérit les membres infectez de l'Eglise chrétienne. Et la quatrième est la Congrégation de *Propaganda Fide*, qui a soin d'étendre et de maintenir la religion dans toutes les parties du monde. Celle-ci doit sa naissance au Pape Grégoire XV, de sainte mémoire, qui, animé par le zèle du P. Narni, prédicateur apostolique, l'érigea, et ordonna, par une bulle, qu'elle seroit composée de treize cardinaux, deux prêtres, un religieux, et un secrétaire ; qu'ils s'assembleroient pour le moins une fois par mois, et qu'ils lui communiqueroient leurs résolutions. Ce Pontife assigna pour leur entretien les émoluments des *anelli cardinalitii*, leur donna un palais qui valoit dix mille écus, et un capital de quinze mille écus en argent comptant. Un si saint commencement fut continué avec encore plus d'ardeur sous le pontificat d'Urbain VIII, qui choisit plusieurs théologiens et prédicateurs d'ordres religieux, pour les envoyer, en qualité de missionnaires, dans différentes parties du monde, et qui donna de grands privilèges et des sommes considérables d'argent à la Congrégation. Plusieurs personnes, excitées par un si grand exemple, laissèrent des biens fort considérables à cette Société ; par où elle se trouva en état de faire de grands progrès, et de bâtir le collège qu'on appelle aujourd'hui le *collège d'Urbain* ou de *Propaganda Fide*. (Pl. CI, n° 1.) Les principaux bienfaiteurs ont été : le cardinal S. Onofrio, qui a laissé deux cent sept mille écus ; le cardinal Cornaro, trente-quatre mille cinq cents ; le cardinal de Galamina, cinquante-sept mille quatre cents ; le cardinal Capponi, huit mille ; le cardinal Giustiniani, douze mille cinq cents ; le cardinal Ubaldini, quarante mille ; monsieur Vivès, quarante-deux mille ; Jean Savanier,

(1) *Voyage d'Orient*, p. 407.

(2) *État présent de l'Eglise romaine dans toutes les parties du monde*, écrit pour l'usage du Pape Innocent XI, par monsignor Urbano Cerri, secrétaire de la congrégation de *Propaganda Fide*, p. 268.

soixante-quatre mille. Outre quelques petits héritages, legs et dons charitables, qui font un capital d'un million de livres. Les sommes qui ont été données en divers temps par des personnes inconnues, et comptées par le P. Dominique de Jésus et Marie, montaient à vingt-deux mille six cents livres. En rabattant cent mille écus, qui ont été employés à l'édifice de l'église et du collège, la Congrégation a un capital de six cent quinze mille écus, qui rapporte par an environ vingt-quatre mille écus. Ce revenu, avec quelques autres qui proviennent de quelques maisons et rentes, est recueilli par un officier qui a le titre d'agent, et qui est obligé de le porter d'abord au *Monte della Pietà*, d'où l'on ne peut pas le retirer sans un ordre de la Congrégation, signé du cardinal préfet, du secrétaire et du maître des comptes. Il y a un bureau, où l'on enregistre soigneusement toutes les dépenses, et les ordres qui ont été exécutés en vertu des décrets de la Congrégation; de manière qu'on ne peut faire aucun mauvais emploi de l'argent. Lorsque les comptes sont soudez (établis), ce qui se fait tous les ans, on les remet entre les mains de tous les cardinaux, et on les examine dans une congrégation particulière qui se nomme la congrégation *dello Stato temporale*. Outre toutes ces précautions, il a plu à Votre Sainteté de choisir le cardinal Spinola, pour avoir un soin particulier de la Congrégation; et S. E. lui a déjà procuré divers avantages, en déterrât quelques dettes (créances) que l'on croyoit perdues... Pour donner présentement à Votre Sainteté une idée générale des dépenses que la Congrégation est obligée de faire, je produirai les articles suivants : Pour l'entretien du collège tous les ans, cinquante mille livres; pour les officiers de la Congrégation, dix-sept cents; pour l'imprimerie, mille; pour l'entretien des évêques, des missionnaires et des collèges hors de Rome, dix mille; pour des legs, etc., et autres dettes, deux mille sept cents; pour frais extraordinaires, comme aumônes, réparations de maisons, etc., une année avec l'autre, trois mille. Je passe présentement au collège d'Urbain de *Propagandâ Fide*.

« Collège d'Urbain, de *Propagandâ Fide*. — Ce collège fut érigé en 1627 par Urbain VIII. Il doit sa naissance à une fondation considérable qui fut faite, par monsignor Jean-Baptiste Vivès,

pour dix jeunes hommes de quelque nation qu'ils fussent. Cette fondation fut confirmée par le Pape, qui prit ce collège sous la protection immédiate du saint Siège; il lui accorda tous les privilèges et toutes les immunités dont jouissent les collèges des Allemands, des Anglois et des Grecs, et toutes les écoles de Rome; et il établit trois chanoines des trois églises patriarcales pour gouverner ce collège, comme on le peut voir dans le bref *Immortalis* du 1^{er} août 1627. En 1637, le cardinal S. Onofrio fit une fondation pour douze jeunes hommes de six nations particulières d'Asie et d'Afrique, savoir : la Géorgienne, la Persienne, la Nestorienne, la Jacobite, la Melchite et la Coptique (copte), auxquelles il ajouta l'Arménienne en cas de vacance : cette fondation fut approuvée par le bref *Altitude*. Le même cardinal fit, en 1639, une autre fondation pour treize Éthiopiens et Brachmanes, et en obtint l'approbation par le bref *Onerosa*. Ces deux fondations, qui contiennent plusieurs clauses par rapport à l'âge, au temps et à l'élection, furent unies au collège d'Urbain, en 1641, par le bref *Romanus Pontifex*. On ôta aux chanoines des églises patriarcales l'administration des deux premiers collèges, et on en donna la surintendance à la Congrégation instituée par Grégoire XV. Mais, comme on a toujours eu beaucoup de difficulté à trouver des jeunes gens des nations ci-dessus mentionnées, la Congrégation, du consentement de la maison des Barberini, et avec permission du Pape, a souvent disposé de ces places *pro tempore* en faveur d'autres. Le collège d'Urbain est gouverné par un recteur, qui est un prêtre séculier, sous l'inspection du secrétaire... Il rend ses comptes tous les quatre mois au cardinal qu'on nomme *Mensario*, dont l'affaire est, non-seulement de lui en donner quittance, mais aussi de visiter le collège et de voir si les étudiants sont bien gouvernés. Et on peut dire, à la consolation de Votre Sainteté, que ces étudiants sont traités, élevés et instruits mieux que ceux d'aucun autre collège et séminaire dans Rome... À l'égard des études de ces jeunes gens, ils ont des lecteurs (professeurs) qui leur enseignent la théologie scolastique, la controverse, la morale, la philosophie, les humanités, et les langues latine, grecque, hébraïque et arabe... Le cardinal, qui a inspection sur les études de ces novices, a-

siste tous les ans au mois d'août à leur examen avec le secrétaire et les lecteurs.

« *Imprimerie.* — Dans le palais de la Congrégation, il y a une chambre bien pourvue de caractères de quarante-huit langues différentes, avec un habile imprimeur et un correcteur. On y imprime continuellement plusieurs ouvrages nécessaires à la conservation et à la propagation de la foi catholique. Ces livres sont distribués gratis aux évêques, aux missionnaires et autres, pour les disperser par tout le monde...

« *Archives.* — Tous les mémoires et toutes les lettres que la congrégation reçoit, et celles qu'elle écrit, se gardent soigneusement dans les archives, aussi bien que ses décrets et ses résolutions. Mais, quelque exact que soit le registre, et de quelque secours que soient les tables, les matières sont en si grand nombre et différent si fort, qu'il faut une peine incroyable pour trouver les anciennes délibérations. »

Après avoir montré, dans la Propagande, le foyer d'où les missionnaires, comme autant de rayons lumineux, devaient aller éclairer au loin les ténèbres de l'infidélité, et le centre auquel leurs relations devaient aboutir, nous ne pouvons taire que la France semblait être providentiellement destinée à seconder de la manière la plus efficace l'action salutaire et civilisatrice de cette Congrégation. Du temps de saint Louis, l'ascendant du royaume très-chrétien se faisait sentir dans toutes les parties du monde alors connu. A l'époque présente, il s'étendit simultanément en Amérique, en Asie et en Afrique. Sans parler des rois, ni de leurs ministres, dont l'ensemble de notre récit permet assez d'apprécier l'active protection, nous nous bornerons à indiquer trois noms illustres, ceux du P. Cotton, du P. Joseph, et de saint Vincent de Paul.

On connaît déjà l'heureuse influence exercée par le P. Cotton, confesseur de Henri IV et de Louis XIII, dans l'intérêt des missions étrangères. Le P. Orléans nous apprend qu'après avoir grâtié la cour, le célèbre Jésuite ne cessa pas de s'intéresser à cette œuvre. « Il y avoit déjà quelques années, dit cet historien (1), que les Anglois... avoient chassé les mission-

naires du Canada, et les avoient renvoyés en France, au grand déplaisir du P. Cotton, qui vit par là ruiner son ouvrage, sans voir aucun endroit par où il le pût rétablir. L'expédient lui en fut suggéré, lorsqu'il y pensoit le moins. Deux jeunes Jésuites, qui étudioient en théologie à la Flèche, conversant souvent avec le P. Massé, qui demouroit en cette maison depuis son retour de la Nouvelle-France, conceurent un zèle extraordinaire pour rétablir cette mission. Estant ensuite venus à Paris, pour étudier en théologie, et ayant communiqué leur dessein à un grand serviteur de Dieu, nommé le P. de la Bretesche, ce Père s'y affectionna comme eux, et en parla au duc de Ventadour. Ce seigneur prit l'affaire à cœur; et, pour y réussir sûrement, il eut le zèle d'acheter du duc de Montmorenci, son oncle, le gouvernement du Canada. Les choses en estoient là, quand le duc de Ventadour s'en ouvrit au P. Cotton, et luy demanda des missionnaires. A cette proposition, le saint provincial bénit l'aimable Providence, qui, parmi ses plus grandes traverses, lui avoit réservé la consolation de rétablir luy-même une œuvre qu'il avoit commencée pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Il fit tout ce qu'on luy demanda. Les deux premiers auteurs du dessein, qui estoient le P. Le Jeune et le P. Vimond, encore trop peu avancés dans leurs études, furent réservés à une autre fois. Le P. Charles Lalemant, le P. Massé, et le P. de Brébeuf, cet homme illustre qui seroit un grand saint dans l'Eglise quand il n'auroit pas esté un grand martyr, y furent envoyés les premiers. Pour mettre la dernière main à cet ouvrage, Dieu appela à la Compagnie un fils du marquis de Gamache, qui, ayant dévotion en entrant de fonder un collège à Quebec, n'eut pas plus tôt proposé la chose au marquis son père, que le vertueux seigneur y consentit. Ainsi fut enfin établie solidement et à demeure cette mission, à laquelle il semble que Dieu ait attaché une grâce particulière pour sanctifier ses ouvriers. »

On va voir maintenant la direction ou préfecture des missions du Canada, du Levant et du Maroc, exercée par un personnage non moins illustre, François Le Clerc du Tremblay, si connu sous le nom de Père Joseph, qu'il avoit pris en se faisant Capucin, et l'agent le plus dévoué du cardinal

(1) P. 196.

de Richelieu. L'abbé Richard (1) entre, à cet égard, dans les détails suivants : « Il n'y avait rien que ce religieux ne mit en œuvre lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu, et de porter son nom dans les pays les plus éloignés ; et, pour le faire avec autorité et dans les règles, il demanda la permission à Urbain VIII. Ce grand Pape la lui accorda d'autant plus volontiers, qu'il vit que le roi favorisait une si pieuse entreprise par ses libéralités et par la protection qu'il donnait à tout ce que faisait le P. Joseph. Il fut donc nommé supérieur de la grande mission d'Orient en 1625, et il commença d'abord par l'achat de plusieurs hospices pour loger les religieux, qu'il envoya avec les ornements nécessaires pour célébrer la messe et l'office divin, et pour administrer les sacrements. Comme il avait un pouvoir absolu de prendre, dans tous les couvents de Capucins, les religieux qui lui sembleraient les plus propres, il en choisit bientôt cent, qui furent ravis d'être trouvés dignes de porter la foi de Jésus-Christ dans tous les endroits du monde, et capables de souffrir le martyre pour la propagation de son Évangile. Il les envoya deux à deux, et quatre à quatre, dans la Grèce, dans la Palestine et dans l'Arménie. Le roi des Géorgiens, qui avait reconnu l'autorité spirituelle du Pape, voulut avoir de ces missionnaires, aussi bien que les habitants de Scio, de Smyrne, d'Alep, et de plusieurs autres grandes villes. Les conversions qu'ils y firent vinrent bientôt à la connaissance du Pape et de la Congrégation de *Propaganda Fide*. Ils congratulèrent le P. Joseph sur un si heureux succès, et le prièrent d'envoyer aussi des religieux à Tunis, à Alger, au grand Caire et à Naxie, où l'archevêque en demandait avec instances. L'ambassadeur de France à la Porte obtint aussi du Grand Seigneur la permission d'établir des missionnaires dans tout son empire. Il est vrai que le grand visir la fit bientôt révoquer, la restreignant aux seules villes où il y avait des consuls de la nation française. Il permit néanmoins aux Capucins d'établir des écoles pour la jeunesse à Constantinople, si bien qu'en peu de temps le nombre des chrétiens s'augmenta si fort, que les Italiens et les Espagnols vou-

lurent avoir part à cette gloire, et y envoyer des missionnaires de leur nation ; mais le Pape et la sacrée Congrégation de la Foi n'y consentirent pas, de peur de gâter ce grand ouvrage par la division que cause ordinairement la diversité des chefs, à moins que tous les ouvriers qu'ils y envoyaient ne voulassent promettre de suivre en toutes choses les ordres du P. Joseph, parce qu'il n'y avait que lui qui eût la supériorité de cette mission. Ce nouveau secours fut partagé, partie dans la Perse, partie dans l'Arménie, au mont Liban et en Babylone. Ceux qui allèrent à Ispahan logèrent dans le palais du roi, et n'eurent point d'autre demeure pendant vingt ans ; ils y seraient encore, si les Hollandais, jaloux d'un si grand honneur accordé aux sujets du roi, ne les eussent pas rendus suspects aux ministres du roi de Perse. L'émir Fakardin, prince du mont Liban, les reçut encore mieux que n'avait fait aucun autre souverain. Il leur témoigna qu'il souhaitait avec une passion extrême que Monsieur le duc d'Orléans, ou quelque prince du sang de France, voulût entreprendre la conquête de la Terre sainte ; que, pour seconder une si grande entreprise, il offrait au roi tous ses États, ses troupes, et toutes ses richesses. Le patriarche des Maronites, l'archevêque de Heden, et tous les prélats qui gémissent sous la domination du Grand Seigneur et des autres princes mahométans, se mirent à la tête de ces missionnaires, et firent des conversions merveilleuses. L'archevêque de Naxie vint de Rome en France, fut présenté au roi par le P. Joseph en 1626, et lui demanda sa protection pour les évêques et les chrétiens de l'archipel et de l'île d'Andros, l'assurant que, dans les prières publiques, on le nommait après le Pape, et que les prédications que les Capucins français faisaient partout avec tant de zèle avaient procuré de si grands biens, qu'on les regardait comme des apôtres ; que ces Pères avaient rétabli en plusieurs endroits la confession auriculaire, confondu les jacobites et les nestoriens, converti les Turcs et quantité de schismatiques grecs, et instruit un grand nombre de juifs qui demeuraient et trafiquaient à Thessalonique. On ne saurait croire les progrès que firent ces missionnaires en deux ans. Il y avait quelque chose de miraculeux ; car il n'est pas naturel que notre religion, qui fait l'objet de la

(1) Le véritable P. Joseph, Capucin, nommé au cardinalat, t. 1, p. 199.

et y envoyer des
 mais le Pape et la
 n'y consentirent
 d'ouvrage par la
 ment la diversité
 ouvriers qu'ils y
 mettre de suivre
 P. Joseph, parce
 la supériorité de
 urs fut partagé,
 s l'Arménie, au
 eux qui allèrent
 alais du roi, et
 e pendant vingt
 les Hollandais,
 cordé aux sujets
 lus suspects aux
 émîr Fakardin,
 t encore mieux
 iverain. Il leur
 une passion ex-
 léans, ou quel-
 , voulût entre-
 re sainte; que,
 eprise, il offrait
 es, et toutes ses
 onites, l'arche-
 ilats qui gémis-
 nd Seigneur et
 se mirent à la
 nt des conver-
 e de Naxie vint
 é au roi par le
 nda sa protec-
 iens de l'archi-
 rant que, dans
 mait après le
 que les Capu-
 ec tant de zèle
 ens, qu'on les
 que ces Pères
 droits la con-
 s jacobites et
 et quantité de
 grand nombre
 aient à Thes-
 es progrès que
 ans. Il y avait
 r il n'est pas
 t l'objet de la



Portrait of a person wearing a dark, textured garment and a headpiece with a thin wire or string.

faire de l'île les quatre évêques, et de se
 pendre dans tous les coins de la prison.
 On peut donc me demander, si, dans ces
 six grâces, on ne trouve pas quelque chose
 de politique, et qu'il n'y ait rien de plus
 que le complot universel, et le projet
 d'un. Aussi ne s'y trouve-t-il rien de politique.
 Le pape accorde au P. Joseph le droit de
 asile pour l'exécution de son projet, et se
 tuerait à tous les honneurs de la cour
 par là ne furent à charge à personne au
 ministère. De temps en temps, le pape
 écrit à notre illustre Capucin des lettres
 amicales, dont il rachète des vœux et des
 témoignages pour les évêques, des évêques
 des croix, des croisés, les habits militaires,
 et toutes les autres choses nécessaires à la
 guerre; et le reste s'employait à la
 guerre que le cardinal de Tournon avait
 la conduite des affaires politiques. Le pape
 point de s'appliquer à celles de cette guerre
 avec autant de soignée d'exactitude que celle
 point de l'autre. Il ne s'en peut apporter
 une plus belle preuve que ce qu'il crut de faire
 une heure avant qu'il tombât en apoplexie; il
 avait répondu à plusieurs lettres des mission-
 naires de Constantinople et du mont Liban, et
 de la ville de Sévres, et qui servaient à con-
 tenir ces missions dans toute leur vigueur et
 dans tout leur plein succès. Mais le
 qu'un empereur, le plus grand des
 temps, a

[illegible]

Le 10^{me} de l'Année de l'Inde 1800

... ..

[Faint, mostly illegible text from a document, possibly a letter or report, with a large dark circular mark obscuring the center.]

(162)
hain
pau
ne p
ses
toliq
pour
sein.
Pape
haite
four
par l
mini
nait
déra
orne
des c
et to
divin
puis
la co
point
avec
eût p
une p
une l
avait
naire
expé
trete
dans
qu'un
bout.
Sa
à Tu
conso
Colle
prop
porte
l'inju
man
y an
de se
il q
« suis
« ser
« nain

(1)
Cong
t. n,

haine de tous les peuples barbares, se fût répandue dans toutes les provinces du Levant. On ne peut donc pas douter que Dieu ne répandit ses grâces sur les travaux de ces hommes apostoliques, et qu'il n'eût réuni le Pape et le roi pour concourir unanimement à ce grand dessein. Aussi ne s'y trouva-t-il aucun obstacle : le Pape accorda au P. Joseph tout ce qu'il put souhaiter pour l'exécution de son projet, et le roi fournit à tous les besoins des missionnaires, qui par là ne furent à charge à personne dans leur ministère. De temps en temps, Sa Majesté donnait à notre illustre Capucin des sommes considérables, dont il achetait des vases sacrés, des ornements pour les évêques, des livres d'église, des croix, des crucifix, des habits sacerdotaux, et toutes les autres choses nécessaires au service divin ; et le reste s'employait en aumônes. Depuis que le cardinal de Richelieu l'eut associé à la conduite des affaires publiques, il ne cessa point de s'appliquer à celles de cette mission avec autant de soin et d'exactitude que s'il n'en eût point eu d'autres. Il ne s'en peut apporter une plus belle preuve que ce qu'il venait de faire une heure avant qu'il tombât en apoplexie : il avait répondu à plusieurs lettres des missionnaires de Constantinople et du mont Liban, et expédia de nouveaux ordres qui servirent à entretenir ces missions dans toute leur vigueur et dans tout leur crédit après sa mort. Voilà ce qu'un empereur romain appelait mourir debout.»

Saint Vincent de Paul, qui avait été esclave à Tunis, y avait vu de près les ténèbres et les conséquences immorales de l'infidélité. Aussi, dit Collet (1), «ces ailes de la colombe, que le roi prophète demandait avec ardeur pour se transporter dans un lieu séparé du commerce et de l'injustice des hommes, Vincent de Paul les demandait souvent pour voler au delà des mers, y annoncer l'Évangile aux infidèles, et le sceller de son sang. «Ah ! misérable que je suis, disait-il quelquefois dans l'excès de son zèle, je me suis rendu indigne par mes péchés d'aller servir Dieu parmi les peuples qui ne le connaissent pas. — Qu'heureuse, disait-il encore,

«qu'heureuse est la condition d'un missionnaire «qui, dans ses travaux pour Jésus-Christ, n'a «d'autres bornes que celles de la terre habitable ! Pourquoi donc nous restreindre à un point «et nous prescrire des limites, puisque Dieu «nous a donné une telle étendue pour exercer «notre zèle ? » De ces sentiments naissait, dans le cœur de l'homme apostolique, une vénération toute singulière, soit pour saint François-Xavier, que son courage invincible a transporté jusqu'aux extrémités des Indes, soit pour les ministres évangéliques, ou de la même Compagnie, ou des autres ordres religieux, qui par les missions s'exerçaient à la culture des pays étrangers. Quand leurs affaires les rappelaient en France, et qu'ils lui rendaient visite à Saint-Lazare, il faisait assembler la communauté en leur présence, afin que, touchée du rapport des biens que Dieu avait opérés par eux, elle s'animât à marcher sur leurs pas. Dans cette même vue, il faisait lire au réfectoire leurs Relations imprimées ; et, pour entrer en participation de leurs bonnes œuvres, il appuyait de tout son pouvoir leurs missions et leurs travaux parmi les infidèles. Mais, parce qu'on ne pouvait lui faire connaître les fruits qu'on avait déjà cueillis, sans lui découvrir la prodigieuse moisson qu'il restait encore à faire, il s'offrit lui et les siens à Jésus-Christ, pour défricher, comme les autres, une portion du champ du Père de famille. Cependant, comme sa maxime fut toujours de ne rien faire sans une vocation légitime, il attendit en paix cette heure du Seigneur, qu'il n'est pas permis de prévenir : aussi disposé à ne partir jamais, que disposé à partir au premier ordre. Elle ne vint point pour lui cette heure si désirée, parce que la Providence le lia à sa patrie par des nœuds qu'il ne lui fut pas possible de rompre : mais elle vint pour plusieurs de ses enfants, dont les uns portèrent la lumière de la foi dans des pays où elle était inconnue ; les autres l'entretenaient dans une région qui ferait moins volontiers des esclaves, si elle ne comptait faire des apostats. Les premiers travaillèrent à Madagascar, et ils y souffrirent beaucoup ; les derniers travaillèrent en Barbarie, et ils y souffrirent peut-être encore davantage.»

Ainsi Rome et la France furent alors, comme au temps de saint Louis, inséparables dans la

(1) *La vie de saint Vincent de Paul, instituteur de la Congrégation de la Mission, et des Filles de la Charité*, t. II, p. 413.

reconnaissance des peuples, aux yeux desquels les missionnaires allaient faire luire le flambeau de l'Évangile. Nous nous bornons à indiquer ici ce point de vue, dont la justesse ressortira dans la suite de cette *Histoire*, et nous renouons la chaîne, un moment interrompue, des faits.

CHAPITRE II.

Zèle pour les missions dans l'ordre de saint Dominique. — Les Frères-Prêcheurs à Solo. — Le P. Dominique de Saint-Thomas.

Après la célébration du chapitre de Milan, en 1622, le maître général Séraphin Siccus fit renouveler et confirmer par le saint Siège les privilèges précédemment octroyés aux Dominicains qui se voueraient aux fonctions apostoliques dans les pays infidèles (1). Afin d'étendre de plus en plus le bienfait des missions, il résolut d'établir dans plusieurs couvents de son ordre en Russie l'étude des langues des Arméniens, des Valaques et des Tartares. Urbain VIII favorisa l'exécution de son projet, en accordant à ceux qui étudieraient ces idiomes ou qui les enseigneraient aux autres les privilèges que Paul V avait accordés aux Frères-Prêcheurs qui s'appliqueraient à l'étude des langues grecque, hébraïque, chaldaïque et arabe.

Le maître général s'occupait, avec la même intelligence, à soutenir le couvent des Dominicains de Raguse, et deux autres qu'on avait commencé à bâtir dans ce pays. Placées sur les frontières des Turcs, ces maisons religieuses étaient non-seulement très-utiles, mais indispensables pour la conservation de la foi parmi des peuples tributaires des musulmans et toujours exposés à leurs insultes. Aussi Urbain VIII, à la prière du P. Siccus, écrivit-il au roi d'Espagne Philippe IV pour solliciter ses libéralités en faveur de monastères qu'il qualifiait de fortresses du christianisme.

En 1628, le chapitre général des Dominicains fut convoqué à Toulouse. Les Relations envoyées par les supérieurs des Philippines sur

ce qui s'était passé les années précédentes dans le Japon, dans le petit royaume de Solor, dans les Iles Moluques et dans quelques autres parties des Indes orientales, n'y excitèrent pas moins le zèle des ministres apostoliques que celles qui avaient été communiquées aux chapitres précédents. On lut avec joie dans ces Relations les noms, les travaux immenses, les succès glorieux d'un grand nombre de missionnaires, dont la plupart venaient de terminer leur course par un cruel martyre, surmontant par la vertu de la grâce divine tout ce que le fer et le feu avaient de plus violent. On ne fut pas moins édifié d'apprendre que, parmi cette multitude d'insulaires et d'autres gentils qui avaient abandonné le culte des idoles pour faire profession de l'Évangile, plusieurs s'étaient montrés aussi fervents dans la foi et aussi constants dans les supplices que leurs pères spirituels. Les femmes, dans la persécution, avaient égalé ou surpassé le courage des hommes (1). De jeunes filles et de tendres enfants, dont quelques-uns n'atteignaient pas encore leur dixième année, avaient souffert sans se plaindre les tourments et la mort plutôt que de renoncer à Jésus-Christ pour se prosterner devant les faux dieux. Il est fait mention de ces actes d'héroïsme chrétien dans les actes du chapitre général de Toulouse.

Nicolas Rodolphe, successeur de Séraphin Siccus, n'eut pas moins de sollicitude pour les missions chez les infidèles (2). Dans le chapitre de son élection, tenu à Rome en 1629, il fit ordonner que tous les missionnaires dominicains dans les Indes orientales et occidentales y mettraient en usage le Catéchisme romain pour l'instruction des néophytes ; et la traduction de ce Catéchisme dans les divers idiomes, faite par de savants religieux, facilita l'exécution de l'ordonnance. Sans entrer dans le détail des autres règlements adoptés pour les missions, nous ajouterons que le chapitre de Rome assura un fonds, dont le sage supérieur destina une partie à la rédemption des captifs. Il ne se passa point d'année qu'il n'envoyât des apôtres en Afrique, en Amérique et en Asie. Outre les Espagnols,

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1624.

(2) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 300. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1629.

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 97.

dentés dans
Solor, dans
autres par-
ticipèrent pas
liques qu'
aux chapi-
res ces Rela-
les succès
missionnaires,
leur course
par la vertu
er et le feu
pas moins
multitude
aient aban-
profession
entrés aussi
te dans les
es femmes,
surpassé le
filles et de
atteignaient
nt souffert
mort plutôt
se prostern-
ment de
es actes du

Séraphin
le pour les
e chapitre
, il fit or-
minicains
les y met-
main pour
duction de
, faite par
pn de l'or-
des autres
ous ajou-
un fonds,
partie à la
assa point
Afrique,
espagnols,

1624.
de l'ordre
Monumenta

accoutumés depuis plus de deux siècles à tra-
verser les mers, plusieurs Dominicains Italiens
et quelques Français se dévouèrent généreuse-
ment à cet apostolat : on peut dire que leurs
travaux ne furent ni moins pénibles ni moins glo-
rieux que ne l'avaient été ceux de leurs illustres
prédécesseurs dans la carrière ; et le ministère
de quelques-uns fut couronné par le martyre.
Fontana a consigné dans ses *Monuments* les Re-
lations exactes qui étaient adressées, année par
année, tantôt à la Congrégation de la Propa-
gande, tantôt au maître général, et quelquefois
au Vicaire de Jésus-Christ. Nicolas Rodolphe,
attentif à ce que les missions, tant en Orient
qu'en Occident, fussent toujours pourvues d'un
nombre suffisant d'ouvriers évangéliques, en-
traîna à cet égard dans les plus grands détails.
Les supérieurs des missions lui écrivaient régu-
lièrement pour lui rendre compte de tout ce qui
se passait, au sujet de la religion, soit dans les
Philippines et les royaumes de l'Asie, soit en
Amérique. Les provinciaux, dans les différentes
parties de l'Europe, étaient aussi chargés de lui
faire connaître, de temps en temps, le nombre
des missionnaires que leurs provinces avaient
déjà fournis, et les noms de ceux qui seraient
bientôt en état d'aller exercer au loin le saint
ministère.

Aux missions du Levant, dont nous voulons
nous occuper d'abord d'une manière plus spéciale,
se rattache le nom de Jacques Goar, l'un des reli-
gieux les plus savants et les plus zélés de la fa-
mille de saint Dominique (1). Né à Paris, l'an
1601, il s'appliqua de bonne heure à l'étude de la
langue grecque, qui devait le mettre en état de
travailler à la conversion des schismatiques. Peu
après la fondation du couvent de Saint-Honoré,
alors dans la première ferveur de la réforme,
et qui produisit plusieurs savants, il y embrassa,
l'an 1619, l'institut des Frères-Prêcheurs. Ayant
terminé son cours de philosophie et de théologie,
il alla professer l'une et l'autre à Toul, sans
négliger l'étude du grec. Cette langue fut entre
ses mains une clef avec laquelle il pénétra la
doctrine des Orientaux, s'instruisit de leurs rites,
de leurs cérémonies, de leur liturgie, et en gé-

néral de tout ce qui avait rapport à leur
croyance, à leur morale, à leur discipline ou
à leurs coutumes, soit dans la célébration des
saints mystères, soit dans l'administration des
autres sacrements. Quoique le P. Goar n'eût
que trente ans, lorsque Nicolas Rodolphe vint
à Paris en 1631, ce maître général, faisant
moins d'attention à son âge qu'à sa capacité et
à sa vertu, résolut de lui fournir le moyen de
compléter ses connaissances et de s'occuper en
même temps de la conversion des schismatiques.
Il lui donna le titre de missionnaire apostolique,
le nomma prieur du couvent de Saint-Sébastien
dans l'île de Scio, et l'emmena avec lui à Rome,
d'où Goar se rendit à sa destination. Son incli-
nation naturelle pour les Grecs, l'estime qu'il
faisait de leurs savants, la connaissance qu'il
avait de leur religion, lui attirèrent bientôt
leur amitié et leur confiance. Les plus habiles
d'entre eux, leurs prêtres et leurs prélats, ai-
maient à converser avec lui, à lui communi-
quer sans réserve leurs livres, à le recevoir
dans leurs assemblées, à lui proposer leurs dif-
ficultés et à écouter ses réponses. Plusieurs en
firent leur profit, parce qu'il leur montra clai-
rement la vérité de tous les dogmes de l'Eglise
latine, la conformité de sa doctrine avec celle
de tous leurs anciens docteurs, et le peu de fon-
dement des prétextes que pouvaient alléguer les
modernes pour excuser leur séparation. Les
Grecs étaient d'autant moins en état de résister
à ses raisonnements, qu'il les battait avec leurs
propres armes. Quand, avec l'avantage de la
logique, on a encore celui de plaire aux per-
sonnes qu'on veut persuader, on ne peut man-
quer de réussir. Mais, si le séjour de huit an-
nées que le P. Goar fit à Scio fut utile à un
certain nombre de schismatiques réconciliés à
l'Eglise romaine, il le fut aussi à lui-même,
puisque le missionnaire apprit à fond, dans cette
île, tout ce qui concernait la croyance et les cou-
tumes de l'Eglise grecque d'aujourd'hui, et
qu'il y recueillit de riches matériaux, utilisés
depuis dans le plus beau de ses ouvrages. De
retour à Rome vers la fin de 1639, il fut fait
prieur du couvent de Saint-Sixte, communauté
que plusieurs de ses anciens amis, religieux de
sa province, étaient venus réformer. Les biblio-
thèques de Rome lui fournirent de nouveaux
secours pour les ouvrages qu'il méditait. Mais

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre
de saint Dominique*, t. III, p. 357. Fontana, *Monumenta
dominicana*, au. 1629.

rien ne lui fut plus avantageux et plus agréable à la fois, que le commerce d'érudition qu'il entretenait avec les plus savants hommes du siècle. Son mérite le fit aussi estimer des cardinaux François et Antoine Barberini, neveux d'Urbain VIII, alors régnant ; mais il se lia d'une amitié plus particulière avec le célèbre Léon Allazzi, connu sous le nom de *Leo Allatius*.

Cet habile homme, né dans l'île de Scio d'une famille de Grecs schismatiques, et transporté dès son enfance en Italie, avait fait ses premières études en Calabre. Il s'était perfectionné à Rome dans le collège des Grecs. Placé ensuite parmi les maîtres de cette maison, il avait donné de grandes preuves de son érudition, de la pureté de sa foi, et de son zèle ardent pour la conversion de ses compatriotes schismatiques. Le désir de les réconcilier à l'Église romaine le porta à fonder divers collèges dans l'île de Scio, où il passa lui-même quelques années. Lorsque le P. Goar arriva pour la seconde fois à Rome, Allatius y était de retour, et y jouissait d'une haute réputation. Les deux ouvrages intitulés *la Grèce orthodoxe* et *Apologie du concile d'Éphèse* lui firent beaucoup d'honneur ; mais le plus connu de ses écrits est son grand traité *du Consentement perpétuel de l'Église orientale et occidentale*. C'est là que, pour rapprocher les Grecs des Latins, il entreprend de prouver que les deux Églises ont toujours été unies dans la même foi. Il fait voir que les Grecs s'accordent avec les Latins, non-seulement sur le dogme, mais encore sur les points les plus essentiels de la discipline, et qu'ils n'ont pas moins condamné que les catholiques les nouveautés des prétendus réformés. Il trouve une preuve de ce fait dans le traitement que venait de subir Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople, déposé et anathématisé par ses collègues pour avoir osé faire alliance avec les calvinistes, et voulu introduire leurs erreurs dans l'Église grecque. Leo Allatius n'oublie pas que plusieurs illustres prélats et autres grands personnages de cette Église sont demeurés toujours unis au saint Siège, surtout depuis le concile de Florence et le pontificat d'Eugène IV. Il montre ensuite que les deux Églises, en divers temps, ont changé bien des choses dans leurs anciens rites : il ajoute que la foi seule est immuable, et que la diversité des cérémonies ne

doit point causer de division. Ce livre contient une histoire exacte de l'Église grecque, et fait connaître les auteurs de la même nation qui ont écrit pour ou contre l'Église romaine. Allatius était tout occupé du travail que nous venons d'analyser, quand il commença à connaître le P. Goar, avec lequel la conformité de sentiments et d'études l'uniront étroitement. Ils se communiquèrent réciproquement leurs lumières, et leurs savants entretiens furent utiles à tous les deux. Allatius, beaucoup plus ancien, était aussi plus profond dans la science des Grecs, plus connu par ses ouvrages ; mais les recherches plus récentes que Goar venait de faire dans les Églises de Scio lui servirent pour perfectionner les écrits qu'il n'avait pas encore publiés. Dans son traité *du Consentement perpétuel de l'Église orientale et occidentale*, il cite le témoignage du P. Goar, afin de prouver que, parmi les Orientaux, comme dans l'Église romaine, les fidèles communient sous une seule espèce.

En 1642, le P. Goar revint à Paris, et accepta l'emploi de maître des novices dans le couvent de Saint-Honoré. L'année suivante, les affaires de son ordre le rappelèrent à Rome ; mais il se retrouvait à Paris en 1644. La charge de maître des étudiants qu'on lui donna lui laissa assez de temps libre pour vaquer à la publication des ouvrages auxquels il travaillait depuis plusieurs années, d'autant plus qu'il s'était habitué à prendre sur le sommeil de longues heures consacrées à la lecture ou à la prière. Le premier écrit que le P. Goar ait publié, en 1647, est son *Eucologe* ou *Rituel des Grecs*, qui renferme toute la liturgie sacrée des Orientaux, tout ce qui appartient aux cérémonies et aux pratiques observées par les anciens et par les nouveaux Grecs dans leurs solennités, c'est-à-dire dans la célébration des divins offices, dans l'administration des sacrements et l'ordination des ministres, dans les consécérations, les bénédictions, les funérailles, les prières publiques, etc. L'auteur explique, par de savantes remarques, l'origine, l'antiquité, le sens véritable des saintes cérémonies ; et, parmi cette diversité de pratiques modifiées quelquefois selon les temps et les lieux, il signale la foi constante des peuples touchant la vérité, l'unité, la perpétuité et l'uniformité du sacrifice, qui est et qui a toujours été le même dans l'Église chrétienne. Le P.

[1653]
Goar
avait
sur ce
une b
dédia
gieux
en pr
Séguir
tinuel
du vic
Louis
sacrifi
Déjà s
mouru
Il p
cinthe
Orient
dans le
il emb
pendan
au pér
tianism
grégati
voya,
sionnai
l'archip
Turquie
sance
Christ
stats du
et forti
ses facu
la libe
épreuv
tude,
grands
dont il
les ord
console
servaien
endroit
dèles,
l'année
de la P
Églises
on pri
l'Évang
propos
un nou
ples. U

ivre contient
que, et fait
ation qui ont
ine. Allatius
nous venons
connaître le
le sentiments
de communi-
ères, et leurs
ous les deux.
ait aussi plus
plus connu
es plus ré-
les Églises
ner les écrits
ns son traité
glise orten-
oignage du
ni les Orien-
, les fidèles
, et accepta
e couvent de
affaires de
ais il se re-
de maître
sa assez de
lication des
is plusieurs
habitué à
heures con-
Le premier
1647, est son
i renferme
ux, tout ce
x pratiques
nouveaux
lire dans la
l'adminis-
des minis-
édications,
etc. L'au-
rques, l'o-
des saintes
de prati-
temps et
es peuples
ité et l'u-
a toujours
ne. Le P.

Goar ne tarda pas à donner les traductions qu'il avait faites de divers ouvrages grecs et ses notes sur ces livres, dont quelques-uns contiennent une bonne partie de l'histoire byzantine. Il en dédia un, en 1648, au cardinal Mazarin, religieux de son ordre, alors archevêque d'Aix. Il en présenta un autre, en 1652, au chancelier Séguier. Depuis huit ans, il avait presque continuellement la plume à la main, lorsqu'il fut élu vicaire général de sa congrégation de Saint-Louis; charge qu'il accepta dans un esprit de sacrifice, car elle le détournait de ses études. Déjà sa santé était ruinée par le travail, et il mourut le 23 septembre 1653.

Il précéda de trois années dans la tombe Hyacinthe Subiani, zélé défenseur de la foi en Orient, dont nous devons retracer la vie. Né dans la ville d'Arezzo en Toscane, l'an 1593, il embrassa la règle de saint Dominique, prêcha pendant vingt années en Italie, et résolut d'aller, au péril de sa vie, porter le flambeau du christianisme chez les infidèles. De l'avis de la congrégation de la Propagande, Urbain VIII l'envoya, l'an 1640, en Orient avec le titre de missionnaire apostolique. Il parcourut les côtes de l'archipel et plusieurs autres contrées de la Turquie, rappelant les schismatiques à l'obéissance de l'Église romaine et prêchant Jésus-Christ aux musulmans. Il retira plusieurs apostats du précipice où le désespoir les avait jetés, et fortifia la foi de quelques esclaves auxquels ses facultés ne lui permettaient pas de procurer la liberté. Sa constance fut souvent à de rudes épreuves; la faim, la soif, les sueurs, la lassitude, la nudité, exercèrent sa patience; de grands dangers le menacèrent; mais le zèle dont il était dévoré n'en fut point ralenti. Selon les ordres du saint Siège, après avoir visité, consolé et encouragé les catholiques qui conservaient encore une foi pure dans quelques endroits de l'Asie sous la domination des infidèles, il vint à Rome, au commencement de l'année 1644, rendre compte à la congrégation de la Propagande de l'état où il avait trouvé les Églises chrétiennes en Orient. Sur son rapport, on prit de nouvelles mesures pour propager l'Évangile dans ces régions. On jugea aussi à propos de le renvoyer sur les lieux, mais avec un nouveau caractère et des pouvoirs plus amples. Urbain VIII le nomma archevêque d'Édesse

et coadjuteur de l'archevêque de Smyrne. Il fut encore chargé du soin de l'Église métropolitaine d'Éphèse et de celle de Métélin : preuve du triste état dans lequel se trouvaient ces Églises abandonnées, qui, n'ayant plus rien de leur ancienne splendeur, n'attendaient des secours que de la charité de quelque courageux ministre de l'Évangile. Urbain VIII étant mort le 29 juillet 1644 sans avoir déclaré, dans un consistoire public, la nomination de l'archevêque d'Édesse, ni fait expédier des bulles, Innocent X remplit ces formalités. Le nouveau prélat partit sans délai pour l'île de Scio où il était attendu, et où il fut sacré, dès le 29 septembre, par le Dominicain Pierre de Marchis, archevêque de Smyrne, en présence d'une grande multitude de chrétiens et de Turks. Les besoins de l'Église de Scio et les instances des insulaires arrêtrèrent quelque temps Subiani. Tandis que, livré tout entier au ministère apostolique, il affermait les orthodoxes, conférait avec les schismatiques, et cherchait à ouvrir les yeux des musulmans, la Providence le rendit témoin du martyre du P. Alexandre de Lugo, religieux de son ordre, et l'un des compagnons de son apostolat (1).

Alexandre Baldrati, natif de Lugo, bourg dans le Ferrarais, était entré à dix-sept ans chez les Frères-Prêcheurs, le 15 janvier 1612. Après avoir étudié dans un de leurs couvents de Naples, il enseigna la théologie dans celui de Bologne. Il jouissait d'une grande réputation comme prédicateur, lorsqu'une maladie l'arrêta tout à coup dans cette carrière évangélique. Au lieu d'attendre du repos et de la vertu des remèdes le rétablissement de sa santé, le P. Alexandre, dont le zèle et le caractère étaient extrêmement vifs, se hâta d'aller à Venise. Il s'embarqua sur un vaisseau prêt à faire voile pour l'Orient, et devança à Scio l'archevêque d'Édesse, qui, à son arrivée, l'associa à sa mission, et se réjouit des conversions opérées par le ministère de ce Dominicain. Mais les ennemis de l'Église ne voyaient qu'avec peine ces triomphes. Un apostat, nommé Aga Cusaim, imagina, pour y mettre fin, de faire courir le bruit que le P. Alexandre avait embrassé l'islamisme. Cette calomnie, accréditée au loin, ébranla les

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1646.

faibles dans la foi. L'imposteur, soutenant son mensonge, ne craignit point d'aller déclarer au gouverneur de l'île, musulman fanatique, qu'il avait des preuves de son assertion. La nouvelle était agréable, et le gouverneur agit comme s'il eût été persuadé de la réalité du fait. Ayant mandé le prétendu prosélyte, il le reçut avec honneur, loua son changement, et commençait à lui faire de grandes promesses, si, constant dans sa démarche, il se montrait désormais bon musulman. Le disciple de Jésus-Christ, saisi d'une sainte indignation, ne le laissa pas longtemps dans son erreur. « Moi, mahométan ! s'écria-t-il ; quelle imposture ! Sachez que, par la miséricorde de Dieu, je suis chrétien. J'ai toujours vécu et je veux mourir en chrétien. J'ai l'honneur d'être religieux, prêtre et prédicateur de l'Évangile. Vous me trouverez prêt à donner ma vie et à répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang, plutôt que de renoncer à la foi de Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. Puissiez-vous... » Le gouverneur l'interrompit, en disant qu'il ne lui était plus permis de se nommer chrétien, puisqu'il était devenu le disciple du grand prophète, ni de faire profession de l'Évangile, puisqu'il avait reconnu la sainteté de l'Alcoran. Ces paroles enflammant de plus en plus le zèle du serviteur de Dieu, il témoigna dans les termes les plus forts toute son horreur pour l'Alcoran et pour son auteur. Dès lors le gouverneur et l'assemblée des Turks, qui l'environnait, s'écrièrent tout d'une voix, comme jadis le grand prêtre des Juifs avec son conseil : « Cet homme a blasphémé, il mérite la mort. » Aga Cusaim fut déchargé de l'obligation de prouver ce qu'il avait avancé faussement au déshonneur du P. Alexandre. Il ne fut plus question que d'obtenir de celui-ci qu'il réparât le tort qu'on prétendait qu'il avait fait à la religion des Turks, en déclarant contre leur loi et leur prophète ; c'est-à-dire qu'on le mit dans l'alternative de mourir dans les tourments, ou de rétracter ce qu'on appelait des blasphèmes contre Mahomet. Quelqu'un ajouta que la réparation ne serait convenable qu'autant qu'il se ferait musulman. Mais on parlait à un homme qui, brûlant déjà du désir de verser son sang pour attester sa foi, continuait à prêcher hautement la divinité de Jésus-Christ et la nécessité de croire en lui pour obtenir le salut. Insensible

à tout le reste, il ne daignait écouter ni les menaces ni les promesses des infidèles. Le gouverneur, remettant l'affaire au lendemain, ordonna que l'on conduisit en prison le P. Alexandre, qui passa toute la nuit à se préparer par la prière au martyre. Le lendemain, qui était un mercredi, on le présenta au cadi, ou chef de la justice de la ville. Les Turks l'accusèrent d'avoir blasphémé contre le grand prophète, et parlé de sa loi avec le dernier mépris. Le divan assemblé, on renouvela les exhortations, les menaces et les promesses pour ébranler le P. Alexandre. Le généreux confesseur protesta de nouveau, avec la même fermeté, qu'il endurerait tous les supplices, plutôt que de rien faire contre ce qu'il devait à Dieu. On envoya chercher le prieur des Dominicains de Scio ; et le cadi, le regardant d'un air farouche, lui demanda pourquoi il avait gardé chez lui un traître, et d'où venait qu'il avait été assez hardi pour l'empêcher d'embrasser l'islamisme. Le P. Alexandre ne donna pas à son supérieur le temps de répondre. Il dit lui-même que, puisqu'il n'avait jamais eu la pensée de se faire musulman, on ne devait pas demander pourquoi on l'avait empêché de le devenir ; qu'il n'était passé de l'Italie dans cette île que pour y prêcher l'Évangile ; qu'il avait reçu mission de l'archevêque de Smyrne, son prélat, et qu'avec le secours du ciel il espérait faire voir à tout le divan de quelle constance le Dieu des chrétiens arme ses prédicateurs pour la défense des vérités qu'il leur fait annoncer. Sur cette réponse, le cadi envoya des soldats au couvent de Saint-Sébastien, avec ordre de lui amener Pierre de Marchis, archevêque de Smyrne. Interrogé de quel pays il était, ce prélat répondit, « De Florence. » Interrogé ensuite sur sa profession : « Je suis, dit-il, chrétien, religieux de Saint-Dominique, archevêque, et supérieur majeur de tous les Dominicains qui se trouvent dans l'île de Scio. — Tu es donc, répliqua le cadi, l'ennemi du Grand Seigneur, et digne de mort pour avoir prêché et fait prêcher ta religion sur les terres de Sa Hauteesse. » L'archevêque présenta le firman qui l'autorisait, ainsi que les religieux de son ordre, à résider et à prêcher dans les États du sultan. La plupart des officiers du divan connaissaient ce privilège, et en rendirent témoignage. Aussi le cadi se borna-t-il à deman-

[1683]
der a
Alexa
seur,
pour
avait
mand
vant
justifi
avec
et on
qui ce
dre d
Turks
pour
eût de
neur
tative
lui do
meille
mieux
vivre
« Si vo
pliqu
trois j
nouve
faire
serai
fidélit
mon b
reprit
nous
partit
avoir
phète
l'ouvri
voyan
encore
phète
blasph
zélés
trop p
le con
de b
serait
de nou
rite et
de san
chot,
temps
calier

nter ni les
s. Le gou-
main, or-
P. Alexan-
rer par la
qui était un
a chef de la
rent d'avoir
et parlé de
divan assem-
des menaces
Alexandre.
e nouveau,
rait tous les
n contre ce
chercher le
et le cadi, le
manda pour-
tre, et d'où
pour l'empê-
Alexandre
emps de ré-
qu'il n'avait
lman, on ne
'avait empê-
de l'Italie
l'Évangile;
chevêque de
e secours du
le divan de
ens arme ses
vérités qu'il
anse, le cadi
Saint-Sébas-
erre de Mar-
rogé de quel
de Florence.
a : « Je suis,
Dominique,
e tous les Do-
ile de Scio.
l'ennemi du
et pour avoir
ur les terres
écanta le fir-
religieux de
ana les États
re du divan
rendirent té-
il à deman-

der au prélat pourquoi il avait empêché le P. Alexandre d'embrasser l'islamisme. Le confesseur, qui s'était tu jusqu'alors, prit la parole pour répondre à cette interrogation, comme il avait déjà fait lorsqu'on avait adressé une demande semblable à son prieur. Le divan, trouvant l'archevêque et le prieur suffisamment justifiés, les renvoya tous les deux au couvent, avec défense d'en sortir jusqu'à nouvel ordre, et on voulut avoir les noms de tous les religieux qui composaient la communauté. Le P. Alexandre demeura seul exposé aux attaques des Turcs. On n'omit rien pour le surprendre et pour abattre sa constance, comme si de sa chute eût dépendu la gloire des musulmans et l'honneur de leur fausse religion. Voyant ces tentatives inutiles, le cadi dit au confesseur qu'il lui donnait encore trois jours pour prendre de meilleurs conseils, et pour déclarer s'il aimait mieux mourir criminel et misérable que de vivre heureux sous la protection du prophète. « Si vous n'attendez qu'une réponse précise, répliqua le P. Alexandre, il n'est pas besoin de trois jours. J'ai déjà répondu, et je déclare de nouveau que rien ne sera jamais capable de me faire renoncer à la foi de Jésus-Christ. Je lui serai fidèle jusqu'au dernier soupir ; et cette fidélité, que je n'attends que de sa grâce, fera mon bonheur et assurera mon salut. — Hé quoi ! reprit le cadi, crois-tu que nous ne pouvons nous sauver en suivant notre loi ? — Non, repartit sans hésiter le religieux. Il ne peut y avoir de salut que par Jésus-Christ. Votre prophète est un prophète menteur, et votre loi est l'ouvrage du Père des mensonges. » Le juge, voyant tous les Turcs frémir de rage, anima encore leur fureur. « Vengez donc notre prophète, dit-il, et faites sentir à ce chien, qui blasphème notre loi, ce que peuvent des fidèles, zélés pour leur religion. » Cet ordre ne fut que trop promptement exécuté. On déchargea sur le confesseur de Jésus-Christ une grêle de coups de bâton, et avec tant de violence qu'il en serait mort, si le Seigneur ne l'avait réservé à de nouvelles épreuves, pour augmenter son mérite et la gloire de son martyre. Tout couvert de sang et de plaies, il fut traîné dans un cachot. Arrivé à la porte, on ne lui donna pas le temps de descendre les douze marches de l'escalier ; mais on le poussa rudement, et on le

précipita en bas. Ces mauvais traitements ne lui arrachèrent pas une plainte. Dans l'horreur du cachot, la joie de souffrir pour le nom de Jésus-Christ lui fit oublier la douleur que lui causaient ses blessures. Cependant, le bruit courait dans la ville de Scio que le divan avait résolu la mort de tous les religieux du couvent de Saint-Sébastien ; et il est vrai que les musulmans les tourmentèrent de différentes manières. Les infidèles étaient particulièrement irrités contre les deux archevêques de Smyrne et d'Édesse, qui se trouvaient réunis avec leurs frères dans cette communauté. Loin d'être intimidés à la vue du péril, les prélats et les religieux ne songeaient qu'à demander à Dieu avec ferveur cet esprit de force dont le P. Alexandre avait surtout besoin dans le rude combat qu'il allait soutenir. L'archevêque de Smyrne, sans s'inquiéter de l'attitude menaçante des Turcs, ordonna de faire des prières publiques, d'exposer le saint sacrement dans toutes les églises, et d'exhorter tous les chrétiens à solliciter pour le confesseur la grâce de la persévérance. La rigueur avec laquelle on le gardait ne permit à aucun religieux de pénétrer dans son cachot. Mais un menuisier catholique, que son habileté dans son métier avait fait connaître de plusieurs Turcs, ayant réussi à y entrer, le vit en oraison, prosterné la face contre terre et baigné dans son sang. Le geôlier, quoique infidèle, rendit témoignage que, depuis qu'il l'avait en sa garde, il ne l'avait jamais trouvé qu'en prière, ne se plaignant de personne, ne prenant aucune nourriture, mais ne cessant de gémir et de répandre des larmes. Il ajouta qu'un Juif, captif dans le même lieu, touché d'une fausse compassion, ayant représenté au religieux qu'il était bien simple de tant s'affliger et de tant souffrir puisqu'il pouvait se délivrer de ses peines par une seule parole, le P. Alexandre avait répondu : « Mon ami, ne pensez pas que l'excès de mes douleurs ni la crainte des supplices qui m'attendent puisse m'arracher les larmes que vous me voyez verser. Ces peines me sont agréables, et je voudrais de tout mon cœur en souffrir encore de plus cruelles pour la défense de la foi. Je ne pleure que mes péchés, et je ne m'afflige que de l'aveuglement des infidèles, particulièrement des Juifs. Voulez-vous me consoler véritablement ? ouvrez aujourd'hui

les yeux à la lumière du christianisme ; reconnaître dans la personne de Jésus-Christ le Messie promis à vos pères ; et, s'il le faut, mourez pour lui avec moi. Si vous avez d'autres pensées, laissez-moi en paix, et ne perdez pas le temps à me donner d'inutiles consolations. » Le troisième jour, indiqué par le cadi pour prononcer l'arrêt, étant arrivé, les Turks essayèrent encore de soumettre le religieux à leurs volontés. Avant de le faire reparaitre devant leur tribunal, ils envoyèrent vers lui un de leurs ministres, homme éloquent et dont ils vantaient le savoir. En abordant le prisonnier de Jésus-Christ, le tentateur affecta de lui témoigner beaucoup d'humanité et d'estime. Puis il fit les offres les plus capables de tenter la cupidité et l'ambition. Il entreprit ensuite de discourir sur la religion, et il se croyait en état de prouver que la croyance d'un Dieu en trois personnes, et d'un Dieu incarné, n'était qu'une chimère. Il peignit enfin avec les plus sombres couleurs les supplices préparés au prisonnier, si, persévérant dans la foi, il refusait encore de préférer l'Alcoran à l'Évangile. Ce furent autant de peines perdues. Le docteur musulman trouva dans le P. Alexandre un religieux élevé au-dessus des passions humaines ; un théologien instruit du fond même de sa religion, et capable d'en établir solidement toutes les vérités ; un homme aussi déterminé à tout souffrir, que ses juges pouvaient l'être à multiplier ses souffrances. Il ne tardèrent pas à en faire l'épreuve, à leur confusion. Traduit une seconde fois devant le conseil, mais chargé de chaînes et entouré de soldats ou de bourreaux, le confesseur de Jésus-Christ annonça la paix de son âme par la sérénité de son front. On lui demanda s'il était toujours opiniâtre : il répondit qu'il était toujours chrétien. Alors le cadi prononça la sentence qui le condamnait à être brûlé vif, et à souffrir la bastonnade dans sa prison jusqu'à ce que le feu fût préparé. Le P. Alexandre, ayant écouté ce cruel arrêt avec sa fermeté ordinaire, se tourna vers le juge. « Je vous remercie, lui dit-il, de la grâce que vous me procurez aujourd'hui : vous réduirez mon corps en cendres, et mon âme s'envolera au ciel pour y jouir de la gloire que la mort de Jésus-Christ nous a méritée. » Le bûcher fut dressé sur la plus grande place de la ville de Scio, où accourut avec empresse-

ment une foule innombrable de Turks et de chrétiens : ceux-là transportés d'une folle joie, en voyant périr l'ennemi de leur religion ; ceux-ci soutenus par l'espérance que le triomphe du martyr de Jésus-Christ ferait en même temps triompher le christianisme. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Grecs, quoique schismatiques, s'accordaient en cela avec les chrétiens. Les sentiments des uns et des autres éclatèrent davantage, quand le P. Alexandre parut sur la place. Un Grec, qui avait toujours honoré sa vertu, eut le courage de fendre la presse, et d'aller se jeter à ses pieds pour se recommander à ses prières. « Je prie le Seigneur, lui répondit le généreux martyr, de vous accorder ce que vous souhaitez ; mais, pour obtenir sa miséricorde, ne différez pas de vous réconcilier à l'Église. » Au moment où on allait le précipiter dans le feu, un iman vint l'assurer qu'on pouvait le sauver encore, s'il consentait seulement à lever un doigt vers le ciel en signe qu'il embrassait la loi de Mahomet. « Je la déteste, reprit-il aussitôt ; et, levant trois doigts en haut, il dit d'une voix intelligible : *Sancta Trinitas, unus Deus*. En montant sur le bûcher, il continua sa profession de foi, et répéta à plusieurs reprises ces paroles : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti*. On assure que Dieu renouvela en cette occasion le miracle autrefois opéré en faveur des trois Israélites dans la fournaise. Les flammes parurent respecter le martyr ; et, pendant que les chrétiens levaient les mains au ciel pour bénir les miséricordes du Seigneur, les musulmans furieux ne cessaient de jeter de nouveaux combustibles au milieu du feu ou de l'attiser avec de longues perches. Voyant l'inutilité de ces efforts, un Turk s'avisait d'asséner un coup de fourche sur la tête du saint ; un autre lui enfonça sa lame dans la poitrine ; un troisième jeta dans les flammes un sachet de poudre à canon. La fumée et le fer firent ce que le feu n'avait pu faire. Le P. Alexandre consumma son martyre, le 10 février 1645, en présence de plus de quarante mille spectateurs, au témoignage de l'archevêque d'Édesse. Tous les chrétiens furent remplis d'une sainte joie, ajoute le prélat, et bien des Grecs se joignirent aux Latins pour crier : « Vive la foi romaine, pour laquelle on meurt si généreusement ! » Si quelques Turks firent de sé-

e Turks et de
une folle joie,
religion; ceux-
le triomphe du
même temps
qu'il y a de re-
quoique schis-
avec les chré-
et des autres
P. Alexandre
i avait toujours
de fendre la
s pieds pour se
rie le Seigneur,
r, de vous ac-
mais, pour obte-
as de vous ré-
où on allait le
vint l'assurer
s'il consentait
le ciel en signe
met. « Je la dé-
tant trois doigts
igible : *Sancta*
t sur le bûcher,
et répéta à plu-
nomine *Patris*,
assure que Dieu
miracle autre-
raélites dans la
nt respecter le
rétiens levaient
miséricordes du
ne cessaient de
au milieu du
ngues perches.
, un Turk s'a-
e sur la tête du
ne dans la poi-
es flammes un
umée et le fer
a faire. Le P.
e, le 10 février
quarante mille
rchevêque d'É-
remplis d'une
bien des Grecs
rier : « Vive la
neurt si géné-
frent de sé-

rieuses réflexions sur ce qu'ils venaient de voir, les musulmans fanatiques n'en parurent pas moins endurcis. Ils retirèrent le corps saint du milieu du brasier qui ne l'avait pas consumé, et le mirent en petits morceaux; les uns voulant ainsi assouvir leur rage, les autres agissant dans un but de spéculation, parce qu'ils compaient vendre chèrement les reliques. En effet, plusieurs chrétiens, soit Grecs, soit Latins, donnèrent des sommes considérables pour en racheter une partie. Dans la ville et dans toute l'île de Scio, on invoqua dès lors le confesseur, dont le ciel fit connaître la gloire par des miracles. L'archevêque d'Édesse, ayant dressé la Relation exacte de ce martyr, l'envoya à Rome. Leo Allatius s'en servit pour écrire l'histoire du saint religieux : mais les nouveaux documents qu'il fit venir de Scio, sa patrie, le mirent en état de suppléer des détails qui ne se trouvaient pas dans la première Relation. Il n'oublia pas les miracles opérés en Italie par l'intercession du martyr, depuis que les fidèles avaient commencé à l'invoquer dans leurs besoins spirituels ou temporels.

Cependant, le triomphe des chrétiens, en augmentant la confusion des Turks, ajouta à leur irritation, dont le contre-coup retomba sur les Dominicains. On continuait de les accuser d'avoir excité le P. Alexandre à invectiver contre la loi de Mahomet, et de l'avoir soutenu dans les épreuves au mépris des efforts faits par le cadi pour amener son apostasie. Le gouverneur en prit occasion de multiplier les vexations. Il s'attacha surtout à persécuter l'archevêque d'Édesse, qui fut enfermé dans une tour, privé de recevoir la visite de ses frères, et menacé souvent d'être brûlé à petit feu. Pendant près d'une année qu'il demeura en prison, il offrit tous les jours à Dieu le sacrifice de sa vie. Délivré enfin, non sans une protection spéciale du ciel, il se rendit à Smyrne, dont l'archevêque titulaire était retenu à Scio. En qualité de coadjuteur, Subiani exerça les fonctions pastorales, pourvut aux besoins les plus pressants du clergé; et, donnant les instructions nécessaires à celui qu'il laissait pour vicaire général, il se disposait à visiter les autres Églises confiées à sa sollicitude, lorsque des lettres du Pape lui apprirent qu'il venait d'être nommé vicaire apostolique de l'Église patriarcale de

Constantinople, et lui enjoignirent de se rendre sans délai dans cette ville impériale. Le saint Siège souhaitait avec ardeur que les patriarches latins, nommés par le Pape pour conduire les catholiques répandus dans le patriarcat de Constantinople, pussent résider dans la capitale de l'empire; et c'était afin de solliciter cette permission, à laquelle les patriarches grecs s'étaient toujours fortement opposés, qu'on envoyait l'archevêque d'Édesse à la cour du sultan. Il ne se dissimula pas que la commission était pleine de difficultés et de périls : mais, accoutumé à se roidir contre les obstacles et à mettre toute sa confiance en Dieu, il ne pensa qu'à obéir. Quoiqu'on ne lui eût procuré encore la recommandation d'aucun souverain, il entra avec assurance à Constantinople. L'ambassadeur de France, auquel il s'adressa d'abord, lui fit un accueil favorable : cependant, au lieu de lui promettre d'intervenir auprès de la Porte, ce diplomate lui déclara que sa vie était sérieusement compromise s'il ne se retirait en toute hâte d'un lieu où un évêque catholique ne pourrait jamais être toléré. Le zélé prélat ne s'étonna point de ce discours; et, bien que ses sollicitations n'eussent pas tout l'effet désiré, il exerça, contre l'attente des politiques, son ministère, sous les yeux des Grecs et des Turks, avec assez de tranquillité, parce qu'il avait gagné l'affection de plusieurs à l'époque de ses premiers voyages en Orient. Pendant dix années entières, il remplit publiquement, tantôt au faubourg de Péra, tantôt à Constantinople même, les fonctions épiscopales, instruisant les fidèles, conférant les ordres, célébrant les saints mystères pontificalement, aimé des catholiques et respecté des musulmans. Sa prudence contribua beaucoup à lui concilier ces sentiments d'estime et de vénération. En exposant les dogmes de la foi catholique et les règles de la morale chrétienne, il s'abstenait sagement de déclamer contre les erreurs des schismatiques, et n'attaquait jamais ouvertement l'islamisme. Il pensait montrer assez aux uns et autres ce qu'ils devaient croire et pratiquer, en leur prouvant la vérité et la sainteté d'une religion bien opposée à celle qu'ils professaient. Le patriarche des Grecs et les schismatiques outrés auraient souhaité trouver en lui moins de modération, afin d'avoir quelque prétexte de lui susciter des

contradictions. Ce patriarche, plus ou moins puissant auprès des ministres du Grand Seigneur, selon qu'il était plus ou moins en état de leur donner de grosses sommes, se crut assez fort, en 1655, pour agir efficacement. Il mit en mouvement ses amis et ses pensionnaires, par le moyen desquels il entreprit de rendre l'archevêque d'Edesse suspect de mauvais desseins contre les intérêts du sultan. Le serviteur de Dieu fut instruit de tout. L'argent que le patriarche répandait à pleines mains pour faire réussir ses intrigues, et les circonstances du temps, firent comprendre au prélat qu'il n'épargnerait une persécution générale aux catholiques que s'il s'éloignait de Constantinople. Il revint donc à Rome au commencement du pontificat d'Alexandre VII, en 1655. Son âge déjà avancé ne lui permettant pas d'entreprendre de nouvelles missions, il consacra le reste de ses jours à la prière et à la retraite, d'abord dans le couvent de Sainte-Sabine, puis dans celui de la Minerve, où il mourut le 15 octobre 1656. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Paul, sur le chemin d'Ostie. Fontana dit de Subiani, que c'était un homme ferme, intrépide, né pour de grandes choses, et qui ressemblait à Sixte-Quint pour l'élévation du génie autant que pour les traits du visage. On a de ce prélat deux Relations seulement, l'une sur le martyre du P. Alexandre, l'autre sur ses missions et ses visites dans les provinces d'Orient.

Nous ne sortirons pas de notre sujet, en mêlant à l'histoire de tant de saints religieux celle d'un prince du sang othoman, qui embrassa la même profession. Prince, dit Touron (1), que le monde appellera peut-être malheureux, pour avoir perdu dans son bas âge la liberté, et un grand empire auquel sa naissance lui donnait droit; mais que la foi nous permet de regarder, au contraire, comme véritablement heureux, puisque, devenu par le baptême l'humble disciple de Jésus-Christ, il fut appelé à la liberté des enfants de Dieu, et à une gloire plus solide que celle que peut donner aux souverains de la terre l'éclat de leurs sceptres et de leurs couronnes. Le sultan Ibrahim avait promis avec serment qu'il regarderait le premier enfant accordé

à ses vœux comme un don du ciel, consacré au prophète, et qu'il le ferait porter à la Mekke, avec des présents dignes d'un empereur. En 1642, deux sultanes lui donnèrent deux princes. Celui qui naquit le 2 janvier, de Zaphira, fut appelé Osman; le fils d'Elmina, né le 22 mars, régna depuis sous le nom de Mahomet IV. Quand Ibrahim eut résolu de s'acquitter de son vœu, Zaphira et Osman s'embarquèrent à Constantinople pour Alexandrie; mais les chevaliers de Malte s'emparèrent de cette riche proie le 28 septembre 1644. Le 6 janvier suivant, Zaphira mourut à Malte. (Pl. CI, n° 2.) On envoya au Pape le procès-verbal des dépositions émanées des autres captifs, et qui constataient la qualité du prince Osman, dont le père, Ibrahim, étranglé à Constantinople en 1649, eut pour successeur le jeune Mahomet. La conversion du prisonnier eût été plus facile, si, aussitôt après la mort de la sultane, on eût retiré cet enfant des mains de ses suivantes; mais aussi le triomphe de la grâce eût été moins éclatant. Osman était entré dans sa treizième année, lorsqu'on songea à le faire élever chez les Frères-Prêcheurs de Porto-Salvo, dans la cité de La Valette. Il entra au couvent le 17 novembre 1654. Les femmes de la sultane lui avaient inculqué, avec l'islamisme, les plus fâcheux préjugés contre la religion chrétienne. Aussi, quelque doux qu'il fût en toute autre occasion, on le trouvait intraitable dès qu'on voulait lui parler de Jésus-Christ, et il se retenait encore moins lorsqu'on essayait de le désabuser des superstitions musulmanes. Un mot contre l'Alcoran l'affligeait au point de lui ôter l'appétit et le sommeil. Le religieux chargé de travailler à sa conversion vit donc, pendant assez longtemps, ses peines infructueuses, quelles que fussent son adresse et sa patience. Mais il était arrêté au ciel que ce mahométan obstiné deviendrait un zélé chrétien. Quand il plut au Seigneur de répandre sa grâce dans le cœur d'Osman, pour l'éclairer et le toucher, le prince parut un homme nouveau. Docile désormais aux instructions et sensible à la charité de ceux qui voulaient sauver son âme, il ne proposa plus ses difficultés que pour en avoir la solution. Enfin, persuadé de la vérité et de la sainteté de nos mystères, il demanda, avec autant de ferveur que d'humilité, d'être admis par le baptême au nombre des chrétiens; et, le

(1) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 538.

, consacré au
à la Mekke,
empereur. En
deux princes.
Zaphira, fut
é le 22 mars,
Mahomet IV.
quitter de son
pèrent à Con-
les chevaliers
e proie le 28
ant, Zaphira
On envoya au
ions émanées
t la qualité du
him, étranglé
ur successeur
du prisonnier
és la mort de
ant des mains
iomphes de la
an. était entré
on songea à le
eurs de Portoc-
e. Il entra au
femmes de la
l'islamisme,
e la religion
qu'il fût en
ait intraitable
us-Christ, et
u'on essayait
musulmanes.
t au point de
le religieux
on vit donc,
eines infruc-
adresse et sa
l que ce ma-
élé chrétien.
ndre sa grâce
rer et le tou-
veau. Docile
ble à la cha-
son âme, il
our en avoir
vérité et de
anda, avec
d'être admis
tiens; et, le

jour même de sa régénération, il s'assit au banquet eucharistique. Dominique Othoman (tel fut le nom contre lequel il changea celui d'Osman) ne parla plus que des miséricordes du Seigneur, qui n'avait fait tomber son corps dans la servitude que pour rendre son âme éternellement libre par Jésus-Christ. Il y avait un peu plus de deux ans qu'il se trouvait régénéré dans l'eau baptismale, lorsqu'il exprima le désir de se consacrer entièrement à Dieu par la profession religieuse. Sa requête ayant été agréée, la ferveur du jeune postulant augmenta avec sa joie. L'évêque de Malte, pour seconder sa piété, lui conféra le sacrement de confirmation le 4 août 1658, et il fut revêtu, le 20 octobre suivant, de l'habit de saint Dominique. Une modestie pleine de grâce et de majesté arrêta les yeux de toute l'assemblée sur la personne du jeune Othoman, dont la foi et la ferveur ne se démentirent jamais. Bien qu'il fût d'une complexion délicate, et souvent attaqué d'une fièvre quarte, il ne voulut user d'aucune dispense pendant son année de probation : son courage semblait lui donner des forces. Dans ce fils d'un sultan, dont la première éducation avait été si éloignée des maximes de l'Évangile, on ne pouvait se lasser d'admirer une piété soutenue, un complet oubli des grandeurs mondaines, une exactitude scrupuleuse à suivre tous les points de la règle, le goût de la prière et de la mortification chrétienne, résultats admirables de la secrète onction du Saint-Esprit. Ce fut le 21 octobre 1659 qu'il prononça ses vœux solennels : le même jour, il fut guéri de la fièvre quarte. Les chevaliers de Malte avaient constamment refusé de très-fortes sommes, offertes par le Grand Seigneur, pour la rançon du prince captif, montrant par là qu'ils préféraient la conquête d'une âme à tout l'or du monde. Quand ils virent le fils d'Ibrahim consacré pour toujours à Jésus-Christ, ils renoncèrent absolument à tous les droits qu'ils avaient sur sa personne, comme sur leur esclave; et ils ne formèrent plus de vœux que pour sa persévérance et son bonheur. Le Pape ayant décidé que Dominique de Saint-Thomas (le nom du prince ayant été ainsi modifié) poursuivait ses études en Italie, on le conduisit l'an 1660 à Naples, puis à Rome. Alexandre VII, par un Bref spécial, le déclara enfant du couvent de la Minerve; et le maître général, par

un autre privilège, voulut qu'à l'avenir il ne dépendît que de lui seul. Mais le modeste religieux, bien loin de se prévaloir de cette exception, obéit ponctuellement, non-seulement à tous les supérieurs des lieux où il se trouva, mais encore au frère convers destiné à avoir soin de lui. Dans l'espoir que le roi de France déclarerait bientôt la guerre aux Turcs, et que le cardinal Mazarin se servirait du prince othoman pour semer la division parmi les infidèles, le cardinal Antoine Barberin, protecteur de l'ordre des Frères-Prêcheurs, jugea convenable d'appeler Dominique de Saint-Thomas à Paris, où il se trouvait alors. Le serviteur de Dieu reçut, malgré lui, sur sa route, tous les honneurs dus au fils du Grand Seigneur. A Turin, le saint Suaire fut exposé, à son occasion, avec la pompe accoutumée; et ce suaire, dont le corps du Fils de Dieu avait été enveloppé, lui rappelant le souvenir de la Passion et du grand mystère de notre rédemption, tira de ses yeux des larmes qui annoncèrent sa tendre piété. Poursuivant son voyage avec deux Dominicains, il fut surpris par la nuit au passage des Alpes, et ne trouva pour abri qu'une mauvaise cabane dans un lieu désert. « Il est temps, dit le prince à ses compagnons, moins tranquilles que lui, que nous rencontrions une demeure en rapport avec l'état de pauvres religieux. Cette cabane nous convient beaucoup mieux que tout l'éclat des cours. » Le roi Très-Chrétien le reçut, à son tour, avec honneur, et il ravit la capitale par sa modestie, sa gravité et sa présence d'esprit. Les ambassadeurs turcs s'étant prosternés à ses pieds, et témoignant avec larmes combien ils avaient de douleur de voir le fils d'un grand empereur aussi mal vêtu, Dominique de Saint-Thomas leur répondit qu'il s'affligeait bien plus de leur aveuglement; qu'il bénissait mille fois les miséricordes du Seigneur à son égard; que l'habit qu'on regardait comme si vil lui paraissait plus précieux que la pourpre des rois qui n'avaient pas le bonheur de connaître Jésus-Christ. Les ambassadeurs turcs terminèrent les différends entre la France et la Porte; mais Dominique de Saint-Thomas reçut des lettres de presque tous les patriarches grecs et du fils du prince de Valachie, qui lui promettaient le secours de plusieurs nations, s'il voulait faire valoir ses droits et prendre les armes contre

son frère Mahomet IV. L'ambassadeur de Venise, république à la veille de se voir enlever l'île de Candie par le sultan ; le pressa de profiter, pour le bien de la chrétienté, des dispositions favorables des peuples. Il est vrai que, dans l'état où la grâce l'avait placé, le désir de régner le touchait peu ; mais il n'aurait pas reculé devant les plus grands dangers pour étendre l'empire de Jésus-Christ et procurer les lumières de l'Évangile à sa nation. Le doge et le sénat, avec lesquels il eut une entrevue à Venise en 1667, ne doutèrent pas que, s'il paraissait dans l'île de Candie, il n'y opérât une révolution, et Clément IX condescendit à leurs vœux. L'expédition, mal combinée, ne réussit pas ; la ville de Candie se rendit aux Turks ; et Dominique de Saint-Thomas revint en Italie. Des raisons d'État et de politique avaient empêché jusque-là ses supérieurs d'engager dans les ordres sacrés un sujet que la Providence pouvait destiner au trône. Ces raisons ne subsistant plus depuis la paix conclue entre les Vénitiens et les Turks le 17 septembre 1669, on l'avertit de se disposer à recevoir l'imposition des mains. Il s'y prépara par le jeûne, la prière, la retraite, la méditation des Livres saints. Sa solitude était si profonde, que quelques cardinaux s'en plaignirent au maître général, qui en parla au serviteur de Dieu. Dominique de Saint-Thomas répondit avec modestie que les visites qu'on lui conseillait de faire ou de recevoir ne seraient propres qu'à le dissiper, et serviraient peu à son salut. Lorsqu'il eut reçu la grâce du sacerdoce, on ne le vit plus guère qu'à l'autel, où il célébrait les saints mystères avec une ferveur angélique, ou bien dans quelques exercices de charité. Zélé pour le salut des âmes, il se proposait d'établir en Italie un couvent dans lequel on élèverait des missionnaires particulièrement destinés à évangéliser les mahométans. Il s'appliquait avec beaucoup d'affection à instruire les Turks catéchumènes qui se trouvaient à Rome. Il sollicita même du maître général la permission d'aller, en Arménie, fortifier les chrétiens contre la persécution et attirer les infidèles à la foi, au péril de sa vie. Il demanda cette grâce si souvent et avec tant de ferveur, qu'il l'aurait enfin obtenue, si le cardinal Altieri, alors protecteur de l'ordre de saint Dominique, après avoir considéré la faiblesse de sa complexion et les dan-

gers auxquels cette entreprise l'aurait exposé, n'y avait mis obstacle. Néanmoins, on ne voulut pas lui ôter toute occasion d'exercer son zèle. En 1675, le maître général Thomas de Rocaberti le fit docteur de l'ordre et vicaire général des couvents situés dans l'île de Malte. La contagion ravageait cette île : il n'en fut que plus pressé de s'y rendre, pour soulager le peuple et les religieux dans leurs besoins. Le fils du sultan Ibrahim devait finir sa carrière dans le lieu où il avait commencé à connaître Jésus-Christ et à vivre de son esprit. Il mourut à Malte le 25 octobre 1676, dans sa trente-cinquième année. La vie qu'il avait menée depuis sa conversion au christianisme et toutes les circonstances de sa mort montrèrent assez que le Seigneur avait eu des desseins de miséricorde sur cet élu.

CHAPITRE III.

Missions des Jésuites en Grèce.

Constantinople, où l'on comptait plus de cent mille Grecs, quarante mille Arméniens, autant de Juifs, environ trente mille esclaves de différentes nations, et une foule d'Européens de diverses religions, eût demandé un grand nombre de missionnaires. La Compagnie de Jésus n'y en avait que six (1) ; mais leur église était toujours ouverte, et ils remplissaient leurs fonctions avec autant de liberté qu'en France. D'ailleurs, l'établissement d'une congrégation en l'honneur de la sainte Vierge suppléait à leur petit nombre : les fervents congréganistes étaient eux-mêmes autant de missionnaires dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les habitations des chrétiens, qu'ils évangélisaient par leurs exemples comme par leurs paroles (2). La plus pénible, mais aussi la plus consolante occupation des Jésuites, était la mission que deux d'entre eux faisaient dans les bagnes du Grand

(1) *Estat des missions de Grèce, présenté à nosseigneurs les archevêques, évêques et députés du clergé de France, en l'année 1695, p. 72.*

(2) *Ibid., p. 41.*

Seigneur ou de quelques particuliers (1). On appelait ainsi les prisons où les infidèles renfermaient les esclaves achetés ou pris en guerre sur les chrétiens. Le bague du Grand Seigneur en contenait jusqu'à trois mille, Russes, Polonais, Allemands, Français, etc. A peine approchait-on de ces vastes cachots, qu'on entendait avec un vif serrement de cœur le bruit de leurs fers, celui des coups qu'ils recevaient et des cris arrachés à leur douleur. De la porte, on apercevait, au travers d'une obscurité que le soleil tempérât rarement, tous ces esclaves enchaînés, le visage hâve, le corps brisé de fatigue. Ils ne vivaient que de pain et d'eau, n'avaient d'autre lit que la terre; leur corps était à demi nu; le mauvais air qu'ils respiraient dans ce lieu infect engendrait une vermine qui les tourmentait sans cesse; et les malades, traités avec la même indifférence que les valides, ne devaient qu'à la charité de leurs compagnons le peu de paille sur lequel ils reposaient. Les gardes ne parlaient à ces infortunés que le bâton à la main et l'injure à la bouche; leurs fautes les plus légères provoquaient de si rudes châtimens, que, la patience échappant à plusieurs, ils semblaient prêts de tomber dans le désespoir. Le seul bien qui leur restât était la liberté de vivre et de mourir en chrétiens. Les missionnaires le leur faisaient apprécier, et ils recueillaient une riche moisson dans ces bagnes.

Sur la fin de l'an 1623, et à la demande de M. de Casy, ambassadeur de France à Constantinople, des Jésuites furent envoyés à Smyrne, où M. Sanson, consul des Français, les logea chez lui et leur fit préparer une chapelle (2). A sept années d'un ministère fécond, succédèrent, par suite du changement de consul, des années de stérilité et de contradictions. Jacques, archevêque grec de Smyrne, s'adressant le 20 octobre 1632 à Louis XII le pria de faire donner une maison à ces apôtres, et de les assister de ses libéralités. Jean Xalepti, métropolitain des Arméniens, écrivit, de son côté, à Urbain VIII et à Louis XIII : « Très parfait et envoyé de Dieu, saint Pape, qui présentement tenez la place de Jésus-Christ, et qui estes assis dans la chaire de saint Pierre, le prince des

apôtres; et vous, Roy des rois, César des Césars, Louis, Roy de France, qui avez esté planté par le bras divin, nous vous écrivons les larmes aux yeux, et le visage abatu de tristesse, ces humbles lettres à vous, qui estes nos espérances après Dieu, et qui estes les colonnes de ceux qui adorent la croix. Nous, pauvres et pleins de péchez, prêtres arméniens de Smirne, tout le clergé et tous les séculiers, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, nous vous envoyons cette lettre pour vous supplier, grand Roy, que les missionnaires qui nous apprennent le chemin du ciel obtiennent, par votre ordre et par votre libéralité royale, un soulagement à leur pauvreté, avec une demeure stable, où ils puissent nous enseigner et à nos enfants la loy du vray Dieu; et si vous vous humiliez jusqu'à vouloir entendre la raison qui nous porte à vous demander très humblement ceste grâce, nous vous dirons que ces religieux sont des personnes vertueuses, humbles, obéissantes, faisant de bonnes œuvres, et rendant beaucoup de gloire à Dieu. De plus, nous vous dirons que depuis qu'ils habitent dans cette ville, les Francs et les Arméniens se sont unis ensemble d'un lien étroit de charité. Les Arméniens conversent avec les Francs, et les Francs avec les Arméniens. Quand nous célébrons nos fêtes, nous les y invitons; en leur présence, nous offrons notre encens, nous nous revêtons d'ornemens sacerdotaux, et nous faisons notre office et nos cérémonies selon ce que porte la coutume arménienne. De même, quand les Francs célèbrent leurs fêtes, il nous y invitent; ils nous conduisent à l'église, où ils disent la sainte messe selon la coutume de l'Eglise romaine; tellement que nos deux nations vivent dans une si grande intelligence, qu'il ne peut pas y en avoir une plus parfaite. Mais, si les missionnaires, par la malice de leurs ennemis et par l'excès de leur pauvreté, sont obligés de sortir de notre ville, nous craignons avec raison que cette grande union ne se rompe. C'est pourquoy, nos seigneurs et maîtres, vous saint Pape, et vous grand Roy, nous pauvres pécheurs arméniens, nous vous supplions de nous accorder la grâce que nous vous demandons avec toute l'instance possible. Tout éloignez que nous soyons de vous, nous continuerons, avec autant de ferveur que si nous estions vos voisins, de

(1) *Estat des missions de Grèce*, p. 88.(2) *Ibid.*, p. 118.

supplier la majesté divine que vous soyez saints au Seigneur, et que le Seigneur soit toujours avec vous. De Smyrne, l'an des Arméniens 1681, le 3 d'octobre, jour de jeudy. » A la suite de ces deux lettres, Louis XIII fit insérer dans les instructions de l'ambassadeur de France près la Porte un article en faveur des missionnaires, qui fut confirmé et renouvelé plusieurs fois, et dont l'extrait qu'on va lire fera connaître le zèle des rois Très-Christiens pour la propagation de la vérité catholique : « L'emploi principal de l'ambassadeur du Roy à la Porte est de protéger, sous le nom et l'autorité de Sa Majesté, les maisons religieuses établies en différents endroits du Levant, comme aussi les chrétiens qui y vont et en viennent, à dessein de visiter les saints lieux de la Terre sainte. C'est pourquoy Sa Majesté recommande à M. de Marcheville, son ambassadeur à la Porte, de travailler sans relâche à maintenir les religieux dans la possession de leurs maisons, dans la jouissance entière des libertés et franchises qui leur ont été accordées par les capitulations faites entre le Roy et le Grand Seigneur, et même d'y en ajouter de nouvelles s'il est possible, afin d'affermir lesdits religieux dans leurs établissements, et de les mettre à couvert des persécutions et des avanies qui leur sont suscitées par les ennemis de notre religion. Mais, comme parmi les religieux il n'y en a point qui aient eu plus de traverses, et qui aient souffert plus de violences, que les missionnaires Jésuites; et, de plus, comme il y a toujours à craindre que la mauvaise volonté de ces mêmes ennemis de notre sainte loy ne tâche, par de nouvelles entreprises, à troubler le zèle de ces missionnaires dans l'exercice de leurs fonctions, ledit sieur de Marcheville aura l'œil qu'il ne se passe rien au préjudice desdits missionnaires Jésuites; et, s'il arrive qu'il se forme ou qu'on exécute quelque entreprise contr'eux, il en portera incontinent ses plaintes au Grand Seigneur et à ses ministres, afin de réparer sans délai tout ce qui pourroit estre contraire aux articles accordez en leur faveur par Sa Hauteuse. » Conformément à ces instructions, l'ambassadeur de France procura bientôt aux sept Jésuites de Smyrne un établissement solide et le libre exercice de leur ministère. Une congrégation formée sous le titre de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge

fut pour les missionnaires comme un corps auxiliaire, dont les membres préparaient ou développaient les fruits de leur apostolat (1). Lorsque, par suite du tremblement de terre qui anéantit, le 10 juillet 1688, les deux tiers de la ville de Smyrne, la chapelle des Jésuites eut été renversée, l'influence française, triomphant de la politique des Turks, contraire au rétablissement des églises détruites, parce qu'elle croit asper ainsi les fondements du christianisme, fit autoriser la construction, non plus d'une simple chapelle, mais d'une église entière : la chambre royale du commerce de Marseille l'édifia à ses frais, et ce fut la première de l'Asie qui porta le nom glorieux de saint Louis (2). Les Jésuites fondèrent même à Smyrne un séminaire, destiné non-seulement à initier leurs nouveaux missionnaires à la vie apostolique, ainsi qu'à la connaissance des langues et des dogmes des Orientaux, mais à élever des enfants choisis dans les diverses nations du Levant, afin qu'appelés un jour aux dignités ecclésiastiques, ils pussent chasser le schisme de leur patrie (3).

Un des premiers établissements que les Jésuites aient formés dans les îles de l'Archipel, où ils portaient tour à tour le flambeau de la foi catholique (4), eut lieu à Scio : leur maison entretint jusqu'à douze religieux, nés dans l'île même, qui fournissait d'excellents sujets à la province de Sicile (5). Leur mission de Naxos commença, l'an 1627, sur l'invitation de l'archevêque, qui offrit aux Jésuites l'ancienne chapelle ducal, à laquelle on ajouta depuis une nef, en sorte qu'elle devint une grande et belle église; Coronello, premier consul de la nation française, leur donna sa maison, voisine de la chapelle; et le P. Mathieu Hardi, de Paris, prit possession de l'une et de l'autre (6). Ce fut encore la famille Coronello qui appela, quelque temps après, les Capucins à Naxos, et qui leur donna un emplacement convenable (7). En 1641, l'archevêque de Naxos envoya les Jésuites dans l'île de Paros, et obligea le P. Jacques d'Anjou,

(1) *Etat des missions de Grèce*, p. 100.

(2) *Ibid.*, p. 187.

(3) *Ibid.*, p. 203.

(4) *Ibid.*, p. 56.

(5) *Ibid.*, p. 211.

(6) *Ibid.*, p. 231.

(7) *Lettres édifiantes*, t. 1, p. 56, édit. in-18.

d'acce
missio
aus d
tin An
cours
ment
des m
nier,
les ha
une m
de ce
éprou
M. d
nople
la Fr
aux d
appri
rent d
cutter
de cer
tionné
l'omni
du pe
voient
estre
vous
estans
qu'ils
mon n
en to
je vo
les m
malic
rent e
de po
qui e
sieurs
de gr
Sa M
m'ob

corps auxi-
ou dévelop-
orsque, par
néant, le
la ville de
nt été ren-
phant de la
blissement
croît asper-
e, fit auto-
simple
la chambre
édifia à ses
e qui porta
Les Jésuites
ire, destiné
ux mission-
à la con-
des Orien-
chois dans
qu'appelés
ils pussent

que les Jé-
l'Archipel,
beau de la
leur maison
s dans l'île
sujets à la
de Naxos
on de l'ar-
l'ancienne
depuis une
de et belle
e la nation
isine de la
Paris, prit
Ce fut en-
quelque
et qui leur
En 1641,
sultes dans
s d'Anjou,

d'accepter le titre de vicaire général (1). Les missionnaires de cet ordre se rendaient tous les ans de Scio dans l'île de Santorin. L'évêque latin André Sophiano, voyant le résultat de leurs courses apostoliques, voulut avoir un établissement stable, et obtint que le supérieur général des missions de Grèce lui envoyât le P. Fournier, de Paris, avec un compagnon, auxquels les habitants de Scaro donnèrent, en 1642, une maison et la chapelle ducale (2). A la suite de ce bienveillant accueil, des persécutions éprouvèrent les Jésuites. Elles fournirent à M. de La Haye, ambassadeur à Constantinople, l'occasion de faire entendre la voix de la France; car il écrivit, le 1^{er} février 1655, aux notables de Santorin : « Messieurs, j'ai appris que les RR. PP. Jésuites qui demeurent dans votre île sont grandement persécutés, sans sujet et sans avoir donné occasion, de certaines personnes qui leur sont peu affectionnées; lesquelles, avec mille artifices et calomnies, s'efforcent d'attirer sur eux la haine du peuple, et de les faire sortir, si elles pouvoient, de votre île. C'est pourquoy j'ay creu estre obligé de vous escrire la présente, pour vous faire sçavoir que ces Révérends Pères, estans François, sont sous ma protection, et qu'ils me sont tellement recommandez du Roy mon maistre, que je suis obligé de les assister en tout et partout. C'est pourquoy, messieurs, je vous prie de tout mon cœur de vouloir bien les maintenir et défendre contre les efforts et la malice de leurs adversaires; afin qu'ils demeurent en votre île avec toute assurance et liberté de pouvoir s'employer pour le salut des âmes, qui est leur unique fin. Je vous assure, messieurs, qu'en ce faisant vous ferez une œuvre de grande charité, et qui agréera grandement à Sa Majesté Très-Chrestienne; et, de plus, vous m'obligerez, aux occasions, d'employer mon cré-

dit pour vostre service, à quoy je m'offre de bon cœur. » La réponse des notables montrera que la France ne parlait pas en vain, par la bouche de son représentant : « Monseigneur, dirent-ils, la terre sèche de nostre île bruslée n'a jamais receu du ciel avec plus de souhaits et d'allégresse une douce pluie, que nous n'avons receu votre très aimable lettre, par laquelle Vostre Excellence nous commande de maintenir et de conserver icy les Révérends Pères Jésuites, sans permettre que leurs ennemis les molestent ou les affligent. Certes, si Elle nous commandoit le contraire, nous aurions sujet de nous attrister pour ne pouvoir nous priver d'un si grand bien sans encourir un grand mal. Mais, puisque vostre commandement nous porte à les retenir, il ne peut estre que très doux et très avantageux pour nous : d'autant que ces Pères sont la lumière des ignorants, la force des foibles, la santé des malades, la consolation des affligés, et le salut de nous autres pécheurs. Il y a trois ans que la sacrée Congrégation de Propaganda Fide vouloit nous enlever le R. P. François Richard; et, reconnoissant le besoin que nous avions de luy, tant pour le soulagement de nos âmes que pour celuy de nos corps, nous la suppliâmes, avec toute sorte de respect et d'humilité, de nous faire cette faveur que de nous le laisser, et de ne nous point priver de l'assistance qu'il nous rend depuis tant d'années; et, pour cet effet, nous fîmes défense à tous patrons de barques ou vaisseaux de ne le point porter hors de nostre île, sous peine de trois cents écus. D'où Vostre Excellence peut juger combien nous désirons de garder vos ordres, et conserver nostre précieux trésor. Davantage, qui est celuy qui auroit la hardiesse de faire sortir d'icy les Pères Jésuites, puisqu'ils sont chéris de tous, n'offensent personne, et vivent avec tant d'édification? Ne savons-nous pas qu'ils ont obtenu, par vostre moyen, un puissant barat et des lettres de faveur de l'empereur ottoman? Et, devant que nous leussions vostre très honorable lettre, nous sçavions qu'ils estoient François et sous vostre protection. Mais, maintenant que nous avons appris de vous-mesme que ces Révérends Pères sont chéris et aimez de Sa Majesté Très-Chrestienne, et qu'ils vous sont très estroitement recommandez, afin de les favoriser et assister en tout et partout, celuy-là n'auroit point de ju-

(1) *Etat des missions de Grèce*, p. 244.

(2) *Ibid.*, p. 273. Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable à Sant-Erini, île de l'Archipel, depuis l'établissement des Pères de la Compagnie de Jésus en icelle, avec la déclaration de plusieurs choses mémorables touchant le rit et la créance des Grecs de ce temps, et touchant les feux sous-terrains qui sortirent du fond de la mer l'an 1650, avec plusieurs prodiges. Dédiée à nosseigneurs de l'assemblée générale du clergé, par le P. François Richard, missionnaire de la Compagnie de Jésus, p. 4.

gement qui, sachant jusques où s'étend l'autorité de Votre Excellence, entreprendroit de les molester. » A ces missions des Jésuites français, on peut ajouter celle que les Jésuites italiens cultivèrent dans l'île de Tine, qui appartenait aux Vénitiens (1). Les résultats obtenus par les enfants de saint Ignace, ayant porté l'évêque de Tine, visiteur de la mer Égée, à leur demander des missionnaires, le P. Michel Albertin, natif de son île, se sentit le premier appelé de Dieu à y aller, et le supérieur général de Grèce lui donna en 1677 un compagnon. La république de Venise leur procura ensuite deux auxiliaires. Quand l'île eut été renouvelée, grâce à leur zèle, l'évêque les pria de parcourir celles de Thermia, de Zéa, de Myconi, d'Andro et de Milo.

Il est remarquable que ce furent les Turks (2) qui pressèrent les premiers la Compagnie de Jésus de fonder une colonie à Athènes. (Pl. CH, n° 1.) A leur sollicitation, le bacha écrivit à l'ambassadeur de France, et demanda pour les Jésuites à la Porte la permission d'établir une maison dans la ville. Ils en eurent une, en effet, pendant quelque temps ; mais l'impossibilité d'entretenir des ouvriers dans tant de résidences différentes, les força de se borner à y faire de temps à autre des missions. Ils évangélisèrent de la même manière l'île de Négrepont, située à deux journées d'Athènes, et à cinq lieues de Thèbes (3).

Dans une lettre datée du 4 mars 1714 (4), le P. Tarillon, Jésuite, exposant au comte de Pontchartrain, quel était alors l'état des missions de sa Compagnie en Grèce, indique comme principales demeures des missionnaires : Constantinople, en Thrace ; Smyrne, en Ionie ; Thessalonique, en Macédoine ; Scio, Naxos, Santorin, dans l'archipel.

Mission de Constantinople. — Le P. Tarillon nomme, comme supérieur ecclésiastique des catholiques, le Dominicain Raymond Galani, né à Raguse, et archevêque titulaire d'Ancyre, prêtre d'une très-grande régularité. Décrivant la maison des Jésuites, « Nous sommes, dit-il, presque au centre de Galata, voisins de la ma-

rine et au grand passage de tout ce qui vient de l'entrée et du fond du port. Notre église passe pour la plus belle et la plus singulière de toute la Turquie. Les colonnes qui soutiennent son vestibule, la balustrade qui le termine et qui règne le long de l'escalier qui y conduit, tout cela est de marbre blanc. Le corps de l'église est voûté, avec sa coupole et sa couverture de plomb, qui est le privilège des seules mosquées. La nef est décorée des sépultures de quelques ambassadeurs de France, et de celle de la jeune princesse Tekeli. La sépulture de madame la princesse Ragotzki, sa mère, mariée en secondes noces au feu prince Tekeli, est dans une chapelle séparée. Cette pieuse et courageuse princesse mourut à Nicomédie. Tant qu'elle y a demeuré, les Jésuites se sont fait un devoir d'aller lui rendre les services qu'ils lui avaient rendus pendant plusieurs années à Constantinople. A cette occasion, ils avaient commencé à Nicomédie une petite mission, que la mort de la princesse a interrompue ; ces missions détachées n'étant pas praticables autour de Constantinople, à moins qu'on n'ait quelque prétexte plausible, comme était celui de visiter la princesse... Les prédications se font en grec, en turk, en italien, en français. Quantité d'hommes et de femmes des trois rits, franc, grec et arménien, y assistent successivement. Les hommes occupent le plain-pied de l'église ; les femmes sont, à la manière d'Orient, dans une tribune séparée et entourée de hautes jalousies. » Voici comment le P. Tarillon parle du Bagne du Grand Seigneur : « Le bagne, ainsi appelé du mot italien *bagno* à cause d'un bain qu'ont là les Turks, est une vaste enceinte fermée par de hautes et fortes murailles, qui n'a qu'une seule entrée munie d'une double porte, où il y a toujours une garde armée. Au milieu de cette grande enceinte ou avant-cour s'élèvent deux gros bâtiments, de figure presque carrée, mais de grandeur inégale (le grand et le petit bagne)... Dans un quartier de chaque bagne, on a pratiqué une double chapelle, dont une portion est pour les esclaves du rit franc, et l'autre pour les esclaves du rit grec ou moscovite. Chaque chapelle a son autel et ses pauvres ornements à part. Ces chapelles avaient en commun d'assez belles cloches : il y a cinq ou six ans qu'on les leur a enlevées, parce que, disaient les Turks,

(1) *Estat des missions de Grèce*, p. 220. *Lettres édifiantes*, t. 1, p. 74, édit. in-18.

(2) *Estat des missions de Grèce*, p. 257.

(3) *Ibid.*, p. 258.

(4) *Lettres édifiantes*, t. 1, p. 1, édit. in-18.

[1076]

ce qui vient
Notre église
ngulière de
soutiennent
termine et
y conduit.
corps de l'é-
na couver-
des seules
épultures de
et de celle
épulture de
ère, mariée
oli, est dans
o et coura-
édie. Tant
sont fait un
es qu'ils lui
nées à Con-
vaient com-
ion, que la
; ces mis-
bles autour
ait quelque
i de visiter
nt en grec,
tité d'hom-
nc, grec et
t. Les hom-
e; les fem-
dans une
jalousies.»
du Bagne
nsi appelé
ain qu'ont
ermée par
a qu'une
e, où il y
eu de cette
vent deux
rée, mais
t Bagne)...
n a prati-
ortion est
autre pour
e. Chaque
nements à
n d'assez
qu'on les
es Turks,

[1077]





Athenes

Atene

Atenas



Rhodes

Rodi.

Rodas

leur son r
 eur le toi
 le voisina
 bâti et or
 églias so
 assez bie
 saires, et
 chapelle
 suites von
 aux deux
 s'y enfer
 chaque b
 les tempa
 de secou
 nous n'a
 naires, n
 Père qui
 le tempa
 tient la p
 pas sans
 autres et
 dant que
 de ses fr
 Quelques
 quelquef
 Jésuite q
 est le P.
 peste ét
 qu'il assi
 quinze j
 périeur,
 la grâce
 transpor
 bout de
 confessés
 joie et
 que Die
 plus été
 Beasier
 rares la
 sacra un
 tinople
 grands
 un mal
 tion de
 signes
 eut ex
 mourir
 Cachoe
 que ce

leur son réveillait les anges qui venaient dormir sur le toit d'une mosquée bâtie depuis peu dans le voisinage. Amas près du petit bague, on a bâti et orné, des aumônes des fidèles, une petite église sous le titre de Saint-Antoine, qui est assez bien fournie des meubles d'autel nécessaires, et même de quelque argenterie. C'est la chapelle des officiers et des malades. Deux Jésuites vont toute l'année, fêtes et dimanches, aux deux bagues. Ils s'y rendent la veille, et s'y enferment avec les esclaves. Le Père de chaque bague a un petit réduit à part... Dans les temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui en sont frappés, et que nous n'avons ici que quatre ou cinq missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul Père qui entre au bague, et qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du supérieur (ce qui n'arrive pas sans de fortes représentations de la part des autres et du supérieur même) s'y dispose pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères comme s'il devait bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice, et quelquefois il échappe au danger. Le dernier Jésuite qui est mort dans cet exercice de charité est le P. Van der Mans, Flamand de nation. La peste était alors très-violente; les mourants qu'il assista la lui communiquèrent en moins de quinze jours. Il le fit savoir incontinent au supérieur, priant instamment qu'on lui accordât la grâce de mourir auprès de ses frères. On le transporta dans une petite maison qui est au bout de notre jardin, où, s'étant de nouveau confessé et ayant communiqué, il mourut plein de joie et de reconnaissance de la grâce insigne que Dieu lui faisait. Depuis lui, personne n'a plus été frappé de cette maladie que le P. Pierre Besnier, si connu par son beau génie et par ses rares talents. Sur la fin de ses jours, il se consacra une seconde fois à la mission de Constantinople, à laquelle il avait déjà rendu les plus grands services. La peste le prit en confessant un malade. La Providence veilla à la conservation des autres Pères de cette mission; car les signes du mal ne se montrèrent qu'après qu'il eut expiré. Mais, si quelqu'un jusqu'ici a dû mourir de ce genre de mort, c'est le P. Jacques Cachod. » Le P. Tarillon nous apprend ailleurs que ce Jésuite était de Fribourg en Suisse, et

qu'il avait rempli pendant quelques années l'office de missionnaire à Fribourg en Brisgau, avant de se consacrer aux missions du Levant. On le nommait à Malte et à Constantinople le père des esclaves. « Il y a huit ou dix ans, ajoute le P. Tarillon, qu'il est presque incessamment occupé aux œuvres de charité où il y a le plus de péril, soit dans le bague, soit sur les vaisseaux et sur les galères du Grand Seigneur. Les esclaves qui n'en peuvent sortir savent s'y introduire par le moyen de leurs gardiens turcs, avec qui ils sont d'intelligence. L'année 1707, que la peste fut si furieuse qu'elle emporta près d'un tiers de Constantinople, ce Père m'écrivit à Scio la lettre suivante : « Maintenant, je me suis mis au-dessus de toutes les craintes que donnent les maladies contagieuses; et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai plus de ce mal après les hasards que je viens de courir. Je sors du bague, où j'ai donné les derniers sacrements et fermé les yeux à quatre-vingt-six personnes, les seules qui soient mortes en trois semaines dans ce lieu si décrié, pendant qu'à la ville, et au grand air, les gens mouraient par milliers. Durant le jour, je n'étais, ce me semble, étonné de rien; il n'y avait que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissait prendre, que je me sentais l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril que j'aie couru, et que je ne courai peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'une sultane de quatre-vingt-deux canons. Les esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avaient fait entrer sur le soir pour les confesser toute la nuit et leur dire la messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à doubles cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves que je confessai et communiai, deux étaient malades, et trois moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvais respirer dans ce lieu renfermé, et sans la moindre ouverture. Dieu, qui par sa bonté m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de bien d'autres. » Ce Jésuite, appelé le père des esclaves, était aussi le père des Arméniens. Dans la seule année 1712, dit le P. Tarillon, il a ramené près de quatre cents schismatiques, et a confessé lui seul plus de trois mille personnes. L'année passée (1713), le nombre des schismatiques convertis a presque monté à une fois autant. Sa maxime est de paraître peu et d'agir beaucoup. Il a toujours à

sa main un nombre de catholiques zélés et sages, qui se répandent de tous côtés, et lui amènent sans bruit ceux qu'ils ont disposés à se convertir. Plusieurs prêtres et vertabeds orthodoxes servent encore extrêmement à maintenir la foi. Ils sont comme les surveillants de leur nation, toujours prêts à courir où on a besoin d'eux, et à maintenir l'ordre dans les familles. » Les Arméniens, pour le salut desquels le P. Cachod avait reçu de Dieu le talent le plus rare, « ne sont pas d'eux-mêmes, dit encore le P. Tarillon, plus grands docteurs ni en meilleur chemin que les Grecs ; mais ils sont infiniment plus dociles, et ont plus d'envie d'être éclairés. On ne peut les rassasier d'instructions et de pratiques de piété. Il ne faudrait pas se contenter de leur parler de Dieu pendant trois quarts d'heure, ou une heure seulement, comme on fait en France : ils n'en seraient pas édifiés. Après deux ou trois heures d'une attention continuelle, ils sont prêts à écouter encore autant de temps, et ils se plaignent toujours qu'on finit trop tôt. Ils ont trente ou quarante familles, dont la ferveur est digne des premiers temps de l'Eglise. Les pères et les mères, les enfants et les domestiques mêmes, tout n'y respire que charité et que zèle du service de Dieu. Les chefs de quelques-unes de ces familles ci-devant très-riches, et qui ont presque tout perdu pour la foi, sont comme scandalisés quand on les plaint, et qu'on veut leur procurer du soulagement. « Y pensez-vous ? disent-ils à leurs amis ; la parole de Jésus-Christ n'est-elle pas expresse, que : Qui perdra tout pour lui, jusqu'à sa vie, retrouvera tout dans lui ? » Il n'y a rien de si édifiant que de voir ces bons vieillards, entourés de leurs enfants, mariés et non mariés, s'approcher tous les huit jours de la sainte communion ; et après eux les mères, au milieu de leurs filles. Tout cela se fait avec tant de modestie et de dévotion, qu'il n'est pas possible de n'en avoir pas l'âme pénétrée. Si nous n'avions pas des mesures à garder, et notre temps à partager à d'autres occupations indispensables, nous n'aurions pas assez de tous les jours de la semaine pour contenter la piété avide de ce bon peuple. » Le P. Tarillon trace un portrait bien différent des Grecs : « Je connais à Constantinople une assez grand nombre de Grecs qui sont dans de bons sentiments ; mais, géné-

ralement parlant, ce n'est pas dans cette capitale qu'il faut s'attendre aux grandes et nombreuses conversions des schismatiques de cette nation. La vue, quoique triste et humiliante, des restes de leur ancienne grandeur, leur remplit la tête de je ne sais quelles idées hautes, qui les rendent indociles et suffisants. On dirait que cette grande ville, et toute la puissance qu'elle renferme, est encore à eux. Quoiqu'ils n'entendent plus leurs saints Pères, et que tous les jours ils s'éloignent de leur doctrine, ou qu'ils la détournent à des explications pitoyables, ils ne souffrent qu'avec une peine extrême que les Occidentaux les entendent mieux qu'eux, et qu'ils viennent de si loin leur en montrer le vrai sens. Un de leurs beaux esprits, fort homme de bien, m'a dit souvent, avec une naïveté que je n'oublierai jamais, que le Grec, pour être solidement converti, voulait être pauvre et humilié. « Dieu, m'ajouta-t-il, qui nous connaît et qui veut nous sauver, nous fait marcher « par là depuis près de trois cents ans. Nos richesses et notre grandeur passée nous ont perdus. J'ai bien peur que les fumées qui nous en sont restées à la tête n'achèvent notre entière ruine. » Nous sommes fort bien auprès du patriarche des Grecs, dit le P. Tarillon. Nous lui rendons de fréquentes visites, et il nous comble de caresses. La conversation tourne quelquefois sur des points de religion : il nous dit ses pensées, et, sans sortir des bornes du respect, nous lui disons aussi les nôtres. Avant que de passer au Levant, je m'étais formé une idée magnifique de la majesté de ce patriarche de la nouvelle Rome. La première fois que j'allai lui rendre visite, je demeurai tout surpris de le voir logé et servi dans la dernière simplicité. Sa chambre est pauvre et dénuée de tout. Ses domestiques consistent en deux valets assez mal en ordre, et en deux ou trois clercs. Quand il sort pour des visites particulières, c'est toujours à pied. Ses habits n'ont rien qui le distingue des autres religieux grecs. On ne le connaît que parce qu'il est accompagné de quelques prélats, vêtus aussi simplement que lui, et de quelques ecclésiastiques qui l'entourent. Sa plus grande distinction consiste en ce qu'un diacre ou un prêtre marche devant lui, portant une espèce de béquille ou masse de bois, ornée de compartiments d'ivoire et de na-

[1713]
cre. J
simple
trois p
le titre
peler,
stolat
leurs
nous,
d'une
le Sa
ponda
le pat
les pe
envoie
tions e
Mis
mission
Tarillon
quatre
le P.
autant
tringa
poque
1688,
les ru
encore
le ser
stroph
avec a
aussi
n'y a
Seulen
lères,
y vin
chréti
rillon
et le
faire
leurs
parto
ment
allon
ne pe
aux
fait l
d'ord
croi
doin
seul

cette capitale nombreuses cette nation. e, des restes mplit la tête nes, qui les a dirait que ance qu'elle 'ils n'enten- que tous les e, ou qu'ils pyables, ils éme que les qu'eux, et montrer le fort homme naïveté que , pour être pauvre et nous connaît it marcher ns. Nos ri- nous ont es qui nous nt notre en- oien auprès . Tarillon. , et il nous ion tourne on : il nous bornes du res. Avant formé une patriarche e fois que out surpris nière sim- dénuée de eux valets ois clercs. ticulières, t rien qui a. On ne pagné de ment que ui l'envi- oniste en e devant masse de et de na-

cre. Je l'ai vu bien des fois aller encore plus simplement, n'ayant à sa suite que deux ou trois personnes. Cependant, il prend sans façon le titre de patriarche universel; et il faut l'appeler, non très-saint Père, mais très-saint *Panotiotatos*. De même, quand les Grecs parlent de leurs autres prélats, ils ne disent pas, comme nous, l'archevêque ou évêque, mais le *Saint* d'une telle ville, comme le *Saint d'Héraclée*, le *Saint de Calcédoine*, etc. La bonne correspondance que nous avons soin d'entretenir avec le patriarche et les autres prélats grecs dispose les peuples à nous écouter. Les pères et mères envoient volontiers leurs enfants à nos instructions et à nos écoles.»

Mission de Smyrne. — Dans cette annexe des missions de l'archipel, comme l'appelle le P. Tarillon, il ne se trouvait de son temps que quatre Jésuites, dont deux octogénaires : mais le P. Adrien Verseau, supérieur, travaillait autant que plusieurs autres. Le P. François Les-tringant, qui avait exercé la supériorité à l'époque du tremblement de terre du 10 juillet 1688, et qu'on avait retiré demi-mort de dessous les ruines de la maison des Jésuites, priait encore, quoique fort âgé, qu'on lui laissât faire le sermon le jour anniversaire de cette catastrophe, personne, disait-il, ne le pouvant faire avec autant de connaissance de cause, ni être aussi rempli de son sujet que lui. A Smyrne, il n'y avait point de baigne pour les esclaves. Seulement, on y envoyait hiverner quatre galères, dont les beys permettaient rarement qu'on y vint administrer les sacrements aux esclaves chrétiens. « Ces pauvres gens, ajoute le P. Tarillon, n'obtenaient qu'à force d'importunités, et le plus souvent par argent, la liberté d'aller faire leurs dévotions aux églises, toujours avec leurs chaînes, et des gardiens qui les suivaient partout. En récompense, nous avons les bâtiments français et italiens du port, où nous allons confesser et instruire les équipages qui ne peuvent venir à terre, et faire le catéchisme aux mousses, dont la plupart n'ont pas encore fait leur première communion, quoiqu'ils aient d'ordinaire plus de quinze ans. »

Mission de Thessalonique. — Le P. Tarillon croyait pouvoir se promettre que la Macédoine, cette noble partie de la Grèce, dont le seul nom réveille dans l'esprit tant de souve-

nirs, ne tarderait pas à reprendre un peu de cette ferveur du vrai christianisme que saint Paul y entretenait autrefois par ses travaux et par ses épîtres aux Thessaloniciens et aux Philippiens. A Thessalonique, alors l'une des plus grandes villes de la Turquie d'Europe, la Compagnie de Jésus avait fait, en 1690, une courte et passagère mission, qu'on renouvela d'une manière stable en 1706. Le P. Jean-Baptiste Souciet (1), dit du P. François Braconnier, fondateur de la mission de Thessalonique, que c'était un homme d'un mérite bien au-dessus du commun : « il avait l'âme grande et généreuse, l'inclination bienfaisante, et un courage à toute épreuve. Comme il savait l'allemand quand il vint dans ces missions (de la Grèce), il fut d'abord d'un grand secours aux esclaves de cette nation qui se trouvaient alors à Constantinople : ce furent là ses premières occupations et les essais de son zèle. Devenu supérieur général des missions de Grèce, il s'attira l'estime et la confiance de tous ceux avec qui cet emploi lui donnait des rapports. Il sut si bien gagner le fameux comte Tekeli, qu'il l'engagea à faire entre ses mains abjuration du luthéranisme. Cependant, il ne pouvait oublier ses chers esclaves; et, quand il s'agissait du service des pauvres ou du salut des âmes, le risque de la contagion et celui des mauvais traitements ne pouvaient l'arrêter. Il y pensa perdre la vie; sa santé en fut beaucoup altérée; néanmoins, il soutint ses travaux et ses maladies avec une patience infatigable. » Le P. Braconnier, racontant lui-même comment il pénétra en Macédoine, s'exprime ainsi : « Je n'avais en vue que de parcourir la Galatie, la Cappadoce et les provinces voisines, pour travailler auprès des Arméniens ou schismatiques, lorsqu'un marchand français, qui était venu de Salonique à Constantinople, ayant appris mon dessein, me conseilla de tourner mes vues plutôt sur la Macédoine. Il me fit entendre que la capitale de cette province et les îles voisines offriraient un plus vaste théâtre à mon zèle, et que j'y ferais plus de fruit dans les âmes. Le même jour qu'il me fit cette confidence, en ouvrant les Actes

(1) *Relation de l'établissement et des progrès de la mission de Thessalonique*, extraite des Mémoires du P. Braconnier, dans les *Lettres édifiantes*, t. IV, p. 41.

des apôtres, j'étais tombé sur le seizième chapitre, où il est rapporté que saint Paul, étant dans l'Asie mineure, vit, pendant la nuit, dans un songe miraculeux, un Macédonien qui lui faisait cette prière : « Passez en Macédoine, et secourez-nous. » Le rapport de la lecture que j'avais faite le matin, et de l'entretien que j'eus l'après-dîner avec le marchand, me parut comme un avertissement du ciel ; et je ne pensais plus qu'à suivre, s'il était possible, la route que l'apôtre m'avait tracée. Monsieur notre ambassadeur à la Porte (le marquis de Fériel), aussi zélé pour l'avancement de la religion que pour l'honneur de roi et du nom français, favorisa mon entreprise, et me gratifia même de cent piastres pour fournir aux premières dépenses nécessaires. Je m'embarquai à Constantinople (le 29 janvier 1706), et j'arrivai à Salonique. M. le consul de France me reçut avec bonté, et je réglai avec lui que je prêcherais dans sa chapelle les dimanches, les mercredis et les vendredis aux chrétiens du rit latin, de quelque nation qu'ils fussent. La foule fut grande ; et les Arméniens, qui n'ont à Salonique ni église ni prêtre, l'augmentèrent. Préparés pendant le carême, tous, au temps de Pâques, firent à l'envi de dignes fruits de pénitence. J'eus même des conférences sur la religion avec quelques Grecs schismatiques, qui ne me parurent pas éloignés du royaume de Dieu. On me sollicitait de toutes parts de m'arrêter dans cette ville, du moins pendant une année ; et en particulier le desservant de la chapelle consulaire, qui s'ennuyait un peu de cet emploi, m'en pressait fort. On m'apportait pour raison que bien des gens, surtout les Arméniens et les Grecs, n'entendaient pas la langue française, et qu'il fallait un missionnaire qui en parlât plusieurs. Ces justes représentations m'ébranlèrent : je jugeai cependant plus à propos de suivre mon premier projet, et de faire mission en plusieurs endroits. J'employai le reste de l'année à parcourir les régions que je savais encore plus destituées de secours que cette capitale. » Après avoir parlé de ses excursions dans les îles de Scopoli et de Négrepont, ainsi que dans les monastères du mont Athos, dont les moines schismatiques lui parurent « de bonnes gens, simples, et fort ignorants, » le P. François Braconnier ajoute : « Je reçus le brevet du roi, par lequel Sa Majesté

établissait les Jésuites chapelains de son consul à Salonique : c'était pour moi une raison pressante de me rendre dans cette capitale. Dès le lendemain de mon arrivée, le brevet du roi fut lu dans l'assemblée des négociants chez M. le consul, et il fut reçu avec un applaudissement général. Le P. Matthieu Piperi m'étant venu trouver au commencement d'avril (1707), nous nous abouchâmes ensemble ; et il fut réglé qu'il y aurait toujours un missionnaire à Salonique, et que l'autre continuerait les excursions dans les pays circonvoisins... Notre principale occupation pendant l'année (1713) fut de bâtir une nouvelle chapelle. Ni les Turks, ni les Grecs schismatiques, ne nous suscitèrent point d'affaire pour cela : au contraire, la plupart se réjouissaient de ce que les Pères Noirs (c'est ainsi qu'ils nous appellent), formaient un établissement solide dans cette capitale de la Macédoine. » Le P. Souciet nous apprend que le fondateur de la mission de Thessalonique, ayant été nommé supérieur des missions de Perse, dont nous parlerons plus loin, tomba malade à Scopoli. « Son courage le mit au-dessus de la nature défaillante. Il s'embarqua pour la capitale de l'empire ottoman, dans l'espérance, disait-il, de mourir entre les bras de ses frères. Dieu, pour achever de le purifier et de le détacher de tout, ne le permit pas. Il arriva à demi mort au château des Dardanelles ; il y reçut les derniers sacrements de l'Eglise de la main d'un Père Récolet, aumônier d'un consul français ; et, après avoir lui-même donné ordre à ses propres funérailles avec une présence d'esprit et une tranquillité d'âme admirables, il expira (au commencement de l'année 1716) dans la paix, le calme et la joie sainte que la religion seule peut donner. Il fut enterré dans le cimetière des Arméniens. Après la mort de ce grand missionnaire, on voulut rendre l'établissement plus stable encore, et l'on demanda à la cour de Rome que la chapelle fût érigée en cure... Nous sommes en partie redevables de cette érection à l'archevêque de Carthage, vicaire patriarcal de Constantinople. » Une lettre du P. Souciet, datée du 20 août 1734, rapporte deux événements glorieux pour la foi, qui se passèrent en Macédoine. Dans l'ancienne ville de Bérée, que les Grecs appellent aujourd'hui Veria, un jeune Français, âgé de dix-huit ans, avait eu le malheur de renoncer à la religion.

Honteu
ment ;
latins à
grec, e
parut p
un gen
qua au
mit sur
cha au
parut a
qu'à la
nouée,
chrétien
messes,
gager
toutes
cible,
tiens en
honneur
des gou
habits.
chose d
Thessal
violente
quinze
mais tou
désespo
Ceux-ci
de l'épo
tane. E
messe.
la suiv
roles :
vous ; d
à vous.
matin d
des, di
lumière
trouvée
ils en
Beauco
Les Gr
pièces
tienne
Jean-B
faits,
consac
Comp
l'homme
les que

son consul
raison pres-
tale. Dès le
et du roi fut
chez M. le
audissement
étant venu
(707), nous
réglé qu'il
Salonique,
rsions dans
cipale occu-
é bâtir une
i les Grecs
point d'af-
part se ré-
(c'est ainsi
établis-
acédoine.»
ndateur de
été nommé
t nous par-
poli. «Son
défaillante.
pire otho-
mourir en-
achever de
ne le per-
hâteau des
sacraments
let, aumô-
avoir lui-
ailles avec
lité d'âme
nt de l'an-
joie sainte
ut enterré
es la mort
endre l'é-
demanda
érigée en
vables de
page, vi-
Une lettre
rapporte
i, qui se
ne ville
ourd'hui
uit ans,
religion.

Honteux de sa faiblesse, il la détesta publiquement; et, comme il n'y avait point de prêtres latins à Veria, il confessa son crime à un prêtre grec, et reçut la communion. Le scandale ne lui parut point assez réparé, et sa ferveur le porta à un genre de pénitence extraordinaire. Il s'appliqua aux jambes des pointes très-piquantes, il se mit sur la tête une couronne d'épines, il s'attacha au cou une petite croix. Dans cet état, il parut au milieu de la ville; et, dépouillé jusqu'à la ceinture, il se frappait avec une corde nouée, en criant : « J'ai été apostat, mais je suis chrétien. » Le juge le fit arrêter : menaces, promesses, tourments, tout fut employé pour l'engager dans une seconde apostasie. Il soutint toutes ces épreuves avec une constance invincible, et mourut dans les supplices. Les chrétiens enlevèrent son corps, et l'enterrent avec honneur dans une église. Plusieurs gardèrent des gouttes de son sang et des morceaux de ses habits. Le second événement, qui a quelque chose de plus singulier, arriva dans la ville de Thessalonique. Un Turk avait conçu la plus violente passion pour une fille bulgare d'environ quinze ans. Il n'épargna rien pour la séduire; mais tout fut inutile. Son amour se changea en désespoir et en rage. Il suborna des témoins. Ceux-ci attestèrent qu'elle avait donné parole de l'épouser et d'embrasser la religion mahométane. Elle nia constamment cette double promesse. Le juge l'envoya en prison, où sa mère la suivit. Là, elle répétait sans cesse ces paroles : « Mon Sauveur, vous savez que je suis à vous; délivrez-moi de ce péril, et appelez-moi à vous. » Sa prière fut exaucée : elle mourut le matin du second jour de sa captivité. Les gardes, dit le P. Souciet, aperçurent une grande lumière sur sa chambre : ils y entrèrent, la trouvèrent morte, et, frappés de ce prodige, ils en répandirent le bruit dans toute la ville. Beaucoup d'autres voulurent en être témoins. Les Grecs, émus de cet événement, mirent en pièces une partie des vêtements de la jeune chrétienne, et les conservèrent comme des reliques. Jean-Baptiste Souciet, qui nous a transmis ces faits, était le cinquième de six frères, qui se consacrèrent successivement à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Aux talents qui rendent l'homme de lettres précieux à l'État, il joignait les qualités qui rendent l'homme de zèle vérita-

blement utile à la religion. La gloire de Dieu et le salut des âmes le conduisirent aux missions du Levant. Sage, mais intrépide, il semblait ne connaître les obstacles que pour les mépriser ou les vaincre; et tous les dangers de l'action ne se présentaient à ses yeux que comme des attraits pour l'entreprise. En voici un trait remarquable. Deux esclaves, dont l'un était Lithuanien, et l'autre né en Italie, avaient abjuré la foi. Le repentir suivit de près l'apostasie. Confus de leur faiblesse, ils en firent une pénitence publique. Cette démarche éclatante arma l'infidélité contre eux. Ils furent arrêtés; on les conduisit au juge; la bastonnade, les fers, la menace des derniers supplices, tout fut employé pour les intimider. Les missionnaires, craignant une chute nouvelle, résolurent de tout risquer pour les secourir dans un danger si pressant. Le P. Souciet s'offrit pour cette entreprise. C'était exposer sa vie; mais l'espoir de mourir pour la foi flatta son courage. Il pénétra dans la prison, parla aux deux confesseurs de Jésus-Christ, et leur administra le sacrement de pénitence. Il les anima si vivement par ses discours, qu'ils répandirent généreusement leur sang pour la religion qu'ils avaient naguère abjurée, et réparèrent l'apostasie par le martyre. L'instruction des matelots occupa cet actif missionnaire. Il les assemblait les dimanches et les fêtes dans la maison des Jésuites : les autres jours, il allait les trouver sur les vaisseaux. C'est dans ces saints et pénibles exercices qu'il contracta une fièvre violente, qui l'enleva le 23 juillet 1738.

Mission de Scio. — Les Jésuites, au nombre de huit ou dix, possédaient depuis longtemps à Scio une église et un collège, lorsque cette île fut conquise, en 1694, par les Vénitiens, qui l'abandonnèrent ensuite à la merci des Ottomans. Comme, à l'approche de l'armée navale des Turks, les enfants de saint Ignace refusèrent de s'éloigner, malgré l'exemple que leur donnèrent les autres religieux, leur église et leur maison furent conservées pendant quelque temps. Le séraskier Missir Oglow les loua de leur attachement et de leur constance, et chargea des soldats de veiller à leur sûreté, jusqu'à ce que le premier tumulte fût apaisé. Les Grecs schismatiques s'en irritèrent d'autant plus, qu'ils accusaient les Latins de Scio d'avoir appelé les

Vénitiens, dont les galères du Pape, ajoutaient-ils, avaient secondé l'entreprise : accusation qui porta les Turks à abattre les églises latines, ou à les transformer en mosquées, ou bien encore à les attribuer aux Grecs. L'exception admise en faveur des Jésuites ne fut pas de longue durée. « Les Grecs schismatiques, écrit le P. Tarillon, déterminés à ôter toute ressource au rit latin, qu'ils voulaient détruire, firent tant, par les grosses sommes qu'ils allèrent offrir, qu'au bout de quelques jours on vint brusquement mettre notre maison au pillage. En un instant, le toit de notre église fut enfoncé, les Pères tirés de leurs chambres avec violence, et quelques-uns d'eux blessés à coups d'épée. Quand l'église et la maison eurent été dépouillées de tout, elles furent données en présent à un Turk du pays, qui en fit un caravansérail ou maison de louage. En même temps, on publia par toute la ville une défense de professer la religion du Pape, sous peine de mort ou d'esclavage à ceux qu'on trouverait en faire le moindre exercice... Néanmoins, les Jésuites ne purent se résoudre à quitter l'île, comme on les en sollicitait de toutes parts, et à laisser sans secours quatre ou cinq mille catholiques, qui n'avaient qu'eux pour les soutenir dans des conjonctures si fâcheuses. Ne pouvant plus paraître avec leurs habits religieux, ils en prirent d'autres, et se mirent à parcourir les maisons latines, disant la messe, administrant les sacrements, encourageant les fidèles à tout souffrir plutôt que de permettre qu'on donnât atteinte à leur foi. Un seul trait fera voir combien les catholiques étaient fermes et prêts à tout souffrir. Les schismatiques, pour répandre la terreur et décrier à jamais le rit latin, avaient demandé et obtenu, à force d'argent, la mort de quatre des plus qualifiés catholiques, dont deux étaient de la maison de Justiniani. Ces quatre nobles, estimés les plus gens de bien du pays, et à qui on n'avait rien à reprocher que leur religion, allèrent à la mort avec joie, rejetant avec une fermeté toute chrétienne les grands établissements qu'on leur offrait s'ils voulaient changer de religion. Le lendemain de leur mort, les dames leurs épouses, malgré la délicatesse et la timidité de leur sexe, allèrent trouver le séraskier, menant à la main leurs petits enfants. « Seigneur, dirent-elles d'un ton assuré, vous avez fait mourir hier

« nos maris, parce qu'ils étaient catholiques : faites-en autant de nous et de ces petits innocents « que vous voyez ; car nous sommes tous de la « même religion qu'eux, et nous n'en changerons « jamais. » Le séraskier, attendri et frappé de ce spectacle, leur fit distribuer à toutes des mouchoirs brodés d'or, leur disant d'un ton de compassion : « Ne m'imputez pas la mort de vos « maris. Ce n'est pas moi qui les ai fait mourir. « Ce sont ceux-là, » dit-il, en leur montrant les primats grecs. Les choses furent pendant près d'un an dans ce triste état. M. de Castagnères, alors ambassadeur du roi à la Porte, touché de l'oppression de tant de fidèles catholiques, et des dangers continuels des missionnaires qui les assistaient avec tant de risques, ordonna au sieur de Rians, consul de Smyrne, d'envoyer incessamment à Scio un vice-consul, et de lui adjoindre le P. Martin, Jésuite français, en qualité de son chapelain. Sa vue était d'ouvrir un asile à la religion à la faveur d'une chapelle française, et de ménager en même temps aux autres Jésuites du pays la liberté de leur ministère, par l'aide et par l'appui qu'ils recevraient d'un de leurs frères, sur lequel les Grecs et les Turks n'auraient aucune autorité. Vous eûtes la bonté, monseigneur, de seconder ce projet, sur la requête que vous en fit M. l'ambassadeur ; et il vous plut de l'affermir par les lettres-patentes du roi, que vous en fîtes expédier aux Jésuites en 1696 et 1699. On peut dire qu'après Dieu, c'est là ce qui a sauvé la religion catholique à Scio... La persécution continua pourtant, et dura de la même force près de quatre ans et demi. On ne peut exprimer les extrêmes fatigues qu'eurent à essuyer le P. Martin et les autres Jésuites, étant presque seuls à soutenir et à encourager tant de monde. Aussi, de six qu'ils étaient, deux succombèrent au travail et moururent ; savoir : le P. Ignace Albertin, et le P. François Ottaviani. Enfin, le calme succéda à cette tempête ; et, les choses se rétablissant peu à peu, les autres religieux commencèrent aussi à revenir un à un. Le P. Martin les recueillit tous avec joie dans la chapelle, comme dans l'église commune des catholiques. Pour suppléer, autant que nous avons pu, à la destruction de notre collège, les Pères Antoine Grimaldi et Stanislas d'Andria ont ouvert séparément de nombreuses classes, où les Grecs les plus déchainés contre

nous
avec
lères
toute
peine
claves
tions
de ven
porter
bénir
esclav
de dor
à plus
gnols,
Richar
près d
sur les
de jour
faire fa
pliaien
rir san
ayant,
âmes a
malign
tre heu
ment ;
l'invoq
Miss
ver que
dont l'
primati
Naxos,
comme
île, co
blesse
Ce sont
Frances
des éta
des con
glise c
château
ancien
chanoin
quelqu
indique
mission
toutes
Miss
de cont
triarch

nous ne laissent pas d'envoyer leurs enfants avec ceux des Latins... Les bey's des quatre galères du département de l'île nous font aussi toute sorte de caresses, et nous permettent sans peine d'administrer les sacrements à leurs esclaves. Je fus bien surpris un jour des invitations répétées qu'un de ces bey's m'envoya faire, de venir promptement sur sa galère, et d'apporter avec moi le livre dont je me servais pour bénir l'eau, parce que, disait-il, la nuit ses esclaves voyaient des esprits qui les empêchaient de dormir. Cette mission des galères va encore à plus de douze cents Latins, Allemands, Espagnols, Italiens, et environ cent Français. Le P. Richard Gorré, mon successeur, y mourut il y près de trois ans (1711). La maladie était alors sur les galères, et elles devaient partir dans peu de jours pour la mer Noire. Le Père se hâta de faire faire les Pâques aux esclaves qui l'en suppliaient, et qui appréhendaient tous de mourir sans sacrements. Il y était les jours entiers, ayant, disait-il, compassion de tant de pauvres âmes abandonnées. A la fin, il lui prit une fièvre maligne, qui l'emporta en deux fois vingt-quatre heures. Toute la ville alla à son enterrement; chacun le pleurant comme un père, et l'invoquant comme un saint. »

Mission de Naxos. — Le P. Tarillon fait observer que, depuis la prise de Rhodes (Pl. CII, n° 2), dont l'évêque était primat de la mer Egée, la primatie avait été transportée à l'archevêque de Naxos, de qui tous les autres évêques relevaient comme de leur métropolitain. « C'est dans cette île, continue-t-il, qu'habite la principale noblesse de l'Archipel, presque toute du rit latin. Ce sont les restes de ces anciennes familles de France, d'Espagne et d'Italie, qui s'étaient fait des établissements dans la Grèce, à l'occasion des conquêtes de nos princes occidentaux. L'église cathédrale et l'archevêché sont dans le château... Le chapitre de la cathédrale, le plus ancien de toute la Turquie, consiste en douze chanoines primitifs, auxquels on en a ajouté quelques-uns de nouvelle création. » Tarillon indique ensuite Naxos comme le centre de la mission que les Jésuites faisaient en parcourant toutes les îles de l'Archipel.

Mission de Santorin. — Après avoir parlé de contradictions suscitées, en 1704, par le patriarche grec schismatique de Constantinople

aux Latins de Santorin, le P. Tarillon nomme deux missionnaires de sa Compagnie qui évangélisèrent cette île : le P. Louis de Boissy, mort en 1705, et dont les Grecs eux-mêmes se disputèrent les habits comme des reliques, et le P. Jacques Bourgnon, qui faisait servir ses connaissances profondes en médecine à la propagation de la foi.

CHAPITRE IV.

Missions des Carmes et des Jésuites en Syrie et en Égypte.

Ce que nous allons dire des missions de Syrie prouvera que la protection du roi Très-Chrétien favorisait l'établissement de toutes celles qui eurent lieu dans le Levant.

Le Carme déchaussé Prosper du Saint-Esprit, Français de nation, d'abord prieur du couvent d'Ispahan, puis appelé à Rome, en 1624, pour les intérêts de la mission de Perse, ayant été chargé, par la Congrégation de la Propagande (1), de fonder, l'an 1625, une résidence à Alep, en Syrie, rencontra de grands obstacles à l'exécution de ce projet, tant de la part des Turks que de celle des chrétiens. Une longue et admirable patience pouvait surmonter les uns : il ne vint à bout des autres, dit le P. Philippe de la Très-sainte Trinité (2), que par l'autorité du roi Très-Chrétien. Il choisit une maison dans le khan où le consul des Français et les principaux marchands demeuraient avec des gardes pour plus grande sûreté ; il dédia l'église à Notre-Dame du Mont-Carmel ; et cette mission, utile aux Européens que le commerce attirait de France et d'Italie à Alep, fut une station aussi agréable qu'économique pour les Carmes qui se rendaient des couvents d'Europe en Perse.

Le P. Prosper du Saint-Esprit ne tarda point à s'assurer que les pieux disciples du prophète Élie pourraient avoir la consolation de s'établir sur

(1) Louis de Sainte-Thérèse, *Annales des Carmes déchaussés de France*, p. 664.

(2) *Voyage d'Orient*, p. 468.

la montagne même du Carmel (1). Les supérieurs lui ayant ordonné, en 1631, de réaliser par là le plus cher de leurs vœux, il alla trouver à Genim, village assis au pied de la montagne d'Éphraïm dans la campagne d'Esdrélon, l'émir, prince du Mont-Carmel, et convint avec lui que, moyennant une rétribution annuelle de deux cents écus, les Carmes déchaussés habiteraient la sainte montagne sous sa protection. Les Franciscains jaloux d'avoir seuls la garde de la Terre sainte, ne virent pas sans émotion la prise de possession des Carmes déchaussés : grâce à l'intervention du Pontife romain, la paix et une tendre union ne tardèrent pas à régner entre les deux ordres. Des derviches qui s'étaient établis dans la grotte d'Élie suscitèrent aux Carmes des contradictions plus sérieuses, en recourant à Constantinople ; un délégué fut envoyé sur les lieux ; mais l'émir sut le rendre favorable à ses protégés. « Quoique nos religieux qui habitent au Mont-Carmel aient esleu la contemplation comme la principale fonction de leur vie, dit le P. Philippe de la Très-sainte Trinité (2) ; toutefois ils ne s'occupent pas si fort à leur propre salut, qu'ils méprisent celui des autres. C'est pourquoy ils tâchent d'attirer à la foy de Jésus-Christ, et par de continuelles offices de charité et par des exhortations, de certains habitants du Carmel, qu'on dit par tradition estre descendus des anciens chrétiens qui faisoient là leur demeure ; ils donnent moyen de s'enfuir à plusieurs chrétiens, esclaves des Turcs, qui se réfugient au Carmel ; et enfin ils édifient, par leur religieuse conversation, tous les chrétiens tant orientaux qu'européens qui y viennent. Cet amour du prochain les force de laisser leur douce solitude du Carmel (Pl. CIII, n° 1) pour sortir en public ; et, comme il y a des marchands tant françois qu'italiens qui demeurent pour négocier dans Ptolémaïde, appelée communément Saint-Jean-d'Acre (Pl. CIII, n° 2), et qui, faute de prestres, ne peuvent pas assister aux divins offices, et se trouvent dans une extrême nécessité de la parole de Dieu,

nos Pères y vont à pied, quoyque ce lieu soit esloigné environ trois lieues du mont Carmel. »

Les Carmes, afin d'affermir l'esprit des missions dans leur ordre, bâtirent à Rome le séminaire dit de Saint-Paul, parce qu'il est dédié à l'apôtre des Gentils (1). On y envoya de chaque province de l'institut deux religieux, qu'on y familiarisait avec les langues étrangères et avec la controverse contre les infidèles. Le chapitre général, convoqué à Rome en 1632, fit le 17 mai un décret, qui ne dépose pas moins que cette utile fondation en faveur du généreux prosélytisme des disciples du prophète Élie. Le 22 mai, le cardinal Ginetti, étant entré dans la salle du chapitre, y déclara, au nom de la Congrégation de la Propagande, qu'elle désirait que les Carmes embrassassent avec ardeur la carrière des missions, et il put ensuite témoigner du zèle et du dévouement dont il avait vu les religieux animés pour la propagation de la foi.

Ces dispositions donnèrent naissance à la mission du Mont-Liban, que le P. Célestin de Sainte-Liduvine, l'un de ceux qui évangélisaient Alep, alla fonder en 1643. Les Maronites, édifiés des vertus et de la prédication des Carmes, les mirent en possession d'une maison à proximité des Cédres (2).

La Propagande, informée qu'il importait d'envoyer au plus tôt des missionnaires en Syrie, pour conserver la religion dans le pays où le Fils de Dieu l'a d'abord établie, s'était adressée aux enfants de saint Ignace, en même temps qu'aux disciples d'Élie. Dès l'an 1625, dit le P. Macchi (3), Jésuite, Urbain VIII ordonna au P. Mutio Vittelleschi, général de la Compagnie de Jésus, d'y envoyer des hommes d'élite.

Mission de Notre-Dame d'Alep. — En conséquence de cet ordre, les Pères Gaspard Manilier et Jean Stella, tous deux de la province de Lyon, arrivèrent la même année à Alep. Un

(1) Philippe de la Très-Sainte Trinité, *Voyage d'Orient*, p. 407.

(2) *Ibid.*, p. 470. Louis de Sainte-Thérèse, *Annales des Carmes déchaussés de France*, p. 411.

(3) Lettre du P. Antoine-Marie Macchi, supérieur des missions de la Compagnie de Jésus en Syrie et en Égypte, au T. R. P. Michel-Ange Tamburini, général de la Compagnie de Jésus, dans les *Lettres édifiantes*, t. 1, p. 115, édit. in-18. Besson, la Syrie sainte, p. 21.

(1) Philippe de la Très-Sainte Trinité, *Voyage d'Orient*, p. 471. Louis de Sainte-Thérèse, *Annales des Carmes déchaussés de France*, p. 600.

(2) *Voyage d'Orient*, p. 477. Louis de Sainte-Thérèse, *Annales des Carmes déchaussés de France*, p. 600.

[1738]

ue ce lieu soit
mont Carmel. »
esprit des mis-
Rome le sémi-
u'il est dédié à
oya de chaque
ieux, qu'on y
angères et avec
s. Le chapitre
32, fit le 17 mai
oins que cette
éreux prosély-
ie. Le 22 mai,
ans la salle du
Congrégation
it que les Car-
a carrière des
ner du zèle et
les religieux
foi.

sance à la mis-
estin de Sainte-
élisaient Alep.
es, édifiés des
armes, les mi-
proximité des

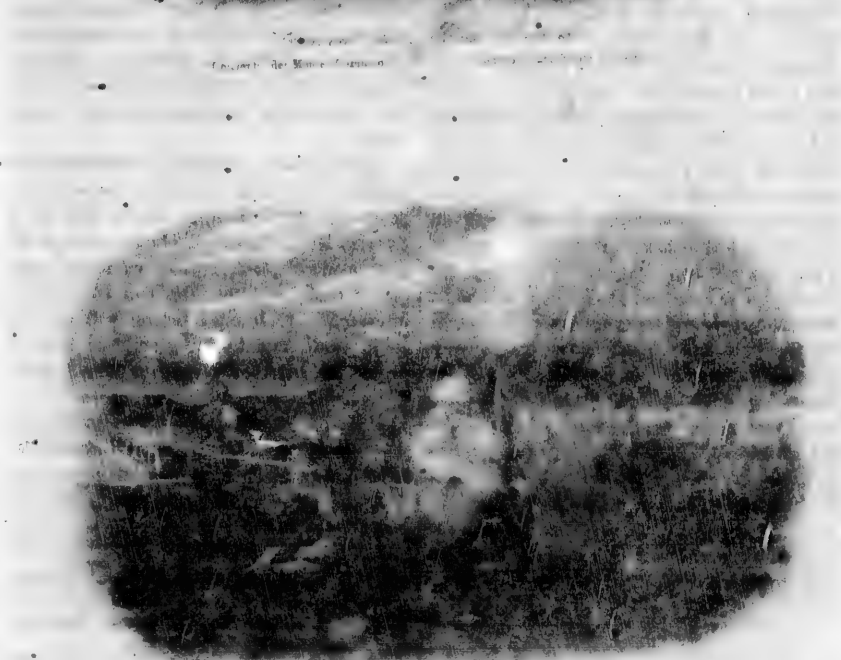
importait d'en-
ires en Syrie,
le pays où le
s'était adressée
à même temps
1625, dit le
VIII ordonna
al de la Com-
des hommes

p. — En con-
Gaspard Ma-
de la province
ée à Alep. Un

oyage d'Orient,

se, Annales des

i, supérieur des
rie et en Égypte,
éral de la Com-
tes, t. 1, p. 118,
1.



[1734]

es lieu soit
ont Carmel.
prit des mi-
ome le séni-
il est dédié à
de chaque
eux, qu'on y
gères et avec
Le chapitre
fit le 17 mai
ne que cette
eux prosély-
Le 22 mai
ue la salle du
Colégation
que les Car-
carrière des
er du zèle et
les religieux
di.

ance à la mi-
tin de Sainte-
lisaient Alep.
s, édifiées des
mes, les mi-
proximité des

apportait d'ar-
en Syrie,
pays où le
fuit adressée
même temps
1695, dit le
VIII ordonna
de la Com-
les hommes

En con-
Caspard Ma-
la province
à Alep. Un

age d'Orient.

Asnières des

supérieur de
et en Egypte
al de la Com-
s. L. 1, p. 118.



Convento del Monte Carmelo

Convento del Monte Carmelo

Convento del Monte Carmelo



San Giovanni d'Acre

San Giovanni d'Acre

San Juan de Acre

person
 obtint
 vaisse
 France
 relâch
 descen
 tinopl
 leur p
 Louis
 enjoig
 riser l
 d'abor
 blable
 voyé à
 eût co
 Jésuite
 leurs a
 je con
 tinopl
 donné
 premie
 gardan
 contin
 protect
 ayant d
 aistance
 P. Jérô
 sa plac
 pour a
 danger
 fection
 chand
 tres qu
 enfin d
 que la
 grec ,
 chez l
 conféré
 opéré
 de l'arc
 dont u
 tions.
 Queyr
 coadj
 geois
 des ca
 pots ca
 quelque
 Enfin l
 sul , q

personnage intéressé à maintenir le schisme obtint leur expulsion. On les embarqua sur un vaisseau anglais, qui ne devait les déposer qu'en France; mais une tempête força le capitaine de relâcher dans un port de Malte, où les Jésuites descendirent. De là, ils allèrent droit à Constantinople, et l'ambassadeur de France à la Porte leur procura l'autorisation de résider à Alep. Louis XIII, dont ils invoquèrent la protection, enjoignit en même temps à son consul d'y favoriser leur établissement. Celui qui les avait fait d'abord chasser tenta de surprendre une semblable mesure au bacha, qui venait d'être envoyé à Alep. Dieu permit que ce gouverneur les eût connus dans la capitale. Ayant mandé les Jésuites en sa présence, il dit d'un ton sévère à leurs accusateurs : « Vous êtes des imposteurs ; je connais ces religieux ; je les ai vus à Constantinople, et j'ai signé moi-même l'ordre qui a été donné en leur faveur. Je ferai mettre aux fers le premier de vous qui les molestera. » Ensuite, regardant les Pères avec bonté : « Ne craignez rien, continua-t-il, rassurez-vous, je vous accorde ma protection. » Quelque temps après, le P. Stella, ayant été député en France, afin d'assurer la subsistance des missionnaires, mourut à Avignon. Le P. Jérôme Queyrot, qui alla de Smyrne prendre sa place à Alep, s'expa, avec le P. Manilier, pour assister, pendant la peste, les malades en danger; et leur dévouement leur concilia l'affection de leurs anciens adversaires. Les marchands français, craignant de perdre deux prêtres qui leur étaient si nécessaires, les forcèrent enfin de se retirer avec eux dans leur khan. Lorsque la contagion eut cessé, le métropolitain grec, qui était catholique, leur permit de faire chez lui des catéchismes pour les enfants, et des conférences pour les ecclésiastiques. Le bien, opéré sous cette double protection du bacha et de l'archevêque, alluma la haine des hérétiques, dont un bacha nouveau accueillit les accusations. Il fit jeter en prison les Pères Jérôme Queyrot et Aimé Chezeaud, ainsi que les frères coadjuteurs Fleuri Béchesnes et Raymond Bourgeois : on les chargea de chaînes, et le sol des cachots fut couvert de cailloux aigus et de pots cassés. Le P. Manilier, appelé ailleurs pour quelques bonnes œuvres, échappa à cette épreuve. Enfin l'intervention des Français et de leur consul, qui justifèrent les prisonniers, les fit élar-

gir, à la satisfaction des consuls hollandais et anglais eux-mêmes. Le principal mobile de la persécution ayant été empoisonné quelque temps après par un de ses ennemis, sa mort causa plus de douleur aux missionnaires que leur délivrance ne leur avait donné de joie. Les Jésuites, appliqués avec plus d'ardeur que jamais à leurs missions, ouvrirent une école pour l'instruction des enfants, et organisèrent trois congrégations d'hommes : la première pour les Français, la deuxième pour les Arméniens, la troisième pour les Maronites et les Syriens. L'excès du travail abrégé la vie de ces premiers ouvriers, dont les successeurs furent, en divers temps, le P. Jean Amieu, Guillaume Godet, René Carso, Michel Nau, Avril, et Joseph Besson, qui, ne à Carpentras en 1607, avait quitté le rectorat du collège de Nîmes afin de consommer le reste de ses jours en Syrie. « Sa vocation à nos missions, dit le P. Nacchi, et sa promptitude à y obéir, fut digne d'un profès de notre Compagnie, qui est engagé par un vœu particulier et solennel de courir, au premier ordre de son supérieur, jusqu'aux extrémités du monde, pour y procurer le salut des âmes. Le Père provincial de la province de Toulouse, ayant exposé publiquement le besoin pressant d'ouvriers dans la Syrie, le P. Besson lui répondit : « Me voici prêt à partir, mon Père ; parlez, et je pars. » Sa bonne volonté fut acceptée. Il partit. Quels services les missions ne doivent-elles pas attendre d'un missionnaire si saintement disposé ? Dieu se servit, en effet, de lui, pour procurer sa gloire dans les travaux continuels où son zèle l'engageait. Mais ce qui est le plus surprenant, c'est qu'il joignait à ses travaux excessifs une continuelle et affreuse mortification. Il ne quittait jamais le cilice; deux ais composaient son lit, et deux gros livres lui servaient d'oreiller. Il ne donnait que peu de temps au repos de la nuit, et se levait chaque jour de grand matin, pour employer plusieurs heures à l'oraison. Il était, d'ailleurs, toujours gai et d'une humeur très-commode, se faisant tout à tous. Son confesseur a assuré que Dieu l'avait honoré de plusieurs insignes faveurs, entre autres de fréquentes visites de son ange gardien, qui lui donnait de salutaires avis : mais l'humble serviteur de Dieu cachait aux hommes les grâces qu'il recevait du ciel. Son



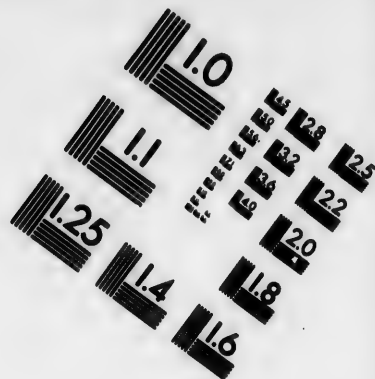
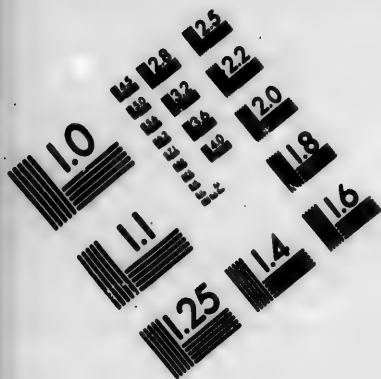
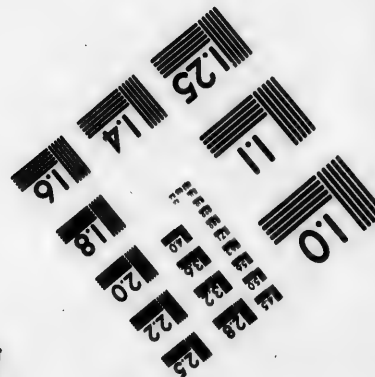
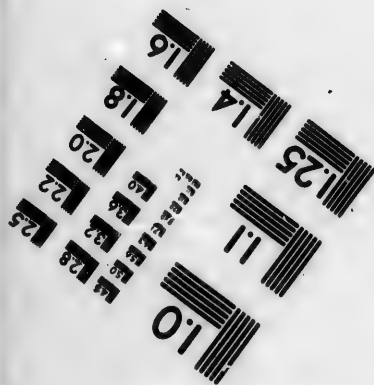
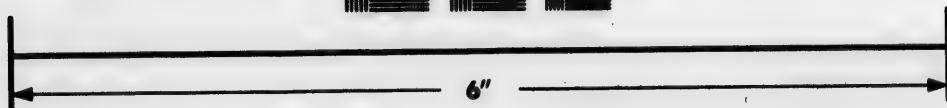
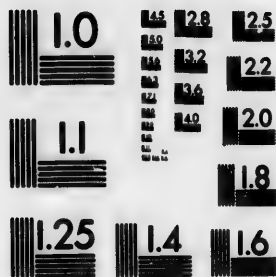


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4303

18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100

10
20
30
40
50
60
70
80
90
100

zèle ne se borna pas à la ville d'Alep ; il l'étendit dans les villages voisins. Le mauvais air même d'Alexandrette ne fut pas capable de le rebuter : il y alla souvent avec le P. Gilbert Rigauld. La conversion des Jacidies (Kurdes) fut un nouvel objet de zèle pour le P. Besson. Les Jacidies sont des peuples qui adorent le soleil, et qui rendent un culte au démon, comme à l'auteur du mal. Le P. Besson prit la résolution de leur aller porter la connaissance du vrai Dieu : mais, ayant été chargé du gouvernement de nos missions, et ne pouvant plus exécuter par lui-même ce dessein, il leur envoya des missionnaires. L'heure de la conversion de ce malheureux peuple n'était pas encore venue. Les missionnaires que le P. Besson lui envoya ne furent pas longtemps sans s'en apercevoir. Ils s'en revinrent, après avoir secoué la poussière de leurs souliers. » Le P. Nacchi conclut ainsi cette biographie de P. Besson : « Il avait acquis un si grand usage de la langue arabe, que ceux qui la parlaient le plus élégamment avouaient qu'ils avaient un plaisir sensible à l'entendre parler, exhorter, et prêcher... Dieu versa des bénédictions extraordinaires sur les congrégations dont il avait le soin... Quelque zèle que le P. Besson eût pour un si saint et si utile emploi, son attrait particulier était de s'employer au service des pestiférés, désirant mourir de ce martyre de charité. Dieu lui en fit la grâce. La ville d'Alep ayant été affligée de la peste, le zélé missionnaire, avec la permission de ses supérieurs, se jeta au milieu du péril ; et, après avoir procuré une sainte mort à un grand nombre de personnes qui périrent dans ce temps-là de la contagion, il fut attaqué de la peste, et en mourut (à Alep le 17 mars 1691, laissant plusieurs écrits, notamment la *Syrie sainte*)... Le P. Besson, et quelques autres missionnaires dont nous avons parlé, ayant saintement fini leur carrière, le P. Deschamps et le P. Gabriel de Clermont, tous de la province de France, furent du nombre de ceux qui leur succédèrent. Le P. Sauvage et le P. Pagnon ont eu de rudes combats à soutenir dans plusieurs avanies qui leur ont été faites. Le dernier, étant supérieur de cette mission, et faisant faire quelques réparations à une maison que M. Lemaire, consul à Alep, lui avait procurée, fut accusé d'avoir voulu bâtir une chapelle publique. Cette accusation, toute fautive qu'elle était de noto-

riété, fut plus que suffisante pour le faire prendre par des soldats et conduire ignominieusement devant le cadí, qui le fit mettre au carcan et ensuite dans les fers. Il n'en n'aurait pas été quitte pour ces mauvais traitements, si M. Lemaire, alors consul d'Alep, n'eût interposé son autorité pour le sauver des mains de ces furieux ennemis de notre sainte religion... Nous serions bien coupables, si nous avions peur des croix dont ce pays est presque tout parsemé... On sait tout ce que le patriarche et l'archevêque d'Alep eurent à souffrir, il y a quelques années, pour le seul crime dont ils furent accusés, qui était de faire une profession publique de la religion catholique... Le patriarche Ignace-Pierre reçut quatre-vingts coups de bastonnade sous la plante des pieds, et fut ensuite mis aux fers dans une prison avec l'archevêque d'Alep, nommé Denis Rezkallah. Ils n'en sortirent que pour être conduits, par ordre du Grand Seigneur, au château d'Adané, où ils furent renfermés dans un cachot obscur le reste de leurs jours. L'archevêque mourut en y arrivant, exténué des fatigues du voyage. Le patriarche lui survécut de quelques mois, mais avec des infirmités continuelles, et causées par les affreuses incommodités du cachot... Leur innocente vie les avait rendus dignes d'une si précieuse mort, qui leur a mis la palme du martyre en main. Nous les regardons comme les protecteurs, non-seulement de notre mission, mais encore de toute leur nation ; et c'est ce qui nous a donné sujet de croire que la réunion de nos trois patriarches de l'Eglise grecque (d'Alexandrie, d'Alep et de Damas) à l'Eglise romaine, est un effet de leur puissante intercession auprès de Dieu. » Parmi les missionnaires d'Alep, on ne peut omettre le P. Bernard Couder, de la province de Guyenne. Après avoir eu la conduite des novices dans cette province, il vint en Syrie, âgé de trente-huit ans, et y employa trente-quatre ans avec un zèle qui le fit appeler l'apôtre de ce pays. « On compte à Alep, dit le P. Nacchi, plus de neuf cents familles qu'il a formées dans le christianisme, et qu'il a mises dans la pratique exacte des devoirs d'une solide piété. Pour les cultiver toutes plus aisément, il distribuait la ville en sept quartiers différents : chaque jour, il visitait un quartier... Son zèle pour le salut des âmes était si grand, qu'on l'a vu souvent attendre dix jours entiers un pé-

le faire pren-
 ignominieuse-
 ttre au carcan
 aurait pas été
 nts, si M. Le-
 interposé son
 de ces furieux
 . Nous serions
 eur des croix
 emé... On sait
 évêque d'Alep
 années, pour
 usés, qui était
 de la religion
 e-Pierre reçut
 sous la plante
 fers dans une
 nommé Denis
 pour être con-
 ur, au château
 dans un cachot
 L'archevêque
 es fatigues du
 ut de quelques
 ontinuelles, et
 modités du ca-
 rait rendus di-
 leur a mis la
 les regardons
 ment de notre
 ur nation; et
 croire que la
 s de l'Eglise
 de Damas) à
 leur puissante
 ni les mission-
 le P. Bernard
 s. Après avoir
 ette province,
 huit ans, et y
 zèle qui le fit
 ompte à Alep,
 familles qu'il
 qu'il a mises
 s d'une solide
 aisément, il
 s différents:
 r... Son zèle
 nd, qu'on l'a
 otiers un pé-



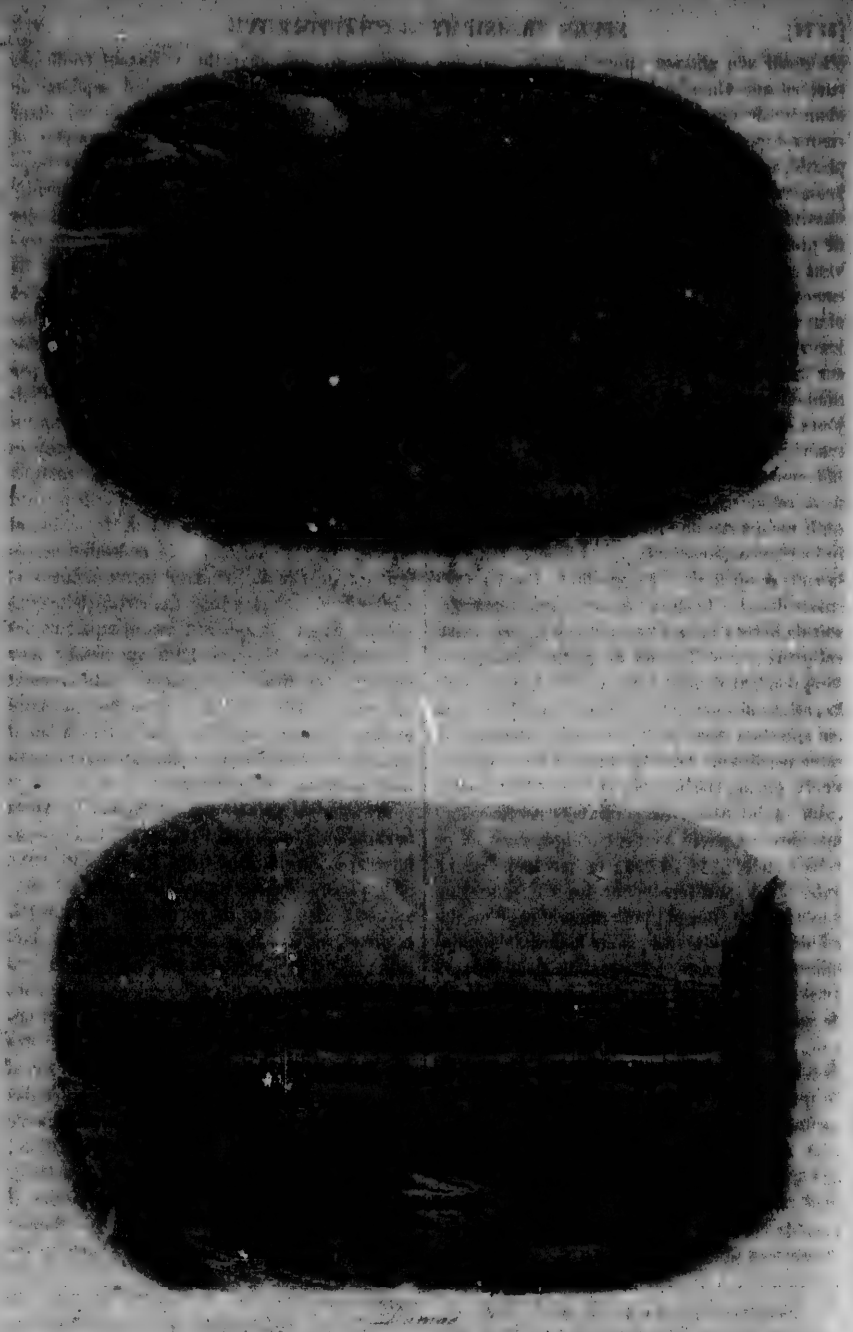
Antiochia.

Antiochia. Antioquia



Damas

Damasco. Damasco.



On ne

cheu
par
chan
rieu
pesti
prés
char
de pl
vent
tienc
et au
trava
sur l
Senta
jours
foi v
bles
A son
qu'il
qui e
la mo
suivi
soit d
religi
férés
Lerne
rir en
frère
nuel
moi
malad
religi
entre
après
collée
leur v
âmes
de nos
leurs
fection
ensuite
nerons
quet,
aux J
titre q
lière d
bremer
Le che
tint qu
lonté d

cheur sur son passage, pour le forcer, par des paroles que Dieu mettait dans sa bouche, à changer de vie. Il obtint six fois de ses supérieurs la permission de s'exposer au service des pestiférés : une protection spéciale de Dieu l'a préservé autant de fois du mal contagieux où sa charité l'exposait. Mais il n'a pas été exempt de plusieurs mauvais traitements qu'il a eu souvent à essuyer. Il les a soufferts avec une patience et dans un silence héroïque... La vie dure et austère de ce fervent missionnaire, ses grands travaux, et son âge très-avancé, lui causèrent, sur la fin de sa vie, de fréquentes infirmités... Sentant approcher sa fin, il profita de quelques jours où il se trouva mieux, pour aller une dernière fois visiter ses disciples, leur donner ses charitables conseils, et se recommander à leurs prières. A son retour, il demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec une piété et un amour de Dieu qui enflammait son visage : il mourut enfin de la mort des justes... La perte du P. Coudier a été suivie de celle de plusieurs autres missionnaires, soit de notre Compagnie, soit des autres ordres religieux, tous décédés au secours des pestiférés pendant l'année 1719. » Ainsi le P. Yves de Lerne, supérieur de la mission d'Alep, vit mourir entre ses bras le P. Arnoudie, Jésuite, le frère coadjuteur Jean Marthe, et le P. Emmanuel, Carme-Déchaussé, qui, pendant quatre mois, avait rendu de continus services aux malades. « J'ai été souvent obligé, écrivait ce religieux le 7 mars 1720, de me tenir couché entre deux pestiférés pour les confesser l'un après l'autre, tenant, pour ainsi dire, l'oreille collée sur leurs lèvres, pour tâcher d'entendre leur voix mourante... Après avoir donné à leurs âmes les secours les plus pressés, quelques-uns de nos missionnaires ont eu la charité de laver leurs corps et leurs habits, couverts d'une infection toute des plus horribles, et de baiser ensuite leurs mains et leurs pieds. » Nous terminerons par une observation importante. M. Picquet, consul de France, avait donné sa chapelle aux Jésuites, avec la qualité de chapelains ; titre qui, les plaçant sous la protection particulière du roi, leur permettait d'exercer plus librement et plus tranquillement leur ministère. Le chevalier d'Arvieux, consul à son tour, obtint que les religieux, que la seule bonne volonté des agents consulaires avait mis en pos-

session de leur chapelle, y fussent confirmés par ce brevet du roi : « Aujourd'hui, septième de juin mil six cent soixante-dix-neuf, le roi, étant à Saint-Germain en Laye, voulant gratifier et favorablement traiter les Pères Jésuites français, missionnaires dans le Levant, en considération de leur zèle pour la religion, et des avantages que ses sujets, qui résident et qui trafiquent dans toutes les Échelles, reçoivent de leurs instructions, Sa Majesté les a retenus et retient pour ses chapelains dans l'église et chapelle consulaire d'Alep, en Syrie. Veut qu'ils soient dorénavant reconnus en cette qualité par tous les négociants audit pays ; qu'ils aient l'administration de ladite église ou chapelle consulaire ; qu'ils y fassent tous les exercices propres à leur institution. Et Sa Majesté, pour marque de sa volonté, m'a ordonné d'expédier le présent brevet, qu'elle a voulu signer de sa main, et fait contresigner par moi, son conseiller secrétaire d'État et de ses commandements et finances. Signé, Louis. Et plus bas : Colbert. » Cette qualité de chapelains ajoutant aux occupations des missionnaires, il avait fallu augmenter leur nombre. Les uns s'employaient exclusivement aux œuvres de piété dans la chapelle consulaire et dans les congrégations ; les autres allaient chercher les brebis égarées dans les divers quartiers de la ville et au dehors.

Mission de Saint-Paul de Damas. — Après la ruine d'Antioche (Pl. CIV, n° 1), le siège patriarcal avait été transféré à Damas. (Pl. CIV, n° 2.) L'évêque grec Euthymios, natif de Scio, appelé à occuper ce siège, fut l'occasion de l'établissement des Jésuites dans sa ville patriarcale ; car il y mena avec lui, en 1643 (1), le P. Jérôme Queyrot, pour l'aider de ses conseils, pour prendre soin de l'éducation d'un neveu, voué à l'état ecclésiastique, et pour être missionnaire à Damas. Profondément versé dans les langues orientales et dans l'étude des Pères grecs, dont l'autorité est plus décisive sur l'esprit des schismatiques de cette nation, que tous les raisonnements qu'on peut leur faire, Queyrot devait être très-utile au patriarcat. Il avait avec lui le frère coadjuteur Guillaume Volrad Bengén, qui avait reçu de Dieu un ta-

(1) Besson, *la Syrie sainte*, p. 75.

lent extraordinaire pour apprendre les langues. Il savait l'arabe, le grec, l'italien, l'allemand, le français et le flamand. Pendant que le Père se livrait à ses controverses particulières ou publiques et aux autres fonctions de son ministère, le frère faisait le catéchisme aux enfants. Une avanie des Turks, qui demandèrent sept mille écus au patriarche grec et à sa nation, força Euthymios de s'éloigner; le P. Queyrot se retira avec son protecteur; mais le crédit de ceux qui savaient combien sa présence était nécessaire aux chrétiens le fit aussitôt rappeler. Quelque temps après, à l'occasion de la guerre entre les Turks et les Vénitiens, la Porte enjoignit d'expulser de Damas tous les Vénitiens et les Latins, négociants ou religieux: cependant aucun Turk n'osa mettre la main sur un homme qui était l'objet de la vénération publique, et le P. Queyrot continua avec liberté ses exercices ordinaires. Le chrétien Michel Condoleo, maître de l'artillerie du Grand Seigneur, et qui aimait tendrement ce Jésuite, directeur de sa conscience, songea à le prémunir contre toute chance qui aurait pu l'enlever à Damas. Afin d'imprimer un caractère de stabilité à la présence du P. Queyrot dans cette ville, il lui fit faire l'acquisition d'une maison située dans un quartier franc, et elle fut le berceau de la mission des Jésuites. Queyrot, étant arrivé à Damas la veille de la fête de l'apôtre saint Paul, ne crut pas devoir donner un autre protecteur à cette mission, dans laquelle il eut pour second le P. Charles Malval, qui quitta les missions de Grèce pour venir à son aide, mais dont un travail excessif, accompagné de macérations extraordinaires, abrégua la vie. Queyrot, après avoir exercé le ministère apostolique pendant trente-huit ans, laissa à Damas un nom béni. Les Grecs pleurèrent sa mort comme celle de leur père; Michel Condoleo voulut porter lui-même le cercueil du saint homme, son ami et son confesseur; et le clergé de l'église patriarcale assista à ses funérailles. Il eut pour successeurs dans la mission, dont il avait été le fondateur, les Pères Parvilliers, Richelius, Resteau, Clisson et Nau; ces deux derniers, auteurs d'excellents écrits contre les erreurs des Syriens. Clisson, qui consacra trente-cinq ans de sa vie aux missions de Syrie, la finit glorieusement au service des pestiférés. Michel Nau, né à Paris,

en 1631, d'une famille anoblie par Henri IV en 1608, s'était destiné dès sa plus tendre jeunesse à la même carrière, dans laquelle il marcha dix-huit ans. « Il avait reçu du ciel les qualités les plus propres à la vie apostolique, dit le P. Nacchi; un esprit droit et solide, un cœur tendre et charitable, une inclination laborieuse et réglée, une modération raisonnable dans la poursuite de ses entreprises, une grande fermeté dans ses résolutions, et une application constante et inviolable à tous ses devoirs. Son zèle pour l'établissement des missions dans les lieux où il les croyait nécessaires pour le salut des âmes, fut cause qu'il eut à souffrir à Meredin les cachots et les fers, qui affaiblirent sa santé et qui abrégèrent sa vie. Il la finit (le 8 mars 1683) à Paris, où les affaires des missions l'avaient obligé de se rendre. Il témoigna à sa mort le regret qu'il avait de ne pas mourir dans une des missions de Syrie, où Dieu l'avait appelé; mais il adora les ordres de la Providence qui en ordonnait autrement. Les missionnaires qui viendront en ce pays auront encore une grande obligation au P. Nau des sages instructions qu'il a laissées pour leur apprendre l'art de gagner les cœurs de leurs disciples, et de convaincre ensuite plus aisément leurs esprits, sans les aigrir jamais par des disputes opiniâtres. » Outre un *Voyage nouveau en Terre sainte*, curieux et non moins édifiant qu'utile, le P. Nau est auteur du *Véritable portrait des Églises romaine et grecque* (1), et de l'*État présent de la religion mahométane*. Au nombre des ouvriers qui rendirent le plus de services à la mission de Damas, Nacchi indique ensuite les Pères Joseph et Jacques-Joseph de la Thuillierie, René Pillon, Pierre de Maucolot, et Pierre Blein, dont il rapporte des traits admirables de charité.

Mission de Saint-Jean, à Tripoli. — Le P. Jean Amieu, après avoir évangélisé Alep et Damas, était allé en pèlerinage à Jérusalem. Passant, à son retour, par Tripoli (Pl. CV, n° 1), le 6 mai 1645 (2), il apprit qu'il y avait dans cette ville et aux environs un grand nombre de chrétiens, maronites, grecs et syriens, qui manquaient d'instruction. Il s'offrit à leur rendre

(1) *Ecclesiarum romanae graecaeque vera effigies.*

(2) Resson, *la Syrie sainte*, p. 94.

[1738]

Henri IV
tendre jeu-
elle il mar-
ciel les qua-
ique, dit le
le, un cœur
n laborieuse
ble dans la
unde fermeté
ication con-
rs. Son zèle
ans les lieux
le salut des
r à Meredin
ent sa santé
t (le 8 mars
missions l'a-
moigna à sa
mourir dans
Dieu l'avait
de la Provi-
Les mission-
uront encore
des sages in-
r apprendre
disciples, et
leurs esprits,
putes opiniâ-
tu en Terre
tant qu'utile,
portrait des
et de l'État
. Au nombre
de services à
ue ensuite les
e la Thuille-
lot, et Pierre
admirables de

oli. — Le P.
élisé Alep et
à Jérusalem.
oli (Pl. CV,
qu'il y avait
n grand nom-
t syriens, qui
à leur rendre



effigies.



Tripoli
Tripoli Tripoli



Beirut
Beirut Beirut

servi
guerre
l'ordre
qui se
depuis
cinq
missions
tions
jours
arrivé
berté
oublie
l'épreu
dresser
tholique
dans
les évé
Ces cl
maisons
pagnon
où l'É
aimé,
Porte-
trouva
son co
tués le
les pla
du côté
cette c
présen
bien, e
pauvre
les rich
obligé
cher d
rences
ployait
l'assist
ne pou
effet, a
mission
chaîne
lui. Il
horta à
serait r
P. Amie
le P. A
mées da
sionnaire
pense d

service; mais, les Turks ayant alors déclaré la guerre aux Vénitiens, le Grand Seigneur transmit l'ordre d'emprisonner les Vénitiens et les Francs qui se trouvaient à Tripoli. Le P. Amieu, arrivé depuis quelques jours, fut placé, avec vingt-cinq Français, dans un cachot, où la nouvelle mission prit naissance, au moyen des instructions que l'apôtre donna pendant vingt-deux jours à ses compagnons de captivité. Lorsque arriva l'ordre de mettre les prisonniers en liberté, le missionnaire les exhorta à ne jamais oublier les promesses faites à Dieu au temps de l'épreuve; il les embrassa tous avec une tendresse paternelle; puis il se mit à visiter les catholiques de la ville, qu'il réunissait, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, pour les évangéliser, soit en français, soit en arabe. Ces chrétiens lui procurèrent enfin une petite maison, pour le loger avec deux ou trois compagnons. Comme il était arrivé à Tripoli le jour où l'église célèbre la fête du disciple bien-aimé, il la mit sous la protection de saint Jean Porte-Latine. Quoique très-occupé à Tripoli, il trouvait le temps, dit Nacchi, « de visiter avec son compagnon, missionnaire, les villages situés le long de la mer jusqu'à Tortosa, et dans les plaines de Zaovie, de Patron et de Gebail, du côté de Beyrouth... Le P. Amieu préférait cette occupation à plusieurs autres qu'on lui présentait; et sa raison était, qu'il y avait un bien, et plus grand et plus solide, à faire dans les pauvres chaumières de la campagne que dans les riches maisons de la ville. Il était cependant obligé de revenir souvent à Tripoli, pour prêcher dans les églises, et pour faire des conférences particulières dans les maisons. Il y employait une partie du jour, et donnait le reste à l'assistance des malades. Une vie si laborieuse ne pouvait qu'être abrégée: il succomba, en effet, au poids de son travail. Il faisait alors une mission à Beyrouth..., et prédit sa mort prochaine à un de ses amis, qui tomba malade avec lui. Il assura son ami de sa guérison, et l'exhorta à faire un saint usage de la santé qui lui serait rendue. Les choses arrivèrent comme le P. Amieu les avait prédites. Son ami guérit; et le P. Amieu, après vingt-cinq années consommées dans l'exercice de la vie d'un fervent missionnaire, alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Il mourut à Beyrouth

(Pl. CV, n° 2), et fut inhumé à la porte de l'église des Maronites, dédiée à saint Georges, où la voix de ce prédicateur de l'évangile s'était fait si souvent entendre. Les papiers qu'on trouva après sa mort nous ont appris qu'il avait fait un vœu particulier de pratiquer, avec la grâce divine, tout ce qui lui paraissait être le plus parfait. Ils nous ont aussi découvert les faveurs singulières qu'il avait reçues de Dieu et de sa sainte Mère, et que son humilité nous avait cachées. Il y eut un concours extraordinaire de peuple à ses obsèques. Chacun en parlait comme d'un saint, et sa mémoire est encore aujourd'hui en bénédiction. Après la perte de ce digne missionnaire, les exercices de la mission de Tripoli furent suspendus. La guerre que les Arméniens schismatiques firent aux Turks et aux chrétiens, dont ils sont également ennemis, en fut la première cause; mais la principale fut la perte de plusieurs missionnaires, décédés au service des pestiférés. Sitôt que la guerre eut cessé, et que la France eut réparé nos pertes, les Pères Pillon, Bazire et Verseau furent envoyés dans cette mission pour y reprendre les exercices... Le P. Nicolas Bazire... mérite, après le P. Amieu, d'être appelé le fondateur de la mission de Tripoli. C'est pour honorer sa mémoire qu'on la nomma la mission du P. Nicolas. Il y a employé dix-huit ans de sa vie, pendant lesquels sa vertu, sa sagesse et sa charité lui avaient gagné et lui avaient conservé la confiance et la vénération des chrétiens. Les infidèles mêmes le respectaient, et en parlaient toujours avec éloge. La réputation qu'il avait d'être aussi bon médecin que bon missionnaire lui donnait accès dans les maisons, non-seulement des chrétiens, mais encore des Turks. Un enfant ne tombait pas malade, qu'on n'appelât au plus tôt le P. Nicolas, car c'est ainsi qu'on le nommait communément. Son zèle pour le salut de ces enfants dirigeait ses pas, et il les faisait volontiers. Le nombre d'enfants qu'il a baptisés est presque incroyable. Combien auraient été exclus du royaume des cieux, si, par le baptême, il ne leur en avait ouvert les portes! La multitude de ses occupations ne l'empêchait pas de conserver dans ses actions un esprit intérieur qui paraissait sur son visage. Quoiqu'il fût très-sévère et très-mortifié pour lui-même, il était très-humain pour les autres.

Sa charité et sa bonté, jointes à une profonde humilité, ne parurent jamais davantage que dans le gouvernement de nos missions, dont la Providence le chargea. » Nous ferons remarquer ici que les supérieurs généraux des apôtres de la Compagnie de Jésus en Syrie demeurèrent ordinairement à Tripoli, parce qu'ils y étaient plus à portée qu'ailleurs de recevoir des nouvelles des autres missions, et d'y envoyer leurs ordres. Le P. Nacchi ajoute, sur le P. Bazire : « Tous les missionnaires l'honoraient et l'aimaient comme leur père : aussi en prenait-il un soin paternel. Chacun d'eux eût bien voulu que son gouvernement eût été plus long ; mais, les fatigues de sa vie laborieuse ayant usé ses forces, nous le perdîmes pendant qu'il faisait sa visite à Saïda. Le P. Jean Barse, qui succéda au P. Nicolas Bazire dans l'emploi de supérieur général de nos missions en Syrie..., ouvrit ici, il y a quelques années, une école pareille à celle que nous avons à Damas... En instruisant les enfants, il instruisait les familles. Les pères et les mères venaient le consulter, et lui proposer leurs doutes... Le temps qu'il mettait à ses œuvres de charité ne faisait aucun tort à celui qu'il était obligé de donner au gouvernement de nos missions... Mais Dieu, dont les vues sont bien différentes des nôtres, voulut finir la carrière de sa vie le 7 décembre 1715. La mission de Tripoli a eu aussi l'avantage de posséder quelque temps les Pères Paulet et Grenier. » Enfin c'est dans cette ville qu'est mort, après quarante-cinq années d'apostolat dans le Levant, le P. Yves de Lerne, Jésuite de la province de France, qu'on n'avait jamais entendu se plaindre, ni des travaux dont il était accablé, ni des persécutions qu'il avait à soutenir (1). Il fut jeté plusieurs fois dans d'horribles prisons ; plus d'une fois il fut frappé de la peste, en secourant ceux qui en étaient atteints. Aux fatigues inépuisables des missions, il joignit des jeûnes fréquents, des veilles extraordinaires, des austérités excessives. Il était révérend comme un saint, et sa vie se passa dans les exercices de la sainteté. La grandeur de son âme se développa tout entière aux approches de la mort. Il l'avait trop souvent affrontée pour

la craindre, et il l'envisageait avec joie, comme l'entrée d'une éternité glorieuse où il posséderait son Dieu. C'est dans ces sentiments qu'il expira, au mois de juillet 1746. Le curé et les paroissiens de Sgorta, bourgade à deux lieues de Tripoli, demandèrent qu'il fût inhumé dans leur église : on accorda à leurs instances ce précieux dépôt.

Mission de Notre-Dame de Saïda. — Le P. François Rigordy venait de signaler son zèle et sa charité auprès des pestiférés de Damas, en 1644 (1), lorsque la peste, éteinte dans cette ville, s'étant rallumée à Saïda, les Français, attaqués les premiers par ce fléau, songèrent à recourir aux remèdes spirituels. « La disette où ils étaient à Saïda de ces secours, les plus nécessaires, dit le P. Nacchi, les obligea d'envoyer à Damas en toute diligence, pour y demander le P. François Rigordy... Sitôt qu'il fut arrivé, il se mit au service des malades, allant de l'un à l'autre pour les soulager, et spirituellement et corporellement. Heureusement, la contagion ne fut pas de longue durée ; ce qui donna lieu au P. Crasset, religieux de l'Observance, et commissaire de Terre sainte, de proposer au P. Rigordy de prêcher l'avent et le carême dans son église... Messieurs de la nation française, qui l'entendirent, en furent si touchés, qu'ils prirent la résolution de retenir le P. Rigordy, pour établir à Saïda une mission pareille à celle de Damas. Ils lui offrirent et lui donnèrent un appartement dans la vaste maison que plusieurs d'entre eux occupaient, et pourvurent à sa subsistance et à celle de deux autres missionnaires, que le P. Rigordy devait faire venir pour partager avec lui le travail de la mission. Le Père, qui connaissait par expérience combien le bon et le mauvais exemple des Français, hors de leur pays, fait de bien et de mal parmi les étrangers, crut devoir commencer sa mission par travailler à la sanctification des Français que le commerce rassemblait à Saïda. Le moyen le plus propre pour y réussir fut l'établissement d'une congrégation, sur le modèle de celles que notre Compagnie a toujours pris soin d'établir dans toutes nos maisons, pour y former les personnes de différentes conditions et de différents âges, dans

(1) Histoire des différentes persécutions exercées contre les catholiques d'Alep et de Damas, dans les Lettres édifiantes, t. III, p. 227, édit. in-18.

(1) Besson, la Syrie sainte, p. 141.

ois, comme
il posséde-
ments qu'il
curé et les
deux lieues
humid dans
nces ce pré-

ca. — Le P.
son zèle et
Damas, en
e dans cette
s Français,
songèrent à
la disette où
plus néces-
a d'envoyer
y demander
fut arrivé,
lant de l'un
uellement et
contagion ne
onna lieu au
nce, et com-
er au P. Ri-
me dans son
ançaise, qui
qu'ils prirent
ty, pour éta-
celle de Da-
nt un appar-
ieurs d'entre
subsistance
aires, que le
artager avec
re, qui con-
e bon et le
ors de leur
es étrangers,
ar travailler
le commerce
plus propre
une congré-
notre Com-
dans toutes
personnes de
s âges, dans

la pratique des devoirs et des vertus de leur état. Il en fit la proposition aux plus anciens et aux plus distingués d'entre les négociants, en les assurant en même temps qu'une congrégation en l'honneur de la sainte Vierge leur donnerait, dans cette auguste Mère de Dieu, une puissante protectrice, qui attirerait sur eux, sur leurs familles et sur leur commerce, d'abondantes bénédictions. Ces assurances, de la part d'un homme qui avait gagné leur estime et leur confiance, produisirent l'effet que le P. Rigordy souhaitait. Non-seulement ils consentirent à cet établissement; mais ils s'employèrent volontiers, avec le Père, pour préparer une chapelle convenable, et pour s'associer d'autres négociants français, qui commenceraient avec eux les exercices de la congrégation. Les principaux furent M. André, qui fut ensuite élu patriarche de la nation syrienne; MM. Stoupans, Honoré Audifroy, François Lambert, et M. Picquet. Ces premiers congréganistes faisaient un honneur infini au nouvel établissement. On les voyait employer en bonnes œuvres tout le loisir que les occupations de leur commerce leur laissaient de reste. Ils avaient surtout grand soin d'assister les pauvres chrétiens, jusqu'à les chercher dans les lieux obscurs où leur pauvreté s'allait cacher. Dieu, de son côté, secondait tellement leurs bons exemples, que plusieurs autres considérables négociants français demandèrent à être admis au nombre des congréganistes. On les reconnaissait, dans la ville, à leur modestie, à leur piété et à leur charité. Les étrangers en étaient édifiés, et étaient les premiers à louer les bons effets que le nouvel établissement avait produits. » La ville de Saïda, continue Nacchi, « étant habitée par un grand nombre de Grecs et de Maronites, nous leur donnons nos premiers soins, qui consistent à instruire les enfants, à visiter les malades, à prêcher les avertissements, les carêmes, avec la permission des Pères de Terre sainte, qui sont les curés nés dans la Syrie et dans la Palestine, et à disposer les adultes pour approcher dignement des sacrements. Mais nos principales et plus nécessaires occupations sont dans les campagnes. La raison en est que, nos chrétiens s'y trouvant mêlés avec d'autres peuples, qui professent une religion bien contraire à la religion catholique, nous avons un sujet continuel de craindre que leur mauvais

exemple, ou l'intérêt, ou la force même, ne fasse abandonner nos saintes pratiques à nos catholiques, et ne pervertissent leurs mœurs après avoir corrompu leur foi. C'est pour prévenir ces malheurs, et d'ailleurs pour profiter de l'avantage qu'on a de faire avec liberté de grands biens parmi les Maronites, que nos missionnaires préfèrent les missions des montagnes à celles qui se font dans les villes. Aussi faut-il convenir, à l'honneur de la nation maronite, que l'on trouve, dans cette aimable nation, des âmes pures, innocentes, et capables des plus grandes vertus. Pour en donner ici une preuve, et pour faire en même temps admirer et bénir les miséricordes infinies de Dieu, je raconterai ce qui se passa ici il y a quelques années; Dieu ayant voulu se servir d'une bonne veuve maronite pour mettre dans le troupeau de Jésus-Christ une âme qui en était exclue par sa naissance, et pour la disposer à finir ses jours par le martyre. Cette femme s'appelait Vonni Jousephe. Pour s'éloigner des troubles qui agitaient alors le mont Liban, elle vint se réfugier dans un village près de Saïda. Elle était fort âgée et très-infirmes; son corps était presque tout couvert d'ulcères; si on la touchait pour la soulager, on lui faisait souffrir des douleurs très-aiguës; d'ailleurs, son extrême pauvreté la privait des commodités de la vie les plus nécessaires. Un état aussi déplorable que le sien était moins étonnant que la patience qu'elle faisait constamment paraître dans ses maux. Jamais on ne l'entendait se plaindre: bien au contraire. On voyait sur son visage une douceur et une égalité d'humeur inaltérable. Ses voisines, qui venaient la visiter, ne pouvaient assez admirer sa tranquillité dans un état si douloureux. Entre ces voisines, il y avait une jeune fille, âgée de vingt ans, qui fut nommée, quelque temps avant sa mort, Marie-Thérèse. Elle avait été élevée par son père et sa mère dans la religion et les erreurs de sa nation. Cette jeune fille, charmée des vertus qu'elle découvrait dans la malade, était celle qui la fréquentait le plus souvent. S'entretenant un jour avec elle, elle lui demanda comment il se pouvait faire que, souffrant autant qu'elle souffrait, elle ne se plaignît jamais, et parût toujours contente. « C'est, lui répondit la patiente Maronite, que je ne souffre pas seule; car le Dieu que j'adore, et qui est le seul ado-

«rable, m'aide par sa grâce à souffrir. Sa grâce m'a fait aimer mes douleurs, parce qu'elle m'a fait connaître que mes souffrances me rendent agréable à ses yeux ; et que les siennes, pour le salut de mon âme, ont été beaucoup plus grandes. Mais vous avez le malheur d'ignorer, ajouta la malade à la jeune fille, que vous avez eu autant de part que moi à ses souffrances. — Quel est donc ce Dieu qui a souffert pour moi ? reprit la jeune fille. Je voudrais bien le connaître. — Je vous l'apprendrai quand vous le voudrez, » lui dit la Maronite. La jeune fille, frappée de ces discours, revenait souvent visiter la Maronite, qui ne manquait pas de profiter de ces occasions pour l'instruire des principales vérités du christianisme et de nos augustes mystères. La jeune fille écoutait avec plaisir ses instructions, et les méditait chez elle avec attention. Dieu, de son côté, préparait intérieurement son âme à recevoir la divine semence que l'on y jetait. Sur ces entrefaites, il se présenta un parti pour cette fille. Son père, le jugeant convenable à sa famille, le proposa comme une affaire si bien conclue, qu'il ne s'agissait plus que de l'exécuter. Sa fille employa toutes les raisons qu'elle put imaginer pour faire changer la volonté de son père : mais, n'ayant rien pu gagner, elle le conjura de lui laisser la liberté de se choisir elle-même un époux qui pût faire son bonheur. Le père, qui avait un intérêt tout particulier à se donner le gendre qu'il avait choisi, déclara à sa fille qu'elle n'aurait point d'autre époux, et qu'il regardait sa résistance comme une rébellion manifeste. La fille ne lui répondit que par une abondance de larmes et de gémissements, capables de toucher le cœur du plus dur de tous les pères. Mais celui-ci n'en fut que plus irrité. Il la menaça de la chasser de chez lui et de l'abandonner. Ces menaces n'empêchèrent pas sa fille de persister dans sa résolution ; ce qui obligea son père d'engager un de ses oncles, qu'elle aimait, de faire ses efforts pour l'amener à consentir à ses volontés. L'oncle fit de son mieux pour vaincre la résistance de sa nièce, en lui représentant d'un côté le tort qu'elle se faisait de refuser un parti aussi avantageux que celui que l'on proposait, et lui exposant de l'autre tout ce qu'elle avait à craindre de l'indignation d'un père, offensé par sa désobéissance. La jeune fille, qui

avait pris le nom de Marie-Thérèse, n'osant pas encore déclarer les sentiments que Dieu mettait dans son cœur, ne put opposer à tout ce que lui dit son oncle, que sa répugnance extrême et invincible à tout établissement, tel qu'il pût être, le suppliant en même temps de lui donner la plus grande de toutes les marques de tendresse, en obtenant de son père la grâce de ne lui en parler jamais. L'oncle, attendri des paroles de sa nièce, fit tout ce qu'il put pour persuader à son père de ne point forcer l'inclination de sa fille, et de songer plutôt à marier sa cadette. Pendant ces négociations, Marie-Thérèse trouvait chaque jour des moments pour aller secrètement rendre compte à sa directrice, sa voisine, de tout ce qui se passait. Celle-ci la fortifiait dans ses résolutions, et l'instruisait de toutes les vérités qu'elle devait croire. Elle l'animait par les espérances d'un bonheur éternel, dont Dieu récompenserait ce qu'elle souffrait, et ce qu'elle aurait encore à souffrir pour son saint nom. Elle lui enseignait la pratique des vertus qui lui étaient nécessaires, et lui en faisait faire les actes. Marie-Thérèse revenait toujours d'auprès de cette bonne amie avec plus d'amour et plus d'attachement pour la religion chrétienne. Son père, qui avait gardé le silence pendant quelques jours, pour donner le loisir à sa fille de faire ses réflexions, voyant que ni lui, ni son oncle, n'avaient pu la réduire à obéir, regarda sa résistance comme un mépris de son autorité, et un affront que sa propre fille lui faisait. Piqué de ces pensées, il prit la résolution de marier sa cadette, et de se défaire de l'ainée, qui lui était devenue un objet odieux. Marie-Thérèse fut bientôt informée de ses desseins. Elle en avertit sa bonne amie maronite, qui la disposa à souffrir avec mérite ce qu'elle avait à craindre de la fureur de son père. Elle ne fut pas longtemps sans en sentir les effets ; car ce père inhumain, croyant causer un chagrin mortel à sa fille, fit les noces de sa cadette avec un grand appareil : mais il n'en demeura pas là. Conservant toujours contre sa fille aînée un vif ressentiment de son refus, et l'accusant d'une rébellion criminelle et punissable des derniers supplices, ce père inhumain n'eut pas horreur, dans une assemblée chez lui où l'on prenait du café, d'en faire donner une tasse préparée à cette innocente victime, qui la but sans savoir qu'elle de-

[1746]
 va
 e'de
 pagu
 quen
 genie
 mett
 direc
 consu
 conse
 sence
 héros
 à Die
 jeune
 espér
 levée
 senti
 son c
 que l
 mour
 mort
 table
 sion e
 marqu
 Ces d
 l'anne
 Mi
 avoir
 rappo
 de ceu
 « Fran
 seille,
 alors
 par la
 monde
 nait a
 qu'il e
 pour a
 tale du
 parler
 deses a
 et le s
 dont la
 délit
 Matthi
 pour se
 le Sau
 pené,
 sa conf
 tion co
 donna

qui causer la mort. Peu de temps après, elle se sentit attaquée d'une fièvre lente, accompagnée de frissonnements et de défaillances fréquentes, qui l'avertirent que ses jours s'abrégeaient, et qu'elle ne devait plus songer qu'à mettre en pratique ce qu'elle avait appris de sa directrice, la Maronite. La fièvre lente qui la consumait redoubla. Dieu lui fit la grâce de conserver jusqu'au dernier soupir assez de présence d'esprit pour produire les actes les plus héroïques de notre sainte religion, et pour faire à Dieu le sacrifice de sa vie. Ainsi mourut cette jeune martyre. Son âme, comme nous le devons espérer de la bonté de Dieu pour elle, fut enlevée au ciel. Son père, pour satisfaire son ressentiment contre elle, fit jeter inhumainement son corps dans un puits. Mais Dieu ne permit pas que le crime d'un tel père demeurât impuni : il mourut subitement peu de temps après la sainte mort de sa fille. Exemple de la sévérité redoutable des jugements de Dieu, comme la conversion et l'heureuse fin de cette jeune fille est une marque sensible de ses infinies miséricordes. Ces deux événements arrivèrent vers la fin de l'année 1697.

Mission de Saint-Joseph d'Antoura. — Après avoir parlé de la congrégation de Saïda, Nacchi rapporte la conduite singulière de Dieu sur un de ceux qui en furent les principaux ornements. « François Lambert, dit-il, était natif de Marseille, et le plus accrédité négociant qu'il y eût alors en Syrie. Il était surtout recommandable par la régularité de sa vie, connue de tout le monde. Les liaisons que la congrégation lui donnait avec les missionnaires lui firent apprendre qu'il en devait partir quelques-uns d'entre eux pour aller établir une mission à Ispahan, capitale du royaume de Perse. Après avoir entendu parler souvent du projet de cet établissement, et de ses avantages pour procurer la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre de chrétiens, dont la foi périssait dans un empire où l'infidélité domine, il se sentit inspiré d'imiter saint Matthieu, c'est-à-dire de quitter son commerce pour se mettre à la suite des missionnaires que le Sauveur appelait en Perse. Après y avoir bien pensé, et consulté les personnes qui avaient sa confiance, il se disposa à suivre son inspiration comme une volonté particulière de Dieu. Il donna ordre à ses affaires domestiques ; il laissa

ses dernières volontés dans un écrit, qu'il mit entre les mains d'un ami, homme sage et vertueux ; et il partit de Saïda, dans l'intention d'aller joindre les Pères missionnaires en Perse. Mais la Providence, qui l'avait appelé à son service, en disposa autrement ; car, au lieu de le faire arriver en Perse, elle le conduisit, par divers événements, sur les côtes des Indes et près de Méliapour. Notre voyageur fut bien étonné de se voir, contre toute attente, transporté, pour ainsi dire, sur le tombeau de l'apôtre saint Thomas. Il adora la Providence divine, qui lui avait donné occasion de faire, dans un voyage involontaire, des œuvres saintes pour lesquelles il semble qu'elle avait voulu l'employer. D'ailleurs, se voyant près du tombeau du saint apôtre, il ne douta point que Dieu n'eût sur lui des desseins particuliers, qui lui seraient révélés lorsqu'il serait au pied de ce célèbre et saint monument. Il partit incontinent pour se rendre à Méliapour, que l'on nomme la ville de Saint-Thomas. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il se fit conduire au tombeau de l'apôtre. A la vue de ce respectable objet, il se sentit pénétré d'une dévotion extraordinaire. Il se prosterna sur la pierre où ce grand saint fut percé d'un coup de lance, et il y demeura longtemps en oraison. Il ne se contenta pas de cette première visite, où il avait ressenti de si abondantes consolations. Il venait chaque jour passer plusieurs heures dans le même lieu, et il en revenait toujours de plus en plus animé du désir de se donner à Dieu. Il y répétait continuellement ces paroles de l'apôtre saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Le Seigneur, qui écoute toujours favorablement les vœux de ceux qui ne veulent suivre que sa volonté, lui parla intérieurement, et lui inspira le désir d'entrer dans la Compagnie pour y être missionnaire. Lambert se rappela alors la vie et les travaux des ouvriers évangéliques, qu'il avait connus en Syrie ; leur zèle infatigable pour le salut de ceux que le schisme, l'erreur et le dérèglement des mœurs précipitaient à leur perte ; les fruits de leurs paroles, dont il avait été si souvent témoin ; leur vie d'ailleurs innocente et irrépréhensible ; leur désintéressement dans les services qu'ils rendaient au prochain. Tous ces objets se présentaient vivement à son esprit, et lui faisaient comprendre que, pour imiter plus parfaitement la vie du

Sauveur dans la Judée, il ne pouvait rien faire de mieux que de se mettre au nombre de ces disciples qui s'efforçaient de marcher sur ses traces. Cependant, pour ne pas se tromper dans la résolution qu'il avait à prendre, il alla consulter un religieux de saint Augustin, qui avait la réputation d'être un grand homme de bien, et très-éclairé dans les voies de Dieu. Il eut plusieurs conversations avec lui, où il lui fit le récit de sa vie; il lui exposa les pensées dont il était occupé depuis les visites qu'il avait rendues au tombeau de l'apôtre saint Thomas, et il le pria de lui dire son sentiment sur les vues qu'il croyait que Dieu avait sur lui. Le religieux, son directeur, ayant pris le temps convenable pour examiner sa vocation, lui dit qu'il ne doutait pas que Dieu ne l'appelât à son service pour travailler au salut des âmes dans le pays où la Providence l'avait conduit, et que tout ce qui lui était arrivé, depuis son départ de Saïda, lui paraissait être autant de moyens que Dieu avait employés pour le retirer du commerce qu'il faisait en cette ville, et pour lui faire embrasser le nouveau genre de vie qui lui était inspiré. Il n'en fallut pas davantage à Lambert pour le déterminer à suivre les impressions de l'Esprit saint, qui le portait intérieurement à la vie évangélique. Il ne songea plus qu'à exécuter les volontés de Dieu. Il s'agissait d'abord de se faire recevoir dans notre Compagnie; et, étant déjà un peu âgé, il appréhenda que son âge ne mit obstacle à sa réception. Pour prévenir toute difficulté, il jugea à propos, d'après l'avis de son directeur, d'aller en dévotion à Rome, et de s'y adresser au général des Jésuites, qui, après avoir examiné et connu par lui-même la conduite de Dieu sur lui, ne pourrait se défendre de le recevoir. Rempli donc de cette espérance, qui lui parut bien fondée, il s'embarqua pour l'Italie. En chemin, il eut occasion de racheter deux pauvres esclaves; il les instruisait dans la foi catholique, et les disposa à recevoir le saint baptême. Le voyage de Lambert fut très-heureux jusqu'à Rome. Sitôt qu'il y fut arrivé, il exposa au R. P. général le sujet de son voyage, les diverses circonstances de sa vie, les moyens dont il s'était servi pour connaître la volonté de Dieu, et les motifs qui l'avaient porté à venir en personne lui demander la grâce d'être admis dans la Compagnie. Le R. P. général, après l'a-

voir vu et entendu plusieurs fois, fut charmé du présent que la Providence offrait à sa Compagnie dans la personne de Lambert; il n'hésita pas à le recevoir, et le conduisit lui-même au noviciat. Il est aisé de comprendre avec quelle ferveur le nouveau novice fit toutes les épreuves des deux années de son noviciat. Son exemple était une continuelle exhortation pour tous les autres novices, qui admiraient dans un homme déjà fait une si profonde humilité. Les deux années de son noviciat étant finies, on l'appliqua à l'étude des sciences nécessaires aux fonctions évangéliques auxquelles il était destiné. Il se disposa, en même temps, à recevoir les saints ordres. Le sacerdoce dont il fut honoré enflamma son cœur d'un désir plus ardent que jamais d'aller prêcher le royaume de Jésus-Christ dans la Judée et dans la Palestine. Ses études étant finies, et se trouvant suffisamment instruit de ce qu'un missionnaire doit savoir, il obtint du R. P. général la permission d'aller finir ses jours dans nos missions de Syrie. Il partit de Rome avec deux jeunes Jésuites, qui avaient demandé instamment à le suivre. Ils s'embarquèrent tous trois sur un vaisseau qui partait pour arriver au port de Saïda ou de Tripoli; mais la Providence, qui avait conduit jusqu'alors le P. Lambert, et qui voulait se servir de lui pour l'établissement d'une mission en faveur des Maronites, permit qu'une rude tempête jetât son vaisseau sur les côtes voisines d'un petit village nommé Antoura. Les habitants de ce pays, apercevant un bâtiment qui s'approchait de leurs côtes, le prirent pour un vaisseau corsaire; et, sans trop examiner ce qu'il en était, ils y coururent, se saisirent du P. Lambert, de ses deux compagnons, et de quelques passagers, et les conduisirent chez le commandant de la province. Le commandant du pays était Abunaufel, Maronite, seigneur le plus recommandable de sa nation. La réputation de sa probité était si bien établie et si connue, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, le choisit, tout sujet du Grand Seigneur qu'il était, pour être son consul de la nation française, et il lui en fit expédier le brevet. Ce fut devant ce seigneur que comparurent le P. Lambert et ses deux compagnons. Abunaufel les interrogea. Dans les réponses qu'ils firent, ils déclarèrent ce qu'ils étaient; et, pour lui en donner la preuve, ils lui montrèrent

les patentes du R. P. général... Abunaufel comprit sans peine que ces prétendus concubinaires étaient des missionnaires que la Providence lui envoyait. Il leur fit tout le bon accueil possible, et les logea chez lui. L'arrivée de ces trois missionnaires, et les entretiens qu'il eut avec eux, lui suggérèrent la pensée de faire en son pays l'établissement d'une mission, pour donner aux Maronites du mont Liban les secours spirituels dont ils étaient souvent privés. Il en fit la proposition au P. Lambert, et lui offrit un emplacement dans son propre domaine, situé dans la partie du mont Liban qu'on appelle le Keeroan. Le P. Lambert, après avoir consulté les supérieurs de nos missions en Syrie, et en avoir reçu des réponses favorables, accepta de leur part les offres d'Abunaufel. Ce seigneur tint parole aux missionnaires : il fit don d'un terrain convenable pour bâtir une petite maison avec une chapelle ; il entra même dans les dépenses nécessaires pour ce petit édifice. Le P. Lambert fut l'homme choisi de Dieu pour être le fondateur de la mission d'Antoura (en 1656). Il en fit l'ouverture avec un concours extraordinaire de peuples, qui assistèrent aux premiers exercices de la mission. Aidé de ses deux compagnons, il les continua jusqu'à sa mort avec un zèle aussi ardent qu'infatigable. Abunaufel voyait avec plaisir les grands succès de son établissement, dont les Maronites ne cessaient pas de le remercier. Le P. Lambert, au bout de quelques années de mission, soit qu'il fût épuisé de ses continuels travaux, soit que Dieu voulût le récompenser dans l'autre vie, après quelques jours de maladie, mourut ; et, à sa mort, il plut à Dieu de donner des marques publiques de la sainteté de son serviteur. Depuis cette perte, qui causa dans tout le pays une affliction générale, la mission d'Antoura a toujours continué d'envoyer des missionnaires en différentes parties du mont Liban.

Abunaufel était le Tobie de ces cantons. Il est juste de faire mieux connaître à l'Occident ce chrétien incomparable, dont l'Orient a si longtemps admiré les vertus. « Ce grand homme, dit un Jésuite (1), missionnaire en Syrie, était le

plus riche et le plus considérable des Maronites de nos montagnes. Né dans une condition privée, il avait des sentiments dignes du trône : il était noble dans ses façons, libéral au delà de tout ce qu'on peut dire ; et une magnificence sans fautes le distinguait de tous les autres... Il passait dans tout le pays pour un fort grand génie... Le prince des Druses, malgré la différence de religion, l'honorait comme son père, et il le consultait comme son oracle : il lui laissait le soin de lever ses deniers sur les chrétiens, et d'exercer sur eux la justice. En lui, les qualités du cœur l'emportaient encore de beaucoup sur celles de l'esprit. Établi, par le choix du souverain, juge de son peuple, il en était le père par sa bonté... Son zèle pour tout ce qui intéressait la religion était inexprimable, et il suffisait d'être chrétien pour avoir un droit acquis sur sa tendresse. Il ne pouvait entendre parler des persécutions que les mahométans suscitaient aux catholiques, sans gémir et sans verser des larmes ; et, quand on lui reprochait cet excès de tendresse comme une espèce de faiblesse, « Tous les chrétiens sont mes frères, disait-il ; n'est-il pas naturel que je partage leurs peines ? Oui, ajoutait-il, je les porte tous dans mon cœur ; et dans ma maison je ressens, malgré l'éloignement des lieux, tous les coups qu'ils reçoivent dans le bagne de Constantinople. » Les Jésuites n'ont jamais eu d'ami plus sincère : son amitié était fondée sur l'estime singulière qu'il faisait de notre Compagnie. Outre les grandes charités qu'il nous a faites, il n'a pas peu contribué au respect qu'ont les gens du pays pour la parole de Dieu et pour les missionnaires qui l'annoncent. L'exemple d'un homme de ce caractère et de cette autorité était une loi pour tout ce qui l'environnait. Sa demeure était ordinairement à Agelton, d'où il descendait quelquefois à Antoura, pour avoir le plaisir de converser avec nos Pères, et de se mettre au fait de l'état et des progrès de la religion. Il nous aurait honorés plus souvent de ses visites, s'il eût suivi son inclination ; mais il n'osait que rarement quitter les montagnes, de peur de tomber entre les mains des Turcs, qui sont ordinairement les plus forts dans les villes, et qui, sachant qu'il était le protecteur du christianisme, lui auraient peut-être fait un mauvais parti. Comme tout le pays retentissait du nom du grand Abunaufel, un Turk puissant, qui de-

(1) Relation d'une mission faite dans les environs du mont Liban, dans les Lettres édifiantes, t. III, p. 193, édit. in-18.

mourait dans le voisinage des Druses, eut envie de voir cet homme si célèbre parmi les chrétiens; et il lui envoya un exprès pour le prier de ne lui pas refuser cette satisfaction, et de se trouver à un rendez-vous qu'il lui assignait. Abunaufel craignit qu'on ne lui tendit un piège. Il était trop sur ses gardes pour y tomber. En homme d'esprit, il se défendit avec politesse de cette entrevue, et il chargea l'envoyé de la lettre suivante. La beauté de son génie et l'amabilité de son caractère s'y développent parfaitement. « Seigneur, vous pouvez avoir envie de me voir, parce que vous ne me connaissez pas; mais moi, parce que je ne connais, je ne dois point avoir envie d'être vu, et je vous proteste que je ne mérite pas l'honneur que vous voulez me faire. Je suis cependant si flatté du désir « empressé que vous me témoignez, que, ne pouvant contenter entièrement votre curiosité, je veux du moins la contenter en partie : si vous ne me voyez pas en réalité, vous aurez la satisfaction de me voir en peinture. Voici donc au naturel le portrait du personnage qu'on vous a tant vanté. Ma taille est un peu au-dessus de la médiocre. J'ai la tête grosse et le cou fort court. Mon regard est fier; j'ai les yeux un peu plus qu'à fleur de tête, le front large, la barbe épaisse, les couleurs vives, le nez court et gros, mais il ne sied pas mal à mon visage. Ceux qui veulent un peu me flatter disent que j'ai dans l'air et dans le port quelque chose de grand, et que je suis assez vénérable. Ce que je puis dire avec vérité, c'est que mon visage tient beaucoup de ces médailles antiques que les Romains nous ont laissées sur nos montagnes, et ressemble fort à ces vieux rois qu'il me souvient d'avoir vus peints sur les tapisseries. Me voilà, trait pour trait, tel que je suis. Jugez maintenant, seigneur, si l'on peut avoir la curiosité de voir un homme bâti de telle sorte, et s'il doit avoir lui-même la passion de se montrer. Je crois vous servir, en vous épargnant la peine de faire un voyage pour voir un pareil objet : nous y perdriions vous et moi. » Ce fut ainsi que le sage Abunaufel éluda la proposition. On voit, par cette lettre, qu'à la solidité de l'esprit il joignait l'enjouement. Un homme de ce caractère ne pouvait vivre trop longtemps pour le bonheur de son peuple : il mourut dans un âge fort avancé, et il mourut

en héros chrétien, comme il avait vécu. Sa maladie fut plus longue que douloureuse : c'était une défaillance de nature. Il vit approcher la mort d'un œil tranquille. Dans ces derniers moments, il ranima toute la vivacité de sa foi, toute la ferveur de sa piété : il reçut les sacrements de l'Eglise avec une présence d'esprit admirable; et, sans aucun symptôme violent, il rendit sa grande âme entre les mains de son Dieu... Si l'on en croit les traditions du pays, sa mort fut annoncée par certains événements extraordinaires : mais ses vertus et sa religion font mieux son éloge, que ces pronostics douteux et incertains qu'adopte trop facilement un peuple crédule. Dès qu'il eut expiré, ses domestiques et ses parents jetèrent de grands cris, qu'ils redoublèrent plusieurs fois au dedans et au dehors de la maison, selon la coutume du pays. Ils envoyèrent des exprès dans toutes les bourgades dalentour pour inviter aux funérailles. Chacun se fit un devoir d'honorer la mémoire de cet illustre mort, d'arroser son tombeau de ses larmes. Plus de mille personnes des villages circonvoisins assistèrent à ses obsèques, et pas un seul des ecclésiastiques séculiers et réguliers n'y manqua. Les étrangers y vinrent par bandes; et, dès qu'ils étaient près de la maison du défunt, ils s'annonçaient par de grands cris et des gémissements lamentables : la famille, qui était à la porte pour les recevoir, leur répondait par des cris et des gémissements semblables. Cette lugubre scène se renouvela jusqu'à ce que le corps fût enterré. Ce mélange de cris confus a je ne sais quoi de frappant, et réveille dans le cœur certains sentiments d'horreur et de tendresse dont on a peine à se défendre. Le troisième, le septième et le trentième jour, les prières recommencèrent, et l'assemblée fut presque aussi nombreuse. Au reste, il n'y a rien de tout cela qui ne soit conforme à nos usages; mais, quand le mort est illustre et de première qualité, les Maronites font une cérémonie qui nous est inconnue en Europe. Lorsque les personnes qui viennent faire leurs compliments de condoléance n'ont pas assisté à l'enterrement, l'écuier fait venir le coursier que montait ordinairement son maître; et, étendant la veste du défunt sur la tête et sur la croupe du cheval, il le promène au milieu de toute l'assemblée. A ce spectacle, les assistants poussent de grands gé-

mission
triste
pleure
Ant
dit Na
tagne
taine
le vill
avanta
l'air y
rétabl
vienn
sions d
est qu
catholi
asile,
tion n
mission
tuation
partout
évangé
soit da
Liban
naires
la miss
teur, s
Pères
Charles
tion du
saïem
aussi au
que Na
bles :
de grim
rompus
fait mo
pieds,
dont le
Ajoutez
temps le
été, ou
sur son
ments,
messe;
vision d

misements. A ces cris redoublés succède un triste et morne silence, et chacun se retire pour pleurer et pour prier.»

Antoura (*Sources du rocher*) est ainsi nommé, dit Nacchi, « parce qu'il est voisin d'une montagne pierreuse, d'où l'on voit sortir une fontaine d'eau très-claire et abondante qui traverse le village... Cet établissement nous donne des avantages considérables. Le premier est que, l'air y étant très-sain, il contribue beaucoup au rétablissement de nos missionnaires, qui reviennent toujours très-fatigués des rudes missions dans les montagnes. Un second avantage est que, le pays étant presque tout chrétien et catholique, nous y avons eu en tout temps un asile, si par malheur quelque prompt révolution nous obligeait d'abandonner nos autres missions. Un troisième avantage est que la situation d'Antoura nous met plus à portée que partout ailleurs d'aller faire nos excursions évangéliques, soit dans les villages du Ksaroon, soit dans les montagnes les plus éloignées du Liban et du Ksaroon. » Les premiers missionnaires ayant dédié leur chapelle à saint Joseph, la mission reçut le nom de ce puissant protecteur, sous les auspices duquel travaillèrent les Pères Gravier, Cordier, Huré, le Mole et Charles Nérét, dont on a une intéressante Relation du pèlerinage qu'il fit, l'an 1713, à Jérusalem (1). Le P. Nicolas Treffons se dévoua aussi au service des missions des montagnes, que Nacchi dit être aussi consolantes que pénibles : « Pour y arriver, écrit-il, il est nécessaire de grimper par des chemins escarpés et interrompus par de grosses roches, sur lesquelles il faut monter pour passer outre, et souvent nupieds, pour se tenir plus ferme sur ces rochers, dont le tranchant nous fait beaucoup souffrir. Ajoutez à cela qu'il faut essuyer en même temps les ardeurs d'un soleil qui nous brûle en été, ou marcher sur la neige en hiver, portant sur son dos sa chapelle, c'est-à-dire ses ornements, et ce qui est nécessaire pour dire la messe; de plus, avoir avec soi sa petite provision de chapelets, d'images, de remèdes pour

les malades et nos autres besoins pendant tout le temps de la mission. L'on marche dans cet équipement, le bâton à la main, les jours entiers. Est-on arrivé dans un village où doit être la mission, on la commence sans perdre de temps. Nous y sommes toujours les bienvenus, ayant affaire à un peuple doux, docile, catholique, qui aime la prière et la parole de Dieu. Le temps de la mission se passe à instruire, à prier, à assister les malades, à entendre des confessions ordinairement générales. Elles sont d'autant plus nécessaires, que les curés, dans les grandes fêtes, se contentent de demander à une foule de pénitents qui se présentent à eux, ont de la douleur de leurs péchés; et, sur le simple aveu qu'ils leur en font, sans autre examen, les curés leur donnent l'absolution. Les exercices du matin étant finis par la sainte messe, un des habitants du village ne manque jamais de nous inviter à prendre nos repas chez lui. Ces repas, en carême, ne se prennent qu'après le soleil couché. La frugalité en est toujours inséparable; car ils consistent dans des olives, du blé rôti, des oignons cuits sous la cendre, et dans du riz fort épais. Lorsque nos hôtes veulent se régaler, ils y ajoutent un plat d'huile, dans lequel chacun trempe son pain, qui est un pain plat, insipide, et plus semblable à un gros carton qu'à du pain. Tous ces mets sont posés à terre sur un tapis ou sur une natte, qui tient lieu de table, de nappe et de serviette. Dans ces repas, on ne sait ce que c'est que de manger de la chair, même hors le temps des carêmes, quoiqu'elle ne soit pas défendue aux Maronites. L'usage du vin est rare, quoiqu'il soit ici parfaitement bon. L'après-dîner se passe en conférences particulières dans les maisons, en catéchismes aux enfants, et en autres bonnes œuvres nécessaires dans les missions. Le soir venu, nous nous rendons chez nos hôtes, où nous trouvons leurs familles assemblées et leurs amis particuliers, qui attendent de nous de nouvelles instructions, dont les Maronites ne se lassent jamais. La matière alors de nos entretiens se prend des histoires de l'Ancien Testament et de la Vie des saints, qui leur sont connues : ces histoires donnent lieu de faire d'utiles leçons sur les vertus qu'ils doivent pratiquer selon leurs différents états. L'heure de finir la journée étant venue, nous faisons publiquement la prière

(1) *Lettre du P. Nérét, missionnaire de la Compagnie de Jésus en Syrie, au P. Fleurius, de la même Compagnie, dans les Lettres édifiantes, t. III, p. 107* (édit. in-18).

du soir. La prière faite, chacun se retire chez soi. En nous quittant, ils nous saluent à la mode du pays, c'est-à-dire portant la main à la tête, baisant la nôtre, et nous disant en style oriental : « Nous prions le Seigneur qu'un doux sommeil ferme tes paupières, et donne du repos à ton corps ; que ton bon ange te garde pendant la nuit, et que le soleil, plus beau que jamais, se lève demain pour t'éclairer ! » La fatigue du jour demanderait, en effet, le repos de la nuit ; mais le moyen de l'avoir, ayant pour lit un méchant tapis de poil de chèvre, étendu à plate terre ; étant continuellement interrompu du cri des enfants, qui se fait entendre toute la nuit ; tourmenté en même temps, comme on l'est, d'une armée de petits insectes, qui nous livrent sans cesse une guerre opiniâtre ! Ajoutez à tous ces ennemis du sommeil la fumée d'un feu à demi éteint, qui ne trouve aucune issue pour sortir de la chambre, et qui par conséquent suffoque ceux qui n'y sont par accoutumés. Toutes ces incommodités nous font attendre le lendemain avec impatience. Sitôt qu'il est venu, il faut recommencer les exercices de la mission, et les continuer aussi longtemps que les villages plus ou moins peuplés le demandent. Quelques fatigantes que soient ces missions des montagnes pendant les carêmes, je puis vous assurer, mon R. P., que les favorables dispositions qu'on trouve dans toute la nation maronite, et les fruits qu'on y recueille, nous les rendent non-seulement supportables, mais encore très-consolantes. »

Grégoire XIII avait fondé à Rome un collège pour l'éducation de la jeunesse maronite, si chère au christianisme, et le P. Nacchi parle d'une fondation française dans l'intérêt des Orientaux. « C'est, dit-il, par un zèle aussi pur que fut celui de Grégoire XIII pour la conservation et pour l'augmentation de notre sainte foi, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, prit la résolution, il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'enfants de différentes nations du Levant, Arméniens, Grecs et Syriens, pour être élevés dans notre collège de Paris. L'intention de Sa Majesté était que ces enfants fussent bien instruits de la doctrine catholique, qu'on leur apprît en même temps les sciences humaines ; afin que, après avoir reçu en France une heureuse éducation, ils reportas-

sent dans leur pays un cœur plein de reconnaissance pour le roi leur bienfaiteur et d'estime pour la France ; mais surtout afin qu'on les rendit capables de communiquer à leurs compatriotes les sentiments de religion et de piété qu'ils auraient pris dans le collège de Louis le Grand. Nous apprenons que M. le duc d'Orléans, pour se conformer aux intentions du feu roi, avait d'abord maintenu et protégé cet établissement ; mais que, sur les représentations de M. le marquis de Bonnac, notre ambassadeur à la Porte ottomane, on venait d'y faire un changement. Ce sage et zélé ministre du roi lui ayant représenté qu'il serait beaucoup plus avantageux à la religion et au service de Sa Majesté d'élever à Paris, dans notre collège, de jeunes enfants français destinés à être un jour dans le Levant les interprètes et les drogmans des consuls de la nation française, M. le duc d'Orléans, de l'avis de M. le comte de Toulouse, grand amiral, a ordonné par un arrêt « qu'à l'avenir il sera élevé, dans le collège des Jésuites à Paris, au lieu de douze Orientaux, dix jeunes enfants français, qui seront nommés par Sa Majesté, et pris alternativement de familles de ces sujets habitant dans le royaume, et de celles des négociants, drogmans, ou autres Français, établis dans les Échelles du Levant ; lesquels seront instruits dans ledit collège des Jésuites, et enseignés dans la langue latine à l'ordinaire jusques et compris la rhétorique ; et en même temps dans les langues turke et arabe. » Des drogmans, élevés à Paris par les Jésuites, dont l'institut fournissait à l'Orient des missionnaires si sçés, s'habituèrent dès leur bas âge à la pensée de seconder un jour l'apostolat des maîtres de leur enfance.

Nous avons analysé avec quelque étendue la lettre du P. Nacchi sur les missions de Syrie, parce que nul ne pouvait mieux les présenter sous leur véritable jour. « J'ai l'avantage de les connaître dès ma plus tendre jeunesse, écrit-il à son général : car Votre Paternité sait que je suis né sujet du maître de ce grand empire. Mais je suis redevable à la bonté particulière de Dieu de m'avoir fait naître de la nation maronite, qui a toujours fait une profession publique et non interrompue d'être inviolablement attachée à la religion catholique. C'est le témoignage que tout le monde chrétien

reconnais-
et d'estime
qu'on les
urs compa-
de piété
de Louis le
d'Orléans,
du feu roi,
et établisse-
ons de M. le
adeur à la
re un chan-
du roi lui
plus avan-
sa Majesté
e, de jeunes
jour dans le
ans des conc-
d'Orléans,
ousse, grand
qu'à l'avenir
Jésuites à
t, dix jeunes
omés par sa
e familles de
aume, et de
t, ou autres
du Levant;
et collège des
eque latine à
a rhétorique;
ues turke et
Paris par les
l'Orient des
ent des leur
n jour l'apo-
e étendue la
ns de Syrie,
les présenter
avantage de
re jeunesse;
paternité saït
ce grand em-
bonté parti-
naire de la
ait une pro-
e d'être in-
catholique,
nde chrétien

lui rend avec justice, et que je lui rends avec joie pour mon honneur.» Quoique nous ayons constaté de graves altérations arrivées à certaines époques dans la croyance des Maronites, le P. Fromage prétend, comme Nacchi, que jamais le schisme et l'hérésie n'avaient donné atteinte à leur catholicité (1); il convient seulement que des abus s'étaient glissés jusque dans le sanctuaire. Joseph Assemani, Maronite de naissance, élevé à Rome dans le séminaire de sa nation, fut chargé d'aller, en qualité d'abégat apostolique, travailler à leur réforme. Il présida le concile national, célébré en 1736 au monastère de Louaisé. Le P. Fromage, qui prononça le discours d'ouverture, fait observer que les missionnaires se placèrent selon leur ancienneté dans le pays : c'est-à-dire, les Pères de Terre sainte immédiatement après les évêques, de leur côté; puis les Jésuites; ensuite les Capucins; et les Carmes, comme les derniers venus, eurent la dernière place. Cette observation sert à résoudre les incertitudes chronologiques, qui pourraient résulter de l'ordre dans lequel nous avons été conduit à parler de l'établissement des trois derniers instituts en Syrie. Pierre Fromage, né à Laon le 12 mai 1678, et formé au noviciat de la Compagnie de Jésus à Nancy, avait eu de bonne heure le goût des missions. Il ne se borna point à évangéliser de vive voix divers pays de l'Orient; mais, afin de fournir un aliment à la piété des Orientaux, il établit une imprimerie arabe au monastère de Saint-Jean-Baptiste, dit Chovair, dans la montagne des Druses, et fit venir, à grands frais, de Rome, des caractères, des presses et des ouvriers. Dans une lettre adressée au P. Oudin, il nous apprend lui-même que les ouvrages composés ou traduits par lui en arabe s'élevaient au nombre de vingt-cinq; mais les *Lettres édifiantes* (2) disent de ce serviteur de Dieu : « Il a enrichi l'Orient de trente-deux volumes de nos meilleurs ouvrages français, qu'il a traduits en arabe. Il a établi des catéchismes publics dans

les trois églises d'Alep; il a appris aux prêtres maronites à prêcher; il a dirigé deux congrégations, qui entretenaient la ferveur dans cette grande ville, et il a contribué plus que personne à l'érection d'un monastère qui sera à jamais un asile pour l'innocence et la piété.» En effet, à la demande des Pères de Louaisé, douze femmes pieuses furent autorisées à créer, près Antoura, un couvent de la Visitation, destiné à recevoir ou à élever les veuves ou les filles des catholiques. Fromage ne survécut que peu d'années à la célébration du concile. Pendant le cours de sa dernière maladie, on l'entendit souvent s'écrier : « Ha ! le bon maître que le Dieu que nous servons ! » Touché d'un si consolant spectacle, chacun disait en sortant : « C'est un saint. » Il mourut le 15 décembre 1740, âgé de soixante-cinq ans, et son enterrement eut plutôt l'air d'un triomphe que d'une pompe funèbre. « Nous perdons plus que vous, disaient les catholiques aux Jésuites. C'est un frère qui vous est enlevé; et nous, nous perdons un père. »

Mission du Caire. — Le supérieur général des missions de Syrie eut sous sa direction un sixième établissement, lorsque Louis XIV, toujours attentif à ce qui pouvait procurer la gloire de Dieu dans les pays même les plus éloignés de ses États, dit le P. Nacchi (1), eut jugé à propos, l'an 1698, d'envoyer des missionnaires en Égypte; contrée que Colbert avait fait récemment explorer par le Dominicain Jean-Michel Wanaleben, et qui fut alors comprise parmi les missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant (2). De Maillet, consul de France au Caire, reçut ordre d'y préparer aux Jésuites une habitation et les moyens d'y remplir leur ministère (3). L'un d'eux fut Charles-François-Xavier Brévedent. Né à Rouen d'une famille distinguée, il avait un courage à l'épreuve des plus grands dangers, un désir ardent de travailler à la conversion des âmes et de souffrir beaucoup pour la gloire de Jésus-Christ, un esprit pénétrant et cultivé par l'étude de la théologie et des mathématiques. Une Dissertation physico-mathé-

(1) *Lettre du P. Fromage, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Lecamus, de la même Compagnie, procureur des missions du Levant, avec la Relation d'un concile national tenu chez les Maronites, le 30 septembre 1736, dans les Lettres édifiantes, t. III, p. 110, édit. in-18.*

(2) T. III, p. 101, édit. in-18.

(1) *Lettres édifiantes, t. I, p. 110, édit. in-18.*

(2) *Ibid.*, Préface, p. xij.

(3) *Lettre du P. Sicard, missionnaire en Égypte, à S. A. S. Mgr. le comte de Toulouse, dans les Lettres édifiantes, t. VIII, p. 4, édit. in-18.*

matique, qu'il publia en 1685, lui donna de la réputation parmi les savants. Il demanda quelques années après à ses supérieurs la permission de se consacrer aux missions, et il le fit avec tant d'instances qu'on ne crut pas devoir s'opposer à une vocation si sainte. Il travailla pendant plus de dix ans dans les îles de l'Archipel et en Syrie : il y donna une haute idée de sa vertu, et fut l'instrument de conversions si surprenantes que sa mémoire est en bénédiction dans ces contrées. Sa douceur et ses paroles pleines d'onction engageaient les plus endurcis à quitter leurs désordres, les hérétiques les plus opiniâtres à abjurer leurs erreurs. On le regardait comme un véritable apôtre. Il portait si loin ses austérités, que, dans ses courses évangéliques, sa nourriture se bornait à un peu de son détrempé dans de l'eau, avec quelques herbes ou quelques racines. Il couchait sur la dure, passait toutes les nuits deux ou trois heures en oraison, et multipliait tellement ses mortifications que ses supérieurs, avertis qu'il ne pourrait pas longtemps soutenir un genre de vie si austère, furent obligés de modérer la rigueur de sa pénitence, pour ne pas perdre un homme si utile à la mission. Son union avec Dieu était presque continuelle : il ne parlait que de la bonté et de la miséricorde du Seigneur, et il le faisait d'une manière si vive qu'on ne pouvait l'entendre sans en être pénétré. Il comptait pour rien sa santé et sa vie, quand il s'agissait du salut du prochain. Pendant qu'il demeura au Caire, et que la peste désola l'Égypte, il se dévoua au service des pestiférés avec un courage et un zèle qui édifièrent également les chrétiens et les infidèles. Charles Poncet (1), chirurgien franco-comtois, qui le connut au Caire, dit que sa réputation était si grande, qu'il passait pour un homme favorisé de Dieu par des grâces extraordinaires, et même par le don des miracles et de prophétie. « C'est, ajoute-t-il, l'idée que je m'en étais alors formée sur le bruit commun, mais dont je connus parfaitement la vérité dans la suite par diverses prédictions qu'il fit soit de sa mort, soit de plusieurs autres choses qui me sont arrivées de la manière dont il me les avait pré-

dit. » Un des plus ardents désirs de P. Brévedent était de répandre son sang pour Jésus-Christ, à l'exemple de plusieurs Jésuites qui avaient eu le bonheur de mourir en Abyssinie pour la défense de la foi et de la primauté du Siège de Rome. Ce désir ardent le fit pénétrer avec joie dans une mission, autrefois féconde en martyrs, et dont il convient, avant d'aller plus loin, de résumer l'histoire.

CHAPITRE V.

Missions des Jésuites, des Capucins et des Franciscains réformés en Abyssinie.

Melec Segued ayant demandé au Pape un patriarche, Alfonso Mendez, Jésuite portugais, homme d'un grand savoir, dit Bruce (1), fut sacré à Lisbonne, le 25 mai 1624. On lui donna deux coadjuteurs : le premier, avec le titre d'évêque de Nicée, et droit de succession immédiate, fut Jacques Sicon, professeur de théologie, d'abord à Coimbra, puis au collège Romain; le second, Jean de la Rocca, de Lisbonne, eut le titre d'évêque d'Hierapolis. Mais aucun des deux ne parvint en Abyssinie : Sicon périt dans la traversée, et Jean de la Rocca, arrivé à Goa, fut contraint d'y rester. Le P. Apollinaire Almeida, de Lisbonne, les remplaça. Afin que personne ne fût surpris des honneurs que le Négous se proposait de rendre au patriarche, ce prince publia, quelque temps après sa conversion, une déclaration où il en expliquait les motifs (2). Les derniers abounas n'y étaient pas épargnés : on y dépeignait leur mauvaise conduite et leurs vices avec les traits les plus vifs. Dès que Melec Segued et le ras Sela-Christos, son frère, furent informés de la nomination de Mendez, ils lui écrivirent de hâter son arrivée, et d'amener avec lui de nombreux ouvriers. Le Négous indiquait qu'on pouvait entrer dans ses États, en allant par Dankali; mais le secrétaire, au lieu de Dankali, écrivit Zeila, erreur qui

(1) Relation abrégée du voyage que M. Charles Poncet, médecin français, fit en Éthiopie en 1696, 1699 et 1700, dans les Lettres édifiantes, t. v, p. 146, édit. in-18.

(1) Voyage aux sources du Nil, t. iv, p. 189.

(2) Ibid., p. 181. Lobo, Relation historique d'Abyssinie, p. 301.

(1) Lobo
(2) Tan
profusion

le P. Brève-
Christ,
avaient en
pour la dé-
du Siège de
er avec joie
en martyrs,
ua loin, de

Franciscains

le Pape un pa-
e portugais,
ruce (1), fut
On lui donna
le titre d'é-
mission immé-
eur de théo-
is au collège
occa, de Lis-
érópolis. Mais
yssinie : Sico-
de la Rocca,
rester. Le P.
les remplaça.
des honneurs
re au patriar-
emps après sa
en expliquait
as n'y étaient
eur mauvaise
traits les plus
Sela-Christos,
omination de
r son arrivée,
s ouvriers. Le
nter dans ses
le secrétaire,
a, erreur qui

devait coûter la vie aux Pères François Machado et Bernard Pereira (1). Du reste, le bon accueil promis au patriarche et à ses compagnons ne diminuait pas la difficulté de pénétrer en Abyssinie, quelque route qu'on suivit. La voie de terre n'offrait pas de moindres dangers que celle de mer. Cette considération décida Mendez à partager sa troupe en deux Landes. Quatre Jésuites allèrent par mer, et quatre suivirent la voie de terre. Les premiers furent les plus heureux, bien que le bacha de Massacouah ne consentit à les laisser passer qu'après que le Négous lui eut envoyé un seurs, ou âne sauvage, animal fort estimé dans ces contrées, et dont les plus beaux ne se trouvent qu'en Abyssinie. Les quatre religieux qui prirent la voie de terre ignoraient jusqu'au nom des peuples chez lesquels ils devaient passer. Ils se divisèrent encore : deux choisirent la route de Zeila, les deux autres celle de Mélinde. Le roi de Zeila fit jeter les Pères François Machado et Bernard Pereira (2) dans un cachot, où ils languirent longtemps ; et, insensible aux offres du Négous, qui acceptait d'avance toutes les conditions pour obtenir leur liberté, il ordonna de leur trancher la tête. Les deux autres, ayant pris la route de Mélinde, s'avancèrent fort avant dans les terres, chacun par un chemin différent ; mais, au bout de plusieurs mois, ils retournèrent sur leurs pas, allèrent rejoindre le patriarche à Baçaim, et débarquèrent avec lui à Baylour, dans le royaume de Dankali. Après une marche de six semaines à travers des déserts brûlants, et infestés par les Gallas, ils arrivèrent, le 17 juin 1626, au pied des montagnes de Duan, où ils rencontrèrent le P. Emmanuel Baradas, un neveu du Négous, plusieurs notables abyssins, et des Portugais qui les attendaient depuis longtemps. Le 21 juin, ils étaient à Frémone, lieu sanctifié par les sueurs et la bienheureuse mort d'André Oviédo.

Melec Segued se trouvait à une grande distance et à la guerre ; l'hiver, d'ailleurs, venait de commencer ; et durant cette saison il est impossible de voyager, à cause des pluies continuelles qui font déborder les rivières, sur les-

quelles on ne rencontre ni ponts ni bateaux. Pour ne pas rester oisifs, les apôtres firent quelques missions aux environs de Frémone. Le maître de la maison bénissant leurs travaux, ils eurent une abondante récolte. Ils allaient de village en village, et dressaient leur tente et leur autel portatif sous de grands arbres. « Là, mon compagnon et moi, écrit le P. Jérôme Lobo (1), chacun au pied d'un arbre, nous commençons, tous les jours avec le soleil levé, à instruire et à catéchiser ces nouveaux catholiques, et à leur faire faire abjuration de leurs erreurs ; et, quand nous étions bien las de leur parler, nous faisons ranger par files ceux que nous croyions en état de recevoir le baptême ; nous leur faisons faire des actes de foi et de contrition ; et, allant par les rangs avec de grandes cruches d'eau, nous les baptisons tous suivant la forme et la manière que l'Église prescrit. Comme le nombre en était fort grand, nous criions tout haut : « Ceux d'un tel rang s'appellent Pierre, ceux-là Antoine. » Nous en unions de même avec les femmes, que nous avions soin de séparer d'avec les hommes ; nous disions : « Telles femmes s'appellent Marie, celles-là se nomment Anne, » et ainsi du reste. Comme nous les baptisons sous condition, nous avions soin de les confesser ; puis nous disions la messe sur les onze heures, et nous les communions. La messe dite, nous recommençons à instruire, à catéchiser, à recevoir des abjurations, et nous ne prenons aucun repos. A peine même avions-nous le loisir de manger un morceau sur le soir, car nous ne faisons qu'un repas par jour. » Les prêtres et les religieux schismatiques cherchèrent à arrêter le mouvement. Ils faisaient des missionnaires le portrait le plus hideux, les accusant d'entraîner à leur suite les malédictions de Dieu et des nuées de sauterelles, insectes voraces qui venaient de ravager l'Abyssinie. D'abord le peuple ajouta foi à ces discours ; mais il ne tarda pas à reconnaître que les sauterelles n'arrivaient pas après le passage des Pères, et il se convainquit ainsi de l'imposture. Mendez, de son côté, avait convoqué à Gorgora un synode, où il fut décidé qu'on élèverait au plus tôt aux ordres sacrés les indigènes qui en

(1) Lobo, *Relation historique d'Abissinie*, p. 15.

(2) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et illa profusionem militans*, p. 190.

(1) *Relation historique d'Abissinie*, p. 84.

seraient trouvés dignes, et qu'on réitérerait sous condition l'ordination des prêtres, à cause des fortes raisons qu'on avait de révoquer en doute la validité de celle qu'ils avaient déjà reçue.

Le Négous, ayant heureusement terminé la guerre, se hâta d'aller trouver le patriarche. Arrivé avec son armée dans une ville voisine de la demeure de Mendez, il envoya, pour l'aller chercher et le conduire avec honneur, un détachement de quinze mille hommes, avec son fils, son frère, les vice-rois et l'élite des grands de la couronne. Le patriarche, revêtu de ses ornements pontificaux, était monté sur un cheval blanc⁽¹⁾, richement caparaçonné, et dont les neveux du Négous tenaient la bride. Six vice-rois portaient un parasol étincelant d'or et de pierreries. Meleo Segued attendait le prélat dans une église dédiée à la Vierge. A l'approche de Mendez, il se lève, l'embrasse, tombe avec lui à genoux devant l'autel, et tous deux rendent de solennelles actions de grâces au Seigneur. Le patriarche adresse à la multitude innombrable qui était accourue une courte, mais pathétique, allocution. Le Négous le conduit ensuite dans son palais, et fixe avec lui, pour l'année suivante 1826, le jour où, dans l'assemblée générale de tous les ordres de l'empire, on reconnaîtra la suprématie du Pontife romain, et on embrassera la foi de l'Eglise catholique. Ce jour est le plus heureux qui ait lui sur l'Abyssinie. Dans une vaste salle du palais, on voyait, d'un côté, le monarque, les princes, les chefs militaires, les gouverneurs des villes, les moines avec leurs archimandrites, et un peuple immense; de l'autre, le patriarche et ses missionnaires, avec la noblesse portugaise. Un trône magnifique y était dressé, et on y avait placé deux sièges. Mendez, ayant pris celui qui se trouvait à gauche, expose en peu de mots l'objet de cette assemblée. Il parcourt les différents points de la foi catholique, sur lesquels les Abyssins diffèrent de croyance. Il rappelle l'origine de l'Eglise d'Abyssinie, qui reconnaît pour son apôtre saint Frumence, envoyé par saint Athanase l'an de Jésus-Christ 327 : « Alors, dit-il, elle croyait et professait ce qu'Athanase a cru et consigné dans ses écrits. »

Il rappelle aussi les ambassades que les souverains de l'Abyssinie ont, à plusieurs reprises, envoyées à Rome. Un des notables de l'assemblée répond au nom du Négous, et déclare que ce prince a résolu de suivre la foi de l'Eglise romaine et d'en faire profession au nom de tout son peuple. A ces mots, Meleo Segued se lève. La main placée sur le livre des Evangiles ouvert, il prononce ce serment : « Nous, sultan Segued, empereur d'Ethiopie, croyons et confessons que Jésus-Christ a établi saint Pierre prince de ses apôtres et chef de l'Eglise universelle, et qu'il lui a donné la primauté sur toute la terre. De plus, nous croyons et confessons que le souverain Pontife, élu légitimement, est le véritable successeur de saint Pierre, et qu'il a le même pouvoir, la même dignité, et la même primauté sur l'Eglise universelle. Enfin, nous promettons, voyons et jurons une obéissance et une fidélité sincères à notre très-saint Père et Seigneur Urbain VIII, Pape par la divine Providence; et nous mettons à ses pieds, avec une soumission entière, notre personne, nos héritiers et tout notre empire. Qu'ainsi Dieu et les saints Evangiles nous soient en aide ! » A l'exemple du Négous, tous les princes font le même serment. Facilidas ou Basilides, son fils aîné et son héritier présomptif, met le comble à l'enthousiasme, en s'écriant qu'il persévéra jusqu'au dernier soupir dans la foi de Rome, qui est celle de son père. Le ras Sela Christos, frère du Négous, dégainant son épée et la tenant levée, proteste qu'il sera fidèle à Meleo Segued et à son fils, tant que ces princes le seront eux-mêmes à leurs serments; qu'autrement il tournera son glaive contre eux. Des édits sévères défendent d'embrasser une autre foi que la foi romaine.

Le bruit de la renaissance de l'Eglise catholique en Abyssinie, se répandant bientôt en Europe, allume dans le cœur de tous les Jésuites un brûlant désir de se consacrer à cette mission. Quatre Pères italiens se hâtent de prendre la route du Caire; mais les Turcs les arrêtent longtemps dans leur voyage. Cinq autres, qui partent de Lisbonne, portent le *pallium* au patriarche. Meleo Segued lui donne Enfrax avec tout son territoire; et Mendez choisit sa demeure à Depsan, à une lieue de Dancas, séjour ordinaire du Négous, et à égale distance du lac de Dembéa. Le monarque fonde plusieurs mai-

(1) *Quadrupède blanc*. Peut-être un âne blanc.

les sou-
repre-
des de
et déclare
foi de l'é-
on au nom
Melec Segued
des Evan-
ant : « Nous
crojons et
saint Pierre
lie univer-
té sur tout
confessons
nement, est
ro, et qu'il
i, et la même
Enfin, nous
obéissance et
saint Père et
divine Pro-
ds, avec une
e, nos héri-
Dieu et les
! ». A l'exem-
ont le même
on fils aîné et
semble à l'en-
bévéra jua-
e Rome, qui
ristos, frère
tenant levé,
gued et à son
eux-mêmes à
ournera son
res défendent
i romaine.
Église catho-
sientôt en Eu-
us les Jéni-
crer à cette
tent de pren-
Turks les ar-
Cinq autres,
e pallium au
Enfraz avec
noisit sa de-
ancas, séjour
stance du lac
lusieurs mai-

sons pour les missionnaires dans ces diverses provinces, et à Frémone un séminaire qui réunit bientôt l'élite des Abyssins. Mendez donnait à tous l'exemple d'un zèle infatigable. Devenu très-habile dans la langue gheez, il consacrait à composer des livres les courts instants qu'il pouvait dérober à l'exercice de ses fonctions : il parvint à publier les six premiers conciles, avec des notes où les principales erreurs des Abyssins étaient réfutées ; il rédigea aussi un Catéchisme dans l'idiome local. Après avoir ainsi préparé les voies, il commença sa visite pastorale, qui lui demanda plusieurs années. Il visita d'abord la province de Woggara, où il trouva soixante-dix églises et quelques monastères : il y confirma quarante mille chrétiens. Ce nombre fut bien plus grand encore dans les autres provinces. Les missionnaires imitèrent le dévouement du patriarche dans les contrées où ils étaient disséminés : mais, comme ils ne pouvaient suffire à recueillir une moisson si abondante, ils choisirent des moines et des prêtres d'une vertu signalée, qu'ils chargèrent de parcourir les provinces, en annonçant en tous lieux la doctrine du salut. Leur qualité d'indigènes et la connaissance plus parfaite qu'ils avaient de la langue faisaient accueillir par plusieurs leur ministère avec plus de bienveillance. En peu de temps, ils réunirent dans les greniers du Père de famille une riche récolte. Dans la province de Dembea, ils reçurent quatre mille abjurations ; dans celle de Woggara, vingt-deux mille ; trente mille dans la pays du Baharnagash, et un plus grand nombre encore dans celui des Agows. Dans une province, un seul moine ramena dix-sept mille hérétiques au sein de l'unité. De tels succès ne furent obtenus qu'au prix des plus grands dangers. Deux prêtres auxquels un district du Tigré était échu en partage commençaient à évangéliser un village, lorsque le chef ordonna de les assommer. Les moines et les prêtres qui ne se convertissaient pas se distinguaient par leur haine contre l'Église catholique. Soixante moines d'un monastère, où l'édit du Négous fut promulgué, aimèrent mieux se précipiter du haut d'un rocher que d'obéir aux ordres de leur souverain. Dans un combat entre les hérétiques et les troupes de Melec Segued, six cents religieux ou religieuses se mirent à la tête des re-

belles. Ils s'avancèrent les premiers, portant sur leurs têtes des pierres d'autel, et affirmant aux peuples trop crédules que les catholiques se mettraient d'eux-mêmes en déroute et s'enfuiraient à la seule vue de ces pierres. Comme ils furent les premiers tués, leur mort ne contribua pas peu à déromper ces hommes simples et ignorants.

La prospérité dont jouissait l'Église d'Abyssinie était néanmoins trop entière, pour qu'elle ne fût pas bientôt interrompue. L'erreur, la superstition, la dissolution des mœurs, avaient jeté, pendant le cours de plusieurs siècles, de profondes racines : elles ne pouvaient pas être extirpées en si peu de temps ; elles se ranimèrent, et les épines étouffèrent le bon grain. Aux années de paix et de triomphe dont nous avons tracé le tableau, succédèrent des années de persécution et de deuil. Une femme voluptueuse causa la ruine de la religion catholique en Abyssinie. Lorsqu'on remonte à la source des maux qui, à différentes époques et dans diverses contrées de l'univers, ont affligé l'Église, on trouve toujours une origine impure. Tecla Georgis, vice-roi du Tigré, avait épousé une fille du Négous, dont la conduite était plus que légère. Georgis s'en plaignit à Melec Segued, qui l'avait accueillie dans son palais, où elle vivait avec le complice de ses désordres. Il pria le monarque, ou de corriger sa fille, ou de permettre qu'il la mit en jugement, afin que, si ce qu'on rapportait d'elle n'était pas vrai, elle pût se justifier. Mais le Négous aveuglé ne fit aucun cas des plaintes de son gendre. Ce déni de justice plongea d'abord Georgis dans la plus noire mélancolie. Bientôt, la colère succédant à la tristesse, il apostasia, et se déclare chef de parti. Ceux des moines qui ne s'étaient pas convertis saisissent cette occasion de souffler le feu de la révolte, et courent d'église en église, prêchant contre Melec Segued et contre la religion catholique. Le massacre de tous les missionnaires est résolu : afin de fixer à jamais Georgis dans le parti de la rébellion, et de lui ôter tout espoir de pardon, on le força de porter le premier coup. Mais les missionnaires, prévenus à temps, échappent aux poursuites. Georgis tourne alors sa fureur contre Jacques, son confesseur, élevé dans le séminaire de Frémone, et l'un des meilleurs maîtres de la vie spirituelle qu'il y eût en Abyssinie. Il se le fait amener, pieds et mains liés,

au milieu du camp; il lui porte un coup; aussitôt les conjurés percent le martyr de leurs épées, et ceux qui n'ont pu le frapper vivant viennent tremper dans son sang la pointe de leurs dards; ils jurent tous de ne pas déposer les armes avant qu'on ait aboli la religion catholique dans l'empire, et chassé ou fait mourir ceux qui la professent. Tous les objets de dévotion que l'on trouve, médailles, crucifix, reliques, sont brûlés. Le Négous, instruit de cette révolte, reconnaît trop tard combien a été coupable sa fausse tendresse pour une fille qui se déshonore: il ne lui reste d'autre parti que de repousser la force par la force. Keba Christos, catholique zélé, est investi de la vice-royauté du Tigré, et marche à la tête de troupes nombreuses pour en prendre possession. Les deux armées se cherchaient: on n'est pas longtemps sans en venir aux mains, et les rebelles sont entièrement défaits. Trois jours après la bataille, Tecla Christos est trouvé dans une grotte où il s'était caché: conduit au camp du Négous, il est condamné à être pendu. Le zèle ardent et peu éclairé du gouverneur d'une autre province ne tarda pas à exposer la religion à de nouveaux périls. C'était le vice-roi du Lasta, pays hérissé de montagnes affreuses, et favorable aux projets séditionnels. Les Agows du Lasta ne restaient tranquilles qu'autant qu'on ne touchait pas à leur indépendance. Le Négous avait recommandé au vice-roi de les amener à la foi catholique: ils avaient eux-mêmes demandé des missionnaires. La douceur et la persuasion auraient triomphé de ce peuple fier, et indomptable par la force; mais le gouverneur publia un édit sévère, dont il essaya de procurer l'exécution par des amendes et des supplices. Ces farouches montagnards courent aux armes, taillent en pièces, à plusieurs reprises, les troupes du vice-roi, composées de la fleur des guerriers abyssins, et se déclarent les implacables ennemis de la foi catholique. Animés par cette victoire, les schismatiques font de vives instances auprès du Négous pour obtenir le rétablissement de l'ancienne liturgie. Mendez l'avait supprimée, parce qu'elle fourmillait d'erreurs. Par égard pour le prince, qui le désirait, il la rétablit après l'avoir corrigée. Ses adversaires triomphaient, lorsqu'une heureuse circonstance changea de nouveau la face des affaires. Le P. Apollinaire Almeida, nommé coadjuteur du pa-

triarche, venait, après deux années de voyage, d'arriver en Abyssinie, sur la fin de décembre 1630. Il était porteur de trois lettres d'Urbain VIII, la première adressée au Négous, la deuxième à son fils Basilides, la troisième à Mendez. Un Bref, joint à ces lettres, accordait, pour l'année 1631, à l'Abyssinie, le jubilé publié à Rome en 1625. Melec Segued reçut, avec la joie la plus vive et la vénération la plus filiale, ces témoignages de la sollicitude et de la bienveillance du Chef de l'Eglise. Le jubilé s'ouvrit, et produisit des fruits abondants. Des provinces entières, qui jusqu'alors étaient restées indifférentes, commencèrent à s'ébranler, et de nombreuses conversions s'y opérèrent.

Cependant Basilides, déjà avancé en âge, soupirait après une couronne qui ne pouvait lui manquer après la mort de son père; il trouvait à redire à tout ce que faisait Melec Segued, blâmait sa conduite, et donnait souvent des ordres contraires aux siens. S'il avait embrassé la religion catholique, c'était plutôt un acte de complaisance que le fruit de la conviction de l'esprit et de l'entraînement de la volonté. Plusieurs Abyssins, qui avaient agi par le même motif, n'attendaient qu'une occasion favorable pour faire profession publique de leurs anciennes erreurs et se réunir à l'Eglise schismatique d'Alexandrie. Le plus passionné de tous était Serca Christos, vice-roi du Gojam, homme cruel et dissimulé, qui, connaissant les dispositions secrètes de Basilides, le porta à accepter le titre de chef de la conspiration. L'empressement de Serca Christos fit échouer le complot. Découvert et traduit devant Melec Segued, il lui dévoila ses complices et leur chef. Le Négous, consterné des desseins perfides de son fils, et craignant d'aigrir encore plus cet esprit jaloux et turbulent, ne montra plus le même zèle, et sentit son courage faiblir. Il publia un édit qui permettait de retenir tous les rites anciens. Les réclamations du patriarche n'aboutirent qu'à lui arracher la promesse de corriger ce qu'ils auraient de contraire à la vraie foi. Ce prince était alors occupé à soumettre les Agows du Lasta, dont l'appui faisait toujours la principale force des schismatiques. Il y réussit au delà de son attente. La victoire signalée qu'il remporta semblait annoncer de nouveau le triomphe de la religion catholique, parce que Melec Segued et

ses principaux officiers s'étaient engagés par vœu à ne rien négliger, s'ils étaient vainqueurs, pour en assurer l'établissement dans toute l'Abbyssinie : mais il en fut bien autrement. Le lendemain du combat, Melec Segued visite le champ de bataille. Quelques officiers, partisans secrets du schisme, saisissent cette occasion. « Prince, lui disent-ils, ceux que vous voyez étendus morts, quoique rebelles, quoique bien dignes de perdre la vie, sont néanmoins vos sujets. Dans ces monceaux de cadavres, vous voyez de nombreux serviteurs, d'anciens amis, des parents. Ce carnage, c'est la religion nouvellement introduite qui l'a causé ; et elle en causera de plus sanglants, de plus affreux encore, si vous n'y avisez. Gardez-vous de croire que la guerre soit terminée : ce n'est là que le commencement de plus grands désastres. Partout le peuple frémit, et redemande la foi d'Alexandrie, qu'il avait reçue de ses ancêtres. Vous connaissez, prince, l'audace et la fureur de la multitude : elle ne respecte rien, pas même les rois, surtout lorsqu'il s'agit de religion. Pour nous, jamais nous ne vous abandonnerons : mais, seuls contre toutes les provinces, à quoi aboutiront nos efforts ? Déjà, et nous ne l'avons appris qu'avec la plus vive douleur, plusieurs d'entre les chefs, et le plus grand nombre des soldats, ont déserté vos drapeaux ; les autres suivront bientôt leur exemple, si vous continuez à écouter les docteurs étrangers. Que la foi romaine soit plus sainte, nous l'accorderons, quoique vous n'ignoriez pas, prince, que des personnes très-habiles le mettent en doute. Qu'une réforme dans les mœurs soit nécessaire, nous l'avouerons encore ; mais il faut y procéder avec douceur, et attendre que les esprits soient mieux préparés. Ne pas en suspendre maintenant la poursuite, c'est courir à une ruine certaine ; c'est vous perdre, et perdre l'empire. » Les Négous d'Abbyssinie étaient les créatures de l'armée, et les serviteurs des commandants des troupes ou des gouverneurs des provinces, qui les renversaient facilement du trône, quand ils voulaient. D'ailleurs, pour tout prince, l'alternative de sacrifier sa couronne ou sa religion est une position critique et glissante, une épreuve délicate et dangereuse : bien peu ont une foi assez vive, et l'âme assez généreuse, pour préférer la religion au sceptre. Aussi Melec Segued,

ébranlé par le discours de ses officiers, et par les prières menaçantes de son fils, qui appuyait leur demande, permit qu'on réunît tous les corps de l'État, afin que la question, discutée en leur présence, fût décidée à la majorité des suffrages. On eut soin d'éloigner de l'assemblée le patriarche et les missionnaires. Les schismatiques triomphèrent, et la religion catholique fut proscrite. Elle trouva néanmoins des disciples dignes des premiers siècles, et de généreux défenseurs, qui, en présence de cette multitude, et même au milieu des camps, protestèrent qu'ils n'abandonneraient jamais la foi qu'ils avaient embrassée. Le patriarche, accusé comme chef de sédition, reçut défense de prêcher à l'avenir, et on assigna aux missionnaires une ville où ils devaient attendre leur embarquement pour les Indes. Ce fut un triste spectacle que de les voir s'éloigner des églises, dont la plupart étaient leur ouvrage, et du troupeau qui leur avait coûté tant de fatigues et de sacrifices. Basilides fit publier, le 14 juin 1632, un édit qui ordonnait d'embrasser la foi d'Alexandrie. L'infortuné Melec Segued, père de l'apostat, témoin des excès auxquels sa faiblesse conduisait son peuple, et livré aux plus poignants remords, ne pouvait plus prendre ni nourriture ni sommeil. S'apercevant des progrès du mal, il appela le P. Diégo de Matos, renouvela devant lui la promesse de rétablir le culte catholique s'il recouvrait la santé, mais expira entre ses mains, le 26 septembre 1632, dix années après sa conversion. Il était âgé de soixante et un ans, et en avait régné vingt-huit.

Dès lors, Basilides ou Facilidas, qui prit aussi le nom de sultan Segued, ne garde plus de mesure. Son premier soin est d'emprisonner ses frères ; ils étaient vingt-cinq : il les fait tous périr par le fer ou par le poison. Il redoutait le courage et les talents du ras Sela Christos, son oncle : il le dépoille, et le relègue dans un désert. Il reconnaît pour abouna un aventurier égyptien, qui se disait envoyé par le patriarche d'Alexandrie : plusieurs doutaient s'il était prêtre ; mais, hérétique fougueux et flatteur, cet homme sans lettres plaît au Négous. Le nouvel abouna déclare qu'il ne pourra rester en Abbyssinie, si les Jésuites y demeurent : ces Pères entendent donc confirmer l'ordre de leur exil. Mendez adresse aussitôt à Basilides une lettre

à la fois respectueuse et pleine de force. Il le prie de lui indiquer pour quelle faute les Jésuites sont chassés, afin qu'il puisse répondre pertinemment au souverain Pontife et aux princes catholiques qui le lui demanderont. Il sollicite ensuite la convocation d'une assemblée où le Négous réunira ses prêtres, les moines les plus savants et les principaux Abyssins, afin d'examiner avec les missionnaires, en sa présence, la vérité de la religion catholique. Mais les fauteurs du schisme, connaissant la capacité et l'érudition de Mendez, n'ont garde de commettre avec lui leur nouveau chef; et ils déterminent Basilides à refuser cette controverse publique comme inutile, puisque, disent-ils, la question est jugée. Ils redoublent d'ardeur pour presser le départ des Jésuites, qui reçoivent, au mois de mars 1633, l'ordre de se rendre de Dancas à Frémone. On n'admet d'exception que pour le P. Louis Azevedo, vieillard vénérable, courbé sous le poids des travaux et des infirmités, et qui avait passé vingt-huit ans dans cette pénible mission : mais il ne devait survivre que quelques mois à la sentence portée contre ses frères. Ceux-ci, avant de s'éloigner, confient la garde de leur troupeau à des prêtres et à des moines aussi habiles que zélés. Cette précaution ne les rassure pas encore : ils se décident à rester en Abyssinie, quels que soient les périls auxquels ils s'exposent ainsi. Ils n'ignorent pas, d'ailleurs, qu'on veut les livrer aux Turks. Le baharnagash Jean Akay se maintenait depuis longtemps dans l'indépendance : ils se mettent sous sa protection, et en sont bien accueillis. Dès que le Négous en est informé, il envoie un corps de troupes, que celles d'Akay forcent à la retraite. Reconnaissant qu'il ne réussira point par la violence, il a recours à la prière, invite le protecteur des Jésuites à les faire partir pour l'Inde, et mêle les promesses les plus flatteuses à la menace de fondre sur lui, en cas de refus, avec toute son armée. Ce message, appuyé par les démarches des parents et des amis d'Akay, l'ébranle. Les Jésuites ne tardent point à s'apercevoir que l'esprit de leur protecteur est changé à leur égard : ils comprennent dès lors qu'ils ne peuvent plus demeurer tous en Abyssinie, et que le plus grand nombre doit s'embarquer. Le P. Apollinaire Almeida, évêque de Nicée, est désigné, avec six Jésuites, pour rester ; et Akay

en retient deux chez lui, après les avoir fait habiller comme les autres Portugais qui sont à son service et dans ses troupes. Il donne au patriarche, et aux Pères qui l'accompagnent, des lettres de recommandation pour le gouverneur turk de Massaouah, port de la mer Rouge, vers lequel un détachement de six cents hommes les conduit. Les schismatiques avaient déjà fait croire aux Turks que les Jésuites emportaient avec eux tout l'or de l'Abyssinie : aussi, on les fouille avec rigueur; mais on ne trouve que deux calices et quelques reliquaires de peu de valeur. Le bacha, de qui Massaouah dépendait, résidait à Souakim. Homme violent et cupide, il s'emporte en voyant ces étrangers pauvres, en hail-lons, dénués de tout. Il avait dit plusieurs fois, avant leur arrivée, qu'il mourrait content quand il les aurait tous tués de sa propre main : c'était bien ce dont Basilides l'avait prié. Mais, encore plus avide d'argent que de sang, il songe que les Portugais pourront racheter les captifs à haut prix, et il fait dire aux Jésuites de choisir entre la mort et une rançon de trente mille écus, qu'il réduit successivement à vingt et à quinze mille, ne les menaçant de rien moins que de les faire empaler, si la somme n'est pas comptée sur l'heure. Quelques-uns de ses confidents, qui connaissent sa brutalité, et l'impuissance où sont les Jésuites de le satisfaire, tâchent de l'adoucir, dans la crainte que, si on tue les Jésuites, des navires portugais ne viennent bientôt venger leur mort : ils offrent même d'avancer la somme exigée, ne demandant d'autre caution que la parole des Pères. Enfin, il se contente de quatre mille trois cents écus, fournis par les marchands portugais, à la condition que les Jésuites s'embarqueront dans deux heures. Puis, changeant tout à coup de résolution, il fait dire par son trésorier que trois des plus considérables demeureront en otage, et que les autres pourront aller chercher la rançon promise. Il retient le patriarche, Diégo de Matos et Antoine Fernandez. Comme ce dernier était plus qu'octogénaire, il y eut parmi les autres religieux une sainte émulation pour demeurer prisonnier à la place de ce vieillard vénérable. Le P. Jérôme Lobo représente au bacha que, dans un âge si avancé, Fernandez peut mourir à Massaouah, qu'il s'expose à perdre dans ce cas une rançon, et qu'il fera mieux de choisir un otage plus

après les avoir fait
 portugais qui sont à
 es. Il donne au pa-
 accompagnent, des
 pour le gouverneur
 a mer Rouge, vers
 cents hommes les
 avaient déjà fait
 suites emportaient
 nie : aussi, on les
 ne trouve que deux
 de peu de valeur.
 a dépendait, rési-
 et cupide, ils'em-
 pauvres, en hail-
 dit plusieurs fois,
 rait content quand
 opre main : c'était
 rié. Mais, encore
 ng, il songe que
 les captifs à haut
 s de choisir entre
 e mille écus, qu'il
 et à quinze mille,
 que de les faire
 pas complée sur
 confidents, qui
 puissance où sont
 chent de l'adou-
 tue les Jésuites,
 nent bientôt ven-
 me d'avancer la
 d'autre caution
 il se contente de
 ornis par les mar-
 n que les Jésuites
 res. Puis, chan-
 , il fait dire par
 us considérables
 les autres pour-
 romise. Il retient
 et Antoine Fer-
 t plus qu'octogé-
 es religieux une
 r prisonnier à la
 . Le P. Jérôme
 , dans un âge si
 r à Massaouah,
 cas une rançon,
 un ôtage plus



Almeida et ses compagnons

Almeida e i suoi compagni

Almeida y sus compañeros



Gendalar

Gendalar

Gendalar



[174]
jeun
cons
ce p
retin
role
cour
se re
expo
sinie
a-t-il
reco
dipl
le pr
de se
de qu
Cair
alter
liber
lemen
qué e
mille
étaie
de m
saou
de pa
vaie
bêtes
n'ign
enfant
gré :
manu
neme
catho
seur,
appre
somb
place
Brun
Perei
le 25
leur r
vent
sissen
comb
afin d
Nicée
fendit

(1) T
profus

jeune. C'était toucher la fibre sensible : le bacha consent à l'échange de Fernandez. Enhardi par ce premier succès, Lobo ne désespère pas de retirer le patriarche : mais, à la première parole qu'il prononce, le Turk lui lance un regard courroucé, qui suffit pour le faire taire. Ce Père se rend de l'Inde à Lisbonne et à Rome, afin d'y exposer l'état misérable de la mission d'Abyssinie. A peine Vitelleschi, général des Jésuites, a-t-il appris la captivité du patriarche, qu'il a recours à l'ambassadeur de France à Rome. Ce diplomate écrit au consul français du Caire, et le prie de négocier la délivrance de Mendez et de ses compagnons avec le bacha de cette ville, de qui dépend celui de Souakim. Le bacha du Caire, adressant de durs reproches à son subalterne, lui enjoint de rendre sur-le-champ la liberté à ses prisonniers. Il est obéi, mais seulement après que l'insatiable musulman a extorqué de nouveau aux marchands européens six mille cruzades. La condition des Jésuites qui étaient restés cachés en Abyssinie n'avait rien de moins pénible que celle des captifs de Massouah. Obligés de changer souvent de retraite, de passer le jour dans les ténèbres, ils se trouvaient sans cesse exposés à être dévorés par les bêtes féroces ou à mourir de faim. Basilides n'ignora pas longtemps qu'il y avait encore des enfants de saint Ignace dans le royaume de Tigré : il fit charger de fers le vice-roi Tecla-Emanuel, qui les protégeait, et confia ce gouvernement à Melca Christos, ennemi violent du catholicisme, et bien différent de son prédécesseur, dont il était cependant le frère. Melca apprend que trois Jésuites sont cachés dans une sombre vallée avec quelques Portugais ; il y place des troupes en embuscade, prend les Pères Bruno de Sainte-Croix, Gaspard Paez et Jean Pereira, et les fait percer de coups redoublés, le 25 avril 1635 (1). Les Portugais, instruits de leur martyre, enlèvent les corps. Ils s'aperçoivent que Bruno et Pereira survivent : ils réussissent à guérir le premier, mais le second succombe le 2 mai. Basilides feignit d'être apaisé, afin de se saisir plus sûrement de l'évêque de Nicée et des Jésuites qui restaient encore ; il défendit de les inquiéter et de les maltraiter d'au-

cune manière ; il leur accorda la liberté de retourner dans leurs anciennes maisons, et témoigna même le désir de les voir à sa cour. Jean Akay, chez qui l'évêque de Nicée s'était réfugié, lui conseilla de profiter de la faveur du prince. Za-Mariam, vice-roi du Temben, l'en dissuadait, et ne cessait de répéter aux autres missionnaires que cette bienveillance soudaine du Négous n'était qu'un leurre. Sans doute, ils partageaient cette opinion : ils aimèrent mieux, néanmoins, s'exposer à une mort glorieuse que de continuer un genre de vie si pénible, et qui compromettait les chrétiens dont ils recevaient l'hospitalité. Almeida se rendit donc au camp avec les Pères Hyacinthe Franceschi et François Rodriguez. Sur leur passage, ils n'avaient reçu que des marques d'honneur : mais, à peine arrivés, le prince les fait charger de chaînes. Traduits devant l'abouna, ce dernier les traite d'abord avec dédain et hauteur ; puis il déclare que leur cause n'est pas de sa compétence, et que c'est au Négous à voir ce que demandent les intérêts de la chose publique. Un tribunal, formé des grands de l'empire, prononce contre eux la peine capitale. Cependant Basilides surseoit à leur exécution, et les confie à la garde d'un hérétique inhumain. La faim, la soif, des chaînes pesantes, aucun genre de supplice n'est oublié par ce géolier barbare. La nuit, il les fait placer sous son lit ; et leurs chaînes sont si étroitement rivées, qu'ils ne peuvent, sans éprouver la plus cuisante douleur, remuer leurs pieds couverts d'ulcères. Le jour, il les traîne souvent, comme en triomphe, derrière son char. A ces traitements indignes succède l'exil dans une île du lac de Dembea, peuplée de moines fanatiques. Quoique le sort des confesseurs ne se trouve guère changé, ils sont néanmoins consolés par les visites des chrétiens, qui viennent en secret auprès d'eux retremper leur courage. Mais ce qui est un adoucissement pour les martyrs redouble la rage des moines, et ils se plaignent au Négous de ce qu'on laisse vivre les ennemis de la foi d'Alexandrie. Fatigué de leurs remontrances incessantes, Basilides leur abandonne le sort des exilés. Aussitôt, ils les dépouillent en partie de leurs vêtements, les suspendent à des branches d'arbre, et les font mourir sous une grêle de pierres. (Pl. CVI, n° 1.) Cette précieuse mort arriva au mois de

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 193.

juin 1638 (1). Les Pères Bruno, originaire de Civitella, près Ascoli, et Cardeira, né à Béja, en Portugal, restaient seuls. Za-Mariam ne voulut jamais consentir à ce qu'ils quittassent l'asile qu'il leur avait ouvert; mais ce généreux défenseur du catholicisme, après avoir remporté une victoire sur le vice-roi du Tigré, fut tué par un détachement de troupes ennemies au milieu duquel il tomba. Les missionnaires, privés de protecteurs, ne tardèrent pas à être découverts, et subirent, le 12 avril 1640, le même genre de mort que leurs trois glorieux confrères (2). C'étaient les derniers Jésuites. Il n'y avait plus, dans toute l'Abyssinie, pour administrer les sacrements aux catholiques, demeurés fidèles, que cinq prêtres portugais et quatre religieux ou prêtres abyssins. Les Portugais étaient Bernard Nogueira, vicaire du patriarche Alfonse Mendez; Jean Gabriel, Grégoire Pirez, Antoine Almança, Christophe Gonçalez. Les Abyssins étaient l'abba Melca Christos, supérieur du séminaire de Gorgora; l'abba Abala Melca Christos, du monastère de Selalo; Paul de Sainte-Croix, et l'abba Orasi Christos, du monastère de Dabraoré. On ne peut exprimer ce que souffrirent ces pieux confesseurs. Ils étaient nus, mourants de faim, manquant de tout, et toujours sur le point d'être égorgés, comme ils le furent presque tous.

Les Capucins français ayant, depuis plusieurs années, une mission en Égypte, le Pontife romain crut devoir les charger de ranimer la foi catholique en Abyssinie. Le P. Agathange, de Vendôme, supérieur de ces Capucins d'Égypte, n'avait pas été plus tôt informé de l'état déplorable auquel la religion était réduite parmi les Abyssins, qu'allant trouver le patriarche d'Alexandrie il l'avait conjuré de prendre en pitié le sort des catholiques persécutés, et d'envoyer un abouna dont la prudence et la charité calmassent l'effervescence des esprits. En effet, le patriarche écrivit au Négous de traiter les catholiques avec moins de dureté, et il sacra abouna l'abbé Marc, ami du P. Agathange, qui avait eu plusieurs conférences avec lui, et qui croyait lui avoir inspiré des sentiments favora-

bles à l'unité. Il redoutait seulement l'influence qu'exercerait sur l'abouna Pierre Heyling, luthérien allemand, dont ce prélat était accompagné. Mendez, auquel Marc remit une lettre d'Agathange à Souakim, ne partagea point son illusion; et le bon Capucin devait être cruellement détrompé. Lorsque les missionnaires de son ordre eurent été chargés de la mission d'Abyssinie, six d'entre eux, à la tête desquels il se trouvait, tentèrent de pénétrer dans cet empire. Le P. Agathange, de Vendôme, et le frère Cassien, de Nantes (1), partirent du Caire le 23 décembre 1637, puis s'embarquèrent avec un bacha que le Grand Seigneur envoyait à Souakim; leur passage fut heureux, et le bacha les traita avec bienveillance; mais, à peine eurent-ils mis le pied en Abyssinie, que, bien que déguisés en marchands arméniens, ils furent pris et conduits à l'abouna Marc. Il les reconnut, et déclara que c'étaient des prêtres romains, ennemis de l'Église d'Alexandrie, qu'ils venaient combattre et détruire. Ces paroles équivalaient à un arrêt de mort; on lapida sur-le-champ les deux religieux; et telle fut, en 1638, la récompense de la tendre amitié que le P. Agathange avait vouée au Jacobite. Les Pères Chérubin et François, du même ordre, qui avaient été longtemps employés aux missions de Bassorah, s'embarquèrent à Mascate, et furent massacrés à Magadoxo. Les Pères Antoine de Virgoleta et de Petra-Santa demeurèrent longtemps à Massaouah sous la protection du bacha de Souakim, et y firent beaucoup de fruit; car ils remirent dans la bonne voie plusieurs marchands abyssins, naguère convertis par les Jésuites, mais retombés, faute d'instructions et de secours spirituels, dans leurs premières erreurs. La moisson devint si grande, que les missionnaires n'y purent suffire. Le P. de Virgoleta mourut au commencement de 1642; mais le P. de Petra-Santa, resté seul, fut rejoint par les Pères Félix de Saint-Séverin et Joseph Tortulani d'Altino. L'arrivée de ces deux religieux fut bientôt sue en Abyssinie, où elle jeta l'alarme. Basilides envoya aussitôt un ambassadeur au bacha, avec un présent de cent cinquante onces d'or et de cinquante esclaves, en le priant ou de lui re-

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 197.

(2) *Ibid.*, p. 203.

(1) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 370.

l'influence
yling, lu-
ait accom-
une lettre
point son
re cruelle-
nnaires de
mission d'A-
desquels il
ne cet em-
et le frère
du Caire le
èrent avec
envoyait à
et le bacha
à peine eu-
e, bien que
ils furent
s reconnut,
s romains,
ils venaient
équivalaient
e-champ les
3, la récom-
Agathange
Chérubin et
ont été long-
porah, s'em-
sacrés à Ma-
oleta et de
Massaouah
akim, et y
mirent dans
byssins, na-
s retombés,
rituels, dans
on devint si
rent suffire.
amencement
anta, resté
x de Saint-
no. L'arri-
tôt sue en
asilides en-
acha, avec
d'or et de
de lui re-

mettre ces étrangers ou de les faire mourir. Ce n'était plus le généreux Turk, qui avait traité pendant plusieurs années les missionnaires avec humanité. Bien différent de son prédécesseur, il fit venir les Pères Félix de Saint-Séverin et Joseph Tortulani, que l'on décapita en sa présence. Comme il connaissait le P. Antoine de Petra-Santa, il lui épargna la peine de paraître, et se fit apporter sa tête.

Alfonse Mendez, alors dans l'Inde, regardait toujours l'Eglise catholique d'Abyssinie comme son épouse. Il ne songeait qu'à envoyer des secours à tant de chrétiens orthodoxes qu'il avait enfantés à Jésus-Christ. Les Jésuites, naguère compagnons de ses travaux, et chassés avec lui de cet empire, s'offrirent à y retourner. La mort de leurs confrères animait leur zèle, et ils ne se pardonnaient pas d'être sortis d'un pays où la couronne du martyre leur eût été assurée s'ils y fussent restés plus longtemps. Le P. Damien Calaca se présenta le premier : il s'était consacré entièrement aux missions depuis son retour d'Abyssinie ; il avait prêché et catéchisé à Diu ; il s'y était fait aimer et estimer des Banians, dont il avait converti plusieurs ; il comptait être bien reçu par leur entremise à Massaouah, où ces Hindous faisaient un très-grand commerce, et où il pourrait attendre les occasions pour la Providence lui offrirait de rentrer en Abyssinie. Mais le bacha le chargea d'une négociation auprès du vice-roi des Indes, dans le désir, disait-il, de rendre plus libre le commerce de la mer Rouge. Le Père connut le piège, et ne put l'éviter. Il ne fut pas hors du port, que le bacha fit saisir toutes les marchandises, qu'il confisqua à son profit. Le navire continua sa route jusqu'aux Indes, où il débarqua Calaca. Les tentatives du P. Antoine Almeida, qui ne dépassa point Moka, et du P. Botelko, recteur du collège de Diu, qui atteignit Souakim, ne furent pas plus heureuses. Le zèle de Mendez ne se ralentit pourtant jamais. Il sembla redoubler encore à la réception de la lettre suivante, écrite au nom du ras Sela Christos, et que Nogueira lui fit parvenir de Massaouah : « Très-illustres seigneurs, évêques et gouverneur des Indes, ras Sela Christos, à tous les chrétiens catholiques et vrais enfants de l'Eglise de Dieu, paix et salut en Notre-Seigneur. Je ne sais ni en quelle langue je dois vous

écrire, ni à quels termes je dois me servir, pour vous remercier les périls et les souffrances de cette Eglise, qui m'affligent d'autant plus que je les vois de mes yeux. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été attaché en croix, qui est plein de miséricorde, de les faire connaître à tous nos frères, à tous les recteurs, prélats, évêques, archevêques, rois, vice-rois, princes, gouverneurs, qui ont quelque autorité au delà des mers. J'ai toujours cru, et je me suis souvent dit à moi-même, qu'ils nous auraient secourus, et qu'ils n'auraient pas tant tardé à nous racheter des mains de ces barbares et de cette nation perverse, si la multitude et l'énormité de mes péchés n'y étaient un obstacle. Autrement, lorsqu'il n'y avait point d'Eglise ici, lorsque le nom de chrétien et de catholique nous était inconnu, on est venu à notre secours ; on nous a délivrés de la puissance des mahométans. Aujourd'hui qu'il y a un si grand nombre de fidèles, on nous oublie, et personne ne pense à nous secourir. Quoi ! le Pontife romain, notre Père, notre Pasteur, que nous chérissions tant, n'est-il plus sur la Chaire inébranlable de saint Pierre, ou ne veut-il plus songer à nous consoler ? Nous, qui sommes ses brebis, n'aurons-nous point, avant que nous sortions de cette misérable vie, la satisfaction d'apprendre qu'il pense à nous, et qu'il veut empêcher que ces hérétiques qui nous font une si cruelle guerre ne nous dévorent ? Le Portugal n'a-t-il plus de princes qui aient le zèle ardent qui enflammait Christophe de Gama ? N'y a-t-il point quelque prélat qui lève ses mains au ciel pour nous obtenir le secours dont nous avons besoin ? Je n'en puis plus, je me tais, ma langue se sèche, et la source de mes larmes ne tarit point. Couvert de poussière et de cendre, je prie et je conjure tous les fidèles de nous secourir promptement, de peur que nous périssions. Tous les jours mes chaînes deviennent plus pesantes, et on me dit : « Rangez-vous de notre parti, rentrez dans notre communion, et nous vous rappellerons de votre exil. » On me tient ce discours pour me perdre, et pour faire périr avec moi tout ce qu'il y a ici de catholiques ; on veut ruiner l'Eglise de Dieu, et la ruiner de fond en comble. Si donc il y a encore des chrétiens au delà de la mer, qu'ils nous en donnent des preuves ; qu'ils nous reconnaissent pour leurs frères en Jésus-

Christ, nous qui soutenons la vérité comme eux ; qu'ils nous délivrent de cette hérésie et de cette captivité d'Égypte. — Ici, ajoute Nogueira, finissent les paroles du ras Sela Christos, notre ami. Il me les a dictées lui-même, sanglotant et fondant en larmes, pendant la visite que je lui rendis au mois d'août de l'année dernière 1648. C'est à mon tour aujourd'hui de pleurer. Un torrent de larmes me fait tomber la plume de la main : je ne puis écrire. Jugez de ma tristesse et de ma douleur. Je suis arrivé dans ce port de Massaouah le 26 de ce mois (de janvier 1649) ; j'ai exposé ma vie ; il n'est point de danger que je n'aie couru, persuadé que nos fidèles amis des Indes ou du Portugal nous auraient envoyé quelque secours ; et je n'ai rien trouvé. J'ai même été mal reçu des Banians, et particulièrement de Xabandar et de Xarraf, qu'on sait être ici les maîtres de l'argent. Ils m'ont fait très-mauvais visage ; et pas un n'a voulu me montrer ses lettres, ni me faire part des nouvelles qu'il reçoit. J'ai écrit plusieurs lettres de Dembea ; je n'en ai aucune réponse. Je crois que toutes ont fait naufrage, et que Dieu, pour mes péchés, n'a pas permis qu'une seule soit arrivée jusqu'à vous. Je retourne vers le ras Sela Christos, et je laisse ici Jacques Xarem, qui est fort connu des Banians. Il attendra les réponses à mes lettres, et il me les apportera s'il en vient quelques-unes. Il demeure ordinairement à Ajdi, pays d'Engana. Mes compagnons, abba Melca Christos, abba Tensa Christos, Jean Gabriel, Grégoire, Antoine d'Almança, et Christophe, ne sont plus que des squelettes animés : ils ont été trainés en prison, et fouettés ; leur peau est tombée de misère ; et, s'ils ne sont pas morts, du moins ils ont souffert tout ce qu'une extrême pauvreté a de plus rude, mendiant de porte en porte. Le 21 octobre de l'année 1647, on a fait mourir en haine de notre sainte religion abba Zara Christos, disciple de l'abbé Keril, frère de l'abbé Grégoire, et le sénateur Ando, aussi recommandable pour sa piété que pour sa doctrine. Le 30 septembre de l'année 1648, on a mis en prison dom Ihum Laca Mariam, dom Jean, dom Melca Christos, dom Théodore. Le capitaine Gabriel Donaceos a été exilé, pour n'avoir pas voulu me livrer entre les mains des hérétiques. Les Portugais de Frémone ont tous apostasié. Ils se sont portés aux plus grands

excès contre moi. Ils m'ont traité avec toute sorte d'inhumanité. Ils m'ont dénoncé à l'abbé Émana Christos, notre plus cruel ennemi, qui a déjà fait mourir tant de catholiques. Enfin je pars d'ici sans la moindre consolation et sans aucune espérance, n'ayant ni vivres ni habits, et n'osant pas demeurer davantage, de peur des Turks qui pourront arriver au temps de la navigation. Je reviendrai l'année prochaine, si Dieu le permet. Je prie le Seigneur que cette lettre puisse être lue de tous nos prélats et autres ecclésiastiques, principalement de M. le patriarche et du P. Emmanuel d'Almeida, s'ils sont encore en vie. Prosterné le visage contre terre, je me recommande à leurs prières, et demande leur bénédiction. A Massaouah, le 30 janvier 1649. Bernard Nogueira. » Ce vicaire du patriarche, après avoir vu la persécution faire autour de lui d'autres victimes, fut pendu l'an 1653 dans le Gojam : Tanner (1) le met à tort au nombre des martyrs de la Compagnie de Jésus, à laquelle il n'appartenait pas. Alfonse Mendez, qui nous a conservé la lettre de Nogueira, mourut aux Indes, âgé de soixante-seize ans. Ce patriarche avait toutes les qualités d'un saint et vertueux missionnaire : beaucoup de piété, de patience, de fermeté, de zèle et d'érudition. On lui a reproché d'avoir exigé des Abyssins qu'ils renoncassent à des usages auxquels ils étaient accoutumés depuis plusieurs siècles, et que l'Église n'a pas condamnés. Pour faire apprécier cette inculpation, il suffit de rappeler quelques-uns des principaux abus qu'il dut combattre. Le plus enraciné de tous était la pluralité des femmes : les patriarches d'Alexandrie avaient souvent essayé de supprimer ce scandaleux usage, jusqu'à laisser pendant plusieurs années l'Abyssinie sans abouma, et ils avaient complètement échoué. Les concubines que les nouveaux chrétiens renvoyèrent contribuèrent, il est vrai, à préparer sourdement la révolution déplorable que nous venons de rapporter : mais la loi évangélique est trop précise sur ce point, pour qu'on puisse blâmer les missionnaires de l'avoir préchée dans toute sa pureté. Prétendre encore qu'ils auraient dû tolérer la circoncision, l'observation du sabbat et de plusieurs autres pres-

(1) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 205.

[1746]
cripti
porter
incon
Jésus
Uri
après
l'Aby
les Ca
de s'é
Souah
de Cri
qualit
Jusqu'
avait
Jérusa
suivan
gion,
née);
qui lu
tention
permet
que, d
y avait
dans l
mille,
qu'il p
extrém
vait fai
des sch
vouluss
à la vi
qu'à l'a
nouvell
gation
résolu
enverra
drade,
de vica
lain du
Calipol
naires d
nécessai
voir à l
sécution
la même
En 167
sionnaire

(1) *Éta*

avec toute
té à l'abbé
ennemi, qui
es. Enfin jo
tion et sans
ni habits,
de peur des
de la navi-
line, si Dieu
cette lettre
et autres ec-
patriarche
sont encore
erre, je me
demande leur
nvier 1649.
patriarche,
e autour de
1653 dans le
nombre des
, à laquelle
ex, qui nous
mourut aux
Ce patriarche
et vertueux
de patience.
On lui a re-
qu'ils renon-
taient accou-
que l'Eglise
apprécier cette
quelques-uns
combattre. Le
allité des fem-
avaient sou-
aux usage,
nnées l'Abys-
complètement
nouveaux chré-
Il est vrai, à
n déplorable
la loi évan-
t, pour qu'on
l'avoir pré-
endre encore
ncision, l'ob-
s autres pres-

criptions légales tirées des Juifs, etc., ce serait porter le laxisme jusqu'à des limites tout à fait inconnues aux théologiens de la Compagnie de Jésus, réputés les plus indulgents.

Urbain Carri (1), parlant des tentatives faites après l'expulsion de Mendez pour évangéliser l'Abyssinie, s'exprime ainsi : « Les Réformés et les Capucins, ayant entrepris depuis ce temps-là de s'établir en Éthiopie, ils furent mis à mort à Souakim et dans d'autres endroits ; et l'évêque de Crisopoli, qui fut envoyé dans ce pays-là en qualité de vicaire apostolique, ne put aller que jusqu'au Caire. Depuis cela, un Maronite, qui avait été trente ans en Éthiopie, étant arrivé à Jérusalem, en 1686, rapporta les particularités suivantes : que le roi, qui persécutait la religion, était mort (le 30 septembre de cette année) ; que son fils (Hannès ou Oelase Segued), qui lui avait succédé, témoignait être bien intentionné pour les catholiques, et qu'il leur permettait d'exercer publiquement leur religion ; que, dans une province frontière d'Égypte, il y avait plus de trente mille catholiques, et que, dans la ville où il avait demeuré avec sa famille, leur nombre montait à environ six mille ; qu'ils parlaient portugais, et qu'ils souhaitaient extrêmement d'avoir des prêtres ; qu'enfin on pouvait faire de grands progrès dans la conversion des schismatiques, pourvu que les missionnaires voulussent se contenter de ce qui est nécessaire à la vie, et ne s'appliquassent à autre chose qu'à l'avancement de la gloire de Dieu. Cette nouvelle ayant été communiquée à une congrégation particulière, le 7 décembre 1686, il fut résolu qu'on renouvellerait la mission, et qu'on enverrait dans ce pays un certain Antoine Andrade, natif d'Éthiopie, à qui on donna le titre de vicaire apostolique, et qui avait été chapelain du patriarche, et fait ensuite évêque de Calipoli. Pour cet effet, on donna aux missionnaires de l'argent, des livres, et autres choses nécessaires. Étant arrivés à Suez, ils firent savoir à la Congrégation, en 1689, que la persécution y régnait toujours, mais non pas avec la même violence que dans les commencements. En 1671, la Congrégation apprit que ces missionnaires et le vicaire apostolique avaient été

mis à mort, par un effet de la haine contre la religion catholique. Ainsi cette mission fut entièrement abandonnée. Mais, depuis ce temps-là, on l'a jointe à celle d'Égypte, et on a ordonné au supérieur d'envoyer des missionnaires en Éthiopie, dès qu'il y aurait une occasion favorable pour cela ; et on a eu soin, en même temps, de procurer l'argent nécessaire à cette entreprise. »

De Maillet nous permet de suivre la trace des essais de mission tentés pour l'Abyssinie. « Il y a huit ou dix années (par conséquent vers 1693), écrit ce consul (1), qu'il se trouvait au Caire des missionnaires italiens de la Réforme de saint François, indépendants du gardien de Jérusalem, et cependant entretenus aux dépens de la custodie de Terre sainte, dont les religieux de cette ville (Mineurs observants) demeuraient en un même hospice avec les premiers. Cette indépendance, et la dépense nécessaire à l'entretien de ces religieux missionnaires, chagrinant ceux de Jérusalem, ils agirent si fortement à Rome, soit en offrant de se charger de la mission d'Égypte, et de fournir pour cela les sujets nécessaires, soit en y représentant d'autres choses, qu'enfin, après l'envoi de plusieurs commissaires en ces quartiers-ci, la Congrégation de la Propagation de la foi, établie à Rome, leur accorda cette mission d'Égypte. Le gouvernement de Jérusalem, en étant en conséquence entré en possession, renvoya d'abord tous les missionnaires qui étaient des sujets de cette même Congrégation, et n'en adopta que deux. Ceux qui avaient été congédiés, étant retournés à Rome, travaillèrent longtemps pour se faire rétablir en Égypte ; mais, n'ayant pas trouvé moyen d'y réussir directement, ils y parvinrent par une autre voie. Ils présentèrent au Pape et à la Congrégation de la Propagation une Relation, laquelle a été imprimée. Elle était dressée par les deux des leurs que la custodie de Terre sainte avait gardés, et portait en substance que telles et telles personnes y désignées les avaient assurées que, dans le pays de Fungi, sur les

(1) Relation envoyée (le 15 février 1702) par le consul du Caire à M. de Ferriol, ambassadeur à Constantinople, touchant le dessein qu'ont les missionnaires d'entrer en Éthiopie, dans la Relation historique d'Abissinie, p. 359.

(1) État présent de l'Église romaine, p. 218.

confins d'Éthiopie, il y avait un très-grand nombre de familles chrétiennes catholiques qui s'y étaient retirées d'Abyssinie, lors de la persécution y livrée aux catholiques en l'an 40 ou 1641 dudit siècle; que ces pauvres âmes, au nombre de plus de quinze cents, étaient sans pasteur et sans aucun secours spirituel, offrant lesdits religieux de s'y transporter, et de pénétrer même jusqu'en Éthiopie, où ils assuraient qu'il y avait beaucoup d'autres catholiques, et des dispositions favorables à réunir cette Église à la Romaine... Cette permission ne fut point seulement accordée à ces Pères; mais l'on fut encore si persuadé de la réalité des choses qui étaient représentées, et du succès de la réunion de l'Église éthiopienne, que le Pape Innocent douzième, sous lequel cela se passait, fit un fonds considérable pour l'entretien perpétuel d'un grand nombre de sujets destinés à cette mission, que l'on appela d'Éthiopie, et dont le soin fut commis aux religieux réformés de saint François. On leur permit, en même temps, de tenir deux à trois religieux au Caire en qualité de procureurs de cette mission; et, pour la commodité de ceux qui iraient ou viendraient d'Éthiopie même, d'avoir un hospice à Achmin (la Panapolis des Anciens), dans la haute Égypte, lieu qu'ils avaient représenté être nécessaire pour le rafraîchissement des religieux qui passeraient du Caire en Éthiopie, et où il y aurait aussi beaucoup de fruits à faire auprès des chrétiens coptes, qui y étaient en grand nombre. C'est de cette sorte que ces religieux, exclus en quelque manière de l'Égypte, trouvèrent moyen de s'y rétablir. Cependant, comme on ne parlait à Rome et dans toutes les cours catholiques que de cette grande mission, les RR. PP. Jésuites crurent ne devoir point s'oublier dans une conjoncture si importante pour la gloire de la religion... Ils jugèrent à propos, avant de s'adresser à Sa Sainteté, de prévenir le roi de la résolution qu'ils avaient prise d'envoyer de leurs ouvriers dans cette grande mission d'Éthiopie; résolution que S. M. loua, et promit de secourir. Cette démarche ayant été faite, le R. P. Verseau, de leur Compagnie, passa de France à Rome avec de fortes lettres de recommandation... Il arriva au Caire, en 1697, avec des ordres de protection que lui et les siens y ont constamment éprouvée de ma part, bien au delà

de mes obligations. Je l'ai reçu dans ma maison avec son compagnon. J'engageai ensuite la nation (française) à leur en acheter et présenter une autre, ce qui n'avait point encore eu d'exemple... Quant à l'entreprise d'Éthiopie, j'en dis mon sentiment au R. P. Verseau, et que ce serait une espèce de miracle de pouvoir y pénétrer, et plus encore de s'y conserver et d'y faire quelques progrès. Je l'assurai, comme le temps l'a justifié, que l'histoire des chrétiens établis sur les confins de l'Éthiopie était une fable, et lui promis cependant que je ne négligerais aucune occasion de contribuer au dessein qu'il me paraissait avoir de tenter une entrée dans cet empire. Après cela, il partit pour la Syrie, où il fit sa résidence, en qualité de supérieur général de sa Compagnie, tant de cette contrée que d'Éthiopie. Alors étaient au Caire deux sujets de sa Compagnie, dont l'un Italien et l'autre Français. Le dernier s'appelait le R. P. Brévedent, et on peut dire que c'était un saint religieux, éloigné de l'esprit d'intrigue et de dissimulation, et d'une humilité profonde. En l'année 1698, un certain Hadgi-Ali, marchand, vint d'Éthiopie au Caire, avec quelques commissions du Négous (Yasous I^{er}), dont l'une était de lui amener quelques médecins, s'il en trouvait... Il eut besoin pour sa propre personne de quelques remèdes de chirurgie; et, le hasard l'ayant conduit entre les mains du sieur Charles Poncet, Français, établi au Caire, il s'en trouva fort bien, et lui proposa sur cette expérience de passer avec lui en Éthiopie, où il lui promit de lui faire faire une fortune considérable. Le sieur Poncet m'ayant communiqué la chose, je l'invitai à accepter cette proposition, dans l'espérance que j'eus d'introduire avec lui quelques-uns des Pères Jésuites dans la cour d'Abyssinie. Je leur fis part ensuite de ce dessein, qu'ils approuvèrent extrêmement, et duquel nous donnâmes avis au R. P. Verseau. Cependant, comme le temps du départ de cet Hadgi-Ali pressait, et que nous ne doutions point que le R. P. Verseau n'approuvât ce que nous lui avions proposé, le R. P. Brévedent, déguisé (en domestique), partit du Caire, le 10 juin 1698, avec le sieur Poncet et lui, sans avoir l'approbation de son supérieur... Comme la caravane fut retenue longtemps dans la haute Égypte par la crainte des Arabes, le R. P. Grenier, Jésuite, envoyé

[1740]
par le
tourne
assez
la che
mesur
tinuer
donné
il dit
gola,
peuple
du ma
de fol.
geur (1)
P. Bré
n'y a p
et qu'il
trouv
se cons
donnée
quan
nées.
naar, c
une fil
pour la
fant éta
dit-il (2)
texte de
assez h
saint ba
de joie
m'assur
exprime
en sa vi
toutes le
Lorsque
Syrie, o
violent
putia; e
avait ca
qu'il cac
position
de jour
n'eus pas
Poncet (3)

(1) Lettre point, voyez p. 425.

(2) Lettre

(3) Ibid.

ma maison suite la na- et présenter e eu d'exem- ple, j'en dis que ce serait pénétrer, et y faire quel- le temps l'a- s établis sur fable, et lui erais aucune qu'il me pa- dans cet em- yrie, où il fit rieur général contrée que deux sujets de l'autre Fran- P. Brévedent, int religieux, dissimulation, l'année 1698, vint d'Éthio- missions du e était de lui trouva... Il e de quelques asard l'ayant Charles Poncet, m trouva fort expérience de lui promit de fable. Le sieur chose, je l'in- , dans l'espé- lui quelques- r d'Abyssinie. essein, qu'ils quel nous don- dant, comme li pressait, et R. P. Verseau ns proposé, le domestique), avec le sieur bation de son e fut retenue par la crainte suite, envoyé

par le R. P. Verseau en cette ville, pour dé- tourner le voyage du R. P. Brévedent, arriva assez à temps pour le rappeler : mais, trouvant la chose à moitié consommée, et satisfait des mesures qui avaient été prises, il lui laissa con- tinuer sa route. » Dans la Relation que Poncet a donnée de sa curieuse excursion hors de l'Égypte, il dit que, durant le trajet de Moscho à Don- gola, du 4 au 13 novembre, il rencontra des peuples qui, bien qu'ils fissent alors profession du mahométisme, n'en savaient que la formule de foi. « Ce qui est déplorable, ajoute le voya- geur (1), et ce qui tirait des larmes des yeux du P. Brévedent, mon cher compagnon, c'est qu'il n'y a pas longtemps que ce pays était chrétien, et qu'il n'a perdu la foi que parce qu'il ne s'est trouvé personne qui ait eu assez de zèle pour se consacrer à l'instruction de cette nation aban- donnée. Nous trouvâmes encore sur notre route quantité d'ermitages et d'églises à demi rui- nées. » Pendant le séjour des voyageurs à Sen- naar, capitale de la Nubie, on apporta à Poncet une fille mahométane, âgée de cinq à six mois, pour la traiter d'une maladie. « Comme cette en- fant était à l'extrémité et sans espérance de vie, dit-il (2), le P. Brévedent la baptisa sous pré- texte de lui donner un remède, et cette fille fut assez heureuse pour mourir après avoir reçu le saint baptême. » Le P. Brévedent était si pénétré de joie d'avoir ouvert le ciel à cette âme, qu'il m'assurait, avec un transport que je ne puis exprimer, que, quand il n'aurait fait que cela en sa vie, il se tenait pour bien récompensé de toutes les peines qu'il avait eues en ce voyage. » Lorsque ce missionnaire se trouvait à Tripoli de Syrie, on lui avait donné fort mal à propos un violent purgatif de pignons d'Inde, dit *cata- putia*; et ce remède, toujours dangereux, lui avait causé un flux dont il était incommodé, et qu'il cacha par modestie à Poncet. Cependant sa position empira, et, à Barcos, il se vit en peu de jours réduit à la dernière extrémité. « Je n'eus pas plus tôt appris l'état où il était, dit Poncet (3), que je me fis porter dans sa cham-

bre, quoique je fusse alors très-mal. Mes larmes plutôt que mes paroles lui firent connaître que je désespérais de sa guérison, et que son mal était sans remède. Ces larmes étaient sincères; et, si j'avais pu le sauver aux dépens de ma vie, je l'aurais fait avec plaisir. Mais il était mûr pour le ciel, et Dieu voulait récompenser ses travaux apostoliques... Pour rendre justice au P. Brévedent, je puis dire que jamais je n'ai connu d'homme plus intrépide et plus courageux dans les dangers, plus ardent et plus ferme lorsqu'il fallait soutenir les intérêts de la reli- gion, plus modeste et plus religieux dans ses manières et dans toute sa conduite... Pendant tout le voyage, il ne me parla que de Dieu; et ses paroles étaient si vives et si pleines d'onctio- qu'elles faisaient sur moi de profondes impres- sions. Dans les derniers moments de sa vie, son cœur se répandit en des sentiments d'amour et de reconnaissance envers Dieu, si ardents et si tendres, que je ne les oublierai jamais. C'est dans ces sentiments que ce saint homme mourut dans une terre étrangère, à la vue de la ville capitale d'Éthiopie, comme saint François Xa- vier, dont il portait le nom, était mort autre- fois à la vue de la Chine, lorsqu'il était près d'y entrer pour gagner ce vaste empire à Jésus-Christ... Il mourut le 9 juillet de l'année 1699, à trois heures du soir. Plusieurs religieux d'É- thiopie, qui furent présents à sa mort, en furent si touchés et si édifiés, que je ne doute pas qu'ils ne conservent toute leur vie un grand respect pour la mémoire d'un si saint missionnaire. Ces religieux vinrent le lendemain en corps, revêtus de leurs habits de cérémonie, ayant chacun une croix de fer à la main. Après avoir fait les prières pour les morts et les encensements ordi- naires, ils portèrent eux-mêmes le corps dans une église dédiée à la sainte Vierge, en la- quelle il fut inhumé. » Quand Poncet se fut rendu à Gondar (Pl. CVI, n° 2), l'empereur lui dit être affligé de la mort de son compa- gnon, dont on avait fait connaître le mérite et la capacité à ce prince. Comme on ne rece- vait aucune nouvelle ni du P. Brévedent, ni de Poncet, les Pères Grenier et Paulet, Jé- suites, pleins de zèle pour la mission d'Abyssi- nie, partirent avec des lettres du consul de Maillet. Le roi de Sennaar les reçut avec hon- neur, comme des envoyés du roi de France, et

(1) *Lettres édifiantes*, t. v, p. 120, édit. in-18. Sur ce point, voyez Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. iv, p. 425.

(2) *Lettres édifiantes*, t. v, p. 130, édit. in-18.

(3) *Ibid.*, p. 149.

les recommanda à un ambassadeur du Négous, qui était venu conclure la paix entre son maître et lui : ils accompagnèrent cet ambassadeur à son retour en Abyssinie, mais il n'est plus fait mention d'eux. Quoique les Franciscains réformés italiens eussent un des leurs attaché au roi de Sennaar en qualité de médecin, et qu'ils prissent le titre d'envoyés du Pape auprès du Négous, moins favorisés que les Jésuites, ils durent attendre une réponse aux lettres qu'ils avaient adressées à Yasous, à l'aboua et aux moines abyssins, pour leur exposer leur commission. Le voyage de Poncet avait un double but : d'abord de guérir le Négous malade, et il y réussit parfaitement ; ensuite, de déterminer Yasous à envoyer un ambassadeur au roi de France. Il repartit, en effet, au Caire, avec un certain Mourad, et le P. Verseau, qui s'y trouvait alors, les accompagna à Paris. Lorsque Poncet reprit, en 1703, avec Mourad, le chemin de l'Abyssinie, par la mer Rouge, le P. du Bernat, Jésuite, qui voulait pénétrer dans cet empire, alla l'attendre à Suez. Ce religieux se fit, à son tour, passer pour le serviteur du médecin. Jacques Christophe, marchand cypriste, se joignit à eux. Mais, dès qu'on fut arrivé à Djedda, le P. du Bernat dut retourner au Caire avec Christophe, tandis que Mourad et Poncet poursuivaient leur destinée errante : le premier mourut à Maskate, et le second passa en Perse, où il acheva sa vie, marquée par les services qu'il a rendus à la géographie des contrées inconnues dont il a parlé. Bruce et Salt l'ont traité avec plus de justice que le consul de Maillet. L'Arménien Elias, attaché au service de la nation française, fut envoyé en Abyssinie par la voie de Massaouah, pour préparer Yasous à recevoir, comme ambassadeur de France, Le Noir du Roule, vice-consul à Damiette, dont le succès eût ouvert cet empire aux Jésuites. Malheureusement, du Roule périt assassiné, le 25 novembre 1705, à Sennaar ; catastrophe que Bruce (1) impute calomnieusement aux Franciscains réformés, alors établis en Nubie, et qu'un sentiment de jalousie contre les Jésuites, auxquels le vice-consul frayait le chemin, aurait, dit-il, portés à faire échouer son ambassade. Le P. Jo-

seph, leur préfet, avait non-seulement pénétré en Abyssinie, mais reçu de Yasous une lettre pour le Pape (1), et il conduisit à Rome sept Abyssins. La cupidité des Nubiens, excitée par les présents dont du Roule était chargé pour le Négous, explique le meurtre des Français ; et la calomnie de Bruce est d'autant plus évidente, que les Franciscains réformés ne séjournaient pas à Sennaar au moment de l'attentat. L'auteur anglican se borne, au reste, à reproduire les odieuses accusations du consul de Maillet (2).

Malgré le malheur que du Roule venait d'éprouver à Sennaar, il resta dans l'Atbara des missionnaires, qui eurent assez de courage pour tenter un voyage en Abyssinie, et assez d'adresse pour réussir (3). Oustas, étranger à la famille de Salomon, occupait le trône (4), lorsqu'arrivèrent les Pères Libérat Weis (ou de Wies), préfet apostolique, d'Autriche ; Michel-Pie de Zerba, de la province de Padoue ; et Samuel de Bienno (ou de Beamo), né dans le Milanais, religieux de l'ordre de saint François (5). Ce prince, dit Bruce, avait conçu, comme Yasous, une idée avantageuse de la religion romaine : aussi, il les reçut favorablement, et les mit sous la garde d'Ain Egzié, ancien officier d'Yasous, et gouverneur du Walkayt. Il leur donna, en outre, pour interprète, un moine abyssin qui avait été à Jérusalem, et qui était très-attaché à la communion de Rome. Il le chargea de demeurer sans cesse auprès d'eux et de veiller à leurs intérêts. Charmé de leur pauvreté, et de leur refus constant d'accepter les biens qu'il leur offrait, il leur défendit

(1) Voyez la *Copie de la lettre* (en date du 28 janvier 1702) de l'empereur d'Éthiopie au pape Clément XI, en réponse au *Bref apostolique* qui lui avait été envoyé, à la suite de la *Relation historique d'Abissinie*, p. 463.

(2) *Mémoire sur les circonstances de la mort de M. du Roule et des siens*, avec un précis de ce qui précéda sa nomination et qui la suivit ; les sujets qui ont donné lieu à cet attentat, et les moyens d'en tirer raison ; l'inutilité des missions en Égypte et en Éthiopie ; les suppositions, les vues et la conduite des missionnaires italiens ; à la suite de la *Relation historique d'Abissinie*, p. 436.

(3) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. iv, p. 615.

(4) *Ibid.*, p. 555.

(5) *Ibid.*, p. 643, et *Mémoire sur l'Éthiopie*, dans les *Lettres édifiantes*, t. v, p. 259, édit. in-18.

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. iv, p. 409.

ment pénétré
us une lettre
à Rome sept
, excitée par
chargé pour
des Français;
tant plus évi-
ormés ne sé-
ent de l'atten-
, au reste, à
ons du consul

ule venait d'é-
us l'Atbara des
e courage pour
, et assez d'a-
étranger à la
trône (4), lors-
à Weis (ou de
triche; Michel-
Padoue, et Sa-
) , né dans le
de saint Fran-
, avait conçu,
ageuse de la re-
eçut favorable-
e d'Ain Egzié,
verneur du Wal-
pour interprète,
à Jérusalem, et
union de Rome.
ns cesse auprès
rêts. Charmé de
s constant d'ac-
, il leur défendit

la date du 28 janvier
pape Clément XI,
lui avait été en-
rique d'Abissinie,

la mort de M. du
ce qui précéda sa
lets qui ont donné
d'en tirer raison;
et en Éthiopie; les
des missionnaires
rique d'Abissinie,

NH, t. IV, p. 618.

l'Éthiopie, dans les
n-18.

néanmoins de prêcher en public, dans la crainte d'ameuter le peuple. « L'œuvre que nous entreprenons est difficile, leur dit le prince; elle demande du temps, des ménagements et de la patience; Dieu n'a pas créé le monde en un instant, mais en six jours. » Se dérochant lui-même à ses courtisans pendant la chasse, Oustas allait visiter les missionnaires, entendait la messe, communiait de leurs mains. Ces démarches furent bientôt connues de beaucoup de prêtres et de laïques de sa cour; mais la sévérité du Négous leur imposa. La race de Salomon ressaisit le sceptre, au mois de janvier 1714, dans la personne de David, fils de Yasous. Le chef des moines de Debra-Libanos déclara alors, dans une assemblée du clergé, et offrit de prouver, que trois prêtres catholiques, avec un interprète abyssin, étaient établis dans le Walkayt depuis plusieurs années, et qu'ils avaient été entretenus, protégés, consultés par Oustas, qui assistait souvent à la messe, célébrée suivant le rit romain. David, élevé dans les préventions du schisme, ordonna aussitôt d'arrêter les missionnaires et leur interprète, l'abba Grégoire. Les confesseurs furent conduits devant le plus partial et le plus barbare de tous les tribunaux. L'abba Masmaré et Adug Tesfo, qui avaient fait le voyage du Caire et de Jérusalem, et qui entendaient l'arabe, interrogèrent les Franciscains, et traduisirent leurs réponses. La première question fut ainsi formulée: « Recevez-vous, ou ne recevez-vous pas, le concile de Calcédoine comme une règle de foi; et croyez-vous que le Pape Léon l'a présidé et dirigé régulièrement et légitimement? » Ils répondirent « qu'ils regardaient le concile de Calcédoine comme le quatrième concile général; qu'ils recevaient ses décisions comme des règles de foi; qu'ils croyaient que le Pape Léon l'avait présidé et dirigé régulièrement et légitimement, comme Chef de l'Église catholique, successeur de saint Pierre, et Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. » A ces mots, un cri général s'éleva avec fureur du milieu de l'assemblée, et l'on n'entendit que ces paroles terribles: « Qu'ils soient lapidés! Quiconque ne leur jettera pas trois pierres sera maudit et ennemi de la vierge Marie. » Et soudain, cette sentence cruelle fut exécutée. Un seul prêtre, homme distingué par son savoir et par sa piété, et l'un des chefs de

l'assemblée, déclara avec véhémence que les missionnaires étaient jugés irrégulièrement et injustement. Mais sa voix se perdit au milieu des clameurs de cette multitude de barbares. Les martyrs restèrent en butte à la fureur de leurs fanatiques ennemis. On leur mit une corde au cou, et on les traîna sur une place, derrière l'église d'Abbo, dans le chemin de Tedda, où, conformément à la sentence, on les lapida. Ils reçurent la mort avec une patience et une résignation égales à celles des premiers martyrs. Non contents de ce triple meurtre, les moines abyssins voulurent immoler l'abba Grégoire, interprète des prêtres d'Europe; mais David, considérant que Grégoire, en résidant avec les missionnaires dans le Walkayt, n'avait fait qu'accomplir les ordres d'Oustas, alors son souverain, n'autorisa point sa mort, et le renvoya dans sa province.

CHAPITRE VI.

Mission des Jésuites en Égypte.

Après avoir montré que l'établissement des Jésuites au Caire eut lieu à l'occasion et en vue de l'Abyssinie, il importe de dire quels furent leurs travaux dans les limites mêmes de l'Égypte.

Les premiers missionnaires s'appliquèrent d'abord à connaître l'esprit et les mœurs des peuples qu'ils avaient à instruire. Ils ne furent pas longtemps à comprendre qu'ils devaient beaucoup plus compter, pour la conversion de ces nations, sur les grâces toutes-puissantes de Dieu, qui peut des pierres mêmes faire naître des enfants d'Abraham, que sur les favorables dispositions des cœurs de ces hommes endurcis. Les finances des missionnaires ne leur permirent pas d'être plus de trois ou quatre, pour visiter les malades, instruire les enfants, faire des conférences dans les maisons particulières et dans la leur: aussi le travail, à la fois grand et continuel, eût-il été capable de les rebuter, si Dieu ne leur eût donné assez souvent la consolation de cueillir des fruits de salut.

Le P. du Bernat (1), l'un d'eux, écrivait du Caire, le 20 juillet 1711, au Père qui était chargé en France de pourvoir aux besoins des missions du Levant : « L'Égypte, qu'on visitait autrefois pour s'édifier de la vie admirable et du nombre des saints qui l'habitaient, n'offre aujourd'hui à nos yeux que des objets de douleur. Ce n'est plus cette Église d'Alexandrie si florissante; ce ne sont plus ces déserts peuplés de tant de monastères, et de tant d'anachorètes. Un si triste changement, toujours présent à mon esprit, me tient dans une affliction continuelle. Je m'applique ces paroles du Prophète : *Cane lugubre super multitudinem Ægypti* (gémissez sur l'état lugubre de l'Égypte). Les Turks sont les maîtres de ces belles et riches régions : cela est déplorable. Mais je m'attendris sur mes chers Coptes : ils sont mes frères par le baptême, et leur constance dans la profession du christianisme au milieu de tant de persécutions me les rend infiniment aimables. Cependant, je les vois marcher tranquillement hors de la voie du salut. Si leur ignorance ou leur indolence les rendent insensibles à un si grand malheur, éclairons-les, aimons-les, afin qu'ils le connaissent et s'en retirent. C'est sur l'état présent de cette pauvre nation, comme je l'ai exposé, qu'il faut juger du secours qu'il conviendrait de lui donner. Je suis persuadé, mon R. P., qu'il ne manque à votre zèle, pour le lui procurer efficacement, que d'être secondé... Nous vous prions d'avoir égard à notre petit nombre d'ouvriers pour cultiver le vaste et fertile royaume d'Égypte. Lorsque nous serons un plus grand nombre de missionnaires, nous pourrions tenter de plus grandes entreprises pour porter plus loin les lumières de l'Évangile. »

Le plus illustre apôtre de la Compagnie de Jésus en Égypte est le P. Claude Sicard. Né à Aubagne, en 1677, il entra de bonne heure dans la Compagnie, enseigna les humanités dans la province de Lyon, et y acheva ses études de théologie. Pour le disposer à l'accomplissement des desseins que Dieu avait sur lui, la Providence divine lui donna les qualités du corps et

de l'âme nécessaires aux fonctions évangéliques. Il quitta la France pour se rendre en Syrie, et ceux qui firent avec lui le voyage par mer conçurent dès lors une haute idée de ce missionnaire. Ils l'annoncèrent à toute la ville d'Alep, racontant les fruits de ses instructions ou de ses conversations avec l'équipage du vaisseau, et les grands exemples qu'il avait donnés de charité, de patience, d'humilité et de mortification. Le P. Sicard, arrivé au mois de décembre 1706, ne se fut pas plus tôt remis des fatigues de la traversée, qu'il songea à se mettre en état de commencer les œuvres de la mission. Il comprit tout d'abord que l'étude de la langue arabe devait être sa première et sa plus importante occupation. Il s'y appliqua entièrement, et, comme il la trouva plus facile qu'il ne s'y était attendu, il parvint bientôt à entendre et à parler suffisamment cette langue. Mais, pour s'en servir avec fruit, il étudia en même temps le caractère des peuples qu'il aurait à cultiver. Il sut que, parmi les schismatiques et les hérétiques du pays, il y en avait qui passaient pour savants et qui se donnaient pour tels; que d'autres, au contraire, étaient des hommes grossiers et ignorants. Afin de se rendre utile aux premiers, il composa en arabe deux petits livres, dans lesquels il réunit toutes les erreurs des hérétiques et des schismatiques, ainsi que les mauvaises raisons par lesquelles ils prétendaient se bien défendre contre les orthodoxes; et, comme il avait l'esprit mathématicien, il disposa par ordre didactique les autorités tirées des saintes Écritures ou des Pères de l'Église, et tous les arguments que la théologie enseigne pour conclure contre le dogme hérétique, et pour établir les vérités catholiques d'une manière solide. Ces armes en main, il chercha les occasions de lier conversation avec les prétendus docteurs de chaque secte. Lorsqu'il se trouvait avec eux, il les amenait à exposer leurs interprétations erronées de l'Écriture sainte et des Pères; et, dès qu'il les voyait au bout de toute leur science, il leur présentait ses deux petits livres arabes, dont il leur donnait l'explication. C'était une réfutation si nette, si péremptoire, de ce qu'on venait d'avancer, que ceux qui étaient de bonne foi se rendaient à la vérité et se rangeaient au nombre de ses disciples. Mais, comme il n'arrive que trop souvent que les hommes, soit par orgueil,

(1) Lettre du P. du Bernat, missionnaire de la Compagnie de Jésus en Égypte, au P. Fleureau, de la même Compagnie, dans les *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 287, édit. in-18.

[1746]
soit
vérité
sion
cher
struc
saint
Il y
bour
mille
parle
l'hon
raien
curés
ignor
térét
pris
missi
ce pe
messe
les er
les at
ensui
médie
la dis
de ces
tions.
pas sa
schism
sultes
s'émou
temen
que jo
retirer
march
du sal
lenden
plus f
famille
avec ta
Son au
nes occ
nuelles
de Ma
vrage
tenir. C
bénissa
faubou
dans la
la flori
suites.

angliques.
n Syrie, et
ar mer con-
ce mission-
ille d'Alep,
ns ou de ses
vaisseau, et
nés de cha-
mortification.
embre 1706,
tiques de la
e en état de
n. Il comprit
arabe devait
ante occupa-
et, comme il
tait attendu,
rler suffisam-
n servir avec
caractère des
ut que, parmi
du pays, il y
ants et qui se
au contraire,
ignorants. Afin
il composa en
quels il réunit
t des schisma-
aisons par les
éfendre contre
it l'esprit ma-
didactique les
itures ou des
uments que la
ontre le dogme
érités catholi-
mes en main,
conversation
chaque secte.
il les amenait
erronnées de
, dès qu'il les
ience, il leur
rabes, dont il
une réfutation
on venait d'a-
bonne foi se
ent au nombre
n'arrive que
t par orgueil,

soit par entêtement, aiment mieux résister à la vérité que d'avouer qu'ils se sont trompés, le missionnaire allait plus souvent et plus volontiers chercher des familles obscures, qui, faute d'instruction, vivaient dans l'ignorance de nos saints mystères et des devoirs du christianisme. Il y avait, à l'extrémité d'Alep, un long faubourg dans lequel on comptait au moins dix mille chrétiens, qui ne savaient, à proprement parler, ce qu'ils étaient. Ils se faisaient bien l'honneur de se dire chrétiens, mais ils ignoraient ce que c'est que d'être catholiques. Leurs curés schismatiques, au lieu de les tirer de cette ignorance, leur inspiraient, dans des vues d'intérêt personnel, beaucoup d'aversion et de mépris pour l'Église romaine, et surtout pour les missionnaires. Le P. Sicard entreprit d'instruire ce peuple. Il partait dès le matin, après sa messe; arrivé dans le faubourg, il rassemblait les enfants pour leur faire le catéchisme, et se les attachait par de petites récompenses; il allait ensuite visiter les malades, leur distribuait les médicaments mis par ordre du roi de France à la disposition des missionnaires, et, à la faveur de ces dons, il leur faisait de salutaires instructions. Ces bonnes œuvres ne s'accomplissaient pas sans contradiction de la part des plus ardents schismatiques, de qui il reçut souvent des insultes et des coups. Mais le missionnaire, sans s'émouvoir, leur disait que leurs mauvais traitements ne l'empêcheraient pas de revenir chaque jour, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de les retirer de la voie de perdition dans laquelle ils marchaient, et de les faire entrer dans le chemin du salut. Le P. Sicard revenait, en effet, le lendemain, allait dans les maisons où il était le plus favorablement accueilli, y réunissait les familles les mieux disposées, et leur parlait avec tant d'onction, qu'elles en étaient pénétrées. Son auditoire croissait de jour en jour. Enfin, ses occupations devinrent si grandes et si continues, qu'il fut obligé de partager avec le P. de Maucolot, l'un des Jésuites d'Alep, l'ouvrage qu'un seul homme ne pouvait plus soutenir. C'est à ces deux missionnaires, dont Dieu bénissait si visiblement les paroles, que ce grand faubourg fut redevable et de son accroissement dans la foi catholique, et de l'établissement de la florissante mission qu'y possédèrent les Jésuites. Le P. Sicard y travaillait avec assiduité,

lorsque la mission de la Compagnie au Caire, qui devait sa naissance à la piété et au zèle de Louis XIV pour la propagation de la foi, vint à perdre son supérieur. On jugea à propos de l'y envoyer pour la gouverner. Cette destination ne fut pas plus tôt indiquée au P. Sicard, que, sans écouter l'attachement qu'il devait avoir naturellement pour le troupeau qu'il venait de former avec tant de peines et de fruit dans le faubourg d'Alep, il partit pour la capitale de l'Égypte. Il s'agissait d'y travailler à la conversion des Coptes, ou Eutychiens de ce pays. Nous ferons apprécier les difficultés qu'il dut trouver à cette œuvre, en rapportant ce qu'il écrivit après avoir vécu et conversé avec ces chrétiens dégénérés. « Jusqu'à présent, mandait-il, quelques moyens que j'aie employés pour gagner les Coptes, ces moyens m'ont tous été inutiles : et ne vous en étonnez pas, s'il vous plaît; car il faut commencer par les faire hommes, avant que d'entreprendre de les faire bons chrétiens. C'est, en effet, une nation qui semble faire profession d'ignorance et de grossièreté. Leurs prêtres n'en savent guère plus que le peuple; tous n'ont qu'une idée grossière de la religion chrétienne, dont ils font cependant profession. Quelques cérémonies, souvent superstitieuses, et quelques imaginations au sujet de nos saints mystères, leur tiennent lieu de religion : mais ils y sont si fortement attachés, que, sitôt qu'ils s'aperçoivent qu'on veut les combattre, ils ne veulent plus vous écouter. » Après avoir employé quelque temps à étudier leur génie, leurs mœurs, et leur manière de penser sur la religion et ses observances, le P. Sicard commença sa mission par la visite des Coptes qui habitaient le long du Nil. Il ne chercha d'abord qu'à se concilier leur bienveillance par toute l'industrie que donnent la charité et le zèle du salut des âmes. Il s'accommodait à leur manière de vivre, n'usant comme eux que de légumes. Il était toujours prêt à leur rendre service, même dans leurs maladies. Plusieurs années se passèrent, sans que le grain jeté par le P. Sicard dans cette terre couverte de ronces et d'épines produisit aucune récolte. Au contraire, pour tout fruit de ses peines, il fut plusieurs fois repoussé et maltraité. Mais, dans cet intervalle, *le bon grain pourrissait en terre*. Au bout de huit ou neuf ans, il commença à germer dans la maison d'un mé-

cabier ou receveur des deniers publics. Cet homme, éclairé de Dieu, ayant embrassé de bonne foi la religion catholique, voulut accompagner lui-même le P. Sicard dans les bourgs et villages de sa recette. La considération que les Coptes avaient pour leur mécabier, et celle que ce receveur témoignait avoir pour le P. Sicard, engagèrent les peuples à écouter tranquillement le missionnaire. Voilà quel fut le commencement des conversions que ce célèbre Jésuite a faites en Égypte, continuant ses missions, soit le long du Nil, depuis son embouchure dans la Méditerranée jusqu'aux cataractes, soit dans la haute et basse Thébaïde, et dans des lieux encore plus reculés. Comme à toutes les vertus qui le rendaient le modèle parfait d'un missionnaire il joignait une littérature et une érudition peu commune; comme il avait, d'ailleurs, un goût singulier pour les belles-lettres et un juste discernement pour en faire un bon usage, il recueillait, depuis plusieurs années, ce qui lui paraissait digne de remarque dans les monuments de l'antiquité que l'Égypte avait conservés jusqu'alors. Les premières observations qu'il transmet au P. Fleuriau d'Armenonville, chargé en France de pourvoir aux besoins des missions, parurent si intéressantes qu'elles furent rendues publiques; elles obtinrent aussi l'approbation des hommes les plus capables d'en bien juger, qui témoignèrent même le désir de voir le P. Sicard poursuivre ses travaux. Le duc d'Orléans, régent, lui manda de faire une recherche exacte des anciens monuments qu'il trouverait en Égypte, et d'en faire dresser des plans par le dessinateur qui lui serait envoyé. Obéissant à cet ordre, le P. Sicard, sans interrompre ses occupations de missionnaire, prit son temps pour coordonner les découvertes qu'il avait réalisées et pour en entreprendre de nouvelles. Dans ce but, il dressa un itinéraire des missions qu'il avait à faire, de manière à se transporter aisément dans les lieux qu'il voulait observer de plus près. Tels furent ses voyages à Thèbes, au Delta, à la mer Rouge, au mont Sinai, aux cataractes. C'est d'après ses observations qu'il composa sa *Description de l'Égypte ancienne et moderne*, pour l'exécution de laquelle le comte de Maurepas, alors ministre de la marine, fournit au savant missionnaire des dessinateurs, qui, sous sa direction, levaient les plans, des-

siniaient les monuments, et dressaient les cartes de tout le pays qu'ils parcouraient avec lui. L'auteur n'avancé rien, dans son ouvrage, qu'il n'eût vu de ses propres yeux. Malheureusement, ce fruit de tant de recherches et de dépenses est perdu pour les lettres: envoyé en France, et déposé à la maison professe, il a disparu, sans qu'on ait pu découvrir ni comment, ni par qui, il a été enlevé. Nous n'en avons plus que le *Plan*, divisé en treize chapitres (1). Un *Discours sur l'Égypte* (2), description abrégée et très-exacte de ce pays, qu'a laissée le missionnaire, peut faire juger de ce qu'aurait été ce grand ouvrage. La santé très-robuste du P. Sicard avait été jusqu'alors à l'épreuve de tout ce qu'il avait eu à souffrir de la faim, de la soif, des veilles, dans un climat brûlant, où ses missions l'obligeaient de marcher continuellement. En 1726, revenant de la haute Égypte, où il s'était rendu dans le dessein d'y examiner quelques antiquités dont on lui avait parlé, il apprit que la peste sévissait au grand Caire. Il crut que son premier devoir était d'aller secourir les catholiques; et il ne fut pas plus tôt arrivé au Caire, qu'après avoir offert à Dieu le sacrifice de sa vie, il se mit à servir les pestiférés. Ayant su que le supérieur de Terre sainte, religieux de saint François, était attaqué de ce venin mortel, il alla le visiter, et revint frappé lui-même. Il combattit contre ce mal pendant deux jours, continuant ses assiduités auprès des malades. Il fallut céder enfin à la violence du poison. Le pressentiment qu'il eut de sa mort lui fit demander les derniers sacrements: il les reçut avec les saintes dispositions qu'une vie consacrée et employée uniquement au service de Dieu et du prochain lui avait obtenues de la miséricorde divine. Après cinq jours de maladie, il expira le 12 avril 1726. La part que les fidèles et les infidèles témoignèrent prendre à la perte des Jésuites est une preuve de l'estime, de la considération et de l'affection qu'ils avaient pour le P. Sicard. Les anciens catholiques et les nouveaux, qui avaient reçu ses instructions, le pleuraient comme leur père, et l'appelaient leur apôtre. Pour les Jésuites, dont les missions l'avaient possédé l'espace de vingt ans, ils re-

(1) *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 225, édit. in-18.

(2) *Ibid.*, t. IX, p. 171.

nt les cartes
t avec lui.
n ouvrage,
Malheureu-
es et de dé-
envoyé en
ofesse, il a
vriir ni com-
i. Nous n'en
a treize cha-
ote (2), des-
pays, qu'a
juger de ce
ant très-ro-
sà l'épreuve
le faim, de
brûlant, où
der continuel-
aute Égypte,
d'y examiner
vait parlé, il
rand Caire. Il
d'aller secou-
lus tôt arrivé
Dieu le sacri-
es pestiférés.
re sainte, re-
attaqué de ce
revint frappé
mal pendant
tés auprès des
a violence du
de sa mort lui
nts : il les re-
une vie con-
u service de
tenues de la
rs de maladie,
que les fidèles
dre à la perte
estime, de la
a avaient pour
es et les nou-
structions, le
t l'appelaient
nt les missions
t ans, ils re-

édit. in-18.

grettaient ce cher missionnaire, qui leur avait donné de rares exemples des plus excellentes vertus de leur état. Le supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus en Syrie et en Égypte, écrivit au P. Fleuriau (1) : « Pour ne parler que des qualités de son âme, elles étaient un don précieux de Dieu. Son zèle pour procurer la gloire du Seigneur et le salut des peuples, qui composent ici différentes nations et différentes sectes, était vif et ardent ; mais il savait le tempérer par une douce condescendance pour ceux qu'il espérait gagner à Dieu avec sa grâce et avec patience. Son courage était au-dessus des contradictions les plus affligeantes et des persécutions les plus obstinées. Nous l'entendions souvent dire que, lorsqu'on ne cherchait que Dieu, ou l'on venait à bout de tout, ou, en tout cas, on était sûr de faire la volonté divine. Grande source de consolation pour un missionnaire ! Sa charité pour instruire les enfants et les ignorants, et pour assister les pauvres malades, était sans bornes : mais sa patience pour souffrir tout et ne se rebuter de rien était héroïque. » Après la mort du P. Sicard, on prit un soin tout particulier de ramasser ses Mémoires. Le P. Marc-Antoine Treffond, supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus en Syrie et en Égypte, envoya même un des plus anciens missionnaires pour les mettre en ordre, et pour aller sur les lieux vérifier tout ce qu'il avait laissé, soit manuscrit, soit dessiné de la main du jeune artiste qui l'accompagnait dans ses voyages, et qui traçait sur place le plan des monuments anciens dont le P. Sicard faisait la recherche par ordre du roi. Comme ses écrits, à sa mort prématurée, étaient demeurés sans recevoir leur perfection, un des missionnaires les revit, pour les mettre en état d'être envoyés à Paris. Par suite de la perte du grand ouvrage, il ne reste du P. Sicard que des fragments, qui justifient tout ce que nous avons dit de son instruction, de son tact et de sa sagacité, comme de son zèle infatigable. Les observations du P. Sicard sur l'Égypte ont été publiées dans les *Lettres édifiantes*, dont elles ne forment pas la partie la moins importante. Les deux plus longues lettres du missionnaire

sont adressées, l'une au comte de Toulouse (1), l'autre au P. Fleuriau (2). Dans la première, écrite au Caire le 1^{er} mai 1716, le P. Sicard raconte une excursion dans le désert de Saint-Macaire, faite en 1712 ; une course dans le Delta, en mai 1714 ; une autre dans la haute Égypte, qui commença en septembre de la même année : il remonta le Nil jusqu'à la ville d'Aousie, près laquelle il dessina un sacrifice au soleil, sculpté sur le flanc d'une montagne ; il donne aussi les dessins de divers monuments antiques. La seconde lettre mentionne une excursion, avec Joseph Assemani, dans les monastères du désert de Saint-Macaire, où le savant Maronite, bibliothécaire du Vatican, trouva un grand nombre de livres très-rares. La même lettre contient la relation du voyage du P. Sicard, avec Assemani, dans le désert de la basse Thébaïde, en 1716 : on visita les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul, et les bords de la mer Rouge. Une autre lettre au P. Fleuriau (3) constate qu'il fit un voyage au mont Sinai avec André Scandar, archiprêtre maronite, professeur de langue arabe à la Sapience. Une lettre, toujours au P. Fleuriau (4), montre qu'il avait évangélisé Thèbes en 1708, et qu'il y retourna en 1721 avec l'abbé Pincia, antiquaire piémontais, qui voulait faire la comparaison des plus beaux monuments de l'Italie avec ceux que l'Égypte avait conservés : ils allèrent jusqu'à la première cataracte, et admirèrent les beaux monuments d'Éléphantine et de Philæ. Dans une lettre, encore adressée au P. Fleuriau (5), on voit, qu'en évangélisant le Delta en 1723, le P. Sicard découvrit plusieurs villes anciennes. Nous avons, en outre, une *Dissertation de ce missionnaire sur le passage des Israélites à travers la mer Rouge* (6), des renseignements sur les différentes pêches qui se font en Égypte (7), la *Réponse à un Mémoire des membres de l'Académie des sciences sur le Natron*, sur le *sol ammoniac*, sur les *pierres et marbres de l'Égypte*, et sur les *fours à poulets* (8). D'Anville a fait usage d'une grande carte

(1) *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 1, édit. in-18.

(2) *Ibid.*, p. 177.

(3) *Ibid.*, t. IX, p. 115.

(4) *Ibid.*, p. 131.

(5) *Ibid.*, p. 147.

(6) *Ibid.*, p. 1 et 53.

(7) *Ibid.*, p. 74.

(8) *Ibid.*, p. 154.

(1) *Lettres édifiantes*, t. IX, p. 91, édit. in-18.

d'Égypte, dressée au Caire en 1722 par le P. Sicard; et la carte de ce pays, jointe à l'un des volumes de l'Histoire romaine du P. Catrou, n'en est guère qu'une réduction. Tous les écrivains et tous les voyageurs qui se sont occupés de l'Égypte, ont rendu justice à l'exactitude du P. Sicard. Ce que le missionnaire a écrit sur cette contrée est traduit en allemand dans le *Recueil des voyages les plus remarquables en Orient*, publié par Paulus, Iéna, 1798, etc., in-8°. Le *Discours sur l'Égypte* a été réimprimé à la fin des *Réflexions historiques et politiques sur l'empire ottoman*, par C. C. L. D***, interprète de la république française pour les langues orientales; Paris, 1802, in-8°.

Nous allons compléter maintenant le tableau des missions du Levant, en nous repliant de l'Égypte sur d'autres contrées, où le ministère évangélique était exercé avec le même dévouement.

CHAPITRE VII.

Missions des Jésuites, des Théatins, des Augustins, des Capucins, des Dominicains, des Carmes, en Géorgie, en Arménie et en Perse. — Établissement de l'évêché de Babylonie.

Les Jésuites de Constantinople avaient envoyé, l'an 1606, des missionnaires en Géorgie : mais ces religieux y moururent presque aussitôt, en sorte que la mission se trouva abandonnée.

Pierre Avitable, clerc régulier Théatin, ayant été envoyé avec quelques compagnons en Géorgie, par Urbain VIII, l'exposé qu'il fit à son retour de l'état du christianisme dans les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne, montra combien il était nécessaire d'y fonder une mission permanente (1). Le 4 mai 1626, la Congrégation de la Propagande chargea cinq Théatins de cet apostolat. Ce furent Celse de Nigro, François Avril, Jacques de Stephano, et Jacques Philomias, auquel Pierre Avitable était préposé en qualité de supérieur ou de pré-

fet (1). Urbain VIII donna à ces missionnaires des lettres pour trois princes des contrées qu'ils allaient évangéliser. L'an 1627, les Théatins réussirent à se faire admettre comme médecins en Mingrélie. On représenta au Dadian, ou prince qui régnait alors, qu'il importait à ce pays que des hommes versés dans un art si utile s'y établissent; et, déterminé par cette considération, il leur donna une maison, des terres, ainsi qu'un certain nombre d'indigènes pour les labourer, et pour assurer à la communauté une provision suffisante de vin et de grain (2). Pierre Avitable, ayant été, en 1631, chercher du renfort à Rome, fonda plusieurs résidences de son ordre en Mingrélie et en Géorgie. Mais Urbain VIII l'enleva à ces missions pour l'envoyer dans la presqu'île de l'Inde en deçà du Gange, où les Théatins rivalisèrent de zèle avec les autres instituts: Avitable mourut même à Goa, en 1650. Clément Galanus, né à Sorrento, dans le royaume de Naples, et savant Théatin, partit, en 1636, pour la Géorgie, et il passa douze années dans ces régions, occupé non-seulement des travaux de l'apostolat, mais de recherches sur l'histoire civile et religieuse, dont ses ouvrages renferment le précieux dépôt. Cependant les Théatins, surchargés de travail comme médecins, ne voyaient pas que la foi catholique fit des progrès réels; les guerres locales contraignaient, d'ailleurs, leurs efforts. Ils quittèrent successivement plusieurs stations qu'ils avaient en Tartarie, en Circassie, en Arménie, en Géorgie, où ils furent, ainsi que les Augustins, remplacés par des Capucins italiens qu'y envoya la Propagande (3), et qui demeurèrent à Tiflis. (Pl. CVII, n° 1.) Les clercs réguliers Théatins auraient même abandonné la Mingrélie, s'ils n'avaient cru devoir s'y maintenir pour l'honneur de l'Église romaine, qui se fait gloire d'avoir des apôtres par toute la terre, et pour l'honneur de leur ordre en particulier, auquel cette désertion aurait nui dans

(1) Clementis Galani, Surrentini, clerici regularis, theologi, et sanctæ Sedis apostolicæ ad Armenos missionarii, *Historia armena*, p. 112-145.

(1) *Historiarum clericorum regularium à congregatione conditæ pars altera*, auctore Josepho Silos, Bituntino, ex eisdem clericis regularibus presbytero, t. II, p. 570.

(2) *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales, par la mer Noire et par la Colchide*, première partie, qui contient le voyage de Paris à Ispahan, p. 109.

(3) Cerri, *État présent de l'Église romaine*, p. 162.

donnaires
rées qu'ils
Théatins
médecins
adian, ou
portait à ce
art si utile
te considé-
des terres,
es pour les
unauté une
grain (2).
chercher
résidences
orgie. Mais
pour l'en-
en deçà du
de zèle avec
même à Goa,
ento, dans le
atin, partit,
passa douze
n-seulement
e recherches
dont ses ou-
t. Cependant
comme mé-
atholique fit
tales contra-
ls quittèrent
u'ils avaient
ie, en Géor-
Augustins,
ens qu'y en-
demeurèrent
clercs régu-
onné la Min-
s'y mainte-
naine, qui se
par toute la
dre en parti-
rait nui dans

m à congré-
pho Silos, Bi-
resbytero, t. II.

ardin en Pers-
re et par la Col-
yage de Paris à

hommes
de qu'il
l'indigne
médicame
allier; ou
ratté à con
art d'atit
conceide
des torren
se par les
un
grain (2)
cherche
d'endurance
orgie. Mais
pour l'an
en déca du
le s'ave
dans Gon
into, dans la
tins partit
ques douz
reulement
recherche
lent des ou
Depuis
comme mé
atholique fit
ales contr
la quitter
n'ile avait
ie, en Géor
Argentine;
as qu'y es
demoureront
cleres rég
onnd la M
s'y mainte
aine, qui e
par toute l
die en parti
fili pu dans

du congrès
ph-Siles, B
vogue, t au
maître en Pen
et par la C
voje de Paris *

21ms p. 192.




 This This



Isyahan Hispahar.

l'estin
 grand
 corps
 ple re
 Chaque
 de m
 Les pl
 esclav
 mises
 mots
 étaien
 Théat
 dans c
 en ay
 soient
 font ri
 disent
 que le
 qu'ils
 ny si
 les im
 veuler
 rémon
 voient
 messe.
 enfant
 qu'ils
 venus
 point d
 meuré
 tins (M
 vers li
 fois la
 qu'on
 voir, i
 besoin
 sans le
 front d
 pour r
 fants q
 mains
 dineric
 cela, j
 sourioi
 qu'il fa
 « me di
 « venus
 quel no
 « donne
 « scay s

l'estime publique. Ils possédèrent à Sapias un grand clos, qui contenait leur église et plusieurs corps de logis en bois, les uns formés d'un simple rez-de-chaussée, les autres avec un étage. Chaque religieux avait une de ces habitations, de manière qu'ils se trouvaient tous séparés. Les plus petits bâtiments étaient remplis de leurs esclaves, et de deux familles de cultivateurs mises à leur service. Chardin montre en peu de mots combien les labeurs de ces missionnaires étaient pénibles et stériles en Mingrélie : « Les Théatins disent que le profit spirituel qu'ils font dans ce pays-là est de baptiser les enfants, n'y en ayant point qui soient baptisés ou qui ne le soient mal. Hors de cela, ils avouent qu'ils ne font rien auprès des Mingréliens, qui, bien loin, disent-ils, d'embrasser le rit romain, croient que les Européens ne sont pas chrétiens, parce qu'ils ne leur voyent pas observer tant de jeûnes, ny si rudes qu'eux, et qu'ils ne craignent pas les images. Les propres esclaves des Théatins ne veulent pas communiquer avec eux dans les cérémonies religieuses ; et ils m'ont dit qu'ils n'avoient jamais pu en élever aucun à servir la messe. Je leur ay vu plusieurs fois baptiser des enfants : ils donnent le baptême à tous ceux qu'ils trouvent dans les maisons où ils n'étoient venus de longtemps, et où ils ne se souvenoient point d'avoir administré ce sacrement. J'ay demeuré plusieurs jours avec le préfet des Théatins (Marie-Joseph Zampy, de Mantoue), en divers lieux de Mingrélie, et j'ay vu plusieurs fois la manière dont il baptisoit les enfants. Lorsqu'on luy en amenoit quelqu'un malade pour le voir, il faisoit venir de l'eau, disant qu'il avoit besoin de se laver les mains. Il les lavait ; et, sans les essuyer, il touchoit du bout du doigt le front de l'enfant, en faisant accroire que c'étoit pour reconnoître sa maladie. Il baptisoit les enfants qui se portoient bien, secouant sur eux ses mains en les lavant, comme par manière de badinerie. La première fois que je luy vis faire cela, je remarquay qu'il parloit entre ses dents, sourioit, et me regardoit. Je luy demanday ce qu'il faisoit. « Je viens de baptiser ces enfants, » me dit-il : c'est leur bonheur que nous soyons « venus dans cette maison. » Je luy demanday quel nom il leur avoit donné. « Je ne leur en » donne point, me répondit-il ; car souvent je ne » sçay si je baptise mâle ou femelle : le nom n'est

« pas nécessaire ; il suffit de jeter une goutte d'eau » sur l'enfant, et de faire mentalement la forme » du baptême. » Au reste, les Théatins sont très-misérables en Mingrélie : on les pille, on les maltraite ; on n'a pour eux ny respect ny considération, sinon quand la maladie ou quelque blessure réduit à avoir besoin de leur assistance. »

L'Arménie, où les Dominicains continuaient d'exercer leur zèle, fut principalement le théâtre des travaux du P. Paul Piromalli, homme tout rempli de l'esprit apostolique, également recommandable par ses vertus, par ses souffrances pour la foi, et par ses écrits (1). Né, sur la fin du xvi^e siècle, à Siderne, bourg de la Calabre, il embrassa l'institut de Saint-Dominique avec le désir de procurer la conversion des infidèles, et commença à apprendre les langues orientales. Mais, avant d'aller exercer le ministère apostolique en Orient, il en fit comme l'essai dans quelques provinces du royaume de Naples. En 1629, le maître général le manda à Rome, et Vincent Candide, alors prieur du couvent de la Minerve, lui confia l'éducation des novices. En 1631, les cardinaux de la Congrégation de la Propagande ayant demandé au procureur général de l'ordre et au prieur de la Minerve quelques religieux propres à évangéliser la Grande Arménie, le P. Piromalli fut un des premiers qu'on proposa. Le serviteur de Dieu, admirant les desseins de la Providence qui s'accordaient ainsi avec ses secrets desirs, répondit sans hésiter que, si on l'ordonnait, il était prêt, à l'exemple de saint Paul, dont il portait le nom, à marcher au-devant de la captivité et de la mort pour l'amour de Jésus-Christ. La suite de sa vie prouva, en effet, qu'il était destiné à suivre les traces de l'apôtre des Gentils. S'étant embarqué pour Malte, il regarda comme un heureux présage de sa mission l'occasion qu'il eut, en arrivant dans cette île, de catéchiser deux mahométans de Barbarie qui se convertirent à la foi. Les religieux de son ordre l'attendaient dans le même lieu. Ils montèrent ensemble sur un vaisseau de Marseille ; et, après avoir essuyé deux violentes tempêtes, ils arri-

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 435. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1651, 1659.

vèrent le 25 janvier 1632, jour de la conversion de saint Paul, à Alexandrette, d'où ils partirent aussitôt pour Alep. Entre ces deux villes, des voleurs arabes leur enlevèrent tout ce qu'ils portaient : mais la Providence leur fit trouver des secours à Alep, séjour de missionnaires catholiques, aussi bien que de consuls français, vénitiens et anglais, et de marchands européens. Le P. Piromalli, continuant sa route par la Mésopotamie ou Diarbekir, traversa l'Euphrate, et arriva à l'ancienne ville d'Haran, célèbre pour avoir été la demeure du patriarche Abraham. Entrant ensuite dans l'Arménie, il se rendit à Aharaner, habité par trois cents familles catholiques sous l'obéissance du sofï de Perse. Cette ville possédait aussi un couvent de Dominicains, et l'archevêque de Nakhchivan, religieux du même ordre, y faisait sa résidence ordinaire. Après tant de fatigues, le P. Piromalli aurait pu s'y reposer dans la compagnie de ses frères. Il ne s'y arrêta que le jour des Rameaux, et partit le lendemain pour Nakhchivan, ville métropolitaine au pied du mont Ararat. Ce pays devait être comme le centre de sa mission et le théâtre de ses combats contre le schisme, l'hérésie et l'infidélité. C'était là qu'il devait, pendant vingt-deux ans, semer dans les tribulations et dans les larmes, mais recueillir aussi des fruits abondants et précieux. Le P. Piromalli ouvrit sa mission, le jour de Pâques, par un sermon en présence d'un grand nombre d'Arméniens, les uns catholiques, les autres hétérodoxes, et qui, ne reconnaissant pour la plupart qu'une seule nature en Jésus-Christ, ajoutaient encore à l'hérésie d'Eutychès le schisme et les erreurs des Grecs. Tous, cependant, reçurent avec respect le missionnaire qu'envoyait le saint Siège, et l'écoutèrent avec plaisir. Urbain VIII lui avait donné le pouvoir de célébrer les saints mystères deux fois le jour, au besoin ; de bénir avec solennité le peuple trois fois l'année ; d'absoudre des cas réservés ; de dispenser tant sur les irrégularités que sur les empêchements de mariage ; d'accorder enfin une indulgence plénière à tous les fidèles qui se préparaient, par de dignes fruits de pénitence, à la réception des sacrements. Des facultés si étendues prévinrent les peuples en sa faveur. Afin de les rendre plus dociles, l'habile missionnaire ne manqua pas de faire observer aux Arméniens que les dogmes

catholiques, qu'il leur expliquait selon la foi de l'Eglise romaine, étaient les mêmes que leurs pères avaient reçus de saint Grégoire, l'évêque et l'apôtre de l'Arménie au ^m^e siècle : c'était l'autorité la plus respectable qu'on pût leur alléguer. Enfin, la vie pénitente et vraiment sainte du missionnaire, en édifiant ses auditeurs, ne pouvait que les disposer à accepter sa doctrine. On vit donc, en peu de temps, un changement notable dans la croyance, comme dans les mœurs, d'un grand nombre d'Arméniens. La conversion des schismatiques et des eutychiens accrut de jour en jour le troupeau fidèle des catholiques. Le retour désiré, non-seulement de quelques particuliers, mais de plusieurs peuples, dépendant de la conversion de l'archevêque des schismatiques, le P. Piromalli essaya de l'obtenir. Ce prélat le reçut d'abord avec égards ; mais il n'osa entrer avec lui dans aucune conférence sur les matières de religion, sans en avoir averti Cyriaque, patriarche de la Grande-Arménie, que le missionnaire n'hésita point à aller visiter au monastère d'Echmiatzin, près Erivan. L'estime acquise déjà au P. Piromalli, et sa réputation, portaient ombrage au patriarche. Il renvoya le missionnaire à l'archevêque schismatique, avec ordre de le mettre en prison, les fers aux pieds, et de ne lui donner le pain et l'eau qu'avec mesure : prescription exécutée avec la dernière rigueur. Le captif de Jésus-Christ, comme saint Paul, fut battu trois fois de verges jusqu'à l'effusion du sang, et on aggrava sa détention de vingt-deux mois par plusieurs autres mauvais traitements. La prière et la lecture du Nouveau-Testament, qu'on ne lui avait pas ôté, furent son unique consolation dans les chaînes. Aidé de la grâce, il soutint toutes les épreuves avec tant de fermeté, que le bourreau, envoyé de temps en temps pour le tourmenter, ne put s'empêcher d'admirer son courage et sa douceur. Ses vertus, mises en relief par les souffrances, ne furent pas sans effet. Les deux prélats, qui le retenaient dans les liens, en adoucirent la rigueur, et le P. Piromalli profita de cette espèce de liberté pour composer plusieurs ouvrages. Mais ce qu'il désirait avec le plus d'ardeur, c'était la conversion de Cyriaque, dont Dieu changea le cœur à l'égard du missionnaire captif, au moment même où Urbain VIII réclamait avec force la délivrance

on la foi de
que leurs
le, l'évêque
le : c'était
n pût leur
t vraiment
auditeurs,
ster sa doc-
a, un chan-
omme dans
néniens. La
eutychiens
fidèle des
seulement
sieurs peu-
l'archevê-
mulli essaya
abord avec
ui dans au-
e religion,
arche de la
ire n'hésita
Echmiatzin,
au P. Piromalli se mettant alors à ses genoux :
« Permettez-moi, reprit-il, de le dire : ou vous,
ou moi, sommes dans l'erreur, puisque nous
pensons si différemment sur des points qui ap-
partiennent à la foi. Souffrez donc que j'ex-
plique publiquement ma croyance. Si je me
trompe, vous me redresserez ; mais j'offre d'a-
vance de subir le genre de mort qu'il vous
plaira d'ordonner, si je ne vous prouve pas que
la foi romaine, dont nous faisons profession, est
la même que celle que vous a prêchée saint
Grégoire, l'apôtre de votre nation. » Cette sainte
impétuosité désarma Cyriaque. Il ne consentit
pas, sans doute, à entrer en discussion avec le
théologien ; mais il l'autorisa à prêcher, et assista
à la prédication. La manière dont le mission-
naire traita le dogme des deux volontés en Jésus-Christ, et les preuves sur lesquelles il ap-
puya le dogme catholique, parurent si lumineuses
et si précises, que le patriarche en témoigna sa
satisfaction dans les termes les plus gracieux.
Il embrassa tendrement le P. Piromalli, en lui
adressant ces paroles que quelques sénateurs

de son ministre. Le patriarche d'Arménie ne se contenta pas de rendre la liberté au P. Piromalli. Il lui permit, en outre, de venir au monastère d'Echmiatzin, l'y traita avec bonté, et lui fit voir sa communauté composée d'environ trois cents religieux, d'une vie très-austère, quoique leur foi fût altérée par le schisme et par l'hérésie de Dioscore. Le missionnaire ne refusa point à Cyriaque et à ses moines les louanges que méritaient leurs pratiques de pénitence et leur assiduité à chanter les louanges du Seigneur : mais, sachant que, sans la foi, on ne saurait plaire à Dieu, il réitéra la demande qu'il avait faite naguère et qui lui avait attiré une captivité si dure et si longue. Il pria le patriarche avec humilité, et le conjura au nom de Jésus-Christ, de lui permettre, ou de prêcher en sa présence et devant la communauté, ou d'entrer en conférence avec les théologiens qu'il lui plairait de choisir. Cyriaque n'entendait cette proposition qu'avec déplaisir ; mais le missionnaire, stimulé par la charité de Jésus-Christ, ne se lassa point de la renouveler, et il eût versé volontiers son sang pour le salut de ses frères. Un jour qu'il sollicitait le patriarche avec plus d'ardeur, Cyriaque lui dit brusquement de ne plus lui parler de ces choses. Le P. Piromalli se mettant alors à ses genoux : « Permettez-moi, reprit-il, de le dire : ou vous, ou moi, sommes dans l'erreur, puisque nous pensons si différemment sur des points qui appartiennent à la foi. Souffrez donc que j'explique publiquement ma croyance. Si je me trompe, vous me redresserez ; mais j'offre d'avance de subir le genre de mort qu'il vous plaira d'ordonner, si je ne vous prouve pas que la foi romaine, dont nous faisons profession, est la même que celle que vous a prêchée saint Grégoire, l'apôtre de votre nation. » Cette sainte impétuosité désarma Cyriaque. Il ne consentit pas, sans doute, à entrer en discussion avec le théologien ; mais il l'autorisa à prêcher, et assista à la prédication. La manière dont le missionnaire traita le dogme des deux volontés en Jésus-Christ, et les preuves sur lesquelles il appuya le dogme catholique, parurent si lumineuses et si précises, que le patriarche en témoigna sa satisfaction dans les termes les plus gracieux. Il embrassa tendrement le P. Piromalli, en lui adressant ces paroles que quelques sénateurs

avaient dites autrefois à saint Paul dans l'arène d'Athènes : « Nous vous entendrons encore sur ce sujet » (1). Après le second et le troisième discours, il fit appeler un de ses religieux, que l'on considérait comme le plus savant docteur du pays, et lui dit qu'il croyait que cet homme leur était envoyé du ciel, à en juger par ses actions comme par sa doctrine ; qu'on ne pouvait rien voir de plus saint que sa vie, ni rien entendre de plus solide que ses prédications. Cyriaque avait dès lors ouvert les yeux à la vérité. Toutefois, avant de manifester publiquement ce qu'il pensait sur les articles qui l'avaient tenu séparé de l'Eglise romaine, le patriarche chargea le docteur arménien de conférer avec le missionnaire, de lui adresser plusieurs questions, et de lui proposer toutes les difficultés dont il pourrait s'aviser. Cyriaque fut obéi, et Dieu en tira sa gloire. Le patriarche ne différa plus d'abjurer ses erreurs pour se réunir à l'Eglise catholique : le docteur arménien et la plupart des religieux imitèrent son exemple ; et le monastère d'Echmiatzin, d'où l'on tirait ordinairement les évêques de la nation, conserva longtemps la foi que Piromalli avait fait embrasser à ceux qui gouvernaient cette illustre communauté (2). Non-seulement on permit au P. Piromalli de prêcher les vérités catholiques dans toute l'étendue de la Grande Arménie ; mais, par une marque signalée de confiance, Cyriaque le pria d'instruire les enfants qu'on élevait en grand nombre dans le monastère d'Echmiatzin, et, ayant fait ramasser tous les livres de la secte qu'il quittait, il le chargea de les corriger. L'homme de Dieu pro-

(1) *Audilemus te de hoc iterum.*

(2) Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que, quelques personnes, peu instruites de ce fait, l'ayant attribué vingt ans après à Clément Galanus, le docteur Thomas, nouveau patriarche d'Arménie, voulut rendre un témoignage public à la vérité, en faveur de Piromalli. C'est ce qu'il fit l'an 1656, à Vienne, en Autriche, où il se trouvait, peut-être à l'occasion d'une irruption des Turcs dans le pays d'Erivan, soumis au sof de Perse. Voici ses paroles : « Tout l'Orient est informé que le patriarche Cyriaque a été appelé et converti à la foi catholique par la doctrine et les prédications du P. Paul Piromalli, à présent archevêque de Nakhivan, et on n'ignore pas qu'avant l'arrivée du P. Galanus à Constantinople, le même prélat avait souffert de grandes persécutions de la part des schismatiques. Ce que je puis attester comme témoin oculaire, moi Thomas, variabed, patriarche d'Arménie. Fait à Vienne, en Autriche, le 11 octobre 1656. »

fit de tous les moyens qu'on lui donnait, pour rétablir partout la foi dans sa pureté, et enseigner les règles de la morale chrétienne. Les livres qu'on lui avait remis lui fournirent l'occasion de s'instruire à fond de la doctrine dont les Arméniens avaient fait profession dès les premiers siècles de l'Eglise : il trouva, dans les plus anciens de ces manuscrits, toutes les vérités de la religion solidement établies ; et, en les confrontant avec ceux qui avaient moins d'antiquité, il fit remarquer en quel temps on avait commencé à s'écarter de la foi orthodoxe. Pendant le long séjour du P. Piromalli, tantôt dans le monastère d'Echmiatzin, tantôt dans la ville d'Érivan, ce missionnaire s'occupa d'instruire solidement les jeunes gens dont on lui avait confié la direction et qui faisaient l'espérance de l'Eglise d'Arménie ; de dissiper les doutes qui pouvaient rester dans l'esprit des hommes vieillies dans le schisme et dans l'erreur ; de composer plusieurs livres, ou de traduire quelques-uns des saints Pères en arménien, langue dans laquelle il se perfectionna. Avec cela, il continua de prêcher aux peuples les vérités qu'il avait fait recevoir à leurs conducteurs. Les mahométans l'écoutaient aussi volontiers que les Arméniens. Il arriva même quelquefois que, des schismatiques obstinés s'étant jetés sur lui pour le maltraiter, il fut délivré de leurs mains par des Turks, qui, sans embrasser sa religion, respectaient sa vertu. « Allez, disaient ces infidèles aux chrétiens opiniâtres dans le schisme, allez écouter votre prédicateur, qui vous appelle. Il est mal à vous de fuir les instructions qu'il veut vous donner, pour vous apprendre ce que vous devriez savoir. » Le disciple de Jésus-Christ aurait voulu pouvoir se multiplier pour porter la lumière de l'Evangile à tant de peuples divers, qui en connaissaient peu la doctrine et qui n'en pratiquaient pas les maximes. Afin de suppléer à l'insuffisance des ouvriers apostoliques, dont le très-petit nombre était hors de proportion avec l'abondance de la moisson, il choisit parmi ses élèves ceux que leur zèle, leur maturité, leur prudence et leurs mœurs désignaient d'une manière spéciale à sa confiance. Après leur avoir donné ses instructions par écrit, il les envoya comme ses catéchistes en différents endroits, pour y faire, avec le secours de la grâce, ce qu'il faisait lui-même

dans tous les lieux où l'Esprit saint le conduisait. Il avait parcouru une bonne partie de la Grande-Arménie, lorsqu'il entra en Géorgie. Les Théatins, qui y avaient alors une mission, le reçurent avec cordialité, et l'invitèrent à prêcher dans leur église le Jeudi saint. On rapporte que, par ce seul discours, il abolit une ancienne superstition, ayant persuadé aux Arméniens, répandus dans le Gurgistan, que ces pratiques, contraires aux bonnes mœurs et à la discipline de l'Eglise, ne l'étaient pas moins à la doctrine de saint Grégoire, leur apôtre. Il ne s'arrêta que peu de temps dans la Mingrélie, partie septentrionale de la Géorgie le long de la mer Noire, et se dirigea vers la Perse avec une vingtaine de Persans qu'il avait attirés à la foi. Il eut l'honneur d'être présenté au sofy, auquel il offrit un petit Traité de la foi chrétienne, qu'il avait écrit en langue persane. Ce prince reçut le livre avec bonté, et permit à l'auteur de prêcher dans ses États. Le zélé missionnaire allait fournir cette nouvelle carrière, lorsque Urbain VIII lui ordonna de se rendre, en qualité de nonce apostolique, à la cour de Pologne. L'espoir d'opérer des conversions parmi les Arméniens schismatiques, fort nombreux à Constantinople, lui fit prendre son chemin par cette capitale, où le succès répondit à son attente. Sur la réputation dont il jouissait dans toute l'Arménie, ceux de cette nation que leur commerce fixait à Constantinople témoignèrent une grande joie à son arrivée. Peu contents de l'avoir accueilli avec respect, ils le prièrent de prêcher dans leur église, ce qu'ils n'avaient peut-être jamais fait pour un autre ministre du saint Siège. Le P. Piromalli, déférant à leur invitation, prêcha pendant quinze jours devant un nombreux auditoire. Si le prédicateur montra beaucoup de tendresse pour un peuple à l'instruction duquel il semblait spécialement destiné, les auditeurs, de leur côté, se montrèrent dociles à embrasser les vérités qu'il leur exposait. Ayant reçu leur soumission au Siège apostolique et réglé ce qui concernait leur Eglise, autrui que le permettait la brièveté de son séjour à Constantinople, il leur laissa un de ses compagnons avec ses instructions, et partit pour la Pologne. Les Arméniens, singulièrement multipliés dans les États de Ladislas-Sigismond, où ils faisaient un grand commerce, y excitaient

le condui-
partie de la
Géorgie. Les
sion, le res-
ut à prêcher
apporte que,
ne ancienne
Arméniens,
s pratiques
la discipline
la doctrine
s'arrêta que
partie septen-
mer Noire,
ne vingtaine
la foi. Il eut
y, auquel il
tienne, qu'il
prince reçut
uteur de pré-
onnaire allait
lorsque Ur-
, en qualité
de Pologne.
armi les Ar-
reux à Con-
min par cette
son attente.
it dans toute
leur com-
gnèrent une
contents de
le prièrent
ils n'avaient
ministre du
érant à leur
jour, devant
ateur montra
euple à l'in-
ment destiné,
ontrèrent do-
leur exposait.
e apostolique
glise, autan
son séjour à
e sa compa-
rtit pour la
rement mul-
gismond, où
y excitaient

quelquefois des troubles, les uns persévérant avec opiniâtreté dans le schisme, tandis que les autres suivaient la doctrine et les usages de l'Eglise romaine. Cette division avait particulièrement éclaté à Luvou, Lembourg ou Léopol, capitale de la Russie-Rouge. Le zèle et la sagesse du nonce coupèrent la racine des contestations des Arméniens, en réunissant tous les esprits dans une même profession de foi et dans les mêmes pratiques. Ceux qui, à l'exemple de leurs pères, avaient jusqu'alors vécu dans le schisme, reconnurent enfin les deux natures en Jésus-Christ, reçurent avec soumission les définitions du concile général de Calcédoine, qui avait foudroyé leur hérésie au v^e siècle, et promirent de ne plus chanter les louanges de Dioscore, auteur de leur schisme, anathématisé par cette sainte assemblée. Le nonce, renouvelant à Léopol ce qu'il avait fait naguère dans le monastère d'Echmiatzin, lut avec soin les livres des Arméniens, les purgea des erreurs qui y étaient répandues, et les rendit conformes à la doctrine catholique. Le Théatin Pidou, de Paris, envoyé par la Congrégation de la Propagande à Kaminiack, capitale de la Podolie, devait y faire la même chose en 1666. Le roi de Pologne, qui, sur la seule réputation de Piomalli, l'avait demandé au saint Père, vit avec d'autant plus de satisfaction le succès du nonce, qu'il souhaitait avec plus d'ardeur cette réunion des Arméniens, négociants utiles dont il ne voulait pas priver son royaume, mais dont les dissensions troublaient le repos de l'État. Les cardinaux de la Propagande, toujours attentifs à ce qui pouvait favoriser les progrès de l'Evangile, profitèrent des heureuses dispositions du prince à l'égard du nonce, pour engager celui-ci à solliciter l'établissement, dans la ville de Léopol, d'un nouveau collège en faveur de douze jeunes Arméniens, qui au sortir de là se trouvaient en état de travailler à l'instruction de leurs compatriotes et à leur conversion. Le P. Piomalli retournait, l'an 1638, en Italie, pour rendre compte à la congrégation de la Propagande de ce qui s'était passé dans la Grande-Arménie et en Pologne, lorsqu'il fut pris sur mer par des pirates musulmans, qui le conduisirent à Tunis. Réduit à un rude esclavage, sa patience et sa fermeté ordinaire ne l'abandonnèrent pas. Le maître général acquitta sa ran-

çon, et il vint recevoir à Rome d'Urbain VIII et de la congrégation des carlinaux les louanges dues à ses longs services. On le chargea alors de réviser et de corriger une traduction, qui venait d'être faite, de toute la Bible en langue arménienne. On lui permit aussi d'imprimer quelques ouvrages qu'il avait composés en cette langue. Ni ses facultés ni le court séjour qu'il fit à Rome ne le mirent en état de réaliser ce dessein, qu'il exécuta depuis. Muni de nouvelles instructions du saint Siège et de diverses lettres que le Pape adressait au patriarche et aux évêques d'Arménie, le P. Piomalli quitta une seconde fois l'Italie pour aller reprendre sa première mission. A la prière du roi de Pologne, il traversa ses États, et n'arriva en Arménie que l'an 1642.

Nous dirons ici que, indépendamment du collège de Nakchivan, l'ordre de Saint-Dominique en établit un autre à Rome en faveur des religieux arméniens. « Et voici, dit Touron, les sages précautions qu'on a prises pour fournir à ces peuples de dignes ministres de la foi. Les jeunes catholiques d'Arménie, qui, par leur esprit, leur piété et leurs bonnes inclinations, donnent quelque espérance qu'ils pourront être dans la suite utiles à l'Eglise, sont nourris charitablement et élevés avec soin dans nos couvents. On les instruit, dès l'enfance, des vérités de la religion; ils assistent, de jour et de nuit, avec les religieux, à tous les offices divins et aux exercices réguliers. Lorsqu'on a suffisamment éprouvé leurs mœurs et leur vocation, on leur donne l'habit de l'ordre dans le monastère d'Abaraner, où l'archevêque de Nakchivan fait sa résidence ordinaire. Après leur profession religieuse, ceux qui paraissent les plus avancés dans la piété, et en même temps les plus propres pour le saint ministère, sont envoyés à Rome pour y faire leurs études de philosophie et de théologie sous les yeux du Père général; et on ne les renvoie dans leur pays que lorsque, par leurs progrès dans la vertu et dans les sciences, ils sont jugés capables de remplir avec fruit les fonctions de leur état, soit dans le ministère de la prédication, soit dans l'administration des sacrements. Mais, quelques talents qu'ils puissent avoir pour se faire honneur en Italie ou dans quelque autre province de l'Europe, il est expressément

défendu de les y retenir, parce qu'on est persuadé avec raison que leur ministère, plus nécessaire dans l'Arménie, y sera aussi plus utile. Tels sont les réglemens que fit le chapitre général assemblé à Rome l'an 1644. Toutes ces précautions n'ont pas été jusqu'ici inutiles; et, dès l'an 1660, dans un autre chapitre de l'ordre, tenu dans la même ville, sous le P. Jean-Baptiste de Marinis, on accorda au provincial de Nakchivan tous les droits des autres provinciaux, parce que cette province, disait-on, prenait tous les jours un nouveau lustre par la multiplication des sujets et des monastères. C'est à peu près l'état où se trouve encore aujourd'hui cette chrétienté. M. Joseph de Tournefort, qui avait longtemps voyagé dans l'Asie, et qui mourut à Paris le 28 décembre 1728, nous en fournit une preuve dans son Itinéraire, où il remarque que, parmi les religieux arméniens, on en voit des schismatiques, qui s'appellent de Saint-Basile, et des catholiques, qui appartiennent, dit-il, à l'ordre de Saint-Dominique. On peut inférer de là que le P. Barthélemy de Bologne n'avait pas eu la consolation de voir tous les moines d'Arménie embrasser l'union et la réforme.

Cependant, le P. Piromalli, dont cette digression nous a éloigné, fut élevé en 1655, treize années après son retour en Arménie, sur le siège de Nakchivan. Simple missionnaire ou archevêque, ce Dominicain ne cessa d'instruire, de catéchiser, de disputer ou de prêcher; et les pénibles fonctions de l'apostolat, dans plusieurs vastes provinces, ne l'empêchèrent pas de prendre souvent la plume, tantôt pour exposer les mystères du christianisme selon les besoins des peuples et les desirs de quelques princes, tantôt pour défendre les vérités orthodoxes contre les attaques de docteurs schismatiques. On se rappelle qu'il avait présenté au sofy un Traité sur la foi écrit en langue persane: sur l'invitation de ce prince, il composa un autre Traité intitulé *Économie de Notre-Sauveur, ou Explication du mystère ineffable de l'Incarnation par les seuls oracles des prophètes*. Outre ses ouvrages de théologie ou de controverse, il en rédigea plusieurs, tant pour faciliter aux missionnaires européens le moyen d'apprendre la langue des Persans et celle des Arméniens, que pour mettre ceux-ci en état de lire les livres des Pères latins. On estime particulièrement son Directoire pour

la correction des Livres arméniens. Nous n'entrons pas dans un plus long détail de ses actions; et nous nous taisons sur le synode national qu'il réunit, dit-on, par l'autorité du Pape, parce qu'on nous a laissé ignorer ce qui fut réglé dans cette assemblée. Lorsque les infirmités de l'âge, augmentées par les travaux du ministère apostolique, ne permirent plus à l'archevêque de Nakchivan de continuer les mêmes soins, que la conversion des schismatiques et des infidèles avait rendus nombreux, il souhaila que son siège fût rempli par un autre. Alexandre VII ne consentit à son retour que pour apprendre de sa bouche le véritable état des Églises d'Orient; et, en agréant sa démission de l'archevêché de Nakchivan, il le chargea du soin de l'Église de Bessignano en Calabre, qui ne relevait que de celle de Rome. Piromalli en prit possession le 15 décembre 1664, et mourut, environ trois ans après, le 28 décembre 1667.

Comme les Églises arméniennes non orthodoxes se conformaient, en matière de religion, au sentiment de leur patriarche et de son monastère d'Echmiatzin, les Jésuites, non moins ardents que les Théatins et les Dominicains pour la conversion des Arméniens schismatiques, se préoccupèrent de la pensée que le retour du patriarche à la foi catholique entraînerait l'heureux changement de tout le peuple. Ils songèrent, en conséquence, à se procurer un établissement à Ériwan, ville à proximité d'Echmiatzin, afin d'arriver, par de fréquents entretiens, à modifier ses idées. Mais un tel projet ne pouvait se réaliser qu'avec l'autorisation du sofy de Perse. L'influence exercée par la France en Orient devait la leur faire obtenir.

Madame Ricouart, veuve remplie de ce zèle expansif qui embrassait le monde entier dans ses vœux généreuses, avait naguère donné soixante-six mille livres pour la fondation de l'évêché de Babylone, en demandant seulement que le premier évêque fût Jean Duval, né en 1597 à Clameci, profès de la congrégation des Carmes déchaussés, en 1615, sous le nom de P. Bernard de Sainte-Thérèse, et que les successeurs de ce prélat fussent tous Français. Conformément au vœu de la fondatrice, ce religieux fut institué, en 1638, évêque de Babylone par le Pontife romain, qui lui donna en outre le titre de vicaire apostolique d'Iapahan (Pl. CVII, n° 2) et de visiteur de

Citéi
1640
serva
succè
lui va
Jésus
sémin
tenir
achet
quel
d'apô
prit le
Jean I
infirm
Louis
de Sai
véque
Lyon
Alep e
laïque
Duval
d'Alep
en effe
sulat
crés,
rople
choisit
nation
liques
blés pl
tements
religion
maux
rapport
sus (1)
zèle le
jusque
plus rec
haute e
pour le
bliait p
rations
dresser
Césarop
de ce pr
et de di
vénéral

Notes n'en-
tâit de ses
synode na-
l'autorité du
moror se qui
rasque les in-
les travaux
nèrent plus à
continuer les
chismatiques
ombreux, il
par un autre.
our que pour
ble état des
sa démission
e chargea du
Calabre, qui
Piromalli en
4, et mourut,
embre 1667.
e non ortho-
e de religion.
t de son mo-
s, non moins
minicains pour
smatiques, se
retour du pa-
linerait l'heu-
ple. Ils son-
procurer un
proximité d'E-
fréquents en-
un tel projet
utorisation du
par la France
pir.
lie de ce zèle
entier dans ses
nné soixante-
n de l'évêché
ement que le
né en 1597 à
n des Carmes
de P. Bernard
cesseurs de ce
formément au
fut institué, en
ontife romain,
icaire aposto-
de visiteur de

Otéiphon. Le nouvel évêque alla, le 7 juillet 1640, loger à Ispahan chez les Carmes qui desservaient cette mission, et il commença avec succès son apostolat. La trahison d'un renégat lui valut même l'honneur d'être maltraité pour Jésus-Christ. Jugeant que l'établissement d'un séminaire spécial était indispensable pour soutenir sa mission, il se rendit à Paris, où il acheta, dans la rue du Bac, un terrain sur lequel il se proposait d'établir cette pépinière d'apôtres; et c'est de lui qu'une rue adjacente prit le nom de rue de Babylone. Le Pape dispensa Jean Duval de résider en Perse, à cause de ses infirmités, et lui donna pour coadjuteur Placide-Louis du Chemin, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, qui fut sacré sous le titre d'évêque de Néocésarée. François Picquet, né à Lyon le 17 avril 1626, consul de France à Alep en 1652, et déjà missionnaire sous l'habit laïque, devait être un des successeurs de Jean Duval. Picquet, auquel une partie des Jacobites d'Alep durent leur retour à l'unité, semblait, en effet, appelé au sacerdoce. Il quitta le consulat en 1660, reçut en France les ordres sacrés, et fut nommé en 1675 évêque de Césarople et coadjuteur de Babylone. Louis XIV le choisit, en même temps, pour être consul de la nation française en Perse. Les Arméniens catholiques de la province de Nakchivan, alors accablés plus que jamais du poids des mauvais traitements qu'ils recevaient des ennemis de la religion, crurent trouver un remède à leurs maux dans la protection de Louis le Grand, rapporte un écrivain de la Compagnie de Jésus (1). Ils entendaient souvent dire que son zèle le portait à étendre la religion catholique jusque dans les pays les moins connus et les plus reculés. Ils n'ignoraient pas, d'ailleurs, la haute estime que le roi de Perse avait conçue pour le grand monarque, dont la renommée publiait partout tant de merveilles. Ces considérations leur firent prendre la résolution de s'adresser à lui (par l'entremise de l'évêque de Césarople). L'opinion que l'on avait de la sainteté de ce prélat, jointe à ses autres titres d'honneur et de dignité, qui lui attiraient le respect et la vénération de tout le pays, furent autant de

motifs qui déterminèrent les catholiques de Nakchivan à recourir à ce saint évêque pour faire porter leurs très-humbles requêtes au trône du roi de France. Dieu bénit leurs intentions. Le prélat fut si touché de la misère où la dureté et l'avarice des infidèles les avaient réduits, qu'il en écrivit au feu P. de La Chaise, pour l'engager d'être auprès du roi l'avocat et le protecteur de ces fidèles et fervents chrétiens.

« Le P. de La Chaise, qui connaissait mieux que personne les dispositions du cœur de ce grand prince, lui fit le rapport de leur requête et de la lettre de son consul. Il n'en fallut pas davantage pour intéresser le roi à leur soulagement. Il prit, à l'heure même, la résolution d'écrire une lettre en leur faveur au sofy, et chargea en même temps un de ses ministres d'écrire pour le même sujet au premier ministre du roi de Perse. Il fit plus; car il voulut joindre des présents à sa lettre, et ordonna qu'on préparât ceux qu'on croirait devoir être le plus agréables à Sa Majesté Persane. On fit faire des ouvrages à ressort, tels qu'on n'en avait pas encore vus, non-seulement en Perse, mais en France. Ces ouvrages étaient de grandes montres qui avaient trois pieds de face, ou environ. Ces montres représentaient, à chaque moment, le mouvement ordinaire du soleil sur son zodiaque et celui de la lune; leurs éclipses, le mouvement des planètes et leurs conjonctions, les heures du jour et de la nuit, les mois et les années, et tout cela dans un ordre successif et naturel. On entretenait le mouvement continuuel de ces machines par le moyen des clefs qui les montaient, comme nous montons nos pendules. On crut devoir confier ces ouvrages si magnifiques et si rares à des personnes capables de les bien gouverner. Le P. Longeau et le P. Pothier, Jésuites, qui devaient partir de France pour être missionnaires en Perse, furent chargés des lettres du roi et du soin de ses riches présents. Ils partirent de Paris le 5 octobre 1682; et, après bien des dangers et des fatigues, ils arrivèrent à Ispahan, capitale du royaume de Perse, au mois d'octobre, précisément au même jour qu'ils étaient partis de Paris l'année précédente. A leur arrivée, ils allèrent présenter leur respect à l'évêque de Babylone (Picquet, naguère simple coadjuteur), et lui rendre compte de leurs ordres. Il en furent reçus avec autant

(1) *Mémoire sur la mission d'Érivan*, dans les *Lettres édufantes*, t. vi, p. 4, édit. in-16.

de joie, que le prélat avait de bonté et d'affection pour notre Compagnie. Les deux Pères missionnaires, après quelques jours de repos, mirent leurs présents en état d'être offerts à Sa Majesté. L'évêque de Babylone demanda audience au sof, pour les lui présenter avec les lettres du roi son maître. Le sof, voulant dans cette occasion faire connaître à ses sujets la distinction que méritait l'ambassadeur du roi de France (titre conféré à Picquet), lui donna une audience magnifique, où tout ce qu'il y avait de seigneurs les plus qualifiés de la Perse assistèrent, étant superbement vêtus. Le roi, avec un visage affable et gracieux, reçut des mains du prélat la lettre du roi son maître, et fit, en la recevant, un éloge du roi de France qui marquait la haute idée qu'il s'était faite de ce grand monarque. Le prélat lui présenta ensuite les deux Pères missionnaires, et les présents dont ils étaient porteurs. Le sof en fut d'abord charmé. Il se les fit approcher, pour les considérer de plus près, et pour examiner les différents mouvements que les ressorts donnaient à ces machines qui lui représentaient, dans un petit objet, toute la face du ciel. Il faisait remarquer à tous les seigneurs qui l'environnaient la délicatesse et la nouveauté de ces ouvrages, inconnus jusqu'alors à tous les Persans. Il mêlait dans ses discours les louanges du roi, qui avait des sujets capables d'inventer et d'exécuter de si grands prodiges de l'art. Enfin, Sa Majesté ajouta plusieurs choses obligantes pour l'évêque de Babylone : elle l'assura de la joie qu'elle avait de le voir à sa cour. Le prélat crut alors devoir profiter d'une audience si favorable pour présenter au roi sa supplique. Elle contenait plusieurs articles, qui étaient autant de grâces qu'il demandait à Sa Majesté : entre autres, il la priait, de la part du roi de France, d'avoir la bonté d'accorder aux deux Pères missionnaires la permission de s'établir à Ériwan, et d'y faire leurs fonctions conformément à leur usage. Dans un autre article de sa requête, il suppliait très-humblement Sa Majesté Persane de donner sa protection à ses fidèles sujets de la province de Nakchivan, qui souffraient une continuelle oppression, contre ses intentions royales. Le roi se fit lire et interpréter la supplique de l'ambassadeur. Il l'assura de l'égard qu'il y aurait, et accorda sur-le-champ,

et très-volontiers, aux deux Pères missionnaires leur établissement à Ériwan. L'évêque de Babylone et les deux Pères firent au sof leurs respectueuses actions de grâces, et se retirèrent. Quelque temps après, les deux Pères missionnaires, ayant pris congé du roi, partirent d'Isphahan pour aller à Ériwan, et ils y arrivèrent le 18 juillet de la même année. Ils allèrent d'abord au palais du khan (gouverneur), et lui présentèrent leurs lettres-patentes, par lesquelles le roi lui ordonnait d'établir les deux Pères dans la ville d'Ériwan, et de leur laisser faire avec liberté leurs instructions aux chrétiens ses sujets. Le khan les reçut très-favorablement : « Choisissez, leur dit-il, le terrain qui vous conviendra, et je ferai défense à qui que ce soit de vous molester. » Ces commencements allaient trop bien, pour n'être point troublés par une des contradictions qu'ils avaient prévues. Le patriarche d'Echmiatzin..., animé par l'esprit de schisme, envoya sur-le-champ faire défense expresse aux deux missionnaires de passer outre... Le khan, en ayant été informé..., leur dit que sa seule protection leur suffisait pour les mettre en possession de leur établissement... Mais un triste et subit événement pensa détruire leurs projets dans leur naissance : ce fut la mort du P. Longeau. Ce Père tomba tout à coup dans des convulsions effroyables, accompagnées d'une soif continuelle et d'une faim dévorante. Le malade, se sentant frappé à mort, demanda les derniers sacrements de l'Eglise : il les reçut, et mourut incontinent, âgé seulement de trente-huit ans. Ceux qui l'assistèrent dans les derniers jours de sa vie jugèrent que sa mort n'était pas naturelle, et on en vit des marques après son décès... Le P. Roux, qui était supérieur de la mission d'Isphahan, apprit avec une très-sensible affliction la mort du P. Longeau, et comprit la perte que faisait la mission naissante : c'est ce qui lui fit prendre la résolution de venir à son secours, pour continuer ce qui y avait été commencé. Il partit d'Isphahan le 29 novembre 1684, et arriva à Ériwan le 16 janvier 1685. Ayant gagné la confiance du patriarche, il parvint à le déromper absolument sur tout ce que les schismatiques lui avaient dit contre les missionnaires... Le prélat lui mit entre les mains une lettre qu'il écrivait au R. P. général, dans laquelle il lui témoignait la sa-

[174
tisfa
pater
naire
nien
aupr
instr
arriv
l'Arr
rent
core
tigue
saint
patri
et ne
conti
quée
appel
missi
siden
aver
P. D
Le
naître
s'étal
Arme
trow
et y
Polon
plusi
au 8
bon
le sa
cevoir
pour
l'Egl
Ce p
amba
ce ca
de co
ses l
d'Ecl
che,
et lu
touch
Dieu
son e
vérit

missionnaires
 éque de Baby-
 sof y leurs res-
 se retirèrent.
 Pères mission-
 partirent d'Is-
 y arrivèrent
 e. Ils allèrent
 rneur), et lui
 par lesquelles
 eux Pères dans
 ser faire avec
 rétiens ses su-
 vorablement :
 rain qui vous
 à qui que ce
 encements al-
 at troublés par
 aient prévues.
 nimé par l'es-
 champ faire dé-
 aires de passer
 informé... leur
 suffisait pour
 tablissement...
 ent pensa dé-
 asance : ce fut
 e tomba tout à
 ables, accom-
 d'une faim dé-
 rappé à mort,
 de l'Eglise : il
 âgé seulement
 assistèrent dans
 gèrent que sa
 en vit des mar-
 oux, qui était
 n, apprit avec
 ort du P. Lon-
 sa mission
 ndre la résolu-
 r continuer ce
 artit d'Ispahan
 à Ériwan le 16
 niance du pa-
 er résolument
 ui avaient dit
 prélat lui mit
 rivait au R. P.
 oignait la sa-

tisfaction qu'il avait du P. Roux, et priaît sa paternité de lui envoyer de nouveaux missionnaires, qui seraient très-utiles à la nation arménienne, voulant au surplus en avoir quelqu'un auprès de lui pour son conseil et pour faire des instructions dans son monastère. Cette lettre arriva très à propos à Rome. Elle procura à l'Arménie et à la Perse des ouvriers, qui réparèrent les pertes passées et celles qu'on était encore près d'y faire; car le P. Roux, usé des fatigues continuelles de sa vie laborieuse..., finit saintement sa vie le 11 septembre 1686. Le patriarche lui fit faire des obsèques magnifiques, et ne cessait point de pleurer sa perte. Il parlait continuellement des vertus qu'il avait remarquées dans ce grand serviteur de Dieu, qu'il appelait son père. Le supérieur général de nos missions en Perse et en Arménie, qui fait sa résidence ordinaire à Ispahan, ne fut pas plus tôt averti de la mort du P. Roux, qu'il envoya le P. Dupuis pour lui succéder.»

Les *Lettres édifiantes* (1) nous font connaître à quelle occasion des Jésuites polonais s'établirent dans la mission d'Ériwan : « Un Arménien, né en Pologne, nommé Simon Pétrowitz, après avoir fait ses études à Rome et y avoir reçu l'ordre de prêtrise, revint en Pologne, où son mérite le fit employer dans plusieurs affaires importantes qui réussirent au gré du roi Jean Sobieski. L'amour de ce bon prêtre pour sa patrie, et son zèle pour le salut de ses compatriotes, lui firent concevoir le dessein de retourner en Arménie, pour y travailler à la réunion de sa nation à l'Eglise romaine. Il proposa au roi son dessein. Ce prince y entra si volontiers, qu'il le fit son ambassadeur auprès du roi de Perse, afin que ce caractère lui donnât et à son ministère plus de considération et de crédit. Il le chargea de ses lettres pour le sof y et pour le patriarche d'Echmiatzin. Le roi, dans sa lettre au patriarche, l'invitait à se réunir à l'Eglise romaine, et lui représentait, dans les termes les plus touchants, l'honneur qu'il se ferait, devant Dieu et devant les hommes, s'il parvenait, par son exemple, à ramener avec lui son troupeau au véritable berceau de Jésus-Christ. Il l'assurait,

en finissant sa lettre, de l'assistance du Pape, de celle de l'empereur et de la sienne. Le cardinal primat et les deux grands généraux de Pologne écrivirent aussi des lettres au patriarche sur ce même sujet. Pétrowitz, muni de ces puissantes lettres, partit de Pologne; mais le Seigneur, dont les secrets sont impénétrables, l'arrêta au milieu de sa course. Il tomba malade en chemin, et mourut avant que d'arriver à Ériwan. Sa mort et celle du roi Sobieski, qui suivit de près (1696), détruisirent nos projets et nos espérances : mais, grâce à Dieu, elles se relèvent aujourd'hui à l'arrivée de quelques-uns de nos Pères polonais qui sont venus à Ériwan, animés du zèle de Pétrowitz, pour cultiver nos Arméniens. Ils se chargent du soin de cette mission en particulier, et nous espérons que leurs travaux y produiront de grands fruits. »

Les nombreux Arméniens du Chirwan, réduits à un triste abandon et à la plus déplorable ignorance des premiers principes et des devoirs du christianisme, excitèrent, de leur côté, la compassion et le zèle des Jésuites. Ces religieux considéraient, d'ailleurs, que, Chamakhi, chef-lieu de la province, se trouvant sur le passage des Russes et des Polonais qui venaient en Perse, ils auraient, en s'y établissant, l'occasion de rendre des services spirituels à ces peuples. Le P. Pothier, compagnon du P. Longeau, méditait cette pensée à Ispahan, lorsque le comte de Siri y arriva en qualité d'ambassadeur de Sobieski, roi de Pologne (1). Un article de ses instructions le chargeait précisément de demander au sof y des lettres-patentes pour l'établissement de quelques missionnaires à Chamakhi; établissement, disait-il, que le Pape avait fort à cœur. Le P. Pothier, avec les desseins duquel coïncidait si heureusement la commission de l'ambassadeur, lui exposa avec plus de détails les avantages que la religion tirerait en effet de la mission projetée. Non-seulement le comte de Siri obtint, pour les missionnaires de la Compagnie de Jésus, l'autorisation de s'établir à Chamakhi; mais, en retournant en Pologne, il voulut que le P. Pothier l'accompagnât jusque dans cette ville, où il le recommanda. Les Arméniens ca-

(1) T. vi, p. 27, édit. in-18.

(1) *Mémoire sur la province de Shirvan* (Chirwan), en forme de lettre adressée au P. Fleuriot, dans les *Lettres édifiantes*, t. vi, p. 98, édit. in-18.

tholiques s'empressèrent de le loger. Le premier soin du P. Pothier fut d'avoir une chapelle pour y célébrer les divins mystères. Sitôt qu'elle fut prête, il y commença les exercices de la mission. Comme ce local était petit, il était obligé de les recommencer autant de fois que la chapelle se remplissait. L'évêque de Chamakhi donnait l'exemple : il se trouvait aux instructions, et y amenait les prêtres de la ville et du voisinage. Les fruits de la parole de Dieu allaient croissant de jour en jour : il ne s'en passait pas un sans que le Père réconciliât quelques schismatiques à l'Eglise de Jésus-Christ. Les musulmans reprochèrent à celui qui avait vendu sa maison pour les missionnaires, que son logis était devenu une maison de Francs. Il fut si sensible à ce reproche, qu'il prit la résolution d'assassiner le Père dans sa propre demeure. La nuit du 27 septembre 1687, il trouva le moyen d'y entrer, et, ayant forcé la porte de la chambre où le religieux reposait, il lui donna un coup de poignard dans le front, un autre dans le cœur, et s'évada. Le lendemain, on trouva le corps nageant dans son sang. La mission de Chamakhi perdit ainsi son fondateur. Dès qu'on en fut instruit à Ispahan, on remplaça le P. Pothier par le P. de La Maze, alors âgé de soixante-cinq ans, dont vingt passés dans la capitale de la Perse. Le P. Champion, qui arriva de France très à propos pour lui servir de second, était jeune et plein de feu. L'étude qu'il avait faite de la médecine, afin de se rendre plus utile dans les missions, lui ouvrit, ainsi qu'au P. de La Maze, toutes les maisons de Chamakhi. En 1698, Zurabek, Arménien catholique de cette ville, ayant été envoyé, en qualité d'ambassadeur, par le roi de Pologne au sofï Hussein, proposa au P. de La Maze de l'accompagner à Ispahan (1). Dieu y ménageait un protecteur au missionnaire dans l'archevêque d'Ancyre, Pierre-Paul Palma d'Artois-Pignatelli, duc de Saint-Élie, de l'ordre des Carmes déchaussés, nommé vicaire apostolique pour les Indes, ambassadeur du Pape, de l'empereur et de la république de Venise auprès du roi de Perse. Ce vicaire apostolique, qui avait l'honneur d'être parent d'Innocent XII,

(1) *Journal du voyage du P. de La Maze, de Chamakhi à Ispahan, par la province du Ghilan, dans les Lettres édifiantes, t. vi, p. 109, édit. in-12.*

prévinut le P. de La Maze, lui offrit ses services, voulut l'avoir toujours à ses côtés, et demanda son avis dans les affaires les plus importantes. « Ce prélat, dit le *Journal de La Maze*, fit son entrée à Ispahan avec une si grande magnificence, qu'on ne se souvenait pas d'en avoir jamais vu une qui pût lui être comparée. Le roi lui donna le lendemain sa première audience, avec des marques éclatantes de son estime et de sa considération. Le repas, selon la coutume, suivit l'audience publique. Dans ce repas, qui dura presque deux heures, le roi et tous les seigneurs de sa cour avaient toujours les yeux sur l'ambassadeur. On était charmé de son air de modestie, joint à une physionomie aussi avenante qu'elle était pleine de dignité. Pendant son séjour à la cour, le roi voulut l'entretenir souvent, et il en faisait l'éloge dans toute occasion. Ses affaires étant finies, il demanda son audience de congé, et ce fut à regret que le roi la lui donna. Ce fut dans cette audience qu'il supplia ce prince de nous accorder la permission d'agrandir notre église à Chamakhi, et d'y pouvoir continuer nos fonctions avec liberté. Le roi accorda cette grâce, non-seulement sans peine, mais même avec tout l'agrément possible, et nous en fit expédier des lettres-patentes. Après cette dernière audience, l'archevêque d'Ancyre se disposa à partir pour les Indes, et chargea le P. Élie, évêque d'Ispahan, religieux de l'ordre des Carmes déchaussés, de porter les réponses du grand sofï. Ces deux prélats partirent en même temps. L'évêque d'Ispahan prenant sa route par Chamakhi, le P. de La Maze, qui devait retourner à sa mission, prit congé de l'archevêque d'Ancyre, son insigne bienfaiteur, et suivit le P. Élie..., le 14 septembre 1699. »

L'Arménie était partagée d'une manière inégale entre les Persans et les Turks. Entrepôt du commerce de ces deux peuples, Erzeroum, capitale de la Petite Arménie, soumise aux Ottomans, renfermait environ huit mille Arméniens et cent familles grecques, indépendamment des chrétiens étrangers, qui y arrivaient par caravanes. Aussi les Jésuites crurent-ils devoir y établir une mission (1). M. de Guilleragues, ambassadeur de France à la Porte, leur obtint

(1) *Mémoire de la mission d'Erzeroum, dans les Lettres édifiantes, t. vi, p. 30, édit. in-12.*

ses services, et demanda importantes. Maze, fit son ande magnifi- d'en avoir japa- rée. Le roi re audience, n estime et de la coutume, ce repas, qui et tous les sei- les yeux sur de son air de nie aussi avo- nité. Pendant t l'entretenir ns toute occa- demanda son gret que le roi audience qu'il la permission ni, et d'y pou- liberté. Le roi nt sans peine, t possible, et tentes. Après èque d'Ancyre et chargea le eux de l'ordre les réponses partirent en n prenant sa Maze, qui de- congé de l'ar- bienfaiteur, et re 1699.» manière iné- . Entrepôt du Erzeroum, ca- se aux Otho- lle Arméniens adamment des ent par cara- ils devoir y Guilleragues, e, leur obtint

., dans les Let-

à cet effet des lettres-patentes du Grand Seigneur. Les Pères Roche et Beauvoilier, munis de cette autorisation, arrivèrent au mois d'août 1688 à Erzeroum, où les catholiques, pleins de joie, s'empressèrent de les loger, et de leur procurer un lieu commode pour commencer les exercices de la mission. Dieu avait donné de grands talents à ces deux apôtres. Le P. Roche avait une douceur et une patience inaltérables, jointes à un air modeste, affable, gracieux et prévenant; il possédait, d'ailleurs, la science des controverses, et s'en servait toujours avec avantage contre le schisme et l'hérésie. Le P. Beauvoilier avait un courage capable de tout entreprendre et de tout souffrir pour la gloire de Dieu; il disait souvent que le caractère propre des œuvres saintes était d'être contredites: aussi les difficultés, loin de le rebuter, ne servaient qu'à l'animer; son esprit alors était fertile en expédients, et il y en avait toujours quelqu'un qui lui réussissait. Les deux missionnaires gagnèrent d'abord l'évêque d'Erzeroum, vieillard qui cherchait de bonne foi la vérité, et qui l'accepta sincèrement. Quelques autres évêques, vartabeds et prêtres, suivirent son exemple. Cependant le P. Beauvoilier, qu'un vœu obligeait de consacrer ses jours aux missions de la Chine, ayant vu arriver un nouveau missionnaire à Erzeroum, ne songea plus qu'à trouver un chemin qui le conduisit par la Tartarie au Céleste empire. Peu de temps après son départ, le P. Roche, qui s'était séparé de lui avec le pressentiment de sa mort prochaine, obtint en effet la grâce d'un martyr de charité. La peste s'étant allumée, il parcourut avec son compagnon toutes les maisons d'Erzeroum, pour y assister ceux que le venin avait saisis. Il en mourut un grand nombre entre ses bras; et, apprenant à bien mourir lui-même en préparant les autres à la mort, il succomba au même mal. Deux vartabeds, hérétiques obstinés, saisirent ce moment pour semer la zizanie dans le champ que le serviteur de Dieu avait cultivé avec tant de soins. Des prêtres zélés et très-bons catholiques furent bâtonnés; on condamna plusieurs Arméniens à des amendes ruineuses, qu'ils acquittèrent avec joie; un Jésuite fut mis aux fers, et on chassa les autres d'Erzeroum. Mais Dieu abrégé le triomphe des persécuteurs, et les puni. Le marquis de Châteauneuf, ambassadeur

de France à la Porte, et protecteur zélé des missionnaires, obtint qu'ils retournassent à Erzeroum, où ils reprirent leurs fonctions avec plus de zèle que jamais; car les persécutions ont cela d'avantageux, qu'elles purifient et animent le zèle des hommes apostoliques, et qu'elles rendent les disciples plus dociles à leur voix. La grande étendue de cette mission obligea les Pères Ricard et Monier de la partager en deux parties: la première, qui porta le nom de Saint-Grégoire l'Illuminateur, comprenait les villes de Torzon, Assemkalassi, Kars, Beazit, Arabkir, et quarante villages; la seconde, nommée Saint-Ignace, renfermait les villes d'Ispira, Baybourt, Akiska, Trébizonde. Gumichkané, et vingt-sept villages. Chaque ville comptait plus de quinze cents catholiques dans son enceinte. Le P. Ricard, qui avait fait une étude particulière de la médecine, sachant que cette clef lui ouvrirait les maisons des officiers turks eux-mêmes, se donnait publiquement pour médecin, et s'assurait par là, ainsi qu'à son compagnon, la protection nécessaire. Le P. Monier allait instruire les chrétiens dans leurs demeures; mais il les visitait plutôt la nuit que le jour, afin de ne pas réveiller par un éclat l'animosité des schismatiques contre les catholiques. Les deux Pères avaient avec eux un frère, très-bon pharmacien. Leur sage conduite, et les services désintéressés qu'ils rendaient aux malades d'Erzeroum, portèrent le premier aga à leur donner une maison, et à les soutenir de son appui. Lorsqu'ils parcouraient les autres localités de leur district, ils agissaient avec les mêmes précautions, évitant le grand jour, qui les eût fait connaître. Des prêtres arméniens, missionnaires comme eux, leur préparaient la voie, indiquaient l'époque et les lieux de réunion, et ces visites étaient toujours marquées par le retour de plusieurs schismatiques. Ainsi le P. Ricard, dans une course qu'il fit en 1711 jusqu'à Trébizonde, réconcilia à l'Église un évêque, vingt-deux prêtres, et huit cent soixante-quinze autres personnes que le schisme en avait séparées. Le P. Monier, de son côté, pénétra jusque dans le Kurdistan, habité par les Jacidies ou Kurdes, et par des Arméniens, qui y ont de grands villages: ces derniers reçurent le missionnaire, comme une terre sèche reçoit l'eau du ciel. L'évêque de Kars et quelques prêtres schismatiques, témoins des progrès de la

saine doctrine, suscitèrent une persécution nouvelle. On remplit les prisons d'Erseroum de catholiques, auxquels on infligea la bastonnade; on mit aux fers les Pères Ricard et Monier, et on parla de les faire expirer sous le bâton. Toute la ville, qui connaissait l'innocence des captifs, s'indigna des violences provoquées par l'argent des schismatiques. L'affaire ayant été portée au divan, c'est-à-dire au tribunal des agas, l'accusation fut reconnue calomnieuse, les accusateurs se rétractèrent, et on élargit les prisonniers. La haine des schismatiques ayant éprouvé encore la patience de missionnaires, ils prirent le parti de se retirer à Trébizonde (1). Dieu les y envoyait pour donner un nouvel exercice à leur charité; car, les chaleurs de l'été ayant allumé la peste, ils étonnèrent les infidèles par leur dévouement et leur courage. Pendant que le P. Ricard allait solliciter à Constantinople un nouveau firman qui protégeât la mission d'Erseroum, Mustapha aga, Turk, guéri au moyen des remèdes qu'on envoyait de France aux Jésuites, ramena de Trébizonde dans cette ville le P. Monier, qui y reprit librement ses fonctions. Au mois de janvier 1714, il vit le troupeau catholique s'accroître de plus de sept cents néophytes. Le P. Ricard, l'un des plus vertueux et des plus courageux missionnaires que l'Arménie eût possédés, évangélisait les Arméniens depuis environ trente ans, lorsqu'il fut enlevé le 6 août 1719, en assistant les catholiques frappés de la peste; et le P. Monier dut aller prendre, à la même époque, le gouvernement des missions de sa Compagnie en Perse. Comme il était le plus ancien et le plus expérimenté dans le ministère évangélique auprès des Arméniens, il était aussi de tous les Jésuites le plus nécessaire à Ispahan, dont on pouvait regarder la mission comme le séminaire où l'on venait apprendre l'idiome local et se former à l'apostolat.

Un envoyé de France, nommé Michel, chargé de négocier un traité de commerce avec le sof, ayant exposé à son retour que le christianisme, professé par beaucoup de sujets du roi de Perse, gagnerait à ce qu'un consul français résidât à

Ispahan, où il pourrait invoquer à propos le nom du roi en faveur des chrétiens et des missionnaires, Gardanne, nommé à ce consulat, se rendit, accompagné des Pères Bachoud et de La Garde, dans la capitale de la Perse. On ne peut mentionner le P. de La Garde, sans parler d'un accident dont il fut délivré par l'intercession de saint François Régis. « La caravane du P. de La Garde et du P. Bachoud, disent les *Lettres édifiantes*, ayant eu avis qu'une troupe de soixante voleurs était en embuscade dans un bois pour la surprendre et la voler, se détourna de son droit chemin pour l'éviter, et en prit un autre par des montagnes très-escarpées, qui ne laissaient aux voyageurs qu'un sentier raboteux et étroit, bordé d'affreux précipices que l'œil n'osait regarder. Le cheval du P. de La Garde, qui n'était pas des meilleurs de la caravane, fit par malheur un faux pas, qui fit tomber le Père et son cheval, chargé d'une grosse valise. Ils roulèrent ensemble jusqu'au fond de cet abîme. Ceux qui marchaient devant et après lui ne firent qu'un cri à la vue de cette chute effroyable. Le P. Bachoud, tout troublé de cet accident, se sentit inspiré de recommander son cher compagnon au bienheureux Jean-François Régis. Chacun pleurait déjà la perte du P. de La Garde, qui avait l'estime et l'amitié de toute la caravane, et qu'on croyait perdu. Le P. Bachoud, suivi de quelques-uns des voyageurs, fit un effort pour descendre dans ce précipice, s'attachant à des branches d'arbres, et à tout ce qu'il pouvait saisir. Après avoir fait quelques pas en descendant, ils entendirent la voix du P. de La Garde, qui leur disait : « Grâce à Dieu, je ne suis point blessé ! » Chacun s'empressa pour l'aider à remonter du fond de cet affreux abîme. Il se trouva, en effet, sain et sauf. Toute la caravane, qui fut témoin de cet événement miraculeux, rendit des actions de grâces à Dieu, et à son serviteur le bienheureux Jean-François Régis. » Le consul Gardanne nomma les Jésuites ses chapelains; ce qui contribua à accréditer leur église, très-belle d'ailleurs et très-commode.

Le P. de La Garde resta à Ispahan. Au contraire, le P. Bachoud alla évangéliser Chama-khi, dans le Chirwan, où les épreuves ne lui manquèrent pas. Une armée, révoltée contre le sof, s'étant emparée de cette ville en 1721,

(1) Voyez le *Journal d'un voyage du P. Monier d'Erseroum à Trébizonde*, dans les *Lettres édifiantes*, t. vi, p. 50, édit. in-18.

à propos le
s et des mis-
ce consulat,
achoud et de
Perse. On ne
e, sans parler
ar l'interces-
caravane du
d, disent les
qu'une troupe
cadre dans un
e, se détourna
et en prit un
urpées, qui ne
ntier raboteux
ices que l'œil
de La Garde.
caravane, fit
omber le Père
sse valise. Ils
de cet abîme.
ès lui ne firent
effroyable. Le
t accident, se
n cher compa-
 Régis. Cha-
de La Garde,
toute la cara-
P. Bachoud,
geurs, fit un
scipice, s'atta-
à tout ce qu'il
quelques pas en
x du P. de La
à Dieu, je ne
mpressa pour
ffreux abîme.
f. Toute la ca-
nement mira-
ces à Dieu, et
Jean-François
na les Jésuites
à accrédi-
et très-com-

« Nos catholiques, écrit-il (1), se réfugièrent chez nous pour se préparer à la mort. Juges, mon R. P., quelle fut alors notre consternation. Dans ces tristes instants, le P. de Langlade, le frère Henry et moi, étant au pied de l'autel de notre chapelle, nous fîmes un vœu au bienheureux Jean-François Régis, le suppliant de nous accorder le secours de sa puissante protection auprès de Dieu, dans le péril évident où nous et nos catholiques étions à toute heure exposés. Nous eûmes sujet de croire que nos vœux furent favorablement exaucés... Les révoltés vinrent dans notre maison, nous menaçant, le sabre à la main, de nous massacrer : mais, après avoir fouillé partout, et n'ayant trouvé que du bois doré, ils ne nous enlevèrent que nos ornements et quelques linges d'autel, le Seigneur ayant permis que nos vases sacrés ne soient point tombés sous leur main. » La mission ne courut pas de monidres dangers, lorsque, vers 1734, Nadir, si fameux comme général sous le nom de Thahmas-Kouly-Khan, reprit sur les Turcs la ville de Chamakhi, dont il exigea des contributions qui équivalaient à un pillage général. Le P. Bachoud, missionnaire dans cette ville, se trouvait hors d'état de rien payer, et il ne pouvait être secouru des chrétiens, qui étaient eux-mêmes très-embarrassés de trouver ce qu'on exigeait d'eux. Il n'aurait pas manqué de subir une cruelle bastonnade, comme une infinité d'autres, sans la protection du prince Gallitsin, ambassadeur russe, qui s'intéressa en sa faveur auprès de Thahmas-Kouly-Khan, et qui lui obtint, non-seulement l'exemption de toute contribution, mais encore la liberté entière de remplir ses fonctions et de réunir les chrétiens dans son église (2).

Un édit de Nadir-Chah, nom que Thahmas prit avec la couronne, accorda la liberté de conscience, et permit aux chrétiens, soit catholiques, soit schismatiques, d'embrasser le parti

qu'il leur plairait, sans qu'on pût les inquiéter. Au mépris de cet édit, et pendant que Nadir-Chah était allé à la conquête de l'Hindoustan, les Arméniens schismatiques de Djoulfa, faubourg d'Ispahan, tentèrent, en 1738, de faire chasser les missionnaires et les catholiques de la Perse (1). On en voulait particulièrement à l'évêque et au supérieur des Jésuites. Le prélat était le chef des missionnaires, et le P. Dussau avait la confiance de presque tous les catholiques. « Ces deux têtes une fois à bas, dit le P. Desvignes (2), Jésuite, on comptait venir aisément à bout de tout le reste. Il faut avouer que l'acharnement des Arméniens contre ce Jésuite n'était pas si mal fondé. Non content de confirmer les faibles dans la foi par ses entretiens, ses instructions, ses manières insinuanes et ses exhortations persuasives, il enlevait chaque jour aux schismatiques quelques-uns de leurs sujets ; et il venait tout récemment de tirer de leurs mains deux pupilles, qu'il disposait à embrasser la religion catholique : aussi, de dépit, l'appelaient-ils le *voleur d'âmes*. Cette prétendue injure était, dans leur bouche, un éloge accompli de son zèle. » On vit alors éclater la générosité et la constance de trois frères, Aroution, Léon et Pétrus, qui formaient la principale branche de la famille des Chériman, dont les premiers chefs avaient fait bâtir à Djoulfa l'église catholique du rit arménien, appelée communément l'église des Chériman, du nom de ses pieux fondateurs. Les membres de cette famille, fermes appuis de la foi, ne cessaient de la défendre par leur crédit, de l'étendre par leur libéralité ; et ils se faisaient gloire, non-seulement de la protéger, mais de la pratiquer et de souffrir pour elle. Les vartabeds et leur patriarche ne recueillirent de cette persécution que la honte de l'avoir suscitée, car le triomphe de la foi sur l'hérésie fut complet.

Cependant Nadir-Chah, victorieux dans l'Hindoustan, était entré à Dehli, qui fut livré à toutes les horreurs du pillage et de la flamme.

(1) *Lettre du P. Bachoud, missionnaire de la Compagnie de Jésus en Perse, écrite de Chamakhi, le 25 septembre 1721, au P. Fleuriot, dans les Lettres édifiantes, t. vi, p. 171, édit. in-18.*

(2) *Relation historique des révolutions de Perse, sous Thahmas-Kouly-Khan, jusqu'à son expédition dans les Indes, tirée de différentes lettres écrites de Perse par les missionnaires Jésuites, dans les Lettres édifiantes, t. vi, p. 249, édit. in-18.*

(1) *Relation historique des révolutions de Perse, etc., dans les Lettres édifiantes, t. vi, p. 267, édit. in-18. Lettre écrite de Djoulfa, près d'Ispahan, le 26 mai 1744, par le P. Desvignes, missionnaire Jésuite, au P. Roger, procureur des missions du Levant, dans les Lettres édifiantes, t. vii, p. 138.*

(2) *Ibid., p. 155.*

« Notre Compagnie, dit le P. Saignes (1), Jésuite, avait à Dehli deux églises, qui ont été brûlées dans cet incendie. Elles avaient été bâties par les libéralités de l'empereur Djihan-Guyr... On conçut alors les plus belles espérances pour l'avenir ; mais ces espérances se sont évanouies avec la puissance portugaise dans l'Inde. Deux Jésuites portugais, qui demeuraient toujours à Dehli, ont été assez heureux pour échapper au carnage : ils y cultivaient quelques restes de chrétiens, au nombre de sept cents... L'hôtel d'une dame chrétienne, célèbre par sa piété, et fort estimée de l'empereur et de la cour, a eu le même sort que nos églises. » Nadir-Chah quitta Dehli, le 16 mai 1739, pour retourner en Perse. Les missionnaires concurent quelque espérance de sa conversion, parce qu'il voulut avoir une traduction persane des livres de Moïse, des Psaumes de David et de l'Évangile. « Il envoya à Ispahan, dit le P. Desvignes, un mollah, ou docteur de la loi, qu'il chargea de rassembler les Juifs, les Arméniens et les Francs qu'il jugerait nécessaires pour ce travail. Le mollah, homme d'esprit, confia aux Juifs les livres de l'Ancien Testament ; aux Arméniens et aux Francs, ceux du Nouveau. La traduction fut commencée chez ce mollah, dès le mois de mai 1740. Nous nous trouvions chez lui ordinairement deux missionnaires et deux Arméniens catholiques ; deux moines et deux prêtres arméniens schismatiques... Nous eûmes la consolation de voir que, dans presque toutes les contestations, ce mahométan, guidé par la seule raison, décida en faveur des explications catholiques, qui lui paraissaient parfaitement conformes au sens naturel de la lettre. Ce travail dura six mois. Quand il fut fini, le roi, qui était pour lors à soixante lieues d'Ispahan, ordonna qu'on lui apportât cette traduction, et que ceux qui y avaient travaillé vinssent le trouver. Notre évêque et deux missionnaires partirent avec le mollah, de la part des catholiques. Les Arméniens députèrent quatre évêques. Le roi les reçut avec bonté, les logea, et remboursa les frais de leur voyage. Mais,

quand on lui présenta la traduction, il dit qu'il n'avait pas le temps de l'examiner ; que, d'ailleurs, comme il n'y avait qu'un Dieu, il ne pouvait y avoir qu'un prophète. Ces paroles attristèrent nos missionnaires, qui avaient conçu de cette traduction des idées avantageuses à la religion. Depuis ce temps-là, nous n'avons plus entendu parler de l'ouvrage ; et, quelques mouvements que nous nous soyons donnés pour en avoir du moins un exemplaire, nous n'avons pu y réussir. Ainsi se sont évanouies toutes nos espérances. » Pour comble de disgrâce, la persécution se ralluma. A la prière du patriarche schismatique, Nadir-Chah ordonna que « les déserteurs de la foi arménienne eussent à rentrer sous son obéissance. » Comme le premier juge d'Ispahan recevait les missionnaires avec distinction, les vartabeds n'inquiétèrent point les catholiques de Djoulfa ; mais on les persécuta à Tiflis, où le patriarche avait aussi envoyé l'ordre de Nadir. « Les Capucins qui gouvernaient cette Eglise, dit le Jésuite Desvignes, essayèrent l'orage les premiers. Ces Pères furent tirés avec violence de leur maison, mis en prison, condamnés à une grosse somme d'argent, pour laquelle on prit et leurs petits meubles, et leurs vases sacrés : enfin, on les chassa de la ville. Les catholiques furent emprisonnés. Au milieu de tant de violences, le Seigneur prit en main la cause de ses serviteurs, qui était la sienne, et les vengea de leurs ennemis et des siens d'une manière éclatante. Le P. Damien, de Lyon, religieux distingué par son esprit et par son savoir, fut le digne instrument dont Dieu se servit pour délivrer ses frères de l'oppression. Son talent pour la médecine l'avait mis en faveur auprès d'Ibrahim-Khan, frère du roi, qu'il avait guéri d'une grande maladie ; et, dans une mauvaise affaire que le patriarche lui avait suscitée à Tauris, cette faveur lui donna une victoire si éclatante, qu'il fit chasser honteusement de la ville le prélat schismatique, qui avait entrepris de le faire bannir. Après la mort d'Ibrahim-Khan, il avait trouvé dans le cœur du fils toutes les bontés du père ; et ce jeune prince s'était tellement attaché à lui, qu'il voulait que le missionnaire l'accompagnât dans tous ses voyages. En suivant la cour, le P. Damien s'était fait connaître du roi ; et ce prince, qui l'estimait, l'avait appelé à Derbend, pour prendre soin de M. le résident

(1) Lettre du P. Saignes, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à madame de Sainte-Hyacinthe de Sauveville, religieuse ursuline à Toulon (10 février 1740), dans les *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 29, édit. in-18.

on, il dit qu'il
r; que, d'ail-
eu, il ne pou-
paroles attris-
ient conçu de
seuses à la re-
n'avons plus
quelques mon-
onnés pour en
us n'avons pu
les toutes nos
grâce, la per-
du patriarche
a que « les dé-
sent à rentrer
mier juge d'le-
ec distinction,
es catholiques
à Tiflis, où le
dre de Nadir.
cette Église,
ent l'orage les
avec violence
condamnés à
r laquelle on
eurs vases sa-
le. Les catho-
ieu de tant de
in la cause de
et les vengea
l'une manière
on, religieux
savoir, fut le
rvit pour déli-
on talent pour
auprès d'ibra-
nit guéri d'une
uaise affaire
à Tauris, cette
elatante, qu'il
ville le prélat
is de le faire
Khan, il avait
les bontés du
ement attaché
maire l'accom-
En suivant la
naissance du roi;
avait appelé à
M. le résident

de Moscou, qui y était fort malade. C'est là qu'il apprit les violences qu'on exerçait à Tiflis contre les Capucins, ses frères, et contre les catholiques, ses enfants. Il entreprit cette affaire. Elle était en bonne main; la circonstance était favorable. Le roi, qui aimait M. le résident, regardait le médecin de ce ministre comme un homme plus nécessaire que jamais, et il était disposé à ne lui rien refuser. Le P. Damien savait cette heureuse conjoncture, et profita de ses avantages. Il présenta sa requête, et la fit appuyer par son malade. Le roi y eut égard, et défendit qu'on inquiétât les catholiques dans toutes les terres de sa domination. L'ordre fut envoyé; mais les intéressés trouvèrent le moyen de l'éluder. Pendant ces délais, Dieu permit que le monarque lui-même fût attaqué d'un mal de foie. Son neveu lui présenta le P. Damien pour le traiter, et ce Père eut le bonheur de le guérir. Il ne demanda, pour toute récompense de ce service signalé, qu'un ordre de Sa Majesté pour se transporter à Tiflis, avec commission de rétablir les persécutés dans leurs maisons et dans leurs biens. Il l'obtint; et, secondé du prince, son protecteur, il se fit donner par le kalenther (juge) de la ville, un écrit signé, par lequel ce premier juge et tous les Arméniens s'engageaient, sous peine de perdre leurs biens et même la vie, à ne plus inquiéter ni les Pères, ni les catholiques. Le patriarche, furieux de voir que son crédit et son argent étaient inutiles, dressa une nouvelle batterie. Il obtint secrètement un ordre, par lequel il était enjoint à tous ceux qui s'étaient faits catholiques depuis quinze ans de revenir à l'arménisme. Il prit mal son temps. Le Père était alors à la cour. Averti par ses amis des démarches du patriarche, il ne se contenta pas de les traverser: il fit donner un ordre décisiif en faveur des catholiques. Tout autre que le patriarche aurait quitté la partie: mais, toujours acharné à la perte de la religion, il ne se rebuta point, et voulut faire un dernier effort. Il n'avait point réussi par les prières; il voulut en imposer par l'éclat. Il parut à l'audience du roi avec un air de grandeur et de magnificence peu convenable à un sujet. Le prince en fut frappé. Il lui demanda quels revenus il avait pour trancher ainsi du grand seigneur et du petit souverain. Il répondit qu'il n'avait que ce qui était suffisant pour l'entretien de son mo-

nastère d'Echmiatzin. Mais le roi était instruit. Il le condamna à lui céder cinq villages, et à payer deux mille cinq cents tomans (1); il le renvoya escorté d'un moisil, qui devait rapporter cette somme, et la remettre au trésor royal. Ce dernier coup l'accabla, et ses poursuites cessèrent enfin. Après avoir recouru à la science médicale d'un Capucin, devenu l'ange tutélaire de la mission de Tiflis, Nadir-Chah, vers la fin de 1746, éleva un frère Jésuite à la dignité de son premier médecin (2). Le frère Bazin raconte ainsi ce qui lui arriva: « Les médecins persans n'avaient point sa confiance, et je puis bien dire qu'ils ne la méritaient pas. Comme il avait souvent entendu vanter la science des médecins européens, il chargea M. Pierson, résident de la compagnie du commerce d'Angleterre, de lui en faire venir un ou deux, à qui il assurait de grands avantages. Le résident promit, quoique la chose lui parût difficile... J'étais alors à Ispahan. Depuis mon arrivée en Perse, je m'étais mêlé de médecine; j'en avais étudié les principes, et j'étais assez en état de suivre une maladie ordinaire. Dieu bénissait mes soins et mes remèdes... M. le résident, assez embarrassé de la parole qu'il avait donnée, jeta les yeux sur moi. Il fit valoir au Père supérieur les avantages que la mission pourrait retirer de cet événement, et la facilité que me donnerait cet emploi de servir utilement la religion, dans un pays où elle est sans cesse exposée à des insultes et à des persécutions. L'affaire se conclut comme il le souhaitait... La maladie de Thahmas-Kouly-Khan était une hydropisie commencée... Il me reçut avec bonté, donna ordre qu'on dressât deux pavillons, un pour moi, et l'autre pour les domestiques qu'il m'avait destinés, et régla que ma tente serait toujours placée auprès de son harem, privilège qui n'était accordé qu'au médecin intime. Dès que je fus logé, je me disposai à faire usage des remèdes que j'avais préparés. Un des anciens médecins me déclara que, selon la coutume et les intentions du

(1) Le toman valait soixante livres de France.

(2) *Mémoire sur les dernières années du règne de Thahmas-Kouly-Khan, et sur sa mort tragique, dont le récit est contenu dans une lettre du frère Bazin, de la Compagnie de Jésus, au P. Roger, procureur général des missions du Levant, dans les Lettres édifiantes, t. VII, p. 69, édit. in-18.*

roi, il fallait que je prise moi-même, avant le prince, et sous ses yeux, la dose de la médecine que je lui présenterais. Je me soumis à l'essai, et je promis d'en prendre le premier quelques gouttes... J'étais étranger, mes soins avaient du succès, le roi m'honorait de sa confiance : la jalousie excita la haine des quatre médecins. Une indiscretion que fit le prince leur fournit une occasion de me desservir auprès de lui. Un jour, je lui avais donné un purgatif... Je le priai de rester dans sa tente; mais il ne crut pas devoir aux décisions de la faculté la soumission qu'il exigeait pour ses ordres... Le mouvement du cheval, la rigueur du temps, l'excès de la fatigue, lui causèrent une espèce de révolution... Il en fut épouvanté. Ses médecins m'accusèrent de lui avoir donné quelques drogues corrosives qui lui brûlaient les intestins. « Mais, enfin, quel remède? » leur dit le roi. Ils n'osèrent pas le risquer; mais ils lui répondirent que celui qui avait composé le poison pouvait seul en connaître l'antidote. Il me fit appeler; et, me regardant avec des yeux enflammés de colère, me reprocha son mal, et cependant me l'expliqua. Je lui remontrai le tort qu'il avait eu de s'exposer au grand air; mais, en même temps, je lui préparai un lénitif qui calma l'irritation des entrailles. Le succès me rendit sa faveur. Il me fit présent d'un cheval de grand prix, qu'il avait souvent monté. Sa santé se rétablit parfaitement. Quelque temps après, il me fit compter trois cents tomans, c'est-à-dire environ dix-huit mille francs de notre monnaie, et me dit qu'il comptait me marquer sa reconnaissance par des dons plus dignes de lui. » Lorsque Nadir-Chah eut été assassiné, au mois de juin 1747, la Perse tomba dans la confusion. Le P. Grimod, Jésuite, raconte le sac d'Ispahan, en 1750, par les peuples dont Dieu se servit pour châtier les Persans. « Nous n'avons pas été à l'abri de ces cruautés, dit-il (1); et, si elles ne sont pas tombées sur moi, c'est que je n'ai pas encore mérité de souffrir pour Jésus-Christ. Il y a deux ou trois mois que les gens du quartier où nous demeurons (à Djoulfa), ayant appris qu'il y avait un nouvel impôt, s'enfuirent tous, et nous lais-

sèrent exposés aux soldats qu'on avait envoyés... Ils entrèrent par ruse dans notre maison, conduits par un enfant, qui la leur indiqua. Le premier qu'ils rencontrèrent fut le frère Basin, médecin et chirurgien. Ils se jetèrent sur lui, et le maltraitèrent avec la plus horrible inhumanité; ensuite, ils dirent ce qu'ils demandaient. Il leur fallait cent écus. « Donne, disaient-ils, donne sur-le-champ; il les faut créer, si tu ne les as pas, ou nous les tirerons de ta peau. » Cependant, les coups redoublaient sur les épaules et sous les pieds. On leur donna d'abord tout ce qu'on avait d'argent; et, comme ce n'était pas, à beaucoup près, la somme qu'ils exigeaient, on leur livra deux chandeliers d'argent. Le P. Duhan, notre supérieur, ne sachant pas la langue persane, leur parla par interprète. Ils le frappèrent, le lièrent à un pilier, et se mettaient en devoir de lui donner la bastonnade sous les pieds. Il les avait extrêmement enflés. Tout barbares qu'ils étaient, ils en eurent pitié, et, après deux ou trois coups, ils le laissèrent. Mais cet accident cruel fit sur un corps affaibli une si forte impression, que, huit jours après, il en mourut. C'était un missionnaire parfait: non-seulement les catholiques, mais encore les hérétiques, le regardaient comme un saint... A peine avions-nous achevé ses funérailles, qu'on nous apporta la plus accablante nouvelle. Un valet du gouverneur vint à notre maison avec un chrétien: ils nous dirent qu'ils avaient beaucoup de peine à empêcher les soldats d'entrer chez nous, et qu'il fallait donner actuellement douze livres pesant d'argenterie, sans qu'il y manquât une seule once. Il n'y eut pas moyen de s'en défendre. Ainsi nous a été enlevée toute l'argenterie de notre église: à peine avons-nous sauvé les vases sacrés des mains de ces furieux. Nous sommes donc sans ressources, ne recevant rien d'Europe, ayant fait de grandes dettes pour payer d'injustes contributions; obligés à vendre nos meubles, nos habits, enfin les arbres de notre jardin, pour subsister; n'ayant pas même de quoi acheter du riz, qui est la nourriture commune des pauvres dans ce pays... Nous avons des protecteurs dans la compagnie hollandaise, et dans les Anglais établis ici pour le commerce; mais ils se sont retirés, comme ont fait aussi tout ce qu'il y avait de ministres étrangers. Les Pères Augustins et les Pères Ca-

(1) Lettre du P. Grimod, missionnaire Jésuite, au P. Binet (20 août 1750), dans les *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 121, édit. in-18.

peu ont pris le même parti. Il ne reste plus qu'un Père Carme et un Père Dominicain, avec lesquels nous vivons dans l'union la plus étroite. Au milieu de tant de maux, nous nous soutenons par la patience : mais, étant sans appui du côté des hommes, et tous nos chrétiens s'étant dispersés au loin, il est bien à craindre que nous ne soyons bientôt contraints d'abandonner entièrement un royaume où il n'y a plus que crimes, brigandages et confusion. Il n'y a point de jour où l'on ne s'efforce d'enfoncer notre porte pour nous piller. Nous ne pouvons sortir qu'en cachette ; et à combien de dangers et d'insultes ne sommes-nous pas exposés ! Si nous quittons la Perse, nous irons ailleurs porter l'Évangile. Nous trouverons dans les Indes de quoi exercer notre zèle. »

CHAPITRE VIII.

Nouvelle mission des Jésuites en Crimée.

Presque un siècle s'était écoulé depuis que le Jésuite Zgoda (1) avait acheté, au prix de l'esclavage, le bonheur d'évangéliser la Crimée, lorsque l'occasion s'offrit, à la Compagnie de Jésus, d'établir une nouvelle mission dans ce pays.

Le Français Ferrand était attaché, en qualité de premier médecin, au khan de la petite Tartarie, dont il accompagna même le fils, l'an 1702, dans une expédition en Circassie. « Ces peuples », dit-il des Circassiens (2), estiment fort les chrétiens. Ils se disent descendre des Génois, qui ont possédé longtemps la principale partie de ce grand pays. Ils montrent encore en divers endroits les ruines des villes que les Génois y avaient bâties. J'avais porté avec moi un habit français et une perruque, suivant les ordres du khan. Quand je parus à Kabarda dans cet équipage, tout le monde courait après moi, me regardant comme un homme extraordinaire. La véné-

ration qu'on avait pour moi redoubla, lorsqu'on sut que j'étais premier médecin du khan ; et, pour l'augmenter encore, je me dis Génois de naissance. Les Circassiens venaient en troupes m'admirer. Je soutenais cette bonne opinion par un air grave et sérieux, quoique je n'eusse pas plus de trente-deux ans. Le bey, charmé de ma sagesse et de mon prétendu pays, me proposa de me faire épouser une de ses nièces, à qui il donnerait pour dot trente esclaves, à condition toutefois que je ne m'éloignerais pas de la Circassie plus loin que la Crimée, et que je lui en donnerais ma parole en présence du khar. Je me débarrassai de ses offres du mieux qu'il me fut possible ; à quoi je n'eus pas peu de peine ; tant ses poursuites étaient vives et pressantes. Ce bey et toute sa famille étaient les meilleures gens du monde. J'eus envie de les baptiser : mais, comme il fallait auparavant les instruire des principaux mystères de notre religion, et que, ne sachant pas la langue, il fallait m'en rapporter à mon interprète, qui était mahométan, et à qui je ne voulais pas confier mon dessein, je remis ce projet à une autre fois, ne désespérant pas de trouver quelque autre occasion de retourner dans ce pays-là, avec un de nos Pères missionnaires de Baktschissarai. »

Ces derniers mots permettraient de croire que Baktschissarai, capitale de la Crimée, possédait, en 1702, des ministres de l'Évangile. Quoi qu'il en fût, les enfants de saint Ignace n'y avaient point alors de mission. Deux années après, le médecin Ferrand obtint la permission d'entrer en Crimée pour un Jésuite polonais, qui commençait à utiliser son zèle auprès des esclaves de sa nation, lorsque, au bout de dix mois de séjour, une grande peste, survenue vers la fin de 1704, l'emporta, avec plus de vingt mille de ces infortunés.

La Crimée renfermait une foule de chrétiens de tout âge et de tout sexe, réduits en servitude dans les diverses courses des Tartares, et absolument dépourvus de secours spirituels. Les autres chrétiens du pays n'étaient pas moins à plaindre que ces esclaves. Aussi, depuis longtemps, les Jésuites de Constantinople, qui n'étaient que quatre en ce moment pour une si vaste et si laborieuse mission, regrettaient-ils de ne pouvoir aller en aide à ces malheureux ; et ils en conféraient souvent avec le marquis de Fé-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 241, col. 2.

(2) *Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogais, fait en l'an 1702 par le sieur Ferrand, médecin français, dans les Lettres édifiantes*, t. V, p. 85, édit. in-16.

riol, ambassadeur de France à la Porte, que son zèle pour la religion et sa charité pour l'infortuné rendaient très-sensible au délaissement de la Crimée. Au mois de juillet 1706, le médecin Ferrand, ayant été amené par quelques affaires à Constantinople, fit aux Jésuites le tableau le plus touchant des chrétiens de la petite Tartarie. Ces missionnaires, émus plus que jamais de leur abandon, proposèrent à M. de Fériel de détacher l'un d'eux pour l'envoyer à leur secours ; offre qu'il accepta de tout son cœur.

« Mon bonheur, écrit le P. Duban (1), voulut que ce fût sur moi que tombât le choix ; et jamais je n'oublierai les traits de sa générosité, vraiment digne d'un roi. Non-seulement il honora de sa protection la nouvelle mission que j'allais commencer ; mais il voulut encore se charger du soin de la soutenir à ses propres frais, et de la faire goûter à Sa Majesté. Vous savez, monseigneur (le marquis de Torcy), les lettres pleines d'ardeur et de christianisme qu'il vous écrivit alors : il en écrivit aussi de très-présentes au khan des Tartares, son ancien ami, auxquelles il joignit de riches présents ; et, m'ayant pourvu abondamment de tout ce qu'il crut nécessaire à mon voyage, il me mit en état de partir incessamment. Je m'embarquai, le 19 août de la même année, en la compagnie du sieur Ferrand... Dès que nous eûmes pris terre, nous ne songeâmes qu'à nous rendre promptement à Baktchissarai, qui est la capitale du pays et la demeure ordinaire du khan. Les lettres et les beaux présents de M. de Fériel nous firent avoir une audience fort prompte, qu'il accompagna de beaucoup de caresses... Je pris ce moment pour lui demander la permission d'assister les esclaves et les autres chrétiens de ses États. Il me l'accorda sur-le-champ d'une manière aussi étendue et aussi favorable que je pouvais le désirer... On ne peut se figurer un état plus déplorable que celui où je trouvai cette chrétienté désolée. Les maladies contagieuses des années précédentes avaient fait périr plus de quarante mille esclaves. Ceux qui restaient, et qui pouvaient encore aller à quinze ou vingt mille,

attendaient tous les jours la même destinée, sans aucun sentiment des biens ou des maux de l'autre vie. La rigueur et l'ancienneté de leur esclavage, les vices énormes et l'infidélité du pays barbare où la plupart avaient vieilli sans prêtres, sans parole de Dieu, sans sacrements ; tout cela les avait comme abrutis. Quelques-uns s'étaient faits mahométans, et beaucoup penchaient de ce côté-là. Plusieurs étaient devenus schismatiques. Ceux qui avaient conservé leur religion l'avaient comme oubliée, et n'en pratiquaient plus les devoirs. Les autres chrétiens du pays, Grecs et Arméniens, quoique libres et ayant leurs prêtres et leurs églises, n'en étaient ni mieux secourus, ni plus gens de bien. Les prêtres et le peuple, aussi dépravés et aussi perdus les uns que les autres, vivaient dans une profonde et crasse ignorance : l'esprit d'avarice, les superstitions, le libertinage des mœurs, dominaient partout. Au milieu de cette confusion étrange, je fus plus de six mois sans voir aucun jour qui me consolât. Je travaillais beaucoup, et j'avancais peu. De quelque côté que je me tournasse, je ne trouvais partout qu'indifférence et que froideur pour les choses du salut. J'ai toujours regardé comme un effet de l'inspiration du ciel la facilité que je trouvai dans les Arméniens à me laisser prendre un logement parmi eux, et à m'accorder pour mes fonctions une petite portion de leur pauvre église à demi ruinée. C'est là qu'après bien des peines je commençai à rassembler quelques esclaves errants, que je me mis à instruire des vérités du salut. La nouveauté d'entendre publiquement parler de Dieu et prêcher la pénitence dans l'église arménienne de Baktchissarai, fit que ces premiers furent suivis de quelques autres, et ceux-ci d'un plus grand nombre. Plusieurs, qui étaient toujours pressés de se rendre aux ordres de leurs maîtres et que je ne pouvais arrêter que quelques moments, trouvèrent tout à coup du loisir ; insensiblement les remords de la conscience se réveillèrent ; on chercha à les apaiser par de bonnes confessions : les moins anciennes dataient du siège de Vienne (en 1683). De la ville, le bruit se répandit parmi les esclaves des habitations de la campagne qu'il y avait à Baktchissarai un Père franc, venu de Constantinople pour être le chapelain des catholiques ; qu'il prêchait, qu'il disait la messe, et donnait

(1) *Lettre du 20 mai 1713, à Mgr. le marquis de Torcy, ministre et secrétaire d'État, sur le nouvel établissement de la mission des Pères Jésuites dans la Crimée, dans les Lettres édifiantes, t. v, p. 16, édit. in-18.*

destinée, des maux de mété de leur infidélité du vieilli sans sacrements ; Quelques-uns beaucoup pensaient devenus conservé leur et n'en pratiquaient chrétiens du que libres et, n'en étaient de bien. Les avés et aussi nient dans une prit d'avarice, s mœurs, do-ette confusion ns voir aucun ais beaucoup, ôté que je me qu'indifférence du salut. J'ai de l'inspiration dans les Armé-gement parmi fonctions une église à demi des peines je es esclaves er- des vérités du publiquement tence dans l'é-ai, fit que ces es autres, et Plusieurs, qui dre aux ordres ouvais arrêter nt tout à coup rds de la con-na à les apaiser oins anciennes 1683). De la ai les esclaves qu'il y avait à u de Constan-s catholiques ; se, et donnait

les sacrements dans l'église des Arméniens ; que c'était l'ambassadeur de France qui l'envoyait, et que le khan lui-même lui en avait expédié la permission... De là à quelques mois je me vis entouré de gens de sept ou huit nations différentes, d'Allemands, de Polonais, de Hongrois, de Transylvains, de Croates, de Serbiens, de Russes. Jusque-là, j'avais toujours fait les exhortations en allemand, qui était la langue courante des premiers venus. Je voulus continuer, mais je m'aperçus que tous ne m'entendaient pas : je remarquai même entre eux, à ce sujet, quelques naissances de jalousie de nation. Je leur proposai de changer de méthode, et de les prêcher désormais en petit tartare, qui, étant la langue de leurs maîtres, devait être entendue de tous. Cet expédient leur plut, et à moi encore plus qu'à eux, à cause des Grecs et des Arméniens, à qui cette langue est familière en Crimée, et que par là j'espérai d'attirer aux instructions. En effet... la mission devint commune aux uns et aux autres : Dieu en a tiré sa gloire... Quelques personnes zélées, dont je bénirai à jamais la charité, me fournirent, il y a trois ans (1710), de quoi racheter des mains des Tartares quatre petits garçons qui allaient être pervertis. Deux ont été dépayés ; et j'ai gardé ici les deux qui ont le plus d'esprit, que je forme au service de l'église, et à l'office de catéchiste, où ils réussissent à merveille... Le changement de souverain me rendit, pendant quelques semaines, plus circonspect et plus réservé pour mes fonctions, sans cependant les interrompre. Le nouveau khan ne me connaissait pas, et je n'avais de lui aucune permission. Je cours vite à mon asile ordinaire, M. de Fériel ; mais sa vigilance avait déjà tout prévu et tout aplani. Lorsque je m'y attendais le moins, et que, pour ne donner aucune prise, je continuais à faire l'œuvre de Dieu à petit bruit, le khan m'envoya dire que je ne craignisse rien, et que, si quelqu'un me faisait de la peine, j'eusse à en porter mes plaintes à son visir, qui avait ordre de me faire faire raison. Cette déclaration me releva fort le courage, et la mission n'en devint partout que plus florissante... Elle ne souffrit rien du rappel de M. de Fériel, son fondateur et son père, dont il semblait que l'éloignement dût la faire tomber. Ce digne ambassadeur, après deux ans d'un ministère également glorieux et

utile à l'État et à la religion, fut remplacé par M. le comte des Alleurs, dans qui je trouvai le même appui et le même zèle... Au temps de sultan Gazi, il y avait des mesures prises entre le prince et M. de Fériel pour l'érection d'une chapelle française, et le khan y avait donné son consentement ; mais sa déposition avait tout suspendu. M. des Alleurs a repris ce projet avec le khan d'aujourd'hui, et il le conduit fort heureusement. Il nous a déjà obtenu du prince la permission d'agrandir notre maison, d'y faire prier les chrétiens, et de leur y lire l'Évangile ; ce qui, en style du pays, veut dire : avoir chez soi une église... La mission a si visiblement changé de face, qu'aujourd'hui moi-même je ne la reconnais plus. A ce froid glaçant et à cette indifférence désespérante qu'on avait pour son propre salut, a maintenant succédé, dans la plupart, un zèle et une ardeur qui s'étend jusqu'aux protestants, qui sont ici hommes et femmes en assez grand nombre. Quelques-uns sont calvinistes, la plupart sont luthériens. Les Tartares leur donnent à tous le nom de Francs, comme à nous. Ce nom, dans leur idée, n'exprime autre chose que chrétiens d'Occident. Mes bons catholiques, délivrés du poids de leurs péchés, et touchés du zèle de les réparer, se font une affaire très-sérieuse de gagner leurs camarades engagés dans l'hérésie... Jusqu'ici, je n'ai point encore vu d'année que je n'en aie réconcilié avec l'Église au moins cinq ou six. Je ne sais comment le bruit en a été porté à Bender : mais il est venu de là un ministre suédois, bien fourni d'argent et bien équipé, pour faire, disait-il, rentrer en eux-mêmes les luthériens pervertis, et empêcher les autres de suivre leur exemple. Voyant pourtant que, par ses largesses et par ses discours, il faisait peu de chemin ; que les convertis, même les Suédois, demeuraient fermes, et que les non-convertis n'en prenaient pas moins l'oreille à des instructions, il trouva moyen de faire entendre au khan que je contrevénais à la loi de Mahomet, dont un des articles était de laisser chacun dans sa religion, et de ne point obliger les chrétiens à passer d'une secte à l'autre. Je découvris toute cette intrigue par le sieur Ferrand, qui actuellement traitait le prince d'une fistule. Je répondis que je n'étais pas dans le cas de la loi ; que je n'introduisais point de secte nouvelle

dans la Crimée; que je ne faisais que rappeler les luthériens à la religion des Français, qu'ils avaient quittée par libertinage. Le khan, fort satisfait de ma réponse, fit dire au ministre que c'était par son ordre que le Père français apprenait aux esclaves à faire leurs prières, et qu'il eût à ne se plus mêler de ces affaires... L'attention que j'ai à cultiver Baktchissarai et ses environs, comme la tête et le siège principal de la mission, ne m'empêche pas d'aller par intervalles au secours des autres endroits. Le temps ordinaire de mes excursions est, à diverses reprises, depuis Pâques jusqu'en automne... J'ai dans Karasou et dans Kuslow un bon nombre d'orthodoxes fervents, qui à chaque tournée m'amènent toujours quelque nouveau prosélyte qu'ils ont gagné pendant mon absence... Pendant une dernière course à Karasou, j'appris l'arrivée du P. Curnillon, que j'avais tant demandé, et qu'on m'envoyait enfin. L'impatience de le voir et de l'embrasser me fit expédier vite ce qu'il me restait à faire, et regagner au plus tôt Baktchissarai, où je le trouvai en bonne santé. Ce Père a beaucoup de vertu et beaucoup de mérite; il possède bien la langue turke, et n'aura pas de peine à se rompre bientôt au petit tartare. J'avais en vérité besoin d'un tel secours, après plus de six ans d'une solitude qu'il faut avoir éprouvée comme moi pour en sentir tout le poids, et aussi pour concevoir la grande douceur qu'il y a de se trouver dans un pays perdu comme celui-ci. M. l'ambassadeur, toujours zélé pour l'établissement d'une chapelle, m'a envoyé par le Père une patente de consul. Il est constant que c'est là le plus court moyen d'obtenir de droit ce que nous souhaitons. Cependant, comme un consul est une nouveauté dans la Crimée, où les chrétiens d'Occident n'ont, ni ne peuvent avoir, de vaisseaux de leurs bannières, la matière est délicate à proposer.»

Les Jésuites, comme le fait pressentir cette lettre, du 20 mai 1713, eurent une chapelle et une maison à Baktchissarai. Le P. Stephan, dont la correspondance n'est pas moins intéressante que celle du P. Duban, cite une nouvelle preuve de la protection divine sur la mission de Crimée. « Le nouveau khan, dit-

il (1), était venu en Crimée avec l'incommodité d'une petite plaie au bras. Il n'avait trouvé jusqu'à présent personne qui l'en eût guéri parfaitement. Il apprit par occasion que les missionnaires établis dans cette ville recevaient souvent des remèdes de France, qu'ils en assistaient gratuitement les malades, et que ceux qui en usaient s'en trouvaient très-bien. Le khan, qui voulait guérir, envoya chez nous, pour nous prier de lui porter de nos remèdes. Le P. de La Tour, continuellement occupé d'œuvres de charité auprès des malades, et qui se charge de la distribution de nos remèdes, lui porta ceux qu'il jugea les plus convenables à sa plaie, dont il avait pris soin de se faire instruire; et le khan le reçut avec toute la bienveillance qu'un malade témoigne à un médecin dont il attend sa guérison. Le P. de La Tour lui apprit la manière de se servir des remèdes qu'il lui laissa. Quelques semaines après, le khan l'envoya chercher, pour lui dire la satisfaction qu'il avait de l'onguent apporté; et, pour lui en donner une marque, il lui assigna ce qu'on appelle en Crimée une pension journalière, c'est-à-dire, huit cents dragmes de viande, trois pains, et deux chandelles par jour. Cette pension a fort accommodé notre maison, car vous savez, mon R. P., qu'elle n'est pas à son aise. Mais le succès des remèdes du P. de La Tour fit encore mieux pour notre mission; car, lorsque le khan fut entièrement guéri, il appela son bienfaiteur, et lui demanda ce qu'il pouvait faire pour son service, l'assurant qu'il ne pourrait rien lui refuser. Le P. de La Tour profita de l'occasion si favorable que la Providence lui donnait, pour demander au khan une unique grâce, qui était d'honorer sa mission et celle de ses frères d'une patente de protection, afin qu'ils pussent sûrement et librement continuer leurs services à tous ceux qui en auraient besoin et qui s'adresseraient à eux. Le khan fut ravi de pouvoir accorder une faveur qui ne lui coûtait que du papier.»

(1) Lettre du P. Stephan, missionnaire de la Compagnie de Jésus en Crimée de Tartarie, au P. Fleury de la même Compagnie, dans les *Lettres édifiantes*, t. v, p. 104, édit. in-18.

